

E. J. Stillman
1913

通報

T'oung pao

ARCHIVES

POUR SERVIR À

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, DES LANGUES, DE LA GÉOGRAPHIE ET
DE L'ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE ORIENTALE

(CHINE, JAPON, CORÉE, INDO-CHINE, ASIE
CENTRALE et MALAISIE).

RÉDIGÉES PAR MM.

GUSTAVE SCHLEGEL

Professeur de Chinois à l'Université de Leide

ET

HENRI CORDIER

Professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes et à l'École libre des
Sciences politiques à Paris.

Vol. IV.



LEIDE, E. J. BRILL. 1893.

Ph 2.20
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
ERNEST GOODRICH STILLMAN
1937

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

	<i>Pages</i>
J. J. MEIJER, La Condition politique des Chinois aux Indes Néerlandaises	1, 137
HENRI CORDIER, Situation de Ho-lin en Tartarie (<i>avec une Carte</i>)	33
PRINCE HENRI D'ORLÉANS, A propos du père Huc (<i>avec une planche</i>)	115
G. SCHLEGEL, Desultory Notes on Japanese Lexicography.	174
C. DE HARLEZ, Le Style de Kong-Fou-Tze.	243
G. SCHLEGEL, Problèmes Géographiques. IV. Siao-jin Kouo, V. Ta-han Kouo, VI. Ta-jin Kouo ou Tchang-jin Kouo, VII. Kiun-tsze Kouo, VIII. Pêh-min Kouo	323
IX. Ts'ing-k'ieou Kouo, X. Heh-tchi Kouo, XI. Hiouen-kou Kouo, XII. Lo-min Kouo ou Kiao-min Kouo.	402
C. IMBAULT-HUART, Les Tombeaux des Ming près de Peking (<i>avec trois photogrammes</i>)	391

Mélanges.

F. W. K. MÜLLER, Einige Anmerkungen zu Groeneveldt's: »Notes on the Malay Archipelago and Malacca"	81
G. LALLEMANT-DUMOUTIER, Routes commerciales de la province de Yun-nan	83
ERNEST MARTIN, Notes sur les principales fourrures qu'on trouve actuellement à Péking et à Tien-tsin	298
F. W. K. MÜLLER, Bemerkungen zu einem japanischen Samsâra-Bild	363
G. SCHLEGEL, A Chinese Receipt against articular Rheumatism.	415
H. BOREL, Serment d'Amitié Chinois	420

Variétés.

T. DE LACOUPERIE, Doubts about the Corean writing.	84
— L'audience impériale à Peking.	219
HENRI LEDUC, Liste des publications périodiques en extrême-orient	371
— L'enseignement et la magistrature au Japon.	427
— The China Missionaries	430
— La Police des Épidémies en Chine	432

Chronique.

Allemagne et Autriche, Annam, Asie centrale, Belgique, Birmanie, Grande Bretagne et Irlande, Chine, Corée, Espagne, États Unis, Finlande, Formose, France, Japon, Pays-Bas et Colonies Néerlandaises, Russie, Siam, Suisse, Tong-king.	83, 221, 303, 373, 434
--	------------------------

Nécrologie.

Albert François Scherzer.	95
Ch. Célestin Landes	231
Charles Rudy.	311

	<u>Pages</u>
Charles Varat	311
Tchong-heou	385
Coenraad Leemans	442
Eugène Joubert	442

Bulletin critique.

A. Vissière, Recherches sur l'origine de l'Abaque Chinois et sur sa dérivation des anciennes fiches à calcul. — 安南紀遊 <i>Ngan-nan ki yeou</i> , Relation d'un voyage au Tonkin, par le lettré chinois <i>P'an Ting-kouei</i>	96
Wells Williams, Chinese and Mediaeval Gilds.	99
Karl Florenz, Nihongi oder Japanische Annalen.	101
Terrien de Lacouperie, Catalogue of Chinese Coins.	102
d'Hervey-Saint-Denys, Six Nouvelles nouvelles	233
D. Mac Ritchie, The Ainos	235
I. E. Lamairesse, Le Prem Sagar.	238
S. H. Schaank, De Kongs's van Montrado	312
H. Havet, Variétés sinologiques N ^o . 1, L'île de Tsong-ming à l'embouchure du Yang-tse-kiang	314
E. S. Morse, Latrines of the East	316
John O'Neill, The Night of the Gods	444
H. Cordier, Bibliotheca Sinica. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'île Formose	452

Correspondance.

Lettres du Tong-king (avec un croquis)	105
Letters of Mr. W. G. Aston to Professor Schlegel on the Japanese Dictionary of Mess ^{rs} Hoffmann and Serrurier	317
Lettre du Tonkin	455

Notes and Queries.

1 G. Schlegel, Le Koteou en Russie	114
2 G. Schlegel, Chinese English	240
3 G. Schlegel, Les Chinois à Boston	241
4 C. de Harlez, Kong-tze et le Chou-king	387
5 H. Cordier, G. W. Cooke	388
6 A. A. Fauvel, Caractères tibétains sur des feuilles d'arbre	389
7 G. Schlegel, Foo-sang	390
8 G. Schlegel, The characters on the leaves and bark of the sacred trees at the Lama Temple at Kounboum	457
9 A Chinese Colony in Europe	458
10 The Chinese Steatite (Soapstone) industry	460

Announces.

The Japan Society, London	242
Index alphabétique	461
European and Chinese Calendar for the year 1894.	

LA CONDITION POLITIQUE DES CHINOIS AUX INDES NÉERLANDAISES

PAR

J. J. MEIJER.

SOMMAIRE.

Classification.

Admission et Etablissement.

Passe-ports.

Chefs.

Jurisprudence.

Les chambres d'orphelins et de successions.

Les impôts.

a. Droits sur les trafics.

b. Contribution personnelle.

c. Accise sur les distillations indigènes.

d. Accise sur le tabac.

e. Licences pour les jeux de hasard.

Droits de perception concédés par fermage à l'enchère.

1. La ferme de l'opium.

2. La ferme des destillations.

3. La ferme des charcuteries.

4. La ferme du tabac javanais et chinois.

5. La ferme des jeux de hasard chinois le „*po*” et „*topho*”.

6. La ferme du jeu de ouyang (théâtre).

7. La ferme du droit de tenir des maisons de prêt sur gages.

8. Les petites fermes.

L'impôt sur les navires chinois.

Le droit de transfert.

Services obligatoires et réunions en armes.

Vêtements-costumes.

Religion.

L'instruction.

Privilèges politiques.

a. Le droit de s'assembler.

b. Le droit de pétition.

La propriété foncière.

L'industrie.

Les institutions philanthropiques.

Appendice A.

Appendice B.

Appendice C.

Classification.

Selon l'article 109 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises les peuples de l'archipel indien, soumis à la puissance hollandaise, sont divisés, en égard à leur condition politique, en quatre catégories ou classes:

les européens,

les aborigènes,

les personnes assimilées aux européens,

les personnes assimilées aux aborigènes.

Les chinois forment l'élément principal de la dernière catégorie, où sont aussi classés:

les arabes, les maures, les calingalais et d'autres étrangers d'origine orientale, ainsi que tous les individus qui sont mahométans ou payens.

Ils sont désignés par la dénomination générale d'étrangers orientaux ou d'orientaux étrangers ¹⁾.

Les prescriptions, où il est question d'aborigènes, sont applicables aux personnes qui leur sont assimilées — c'est à dire aux orientaux étrangers — à moins qu'il n'en soit ordonné autrement.

1) Les orientaux étrangers sont habitants des Indes Néerlandaises; les étrangers orientaux ne le sont pas.

Admission et Etablissement.

Avant d'indiquer les droits et les obligations des Chinois aux Indes Néerlandaises il convient de faire connaître les ordonnances relatives à leur admission et à leur établissement.

Quiconque, Chinois ou autre, qui désire s'établir aux Indes Néerlandaises, doit se pourvoir d'un permis, — dans Java et Madoura, du gouverneur général, et ailleurs — dans les possessions hors de ces deux îles — de l'autorité provinciale supérieure ¹⁾.

Le dernier acte législatif général, réglant l'admission des étrangers orientaux, est inséré dans le recueil des lois de l'année 1872 N°. 40 ²⁾.

Les prescriptions stipulées par cet acte, dont la mise en vigueur est notifiée aux chefs de province et de division selon les principes de l'instruction, publiée dans le recueil des lois de la même année N°. 41, sont d'accord avec celles imposées aux européens.

Du règlement:

Tout étranger oriental est tenu de se présenter, dans les trois jours de son arrivée aux Indes Néerlandaises, au chef de division, sous peine d'amende, de prouver son identité, de déclarer d'où il vient et le but qu'il se propose.

Il reçoit alors une carte d'admission pour six mois, durée d'admission qui peut être prorogée.

Cette carte lui donne le droit de séjour dans les ports ouverts au commerce général et pareillement dans les lieux ou dans les régions mentionnés, sur sa demande, à sa carte de séjour. S'il est rencontré dans d'autres lieux ou régions que ceux dont le séjour lui est accordé, la carte d'admission peut lui être retirée.

L'étranger, qui veut se fixer aux Indes Néerlandaises, doit se

1) Article 105 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises.

2) Ordonnance du 12 Mars de cette année.

pouvoir d'une permission de séjour auprès du gouverneur général ou de l'autorité provinciale supérieure, suivant qu'il désire s'établir dans Java et Madoura ou dans les possessions hors de ces deux îles.

La demande aux fins de cette permission sera faite, à la sollicitation de l'étranger, par l'intermédiaire du chef de la province ou du chef de la division, de qui relève le lieu de son arrivée ou celui de son séjour temporaire. Le solliciteur doit prouver qu'il possède des moyens suffisants d'existence ou qu'il peut les acquérir par son travail.

De chaque refus de permission à demeure, l'autorité provinciale supérieure informe le gouverneur général, qui lui même informe le ministre des colonies.

Le chef de province enjoint verbalement au délinquant d'avoir à quitter les Indes Néerlandaises dans un délai déterminé.

Au terme fixé, s'il n'est pas satisfait à cette injonction, l'étranger sera éloigné par la force publique, sur l'ordre motivé du chef de province, toutefois après avoir été entendu dans sa défense, ce à quoi il aura été au préalable verbalement invité.

L'appel au gouverneur général doit se produire dans le délai d'un mois, à compter du jour de la signification, au délinquant, de l'ordre d'expulsion.

Le recours au gouverneur général est suspensif des effets de l'ordre d'expulsion.

L'ordonnance du 6 Juin ¹⁾ autorise l'oriental étranger à s'établir sur des territoires que le gouverneur général a spécialement désignés, comme quartiers, à la nationalité de cet étranger.

Les quartiers peuvent être déterminés par l'autorité provinciale ²⁾.

L'intéressé est tenu de s'établir dans les quartiers spéciaux à sa nationalité. S'il veut s'établir ailleurs, il devra se munir d'une autorisation spéciale du chef de la division territoriale, où il désire

1) Bulletin de lois de cette année N°. 57.

2) Ordonnance du 9 octobre 1871, bulletin des lois de cette année N°. 145.

s'établir. Tout refus d'autorisation sera porté à la connaissance de l'autorité provinciale ¹⁾).

Dans l'intérêt de l'agriculture, du commerce, des fermes et des travaux publics du gouvernement, les chefs de province peuvent autoriser l'étranger oriental à résider en dehors du quartier affecté à sa nationalité, aussi longtemps que la permission ne lui en sera pas retirée.

Il n'y a pas lieu, pour la province de Riyo, d'accompagner l'autorisation de séjour et de résidence d'une indication de quartier spécial où se doit fixer l'étranger.

La désignation et la position des quartiers réservés aux chinois, sont consignées à l'ordonnance du 9 octobre 1871 ²⁾), modifiée par celle du 16 Mai 1873 ³⁾), et complétée ou remplacée par plusieurs décrets, relatés à l'appendice A.

Au nom de la sureté générale et dans l'intérêt de la tranquillité publique, les autorités coloniales compétentes peuvent appliquer à l'étranger oriental, établi aux Indes Néerlandaises ou qui y est né, ainsi qu'à tous les habitants, les articles 45, 46, 47, 48 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises, lesquels autorisent les autorités compétentes à interdire à toute personne suspecte le séjour des colonies néerlandaises ou à modérer son permis de séjour à quelque partie du territoire colonial spécialement désignée.

Article 45. Le gouverneur général, d'accord avec le conseil des Indes, peut interdire le séjour des Indes Neerlandaises aux personnes qui n'y sont pas nées et qui sont considérées comme dangereuses pour la tranquillité et l'ordre publics.

1) L'appendice A contient les ordonnances qui déterminent la situation territoriale des quartiers chinois.

2) Bulletin des lois de cette année N°. 146.

3) Bulletin des lois de cette année N°. 83.

Le décret d'interdiction de séjour énonce en ce cas les motifs de la décision prise, quand il s'agit de nationaux hollandais.

Le décret accorde un délai de convenance à la personne en cause, pour mettre ordre à ses affaires.

Le gouverneur général peut ordonner, par mandat signé de sa main, que la personne en cause soit arrêtée et retenue, en attendant une occasion de l'éloigner.

Le décret d'expulsion et l'ordre d'arrestation sont notifiés à la personne en cause par acte judiciaire.

Sans délai le gouverneur général porte le décret et les autres pièces justificatives à la connaissance du ministre des colonies.

S'il s'agit de hollandais, le décret est soumis, au nom du Roi, par le ministre aux Etats Généraux.

Article 46. D'accord avec le conseil des Indes dans l'intérêt de la tranquillité et de l'ordre publics, le gouverneur général peut interdire le séjour dans certaines parties des Indes Néerlandaises à des personnes, qui ne sont point nées dans les Indes Néerlandaises.

Si la mesure concerne une personne, n'appartenant point à la classe des indigènes, le décret et les autres pièces sont portés sans délai à la connaissance du ministre des colonies.

Quand il s'agit de hollandais, la mesure est, au nom du Roi, soumise, par le ministre compétent, aux Etats Généraux.

Article 47. D'accord avec le conseil des Indes le gouverneur général peut, dans l'intérêt de la tranquillité et de l'ordre publics, assigner à des personnes, nées aux Indes Néerlandaises, des localités spécifiées pour leur séjour.

Par un mandat par lui signé, le gouverneur général peut ordonner que la personne en cause, en attendant une occasion de l'éloigner, soit arrêtée.

Le décret d'éloignement et l'ordre d'arrestation sont notifiés à la personne en cause par acte extra-judiciaire.

Lorsque les mesures, dont il est question dans cet article, concernent une personne n'appartenant point à la classe des indigènes, il est procédé conformément aux prescriptions spécifiées à l'avant dernier alinéa du précédent article.

Les dispositions, consignées au dernier alinéa du précédent article, sont aussi applicables aux sujets hollandais.

Article 48. Dans les cas prévus par les articles 45, 46 et 47, le gouverneur général décide si la personne en cause sera entendue dans sa défense à titre de renseignement, ou interviendra de droit.

Il est dressé procès verbal de la séance d'audition.

L'appendice B contient les règles à suivre pour procéder en ce cas.

Antérieurement à la promulgation de ce règlement, il était fait des réserves spéciales à l'égard des sociétés secrètes des chinois.

L'ordonnance du 8 Novembre 1851 ¹⁾ décrète, que les sociétés, dont les agissements tendraient à l'agression ou à la subversion de l'ordre légal et légitime, en seront empêchées par la force, et que les membres seront, sans exception, éloignés des Indes Néerlandaises.

Quoique non abrogée, cette ordonnance est annulée par les prescriptions, qui sont la base de la législation coloniale.

Les sociétés chinoises, ayant souvent une tendance politique, sont signalées à l'attention des gouvernants.

Pour plus amples informations sur ce point on peut consulter les articles et ouvrages suivants:

De wetgeving ten aanzien van geheime genootschappen of broederschappen onder de Chineezen in de Straits Settlements en in Nederlandsch Indië door J. W. Joung ²⁾. Publié dans la Revue

1) Bulletin des lois de cette année N° 65.

2) Les prescriptions légales relatives aux sociétés secrètes ou confréries parmi les chinois dans les Straits Settlements et aux Indes Néerlandaises, par M. J. W. Young.

des Indes Néerlandaises, livraison de Mars et d'Avril 1890.

Dr. J. J. M. de Groot. Het Kongsuwezen van Bornéo. Eene verhandeling over den grondslag en den aard der Chineesche politieke vereenigingen in de koloniën, met eene Chineesche geschiedenis van de Kongs Lanfong ¹⁾. Edité par les soins de l'Institut Royal de philologie, de géographie et d'ethnologie des Indes Néerlandaises.

Thian Ti Hwui. The Hung League or Heaven-Earth League. A secret society with the Chinese in China and India. By Gustave Schlegel, Interpreter for the chinese language to the Government of Netherlands-India ²⁾. Member of the Batavian Society of Arts and Sciences and of the Royal Institute for the Philology, Geography and Ethnology of Netherlands-India. Vol. XXXII des Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Batavia.

M. le Dr. Comte Henri Meyners d'Estrey. Les Kongs ou républiques d'émigrants chinois dans l'ouest de Bornéo. Publié dans les Annales de l'Extrême Orient et de l'Afrique. Tome XIV.

Le gouvernement a exprimé le désir que les chefs de province restreignent les autorisations à donner aux orientaux étrangers de s'établir hors des quartiers qui leur sont attribués.

Cette autorisation est une faveur personnelle et ne doit pas s'étendre à la descendance ou aux héritiers de l'impétrant après son décès.

Cette autorisation peut être refusée, si la nécessité n'en est pas démontrée ou si les circonstances s'opposent au séjour des solliciteurs hors des quartiers qui leur sont attribués par les réglemens ³⁾.

1) Les Kongs chinoises à Bornéo, Mémoire sur les principes et la nature des sociétés chinoises politiques dans les colonies, suivi d'une histoire chinoise de la Kongs Lanfong. Par le docteur J. J. M. de Groot.

2) Actuellement Professeur de la langue chinoise à l'université de Leyde.

3) Supplément du bulletin des lois N°. 4050.

Dans ces derniers temps un grand nombre d'étrangers européens et orientaux nécessiteux — en première ligne des chinois s'expatriant en raison de la misère progressive et de l'excès de population, se sont rendus aux Indes Néerlandaises, surtout à Java, afin d'y chercher un moyen d'existence.

Ces réfugiés sont les éléments des basfonds de la population coloniale.

Il est nécessaire de les éloigner, autant que possible, des possessions néerlandaises, et de leur refuser la permission de s'établir dans l'archipel. L'autorisation de s'y fixer en fait des habitants des Indes Néerlandaises et on ne peut les éloigner plus tard qu'en appliquant les articles 45 et 46 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises.

Les autorités provinciales doivent s'opposer à la venue de ces vagabonds.

Il faut les faire observer de près par la police pendant la durée de leur permis de séjour provisoire.

¶ Tout individu, trouvé hors des lieux qui lui sont désignés, perdra sa carte d'admission et sera éloigné, ainsi que celui qui n'est pas muni d'un permis de séjour sur les terres de la dépendance des hollandais.

A l'expiration du délai de permis de séjour provisoire, l'étranger sans moyen d'existence convenable, ou dont la conduite n'est pas régulière, sera déchu de l'autorisation formelle de s'établir dans les possessions néerlandaises. Les autorités compétentes lui en interdiront le séjour ultérieur ¹⁾.

1) Supplément du bulletin des lois N°. 4399.

Passe-ports.

Les orientaux étrangers ne peuvent pas voyager, soit par terre, soit par mer, sans passeports dans les parties de l'archipel indien soumises à la puissance néerlandaise.

Le mode et l'usage des passeports sont réglés pour chaque province particulière.

Le règlement pour les îles de Java et de Madoura se trouve consigné dans l'ordonnance du 21 Juillet 1863 ¹⁾.

Ce règlement est modifié et suppléé par les instructions insérées aux bulletins des lois de l'année 1870 N°. 80, 1875 N°. 103, 1886 N°. 56 et 1887 N°. 74.

Les restrictions concernant les voyages des orientaux étrangers dans les principautés de Sourakarta et de Jogjakarta et dans les régences du Préanger ont été retirées par décrets publiés dans les bulletins des lois de l'année 1870, N°s 80 et 130.

Les règlements pour les possessions hors de Java et de Madoura sont consignés dans les bulletins des lois suivants:

pour l'île de Sumatra (excepté les provinces d'Atjeh et de la côte orientale de Sumatra) 1870, N°. 12;

pour la province de Bangka 1870, N°. 8;

pour l'île de Biliton 1870, N°. 11;

pour la division occidentale de Bornéo 1865, N°. 141 et 1870, N°. 90;

pour la division méridionale et orientale de Bornéo 1870, N°. 13;

pour l'île de Célèbes et ses dépendances 1864, N°. 137 et 1870, N°. 89;

pour la province de Menado 1880, N°. 100, 1883, N°. 271;

pour la province d'Amboina 1870, N°. 91;

pour la province de Ternate 1870, N°. 92;

1) Bulletin des lois de cette année N°. 83.

pour la province de Bali et de Lombok 1888, N°. 60;

pour la province de Timor 1870, N°. 9.

Quant au gouvernement d'Atjeh et à la résidence de la côte orientale de Sumatra et à celle de Riyo le système des passeports n'est pas encore réglé.

Les règlements précités ne se contredisent pas. Les passeports sont donnés gratuitement par ou au nom de l'autorité provinciale, ou du chef de division, aux orientaux étrangers, dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, ou pour parvenir à un autre point autorisé. Ils sont valables pour la durée d'une année. Ils sont refusés, quand l'intérêt de la tranquillité publique l'exige.

Le titulaire d'un passeport ne peut pas séjourner plus d'un mois dans la même division sans permission spéciale.

Hors de Java, la durée du séjour n'est pas déterminée, mais le titulaire ne peut prolonger son séjour au delà du temps nécessaire au but de son voyage.

Il doit présenter son passeport au visa des fonctionnaires compétents, établis dans les chef-lieux de provinces, divisions ou districts.

Est aussi obligatoire le visa du passeport — qui est gratuit — en cas de séjour dans les ports au cours d'un voyage par mer.

La contravention à ces prescriptions sera punie d'amende et, en cas de non-paiement, d'emprisonnement ¹⁾.

La durée du séjour à Java et à Madoura est aussi indiquée dans différents règlements pour les possessions hors de ces deux îles.

L'usage d'un faux passe-port est un crime puni de la peine des travaux forcés ²⁾.

Dans l'intérêt de leur sûreté personnelle, les voyageurs doivent réclamer de l'autorité provinciale un passe-port spécial, pour pouvoir voyager sur le territoire des princes indigènes dans la rési-

1) Bulletin des lois de 1850, N°. 6 et de 1870 N°. 88.

2) Bulletin des lois de 1874, N°. 140.

dence de la division méridionale et orientale de Bornéo et dans le gouvernement de Célèbes et de ses dépendances.

L'octroi de ce passeport peut être refusé par l'autorité compétente ¹⁾.

Chefs.

Dans les cantons où on les juge assez nombreux, les orientaux étrangers sont placés sous la conduite directe de leurs propres chefs; là, où ils ne comptent qu'un personnel restreint, ils sont administrés par les chefs indigènes.

Les chefs des orientaux étrangers sont installés et pourvus des instructions nécessaires par le gouverneur général ²⁾.

Les chefs inférieurs, comme les quartiniers, sont nommés soit par les chefs de division, soit par les chefs sous lesquels ils servent.

Les chefs chinois sont choisis parmi les personnes de cette nationalité que leur position de fortune et l'importance de leurs affaires désignent comme les plus capables; leur conduite doit être réputée irréprochable; ils ne doivent pas faire usage de l'opium.

L'état de faillite ou d'insolvabilité notoire est un obstacle à remplir toute charge publique.

Ces élus sont directement assujettis aux chefs de province ou de division et portent le titre de capitaine ou lieutenant.

Il n'y a pas de règle fixe à l'égard du titre qu'ils doivent revêtir.

Quand le nombre des chinois, résidant dans un même endroit, exige la nomination de plus d'un chef, le principal d'entre eux porte ordinairement le titre de capitaine, et les autres celui de lieutenant.

1) Bulletin des lois de 1870 Nos 13 et 89.

2) Article 73 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises et Bulletin des lois de 1855, N^o. 10.

Quand un seul chef suffit, la règle est qu'il n'est lieutenant.

Cependant il n'est pas rare qu'il s'intitule capitaine.

Dans les trois capitales de Java le chef principal porte le titre de *major*, les autres celui de capitaine et de lieutenant.

Les officiers chinois forment ensemble le conseil chinois ou *kong koan*.

Le conseil de Batavia a ses secrétaires particuliers.

La compétence des conseils chinois sera traitée dans le chapitre sur la jurisprudence.

Le gouvernement accorde quelquefois le titre de capitaine ou de lieutenant à des chinois de mérite; ces titres en ce cas sont simplement honorifiques.

Cette distinction est un témoignage de satisfaction accordé aux chefs effectifs, qui quittent le service.

Les membres chinois des chambres d'orphelins et de successions portent aussi ces titres, tant qu'ils sont en fonction.

Les actes de nomination des officiers chinois sont assujettis à un droit de timbre, variant de 50 à 300 florins ¹⁾.

En outre, les chinois revêtus de titres purement honorifiques, payent une certaine contribution, variant de 300 à 1000 florins, perçue au profit du fond des hôpitaux chinois.

Par sa décision du 21 Octobre 1886, la Haute Cour de justice des Indes Néerlandaises a décidé, qu'un officier chinois, qui, à l'occasion de sa retraite honorable du service effectif, reçoit un titre honorifique ou est élevé d'un rang, n'a pas à payer la provision due par tout chinois à qui est accordé un titre honorifique d'après le bulletin des lois de 1819, N°. 32 ²⁾.

1) Article 31 de l'ordonnance du 16 Octobre 1817. Bulletin des lois de cette année N°. 32.

2) Supplément du bulletin des lois N°. 4365.

L'article 9 finale, appliquée aux indigènes et aux assimilés
 L'adoura, dit que les chefs des orientaux étrangers sont
 cédure
 des de l'exercice de la police.

Ils observeront dans la recherche des crimes les préceptes pres-
 crits par ce règlement à l'égard des chefs de village et de district,
 en ce que ces preceptes leur sont applicables.

Les prescriptions de cet article figurent aux différents règle-
 ments de jurisprudence pour les possessions hors de Java.

L'ordonnance du 20 Août 1865 ¹⁾ donne à ces chefs les pou-
 voirs nécessaires à la recherche et à la découverte des contraventions,
 relatives aux fermes.

Ils y sont autorisés à régler le mode et les conditions imposés
 au nom du gouvernement pour opérer la visite des boutiques, des
 magasins et autres lieux, des bateaux, des habitations et dépendan-
 ces de toute personne soupçonnée d'agir en opposition aux pres-
 criptions du gouvernement tant pour les perquisitions à faire chez
 les aborigènes que chez les personnes qui leur sont assimilées.

Ces chefs sont de plus responsables de l'ordre et la tranquillité
 dans les quartiers de ceux de leurs compatriotes soumis à leur
 surveillance; ils sont chargés du règlement des affaires locales et
 de la tenue des registres de la population, enfin ils donnent aux
 autorités européennes des avis à l'égard des intérêts de leurs res-
 sortissants.

Ils n'ont d'autre pouvoir juridique que celui qui leur est con-
 féré dans le second alinéa du règlement d'administration du gou-
 vernement des Indes Néerlandaises ²⁾.

1) Bulletin des lois de cette année N°. 84.

2) „Cependant, entre indigènes ou personnes qui leur sont assimilées de même na-
 tionalité, les litiges civils, qui d'après leurs lois religieuses ou vieilles coutumes sont de
 la compétence de leurs prêtres ou chefs, y restent soumis.”

Ce sujet sera traité plus amplement dans le chapitre sur l'administration de la jurisprudence parmi les orientaux étrangers.

Conformément à l'article 7 du règlement d'organisation judiciaire et de l'administration de la justice aux Indes Néerlandaises les chefs chinois assistent aux séances au titre de membres consultants dans les tribunaux en matière civile ou en matière pénale de quelque nature que ce soit, où sont impliqués des chinois, soit comme défendeurs, soit comme accusés, en première instance, et si, d'ailleurs, quant au litige, ils ne se sont point soumis volontairement aux lois appliquées aux européens ¹⁾.

Peuvent être aussi choisis à titre de membres consultants près des tribunaux, des notables chinois sans titre qualificatif spécial.

Dans quelques provinces des possessions néerlandaises, hors de Java et de Madoura, les personnes assimilées aux aborigènes, au nombre desquelles sont les notables chinois, peuvent prendre séance comme membre du tribunal local, ainsi qu'au conseil de province à Tèlok betong [les districts lampongs] ²⁾, à Palèmbang ³⁾, à Atjeh majeur ⁴⁾, à Tanjong Pinang [Riyo] ⁵⁾, aux conseils de province dans la division occidentale de Bornéo ⁶⁾, à ceux de la division méridionale et orientale de Bornéo ⁷⁾, aux conseils de province dans les îles de Bali et de Lombok ⁸⁾, au conseil de province à Ternate ⁹⁾ et aux conseils de province dans la résidence de la côte orientale de Sumatra ¹⁰⁾.

1) Voir mon étude: *L'administration de la justice parmi les indigènes dans les îles de Java et de Madoura*, — publiée dans les Annales de l'Extrême Orient et de l'Afrique — livraison du 11er Septembre 1890.

2) Article 11 du bulletin des lois de 1879 N°. 65.

3) Article 10 du bulletin des lois de 1878 N°. 14.

4) Article 10 du bulletin des lois de 1881 N°. 82.

5) Article 7 du bulletin des lois de 1858 N°. 59.

6) Article 10 du bulletin des lois de 1883 N°. 59.

7) Article 10 du bulletin des lois de 1880 N°. 5.

8) Article 10 du bulletin des lois de 1882 N°. 142.

9) Article 12 du bulletin des lois de 1882 N°. 32.

10) Article 11 du bulletin des lois de 1887 N°. 45.

La seule instruction relative aux chefs chinois qui soit publiée, est celle qui concerne le capitaine et les lieutenants des chinois dans la résidence de Sourabaya ¹⁾.

L'ordonnance du 25 Novembre 1857 ²⁾ la déclare applicable intégralement à la province de Semarang et l'ordonnance du 1 Février 1858 ³⁾ l'applique partiellement à la province de Banda.

Les prescriptions susdites concernent les chefs des chinois, établis dans les chef-lieux de provinces et de districts dans un centre de population indigène, qui les surpasse notablement en nombre.

Là (comme dans les îles de Java et de Madoura et dans plusieurs provinces en dehors) la position d'officier chinois est honorifique et gratuite.

Dans les provinces de la côte orientale de Sumatra, d'Atjeh et ses dépendances, de Riyo et ses dépendances, de Bangka, de Biliton et de la division occidentale de Bornéo, où se trouve une population chinoise nombreuse, mais peu fortunée, un salaire est attaché à la charge d'officier chinois.

Dans les districts dits chinois de la division de Montrado (province de la division occidentale de Bornéo) où la population est en grande partie composée de chinois, les chinois sont mis sous la protection de leurs chefs, qui reçoivent, en ce cas, un salaire et sont considérés comme fonctionnaires.

Les *kapitans* (chefs de district) et les *lau-thays* (chefs de village) sont subordonnés au *kap-thay* à la capitale.

Conformément à l'article 5 du règlement provincial de l'administration de l'intérieur dans les districts chinois ⁴⁾ le *kap-thay* est nommé par le résident, sous réserve de l'approbation ultérieure du

1) Bulletin des lois de 1829, N°. 10.

2) Bulletin des lois de cette année N°. 108.

3) Bulletin des lois de cette année N°. 16.

4) Bulletin des lois de 1857, N°. 67.

gouverneur général, les *kapitans* sont nommés par le résident et les *lau-thays* par l'assistant résident.

Leurs fonctions sont spécifiées dans le même règlement.

Dans la division de Sintang les chefs de village sont choisis par l'assistant résident et les chefs de rang supérieur par le résident ¹⁾.

Dans chacun des huit districts de l'île de Bangka réside un lieutenant des chinois, nommé par le résident sous réserve de l'approbation du gouverneur général. Il assiste le fonctionnaire gouverneur européen dans l'administration et la surveillance des mines d'étain.

Le lieutenant y est assisté dans ses fonctions par des clercs et des *mandors* ²⁾ chinois, comme lui salariés par le gouvernement.

Les devoirs de ces fonctionnaires sont consignés à l'article 41 de l'ordonnance du 1 Août 1854 ³⁾.

Une pension de retraite peut être allouée, après vingt ans de service révolus, aux chefs salariés des orientaux étrangers, en conformité des instructions de l'ordonnance du 9 Avril 1881 ⁴⁾ et d'accord avec l'ordonnance du 8 Septembre de la même année ⁵⁾ des secours en argent peuvent être accordés à leurs veuves et orphelins.

Les chefs, qui sont au service du gouvernement à Java et Madoura, sont dispensés de la contribution sur les métiers ⁶⁾.

1) Bulletin des lois de 1857 N°. 5.

2) Le mot malais *mandor* est une corruption du portugais *mandador* et signifie: chef, surveillant, maître-ouvrier, premier valet, chasse-avant. Dictionnaire malais hollandais, compilé par ordre du gouvernement des Indes Néerlandaises par H. von Dewall, publié par le Docteur H. N. van der Tuuk. Batavia Imprimerie du gouvernement 1884.

3) Bulletin des lois de cette année N°. 59.

4) Bulletin des lois de cette année N°. 99.

5) Bulletin des lois de cette année N°. 189.

6) Article 2, nummers 3 du bulletin des lois de l'année 1878 N°. 12.

Leurs collègues, dans les possessions néerlandaises hors de Java et de Madoura, jouissent aussi de ce privilège ¹⁾.

Cette dispense ne s'étend pas cependant au commerce ou métier qu'ils exercent personnellement ²⁾.

Les chefs des orientaux étrangers, à Java et à Madoura, ainsi que ceux qui siègent en dehors de ces résidences, s'ils sont chargés de la perception de la contribution, mentionnée plus haut, reçoivent 8 pour cent des sommes perçues et versées dans la caisse du gouvernement.

Aucun costume spécial n'est imposé aux chefs chinois. Dans les chef-lieux de Java, ils portent ordinairement le costume des mandarins de la mère-patrie.

Le gouvernement remet à quelques chefs chinois dans les possessions hors de Java et de Madoura une canne en rotin, comme insigne de leur dignité: aux lieutenants, à Riyo, une canne à pomme d'argent, ornée des armes de l'empire et de la légende «Luitenant der Chineezen te Riouw» [Lieutenant des chinois à Riyo] ³⁾ au capitaine des chinois à Benghalis [résidence de la côte orientale de Sumatra], à celui de Lingga, aux lieutenants du Bintang septentrional, Bintang méridional, Karimon et Batam [résidence de Riyo et ses dépendances]; la canne à pomme en or attribuée aux capitaines, ainsi que celle attribuée aux lieutenants à pomme en argent, sont ornées l'une et l'autre des armes de l'empire et de la légende «Kapitein ou Luitenant der Chineezen te . . . » [capitaine ou lieutenant des chinois à (lieu où réside le titulaire)] ⁴⁾.

Afin de satisfaire convenablement aux exigences de leur charge dans les affaires de police, les chefs chinois s'adjoignent des agents

1) Bulletins des lois de 1878 Nos 86, 87, 303 et 319, 1879 N°. 307.

2) Supplément du bulletin des lois N°. 3253.

3) Article 4 du bulletin des lois de 1862 N°. 66.

4) Bulletin des lois de 1873 N°. 34.

de police, qu'ils payent de leurs deniers. Mais les chefs de province ne peuvent enrôler ces auxiliaires à titre officiel comme les autres agents de police en titre, de sorte que ces adjoints n'ont aucune valeur officielle.

Pour mettre fin à cette anomalie le gouverneur général a, par son ordonnance du 15 Octobre 1886 ¹⁾, voulu et ordonné, que les chefs de province fussent autorisés à procéder à la nomination de tous agents de police, salariés ou non salariés par le gouvernement, qui sont ou peuvent être au service des officiers chinois.

Les orientaux étrangers de mérite — sur le rapport des chefs — peuvent à titre de récompense des services rendus, être honorés de médailles en or, en argent ou en bronze ²⁾.

L'ordonnance du 27 Septembre 1887 ³⁾ autorise les chefs des orientaux étrangers, nommés par le gouverneur général, à passer le temps de leur congé à l'intérieur, en conformité des prescriptions de l'ordonnance du 13 Mai 1872 ⁴⁾.

Jurisprudence.

En vertu de la faculté octroyée au gouverneur général par le second paragraphe de l'article 75 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises, une notable partie de la législation européenne, relative au droit civil et commercial, est devenue applicable aux orientaux étrangers d'un grand nombre de districts des possessions néerlandaises de l'archipel indien.

Le bénéfice en est consigné, pour les îles de Java et de Madoura, à l'ordonnance du 8 Décembre 1855 ⁵⁾ et comprend:

1) Bulletin des lois de cette année N°. 186.

2) Supplément du bulletin des lois Nos 2500 et 2893.

3) Bulletin des lois de cette année N°. 176.

4) Bulletin des lois de cette année N°. 91.

5) Bulletin des lois de cette année N°. 79.

A. le code civil, excepté tout ce qui concerne:

- a.* les actes de l'état civil,
- b.* le mariage,
- c.* les droits et devoirs des époux,
- d.* la communauté légale des biens et leur administration,
- e.* les conventions matrimoniales,
- f.* la communauté et les conventions matrimoniales en cas de nouveau mariage après décès d'un des époux,
- g.* la séparation des biens,
- h.* la dissolution du mariage,
- i.* la séparation de corps et de biens,
- k.* la paternité et la filiation des enfants,
- l.* la parenté et l'affinité,
- m.* la puissance paternelle,
- n.* la minorité et la tutelle,
- o.* l'hérédité en cas de décès.

Les exceptions forment le titre II, IV jusqu'au XV du livre I et le titre XII du livre II.

B. Le code de commerce, excepté les neuf derniers mots de l'article 398 ¹⁾.

C. Les prescriptions, relatives à l'introduction de la jurisprudence nouvelle, en tant que cela se rapporte à la jurisprudence européenne, déclarée applicable et aux règles de transition de l'une à l'autre jurisprudence.

D. Les textes explicatifs de l'insolvabilité notoire, contenus dans le 7^{ième} titre du 3^{ième} livre du règlement sur la procédure civile pour les conseils de justice et la Haute Cour des Indes Néerlandaises.

1) Bulletin des lois de 1865 N^o. 60.

Le droit de famille et l'hérédité ne figurent point à cette modification du Code Insulaire.

Cependant quelques points du droit de famille parmi les orientaux étrangers sont réglés par la même ordonnance, notamment ceux qui concernent la majorité, la communauté des biens en cas de mariage et le droit de tester.

En même temps sont réglées la valeur justificative des livres de commerce et les associations commerciales, connues sous le nom de *kongsi* ¹⁾.

L'ordonnance du 8 Décembre 1855 est déclarée applicable aux orientaux étrangers, dans le gouvernement de la côte occidentale de Sumatra, par ordonnance du 26 Mars 1874 ²⁾; à ceux de la résidence de Bengkoulén, par ordonnance du 2 Février 1880 ³⁾ et à ceux de la province de Célèbes et ses dépendances, de Menado, de Ternate, d'Ambon et de Timor, par ordonnance du 15 Mars 1882 ⁴⁾.

Dans les autres provinces, les orientaux étrangers sont assimilés à la population indigène, quant à la jurisprudence civile.

Pour chacune des provinces, dans les possessions hors des îles de Java et de Madoura, il y a un règlement particulier de la jurisprudence ⁵⁾.

Dans le territoire indigène qui — tout en reconnaissant la souveraineté néerlandaise — est gouverné par ses propres princes,

1) *Kongsi*. Un mot d'origine chinoise, qui est introduit dans plusieurs langues poly-séniennes et signifie: compagnie, firme, réunion de personnes qui ont le même but, maison d'une telle réunion.

Dictionnaire malais-hollandais, compilé par ordre du gouvernement des Indes Néerlandaises par H. von Dewall, publié par le Docteur H. N. van der Tuuk. Batavia, Imprimerie du gouvernement 1884.

2) Bulletin des lois de cette année N°. 94c.

3) Bulletin des lois de cette année N°. 34.

4) Bulletin des lois de cette année N°. 82.

5) L'appendice C contient une notice des bulletins des lois dans lesquels est réglée la jurisprudence pour les différentes provinces dans les possessions hors des îles de Java et de Madoura.

la condition politique des orientaux étrangers est réglée par les conventions conclues avec ces princes.

Il est toujours stipulé, que les habitants sont sujets directs du gouvernement des Indes Néerlandaises ¹⁾).

La dite ordonnance relate encore quelques paragraphes de droit civil, applicables aux indigènes et aux personnes qui leur sont assimilées.

L'ordonnance du 14 Mars 1867, ²⁾ modifiée par celle du 17 Mars 1877, ³⁾ règle la valeur attributive des actes sous-seing privé de personnes appartenant à la catégorie ci-dessus mentionnée.

L'ordonnance du 16 Novembre 1870 ⁴⁾ retire aux orientaux étrangers le bénéfice des prescriptions de l'article 103 du règlement sur la procédure civile pour les conseils de justice et la Haute cour des Indes Néerlandaises.

Voici la teneur originale de cet article:

«Cependant à des indigènes et à des personnes, qui leur sont assimilées, qui comparaissent en personne sur assignation sans s'être munis d'un procureur, un court délai sera accordé sur leur demande, afin qu'ils puissent se munir encore d'un procureur».

«Ce délai expiré sans que la nomination du procureur ait eu lieu, le forclos sera prononcé sans nouveau délai».

Les mots soulignés *«et à des personnes, qui leur sont assimilées»* sont maintenant supprimés.

Par ordonnance du 26 Mars 1874 ⁵⁾ les indigènes et les personnes, qui leur sont assimilées, sont assujettis aux prescriptions,

1) Voir à l'égard des chinois dans le sultanat de Siyak et de ses dépendances, le bulletin des lois de 1863 N°. 11 et, à l'égard de ceux de la principauté de Kota Pinang et dépendances, celui de 1879 N°. 104.

2) Bulletin des lois de cette année N°. 29.

3) Bulletin des lois de cette année N°. 65.

4) Bulletin des lois de cette année N°. 174.

5) Bulletin des lois de cette année N°. 94.

à peu près identiques, du règlement sur la procédure civile pour les conseils de justice et la Haute Cour des Indes Néerlandaises, en ce qui concerne la contrainte par corps, dont les règles fixées par l'ordonnance du 12 November 1875 ¹⁾ disent, que la contrainte par corps sera exercée contre les fermiers des impôts de l'état et leurs garants, pour le remboursement des droits de fermage, des amendes etc., même si ces débiteurs sont agés de plus de soixante cinq ans.

Par ordonnance du 21 Août 1879 ²⁾ les articles 1601—1603 du code civil, qui traitent du louage des domestiques et des ouvriers, sont déclarés applicables à la population indigène et aux personnes, qui lui sont assimilées.

Aux termes du troisième alinéa de l'article 75 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises, les indigènes et assimilés peuvent se réclamer du droit civil et commercial des européens.

Les règles d'option en cette matière sont indiquées à l'article des prescriptions générales de législation.

Pour les indigènes ou assimilés cette option est obligatoire en cas de mariage avec une personne européenne ou une personne, qui y est assimilée, en conformité avec l'article 15 des prescriptions relatives à l'introduction de la nouvelle législation et aux principes, qui régissent la transition de l'ancienne législation à la nouvelle ³⁾.

D'accord avec le troisième paragraphe de l'article 75 du règle-

1) Bulletin des lois de cette année N°. 249.

2) Bulletin des lois de cette année N°. 256.

3) Voici le texte de cet article: „Les personnes, appartenant à la population indigène ou assimilées à celle-ci, pourront contracter mariage avec des européens ou avec ceux qui leur sont assimilés, à condition de s'être soumises d'avance à la législation civile et commerciale européenne en son entier. Cette soumission aura lieu par acte authentique, dont copie légalisée sera remise à l'officier de l'état civil, qui en fera mention dans l'acte de mariage et joindra la copie à cet acte comme annexe.”

ment d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises l'article 10 de l'ordonnance du 3 Décembre 1855, déjà plusieurs fois citée, dispose que, si les orientaux étrangers ne relèvent pas de la législation européenne quant au droit civil et commercial, le juge indigène doit appliquer les lois religieuses, institutions et coutumes des indigènes en tant qu'elles ne sont point en opposition avec des principes d'équité et de justice généralement reconnus.

Quand il y a lieu de statuer sur des matières non régies par les lois religieuses, institutions et coutumes dont il est parlé ci-dessus, le juge se guide d'après les principes généraux du droit civil et commercial pour les européens.

Quant à la jurisprudence criminelle, les orientaux étrangers sont soumis au code pénal applicable aux indigènes, publié dans le bulletin des lois de 1872 N° 85, modifié par ceux de 1876 N°s 134, 135, 174 et 259 et de 1879 N°. 203.

A leur égard est applicable le règlement de police concernant les indigènes, promulgué dans le bulletin des lois de l'année 1872 N°. 111 et modifié par les bulletins des lois de 1876 N°. 126, 1879 N°s 105 et 203, 1881 N°. 97.

Conformément à l'article 8 de l'ordonnance du 8 Décembre 1855, mentionnée ci-dessus, les orientaux étrangers sont soumis, en matières civiles et commerciales, à la législation européenne en tant que les actes soumis aux tribunaux en relèvent.

Les demandes en payement d'impôts, dûs par des orientaux étrangers, seront portées devant les tribunaux indigènes, présidés par un fonctionnaire européen ¹⁾.

En matière pénale et en cas de contraventions, excepté les affaires traitées par le juge de police, les orientaux étrangers sont soumis à la juridiction des dits tribunaux.

1) Bulletin des lois de 1877 N°. 140.

Mais le juge européen connaîtra :

du crime de piraterie,

des actes de capture violente et de butin,

de toutes contraventions à l'égard des prescriptions légales sur le commerce d'esclaves.

C'est le conseil de justice, qui en prend connaissance en première instance ¹⁾.

Ces mêmes tribunaux connaîtront des crimes, commis par les orientaux étrangers en matière de faillite, d'insolvabilité notoire et de suspension de paiement ²⁾ et de toutes contraventions au règlement sur la presse ³⁾.

Dans les procès en première instance, où figurent comme demandeurs ou défendeurs des chinois, qui ne sont pas justiciables du code européen ou qui ne s'y sont pas volontairement soumis, un ou deux de leurs chefs, ou un ou deux notables de leur nationalité, désignés par le président du tribunal, assisteront aux séances et seront consultés par le tribunal pour l'application des articles de lois ou coutumes religieuses relatives à l'affaire en instance. Il sera tenu compte de leur dire et le jugement en fera mention ⁴⁾.

Toutes contestations sur la propriété ou les droits qui en dérivent, sur créances ou autres droits civils, sont exclusivement de la compétence du pouvoir judiciaire.

Cependant, entre indigènes ou personnes qui leur sont assimilées (c'est à dire les orientaux étrangers) de même nationalité, les litiges civils, qui d'après leurs lois religieuses ou vieilles coutumes sont de la compétence de leurs prêtres ou chefs, y restent soumis ⁵⁾.

1) Article 129 du règlement de l'organisation judiciaire.

2) Bulletin des lois de 1872 N°. 22.

3) Article 31 de l'ordonnance du 10 Novembre 1856. Bulletin des lois de cette année N°. 74.

4) Article 7 du règlement de l'organisation judiciaire.

5) Article 78 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises

A défaut d'exécution volontaire des jugements ainsi rendus, la partie condamnée ne pourra être contrainte à l'exécution que sur ordonnance d'exécution rendue par le collège indigène suprême ¹⁾.

Chez les chinois, les litiges mentionnés ci-dessus, seront portés devant les conseils chinois et, dans les localités où ces conseils n'existent pas, devant le chef chinois qui alors en fait droit seul.

Toutefois les litiges à juger ainsi ne peuvent être que les infractions aux lois qui régissent la procédure du divorce.

Les plaintes contre les orientaux étrangers pour contraventions, alors qu'il ne sera pas édicté contre cette contravention une peine supérieure à une amende de cent florins, à un emprisonnement de huit jours au plus, ou à trois mois de travaux forcés, seront mentionnées au registre de police et portées devant le résident, en se conformant aux prescriptions des bulletins des lois de 1870 N°. 152 et de 1872 N°. 112.

Les peines édictées au code pénal applicables aux indigènes et aux orientaux étrangers sont:

- celle de la peine de mort,
- celle des travaux forcés dans la chaîne de cinq à vingt années,
- celle des travaux forcés hors de la chaîne de cinq années au plus,
- sauf les prescriptions particulières concernant une plus longue durée,
- celle des travaux forcés aux travaux publics pour la nourriture sans payement de trois mois au plus,
- celle de l'emprisonnement de huit jours au plus,
- celle de l'amende.

Les orientaux étrangers condamnés à la prison et les personnes contraintes par corps pour cause de dettes, subissent les traitements infligés aux indigènes.

En attendant un règlement, qui fixe le régime des prisons, les

1) Alinéa 2 de l'article 3 du règlement de l'organisation judiciaire.

obligations disciplinairement imposées aux détenus et les conditions de travail, c'est au bulletin des lois de 1871 N°. 78, modifié par les bulletins des lois de 1874 N°s 131 et 132, de 1876 N°. 299 et de 1879 N°. 221, qu'il faut recourir.

Les orientaux étrangers appelés en témoignage devant les tribunaux, seront indemnisés de la même manière que les indigènes.

Le tarif se trouve au bulletin des lois de 1851 N°. 23, suppléé et modifié par celui de 1857 N°. 84 et de 1866 N°. 120.

Le tarif des indemnités pour frais de voyage et de séjour et pour honoraires ou indemnités aux prêtres experts et interprètes, appartenant à la population indigène, qui assistent aux séances ¹⁾ est déclaré applicable aux orientaux étrangers.

Au bénéfice des chinois dans les trois capitales de Java et dans quelques autres lieux importants aux Indes Néerlandaises, où l'élément chinois est largement représenté, se trouvent des interprètes européens pour la langue chinoise ²⁾.

Ces interprètes sont chargés en particulier de la traduction des prescriptions légales, conformément aux articles 32 et 33 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises ³⁾.

1) Publié dans le bulletin des lois de 1858 N°. 15, suppléé par celui de 1866 N°. 108.

2) Selon les bulletins des lois de 1862 N°. 186, 1869 N°. 51, 1878 N°. 137 et 1880 N°. 45, il y a des interprètes défenseurs: deux à Batavia, un à Semarang, Sourabaya, Padang, Médan (côte orientale de Sumatra), Muntok, Riyo et dans la province de la côte occidentale de Bornéo; ils sont temporaires à Chéribon, RémBang et Makassar.

3) Article 32. Le gouverneur général ayant reçu l'ordre de promulguer une loi ou un arrêté royal, le fait insérer dans le bulletin des lois et le fait suivre de la formule suivante:

«Et afin que personne n'en prétexte ignorance, le gouverneur général des Indes Néerlandaises, le conseil des Indes Néerlandaises entendu, ordonne que la présente loi (arrêté royal) soit insérée dans le bulletin des lois des Indes Néerlandaises et qu'il en soit fait et affiché des traductions dans les langues indigènes et chinoises en tant que de besoin.

«Ordonne ensuite à tous collèges et fonctionnaires, supérieurs et inférieurs, officiers et justiciers, chacun en tant que la chose le regarde, de tenir la main à la stricte observation de la loi (arrêté royal) ci-dessus sans connivence ou exception de personnes.

«Fait à le »

Les devoirs de leur charge et le tarif de leurs honoraires sont publiés dans les bulletins des lois de 1863 N°. 39 et de 1867 N°. 117 et aussi les conditions de connaissances acquises légalement certifiées, dans celui de 1873 N°. 123.

D'après les bulletins des lois de 1866 N°. 103, 1870 N°. 137 et 1882 N°. 74 ces interprètes sont membres extra-ordinaires des chambres des orphelins et des successions, établies à Batavia, Semarang, Sourabaya, Padang et Makassar.

Ils reçoivent en conséquence, d'après le bulletin des lois de 1882 N°. 74^a, une indemnité de cent florins par mois.

Les chambres des orphelins et des successions.

Une institution particulière, qui a une liaison intime avec la jurisprudence, est celle des chambres des orphelins et des successions.

Il y a une chambre des orphelins et des successions dans le ressort de chaque conseil de justice, à Batavia, Semarang, Sourabaya, Padang et Makassar.

(Signatures du gouverneur général et du secrétaire général ou de l'un des secrétaires du gouvernement.)

Article 33. La formule de promulgation des ordonnances est la suivante:

«Au nom du Roi!

«Le gouverneur général des Indes Néerlandaises,

«Le conseil des Indes Néerlandaises entendu,

«A tous, qui verront ou entendront lire celle-ci, salut! fait savoir.

(Ici suivent les motifs et le texte de l'ordonnance et puis les mots:)

«Et afin que personne n'en prétexte ignorance, celle-ci sera insérée au bulletin des lois des Indes Néerlandaises et affichée dans les langues indigènes et chinoises en tant que de besoin.

«Ordonne ensuite que tous les collèges et fonctionnaires supérieurs et inférieurs, officiers et justiciers, chacun en tant que la chose le regarde, tiendront la main à la stricte observation sans connivence ou exception de personnes.

«Fait à le »

(Signatures du gouverneur général et du secrétaire général ou de l'un des secrétaires du gouvernement.)

Jusqu'au mois de février de l'année 1885, il existait à Batavia une chambre de successions spéciale ayant mission de se charger de toutes successions épaves d'indigènes sans domicile à Batavia, de maures, d'arabes, de chinois et d'autres individus non chrétiens; d'exercer la tutelle sur les personnes mineures des dites catégories, intéressées dans de telles successions épaves, en tant que ces mineurs se trouvent aux Indes Néerlandaises.

Cette chambre spéciale a été supprimée par ordonnance publiée dans le bulletin des lois de 1885 N°. 15 et ses fonctions transférées à la chambre des orphelins et à ses agents.

Les chambres des orphelins et des successions se composent d'un président, de deux ou quatre membres européens, d'un secrétaire et de son adjoint, d'un teneur de livres assisté d'un adjoint, et de quelques employés subalternes, — à qui sont adjoints un ou deux membres indigènes et le même nombre de membres chinois.

Comme nous l'avons vu ailleurs ¹⁾, les interprètes européens pour la langue chinoise sont membres adjoints de cette chambre.

Dans d'autres contrées des Indes Néerlandaises en tant que le gouverneur général le juge nécessaire, les chambres des orphelins et des successions sont représentées par des agents ou commissaires, nommés et, suivant le cas, révoqués par les chefs de province ²⁾.

La fonction de ces chambres est la suivante:

Elles prennent possession des successions des orientaux étrangers, qui ne sont pas notoirement insolvable et dont l'administration est vacante; elles sont exemptes de la tutelle et de la curatelle des mineurs appartenant à cette classe de la population, établie aux Indes Néerlandaises et intéressée à ces successions.

Si la curatelle d'une succession dévolue à un mineur, appartenant à la classe des orientaux étrangers, est réglée, les exécuteurs

1) Voir le chapitre «Jurisprudence».

2) Bulletin des lois de 1887 N°. 108.

testamentaires, tuteurs, directeurs ou administrateurs sont tenus de fournir, dans un délai de trois mois, une caution au gré des chambres des orphelins et des successions ¹⁾).

Ces chambres veillent à la gestion, par les tuteurs, du bien des mineurs.

A défaut de tuteurs, les chambres sus-indiquées sont chargées de l'administration des héritages et du séquestre des effets, des titres de propriété et des bijoux, qui doivent rester inaliénables.

Elles s'occupent de la curatelle des aliénés orientaux étrangers, de l'administration des biens, de la surveillance des intérêts des absents, appartenant à cette classe d'individus.

Elles ont la curatelle des faillites ou des biens des insolvable.

Enfin elles sont chargées de l'enregistrement des testaments faits par ces mêmes personnes.

Les fonds confiés aux chambres des orphelins et des successions, en raison de leur mission légale, sont placés d'une manière sure et favorablement utilisés.

Enfin ces chambres ont l'administration des institutions philanthropiques.

Les impôts.

Il ne sera parlé dans ce chapitre que des impôts spéciaux aux orientaux étrangers seulement ou communs, soit aux orientaux étrangers et aux indigènes, soit aux orientaux étrangers et aux européens.

Ceux de ces impôts qui tout d'abord sollicitent notre attention, sont les impôts que les fonctionnaires lèvent directement sur ces classes de contribuables.

1) Bulletin des lois de 1845 N°. 15.

a. Droits sur les trafics.

L'impôt sur les trafics est perçu, dans Java et Madoura, sur toutes personnes appartenant à la population indigène et à celles qui lui sont assimilées ¹⁾.

L'ordonnance qui l'établit, en étend, par le bulletin des lois de 1879 N°. 338, l'application à la résidence de Batavia.

Aux termes de cette ordonnance, la quote de l'impôt, auquel sont soumis les orientaux étrangers, est de 4% du revenu de quiconque fait un négoce, un trafic ou exerce une profession, un métier, soit pour son propre compte, soit au service d'autrui.

Les revenus, obtenus par l'agriculture, sont exempts de cet impôt, à la condition que les contribuables payent l'impôt foncier au gouvernement.

Sont dispensés de cet impôt de 4% sur le revenu: les chefs, les fonctionnaires et les employés au service du gouvernement, leurs scribes, clercs et serviteurs, ainsi que les ecclésiastiques légalement institués, les préposés à l'enseignement de la religion et aux écoles, les fermiers des impôts de l'état, les domestiques et les femmes qui font un négoce, et exercent une profession ou un métier de compagnie avec leurs maris.

Le moindre quote à percevoir est fixée à deux florins par an.

Les impôts sont annuels et chaque année portés à la connaissance des contribuables, autant que possible, dans le courant du premier trimestre, par l'intermédiaire des commissions nommées par le résident.

Ces commissions reçoivent, au besoin, des instructions des préposés aux contributions.

Le résident indique les préposés ou fonctionnaires chargés de la perception des impôts, et auxquels il est alloué une redevance de huit pour cent sur le montant perçu et encaissé par l'Etat.

1) Bulletins des lois de 1878 Nos 12 et 351, de 1885 N°. 24.

Dans les possessions hors de Java et de Madoura, l'impôt de 4% du revenu est applicable aux orientaux étrangers des gouvernements de la côte occidentale de Sumatra, de Célèbes et dépendances, dans les résidences de Bangkoulén, de Lampong, de Palèmbang, de la division méridionale et orientale de Bornéo, d'Amboina et dans l'Atjeh majeur; ¹⁾

dans les résidences de Bangka, de la division occidentale de Bornéo, de la côte orientale de Sumatra et dans l'assistant-résidence de Biliton ²⁾.

Dans la résidence de Bangka et l'assistant-résidence de Biliton, les mineurs sont dispensés de l'impôt.

Dans la résidence de la division occidentale de Bornéo, l'impôt ne sera payé provisoirement que par les chinois; et quant à la côte orientale de Sumatra, dans l'île de Bengkalis, la contribution sera perçue de tous les orientaux étrangers et, hors de cette île, seulement des chinois.

Depuis 1879, la perception de l'impôt sus indiqué frappe aussi les orientaux étrangers dans les résidences de Menado, de Ternate et de Timor ³⁾, de Riyo ⁴⁾, et dans les provinces de Boulélèng et de Jembrana de l'île de Bali ⁵⁾.

Les bases selon lesquelles cet impôt est levé sont, en général, celles suivies dans Java et Madoura; mais la moindre quote, dans les possessions hors de ces deux îles, est fixée à trois florins par an.

1) Bulletin des lois de 1878 Nos 86 et 351.

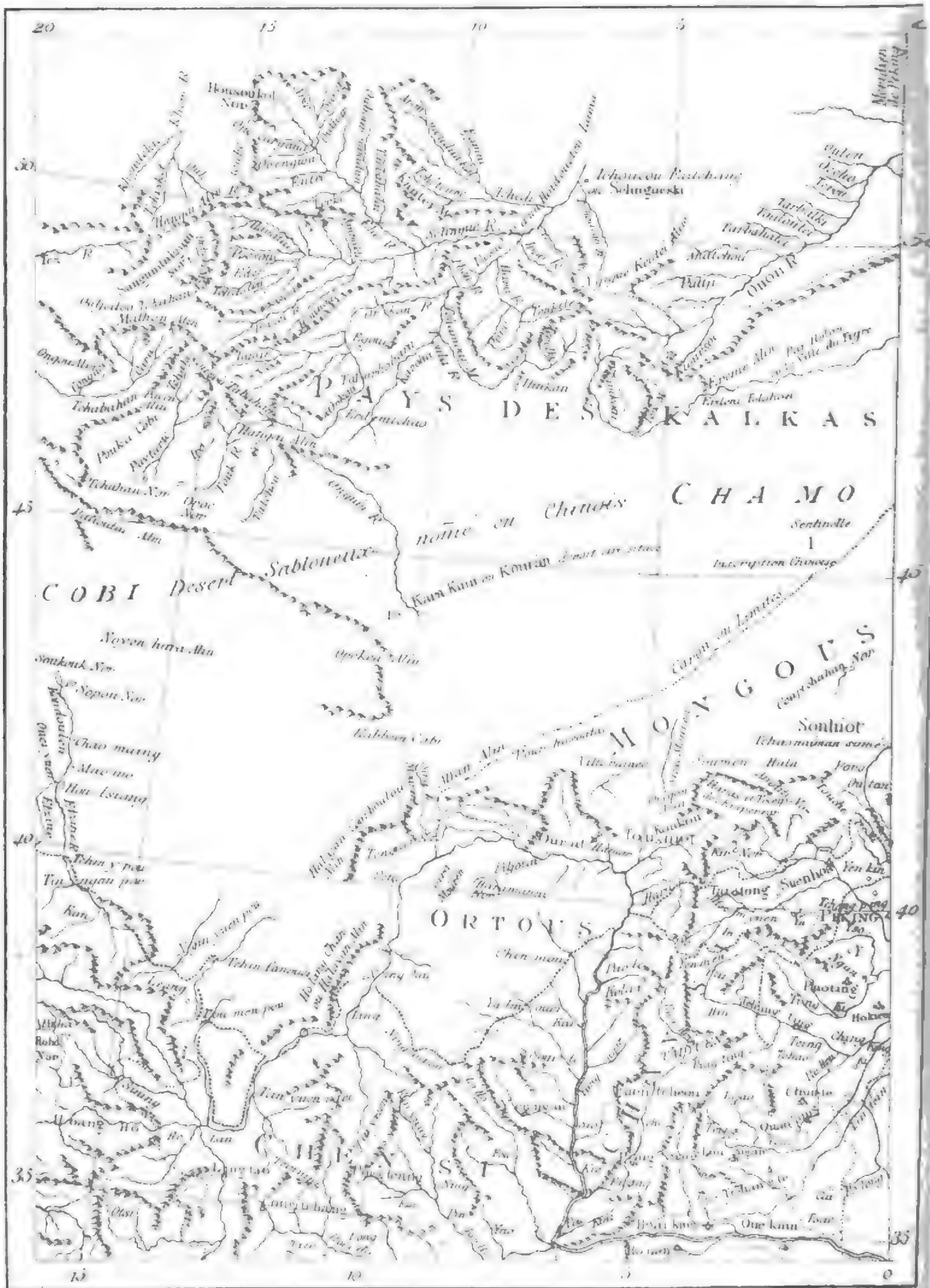
2) Bulletin des lois de 1878 N°. 87 modifié par celui de 1878 N°. 351, 1884 N°. 56, 1885 N°. 206, 1886 N°. 69 et 1887 N°. 218.

3) Bulletin des lois de 1878 N°. 303.

4) Bulletin des lois de 1878 N°. 319.

5) Bulletin des lois de 1879 N°. 307.

(à continuer.)



Carte de Du Halde.

SITUATION DE HO-LIN EN TARTARIE,

Manuscrit inédit du Père A. GAUBIL, S. J., publié avec
une introduction et des notes

PAR

HENRI CORDIER.



Dans la *Bibliotheca Sinica*, col. 506, — liste des manuscrits provenant du P. Brotier, qui figuraient à la vente de Langlès (1825), — j'avais noté, col. 507, le Ms.:

Géographie. — 25. Situation de la ville de Holin en Tartarie.

Gr. in-fol. de 11 pages, sur pap. de la Chine.

plus loin, *Bib. Sin.*, col. 509—512, dans un Catalogue que j'avais dressé des manuscrits de l'Ecole Ste Geneviève, S. J., à Paris, rue Lhomond, je retrouvais ce document dans le second des trois volumes des manuscrits de Gaubil.

Au surplus, voici comment je décrivais les manuscrits de Gaubil:

L'un comprenant l'Histoire des Mongoux; un autre des mémoires d'Histoire et de géographie; et le troisième les lettres de ce missionnaire:

I. Histoire des Mongoux.

In-folio de 120 feuillets. *Commence*: «Vers le milieu du 12^e siècle après Jesus Christ, le Prince Yesonkai gouvernoit la principale horde des Mongou.» *Finist* au verso du f. 120 par: «Remarques. 1. L'an 1206 fut le premier du règne de Gentchiscan. L'an 1370 fut le dernier du règne de Chunti, ainsi on peut compter 164 ans pour cette dynastie. Ceux qui ne comptent que 162 ans font finir la dynastie des Yuen l'an 1268 [lisez 1368] qui fut le 1^{er} de Hongvou. 2. Si on compte A sou kipa ou tien chun parmi les Empereurs des Yuen, cette dynastie a eu 15 Empereurs.»

Le P. Gaubil a conduit son histoire jusqu'en 1370, époque de la mort de Chun ti à l'âge de 51 ans.

II. Histoire et Géographie.

1. A Canton, ce 12 9^{bre} 1722 [une note ms. dit «Receue le 25^e janv. 1724»]. Adressée au Père E. Souciet, à Paris 2 feuillets in-folio. Lettre au recto et au verso du 1^{er}; adresse au verso du 2^e.

2. La Variation de L'aymant..... 3 feuillets in-folio envoyés avec la lettre précédente.

3. Ce 19 X^{bre} 1722 [Receue le 18^e Aoust 1723, du valet de chambre du Cap. de vaiss.]. 2 feuillets in-folio.

Lettre au recto du 1^{er}; adresse [au P. Souciet] au verso du 2^e.

... Avant-hier on fit la ceremonie de l'enterrement du R. P. Provana mort au Cap de B. Espérance.....

4. Observations faites a Peking les années 1723 et 1724, par les PP. Jacques et Gaubil, Jesuites François. 2 feuillets in-folio.

5. Extrait d'une Letre [*sic*] du R. P. Gaubil au R. P. Louis Gaillard, Jes. de la Prov. de Toulouse. A Peking, le 23^e juillet 1725, 4 feuillets gr. in-folio.

6. Extrait d'une letre [*sic*] du R. P. Gaubil a M. le Présid. De Foucaud, a Toulouse. A Peking, le 25^e Oct. 1725. 2 feuillets gr. in-folio.

7. Juifs de Cai-fong-fou, Capitale du Honan. 4 feuillets in-folio.

Commence recto folio 1: Dans le temps que la dynastie de Tcheou regnoit en Chine, les Juifs de Perse, Et du Corassan venoient dans cet Empire, Et ils y avoient des Sépultures, et des Endroits destinés à honorer leurs parents morts.

Finist verso folio 3: Si je puis jamais aller à Caifonfon passer quelques jours je tacheray de tirer d'eux ce qu'on peut raisonnablement en attendre. Peking, ce 4 7^{bre} 1725.

Verso folio 4: Pour le R. P. J. B. Du Halde de la Comp. de Jésus. A Paris.

8. Abrégé de l'histoire de 5 premiers Empereurs Mogols, tiré de l'histoire chinoise [Reçu le 19^e Octobre 1726]. 4 feuillets in-folio précédés de 2

feuillet avec ces approbations: «Je soussigné certifie avoir lu l'abrégé de l'histoire de la Dynastie *Tang* composé par le R. P. Antoine Gaubil de la Compagnie de Jesus. Cet abrégé me paroît curieux et intéressant même pour l'Europe. [sig.] J: L: Desrobert J. A Peking, ce 24^e Mai 1753.» J'ai lu l'abrégé..... Alexa. de la Charme Jesuit. Peking, ce 20^e Mai 1753.

9. Remarques sur la dissertation de M. Freret insérée dans le 18^e tome de l'Academ. des Inscript. et belles lettres. 5 feuillets in-folio et 1/2 page. A Peking, le 20 8^{bre} 1753.
10. Remarques Astronomiques sur celles qui sont insérées dans le Recueil d'Observations que le R. P. E. Souciet, de la Compagnie de Jesus, a donné au public en 1729. 4 feuillets in-folio.
11. Situation de la ville de *ho-lin* en Tartarie. 6 feuillets gr. in-folio. Très important pour la géographie des Mongols.

Commence: L'histoire de la dynastie des Mongou parle souvent de *ho-lin*. Je ne say d'où vient que le feu P. Souciet n'a pas mis la situation de cette ville dans l'édition de l'histoire des mongou. *En Marge:* J'avois envoyé cette situation au P. Souciet.

12. De la Situation du Japon. Et de la Corée [Reçu le 25 sept. 1729]. 3 feuillets in-fol. = De la Situation des pays de Coconor, Sifan, et Tibet. 1 feuillet. = De la situation des pays marqués dans la Carte entre Hami, L'Irtis, le Tibet, et la mer Caspienne. etc., etc. 18 feuillets.
13. Sur la Mission de Corée. 2 feuillets gr. in-folio.. Les PP. Fredely [*sic*], Jarteux [*sic*], Regis aussi Jesuites eurent ordre de *Kang-hi* de faire la carte de la Tartarie orientale, ils croyoient qu'ils feroient celle de Corée et esperoient par cette voye fonder une mission en Corée. L'empereur *Kang-hi* ne voulut pas que les Européens fissent la carte de Corée et par la le projet des 3 jesuites échoua.

III. Lettres.

1. A Poulou Condor ce 23 février 1722 [Reçue le 25^e sept. 1722]. Note M^e. au Rev. P. E. Souciet.
2. Le P. Gaubil à M. son frère avocat en parlement à Gaillac. Le 27 Juin 1723. Copié sur l'original du P. Gaubil que je reçus en 1724, au mois d'Octobre et que j'envoyai à M. Gaubil le 4^e Nov. 1724 (Note).
3. A Canton, ce 12 X^{bre} 1722 [Reçue le 28 Juin 1723] au Rev. P. Souciet.
4. Juifs de Cai-fon-fou en Chine (Reçue le 15 Octobre 1724). *Commence:* Le P. Ricci découvrit le 1^{er} les Juifs de la Chine. 4 feuillets. A Pekin, ce 18 août 1723.
5. A Pekin, ce 18 août 1723, Reçue le 15 Octobre 1724, au Rev. P. Souciet.
6. A Pekin, ce 20 8^{bre} 1723, Reçue le 15 Octobre 1724, au Rev. P. Souciet.
7. Peking, ce 8 8^{bre} 1724, Reçue le 12^e juin 1726, au Rev. P. Souciet.
8. Peking, ce 9 7^{bre} 1725, au Rev. P. Du Halde.

9. A Peking, ce 12 7bre 1725, Reçue le 19 Octobre 1726, au R. P. Souciet.
 10. A Peking, ce 25 8bre 1725, Reçue le 19 Octobre 1726, au Rev. P. Souciet.
 11. Peking, ce 31 8bre 1725.
 12. A Peking, ce 5 9bre 1725, Reçue le 1^{er} juillet 1726, au R. P. Souciet.
 13. A Peking, ce 5 9bre 1725, Reçue le 1^{er} juillet 1726, au R. P. Souciet.
 14. Ce 9 9bre 1725, Reçue Paris le 1^{er} juillet 1726, au P. Souciet. — Au verso du 2^e feuillet de cette lettre de la main du P. Souciet: Ext. d'une lettre du R. P. Gaubil au R. P. Gaillard de la Cie. de Jesus. A Peking, le 27 Octobre 1726.
 15. A Peking, ce 10 9bre 1725, Reçue le 12 nov. 1726, au R. P. Souciet.
 16. Ce 12 9bre 1725, Reçue le 19 Oct. 1726, au P. Souciet.
 17. A Peking, ce 13 9bre 1725, Reçue le 20 Octobre 1726, au P. Souciet.
 18. Peking, ce 28 Juin 1726, Reçue le 12 fév. 1728, au P. Souciet.
 19. Peking, ce 8 8bre 1726, Reçue le 12 fév. 1728.
 20. 26 9bre 1725, Reçue le 19 oct. 1726.
 21. A Peking, le 21 8bre 1726, Reçue le 12^e fév. 1728.
 22. A Peking, ce 6 9bre 1726, Reçue le 2 oct. 1728, au P. Magnan.
 23. Peking, ce 10 9bre 1726, Reçue le 2 janv. 1728, au P. Souciet.
 24. Sans date, Reçue le 2 janv. 1728, au P. Souciet.
 25. Peking, ce 21 9bre 1726, Reçue le 12 fév. 1728, au P. Souciet.
 26. Copie de la lettre que MM. Cassini et Maraldi écrivent au P. Gaubil et qu'ils m'ont donnée ouverte pour la lui envoyer. Paris, ce 9 Dec. 1726.
 27. A Peking, ce 6 8bre 1727, au P. Cayron.
 28. A Peking, ce 6 8bre 1727, au P. Cayron. — 1^a Via.
 29. Copie de la précédente. — 2^a Via.
 30. A Peking, ce 4 8bre 1727, au P. Cayron.
 31. A Peking, ce 7^e 8bre 1727, au P. Cayron.
 32. Même date, au même.
 33. Nouvelles de Peking. Ann. 1727, au P. Gaillard. A Peking, ce 8 8bre 1727, suivie d'une feuille: «Voici les missionnaires qui sont à Peking En 8bre 1727», au P. Gaillard.
 34. Remarques sur la Carte de la Tartarie Orientale faite par le P. G.
 35. A Peking, ce 8 8bre 1727, au P. Gaillard.
 36. A Peking, ce 11 8bre 1727.
 37. A Peking, ce 8 8bre 1727, au P. Gaillard.
 38. A Peking, ce 11 8bre 1727, au P. Gaillard sur l'ambassade portugaise.
 39. Pièce sur cette ambassade.
 - 40/41. Duplicata.
 42. A Peking, ce 13 8bre 1727, au P. Cayron.
- Cette correspondance s'étend jusqu'à l'année 1754.

Mon ami et collègue, M. Gabriel Devéria, me fit remarquer que les recherches archéologiques des Russes sur l'emplacement de Kara-korum, qui n'est autre que le Ho-lin des Chinois, rendraient très intéressante la publication d'un mémoire sur ce sujet dû à l'un des plus savants missionnaires en Chine au XVIII^e siècle. Avec une courtoisie dont j'ai eu souvent les preuves, on me confia, rue Lhomond, le manuscrit de Gaubil, et je le donne aujourd'hui, avec des notes complémentaires.

* * *

Le P. Antoine Gaubil, en chinois *Suen Tchang-tee* 孫璋德 est né à Gaillac, dans le haut Languedoc, le 14 Juillet 1689, et il est mort à Peking le 24 Juillet 1759. Il entra au noviciat le 12 Septembre 1704 et partit pour la Chine quelques années plus tard, arrivant à Canton en 1722, ainsi qu'il appert de la lettre suivante qui est la première pièce du volume manuscrit dont nous extrayons aujourd'hui le mémoire sur Ho-lin:

«A Canton, ce

12 9bre 1722

[Reçue le 25^e Janv. 1724].

Mon Révèrend Père

P. C.

Ce n'est que depuis 4 mois et demj que je suis arrivé icj, je sai encore fort peu de chinois, je ne suis pas sorti de la ville, je pars dans peu de jours pour Peking, ainsi je ne saurois vous mander quelque chose de bien exact et de curieux sur la Chine. Je me borne à vous faire part de quelques mauvaises remarques et observations que j'ai faittes, vous en ferés l'usage que vous voudrés, et je vous prie instamment de ne les produire à qui que ce soit du moins sous mon nom, si vous voyés la moindre chose qui cloche. Il est difficile qu'étant en mer, sans livres, sans instruments exacts,

et avec des connoissances médiocres de physique et de mathématique, j'ay pu faire quelque chose d'exact. Si j'avois eu le temps de mettre au net un ouvrage que j'ai fait à P. Condor sur les éléments de géometrie, je vous l'aurois envoyé. Il peut passer et je verrai s'il n'est pas à propos de le faire présenter à l'empereur.

Le P. Jacques ¹⁾ et moy avons fait la carte de notre voyage, les jours y sont marqués avec la route, et les variations que j'ai moy-même observées. Je ne sai si elle sera de votre gout, elle n'est pas des plus propres et je crois qu'elle ne pourra servir qu'à vous faire voir que nous avons un peu travaillé. Avec un assés mauvais instrument j'ai observé icy trois fois la hauteur du pole; je l'ai trouvée de 8°8' dans notre jardin et l'ayman y décline d'un degré et 30' vers l'ouest. J'envoye à Ve Re un lezard volant, un écureuil volant fort mal dessigné, un plan de P. Condor avec une instruction sur cette isle, un Catalogue des variations que j'ai observées dans la déclinaison de l'aymant avec une dissertation sur cet article, enfin plusieurs observations ou remarques que j'ai faites. Si Vo Re voit quelque chose digne d'etre montré aux Messieurs de l'Observatoire elle me fera plaisir de le faire. En tout cas je vous prie de leur rendre une visite de la part du P. Jacques et de la mienne, et de les asseurer que nous ferons tous nos efforts pour nous rendre habiles, que nous aurons soin de les instruire tous les ans de ce que nous aurons remarqué, fait et observé, et que nous les prions de nous aider de leurs lumières, de leurs instructions et de leurs découvertes. Leur amour pour la Relligion, le zèle qu'ils ont pour la gloire de la nation, tout doit les animer à nous aider. Je n'ai rien reçu de France cette année, ni livres, ni paquets, ni avis, ni lettres, aucun signe de vie de la part du R. P. Orry ²⁾. Son silence nous a mis bien en peine et a failli à me faire avoir d'autres vûes. Faute d'instruction on a été sur le point de nous destiner à toute autre chose. Je ne vois pas qu'on fasse aucune

attention au mémoire que Vo Re me donna sur les Juifs, et sur le reste; si je n'étois venu icy pour souffrir et pour expier mes péchés, je serois un peu interdit et embarrassé. Pour vous, mon R. Père, au milieu de vos occupations, je vous supplie de ne pas m'oublier, d'avoir soin qu'on m'envoie les nouveaux livres d'Astronomie, les découvertes, et surtout des Ephémérides de Desplaces ou de Manfredi — vous savés que tout finit en 1725. Quand je seraj à Peking, j'aurai soin de tout visiter pour vous en instruire et demander ce qui manque. Je me recommande instamment à vos ss. ss. Priés le Seigneur qu'il me remplisse de son esprit, qu'il m'inspire ce qu'il faut que je fasse pour sa gloire, et qu'il me rende utile à ce grand peuple. Je fais mes complimens au R. P. Buffier ³⁾ et au R. P. Blainville ⁴⁾; ces 2 révérends pères voyent les Grands, s'ils pouvoient obtenir d'eux quelques charités pour moy, je m'en servirois pour faire icy de bonnes oeuvres en faisant à propos des présents à ceux qui sont utiles aux missionnaires. Je suis avec respect

M. R. P.

Votre très humble et très
obéissant serviteur

A. GAUBIL miss.

de la Comp^e. de Jésus».

Le P. Gaubil, dans son Voyage de Canton à Peking, qui a été publié dans les *Observations*, du P. Etienne Souciet, I, pp. 127—134, eut pour compagnon le P. Charles Jean-Baptiste Jacques. Ce n'est pas ici le lieu de donner la bibliographie des oeuvres de ce missionnaire, que l'on trouvera d'une part dans ma *Bibliotheca Sinica*, de l'autre dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, des PP. de Backer. Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges Asiatiques*, II, 1829, p. 277) a pu écrire avec juste raison: «le P. Gaubil, ainsi qu'on l'a déjà dit, est peut-être de tous les missionnaires de

la Chine, celui qui a pénétré le plus profondément dans la connaissance des antiquités de la Chine et qui a rendu, par ses nombreux et importants travaux, les plus grands services à la littérature de l'Asie orientale».

H. C.

Situation de la ville de Ho-lin en Tartarie.

L'histoire de la dynastie des Mongou parle souvent de *Ho-lin* ⁵⁾.

Je ne say d'où vient que le feu P. Souciet ⁶⁾ n'a pas mis la situation de cette ville dans l'édition de l'*Histoire des Mongou* ^{a)} ⁷⁾.

Dans cette histoire on a vu que l'empereur *Tching kis han* déclara Ho-lin capitale de ses états en Tartarie ⁸⁾. *Oclay kan* fit revêtir de murailles Ho-lin, et fit bâtir aux environs de la ville plusieurs palais ⁹⁾. La géographie chinoise dit que le nom de *Ho-lin* vient du nom de *Ha la ho lin*, nom d'une rivière près de laquelle est *Ho-lin*.

La rivière apellée aujourd'huy en tartare *Karoha* étoit apellée par les Chinois au temps des empereurs Mongou *Ha la ho lin*, en tartare *Ka la ko lin*, ou *Cara korin*, ou *Kara koran*, c'est de ce dernier nom que se servent M. Paul, Mr. d'Herbelot, Rubriquis, MM. de la Croix et autres.

Dans l'astronomie de la dynastie des Mongou on voit la latitude boréale de *Ho-lin* 45° degrés chinois, c'est-à-dire 44° 21' 11" et quelques troisièmes ¹⁰⁾. Celui qui a mis cette latitude de 45° chinois n'a pas su sans doute calculer l'ombre solstitiale d'été observée à *Ho-lin* par *Cocheouking* ¹¹⁾ ou par un autre astronome de son temps. Dans l'astronomie de la dynastie des Mongou, on voit qu'un gno-

a) J'avois envoyé cette situation au P. Souciet. [G.]

mon de 8 pieds ^{a)} donnoit à *Ho-lin* au solstice d'été l'ombre méridienne du ☉ de 32 pouces 4 lignes, ainsi la hauteur méridienne solstitiale du centre du ☉ $67^{\circ} 40' 51''$. En supposant la déclinaison du ☉ $23^{\circ} 29'$ hauteur de l'équateur $44^{\circ} 11' 51''$ donc hauteur du pôle de *Ho-lin* $45^{\circ} 48' 9''$ bor. Je ne saurois répondre de l'exactitude de l'observation, mais le calcul que j'ay fait de plusieurs observations d'ombres solstitiales faites par *Cocheouking* me fait juger que l'observation faite à *Ho-lin* est assés seure.

Les cartes de Tartarie faites au temps de la dynastie des *Mongou* sont sans doute perdues, ce qui reste n'est qu'une figure informe de la situation de quelques lieux, rivières, montagnes, &c. mais dans ces figures on voit *Ho-lin* près des sources des rivières *Onguïn*, *Orghoun*, *Karaha*; comme aujourd'huy on sait la latitude et longit. de ces lieux on voit à peu près la latitude et longitude de *Ho-lin* ^{b)}).

Un missionnaire sur la fin de la dynastie précédente *Ming*, fit un catalogue de quelques latitudes et longitudes. Il marqua *Ho-lin* latit. 45° et 17° à l'occident de Peking. Ce missionnaire ne raporte pas les fondements de cette position de *Ho-lin*, il est certain que sa longit. est fautive.

Quelque temps après que je fus arrivé à *Peking*, je m'en tins pour la latitude de *Ho-lin* à celle qui résulta de la latitude marquée de 45° chinois, ensuite ayant vu l'observation de l'ombre solstitiale, je vis, que, *Ho-lin* devoit être marqué plus nord; pour la longit. je m'entins à un à peu près tiré de la carte des missionnaires pour les sources des rivières *Onguïn*, *Orgoun*, *Karoha*.

En envoyant en France des mémoires sur la géographie du Tongking ¹³⁾ j'ay fait connoître les cartes chinoises de *Tchou-che*, astro-

^{a)} Le pied a 10 pouces, le pouce a 10 lignes.

^{b)} Voyés les cartes de Tartarie dans le recueil du Père Duhalde.

nome et géographe de la dynastie des Mongous. C'est sur les mémoires de ce géographe, et selon sa méthode que des géographes chinois avant l'arrivée des missionnaires en Chine par ordre de la Cour dressèrent une carte générale de la Chine, chaque quarré est de 500 *Ly*. 300 *Ly* sont un degré de latitude européenne. Dans cette carte on voit *Ho-lin* à 1500 *Li* au nord de Peking et près de 2900 *Ly* à ouest de Peking ^{a)}).

Supposant Peking à 39° 55' de lat. bor., *Ho-lin* est selon cette carte à 44° 55' de lat. bor. et *Ho-lin* selon la même carte est près de 14° ouest de Peking ou près de 120° de Longit.

Dans les cartes de Tartarie faites par les missionnaires au temps de *Kanghi* source de la petite rivière *Kara olan* lat. bor. 46° 25' longit. 12° ouest de Peking, source de la petite rivière *Sira olan* lat. bor. 46° 37' ou 38' long. 12° 38' ouest de Peking. Ces 2 rivières se joignent lat. bor. 46° 54', longit. 12° 22' ouest de Peking. Ces deux rivières jointes sont la rivière *Karoha* qui se jette dans la rivière *Toula* ¹³⁾ lat. 48° 20' bor. longit. 11° près de 23' ^{b)}).

La rivière *Karoha* s'apelloit au temps des empereurs mongou *Kara olan*, et ce nom est aujourd'huy pour la petite rivière *Kara olan*. Il est hors de doute que *Cara olan* est la même chose que *Cara coran*. On peut sans crainte d'erreur bien sensible s'en tenir pour *Ho-lin* à la latitude déduite de l'observation de l'ombre solstitiale en été, et pour la longitude, entre 12° et 13° à ouest de Peking. Les missionnaires ne furent pas eux-mêmes aux rivières *Sira olan*, *Kara olan*, *Karoha*, ni à *Erdeni Tchao* ¹⁴⁾ sur la rivière *Orghoun* ¹⁵⁾. Ils furent un peu à ouest, sud, et nord d'*Erdeni Tchao*,

a) On ne voit pas dans cette carte des degrés de longit. et lat. on voit seulement les quarrés de 500 *ly* au Sud, ou Nord, à Est ou Ouest de Peking.

b) Voyés dans le recueil du P. Duhalde les cartes de Tartarie.

ils observèrent des hauteurs méridiennes du soleil, et conclurent la longitude de leurs opérations de trigonométrie. Sur les relations des mesureurs tartares, ils déterminèrent les latit. et longit. des sources des rivières *Orghoun*, *Onquin* ¹⁶⁾, *Sira olan*, *Kara olan*. Dans l'estime des missionnaires, il peut y avoir eu quelque petite erreur, dans l'observation de l'ombre solstittiale du ☉ à Ho-lin, il y a peut être aussi quelque petite erreur, l'erreur est plus à craindre dans la position de Ho-lin qu'on voit dans la carte de l'empire dont j'ay parlé. *Ho-lin* y est marqué en conséquence de l'observation de l'ombre solstittiale en été bien connue du géographe *Tchouche* ¹⁷⁾ ^{a)}, et en conséquence des routes fréquentes des armées tartares de *Ho-lin* aux frontières des provinces chinoises *Chensy*, *Chansy*, *Petchely*. *Hong ou* et *Yong lo*, empereurs chinois de la dynastie précédente *Ming*, ont eu souvent des armées qui ont été à *Ho-lin* pour faire la guerre aux Tartares. Les géographes chinois qui ont fait la carte de l'empire selon la méthode du géographe *Tchouche* ont eu connoissance des marches des armées chinoises à *Ho-lin* et des routiers ou itinéraires des généraux chinois depuis la Chine jusqu'à *Ho-lin* ¹⁸⁾.

Notes.

1. Après la mort de l'empereur *Koublay* ¹⁹⁾, la cour de l'empereur tartare fit changer le nom de *Ho-lin*, en *Honing* ²⁰⁾. Et c'est le nom de *Honing* qu'on voit aujourd'huy dans beaucoup de livres chinois et cartes faittes par les Chinois.
2. Durant la dynastie chinoise *Tang*, il y eut 3 puissances tartares du nord: 1° les *Turcq* boréaux, 2° les *Sueyento*, 3° les *hoeyko*, ou *hoeykou*, ou *hoeyho* ²¹⁾, les roys de ces 3 puissances eurent leur campement ordinaire ou au lieu même de *Ho-lin* ou au prés soit au nord, soit au sud, soit un peu à Est, soit un peu à

a) J'ay parlé de ce géographe dans ce que j'ay écrit sur la géographie du *Tong-king*.

ouest. Dans l'histoire chinoise de la dynastie Tang est une route depuis le nord du fleuve *Hoang ho* au pays d'Ortous, jusqu'au campement des Roys Turcq, *Sueyento*, *Hoeyko*. On y reconnoit aisément la rivière *Orghoun*, et celle de *Silinga*, et on voit d'autres rivières vers l'est et sud de la rivière *Orghonos*, on reconnoit aisément les grandes montagnes *Kang hay*, et en calculant le nombre des *Ly* depuis le nord du *Hoang ho* au lieu qu'on assigne, et qui est connu, jusqu'au campement des tartares, on trouve le campement assés près de *Ho-lin*. La route a marqué les Rhumbs et la distance du campement des Roys tartares au fleuve *Silinga*.

Dans le 17^e Tome de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Mr Falconet dit de très belles choses sur les Assassins. Il cite ce que j'ay dit dans l'histoire de la dynastie des Mongou sur l'expédition du Prince Holagou ²¹) dans le pays de *Mou la hi* ²²). Ce savant auroit voulu quelques éclaircissements sur ce que j'ay dit pour faire voir qu'il s'agit des Assassins de Perse. J'ay relu les divers textes chinois sur l'expédition de *Holagou*, et je crois y avoir trouvé les éclaircissements que Mr Falconet souhaittoit avoir. Les voicy tirés de l'histoire chinoise des tartares *mongou* en 16 volumes. Selon les textes de cette histoire les officiers et soldats du sultan de *Mou la hi* étoient tous des Assassins ^a). Quand on voyoit de jeunes gens forts et robustes, on les attiroit par de grandes largesses. On les exerçoit au métier d'assassin, on les enrolloit, on les envoyoit, dans cet état d'yvresse on les conduisoit dans des lieux cachés et on les faisoit jouir de toute sorte de plaisirs, du coté des concerts, et de jeunes belles filles. Après quelques jours on les faisoit passer ailleurs. Après leur yvresse passée, on leur rapelloit le sou-

a) 其國兵皆刺客 *Ki Koué Ping Kiai pe Ke-Illius regionis milites omnes sicarii* (erant).

venir des plaisirs qu'ils avoient goûtés, et on les asseuroit qu'ils en auroient de semblables après leur mort, on leur aprenoit des prières magiques, ils les récitoyent tous les jours, et ils étoient si persuadés de ce qu'on leur avoit dit qu'ils ne craignoient nullement de mourir en faisant leur métier d'assassins. Quand le sultan de *Moulahi* sut que *Holagou* venoit attaquer son pays, il fit empoisonner les eaux, et se fortifia de son mieux. Le prince *Holagou*, après avoir ruiné le pays, pris les forts, extermina entièrement cette race d'assassins qui étoient la terreur des états voisins. On voit donc clairement que dans ce qui est dit de l'expédition de *Holagou*, il s'agit des Assassins, et des Assassins de Perse.

Remarques.

1. Selon l'histoire chinoise le pays de *Mou la hi* du côté du nord et Est alloit asses près des villes du Khorassan *Thous, Nitchabour, Herat* ²⁴).
2. Les historiens chinois ne s'accordent pas sur l'année où *Holagou* partit de *Ho-lin* pour aller en Occident. Les uns disent l'an 1252 vers la 7^e lune, les autres l'an 1253 en été. J'ay marqué que ce prince partit de *Ho-lin* à la 1^{ère} lune de l'an 1253. C'est certainement une erreur, et il est certain que *Holagou* partit de *Ho-lin*, ou à la 7^e lune de l'an 1252, ou à la 6^e lune de l'an 1253, dans les textes chinois qui raportent le voyage de *Holagou* depuis *Ho-lin* jusqu'au pays de *Mou la hi*, il y a eu quelque omission et quand on y dit que *Holagou* passa entre les montagnes *Y* et *Tou* le 24^e de la 2^e lune, cette 2^e lune regarde ou l'année 1253, ou l'année 1254 ²⁵).
3. Dans l'histoire de la dynastie des Mongou, pag. 127, j'ay dit que *Holagou* se trouvant dans un pays habité autres fois par les Kitans, on crut que de ce lieu à *Ho-lin* il y avoit 15000 *Ly*. En supposant 300 *Ly* pour un degré de latitude ou 20 lieues marines, ce seroit 1000 lieues marines. Ce lieu de *Kitans*

dont on parle est au dessous de 44° pour la latitude bor., et je l'estime plus ouest que Ho-lin de près de 29° . Pour aller de Ho-lin à ce lieu, il faut passer par de bien mauvais pays et selon les apparences, il y a bien des détours à faire. Voyés dans le P. Duhalde une grande carte de la Tartarie et d'une partie de la Chine. Je crois que la ville de Bishbalig étoit vers le S. O. d'un lieu appelé *Manas* 30 à 35 lieues. A 6° ouest de Bishbalig étoit la ville d'*Almalig*. Les deux villes d'*Almalig* (Olim ali) *Bishbalig* (Piechepali) sont détruites, je ne say pas si on en voit des vestiges ³⁶).

4. Le 29 de la 3^e Lune de l'an 1253 ou 1254, Holagou fut à *Tchisaoeul* sur la frontière de *Moulahi*. Ce ne fut qu'à l'an 1256 qu'il détruisit la puissance des princes de *Moulahi*, ainsi cette expédition dura au moins 2 ou 3 ans.
5. Les historiens chinois marquent la prise de Bagdat à des années différentes. Les uns la mettent l'an 7^e du règne de *Mengko* ³⁷) 1257, sans marquer la lune. Les autres mettent la prise de Bagdat l'an 8^e du règne de *Mengko*, 1258, 2^e Lune. Cette 2^e Lune fut sans doute marquée selon le calendrier du pays de Bagdat. *Sefer* est comme on sait le 2^d mois de l'année lunaire arabique, les Chinois qui ont marqué la prise de Bagdat l'année du cycle *Ting sse*, 7^e du règne de *Mengko*, 1257 de J. C. ont peut-être eu en vue la fin de l'an chinois *Ting sse*, peut-être ils ne surent pas rapporter les lunes arabiques aux lunes chinoises. Quoiqu'il en soit il paroît qu'il est mieux de s'en rapporter à la grande histoire chinoise qui met la prise de Bagdat à l'an 8^e du règne de *Mengko*, 1258, 2^e lune. Par cette 2^e lune, il faut entendre non la 2^e lune chinoise, mais la 2^e lune *Sefer* de l'ann. lunaire arabique ³⁸).
6. L'an de J. C. 1257, le 18 Janvier fut le 1^{er} de la 1^{ère} lune de l'année chinoise. L'an de J. C. 1258 le 5 février fut le 1^{er}

de la 1^{ère} lune de l'année chinoise. Ainsi dans l'année chinoise *Ting ssé* ou 1257, il y eut 13 lunes dont une fut l'intercalaire.

* *

Page 45, remarque 3^e, on a parlé des *Kitans* ²⁹⁾. Il s'agit d'une petite dynastie des tartares *Kitan* que les historiens chinois appellent *Leao occidentaux* ³⁰⁾ pour les distinguer de la dynastie *Leao a)* qui a autrefois été puissante dans quelques provinces boréales de Chine, et en Tartarie. Les princes de *Leao* étoient tartares *Kitans*, le nom de leur famille étoit *yelu*, ces *Kitans yelu* étoient du pays de Tartarie appelé *Parin* ³¹⁾ *b)*. On voit dans ce pays là la sépulture du Prince *A pao ki*, fondateur de la dynastie *Leao*. Par le peu que le P. Couplet dit de la petite dynastie des *Leao occidentaux*, il est difficile d'avoir une juste connoissance de cette dynastie des *Leao occidentaux*, et je crois que cette dynastie est peu connue en Europe. C'est pour cela que j'ay cru devoir mettre icy ce que dit l'histoire chinoise de la dynastie occidentale *Leao. Kor kan* ³¹⁾ étoit le titre des Roys de cette dynastie.

Yelutache, prince de la famille Royale de *Leao*, étoit un prince habile dans les livres et la langue chinoise, dans l'histoire de la Chine en général et en particulier dans l'histoire de sa nation tartare des *Kitans*, et dans l'histoire des autres nations tartares. C'étoit un prince d'une grande probité, d'un grand zèle pour l'honneur de sa famille, d'une grande prudence, et fort entendu dans la science du gouvernement, et dans le métier de la guerre, une grande fermeté, et un grand courage joint à tant de qualités luy fit une grande réputation. Il eut le malheur d'être fait prisonnier de guerre par les généraux des Tartares *Kin*, il se sauva et vint joindre dans la province du *Chan sy* le Roy *Tien tso*, 9^e et der-

a) La Cour des Roys *Leao* en Chine étoit près de Peking d'aujourd'hui vers le Sud-Ouest.

b) Voyez la Carte de Tartarie dans le P. Duhalde.

nier Roy de la dynastie *Leao*. Ce fut à la 7^e de l'an de J.C. 1124. Le Roy de *Leao* étoit réduit à la dernière extrémité, les princes Tartares *Kin* luy avoient enlevé presque tous ses états, il donnoit toute sa confiance à 2 mauvais ministres, et avoit mécontenté les princes de sa famille, les Grands chinois et tartares, et se voyoit abandonné de la plupart de ses sujets. *Yelutache* fit au Roy les plus vives et les plus sages remontrances pour porter le Roy à se defaire de ses mauvais ministres, à prendre des mesures efficaces pour avoir une bonne armée, des ministres expérimentés et de bons officiers. Les remontrances de *Yelutache* furent inutiles. Le roy le maltraita même. *Yelutache* indigné et voyant la dynastie de *Leao* presque détruite fit mourir les 2 ministres qui gouvernoient si mal, et ayant fait choix de 200 officiers expérimentés, de naissance, et d'un grand courage, sortit la nuit de *Tay tong fou* ³³), ville du Chansy. Il monta à cheval avec sa suite; dans 3 jours il fut à la rivière *Hechouy* ³⁴), en tartare *Kara ousou*. Ensuite il alla à grandes journées au Sud Est du mont Altay; et s'aboucha avec le chef de la horde de *Petata*. Ce chef de *petata* étoit d'une ancienne famille de princes Turcq. Ce prince étoit tributaire de la dynastie *Leao*. Il reçut bien *Yelutache*, il luy fit présent de 40 chevaux, de 20 chameaux, et de 20 moutons.

Notes.

1. *Yelutache* étoit descendant à la 8^e génération du prince *Apaoki*, fondateur de la dynastie *Leao*.
2. A la 2^e lune de l'an 1125, le Roy *Tientso* fut pris par des généraux tartares *Kin* ³⁵) et peu de temps après il mourut. Ainsi finit la dynastie tartare *Leao*. Elle eut 9 Roys ou empereurs, et régna en tout 219 ans ^a).

^a) Il y a en particulier une histoire chinoise de la dynastie *Leao*. Elle a été traduite en tartare *Mantcheou*. Les Tartares *Kitans* eurent des caractères, ils traduisirent en leur langue des livres chinois. En Chine, ils eurent une astronomie.

*
*
*

Yelutache partit du campement du chef ³⁶⁾ de la horde *Petata* et alla à *Peting* ³⁷⁾. Les chefs de 18 hordes ³⁸⁾ tous de sa famille vinrent le joindre, ces 18 hordes habitoient aux pays à est, ouest, nord, et sud de Turphan. Yelutache leur fit connoître le mauvais état de leur dynastie en Chine et en Tartarie, et leur raconta énergiquement ce qui s'étoit passé et comment les tartares *nutche*, sujets des *Kitan*, s'étant révoltés, venoient de détruire la dynastie *Leao*. Yelutache leur dit qu'il étoit venu pour les porter à luy donner des secours pour exécuter le dessein de détruire la puissance des *Kin* ou *nutche*, et rétablir la dynastie *Leao*. Il ajouta qu'il vouloit aller à ouest au pays des Mahométans. Les chefs de 18 hordes et plusieurs gouverneurs de places appartenantes aux Kitans de l'ouest furent touchés du discours de *Yelutache*, et luy promirent de l'ayder de leur mieux pour rétablir les affaires de leur famille. Yelutache eut des chefs des hordes et des gouverneurs 10000 hommes de bonnes troupes, beaucoup d'armes, et des munitions en abondance. Ce prince nomma de bons officiers et publia de sages réglemens pour la discipline militaire. L'ann. 1225, [lire 1125] Yelutache dans le cours de la 2^e lune immola un boeuf et un cheval pour honorer le Ciel, la terre, le prince son père, la princesse sa mère, et ses ancêtres. Par cette cérémonie à la vue des princes de sa famille, et de l'armée il prétendit se déclarer et se faire reconnoître chef de la famille royale des Kitans. Après cette cérémonie, Yelutache disposa tout pour son voyage dans les pays occidentaux. Pour y aller il falloit passer par les états de *Pileko*, prince ou Roy des *Hoey ko*, dans le royaume des *Casghar*. Yelutache envoya des officiers à *Pileko* avec une lettre pour luy demander passage. *Yelutache* asseuroit *Pileko* qu'il n'avoit rien à craindre du passage de ses troupes et qu'il vouloit être son ami. Dans sa lettre, *Yelutache* disoit qu'autres fois *Apaoki*, fondateur de la dynastie *Leao*, faisant la

guerre en Tartarie, et se trouvant à la ville de *Poukouhan* envoya un ambassadeur au prince *Oumoujou* qui régnoit alors à *Cantcheou* et *Soutcheou* ³⁹), pays à l'extrémité occidentale du *Chensi*, en Chine. *Apaoki* offroit à *Oumoujou* les pays voisins de *Poukouhan* où les ancêtres de *Oumoujou* avoient régné. *Oumoujou* trouvant trop de difficultés dans cette transmigration refusa l'offre, mais il remercia *Apaoki* de son attention. Par ce trait d'histoire *Yelutache* vouloit faire plaisir à *Pileco* ⁴⁰).

Notes.

1. Peting étoit autres fois une place de guerre importante. Les 3 mots chinois *Tou hou fou* qu'on ajoute dénote une grande juridiction au temps de la dynastie *Tang* c'étoit un poste important durant les guerres des Turcq *Hoeyko*, *Toufan* ou Thibétains ⁴¹). Peting étoit à près de 36 lieues à ouest, ou n. o. de *Turphan*. Dez le temps de la dynastie *Han* après J. C. Peting étoit une place considérable, elle avoit alors un autre nom.
2. *Oumoujou* étoit un des ancêtres de *Pileco*. Ses descendants ayant été dépouillés de leur domaine des pays de *Cantcheou* et *Soutcheou*, allèrent vers l'ouest, et s'établirent dans le royaume de *Casghar*.
3. La ville ou campement de *Poukouhan* étoit au nord de *Holin* sur le fleuve *Orghoun*. C'étoit un des postes importants du pays des *Hoeyko* au temps de leur grande puissance en Tartarie durant le temps de la grande dynastie *Tang* chinoise.
4. Une princesse de la famille royale de *Leao* avoit été mariée au Khalife de *Bagdat*. Il paroît qu'à cause de cette alliance, *Yelutache* pensa d'abord à avoir des secours du Khalife, mais on ne voit pas que dans la suite *Yelutache* aye demandé des secours au Khalife ⁴²).

* * *

Pileko répondit à *Yelutache* qu'il pouvoit passer librement par ses états. Sur cette réponse *Yelutache* se mit en marche à la tête de ses troupes. *Pileko* vint avec ses fils et petits fils au devant de *Yelutache*, le régala plusieurs jours, luy fit présent de 600 chevaux, 100 chameaux, et 3000 moutons, et luy remit en otage ses fils et petits fils qui le conduisirent jusqu'à la frontière. *Pileko* se déclara tributaire de *Yelutache* comme étant chef de la famille *Leao*.

Yelutache sorti des états de *Pileko*, vainquit tous ceux qui voulurent s'opposer à luy, marcha en vainqueur et parcourut une grande étendue de pays qu'il soumit, fit un grand butin en chameaux, boeufs, moutons, argent, étoffes, se trouva puissant et arriva à *Sun Sekan* ^{a)}. Plusieurs princes de l'ouest levèrent une armée de 100.000 combatans pour attaquer *Yelutache* ⁴³⁾. Celuj-ci assura que ces troupes qu'on apelloit *hoursan* ^{b)} ⁴⁴⁾ étoient mauvaises troupes et mal disciplinées. *Yelutache* rangea son armée en 3 corps. il se mit au centre; il fut admirablement bien secondé par ses généraux et les officiers, il y eut un grand combat, les *Hoursan* furent entièrement défaits et les troupes de *Yelutache* firent un grand carnage et un très grand butin. *Yelutache* campa 90 jours à *Sun Sekan* ⁴⁵⁾. Un Roy mahométan ^{c)} dont on ne dit pas le nom, vint voir *Yelutache*, et luy fit des riches présents que le texte chinois traite de tribut. *Yelutache* marche ensuite vers l'occident et s'arrêta à un lieu appelé *Tchieulman* ou *Kieulman* (*Kirman*) ⁴⁶⁾. C'est dans ce lieu que les grands de l'armée, soit de lettres, soit d'armes proclamèrent empereur *Yelutache*, et la princesse son épouse fut déclarée Impératrice. Sa dynastie eut le nom de *Leao* occidentale ^{d)}. Selon le rit chinois, on

a) Je crois que c'est la ville de Koyendi dans la Transoxane.

b) On ne dit pas la signification de ce mot.

c) Ce roy mahometan est peut être le *Khalife*.

d) *Sy Leao*.

donna un nom aux années de son règne. L'an de J. C. 1125 fut le 1^{er} de son règne. Ce prince eut un grand titre de même que le princesse son épouse. *Yelutache* donna le titre d'empereur au feu prince son père et le titre d'impératrice à la feue princesse sa mère. Les troupes donnèrent encore à *Yelutache* le titre tartare *Korkhan a)* 47). *Yelutache* fit publiquement un grand éloge de ses généraux, officiers, et soldats, fit de grandes largesses, et distingua les principaux par de titres honorables 48). L'an 1127 *Yelutache* décampa de *Kieulman* et après avoir marché 20 jours à l'orient, il s'arrêta à un lieu à qui il donna le titre de *Housorto b)* 49). C'est là qu'il fixa sa cour. Il fit revêtir cette cour, ou campement de murailles. Parce qu'on dit du voyage de *Holagou* de *Holin* au pays de *Moulahi* ou pays des assassins de Perse, j'estime *Housorto* à près de 43° de lat. bor. et à 92° ou 93° degrés de longitude.

Notes.

1. Il seroit à souhaiter que les textes chinois dissent les noms des lieux depuis la frontière des états de *Pileco* jusqu'à *Sunsekan*, depuis *Sunsekan* jusqu'à *Kieulman*, et depuis *Kieulman* jusqu'à *Housorto*.
2. Il est certain que *Housorto* étoit plus est que la ville de *Sairen* ou *Sairan* 50). S'il n'y a pas quelque erreur dans le texte chinois et tartare de l'histoire de *Leao*, puisque dans 20 jours on fut de *Kieulman* à *Housorto*, *Kieulman* ne sauroit être le pays de *Kerman* en Perse. Une armée ne fait pas un si long chemin dans 20 jours. Le *Kieulman* doit être à quelques journées vers l'ouest de *Sunsekan* que je crois être *Kogende*.
3. En Europe il y a sans doute des savants instruits en détail

a) Le texte chinois dit que les 2 mots *Kor Kāan* signifient roy du nord du désert.

b) *Orto*, palais, *hous*, fort, solide, selon l'explication du mot *hous* donnée dans le texte chinois, *Orto* est un mot mongou qui veut dire appartement pour l'empereur ou roy.

des pays de la Transoxane et de l'état ou se trouvoient en 1125 les divers princes qui régnoient dans ce pays-là.

4. Au pays de *Housorto*, Yelutache étoit plus en état de se soutenir à cause du voisinage des hordes qui étoient soumises aux seigneurs de sa famille dans les pays de *Turphan*, *Peking*, et pays voisins de la rivière *Ily*.

Peu de jours après l'arrivée de Yelutache à *Housorto*, ce prince fit choix de 70,000 hommes de cavalerie. Il nomma généralissime de cette armée *Siao oualila* et *Siao Sala obou* ⁵¹⁾ fut nommé son lieutenant. Les 2 généraux étoient de la famille de l'impératrice. *Siao* étoit le nom d'une très illustre famille des *Kitan*. Plusieurs impératrices de *Leao* étoient de cette famille, de même que beaucoup de seigneurs qui se rendirent fameux durant le règne de la famille *Leao*, Yelutache nomma 2 princes de sa maison pour commander sous les 2 généraux. Yelutache fit la revue de son armée dans le cours de la 3^e lune de l'an 1127; il fit publiquement une grande cérémonie au ciel en immolant un boeuf et un cheval. Ensuite il ordonna à *Siao oualila* de se mettre en marche à la tête de cette armée de 70,000 hommes, et lui donna de très sages instructions pour l'expédition militaire dont il le chargea. Yelutache vouloit que cette armée allât attaquer l'empire des Tartares *Kin*, et il prétendait se mettre lui même bientôt en marche pour remettre sa famille en possession des vastes états que les Tartares *Kin* avoient usurpés. L'expédition de l'armée de Yelutache fut malheureuse. Cette armée courut un espace de plus de 10000 *Li* à l'orient sans aucun avantage, on perdit beaucoup de monde, de chevaux, moutons, boeufs, chevaux; et les généraux furent obligés de ramener l'armée en mauvais état à *Housorto*. Le *Korkhan* Yelutache ne fit aucun reproche aux généraux, il se contenta de dire *le Ciel n'exauce pas mes vœux*.

Notes.

1. Les 10000 *Ly* dont on parle font plus de 330 lieues. On ne dit rien du nom des lieux par où l'armée passa, ni de la cause de la perte des hommes, et des bestiaux. On ne dit pas aussi si on rencontra des corps de troupes ennemies.
2. Quand Yelutache partit en 1125 de Peking pour l'occident il n'avoit que 10000 hommes de cavalerie ^{a)} puisqu'à la 3^e lune de l'an 1127, il se trouva avoir une armée de 70,000 hommes il dut avoir bien des renforts, soit qu'ils fussent des pays qu'il soumit dans la Transoxane, soit qu'ils fussent du pays du prince *Pileco* et autres princes *hoeyko*, soit qu'ils fussent des hordes de sa famille qui lui donnèrent d'abord 10000 hommes de cavalerie, soit enfin qu'ils vinsent de plusieurs autres hordes des *Turcq* *naymans* et autres tartares qui campoient vers les rivières *Ily*, *Toula*, *Orghoan*, près des monts *Hang hay* et *Altay* ^{b)}. Toutes ces hordes étoient cy devant tributaires des princes de *Leao*. Le roy *Pileco* et les chefs des hordes des Kitans dont j'ay parlé, reconnurent d'abord Yelutache pour leur souverain et se déclarèrent ses tributaires. Ainsi de l'année 1127, Yelutache se vit puissant, et en état de se faire craindre aux princes voisins.

* *

L'empereur tartare *Kin*, n'avoit jamais pu être bien instruit sur l'état où se trouvoit Yelutache il appréhendoit que ce prince ne trouvât le moyen de venir en Tartarie. Il craignoit surtout quelque négociation secrète avec le Roy de *Hia* qui régnoit à *Ning hia* ville du *Chensy*, et qui étoit puissant. Dans cette crainte, à la 4^e lune de l'an 1131, l'empereur *Kin* envoya une armée de 10000 hommes pour se saisir de la forteresse ou ville *Kotong* dont le

^{a)} Ajoutés les cavaliers qui l'avoient suivi depuis *Taitongjou* dans le *Chaney*, en Chine.

^{b)} Peut-être bien des officiers et soldats chinois, Kitans, trouvèrent le moyen de traverser la Tartarie pour aller joindre Yelutache.

gouverneur étoit dévoué à *Yelutache*. Cette ville étoit sur la route du mont *Altay* à la source de la rivière *Orghoun*. L'armée des tartares *Kin* attaqua inutilement *Ko tong*, le siège fut levé, l'armée des tartares *Kin* fut obligée de revenir dans la province du *Chansy* après avoir perdu ses équipages et munitions; quantité d'officiers et soldats périt de fatigue et misère dans les déserts qu'il fallut passer.

L'an 1136, 10^e lune, le *Korkhan* *Yelutache* mourut fort regretté de ses sujets; son fils *Ilie* étant trop jeune pour gouverner, l'impératrice fut régente. L'histoire de *Leao* donne à cette princesse le nom de *tapouyen*; elle étoit comme j'ay dit de la famille *Siao*, très illustre parmi les *Kitans*. L'an 1142, l'impératrice *Tapouyen* mourut. Son fils *Ilie* fut déclaré *Korkhan* et héritier de *Yelutache* son père. La cour des Tartares *Kin* avoit su au juste par des envoyés du Roy des *Hoeyko* le lieu où *Yelutache* avoit fixé sa cour et ce qu'il avoit fait. L'empereur des *Kin* apprit aussi des *Hoeyko* la mort de *Yelutache*. L'empereur des *Kin* profita du retour des envoyés *hoeyko* pour envoyer un grand de sa cour à la cour du *Korkhan* *Ilie*. Ce grand partit de la cour des *Kin* à la 12^e lune de l'an 1146; étant arrivé au pays des *hoeyko* dans le royaume de *Kasghar*, il alla avec des *hoeyko* au pays du *Korkhan* voisin de celui des *hoeyko*. *Ylie* donna audience à l'envoyé des tartares *Kin*. Cet envoyé se trouvant un jour dans une vaste campagne avec le *Korkhan* *Ylie* parla avec peu de respect au *Korkhan*, celui-ci indigné de l'audace de l'envoyé, le fit mourir. *Ylie* trouva que dans ses états il y avoit 84500 familles de peuple qui payoient tribut. Les familles des soldats, et des officiers d'armes et de lettres, des grands et princes ne payoient pas tribut; icj on ne compte que les peuples que payoient tribut et étoient sujets immédiats du *Korkhan*, il ne s'agit pas des familles des hordes tartares qui luy étoient tributaires. Le

Korkhan Ylie mourut à la 12^e lune de l'an de J. C. 1154. Son fils se trouvant trop jeune pour gouverner par luy même la princesse *Poussou ouan*, soeur cadette du *Korkhan Ylie*, gouverna l'état.

Note.

L'empereur des tartares *Kin* avoit grande raison de craindre que le *Korkhan Yelutache* travaillât à s'unir avec le Roy de *Hia*. Quand l'empereur *Tientso*, dernier empereur de la dynastie *Leao* se trouva dans les plus grandes extrémités, le Roy de *Hia* offrit à ce prince infortuné une retraite dans ses états. L'empereur des *Kin* trouva le moyen d'empêcher l'empereur *Tientso* d'aller aux états de *Hia*. Si *Yelutache* avoit vécu plus longtemps, il y a apparence qu'il auroit tâché d'engager le Roy de *Hia* à agir de concert avec luy; dans ce cas, l'empereur des *Kin* auroit eu tout à craindre de la part de ces 2 puissances et il se seroit formé dans les états des *Kin* bien des factions parmi les Grands chinois et Kitans mécontents du gouvernement des Tartares *Kin*.

* *

L'impératrice *Tapouyen* donna un nom aux années de sa régence, comme si elle avoit été maitresse absolue ⁵²). La princesse *Poussou ouan* donna aussi un nom aux années de sa régence ⁵³). L'an de J. C. 1161, cette princesse reçut une ambassade de l'empereur chinois de la grande dynastie *Song* dont la cour étoit à *Hangtcheou* ville capitale de la province du Tchekiang ⁵⁴). L'empereur de *Song* proposoit à la princesse *Poussou ouan* d'envoyer un corps de ses troupes tartares contre l'empereur des *Kin*. Cette négociation échoua. La même année plusieurs seigneurs *Kitans* prirent des mesures pour quitter le service de l'empereur *Kin*, et pour aller à la cour de *Housorto* afin d'engager la princesse *Poussou ouan* à attaquer les états de l'empereur *Kin*. Ce projet échoua aussi. La princesse *Poussou ouan* mécontenta les grands. Cette princesse avoit épousé *Siao tolon*

pou de la famille de l'impératrice sa mère. Elle conçut de l'inclination pour *Pou kou tchichaly*, frère cadet de son époux. *Poussou ouan* donna à son mari le titre de prince, luy donna un grand poste hors de la cour, et le fit mourir en secret. Le grand général *Siao oualila* qui avoit de grands soupçons sur la conduite de la princesse crut qu'elle avoit fait mourir son époux pour avoir plus de facilité à contenter son amour pour *Pou kou tchichali*. *Siao oualila* étoit de la même famille que *Pou kou tchichaly*; ils étoient proches parents. *Siao oualila* fit un choix de bons officiers et soldats, investit le palais, entra dedans, décocha et fit décocher des flèches contre la princesse et *Pou kou tchichaly* tous les deux furent ainsi tués. Ensuite *Siao oualila* de concert avec les grands mit sur le throne le prince *Tchiloucou*, 2^d fils du *Korkhan Ilie*, dont le fils aîné étoit mort. *Tchiloucou* fut proclamé empereur *Korkhan* l'an 1168. Cette année fut la 1^{ère} année du règne de ce *Korkhan*. L'histoire de *Leao* et la grande histoire chinoise ne disent rien de ce qui se passa durant 33 années du règne de ce *Korkhan*. Elles disent qu'à l'année ^{a)} *Sin yeou* 58^e du cycle de 60 34^e ann. du règne du *Korkhan*, ce prince étant allé à la chasse en automne fut surpris par 8000 hommes mis en embuscade par *Ku tchoulu*, roy des *Naymans*. *Kutchoulu* prit le *Korkhan* et la princesse son épouse. *Kutchoulu* traita avec respect le *Korkhan* et son épouse, leur rendoit ses devoirs soir et matin. Peu de temps après le *Korkhan* mourut, *Kutchoulu* fut maître de ses états.

Notes.

1. Supposé que le *Korkhan Tchicoulou* aye eu des enfants, l'histoire chinoise n'en dit rien.
2. Dans l'histoire de *Tching Kishan* j'ay parlé du Prince *Kutchoulu*.

^{a)} C'est l'an de J. C. 1201.

- M^r d'Herbelot ^{a)} l'appelle *Kusch lek*. M^r de la Croix dans la vie de ^{b)} luy donne le nom de *Casch luc*. L'histoire chinoise ne dit pas que *Kutchoulu* fut gendre du *Korkhan Tchiloucou*.
3. M^r de la Croix paroît n'avoir pas été instruit sur la famille du *Korkhan*, et parle de ce que fit le *Korkhan* dans un temps où l'histoire chinoise le suppose mort.
 4. M^r d'Herbelot, Bibliothèque orientale, titre *sangiar* parle d'une expédition de ce prince contre *Gurschap* & c. il s'agit sans doute du *Korkhan* des *Leao* occidentaux. Le temps assigné par M^r d'Herbelot regarde le temps de la régence de l'imperatrice *Tapouyen*. Or l'histoire chinoise ne dit rien de cette guerre entre le *Korkhan* et *Sangiar*. Depuis le temps où une grande armée des princes de la Transoxane et autres vint attaquer *Yelutache* à *Sun se kan*, l'histoire chinoise ne parle d'aucune guerre soit de *Yelutache*, soit de la régente *Tapouyen*, soit de son fils *Ylie* avec les princes occidentaux.
 5. M^r d'Herbelot, Bibliothèque orientale, article *Mohamed Kouaresme scha* dit que *Kusch ley* (c'est *Kutchoulu*) étoit fils du *Korkhan* et qu'il se révolta contre luy et luy fit la guerre conjointement avec *Mohamed Khouaresmescha*. Cette guerre est dite avoir été dans un temps qui est postérieur à l'année de la mort du *Korkhan*. Selon l'histoire chinoise *Kuschlek* ^{c)} n'étoit pas fils du *Korkhan*. L'histoire chinoise ne dit rien de la guerre entre le *Korkhan*, *Kusch lek* et *Mohamed Khouaresme Scha*. Cela ne prouve pas que cette guerre n'a pas été. La prise du *Korkhan* par *Kutchoulu* selon l'histoire chinoise dénote clairement une guerre antécédente entre ces 2 princes; mais l'histoire chinoise sans doute faute de mémoires suffisants et seurs n'a rien dit

^{a)} Bibliothèque orientale.

^{b)} *Tching Kishan*.

^{c)} Il étoit *nayman* et fils d'un roy des *naymans*.

de cette guerre. Il en est sans doute de même de celle de *Sangiar*; la faute de mémoires seurs est sans doute la cause du silence de l'histoire chinoise pour d'autres événements des règnes de *Yelutache*, *Ylie*, *Tchiloukou* et des régence des princesses *Tapouyen* et *Poussou ouan*.

6. *Kutchoulu* devenu maître des états du *Korkhan Tchiloukou* se trouva fort puissant. Cette puissance augmenta sa haine contre *Tching Kishan*. *Kutchoulu* gouverna les états du *Korkhan* comme s'il avoit été *Kitan*. Il prit les habits de cette nation, et donna le nom de *Kitan* à tous ses sujets *naymans* et autres qui n'étoient pas *Kitans*. Il se conforma aux loix et coutumes établies parmi les *Kitans*. Quand *Tchingkishan* se mit en marche pour aller en occident, une armée qu'on disoit être de 300000 *Kitans* s'opposa à ce prince, elle fut défaite. Cette armée dont le nombre de combattans est sans doute exagéré étoit composée de sujets de *Kutchoulu* devenu roy des *Kitan*. *Itouhou*, roy des *Igours* ou *hoeyko* au pays de *Turphan* étoit tributaire de *Tchiloukou* et ensuite de *Kutchoulu*. On a vu dans la vie de *Tchingkishan* qu'*Itouhou* ne pouvant souffrir les vexations des *Kitans* fit mourir les mandarins *Kitans* de sa ville, et vint se mettre sous la protection de *Tchingkishan*. C'est des vexations de *Kutchoulu* dont *Itouhou* se plaignoit. Dans l'histoire de *Tchingkishan*, on a vu ce que fit le général *Kosmeli* qui avoit été grand mandarin ^{a)} à la cour du *Korkhan Tchiloukou*. Ce que fit et dit *Kosmely* fait voir que *Kutchoulu* étoit accusé d'avoir fait mourir *Tchiloukou*, et que bien de grands *Kitans* et autres étoient mécontents du gouvernement de *Kutchoulu*. C'est ce qui fut cause en grande partie que *Tchingkishan* se rendit aisément maître des pays de *Piechipali*, *Olymali*, *Hoeyko* et

^{a)} C'est lorsque ce général vint se rendre à *Tchingkishan* quand il le sut en marche contre *Kutchoulu*.

autres du Turquestan, qui avoient appartenu au *Korkhan Tchiloukou*. Dans la vie de *Tchingkishan* on a vu la mort de *Kutchoulou*. Dans l'histoire chinoise on ne voit pas que ce prince aye eu le titre de *Korkhan*.

7. La cour de Yelutache et de ses successeurs s'appella comme on a vu *Housorto*. Cette cour étoit entre les rivières *Talas*, et *Tchang* dans le Turquestan à ouest de la rivière *Yli* ^{a)}. Quand le prince *Holagou* passa par ce pays là dans son voyage en occident, il trouva entre les 2 rivières des vestiges des campements des *Kitans* sujets de la petite dynastie *leao occidental*. Il trouva des restes d'anciens retranchements, des masures de plusieurs batiments, et beaucoup de vestiges de plusieurs canaux. Au reste on dit que *Holagou* trouva ce pays encore fort peuplé. C'étoit sans doute des familles d'origine chinoises, turques, *Kitans*, *hoeyko*, et peut être d'autres venues de la Transoxane ⁵⁵⁾.

a) Voyés les cartes de Tartarie dans le recueil du p. Duhalde.

NOTES

PAR

HENRI CORDIER.



1) **Charles Jean-Baptiste Jacques**, né le 30 déc. 1688; entré dans le Compagnie de Jésus, 7 sept. 1704; arrivé en Chine en 1722; mort à Canton, le 31 août 1728.

2) **Louis François Orry**, reçu en 1687, auteur de *Tite*, tragédie.

3) **Claude Buffler**, né en Pologne de parents français, le 25 Mai 1661; mort à Paris le 17 Mai 1737.

4) **Joseph de Blainville**, né dans le diocèse de Coutances, le 9 Juillet 1675, entra au noviciat, le 24 Septembre 1692. Il professa la rhétorique à Bourges, fut pendant 14 ans préfet au Collège de Louis-le-Grand, et demeura 28 ans à la maison professe de Paris, où il mourut le 12 février 1752. (De Backer).

5) **和林**, Ho-lin. — **哈刺和林**, Ha-la Ho-lin.

6) **Etienne Souciet**, né à Bourges, 12 Oct. 1671; mort à Paris, 14 janvier 1744.

7) **Histoire de Gentchiscan et de toute la dinastie des Mongous ses successeurs, conquérans de la Chine; tirée de l'histoire chinoise, Et traduite par le R. P. Gaubil de la Compagnie de Jésus, Missionnaire à Peking. A Paris, chez Briasson, Libraire, rue Saint Jacques. Et Piget, Libraire, sur le Quay des Augustins. — M.DCC.XXXIX.**

Avec approbation et privilege du Roy. in-4, 4 ff. n. c. p. l. f. t., l. t., l'av. + pp. 317 + 1 f. n. c.

8) « Cette année 1221 *Tchoutchi*, *Tchahatay*, & *Ogotay* prirent *Yulong* & *Kieche*. *Toley* que *Gentchiscan* avoit formé lui-même, prit *Malou*, *Tchakiko*, *Malousilasse* & d'autres places. C'est cette année que *Gentchiscan* déclara *Holin* capitale de ses Etats en Tartarie, c'est-à-dire le lieu où les Princes & Chefs des Hordes tiendroient désormais leurs assemblées générales ». (*Hist. de Gentchiscan*, trad. par le R. P. Gaubil, p. 38).

Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2^e Part., p. 454, écrivait (716 ap. J. C., Pi-kia-khan): « Il (Tun-yo-ko) détourna aussi le Khan de construire une ville et des temples de Fo.... A l'égard des Religions de Che-kia & de Lao-tse, comme elles n'enseignent aux hommes que la charité & l'humilité, elles sont plus propres à amolir le courage des peuples qu'à les rendre braves. Le Khan pénétré de ces raisons qui avoient de tout tems fait la base de la politique des peuples Tartares, & dont ils n'avoient jamais voulu se départir, se contenta de faire bâtir près de la rivière Orghon une ville que l'on appella dans la suite Ho-lin, à présent Erdeni-tchao. Pendant ce tems-là les Ki & les Kitans anciens sujets des Turcs se soumi-
rent aux Chinois ».

9) « Au Printemps de l'an 1235 (Septième année du règne d'*Ogotay*) l'Empereur *Ogotay* ordonna de revêtir de murailles le campement de *Holin*, & de faire de cinq *lis* de tour le palais appelé *Ouangan* ». (*Hist. de Gentchiscan*, p. 89).

10) Le P. Souciet a cru suffisant de marquer 44° 11' [ce qui est une erreur pour 44° 21' ainsi que le marque Rémusat, *l. c.* p. 5, et le mémoire que nous publions aujourd'hui] p. 268 [et non p. 272, ainsi que le marque Rémusat, *l. c.* p. 5] ^{a)} des *Observations...*

a) Mémoires sur plusieurs questions relatives à la Géographie de l'Asie centrale, par M. Abel-Rémusat. A Paris, de l'Imprimerie royale. 1825. in-4.

du P. E. Souciet, Vol. I, *Table des longitudes et des latitudes de tous les lieux du monde*. L'omission du P. Souciet est très surprenante, le travail du P. Gaubil ne pouvait pas prendre place dans les *Observations* publiées en 1729 et 1732, mais il aurait pu paraître dans l'*Histoire de Gentchiscan*, parue en 1739, et je ne m'explique la chose, que par le fait que Souciet, mort le 14 Janvier 1744, a réservé probablement tous les mémoires de Gaubil pour en faire un recueil spécial.

Abel Rémusat (l. c., p. 4) dit n'avoir pas eu communication du mémoire que nous publions aujourd'hui; d'ailleurs le passage entier (pp. 3—5) mérite la peine d'être cité: «Le P. Gaubil lui-même, comparant quelques observations faites par un astronome Chinois dans le XIII^e siècle, avec celles que les missionnaires ont recueillies depuis dans les mêmes lieux, s'abstient de toute comparaison relativement à *Ho-lin* ou Kara-korum, ville pour laquelle les travaux de ses compagnons ne lui fournissoient apparemment aucun renseignement. On ne trouve pas même le nom de cette ville dans la Table des longitudes et des latitudes dont une copie a été recueillie par Duhalde et Deshauteiraies, ni dans la traduction de cette table, faite en mongol, et insérée dans le *Traité d'astronomie* que nous possédons en cette langue, traduction plus complète, plus régulière et sans doute aussi plus exacte que la copie Française; il n'en est pas non plus fait mention dans les tables du lever et du coucher du soleil, de la longueur des nuits et des jours, et des 24 *tsiei-ki* pour tous les lieux de l'empire Chinois, tables qu'on trouve dans les calendriers impériaux. N'est-on pas fondé à conclure de ce silence, qu'à défaut d'observations faites par les Européens, le P. Gaubil s'en est rapporté à quelque donnée que lui fournissoient les écrivains Chinois? N'auroit-il pas fait en cela, par rapport à la longitude d'*Holin*, ce que nous voyons qu'il a fait quant à la latitude de cette même ville? Nous saurions précisément à quoi nous

en tenir sur les motifs qui avoient guidé le P. Gaubil dans la détermination de la latitude et de la longitude d'*Ho-lin*, si nous possédions la dissertation qu'il avoit composée sur ce point de géographie, et dont il parle en différens endroits de son *Histoire des Mongols*. Privés de cet important morceau qui devoit être publié à la suite de ce dernier ouvrage, nous sommes forcés de nous en tenir à de simples indications. Dans la table qui termine le premier volume du Recueil du P. Souciet, Gaubil fixe la latitude d'*Ho-lin* à $44^{\circ} 21'$; dans l'analyse des ouvrages de l'astronome Kouo-cheou-king, il la porte, d'après cet auteur, à 45 degrés chinois, qu'il évalue à $44^{\circ} 21' 11'' 28''' 30'''$. C'est donc Kouo-cheou-king qu'il avoit suivi dans la première table, et c'est aussi à lui qu'il faut avoir recours pour juger du degré de confiance qu'on doit accorder à son autorité. Malheureusement nous n'avons pas en Europe les ouvrages astronomiques qu'il a publiés, et je serai forcé de m'en tenir aux renseignemens qui sont consignés dans la Notice sur sa vie et ses travaux, au commencement du trente-troisième livre du *Sou-houng-kian-lou*.

11) 郭守敬, Kouo Cheou-king, cf. *Histoire de l'Astronomie chinoise...* par le P. Gaubil. Voir *Bib. Sinica*, col. 686—7.

12) Publié sous le titre de **Eclaircissement sur les cartes du Tonking**, à la suite du *Mémoire historique sur le Tonking*, *Let. éd.*, Ed. *Panthéon litt.*, IV, p. 605:

« Dans le quatorzième siècle (entre les années 1314 et 1320) un astronome et géographe chinois, Tchouche, dressa les cartes de toutes les provinces de l'empire. Il vivoit sous l'empereur tartare Yven-gin-houng, [元仁宗, Yuen Jen Tsoung?], un des plus illustres empereurs qu'ait eus la Chine. Pendant que Tchouche étoit à sa cour, il s'y trouva quantité de savans mathématiciens, dont plusieurs étoient de Balke, Samarcande, Bolkara et autres lieux voisins; il y en avoit de Perse, d'Arabie et de Constantinople. Il

est probable que ces savans eurent grande part aux cartes de ce géographe.

«L'empereur chinois Kia-tsing, 壺靖 1522—1566, fit faire depuis une nouvelle édition de ces cartes; il y fit ajouter celle du Tonking, et ordonna qu'on suivit la même méthode que Tchouche avoit employée. Voici en quoi consiste cette méthode. La carte est divisée en carrés. Chaque carré contient 100 lis: 300 lis font 20 lieues marines: ainsi trois carrés du nord au sud font un degré de latitude, et d'est à ouest un degré de longitude. Si donc on a la longitude et la latitude d'un lieu quelconque de la carte, on est sûr, en comptant les carrés du nord au sud et de l'est à l'ouest, de trouver aisément les latitudes et les longitudes de tous les autres lieux dont on veut savoir la position.

«Il faut observer que les lignes du nord au sud ne sont pas des méridiens; elles représentent seulement les différences en latitude. Il faut se régler sur le méridien de Pékin, qui, en supposant le premier méridien à l'île de Fer, est à 134 degrés de longitude ou environ; ainsi comme de la capitale du Tonking au méridien de Pékin, il y a d'occident à l'orient vingt-huit carrés et demi, la capitale du Tonking est, selon la carte, plus occidentale que Pékin de 10 degrés 6 minutes 30 secondes; elle est donc à peu près à 123 degrés de longitude 53 minutes et 30 secondes.

«Quant à la latitude, celle de Pékin est de 39 degrés 55 minutes; et comme nous avons dit que tous les carrés, soit d'est à ouest, soit du nord au sud, doivent être rapportés à Pékin, et que, selon cette façon de compter, il y a de la capitale du Tonking à Pékin, du sud au nord, 59 carrés et près de trois-quarts, il s'ensuit que la capitale du Tonking est plus méridionale que Pékin de 19 degrés et près de 55 minutes, et par conséquent qu'elle est à peu près de 20 degrés de latitude.

«Il est bon d'avertir aussi que lorsque la dénomination de *fou* 府

est à la suite du nom d'une ville, cette ville est du premier ordre; les villes du second ordre ont la dénomination de *tcheou* 州, et les villes du troisième ordre celle de *hien* 縣.

13) La *Karoha*, qui se jette dans la Toula (rive gauche) est la *Harouha* de la carte des *Inscriptions de l'Orkhon*; sur cette carte, des ruines sont marquées près de la rive droite de la Harouha, sur la droite de la route qui conduit d'Ourga à Ouliasoutaï.

14) **Erdeni Tchao**, près de la rive droite de l'Orkhon, entre ce fleuve et le Kokchin [ancien] Orkhon. Je considère cet emplacement comme celui du *Ho-lin* des Djengiskhanides. Comme on le verra par la note suivante, Abel-Rémusat plaçait cette ville plus N. et sur l'autre rive de l'Orkhon, à *Kara balgasoun*. M. Axel Heikel (l. c., p. XXIV) ¹⁾ est du même avis: «Selon qu'il est indiqué dans un ouvrage du 13^e siècle, publié par le professeur Devéria, la distance entre l'ancienne capitale des Ouïgours et le *Holin* ou *Kharakorum* des Mongols serait de 70 li, ce qui équivaut à 35—40 kilomètres environ, et tel est à peu près l'espace qui sépare Erdentzò de Kharabalgasun. Nous croyons donc être autorisé, en nous appuyant sur les données qui précèdent, à admettre comme une chose à peu près certaine que l'ancienne et fameuse ville de Kharakorum était située là où s'élève maintenant le couvent d'Erdentzò et ne saurait en aucune façon être considérée comme identique avec les ruines actuelles de Khara-balgasun, au milieu desquelles se dressait le 3^e monument, érigé selon toute probabilité dans le but d'éterniser le souvenir des temps glorieux de la domination ouïgourienne».

15) L'Orkhon, qui prend sa source dans les montagnes qui bordent le désert de Gobi; il reçoit à droite le Kokchin Orkhon réuni à la Hola, puis également à droite la Toula grossie de son

1) *Inscription* de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par la Société Finno-Ougrienne, Helsingfors, 1892, pet. in-fol.

affluent de gauche la Karoha; l'Orkhon se jette ensuite à droite dans la Selenga dont les eaux alimentent le lac Baïkal. Erdeni Tchao est près comme nous l'avons vu de la rive droite de l'Orkhon; Kara balgasoun est plus N., près de la rive gauche de ce fleuve dans la boucle qu'il forme avec son affluent de gauche, le Djirmantaï. Ce serait Kara balgasoun, l'ancienne capitale des Ouïgours, qui suivant Rémusat serait Ho-lin. Les Djengiskhanides auraient construit Ho-lin sur l'emplacement de Kara balgasoun. On a vu que je suis de l'avis de Gaubil et des derniers explorateurs russes et que je cherche Ho-lin plus au S.-Abel Rémusat écrit (*l. c.*, pp. 55—56): «Comme je ne pouvois opposer au témoignage, en apparence assez précis, de *Kouo-cheou-king*, que des considérations historiques, toujours foibles quand elles sont mises en balance avec ce qu'on croit le résultat du calcul et de l'observation, j'ai dû les réunir en assez grand nombre pour les fortifier les unes par les autres, et faire voir que toutes s'accordoient à transporter *Ho-lin* beaucoup plus au nord que ne la plaçoient Gaubil et d'Anville d'après les astronomes Chinois. En effet, le résultat général des passages que j'ai rassemblés sur *Ho-lin*, les itinéraires, la carte de la Tartarie, les descriptions géographiques, la marche des troupes, tout enfin nous montre cette ville à une assez grande distance des frontières chinoises, au nord du désert, au midi de la Selinga, sur la rive septentrionale de l'Orkhon, à l'ouest du pays des Mongols et à l'orient des monts *Altaï*. Une détermination plus précise ne peut être que conjecturale, à moins qu'on n'acquière de nouveaux renseignements. J'ai déjà remarqué que l'emplacement de *Talarho Karabalgasoun* sur la carte des Jésuites sembloit satisfaire assez exactement à toutes les conditions du problème, et que le nom de cette ville avoit aussi quelque analogie avec celui de *Kara-koroum*. Sa position, suivant la table des missionnaires, est à 47° 32' 24" de latitude, et à 13° 21' 30" de longitude occidentale du méridien de Peking».

D'ailleurs Rémusat écrit ailleurs, *l. c.*, p. 12: «La capitale des *Hoei hou* n'est autre que le *Ho-lin* de la dynastie des Mongols....»

16) La rivière Onguin sur la carte de Du Halde coule en sens inverse de l'Orkhon; elle arrose le désert de Gobi, coupe le 45° et se verse dans le *Courahan oulen Nor*; au dessus de ce petit lac on lit la légende, en travers de l'Onguin: «Ici *Kara kúm* ou *Kourân* devait être située». Nous sommes là bien au sud d'Erdeni Tchao. Cette note servira à expliquer le passage de Deguignes plus loin qui est d'ailleurs combattu par Rémusat, *l. c.*, p. 2.

17) Voir note 12, *supra*.

18) De Guignes, (*Hist. des Huns*, I, 2^e partie, pp. lvij—lix), donne les renseignements suivants sur la ville de Ho-lin: «Il y a eu en différens tems quelques villes dans ce pays, mais la principale est celle de Ho-lin ou Ho-ning-lou, située à l'occident d'une rivière appelée Cara-holin, & qui lui a donné son nom; c'est ce qu'on appelle Cou-ra-han-oulen-nor, lac près lequel est située la ville de Cara-corom, la même que Ho-lin; une rivière nommée Onguin-pira, se rend dans ce lac. La ville de Cara-corom ou Kara-koum sous les Tam étoit la résidence du Khan des Hoei-hou nommé Pou-kia. Pour s'y rendre de Piljotai-hotun, ville située au nord du pays d'Ortous sur le bord du fleuve Hoam-ho, on alloit d'abord à l'est, on passoit à travers une vallée nommée Ho-yen-ko à 80 li de Piljotai: à 500 li au-delà on trouvoit la rivière Pi-ti-tsuen, & à 10 li au-delà on entroit dans le désert. On passoit successivement les montagnes Kia-lou-chan, Lou-ulh-chan, Tso-kia-chan, après avoir fait 800 li. On trouvoit ensuite un puits nommé Chan-yen-tsu-tcing: de-là vers le nord-ouest dans une route de 700 li on passoit la montagne Mi-so-chan, les lacs Ta-tan, Ye-ma, la rivière Kohan, la montagne Hoam-lim, la rivière Mieu-tsuen & le lac King. On arrivoit alors à Cara-corom.

«On pouvoit prendre encore un autre chemin; depuis la rivière Pi-ti-tsuen, en allant vers le nord on passoit par les villes de

Kum-tchu-tching, de Moei-kien-tching, par la montagne Ta-lo-sie-chan, le lac Tche-yai-yen, le fleuve Hoen-ki, les montagnes Lou-muen-chan & Mo-tcho-ling; On faisoit 1500 li. Ces différentes routes s'accordent avec la position que M. d'Anville nous a donnée de Cara-corom sur ses Cartes.

«A l'orient de cette ville sont de grandes plaines désertes, à l'occident est la montagne Ou-te-kien-chan; à 6 ou 700 li, vers le nord de Cara-corom on trouve le fleuve Sien-go-ho, & sur la rive septentrionale la ville de Fou-kuei-tching. Il y a beaucoup d'apparence que ce fleuve est le Selinga. On fait encore mention de deux autres rivières Vou-kuen-ho & Tou-lo-ho qui coulent toutes les deux vers le nord-est, font différentes sinuosités, & se joignent au nord-est de Cara-corom à 500 li: il n'est pas difficile de reconnoître dans le Toulo le fleuve Toula, & le Vou-kuen est probablement l'Orkhon. On indique encore la rivière Yen-tchi-kia-choui, nommée autrement Teyen-le ou Yen-te-le-pan-hai dont on ne donne point la situation. Au nord-est de Cara-corom à 1000 li on parle d'un lac nommé Kiu-lun, c'est peut-être la rivière de Kerlon.

«La rivière de Selinga que je crois être le Sien-go-ho, & que les Chinois du tems des Mogols nommoient Sie-ling-ko-ho a diverses sources vers le 46 deg. de lat. & le 115 de long. La principale, porte le nom de Versch-Selinga, & sort d'un lac que les Mogols apolloient Ko-so-gol. Elle se jette dans le lac Paikal.

«Le Toula, cette rivière prend sa source vers le 48 deg. 30 min. de latitude, & 7. 5. de longitude ouest de Peking; elle a porté aussi le nom de Collannar, elle se jette dans l'Orkhon.

«L'Orkon ou l'Orgoun a sa source dans le pays des Mogols vers le 45 deg. 40 min. de latit., & après avoir reçu le Toula se jette dans le Selinga. On l'a aussi appelée Kalassui.

«Le Kerlon a sa source à la lat. 48, 25 ou 30. long. 6, 50 ou 55 ouest de Peking, & se jette dans un grand lac.

«Une des plus considérables rivières de ce pays, & dont j'ignore le nom donné par les anciens Chinois, est la rivière d'Irtisch. Elle a deux sources vers le 47 deg. de lat.; celle qui est au nord forme une rivière qui court à l'ouest & porte le nom de Chor-irtisch. Celle du sud, court au nord-ouest, & est appelée Char Irtisch; elles sortent chacune d'un lac & se joignent vers le 47 deg. 30 min. de lat. & prennent le nom d'Irtisch. A 50 lieues au dessus du confluent de ces deux rivières, l'Irtisch forme un grand lac que l'on appelle Saissan ou des *Nobles*, qui peut avoir 25 lieues dans sa plus grande longueur, & 10 dans sa plus grande largeur. Ce lac ne peut être l'Etrac gheul, comme l'a prétendu l'Auteur des Cartes de l'Histoire de Tamerlan. En sortant de ce lac, l'Irtisch devient une rivière très considérable qui passe à Tobolsk & se jette dans l'Obi. Les chinois modernes nomment l'Irtisch, Ga-ulh-tai-sse, & le lac Saissan, Houhoutou. Les Tartares Calmoucs ont rapporté aux Jésuites qu'à quelques lieues à l'Est du lac Saissan, il y a un autre lac dans lequel se décharge la rivière Tez, qui vient de la montagne d'où sort l'Oby; & qu'à l'est de l'Ertchis, au nord-ouest de sa source, étoit un grand Tapsou-omo, ou lac de sel. Tapsou en Tartare Man-tcheou veut dire sel.

«On nomme encore la rivière d'Altai appelée Siba qui prend sa source au sud de celle de la Jenisea, & va se perdre dans le désert de Gobi, vers les sources de la rivière Orkhon.

«On trouve dans la partie septentrionale du pays que je viens de parcourir de grandes chaînes de montagnes qui portent le nom de Hang-hai, dont la plus occidentale selon le P. Gaubil est à la hauteur de 50 deg. de lat. près de 17 de long. ouest de Pekim. La principale de ces montagnes est à la lat. 46, 50, long. 14, 38 ouest de Pe-kim».

19) K'ou bi laï est le cinquième Grand Khan et le véritable fondateur de la dynastie mongole 元, *youen*, de Chine; il était

filz de Touli, filz lui-même de Djengis-khan; il transféra la capitale mongole de Kara-koroum à Khan-baliq (Peking) خان باليق. Cf. mon édition d'*Odoric de Pordenone*. Les grands khans furent: Djengis-khan, 太祖 (T'ai-tsou); Ogotaï, 太宗 (T'ai-tsoung); Couyouk, 定宗 (Ting-tsoung); Mangou, 憲宗 (Hien-tsoung); et K'ou-bi-laï, 世祖 (Chi-tsou).

20) Ho-lin — Ho-ning, 和林, 和寧

«La première année du règne d'Oeldjaïtou, à la seconde lune, on ordonna de changer les noms de quelques-uns des départemens de l'empire. Le nom de *Ho-lin*, qui n'étoit que la transcription du mot Turk ou Mongol *Korin* ou *Koroum*, fut changé en *Ho-ning*, qui veut dire en chinois *concorde pacifique*; et celui de *Ho-lin*, que le département avoit aussi porté jusque-là, fut remplacé par celui de *Ling-Pe*, qui signifie *province au nord des montagnes*». (Abel Rémusat, l. c. p. 51).

21) Les *Turcs boréaux* (Tou-kioue-chi) s'établirent aux dépens des Tou-ki-chi (714); leur premier khan fut Me-tchou-khan (714—719) et sa dynastie dura jusqu'en 752 (Teng-li-y-lo Mi-chi-khan) époque de la conquête par les Ouïgours. — Sur les *Sueyento*, cf. Deguignes, *Hist. des Huns*, I, p. 230. — Les *Hoey-ke*, descendaient des Hioung-nou (Huns); c'étaient à cette époque les Ouïgours de Kao-tche dont le royaume créé aux dépens des Tou-kioue, en 606, se trouvait au N. de la province chinoise du Chan-si; le fondateur est Chi-kien ki-kin (616—629) et le dernier prince Onie (846—848); ce royaume est conquis en 848 par les Ha-ka, ancêtres des Kirghizes actuels; les derniers khans ouïgours refoulés vers l'ouest sont soumis en 1257 par les Mongols Djengiskhanides.

Gaubil écrit (*Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang*, *Mém. conc. les chinois*, XV, p. 437, note): «Les Tartares *Hoey-he* sont les Igours. Ces Tartares *Hoey-he* avoient des caractères; leurs Religieux étoient appelés *Mony*; leur religion étoit venue

des Indes; ils honoroient *Fo*. Les Turcs, les *Sue-yen-to*, & autres Tartares du nord et de l'ouest du desert de Sable, n'avoient pas de caractères».

22) Houlagou était fils de Touli, lui-même quatrième fils de Djengis Khan. Houlagou est le fondateur des Ilkhaus de la Perse dont le dernier souverain effectif fut Abou Saïd (1316—1335) et le dernier souverain nominal Adil Anushirwan (1344—1353). Mangou et K'oubilaï étaient frères de Houlagou.

23) Sur le pays de *Mou-la-hi*, voir les notes, pp. 476 et seq., de mon édition d'Odoric de Pordenone. Voir aussi *Relation de l'expédition d'Houlagou, fondateur de la dynastie des Mongols de Perse, au travers de la Tartarie; Extraite du Sou-houng-kian-lou, et traduite du chinois*, dans les *Nouveaux Mélanges asiatiques* d'Abel Rémusat, I, pp. 171—185. — *Mediaeval Researches from Eastern Asiatic Sources....* by E. Bretschneider.... London, 1888, 2 vol. in-8, I, pp. 112 seq.

24) طوس, Thous. — نيسابور, Niçabour. — هرات, Herat, belles villes du Khoracân.

25) Defrémery (*Nouvelles recherches sur les Ismaéliens....* Paris, 1855, in-8) écrit p. 91: «On sait que la puissance des Ismaéliens en Perse fut renversée, à la fin de l'année 1256, par le prince mongol Houlagou, petit-fils de Djenguiz-khan, qui fit mettre à mort le huitième prince d'Alamoût, Rocn-eddin Khourehâh».

26) **Almalig**. — Cf. sur Al Mâliq المالىق, mon édition d'Odoric de Pordenone, pp. 599—600. — **Bishbaliq** suivant Klaproth serait *Ouroumtsi*; la situation de Gaubil par rapport à *Manas* serait donc fausse; au lieu de *S. O.*, il faudrait lire *S. E.*

27) Meng-ko — Mangou-khan (1251), 憲宗, Hien-tsoung.

28) Rachid Eddin donne la date exacte (Ed. Quatremère, p. 299): «Le mercredi 7^e jour du mois de safar, Bagdad fut entièrement livrée au meurtre et au pillage».

C'était l'année 656 de l'hégire; la date du 1^{er} safar 656 est notre 7 février 1258, par conséquent le 7^e jour, date de la prise de Bagdad, est le 14 février 1258.

Plus loin, p. 301, Rachid Eddin ajoute: «Le vendredi 9^e jour du même mois, Houlagou khan entre dans la ville».

29) **Kitans.** — Les tartares orientaux K'itans 契丹, qui étaient d'origine toungouse, ont créé dans la Chine septentrionale un empire dont le fondateur appartenant à la famille Ye-liu se nommait A-pao-ki (907). Neuf souverains ont appartenu à cette dynastie:

1. Ye-liu A-pao-ki	= T'ai-tsou,	太祖	907
2. Ye-liu Te-kouang	= T'ai-tsoung,	太宗	927
3. Ye-liu Youen	= Chi-tsoung,	世宗	947
4. Ye-liu King	= Mo-tsoung,	穆宗	951
5. Ye-liu H'ien	= King-tsoung,	景宗	968
6. Ye-liu Loung-siu	= Cheng-tsoung,	聖宗	983
7. Ye-liu Tsoung-tchin	= Hing-tsoung,	興宗	1031
8. Ye-liu H'oung-ki	= Tao-tsoung,	道宗	1055
9. Ye-liu Yen-hi	= T'ien-tso,	天祚	1101-1125

En 937 (Te-kouang, T'ai-tsoung 太宗) qui porta à partir de cette date le *nien hao* de Hoei T'oung, 會同, donna à sa dynastie le titre de *Leao*, 遼紀. La capitale des Leao était Leao-yang, dans le Leao-toung 遼東 puis transférée par A-pao-ki à Yen-king 燕京 (Pe-king).

Une autre tribu toungouse, les Niu-tche, les dépossédèrent.

30) **Leao occidentaux, Si-Leao, 西遼.** — Les Leao chassés par les Niu-tche, se retirèrent vers l'ouest, dans la Kachgarie, où ayant dépossédé les Kara-khanides (Ileks, ou Al-i-Afrasyab), ils fondèrent la dynastie des Kara-k'itaï. Cinq souverains ont appartenu à cette dynastie:

1. Te-tsoung, 德宗, 1125 = Ye-liu Ta-che.
2. Kan T'ien Heou, 感天后, 1136 = Ta Pou-yen (Régente)
Hien Tsing 咸清.
3. Jin-tsoung, 仁宗, 1142 = Ye-liu I-lie.
4. Tcheng-t'ien, 承天, 1154 = Ye-liu Chi (Régente).
5. Mo Tchou, 末主, 1168 = Ye-liu Tche-lou-kou.

Tche-lou-kou 直魯古, 2^e fils de 仁宗, détroné par son gendre Koutchlouk 屈出律, chef des Naïmans 乃蠻, tribu turque, conquis à leur tour par les Mongols Djengiskhanides.

31) **Parin.** — En Mongolie, *Barin* 巴林, près du Sira Mouren, forme deux bannières dans la troisième ligue 盟 mongole; elle est la neuvième des 24 tribus mongoles actuelles.

32) **Kor-kan.** — En chinois 葛兒罕; Rachid Eddin en fait le *Grand Khan*; l'auteur du *Tarikh Djihan Kushai*, le *Khan universel*. Cf. *Khan, Khakan, and other Tartar Titles* by Prof. Dr. Terrien de Lacouperie, [Lond.] Dec. 1888, pp. 12—13. — On remarquera, plus loin, Note, p. 52, que Gaubil marque que le texte chinois dit que *Kor-khan* signifie *roi du nord du désert*.

33) **Tay-tong-fou.** — 太同府, T'ai-t'oung-fou, ville du 山西; suivant Novella, par 40° 5' 42" lat. et 110° 56' 30" long.

34) **黑水**, *He-choui*, eau noire, même signification que *Kara-ousoun*, rivière noire, en mongol. C'est la rivière Etsina.

35) **Kin**, 金紀, Tartares *niu-tche* ou *niu-tchen* 女真. — Cette tribu toungouse a dépossédé les Leao en 1125 et a duré jusqu'à la conquête mongole (1234). D'abord tributaire de la Corée, Hien-phu la rendit indépendante; son sixième successeur, Ukunaï, en fut le premier vrai chef (1021); Aguda (O-ko-ta) cinquième successeur d'Ukunaï est le fondateur de la dynastie des Kin (1113) avec le *miao-hao* de T'ai-tsou 太祖.

36) «Il rencontra *Tchouam-ghour*, Vice-Roi des Empereurs des *Leao* qui commandoit aux Tartares blancs. *Tchouam-ghour* fit présent à *Ye-lu-ta-ché* de 400 chevaux, de 20 chameaux & de troupeaux de moutons». (Visdelou, *Bib. Orient.*, p. 11).

Pe Ta-ta 白達達, Tartares blancs, est la tribu des *Ongoutes*: «Les *Ongoutes*, dit *Raschid*, cité par *d'Ohsson*, I, p. 84, étaient, du temps de *Tchinguiz-khan* et avant lui, au service des *Altan-khans* du *Khi-taï*. Ils ressemblent aux *Mongols*..... Du temps de *Tchinguiz-khan*, le chef de cette horde s'appellait *Alacousch Tikin-couri*. *Alacousch* est un nom propre, et *tikin couri*, un titre».

Gaubil d'autre part, *Hist. de Gentchisvan*, pp. 10—11, écrit: «Au Sud-sud-Est des monts *Altay* étoient des peuples appelés les blancs *Tata*. Leur chef étoit un Prince de la race des anciens Princes *Toukue*. Ce Prince s'appelloit *Alaousse*, et faisoit beaucoup de cas de *Temougen*».

37) 北庭都護府 *Pei-ting tou hou fou* = *Bish bâliq* = *Ouroumtsi*. Les deux ministres tués par *Ta-che* étaient *Ki-sie* et *Po-li-kuo*.

38) «Il s'arrêta dans l'ancienne Cour des Tartares, qui étoit alors le siège du Généralissime Chinois qui commandoit dans toute la Tartarie. Il y fit une assemblée de Tartares composée de Députés de sept provinces & de 18 hordes. Je ne les nomme point, ces noms étant inconnus à l'Europe..... L'assemblée lui composa une armée de cavaliers d'élite, qui passoit le nombre de 10000. Incontinent le Roi les distribua en compagnies & en régiments, leur donna des officiers, & sougea à se fournir de toutes sortes d'armes». (Visdelou, *Bibl. orientale*, p. 11).

«Les gouverneurs de *Oueï-ou-tcheou* & de six autres villes, ainsi que les chefs de dix-sept hordes, vinrent l'y joindre pour lui faire honneur comme étant de la famille des *Leao*». (*Mailla*, VIII, p. 419).

«The seven chou are enumerated as follows:

<i>Wei-wu</i> (the Uigurs) 威武.	<i>Ta-lin</i> 大林.
<i>Ch'ung-te</i> 崇德.	<i>Tze-ho</i> 紫河.
<i>Hui-fan</i> 會蕃.	<i>T'o</i> 馳.
<i>Sin</i> 新.	

«The names of the eighteen tribes are also given:

- | | |
|----------------------------------|---------------------------|
| 1. <i>Ta-huang-shi-wei</i> 大黃室韋. | 10. <i>Mi-rh-ki</i> 密兒紀. |
| 2. <i>Ti-la</i> 商刺. | 11. <i>Ho-chu</i> 合主. |
| 3. <i>Wang-ki-la</i> 王紀刺. | 12. <i>Wu-ku-li</i> 烏古里. |
| 4. <i>Ch'a-ch'i-la</i> 茶赤刺. | 13. <i>Tsu-pu</i> 阻卜. |
| 5. <i>Ye-si</i> 也喜. | 14. <i>Pu-su-wan</i> 普速完. |
| 6. <i>Pi-ku-te</i> 鼻古德. | 15. <i>T'ang-ku</i> 唐古. |
| 7. <i>Ni-la</i> 尼刺. | 16. <i>Hu-mu-sze</i> 忽母思. |
| 8. <i>Ta-la-ch'ui</i> 達刺垂. | 17. <i>Hi-ti</i> 奚的. |
| 9. <i>Ta-mi-li</i> 達密里. | 18. <i>Kiu-rh-pi</i> 紂而畢. |

(Bretschneider).

39) 肅州府 *Sou-tcheou-fou* et 甘州府 *Kan-tcheou-fou*, dans le 甘肅 *Kan-sou* actuel.

40) «L'année suivante, le jour de la seconde Lune, nommé *Kia-ou*, le Roi sacrifia un veau noir & un cheval blanc au Ciel, à la terre & à ses ancêtres. Après cela, il rangea son armée en bataille, & partit. Mais auparavant, il écrivit une lettre à *Pi-le-ko*, ou peut-être *Pil-kha*, ou *Pir-ka*, Roi des *Hoei-hou* (c'est-à-dire de *Kaschhar*, *Yarkhan* & autres pays), dont voici les termes: «Anciennement le fondateur de ma Dynastie ayant porté ses armes victorieuses vers le Nord jusqu'à la ville de *Pou-kou-han*, envoya des députés vers votre aïeul *Ou-mou-tchu* jusqu'à *Kan-tcheou*. (ville de la Province de *Chensi*, dans la Chine où il y avoit alors un Royaume des *Hoei-hou* Tartares.) Ils lui portèrent une lettre conçue, à-peu-près, en ces termes: «Pensez-vous encore à votre ancien Pays

(des Uzbecks Orientaux?). Si vous y pensez, moi Empereur, je veux vous le rendre; que si vous ne pouvez venir le reprendre de mes mains, je le retiendrai. C'est la même chose qu'il soit entre les vôtres ou entre les miennes. Votre aïeul répondit par un placet, qu'il y avoit plus de dix générations qu'il avoit abandonné ce Pays, & s'étoit établi en celui de la Chine; que ses soldats & ses peuples étoient contents du pays où ils étoient & qu'ils ne le quitteroient pas volontiers, qu'ainsi il ne pouvoit plus retourner dans son ancien Pays. Ce n'est donc pas aujourd'hui que mon Empire est bien avec votre Royaume. Présentement, je suis sur le point de passer en Arabie. Je demande le passage libre au travers de vos Etats, & n'allez pas vous mettre des soupçons dans la tête». (Visdelou, *Bibl. orientale*, p. 11).

41) «After the latter [les Turcs] had submitted to the Chinese, Pei-t'ing in 702 became the seat of a Chinese Governor-general, *tu hu fu*». (Bretschneider, *l. c.*, p. 66 note).

42) Le Khalife à l'époque de Ye-liu Ta-che étoit Abou Mansour Fadhl el-Mustarshid billah (1118—1135).

43) «畢勒哥 *Pi-le-ko*, à peine eut-il reçu cette lettre, qu'il accourut au-devant du Roi. Il le logea & le traita durant trois jours. Quand le Roi fut prêt à partir, il lui fit présent de 600 chevaux, de 100 chameaux & de 3000 moutons. Il lui donna volontairement quelques-uns de ses fils & de ses petit-fils en otages, & se fit tributaire de *Ye-lu-ta-ché*. De plus, il l'accompagna jusqu'à la sortie de ses Etats. Le Roi, dans les lieux où il passoit, forçoit tout ce qui s'opposoit à lui; il donnoit la paix à ceux qui se soumettoient. Après avoir fait 1000 lieues de chemin, il se trouva maître de plusieurs Royaumes. Il marchoit chargé de dépouilles, & suivi d'un nombre prodigieux de chevaux, de chameaux, de boeufs & de moutons. La force de son armée augmentoit de jour en jour, comme aussi le courage à ses soldats. Quand il fut arrivé à *Tçin-se-yu*, il

trouva une armée de 100000 hommes, commandée par Hoursan, qui avoit été envoyée par les Royaumes de l'Occident pour s'opposer à son passage. Les deux armées étoient à moins de 1000 pas de distance l'une de l'autre». (Visdelou, *Bibl. orientale*, p. 11).

44) On remarquera que Gaubil fait de *Hoursan* un nom de troupes, et Visdelou, un nom d'homme; le chinois est 忽兒珊 qui est probablement un titre.

45) 尋思干, *Sun-se-kan* = *Samarkande* (Bretschneider).

46) 起兒漫, *Ki-eul-man* = *Kermân* كرمان ou Kirman. Il ne peut être question de Kerman à l'O. du Farsistan et au S. du Khorasân. Le Docteur Bretschneider croit voir «Kermané, entre Boukhara et Samarkande, souvent mentionné par les voyageurs musulmans au moyen-âge». Kermané ou Kerminé est placé au N.E. de Boukhara. Peut-être faudrait-il chercher un autre Kerman qui est une ville entre Ghaznah, (capitale du Zaboulistan, entre le Khorasân et l'Inde) et l'Inde.

47) «Le Roi demeura sur le champ de bataille durant quatre-vingt-dix jours. Pendant ce temps, les Rois Mohométans vinrent se rendre à lui, & lui payer tribut. Après cela, le Roi continua sa route vers l'Occident jusqu'au *Kerman*. Ce fut là qu'il fut proclamé Empereur par tous ses Officiers, tant de plume que d'épée. Il prit donc possession de cette dignité l'année nommée *Kia-thin* (il falloit dire *Yi-ssé*, comme je le remarquerai dans la suite, c'est-à-dire, l'an 1125 de J. C.) le cinquième jour de la seconde Lune. Il étoit alors âgé de 38 ans. Il prit le titre Tartare de *Kor-khan*. Il prit encore le titre Chinois de *Thien-yeou-hoam-ti*, qui signifie *Empereur aidé du Ciel*. Il donna aux années de son règne le titre de *Yen-kim*, c'est-à-dire, *félicité étendue*. Il créa, suivant la coutume de la Chine, Empereur, son aïeul mort». (Visdelou, *Bibl. orientale*, p. 12).

48) «En même temps, il donna des titres d'honneur aux pères & aux aïeux de *Sia-oua-li-la* & de 48 autres Seigneurs, les propor-

tionnant au rang & aux services d'un chacun. La troisième année de *Yen-kim*, il ramena son armée vers l'Orient. Après une marche de 20 jours, il trouva un pays excellent, où il bâtit une ville, à laquelle il donna le nom de *Hou-sse-ouordo*, ce qui signifie la *forte tente* ou le *fort Palais*. Il en fit le siège de son Empire. La même année, il changea le titre de ses années, & au-lieu de *Yen-kim*, il leur donna celui de *Kham-koue*, c'est-à-dire en Chinois, *Royaume pacifique*. La première année de *Kham-koue*, dans la troisième Lune, il nomma les Officiers-Généraux de son armée qui se trouva composée de 70000 chevaux. Il immola un veau noir & un cheval blanc au Ciel & à la terre, &c.» (Visdelou, *Bibl. orientale*, p. 12).

49) 虎思幹兒朶 *Hou-se Ordo*; *Ordo* = palais; d'après Visdelou, ce nom comme on le voit ci-dessus voudrait dire le *fort Palais* ou la *forte Tente*. Le Dr. E. Bretschneider incline à l'identifier avec *Belagasoun*.

50) 賽蘭 *Sai-lan*, *Saïram*, ville du Turkestan Russe, au N.E. de Tachkent sur la route de Kouldja à Samarkande. Cf. Bretschneider.

51) 肅幹里刺 *Siao Oua-li-la*; | 刺阿不 *Siao Sala obou*.

52) *Tapouyen* 塔不煙 = Hien Ts'ing, 咸清, 1136.

53) *Poussou ouan* 普速完 [Ye-liu Chi] a eu (1154) les *nien-hao*:

崇福 Tsoung Fou.

皇德 Wang Té.

重德 Tchoung Té.

54) 高宗 *Kao-tsoung* (1127—1163); c'est lui qui transféra de Kaï-foung-fou (Ho-nan) en 1129 la capitale des Soung (qui prirent le nom de Nan Soung, Soung méridionaux 南宋) à Hang-tcheou 杭州 (Tche-kiang) dont le nom fut changé en celui de Lin-ngan 臨安.

55) Voir sur les *Si Leao*:

— *Bibliothèque orientale*, ou dictionnaire universel, Par Messieurs

C. Visdelou et A. Galand. Pour servir de supplément a celle de Monsieur d'Herbelot. M.DCC.LXXX. pp. 10 et seq.

— *Histoire générale de la Chine...* Par le P. de Mailla, VIII.

Et surtout:

— *Notice of the Kara-khitai or Si-Liao. (Mediaeval Researches from Eastern Asiatic Sources.... by E. Bretschneider, Vol. I);* ou mieux encore dans le *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society. New Series No. X, Shanghai: 1876, pp. 96 et seq.* Ce dernier article a l'avantage de remédier à certaines omissions de Visdelou et de Gaubil et de donner les caractères chinois des noms propres. Le travail de Gaubil est donc surtout intéressant comme nouveauté dans la partie relative à **Ho-lin**. Je n'ai pas à faire l'éloge du travail du Dr. Bretschneider; son importance est universellement reconnue; l'article que j'imprime aujourd'hui en est une preuve nouvelle.

H. C.

MÉLANGES.

Einige Anmerkungen zu Groeneveldt's:
„Notes on the Malay Archipelago and Malacca,
compiled from Chinese sources”.

VON

F. W. K. MÜLLER.

In seinem trefflichen oben genaunten Werke identificiert Groeneveldt p. 136 彭坑 ¹⁾ mit *Pâhang*. Die Wahl dieser chinesischen Zeichen zur Wiedergabe des malaiischen Namens erschien Gr. so auffällig, dass er die flgde. Anmerkung dazu macht: »彭坑; these two characters are properly pronounced *p'ang-k'ang*, but the first, which has the sound *p'e'* oder *p'a'* in Fukien, is often used for rendering the sound *pa* or *p'a*, whilst the second character is taken for *hang* on account of its primitive, which often has this sound in other combinations”.

Ich meine nur, dass der Verfasser des »Hsing-ch'a Shêng-lan“ jene beiden Zeichen 彭坑 *p'ang-k'ang* aussprach und dass er damit nicht den Ortsnamen *Pâhang*, sondern den Stammesnamen **PANGGANG** 彭亨 wiedergeben wollte. Nach den soeben publicier-

1) So im: „Hsing-ch'a Shêng-lan“ vom Jahre 1436. Cfr. Groeneveldt pag. VII.

ten Materialien des Reisenden Hrolf Vaughan Stevens ¹⁾ ist nämlich die Umgebung des Pâhang-Flusses und der Landstrich nördlich davon (ungefähr bis Kêlantan) die ursprüngliche Heimat des Panggang-stammes der, von den Malaien allmählich zurückgedrängt, jetzt noch am Oberlauf des Pâhangflusses und im Innern der Halbinsel seinen Wohnsitz hat. Jetzt haben diesen ursprünglichen Stammsitz der Panggang zflg. Stevens inne: im Norden die Malaien, im Süden eine Mischbevölkerung bestehend aus: Ôrang Djâkun, Ôrang Blêndas, Ôrang Tumijor und Ôrang Panggang (als Sklaven). Zu dem von Stevens versuchten Nachweise, dass die Mischbevölkerung am Pêrak-Flusse u. a. auf Invasionen von Dajakeu, Bûgis u. Batakern zurückzuführen sei, ist noch zufolge den von Gr. übersetzten chinesischen Texten nachzutragen, dass auch am Pâhang-Flusse eine Beimischung fremden Blutes erfolgte, und zwar durch den Sklavenhandel. So heisst es im Tung Hsi Yang k'au (vom Jahre 1618. Gr. p. 138): »He [sc. der König von Pâhang] is in the habit of buying from the Mau-su pirates (毛思賊) the men they have caught, and all the countries thereabout suffer severely from this. These Mau-su pirates are natives belonging to Bruni (Polo); they roam over the sea for the purpose of stealing men, whom they bring to Pahang and sell as slaves there". Der Name 毛思, den Gr. nicht zu erklären wusste, ist gleich wie 文萊 Bun-lai (= Brûnai) wohl in Emui-Aussprache zu lesen: *mô-su*, und vielleicht nichts anderes als das malaiische: *mâsuh* = Feinde?

Zu dem Artikel SO-FU 瑣服 oder 梭服 bemerkt Gr. p. 141: »seems to have been a kind of dress or quilt made of feathers". Es wird bei Gr. p. 134 erwähnt unter den von Malâka übersandten Tributobjekten. Da nun in dieser Liste auch Kasuare genannt wer-

1) Veröffentlichungen aus dem Kgl. Museum für Völkerkunde, II Band, 3—4 Heft: Materialien zur Kenntniss der wilden Stämme auf der Halbinsel Malâka von Hrolf Vaughan Stevens, Berlin 1892.

den, so ist es wohl nicht zu gewagt auch bei *sofu* an die Molukken zu denken, und zwar an einen Handelsartikel, der noch heute dort diesen Namen führt, nl. die getrockneten Häute der Paradiesvögel (ternatanisch: *sofu* سوفر, malaiisch: *sōpo* سوفر genannt) ¹⁾.

1) S. De Clercq, Ternate 1891, im Glossar s. v.

Routes commerciales de la province du Yun-nan ¹⁾.

I°. de Mong-tse à Yun-nan-fou.

On compte 9 étapes ou journées de marche pour se rendre de Mong-tse à la capitale du Yun-nan; ces étapes sont de 60 à 70 lis (里), soit de 30 à 35 kilomètres; elles sont plus ou moins longues, suivant que les difficultés de marche sont plus ou moins grandes. Les courriers ordinaires mettent 6 jours seulement pour parcourir les 540 lis qui séparent Mong-tse de Yun-nan-fou, les courriers officiels font quelquefois le même trajet en 4 jours,

1° de Mong-tse	(蒙自)	à Ki-kai	(鷄街)	: 40 lis
2° de Ki-kai	(鷄街)	à Mien-tien	(麪店)	: 60 »
3° de Mien-tien	(麵店)	à Sin-fang	(新房)	: 60 »
4° de Sin-fang	(新房)	à Kouan-y	(館驛)	: 60 »
5° de Kouan-y	(館驛)	à T'ong-hai	(通海)	: 70 »
6° de Tong-hai	(通海)	à Hai-ming-kiao	(海明橋)	: 70 »
7° de Hai-ming-kiao	(海明橋)	à Hoa-lo-ts'ouen	(化落村)	: 60 »
8° de Hoa-lo-ts'ouen	(化落村)	à Tcheng-kong-hien	(呈貢縣)	: 80 »
9° de Tcheng-kong-hien	(呈貢縣)	à Yun-nan-fou	(雲南府)	: 40 »
soit environ 270 kilomètres.				540 lis

1) On se rappellera que nous avons donné dans le *T'oung-Pao*, I, p. 41, un article de M. HENRI LEDUC, *au Yun-nan par le Tong-king*. L'itinéraire que nous donnons aujourd'hui en sera un utile complément. Nous le devons à M. GEORGES LALLEMANT-DUMOUTIER.

Il existe une autre route suivie par les caravanes, pour aller de Mong-tse à Yun-nan-fou. Elle a 590 lis et se fait également en 9 étapes. Nous allons en donner l'itinéraire ci-dessous, mais en commençant par Yun-nan-fou. On peut en effet se rendre à la capitale par la 1^{ère} route et revenir par la seconde.

II°. de Yun-nan-fou à Mong-tse.

de Yun-nan-fou	(雲南府)	à Tsi-tien	(七店)	70 lis
de Tsi-tien	(七店)	à Y-leang-hien	(宜良縣)	70 »
de Y-leang-hien	(宜良縣)	à Lou-nan-tcheou	(路南州)	60 »
de Lou-nan-tcheou	(路南州)	à Ta-mai-ti	(大麥地)	60 »
de Ta-mai-ti	(大麥地)	à Mi-lo-hien	(彌勒縣)	55 »
de Mi-lo-hien	(彌勒縣)	à Tchen-yuan	(鎮沅)	80 »
de Tchen-yuan	(鎮沅)	à Kouei-tien	(歸甸)	75 »
de Kouei-tien	(歸甸)	à Tuan-chai	()	70 »
de Tuan-chai	()	à Mong-tse	(蒙自)	50 »
				590 lis

soit environ 295 kilomètres.

Les transports se font à dos de chevaux et de mules, le prix est d'environ 2 maces par jour (Tls: 0,20); soit en monnaie française, un franc vingt centimes (1,20). Le transport à dos de coolies est de cinq maces par jour (Tls: 0,50), soit environ trois francs de notre monnaie.

Le trajet entre Mong-tse et Ta-li est de 1200 lis, et de 20 journées de marche. Nous donnons ci-dessous l'itinéraire suivi actuellement par les caravanes.

III°. de Mong-tse à Ta-li.

1° de Mong-tse	(蒙自)	à Ki-kai	(鷄街)	40 lis
2° de Ki-kai	(鷄街)	à Mien-tien	(麵店)	60 »
3° de Mien-tien	(麵店)	à Sin-fang	(新房)	60 »
4° de Sin-fang	(新房)	à Kouan-y	(館驛)	60 »
5° de Kouan-y	(館驛)	à T'ong-hai	(通海)	60 »
6° de T'ong-hai	(通海)	à Chouei-k'ou	(水口)	80 »
7° de Chouei-k'ou	(水口)	à Pan-li-p'o	(板栗坡)	70 »
8° de Pan-li-p'o	(板栗坡)	à Cha-tchai	(沙寨)	70 »
9° de Cha-tchai	(沙寨)	à Lao-ya-kouan	(老鴉關)	60 »
10° de Lao-ya-kouan	(老鴉關)	à Lou-fong-hien	(祿豐縣)	70 »
11° de Lou-fong-hien	(祿豐縣)	à Che-tseu	(舍子)	70 »
12° de Che-tseu	(舍子)	à Kouang-t'ong-hien	(廣通縣)	80 »
13° de Kouang-t'ong-hien	(廣通縣)	à Ts'ou-hiong-fou	(楚雄府)	70 »
14° de Ts'ou-hiong-fou	(楚雄府)	à Li-ho	(里合)	60 »
15° de Li-ho	(里合)	à Cha-kiao	(沙橋)	60 »
16° de Cha-kiao	(沙橋)	à P'ou-P'ong	(普篷)	60 »
17° de P'ou-P'ong	(普篷)	à Hong-Wai	(紅岩)	60 »
18° de Hong-Wai	(紅岩)	à Tchao-tcheou	(趙州)	60 »
19° de Tchao-tcheou	(趙州)	à Hia-kouan	(下關)	60 »
20° de Hia-kouan	(下關)	à Ta-li	(大理府)	30 »

Soit 20 jours de marche. Le cheval de charge coûte environ 2 maces par jour (Tls: 0,20), soit 4 taëls de Mong-tse à Ta-li. La charge d'un cheval est de 63 kilos ou 125 livres chinoises.

VARIÉTÉS.

DOUBTS ABOUT THE COREAN WRITING.

The October number of *The Korean Repository* (pp. 293—299) contains an article of a native scholar Yi-ik-Seup on *The Alphabet* (Panchul 半切) of his country. Full of patriotic humour and spirit, he disclaims the buddhist origin of these characters, which he supposes to have been invented for the first time in the year eul-chouk 乙丑 of King Syei-chong, 'a monarch who was by no means a lover of Buddha', and therefore could not have given his support to anything of the kind. Syei-chong ruled from 1456 to 1469 as we have seen § 8 of our paper *On the Corean, Aino and Fusang writings* (T'oung-pao, Vol. III, p. 455). As an Indian pattern underlies the Corean characters, notwithstanding the protest of Yi-ik-Seup, who wants to find in their respective shapes suggestions of the activity of the organs of speech producing them, his argument turns against the view that would make their first framing at so late a date.

There seems to be much uncertainty

among the Coreans themselves on the matter. We have quoted from the *Annals of Sinra*, the Japanese scholars who have investigated the question, and the *Grammaire Coréenne* of the *Missionnaires de Corée*, the statement that the Corean alphabet was invented by Syei-tchong about 684 in the state of Sin-ra, occupying then the South East of Corea. The other view is that which is referred to by Yi-ik-Seup and makes them date of the fifteenth century when, according to probabilities, it was only a new systematization of them which then took place. The Japanese evidence is in favour of the first view, and so are the circumstances of Buddhist influence which we have described in our paper.

On the other hand we understand that M.M. Colin de Plancy and Maurice Courant have brought back from Corea some documents which throw light on the subject and would favour the second view. When they are published, we shall be enabled to see on which side leans the balance of evidence.

ERRIEN DE LACOUPERIE.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le «Globe», LXIII, No. 8, contient un article sur l'île sacrée de *Pouto*, sur la côte de la Chine, par le Dr. O. Franke, ainsi qu'un mémoire sur les Ostiakes de la Sibérie par le Dr. Fritz Sengstake.

BELGIQUE.

M. de Harlez vient de donner deux nouveaux mémoires: *Le mariage de l'empereur de la Chine* (Extrait du Rituel impérial) et *Deux Traités de la Musique*. (I. Le Li-Yo du Sing-li tsing-i. — II. Le Yo-ki).

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

We read in *The Academy*, 14 Jan. 1893:

«Prof. Henri Cordier has reprinted from the *T'oung-Pao* (London, Luzac & Co.) — the journal of which he is joint editor with Professor Gustave Schlegel — a paper entitled “*Half a Decade of Chinese Studies, 1886—1891*”, which he originally read before the Oriental Congress held in London in 1891. After mention of the Sinologists who have died, it gives a brief summary of publications on Chinese, arranged according to countries. As befits the work of one who was in his younger days librarian to the North China Branch of the Royal Asiatic Society, it is written in excellent English, and is also marked by the attention paid to bibliographical details».

We extract the following article from *The Academy* of 28 January 1893:

A CHINESE INSCRIPTION FROM MONGOLIA.

La Stèle funéraire du Tèghin Giogh, et ses Copistes et Traducteurs Chinois, Russes, et Allemands. Par Gustave Schlegel, Professeur de Chinois à l'Université de Leide. (Leyden: Brill.)

The above is the title of an article contributed by Prof. Schlegel to the *Journal of the Finno-Ougrienne Society of Helsingfors*. The subject of it is the

inscription on a monumental pillar or tablet erected by order of the Emperor Hsüan Tsung of the Thang-dynasty of China in A.D. 732, in honour of the Prince Giogh, brother of the then chief or khan of a Turkish tribe, which occupied a considerable portion of what is now included in the general name of Mongolia, north of the Thien-shan mountain range. The tablet was discovered in 1890 by Prof. Heikel of the Helsingfors University, in the valley of the Orkhon, a tributary of the Selenga, which finally flows into Lake Baikal.

There were many monuments in the valley, some in Chinese characters and some in Runic(?). This one of the Prince Giogh was, perhaps, the most striking of them; and Prof. Heikel carried back with him to Helsingfors several photographs of it. It is in twelve columns of Chinese characters, amounting with the title and date altogether to 425, which are mostly in good preservation, only three being obliterated, and ten others blurred or mouldered. It must be considered one of the most interesting discoveries of our time, carrying us back nearly twelve centuries, and bringing us face to face with a well-known emperor and the tribes on his northern frontiers, and the soothing cajoleries by which their wild chiefs were kept in order.

It is strange that so fine a monument should have escaped the notice, so far as we know, of Chinese antiquaries. The great collection of inscriptions, published by Wang Ch'ang in 1805, contains more than 400 of the reign of Hsüan Tsung, but this important one from the valley of the Orkhon is not among them. It is not so much, however, to the monument itself as to the difficulties that have been found in the interpretation of the inscription that it is desired to call attention in this notice. The photographs of Prof. Heikel were naturally referred from Helsingfors to St. Petersburg, and what purported to be a correct copy of the inscription on them, but was not so, was procured from the Russian Mission at Peking, and a translation of this defective copy was made by a Sinologue at the Consulate of Ourga. Subsequently, Prof. Heikel obtained another translation of his photographic copies from Prof. Georg v. d. Gabelenz, of Berlin. The Finno-Ougrienne Society published a superb volume, containing the original photographs, the copy of the inscription taken from them at Peking, and the Berlin translation, and presented it to Prof. Schlegel, who responded with a new translation and the article which has been republished by Mr. Brill, of Leyden.

Prof. Schlegel's description of the monument is conducted with the greatest pains and with much critical skill, and the general meaning of the inscription may be considered as finally determined. He has exposed the errors of the German translation with a bold decision, but not in a carping spirit. It may be possible to point out some flaws in his own version, and in his proposals to replace the blurred characters; but the scope of the record cannot be misapprehended again. The relations between the government of China and the

rude tribes on the north, before what we call our "Middle Ages", stand out clear and distinct. Many of Prof. Schlegel's remarks on the qualification necessary for the correct interpretation of Chinese monuments, and on the absence of anything akin to the grammatical marks of inflected languages from the composition and speech of the scholars and people, are calculated to be very beneficial to all students in Chinese. But it is not likely, however, that many of them will accept his advice in full:

"Jetez vos Grammaires Chinoises au feu. Lisez, lisez, lisez — traduisez, traduisez, traduisez des auteurs Chinois jusqu'à ce que vous soyez entrés dans l'ordre d'idées Chinois, et que vous pensiez comme eux".

J. L. (*James Legge.*)

The "Journal of the Royal Asiatic Society" contains an article of professor Terrien de Lacouperie on the spelling of the name of *Hiuen-tsang* as *Yüan-chwang* according to the modern pronunciation in Peking. He very rightly protests against the ridiculous fashion of Sinologues to transcribe historical names according to the pronunciation of a quite novel and local dialect, a fashion which can only tend to bring confusion into chinese history and to bewilder european historiographers, unacquainted with Chinese. How in all the world are they to recognize the so well-known emperor *K'ang-hi* in its Pekinese travesty *Ch'ang-hsi*?

G. S.

Lord Kimberley, Secretary of State for India, communicated yesterday (18 Febr.) to the House of Lords, that there is a complete agreement between Siam and the northern states of the Shan-territory. The demarkation of the frontiers is made by a mixed Anglo-Indian commission.

With report to the western frontier, Siam has made an important concession to England.

The Minister of Foreign Affairs, Lord Roseberry, declared that England has not recognized the french territorial authority on the Mekong-river.

CHINE.

Voici le texte du discours prononcé par M. O'Connor, ministre d'Angleterre à Peking, lors de l'audience impériale:

«Sire, j'ai l'honneur de remettre à Votre Majesté impériale la lettre par laquelle la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes, a daigné m'accréditer auprès de la cour de Votre Majesté Impériale comme son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.

Mon auguste souverain m'a confié la mission de consacrer mes meilleurs efforts au développement et à la consolidation des excellents rapports politiques et commerciaux qui existent si heureusement entre les deux grands empires.

Aidé par la gracieuse bienveillance de Votre Majesté impériale et par la cordiale coopération de ses ministres, je ferai tous mes efforts pour atteindre ce but.

Sire, mon auguste souveraine m'a chargé d'être son fidèle interprète pour transmettre à Votre Majesté impériale ses sincères sentiments de considération et d'estime, ainsi que ses vœux ardents pour la durée et la prospérité de votre règne.

19 October 1892. The commission which was appointed to enquire into, and settle, the claims arising out of last year's riot at *I-chang*, has come to an abrupt end, without anything being done.

(Chinese Recorder and Missionary Journal.)

The repairs to the Nanking citywalls have been completed and thirteen new watchtowers have been added to improve the aspect of the city. The viceroy was to inspect the work on the 6th of November, beginning from the South Gate.

Owing to the vastness of the city, which is 90 *li* in circumference, the task of keeping out miscreants and bad characters is not an easy one; so in order to increase the efficiency of the present staff, a couple of detachments of the Viceroy's troops will be assigned this duty to help the existing forces. (*Ibid.*)

Mr. Rockhill, the tibetan traveller, has returned the 1st of November to China. He has had a most successful journey in Thibet, having covered about 3000 miles of which not 500 have been previously explored by a European. He was stopped about 150 miles east of Tashilumbo by want of food, the lamas only allowing him to receive supplies day by day on condition of his returning to China. He was treated everywhere with greatest civility, the local officials regretting that they were obliged to act as they did under orders from Lhassa. (*Ibid.*)

CORÉE.

The *Korean Repository* of October and November 1892 contains an article on the Korean alphabet by **Ni ik seup**; the conclusion of a visit to the Mont Blanc of Korea, by Capt. **H. Goold-Adams** and of the Japanese invasion by Rev **Geo. Herber Jones**; Suggestions on travelling in Korea by Rev. **S. A. Moffett**; Korean etymology by Rev. **Geo. Herber Jones**; a Map of the world by **Ni ik seup**, etc., etc.

FINLANDE.

Le professeur **O. Donner** vient de publier dans le N° 4 des Mémoires de la Société Finno-Ougrienne son *Wörterverzeichnis zu den Inscriptions de l'Iénesséi*. (Vocabulaire des Inscriptions de l'Iénesséi). Helsingfors 1892.

En 1891 **M. F. Tötterman** a traité dans une publication séparée des inscriptions mentionnées sous le N° XXXII des Inscriptions sous le titre de «*Fünl Suljekin-inschriften, nach ihren texten festgestellt*», 35 pages 4° et 14 planches.

FRANCE.

«*Le Tour du Monde*» du 24 Décembre 1892 est entièrement occupé par un article détaillé sur le grand tremblement de terre au Japon, le 28 Octobre 1891, d'après des documents japonais, par **M. Gabriel de Roton**. L'article est illustré de plusieurs gravures faites d'après des croquis de **MM. de Roton, Paris, Berteault, Slom, Boudier, Kohl et Madame Paule Crampel**.

Dans la séance de la Chambre des Députés du 27 janvier 1893, **M. Edouard Lockroy** énumère ainsi les forces navales de la Chine actuelle :

«*La flotte du Pei-Ho et des côtes du Nord compte 5 croiseurs protégés, 6 canonnières à hélice, 5 transports-avisos.*

La flotte de Fou-Tchéou compte 1 croiseur protégé, 5 croiseurs, 2 avisos-canonnières, 2 canonnières cuirassées, 5 transports-avisos, 2 avisos de flottille.

La flotte de Shang-Hai compte 1 frégate cuirassée, 3 croiseurs, 1 canonnière cuirassée, 4 canonnières à hélice, 6 batteries flottantes.

La flotte de Canton: 1 croiseur, 3 croiseurs-torpilleurs, 20 canonnières, 7 torpilleurs de 1^{re} classe, 20 torpilleurs de 2^e classe et 3 torpilleurs-vedettes.

M. Thureau Dangin, l'auteur de l'histoire de la monarchie de Juillet, a été élu membre de l'Académie Française à la place de **Camille Rousset**, et **M. Henri de Bornier**, l'auteur de la Fille de Roland, à celle de **Xavier Marmier**. Pour le fauteuil vacant de **Renan**, **M. Challemel Lacour** obtint 15 voix, **M. Berthelot** 10 et **M. Zola** 2 voix, de sorte qu'un nouveau scrutin doit avoir lieu en Octobre prochain.

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, on a désigné pour 1893: **MM. Barbier de Meynard, Charles Schefer, Oppert et Maspéro** pour la commission du *Prix Stanislas Julien*; **MM. Barbier de Meynard, Charles Schefer, E. T. Hamy et Maspéro** pour la commission de la *Fondation Garnier*.

M. Barth a été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Les autres candidats étaient **MM. Müntz, Derenbourg, Havet et Cordier**.

Dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, du 11 novembre 1892:

«M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts communique à l'Académie deux lettres relatives à la mission de M. Dutreuil de Rhins dans l'Asie centrale.

Une dépêche de Srinagar (Cachemire) annonce l'arrivée de la mission dans cette ville, mais on ne connaît pas exactement l'itinéraire qui a été suivi. On peut simplement constater que le chargé de mission, parti de Khotan avec des ressources insuffisantes, a rencontré sur les hauts plateaux des obstacles insurmontables et qu'il n'a pu faire que de petites étapes. Après avoir vainement cherché des ressources sur la route de Ladak, il a tenté la route du Sud-Est où il s'est heurté aux mêmes difficultés; il s'est avancé dans le Thibet occidental jusqu'au moment où, ayant perdu le tiers de ses chevaux, il s'est vu dans la nécessité de battre en retraite. Il a pu heureusement atteindre le lac Pangong par Leh, sur le haut Indus, où l'explorateur a été très bien accueilli. Le personnel de la mission est en bonne santé. M. Dutreuil de Rhins se propose de retourner le plus tôt possible à Khotan par la passe de Karakorum.

Outre cette dépêche, M. le ministre vient de recevoir, avec un grand retard, une lettre de Khotan, du 17 juin, qui avait été confiée à un marchand chinois. Elle se réfère à une lettre antérieure qui n'est pas encore arrivée. Elle annonce l'envoi d'une série de livres manuscrits en turc oriental (dialecte de Kachgara) et d'un lot de monnaies choisies par M. Grenard, le tout destiné à l'Académie. A la communication de M. Dutreuil de Rhins est joint un travail de M. Grenard sur les poésies populaires du Turkestan chinois, qui est transmis à l'Académie.

Pendant son séjour à Khotan, la mission a continué ses travaux. M. Dutreuil de Rhins a fait de nombreuses photographies, des dessins, rédigé un travail étendu sur Khotan, recueilli des observations météorologiques et astronomiques, réuni des collections importantes pour l'histoire naturelle et l'ethnographie. M. Grenard a poursuivi ses recherches linguistiques, et le chef de mission ajoute, en terminant, que, malgré les difficultés qu'il rencontre sur sa route, il fera tous ses efforts pour remplir la tâche qui lui a été confiée.

Au diner du 25 décembre 1892, de la Société d'Economie sociale, qui a eu lieu dans les salons du *Grand Véfour*, au Palais Royal, M. Camille Imbault-Huart, Consul de France à Canton, a lu un travail sur *le journal et le journalisme en Chine*.

Le comité constitué au commencement de l'année 1891 et dont fait partie notre co-directeur, M. Henri Cordier, dans le but d'élever, en France, un monument à la mémoire de Doudart de Lagrée, le vaillant explorateur du Mékong,

mort le 12 mars 1868, au cours de son voyage, vient de terminer la première partie de sa tâche, la plus ardue.

Il a recueilli, jusqu'à ce jour, une somme de 26,386 francs; les frais déduits, il reste 25,248 francs. La ville de Grenoble a été désignée comme étant le centre des populations qui peuvent réclamer Doudart de Lagrée pour concitoyen.

Le comité, persuadé que l'on ne saurait mieux honorer la mémoire de Lagrée qu'en perpétuant le souvenir de son nom dans la marine, à laquelle il appartenait, et dans les populations indo-chinoises au milieu desquelles il a vécu si longtemps et chez lesquelles repose sa dépouille mortelle, a prélevé une somme de 3,000 fr. sur laquelle 2,000 fr. ont été mis à la disposition du ministre de la marine pour être affectés par moitié à l'institution d'un prix annuel en faveur du matelot des divisions navales de Chine ou d'Indo-Chine qui se sera le plus distingué par sa conduite et son courage; et d'un prix d'une valeur égale en faveur de l'élève de l'établissement des pupilles de la marine qui aura obtenu le meilleur classement en géographie pendant sa dernière année de séjour.

Les mille francs restants ont été mis à la disposition de l'*Alliance Française*, qui instituera un prix perpétuel à décerner chaque année à l'un de ses établissements d'Extrême-Orient.

Ces trois fondations porteront le nom de **Prix Doudart de Lagrée**.

S'il existe, une fois tous les frais soldés, un reliquat, il sera consacré à la fondation, à Grenoble, d'un quatrième **prix Doudart de Lagrée**.

Le premier fascicule du supplément de la *Bibliotheca Sinica*, de M. Henri Cordier, paraîtra dans quelques jours.

JAPON.

Selon le «*Ostasiatischer Lloyd*» le journal japonais *Rōmaji Zasshi*, publié au Japon par la Société *Rōmaji Kiai* et ayant pour but de transcrire la langue japonaise en lettres latines, a cessé d'exister par suite du peu d'intérêt que les Japonais ont pris à ce système d'écriture.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Les «*Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*» 5^e Série, Vol. VIII, livr. 1, contiennent un article du professeur **G. Schlegel**: «*De Betrekkingen tusschen Nederland en China volgens Chineesche bronnen*» (les Relations des Pays-Bas avec la Chine, selon des sources chinoises); une critique du Dictionnaire Japonais-Hollandais de Hoffmann-Serrurier par le même; quatre légendes javanaises par **L. Th. Mayer**; des dialogues hollandais-rottois

par **H. Kern** ; les Coutumes des Tagalogs dans les Philippines selon le Père Plasencia, et l'Altération des mots dans le Galelarois, par le même.

Mr. Henri Keuchenius, secrétaire de la légation siamoise à Berlin, a été nommé officier de l'ordre de l'Eléphant Blanc de Siam.

Le chargé d'affaires du Japon à la Haye, **M. Ohyama**, est parti pour son nouveau poste à Vienne.

M. P. S. Hamel, consul-général des Pays-Bas pour la Chine méridionale, Hongkong et Macao, stationné à Emoui, a été mis en retraite, sur sa demande, par décret royal, dans lequel le gouvernement lui témoigne sa reconnaissance pour ses services rendus au pays.

NÉCROLOGIE.

ALBERT FRANÇOIS SCHERZER.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de **M. Albert François Scherzer**, Attaché à l'Administration Impériale des Douanes Chinoises, Officier d'Académie, Officier des Ordres de l'Annam et du Cambodge, &c., &c., décédé à l'âge de 37 ans à Peking, le 9 octobre 1892. C'était le frère du regretté consul, **Fernand Scherzer**.

BULLETIN CRITIQUE.

Recherches sur l'origine de l'Abaque Chinois et sur sa dérivation des anciennes fiches à calcul, par A. VISSIÈRE, Premier interprète de la Légation de France en Chine. Extrait du Bulletin de Géographie, 1892. Paris, Ernest Leroux.

Il y a neuf ans que le professeur A. Terrien de Lacouperie a publié dans le « Numismatic chronicle » (Vol. III, third Series, pp. 297 — 340) une étude sur « The old Numerals, The Counting rods and the Swan-pan in China », étude que M. Vissière ne paraît pas avoir connue; et peut-être tant mieux puisque ses recherches ont ainsi été faites indépendantes.

M. Terrien de Lacouperie arrive à la conclusion que l'Abaque chinois a été introduit en Chine dans le 12^e siècle de notre ère (p.

42), tandis que M. Vissière en fait remonter l'introduction pendant la seconde moitié du XIV^e siècle de notre ère (p. 28). Cependant M. Vissière a étudié quelques auteurs chinois, qui paraissent avoir échappé aux recherches de M. Terrien de Lacouperie, et qui réclament une antiquité plus grande pour le *Souan-p'an*, nommé aussi *Tchou-p'an* 珠盤 ou « Plateau à Boules » par les lettrés et les gens bien élevés; nom significatif, puisqu'en effet l'abaque chinois est formé d'un plateau barré de tiges en bambou ou en cuivre, sur lesquelles des petites boules sont enfilées.

Siu-yo 徐岳, écrivain de l'époque des Han postérieurs, a composé un ouvrage intitulé *Chou chou ki wei* 數術記遺 ou « Omissions notées dans l'art des nombres ». Cet auteur rapporte que

son maître en sciences mathématiques, étant allé consulter, sur l'objet de leurs communes études, le solitaire des monts *T'ien-mou* (天目先生), en obtint des informations intéressantes sur divers procédés arithmétiques que le solitaire attribuait à Li-cheou, ministre de Hoang-ti. Sur un ton d'oracle, il lui en fit connaître quatorze, les seuls que sa mémoire eût retenus. Siu-yo se fit un devoir de les transmettre à la postérité. Nous y voyons, sous le n° 8, la méthode *Yun-tch'ou* 運籌, ou Manipulation des fiches, allant et venant, grandes et petites, et circulant entre les doigts et la main», puis le *Kouei-souan* 龜算 (le texte de M. Vissière porte fautivement 算算 *Souan-souan*), ou «Calcul à l'aide de la tortue», et, sous le n° 13, le *tchou-souan* 珠算, ou «Calcul au moyen des boules». Ce dernier procédé est accompagné de l'énigme suivante: 控帶四時經緯三才 «retient et porte les quatre saisons, parcourt en long et en large les trois pouvoirs (le ciel, la terre et l'homme)». Le commentaire du livre de Siu-yo nous montre qu'il y

avait là une planchette où se trouvaient gravées trois divisions, une en haut, une au milieu et une en bas. La division moyenne servait à fixer les *rangs*, c'est-à-dire, sans doute, les valeurs relatives des nombres; celle du haut portait une boule valant les quatre qui se trouvaient dans la case inférieure, sur le même rang; aussi l'augure disait-il: retient et porte les quatre saisons. Les boules du haut et celles du bas étaient de couleur différentes. Elles pouvaient se mouvoir dans les trois divisions et «parcouraient ainsi, en long et en large, les trois pouvoirs».

M. Vissière dit (p. 23) que «le mécanisme de cet appareil est entouré de trop d'obscurité pour nous permettre de nous y arrêter d'avantage. Si c'était l'abaque, son usage se perdit bientôt de nouveau. Il est bon de remarquer, cependant, que certaines abaqués, ceux des Japonais, notamment, ne comptent, à chaque colonne, qu'une boule supérieure et quatre inférieures».

M. Vissière mentionne également (p. 20) parmi les livres mentionnés dans le «Catalogue des

ouvrages de mathématiques» comme ayant été publiés pendant les années Yuen-fong (1078 à 1085) et Chao-hing (1131 — 1162), le 盤珠集 *pouan-tchou-tsi*, ou le Recueil des perles (ou boules) du plateau et le 走盤集 *tseou-pouan-tsi* ou le Recueil du plateau qui marche ¹⁾).

M. Vissière refuse de croire sur ce seul témoignage à l'existence de l'abaque au XII^e siècle, mais M. Terrien de Lacouperie (Op. cit. p. 40) prétend qu'il a dû exister certainement à cette époque en Chine.

Quant à nous, nous ne voyons pas d'autre alternative que de faire remonter son existence même jusqu'au 3^e siècle, selon le témoignage de *Siu-yo*, cité ci-dessus; le 珠算 *tchou-souan* ou calcul à l'aide de boules ne pouvant guères s'appliquer à un autre instrument qu'à l'abaque. Que les auteurs chinois en font si peu mention est dû au fait que cet instrument, ainsi que la méthode de compter avec des fiches, était restreint à l'usage du menu

peuple et que les mathématiciens en dédaignaient l'usage. C'était l'avis entre autres de *Hiao-tsze*, prince de *Ts'in* (361 à 337 avant notre ère) qui prétend qu'un bon mathématicien ne devrait pas se servir des baguettes ou fiches à calcul 籌策 (Terrien de Lacouperie, op. cit. p. 34). Il y a tant d'objets d'usage journalier en Chine, dont l'invention est indubitablement chinoise, et dont les encyclopédistes ne font pas mention, puisque les livres classiques n'en parlent point, que nous pouvons y compter aussi l'abaque. Si le tyran *Tcheou* (紂) de la dynastie des *Chang* (1154 — 1122 avant notre ère) n'avait pas fait usage du fer à repasser comme instrument de torture, nous ne saurions également point que cet objet de ménage si nécessaire avait été inventé si tôt en Chine. On n'en sait pas l'introduction en Europe, mais il est certain que les anciens Romains ne l'ont point connu, du moins il n'y a pas de nom latin pour cet objet

1) «Le Recueil du plateau mobile» rendrait mieux le titre chinois. Comp. le 走馬燈 *tseou-ma-ting* ou la lanterne magique à chevaux tournants.

et les historiens ne le mentionnent point.

Si l'on veut prouver que l'abaque a été introduit en Chine de l'Occident, il faudra d'abord démontrer à quelle époque il y a paru, et si cette apparition est antérieure à celle en Chine. Il n'a été introduit en France qu'au commencement de ce siècle de Russie par le général *Poncelet*, qui en avait appris l'usage pendant sa captivité; et les Russes l'avaient reçu des conquérants mongols vers la fin du moyen âge (*Terrien de Lacouperie*, op. cit. p. 5).

La question du pays de l'invention de l'abaque à boules est donc encore *sub judicio*; et tant qu'on ne nous prouvera pas qu'il est l'invention indiscutable d'un autre peuple, nous en revendiquerons l'invention pour les Chinois, peuple mercantile par excellence, auquel l'invention d'un appareil semblable devait venir naturellement.

G. S.

安南紀遊 *Ngan-nan ki yeou*, *Relation d'un voyage au Tonkin*, par le lettré chinois *P'an*

Ting-kouei (潘鼎珪), traduite et annotée par A. VISSIÈRE, premier interprète de la Légation de France en Chine. (Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, tome IV, n° 2). Paris, Ernest Leroux, 1890.

Ce voyage, fait en 1688, par un Chinois du Foukien, contient une foule de détails ethnographiques, géographiques et politiques sur l'état du Tongking à cette époque, et M. Vissière a eu raison de le rendre accessible au lecteur européen par sa traduction. Il est dommage qu'il n'en ait pas reproduit le texte chinois, qui n'a pas été publié séparément, et qui se trouve incorporé dans la collection 說鈴 *Chouo-ling*, pas toujours accessible en Europe.

G. S.

Chinese and Mediaeval Gilds, a paper by FREDERIK WELLS WILLIAMS (reprinted from the *Yale Review* for August and November 1892). New-Haven.

The author gives us in 34 pages a very fair idea of the Chinese

gilds and Kongsis, and enters into many striking comparisons with our own european mediaeval gilds. It is a pity he did not consult in the preparation of his paper that published, in 1885, by Mr. J. J. M. DE GROOT, in the *Bijdragen van het Koninklijk Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*, under the title of »Het Kongsuwezen van Borneo'' (the Organisation of the Kongsis at Borneo), of which we have given a detailed review in French in the »*Revue coloniale internationale*'' published at Amsterdam. He would then have seen that the power of the Chinese gilds and Kongsis is far greater than he has sketched it. In fact, China is so democratic that each community governs so to say itself, and keeps as much as it can the mandarins out of it. Dynasties in China may change, but the constitution changes not, and this makes John Chinaman so thoroughly indifferent to politics and to political changes. He has nothing to hope from, nothing to fear from another dynasty, his own municipal laws and rules remain-

ing unchanged and guaranteed by each successive dynasty. If our burghers had the same *Esprit de corps* which the Chinese have, we would not want representatives of the people in our governments in order to put a check upon the tyranny of our Rulers. For every ruler in the West, be he Emperor, King or President of a Republic, is a petty or big tyrant, who would crush the people, if he were not restrained by the people's representatives, as they did crush it during the Middle-ages; whilst no Emperor in China has ever dared to touch at the people's institutions. The present municipal institutions of the Chinese townships are, in fact, still the same as those of the Chow-dynasty, some eleven hundred years B. C.

Now whatever may be the shadeside of these institutions in China, they have kept the people afar from the fiery and feverish political strifes which kill us in the West; and it allows the people to work in peace and gain their livelihood, whilst our workmen spend more than half of their time in electioneering and attending to

socialistic meetings and other stupid unions, which only lead to poverty, anarchy and bloodshed. Let each community govern itself without interference of the government officers, and, as the old Chinese adage says, it will be as easy to govern the empire as turning one's palms outwards. G. S.

Nihongi oder Japanische Annalen, übersetzt und erklärt von Dr. KARL FLORENZ. Supplement zu Band V der Mitth. der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens in Tokio. Dritter Teil, Buch 22—24. Geschichte Japans in 7. Jahrhundert. (Tokyo, Druckerei der Seishi-Bunsha, October 1892).

Es mag befremden dass der dritte Theil dieser Arbeit zuerst erscheint, aber der Verfasser giebt in seiner Vorrede den Grund dafür an. Er behandelt den wichtigsten Theil der Japanischen Geschichte. Der zweite Theil wird die Geschichte des 5. und 6. Jahrhunderts enthalten, und der erste Theil das Götterzeitalter und die noch nicht

recht zuverlässliche Geschichte Japans bis zum Ende des 4. Jahrhunderts.

Das *Nihongi* ward im Jahre 720 verfasst vom Prinzen (Shinnō) Toneri, *Futo no asomi*, *Yasumaro* und Anderen.

Bis jetzt waren nur kleine Bruchstücke und einzelne Stellen in europäische Sprachen übersetzt worden.

Léon de Rosny gab in 1884 und 1887 eine Übersetzung der beiden ersten Bücher von den 30 Büchern des *Nihongi*, auf 391 Seiten, ein Werk dass Herr Florenz sehr lobt wegen des Fleisses und der Geduld des Übersetzers.

Die sehr lesenswehre Einleitung von Dr. Florenz behandelt den Unterschied zwischen dem *Kojiki* (die ältere Geschichte) und das *Nihongi* (die neuere Geschichte); die geschichtlichen geschriebenen Quellen bis zur Abfassung des letzteren Werkes; den Titel selbst des Buches; die Lesung des *Nihongi*; die Glossen und Varianten im Text; die Manuscripte und Drucke dieses Werkes; dessen Kommentare und die benutzten

Werke; die Methode der Übersetzung; den Inhalt des Nihongi; und schliesslich giebt uns der Verfasser ein Verzeichniss der im Kommentar citierten Japanischen und Chinesischen Werke. Alle diese Fragen hat der Verfasser mit deutscher Gründlichkeit kritisch beleuchtet, und wir enthalten uns jedes Citates, weil dadurch das geistige Band nur zerrissen würde. Nach dieser XXXII Seiten langen Einleitung, fängt die eigentliche Übersetzung des Textes an, der mit der Regierung der Kaiserin *Sui-ko* (推古), die von 593—628 regierte, beginnt und mit der Kaiserin *Wau-goku* (皇極) 642—644, abschliesst, die am 14ten Tage des 6. Monats zu Gunsten des Prinzen *Karu*, des späteren Mikado *Ame-yorodä-toyohino mikoto*, abdicirte.

Die Geschichte selbst bietet an und für sich wenig Interesse für den allgemeinen Geschichtsforscher. Sie enthält hauptsächlich Hofintriguen, Mordgeschichten und wunderbare Erscheinungen; von dem sociellen Zustande des Landes, von seinen sonstigen Verhältnissen, erfährt man so gut wie nichts, und im

Ganzen und Grossen ist die Redaction eine schlechte Nachäffung der chinesischen Annalen. Durch die ausführlichen Noten mit denen Dr. Florenz seine Übersetzung begleitet hat, wird sie etwas geniessbarer, und weit mehr als, wie der Verfasser zu bescheiden in seiner Vorrede sagt, ein »Handlangerdienst für den europäischen Forscher«.

Bei den fortgesetzten Unruhen die Japan immerwährend zerrüttet haben, ist wohl kaum zu hoffen dass wir noch Documente finden werden, worauf sich eine etwas zuverlässigere Japanische Geschichte gründen liesse, und müssen wir uns zufrieden stellen mit den kärglichen, im Nihongi enthaltenen, Notizen. Jedenfalls hat Dr. Florenz Anspruch auf die Dankbarkeit der gelehrten Welt für seine ausführliche, gründliche Übersetzung dieser Annalen. G. S.

Catalogue of Chinese Coins from the VIIth Cent. B. C. To A. D. 621, including the Series in the British Museum by TERRIEN DE LACOUPERIE, Ph. D., Litt. D. (Lovan). Edited by REGINALD STUART POOLE, LL. D.,

Keeper of coins and medals, Correspondent of the Institute of France. London: Printed by order of the Trustees, 1892, pp. LXXI and 443, great 4°.

Museums are splendid institutions; they preserve for the learned world objects which would otherwise perish and be lost for ever to science; but they are mere curiosityshops when the treasures they contain are not described, represented and published, for not every savant has leisure or the necessary funds to travel to all the Museums in the world in order to make researches after their contents. That these contents are not so often described is, however, not always the fault of the trustees or Directors of them. The "right man" is often sadly wanted, or funds for a publication are deficient. The trustees of the British Museum, however, mindful of the wellknown french verdict: "*La numismatique est le flambeau de l'histoire*", have not hesitated to begin the publication of the description of the chinese coins in this Museum, as soon as

they had found the right man for it; and certainly to no better one the labour of describing them could have been entrusted than to Mr. Terrien de Lacouperie, who is so thoroughly conversant with chinese archaic writing, absolutely necessary to decipher these characters, which, in the older coins, are besides often corroded, effaced or deteriorated.

The work is preceded by an introduction of the author treating briefly: I. of the numismatic chronology of ancient China, II. of chinese numismatic terms, III. of the shapes of currency from barter to money, IV. of the making of coins, V. of the writing and legends of coins, VI. of the weights and measures; joint to it are VII. an alphabetical list of geographical or Mint and other names on the coins; the monetary unions; the approximative date of the various kinds of Coins; an alphabetical list of the same and VIII. the Bibliography consulted.

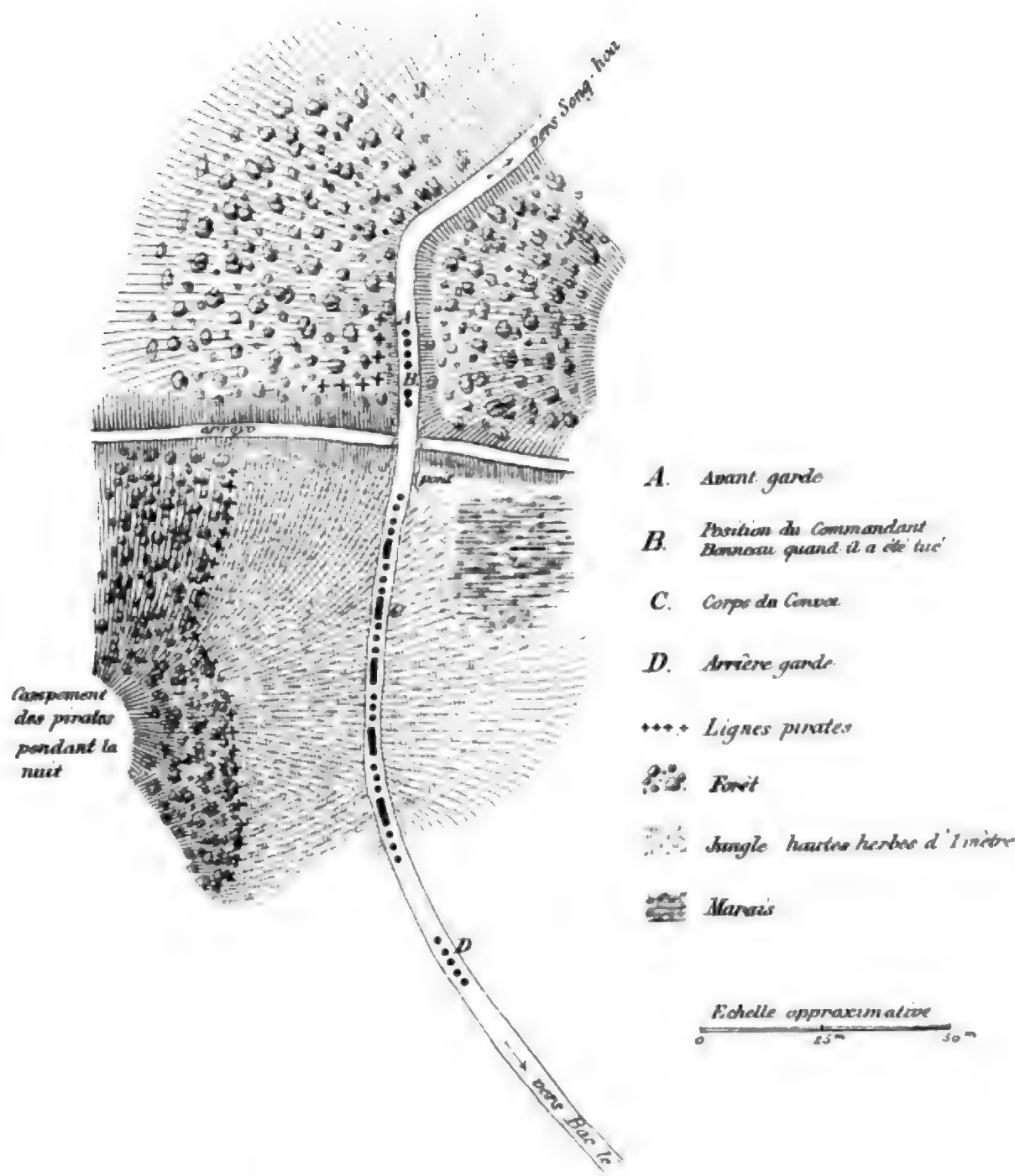
Such a catalogue, being especially a work of reference and a guiding handbook for determining chinese

coins, makes it impossible for a reviewer to give quotations of it for the reader. Its practical value can only be tested by the use of it, just as it is the case with a dictionary. In perusing, however, the volume, we have been struck by the accurate method followed by the author and the trustworthiness of his interpretation of the legends upon the coins. For all students of Chinese history and for possessors of chinese numismatic collections, the volume will be of immense use and benefit. The work is profusely illustrated with carefully made engravings of the typical coins and typical forms thereof. No student of Chinese should omit to buy the volume, and we strongly hope that life and health may be spared to its author for the preparation of the promised second volume containing the description of the chinese coinage from A. D. 621 to the present day. We would call special attention to the third Chapter of the Introduction treating of the shapes of currency from barter to money, which is, as far as we are aware, the first attempt of this

kind. Of course it is not complete. We miss among others the mention of porcelain coins, sealing wax coins, metal in lumps and brass-stars in *Siam*. Pearls shells are also found in Yap [Carolines] (Kubary, *Beiträge* p. 6); disks made from red shells in Yap [Carolines] (*Ibid.* p. 3); stone money in disks of the size of millstones (Arragonite), dug up in Pelew and used as money in Yap (*Ibid.* p. 4); stringed disks made from the mouthpiece of a shell (*Nassa*) in New-Guinea and New-Britannia. Under No. 21, we may add that ancient glass beads and beads of terracotta are also found in the Pelew isles, Flores, Savoe, Koetei and West-Africa; under no. 8, that cowries on strings are also used in New-Guinea and New-Britannia etc., etc. The mention of *grain* as a currency in the Pelew islands must be a mistake. It is unknown there.

In conclusion we offer our best thanks, in the name of science, to the trustees of the British Museum, by whose liberality the present volume has been presented to the public.

G. S.



Plan de l'embuscade du 7 Juillet 1892.

Litho v P J Mulder, L. 1.

CORRESPONDANCE.



Nous extrayons de lettres reçues par un parent d'un de nos jeunes amis, qui se rendait du Tong-king en Chine, les renseignements intéressants qui suivent :

Bac-lé (Tonkin) le 22 Juillet 1892.

Je t'écris aujourd'hui du fond des montagnes du Haut Tonkin. J'ai quitté Haiphong le Vendredi 15 Juillet au matin à 11 h. sur la chaloupe à vapeur l'Annam, des Messageries fluviales, qui fait le service tous les deux jours entre Haiphong et Phu-lang-thuong, le point de départ de la route de Langson.

Le voyage a été fort beau, temps splendide, vallée superbe — surtout dans le massif du Dong-trieu — située à 4 heures de Haiphong et où des masses de roches qui semblent granitiques se dressent d'un seul jet à 100 m. au-dessus des régions couvertes d'une végétation comme on en voit rarement ailleurs qu'en ces pays-ci, végétation noire à force d'être verte. Ce massif de Dong-trieu est loin encore d'être entièrement pacifié. Les pirates qui y tiennent la campagne sont ceux qui vont faire leurs coups sur la route de Langson et qui ont été repoussés dans le Yan-thé il y a un ou deux mois de l'autre côté de la route que je suis actuellement. Après le Dong-trieu, nous traversons de nouveau le Delta et les immenses régions inondées. A 8 h. du soir nous sommes aux Sept Pagodes, et à 1 h. du matin à Phu-lang-thuong. Il est de trop bonne heure pour descendre à terre où tout le monde dort, et je reste couché sur le pont par une chaleur étouffante et au milieu d'une nuée de moustiques.

J'ai fait là, pour la 1^{re} fois, connaissance avec les animaux plus ou moins domestiques du Tonkin. Pendant mon sommeil un cent-pieds, sorte d'énorme mille-pattes de quinze à 20 centimètres de long, m'est passé sur le front, et deux jours après, les traces de son passage étaient marquées par des tuméfactions qui auraient pu faire croire que j'avais la lèpre. C'est maintenant à peu près guéri; mais ça a été fort désagréable, et il paraît que c'est fort commun ici quand on dort sans moustiquaire, ce qui va être mon cas jusqu'à mon arrivée à Long-tchéou. Je suis resté à Phu-lang-thuong les

journées du 16 et du 17 Juillet. Passé le 18, je suis parti en chemin de fer pour le Kep. 20 kilomètres à peu près, voilà tout ce qui existe de ce chemin de fer qui est en chantier depuis si longtemps et duquel on a dit tant de choses dans les journaux de France, excepté la vérité. Encore 15 ou 20 ans, du train dont va la chose, et l'on pourra peut-être songer à inaugurer la partie qui atteindra Langson. Total 30 ans pour faire 100 kilomètres de Decauville.

J'ai passé au Kep la nuit du 18 au 19, non pas dans un hôtel, car un hôtel n'existe pas dans ces misérables villages où les Européens qui veulent bien vous recevoir habitent dans de misérables paillottes, sortes de maisons en torchis et en bambous recouvertes de chaume, et où pullulent dès la tombée du jour les cancrelas, les cent-pieds, les araignées et les moustiques pour ne parler que des principales bêtes.

J'y ai néanmoins pas mal dormi, et le 19 au matin je me suis mis en route moitié à pied, moitié à pousse-pousse avec mes deux charrettes de bagages et quatorze hommes d'escorte (6 Européens et 8 tirailleurs tonkinois) qui emmenaient avec eux la voiture de la poste et deux autres voitures portant leurs sacs et leurs couvertures.

La route file à travers des régions et des plaines inondées d'eau le long de la ligne du chemin de fer qui avance lentement, et bientôt, à quelques kilomètres du Kep, commencent les mamelons aux pentes couvertes d'une brousse épaisse, et couronnés de ces bois d'où sont si souvent partis les feux des pirates qui ont couché dans la jungle tant de nos malheureux compatriotes. La route tourne en lacets, s'enfonçant dans les bambous et sous les hautes voûtes de la forêt vierge dans laquelle, au milieu des lianes, se fait parfois entendre le cri du paon et le miaulement du tigre. J'avoue qu'il m'est arrivé plus d'une fois, et qu'il m'arrivera plus d'une fois encore avant la fin de mon voyage, de regarder avec inquiétude quand nous passons en file indienne les longs rideaux de bambous derrière lesquels peut passer une grêle de balles au moment où nous nous y attendrons le moins, qui nous couchera dans l'herbe sans résistance possible, et je vois également un pirate quelconque trancher de son coupe-coupe ma tête pourtant si à l'aise sur mes épaules. Nos hommes de la légion étrangère, des lapins comme l'on dit, ne peuvent malgré leur insouciance s'empêcher de remarquer à chaque tournant de route que deux ou trois bons tireurs, embusqués là haut à la lisière du bois sombre avec une vingtaine de cartouches, nous démoliraient tous les uns après les autres s'ils le voulaient. Mais notre convoi est si peu important que l'on marche gaiement, sans cependant lancer au vent ces couplets comme les aiment les soldats en marche; seul, timidement et par rares intervalles, un de nos tirailleurs module plaintivement quelque chanson annamite.

A 8 $\frac{1}{2}$ h. du matin nous avons fait nos 12 kilomètres et nous nous arrêtons pour attendre le lendemain dans le petit village de Suy-ganh, flanqué d'une

porte. A dix heures la chaleur devient étouffante et il faut toute mon énergie pour renoncer à la sieste.

L'hospitalité m'est encore offerte ici fort gracieusement par un chef du service du chemin de fer de Langson qui se poursuit ici. Cela retarde d'autant pour moi le moment de coucher au poste sur la terre nue avec mes hommes d'escorte.

Le 20 à 6 h. moins $\frac{1}{4}$ du matin nous quittons Suy-ganh.

Le pays est de moins en moins sûr, la jungle et la forêt vierge plus épaissies, la route se resserre entre les mamelons. 30 hommes vont nous accompagner jusqu'à mi-route dans les fondrières qu'a créées la pluie d'orage d'hier soir et dans lesquelles veulent rester nos voitures. Nous entendons au départ, dans la direction où nous marchons, des décharges de mousqueterie qui se prolongent pendant près de 20 minutes. Nous faisons halte au Robinson au milieu d'une clairière suspecte, dominée par des mamelons boisés, où l'an passé fut massacré l'anglais Hibler et sa jeune femme, qui se rendaient à Long-tchéou pour y servir aux douanes chinoises.

Là se trouve le lieutenant du poste de Bac-lé accouru à la hâte avec une trentaine d'hommes. Lui aussi a entendu la fusillade de ce matin et nous a crus perdus; il est arrivé sans prendre le temps de déjeuner. Les 30 hommes qui nous avaient accompagnés depuis Suy-ganh retournent à leur poste, et nous continuons notre marche en avant pour arriver à Bac-lé à 9 h.

J'ai reçu de nouveau l'hospitalité chez un autre chef de service du chemin de fer. Mais cette hospitalité menace de durer longtemps, car je n'en ai pas bougé depuis. La pluie a défoncé les routes. Notre escorte est diminuée ici de 2 Européens et de deux tirailleurs Tonkinois; et le lieutenant du poste se refuse à nous laisser partir. Nous sommes en effet à 3 kilomètres de l'endroit où le dernier convoi a été massacré. 1500 ou deux mille pirates tiennent le pays à 2 kilomètres du poste qui, il y a un mois, a été attaqué toutes les nuits pendant près de quatre à cinq jours. De l'endroit où je t'écris, les pirates tiraillaient sur le poste alors qu'ils mettaient le feu à l'autre extrémité du village. On trouve que dix hommes d'escorte c'est trop peu, et nous attendons des renforts. Peut-être attendrons nous encore 8 jours.

Langson le 2 Août 1892.

J'ai quitté cet intéressant endroit avec 40 hommes d'escorte le Samedi 23 Juillet à 5 heures du matin. Nous nous lançons sur une route qui serpente sous la forêt vierge au milieu des mamelons et des rochers boisés. Et c'était là sur cette route que seize jours auparavant le Convoi que j'avais failli prendre, avait été attaqué et anéanti par les pirates. Mais aujourd'hui tout semblait

nous inviter à la quiétude. Nous avions en effet 40 hommes d'escorte et nous devions sur le lieu même du désastre rencontrer une colonne descendante de près de 200 fusils, puis d'autres plus loin. Nous sommes donc partis peu inquiets, mais plutôt aiguillonnés par la curiosité de traverser le champ de bataille.

C'est à 3 ou 4 kilomètres de Bac-lé que le massacre à eu lieu. Le 7 ou le 8 au matin, je ne me rappelle pas bien au juste, un convoi d'une trentaine de fusils escortant un certain nombre de voitures de bagages, qui renfermaient entre autre 8000 piastres (32000 Fs.) et une caisse d'armes, fusils et révolvers avec cartouche destinés aux ingénieurs du chemin de fer de Sunghoa, à 12 kilomètres de Baclé, quittait Baclé. Ce convoi n'était autre chose que le convoi régulier qui part de Phu-lang-thuong le 1^{er} et le 3^{me} lundi de chaque mois, et que les concessionnaires, M.M. Vergriet et Deschivandin, font accompagner par des troupes composées en majeure partie de tirailleurs Annamites et que le Gouvernement militaire de Langson prête pour la circonstance, les marchandises et les vivres, la poste et l'argent renfermés dans des voitures tirées à bras du convoi étant aussi bien destinées au ravitaillement des postes militaires que des civils qui d'ailleurs, dans toute la région, touchent pain et viande au moyen de bons sur l'administration militaire. Quelques jours après ce convoi, devait en partir un autre, exclusivement militaire celui-ci, et destiné à convoyer à Langson 15,000 fusils et près de 500,000 cartouches destinés à l'armement des populations indigènes Muong et Thai de la frontière Sino-Annamite.

Il faut dire que les pirates qui forment des bandes merveilleusement organisées, dont 2 surtout, fortes d'environ 1500 hommes chacune, tiennent la route entre le Kep et Langson, entretiennent des espions dans tous les endroits de la route, et savent d'une façon merveilleuse la composition des convois, le nombre de fusils qui les accompagnent, la nature des Tirailleurs et des Européens qui escortent, la force du chef, le chargement de chaque voiture et le contenu de chaque caisse.

Cette fois-ci cependant, les pirates furent mal renseignés, et le convoi régulier fut confondu avec le convoi d'armes qui devait le suivre au bout de quelques jours.

Il devait être à peu près 6 ou 7 heures du matin quand le convoi s'engagea sur la portion de la route où il allait être anéanti en quelques minutes. Ainsi que tu peux le voir sur le croquis ci-joint, la route laisse d'abord à gauche un mamelon boisé, sur le sommet duquel les pirates avaient passé la nuit, ainsi qu'on put le constater par les nattes sur lesquelles ils avaient couché à cause du terrain détrempé par la pluie et qu'on retrouva plus tard. Au petit jour les pirates avaient pris la position de combat en se dispersant le long de la lisière du bois, à 30 ou 40 mètres de la route qui est en contrebas. A droite de la route, le terrain descend en pente douce jusqu'à un marais qui est formé

par les débordements d'un arroyo encaissé entre de hautes borges et que la route franchit sur un pont Eiffel de 20 mètres à peu près. Au delà du pont la route grimpe sur le flanc d'un mamelon qu'elle laisse à droite, et à sa gauche se trouve un petit talus de 50 cm. de hauteur boisé et recouvert d'herbes impénétrables. C'est dans ce petit talus que vinrent se poster une sorte d'avant garde de pirates. Le convoi s'était donc engagé sur la route. L'avant garde avait dépassé le pont et le commandant Bonneau qui, arrivé de France par le dernier courrier, avait profité du convoi pour rejoindre son poste à Langson, le suivait à quelques pas accompagné d'un Capitaine d'Artillerie qui faisait également route pour Langson. Ce fut à ce moment là que le premier parti de pirates embusqué dans le taillis qui bordait la route lâcha son feu de salve. Le canon de leur fusils devait se trouver à 4 mètres à peine de la tête de ceux qu'ils visaient. Tout le monde tomba. Puis la fusillade continua le long de la lisière du bois sur le convoi qui s'était engagé sur la route, et en quelques minutes tout le monde fut jeté à terre. 11 Européens, dont les 2 officiers ci-dessus mentionnés, furent tués sur le coup. A peu près une douzaine de tirailleurs furent également abattus. Revenus de leur stupeur, les suivants commandés par le lieutenant Valton se réfugièrent derrière les voitures et ouvrirent le feu sur les pirates. L'Employé de l'entreprise des convois qui accompagnait le convoi reçut une balle qui fit séton dans les reins au moment où il se baissait pour ramasser le fusil d'un tirailleur mort. Puis ce fut tout. L'affaire avait à peine duré 10 minutes. On bouscula les bagages dans le fossé et on rejeta les cadavres des coolies morts dans la jungle pour charger les cadavres et les blessés sur les voitures. Et on s'en revint à Bac-lé où les habitants seulement avaient entendu le bruit des coups de fusil.

Les pirates avaient pu enlever la caisse d'armes et de plus une vingtaine de fusils dont quelques Lebel et un nombre respectable de cartouches. Ils revinrent le soir et pillèrent le reste du convoi. On ne retrouva que des débris quand on vint le lendemain ramasser les voitures que l'on avait laissées sur la route. Les morts furent enterrés à Baclé, et 4 Européens blessés moururent encore par la suite. Ce qui porte au total de 15 les pertes des troupes de la mère patrie. On pense ici d'une façon générale que le massacre eut été complet si les pirates n'eussent été avertis de leur erreur. On vit en effet arriver à Baclé, peu après le départ du convoi qui allait ainsi être décimé, un chinois qui venait de traverser la rivière et qui, après quelques renseignements pris, s'élança dans la direction de l'endroit où eut lieu le guet apens; nul doute qu'il avait appris que l'on n'avait point affaire au convoi d'armes et qu'il courut en porter la nouvelle à ses compagnons qui, apprenant leur méprise, cessèrent le feu aussitôt. Ils n'avaient été malheureusement que trop meurtrier.

Voilà le récit à peu près exact de ce triste événement. Nous sommes passés sur le champ de carnage vers 6 $\frac{1}{2}$ h. du matin. Une odeur cadavérique intense

s'en dégageait encore et les débris de charrettes et de bagages encombraient la route.

Chacun tenait silencieusement son fusil entre ses mains, et j'avais moi-même coulé mes douze cartouches dans le magasin de mon Winchester à Répétition, mis au cran de sûreté. Mais vingt minutes plus loin nous rencontrions la colonne descendante.

A 9 h. du matin, après une marche sans incidents, nous atteignons Sung-hoa, notre étape où nous devons passer le reste de la journée et la nuit.

Les pirates ont tiré quelques balles sur nous pendant la nuit.

Le 24 au matin nous repartions pour faire en 3 heures les 8 ou 10 kilomètres qui séparent Sung-hoa de l'étape suivante Than-moi.

La route est superbe quoique en plaine, et l'on longe depuis l'endroit où eut lieu le guet-apens de Bac-lé de 1884 une crête rocheuse excessivement boisée et fort pittoresque; combien j'aimerais mieux faire ce chemin le crayon à la main plutôt que mon Winchester sur l'épaule.

Je retrouve à Than-moi comme à Sung-hoa, comme partout ailleurs, un charmant accueil chez des Français civils perdus dans ces trous où la fièvre des bois vous tue en 2 ou 3 mois. Ignorant la présence d'un civil à Than-moi, j'avais été demander asile au poste, et le lieutenant commandant le poste m'avait offert fort obligeamment une place dans la boue sous sa vérandah pour y passer la nuit; j'y aurais mangé comme j'aurais pu. Les militaires sont charmants au Tonkin. Je l'ai déjà dit, je crois, qu'à Phu-lang-thuong, le commandant de la place avait refusé deux fois de me recevoir. Je n'y suis pas retourné une troisième fois.

Le 25, je suis reparti seul à 3 h. de l'après-midi et à cheval pour l'étape suivante Sang-ngac. Le convoi était parti le matin avec mon paquet, mes bagages, mais je ne voulais plus avoir affaire aux militaires.

Et je courais moins de danger tout seul qu'avec les quelques fusils qui m'accompagnaient.

J'ai passé la nuit dans une horrible cagna (maison annamite) du village (50 ou 60 habitants) avec mon fusil pour oreiller prêt à tout événement, car le pays est peu sûr, et le poste à 5 ou 600 mètres de là. Les tigres abondent également dans ce pays des rêves.

Le lendemain 26 Juillet, j'ai laissé également repartir le convoi et je suis parti seul vers 9 heures. Bien m'en a pris.

A 2 kilomètres de Sang-ngac je trouve, au bord d'un précipice, mon boy assis sur mes bagages au milieu de la route. Ma voiture avait versé là dans le trou, et le convoi était parti sans s'en occuper; les coolies de la charrette avaient retiré les malles et les avaient posées sur la route en les recouvrant d'une bûche, car il commençait à pleuvoir à verse; et ils étaient partis en disant qu'ils reviendraient dans la soirée avec une charrette les chercher.

Comme toute la route était semée d'épaves semblables, que les passants et les pirates avaient dévalisées, je n'ai fait ni une ni deux; sachant bien que si je les laissais là ils seraient perdus, j'ai intimé à mes coolies qui poussaient mon pousse-pousse de les charger sur le pousse-pousse.

J'étais absolument décidé à casser la tête au premier qui refuserait. La vue de mon Winchester les a décidés; ils le savaient chargé, et mes trois coolies, mon boy et moi, nous nous sommes mis à pousser la charrette sous une pluie battante, et par une montée à peu près semblable à celle de la rue des Martyrs, avec de la boue, des ornières, des précipices en plus, et avec cela une pluie torrentielle. Je n'ai jamais eu si chaud ni été si mouillé de ma vie. Notre marche, commencée à dix heures, ne s'est terminée qu'à 2 heures. Nous apercevions déjà la porte de Tien-ho, où était notre étape, quand le pousse-pousse se cassa.

Les coolies refusent de marcher, et l'un d'eux commence déjà à opérer le déchargement sur la route. Mais je les menace de mon Winchester et nous reprenons cahin-caha sur une montée en escalier, le long d'un précipice au bas duquel se trouvent déjà 7 ou 8 charrettes brisées; et sous des torrents de pluie, pendant que la roue gauche du pousse-pousse brisée à l'essieu menace de nous abandonner à chaque tour. Enfin c'est fait: nous voilà à l'auberge; il est 2½ h. Je suis en route depuis 9 h. Je fais mettre mes caisses à l'abri, et après m'être changé et vêtu chaudement, car il fait un vent qui semble glacial à cette hauteur de 700 m., quand on sort des plaines du Delta à la température d'étuve. Puis je m'étends sur le lit de camp en dévorant un ananas.

Mais voilà la complication; les moustiques m'ont dévoré et mes jambes surtout que j'ai grattées sans y réfléchir me font tout à fait souffrir. 2 plaies se sont déclarées au pied, et les plaies grandissent vite dans ce chien de pays; surtout après nos marches forcées dans l'eau et la boue, je ne puis plus remuer le pied gauche enflé et tuméfié. Quoique nous n'ayons plus qu'une étape de 22 kilomètres pour arriver à Langson, j'envisage l'avenir en noir. Comment faire porter mes bagages? Ma voiture est brisée. Comment faire ces 22 kilom. moi-même? mon pousse-pousse est brisé et mon pied incapable de servir. Je n'attends rien des militaires qui accompagnent mes autres voitures; ils n'ont même pas eu l'idée de charger mes bagages versés dans les voitures quasi vides qui transportent leurs gamelles. C'eût été si simple; ils ont mieux aimé abandonner tout et profiter des coolies ainsi déchargés pour leur faire pousser leurs propres charrettes.

Je devise mélancoliquement avec moi-même, quand un sergent entre à l'auberge. Il me demande si je suis le convoi, et sur ma réponse affirmative, il me demande pourquoi je ne suis pas au poste.

Le pays est très-dangereux, le village a été attaqué il y a quelques jours, et le poste est trop loin pour que l'on puisse venir me porter secours s'il y a

quelque chose cette nuit. Je lui réponds en lui montrant mon Winchester qui me sert d'oreiller et les 50 cartouches que j'ai sur moi. Je lui raconte mes aventures. Il me dit alors qu'il arrive de Langson, qu'il vient de prendre la tête du Convoi, qu'il va faire mettre mes bagages avec les autres sur une charrette vide abandonnée sur la route. Il m'offre ensuite l'absinthe qu'il envoie chercher au poste et finit par me dire : « Voyons ! ce n'est pas tout : vous allez venir dîner avec moi et nous coucherons au poste ». Je suis stupéfait de tant d'amabilité de la part d'un militaire, et, ma foi, j'accepte.

Nous n'avons pas passé une bonne nuit au poste sous les masures qui nous abritent où il y a peu de murs, où le chaume enlevé par places laisse passer l'ondée, mais nous dinons gaiement, et nos fusils chargés sous la main, nous nous endormons sur des planches, pendant que nos sentinelles crient au dehors. Sentinelles ! veillez !!

A 2 h. branle bas par la nuit noire, nos couvertures sont percées par la pluie. On charge les charrettes, et à 4 h. du matin le 27, nous nous mettons en route. Je suis parvenu à mettre mes souliers et je marche un peu. Le sergent me prête son cheval de temps à autre. Il fait beau heureusement. Toujours les mêmes épaves sur la route. Le vin y coule de bordelaises défoncées ; nos légionnaires y remplissent leurs bidons. A 11³/₄ h. nous atteignons Langson. Il est temps ; je ne puis plus marcher.

Mais enfin me voici à l'hôtel, et tout le monde m'accueille avec empressement ; car mon consul inquiet de tout ce qu'il a appris, m'a écrit lettres sur lettres et recommandé à tout le monde. Je ne suis plus qu'à 18 kilomètres de la frontière de Long-tchéou, une affaire de 2 jours.

Mais voilà que mon pied s'aggrave. Le Colonel Servières, commandant le territoire militaire de Langson, m'invite à déjeuner. Un convoi part demain pour la frontière, m'apprend-il, mais en sortant de chez lui mon pied va si mal que je suis obligé de faire venir le médecin militaire et de renoncer au convoi. Encore une chance à moi. Ce convoi que j'aurais pris si j'avais été bien portant était cerné par les pirates deux jours après son départ et dégagé à grand peine, par des renforts envoyés en toute hâte.

Pour le moment donc, j'attends tranquillement ici que mon pied me permette de prendre la route de Long-tchéou ; j'en ai avisé mon consul, j'ai mon passeport chinois en poche et tout est prêt. Encore quelques jours et je partirai en chaise à porteurs ; j'ai une vingtaine de kilomètres dangereux à faire avant d'arriver à la frontière chinoise, mais là je serai aussi tranquille que je l'étais à Paris, car toute piraterie s'arrête absolument à la borne de Chine.

Long-tchéou le 16 Août 1892.

Me voici enfin arrivé à bon port, et j'en suis bien heureux je t'assure, car je commençais à croire que mon voyage ne finissait pas. J'ai quitté Langson le 6 Août au matin et j'étais ici le 7 dans l'après-midi.

Quelque temps après t'avoir écrit ma lettre de Langson, mes jambes qui, comme je t'ai dit, avaient été couvertes de plaies annamites, sortes d'ulcères particuliers à ce pays, se sont mises à mieux aller, et je formais aussitôt le projet de partir. Mais les pirates ayant paru aux environs, et ayant, dans la nuit du 4 Août, tiré des coups de fusil sur Langson, (ils étaient 300), je recommençais à avoir quelques craintes. Enfin le 6 Août, quoique une autre attaque ait eu lieu dans la nuit, je partai pour Dong-Dang à 6 heures du matin. Là je passais la journée au poste, et je ressentais pendant la sieste les premiers symptômes d'impaludations. Je quittais néanmoins Dong-Dang à 4 heures avec une autre escorte, et à 5 heures je franchissais la frontière sans incident. Des gens de Long-tchéou m'attendaient à la porte de Chine, et quand j'en eus fini avec les formalités du passeport, je montais en chaise aussitôt, escorté de 4 soldats Chinois et j'arrivai à Ping-siang, à 30 kilomètres de Long-tchéou, à 9 h. du soir. Mon accès de fièvre battait en plein. Il a fallu cependant dormir à la belle étoile sur la terre humide, et j'ai passé une bien mauvaise nuit. Le lendemain matin, me sentant un peu mieux, je repartais. A 10 h. nous atteignons le fleuve à Tchang-trouen et de là nous montons en sampan.

L'accès commençait à me reprendre et je n'étais pas très sûr; mais comme ces accès ne sont jamais aussi forts le jour suivant, j'étais à peu près bien quand j'arrivais au Consulat à 3 h. de l'après midi.

NOTES AND QUERIES.

LE KOTEOU EN RUSSIE.

L'on sait que personne en Chine, hormis les diplomates européens, qui se sont dispensés de cette cérémonie à force de coups de canon, ne peut s'approcher de l'Empereur qu'en se prosternant à terre et en frappant le sol neuf fois avec le front. Cette cérémonie est nommée *Koteou* (磕頭) dans le dialecte de la cour de Chine; mais ce qu'on ne sait pas généralement c'est qu'il y a deux siècles cette cérémonie était également de rigueur à la Cour de Russie. Tallemant des Réaux raconte dans la 344^e historiette de ses mémoires, l'histoire d'un jeune homme natif de Stockholm qui s'y prit de querelle avec un trompette du prince Charles ¹⁾, et le tua. Il fut condamné à mort, mais demanda la grâce de se marier avec une jeune veuve qu'il aimait, avant d'être exécuté. Cette grâce lui fut accordée par la reine, qui fut elle-même témoin de ce mariage par une fenêtre qui répondait dans la prison. Le terme de l'exécution approchait, quand les ambassadeurs de Moscovie, étant sur le point d'avoir leur audience de congé, furent priés de demander la grâce de ce jeune homme. La Reine, qui avait pitié de ce jeune homme et qui n'osait pourtant violer les lois, qui sont fort sévères contre les meurtriers, fut bien aise de pouvoir dire qu'en bonne politique elle ne pouvait refuser cette faveur aux ambassadeurs de Moscovie. Elle leur accorda donc la grâce de ce jeune homme, et eux l'en remercièrent à genoux, *et en touchant du front la terre* ²⁾, qui est la plus grande marque de respect parmi eux ³⁾.

1) Charles X qui monta au trône de Suède le 16 Avril 1654. Le fait que Tallemant raconte se passa sous le règne de la reine Christine.

2) Nous soulignons.

3) Les Historiettes de Tallemant des Réaux, par M. Monmerqué. Paris, 1840, Vol. X, p. 24—25.

A PROPOS DU PÈRE HUC,

PAR

le Prince

HENRI D'ORLÉANS.



L'autorité que ses connaissances scientifiques et ses nombreux voyages dans les pays parcourus par le père Huc donnent à Prjéwalsky pour critiquer les récits du missionnaire, le soin avec lequel le Russe cherche à le trouver dans l'erreur, nous ont amenés à consacrer la première partie de ce travail à l'examen de ces critiques. Nous avons démontré ailleurs que la plupart des reproches faits par Prjéwalsky au père Huc ne sont pas fondés, et que les autres sont sans importance.

Si les récits du père Huc, au point de vue de la Géographie, ne sont pas ceux d'un savant, ils ne sont pas non plus d'un ignorant. Ils sont l'œuvre d'un homme sincère ayant beaucoup regardé et disant simplement ce qu'il a vu.

Nous allons maintenant examiner jusqu'à quel point le père Huc s'est laissé entraîner par son imagination dans certains de ses récits, et voir si son ouvrage mérite la qualification de Roman qu'on lui a souvent donnée. Notre tâche sera difficile, je l'avoue; Huc raconte des faits extraordinaires qu'au premier abord il semble difficile d'ad-

mettre. Nous les passerons en revue exposant le pour et le contre demandant encore au lecteur la plus grande impartialité.

Ces faits sont de deux sortes: ceux dont le père nous dit avoir été témoin et ceux qu'il nous raconte par ouï-dire.

Dans la première catégorie nous rangeons la légende du fameux arbre à feuilles inscrites qui a tant intrigué le monde religieux et dont l'existence a été pendant si longtemps contestée.

Huc. T. II, page 113. «On l'a appelé *Koun boum*; de deux mots «thibétains qui veulent dire *dix-mille images*. Ce nombre fait allusion à l'arbre qui, suivant la légende, naquit de la chevelure de «*Tsong-Kaba* et qui porte un caractère thibétain sur chacune de ses «feuilles.

«Cet arbre existe encore. Au pied de la montagne où est bâtie «la lamaserie, et non loin du principal temple Bouddhique, est une «grande enceinte carrée formée par des murs en briques. Nous «entrâmes dans cette vaste cour et nous pûmes examiner à loisir l'arbre «merveilleux, dont nous avions déjà aperçu du dehors quelques branches. Nos regards se portèrent d'abord avec une averse curiosité sur «les feuilles, et nous fûmes consternés d'étonnement en voyant en «effet sur chacune d'elles des caractères thibétains très bien formés; «ils sont d'une couleur verte quelque fois plus foncée, quelque fois «plus claire que la feuille elle même. Notre première pensée fut de «soupçonner la supercherie des lamas, mais après avoir tout examiné «avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude. Les caractères nous parurent faire partie «de la feuille, comme les veines et les nervures; la position qu'ils «affectent n'est pas toujours la même; on en voit tantôt au sommet ou au milieu de la feuille, tantôt à sa base ou sur les côtés; «les feuilles les plus tendres représentent le caractère en rudiment «et à moitié formé; l'écorce du tronc et des branches, à peu près

«comme celle des platanes, est également chargée de caractères. Si
«on détache un fragment de vieille écorce, on aperçoit sur la nou-
«velle les formes indéterminées des caractères qui déjà commencent
«à germer; et, chose singulière, ils diffèrent assez souvent de ceux
«qui étaient par dessus. Nous cherchâmes partout, mais toujours
«vainement, quelque trace de supercherie; la sueur nous en montait
«au front. On sourira sans doute de notre ignorance, mais peu nous
«importe, pourvu qu'on ne suspecte pas la sincérité de notre rela-
«tion. L'arbre des dix-mille images nous parut très vieux, son tronc,
«que trois hommes pourraient à peine embrasser, n'a pas plus de
«huit pieds de hauteur.»

Ainsi le père Huc a vu lui-même l'arbre, il l'a touché, en a soulevé l'écorce, a examiné les feuilles à loisir et a dû reconnaître l'existence de caractères inscrits. Sa qualité de missionnaire devait pourtant lui donner intérêt à prendre en fraude les lamas. En outre, il n'était pas seul, il avait avec lui le père Gabet qui ne devait pas être moins prévenu. Enfin sa position dans le couvent de Kounboum lui donnait les moyens de satisfaire sa curiosité. Les deux prêtres regardèrent attentivement, vérifièrent, précisèrent les détails dans leur récit. La minutie qu'ils mettent à une description faite dans les conditions les plus favorables possibles semble devoir être une preuve de plus de l'existence de l'arbre merveilleux.

Maintenant ce témoignage est-il positivement contredit par celui des autres voyageurs qui ont cherché à se renseigner auprès des habitants du pays, ou qui sont même allés jusqu'à Kounboum? C'est ce qu'il me reste à examiner. Le lecteur sera ainsi complètement édifié.

Prjéwalsky, dont le guide avait autrefois fait partie du couvent de Kounboum, admet l'existence de l'arbre nommé, dit il, *Zan da moto* par les Mogols ¹⁾. Cet arbre, ajoute-t-il, appartient évidem-

1) p. 228.

ment aux essences propres au Kan-sou, car il vit en plein air et supporte par conséquent les intempéries de ce rude climat. Quant aux caractères, il les attribue à l'ingéniosité des lamas ou à la crédulité des fidèles. En tout cas, ajoute-t-il dans une note, il est peu séant pour le père Huc d'affirmer que l'alphabet thibétain est écrit sur les feuilles et qu'il a vu le miracle de ses propres yeux.

Le voyageur russe a peut-être de bonnes raisons pour être moins crédule que le missionnaire et trouver son récit peu séant. Il a seulement entendu parler de l'arbre de Kounboum, tandis que Huc y a séjourné trois mois. Son jugement est donc de peu de poids. Mais le suivant est plus intéressant.

En 1883, trois missionnaires belges, en mission au Kan-sou, les pères Guéluy, Van Hecke et Van Reeth, partirent de *Lan-tchou* en septembre, afin de visiter Kounboum, et en particulier de voir ce qu'il y avait de vrai dans la légende de l'arbre mystérieux. M. Guéluy a donné un récit de leur excursion dans une lettre écrite de *Soung-chou-tchouang*, le 13 X^{bre} 1883, et qui a été reproduite dans le «*Bulletin hebdomadaire illustré de l'œuvre de la propagation de la foi*», tome XVI, Janvier et Décembre 1884, p. 314—317.

D'un autre côté, nous devons à l'obligeance du supérieur des missions belges à S'heut la communication des notes inédites du père Van Hecke; nous y aurons recours plus loin. Le père Guéluy et ses compagnons ont vu l'arbre; ils en ont même vu 5; quatre sont ensemble dans une première cour; leurs têtes sont desséchées; l'écorce est rugueuse, les jeunes branches rappellent celles du cerisier; les feuilles sont moins rondes que celles du tilleul ¹⁾, et ressemblent plutôt à celles de l'abricotier; ni les feuilles ni l'écorce ne présentent de signes extraordinaires dans les nervures ou les couleurs. Les Pères s'en vont désappointés et désespérant de voir le

1) A qui Prijewalsky les comparait.

prodige, lorsque leur domestique, qui a pu causer avec les curieux, les avertit qu'ils ont fait fausse route: «ils ont vu *l'endroit primitif* et l'arbre qui y *végète*, mais pour voir le miracle il faut aller dans une autre pagode un peu plus bas...»

Les missionnaires suivent leur guide, et ayant pénétré dans l'édifice religieux, ils se trouvent en présence d'un arbre, de la même espèce que les 4 déjà vus, mais plus jeune et plus vigoureux. La tête est encore desséchée, et vers le haut on remarque cinq ou six trous dans le tronc sec (de 2 à 3 centimètres de diamètre). L'arbre porte des caractères sur quelques jeunes branches; ils sont d'une teinte café-chicorée; la plupart droits dans le sens de la branche; quelques uns transversaux; la supposition d'incisions doit être écartée; l'écorce est partout lisse, les caractères ne se voient plus au-dessus de la hauteur moyenne; telles sont les observations essentielles faites par le père Guéluy; il ajoute que les parterres de côté renferment chacun 3 sujets du même arbre, n'en différant que par la hauteur et par l'absence de caractères.

Un marchand chinois leur donne quelques détails sur la croissance et la floraison de l'arbre sacré, mais, dit-il, «il n'est plus maintenant au même endroit qu'autrefois, il était alors plus haut, «à la tour d'argent» ¹⁾.

En somme l'existence dans le monastère de Kounboum d'un arbre sacré, d'une essence différente ²⁾ des arbres des environs est le seul point sur lequel les missionnaires belges soient d'accord avec le père Huc.

Sur la disposition des caractères, sur celle des branches, sur l'âge, sur la frondaison, sur la couleur et l'odeur de l'écorce, sur

1) C'est là qu'avaient d'abord été les missionnaires et qu'ils avaient vu les arbres.

2) Note de M. Van Hecke: „J'attribuais l'état maladif et le dépérissement de ces arbres à leur vieillesse, et bien plus encore par ce que de pareils arbres ne se rencontrent pas dans les environs et, croissant ici en plein air, souffraient d'habiter un sol étranger.“

l'époque et la teinte des fleurs, sur la taille et la reproduction de l'arbre, il y a contradiction continuelle entre les deux récits.

«Faut-il en conclure, ajoute le père Van Hecke ¹⁾ que le père Huc nous a livré la description d'un arbre fictif, quelle utilité en aurait-il tiré quand il pouvait décrire celui que nous avons vu? Je conclus donc que le père Huc, ayant passé par Kounboun plus de 30 ans avant nous, l'arbre qu'il a vu aura péri et les lamas y ont substitué un autre. Comment ils s'y sont pris pour retenir la dévotion des pèlerins pour le nouvel arbre et comme quoi il y en a maintenant huit de la même espèce, c'est ce que je ne puis m'expliquer».

Il est évident que l'arbre n'est plus le même; quel intérêt aurait eu le père Huc à raconter autre chose que ce qu'il a constaté, à dire par exemple qu'il y avait un seul arbre s'il en avait vu quatre? D'ailleurs les lamas, qui craignaient si peu en 1844 de laisser examiner leurs prodiges, permettent à peine aux missionnaires de regarder; ils ne sont plus sûrs d'eux et se défient; le prodige n'est plus le même.

Cette opinion était celle d'un vieux lama de Batang qui avait été à Kounboun dans sa jeunesse; interrogé par Mgr. Biet, il aurait confirmé point par point le dire du père Huc.

Je ne citerai que pour mention l'opinion d'un autre chinois (traduit du père Guéluy, p. 72):

«*Ta-eul-cheu* (lamaserie de la Tour). Montagne célèbre consacrée à *Bouddha*; les *Si-Fan* donnent à la lamaserie qui y est construite le nom de *Kounboun*. Les tuiles en sont toutes parsemées d'or; le centre en est occupé par une tour d'argent (*yin-tha*). Cet endroit a été sanctifié par la présence de *Tsounk-Kaba* qui s'y réfugia autrefois, ce qui le rendit célèbre. Les lamas se partagent en

1) Notes manuscrites.

«jaunes et rouges; or *Tsoung-Ka-ba* fut le premier chef des lamas
 «jaunes. La tradition rapporte qu'à la naissance de *Tsoung-ka-ba*,
 «les secondines dont il était enveloppé furent enterrées en cet en-
 «droit. Il y crût ensuite un ficus religiosa ou arbre de *Bouddha*.
 «On dit que les feuilles de cet arbre forment en croissant des ca-
 «ractères thibétains ayant la propriété de guérir de toutes sortes
 «de maladies; quoique les habitants de la lamaserie ne sachent pas
 «la chose autrement que par la tradition, les Mongols et les Si-
 «*Fan* y ajoutent foi».

Et plus loin, dans ses notes sur cet ouvrage, le missionnaire ajoute, p. 85:

«Notre auteur chinois, quoique appartenant à un peuple crédule
 «et superstitieux, n'accorde évidemment pas foi à la fable accréditée
 «parmi les lamas».

Dans la discussion précédente j'ai tenu à mettre sous les yeux du lecteur les différents arguments que j'ai pu trouver pour ou contre l'existence de l'arbre mystérieux de *Koun-boum*. Je ne prétends pas chercher à donner une explication du fait, ce serait peut-être difficile; je désire seulement montrer, en invoquant le témoignage des voyageurs les plus compétents sur cette question, que le père Huc a le droit de demander «qu'on ne suspecte pas la sincérité de sa relation» ¹⁾.

1) Ayant mis en Sicile la dernière main à cet article, j'ai profité de mon séjour dans cette île pour aller visiter à *Syracuse* la fontaine *Cyanée* et les célèbres papyrus sauvages. Or comme notre guide, voulant nous donner des explications sur la fabrication du papier chez les anciens, s'étoit mis à couper en bandes dans le sens de la longueur, le bas de la tige, d'une de ces plantes aquatiques, je fus étonné de remarquer dans les tranches obtenues, en travers des fibres, de petits traits dans lesquels avec un peu de bonne volonté on eût pu retrouver des caractères tures, sanscrits ou thibétains (on sait que les caractères thibétains comme les sanscrits, dont ils se rapprochent, sont fort simples, n'étant formés souvent que par une simple courbe). — Ce fait observé dans les papyrus me fit songer à l'arbre de *Koun-boum*. Encore une fois, je n'ai pas assez de renseignements sur ce dernier pour essayer d'en donner une explication. Je désire seulement émettre une supposition. Peut-être pourrait on accepter le prodige de cet arbre sans faire intervenir de miracle ni de subter-

Nous allons aborder la 2^e catégorie des prodiges racontés par Huc, ceux qu'il décrit par ouï-dire, (Huc I. 1, p. 321). « Nous allons tous à *Rache Tchurin* nous répondit-il avec un accent plein de dévotion. — Une grande solennité sans doute vous appelle à la lamaserie? — Oui, demain doit-être un grand jour: un lama *Bokte*

fuge; il est possible que les feuilles et l'écorce portent des signes naturels qui, aux yeux d'un croyant, représenteraient des lettres thibétaines. Les personnes désireuses de pousser plus loin l'étude relative à l'arbre de *Koun-boum* ne devront pas oublier que chez nous aussi, beaucoup de plantes présentent des particularités auxquelles les gens naïfs rattachent souvent des légendes qui pourraient à juste titre étonner un voyageur, étranger aux coutumes et aux croyances du pays. Supposez qu'à un Chinois ou à un Japonais, n'ayant aucune notion de botanique, on raconte une légende relative à certaines de nos fougères, et qu'ensuite, faisant une section dans la racine de cette plante, on lui montre l'image de l'aigle impérial, n'aura-t-il pas assurément le droit de ressentir une stupéfaction semblable à celle qu'éprouva le *Père Huc* à la vue de l'arbre mystérieux?

Il serait peut-être encore bon de rappeler ici cette fleur où l'on retrouve les instruments de la passion, ou ces haricots blancs du Poitou, marqués d'un point rouge, disent les paysans, depuis qu'on a jeté une hostie dans le champ où ils poussaient.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur cette question, mais j'aurais peur de me laisser entraîner hors du cadre que je me suis tracé; que le lecteur me pardonne de lui avoir fait part des quelques réflexions que m'a suggérées une promenade au milieu des papyrus; peut-être en le mettant sur la voie d'une explication possible du prodige de *Koun-boum*, présenteront-elles quelque intérêt aux yeux des gens désireux d'approfondir les miracles ou les faits, soi disant tels de la religion Bouddhique.

Bien que la légende relative à la licorne ne me semble pas se rattacher directement à la matière que nous traitons ici, je crois ne pas devoir la passer sous silence. On peut reprocher au missionnaire, qui quoique observateur, n'a rien du naturaliste, de s'être prononcé trop catégoriquement sur ce sujet. La description qu'il donne de l'animal semble se rapprocher de celle de l'antilope *Hodgsonii*, maintenant bien connue, mais qui porte deux cornes. C'est l'*Orongo* des mongoles, le *Zo* des thibétains, le *snow-antilope* des anglais de l'Inde. Au *Thibet*, comme en *Chine* et au *Japon*, on parle de la *Licorne*. Un *Améen* thibétain que nous avons interrogé au sujet du *Sérou* (Licorne) nous a répondu en avoir vu une tête chez le grand Lama; pressé de questions, il nous a avoué qu'elle venait de *Calcutta* (*Golghata*), et dans sa description nous avons reconnu celle du *Rhinocéros*. D'un autre côté à *Ta-tien-lou*, le père *Giraudot* nous a raconté en avoir causé à *Yerkalo* avec un charpentier, ancien chasseur. Celui-ci lui aurait dit qu'il avait vu à *Tsiampo* une peau de Licorne de la taille d'une antilope. En traversant le pays des *Kham* que *Huc* semble regarder comme l'habitat du *Sérou*, non seulement nous n'avons pas vu de peau, mais nous n'en n'avons pas entendu parler. On peut supposer qu'une monstruosité accidentelle dans la disposition des cornes de l'antilope, comme il s'en produit chez nos chevreuils, a donné lieu à la légende de la Licorne. [Comparez mon *Uranographie chinoise*, p. 586—588. G. Schlegel.]

« fera éclater sa puissance; il se tuera sans pourtant mourir. — »
« Nous comprîmes à l'instant le genre de solennité qui mettait ainsi
« en mouvement les *Tartares des Ortous*. Un Lama devait s'ouvrir
« le ventre, prendre ses entrailles et les placer devant lui, puis rentrer
« dans son premier état. Ce spectacle, quelque atroce et quelque dé-
« goûtant qu'il soit, est néanmoins très commun dans les lamaserie
« de la Tartarie. Le *Bokte* qui doit faire éclater sa puissance, comme
« disent les Mongols, se prépare à cet acte formidable par de longs
« jours de jeûne et de prières. Pendant ce temps il doit s'interdire
« toute communication avec les hommes et s'imposer le silence le
« plus absolu. Quand le jour fixé est arrivé, toute la multitude des
« pèlerins se rend dans la grande cour de la lamaserie, et un grand
« autel est élevé sur le devant de la porte du temple. Enfin le *Bokte*
« paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule,
« va s'asseoir sur l'autel, et détache de sa ceinture un grand coute-
« las qu'il place sur ses genoux. A ses pieds, de nombreux lamas
« rangés en cercle commencent les terribles invocations de cette af-
« freuse cérémonie. A mesure que la récitation des prières avance,
« on voit le *Bokte* trembler de tous ses membres et entrer graduel-
« lement dans des convulsions frénétiques. Les lamas ne gardent
« bientôt plus de mesures; leurs voix s'animent, leur chant se pré-
« cipite en désordre, et la récitation des prières est enfin remplacée
« par des cris et des hurlements. Alors, le *Bokte* rejette brusquement
« l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa ceinture, et saisissant
« le coutelas sacré s'entr'ouvre le ventre dans toute sa longueur.
« Pendant que le sang coule de toute part, la multitude se pros-
« terne devant cet horrible spectacle et on interroge ce frénétique
« sur les choses cachées, sur les événements à venir, sur la destinée
« de certains personnages. Le *Bokte* donne à toutes ces questions
« des réponses, qui sont regardées comme des oracles par tout le monde.

« Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins se trouve sa-

«tisfaite, les lamas reprennent avec calme et gravité la récitation
 «de leurs prières. Le *Bokte* recueille dans sa main droite du sang
 «de sa blessure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus, et le
 «jette en l'air en poussant une grande clameur. Il passe rapidement
 «la main sur la blessure de son ventre, et tout rentre dans son état
 «primitif sans qu'il lui reste la moindre trace de cette opération
 «diabolique, si ce n'est un extrême abattement. Le *Bokte* roule de
 «nouveau son écharpe autour de son corps, récite à voix basse une
 «courte prière, puis tout est fini, et chacun se disperse, à l'excepti-
 «on des plus dévots qui vont contempler et adorer l'autel ensang-
 «lanté que vient d'abandonner le saint par excellence».

Que des lamas s'ouvrent le ventre, il n'y a à cela ^rien d'im-
 possible. L'attitude de ceux qui entourent le *Bokte* rappell^e celle des
 convulsionnaires au siècle dernier, des derviches tourneur^s ou hur-
 leurs en *Egypte*, de certains *fakirs* aux Indes. C'est un état physique
 connu et expliqué, et qui dans les lamaserie n'est pas rare.

«A *Ta-tsien-lou*, nous racontait *M^{gr}. Biet*, dans les processions
 «religieuses, on voit parfois un python (sorcier). Ordinairement, il
 «n'accompagne pas la procession de son plein gré; il doit être traîné
 «de force, et lorsqu'il entre en convulsions, il faut 4 ou 5 hommes
 «pour le retenir».

Le sujet qui se trouve dans cet état peut supporter des blessu-
 res, que souvent il ne sent même pas. — C'est encore le cas des
 hystériques et des cataleptiques.

Dans la plupart des religions, le fanatisme peut amener les mêmes
 horreurs; il n'est pas rare encore maintenant de voir à *Bénarès* des
Fakirs qui ont un ou les deux bras enkylosés, gardant une même
 position; d'autres couchent sur un lit de clous; quelques uns passent
 des années sur une terrasse de bambou, ayant à peine un mètre carré;
 jadis, lors des grandes processions, les fanatiques se faisaient écraser
 sous les roues des chars. Tout le monde a vu récemment les *Aïs-*

saouas manger du feu, lécher du fer rougi, ou se traverser le bras avec une aiguille.

Ce que nous admettons difficilement, sans toutefois vouloir rien nier, c'est que le «Bokte» ferme et cicatrise sa plaie en soufflant.

Dans le cas dont nous nous occupons, on peut faire deux suppositions.

Ou bien, l'opérateur est de bonne foi, et s'ouvre le ventre réellement; quelque minutes après, il aura encore la force de remettre ses entrailles en place et de s'éloigner; il attendra peut-être alors longtemps que sa plaie guérisse. Le lecteur peut s'étonner que je suppose le lama encore capable de replacer ses entrailles et de s'éloigner, une telle énergie est pourtant admissible. Au Japon, où s'ouvrir le ventre (*hara-kiri*) était une coutume si ordinaire, il n'était pas rare de voir le moribond tremper une plume dans son sang et écrire une pièce de vers.

Au milieu de ce siècle-ci, on se rappelle la mort de ce soldat japonais qui, armé d'un sabre à deux mains, avait tué plusieurs Européens dans les rue de *Tokio*. Condamné à mort, il obtint la permission de s'ouvrir le ventre. Il avait gardé jusqu'au dernier moment la haine de l'Européen, et sur le point d'expirer, apercevant le consul d'Angleterre qui assistait à ce spectacle, il rassembla encore assez de force pour arracher une partie de ses propres entrailles et les jeter aux pieds de l'Anglais comme la dernière marque de son mépris.

Il se peut aussi (et j'inclinerais à penser que c'est ce qui se passe le plus souvent) que le «Bokte» trompe les assistants, et feigne de s'ouvrir le ventre en crevant une vessie pleine de sang, ou en employant tout autre procédé semblable.

C'est encore au Japon que je reporte le lecteur, et je le prierai de me suivre au théâtre; là, plus que dans un autre pays, le spectateur demande l'illusion la plus complète de la réalité. J'ai assisté

moi même à une pièce dont le dénouement était le *hara-kiri* du héros. Celui-ci venait s'asseoir sur le devant de la scène; il tirait son sabre qu'il aiguisait sur une pierre et coupait des morceaux de bois pour essayer la lame; puis il relevait sa robe, mettant son ventre à nu. Il arrêtait la garde du sabre contre un obstacle, pour l'empêcher de glisser; puis le redressant contre lui, il s'appuyait le ventre sur la pointe. On voyait la lame entrer peu à peu, le sang couler à flot, dégoûter sur ses jambes, ruisseler dans ses mains, s'épandre autour de lui, formant une petite mare. En même temps que son visage pâlisait, il marquait les plus affreuses souffrances, ses yeux se tournaient pour ne montrer que le blanc, et après avoir donné pendant quelques minutes l'illusion de la plus horrible réalité, il tombait au milieu des râles et des hoquets de la mort.

Transportez cet acteur ailleurs que sur des planches, placez le à une certaine distance de l'assistance, et demandez lui de jouer son rôle; personne ne se doutera qu'il y a là une supercherie.

On ne doit pas non plus oublier à quel genre d'assistance les lamas avaient à faire: la plus bête, la plus naïve, la plus crédule.

(Huc I, 1, p. 324). « Nous avons connu un Lama qui au dire
« de tout le monde remplissait à volonté un vase d'eau au moyen
« d'une formule de prière. Nous ne pûmes jamais le résoudre à
« tenter l'épreuve en notre présence. Il nous disait que n'ayant pas
« les mêmes croyances que lui, ses tentatives seraient non seule-
« ment infructueuses, mais encore l'exposeraient peut-être à de
« graves dangers. Un jour, il nous récita la prière de son « Sié-fa »
« comme il l'appelait. La formule n'était pas longue, mais il nous
« fut facile d'y reconnaître une invocation directe à l'assistance du
« démon: « Je te connais, tu me connais, disait-il. Allons, vieil
« ami, fais ce que je te demande. Apporte de l'eau et remplis ce

«vase que je te présente. Remplir un vase d'eau, qu'est ce que
«c'est que cela pour ta grande puissance? Je sais que tu fais payer
«bien cher un vase d'eau; mais n'importe; fais ce que je te de-
«mande et remplis ce vase que je te présente. Plus tard, nous
«compterons ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te
«revient».

«Il arrive quelquefois que ces formules demeurent sans effet;
«alors la prière se change en imprécations et en injures contre ce-
«lui qu'on invoquait tout à l'heure».

Qu'il me soit permis de rapprocher de ce dernier fait dont
parle Huc, une histoire assez semblable qui nous a été racontée
aux Indes.

Un missionnaire belge Jésuite, que nous avons rencontré aux
Sonderbands, me disait avoir souvent défié les fakirs, afin de pou-
voir les convaincre d'imposture et montrer aux gens trop crédules
qu'ils avaient tort de croire en leurs sorciers. — «J'ai pu, me di-
«sait le missionnaire, arriver à comprendre bien des tours; un seul
«m'a toujours paru incompréhensible et j'ai évité de le redemander,
«de peur que les assistants ne riassent de l'impossibilité où j'étais
«de l'expliquer. — Le sorcier prenait avec la main une poignée
«de sable; pressant ce sable, au dessus d'un verre vide, il le rem-
«plissait d'eau à mesure que sa main se vidait; faisant l'inverse,
«il prenait le verre d'eau, et le renversait dans sa main; celle-ci
«se trouvait alors remplie de sable. Cette transformation du sable
«en eau et vice-versa rappelle le miracle du verre d'eau dont
«parle *Huc*».

S'ouvrir le ventre d'un coup de couteau et le refermer en re-
cueillant de son propre sang et en soufflant dessus, remplir d'eau
un verre vide par le seul effort de sa volonté, ce sont des faits
qui doivent sembler au lecteur bien extraordinaires, et pourtant, on

ne peut faire au père Huc un reproche de les raconter, ni même d'y croire. Dans tous les pays et dans toutes les religions, il se passe parfois des phénomènes que les sens perçoivent, mais que la raison ne peut comprendre. Des prodiges semblables sont assez communs dans l'Inde.

Quiconque a feuilleté des récits de voyage aux Indes et particulièrement des études sur les Fakirs et la religion des Brahmanes, aura lu la description de prodiges bien autrement inadmissibles que ceux mentionnés par Huc et qui d'ailleurs ont déjà été rapprochés de ceux qui nous occupent.

Nombre d'écrivains sérieux, surtout en Angleterre MM. Crooks Hugghens, Cox et d'autres, se sont occupés de ces questions. — Nous renvoyons à leurs travaux les lecteurs désireux d'être plus renseignés, il ne nous appartient pas d'aborder une discussion qui nous éloignerait de notre sujet; nous avons seulement essayé de montrer que le père Huc ne doit pas être traité de romancier pour avoir raconté des faits de l'ordre de ceux dont nous avons parlé, quelque extraordinaires qu'ils puissent paraître.

Conclusion.

Les récits de voyage du père Huc ne sont donc ni l'œuvre d'un ignorant, ni celle d'un romancier; ils ont été écrits par un homme qui non seulement a beaucoup vu, mais qui sait aussi reproduire ce qu'il a vu; c'est que Huc possède au premier degré les qualités qui d'un simple narrateur font un artiste, et alors même qu'il produit les effets de lumière ou de couleur les plus inattendus, il reste simple et naturel; car avant tout, il est sincère. Aussi, il attache le lecteur à son récit, l'entraîne à sa suite en se dévoilant entièrement à lui; il le fait vivre de sa vie, lui fait prendre part

à ses conversations, lui laisse ses impressions, grave dans son esprit ses propres souvenirs. Pas plus que Huc, le lecteur n'oubliera l'aspect de la caravane dont faisait partie le missionnaire lorsqu'il quitta le *Koukou Nor*.

(Huc p. 198). «Les cris plaintifs des chameaux, les grognements des bœufs à long poil, les hennissements des chevaux, les clameurs et les chansons bruyantes des voyageurs, les sifflements aigus que faisaient entendre les lakto pour animer les bêtes de somme, et par dessus tout, les cloches innombrables qui étaient suspendues au cou des *Yacks* et des chameaux, tout cela produisait un concert immense, indéfinissable, et qui bien loin de fatiguer semblait au contraire donner à tout le monde du courage et de l'énergie».

Le lecteur croit entendre résonner à ses oreilles le murmure produit par cette masse d'hommes et d'animaux. Et plus loin, lorsque Huc aura traversé le *Pouhain-Gol*, on ne pourra s'empêcher de rire avec lui en voyant l'état piteux des animaux de charge à demi emprisonnés dans les glaçons.

(Huc p. 200). «Quand la caravane reprit sa marche accoutumée, elle présentait une aspect vraiment risible: Les hommes et les animaux étaient plus ou moins chargés de glaçons. Les chevaux s'en allaient tristement, et paraissaient fort embarrassés de leur queue qui pendait tout d'une pièce, raide et immobile comme si on l'eût faite de plomb, et non de crins. Les chameaux avaient la longue bourre de leurs jambes chargées de magnifiques glaçons qui se choquaient les uns les autres avec un bruit harmonieux. Cependant, il était visible que ces jolis ornements étaient peu de leur goût, car ils cherchaient de temps en temps à les faire tomber en frappant rudement la terre de leurs pieds. Les bœufs à longs poils étaient de véritables caricatures; impossible de se figurer rien de plus drôle: ils marchaient les jambes écartées et

«portaient péniblement un énorme système de stalactites qui leur
«pendaient sous le ventre jusqu'à terre. Ces pauvres bêtes étaient
«si informes, et tellement recouvertes de glaçons, qu'il semblait
«qu'on les eût confits dans du sucre candi».

A *Lhaça*, dans la pièce décorée par le missionnaire du nom de cuisine, nous avons envie de donner un coup de main à *Samdadchiemba* et de l'aider à faire cuire son bœuf pour en réclamer une tranche à notre tour.

(Huc p. 294). «L'heure du dîner étant venue, nous nous mîmes
«à table, ou plutôt nous demeurâmes accroupis à côté de notre
«foyer et nous découvrîmes la marmite où bouillait depuis quelques
«heures une bonne tranche de bœuf grognant. Samdadchiemba, en
«sa qualité de majordome, la fit monter à la surface du liquide
«au moyen d'une large spatule en bois, puis la saisit avec ses
«ongles et la jeta précipitamment sur un bout de planche où il la
«dépêça en trois portions égales. Chacun mit sa ration dans son
«écuelle, et à l'aide de quelques petits pains cuits sous la cendre,
«nous commençâmes tranquillement notre repas, sans trop nous
«préoccuper des escroqueries des mouchards».

Mais il ne nous viendra pas à l'idée de suivre le missionnaire sur la «montagne des esprits». Nous nous sentirons bien dans un bon fauteuil, au coin du feu, pour lire l'exposé des dangers qu'il court:

(Huc p. 423). «Elle (la montagne des esprits *Lha-Ri*) s'élevait
«devant nous comme un immense bloc de neige où les yeux
«n'apercevaient pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, pas un
«point noir, qui vient rompre l'uniformité de cette blancheur
«éblouissante. Ainsi qu'il avait été réglé, les bœufs à long poil,
«suivis de leurs conducteurs, s'avancèrent les premiers, marchant

« les uns après les autres, puis tous les cavaliers se rangèrent en
« file sur leur trace, et la longue caravane, semblable à un gigan-
« tesque serpent, déroula lentement ses grandes spirales sur les flancs
« de la montagne. D'abord, la pente fut peu rapide; mais nous
« trouvâmes une si affreuse quantité de neige que nous étions me-
« nacés à chaque instant d'y demeurer ensevelis. On voyait les
« bœufs placés à la tête de la colonne avançant par soubresauts,
« cherchant avec anxiété à droite et à gauche les endroits les moins
« périlleux, quelquefois disparaissant tout à fait dans des gouffres et
« bondissant au milieu de ces amas de neige mouvants, comme de
« gros marsouins dans les flots de l'océan. Les cavaliers qui fer-
« maient la marche trouvaient un terrain plus solide. Nous avançons
« pas à pas dans un étroit et profond sillon, entre des murailles de
« neige qui s'élevaient au niveau de notre poitrine. Les bœufs à long
« poil faisaient entendre leur sourd grognement, les chevaux hale-
« taient avec grand bruit, et les hommes, afin d'exciter le courage
« de la caravane, poussaient tous ensemble un cri cadencé semblable
« à celui des mariniers quand ils virent au cabestan. Peu à peu,
« la route devint tellement rude et escarpée, que la caravane pa-
« raissait comme suspendue à la montagne. Il ne fut plus possible
« de rester à cheval. Tout le monde descendit, et chacun se cram-
« ponnant à la queue de son coursier, on se remit en marche avec
« une nouvelle ardeur. Le soleil brillait de tout son éclat, dardant
« ses rayons sur ces vastes entassements de neige, et en faisait
« jaillir d'innombrables étincelles dont le scintillement éblouissait
« la vue. Heureusement, nous avions les yeux abrités sous les
« inappréciables lunettes dont nous avait fait cadeau le *Dhéba de*
« *Ghiamda* ».

Nous le suivrons plus volontiers sous ces grands pins chargés
de lichen, où il doit faire si bon se promener et rêver.

(Huc p. 500). «Les branches et les troncs de ces grands arbres
«sont recouverts d'une mousse épaisse qui se prolonge en filaments
«extrêmement déliés. Quand cette mousse filandreuse est récente,
«elle est d'une jolie couleur verte; mais lorsqu'elle est vieille, elle
«est noire et ressemble exactement à de longues touffes de cheveux
«sales et mal peignés. Il n'est rien de monstrueux et de fantasti-
«que comme ces vieux pins qui portent un nombre infini de lon-
«gues chevelures suspendues à leurs branches».

Ecrivain sincère, Huc devient parfois réaliste (s'il convient d'appeler ainsi celui qui dit ce qu'il voit); il n'a pas peur de vous faire entrer dans les moindres détails; il tient à préciser.

Dans l'auberge, il remarque la «grosse lanterne rouge qu'un soldat suspend à une cheville plantée dans le mur»; ailleurs (p. 460), il rencontre une petite troupe de voyageurs qui présentaient un tableau plein de poésie. «La marche était ouverte par une femme «thibétaine à califourchon sur un grand âne, et portant un tout «jeune enfant solidement attaché sur son dos avec de larges lanières «en cuir; elle trainait après elle par un long licou un cheval bâté «et chargé de 2 caisses oblongues qui pendaient symétriquement «sur ses flancs. Ces deux caisses servoient de logement à deux en- «fants dont on apercevait les figures rieuses et épanouies étroite- «ment encadrées dans de petites fenêtres. La différence d'âge de ces «deux enfants paraissait peu notable».

L'âne était grand, l'enfant était attaché avec des lanières de cuir larges; les caisses étaient oblongues, etc. . . . Il est impossible de se montrer plus scrupuleux sur la précision des détails.

Huc remarque la pierre ficelée sous une des boîtes; il tire de ce fait une remarque judicieuse:

«Cependant, il fallait qu'ils ne fussent pas tous deux de la

«même pesanteur; car pour établir entre eux un juste équilibre, on avait été obligé de ficeler un gros caillou au flanc de l'une de ces caisses».

Il n'est pas jusqu'au chien qui ne mérite une mention; trois coups de pinceau de l'artiste suffisent à le peindre: «Enfin, un énorme chien à poil roux, au regard oblique, et d'une allure pleine de mauvaise humeur, fermait la marche de cette singulière caravane».

D'ailleurs, si Huc excelle à peindre les hommes avec qui il vivait et dont il comprenait la langue, il semble s'être entendu aussi avec les animaux, il les a bien regardés, et a su souvent ce qu'ils pensaient. Il nous montre un Yak approchant d'un glacier.

(Huc p. 426). «On fit passer les animaux les premiers, d'abord les bœufs et puis les chevaux. Un magnifique bœuf à long poil ouvrit la marche; il avança gravement jusque sur le bord du plateau; là, après avoir allongé le cou, flairé un instant la glace, et soufflé par ses larges naseaux quelques épaisses bouffées de vapeur, il appliqua avec courage ses deux pieds de devant sur le glacier et partit à l'instant comme s'il eut été poussé par un ressort. Il descendit les jambes écartées, mais aussi raides et immobiles que si elles avaient été de marbre. Arrivé au bout du glacier, il fit la culbute et se sauva grognant et bondissant à travers des flots de neige».

En lisant ce récit, n'avons-nous pas partagé la crainte de l'animal, et n'avons-nous pas éprouvé une sorte de soulagement à le voir en bas et hors de danger?

Le sentiment de plaisir qu'un lecteur quelconque peut trouver à suivre le père Huc à travers les péripéties de son voyage, personne ne l'éprouve plus vivement que nous. A chaque page de son

récit, nous sommes en pays de connaissance, nous admirons des paysages déjà vus, nous assistons à des scènes qui nous sont familières. —

Ce sont les Yaks pris dans la glace au passage d'une rivière; les hommes noirs venant saluer en tirant la langue et se grattant l'oreille avant d'offrir une «écharpe de félicité»; après Tchang-ka, nous compterons le long de la route les rangées de grands obos en marbre blanc venus de loin, ou bien à Ly-tang, nous retrouverons sur les têtes des femmes les mêmes plaques d'argent circulaires que nous avons vues; partout nous reconnaitrons les mêmes mandarins chinois arrogants ou ridicules devant leurs inférieurs, humbles, rampants en présence de ceux qu'ils craignent: toujours insupportables.

Et nous serons heureux, si notre témoignage peut contribuer, si peu que ce soit, à accroître la réputation de sincérité, qu'a mérité le récit du Père Huc, c'est-à-dire, le récit d'un des voyages les plus extraordinaires accomplis en Asie depuis Marco Polo.

Il ne nous reste plus qu'à remercier le lecteur qui a eu la patience de nous suivre jusqu'ici, et à lui donner en le quittant un conseil: c'est, s'il ne connaît pas les récits du Père Huc, de les lire, et s'il les a déjà lus, de les relire, car pour citer les dernières lignes des «Souvenirs de voyage en Tartarie et au Thibet»:

(Huc p. 514). «Ce n'est pas qu'on manque d'écrits concernant «la Chine et les Chinois. Le nombre des ouvrages qui ont paru «ces dernières années en France, et surtout en Angleterre, est «vraiment prodigieux. Mais il ne suffit pas toujours du zèle de «l'écrivain, pour faire connaître des contrées où il n'a jamais mis «le pied. Ecrire un voyage en Chine après quelques promenades «aux factoreries de *Canton* et aux environs de *Macao*, c'est peut-

«être s'exposer beaucoup à parler de choses qu'on ne connaît pas
«suffisamment.

«Quoiqu'il soit arrivé au savant orientaliste J. Klaproth, de
«trouver l'archipel *Potocki* sans sortir de son cabinet, il est en
«général assez difficile de faire des découvertes dans un pays sans
«y avoir pénétré».

Notes.

Il m'a paru intéressant à propos du Père Huc de citer ici l'opinion émise par un voyageur qui a récemment visité une partie des contrées jadis parcourues par le missionnaire, M. Rockill.

Dans son intéressant volume, *Land of Lamas*, je trouve, page 125, à propos du passage du Pouhain gol :

«Huc nous a laissé dans ses «Souvenirs» (II. 202) un récit très «graphique» quoique peut-être emballé du danger et de la peine que lui et sa caravane éprouvèrent en passant cette rivière (Pouhain gol). Le lit avait environ $\frac{3}{4}$ de mille de large, où j'y passais, mais le courant n'avait pas plus de 40 pieds de large et 2 de profondeur. Il est, quoiqu'il en soit, très probable, qu'il y a 45 ans le lit étoit beaucoup plus large, comme le sable et le gravier sur la rive gauche le prouvent, et qu'à la saison où Huc traversa la rivière (fin d'Octobre), il y avait beaucoup plus d'eau que lorsque je la vis. Il me fut dit par de nombreux voyageurs à *Lusar* et à *Taukar*, que le passage de cette rivière étoit souvent effectué avec beaucoup de difficulté; l'un d'eux même m'assura qu'il fut retenu une fois pendant 3 jours, essayant de faire passer sa caravane de Yaks sur la glace demi fondue. On doit ces remarques précédentes à la bonne renommée du Père Huc, dont la véracité en cette matière a été contestée par le colonel Prjéwalsky, et qui a été attaqué si violemment, que plus d'une personne a douté que lui et Gabet aient jamais mis le pied au Tibet, pour ne rien dire de Lhasa».

«Indubitablement, ce fut de mémoire, plusieurs années après que les événements se furent passés, que Huc écrivit son ouvrage, et tandis que *jamais*, autant que je sache, il n'*invente*, il embellit souvent, comme par exemple. dans le récit cité plus tard, de son passage à travers le *Hsiao-hsia* (la gorge près de Hsi-ning) ¹⁾.

1) Voyez p. 50. Je suis heureux de trouver ce qui suit dans l'ouvrage du colonel Mark Bell «La grande route commerciale de l'Asie centrale». Proc. Roy Geog. Soc. XII, 69, «Prjéwalsky a, je pense, jeté trop hâtivement du discrédit sur les ouvrages de ce jésuite «(lazariste) de talent, à la compétence des remarques et à l'exactitude des observations duquel «je désire rendre hommage toutes les fois que et partout où je pourrai en témoigner».

Quoiqu'il en soit, ses notes sur le peuple, ses habitudes et coutumes, sont invaluables, et tandis que beaucoup de ses *explications* de termes et de coutumes ne sont pas exactes, elles sont, du moins la plus grande partie, généralement acceptées par le peuple du pays auquel elles se rapportent. En somme son ouvrage ne peut être trop estimé, et s'il avait été convenablement édité et accompagné de notes explicatives, des accusations telles que celles formulées contre lui par le colonel Prjéwalsky n'auraient jamais pu s'accréditer dans le public.

Page 67, au sujet du monastère de Kounboun :

« Quoique je ne vis le trésor du couvent et les « arbres blancs de bois de sandal » que plus tard, je les décrirai ici. Dans une petite cour entourée de hautes murailles, se dressent 3 arbres d'environ 25 à 30 pieds de haut, un mur plus bas entourant le sol autour de leurs racines. Ce sont les fameux arbres de *Kounboun*, ou plutôt l'arbre, car celui du centre seulement est très vénéré, parce que sur ses feuilles apparaissent les contours du portrait de *Tsong-k'apa*. Les arbres sont probablement, comme suppose Kreitner, des lilas (*philadelphus coronarius*); ceux qui sont là, sont une seconde croissance, les vieilles souches étant encore visibles.

« Par malheur il n'y avait pas de feuilles sur l'arbre quand je le vis; et sur l'écorce, qui en beaucoup de places étoit entournée comme de l'écorce de bouleau ou de cerisier, je ne pus distinguer d'empreinte d'aucune sorte, quoique Huc dit que les images (de lettres Thibétaines, non des images de Dieu) étaient visibles sur elle. Les lamas vendent les feuilles, mais celles que j'achetai, étaient si abimées qu'on ne pouvait rien distinguer dessus. J'ai appris pourtant des Mahométans que sur les feuilles vertes, ces contours d'images étaient clairement visibles. Il est digne de remarque, que tandis que Huc trouva des lettres de l'alphabet Thibétain sur les feuilles de cet arbre fameux, on voit maintenant seulement des images de *Tsong-k'apa* (ou Bouddah?). Il serait intéressant d'apprendre la cause de ce changement ».

LA CONDITION POLITIQUE DES CHINOIS AUX INDES NÉERLANDAISES

PAR

J. J. MEIJER.

(Continué de la page 32.)



b. Contribution personnelle.

Cet impôt ¹⁾, auquel sont assujettis les européens et les orientaux étrangers, est levé selon les bases suivantes:

1°. le loyer des maisons et des bâtiments et territoires, qui en dépendent;

2°. la valeur des meubles et des voitures;

3°. le nombre des chevaux.

La contribution est fixée à 5%, par an, du prix du loyer annuel; à 2% de la valeur des meubles et des voitures; à 6 florins par cheval, quand le contribuable en a deux; — pour chaque cheval, en plus, la contribution augmente dans une proportion, qui porte la contribution pour le septième cheval et chaque cheval en plus, à vingt florins par an.

L'impôt ne frappe pas les parties de maisons ou de bâtiments annexes, servant à l'exercice du métier ou de la profession assujettis

1) Bulletin des lois de 1878 N°. 349 et de 1881 N°. 44.

à l'impôt des trafics, les maisons d'école, les établissements de bienfaisance et d'utilité générale, reconnus par l'État.

Le chef de province établit des tarifs, indiquant le rapport du loyer à la valeur des meubles et des voitures.

La valeur des meubles et des voitures sera calculée selon ces tarifs.

La quote contributive est fixée chaque année d'après la déclaration des contribuables indiquant le loyer ou prix de location de la maison et des bâtiments et territoires, qui en dépendent et le nombre des chevaux.

Si le contribuable croit qu'une partie de son habitation ou des bâtiments, qui en dépendent, doit être exempté d'impôts, il peut réclamer.

Si le contribuable n'accepte pas l'application des tarifs, et s'il demande l'estimation des experts, il doit le mentionner formellement dans sa déclaration. Dans ce cas il déclarera le nombre de ses voitures.

L'inventaire estimatif est fait aux frais du contribuable par trois experts, nommés par le chef de province et suivant un tarif fixé par le gouverneur général.

L'impôt est exigible en cinq termes égaux.

Les dates d'échéance sont: le 1 Avril, le 1 Juin, le 1 Août, le 1 Octobre et le 1 Décembre, avec délai de sursis jusqu'au 14 de chacun des mois d'échéance.

Passé ce délai, tout contribuable en retard est passible d'une amende.

c. Accise sur les distillations indigènes.

L'accise sur les distillations indigènes, établie en 1873 ¹⁾, a remplacé la ferme sur l'arac.

1) Bulletin des lois de 1873 N°. 35.

Ce sont principalement les Chinois, qui préparent ces distillations pour l'exportation.

Le droit d'accise est fixé à 40 florins par hectolitre, contenant 50 litres d'alcool à 15° Celsius.

Dans Java et Madoura les Chinois consomment peu d'arac, les produits du droit sur la consommation sont peu importants.

Nous verrons ci-dessous, que la ferme sur l'arac existe encore dans les possessions hors de ces deux îles.

d. Accise sur le tabac.

Un droit d'accise est établi sur le tabac chinois, importé dans l'île de Bornéo.

Il est fixé à 6 florins par 100 kilogrammes, dans la division occidentale et à 6½ florins par 100 kilogrammes, dans la résidence de la division méridionale et orientale ¹⁾.

Dans quelques résidences de l'île de Java, la perception des droits d'entrée sur le tabac chinois est affermée.

Voir ci-dessous les contributions affermées.

e. Licences pour les jeux de hasard.

En dehors des trois capitales de Java: Batavia, Semarang et Sourabaya, le chef de division peut accorder, à des Chinois bien famés et sur leur demande, des licences pour l'établissement de jeux de hasard ²⁾.

Pour chaque jour ou 24 heures de permission accordée, les concessionnaires verseront, d'avance, dans la caisse du gouvernement:
dans les capitales de provinces et de divisions 100 florins;
autre part 50 florins.

1) Bulletin des lois de 1857 N°. 5.

2) Bulletin des lois de 1851 N°. 25, de 1880 N°. 53 et de 1882 N°. 260.

Les licences mentionneront quelles sortes de jeux seront mis en pratique.

Aucun Chinois ne peut prendre part aux jeux de hasard avant l'âge de 15 ans révolus.

Il y a interdiction absolue pour les autres nationalités d'y prendre part directement ou indirectement.

Toute contravention à ces prescriptions et aux instructions de l'ordonnance est punie d'amendes sévères.

Droits de perception concédés par fermage sur enchère.

1. La ferme de l'opium.

Le droit exclusif de la vente d'opium préparé est affermé dans toutes les provinces des Indes Néerlandaises.

Dans les îles de Java et de Madoura, l'opium brut est importé au nom et pour le compte du gouvernement; il est fourni aux fermiers en quantités déterminées et au prix fixé d'avance.

Ailleurs les fermiers peuvent importer l'opium brut en payant les droits établis.

Sont interdites, l'importation ainsi que la vente de l'opium brut en dehors du gouvernement et pour son compte.

L'affermage est consenti pour une période d'une année ou de trois années, en régie et par lots aussi nombreux qu'il y a de résidences.

A quelques exceptions près, c'est au chef-lieu de la province que le chef de province met les lots à l'enchère et les adjuge provisoirement au plus offrant en dessus des 30 florins qu'il doit payer avec enchère au gouvernement pour chaque *kati* ¹⁾ d'opium brut.

L'opium préparé ne peut être débité qu'au comptant en argent

1) 0,6176 K.G.

sonnant dans des bâtiments spéciaux (maisons d'opium), dont le nombre est fixé pour chaque lot avant l'affermage.

Nul autre que les agents autorisés par les règlements et les employés du gouvernement, agissant en son nom, ne peut avoir en propriété, posséder ou transporter:

a. de l'opium brut en quelle quantité que ce soit et quelle qu'en soit la provenance;

b. de l'opium préparé, quelle qu'en soit la quantité, s'il n'est acheté ou acquis du fermier tenant le bail courant, ou bien de ses agents et détaillants sur le territoire de la circonscription du fermage, où l'opium est trouvé ou transporté;

c. plus d'un *thail* ¹⁾ d'opium préparé, indifféremment acheté ou acquis de qui de droit.

Toutes contraventions à l'ordonnance sont punies d'amendes et de la prison.

Pour les aborigènes et les personnes qui leur sont assimilées, la prison est remplacée par les travaux forcés hors de la chaîne.

Le règlement sur l'opium pour Java et Madoura est applicable, avec quelques modifications, aux provinces de la côte occidentale de Sumatra, de Bengkoulén et de Palembang ²⁾, aux districts lampongs ³⁾ et dans la résidence de la division méridionale et orientale de Bornéo ⁴⁾.

Dans les autres provinces des possessions hors de Java et de Madoura, les fermiers se procurent eux-mêmes l'opium. La ferme est adjugée à l'encan pour un an au plus offrant enchérisseur.

Les règlements de la ferme dans ces provinces sont quelque peu modifiés.

1) $\frac{1}{16}$ *katé*.

2) Bulletins des lois de 1874 N°. 248, de 1880 N°. 176, de 1883 N°. 131 et de 1886 N°. 181.

3) Bulletin des lois de 1874 N°. 261.

4) Bulletin des lois de 1878 N°. 268 modifié par celui de 1886 N°. 181.

Dans la résidence de la côte orientale de Sumatra, le fermier jouit du monopole de la vente en détail, mais il ne peut pas s'opposer à la vente en gros de l'opium brut, sur le prix duquel il prélève un certain droit d'entrée ¹⁾).

Est réglée par ordonnance coloniale la ferme de l'opium dans la résidence de Riyo et ses dépendances ²⁾, de Bangka ³⁾, dans l'assistant-résidence de Biliton ⁴⁾, dans la division occidentale de Bornéo et la contrée de Sambas ⁵⁾, dans le gouvernement de Célèbes et ses dépendances et dans la résidence de Timor ⁶⁾, dans la division de Banda ⁷⁾).

Tous les règlements stipulent l'obligation, pour le fermier, de se pourvoir d'opium sans l'intervention du gouvernement colonial.

Les règlements de la résidence de Menado ⁸⁾ et de Ternate ⁹⁾ stipulent l'obligation, pour le fermier, de ne débiter que l'opium, qu'il tient du gouvernement.

A Amboina le fermier peut facultativement se pourvoir de l'opium du gouvernement ou d'autre provenance ¹⁰⁾).

Le règlement d'Atjeh majeur, de qui dépendent les îles de Way et de Bêras, est inséré au bulletin des lois de 1890 N°. 128.

Le fermier ne peut débiter, que l'opium préparé. Pour vendre l'opium brut il lui faut en obtenir la permission de l'autorité. Il

1) Bulletin des lois de 1876 N°. 236, de 1876 N°. 239, de 1882 Nos 213 et 321, de 1883 N°. 215, de 1887 N°. 24.

2) Bulletin des lois de 1857 N°. 105, de 1879 N°. 154, de 1886 N°. 181, de 1888 N°. 48.

3) Bulletin des lois de 1855 N°. 71, de 1882 N°. 96, de 1886 N°. 181.

4) Bulletin des lois de 1856 N°. 59, de 1882 N°. 292.

5) Bulletin des lois de 1857 N°. 105, de 1876 N°. 209, de 1879 N°. 201, de 1886 N°. 181.

6) Bulletin des lois de 1857 N°. 105, de 1886 Nos 73 et 181.

7) Bulletin des lois de 1876 N°. 210, de 1886 N°. 181.

8) Bulletin des lois de 1857 N°. 105, de 1876 N°. 213.

9) Bulletin des lois de 1857 N°. 105.

10) Bulletin des lois de 1857 N°. 105.

ne peut importer par mois que la quantité fixée par le préposé de l'autorité provinciale et déclarée avant l'affermage.

Il doit faire connaître à l'autorité provinciale les propositions d'importation qui lui sont faites.

L'acquit des droits ne peut avoir lieu qu'à Oleh-leh.

Toute infraction à ces recommandations spéciales expose le fermier à une forte amende et à la confiscation de l'opium reçu en fraude. L'importation et la décharge par d'autres que le fermier sont défendues formellement. Exception est faite pour l'opium saisi et destiné à servir de pièce de conviction en affaires criminelles ou qui, en quantités d'une caisse entière (contenant un picol ¹⁾) accompagné d'un passavant de l'autorité compétente, est destiné aux chefs dans les dépendances d'Atjeh majeur ou dans les contrées hors du territoire occupé par les troupes néerlandaises.

De la même manière est défendue l'exportation sans la permission de l'autorité. Le transport, dans la circonscription de la ferme, d'opium brut et d'opium préparé pesant plus d'un thail, même venant du fermier, est interdit, s'il n'est pas accompagné d'un passavant remis par le préposé de l'autorité provinciale.

Est punissable la vente d'opium dans la circonscription de la ferme par des personnes sans mandat exprès.

Dans les autres parties du gouvernement d'Atjeh et ses dépendances, l'importation d'opium aussi bien que le transport par mer d'un lieu à un autre sans l'autorisation du chef de province est défendue ²⁾.

Dans le cas où la permission est accordée, le bénéficiaire doit verser, dans la caisse gouvernementale, la somme de deux florins par *kati* ³⁾.

1) 61,76125 K.G.

2) Bulletin des lois de 1879 N°. 216.

3) Bulletin des lois de 1883 N°. 202.

Pour les divisions de Boulélèng et Iembrana de l'île de Bali, le règlement est publié au bulletin des lois de 1883 N°. 216.

Il y est dit:

L'importation et l'exportation d'opium brut, autrement que dans des caisses entières, contenant 40 boules d'opium du Bengale et l'importation d'opium préparé, sont interdites.

Cependant l'exportation d'opium brut en quantités moindres d'une caisse entière est permise au fermier.

Il peut aussi vendre de ce méconion autrement qu'en caisses entières, s'il est préparé par lui; bien entendu il est loisible à quiconque de préparer lui-même de l'opium ou de le faire préparer par autrui pour sa propre consommation.

Quiconque importe, charge, décharge ou transporte de l'opium dans des caisses entières, est tenu de le présenter dans les 6 heures d'arrivée au fermier, qui fait sceller gratuitement ces caisses dans les 6 heures suivantes et qui, dans le même délai, fournira gratuitement une reconnaissance pour charge, décharge et transport.

Le transport doit s'effectuer, par les soins du fermier, avant le lever et après le coucher du soleil.

Est déclaré fraudé:

l'opium en n'importe quelle quantité, qui n'est pas venu du fermier sans exclure l'opium originaire du fermier précédent, lequel ne garde son caractère de légalité que pendant les premiers quatorze jours de l'exercice de la ferme nouvelle;

l'opium brut d'une quantité de plus d'une boule et l'opium préparé de plus d'un thail.

L'opium brut d'une boule, la moitié ou le quart, qui n'est pas pourvu de la marque du fermier, est regardé comme fraudé.

L'opium dans des caisses entières, scellées par le fermier, n'est pas illégal.

Quatorze jours après l'expiration de l'exercice de la ferme pré-

cédente, les caisses doivent être scellées par le fermier nouveau.

Celui-ci est tenu de le faire gratuitement dans le délai de 6 heures après la demande.

2. La ferme des distillations.

La ferme des distillations est pratiquée aussi dans les possessions hors de Java et de Madoura.

Le bulletin des lois de 1890 N°. 85 contient sur ce point le règlement relatif à ces provinces et à la côte occidentale de Sumatra, Bengkoulén, Palèmbang, Riyo, Bangka, Biliton, la division occidentale de Bornéo, la division méridionale et orientale de Bornéo, Célèbes et ses dépendances, Menado, Amboina et Timor.

L'affermage a lieu dans chaque province en lots aussi nombreux que le fixe le chef de province.

Le fermier a le droit exclusif du débit en détail et de la distillation de boissons fortes dans la circonscription de la ferme.

La distillation par tout autre personne ne peut se faire que pour l'exportation et avec la permission du chef de province, qui détermine en même temps les règles nécessaires au monopole du fermier.

L'interdiction de la vente en détail n'est pas applicable aux aubergistes et cantiniers en conséquence de la consommation immédiate dans leurs établissements.

Le débit, par le fermier ou pour son compte, a lieu dans des locaux spéciaux autorisés par qui de droit et contre argent comptant.

La vente à crédit n'est permise, avec l'approbation du chef de province, qu'aux chefs des mines dans les îles de Bangka et de Biliton.

Il est interdit d'accepter des meubles ou des immeubles en paiement ou en garantie des droits ailleurs que dans les îles, où la population est habituée au commerce d'échange.

L'autorité a le devoir d'indiquer et de spécifier quelles sont ces îles.

La vente aux cantiniers ou aux militaires non-officiers ne peut avoir lieu qu'avec la permission écrite du commandant de la garnison.

Le fermier est responsable de la bonne qualité de la denrée qu'il livre au consommateur.

Nul, excepté le fermier ne peut importer des spiritueux par quantités et aux conditions du monopole du fermage, sinon des spiritueux étrangers.

Il sera, dans ce cas, payé par l'importateur, outre les droits d'entrée, dûs à l'État, une contribution de 40 cents par litre au bénéfice du fermier ¹⁾.

Le transport, l'exportation ou la possession de ces spiritueux sont également interdits, à moins qu'ils n'aient été fournis par le fermier.

Quiconque veut importer, exporter, vendre ou transporter des distillations du pays ou des spiritueux étrangers par quantités supérieures aux stipulations, en doit faire la déclaration au fermier, en désignant la nature, l'espèce, la quantité et la force alcoolique — et, s'il y a lieu, le nom et le domicile du destinataire.

Toutes ces indications devront se trouver mentionnées sur une fiche imprimée, qui servira de passavant et sera gratuitement délivrée par le fermier ou son agent.

La négligence ou le refus constatés du fermier ou de son agent dispensent l'intéressé des suites d'un transport sans titre légal.

Le fermier est tenu d'instituer des agents dans les localités, qui lui sont imposées par l'autorité provinciale avant l'affermage, afin que le public puisse se procurer facilement des spiritueux et des bulletins de transport.

Les spiritueux originaires d'un fermier précédent gardent leur

1) Les cantines militaires dans les provinces, où une taxe est levée sur les distillations étrangères, sont dispensées du droit dû au fermier.

caractère de légitimité pendant les premiers quatorze jours de l'exercice d'un nouveau fermier.

Les contraventions aux différentes prescriptions de ce règlement sont punies d'amendes, de la confiscation des spiritueux et des engins de distillation.

Les liquides confisqués seront pris par le fermier au prix courant ou anéantis.

Le règlement pour la province de la côte orientale de Sumatra est inscrit au bulletin des lois de 1885 N°. 167 B, celui d'Atjeh majeur au bulletin des lois de 1880 N°. 209 ¹⁾ et celui de Ternate au bulletin des lois de 1857 N°. 105.

Ces règlements fournissent surtout les préceptes mentionnés ci-dessus.

3. La ferme des charcuteries.

Dans chaque province particulière de Java et de Madoura, il est perçu un droit sur tout porc abattu ou exporté. La perception de ce droit est octroyée à ferme.

L'impôt est de 1 florin par animal.

Le fermier doit instituer dans les localités, qui lui sont désignées par le chef de province, un agent chargé d'autoriser l'abattage et l'exportation des porcs.

Ce même impôt est perçu dans les gouvernements de la côte occidentale de Sumatra et d'Atjeh et ses dépendances, dans les résidences de la côte orientale de Sumatra et de la division méridionale et orientale de Bornéo.

Dans les autres provinces, l'établissement de cet impôt est combiné avec le droit exclusif de vendre de la chair de porc. Il en est ainsi dans les résidences de Riyo, de la division occidentale de Bornéo, à la

1) Modifié par les bulletins des lois de 1884 N°. 127 et de 1885 N°. 164.

capitale de Makassar, dans la contrée de Tello du gouvernement de Célèbes et dans l'assistant-résidence de Biliton.

Dans les provinces de Ternate et de Timor, la ferme de charcuterie est combinée avec celle de l'abattage des boeufs et autres animaux.

4. La ferme du tabac javanais et chinois.

Comme la ferme de l'opium, de l'arac et des charcuteries, l'impôt sur le tabac javanais et chinois peut être considéré comme un droit sur la consommation, qui affecte surtout les Chinois — au moins quant au tabac de la seconde provenance.

Le fermier peut prélever une contribution sur les tabacs mentionnés ci-dessus, à leur entrée dans les résidences de Bantam, de Batavia et de Krawang.

Les débitants de ces tabacs, vendus par eux par quantités moindres d'une *codie* ¹⁾ à la fois, sont assujettis à cet impôt.

Le commerce en gros est libre, ainsi que l'importation et l'exportation.

Le taux du droit d'importation varie selon l'espèce de tabac et s'élève pour la meilleure qualité à 45 florins par *codie* de 48 *krandjangs* ²⁾ pesant 28 katis le *krandjang*; pour la seconde qualité à 30 florins par *codie* de 40 *krandjangs*, pesant 18 katis le *krandjang*; pour le tabac javanais-chinois, à 6 florins par 160 paquets — chacun d'un demi kati — et, pour le tabac d'origine chinoise, à 10 florins les 140 paquets.

Les détaillants payent 2 florins par mois.

Les débitants, dont la vente n'excède pas 25 cents pour jour, sont exempts de droits.

Le fermier est tenu de domicilier ses agents aux lieux prescrits par l'autorité locale.

1) *Codie* signifie vingtaine.

2) *Krandjang* signifie banne.

5. La ferme des jeux de hasard chinois

le «*po*» et «*topho*».

Le privilège de l'exploitation des jeux de hasard chinois est affermé dans les résidences de Batavia, de Semarang et de Sourabaya.

Ce privilège permet au fermier de dresser des tables de jeu dans les locaux désignés par l'autorité, locaux dont l'accès doit toujours être libre à la police.

Ne peuvent être admis dans ces locaux que les Chinois (hommes) au-dessus de 16 ans.

On ne peut mettre en enjeu que des pièces sonnantes; la loi ne reconnaît point de dettes de jeu — fussent-elles constatées par acte notarié.

Une fois muni du privilège dûment octroyé par l'autorité divisionnaire, le fermier peut concéder à de riches Chinois l'autorisation de jouer chez eux.

Dans les autres provinces de Java et de Madoura les Chinois peuvent acheter des licences. (Voir ci-dessus.)

La ferme des jeux de hasard chinois est aussi établie dans les possessions hors de ces deux îles Java et Madoura.

Des dispositions spéciales règlent la ferme des jeux pour les gouvernements de la côte occidentale de Sumatra, de Célèbes et d'Atjeh, les résidences de Bengkoulén, de Palémbang, de Riyo, de Bangka, de la division occidentale, de la division méridionale et orientale de Bornéo, de Menado, de Timor et de l'assistant-résidence de Biliton.

Une ordonnance spéciale condamne et défend la participation à ces jeux, de toute personne, qui n'y pouvant pas être admise, userait des intermédiaires, connus sous la dénomination de «*tambangan*».

6. La ferme du jeu de «ouayang» (théâtre).

Le privilège de donner des représentations théâtrales par le *ouayang*, ou théâtre chinois, n'est affermé que dans la résidence de Batavia.

On entend par le *ouayang* toute représentation théâtrale non seulement par des personnages effectifs, mais aussi par des marionnettes et des fantômes dits ombres chinoises.

Ces représentations ne peuvent être autorisées qu'après paiement au fermier de l'impôt dû à cette occasion.

L'impôt est établi pour des durées de 24 heures:

- à 80 florins, si la représentation est exécutée par des actrices ou femmes de *ouayang*;
- à 60 florins, si elle est exécutée par des acteurs;
- à 30 florins pour une représentation par des marionnettes;
- à 20 florins pour une représentation d'ombres chinoises.

Le *ouayang koulit* ¹⁾, joué à l'occasion de fêtes des indigènes, est exempt de l'impôt.

Les représentations ne peuvent avoir lieu les jours de fêtes et les dimanches, avant le coucher du soleil.

7. La ferme du droit de tenir des maisons de prêt sur gages.

Quoique ce droit ne frappe pas exclusivement les Chinois, il mérite une mention particulière, parce qu'il est généralement affermé à des personnes appartenant à cette nationalité.

Sauf quelques provinces, le droit de tenir des maisons de prêt sur gages est affermé au profit du gouvernement dans toutes les Indes Néerlandaises.

1) Espèce d'ombres chinoises des Javanais. Les figures sont en cuir (*koulit*).

Dans la résidence de Lampong, de Riyo, de Menado, d'Amboina, de Ternate, de Timor et de Bali le système de licences existe.

L'affermage est concédé pour chaque province particulière, en autant de lots, qu'il est spécifié, d'avance, par le chef de province.

Le nombre et, s'il est nécessaire, aussi le lieu, le quartier ou la section, sont fixés dans Java et Madoura, par le gouverneur-général et, pour les possessions hors de ces deux îles, par le chef de province.

Le fermier a seul le droit de prêter une somme, maximum de 100 florins — contre gage de biens mobiliers.

Le taux d'intérêt, qu'il s'attribuera, ne peut pas surpasser un maximum déterminé et qui varie et croît avec la durée progressive de l'emprunt.

Le maximum du taux d'intérêt et les termes, dans lesquels doivent s'effectuer l'amortissement et le payement, sont fixés par ordonnance coloniale.

En cas d'amortissement anticipé, le taux de l'intérêt est calculé d'après le temps que les biens ont été mis en gage, sans que le prélèvement de l'intérêt puisse être inférieur à une redevance de dix jours.

Les objets mobiliers, mis en gage, s'ils ne sont pas dégagés à l'échéance fixée, sont vendus publiquement chaque semestre. Le chef de province fixe le délai dans lequel la vente doit avoir lieu.

Aussi longtemps que la vente n'est pas effectuée, l'emprunteur peut retirer l'objet engagé en payant le montant de l'emprunt et l'intérêt dû.

Le net produit, qui restera, prélèvement fait du montant de la dette, de l'intérêt dû et des frais de la vente, restera entre les mains du prêteur, et si les intéressés ne se sont pas présentés dans l'année, qui suit la vente, les sommes non-réclamées seront dévolues au fermier.

8. Les petites fermes.

Parmi les petites fermes, dans les possessions hors de Java et de Madoura, qui intéressent particulièrement les Chinois, les suivantes méritent d'être mentionnées.

a. La ferme de l'impôt sur le droit d'extraire de l'or et des diamants et de laver les terres, qui contiennent de l'or et des diamants, dans la division occidentale de Bornéo.

Pour chaque permission d'exploiter les terres, qui contiennent de l'or et du diamant, on doit payer au fermier un florin par personne et par mois.

Cependant nul ne peut exploiter une mine sans l'autorisation de l'autorité divisionnaire; l'autorisation n'est accordée qu'après une enquête en présence des intéressés et, s'il est nécessaire, après avoir pris l'avis des princes indigènes.

Une fois la permission accordée, le produit de la mine appartient en totalité au concessionnaire, qui est responsable du paiement de la capitation de chaque mineur.

L'impôt doit être payé au 15 de chaque mois ou avant cette date.

Il est interdit au fermier de s'entremettre dans l'exploitation des mines. Mais il a le droit de descendre dans les puits afin de s'assurer du nombre des ouvriers.

En cas de nonpayement de la contribution pendant six mois successifs, le fermier peut exiger d'être présent au travail et se dédommager par le produit.

Les contestations entre le concessionnaire et les mineurs seront réglées par l'autorité locale. Il est permis d'en appeler au chef de province.

Les règles ci-dessus ne s'appliquent pas à l'exploitation de mines,

concédiées par le gouvernement des Indes Néerlandaises on en son nom, avec son autorisation.

b. La ferme du droit sur le poivre.

Elle n'existe que dans la résidence de Riyo.

Le fermier a le droit de lever dans son ressort une contribution sur le poivre en nature.

En sortant des plantations, ce poivre doit acquitter un impôt, par picol, de un florin et demi pour le poivre noir et de deux florins pour le poivre blanc.

Le poivre ne peut être transporté qu'après paiement du droit imposé.

Le fermier donnera du paiement une quittance, qui devra accompagner le poivre transporté.

Le poivre, dont le transport n'est pas accompagné de l'acquit des droits, doit être confisqué.

Si la fraude n'est reconnue qu'après l'expédition du poivre pour l'exportation, le fermier a droit de recours contre le planteur pour le paiement de la contribution fraudée.

Par des conventions spéciales et individuelles passées avec le fermier de l'impôt du poivre, les planteurs peuvent se racheter de l'obligation de l'impôt pour la durée du bail à ferme.

Ces conventions écrites se passent en présence du chef du district.

Le fermier est autorisé à visiter les plantations et magasins sans gêne pour les planteurs, qui doivent lui faciliter l'accomplissement de sa mission d'examen.

De fortes amendes les protègent contre toute inconvenance.

c. L'impôt de rachat de l'entretien des ponts et chaussées à la capitale de Palèmbang.

A la capitale de Palèmbang, tout individu mâle, de population

aborigène et de celle qui y est assimilée, est assujetti au paiement de cet impôt.

Les aborigènes à l'âge de 16 ans accomplis et les assimilés à 14 ans payent un impôt de 3 florins par an. Ils sont par là libérés du service de la construction et de l'entretien des ponts et chaussées à la capitale.

Sont dispensés de l'impôt: les chefs du peuple, reconnus par l'autorité, les fonctionnaires et employés du gouvernement et leurs clercs, ainsi que les gens qui reçoivent de l'État un secours en argent, puis le clergé, les maîtres d'écoles particulières reconnues, le personnel du corps des pompiers, les invalides par infirmité ou par vieillesse.

La contribution doit être payée avant la fin du mois Decembre, sous peine d'une amende de 10 pour cent.

L'encaissement en est confié aux chefs, qui reçoivent en indemnité 5 pour cent du montant de la perception.

d. L'impôt de la dispense de l'entretien des ponts et chaussées à la capitale de Bèngkoulèn.

Un impôt assez semblable au précédent est établi à la capitale de Bèngkoulèn.

Voici en quoi consistent les dissemblances de l'un à l'autre mode d'impôt.

La contribution est de deux florins par personne et par an.

Sont exempts de l'impôt les individus âgés de soixante ans au moins.

La contribution peut être payée par fraction de 50 cents au moins; elle doit être complètement acquittée avant le 20 Decembre de chaque année, sous peine d'une amende de 20 cents par mois de retard avec un délai maximum de trois mois.

La perception n'est pas à la charge des chefs.

L'impôt sur les navires chinois.

Cet impôt, établi au profit des hôpitaux chinois, est perçu dans tous les ports, excepté dans les ports francs de Makassar, Menado, Kéma, Amboina, Banda, Ternatè et Kayéli.

Le taux en est :

pour un grand navire chinois, originaire de la Chine, de 200 florins ;

pour un petit de 150 florins ;

pour tous les autres navires, quelle que soit leur origine, si leur équipage est chinois ou si leur propriétaire est chinois, le taux de l'impôt est de $\frac{1}{2}$ florin par koyang ou tonneau.

Quand ces navires sont pourvus de lettres de mer, octroyées par le gouvernement indo-néerlandais, le taux de l'impôt n'est plus que de $\frac{1}{4}$ florin par koyang.

Les navires de moins de dix tonneaux ne sont pas soumis à l'impôt.

Les intéressés devront retirer une quittance de paiement, qui les libérera pendant une année de l'impôt sur les navires chinois dans les ports des Indes Néerlandaises.

Le droit de transfert.

Sous la dénomination de droit collatéral il était autrefois perçu un impôt sur les héritages et legs, que les indigènes (excepté les aborigènes) et les orientaux étrangers tenaient de leurs compatriotes.

Le rendement de cet impôt était minime, parce que la ligne ascendante et descendante des héritiers en restait dispensée.

De plus, la plupart des successions était dévolue à des enfants ou à des personnes qui passaient pour enfants.

La manque de contrôle régulier de l'État civil rendait toute constatation et recherche impossibles. Ce droit collatéral est aujourd'hui supprimé et remplacé par les dispositions fiscales, dont voici l'exposé :

Les orientaux étrangers payent un droit de transfert en cas de

transmission, par héritage ou legs, de la propriété foncière ou du droit de bâtir sur les biens immeubles relevant du domaine national en territoire indo-néerlandais, ou de la propriété de navires, jaugeant quatre tonneaux et au dessus, si la transmission des legs ou héritages leur vient d'indigènes ou de personnes qui leur sont assimilées.

Le droit à payer sur les héritages de la provenance sus indiquée est fixé au taux de cinq pour cent de la valeur qui leur est attribuée, et doit être calculée sur la base, qui va être indiquée :

a. quant aux biens immeubles, le taux de la contribution sera calculé sur la valeur des biens immeubles de même nature, au moment de la prise de possession par le bénéficiaire;

b. quant au droit de bâtir, l'appréciation en sera faite d'après la valeur des biens de même nature alors en possession de l'héritier, et le montant en sera diminué de vingt fois le revenu annuel. Si le droit de bâtir a originairement été stipulé pour trente années et que cette durée de jouissance ne soit plus entière au jour de la prise de possession par l'héritier, il lui sera tenu compte d'autant de trentièmes, qu'il y aura d'années déjà écoulées.

Dans les cas *a* et *b*, si le bien immeuble ne figure pas déjà au rôle de la contribution foncière, l'estimation en sera faite par le représentant de l'autorité, devant qui sera passé l'acte de transfert, sous réserve de l'appel au gouverneur général;

c. quant à la valeur à attribuer aux navires, il sera à cet effet désigné trois experts par le représentant de l'autorité, devant qui se passe l'acte de transfert.

A défaut d'unanimité entre les arbitres, la décision sera prise à la majorité des voix.

S'il y a partage par tiers, il sera fait une somme des trois chiffres proposés et le tiers de cette somme sera la base de la taxe ou le prix sur lequel on opérera.

C'est aux frais du gouvernement, que cette estimation se fera.

Le droit de transfert doit être réalisé dans les six mois, qui suivent la prise de possession par l'héritier ou par le légataire, sous peine d'une amende d'un dixième de la contribution, répétée, s'il y a lieu, de mois en mois de retard, jusqu'à un maximum de quatre fois le montant de l'impôt.

L'acte de transfert se passe :

dans les résidences, qui sont le siège d'un conseil de justice, devant un ou deux juges-commissaires, assistés par le greffier ;

partout ailleurs devant le gouverneur, résident, assistant-résident, assistés par le secrétaire de province, par un commis ou par un clerc du bureau du résident ou de l'assistant-résident.

Les orientaux étrangers ne sont admis à faire opérer ce transfert qu'assistés du quartinier ou chef du quartier, où ils demeurent, afin que leur identité puisse être constatée.

Ils payeront pour cette assistance un florin.

Services obligatoires et réunions en armes.

Les orientaux étrangers sont tenus aux services généraux aux lieux de leur résidence.

Ces services les astreignent à la garde pendant la nuit, à leur concours effectif en cas d'incendie.

Dans les provinces où, comme à Bangka et dans la division occidentale de Bornéo, la population chinoise habite des quartiers particuliers, les Chinois sont assujettis en commun aux mêmes services que les aborigènes.

L'article 113 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises oblige les orientaux étrangers à faire partie de la garde civique et à assister à toutes réunions en armes.

Coupang, chef-lieu de l'île de Timor, avait une garde civique chinoise, commandée par un capitaine et les chefs des *campoungs* (quartiers) et composée de la population mâle de cette nationalité.

Cette force armée avait mission, sous la conduite de ses chefs, de défendre leurs campoungs contre l'incendie ou la révolte. Depuis l'année 1888, la garde civique de Coupang est supprimée.

Vêtements-costumes.

Les réglemens de police généraux interdisent formellement de paraître en public travesti ou déguisé, c'est-à-dire sous un autre costume que celui de la nationalité à laquelle on appartient.

D'accord avec la circulaire du Procureur général du 7 Novembre 1881 N°. 2587 ¹⁾, cette interdiction a pour but d'empêcher les Chinois — même musulmans — de se mêler inaperçus aux aborigènes et d'apprendre aux orientaux étrangers qu'en se vêtant du costume des indigènes proprement dits, ils violent les réglemens concernant les passeports.

Religion.

Par son article 119, le règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises accorde à tout habitant de ses possessions la liberté des cultes:

«Chacun professe ses opinions religieuses en complète liberté, sous la réserve des droits de la société et de ses membres contre la transgression des actes législatifs généraux garantis par le code pénal».

L'article 120 contient une restriction:

«Tout exercice d'un culte dans l'intérieur de bâtimens et d'enclos est permis, en tant qu'il ne trouble point l'ordre public. Pour l'exercice du culte en dehors d'édifices et d'enclos, il faut la permission de l'autorité».

L'article 121 délègue la surveillance générale des cultes au représentant du souverain des Pays-Bas:

«Le gouverneur général a soin que toutes les confessions reli-

1) Supplément du bulletin des lois N°. 3707.

«gieuses restent dans les limites de l'obéissance aux actes législatifs «généraux».

Quoique l'article 124 concerne spécialement les prêtres indigènes :
«Les prêtres des indigènes qui ne professent point le christianisme sont
«placés sous le contrôle supérieur des princes, régents et chefs, en ce
«qui touche la religion particulière professée par chacun d'eux.

«Ces princes, regents ou chefs ont soin que les prêtres n'entrepren-
«nent rien de contraire au règlement, ni aux ordonnances édictées par
«le gouverneur général ou en son nom — »¹⁾. Ce même article s'applique
aussi aux diverses nationalités assimilées aux aborigènes.

Les Chinois, qui sont devenus chrétiens, restent assimilés à des
aborigènes²⁾.

L'arrêté du gouverneur général du 9 Mars 1886 N°. 19³⁾ édicte,
qu'un Chinois, qui se fait mahométan, garde sa nationalité.

L'Instruction.

L'article 128 du règlement d'administration du gouvernement des
Indes Néerlandaises impose au gouverneur général le devoir de pro-
voquer la fondation d'écoles pour les indigènes⁴⁾.

Les indigènes sont, exclusivement, la population aborigène, non
compris les orientaux étrangers.

L'enseignement de la langue chinoise aux enfants chinois est
laissé aux propres soins de cette nationalité.

Cependant, conformément à l'article 51 du règlement général de
l'enseignement gouvernemental des indigènes, les enfants des orien-
taux étrangers peuvent être admis aux écoles, s'il s'y trouve des places
disponibles au jugement du comité scolaire.

1) Voir mon étude: «Les fixations légales relatives à la religion musulmane aux Indes Néerlandaises», publiée dans les Annales de l'Extrême Orient et de l'Afrique, livraisons du 1^{er} et 15 Novembre 1890.

2) Supplément du bulletin des lois N°. 4257.

3) Supplément du bulletin des lois N°. 4260.

4) «Le gouverneur général a soin de fonder des écoles pour la population indigène».

En vertu de l'article 3 du règlement de l'enseignement primaire pour les européens et assimilés, sont admis, dans les écoles primaires européennes publiques ou subventionnées, les enfants, dont les parents ou tuteurs en ont fait la demande et si d'ailleurs les enfants répondent aux conditions d'admission imposées par le gouverneur général, à savoir:

a. s'ils ne sont pas âgés de plus de huit ans, ou si, plus âgés, ils font preuve d'une instruction en rapport avec leur âge, surtout dans la langue néerlandaise;

b. s'ils comprennent et parlent assez le néerlandais pour être admis dans les écoles primaires publiques de la première classe.

Vers la fin de leurs études, de jeunes Chinois sont admis aux cours des lycées de Batavia, Semarang et Sourabaya. Il y a des exemples que ces élèves ont pu passer l'examen final avec honneur.

Les Chinois et les autres orientaux étrangers ne sont pas admis aux emplois de l'instruction publique des indigènes ¹⁾.

Privilèges politiques.

a. Le droit de s'assembler.

Toutes associations et assemblées ayant un caractère politique ou menaçant l'ordre public, sont interdites aux Indes Néerlandaises, conformément à l'article 111 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises.

Toutes autres associations ou réunions sont permises et acceptées, par exemple l'association civile, les sociétés de commerce, d'assurance mutuelle, d'armateurs.

Outre ces associations, dont le but est le négoce, sont également autorisées des associations d'un caractère philanthropique, social ou coopératif.

1) Supplément du bulletin des lois N°. 3676.

L'approbation de l'autorité leur est indispensable pour être reconnues comme personne morale.

Cette approbation peut être donnée par ordonnance coloniale, si la société est fondée pour un temps indéterminé ou pour plus de 30 ans — ou par le gouverneur général, le conseil des Indes entendu.

Les statuts ou règlements de toute société, réunion ou association doivent, au préalable, être soumis à l'examen du gouvernement, qui les étudie, les approuve ou les modifie, en ce qu'ils peuvent avoir de contraire aux lois générales et particulières, ainsi qu'aux ordonnances ou arrêtés de police.

Ces statuts ou règlements doivent être publiés au journal officiel (Java Courant).

Toutes formalités remplies, les statuts ou règlements des sociétés, réunions ou associations reçoivent — s'il y a lieu — l'approbation des pouvoirs publics.

Toute modification aux statuts ou règlements déjà approuvés doit être dûment publiée pour être examinée.

Toute infraction aux statuts ou règlements approuvés annule l'approbation donnée et le juge peut prononcer la déchéance de la société, réunion ou association.

Les biens et valeurs des sociétés, réunions ou associations déchues reviennent, de droit, à l'administration des chambres des orphelins et des successions.

L'approbation sollicitée par les sociétés, réunions ou associations ne peut être refusée qu'au nom de l'intérêt général et par décret motivé.

b. Le droit de pétition.

Le droit de pétition est consigné à l'article 112 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises.

Ce droit peut être exercé par tout sujet néerlandais auprès de l'autorité compétente, dans les Pays Bas et aux Indes Néerlandaises.

Toute pétition doit être signée par le pétitionnaire lui même.

Les pétitions ne peuvent être collectives, à moins qu'elles n'émanent de corporations constituées légitimement et reconnues par la loi et, dans ce cas, la pétition ne doit s'occuper que de sujets appartenant aux travaux de ces corporations.

Les requêtes doivent être présentées dans la forme prescrite et écrites sur papier timbré.

Outre la langue néerlandaise, les orientaux étrangers peuvent se servir du malais et du javanais ¹⁾).

La propriété foncière.

Sous le rapport de la propriété foncière, les orientaux étrangers ne sont plus, aujourd'hui, dans une situation exceptionnelle. Les différentes ordonnances et prescriptions concernant les affaires agraires leur sont applicables, en ce qu'elles ne sont pas contraires aux prescriptions relatives à l'admission et au séjour des personnes appartenant à la classe des orientaux étrangers.

Dans la partie occidentale de Java, surtout dans la résidence de Batavia, de grandes étendues de terre appartiennent en pleine propriété à des orientaux étrangers, principalement à des Chinois.

Les droits et les devoirs des propriétaires fonciers et des habitants sont indiqués dans le règlement des terres particulières, situées à l'ouest de la rivière Chimanouc ²⁾).

Dans la partie centrale et orientale de Java, il y a aussi des terres qui appartiennent à cette classe de la population, mais le nombre des propriétaires et l'étendue des terres sont moindres.

La condition des propriétaires et des habitants est réglée par l'ordonnance coloniale du 8 Août 1880 ³⁾).

1) Bulletin des lois de 1851 N°. 52.

2) Voir le bulletin des lois de 1836 N°. 19 et pour les modifications ceux de 1869 N°. 66, 1871 N°. 134, 1874 N°. 236 et 1880 N°. 57.

3) Bulletin des lois de cette année N°. 150.

L'article 62 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises interdit formellement la vente des terres appartenant à l'État, à l'exception de parcelles destinées à l'agrandissement des villes et des villages et à la fondation d'établissements industriels.

Les parcelles vendues ne peuvent pas être, chacune, d'une étendue supérieure à 10 baous ¹⁾.

Il est concédé des pièces de terres, appartenant au domaine de l'État, avec droit de bâtir, soit comme terres de culture, soit pour établissements industriels.

La cession de terres incultes, pour être mise en culture, peut se faire de deux manières:

a. par location d'une durée de 20 ou 40 ans pour les plantations de cocotiers;

b. en emphytéose pour soixante quinze années.

Le mode de cession de ces terres est réglé par différentes ordonnances coloniales.

Les aborigènes ne peuvent pas transférer à des personnes d'autre nationalité le droit d'usage, qu'ils possèdent sur la terre. Ils peuvent donner leurs terrains en location ou en usage à des non-indigènes.

Les orientaux étrangers ne sont pas autorisés à prendre à bail des terres pour l'agriculture, dans les principautés de Sourakarta et de Jogjakarta.

Les règles relatives à l'exploitation des mines leur sont applicables, c'est-à-dire que les concessions en seront aussi accordées à des orientaux étrangers.

L'industrie.

La procédure à suivre, à propos de contrats entachés d'irrégularités, passés avec des orientaux étrangers introduits aux Indes

1) Un baou = 7096,5 M².

Néerlandaises à titre d'ouvriers attachés à des entreprises agricoles, commerciales ou industrielles, est indiquée au bulletin des lois de 1868 Nos 8 et 107.

En voici un résumé:

Le patron doit veiller à ce que les ouvriers se conforment aux prescriptions qui concernent l'arrivée des étrangers aux Indes Néerlandaises. Il est responsable des amendes qu'ils pourront encourir.

La carte d'admission sera remise aux intéressés, quand l'autorité locale aura reconnu qu'ils ont conclu le contrat d'engagement de bonne volonté et qu'ils ont pris connaissance de l'article 1603 du code civil ¹⁾. Les actes de contrat enregistrés seront remis au patron. Ces actes contiendront une annotation de l'enregistrement.

L'échéance, les modifications ou la prolongation de l'effet des contrats seront aussi constatées et annotées.

Ces règles ne sont pas appliquées dans la résidence de la côte orientale de Sumatra. Le bulletin des lois de 1889 N°. 138 édicte les règles valables dans cette province et pour le gouvernement de la côte occidentale de Sumatra ²⁾, les résidences de Palèmbang ³⁾, de Ternate et ses dépendances ⁴⁾, d'Amboina ⁵⁾ et de la division occidentale de Bornéo ⁶⁾.

1) « Les domestiques et les ouvriers ne peuvent pas quitter leur service sans raisons valables, ni en être chassés, avant l'échéance de leur engagement, s'ils sont engagés pour un temps fixe.

« S'ils quittent le service dans l'espace du temps fixé ou habituel sans raisons valables, ils perdront les gages acquis.

« Le patron peut les congédier en tout temps sans alléguer ou en donner les motifs; mais, dans ce cas, il est obligé de payer, outre les gages acquis, un dédommagement de six semaines à dater du jour où les employés sont congédiés du service.

« Si l'engagement est contracté pour un terme plus court que six semaines ou s'il dure moins de six semaines, les domestiques et les ouvriers ont droit au salaire entier. »

2) Bulletin des lois de 1886 N°. 223, de 1889 N°. 182 et de 1890 N°. 77.

3) Bulletin des lois de 1887 N°. 201.

4) Bulletin des lois de 1888 Nos 74 et 151.

5) Bulletin des lois de 1888 Nos 76 et 151.

6) Bulletin des lois de 1889 N°. 208.

Les ouvriers d'origine étrangère aux Indes Néerlandaises ne peuvent y être engagés qu'en vertu d'un contrat écrit, fait et libellé sur le modèle fixé par le gouverneur général et contenant:

1° le nom ou les noms, l'âge, la nationalité, le lieu de naissance et si possible la tribu de l'ouvrier;

2° le nom du patron, le nom et l'indication territoriale de l'entreprise;

3° la nature du travail et la durée de la journée de travail au maximum de dix heures, y compris le temps dû par l'ouvrier à d'autres emplois, tels que le transport, la garde etc.;

4° la base du calcul et du payement des gages;

5° le montant et la liquidation des avances faites;

6° la durée de l'engagement, qui ne peut être supérieure à trois années; ¹⁾

7° les jours de repos;

8° les obligations du patron, qui doit procurer une demeure convenable, les soins médicaux, les médicaments nécessaires, même en cas de blessures advenues en dehors du service;

9° l'obligation de ne pas séparer l'ouvrier de sa famille contre son gré;

10° les conditions, dans lesquelles seront fournis, par le patron, le riz ou le sel seuls, ou la nourriture en général et les vêtements, si l'octroi en est stipulé par le contrat;

11° le moment où l'ouvrier doit se présenter chez le patron.

Ces contrats de louage ne sont valables qu'après enregistrement par le chef de l'autorité locale.

Cette formalité doit avoir lieu dans les huit jours qui suivent l'engagement.

L'entrepreneur payera un florin par personne engagée.

1) En Amboina cinq années, dans le gouvernement de la côté occidentale de Sumatra pour quelques catégories d'insulaires deux années.

L'enregistrement sera refusé, avec réserve de l'appel au chef de province, si l'acte ne répond pas aux conditions mentionnées ci-dessus ou si le fonctionnaire intéressé peut croire que l'ouvrier n'a pas conclu volontairement le contrat.

En cas de refus d'enregistrement, l'ouvrier sera réintégré au plus tôt au lieu où l'engagement a été pris et cela aux frais de l'entrepreneur ou patron, qui doit également payer les frais d'entretien de l'ouvrier jusqu'au départ, à moins que l'ouvrier ne désire rester et qu'il prouve avoir des moyens d'existence suffisants ou pouvoir les acquérir par son travail.

Les obligations imposées au patron, à propos du renvoi d'ouvriers, subsistent en faveur des ouvriers congédiés après l'expiration du contrat, ou si l'entrepreneur a rompu arbitrairement le contrat, et aussi si l'engagement est rompu pour cause d'impuissance absolue et constatée de l'ouvrier pour le travail auquel il devait satisfaire (cette constatation doit se faire en présence de l'autorité locale); et enfin, si le contrat a été déclaré rompu par le chef de province à raison de condamnation, encourue par l'ouvrier pour rupture répétée de contrat.

Les devoirs de l'ouvrier consistent à faire régulièrement sa tâche, à se conformer aux ordres qui lui sont donnés et à tenir exactement ses promesses.

Il ne doit pas s'éloigner du lieu de l'entreprise, à laquelle il appartient, sans la permission écrite de l'entrepreneur ou du patron, excepté aux jours libres, qui lui sont accordés et s'il veut porter plainte contre son patron à l'autorité.

L'entrepreneur ou patron est tenu de traiter convenablement ses ouvriers et de payer régulièrement les salaires promis, même si, pour cause de maladie, ils sont restés un mois incapables de travailler.

Si l'incapacité de travail se prolonge au delà d'un mois, si la suspension de travail a pour cause des vacances, prises par les

ouvriers, la désertion ou une condamnation judiciaire, il ne leur est pas dû de salaire.

De la part de l'entrepreneur ou du patron, les fournitures de vivres ou de nourriture, le logement gratuit, les vêtements, s'il en est dû, les soins médicaux et les médicaments devront être convenables.

Les ouvriers seront approvisionnés d'eau à boire et pour le bain.

Le taux des salaires établis par le contrat, ne peut être réduit par l'entrepreneur ou le patron.

Aucune retenue ne peut être imposée aux ouvriers, sinon pour l'acquit de condamnations judiciaires ou pour frais de capture en cas de désertion de l'ouvrier.

L'autorité locale a le droit d'examiner le compte courant des ouvriers dans les livres de comptabilité de l'entreprise.

L'entrepreneur remettra à l'ouvrier une carte de notoriété, où seront inscrits son nom, sa nationalité, la date de l'engagement et la durée du contrat.

L'intéressé tiendra cette carte chez lui hors des chantiers de l'entreprise et devra la produire et la montrer à toute réquisition de l'autorité. A l'expiration de l'engagement il sera délivré à l'ouvrier une reconnaissance écrite attestant sa libération.

L'autorité locale sera informée par écrit de la libération de l'ouvrier, pour qu'il en soit pris note sur le registre spécial.

Toute rupture arbitraire du contrat est passible de condamnations judiciaires, mais c'est seulement à la requête de l'entrepreneur ou du patron, qu'ont lieu les poursuites contre l'ouvrier coupable de rupture de contrat.

Sont considérés comme actes de rupture de contrat: l'omission, de la part de l'ouvrier, de se faire annoncer chez le patron au temps convenu, le refus obstiné de travailler, la désertion en récidive, la désobéissance, l'outrage ou la menace contre le patron ou son personnel, l'excitation à la révolte, au refus de travail, à la désertion.

tion, dispute, ivresse, toutes contraventions au bon ordre, excitation à rupture de contrat, complicité à ce délit en logeant consciemment des ouvriers déserteurs.

Les institutions philanthropiques.

On trouve à Batavia un hôpital chinois, à Semarang et Sourabaya un hôpital et une maison de charité.

Comme nous l'avons déjà vu ci-dessus, l'administration de ces institutions est confiée aux chambres des orphelins et des successions.

Les dépenses en sont couvertes par différentes contributions mentionnées à l'article 64 du règlement de l'ancien collège des curateurs à Batavia (chambre des successions), telles que :

1. la contribution pour les licences des mariages chinois;
2. la contribution pour le grand état à l'occasion de ces mariages;
3. la contribution pour le grand état à l'occasion des funérailles et pour le droit de surséance à l'enterrement des morts; il est perçu des droits sur tout cadavre chinois, venu par mer de la Chine; les cadavres allant en Chine n'ont pas de droits à acquitter;
4. l'impôt sur les bâtiments chinois, connus sous le nom de « *Yonk* » (jonque);
5. la contribution pour les lettres de mariage, demandées par les indigènes, les arabes et les maures, demeurant dans les limites de la ville de Batavia et ses environs;
6. les droits perçus à l'occasion de la nomination des Chinois aux grades de capitaine honoraire et de lieutenant honoraire dans les îles de Java et de Madoura;
7. la contribution pour la permission de faire transporter des cadavres chinois vers la Chine;
8. le revenu des successions en déshérence dans la communauté des orientaux étrangers;

9. la partie des héritages, qui doit être réservée aux pauvres selon la loi musulmane;

10. un tiers des amendes prononcées pour contraventions au règlement touchant la ferme des jeux de hasard chinois dans les îles de Bangka et de Biliton;

11. la moitié du montant du prix de la vente des terrains de sépulture aux Chinois dans la résidence de Batavia et de Semarang et les amendes éventuelles.

Ce revenu est exclusivement réservé au profit des hôpitaux dans ces deux villes.

Les chambres des orphelins et des successions ont formé de ces avantages leur propre capital, dont les rentes servent à payer les frais des institutions philanthropiques, qui sont sous l'administration de chacune d'elles.

Les revenus perçus par les chambres de Padang et de Makassar seront envoyés à celle de Batavia, qui est obligée de suppléer aux déficits de Semarang et de Sourabaya et de remettre par an mille florins pour subvenir partiellement aux frais de la léproserie des Chinois à Muntok (île de Bangka).

Oungaran, Juillet 1892.

APPENDICE A.

**Ordonnances, qui déterminent la situation territoriale
des quartiers chinois.**

Bulletin des lois de 1872 N°. 146 et de 1873 N°. 83.

Indication des territoires, destinés aux quartiers chinois.

L'état indicatif de ces localisations dans les différentes provinces
se trouve aux bulletins des lois suivants:

Les régences du Préanger 1872 N°. 9;

Palèmbang 1873 N°. 72 et 1885 N°. 176;

Batavia, Bangka et la côte occidentale de Sumatra 1873 N°. 141
et 1880 N°. 95;

La côte orientale de Sumatra 1874 N°. 112, 1884 N°. 61 et
1888 N°. 184;

Chérifon 1874 N°. 133 et 1888 N°. 231;

Probolingo 1874 N°. 179;

Les districts Lampongs 1875 N°. 69;

Kediri 1876 N°. 161;

Banjoumas 1876 N°. 183;

Pékalongan 1877 N°. 236;

La division méridionale et orientale de Bornéo 1878 N°. 151;

Rembang 1878 N°. 264;

Kedou 1879 N°. 98;

Krawang 1880 N°. 94;

Biliton 1881 N°. 126;

La division occidentale de Bornéo 1881 N°. 140;

Sourakarta 1882 N°. 112 et 1888 N°. 202;

Amboina 1883 N°. 68 et 1887 N°. 100;

Célèbes et ses dépendances 1883 N°. 133;

Bantam 1883 N°. 252;
Bali et Lombok 1883 N°. 267;
Semarang 1884 N°. 22 et 1888 N°. 138;
Menado 1885 N°. 32;
Sourabaya 1885 N°. 199;
Atjéh 1888 N°. 190.

APPENDICE B.

Arrêté du Gouverneur Général du 1 Mai 1888 N°. 24.

(Supplément du bulletin des lois N°. 4453.)

I. L'ordre de convocation au délinquant, afin d'être entendu dans sa défense conformément à l'article 48 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises sera donné par le chef de province par écrit et signifié par l'intermédiaire d'officiers légalement constitués à cet effet.

II. Dans l'acte de convocation sera mentionné formellement, que la convocation a lieu conformément à l'article 48 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises.

III. L'interrogatoire de l'inculpé doit s'appliquer aux faits, que visent les articles de la loi, qui lui sont ou seront appliqués d'après l'acte de comparition.

IV. Après l'interrogatoire concernant les faits reprochés à l'inculpé, le magistrat lui demandera, s'il a encore à ajouter à sa défense quelques faits, notes ou observations, omis ou oubliés dans les interrogations antérieures.

V. Le procès-verbal de l'interrogatoire, subi par l'inculpé, lui sera lu et sera signé par lui.

Si l'inculpé déclare ne pas savoir signer ou s'il refuse sa signature, le procès-verbal mentionnera avec annotation les raisons d'absence de signature, telles qu'elles auront été données.

VI. S'il le désire et si la nécessité d'une décision immédiate ne s'y oppose pas, il sera accordé à l'inculpé, afin qu'il puisse se défendre de nouveau par écrit, un délai qui lui sera indiqué ¹⁾.

VII. Dans le rapport fait au gouvernement chargé de spécifier les mesures politiques à prendre, le chef de province produira en même temps le procès-verbal de l'interrogatoire subi par l'accusé en conséquence de l'article 48 du règlement d'administration du gouvernement des Indes Néerlandaises.

APPENDICE C.

Règlement de la jurisprudence dans les possessions hors de Java et de Madoura.

Pour le gouvernement de la côte occidentale de Sumatra dans le bulletin des lois de 1874 N°. 94b, modifié dans ceux de 1875 N°. 218, 1876 N°. 274, 1877 N°. 149, 1880 N°. 33, 1882 N°s 65, 171, 235 et 1886 N°s 13, 175, 214, 240.

Pour la résidence de Bengkoulén dans le bulletin des lois de 1880 N°s 32 et 33, modifié dans celui de 1887 N°. 244.

1) Le gouvernement trouve souhaitable, que pendant l'interrogatoire il soit demandé au délinquant en même temps spécialement, s'il désire se défendre de nouveau par écrit et que la réponse à cette question soit mentionnée au procès-verbal.

(Circulaire du premier secrétaire du gouvernement du 16 Février 1889 N°. 328).

Pour les districts Lampoungs, dans le bulletin des lois de 1879 N°. 65, modifié par ceux de 1882 N°. 235 et 1886 N°s 214, 240.

Pour le gouvernement d'Atjéh et ses dépendances dans le bulletin des lois de 1881 N°. 82.

Pour l'île de Bangka dans le bulletin des lois de 1874 N°. 33, modifié par celui de 1877 N°. 150.

Pour la résidence de Riyo dans le bulletin des lois de 1882 N°. 84.

Pour la division méridionale et orientale de Bornéo dans le bulletin des lois de 1880 N°. 55.

Pour le gouvernement de Célèbes et ses dépendances dans le bulletin des lois de 1882 N°. 22.

Pour la résidence de Menado dans le bulletin des lois de 1882 N°. 27.

Pour la résidence de Ternate dans le bulletin des lois de 1882 N°. 32.

Pour la province d'Ambon dans le bulletin des lois de 1882 N°. 29.

Pour la résidence de Timor dans le bulletin des lois de 1882 N°. 26.

Pour les îles de Bali et de Lombok dans le bulletin des lois de 1863 N°. 142, modifié par les bulletins des lois de 1882 N°. 142 et de 1883 N°. 180.

Pour la division occidentale de Bornéo dans le bulletin des lois de 1883 N°. 59.

Pour la résidence de la côte orientale de Sumatra dans le bulletin des lois de 1887 N°. 45.

DESULTORY NOTES
ON
JAPANESE LEXICOGRAPHY
BY
G. SCHLEGEL.

It is a well-known fact that a very great part of the Japanese language consists of Chinese loan-words, which were borrowed at different times from the Chinese, together with the objects and ideas introduced from China into Japan. Historically three epochs of such an introduction are mentioned in the Japanese annals. One from the state of *Woo* 吳 or, according to the old pronunciation, preserved in Japan, of *Go*: one of the three states which, from A.D. 222 to 280, included in its territory part of the province of *Fuh-kien* and most of the eastern provinces of China. Some 320 years after the introduction of the *Go on* (吳音), another system of phonetic writing was introduced into Japan, in the 15th year of Emperor *Dzui ko*, about A.D. 605, by some five Japanese students who had spent a year at *Chang-ngan* (長安), the capital of the province of *Shen-si*. This system was called by the Japanese the Chinese pronunciation: *Kan on* (漢音), and it supplanted

gradually the older *Go on* ¹⁾). The *Kan on* is used by the literary and official classes; but the *Go on* is the most current pronunciation of chinese words in the common Colloquial.

In the formation of new words and scientific terminology, the *Kan on* is now exclusively used. We will not speak in this paper of the *Tau on* (唐音), or latest introduction of chinese words, because it is very little used by the Japanese.

Now the old dialect of the state of *Go* (吳) has been preserved to the present day in that part of the province of Fuh-kien where the so-called Amoy, or better Chang-chow, dialect is spoken, so that the japanese pronunciation of chinese words comes very near to that dialect, as we will subsequently demonstrate ²⁾).

There has always been a brisk trade between the enterprising Fuh-kien sailors and the Japanese, and with the articles of chinese importation, their chinese names were at the same time introduced. These names were written down *orally* by the Japanese, very often with the incorrect chinese characters jotted down upon the labels

1) It is remarkable that Hoffmann attributes the *Kan on* to an introduction of Chinese during the Han-dynasty (202 B.C.—220 A.D.) [Japanese grammar p. 80], and thus makes the *Kan on* to be the older pronunciation. Now the *Go on* was introduced about A.D. 280, whereas the *Kan on* was only introduced about A.D. 605. (Hepburn, Jap. Dict. Introd. p. ix—x).

2) The Chinese characters 俱具 and 愚 are all pronounced *gu* in Japanese; they are pronounced *ku* and *gu* in Amoy: 五 and 伍 are pron. in Jap. *go*; in Amoy *gɔ* and *uɔ*; 藥 and 約 are pron. in Jap. *yakū*; in Chang-chow *iak*; 益易驛役疫 etc. are pron. in Jap. *yakū*, *yeki* and *eki*; in Chang-chow and Amoy *ik*; 脚 is pron. *kiya* in Japanese, *k'a* in Amoy-colloquial; 曲 is pron. *kiyokū* in Japanese, *k'io* in Amoy. The Amoy *i bi* 意味 is pron. *i mi* in Japanese. A catty 斤 is pronounced *kin* as well in Japanese as in the Chang-chow-dialect. The character 外 is pronounced *goa* and *goe* in Amoy, *guwai* in Japanese; 元 and 願 are pronounced *goan* (*gnoan*) in Amoy-chinese and Japanese; 藝 is pron. *ge* or *gɛ* ^{a)} in Amoy and Chang-chow, *gei* in Japanese; 下 is pronounced *ke* and *e* in Amoy, *ge* in Japanese; 叫 is pronounced *kio* in Amoy and *kiō* ケウ in Japanese, etc., etc.

a) We remark that *g* is pronounced as the German *ä*, and that *ɔ* is pronounced as *aw* in *saw*, *law*.

by the illiterate chinese merchants and sailors. This is evident from several instances of the japanese pronunciation of these characters, as we will show further on.

With the introduction of Buddhism into Japan, chinese *written* works came there, and thus it has come that, after that time, the new chinese words were correctly transcribed as they were written by the Chinese themselves, and no longer more only *phonetically* by the first chinese character which came to hand, without the least regard to the signification (*yomi* 訓 or *toukū* 讀) such a character had in Chinese.

The result has been most disastrous, as we are now very often at a loss to recognize the original, genuine chinese characters represented by these faultive sinico-japanese transcriptions.

Now it is evident that there is not much hope to separate the chinese loanwords from the genuine japanese words, before we have indubitably fixed the former ones by substituting for the *phonetic* characters used by the Japanese for transcribing them, the *ideographic* characters which represent these words. A reform in the japanese dictionaries is actually as necessary as it has been in the last years in the dictionaries of our european languages, with regard to the spelling of foreign words.

We may fairly compare the introduction of Chinese into Japan, with the introduction of latin and french words into Great-Britain by the Norman invasion. These words have undergone a change in their pronunciation, and are now governed by the Anglo-saxon grammar, as much as the Chinese loanwords are governed by the japanese grammar in Japan. The difference is that in England these foreign words, though differently pronounced, are yet written according to their original form, whilst this is not the case with the foreign words in Japanese. In French, *e. g.* the word "Condition" is pronounced *cawndeeseen*, whilst an Englishman

pronounces it *kundis'jun*; but no english author ever ventured to **write** this word in this way.

The French have not adhered so carefully to the law, now universally recognized by grammarians as *imperative*, to write foreign words as they are written in the foreign language, and not as they are pronounced according to the value of the letters in their own language. They have frenchified these words just as the Japanese have japanized the chinese words. In French this is of little importance, because the number of loanwords from foreign languages is there very restricted; but still the french lexicographers always add in their dictionaries the original form of the foreign word. E. g. we find in the french dictionary of Charles Nodier after the word *Bivouac* the original german word *Beiwacht*; after *Hâvresac* the german *Hafersack*; after *Lansquenet* the german *Landsknecht*; after *Boulevart* the dutch *bolwerk* (pronounced *bulwark* in English, which shows that the French did not take the word directly from the Dutch, but by intermediary of the English); after *Redingote* the english *ridingcoat*; etc., etc. But, as a rule, the french lexicographers have adopted the system of writing these foreign words in the foreign spelling, as e. g. the words *Keepsake*, *Kirschwasser*, *Kreutzer*, *Knout*, *Halster* (dutch), *Hareng* (dutch *haring*), *Humour*, *Landwer* (germ. *Landwehr*), *Turf*, *Sport*, *Jockei* (engl. *jockey*), *Warrant*, *Waterganck* (dutch *watergang*), *Wurst* etc.

Finally, though all european nations *pronounce* the latin language according to the value of their respective alphabets, they yet all, without exception, *write* them as the Romans wrote them. We may **pronounce** *oozoos* (german), *ūzus* (dutch), *ūzūūs* (french), *youzoos* (english) etc.; but we all **write** *usus*, as the Romans did. The Japanese, likewise, have no right to transcribe their chinese loanwords phonetically by *wrong* chinese characters as they do now, but will have to reform their system.

Till some 20 years ago, the Dutch still wrote foreign words according to the dutch spelling, and they got in their language monstruosities like *paadje* or *pagie*, *bagaadje*, *gagie*, *logie* etc., for the french words *page*, *bagage*, *gage* and *loge*. With the reform of the dutch dictionary, all these bad spellings have nearly disappeared, and these foreign words are now again written as they are written in the native spelling. Of course, the so-called hybrid words are excepted from this rule³⁾.

Now the Japanese have arrived, partly by their ignorance of the chinese language, and partly by a similar perversity of mind as characterized the Dutch of the last century, to write the chinese loan-words in the most arbitrary and incorrect way, often choosing at random any homophonous chinese character instead of the correct one, and thereby bringing the most ridiculous and bewildering confusion into their dictionaries and literature⁴⁾. We have already had occasion to point this out and illustrate it in our critic of the Japanese Dictionary of the late professor Hoffmann, edited by Mr. Serrurier⁵⁾, and we wish to go more completely through this subject in the present paper.

3) Comp. De Vries en Te Winkel, *Woordenlijst voor de spelling der Nederlandache Taal*, Voorbericht voor den eersten druk, p. XLIII—XLVIII, especially § 85, where the ridiculous consequences are shown when foreign words are written according to the value of the native alphabet, as e. g. *soepjes* for *souspié*, *soarree* for *soirée*, *koedailj* for *coup-d'oeil*, *equipaadje* for *equipage*, etc.

4) Mr. Aston, the well-known author of a Japanese grammar, remarks upon this subject: "Finally they (the Japanese) used chinese characters to give the actual sounds of chinese sounds *for which they did not know the proper chinese characters*, or of chinese *difficult* characters, the sounds of which they wished to express in *easier* characters". This Mr. Aston calls *dji on no kana*, the literal translation of which in Chinese is 字音之假名 or "borrowed characters used to express the sounds of (other) characters". Cf. Giles, *Chinese-English Dictionary*, Preface, p. xx.

5) *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederl. Indië* 1892, p. 83. — *T'oung-pao*, Vol. III, 1892, p. 521: *Replik op het antwoord van Mr. L. Serrurier*, Leiden, 1893.

A whole class of words composed in Chinese with the character 班 *pan* "a term of duty" has been transcribed in Japanese by the character 番 *hoan*, simply because both the characters 班 and 番 were pronounced by them *ban*. Mr. Serrurier has replied to this that the Japanese had only extended the meaning of 番 *hoan* "a turn, a time" to that of "turn of duty"; but what to say then to the Japanese transcription 番望 *ban bau* for the Chinese 萬望, in Amoy *ban bang*, "to hope fervently, to hope tenthousand times"? by no stretch of the primary meaning of 番 *ban* "a turn", we can arrive at the meaning of 萬 *ban* "tenthousand". What to say of *ban dzuke* "the program at the theatre, the play-bill", where *ban* (番) evidently stands for 班 *pan* "a company of actors" or for 搬 *poan* "to play theatricals"? What to say to *Mom ban* "a porter, gatekeeper", transcribed in Japanese 門番 *bun hoan*, whilst the genuine Chinese name is 門班 *bun pan*, and is synonymous with 門守 *bun siu*, in Japanese *mon shiu*? The Chinese expression 輪 (or 逾) 班 *lun pan* "to attend to in turn" is transcribed doubly wrong by the Japanese lexicographers as 輪番 *rim ban*, and its synonym 順班 *sun pan* by 順番 *sum ban*. During the feudal system, the officials of the Tokugawa administration in the provinces, or the *Samurai* detached for duty in Tōkiō or in any other town or place outside their provinces, were called *kinban*, which the Japanese transcribe 勤番 "strenuously to the turn". We think this transcription doubly wrong, and would propose to transcribe it by 欽辦 *kin ban* (Mandarin *k'in pan*, Amoy *k'im pan*) "He who manages the affairs by Imperial order". (Comp. 欽差 *kin sa* "an imperial envoy or commissioner"). The imp. dict. of Khang-hi gives as an example of the meaning of 辦 *pan*: "*Hiang-liang* (B. C. 209) always managed affairs as a master" (項梁常爲主辦). In modern Chinese we have expressions as 辦事 *pan su* "to transact business", 辦公事 *pan kong su* "to transact official

business", 辦理 *pan li* "to transact", 代辦 *tai pan* "an agent or temporary substitute authorized to act for his principal, either in business, or for a mandarin" (wrongly transcribed in Japanese by *dai ben* 代辦 by confusion of the characters 辦 *pien* and 辦 *pan*), 替伊代辦 *t'òè i tai pan* "to act temporarily in his place", etc., etc.

Mr. Serrurier's explication "by means of extension of the original meaning of 番 *ban*" can most surely not explain why the Japanese have transcribed the name of a carpenter *pan ch'iang* (板匠)⁶⁾ by *ban ziyau* (番匠). A carpenter is a man who works in *wood* and *planks*; but according to Mr. Serrurier's system, we have to translate this as a "workman in *turns*", which is simply ridiculous. It is clear that the Japanese lexicographers ought to have written 板匠, according to the Chang-chow-dialect *pan ch'iang* and = 木匠 *bok ch'iang*, the actual name for a carpenter in Chang-chow, and found in Japan under the form *bokû ziyau*.

That the Japanese have often substituted the word *ban* (板) "a plank" for the word *bok* (木) "wood", perhaps because the latter character also means "a tree", is evident from other examples. The two pieces of wood struck together by watchmen in going their rounds, or to give alarm in case of fire, are called *ban gi* in Japanese, and are transcribed by Hepburn in the 2^d ed. of his Dict. by 板木 *pan bok*, and in the 3^d by 番木 *hoan bok*.

Now, unless the word *bangi* is a genuine Japanese word, irreducible to Chinese characters⁷⁾, it can be nothing else but the

6) 板 *pan* is now pronounced *han* in Japanese, but in 板東 *ban don*, the ancient name of the provinces on the *Toukai don*, east of *Osaka*, in 銅板 *dou ban* "copper plate", in 板石 *ban seki* "a slate" etc., the original initial reappears.

7) The Chinese watchman's stick is called 柝 or 梆 *t'ok* or 更梆 *ting pang*. See my Dutch-Chinese Dict. i. v. *Klapper*. If *ban gi* is a hybrid word, it ought to be transcribed by 班木 when *ban* is = Chinese *pan* "a watch" and *gi* stands for the Japanese *ki* "wood".

equivalent of the chinese 木魚, pronounced in Chang-chow *bok gi*, "the wooden fish", the name of a wooden drum shaped like a fish, a well-known instrument in China. Instead of 木魚, the Japanese will have written 板魚 *ban gi* and *gi* is then simply the same as *giyo*⁸) "a fish". At all events the transcription 番木 is arbitrary and false. This is evident by the synonyms of this word *bokū gei* (木磬) and *mokū giyo* (木魚) wherein the primitive 木 reappears.

We have, however, not to wonder at such confusion in Japanese dictionaries. They are legion.

We have already called attention to the faulty transcription of the chinese word *bai* in *bai dzŷyo* and *bai ta* (a prostitute), *bai do* (a slave) and *bai yakū* (quack medicines) by the character 賣 *mai* "to sell"; and have proposed to replace it by the character 歹 *tai*, used to represent the Chang-chow word *bai* "bad". *Bai li* (歹女) is a bad woman; *bai iak* (歹藥) are bad (quack) medicines⁹). But as the Japanese had once written this syllable

8) The unmeaning syllable *yo* has been attached by the Japanese to most of the Chinese words ending in *i*, as in 女 *dzi* (*dziyo*), 巨 *ki* (*kiyo*), 虛 *hi* (*hiyo*), 舉 *ki* (*kiyo*), 去 *k'i* (*kiyo*), 居 *ki* (*kiyo*).

9) *Bai* is generally rendered by 歹, but this character is pronounced *tai*. The real representative of *bai* is 魑, also written 魅, "a kind of elves who are fond of misleading mankind". This char. is now pronounced *mei* in Chinese, exactly as the char. 媚 *mei* "smirking, ogling, bewitching". Its phonetic 眉 is still pronounced *bai* in Amoy, and the phonetic 未 in 魅 is pronounced in Japanese *mai*, as in 味爽 *mai sau* and 愚昧 *ga mai*. Mr. Serrurier, who does not know Chinese enough to be aware that *bai* is not represented phonetically by the char. 歹 *tai*, has made a most ludicrous mistake in his reply by telling us that 歹 *tai* is pronounced in Japanese *katsū*, *gatsū* or *gacki*. He has himself made the very gross mistake of confounding the characters 占 *ga* "an old bone, a fragment of a bone", commonly written 歹, and 歹 *tai* "bad", always, though erroneously, written 歹 by the Chinese¹⁰).

The first 歹 (占) is still pronounced *ga* in Amoy, and represents the Japanese *gatsū*. The other is pronounced *tai* and is used in Amoy and Chang-chow to represent the words *p'ai* and *bai* "bad". (Comp. my *Sinico-Aryaka*, p. 114, note 2).

¹⁰) 歹多改切。俗作歹。好之反也。Khang-hi. The char.

賣 *bai* "to sell", they saw in their ignorance no other means than to explain their *bai dzŷyo* as by *mi wo uru onna* "a female who sells herself". This, however, is an interpretation "faite après coup" as the French say, and is contradicted by the synonym *akŷ dzŷyo* 惡女 "an ugly, likewise an immoral female" (Hoffmann). To sell medicines (*uri kusuri*) is not only the trade of a quack, but also that of every decent apothecary, and thus 賣藥 could never be made to represent worthless and bad quack medicines, which, on the contrary, are fully expressed by the transcription 覯(歹)藥 *bai iak* = 惡藥 *ok iak*, which would sound in Japanese-chinese *akŷ yakŷ*.

A striking example of the confusion made by the Japanese of the chinese characters is exemplified in the word *furi* or *buri*, which means "to fall as rain", when it is translated by 降 *kiang*; to "brandish, flourish or shake", when it is translated by 振 *chin*; "manners, behaviour, deportment, air, gait", when it is translated by 態 *t'ai*. Now these three characters are promiscuously used by the Japanese in the so-called translations they give in their dictionaries of the japanese words composed with *furi*. So we find after the japanese word *ki-buri* "the shape, trim or figure of a tree" not, as we should expect, the translation 木態 *bokŷ tai*, but that of 木振 *bokŷ shin*, which means "shaking of a tree"; after the word *ko buri* "small size" we find 小振 *shau shin* "small shaking" instead of 小態 *shau tai* "small size"; after *furi ai* "usual practice, usage, custom" (properly: according to: *ai* the rules of good manners: *furi*) we find 振合 *shin gau*, instead of 態合 *tai gau* [according to chinese grammar 合態 *hap t'ai*]; instead of 身態 *shin t'ai* for *Mi-buri* "deportment, manners, body, gesture",

歹 (bad) is also pronounced *tai* by the Japanese, as in *sakŷ tai suru* 作歹 "to commit wicked acts". Gubbins, p. 702 and the errata of Part. III.

we find 身振 *shin shin* "shaking of the body", etc. By such a confusion the student is not enlightened, but rather bewildered, since he is at a loss to know if he has to do here with *koyé* or *yomi*, neither of which are rendered by the misapplied chinese characters.

The syllable *ken* is equally transcribed in the most arbitrary way, mostly incorrectly. So e. g. the chinese-japanese word *kem pakū* (*ken pakū*) "a memorial, memorandum, an opinion or view upon public or other matters to government" is transcribed in Hepburn and Gubbins 建白 *kien pik*, an unknown chinese combination. The chinese word for "to address a memorial" is 關白 *koan pik*¹⁰); but as the chinese words *koan*, *kien*, *hien*, *kiem* etc. are all pronounced *kem* or *ken* in Japanese, they have, of course, in consequence of their ignorance of Chinese, used the first character which presented itself to their mind at the moment, to transcribe the chinese expression. *Ken gen* "a petition or memorial addressed to government" is likewise wrongly transcribed by 建言 *kien gien* (established words); here *ken* represents the chinese character 獻 *hien* "to offer or present to a superior"¹¹) and *ken gen* ought therefore to be transcribed by 獻言¹²). *Ken gi* "opinions or views upon some subject in dispute or under debate" is transcribed in Hepburn by 建議 *kien gi* (established consultation). *Ken*

10) 關白禮部 "to present a memorial to the Board of Rites". *Vide* 今古奇觀, the 7th novel: 賣油郎獨占花魁, translated by us under the title "Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine de Beauté" (Brill and Maisonneuve 1877, p. 59 and folio 34 verso of the text). The meaning has been extended to the person who received such memorials, the 關白 *kuwan bakū* or *kuwan pakū*, anciently a kind of premier to the Mikado.

11) Comp. *ken jaw* 獻上 "to present to a superior". Hepburn.

12) Gubbins, p. 406, gives 獻言, but refers also to 建言.

stands here for 見 *kien* "a view upon a subject, an opinion"; *gi* means "to consult about".

We will ascribe to a typographical error that Hepburn transcribed the japanese-chinese word *ken i* (權威 *koan ui*) in his 2^d edition by 權滅 *koan biet*, and corrected it in his 3^d edition to 橫威 *hwang wei* (*sic!*), though we confess that such errors are very bewildering for the youthful student of Japanese.

Likewise we find *ken kiu* transcribed in the 2^d edition by 研究 *p'ing kiu* instead of by 研究 *gien kiu*, as in the third edition. But we will not insist upon such trifles, as there are worse errors in Hepburn's dictionary. For example the word *ke man* "an ornament placed on the heads of idols", transcribed in the 2^d edition by 花警 *hoa king* (flower fear), is corrected (?!) in the third edition to 花蔓 *hoa ban* (flower creepers); whilst the genuine and sole characters for the word are 花鬘 *hoa ban* "a flowery headband" (*Vide* Khang-hi's Dict., Medhurst, Francken's Dict. of the Amoy-dialect and my Dutch-Chinese Dict. i. v. *Hoofdband*).

Kei kuwan sau "the cockscomb flower" has even been transcribed in Hepburn's 2^d edition by 輕鷄藻; this is corrected in the 3^d edition to 鷄冠草, but we are not sure if the first transcription is not a philological blunder of some japanese lexicographer. It is too bad for a simple printing error or for a scholar like Hepburn. *Tou kei* "cockfighting" is transcribed in Hepburn by 鬪鷄 (*tou ts'ou*) instead of by 鬪鷄 (*tou ki*): a very common japanese blunder. We have even found 莢 for 鷄 in the title of a book on projectiles composed by *Ten kitsu sō Hau-kwau* (田結莊邦光): 桑土莢言 *Sau-do su-gen* "Hen-cackling of the Mulberryland" instead of 鷄言¹³⁾.

13) Hoffmann, Verzameling van Japansche boekwerken, door Mr. J. H. Donker Curtius ingekocht, N°. 87.

If *kinka* "baldheaded", in Japanese *hage atama*, *hageru* or *hagetaru*, is a Chinese word, it is certainly not represented by the characters 臘梨 *lap li* (12th month's pear) as given by Hepburn; but by the characters 髡髮 *k'in kat* "shaven and bald" ¹⁴).

Kin satsū "paper money" is translated by 紙幣; but it would have been proper to add the characters 金札 *kim tsat* which represent the word *kinsatsū* and which were employed by the Japanese government in the Kyoto gazette of 19 Sept. 1868 at the occasion of the loan contracted by the Daimios.

Kinton "a kind of confectionary made of beans and sugar" is wrongly transcribed by 經飩 *king t'un*. It ought to be 京飩 *king t'un* "a kind of dumplings made by the people of Fuh-kien to sacrifice to their ancestors on the first day of the 10th month to announce the winter" ¹⁵). The Jap. lexicographers have, in their ignorance, substituted the homophonous character 經 *king* (a canon, a rule) for the proper character 京 *king* ¹⁶). Dried fruit from the north are called to the present day in Canton 京菓 *king kwō*.

The character 弁 *pien* "a casque", pronounced in Japanese *ben*, has to do service for the characters 辨 *pien* "to discriminate", 辯 *pien* "to explain" and 辦 *pan* "to manage", because these characters are all pronounced *ben* in Japanese; 辦事 *pan su* is therefore written 弁事 *ben dzi*.

Furo "a small culinary furnace" is transcribed 風呂 *hong lu*

14) We should expect in this case *kin katsū*, but the final consonant sometimes disappears in Japanese; e. g. 蠟 *lap* is not *rapū*, but *rau* ラウ; 臘月 *lap goat* becomes *rau getsū* ラウゲツ; 惡熱 *ok dziet* (a bad fever) becomes not, as we should expect, *okū netsū*, but simply *o netsū* オネツ, etc.

15) 閩人十月一日作京飩、祀祖告冬, *Vide* 南粵志.

16) 禺京 *Yü king* (written 禺强 *Yü kiang* in the Shan-hai-king) is the name of the Genius of the North, according to *Chwang-tszs*.

(wind-spine or wind-note). The proper characters are 風爐 *hong lo* "a small moveable earthen stove, as for boiling water for tea" (Douglas, Medhurst, Williams, etc.). It is known in Canton pidgin-english as a *fogong*.

Hai oshi "a small shovel used for adjusting the ashes in a brazier" is translated in Hepburn by 香鍬 "the perfumed shovel", instead of by 灰鍬 "an ash-shovel".

Rokū shan ロクシヤウ "verdigris" is transcribed 銅緑 *tong liok* instead of 緑青 *liok ts'ing*. The char. 青 is generally pronounced *sei* in Japanese; but as 精 *tsing* is pronounced *shau* as well as *sei* in Japanese, the *shau* of *rokū shau* is certainly 青, as *liok ts'ing* is the name of the verdigris colour in Chinese. The regular form of the word in Japanese would be *riyokū sei*.

Shi yen "a kite" is transcribed 紙鳥 *tsi niao* (paper bird) which would be in Japanese *shi tsiyau*. Gubbins (p. 800) gives the proper chinese characters 紙鳶 *tsi' ien*.

Kiu su, a synonym of *kibisho*, "a small teapot" is transcribed in Hepburn by 吸水 *k'ip sui*, which would mean "to imbibe water". The chinese name in Amoy is *kip sio* 急燒 "quickly hot, hasty heater", a small, thin, flat-bottomed earthen kettle for warming things quickly (Douglas). In reading, this kettle is called *kip siau*, and has been introduced in this form in Java, where we find it under the forms *kipsiau* and *kapsau* (T'oung-pao I, p. 397). In Japan *kip sio* first became *kibi-sho* キビシヨ contracted afterwards to *kiu su* キウス. In the form *kibi* we can easily recognize the chinese *kip* 急; but the latter character is also pronounced *kiu* by the Japanese, as in *kiu sokū* 急速 (*kip sok*) "quick, hasty, urgent, pressing"; *kiu u* 急雨 (*kip u*) "sudden rain, a shower" etc.

The *Daphne odora* is called in Hepburn's dictionary 輪丁花 *rin-chau ke*, but Hoffmann (*Liste des plantes du Japon*) gives 沈丁花 *chin-chau ke*. Which name is the right-one?

Rin go (Hepburn) *Rin kin* (Gubbins) 林檎, in Amoy *Lim kim*, is translated by "apple"; now the *rinkin* is not an apple, but a bullace or sloe, a wild plum. The apple is called in Chinese 蘋菓 *pin ko* or 平菓 *ping ko*, and would be pronounced in Japanese *binguwa* or *heikuwa*. Query: does *ringo* represent 林菓?

In fact, the Japanese did not care in the least for the *yomi* or signification of the chinese characters they employed to transcribe their chinese loanwords; and perhaps they had done better by *not* adding these characters in their dictionaries, than by adding *wrong* ones. Besides, they are not even consequent.

"Dried melons", in Jap. *kam piyo*, is correctly transcribed 乾瓢 in Hepburn's dictionary; but *Takahasi Garau* writes 干瓢 for it, 干薑 for dried ginger, 梅干 for dried plums. But in *kan ten* "a kind of dried seaweed" the word *kan* is again correctly transcribed 乾. Hepburn, in his turn, transcribes *kan kiyau* 乾薑 "dried ginger" by 卓姜. The first of these two characters does not exist and the second is a proper name.

Now there is here no case of chinese archaism, as Mr. Serrurier has pretended in his reply, but simply a case of sloveliness and ignorance ¹⁷⁾, for which the Fuh-kien traders are in the first place responsible; as they wrote in their ignorance 干 *kan* (shield) instead of 乾 *kan* (dry). The medicinal root *kan koah* 乾葛, which is sliced and infused to make a cooling, mucilaginous drink, is generally, but erroneously, labeled by the Amoy-chinese as 干葛, because 乾 "dry" and 干 "shield" are both pronounced *kan* in Amoy ¹⁸⁾.

Likewise 乾酪 *kan lok* (cheese) is wrongly transcribed by the Japanese 干酪 *kan rakū*, though some transcribe it by the proper characters (Gubbins). A Chinese author, cited in Khang-hi's dic-

17) Compare what Mr. Aston says upon this question. *Supra*, note 4.

18) Douglas, *Dict. of the Amoy-dialect*, p. 194a and 286.

tionary, even wrote 淡悶干嘔 instead of 痰悶乾嘔 "Vomiting of phlegm and dry retching". Hepburn gives properly 乾嘔 *kan ou* as the sinico-japanese medical term for the word *karaezuki* "dry vomiting".

The ranks of an army are called in Chinese 隊伍, which characters are pronounced in Amoy *Tui-ngō*, and in Japanese *tai-go* and *dai-go*. Now we should expect that the japanese lexicographers would have transcribed the syllable *go*, when meaning "soldiers", always by 伍; but this is not the case. The word *ban-go* "the soldiers of the guard" is not transcribed, as it ought to be, by 班伍, or even by 番伍, but by 番小 *ban shau* "the little-ones of the turn". The Japanese having confounded the Chinese 伍 *go* with the Japanese word *go* (*ko*) "small, little". Again, in the word *kei go* "a guard, watch, sentry", the syllable *go* is transcribed by 固 *kō* (strong, durable)¹⁹, and we get a ridiculous transcription 警固 "the alarming durable". Of course, the correct transcription is 更伍 *keⁿ ngō*, which would correspond with the jap. *kei go*, as we will show further on, when treating of the way in which the Japanese have transcribed the chinese words ending in *ing*. The japanese-chinese word *Jingoya* is again wrongly transcribed by 陣小屋 *tin-siao ok*, instead of by 陣伍屋 *tin-ngō ok*: "the barracks (*ya*) of the soldiers (陣伍 *jin-go*); likewise *bango ya* "a watchbox" is transcribed 番小屋 *hoan siao ok* "the house of the little-ones of the watch" instead of 班伍屋 *pan-ngō ok* "the house of the soldiers of the watch"; all these bad transcriptions being the consequence of the ignorance of the Japanese what the Chinese *ban go* meant, and of their confusing *go* "soldier" with the jap. *go* "little".

19) Comp. *ken go* 堅固 *katai-katakū*, strong, firm, secure, safe, etc.

The Japanese, having once fallen into the bad transcription 番 *ban* instead of 班 *ban*, were needs led to even worse combinations, and so the 班士 (*ban shi*) "the soldiers of the guard or watch" were dubbed 番衆 *hoan tsiong*, which is properly pronounced in Japanese *ban shu*, and then represents the chinese characters 班守 *pan siu* "those who keep the watch". Comp. *Shu go* 守護, in Amoy *siu hɔ*, "to guard, protect, watch over".

Moreover the Japanese pronounce this character 番, wherever they meet with it, *ban*. Hoffmann-Serrurier give in their jap. dict. the expression 番番 *ban ban* "courageous, bold, energetic". Now in this meaning, the characters 番番 are not pronounced *hoan (ban)* in Chinese, but *p'o-p'o*, according to the chinese dictionaries *Kwang-yün*, *Ts'ih-yün* and *Ching-yün*, and then mean "courageous, valiant" ²⁰). Therefore the Japanese ought to read them *haha* or *haba* or *baba* according to the phonetic change of chinese initial *p* into *h* or *b* ²¹).

The Japanese are, however, so perverse or ignorant, that they do not use the char. 番 *ban*, where it would be at its place, as e. g. in *Sem ban* (先番) "a former time, on a former occasion, before, previously, some time ago", which they transcribe 先般 *sem pan* (ㄟㄣ instead of ㄟㄣ) and which would mean, if it did mean anything, "a former sort or manner", and in *kom pan* (今番) "this time, now, at the present time", which they transcribe 今般 and which would mean "to day's fashion", but does not exist in Chinese, who would say in this meaning 今樣 *kim iang*. Comp. *hiyap pan* 百般 "all, everywhere, all sorts of things" literally "a hundred ways".

²⁰) 廣韻博禾切。集韻逋禾切。正韻補禾切。
 𪛗音波。番番勇也。 Vide Khang-hi's Dict. i. 2.

²¹) Comp. *ha mon* 波紋 (*p'o bun*) "ripples, wavelets".

They often are not even aware if a word is Japanese or Chinese. The cloth worn around the loins by women is called in Japanese *chappo* ²²), which they seem to consider as a genuine Japanese word, and therefore translate it by 女視 *lu kun*, which would, however, mean the string of a pair of drawers in a female trouser (Medhurst). Now if we look how the Japanese write this word phonetically: チヤッポ *tsatsū po*, or, according to English spelling, *chatsū po*, we recognize at once the Chinese 扎布 *tsat pə* "the tightening cloth". The verb 扎 *tsat* is still used in China in 扎脚 *tsat k'a* "to bind the feet of Chinese girls, in order to make them small", and in 用布扎 *iōng pə tsat*, "to swathe".

We should have expected to find for this word in Japanese *sap pu* (*satsū pu*) as the character 札 *tsat* (a tablet) is pronounced *satsū* in Japanese, and 布 *pə fu* (= *pu*); but the character 扎 *tsat* seems to have remained unknown to the Japanese except in the above mentioned compound 扎布, which is directly taken from the Amoy dialect *tsat pə* as *tsatsū po*.

This irregularity is also observed in the Japanese pronunciation of the Chinese character 插 *ts'ap* "to insert", which should be *sap*, but is pronounced *sau*. We suspect, however, the Japanese verb *sashi*, *sasi* or *sasu* (サス) "to stick into, to insert" to be only the representative of the Chinese word 插 *ts'ap*, pronounced in Amoy-colloquial *ts'ah*, as all the meanings the Japanese word has are covered by those of the Chinese one. Comp. 插花 *ts'ah hoa* "to stick flowers" (into the hair, a flower vase etc.) *sau kuwa*, in Japanese *sasu bana* (*sasu* for *ts'ah*). *Sasu*, as a substantive, means, according to Hepburn, a pole sharp at the ends, used by farmers in carrying sheafs of grain. "*Ts'ah*" (says Khang-hi's dict.) "is a carrying pole: a pike pointed at both ends, which is stuck into

22) The genuine Japanese name for this band is *Imodzi* for *Yumodzi*, *Yumaki* or *Yugu*.

the sheafs of grain in order to carry them" ²³). *Katano wo sashi* "to stick the sword in the belt" responds word for word to the chinese 插刀 *ts'ah to* "to wear a sword at one's side" (Douglas); *ki wo sashi* is = 插枝 *ts'ah ki* "to plant a branch of a tree by sticking it into the ground"; *sashi komi* is = 插入 *ts'ah jip* "to stick into"; *sashi mono* "a small flag" is = 插旗 *ts'ah ki* "to stick up a small flag" (Douglas) etc.

Many more such Japanese words may prove, after examination, to be Chinese loanwords of an earlier period than the *Go*-period, and which have become fused into Japanese.

Very often both the reading and colloquial pronunciation of a character in the Amoy-dialect have been adopted by the Japanese, as e. g. the word for "sour, acid", Chinese 酸, in Chang-chow reading *soan*, but in colloquial *sui** (Amoy *sng*).

We have in Japanese the word *san* in *san ki* (酸氣) "acidity", *sam mi* or *san mi* (酸味) "sour taste", which correspond to the reading form *soan*; but we also find the form *sui* for sour, as in *sui ki no mi* (酸木ノ實), "sour fruits of a tree", the only example quoted by Hepburn. *Sui* stands evidently for the Chang-chow *sui**.

The char. 葉 "a leaf" is transcribed by the Japanese *yefū* (エフ), but is pronounced *yō*, as in 千葉 *sen yō*, 紅葉 *kou yō* 多羅葉 *taru yō* (タロエフ "the holly"), etc. *Yefū* (= *yep*) represents the Amoy reading *Iep* (*yep*); *Yō* the colloquial *hioh* and *iah* (Vide infra, where we shall return to this word).

Sometimes even the Chinese transcription is given in characters

²³) 插者擔也。兩頭鐵銳、所以插刺禾束而擔之也。Comp. *sashi ninai* "to carry on the shoulders between two" = Chinese 插擔 *ts'ah ts'at*.

which do not exist, as in *Akū sekū* "busy, hurried, in a bustling manner" — properly: "pressed by business, disorderly, crowded as a lumberroom", in Chinese 齷齪 or 促促, pronounced in Amoy *Ak tsak*, and having the 211th or 9th classifier to the left. The Japanese, ignorant of the proper Chinese character, have erroneously added the 204th classifier and transcribed them 齷齪, which characters do not exist in Chinese. Hepburn copies this blunder in the 2^d and 3^d edition of his dictionary, and had even to combine these characters, as they do not exist in Chinese printing-offices. Gubbins writes the proper characters and reads them correctly *akū sokū*.

A great confusion is observed in the transcription of the syllable *dai*, which is placed sometimes *before* the other word, and sometimes *behind*. It is constantly written 代 *tai*, without regard to its meaning.

Of course it is right in *dai hitsu* 代筆 "a secretary, an amanuensis", in Amoy *tai pit*; in *dai kwan* 代官 "a deputy officer"; in *dai sou* 代僧 "a substitute buddhist priest"; as we find in Chinese 代書 *tai si* "a secretary", 代人 *tai jin* "an image of paper or bamboo used instead of a man in rites to avert sickness", etc. But in Japanese *dai* is also used for the exchange of goods or money for other articles, as in 代金 *dai kin*, 代物 *dai motsū*, 代料 *dai riyau*, all defined by Hepburn as article or money given in exchange for goods, and, by extension, cost or price, which is found in a more restricted sense in the word 代價 *dai ka* "price, cost or value". Now this is no Chinese, and we must transcribe here the syllable *dai* by 兌, pronounced in Amoy *tuī*, *toē* and *toē* "to exchange, to barter, to weigh against, to give an equivalent". *Tui kim* 兌金 means "to get gold in exchange for silver" = Jap. *dai kim*; *tui gin* 兌銀 means "to exchange for silver"; *kim tui gin* 金兌銀 means "to get silver in exchange for

gold"; *tui kim tiau* 兌金條 means "to buy a small bar of gold for silver" (Douglas); *hoat toe* 發兌 is the same as *hoat k'ik* 發客, and means "to offer for sale" (W. Williams). *Tui ka* 兌價 (the Japanese *dai ka*)²⁴) is the selling-price or cost-price. E. g.: 十千兌得餘杭酒 for 10,000 (pieces of money) he bartered (bought: *tui tik*) *Yū-hang* wine" (Khang-hi, i. v. 兌). 兌金、兌物、兌價 have a sense in Chinese, but 代金、代物、代價 have none; or if they had, it would be a wrong sense, for they would mean "substitute money, substitute articles and substitute price", which is nonsense.

But, as we have just said, *dai* often forms the second part of a word, and then it means something else. *Shin dai*, transcribed 身代, means "property, possession, estate"; *ba dai*, 馬代, means "the price of a horse, formerly made a present to high officers"; *cha dai* 茶代 means "a fee or drink-money"; *yakū dai* 藥代 means "the price of medicine", etc., and is then a substantive of which the first part stands in the genitive case exactly as in Chinese grammar, as e. g. in *Yakū tai-shi* 藥袋紙 "a cor-net or paper-wrapper for medicines, *yakū rou* 藥籠 "a medicine-chest", *yakū nou* 藥能 "virtues or powers of a medicine, medicinal virtues", *yakū zai* 藥劑 "a medical compound", *yakū sau* 藥草 "medicinal plants", *yakū yen* 藥園 "a garden where medicinal plants are cultivated, a hortus botanicus", etc. Here, evidently, 代 *dai* belongs to the *ji on no kana* class, an easier character written instead of the more difficult one. This character must be 貸 *tai*, the Japanese having omitted the radical 貝 *pei*. The primitive mean-

24) The char. 兌 is now pronounced *da* in Japanese, as in *da kwan satrū* 兌換札 "to exchange papermoney"; but it must have had first the sound *dai*, as regular change of the Chinese *tui* (Comp. 隊 *tui*, Jap. *tai* or *dai*; 對 *tui*, Jap. *tai*, etc. The character 大 *tai* is pronounced as well *dai* as *da* in Japanese. Comp. *dai zai* (大罪) Amoy *tai tsao* and *da jau kwan* 大上皇 Amoy *tai siang hong*.

ing of this character was "to give, to confer" (貸施也、予也) and could be made to mean by extension "that which is conferred, is given as a present". This would do for 馬貸 (*ba dai*) "present of a horse" as we have intimated in a former article (T'oung-pao III, p. 523); but it will not do as well for *cha dai*, a fee, *yakū dai*, price of medicines, *shin dai*, property, possessions, estate, *tema dai*, wages, etc. Now in all such compounds, the Chinese use the character 資 *tsu*. A fee or money to drink tea, wine or chewing betel, is 茶資 *te tsu*, 酒資 *tsiu tsu* or 楨資 *pin tsu*; a fee to a priest to say mass (burn incense) is called 香資 *hiu²⁵ tsu*; postage of a letter is called 信資 *sin tsu*; expenses for medicines are called 藥資 *ioh tsu* (in Chang-chow reading *iak tsu*); Synonym 藥價 *iak ka*, Jap. *yakū ka*; wages are called 工資 *kang tsu*; personal property or riches are called 身資 *sin tsu* or 身貲 *sin tsu*; natural gifts of Heaven are called 天資 *t'ien tsu*; traveling expenses are called 行資 *hing tsu* or 盤資 *poan tsu*.

Is it too venturesome to suppose that the Japanese have confounded the characters 資 and 貸 and used the one for the other, abbreviating it, for conveniency's sake, to 代 *tai (dai)*? In no Chinese dialect, as far as we are aware, a word resembling the Japanese *dai* is found with the meaning of price or expenses ²⁵).

Gubbins transcribes the word *dai shau* "indemnification, compensation" by 代償; now this is a fault. It should be 抵償 "to make amends, to compensate" ²⁶), in Canton-dialect *tai*. The char. 抵 is now pronounced *tei* (テイ) in Japanese, but it may have been also *dai* (ダイ). The word *Sakayaki* "the shaven part of a Japanese

²⁵) The old sound of 資 *tsu* was *tsai* and *dsai* according to Wells Williams. It may have been *dai* or *tai* in some dialects. In modern Japanese it is pronounced *shi* (after the kan-on *tsu*), e. g. *hakū shi* 薄資 "slender means, small capital" (Gubbins).

²⁶) 要我抵償 "he wishes me to make it up" (Wells Williams); "wants me to make good the loss" (Giles).

head" is indifferently translated by 月題 *goat te* or by 月代 *goat tai*; the first is ideographic, the second phonetic, both for *tai*.

Shin-dai "property, wealth" may also represent 身底, in Cantonese *shan tai*; as in Canton 家底 *ka tai* means "family property, possessions" (Wells-Williams).

In *Gun dai* (郡代) "the Superintendent of a country under the Shaugun", *dai* is again wrongly transcribed by 代 *tai*. It ought to be 臺 or 台 *tai* (*dui*), the common title of chinese officers, as in 撫臺 *hú tai*, lieutenant-governor of a province; 制臺 *tsi tai*, the Governor-General; 道臺 *to tai*, Intendant of circuit; 學臺 *giet tai*, the provincial judge; 學臺 *hak tai*, the literary examiner for the whole province; 藩臺 *hoan tai*, the treasurer of a province; 中臺 *tiong tai*, a President of a board, etc., etc.

With reference to this syllable *dai*, we wish to return for a moment to the word *bandai*, because Mr. Serrurier thinks that we are wrong in referring this word in *bandai dzura* "a full-moon face" to the word *bandai* "the elevated seat in a bathhouse on which the person sits who watches and receives the pay". The latter word is transcribed in jap. dictionaries by 番臺 and explained by *mihari dai* "an elevated place (*dai*) from where one can watch what is passing (*mihari*)". *Mihari*, as a substantive, means "a lookout or stationhouse where policemen are at duty". Now this is certainly to be transcribed in Chinese by 盤臺 *poan tai* and not by 番臺 *hoan tai*. Douglas, in his Amoy-dictionary, defines 臺 as "a small square raised platform; the raised divan on which the seat of a judge is set". The name of the highest hill in the island of Amoy is 觀日臺 *koan jit tai* "The platform for watching the sun" (Comp. Jap. *temmondai* 天文臺 an observatory).

The character 盤 *poan* has, among other significations, that of an observation post, in the compound 管盤 *iaⁿ poaⁿ* 營盤 (*iug poau*) "a military station", as a *sin-hong* 汛防; which is defined as "a

station of a small military mandarin, who can also act in small lawsuits" (Douglas).

If we now keep in mind that 盤 *poan* also means "a bathing tub" ²⁷), we must come to the conclusion that 盤臺 is the proper transcription for the jap. *ban dai* "the lookout of the bathroom". *Poan* 盤 means also, according to Douglas, "a platter", as in *ts'a poa*" (柴盤) "a large wooden platter, used for exposing things for sale"; *kiú-lióng poá*" (九龍盤) "a wooden tray with nine divisions, as for marriage presents"; *t'áng poá*" (桶盤) "a tray". *Bandai* "a flat tub for fish" (*asaku sakana oke*) better: "a flat tray for meat which is taken with saké or wine", is transcribed by jap. lexicographers by 盤臺 ²⁸). Gubbins defines 盤臺 *han dai* as "a kind of miniature diningtable on which dishes are served at meal". The word "table" gives us at once the clue to the proper chinese character, viz. 檯 *tai* "a table". *Han dai* or *Ban dai* ought therefore to be transcribed by 盤檯 *poan tai*. The compound *bandai dzura* is thus to be referred to 盤臺 *ban dai* "the platform of the bathingroom's watchman". We draw attention to the fact that 桅盤 *ui poan* means in Chinese the *flat* of the mast in European ships, so that the word *ban* fits exactly to the meaning of "a round, flat face". *Dzura* is = Chin. 面 *bien* "face".

We have said above that the first chinese words were imported in Japan by Fuhkienesese from the environs of Amoy. For by no

27) 浴器亦曰盤。盤沐浴之盤也。Khang-hi.

28) Hepburn transcribes *han dai* by 飯臺 "rice table", and distinguishes between this *handai* and another *handai*, which he defines as "a tub used for carrying fish"; but this is translating rather freely the jap. definition *asaku* (淺 shallow) *sakana* (肴 any kind of food taking with saké; i. e. delicacies) *oke* (桶 a bucket, tub). The jap. *handai* is evidently not a tub to carry live fish, but a tray (桶盤) on which fish or other delicacies, with which wine is taken, are served.

other way we can explain why the final *m*, *n* and *ng* in many words have disappeared in the Japanese pronunciation of them. In the spoken language of the Fuhkien-dialects, final *m*, *n* and *ng* are changed to a nasal sound exactly as this is done in French, where the final *m*, *n* and *ng* are no longer heard in the pronunciation.

The words *nom*, *selon*, *brelan*, *bran*, *long* etc., are not pronounced as they are written, but as if the final *m*, *n*, *ng* were nasalized. According to the transcription adopted by the Amoy-missionaries, we would have to transcribe these words *noⁿ*, *seloⁿ*, *brelaⁿ*, *braⁿ* and *loⁿ* or, according to the system adopted by the dutch chinese interpreters, by *no₂*, *selo₂*, *brela₂*, *bra₂* and *lo₂*. As the French cannot pronounce *tong* or *king* as the other european nations do, but pronounce them *toⁿ* and *kiⁿ* or *kin*, they are obliged to transcribe *Tong king* 東京 by *Ton kin*. This explains also why the older french sinologues wrote the name of the *Tang* dynasty (唐) *Tam*. On the contrary, when they have to transcribe *Kin* (金 gold) they write *king*, because *kin* would be pronounced by a Frenchman, not knowing Chinese, as *kiⁿ*.

The same feature is observed in the Amoy and Chang-chow dialects:

sam (三) becomes *saⁿ* in the Colloquial;

san (衫) becomes *saⁿ*;

siang or *siong* (相) becomes *saⁿ* and *sio*, where even the nasal sound has totally disappeared, as in Japanese;

king (更、經、徑 etc.) becomes *kiⁿ* and *keⁿ*, or as in

king (京、驚、鏡) *kiaⁿ*;

kien (見、堦、圯、健 etc.) becomes *kiⁿ* and *kiaⁿ*;

kiem (讎) becomes *kiⁿ*, and so on.

The Japanese have gone a step further. Not being able to pro-

nounce these nasal sounds²⁹), they have simply eliminated them, and made the vowel long. So instead of pronouncing the char. 東京 *tong king*, they pronounce them *Tou kiyau* (*Tō-kiō*); they pronounce 警 and 經 as *kei*, or, as we have seen above in the word 經飽 *kin ton*, as *kin*, exactly as a Frenchman would do.

Even where the Fuhkien-dialects do not nasalize the words, as in *kong* (公、講、礦 etc.) the Japanese have eliminated the final *ng* and pronounce them *kou*, *kau* and *kwau* (*kō* and *kwō*).

Most of the chinese words ending in *ing* have been changed to *ei* in Japanese. When we find *iyau* or *au*, an older form *iang* or *ang* must have existed, as in 病 *biyau* (ビヤウ) "sickness", Amoy *ping*, older pron. *piang*; 兵 *hiyau* "a soldier", Amoy *ping*, older pron. *piaⁿ* and *p'iaⁿ*. *Hau sha* (硼沙 *ping sa*) would seem to be an exception, but this is not the case; the japanese word has been borrowed from the Amoy-dialect, where borax is not only called *ping sa*, but also *pang sa* (*pang se*, *pang-se*). The japanese pronunciation of the character 京 *kiyau* (キヤウ) proves that the old sound was *kiang*, and not *king*, which sound is preserved in the Amoy-colloquial *kiaⁿ*; 香 *hiang* becomes in Japanese *kau* (カウ); 胸 *hiong* becomes *kiyou* (キヨウ); 鏡 *king* "a looking glass" becomes *kiyau* (キヤウ) by the Amoy-colloquial *kiaⁿ*; 强 *kiang* "strength" likewise becomes *kiyau*. The character 經 *king* is pronounced *kiⁿ* or *keⁿ* in Amoy- and Chang-chow colloquial. It became *kei* in Japanese, by loss of the nasal, as in *king pi* 經閉 "Amenorrhoea", Japanese *kei hei*; *king giem* 經驗 "to try by experiment", Japanese *kei ken*; *king lik* 經歷 "the lapse of time", Japanese *kei rekī*; *king su* 經書 "canonical books", Japanese *kei shou*; *king tien* 經典 "classical works", Japanese *kei ten*, etc. About 552 A.D. with the introduction of Buddhism in Japan, it

²⁹) They are the greatest stumblingblock for Europeans in learning the Amoy-dialect. Some never learn to pronounce them properly.

was pronounced *kiyau* (キヤウ) as in *king bun* 經文 "sacred or canonical books of the Buddhists", Japanese *kiyau mon*; *king tang* 經堂 "the library of a buddhist temple", Japanese *kiyau dau*. But, with this exception, 經 *king* is always pronounced *kei* in Japanese, which pronunciation can only be explained by its derivation from the Amoy *ki*ⁿ.

Ming 名 "a name" is pronounced in Amoy reading *bing* and in colloquial *mia*ⁿ (older form *miang*). Consequently we find in Japanese the pronunciations *mei* (メイ) and *miyau* (ミヤウ) for that character, as e. g. in the title *Daimiō* 大名 *dai miyau* (ダイミヤウ).

Ming 命 "fate, life, decree" is pronounced in Amoy reading *bing*, in colloquial *mia*ⁿ (old *miang*). In Japanese it is pronounced *mei* (= *ming*) and *miyau* (= *mia*ⁿ).

Hung ti 兄弟 "elder and younger brother" is pronounced in Amoy reading *hing te* and in colloquial *hia*ⁿ *ti* (for *hiang ti*). Consequently we find in Japanese the two forms *kei-tei* (= *hing te*) and *kiyau dai* (= *hia*ⁿ *ti*).

The character 生 *sing*, in Amoy *si*ⁿ, in Chang-chow *se*ⁿ, has become in Japanese *sei* by loss of the nasal, as in 書生 *shou sei* "a student"; 小生 *shau sei* "humbly for I"; 生產 *sei san* "occupation, a living"; 生靈 *sei rei* "living souls, the people", etc. But with the introduction of the *Kan on* from North-China, the pronunciation *sang* was introduced, and transcribed by the Japanese as *shau* (シヤウ); and so we get for 畜生 "a brute" *chikū shau*, for 生國 "native country" *shau kokū*, for 一生 "the whole life" *is shau*, etc.

In the two pronunciations of the character 月 "moon" in Japanese: *guwatsu* and *getsu* we recognize the Amoy reading form *goat* and colloquial *geh* (old form *get*).

We have seen that the chinese words ending in *ing* have been

changed in Japanese to *ei* and *iyau*. We find, however, for the character 更, pronounced *kang* in the Mandarin-dialect, the transcription *kau* (カウ) in the sense of the five watches of the night, as *sho kau* 初更 the first watch, *ni kau* 二更 the 2^d watch, *san kau* 三更 the third watch, etc. The change of *kang* to *kau* is regular, but belongs to the *Kan-on* or *Tau-on* period. With the introduction of Chinese in the *Go-on* period, this word came to Japan in its Amoy-form *ki*ⁿ or *ke*ⁿ, a nasalization of *king*, as the character 更 was anciently pronounced ³⁰⁾, and is still pronounced in Amoy reading. Consequently it followed the law of change to *kei* in Japan, as did all the other chinese words ending in *ing*. A great many words sounding *kei* in Japanese ought therefore to be referred to 更 *king* (*ki*ⁿ, *ke*ⁿ). To such belong the chinese loan-words *kei go* “a guard, watch, sentry”, now ridiculously transcribed 警固 *king ko* “the disturbing firm”, and which ought to be transcribed by 更伍 *king ngo* “the soldiers (*go*) of the watch (*kei*), “policemen”, in the Chang-chow-dialect *ke*ⁿ *ngo*; *kei shi* “the chief of the police”, transcribed 警視 (the disturbing looker-on), which ought to be transcribed by 更士 or 更司, in Chang-chow *ke*ⁿ *su*; *kei-shi chau* “police-inspector’s office”, transcribed 警視廳, and ought to be transcribed 更司廳 in Chang-chow *ke*ⁿ-*su* *t’ia*ⁿ; *kei-satsū jo* “a police office or station”, transcribed 警察所 (the place of disturbing examination), and which ought to be transcribed 更察所, in Chang-chow *ke*ⁿ *ts’at se* “the place of examination at the guard”. The *kei-satsū kwan* are not the “disturbingly inspecting officers”, as the japanese transcription 警察官 would imply, but “the inspecting officers of the guard” 更察官 *ke*ⁿ *ts’at koa*ⁿ, viz. the police-officers. *Kei bu* “a commissary or superintendent of the police” is wrongly transcribed by 警部 (the disturbing depart-

30) 更 (= 更) 古行切、居刑切 *k(u + h)ing*; *k(in + h)ing*.

ment), instead of by 更部 *keⁿ po* "the policeguard's department". An escort or guard is called in Japanese *kei yei*, again faultively transcribed 警衛 (the disturbing escort), instead of 更衛 *keⁿ oe* "the guard's escort". For in all such meanings we find in Chinese the word 更 *king* (Amoy *kiⁿ*, Chang-chow *keⁿ*, Japanese *kei*), as in *keⁿ hu* 更夫 "a public watchman in the streets"; *tsiu keⁿ* 守更 "to keep watch, a watchman"; *keⁿ ting* 更燈 "a watchman's lantern or the lantern of a watchstation"; *keⁿ lau* 更樓 "a watchtower for guarding against feuds, as at entrance of village or at boundary of two hostile clans"; *keⁿ pang* 更房 "a sentrybox"; *loh keⁿ* 落更 "to set the watch"; *siu keⁿ* 取更 "to call in the watch"; *oaⁿ keⁿ* 換更 "to relieve the watch", etc.

This appears also from the sinico-japanese expression *kei hen* "an emergency, a sudden change", wrongly transcribed by the Japanese as 警變 (= 事變 *ji hen*), a compound which does not exist in Chinese, but for which we find 更變 *king pien*, where 更 has the meaning of "change" (Khaughi, Medhurst, Giles, etc.).

The chinese name for a soldier 兵 *ping* is pronounced in Japanese in three ways: as *hei*, e. g. in *gi hei* 義兵, in Amoy *gi ping* "faithful soldiers"; as *pei* (ペイ), e. g. in *zam pei* 殘兵, in Amoy *tsan ping*, "defeated soldiers", in *kwan pei* 官兵, in Amoy *koan ping*, "Government's troops", in *sam pei* 散兵, in Amoy *san ping*, "skirmishers"; and as *hiyau* (ヒヤウ) e. g. in *hiyau gu* 兵具, in Amoy *ping ku*, "weapons of war", in *hiyau ran* 兵亂, in Amoy *ping loan*, "disturbance caused by war", in *hiyau rau* 兵糧, in Amoy *ping liang*, "food for soldiers", in *hiyau bou* 兵部, in Amoy *piaⁿ po*, "war office". The form *hiyau* answers to a form *piang*, which was the older pronunciation of the char. 兵, and is preserved in the Amoy-colloquial *piaⁿ* and *p'iaⁿ*. The war office is called to the present day *piaⁿ po* in Amoy. *Piang* has passed

through *pia*ⁿ and *piau* to the Japanese *hiau* (*hyau*) before it got its present pronunciation *hiyō*; the forms *pei* and *hei* were derived from the Amoy reading and colloquial *ping* by loss of the final *ng*.

Likewise 冰 *ping* "ice", pronounced also *piang* in Amoy, is pronounced *pei* in *pei tau* 冰糖 (Amoy *ping t'ng*) "sugarcandy" and in *kom pei tau* 金冰糖 (Amoy *kim ping t'ng*), wrongly transcribed in Hepburn 金平糖, and a synonym of *kin kwa tau* 金瓜糖 "a kind of candy". It is pronounced *hei* in the hybrid word *aru hei tau* 有冰 (not 平) 糖 (Amoy *u ping t'ng*) also a name for sugarcandy. Lastly it is pronounced *hiyau* in *hiyau kwai* 冰塊 (Amoy *piang k'oi*) "a mass of ice", in *hiyau ketsu* 冰結 (Amoy *piang kiet*) "congealed", in *hiyau san* 冰山 (Amoy *ping san*) "a glacier", etc.

In fact, *h*, *p* and *b* are constantly interchanged in Japanese. *Hoat tō* 法度 "a law, ordinance, prohibition" is pronounced *hat to* バツト in Japanese; *pit hoat* 筆法 "mode of writing characters" becomes *hip pau* for *hitsū pau* ヒツパフ; *hoat li* 法例 "ordinance" becomes *hau rei* ハフレイ; *hoat sik* 法式 "established rule, law or custom" becomes *hau siki* パフシキ. "A pencil", 筆 *pit*, is generally pronounced *hitsū* in Japanese; but in *go shim pitsū* 御震筆 "an autograph of the Mikado" it is pronounced *pitsū* ビツ, and in 一筆 (one pencil) it is pronounced *ip pitsū*, and not, as we would expect, *ichi pitsū* or *itsū hitsū*; a lead pencil 鉛筆 *ien pit* is pronounced in Japanese *em (en) pitsū* (エシビツ) with the old initial *p*.

"White", 白 *pik* (Canton *pak*), is generally pronounced in Japanese *hakū* (ハク); but in 關白 *koan pik* it is pronounced *bakū* (バク) and *pakū* (バク); in *kem pakū* (建白) and *sep pakū* (雪白 *soat pik* "snowwhite") the old initial *p* reappears.

It is even pronounced *biyakū* (ビヤク) in the words *biyakko*

白狐 "a white fox", *biyakū dan* 白檀 "Sandalwood", *biyakū i*
 白衣 "white undress", *biyakū rai* 白癩 "white leprosy", *biyakū ri*
 白痢 "white mucuous stools" etc., a pronunciation which supposes
 an old chinese pronunciation *piak*.

"A big seaship", 船 *pik* (Canton *pak*), is called *hakū* (ハク) in
ban hakū 蕃船 "an East-india man"; but in 蠻船 *ban pik* "a
 barbarian ship", it is pronounced *pakū* (バク): *ban pakū*.

"A hundred" 百 *pik* (Canton *pak*) is pronounced in Japanese
hiyakū ヒヤク; but in 一百 "one hundred" it is pronounced *ip*
piyakū, in 六百 "six hundred" it reads *rokū piyakū* (*rop-piyakū*)
 and in 三百 "three hundred" *sam biyakū*; *h*, *p* and *b* changing
 continually.

Likewise the char. 迫 *pik* "to urge, to press" is pronounced
 in Japanese *hakū*, but in 月迫 *goat pik* it is pronounced *gep pakū*,
 with the old *p*-initial.

The chin. char. 表 *piao*, in Amoy-colloquial *pio*, in Canton *piu*,
 is pronounced *piyau* in 月表 *gep-piyau* ゲツ ビヤウ (*getsū piyau*)
 "a monthly tabular report"; but in 表裏 "outside and inside" it
 is pronounced *hiu ri* (ヘウリ) = *hiyō ri*; and in 表紙 "the paper
 cover of a book" it is also pronounced *hiu* or *hiyō* = Amoy *pio*
 or Cantonese *piu*.

The char. 派 *p'ai* "a tribe, clan, sect, party" is pronounced
 in Japanese *ha*; but the compound 分派 *hun p'ai* "to branch off"
 is read *bum pa* (*bun pa* ブンパ) with the old initial *p*.

The char. 癖 or 僻 *p'ik* is anon pronounced in Japanese *hekī*
 ヘキ, as in *akū hekī* 惡癖 "bad propensities", and anon *pekī* ヘキ,
 as in *ben pekī* 偏僻 "servile" (wrongly transcribed 便僻 by the
 japanese lexicographers). This latter compound is also read *hen hekī*
 by the Japanese; for the chinese *p'ien* class words take arbitrarily
 in Japanese the pronunciations *hen*, *ben* and *pen*. The numeral for
 "times" is 遍 or 徧 *p'ien*, and is pronounced *hen* by the Japanese;

but 一遍 *it p'ien* "once" becomes *ip pen*; 二遍 *ji p'ien* "twice" becomes *ni hen* and 三遍 *sam p'ien* "thrice" becomes *sam ben*.

The char. 駁 *pok* (Canton *pak*) "to discuss an argument" is pronounced *pakü* in *ben pakü* 辯駁 "to discuss, contradict", but *bakü* in *bakü ron* 駁論 and *bakü geki* 駁擊 "to argue, attack an argument"; it is pronounced *hakü* in *hakü zatsü* 駁雜 "mixture, confusion".

The char. 髮 *hoat* "hair" is pronounced *hatsü* in *chi hatsü* 薙髮 *ti hoat* "to shave the hair"; but in *gau batsü* 毫髮 "a hair breadth" it is pronounced *batsü* with an initial *b*, and in *ben patsü* 辮髮 "to braid the cue" *patsü*, with an initial *p*.

This primitive *p*-initial is often preserved in the same word, as in 翩翩然 "in a fluttering way", Chinese *pien-pien jien*, Japanese *hem-pen to* for *pen-pen to*, and in 翩翩然 *pien hoan jien* "fluttering, flabbing", pronounced in Japanese *hem pon to*, where we should expect *hem ban* or *pen ban*.

The char. 變 *pien* "to change" is generally pronounced *hen*, as in 變心 *hen sin* "change of heart"; but in 天變 *t'ien pien* "heavenly calamities" it is pronounced *ben* (*tem ben*).

"A cup" 杯 or 盃 *poe* is called in Japanese *hai*, but in 罰盃 *hoat poe* "a glass of wine as a poenitet" it is pronounced *pai* (*bap pai* for *batsü pai* バツパイ).

The char. 餅 *ping* "cake" is pronounced *hei* in *hei dan* 餅餠 "fruitcake", but *bei* in *gua bei* 畫餅 "painted cakes" ³¹⁾.

Ping 屏 "a screen, fence or wall" is pronounced *hei* in Japanese; but in 土屏 *t'o ping* "a mud wall" it reads *do bei* (for *pei*).

31) And not "a picture of rice" as Hepburn says. 望梅止渴、畫餅充饑 *bōng mut tsi k'at, hoā ping ts'iong ki* "to allay thirst by looking at plums and stay hunger with a painted cake" is a very common chinese expression for "living or subsisting upon illusions".

The char. 粉 *hun* "powder" is pronounced in Japanese *fun* (フン); but 金粉 *kim hun* "golddust" becomes *kim pun*; 麵粉 *bien hun* "wheatflour" becomes *mem pun*; 鐵粉 *t'iet hun* "powdered iron" becomes *tep pun*; 鉛粉 *ien hun* "white lead" becomes *em (en) pun*.

Likewise the char. 分 *hun*, in Amoy-colloquial *pun*, is pronounced in Japanese *fun*; but the primitive initial comes back in 一分 *ip pun* "one candareen", in 配分 *hai bun* "to divide", in 分裂 *bun retsū* "to be rent asunder", in 分散 *bun san* "to disperse, as a family", etc., etc.

The char. 風 *hong* "wind" becomes *fū* (フウ) in Japanese. The old sound was *pung*, preserved in the Chang-chow *pui*²; and this old initial comes back in the word 熱風 *jiet hong* "a hot wind" read *nep pū* in Japanese.

The char. 波 *p'o* "billow" is pronounced *ha* in Japanese; but in the expression 萬浪萬波 *ban rau ban pa* "all waves and billows" the old *p*-initial returns.

We find the same in the *pan*-class words, *e. g.* 版 *pan* is pronounced *han* in Japanese; but in 出版 *ts'ut pan* "publishing, editing" it is read *pan*; 書版 *shup pan*; and in 看版 *k'an pan* "a sign-board" it is read *ban*; 看板 *kam ban*. 帆 *hoan* "a sail" is read *han*; but in 出帆 *ts'ut hoan* "to sail out of port" it is read *pan*; 出帆 *shutsū pan* シュツパン.

The char. 判 *p'oan* is read *ban* in 印判 *in ban* "a seal, a stamp"; but *han* in 判斷 *han dan* "to judge, to decide a case at law".

The char. 飯 *hoan* "rice" (in Amoy *png*, Chang-chow *pui*²) is generally read *han*; but in 喫飯 *k'ik hoan* "to eat rice, to take food", the old initial *p* returns: the Japanese pronounce it *kip pan* (*kitsū pan* キツパン).

The char. 奔 *p'un* "to run away" reads *hon* in Japanese; but

in 出奔 *ts'ut p'un* the old *p* returns: *shup pon* for *shutsü pon*.

本 *pun* "the root of a tree" is read *hon*, but in 根本 *kun pun* it is read *pon*; *kom pon*.

The old *p*-initial returns in many words, when preceded by the numeral — *itsü* (one), e. g. 杯 *poe* "a cup", Japanese *hai*; but 一杯 *it poe* "one cup" reads *ip pai* (*itsü pai*).

Hu 夫 "a man" reads *fu*, but in 一夫多妻 "one man with many wives, polygamy" it reads *pu*: *ip pu ta sai*. P₂ 步 "a step" reads *fu*; but 一步 "one step" is *ip pu*. Pai 敗 "to be defeated" reads *hai*; but 一敗 "a single defeat" is read *ip pai*. Pok 泊 "to anchor" is read *hakü*, as in *tei hakü jo* 停泊所 "anchorage"; but 一泊 "stopping for one night" is read *ip pakü*. Poan 半 "half" is read *han*; but 一半 "one half" is read *ip pan*.

B. P. F. H. are constantly interchanged in Japanese:

"Poverty" 貧乏 *pin hoat* is read in Japanese *bim bau*; but "poor people" 貧民 *pin bin* is read *him min*; "a poor family" 貧家 *pin ka* is read *hin ka*; "indigence" 貧窮 *pin kiong* is read *hin kiu*.

Hu 婦 "a woman" is called in Japanese *fü*; but in 姪婦 "a lewd woman" the old initial returns: *im pü*; for the old initial was *p* as we learn from the Amoy-dialect, in which 媳婦 "a daughter in law" is read *sim pü*.

The loan from the Fukkien-dialects is very evident in the two forms *i ge* and *i ka* (以下) "below this", as we have in Amoy reading *i ha* and in colloquial *i he*.

The expression *iu fukü* (有福) "wealthy, rich prosperous" is literally the Amoy *iu hok*.

The char. 切 is pronounced in Amoy *ts'iet* and *ts'e*. *K'ak ts'iet* 確切 means "true and important"; *it ts'e* 一切 means "all at once, entirely, all". We get in Japanese *is setsü* (一切) "positively" and *is sai* (一切) "all, whole".

The pronunciation *i wou* or *yu wou* of the chinese characters

硫黃 "Sulphur, brimstone" proves that it was taken from Amoy and Chang-chow, where these characters are read *jiu ng* and *jiu ui*. If the Japanese had taken it from chinese books, they would have read it *riu wou*, the North-China pronunciation being *liu hwang* and *l* changing to *r* in Japanese, and not to *j*, *i* or *y*.

The chinese compound **言語** is pronounced in Japanese *gen giyo*, *gen go* or *gon go*. In Amoy it reads *gien gu*, in Chang-chow *gan gi*; strictly the japanese forms ought to be *gen go* for *gien gu* and *gon giyo* for *gan gi*.

A phial or a small bottle is called in Chinese **瓶** *p'ing*. In the Amoy colloquial the nasal has disappeared, and it is pronounced *pin* in reading and *pan* in Colloquial. If the Japanese had learnt the word from another chinese dialect, it would have become *hiyau*; but it is pronounced *bin* ビン, an evident proof of their having learnt it from Amoy Chinese.

The initial *M* very often changes into *B* in Japanese, exactly as in Amoy. A horse **馬** *ma* becomes in Amoy colloquial *be* and in Japanese *ba*; **買賣** *mai mai* "to buy and sell" becomes in Amoy colloquial *boe boe*, in Chang-chow *be be*, in Japanese *bai bai*; **麥** *mik* becomes *bik* in Amoy (*mak* in Canton) *bakū* in Japanese, though the form *mugi* is also found; **萬** *man* "ten thousand" becomes *ban* in Amoy and in Japanese; **米** *mi* "rice" becomes *bi* in Amoy and *bei* in Japanese; **襪** *miet* "stockings" and **蔑** *miet* "to despise" become *biet* in Amoy and *betsu* in Japanese. The char. **美** *mi* "beautiful", **微** *mi* "small", **尾** *mi* "tail" are all pronounced *bi* in Amoy and in Japanese; **貿易** *mao yih* "commerce, trade, traffic" becomes *bau ik* in Amoy and *bau eki* in Japanese. For **物** "a thing" we find in Amoy *but* (reading) and *mih* (colloquial); in Japanese *butsū* and *motsū*. "Not yet dawn" **未明** is pronounced *bi bing* in Amoy, *bi mei* and *mi mei* in Japanese, etc.

The chinese initial *k* is invariably represented in Japanese by *k* or *g*; but this is not a change of sound, but simply because the old initial *k* was not yet lost in Chinese when the Japanese got the words. The character 寒 "cold" is pronounced in Amoy reading *han*, but in colloquial *koa*ⁿ which represents an old form *kwan* (*koan*). In Japanese it is read *kan* and *kwan*. The char. 厚 "thick" is in Amoy reading *hə*, but in colloquial *kau*. In Japanese it reads *kau* as in *kau gan* 厚顏 "brazenfaced". The char. 侯 "a marquis" is read in Amoy *kau* and *hau*. It reads *kau* in Japanese.

The char. 行 "to go" is pronounced in Amoy reading *hing*, but in colloquial *kia*ⁿ (old sound *kiang*). In Japanese it reads *kau*, as in *kau jin* 行人 "an envoy, ambassador, traveler". The char. 下 "below, to lower" is pronounced in Amoy and Chang-chow reading *ha*, but in colloquial *he* and *hə*, *e* and *ə*, *ke* and *kə*. In Japanese it is pronounced *ka* and *ge*. The char. 汗 "sweat" is pronounced *han* in Amoy reading, but *koa*ⁿ (for *koan*, *kwan*) in colloquial; it is pronounced *kan* in Japanese. The char. 縣 "a district" is pronounced *hien* in Amoy reading, but in colloquial *koai*ⁿ, Chang-chow *koan*. In Japanese it is read *ken*, in which word the old initial *k* returns.

The chinese words in which the old initial *p* had already passed through *f* to *h* in the Amoy-dialect, remain unchanged in Japanese, as e. g. 廢 *hoe* "to abolish", in Japanese *hai*; 肺 *hi* "the lungs", in Japanese *hai*; 汎 *hoan* "to float", in Japanese *han*; 煩 *hoan* "to worry", in Japanese *han*; 繁 *hoan* "numerous", in Japanese *han*; 費 *hui*, in 路費 *lə hui* "traveling expenses", in Japanese *ro hi* (ロヒ) etc.

For 葉, *iep* in Amoy-reading and *hioh* and *iah* in Amoy-colloquial, we find in Japanese *yefu* エフ (= *yep*) pronounced *yō*. The Amoy-colloquial *hioh* proves that the old initial was *k* (*kiap*, *kiep* or *kiop*); but when the Japanese learned the word, the old

initial *k* was already lost; else the form would have been *kiyou* and not *yefu* or *yō* (Vide *suprà*, p. 191).

This emboldens us to bring together the chinese and japanese names for "fire", for which we have, in the latter language, several names. The common name is *hi*, as in *hi dau gu* 火道具 "tools for making fire"; with the *nigori* we get *bi* in *isari bi* (漁火) "a torch used in fishing at night". *Ho* is also used, as in *ho nō* (火艚) "the flame of fire", in Amoy *hoⁿ long*, and wrongly transcribed by the Japanese by 火炎 *ho yen*; and in *ho kage* (火影) "the light of a fire". Thirdly we find the word *kuwa* or *kwa*, which is the japanese pronunciation of the chinese char. 火 *hwo* or *ho*, as in a mass of compounds. But the japanese sound was not taken from the char. 火, but from that of 燂, the name for fire in the old principality of *Ts'oo* ³²) and the old sound of which was *kwa*. Its modern sound, still preserved in the dialect of Changchow, is *hoē* (*howay*).

In the principality of *Woo* (吳, Japanese *Go*) fire was called *bi* ³³) which meant a fierce fire, and which was also written *pi* ³⁴) with the same meaning ³⁵). It seems therefore not very risked to suppose that the japanese name for fire *hi* (*bi*) is the old *Go* word *bi* or *pi*, the initial consonant having made the regular change to *h*.

The char. 灰 "ashes" is read *he* in Amoy, *hoe* in reading and

32) 楚人呼火爲燂。Khang-hi i. v. This state formed part of the modern provinces of *Hunan* and *Hupeh*.

33) 吳人呼火爲焜。Ibid. i. v. 焜. Its modern sound is *hui*.

34) 焜烈火也。同焮。Ibid.

35) 焮音脾、音碑。火熱也。Ibid. Another name for fire in Chinese is 𤇗 or 𤇘 also pronounced *pi*: 𤇗火也、音丕。Ibid. The chin. char. 碑 *pi* "a pillar", given as the pronunciation of 焮 *pi* "fire", is also pronounced *hi* in Japanese.

Chang-chow colloquial. It reads in Japanese *kuwai*, as in 石灰 *sek kuwai* "limestone" and in 石灰水 *sek-kuwai sui* "limestone-water". The old sound of this character was *k'oe*, as is proved by the characters 盔 *k'oe* "a helmet", 恢 *k'oe* "magnanimous", 諷 *k'oe* "to laugh at, to jest", etc., where the phonetic is 灰³⁶).

But as in Japanese 石灰 is as well read *seki kuwai* as *seki hai*, according to Gubbins, the query rises if, after all, the Japanese word *hai* is not simply = the Chinese *hoe*. It is true, we find it also written with the *nigori* as *bai* in 石灰 *ishi bai*, but this change of initial may be due to the preceding *ishi*; for the genuine Japanese word for "ashes" seems to us to be *moye kudzu*, from *moye* "to burn" and *kudzu* "remnant, rubbish" corresponding to the Chinese 灰燼 *hoe sin* "ashes, a remnant, residue", pronounced in Japanese *kwai jin* and translated by *hai moe* (= *moye*) *kui*³⁷).

Several words of Chinese and foreign origin are not marked as such by Hepburn and Gubbins. Among these we notice *pun pun*, adv. "in the manner of a delicious perfume", which is simply the Chinese 芬芬 *hun hun* "fragrant, odoriferous" (ancient sound *pun pun*)³⁸); *pappu* "a poultice", which is the Dutch *pap* (poultice), in which words the primitive initial *p* has not changed to *h*. Comp. *pan* "bread" from the Spanish *pan* (Latin *panis*); *penshir* "a lead pencil" from the English *pencil*; *botterisu* オツテリス "a bottle" from the old Dutch *bottel*; *pappukavi* (transcribed 琶布匙 *pa-po si*) "a porridge- or pap-spoon", a hybrid word from the Dutch *pap* (porridge) and the Japanese *kavi* (= *kai* カビ) "a spoon"; *pon*

36) 灰呼回切。Khanghi i. v.

37) Comp. *tachi kudzu* "waste scraps left after cutting out a garment, also paper-shavings" with the Chinese 裁剩 *tsai sin* and 裁紙剩 *tsai tsi sin*, with the same meaning.

38) It is found in Japanese with the modern pronunciation *fun* in *sei fun* 清芬 "fragrance, sweet scent" (Gubbins, p. 733).

(ポンド) "a pound" from the Dutch *pond*³⁹); *piakā-rau-ton kiyau-ren* 百羅屯教練 "Peloton exercises" from the Dutch *Peloton-school*⁴⁰); *marumero*, "the quince", from the Portuguese *Marmelo*.

Very often the Japanese were not even able to **hear** the proper initial as is proven a. o. by their transcription of the dutch word *Zondag* (Sunday) by *Dontakū* (ドンタク) instead of *zondakū* (ゾンタク).

The defective way in which the Japanese transcribe foreign loanwords by chinese characters makes it often extremely difficult to determine which word is represented by such a transcription. As an example of this we will cite the word *keisan* or *kesan*, according to Gubbins a chinese word meaning a "paperweight", and transcribed by the Japanese 卦算 *koa soan*. Now these chinese characters have not in the least the meaning of a paperweight, but would mean "to calculate (*soan*) by means of the eight diagrams" (*koa*).

In the first place we think the definition to be wrong, and suppose the word to mean "a ruler for ruling lines", in Sinico-japanese in *sen* 引線.

As a paperweight and a ruler are objects intimately connected with the art of writing, which the Japanese learned from the Chinese, it is clear that these objects were likewise imported from China. But the Japanese improved upon the chinese articles by combining them into one. "Formerly", says a chinese author, "we did not have the japanese rulers made of gold and silver. They have the usual form. On the top are placed a pair of golden peaches, whose silver leaves form the loop. Outward they are

39) J. J. Hoffmann, *Verzameling van Japansche boekwerken*, door Mr. J. H. Donker Curtius ingekocht, p. 88 and 90. — *Tijdschrift voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*, 4^e Volgreeks VI.

40) *Ibid.* l. c. p. 53.

adorned with inlaid gold and silver flowers (or figures). In their whole length is a cavity, and when this is opened, a drawer is concealed in it, wherein are found an awl, a pair of pincers, a knife for trimming the nails, a toothscraper, an eartickler, an earscoop and a pair of scissors. It was called the "Eight-sides ambush" (universal box of surprises). A certain *Po Tieh-yen*, a man from Chekiang, having been made a prisoner by the Japanese, remained ten years in Japan before he was released; he learned there the Japanese arts and, when he came home, introduced the said rulers into China" ⁴¹).

The Chinese name for a ruler is 界尺 *kai ch'ik*, in Amoy colloquial *keh ch'ioh* (格尺). It bears, besides, a good many fancy- and poetical names as 隔筆簡 *keh pit kan*, 由準氏 *iu-tsun si*, 韓直木 *Han tit bok*, 黎司直 *le-su tit*, 木訥老人 *bok lut lo-jin*, etc., but which bear not the least resemblance to the Japanese *kesan* or *keisan*. The pronunciation of 界尺 and 格尺 would be in Japanese *kai shakū* and *kakū shakū*. But with regard to 界 *kai*, we observe that this character is also pronounced *koe* in Amoy and *ke* in Chang-chow, in the phrase 四界 *si koe* (*si ke*) "everywhere, in all directions". This pronunciation is found in the sinico-japanese expression *ke-biki gami* (界行紙) "ruled or lined paper", from *ke* (界) "to divide", *hiki* "lines" and *kami* "paper". Instead of

⁴¹) 倭人鏤金銀壓尺古所未有。尺狀如常。上以金銀鏤雙桃、銀葉爲紐。面以金銀鏤花。更有一竅、秀開內藏抽斗。中有刀錐、鑷刀、指割、刮齒、消息、兜耳、剪子。謂之八面埋伏。有潘鐵幼、爲浙人、被虜入倭、習倭之技。在彼十年。其鑿嵌金銀倭花樣式的傳倭製云云。 *Vide* 格致鏡原, Chap. XL, Art. 文具, Sect. 界尺 or Rulers, and my Dutch-Chinese Dict. i. v. *Liniaal*.

kebiki the Japanese also use the chinese synonym 引線 *in sen* "to draw lines", but which in good Chinese is written 畫線 *ik san* (in Japanese *kwakū sen*) or 畫格 *ik kik* (Japanese *kwakū gaku*). Now the genuine japanese name for a ruler is *jaugi* (ヂヤウギ) translated by the Japanese as 定規, but better by 狀木 (Comp. the Chinese 狀式 *tsong sik*, colloquial *teng sik*, "paper with crossed lines for writing legal complaints", and which would be read in Japanese *jau shiki*). As *kesan* or *keisan* must be Chinese, it can only be the transcription of 格線 and 界線 in Amoy *keh soa*⁴² or *ke soa*⁴² (*kik san* and *kai san* in Reading).

The japanese pronunciation *sen* of 線 is taken from the reading *san*, whilst the japanese *san* of *kesan* would represent the old sound of 線 *soan*, preserved in the Amoy colloquial *soa*⁴². At all events the japanese word *ke* or *kei* "a line, ruled line" cannot be rendered in Chinese by the char. 罫, as given by Hepburn and Gubbins, because this char. means "the squares upon a chessboard", is a synonym of 碁, and has in this sense the pronunciation of 枱 *koai* (*kwai*)⁴³. We see by this single example into which difficulties the ignorance of the Japanese of the proper chinese characters, representing chinese objects, brings the philologist.

The "emprunt" from the Amoy-dialect is still further exemplified by the different japanese pronunciations of the character 鳥 "a bird". The oldest pronunciation in China was that of *tō*, as appears from the chinese characters in which 鳥 enters as a phonetic, *e. g.* 搗 *tō* "to beat", 島 *tō* "an island", also written 嶋 and 島 (a bird upon the top of a flooded mountain), etc. We find it with this pronunciation in the japanese hybrid words *to ami* (鳥網) "a net for catching birds", *to ya* (鳥舍) "a chicken coop", *to*

42) 罫或作罫。博局方目也。Khang-hi.

gura (鳥座) "a roost"; in the name of the mikado *To ba* (鳥羽天皇) "The bird's feather celestial emperor" (A. D. 1108—1123). Sometimes *to* is taken more exclusively in the sense of a fowl, as in *To saka* (鶏冠 = *tori no saka* 鶏之冠) "the comb of a cock". Compare *tori me* "nightblindness", in Chinese 雞盲 *ke bing*, because hens cannot see in dark.

We therefore do not believe *to* to be a Japanese word. The Japanese word for a bird is *tori*, and occurs as such in numerous compounds, as in *tori ami* "a net for catching birds" (= *to ami*); *tori buki* "overlapping shingles"; *tori hada* "gooseflesh"; *tori kabuto* "aconite"⁴³; *tori kago* "a bird's cage"; *tori mochi* "birdlime", etc., etc.

With regard to the *to* in *toya* "moulting of birds", we think it represents the Chinese 毳 or 龜 *t'o* "to moult". The genuine Japanese word is *ke gawari* (毛更) "feather change", and a moulting bird is called *ha nuke dori* "a bird (*tori*) which has lost (*nuke*) its feathers (*ha*).

From *tō* the pronunciation changed to *tiao* (by *tio*) as shown by the phonetical characters 蔦 *tiao* "mistletoe or ivy", 窈 *tiao* in 窈窕 *tiao biao* "deep, profound, sunken eyes", 鴉 *tiao* "a certain unfilial bird", 鴉 *tiao* "weaverbird" (*Orthotomus*), 鳥 *tiao* in 鳥俳 *tiao t'iao* "light, agile".

It is found with this pronunciation in the Japanese *teu* (= *tio*) as in 鳥道 *teu dau* (ノウダウ), now pronounced *chō dō*, "a bird's path, a narrow path"; 窮鳥 *kiū teu* (キウテウ), now pronounced *kiū chō*, "a poor bird, a bird in distress" and 飛鳥 *hi teu* (ヒテウ), now pronounced *hi chō* "a flying bird".

It then changed its pronunciation to *tsiao*, as it is still pro-

43) A blundering translation of the Chinese 烏頭 *u t'au*, Jap. *u dru*, i. e. "black-head" (aconite). The Japanese, having confounded 烏 *u* "black" with 鳥 *xiao* "bird", have translated *tori kabuto* "bird's head" instead of *kuro kabuto* "blackhead".

nounced in Amoy colloquial, and we find this pronunciation in the sinico-japanese expression *tsiyau mokū* チヤウモク (鳥目) "bird's eye" (a small iron coin), now pronounced *chō mokū*, in the Amoy-dialect *tsiao bak*. Its last phonetic change was to *niao*, which form has no representative in Japanese, as far as we are aware.

The older three forms have been all adopted in Japan and even in the Amoy dialect. In the Hakka-dialect, which cannot come under consideration, the forms *tiao* and *niao* only exist, whilst the Foochow and Ningpo pronunciation is *t + yeu* or *t + sheu = cheu* and *neu*, and *tioa* and *nioa* ⁴⁴).

Mr. Giles says in the preface to his new Chinese dictionary (p. xxx a.) that the *Go on* first found its way into Japan through the medium of the sea-traders who had passed between Ningpo and the various eastern isles from the remotest times. But we think that, before the Ning-po traders, sea-traders from the neighbourhood of Amoy must have kept up a brisk intercourse with Japan and have imported there their *Go*-dialect.

Mr. Giles believes the *Go on* to be represented nearest by the *Wén chow* (温州) dialect, and in order to demonstrate this he has given the reading in that dialect, as also in japanese *Go on* and *Kan on*, of the following complaint composed by a chinese princess, married to a king of the *Usun*-horde. Mr. Giles also gives the Amoy reading and colloquial pronunciation of this poem after a communication of Mr. Mac-Gowan; but this is very defective. We, therefore, give a new transcription of it, which will show at once that the *Chang-chow* (Amoy) dialect comes very much nearer to the japanese pronunciation than that of *Wén-chow*. We remind our readers that in our transcription *o* must be read as *aw* in *saw*, *law*, and *e* as the german *ä* or as the english *e* in *there*, or *ai*

⁴⁴) Giles, Chinese and English Dictionary, Preface, pp. xxx and xlii.

in *air*. We omit the tone-signs in our transcription, as the Japanese never have pronounced them. We see by this table how much nearer the Chang-chow reading comes to the *Go on* and even *Kan on*, than the Wên-chow reading. When the final *ng* is nasalized in Chang-chow, it disappears in Japanese, as in C. 方 *hong*, *hng*, J. *hau*; C. 漿 *tsiang*, *tsiu*ⁿ, J. *sau*, *shau*; C. 黃 *hong*, *ui*ⁿ, J. *wau*, *kwau*; but where the final *n*, *t* and *k* are preserved in the Chang-chow dialect, they are also preserved in Japanese, whilst they have disappeared in the Wên-chow dialect, as in:

Chang-chow.	Japanese	Wên-chow	Chang-chow.	Japanese	Wên-chow
天 <i>t'ien</i>	<i>ten</i>	<i>t'ie</i>	一 <i>it</i>	<i>itsu</i> , <i>itsi</i>	<i>yai</i>
遠 <i>oan</i> , <i>hui</i> ⁿ	<i>on</i> , <i>yen</i>	<i>yüe</i>	托 <i>t'ok</i>	<i>takü</i>	<i>t'o</i>
孫 <i>sun</i>	<i>son</i>	<i>sō</i>	國 <i>kok</i>	<i>kokü</i>	<i>kwai</i>
旃 <i>tsien</i>	<i>sen</i>	<i>tsio</i>	室 <i>sit</i>	<i>shitsi</i>	<i>sai</i>
肉 <i>dziok</i>	<i>nikü</i> , <i>djikü</i>	<i>ju</i> , <i>ngiu</i>	酪 <i>lok</i>	<i>rakü</i>	<i>lo</i>
食 <i>sit</i>	<i>djikü</i> , <i>shokü</i>	<i>zi</i>	鵠 <i>gok</i>	<i>gokü</i> , <i>kokü</i>	<i>vu</i>

Chinese Text.	Wên-chow-dialect.	Japanese Kan-on.
吾家嫁我兮	<i>Ng ko ko ng, yi!</i>	<i>Go ka ka ga, kei!</i>
天一方。	<i>T'ie yai foa;</i>	<i>Ten itsz hau;</i>
遠托異國兮	<i>Yüe t'o i kwai, yi!</i>	<i>Yen takü i kokü, kei!</i>
烏孫王。	<i>U-sō yüoa;</i>	<i>O-son wau;</i>
穹廬爲室兮	<i>Djung lü yü sai, yi!</i>	<i>Kiu riou i shitsz, kei!</i>
旃爲牆。	<i>Tsio yü ziae;</i>	<i>Sen i shau;</i>
昌肉爲食兮	<i>I ju (or ngiu) yü zi, yi!</i>	<i>I djikü i shokü, kei!</i>
酪爲漿。	<i>Lo yü tsiae;</i>	<i>Rakü i shau;</i>
居常土思兮	<i>Cü ziae t'ü sz, yi!</i>	<i>Kiyo shau to shi, kei!</i>
心內傷。	<i>Sang nai siae;</i>	<i>Shin nai shau;</i>
願爲黃鵠兮	<i>Ngüo yü oa vu, yi!</i>	<i>Gen i kwau koku, kei!</i>
歸故鄉。	<i>Kwai ku hsiae.</i>	<i>Ki ko kiau.</i>

Japanese Go-on.	Chang-chow-dialect	
	Reading.	Colloquial.
<i>Go ke ke ga, gei!</i>	<i>Go kē kē ngo, hē!</i>	<i>Gwa kē kē gwa, hē!</i>
<i>Ten itsi hau;</i>	<i>T'ien it hong;</i>	<i>T'iⁿ tsit hng;</i>
<i>On takū i kokū, gei!</i>	<i>Oan t'ok i kok, hē!</i>	<i>Huiⁿ t'ok i kok, hē!</i>
<i>U-son wau;</i>	<i>Q-sun ong;</i>	<i>Q-sun ong;</i>
<i>Ku ro i shitsi, gei!</i>	<i>K'iong-li ui sit, hē!</i>	<i>K'iong-li tsoe sit, hē!</i>
<i>Sen i shau;</i>	<i>Tsien ui ts'iang;</i>	<i>Tsien tsoe ts'iuⁿ;</i>
<i>I nikū i djikt, gei!</i>	<i>I dziok ui sit, hē!</i>	<i>Iong bah tsoe tsiah, hē!</i>
<i>Rakū i sau;</i>	<i>Lok ui tsiang;</i>	<i>Lok tsoe tsiuⁿ;</i>
<i>Ko djau to shi, gei!</i>	<i>Ki siang t'ə su, hē!</i>	<i>Ki siang t'ə su, hē!</i>
<i>Shin nai shau;</i>	<i>Sim loe siang;</i>	<i>Sim lai siang;</i>
<i>Gwan i wau gokū, gei!</i>	<i>Gwan ui hong gok, hē!</i>	<i>Gwan tsoe uiⁿ gok, hē!</i>
<i>Ki ku kau.</i>	<i>Kui kə hiang.</i>	<i>Kui kə hiang.</i>

We believe to have, in this paper, sufficiently demonstrated the intimate connection between the Japanese *Go on* and the *Chang-chow* (Amoy) dialect; and, also, that, in the present state of comparative philology, a thorough reform in Japanese lexicography has become necessary, just as it has become necessary in European lexicography, in which we are now constantly busy to purify the language and the spelling.

The Japanese, who have entered so largely upon every system of reform — in their government, their constitution, their laws, their schools and even in their dress — should, in the first place, enter upon a reform of their language, namely to purify it from all bad spellings and transcriptions, and restore the proper chinese characters for their chinese loanwords and translations into Chinese of their hybrid and native words; to investigate it, in order to see if not more chinese roots are concealed in apparently native japanese words, and so to pave the way for philological comparison of the

japanese language with other cognate languages. Here is a beautiful and fruitful field opened for research.

The remark has been made that the maker of a japanese dictionary has only faithfully to reproduce the transcription and translation of the words as he finds them in the native authors and dictionaries, and not to correct them as they ought to be written or transcribed. But this is a totally wrong principle, at least in Europe and China. With us, as with the Chinese, it is the **Dictionary** which is the *guide* of the authors, and not the **Authors** who are the *guide* of the dictionary. If we are in doubt about the orthodox form or spelling of a word in our languages, we look up for it in the Dictionary.

In Chinese, a great many vulgar and erroneous characters are in circulation, but neither Khanghi, nor Morrison, Medhurst, Wells Williams or Giles have introduced them into the Chinese dictionaries they have made, and only mention them incidentally. On the contrary, it seems as if the japanese lexicographers had, by predilection, introduced into their dictionaries all the faultive, vulgar and incorrect chinese characters which they found in ignorant japanese authors, and only give, by pure accident, here and there, the correct and orthodox ones. We do not doubt that they have gone on to work in this uncritical and blundering way by sheer routine; but that, once their attention is called to this want of system and criticism, they will heartily enter into a thorough reform of their dictionary, in the first place, and of their way of writing in the future. They, as well as the european student of Japanese, can only benefit by it, as it will make the acquirement of their beautiful language simpler and easier.

VARIÉTÉS.

Nous donnons, à simple titre de renseignement, la lettre suivante, insérée dans le *Temps* du mardi 28 mars 1893 et relative à l'audience impériale. Cf. *Toung-Pao*, N^o. 1, mars 1893, pp. 89/90.

« Nous recevons d'un de nos amis de Chine, qui a été par sa situation admirablement placé pour suivre de près les négociations auxquelles il fait allusion, une lettre des plus intéressantes, dont nous détachons les passages les plus caractéristiques. Les renseignements de notre correspondant corroborent absolument les observations que nous avons présentées ici même sur la question de l'audience impériale :

« Le nouveau ministre d'Angleterre, M. O'Connor, est arrivé à Pékin, il y a six semaines, après avoir touché terre à Hong-Kong et à Shanghai, où ses compatriotes lui ont fait un accueil des plus flatteurs, presque enthousiaste. Quelques jours auparavant, son prédécesseur, sir John Walsham, avait passé par les mêmes villes, presque ignoré par ses compatriotes, salué seulement à son passage par quelques articles de la presse anglaise locale, vrais traits du Parthe, où on lui reprochait son manque d'énergie et de savoir-faire, son incurie et son manque de patriotisme. Quelques amis avaient tenu pourtant à serrer la main, avant son départ pour l'Europe, à l'homme charmant, au gentleman accompli, au diplomate fin mais peut-être un peu insouciant qui quittait la Chine après sept ans de séjour — sept siècles !

« M. O'Connor est un homme relativement jeune, qui nous arrive de Sofia, où il occupait le poste de consul général de Sa Majesté britannique. Le nouveau ministre d'Angleterre n'est pas un inconnu en Chine ; il y a rempli les fonctions de chargé d'affaires après la mort du regretté sir Harry Parkes, en 1886. Très

énergique, dit-on, un peu cassant dans ses manières, c'est un homme qui va droit au but. Il n'a pas tardé à donner ici des preuves de son savoir-faire. Arrivé à Pékin, il y a à peine un mois, il a été reçu le 13 décembre par l'empereur de Chine, dans la salle du Tcheng-Kouang-Tien, cette salle où M. de Biegeleben, ministre d'Autriche-Hongrie avait remis ses lettres de créances, et où tous les autres ministres accrédités à Pékin avaient refusé de se rendre, trouvant le lieu peu compatible avec la dignité des puissances qu'ils représentaient et réclamant une réception dans le palais même.

« Pratique avant tout, M. O'Connor ne s'est pas laissé arrêter par des considérations de ce genre. Il a accepté et la salle proposée par le Tsong-li-Yamen et le cérémonial passablement humiliant, il faut le reconnaître, qui lui a été imposé. Il a même tenu à offrir à Sa Majesté un très beau cadeau envoyé par la reine Victoria. Il est inutile de dire que les ministres du Tsong-li-Yamen sont dans l'enthousiasme. Ils voient enfin leur rêve réalisé et largement réalisé : le ministre d'une grande puissance se contentant de ce pauvre Tcheng-Kouang-Tien tant décrié, passant docilement par les exigences du cérémonial baroque et humiliant pour nous autres Européens, mais incontestablement respectable aux yeux de tout Céleste, offrant enfin à l'empereur un cadeau de sa souveraine, cadeau qui se métamorphose pour le peuple chinois en tribut déposé au pied du trône.

« Au nouvel envoyé anglais revient incontestablement le mérite d'avoir tranché d'une main hardie le nœud gordien d'une question irritante. Il s'est acquis de la sorte des droits sérieux à la reconnaissance des ministres du Tsong-li-Yamen qu'il tire généreusement d'une situation fort embarrassante : il sauve ainsi bon nombre de faces, suivant l'expression locale, et peut-être même quelques cous

— car il ne faut pas oublier que nous sommes en Chine, où l'on n'entend pas plaisanterie sur certaines matières.

« Vous me demanderez comment les collègues de M. O'Connor ont accueilli ce petit coup d'Etat exécuté à leur barbe, et sans que l'astucieux diplomate ait mis personne dans la confidence. Quand je dis *personne*, je m'avance peut-être trop, car on pourrait sans doute, sans trop chercher, trouver un ou deux collègues en qui M. O'Connor avait assez de confiance pour les avoir mis au courant de ses projets. Mais je ne veux pas faire de personnalités.

« Eh bien, il en est quelques-uns, parmi les représentants étrangers, qui trouvent que le procédé pêche par le fond et par la forme. Par le fond, en ce que le désir, nettement exprimé par tout le corps diplomatique et consigné dans une note au Tsong-li-Yamen en février 1892, d'obtenir de la cour de Pékin une audience digne des représentants des puissances accréditées en Chine, ne pouvait que relever le prestige de ces puissances et faire sortir les représentants à Pékin de la situation souvent intolérable dans laquelle ils se trouvent placés. Tout taotai, tout petit mandarin, s'inspirant de l'exemple venant d'en haut, croit aujourd'hui pouvoir traiter et les consuls et les étrangers établis en Chine de Turc à More. Une audience conforme à la dignité des puissances européennes aurait incontestablement mis bon ordre à tout cela.

« Ceux qui critiquent le pas hardi accompli par M. O'Connor font surtout valoir un argument auquel il serait injuste de dénier une valeur réelle. Ils prétendent, et non sans raison, que ce qui n'est en Europe qu'une simple question de cérémonial acquiert dans ce pays extraordinaire une importance politique sérieuse. Le but évident du gouvernement chinois, en refusant de recevoir les ministres étrangers dans le palais même de l'empereur, en leur imposant un cérémonial habilement calculé pour abaisser leur prestige, n'est autre que de prouver au peuple chinois le peu de cas que le fils du Ciel fait de ces barbares tolérés mais haïs. Dans ces conditions, disent les adversaires de M. O'Connor, mieux aurait certes valu s'abstenir de demander une audience, puisque cette audience ne de-

vait pas être satisfaisante et qu'elle n'était nullement obligatoire.

« Pour ce qui est de la forme, ou plutôt du manque de forme dont se plaignent certains ministres étrangers, en commentant le procédé du représentant de Sa Majesté britannique, ces messieurs prétendent que, la question de l'audience intéressant à un égal degré tout le corps diplomatique de Pékin et ayant toujours été traitée *in corpore*, un sentiment de simple convenance imposait au ministre nouvellement accrédité de les informer, confidentiellement tout au moins, de la démarche qu'il se proposait de faire.

« ... La presse anglaise de Chine, qui s'était montrée sévère mais juste lors de l'audience de 1891 et qui ne trouvait pas d'expressions suffisantes pour stigmatiser l'attitude du représentant anglais, sir John Walsham, paraît avoir des motifs tout particuliers pour se montrer infiniment plus clément vis-à-vis de son successeur. Elle se donne une peine infinie pour prouver à ses lecteurs que la salle du Tcheng-Kouang-Tien vaut infiniment mieux que celle du Tse-Kouang-Ko, où ont été reçus les diplomates européens en 1891. Telle n'est pas l'opinion des Chinois, bien au contraire. Il est vrai que les journaux de Shanghai ne s'écrivent pas pour les Chinois, qui savent parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, mais pour l'Europe, infiniment moins au fait de toutes ces déplorables *chinoiseries*, qui cachent sous une apparence burlesque un sens très sérieux, un danger très réel. Il n'y a qu'une opinion à ce sujet, et ceux qui tâchent d'induire le public en erreur sur cette question commettent plus qu'une faute. Le *Shanghai Mercury*, du 20 décembre, publie un long article de fond sur l'audience O'Connor. C'est un ramassis de mensonges plus maladroits les uns que les autres à l'aide desquels l'auteur essaye d'ériger un piédestal au nouveau ministre d'Angleterre qui, selon l'auteur de l'article, a rendu un service signalé à la diplomatie européenne, à Pékin, en lui ouvrant les portes du Tcheng-Kouang-Tien. Le service se borne à avoir enfoncé une porte ouverte; car il est de notoriété publique que, loin de vouloir user de cette porte que le gouvernement chinois lui avait largement ouverte, le corps diplomatique avait, à l'unanimité, refusé de s'en servir ».

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Selon le «Globus» (N° 12) une révolution s'opère dans la toiture chinoise, et les Chinois commencent à se servir de toitures en métal. Dans l'année 1890 on a importé à Shanghai 5085 piculs de fer-blanc galvanisé, valant 20,972 Taëls. Depuis cette époque les chiffres ont monté jusqu'à 12,913 piculs, valant 51,018 Taëls. Comme le picul pèse 60,473 klg. et le tael équivaut à 7 francs, on voit que la consommation de cette fabrication représente, dans le cours de deux années, le poids de 839 tonnes et une valeur de 400,000 francs.

Le «Globus» se demande si la Chine serait sur le point d'abandonner son ancienne immobilité.

Mais les Chinois se sont servis depuis bien longtemps de toitures métalliques, et e. a. un temple sur la montagne *Wou-tai* était couvert de tuiles en cuivre doré. (五臺山祠鑄銅爲瓦、金塗之。Vide 王縉傳, *apud* Encyclopédie 格致鏡原, Kiv. 20.

Le «Globus» N° 13 contient une description d'un voyage dans le sud-ouest de l'île de Yézo par le Dr. **Adolf Fritze** de Fribourg.

Le «Globus» N° 14 contient un article de M. C. M. Pleyte Wzn. d'Amsterdam: Le déchiffrement de l'inscription hiéroglyphique du Minahassa.

Le «Globus» N° 15 contient un article du professeur A. Grünwedel de Berlin: Devoirs des religieux et laïques dans le Bouddhisme du Sud (Pflichten der Religiösen und Laien im südlichen Buddhismus).

M. le Dr. M. Haberlandt donne une gravure et description d'une urne funéraire des isles *Liou-kiou* dans les Mémoires de la Société anthropologique de Vienne, Vol. XXIII, 1^{er} fascicule.

«Das Ausland» (N° 10) contient un article de M. **Franz Kühnert** de Vienne: «Die Entstehung der Welt und das Wesen des Menschen nach Chine-

sischer Anschauung» (La création du monde et la nature de l'homme au point-de-vue Chinois).

«Das Ausland» N° 13 contient un article fort intéressant sur le plateau du Pamir (Pamir, das Dach der Welt) par M. **Bernhard Stern** de Vienne.

La «Oestreichische Monatschrift für den Orient» (Février N° 2) contient un article très intéressant sur le Nomadisme et Sédentarisme dans l'Asie centrale par le Dr. Guil. Capus.

ASIE CENTRALE.

L'agence Havas télégraphie de Londres, le 31 mars 1893, que le correspondant du *Standard* à Berlin croit savoir que les habitants du Badakhchan, territoire afghan situé au sud du Bokhara, sur la rive gauche de l'Amou-Daria, ont envoyé des pétitions demandant à la Russie de les annexer afin que le commerce avec les khanats de Bokhara et de Khiva puisse continuer à être libre et parce que leurs intérêts demandent cette union.

BELGIQUE.

Nous notons l'apparition de deux brochures sur la *Poésie chinoise*, de notre excellent collaborateur, Mgr. C. de Harlez, de Louvain.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Le «*Babylonian and Oriental Record*» de Février contient la suite de l'article de M. Terrien de Lacouperie: «Origin of the early Chinese civilisation and its western sources».

The first volume of the second edition of Legge's Chinese Classics (Confucian Analects, The Great Learning and the Doctrine of the Mean) has left the Clarendon press in Oxford. As was to be expected, the learned author had little occasion to correct or alterate the first edition. But as the 1200 copies of the first edition were exhausted, a new edition of this standard work was necessary. It is beautifully printed and got up and does honour to the Clarendon press.

Nous saluons avec joie la nouvelle édition des *Classiques* du Rev. Dr. James Legge; le premier volume vient de paraître; il comprend le *Lun-yu*, le *Ta-hio* et le *Tchoung-yong*; en voici le titre exact: *The Chinese Classics with a Translation, critical and exegetical Notes, Prolegomena, and copious Indexes by James Legge, professor of Chinese in the University of Oxford, formerly of the London Missionary Society. In Seven Volumes. Second Edition, revised. Vol. I containing Confucian Analects, the Great Learning, and the*

Doctrine of the Mean. Oxford, at the Clarendon Press, 1893, gr. in-8, pp. xv—503. Nous aurons l'occasion de reparler de cette publication.

CHINE.

T'ien-tsin 9 Mars. Hounk-koun, membre du Tsoung-li Ya-men, ancien ambassadeur en Russie, a été accusé d'avoir cédé du territoire chinois dans la région du Pamir. Il est également accusé de vénalité et de haute trahison. Les juges ont exigé contre lui la peine de mort; mais il a été jusqu'ici protégé par l'influence de l'impératrice douairière.

Le gouvernement Chinois reliera la région du Pamir avec la Chine par une ligne télégraphique, et a le dessein d'y placer un résident du même rang que le représentant de la Chine au Thibet.

Deux numéros du *Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society* viennent d'arriver en Europe; Mars 1893. — Vol. XXV, New Series, No. 2, 1890/1, issued at Shanghai: January 1893, renferme: *Proceedings*. — *List of Members*. — Vol. XXVI, New Series, N°. 1, 1891/2, issued at Shanghai: December 1892, renferme: 1) *The Fish-skin Tartars*, by M. F. A. Fraser. 2) *A Comparative Table of the Ancient Lunar Asterisms*, by T. W. Kingsmill. 3) *Wei-ch'i*, by Z. Volpicelli. 4) *Militant Spirit of the Buddhist clergy in China*, by J. J. M. de Groot, Ph. D. 5) *Notes and Queries*.

Nous venons de recevoir le Dictionnaire chinois-latin du P. Couvreur par ordre de clefs intitulé: *Dictionarium sinicum & latinum ex radicibus ordine dispositum selectis variorum scriptorum sententiis firmatum ac illustratum*, auctore P. S. Couvreur S. J. Ho-kien-fou, ex Missione catholica S. J. — 1892, in-8, pp. xiv—1200 à 2 colonnes.

L'administration des *Imperial Maritime Customs* vient de donner la vingt-et-unième édition de sa: *List of the Chinese lighthouses, Light-vessels, Buoys, and Beacons for 1893* (Corrected to 1st December 1892). L'exactitude et la régularité avec lesquelles sont faites ces publications pourraient servir de modèle à bien d'autres nations qui passent pour être plus civilisées que l'Empire du Milieu.

CORÉE.

Washington, 13 Avril. D'après une communication officielle une révolte sérieuse contre les étrangers blancs a éclaté en Corée. Le gouvernement des États Unis y a envoyé quelques vaisseaux-de-guerre.

ESPAGNE.

M. J. P. de Oliveira Martins, Député aux Cortès, ancien ministre des finances au Portugal, a fait à l'Athénée de Madrid, le 24 février 1891, une conférence sur «*les explorations des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique*». M. Alexandre Boutroue, toujours zélé, vient de donner une traduction française de cette Conférence. (Paris, Leroux, 1893, in-8).

ÉTATS-UNIS.

Nous lisons dans l'*Eclair*, de Paris, 1^{er} avril 1893 :

«New-York, 30 mars. — Le spectacle qu'offriront, le 5 mai prochain, les Etats-Unis de l'Amérique, si le bill Geary, concernant les Chinois habitant l'Union, n'est pas aboli ou modifié, sera unique dans son genre.

Ce jour-là, sauf événements imprévus, cent vingt mille Chinois répandus dans les différents Etats de l'Amérique du Nord seront arrêtés, embarqués de force sur des navires spécialement frétés et transportés en Chine.

Le bill Geary, cause initiale de cette gigantesque rafle, prescrit à tout originaire du Céleste-Empire, résidant aux Etats-Unis, de faire une déclaration de séjour, et de joindre à cette déclaration sa photographie. Chaque individu ainsi inscrit reçoit, à titre de récépissé, un certificat établissant la légitimité de son séjour. Cette pièce d'identité doit être restituée par son titulaire lorsque celui-ci quitte le territoire de l'Union.

Les Chinois qui, un an après la promulgation du bill Geary, auraient négligé de se conformer aux dispositions de cette loi, seront poursuivis et condamnés pour «séjour illicite dans les Etats-Unis». Outre la peine ordinairement appliquée pour ce genre de délit, l'expulsion du délinquant sera ordonnée.

Le 4 mai prochain, le délai d'un an accordé aux Chinois, pour faire leur déclaration de séjour, expire.

Le gouvernement chinois a protesté par voie diplomatique contre le bill Geary — incontestablement contraire aux clauses de la convention de Burlingame — et il a recommandé aux Chinois habitant l'Amérique de ne pas s'y soumettre.

Le Congrès, qui incessamment doit entrer en vacances, n'a pas fait mine, jusqu'ici, de vouloir, en quoi que ce soit, modifier la loi Geary ou d'en retarder l'exécution. Partout les autorités prennent des dispositions en vue de la grande razzia du 5 mai prochain.

A San-Francisco et aux environs de cette ville, où pas moins de cinquante mille Chinois se sont agglomérés, la prochaine expulsion de ces *yellow citizens* (citoyens jaunes) provoque au plus haut degré la curiosité des autres habitants.

Les journaux locaux donnent les détails suivants sur les dispositions prises par le *collector* (préfet de police) de San-Francisco :

«Le collector a préparé son plan. A la tête d'une considérable force armée il s'emparera de plusieurs milliers de Chinois à la fois. Ceux qui n'auront pas de certificat seront embarqués, avec leurs bagages, dans des wagons et conduits au port. De là, quatre steamers les transporteront à Goat-Island, une île située à trois lieues de San-Francisco. D'immenses hangars y sont déjà aménagés pour les abriter jusqu'au jour de leur départ pour la Chine. Une canonnière, montée par des tirailleurs, surveillera Goat-Island. On pense pouvoir ainsi loger, confortablement (!) et sans grands frais, une vingtaine de mille de Chinois dans cette île. Le collector les expédiera ensuite, le plus rapidement possible et de la façon la moins coûteuse, en Chine».

Cependant, les «jaunes» ne sont pas encore embarqués. Leur passive résistance aux injonctions du bill Geary paraît quelque peu avoir «démonté» le gouvernement américain. Quant aux autorités chinoises, instigatrices notoires de cette résistance, elles paraissent convaincues que les Yankees n'oseront pas offrir au monde le spectacle peu libéral d'une expulsion en masse.

Elles pourraient bien ne pas se tromper.

Le Congrès, en effet, n'a pas voulu accorder la somme de dix millions de dollars, représentant les frais d'expulsion et de transport des Chinois. Ce refus peut merveilleusement servir de prétexte pour ne pas exécuter la loi. *Pas d'argent, pas de Suisses, et pas de dollars, pas d'expulsion!*

Ensuite, au dernier moment, les tribunaux de l'Union pourraient bien déclarer que le bill Geary est en contradiction formelle avec les conventions américo-chinoises et par cela même illégal.

Au fond, personne ne croit que le fameux bill sera réellement exécuté.

FRANCE.

Les Nouvelles géographiques N°. 4, publiées dans «le Tour du Monde» du mois d'Avril contiennent un long article sur la situation générale du protectorat du Tonkin à la fin de 1892 par M. Mehier de Mathuisieulx.

M. Charles Vapereau, Professeur à l'Université de Péking, a fait le Mercredi 22 Mars 1893 au Photo-Club de Paris, 40, rue des Mathurins, une Conférence sur *Pékin et ses environs* avec des projections à la lumière oxhydrique.

M. Camille Imbault-Huart, Consul de France à Canton, qui avait déjà donné dans le *Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society* for the year 1884, N. S., XIX, Pt. II, une étude sur le poète Yuan Tseu-ts'ai, vient de traduire une série des œuvres du même écrivain sous le titre de *Poésies modernes*, Peking, 1892, in-8.

La seconde partie de la traduction du Yi-king, 易經, par Philastre vient de paraître chez Ernest Leroux; elle forme le Vol. XXIII des *Annales du Musée Guimet*; la première partie en était le Vol. VIII (1885).

Le Tour du Monde du 25 Mars contient un article du capitaine P. Cupet: «Chez les populations sauvages du Sud de l'Annam», visités par lui dans un voyage exécuté de 1887 à 1891.

Parmi les Mémoires qui doivent être lus au *Congrès des Sociétés Savantes*, qui se tiendra à la Sorbonne du Mardi 4 au Samedi 8 Avril 1893, nous notons les suivants: M. Dutilh de la Tuque, de la Société académique indo-chinoise de France: *La situation politique et administrative au Tonkin*. — M. Paulus, de la même Société: *La collectivité familiale et le champ patrimonial chez les Chinois et les Annamites*. — M. le Baron de Guerne, de la Société zoologique de France: *Notes sur divers animaux d'eau douce, recueillis en Asie centrale par M. Dutreuil de Rhins*. — M. Charles Varat, de la Société sinico-japonaise: *L'organisation religieuse, sociale et administrative de la Corée*.

Dans le *Journal des Débats* (édition rose) du mercredi soir 15 mars 1893, on lit sous le titre suivant:

Le «Trésor du roi d'Annam».

«Par ce temps de cambrioleurs, personne ne s'est étonné outre mesure, en apprenant que le *trésor* du roi d'Annam avait disparu de l'Exposition permanente des colonies, où il était déposé.

L'Exposition permanente des colonies se trouve au Palais de l'Industrie, dans un vaste hall; là s'entassent les produits si divers de ces terres lointaines où flotte le drapeau tricolore. Bien que peu connu, ce petit musée n'est pas de création nouvelle. Il est né avec le Palais de l'Industrie lui-même. Le prince Napoléon, alors ministre de l'Algérie et des colonies, avait fait figurer à l'Exposition universelle de 1867 les céréales, les tissus, les poteries de l'Algérie; l'Exposition terminée, il les réunit dans cette salle où, depuis lors, tant d'autres produits exotiques sont venus s'entasser.

A la clôture de l'Exposition de 1889, M. Henrique, qui avait organisé la section coloniale, fut chargé d'évacuer sur le Palais de l'Industrie les objets dont elle se composait.

C'est donc à lui que nous nous sommes adressé pour obtenir quelques éclaircissements, relativement à la disparition du «trésor du roi d'Annam».

Dès les premiers mots, notre interlocuteur nous arrête, en riant: «Le «trésor du roi d'Annam»? Mais, c'est une légende! De trésor, il n'y en a que dans l'imagination de vos confrères qui ont raconté ce fait. Quand il fut décidé qu'une section coloniale serait organisée à l'Exposition universelle de 1889, et lorsque j'en fus nommé commissaire, je pris, cela va sans dire, mes dispositions pour que toutes nos colonies y fussent représentées. Le gouverneur de l'Indo-Chine, notamment, m'envoya quantité de produits de la Cochinchine, de

l'Annam et du Tonkin. De son côté, la cour de Hué me fit expédier sept caisses, contenant des objets divers, entre autres, un bahut, deux sabres et quelques tissus de soie. Le tout ne valait certainement pas 1,000 francs.

Certes, c'est là un bien pauvre trésor!... Il faut d'ailleurs ne connaître que très peu les choses de l'Extrême Orient pour supposer que la cour de Hué possède encore beaucoup d'objets précieux. Après la prise de cette ville en 1885, le palais fut mis à sac, et toutes les richesses qu'il renfermait, y compris les fameuses «barres d'or», furent envoyées par l'amiral Courbet au Trésor.

«Quand il fallut livrer notre petit palais annamite de l'Esplanade des Invalides à la pioche des démolisseurs», continue M. Henrique, je résolus tout d'abord de réexpédier à Hué, le dépôt que la cour d'Annam m'avait confié. Je le fis donc emballer et fis coller à l'intérieur des caisses la nomenclature des pièces qui y avaient été placées. Puis, je réfléchis qu'étant donné la valeur si minime de ces objets, surtout dans leur pays d'origine, il était bien regrettable d'avoir à acquitter des frais considérables de transport; je demandai alors par dépêche à la cour de Hué de bien vouloir affecter cette collection à notre exposition permanente des colonies, — ce qui me fut accordé, sans la moindre difficulté. J'envoyai donc, sans plus m'en préoccuper, ces colis au Palais de l'Industrie. Le conservateur, qui était alors M. Golcheider, les reçut et je n'en entendis plus parler.

«Dernièrement, je fus nommé commissaire de l'exposition coloniale française à Chicago. Comme la réunion des produits de nos colonies ne se fait pas sans grands frais, lorsqu'on doit s'adresser directement à elles, je songeais tout naturellement à recourir aux collections de l'Exposition permanente.

«Mon projet ne se réalisa pas sans quelque résistance. Le nouveau conservateur fit preuve à mon égard d'une parcimonie telle que la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, pour ne citer qu'un seul exemple, n'étaient représentés que par huit objets.

«C'est alors que, me souvenant de l'envoi de la cour de Hué, je demandai à ce que du moins on mit dans cette collection quelques pièces, pour les ajouter aux 8 autres. De plus, je pensais qu'il était politique, dans une certaine mesure, de faire participer nos protégés à l'Exposition de Chicago.

«La collection de la cour de Hué? mais nous n'avons rien», me répondit-on.

«Je démontrai que les caisses avaient bien été expédiées au Palais de l'Industrie. On en retrouva même quelques-unes, mais elles étaient vides.

«Un inspecteur des colonies fut chargé de rechercher ces objets, on en a déjà retrouvé un certain nombre; les autres doivent être épars dans les vitrines.

«Il n'aurait certainement pas été question de ce petit incident si le gros mot de «trésor du roi d'Annam» n'avait été prononcé».

Dans la séance de la Société de Géographie commerciale du 22 février 1893, M. Paul Boell, correspondant du *Temps*, a fait une conférence sur le voyage qu'il a accompli l'année dernière à travers la Chine et le Tonkin et dont le récit paraîtra dans le *Temps*.

«M. Boell a quitté Shanghai dans les premiers jours de janvier 1892 pour remonter le Yang-tse en bateau jusqu'à I-tchang et gagner de là en jonque le haut fleuve jusqu'à Tchoung-King, qui se trouve à trente jours dans l'intérieur. Là, M. Boell a abandonné la route fluviale pour gagner par terre Kouei-yang et Yun-nan-fou d'où il s'est dirigé sur Mong-tse et Man-hao. De ce dernier point, où commence la navigation du fleuve Rouge, il est descendu à Lao-Kai et finalement à Hanoi et Haiphong, où il arrivait à la fin de mai.

«Dans ce voyage de cinq mois à travers des régions peu sûres et fort peu connues, M. Boell a réuni une quantité de documents intéressants et variés, des photographies nombreuses, des vocabulaires des peuplades aborigènes du sud de la Chine (Lolo, Miao-tse, etc.), dont nous attendons la publication avec impatience.

«Après une revue rapide de son itinéraire, semé d'anecdotes caractéristiques, M. Boell a surtout insisté sur l'intérêt commercial, économique, des régions qu'il a traversées. Il a signalé l'état d'infériorité où nous nous trouvons vis-à-vis de nos rivaux, les Anglais et les Allemands, sur les marchés de l'Extrême-Orient. Il en a donné des exemples frappants. M. Boell attribue cette situation à l'apathie de nos armateurs et de nos négociants, au défaut d'entreprise de nos financiers, à une représentation consulaire insuffisante et à la négligence des pouvoirs publics.

«Amené à parler de nos possessions indo-chinoises, M. Boell, tout en rendant hommage aux grandes qualités de M. de Lanessan, n'a pas caché qu'il aurait de vives critiques à présenter sur la politique du gouverneur-général; mais il se déclare pourtant très énergiquement partisan de la politique de protectorat et adversaire non moins énergique de la politique d'administration directe. Il fait un tableau assez noir de notre personnel civil et loue, comme ils le méritent, les efforts des militaires».

La conférence de M. Boell a soulevé d'ailleurs certaines protestations. H. C.

JAPON.

La petite vérole rage dans plusieurs endroits comme à Osaka et Hiogo. Dans la dernière ville on compte déjà 1500 cas. Pendant le mois de Janvier 400 personnes y ont succombé et dans la première moitié de Février environ 150.

Une incendie, éclatée le 30 Mars à Tokio, a détruit plus de 400 maisons.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Quelques Chinois de Samarang ont présenté à la Chambre des députés des Pays-Bas un mémoire signé par *Oui-tik* et 27 autres commerçants contre la pétition adressée à la Chambre par quelques marchands des Pays-Bas, demandant que les Chinois soient obligés de tenir leurs livres dans la langue néerlandaise ou malaye en lettres latines.

Ils prétendent, et à bon droit, ce nous semble, qu'une pareille mesure serait impraticable et contraire au droit commun.

M. le Dr. J. J. M. de Groot a publié dans les «Transactions de l'Académie royale des sciences à Amsterdam» *Le Code du Mâhayâna en Chine, son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque.*

On se rappelle **Isaac Titsingh**, agent du comptoir Néerlandais à Décima, de 1778 à 1784; depuis chargé d'une ambassade à Péking. Il avait rapporté du Japon une quantité d'objets dont une partie est passée entre les mains de son descendant, le Docteur J. Titsingh, de la Haye. Cette collection a été vendue le Mercredi 12 Avril 1893 à l'Hôtel «De Brakke Grond» à Amsterdam sous la direction de Frederik Muller & Cie. Le Catalogue de la collection comprend 775 numéros.

M. **Amanon**, secrétaire de légation au service du Japon, vient de quitter la Haye pour rentrer dans sa patrie.

RUSSIE.

M. le Dr. H. Fritsche, Directeur émérite de l'Observatoire impérial russe de Peking, vient d'ajouter (Saint-Pétersbourg, 1893) à ses travaux si estimés, un important mémoire sur le magnétisme terrestre: *Ueber die Bestimmung der geographischen Länge und Breite und der drei Elemente des Erdmagnetismus durch Beobachtung zu Lande sowie erdmagnetische und geographische Messungen an mehr als tausend verschiedenen Orten in Asien und Europa, ausgeführt in den Jahren 1867—1891.*

Les fascicules I—IV du tome VII des *Zapiski du Bulletin archéologique russe*, édité par le Baron V. R. Rosen, renferment, parmi les articles qui nous intéressent, des études kalmoukes de A. *Pozdniev* et une étude bouddhique de A. O. *Ivanov*.

SIAM.

Le «Standard» apprend de Bangkok que le gouvernement de *Siam* a définitivement repoussé les propositions du ministre français concernant la régularisation de la frontière du Mékong. On considère la situation comme très précaire.

Depuis, M. **Bastard**, résident de France au Cambodge, accompagné du capitaine **Thoreux** et d'un détachement, a occupé, sans coup férir, *Stung-treng* (1^{er} Avril 1893) et *Khong* (4 Avril 1893).

NÉCROLOGIE.



LANDES.

Une dépêche télégraphique du gouverneur de la Cochinchine annonce la mort prématurée de cet agent et de ce savant distingué; il traversait la rivière de Saigon, en barque, près du Cap St. Jacques, en compagnie de Madame Landes et d'une autre dame, dans la nuit du 23 février 1893, lorsque son embarcation fut coulée par le *Mouhot*, l'un des vapeurs des Messageries fluviales; on suppose que les matelots surexcités par les fêtes du Têt n'avaient pas leur présence d'esprit ordinaire; Landes et ses compagnons furent noyés, victimes de circonstances vraiment malheureuses.

Charles Célestin Antony Landes est né le 29 sept. 1850 à St. Laurent les Tours, canton de St. Céré (Lot); élève-stagiaire, 6 nov. 1874; administrateur de 3^e classe, 1^{er} juin 1876; de 2^e classe, 22 sept. 1878; maintenu à la 2^e classe, lors de la réorganisation, 1^{er} mai 1882; 1^{ère} classe, 1^{er} janvier 1886. Nommé Résident de 1^{ère} classe au Tong-king, le 12 janv. 1892, il avait fait les fonctions de maire de Ha-noï; il était au moment où la mort l'a surpris chef du cabinet du Gouverneur Général. M. Landes fait partie du groupe intéressant d'agents, tels que Janneau, Philastre, Luro, Silvestre, Aymonier, qui ont consacré à des études scientifiques sérieuses le peu de temps que leur laissaient des affaires souvent délicates à conduire.

Voici la liste des principaux travaux de Landes:

— *Les Pruniers refleuris*. Poème tonquinois transcrit par M. Phan-dù'c-hóa lettré de la municipalité de Cholon. Traduit et accompagné de notes par A. Landes, administrateur des affaires indigènes. Saigon, Imp. du Gouvernement, 1884, in-8, pp. 95, xii—156.

Cf. la traduction chinoise faite par T. Piry, de *Erh-tou-mei*, Paris, 1880, 2 vol. in-12.

— *Notes sur les moeurs et les superstitions populaires des Annamites*, br. in-8.

— *Nhi dô mai*, poème tonquinois, in-8.

- *Contes et légendes annamites*, in-8.
- *Contes tjames* (texte en caractères tjames suivi de la transcription du premier conte et d'un lexique), in-8 autog.
- *Contes et Légendes Annamites*. Par A. Landes, Administrateur des Affaires indigènes. Saigon, Imprimerie coloniale, 1886, in-8, pp. viii—392 + 2 ff. n. c.
- *Tran Bô*. Comédie annamite transcrite par Phan Dú'c Hòa, Lettré au Collège des Interprètes, traduite et annotée par A. Landes, Administrateur des Affaires indigènes. Saigon, Imprimerie coloniale, 1887, in-8, pp. 54 + 46 ff. chinois.

H. C.

BULLETIN CRITIQUE.



Six Nouvelles nouvelles traduites pour la première fois du Chinois, par le Marquis d'Hervey-Saint-Denys, de l'Institut de France et de l'Académie de Saint-Petersbourg, Paris, J. Maisonneuve, 1892, pet. in-8.

Ce livre est la dernière publication due au regretté Marquis d'Hervey-Saint-Denys. Il renferme six nouvelles traduites du recueil chinois bien connu *Kin-Kou-Ki-Kouan* 今古奇觀, dont le professeur distingué du Collège de France avait déjà extrait six autres pièces sous les titres de: *Trois Nouvelles chinoises* traduites pour la première fois par le Marquis d'Hervey-Saint-Denys. Paris, Ernest Leroux, 1885, in-12, pp. xvii —

229. Forme le Vol. 45 de la *Bibliothèque Orientale elzévirienne*. — *La Tunique de Perles*, *Un Serviteur méritant*, et *Tang, le Kiaï-youen*. Trois nouvelles chinoises traduites pour la première fois par le Marquis d'Hervey-Saint-Denys. Dentu, 1889, in 18 jésus ¹⁾).

La plupart des autres nouvelles de ce recueil ont été traduites par le P. Dentrecolles, par Abel Rémusat, J. F. Davis, Théodore Pavie, A. W. Hurst, Samuel Birch, Robert Thom, Gustave Schlegel, etc. Cf. *Bib. Sinica*.

On retrouve dans ce volume la rare recherche de la forme qui fait le principal mérite des écrits du savant traducteur; comme le dit lui-même le marquis d'H.-S.-D.,

1) Cf. Notice par G. Schlegel, *T'oung-Pao*, I, pp. 79—86.

il s'attache: «à conserver leur couleur [aux peintures de mœurs], à n'altérer aucune physionomie, à n'omettre aucun trait significatif; mais je me garde soigneusement du mot à mot servile, fort dangereux en chinois par le défaut d'équivalences, et qui loin de fournir toujours une version fidèle, donne souvent à certaines phrases un tour grotesque ou grossier qui n'est point dans l'esprit du contexte original. Je ne me fais, non plus, aucun scrupule de retrancher çà et là tantôt des répétitions fatigantes, tantôt des citations poétiques banales, incomplètes ou remplies d'allégories qui exigeraient de longs commentaires pour le lecteur européen».

«En un mot, je m'adresse surtout au grand public, curieux d'ethnographie orientale, et je désire être lu par lui sans trop d'effort».

Ce volume renferme donc des paraphrases plutôt que des traductions littérales; l'intérêt du récit toutefois et, je dois le dire, la vérité du tableau des mœurs ne perdent

rien, quand on nomme ces nouvelles de *belles infidèles*, ainsi que furent appelées au XVII^e siècle, les nombreuses versions de Perrot D'Ablancourt.

J'aurais aimé que le texte, même pour les gens du monde auxquels il s'adresse, fut accompagné de notes, sinon plus nombreuses, du moins plus exactes. Je lis, p. 197, que la dynastie des *Soung* 宋 règne de 1227 à 1368 de notre ère: c'est un *lapsus calami*, les *Youen* 元 Mongols régnaient pendant cette période. Plus loin, p. 204, nous retrouvons que ces mêmes *Youen* règnent de 1206 à 1367; tout ceci est confusion entre la dynastie des *Soung* qui régnèrent à partir de 960 et leurs vainqueurs, les *Youen*, dont l'ancêtre Djengis-Khan (*T'ai-tsou* 太祖) a 1206 comme date d'avènement et 1227 pour celle de sa mort. Je ne veux attribuer qu'à des fautes d'impression des erreurs topographiques, assez grosses. Quand on parle, *Paravent révélateur*, pp. 204—210, du Kiang 江 et du T'ai-hou 太湖, on est dans le Kiang-nan 江南, et pour se ren-

dre, p. 206, à Hang-tcheou 杭州, cap. du Tche-kiang 浙江, on ne passe pas par Fou-tcheou, cap. du Fou-kien, c'est-à-dire bien plus au Sud, mais on peut traverser, comme je l'ai fait, la grande ville de Hou-tcheou 湖州府.

Il eût été bon de signaler que Lin-ngan 臨安, dont il est souvent question, était en réalité, depuis 1129, la capitale des Soung, et n'est autre que la ville de Hang-tcheou, bien connue comme la Quinsai 京師 de Marco Polo.

Ces petites critiques ne servent qu'à montrer que ce livre ne s'adresse pas à des spécialistes, mais au public en général. Il forme le tome XXX de la Collection estimée sous le titre de *Littératures populaires*. Il pourra bien certainement donner une idée de ce que peuvent être des nouvelles chinoises. Malgré toutes les atténuations qu'a pu apporter le traducteur, le choix des sujets: *Femme et mari ingrats*, *Chantage*, etc., et quelques passages scabreux, ne permettent pas de placer ce volume entre les mains de tous les lecteurs indifféremment.

H. C.

The Aïnos, by DAVID MAC RITCHIE, Member of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland. Edinburgh. With 19 plates and 12 text-illustrations (Supplément au Tome IV des Archives Internationales d'Ethnographie. P. W. M. Trap, Leiden, 1892).

It is more than sixty years ago that the celebrated Dr. F. von Siebold brought to the Netherlands his splendid Japanese collection which forms the nucleus of the present Ethnographical Museum in Leiden. This collection has partially served for the preparation of the "Nippon Archiv", published by the collector, but a far larger mass of material is still lying in that Museum unused, undescribed, unpublished, as barren for science as an uncultivated field for nourishment. Among these materials are a good many relating to the "Aïnos", that strange people, once inhabiting the whole territory of Japan, and now, gradually repelled northward, leading a miserable hunter's and fisherman's life upon the islands of *Yézo*, *Krafto*,

and the *Kuriles*, to disappear, perhaps within a century's time, before the ever encroaching Japanese and their higher civilisation.

The Aïnos, a race which every european visitor has learned to love, notwithstanding their squalid uncleanness, for their good nature, their soft brown eyes, their mild manners contrasting so strangely with their fierce, hairy exterior.

Besides the materials furnished by the Leiden Museum, the author has made use of that found in Rotterdam, Amsterdam, Munich, Darmstadt and London, and has given us splendidly executed reproductions of these valuable japanese pictures, portraying the types, customs and usages of the Aïnos. They may safely be considered to be the best chromolithographic plates ever turned out, not only by Mess. Trap, but even by any other printing-office in Europe.

As the author intended his book to be a Monograph, he has of course largely drawn upon all the

authors who have written about this curious people, and we have to thank him for having collected this mass of information, scattered in different publications and periodicals¹⁾, not always at hand in Europe, in a single volume, systematically arranged.

The volume begins with the physical description of the Aïnos (p. 1—15), and then goes on to give a description of the pictorial material referring to this people. On page 19 mention is made of a former custom in vogue with the Aïno women of suckling the young bears which are later on to be slaughtered at the great Bear-festival.

In a note the author mentions, upon the authority of Hodgson (*Reminiscences of Australia*), that *dogsuckling* was practised in Australia. We may add that *pigsuckling* is practised to the present day in Annam (*Saigon Advertiser* 15 Aug. 1868, in "Notes and Queries on China and Japan", Sept. 1868). It may appear a strange custom to

1) The Aïno Bibliography, given by the author, counts not less than 118 different publications upon the subject.

us, but certainly it is not so disgusting as the vice committed by the Jewish women, and which Moses had to forbid by divine ordinance (Leviticus XIX, 23. 2).

The Japanese, in general, consider the Aïnos as mere brutes; but this is in ignorance of their sterling qualities. **Fayasi Sivei**, who had long intercourse with them, says that they are the same as other people, that they are very kind to their parents, and respect their superiors; that a filial son will fast three days after his father's death, and will mourn for his parents for a year (p. 15).

In *Hoei shin's* relation we find mentioned the same fact; and he even gives a longer period of fasting and mourning ¹⁾.

On pages 46—60, the author treats of the question of the pigmy race which inhabited Japan before the Aïnos, and which the latter say they have exterminated. Mr. Mac Ritchie evidently leans to the supposition that the present Aïnos, if not the same race as this pigmy

race, or *koro-pok-guru* (Pit-dwellers), are their descendants (p. 50, note 2).

For several reasons, which we will develop in a later number of our "Problèmes géographiques", we must positively demur to this hypothesis.

The Aïnos were a strange race, of a *white colour*, which wandered first, probably from about the Russian frontiers, through the whole of Asia, to Korea, and were driven from there to Japan, where they found a little tungusic race, the last remnants of which still live upon the small islands S. W. of Korea, and which they exterminated or amalgamated with. In their turn, they were conquered by the invading Japanese race, which came from the Mainland, probably somewhere in the neighborhood of Siam, and were gradually driven by them northward, till they fled to the islands of Yézo, Sachalien, the Kuriles and Kamtschatka. But to arrive at these results, we have had to compulse the old Chinese and

1) See my *Fou-sang kono* in the *T'oung-pao*, III, n°. 2, p. 123.

Korean authors, who alone have preserved the traditions to this effect, and without whose statements, the whole judgment of the Aïno question must remain resting upon more or less reliable hypotheses and inferences. It is upon these considerations that we must differ from the author's conclusions that the Aïnos are "descendants of one of the most crude forms of humanity". We consider them only as a degraded race, degraded by national misfortunes, systematical oppression by the Japanese, their conquerors, and by the abuse of the horrible *Saké* or spirits with which the Japanese lavishly furnish them.

The "firewater" has done its duty of degradation as well with the Aïnos, as with the North-American Indians.

However, these are subjective opinions, which do not detract in the least from the high value we put upon Mr. Mac Ritchie's Monograph. The beautiful and realistic chromolithographs vividly picture to us this curious people; whilst the graphic descriptions given of

the Aïnos by the different authors quoted by Mr. Mac Ritchie, but especially those of Miss Bird, conjure before our eyes the whole economy of this people; we live and feel with them as if we had made the distant voyage to the fairy islands inhabited by them.

Our best thanks are therefore due to the author who has placed this highly interesting subject in a most palatable form before the ethnographer and the public at large. The Aïnos are fully worthy of our sympathies, because they are, with the Eskimaux, the only human races which wage no war and with whom crime is nearly unknown. Would to God as much could be said of our so-called civilized races!

G. S.

Le Prem Sagar, Océan d'amour,
traduit par I. E. LAMAIRESSE. Paris,
G. Carré, 1893. XLIX et 346 pp.

Cet ouvrage est un remaniement moderne d'un thème sur l'ancien mythe de Kṛishna, qui a inspiré depuis plus de vingt siècles les auteurs indiens. Il a été composé

par le poète LALLU. Cet ouvrage a été traduit d'abord en Anglais par HOLLINGS et plus tard par EASTWICK, tandis que M. LAMAIRESSE nous en offre aujourd'hui une traduction française. L'analogie frappante entre la vie de Jésus Christ et celle de Krishna, sur laquelle Garçin de Tassy a déjà appelé l'attention, doit certainement donner un intérêt spécial à l'ouvrage de M. LAMAIRESSE pour le lecteur européen, en faveur duquel cet auteur s'est appliqué depuis longtemps à vulgariser les idées religieuses de l'Inde. G. S.

NOTES AND QUERIES.

CHINESE ENGLISH.

2. When a man who knows just enough to write his name, and a little over, undertakes to write out an advertisement with his own hand, the result is often highly amusing. An innocent Californian Chinaman recently lost a treasured cat, and sent in the following advertisement to the local paper:

NOTICE.

I have a tame cat is lost on the 23th of april it is about nine pounds, his breast all are white the hands and legs both are white but one of his behind legs outside part have a spot Gray Colour and his back are all gray but the back have a white blue spot on it his muzzle is red and his head is light black his nake have a iron ring on it and with six chinese money to tie it tight on the iron ring in his nake if any people know where he was bring back to me I will prefer to give him two dollars for reward. — Fang Lee Yum' 31, Canon Perdido-street.

I hope that Fang Lee Yum has found his wonderful cat by this time, if only for the sake of his little daughter Yum Yum, who being by the way "a little maid fresh from school", should have written out that advertisement herself.

LES CHINOIS À BOSTON.

3. On compte actuellement mille Chinois à Boston, dont 700 travaillent dans 180 métiers de blanchissage, et environ 300 sont des marchands et des trafiquants, demeurant tous dans la Harrison avenue. On y trouve également 63 tripots et plusieurs autres où l'on fume de l'opium, tenus en partie par des Américains de la classe la plus vile.

Mais, comme le remarque M. Chapman, dans le «*Journal of American Folklore*» 1893, p. 21, tout au plus un tiers de la population chinoise à Boston est adonné à l'opium. Pour le reste, les Chinois y vivent comme chez eux, et cultivent dans leurs jardins des légumes chinois, entre autres l'Aubergine (*Solanum melongena*). Ils s'habillent cependant à l'européenne pour ne pas être reconnus et molestés par la populace blanche. Ils sont très laborieux et remettent une partie de l'argent qu'ils gagnent en leur patrie, mais pas autant qu'on ne le suppose généralement. Nous ne relevons que les faits suivants dans cette notice :

Ce sont des Américains chrétiens qui vendent l'opium aux Chinois. Ceux-ci sont obligés de s'habiller à l'américaine pour ne pas être insultés par la populace blanche, chrétienne et civilisée. Ils sont très laborieux et gagnent par conséquent de l'argent dont ils entretiennent en partie leurs pauvres familles en Chine; mais les sommes sont faibles, et l'accusation jetée à la tête des Chinois par les Américains, qu'ils exportent le numéraire de l'Amérique en Chine, est fausse. Tout est préjudice et jalousie de métier. L'ouvrier chinois est laborieux, persévérant, parcimonieux, sobre — l'ouvrier américain est en général paresseux, exigeant, gaspilleur et ivrogne. Quant à l'immoralité qu'on reproche en Amérique aux Chinois, elle n'est chez eux pas pire que chez les Américains et Européens.

G. S.

ANNONCES.

THE JAPAN SOCIETY, LONDON.

This society, which was founded during the ninth international Congress of Orientalists, held in London in 1891, consists already of 403 members, *viz.* 11 honorary members, 343 ordinary and 49 corresponding members.

The first volume of the "Transactions and Proceedings" is now in the press.

The yearly subscription is for ordinary members £ 1 1 s.; for corresponding members 10 s. 6 d., for which they shall be entitled to receive gratis and post free, a copy of the "Transactions" or "Proceedings" as published.

Corresponding Members shall be such persons residing abroad as would be eligible for Membership if resident in the United Kingdom.

Applications for membership to be addressed to one of the honorary secretaries **Arthur Diósy** or **Daigoro Goh** in London.

LE STYLE DE KONG-FOU-TZE.

Kong-tze a-t-il interpolé le Shu-king et composé le Tehun-tsiu.



PARTIE I.

Kong-tze et le Shu-king.

A. INTRODUCTION.

Il n'est point rare que l'on attribue à Kong-fou-tze une part dans la composition du Shu-king. On a parfois même accusé le grand philosophe d'en avoir remanié et interpolé le texte pour y introduire des idées à lui et les répandre dans le peuple par ce moyen.

Certes, s'il en était ainsi, si Kong-tze avait enrichi les Annales de sa nation de quelques discours à la manière de Tite-Live, de Salluste ou d'autres historiens romains ou grecs, et cela non point simplement pour illustrer ses héros ou faire preuve de talents oratoires, mais pour moraliser ses concitoyens et leurs chefs et leur inculquer des idées d'une vertu élevée et éminemment utile à l'état, on ne pourrait lui en faire un grief. On ne peut appeler cela falsifier l'histoire; et le but si noble que le philosophe eût poursuivi en insérant des discours moraux dans un texte aride ne pourrait que lui mériter des éloges d'une certaine manière.

Mais il s'agit ici, non d'une appréciation morale, mais d'une simple question de fait. Kong-tze a-t-il falsifié ou interpolé le Shu-king pour le faire servir à ses desseins? a-t-il par là rendu suspect le témoignage de ce précieux monument de l'antiquité?

De savants sinologues, le Dr. Legge principalement, ont démontré l'inanité de cette accusation, et l'auteur de cette étude a fourni précédemment aussi quelques éléments pour la solution de ce problème. Quoiqu'il en soit, il est incontestable que Kong-tze, s'il a même interpolé le Shu-king pour y insérer des morceaux de sa façon, n'a en rien altéré les idées, les croyances régnant à l'époque dont ce livre relate l'histoire malheureusement trop incomplète. Pour s'en convaincre il suffit de comparer les données du Livre des Histoires avec celles du Livre des Vers.

On trouvera en effet dans l'un et l'autre des conceptions religieuses et morales parfaitement identiques. Celles du Shi-king sont même plus confucéennes encore, dans le sens qu'on attache à ce mot en cette conjoncture. La personnalité suréminente de Shang-ti, la spiritualité des Shens, le monothéisme relatif et la pureté de la morale y sont affirmés avec bien plus d'énergie encore et plus de clarté que dans le Shu-king. On devrait au contraire, en présence de ce fait, accuser le Philosophe de les avoir obscurcis.

Ces raisons et bien d'autres encore ne nous permettent pas de nous ranger à une opinion qui ne s'appuie sur aucun témoignage, mais les contredit tous. Il est toutefois une considération à laquelle on ne s'est point arrêté et qui eut cependant mérité de fixer l'attention, aujourd'hui surtout que la critique des textes joue un si grand rôle dans la science historique et sert constamment à reconnaître ou à dénier l'authenticité aux documents qui y prétendent.

Un des premiers postulats de la science critique est de déterminer les caractères certains du style d'un auteur, au point de vue

tant psychique que matériel ou lexicographique, puis de s'en servir comme base du jugement d'attribution ou d'attribution.

Ce criterium sera certainement d'une valeur décisive pour distinguer ce qui dans le texte du Shu-king peut être tenu pour appartenant au style confucéen. Pour arriver à cette fin il nous faut naturellement connaître les particularités de ce style et les étudier dans des monuments d'une authenticité incontestable.

Exposer toutes les propriétés de la diction confucéenne est une œuvre trop longue pour trouver place dans les feuilles d'une revue. Mais on peut toutefois y discuter l'une ou l'autre qui présente des caractères essentiels et suffise pour permettre de porter un jugement sûr. Comme telle, tout le monde admettra sans peine l'usage de ces particules explétives qui donnent à la parole de Kong-tze une physionomie toute particulière et témoignent chez lui d'un besoin d'insistance et de précision qui appartenait certainement à sa nature et que les circonstances de son apostolat ne pouvaient que renforcer encore.

Quant au champ de notre étude, il nous est tout indiqué par les faits. Parmi tous les ouvrages dont la paternité plus ou moins complète a été attribuée au Sage, il en est un et un seul qui présente les caractères voulus pour être accepté comme émanant du Grand Instituteur de la nation chinoise. Tout le monde nous a compris; nous voulons parler du Lün-yü, de ces entretiens où les disciples de Kong-tze se sont efforcés de reproduire fidèlement les paroles du maître pour les conserver à la postérité avec les enseignements qu'elles contiennent.

C'est là donc que nous irons saisir sur le vif le faire littéraire du prétendu corrupteur des Kings; que nous recueillerons, pour les réunir en un faisceau, les expressions sorties, comme un jet naturel, de la pensée du philosophe-historien. Nous y joindrons parfois des termes employés par ses disciples; car le style du maître déteint évidemment sur celui de ses auditeurs assidus.

B. L'USAGE DES PARTICULES CHEZ KONG-TZE.

Les particules explétives ou interjectionnelles dont Kong-tze fait un usage constant peuvent se partager en quatre classes, d'après le rôle qu'elles jouent dans la proposition. Elles sont affirmatives ou intensives, interrogatives ou exclamatives.

Ces particules s'emploient seules ou en groupes de deux, parfois de trois ou plus.

Voici en ces deux cas leurs différents usages.

1. *Particules affirmatives, intensives.*

Elles servent à affirmer plus fortement que le simple verbe couple, ou à insister sur le sens d'un mot, sur l'importance d'une idée, à attirer l'attention sur un terme et ce qu'il désigne.

Dans cette catégorie rentrent :

也 矣 焉, 云 爾 而 耳 然 者

yè i yēn yun el ou erh zhān tche

a) *Particules isolées.*

也 yè.

Yè se place à la fin des propositions ou des phrases pour renforcer l'affirmation, ou insister sur une interrogation. En ce dernier cas yè ne devient pas interrogatif et ne remplace pas *hu* comme on l'a dit. La formule interrogative est dans une particule précédente ou dans la simple intention. Exemple :

非爾所及也. Ce n'est point vous qui y avez atteint V. 11. Tous ceux qui m'ont suivi, n'ont pas accès à ma porte 不及門也 X. 12. Cf. XI. 7. et 25. 3, III. 7. etc. — 何器也. Quel genre d'instrument est-il? V. 3.

Yè est parfois au milieu de la phrase qui termine alors par une autre particule ou sans explétive. Exemple:

X. 1 quand Kong-tze était dans son endroit il était comme tout interdit 恂恂如也 et comme ne pouvant parler; à la cour du Tsong-miao il s'informait en détails, 唯謹爾 mais prudent et réfléchi. Yè sert aussi à relever un mot, un nom propre, un objet quelconque, et le plus souvent le sujet de la proposition, qu'il soit énoncé par un substantif ou par une proposition; que la proposition soit dépendante ou absolue: 回也 quant à Hoei. — Sa vertu est que 其言也訥 que ses paroles sont prudentes, XII. 3. — 夫子之求之也 La manière de s'informer du Maître (n'était-elle pas différente de celle des autres hommes)? I. 10. — XI. 15. Tze-kong demande qui de Sze ou de Shang était le plus sage. 問師與商也孰賢.

Souvent le nom est précédé de 若 *zho* ou d'un terme analogue 若求也 quant à Kieu, etc.

Parfois aussi yè est adverbial. Ex. 今也, actuellement, quant au temps présent.

Yè est souvent répété dans une même phrase, on le trouve ainsi deux, trois et jusqu'à cinq fois. C'est que Kong-tze voulait insister sur chaque proposition. Exemple:

XII. 20 是聞也非達也 Cela c'est être en réputation, ce n'est pas se distinguer par son intelligence. Cf. V. 3, XIV. 34. 2, XV. 3. 7, III. 1 où la finale est interrogative.

VI. 24 le contient cinq fois; 何爲其然也可逝也不可陷也 etc. Comment en serait-il ainsi? Le Kiun-tze peut être poussé à cela, mais ne peut se jeter dedans.... — Cf. IV. 5. 1 où l'on retrouve la même chose.

A IV. 10. Yè termine d'abord un sujet composé puis deux membres alternatifs et la conclusion finit sans particule.

君子之於天下也 Les dispositions de l'homme supérieur

vis-à-vis du monde (sont telles): 無適也, 無莫也, il est sans tendance vers, sans répulsion; 義之與比 le juste est ce à quoi il s'applique. *Yè* remplace parfois le verbe être. Exemple:

XIX. 12. 1 末也 Ce sont là les branches. 本之 quant à la racine, à ce qui est la racine, etc. Cp. VI. 13, IX. 20, etc.

Parfois une autre particule alterne avec *yè*. Ainsi au XI. 14. 2 nous avons un sujet suivi de *yè*: *Yeu-yè*; puis une première proposition finissant par 矣 *i* et suivie d'une seconde terminant par *yè*. *I* a ici la nuance de sens de «bien que»: *Yeu-yè*, est monté à la grande salle, c'est vrai (*i*), mais il n'est pas encore entré dans l'appartement intérieur (*yè*).

Après un sujet suivi de *yè*, la proposition termine souvent par une autre particule: 矣 *i*, 焉 *yen*, 乎 *hu*, etc. Exemple:

XIII. 3. 2 必也正名乎 Ce qui est nécessaire c'est de rectifier les noms; I. 14 (Il va vers les gens de principes) et rectifie 正焉; on peut dire qu'il aime l'instruction 如學也.

也者 après un sujet indique la reprise d'une idée et un développement subséquent. Exemple:

I. 2. 2 quand la base est ferme, les bons principes vivent 孝弟也者其爲人之本與 La piété filiale et fraternelle sont, n'est ce pas? la base de l'humanité.

Cp. XII. 20. 5, XIII. 21 etc.

Yè est souvent joint à une autre particule, à 已 à 夫哉 ou 與 à la fin d'une phrase. Exemple:

I. 4. 可謂如學也已. On peut dire qu'il aime l'étude.

Mais nous verrons ceci plus loin.

矣 *i*.

I a un emploi semblable à celui de *yè* final et alterne fréquemment avec cette particule. On le trouve également à la fin des propositions assertives, négatives et interrogatives. La nuance par-

ticulière de signification semble être de former, d'indiquer une Conclusion, une Explication. Il est souvent aussi médial dans une phrase. Exemple:

色斯舉矣, 翔... Sa contenance est qu'il s'élève subitement et plane (puis se pose), X. 18. — 足則吾能徵之矣 S'ils étaient capables je pourrais les prendre comme preuve, III. 9.

賓不顧矣 L'hôte ne se retourne plus (est parti définitivement X. 3 fin). — X. 13. 4. Quand le prince l'appelle, il n'attend pas son équipage; 行矣 il se met en route (sans tarder). — XII. 19. Quand le prince veut le bien 而民善矣 alors le peuple est bon. — XI. 9. Les disciples lui dirent 予慚矣 le maître commet un excès. — XII. 20. Tze-tchang demandait comment devait être un fonctionnaire qui peut être dit se distinguer par son intelligence 斯可謂之達矣. Quelquefois *i* répond a l'antécédent 者 tout comme *yè*. Exemple:

XV. 3. 知德者鮮矣 Ceux qui connaissent la vertu sont rares.

Il s'emploie aussi adverbialement. Exemple: «des paroles habiles et des dehors distingués» 鮮矣仁 rarement sont de la vraie vertu, bonté I. 3. De même à VII. 5 où il est employé deux fois; au premier cas, comme exclamation. Le Maître dit: 甚矣吾衰也. Extrême! est ma décadence; 久矣吾 etc. depuis longtemps je n'ai plus revu en rêve Tcheou-kong.

I se trouve aussi deux ou trois fois dans une même phrase. Exemple:

VII. 25. Quant à l'homme saint, je n'ai pas encore réussi à le voir 而見之矣. Voir un Kiun-tze 斯可矣 cela se peut. Cp. XVII. 1. XII. 22 etc. A XVI. 3 il termine trois membres successifs de la phrase: «La perte du revenu pour la maison est de cinq générations 五世矣; Le gouvernement est remis aux mains des grands officiers depuis 4 générations 四世矣; C'est

pourquoi les descendants des trois Huan sont amincis 微矣». V. XVI. 5, etc.

Au milieu d'une phrase, i sert à relier les deux membres.
Exemple:

IV. 6. Celui qui hait le mal 其爲仁矣不使不仁者
加乎其身 Celui là pratique le bien et ne laisse les mé-
chants avoir aucune action sur lui.

而 *el* ou *erh*.

Cette particule est d'un usage très fréquent et d'acceptions très différentes. Sa signification principale semble être d'indiquer la concomitance en adverbialisant les termes qui la précèdent, ce qui transforme un verbe en gérondif, ou participe présent, de temps, de manière d'être. Delà elle peut être fréquemment rendue par «et en même temps» en rapportant sa valeur significative au terme suivant, ce qui n'est point toutefois parfaitement exact. Aussi nous ne croyons pas pouvoir traduire «and yet» ou même simplement «and» comme le font beaucoup de sinologues.

Le sens de *if* «si», que lui donne Legge, ne me semble pas lui appartenir. Ainsi à III. 22. 3 *erh* a le sens de «même»; si Koan-shi même connaît les rites, qui ne les connaît point? La condition n'a point de terme propre dans cette phrase comme dans une foule d'autres.

Même chose à VII. 11 et 2. Au premier endroit Koung-tze dit:
富而可求也 «La richesse elle-même si on peut la rechercher». Au second c'est 亡而爲有虛而爲盈 «Dépourvu et faisant le possédant, vide et faisant le plein». — X. 16. 4 變色而作 changeant de couleur, il se levait.

Dans tout ces exemples et d'autres cités au même titre, il y a indication de concomitance d'idée, rien de plus.

而 est à la fin de la phrase à IX. 30. 1. La fleur du prunier 偏其反而 se tourne de côté et se retourne. Ainsi le fou de Tsou criait à Kong-tze 已而、已而, cesse! cesse! XVIII. 5.

而 semble correspondre à «ou» au chap. XII. 1. Pratiquer la bonté 由已而由仁乎 provient-il de sa nature propre ou de la possession ultérieure de la vertu? 而今而後 et maintenant et après. De même à X. 8. 2. Le riz avarié 而 (et, ou) aigri, le poisson gâté 而 ou la viande. A XVI. 1. 12 et 13 plusieurs phrases de suite contiennent 而. Les gens éloignés ne se soumettent pas, 而 on ne peut les faire venir ici! L'état ayant des divisions, des ruines 而 on ne peut le garder 而; cependant on médite un soulèvement d'armes dans le pays. A remarquer surtout le 3^e 而 qui se rapporte à tout ce qui précède, à deux phrases entières et indique la concomitance de ces faits.

A IX. 30. 1. 而 final indique une cause (cum hoc, ergo propter hoc). Comment n'y pensez-vous pas? 室是遠而 c'est que votre demeure est éloignée.

A XIV. 20. 1. 奚而不喪, 而 veut dire (comment) en même temps: (comment) par là ne se perd-il pas?

Il devient ainsi une forme adverbiale, principalement de temps. Exemple XIV. 42. 2. 既而 Cela étant passé. Même chose à XVII. 4. 2.

爾 *erh* (*el*).

Ce mot est, dans Kong-tze comme dans le style ordinaire, à la fois un pronom personnel (celui de la 2^e personne) et une explétive. Du premier nous n'avons point à nous occuper ici. Le second est assez fréquemment employé comme terme d'insistance et d'adverbialisation. Il est souvent difficile de déterminer laquelle des deux acceptions doit être tenue pour celle qu'avait en vue le grand philosophe, son disciple.

X. 1. 1. Dans le temple à la cour, Kong-tze discourait des choses en détails: 唯謹爾. Ce qui peut signifier «mais d'une manière réfléchie»; ou bien «mais il était prudent, réfléchi».

IX. 10. 3. 立卓爾 Se tenir droit levé. Mais ici *erh* peut encore n'être qu'un assertif apposé à 也已 qui termine le discours de Kong-tze.

La valeur adverbiale de *erh* est certaine en certains endroits; par exemple à XI. 25. 4. où l'on voit 率爾 signifiant «précipitamment» et XVII. 4. 2. où 莞爾 doit se rendre par «d'une manière qui témoigne la satisfaction».

En ces derniers passages 爾 est suivi de 而 qui indique que la manière d'agir désignée par l'adverbe précédent est concomitante à l'acte que le terme suivant explique. Tze-lu répondit en se précipitant. Kong-tze sourit avec plaisir.

Le sens de cette particule est parfois renforcé par l'adjonction de 云 placé avant elle, comme on le verra plus loin.

耳 *erh* (el).

Homophone de la précédente, cette particule s'emploie en son lieu et place, probablement par un abus, non de langage, mais d'écriture. On la trouve à la fin des phrases comme explétive d'insistance. Exemple:

XVII. 4. fin. Mes paroles antérieures, dit Kong-tze, étaient une plaisanterie 戲之耳 (Je les disais en plaisanterie).

A VI. 12 elle forme le second terme d'une location interrogative 焉耳乎. Avez vous trouvé un homme | | | ?

Son emploi, du reste, est assez restreint.

哉 *tsai*.

Tsai sert spécialement aux exclamations et aux interrogations, comme il sera dit plus loin. Mais il est aussi parfois simplement

affirmatif. Exemple XV. 17. fin 君子哉 «C'est un vrai Kiun-tze». Même chose à XIV. 6. fin.

焉 *yèn*.

Outre la valeur interrogative dont il sera question ci-dessous, *Yèn* a celle d'un explétif assertif et se place comme tel à la fin des propositions et des phrases, et parfois au milieu d'une phrase qui termine sans particule. La valeur spéciale semble être d'exprimer relation, conclusion. Exemple:

XI. 18 *Tze* ne se soumet point à la destinée céleste, et ses biens s'accroissent 貨殖焉; quand il fait un plan, alors souvent il atteint le juste but 中; de même à XIV. 46.

A. XI. 25. 6 deux phrases parallèles et formant une seule expression de pensée terminent par *yèn*; de même à XI. 24. 3 有民人焉有社稷焉 Il y a le peuple, il y a les esprits du sol et des grains. *Yèn* sert à faire ressortir et l'idée et le parallélisme. Cp. XIII. 20. 2.

A. XVIII. 1. Il forme conclusion. Après avoir rappelé les actes de trois princes contemporains du tyran Sheou, Kong-tze conclut 殷有三仁焉 Yin eut trois hommes d'une humanité parfaite. Cp. XII. 25.

A. XIV. 26. 2. Il semble former un gérondif, adverbialiser le verbe. Kong-tze était avec Keu Pe-yu 問焉曰 l'interrogeant, il lui dit.

Il s'emploie aussi à la fin d'une proposition prohibitive. Exemple: XII. 23 毋自辱焉 Ne vous couvrez pas de honte vous même. — Ou d'une interrogative. Exemple: 又何加焉 Ensuite que faut-il y ajouter? XIII. 9. — Ou d'une assertive négative. VII. 7.

A V. 15. Nous trouvons une énonciation générale terminée par *yèn*, puis expliquée par quatre propositions où l'idée-sujet est relevée par *ye*. *Tze-tchan* distinguait quatre règles du Kiun-tze *yèn*. La

manière de se conduire *ye* (était) la modestie; sa manière de servir ses supérieurs *ye* était le respect, etc.

A. XX. 6—9 *yen* sert à séparer les différents genres de mérite de Tcheou.

A. IX. 10. 1 il est adverbial: 忽焉 subitement il se trouve derrière moi. Toutefois on peut le considérer encore ici comme servant simplement à relever l'idée de la subitanéité.

夫 *fu*.

Fu présente comme 爾 cette particularité remarquable qu'il est à la fois un terme à désignation concrète et une expression abstraite servant simplement à relever l'importance d'une idée.

Primitivement ce mot désignait uniquement «un homme» *vir*; le caractère Ku-wen 𠂔 l'indique clairement. De cette désignation d'un homme en général et par un changement d'accent, *fu* est devenu un déterminatif démonstratif qui s'emploie tant devant un nom (ce, cette) qu'au commencement d'une proposition et comme introduisant avec insistance le sujet ou un autre membre de la proposition. Exemple:

XI. 13. 3 夫人不言 Cet homme ne parle pas. VI. 28 夫仁者已欲立 L'homme bon désire rester ferme (Voici que l'homme bon, etc.). 夫二三子 Vous, ces disciples présents.

夫 précède ainsi quelquefois le complément direct d'un verbe, ce qui ne veut pas dire que c'est alors une préposition. Exemple: 君子疾夫舍曰 Le Kiun-tze hait celui qui refuse de dire: Je désire ceci.

夫 en est venu, delà, à servir comme explétif d'insistance à la fin de certaines phrases. Exemple: VII. 10. Moi et vous 有是夫 nous possédons cela. — VIII. 3 吾知免夫 je saurai échapper. A. VII. 10 on voit que ce n'est pas un démonstratif.

然 *zhân*.

Zhân est proprement un adverbe désignant la manière d'être: «ainsi, de cette manière».

Il a encore pleinement cette signification en beaucoup d'endroits.
Exemple:

VIII. 20. 3. Kong-tze dit: les hautes capacités sont difficiles à posséder **不其然乎** Cela n'est-il point ainsi? — XIV. 13. 2. **何必然** Pourquoi doit-il être ainsi?

XIV. 13. 2. Les gens accomplis de ce temps **何必然** Pourquoi doivent-ils être ainsi? Cp. XIV. 43. 2. etc.

Parfois même *zhân* constitue toute une proposition antécédente: «s'il en est ainsi, cela étant ainsi». Exemple:

III. 22. 4 **然則**¹⁾ **管仲知禮乎** S'il en est ainsi, puisqu'il en est ainsi, alors Kuan-tchong connaissait-il les rites?

XIX. 15. Mon ami Tchang peut faire des choses difficiles **然而未仁** Cela étant même, il n'a pas encore la parfaite bonté.

Zhân en arrive naturellement à signifier «C'est ainsi», et à servir pour formuler une réponse affirmative «oui», comme le *tathâ* sanscrit. Il est employé dans ce sens soit seul, soit comme commençant une phrase. Exemple:

XVIII. 6. 3. Etes-vous le disciple de K'ong-kieu de Lu? Il répondit (曰) **然** Oui, c'est ainsi. — XVII. 7. 3. Kong-tze répondit: **然有是言也** C'est ainsi j'ai eu (dit) ces paroles.

De même *zhân* a été employé pour former des adverbos, pour exprimer une manière d'être ou d'agir. Exemple:

IX. 10. 2. Le maître **循循然** habilement, sait diriger les hommes.

1) Mêmes termes à XI. 23. 5 etc.

Toutefois en plusieurs cas où il est désigné comme tel, *zhân* a certainement une autre nuance de signification. Exemple:

XX. 2. 2. Le Kiun-tze met droit son habit et son bonnet, rend digne et grave son aspect, son regard.

儼然人望而畏之 Etant ainsi plein de majesté, les hommes le regardent de loin et le craignent. Ce ne sont pas les hommes qui le regardent majestueusement.

A. IX. 10. 1 *zhân* forme un gérondif. Yen Yuen 喟然歎曰 gémissant, dit avec un soupir.

Zhân en est venu, comme d'autres particules, à n'être plus qu'un explétif. Exemple:

XI. 12. Le Maître dit: 由也不得其死然¹⁾ Yeou n'aura point sa mort naturelle.

Au commencement d'une seconde proposition il résume ce qui précède. Exemple:

IX. 27. Le maître dit: quand l'année a été froide 然後 alors, cela étant, et après cela 知松柏之彫也 on sait, on constate, que le pin et le cyprès perdent leurs feuilles après les autres.

Il se trouve souvent à cette place suivi de 則 avec le sens de s'il en est ainsi, cela étant ainsi, alors...

者 *Tche*.

L'usage de ce pronom est trop connu pour que nous nous y arrêtions. C'est dans Kong-tze, comme ailleurs, le démonstratif semblable au latin *ille* qui, à l'aryaque *sa: ya, hó yō* etc. et servant soit à relever le sens d'un mot, soit à substantifier un terme désignant une qualité ou une manière d'agir, un acte. Exemple:

XIV. 30. 知者 celui qui sait, le sage, n'hésite pas; 勇者

1) Mêmes termes à XIV. 6. Peut-être *zhân* entre-t-il dans l'expression de l'idée de mort naturelle..

celui qui est brave, le brave, ne craint pas. Dans 也者 les deux particules réunissent leurs valeurs propres «quant à celui qui».

XII. 20. 5. 達也者 quant à celui qui se distingue....

XII. 7. 2. 於斯三者 parmi ces trois ¹⁾.

Dans la finale 者也, 者 a sa valeur ordinaire, 也 est explétif d'insistance. On le trouve parfois après les noms propres. Exemple:

VI. 2. 有顏回者好學 Il y avait Yen-Hoei (ille qui Y. H.) aimant l'étude. Cp. VI. 12, XI. 7.

A. VII. 10. Le maître dit: à dater de l'ablution achevée 而往者 et de ce qui est alors passé; à dater de ce qui est passé quand l'ablution est faite, je ne désire plus le voir.

IX. 16. 逝者如斯夫. Tout ce qui passe est comme ce (ruisseau) (passant) sans cesser jour et nuit. I. e. le temps, les choses de la terre. — 古者 ancien (et termes semblables de qualificatif) est devenu adverbial = anciennement. Cp. VIII. 5. etc.

之 *Tchī*.

Nous avons encore moins à dire du pronom *tchī*, qui remplace l'expression du génitif en transformant le mot ou les mots compléments en une sorte de qualificatif. Exemple:

人之本 = la racine humaine.

Tchī figure comme *tche* pour substantifier des adjectifs ou des verbes, Exemple:

XVII. 9. 6. 邇之遠之 ce qui est proche, ce qui est loin. Ou bien il forme des verbes impersonnels répondant aux formes latines *habetur*, *dicitur*. Mais l'écriture chinoise a empêché le pronom de se fondre avec le verbe. Cependant en ce cas 之 est souvent

1) 者 s'emploie aussi spécialement avec les noms de nombre rappelant l'objet nommé:

吾二臣者 Nous deux ministres; 斯二者 Ces deux paroles; XVI. 13.

encore pronom démonstratif régime. On peut le comparer au *la* italien. Exemple:

失之者 Celui qui le manque (son but) IV. 23.

予一以貫之 Moi je comprends tout dans une unité.

與 *Yu*.

Yu, dont on verra plus loin la valeur interrogative, est aussi parfois simplement assertif. Exemple:

I. 2. 2. 孝弟也者其爲人之本與 La piété filiale et fraternelle c'est la racine de l'homme.

XI. 25. 11. 求則非邦也與 Quant à Kieu, il ne s'agissait pas de royaume, d'état. Mais peut-être ici *Yü* est préposition et se rapporte à 邦.

A. XI. 20. *Yü* semble formuler une supposition. Le Maître dit: 論篤是與 Si le langage (d'un homme) est sincère et correct, soit! (est-ce un Kiun-tze réel ou est-ce une dignité apparente?).

A. XVII. 10. *Yü* est purement affirmatif ¹⁾. L'homme qui ignore les Shi, est comme celui qui a le nez contre un mur 也與.

與 préposition, se met avant le verbe sans exprimer son complément quand il est le même que le sujet. Exemple:

Le lettré qui rougit d'un mauvais vêtement... 未足與議 n'est pas digne qu'on discoure avec lui (non dignus cum sermocinari) IV. 9. Cp. IV. 10.

云 *Yun*.

Ce mot signifie proprement «dire» et s'emploie surtout quand on cite un passage d'un livre. De là il en est arrivé à être employé comme finale assertive. C'est comme si on ajoutait: «ainsi dit». Exemple:

1) De même à XI. 15. 2., XIV. 41 etc. Là *Yü* ne signifie point: est-ce ainsi ou pas?

XVII. 11. Le Maître dit: 禮云禮云玉帛云乎哉 Rites! Rites! est-ce les bijoux et la soie (et rien d'autre). Et de même: Musique! Musique! Est-ce les cloches et les tambours seulement 云乎哉.

La plupart du temps *yun* est joint à une autre particule qui est placée après, spécialement à 爾. Voir VII. 18. 2 et 33.

如 *zhu*.

Zhu est une conjonction qui a la sens. de «si», et de «de même que», «comme».

Avec un pronom démonstratif 如是 etc., il signifie «ainsi», «de cette manière» et de là placé après un adjectif, il y ajoute la notion de la similitude et le transforme en adverbe; même chose après un pronom dans l'expression 何如 Comment? et autres semblables. 怡如 joyeusement etc.

Mais le plus souvent *zhu*, placé après un adjectif ou un participe, indique l'apparence, l'air extérieur. Si l'expression est négative, *zhu* se met avant le terme qu'il affecte. Exemple:

鞠躬如也如不容 Se donnant l'apparence de plier son corps, comme ne pouvant le soutenir. X. IV. 1.

Enfin en beaucoup de cas 如 finale n'a plus que la valeur d'un explétif. — III. 23. 純如也 harmonieux.

則 *tse*.

Tse est subst. «Règle», «modèle» et adverbe: «selon cette règle» «conséquemment, de cette manière».

Kong-tze emploie *tse* très fréquemment et souvent avec une nuance de signification tellement effacée qu'en français, on ne peut le remplacer par aucun terme correspondant avec exactitude. 仁則吾不知也 Je ne sais si c'est la vraie bonté (Litt. Bonté! alors je ne sais pas), Tchong-Yong XX. 13. Celui qui sait ces trois

choses 則知所脩身, (alors) sait ce par quoi on perfectionne son propre être.

— 則 signifie «d'une manière», et non «partly». Répété, il veut dire d'une manière..... de l'autre..... Voir IV. 20. Tse en ce cas est surabondant.

On a vu plus haut l'expression 然也.

以 i.

Ce mot, également d'un usage continuel chez le Grand Moraliste chinois, tant comme verbe signifiant, «user de, agir avec, au moyen», que comme préposition: «par, au moyen de, avec, par rapport à, selon» ou comme adverbe, c'est-à-dire avec un complément inclus, «au moyen de cela, pour cela, par rapport à cela, de cette manière». Kong-tze l'emploie, en outre d'une manière qui lui est propre et forme des idiotismes remarquables. Exemple:

II. 2. Les Shi sont au nombre de 300. Mais 一言以蔽之 mais on les comprend au moyen d'un seul mot: que la pensée soit sans méchanceté.

I. 5. 使民以時 Employer le peuple par rapport à, selon les saisons.

II. 3. 道之以政 diriger par l'action gouvernementale.

IV. 21. 以喜 avec joie, pour la joie, pour se rejouir.

IV. 23. 以約失之者 Ceux qui manquent (leur but) ayant usé de circonspection, sont rares).

XIV. 14. Kong-tze demandait si ce qu'on disait de Kong-shu-wen était vrai. On lui répondit 以告者過也 c'est que les gens qui en parlent exagèrent; c'est ainsi par ce que...

XV. 30. Kong-tze dit. J'ai été tout le jour sans manger, toute la nuit sans dormir 以思無益 usant de la réflexion sans avantage, sans retirer d'avantage au moyen de mes méditations. —

XX. 1. 舜亦以命禹 Shun donc de la même manière chargea Yu de ses fonctions.

X. 6. 羔裘玄冠不以弔 Litt. une peau de mouton, un bonnet noir, il n'allait pas avec cela faire des condoléances.

Kong-tze emploie aussi fréquemment les expressions composées 所以 ce par quoi; 是以 par cela, de cette manière; 何以, comment? 以上 en haut, vers le haut, au dessus; 以至 à l'extrême, et 可以 qui a le sens de: «cela se peut ainsi». Exemple:

VI. 19. 中人以上可以語上也 Aux hommes au dessus de la moyenne on peut, pour cela, parler des choses élevées. Aux hommes en dessous 不可以, on ne peut pour cela parler de ces choses.

Tchong Yong XXXII, I. 6 Le maître dit: 聲色之於以化民, 末也 Les sons et les couleurs en ce qui concerne la transformation du peuple par leur moyen (i) sont choses inférieures.

亦 yi, etc.

Kong-tze, outre les particules expliquées ci-dessus, en emploie encore beaucoup d'autres d'un usage restreint et qui ne présentent point de difficulté. Ce sont entre autres 亦 qui indique une conséquence, ou reprend ce qui précède avec le sens de «en ce cas». Exemple:

XI 19. L'honnête homme¹⁾ ne suit pas la trace des autres 亦不入室 et conséquemment n'entre pas dans l'intérieur (de la doctrine).

I. 12. 2. Si l'on peut établir l'harmonie mais d'une manière contraire aux bonnes règles 亦不行 en ce cas on ne peut le faire. — XI. 7. Qu'il ait ou non du talent 亦各言其子 chacun en ces deux cas, reconnaît son fils.

1) L'homme bon par nature qui suit uniquement son impulsion intérieure.

Souvent *yi* répond au français «Or» et se place après le sujet de la phrase. Exemple:

III. 22. 3. Les princes souverains ont un écrou qui ferme leur porte 管氏亦 Or Kuan Tchong en a également un (donc il ignore les règles).

A. V. 11. *Yi* relève le sujet tout en exprimant une conséquence: Ce que je ne désire pas que les autres me fassent 吾亦欲不加.... Moi conséquemment je veux ne point le faire aux autres.

L'expression interrogative 不亦....乎 a le sens de «conséquemment, n'est ce point ainsi?»

必 *pi*.

Ce terme, qui représente un cœur lié, indique l'obligation et se traduit souvent par «doit» ou par «obligatoirement». Le mot mandchou *urunakó*, qui le rend maintes fois, signifie nécessairement, certes, etc.

Il a le premier sens, par ex. à VI. 7. «Si l'on vient me solliciter encore» 吾必正汶上也 «je devrai me tenir sur les bords du Wen» ou bien «Je me tiendrai obligatoirement», etc. Cf. X. 24. 3.

必也 à cette signification de nécessairement et, dans une interrogation, la nuance est: ce doit être nécessairement n'est ce pas? Il en est ainsi à III. 7 et à VI. 28 dans l'affirmation c'est «(ce doit être) nécessairement».

Le 毋必 de IX 4 veut dire (que Confucius était) sans entêtement, sans prétention à fixer l'obligatoire a priori.

Autre ex. 有德者必有言 IV. 4. Ceux qui ont de la vertu, ont nécessairement, conséquemment, l'éloquence.

2. Interrogations.

L'interrogation est indiquée par différentes particules employées

seules ou réunies à deux ou trois. Les unes se placent au commencement de la proposition, les autres à la fin.

On trouve isolées:

1. 與 *Yu* avec le simple sens interrogatif ou avec celui du latin *nonne*, c'est-à-dire indiquant que l'on attendait une réponse affirmative. Exemple:

XIV. 41. Est-ce lui qui sait ce qui ne se peut 而爲之者與 et qui le fait?

XV. 13. N'a-t-il pas comme volé ses fonctions 與. Cp. X. 15. 2. etc.

Ce terme s'emploie aussi dans les interrogations indirectes. Exemple:

XI. 23. «Ki-tze demandait si Tchoung-yen» 可謂大臣與 peut être appelé un grand ministre. Cp. XI. 15. 2. etc.

A la fin d'une phrase *Yu* = «n'est-ce pas?» IX. 6. 3. 夫子聖者與 «Le maître est un sage, n'est-ce pas?»

2. 乎 *Hu* très fréquent à la fin d'une phrase. Exemple:

II. 8. 是以爲孝乎 Cela le considérera-t-on (doit-il être considéré) comme piété filiale? On le retrouve ainsi à chaque pas.

3. 豈 *K'i* seul au commencement de la proposition ou après le sujet. Exemple:

吾豈敢 Comment oserais-je? 豈若匹夫之爲諒也 doit-il être fidèle comme un homme vulgaire? XIV. 18.

4. 焉 *Yen*. Exemple:

焉得儉 Comment contracterait-il l'avarice. III. 22. 2.— Cf. V. 2, id. 4 (comment) et 18, id.

5. 哉 *Tsai*. Exemple:

觀之哉 (Comment) regarderai-je cela?

6. 諸 *Tchu* (final). Exemple:

山川其舍諸 Les monts et fleuves, peuvent-ils être écartés? VI. 4.

有諸 Peut-on faire cela? est-ce admissible? VII. 33. Cf. XI. 21, XII. 11 etc. Par une seule sentence ruiner un état
有諸 habetur ne?

7. **奚** *Hi* pronom et adverbe.

乎, 與 etc. se répètent dans les propositions disjonctives.
 Exemple:

君子者乎色莊者乎 Est-ce un Kiun-tze ou un homme grave d'apparence seulement? — **求之與。抑與之與。** Le demandait-il ou le (lui) donnait-on. I. 10.

Expressions composées ¹⁾.

Elles sont nombreuses et variées. Elles se forment au moyen du pronom interrogatif *ho*, **何**; ou par des particules seules. Exemples:

I. a. **何哉** *ho-tsai*, au commencement de la phrase sans autre particule. Exemple: **何哉爾所謂達者** Qui est-ce que vous appelez un homme distingué? XII. 20.

b. **何如** sans autre interrogative, mais avec une explétive à la fin.

士何如可謂之達矣 Un officier comment doit-il être pour pouvoir être qualifié de distingué?

c. **如之何** qu'en est-il de cela? Exemple:

XIX. 12. 5. Si l'on connaît les branches, mais pas la racine, quoi, comment quant à cela?

如之何其可及也 Comment pourra-t-il y atteindre conséquemment? XIX. fin.

d. **何以....乎** (à la fin de la proposition) || **別** | Comment distinguer. II. 7.

e. **何以哉**. Quid, qu'en est-il de cela? Exemple:

XI. 25. 3. Si quelqu'un te connaissait **何以哉** qu'est-ce que ce serait?

¹⁾ Nous les plaçons ici pour la facilité des lecteurs.

II. 乎哉 à la fin de la proposition. 仁遠乎哉 La bonté est-elle chose éloignée? VII. 2. 9. IX. 6. 3—7. Cela semble attendre une réponse négative et souvent elle est donnée telle.

矣乎, id. — 仁矣乎 Est-il charitable? V. 18. (Sans particule précédente) 已矣乎 En est-ce donc fait?

惡乎 Au commencement, sans particule à la fin. — 惡乎成名 IV. 5. 2. Comment justifiera-t-il son titre?

焉耳乎; à la fin d'une phrase sans antécédent 女得人||| as-tu trouvé un homme? VI. 12.

也與 final; n'est-ce pas? Tchong-Yong VI et XVII.

諸 與 (commencement et fin) I. 10. 2. 諸異乎人之求之與 n'était-ce pas différent de la manière de demander des gens?

奚而 Comment. XIV. 20. 1. 奚而不喪 Comment ne perd-il pas (son trône)?

3. *Exclamations.*

La phrase confucéenne abonde aussi d'expressions formant une exclamation d'étonnement, d'admiration, de tristesse et d'autres sentiments. Les unes se composent d'un seul terme, les autres de plusieurs.

Plusieurs des particules interrogatives sont en même temps exclamatives.

Il en est ainsi spécialement de 哉 *tsai*, 乎 *hu*, 與 *yü*, 夫 *fu*.

Exemple:

果哉 Oh! résolution ferme XIV. 42. 1.

其爲人之本與 I. 2. C'est la racine de l'humanité!

Celui qui me connaît 其天乎 c'est le Ciel!

夫. VII. 101. Seulement moi et vous 有是夫 ont cette (vertu). Cf. VIII. 3 etc.

哉 et 乎 s'unissent dans une même proposition, mais s'appli-

quent chacun à un mot différent. Le premier à l'attribut qui est placé le premier, le second, au sujet.

富哉言乎 riche oh! (cette) parole, oh! Cf. XII. 22. 5; XIV. 42. 1.

郁乎文哉 Parfaites! ses règles! III. 14.

Et sans **乎**: **善哉問** Excellente! la question. XII. 21.

矣乎 XV. 13. **已矣乎** C'en est fait, oh!

矣夫 (i-fu) O! hélas! Tchong Yong V. L. Y. VI. 8 et 25.

哉 répété. Ex. **沽之哉 沽之哉** Vens le, Oui! Vens le, Oui! IX. 12.

b) Groupes de particules.

Si la diction de Kong-fou-tze abonde de particules à un degré de perfection qui pourrait rendre jaloux Homère lui-même, elle n'est pas moins riche en expressions composées où ces particules sont réunies par couples de deux, trois et même quatre, ou s'échelonnent dans la phrase qu'elles émaillent de manières très diverses. Tout citer serait long et parfaitement inutile. Il suffira, pour remplir notre but, de donner quelques exemples des divers genres de réunions des termes explétifs qui caractérisent le style confucéen.

Mais pour montrer d'abord jusqu'où va cet amour de l'insistance, nous citerons en commençant deux phrases du Lün-yü où il se dévoile dans toute sa force et son originalité. Les voici. La première est au Chap. 15. § 4.

子曰無爲而治者, 其舜也與. 夫何爲哉恭己正南面而已矣.

(Le Maître dit: celui qui gouverna sans travail celui est Shun. Que fit-il? Se maintenant dans la modestie, il occupa la position du souverain monarque, et c'est tout).

Où nous voyons accumulés **而, 也, 與, 夫, 哉, 而** et **矣**.

La seconde VIII. 18: **禹有天下也而不與焉** où nous

avons en 9 mots 也, 而 et 焉. Et un peu plus loin (§ 20) où 其可謂至德 (Cela peut être appelé la suprême vertu) est suivi des 3 explétifs 也已矣. On les retrouve du reste encore ailleurs. Voir XV. 15, XI. 25. 8.

C'était cependant goût pur chez Kong-tze, car aucun mètre ne l'engageait à surcharger sa phrase, comme la forme hexamétrique du vers de l'Iliade.

Mais semblable entassement de particules n'est pas continu; le plus souvent Kong-tze n'en introduit que deux ou trois dans sa phrase.

Voici donc des exemples de cet usage confucéen pris dans les différentes parties du Lün-Yü et du Tchong-Yong, qui rapportent des paroles textuelles du Sage.

VI. 25. Le Kiun-tze étudie largement les arts, se maintenant par l'observation des rites 亦可以弗畔矣夫 «peut ainsi conséquemment ne point outrepasser» phrase qui contient en 7 mots, quatre explétifs 亦以矣 et 夫. Id. XII. 15, etc.

Trois lignes plus loin nous avons (§ 27) yé terminant la première proposition, i hu 矣夫, la seconde, et i la phrase entière.

A. IX. 22. Le premier membre finit par yé, le second par yen et le troisième par yé ki. L'homme jeune même doit-être respecté; qui sait si son avenir ne sera différent du présent yé; si à 40 ou 50 ans il n'a point de renom yên; alors (yi) il n'est pas digne d'être respecté yé ki. De même à XIV. 2. le premier finit par yen; le 2^e, par i; le 3^e, par i et le 4^e, par yé.

矣夫 sont fréquemment réunis à la fin d'une proposition. A IX. 21. ils se trouvent deux fois. Bourgeonner et ne pas fleurir, cela arrive i fu. Fleurir et ne pas donner de fruit, cela arrive i fu.

Nous ne citerons pas les cas trop nombreux où 也 et 矣 ou 焉 alternent à la fin des différents membres d'une même phrase; on les trouvera ainsi employés presque à chaque page. Voir III. 9, VI. 14. etc., etc.

Les groupes 也乎, 也夫, 矣乎, 矣夫, 也與, 然矣, 爾而, 乎哉, 也已 se rencontrent en cent endroits. Voir entr'autres:

XII. 4. 其爲之君子矣乎 Cela le constitue-t-il un Kiun-tze i-hu.

VII. 33. Celui qui enseigne les hommes sans se fatiguer peut être appelé (« saint ») 可謂云爾已矣 (Ceci nous donne quatre particules consécutives). 已矣乎 se trouvent en plusieurs endroits: V. 26, XV. 12 etc. — On rencontre en outre 矣乎 VI. 25, V. 18 etc., XII. 4.

而已矣 IV. 15. XIII. 3. fin XV. 4.

也已矣 VIII. 20. C'est ce qu'on peut appeler la vertu parfaite. Cp. XIX. 5 etc. 焉...也已矣 XII. 6.

也已 VIII. 11. Ces choses n'étaient pas dignes d'être regardées *yé ki*. Cf. IX. 10, etc.

然矣 VIII. 21. Je ne trouve aucun défaut en Yü zhân-i.

也與 IX. 19. XI. 25. 11 et 12.

乎哉...也 IX. 6. 7 etc. 吾有知乎哉無知也 «Ai-je la connaissance? je ne l'ai point». V. XIX. 11; XII. 1. 2; XIV. 31, où *hu tsui* est précédé de *yé* et suivi de *fu*.

吾已矣夫 IX. 8. C'en est fait de moi!

難矣哉 difficile, ah! ah! XV. 16. 久矣哉...;也 Long-temps elle a duré, la conduite de Yeu. IX. 11 etc., XIII. 9.

也而 (médial) XVII. 1. 其亡也而往 quand il était absent, il alla chez lui.

爾而 (méd.) Kong-tze 莞 || 笑口 charmé et souriant dit. Cf. XI. 25. 4.

也與 XVII. 10, VI. 6. etc.

夫...也與哉 XVII. 15. 鄙夫 Viles! peut-on servir le prince avec elles 也與哉.

焉而已矣 VI. 5. Pour les autres, cela leur arrive certains jours et mois || || |.

焉耳乎 VI. 12. Avez-vous trouvé un homme | | |? Voir plus haut.

也已 VI. 28 fin. Cela peut être appelé procédé de bonté | |.

已乎 XII. 33. C'est ce qu'on appelle bonté | |.

矣夫...而...者也 Des Kiun-tze sans bonté parfaite; il y en a *i fu*; des hommes vulgaires et vraiment bons; il n'y en pas 也. XIV. 7.

也而 (médial) XIV. 13. 勿欺也而犯之 Ne trompez pas (le prince) et résistez-lui.

也夫 XIV. 37. 莫我知也夫 Je ne le sais pas.

也與....也 (2 fois) XIV. 38. 道之將行也與命也.

Ce qui fait progresser la vraie doctrine, c'est l'ordonnance céleste:

XIV. 41. 而爲之者與. Voir plus haut.

A. XIV. 42 nous voyons une accumulation de particules... *tsai*... *hu*... *ye erh ki-i* 鄙哉硜乎. 莫已知也斯已而已矣, Vile! l'obstination! quand on n'est pas connu, on s'abandonne et c'est tout.

XV. 2. 然非與. 曰非也 C'est ainsi; n'est-ce pas ainsi? Il dit non.

XV. 4. 其舜也與夫何爲哉 C'est Shun; qu'a-t-il fait?

XIV. 14. 2. 豈其然乎 est-ce ainsi?

XIV. 20. 夫如是奚而不喪; ici 夫 *fu* et *hi-erh* sont purement explétif. Puisqu'il est ainsi, comment n'est-il pas tombé du trône?

APPENDICE.

Le Tchong-Yong.

Tout ce que nous avons cité jusqu'ici était emprunté au Lün yǔ ou recueil authentique des Entretiens du Sage. Si maintenant nous ouvrons le *Tchong Yong* et parcourons les passages qui rapportent des paroles du même Maître, nous y retrouverons un style identique et une profusion de particules toute semblable. La première

phrase (ch. 3), très courte, nous donne déjà 矣乎 à l'antécédente; 矣 à la conséquente.

La seconde est bourrée de 矣 et de 也.

La troisième, de 6 mots, a 矣夫 pour les deux derniers. La quatrième présente la même particularité.

La vraie doctrine ne prospère pas *i-fu*.

Shun était d'une grande science 矣與.

Il en est ainsi d'un bout à l'autre de ce livre. Mais comme il ne s'y présente aucun fait nouveau qui mérite d'occuper l'attention, nous ne pousserons pas plus loin nos recherches.

Notons toutefois que partout où un auteur quelconque rapporte des paroles, une sentence attribuée au Sage, partout et toujours sa phrase est surchargée de ces explétifs, qui font le caractère essentiel de sa diction. Il en est ainsi dans Meng-tze, dans le commentaire Tso-tchuen du Tchün-tchiu, comme on le verra plus loin; en un mot dans tous les livres où les citations peuvent être considérées comme authentiques.

C. LE STYLE DE KONG-TZE ET LE SHU-KING.

On a vu par ce qui précède que le style de Kong-fou-tze se distingue par la profusion des explétives. Le grand moraliste en emploie un très grand nombre et les prodigue comme à plaisir.

Voyons maintenant s'il y a dans le Shu-king quelque trace de cette manie si caractéristique. Pour nous en assurer, il n'est pas nécessaire de parcourir le livre des annales d'un bout à l'autre. Ce serait un ouvrage long et superflu. Il nous suffira d'examiner quelques passages saillants, ceux qui semblent les plus propres à un remaniement ou à une altération de la part de celui qui voulait se faire le grand instituteur de la nation. Nous devons considérer comme tels nécessairement les discours gouvernementaux et philosophiques.

Voyons donc à ce titre les trois premiers livres, c'est-à-dire ceux

de Yao, de Shun et de Yü, puis le grand exposé philosophique qui se trouve au commencement du livre V.

Voici le résultat d'un examen minutieux.

Livre I et II. Nous n'y trouvons qu'une seule explétive 哉 *tsai*, qui s'y rencontre 14 fois employé de manières différentes:

Après un nom propre, pour appeler l'attention sur lui 鯀哉 Kuan! § 11.

Après un adjectif pour indiquer que les auditeurs doivent avoir cette qualité. Exemple:

直哉 Oh. la sincérité! ou: Soyez sincères! 欽哉 Soyez respectueux. V. § 23 et 26.

Après un mot exprimant un ordre 往哉 *va!* § 21 et 22.

Dans des exclamations 吁咈哉 Ohé non!

Une fois nous trouvons 於 *yü* au commencement d'une proposition et semblant être un exclamatif 於 鯀哉 (Il y a Kuan § 11)

et le pronom interrogatif 嚚 mis comme finale interrogative au Livre II. 17.

Au livre III ou des Conseils de Yu, vous constatons cinq cas d'emploi de *tsai* final aux §§ 4. 7. 10. 11 et 17 et un emploi de *yü* comme exclamatif initial § 7. 於帝念哉 O! Empereur! réfléchis bien.

En outre celui de 都 III. 4 avec la même valeur.

Quant aux interrogations elles se formulent:

1) Ou sans aucun mot auxiliaire. Par exemple:

II. § 23. 有能典 Y a-t-il quelqu'un qui puisse diriger (mes trois genres de cérémonies)?

III. § 17. 可愛非君 Celui qu'on peut aimer, n'est-ce pas le prince? (ou: qui peut aimer).

2) En un cas, par le pronom 嚚 mis en finale (Voir plus haut).

3) En un cas également par 如何 comment est-ce? I. 12 ou 何 initial III. 17.

Ajoutons qu'au Livre II on rencontre quatre fois le mot 咨 *tze* initial de proposition et que l'on considère comme un exclamatif. Il se trouve placé devant des noms propres ou de fonctions employés comme appellatifs au vocatif 咨 禹 *oh! Yu*. Mais ce mot est proprement un verbe signifiant «consulter, s'adresser à» et il peut, en ces divers cas, avoir encore ce sens atténué.

Passons au grand enseignement philosophique du L. IV, Partie V. Là nous recueillerons encore beaucoup moins.

乃 *nai*, employé après un nom propre, comme le *yé* confucéen et 而 mis deux fois comme conjonction. C'est tout ce que nous avons pu y découvrir.

Le L. V de la même partie ne contient pas une seule particule.

Ainsi dans ces diverses parties du Shu-king où tout engageait Kong-tze à mettre du sien s'il eut voulu le faire, on ne trouve aucun de ces termes qu'il affectionnait et qui donnent à son style son caractère propre. Point de 也, de 哉, de 焉, de 夫, de 而, de 爾, etc. Mais en revanche des mots dont il ne se servait point tels que 咨, exclamatif initial, 於 d'emploi identique, 疇 interrogatif initial et final, 乃 initial et explétif après un nom, etc., etc.

Si, après cela, nous envisageons le Shu-king dans son ensemble, nous y constaterons les mêmes faits dans toute son étendue. Ainsi nous y trouverons de nombreux termes dont Kong-tze ne faisait plus usage, et par contre nous y chercherons en vain; par exemple les 也 dont Kong-tze parsemait chacun de ses discours, les 夫, les 矣, les 而, les 焉, les 乎 et autres explétifs dont nous avons constaté l'emploi continuuel chez le grand Moraliste. Nous n'y rencontrerons point surtout ces groupes où Kong-tze accumule les particules d'insistance, malgré le peu de valeur que le sens général puisse leur assigner. Ajoutons, pour être complètement exact, que dans la dernière partie du Shu-king on trouve quelques

矣 employés sporadiquement, deux ou trois *yen* 焉 finaux; deux 然 employés comme adverbes significatifs «de cette manière-là».

Ces faits nous obligent à conclure que rien n'est opposé au style de Kong-fou-tze comme celui du Shu-king et que toute supposition d'interpolation de la part du Sage doit être écartée comme contraire à tout principe scientifique.

On a cru, il est vrai, trouver un argument de grande force dans un passage de la Préface de Gan-kuo, le célèbre commentateur du Shu et descendant de Kong-fou-tze; dans ce passage, en effet, Gan-kuo expose le système suivi par son illustre ancêtre en éditant le texte reçu du Shu-king. On a surtout argumenté de la traduction de Legge, où nous lisons que «Kong-tze sarcla tout ce qui était confus, enleva les expressions frothy and unallowable et retint et développa ce qui embrassait les grands principes. «What embraced great principles he retained and developed»¹⁾.

C'est sur le mot *developed* surtout que l'on a tablé; rien de plus clair. Kong-tze a introduit du sien dans les Annales antiques.

Force nous est bien de faire observer que la base de cette argumentation est entièrement fausse. Il n'y a pas de mot dans le texte qui ait le sens de développer. Gan-kuo emploie simplement le caractère 舉 qui a des sens nombreux, mais aucun qui s'approche de celui de développer. Si l'on veut bien ouvrir le dictionnaire de K'ang-hi, on y verra ces significations multiples; les termes donnés comme équivalants sont: 扛 prendre en main, 擎 lever de la main, 立 établir, poser, 言 prendre la parole, 動 exciter, 行 agir, faire agir; 稱 et s. publier; 昔 tous; 合 réunir, 起 se lever, 宗

1) Le même savant traduit ainsi la phrase suivante: «Ce qui était de détail et important il le choisit du reste (selected). Mais le texte ne dit pas cela. 撮 est -prendre, recueillir ce qu'on a devant soi et non -choisir-, prendre l'un et laisser l'autre. Gan Kuo dit que Kong-tze a recueilli ce qui était important, même des choses accessoires.

honorer ¹⁾, plus boire et s'envoler, dont aucun ne contient le sens donné par le savant Sinologue; c'est en notre cas, «prendre, fixer, publier», mais pas «développer».

L'objection est donc sans fondement, et nous pourrions nous arrêter à ce point. Mais nous devons dire encore un mot du reste des renseignements donnés par Gan-kuo et nous demander s'ils sont dignes de confiance.

La réponse n'est pas douteuse, la négative s'impose absolument, 1°. A l'époque de Gan-kuo, au dernier siècle de l'ère ancienne, on ne savait certainement plus comment le Shu-king avait été composé. Au III^e siècle déjà, après la destruction des livres, on ne le comprenait plus; deux ou trois vieillards seulement savaient le lire. Ce que Gan-kuo dit du mode de sa composition a été imaginé pour expliquer l'état fragmentaire du Shu; aussi le savant commentateur s'est-il bien gardé d'indiquer la source où il a puisé ces faits.

2°. Le dire de Gan-kuo contredit les affirmations les plus précises du Lün-Yü, du Tchong-Yong, c'est-à-dire des disciples auditeurs de Kong-tze, qui tous nous représentent le Shu-king comme un livre existant avant Kong-tze et dont leur maître avait fait un sujet d'étude constant.

Qui pourrait croire, d'ailleurs, que Kong-tze, si peu écouté pendant sa vie, aurait eu assez de puissance pour détruire, pour faire disparaître toutes les annales de l'empire à l'exception du livre qu'il aurait rédigé et falsifié au vu et su de ses contemporains et de ses rivaux et ennemis, qui l'auraient laissé accomplir paisiblement son œuvre de destruction et de corruption. Certes ce serait là un véritable prodige.

Nous ne pousserons pas plus loin cette démonstration. Déjà le

1) Le Tchong-tze pu wei n'a que 扛, 挈, 褸, 動, 揚 et 技 dont aucun ne comporte l'idée de développement, d'augmentation. Même chose au Tchuen-tze Wei, au Yü-t'ong-tze-lui, au Tchong-tze t'ong, etc.

Dr. Legge a démontré surabondamment que Kong-tze ne fut pour rien dans la rédaction du Shou-king.

Enfin le rôle historique de Kong-tze ne permet pas d'admettre qu'il ait pu, qu'il ait voulu même, disposer en maître des annales de sa nation, recevant, rejetant, ajoutant à son gré pour le plus grand succès de ses enseignements. Son influence sur les princes et les grands de son époque était trop faible pour qu'on lui laissât traiter ainsi les documents historiques de cette façon. Aux cours souveraines on le repoussait, ou bien on le forçait moralement à s'éloigner; si même parfois on l'écoutait, on ne lui obéissait point. Les peuples ne lui étaient point plus favorables. Les disciples seuls subissaient l'ascendant de sa parole, et cependant le plus grand nombre d'entre-eux l'abandonna, et le philosophe se crut rejeté du Ciel ¹⁾. Mourant, il disait à son entourage: Personne au monde pourrait-il m'honorer? 天下其能宗子乎 ²⁾.

Ce n'étaient point là, sans doute, les conditions voulues pour lui permettre de falsifier les monuments historiques, ou simplement de les traiter comme chose à lui, et d'imposer ses élucubrations aux lettrés de son temps. S'il l'eut tenté, tout le monde se fût élevé contre lui, avec d'autant plus de force qu'il prétendait être le Mentor des rois et des puissants du jour.

D'ailleurs, personne parmi ses contemporains n'a jamais songé à lui concéder ce pouvoir et ce rôle. Ses disciples, ses auditeurs assidus, attestent que le Shu-king existait avant lui, et que, s'il s'en occupa, ce fut pour l'étudier comme nous étudierions Tite-live ou Tacite.

Kong-tze, porte le Lün-yü (VII: 16 et 17), aurait voulu consacrer le reste de ses jours à étudier le Yi-King 學易. Mais ce dont il discourait savamment et éloquemment (yo) c'étaient le Shi et le Shu et l'observance des rites. Interrogé sur les motifs de son

1) Il disait encore *tao pu h ling* la doctrine ne fait pas de progrès (Voir V. 6.).

2) Voir Li-Ki II.

éloignement pour les charges publiques, il répondit en invoquant l'autorité du *Shu* (II-21). Bien plus, au Ch. XIV. 42, nous voyons le disciple Tze-tchang lui demander pourquoi le *Shu* ne dit pas combien d'années dura le silence de Kao-tsou. Cette question n'eut pas été possible si Kong-tze eût été le rédacteur de ce livre, si les lacunes qu'on y rencontre eussent été son œuvre. Tze-tchang, en ce cas, lui eût demandé pourquoi il avait omis ce détail.

Aussi n'y a-t-il aucun auteur contemporain, ni même aucun de ceux qui appartiennent aux trois siècles suivants, qui lui attribue une part quelconque dans la composition du *Shu-king*. Pour trouver une mention de ce prétendu fait, il faut arriver au siècle qui suivit la destruction des livres et à l'assertion d'un homme qui ne pouvait rien savoir de la chose, mais cherchait à expliquer l'état fragmentaire du *Shu-king*. Cette assertion surtout que Kong-tze aurait retranché les expressions lubriques est dénuée de toute vraisemblance.

Notons encore que le *Shu* dont il est question au Lün-Yü est bien le nôtre, puisqu'au Chap. XIV § 23 il est fait mention expresse d'un évènement relaté dans notre *King*, et qu'au *Ta-bio* plusieurs de ses parties sont citées nominativement; et notamment le *Ta-kia*, le *K'ang-kao*, le *Ti-tien*, le *Tsin-she*, etc. Bien plus le Chap. II. 21 contient une citation textuelle du L. V. 21. 1. Le *Shu* du Lün-Yü est donc bien le grand *King* de ce nom, tout comme le *Shi* dont Kong-tze dit qu'il est composé de 300 morceaux; ce qui est en effet le nombre des odes du *Shi-king*.

PARTIE II.

Kong-tze et le Tchün-tsiu.

Le *Tchün-tsiu*, ou annales de la principauté de Lou ¹⁾, qui est depuis des siècles rangé parmi les livres canoniques de la Chine, est généralement considéré comme l'oeuvre du Grand Philosophe, et cette paternité putative a valu à cet insignifiant ouvrage l'honneur d'être rangé parmi les Kings.

Cette opinion n'est cependant point universelle. Comme on peut le voir dans la savante préface du Dr. Legge, il y a encore aujourd'hui, non moins que dans les temps antérieurs, des Lettrés qui ont mis en doute l'origine confucéenne de ce livre.

D'autre part cette attribution fait naître des difficultés insolubles, qui la rendent légitimement douteuse. On peut voir dans les écrits de Legge, comme de tous ceux qui se sont occupés de cette question, combien ces difficultés embarrassent l'historien de la littérature chinoise. Les lettrés chinois ont inventé pour s'y soustraire, une théorie dont il sera parlé ci-après et qui ne soutient pas l'examen. Legge, avec grande raison, préfère laisser le débat en suspens.

N'y a-t-il donc pas moyen de résoudre cette question qui n'est point sans importance, et n'y a-t-il pour le faire que des arguments d'une nature douteuse ou hypothétique? Je crois pouvoir répondre d'une manière affirmative; et prouver cette affirmation, sera le but de cette étude.

Mais procédons avec méthode.

1) *Tchün-tsiu*, c'est-à-dire „printemps automnes“ était, comme on le sait, le terme admis pour désigner les annales nationales et régionales rédigées de mois en mois par les historiographes officiels.

Pour le faire, nous devons poser différentes questions, et d'abord nous demander si Kong-tze a composé un Tchün-tsiu quelconque.

Quant à ce point, la réponse ne peut être douteuse. Oui! Kong-tze a composé un Tchün-tsiu; on ne peut en douter devant les témoignages irrécusables de Meng-tze et du Maître lui-même que l'on trouve au livre du premier philosophe III. 2. 9. 6—8 et IV. 2—21. Mais comme nous devons y revenir plus loin et en parler longuement, nous nous contenterons pour le moment de renvoyer à la suite de cette étude; on y lira ces passages dans leur intégralité.

Mais si le Tchün-tsiu de Kong-tze n'est point celui que les lettrés chinois nous ont transmis, avons-nous quelque indice de l'existence d'un livre de ce genre différent de celui qui aurait eu le sage pour auteur? L'affirmative est encore ici certaine. Le langage du second sage de la Chine ne laisse guère de doute à cet égard. Nous lisons en effet dans ses Mémoires ces paroles qui ne sauraient guère être plus explicites qu'elles ne le sont.

«Le Shing de Tsin, de Tao-Wu de Tsu et le Tchün-tsiu de Lu sont d'une même nature. Leur objet était Huan, prince de Tsi, Wan, prince de Tsin; et leur style, leur texte, était historique. Kong-tze disait: Moi, Kien, j'en ai adopté le genre» (V. IV. 2. 21). Il y avait donc un Tchün-tsiu de Lou dont Kong-tze adopta l'esprit; le livre du Sage était sans doute un ouvrage différent de celui qu'il imita. Nous ne ferons à personne l'injure de croire que ce raisonnement ne lui parait point inattaquable. Passons!

Mais puisque l'opinion qui fait de Kong-tze l'auteur du Tchün-tsiu traditionnel est si généralement répandue, n'est-elle point fondée sur quelques motifs sérieux qui ne permettent point de la contester sérieusement?

Nous ne pouvons encore hésiter à répondre dans le même sens, négativement cette fois. Non! cette thèse n'a aucun fondement sérieux, cette opinion quelque ancienne qu'elle soit est entièrement

sans base. Pour le démontrer il nous suffira de rappeler comment cette opinion s'est formée.

Le plus ancien renseignement qui nous ait été fourni sur notre livre date du premier siècle. On le trouve mentionné pour la première fois dans le catalogue de la Bibliothèque impériale des Hans, dressé par le célèbre lettré Liu et celui-ci nous apprend en outre comment il est venu à la lumière après la destruction des Kings sous l'empereur Tsin Shi Hoang-ti.

Le texte se trouvait alors trois fois, éparpillé dans trois ouvrages qui en formaient un commentaire ou un développement, à savoir les commentaires de Kong-Yang et de Ku-Liang et le fameux Tso-tchuen qui constitue à lui seul une histoire des principautés chinoises du 8^e au milieu du 5^e siècle.

Aucun d'eux n'avait été conservé authentiquement. Le Tso-tchuen vint au jour apporté au premier des Empereurs *Han* par un lettré du nom de Tchang-tsang, dont la trouvaille fut accueillie d'abord avec indifférence. Le commentaire de Kong-Yang vit le jour d'une manière analogue; transmis oralement il fut publié sous King-ti et reçu dans la bibliothèque du collège impérial sous Wu-ti qui régna de l'an 139 à 86 A. C. Celui de Ku-Liang apparut également sous Wu-ti et fut authentiqué sous Siuen-Ti entre 72 et 46. P. C. ¹⁾.

Mais aucun de ces trois auteurs ne donne Kong-fou-tze comme le compilateur du Tschün-tsiu. Nous verrons même que leur langage implique tout le contraire.

Comment ces trois ouvrages avaient-ils été découverts? Nul n'en sait rien et n'a jamais pu le dire. L'auteur du Shuo-Wen raconte, il est vrai, que le Tso-tchuen fut trouvé avec les grands Kings dans le mur de la maison de Kong-tze. Mais l'historien Pan-

1) Ces faits sont exposés en détails dans la préface de Legge, pp. 24 à 37. C'est pourquoi nous nous bornons à les rappeler en peu de mots. Notons seulement que tous deux font remonter le commentaire à Tze-hia, ce qui ôte toute vraisemblance à leur histoire.

Ku, plus en mesure d'être bien renseigné, l'exclut du nombre des livres sauvés de cette manière. Il cite en effet tous ceux qui furent trouvés dans ces heureuses murailles, et le Tchün-tsiu n'en est point.

Aussi Ma-tuan-lin a-t-il pu affirmer que le texte du Tchün-tsiu n'a jamais été découvert. Ce que nous avons et que l'antiquité chinoise nous a transmis n'est qu'une collection de lambeaux extraits des commentaires. Cette affirmation de Ma-tuan-lin doit nous arrêter un instant parce qu'elle a été mal interprétée. Le célèbre encyclopédiste désigne le texte qu'il dit à jamais perdu par les mots 古經 *Ku King*, «antique King». Legge pense que ces termes désignent uniquement le texte écrit en caractères antiques. Mais cela n'est point admissible. *Ku-King* a un sens plus large et désignant un ouvrage, mais non simplement un genre d'écriture. D'ailleurs les paroles de Ma-tuan-lin impliquent positivement le contraire, puisqu'il ajoute: Le vieux livre qui en a été fait 古經 est extrait des trois commentaires 俱自三傳中取出經. Il est impossible d'être plus explicite. Un livre qui n'a jamais été découvert 不見, et qui a été fabriqué par des extraits d'un autre ouvrage, n'est pas sans doute une simple transcription d'un manuscrit préexistant. Cette phrase ne veut pas dire sans doute que le texte écrit en caractères antiques a été perdu.

Si l'attribution au père de la philosophie chinoise de la composition des annales de Lou ne repose sur aucun fondement, par contre des motifs péremptoires nous interdisent toute hypothèse de ce genre.

Voici ces raisons exposées aussi brièvement que possible.

1. Les trois anciens commentaires dont on a extrait le Tchün-tsiu, placé parmi les Kings et les seules sources où l'on en ait trouvé le texte, non seulement se taisent d'une manière absolue sur cette prétendue paternité confucéenne, mais témoignent à chaque pas que

leurs auteurs ne la reconnaissaient point ou la déniaient même formellement.

En effet chaque fois que l'un d'eux rapporte une parole de Kong-tze il le dit en termes exprès: Tchong-ni dit ceci, Tchong-ni rapporte, etc. S'agit-il au contraire du texte, Kong-Yang et Ku-Liang se contentent de le mentionner en disant «le Tchün-tsiu dit» ou simplement 言 «il est dit» ou en reproduisant les termes sans aucune indication. Nous trouvons ainsi dans un même paragraphe après une citation du Tchün-tsiu, Kong-tze dit: grand était Fou-tcha en vérité 大矣哉夫差¹⁾.

Tso-kiu-ming est bien plus explicite encore. Quand il cite le texte il le désigne par le mot 書 *Shu* «le livre»; 書曰²⁾ «Le livre dit»: tandis que Kong-tze est toujours désigné par son nom. Bien plus il appelle l'auteur de ce *Shu* «le grand historiographe», 大史 *Ta-sze*, ce que Kong-tze n'était certainement point; 大史書 «Le *Shu* du grand historiographe porte» dit-il, indiquant de cette manière ce qu'il entend par ce *Shu*.

Ainsi nous lisons à VII 3 § 4: Le livre du Ta-sze dit: Tchao-tun assassina son prince 趙盾弑其君. Or ce sont là précisément les termes du Tchün-tsiu et c'est à ce Ta-sze que Siuen reproche d'avoir altéré la vérité, et non à Kong-tze: Tso-Kiu-ming ajoute même un jugement de Kong-tze sur ce grand historiographe. Chose étrange, on a trouvé la preuve de l'*authorship* de Kong-tze dans un passage qui démontre précisément tout le contraire.

C'est au L. V. Chap. 19 § 15. Le Tchün-tsiu porte: Le roi (lieutenant) du ciel tint une cour à Ho-Yang 天王狩于河陽; ce qui semblerait indiquer que le souverain y convoqua ses vassaux

1) Cp. Legge p. 81. — Ku-liang. *Yin* I. 1. etc. Legge pp. 58. 81.

2) Cp. V. 1. 1. — V. 24. 4 et 28. 16. — X. 19. 2. La traduction de Legge porte, il est vrai, plusieurs fois le nom de Kong-tze, mais ce nom n'est point dans le texte. Le savant sinologue l'a introduit par supposition.

spontanément et par acte royal. Or cela n'est point, le roi Tcheou y vint invité ou plutôt sommé par le prince de Tsin. Ce qui était contraire à toutes les règles. Le Tchün-tsiu dissimule donc la vérité pour ménager l'autorité royale.

Or le Tso-tchuen ajoute à ce texte le renseignement suivant: «Tchong-ni (Confucius) dit: Un sujet convoquer ainsi son prince est une chose que l'on ne peut pratiquer» puis continue: «C'est pourquoi le Shu dit simplement: Le roi tint une cour, etc.» Voici la réflexion dont on a fait suivre ce passage: «Ce Tchuen nous donne un précieux exemple des réticences et altérations des faits admises par Confucius»!!

Certes c'est là une chose bien singulière que cet aven du grand homme et bien opposée à son caractère si connu. L'admettre est déjà assez extraordinaire, mais ce qui l'est plus encore, c'est de voir cela dans le texte. Que dit, en effet, celui-ci? Que Confucius blâmait l'acte du prince de Tsin et que pour cette raison, pour éviter le blâme du docte Censeur, le Ta-sze dans son Shu a dissimulé la vérité. Rien de plus évident que cela ¹⁾. Si l'on trouvait écrit en un endroit quelconque: Montesquieu blâmait tel acte, l'enlèvement de la cour par exemple. C'est pourquoi l'historien officiel a écrit que le roi s'était rendu volontairement à Amboise, cela voudrait-il dire que Montesquieu est cet historien? Non sans aucun doute. Une semblable interprétation ne serait jamais venue à l'esprit de personne. Comment l'a-t-on conçue par rapport à Kong-tze? Rien ne l'explique que l'idée préconçue qu'il fallait concilier à tout prix avec ces textes, car ceux-ci prouvent tout le contraire. Tso-kiu-

1) Cela est d'autant plus indubitable que nous lisons au L. VII. 3. 4. Kong-tze dit: „Tong Hu était un historiographe intègre du vieux temps; en écrivant il se faisait la règle de ne point cacher 古之良史也。書法不隱.. Ainsi Kong-tze aurait d'un côté légitimé les réticences et de l'autre exalté celui qui se faisait une loi de tout dire. Est-ce assez contradictoire?

ming en effet distingue clairement le Philosophe de l'historiographe, le premier blâmant ouvertement; le second dissimulant. On ne pouvait mieux démontrer que c'étaient deux personnages différents.

Passons donc encore une fois.

En outre, le Tchün-tsiu ne porte pas un seul mot qui se rapporte à l'administration de Kong-tze. Peut-on raisonnablement lui attribuer une abnégation aussi complète? Non! sans aucun doute.

On a cru trouver une sorte d'argument en faveur de l'*authorship* de Kong-tze dans une phrase du Tso-tchuen dans laquelle Kong-tze est taxé de manque de courage par Li-mi, officier de Tsi. — Cela expliquerait son silence sur les crimes des princes; il se serait tu par pusillanimité. Il est vrai que c'est là l'opinion émise par un misérable qui voulait pousser son maître à une indigne trahison; mais l'événement, tel qu'il est raconté dans le même paragraphe (Règne du Kong Ting An. X § 2), prouve que Li-mi s'était complètement trompé. Assailli, en effet, par des satellites choisis parmi les barbares, Kong-tze ne s'enfuit point; il recule, soutenant son prince (以公退); fait avancer ses gardes, qui repoussent les sbires du perfide marquis, puis adresse à celui-ci de vives reproches qui le déterminent à faire retirer ses soldats. Après quoi il résiste courageusement aux prétentions de gens de Tsi.

Ce n'est point sans doute la conduite d'un homme dépourvu de courage 無勇. D'ailleurs il n'en fallait pas beaucoup, je pense, pour rappeler les actes coupables de princes morts depuis des siècles.

Témoignages de Meng-tze et de Kong-tze.

Il n'est pas besoin de dire ici que le *second sage* de la Chine était un homme digne de foi, qui connut l'ouvrage du Maître et en parlait avec connaissance de cause. Et l'on admettra sans doute aussi les déclarations du Maître lui-même.

Nous avons déjà précédemment fait allusion à ces témoignages

authentiques; nous l'avons fait alors en quelques mots parce que la question était en dehors de notre cadre. Nous devons y revenir aujourd'hui comme nous l'avons déjà fait ci-dessus; mais cette fois il nous faut l'étudier d'une manière précise et complète.

Meng-tze parle du Tchün-tsiu en deux endroits différents; il nous y fait connaître et son appréciation personnelle et ce que Kong-tze en pensait.

Dans le premier passage (L. III. P. 11. ch. 9) Meng-tze rappelle d'abord les principaux faits de l'histoire du peuple chinois spécialement les grandes actions de Wu-wang et de Tcheou-kong «qui doivent servir de modèles à nous leurs successeurs, qui furent toujours droits et justes, sans défauts».

«(Après cela) le monde déperit, la vraie doctrine s'annihila. Le langage méchant, les actes oppressifs se produisirent; des ministres assassins de leurs princes se rencontrèrent; des fils parricides se trouvèrent. Kong-tze, pénétré de crainte, composa le Tchün-tsiu. Ce Tchün-tsiu s'occupe des affaires du souverain monarque (loc. cit. § 8). Jadis Yu reprima les eaux débordantes et l'empire fut remis en ordre; Tcheou-kong civilisa les barbares de l'est et du nord, il chassa, éloigna les bêtes féroces et le peuple fut dans la paix et le repos. Kong-tze acheva le Tchün-tsiu et les ministres rebelles, perturbateurs, les fils assassins furent frappés de terreur».

A. IV. 2. 21. Quand le pouvoir souverain eut péri et que les Shu eurent cessé, alors le Tchün-tsiu fut composé.

Ce n'est point tout. Le second sage de l'empire chinois nous apprend le jugement que son illustre Maître portait sur sa propre œuvre. Ce jugement est conçu en ces termes:

(§ 8) Ce qui me fera connaître c'est le Tchün-tsiu, ce qui me fera blâmer c'est ce même livre 知我者其惟春秋乎 etc.

(IV. 2. 21) J'ai assumé les jugements des œuvres historiques 其義則丘竊取之矣.

Ainsi Kong-tze estimait que son œuvre serait une cause de haute estime ou de haine selon qu'on y trouverait ou l'éloge ou le blâme de sa conduite; c'est pour lui comme un tribunal historique.

Aux yeux de Meng-tze cette œuvre succédait heureusement aux Shis; elle était de nature à être comparée aux travaux de Yu et de Tcheou-kong; bien plus elle fit trembler les ministres et les princes pervers.

Les termes de ces appréciations sont absolument certains et ne laissent place à aucune contestation.

Voyons donc maintenant quel est l'ouvrage que nous avons entre les mains et s'il mérite de près ou de loin une appréciation de ce genre.

On a inventé, il est vrai, un système d'explication pour échapper à cette inconséquence. Les lettrés chinois ont imaginé de dire que Kong-tze avait exprimé des jugements, avait provoqué l'amour ou le haine et avait fait trembler les méchants en employant certains mots qui les stigmatisaient. Mais comme l'a bien remarqué Legge lui-même, cette explication ressemble plutôt à une dérision.

Le Tchün-tsiu dissimule les crimes les plus horribles; assassinats, empoisonnements sont très souvent renseignés par ce simple mot il mourut 卒, mot qui indique une mort naturelle. Nous avons vu un autre exemple dans la sommation adressée au roi de Tcheou. C'est là, sans doute, un singulier système pour faire trembler d'audacieux criminels!

On a cru trouver toutefois, des exemples de ces jugements monosyllabiques. Ainsi le mot 入, désignant l'entrée d'un prince dans sa capitale, indiquerait que cette entrée s'y est faite dans des circonstances défavorables, par la violence etc. Malheureusement cela n'est point car, au L. III. Ch. 24. 5 et ailleurs, ce mot désigne l'entrée d'une fiancée royale dans la capitale de son époux.

Nous n'avons donc qu'à répéter nos conclusions précédentes. Ou

Meng-tze était aussi insensé que son maître, ou celui-ci n'est pas l'auteur du Tchün-tsiu. N'est-il point aussi bien extraordinaire ce rôle que l'on prête à Kong-tze, tantôt dissimulant la vérité, épargnant des princes morts, ou dont il n'avait rien à craindre, tantôt flétrissant les plus puissants et les plus redoutables, et cela sans motif saisissable comme sans justification possible.

Style de Kong-tze et du Tchün-tsiu; les particules, etc.

Je termine ces arguments extérieurs pour en venir à ceux qui se tirent de l'objet même du débat, du style et du contenu du Tchün-tsiu. On a vu que la diction confucéenne authentique est surchargée d'explétifs. C'est tellement son caractère distinctif qu'on le retrouve partout; même dans les paroles de Kong-tze reproduites au Tso-tchuen. Il en est de même de ses sentences. Parcourons donc le texte avec nos lecteurs, ou plutôt épargnons leur cette peine, car tout le monde connaît aujourd'hui ces fameuses annales, et rappelons seulement leur contenu. Ce sera chose bien facile, car il se résume tout entier en ces quelques formules.

- Telle année tel mois — Le prince X, la princesse Y mourut.
- Le prince X monta sur le trône.
 - Les princes X, Y, Z se réunirent en tel endroit, y firent un accord.
 - Le prince X attaqua l'état Y et fut vainqueur (ou vaincu).
 - La princesse A épousa le prince B (ou retourna chez elle).
 - X tua Z.
 - Le Kong alla voir les autels du Shé; alla à la cour.
 - Grande pluie.
 - Il y eut éclipse du soleil.

— Sauterelles... etc. etc.

— -(rien).

C'est tout.

Certes, si les jugements que nous venons de rappeler avaient été portés avant la publication de notre *Tchün-tsiu*, on pourrait se contenter de répéter après le grand poète *nascitur ridiculus mus*. Mais ces appréciations ont été formulées après que ces annales étaient livrées au public et, en ce qui concerne Meng-tze, après que deux siècles d'existence avaient permis d'en constater la valeur et l'effet.

Je ne pense pas que personne me contredira en ceci; ou bien le *Tchün-tsiu* que les lettrés Hans nous ont transmis n'est point celui dont Kong-tze est l'auteur, ou bien ce sage si fameux et son disciple tant vanté étaient dépourvus du bon sens le plus vulgaire.

On n'admettra point cela facilement sans doute, ni que Meng-tze eût voulu se rendre ridicule à ce point. Je laisse à mes lecteurs le soin de conclure. Quant aux explétifs, les paroles du Maître rapportées par Meng-tze, en abondent, comme le texte des «Entretiens». On a déjà pu le constater dans les passages cités plus haut p. 284. Le même fait se reproduit partout; donnons seulement comme exemple le § 11. L. III. I. 4.

蕩蕩乎民無能名焉君哉舜也豈無所用其
心哉亦不用於耕耳。

Vastes! oh! (l'esprit de Yao): le peuple ne pouvait le qualifier convenablement (*yen*). Vrai Prince ah! Shun (*ye*): étaient-ils (*Ki*) sans moyen de mettre leur cœur en œuvre. O! — C'est pourquoi ils ne l'appliquaient pas à l'agriculture (*erh*).

Courte phrase, où nous voyons huit particules accumulées.

C'était donc bien là le caractère du parler de Kong-fou-tze, et je dirais presque le signe distinctif.

Que l'on ouvre maintenant le Tchün-tsiu et qu'on le lise attentivement du premier mot jusqu'au dernier. Combien de termes de ce genre pense-t-on qu'on y trouvera? La réponse est très simple; *pas un seul*. Si ce n'est point là un criterium philologique, je ne sais vraiment plus ce qui pourra l'être. S'il était pour ainsi dire impossible à Kong-tze d'énoncer une pensée sans émailler sa phrase de particules nombreuses et variées, comment croire qu'il aurait su se contenir, se surveiller d'un bout à l'autre, dans un écrit aussi long, sans qu'il lui en échappât jamais une seule.

Comment même en aurait-il eu la pensée, la volonté? Pour accomplir cette grande œuvre, qui devait le faire connaître lui personnellement, et lui attirer des haines violentes, il se serait résigné à se faire uniquement la pâle copiste des éphémérides officielles en toute leur sécheresse et leur insignifiance; lui qui étudiait constamment le Shu, les Shis et les œuvres moralisatrices par l'histoire et la poésie? Je ne sais qui pourra se résoudre à croire un fait de cette nature.

4. *Caractères du Tchün-tsiu.*

Mais ce n'est point tout. A.) Le Tchün-tsiu a tous les caractères d'éphémérides locales, d'un recueil de notes consignées au jour le jour par les scribes officiels d'une principauté, pour ce pays même, sans viser au delà, et nullement d'une œuvre à la fois historique et morale, adressée à un vaste empire et pour l'instruction de ses peuples, comme de ses princes. C'est ce que nous constatons par les faits que voici:

a) Le prince de Lou est désigné le plus souvent par le seul mot *Kong* 公, «le Prince», bien qu'il ne fut pas seul à porter ce titre (V. L. III an. 7. 3; an. 14. 4; an. 22. 6; 32. 4. IV. 1. 4 etc., etc.

b) Parfois l'annaliste emploie les termes 我師, 鄩 «notre ar-

mée, nos frontières», indiquant ainsi qu'il ne s'adresse qu'à ses concitoyens locaux. (V. L. III. an. 9. 3; an. 20. 5.) De même 我君 «notre prince» II an. 18. 4. III 22. 2.

c) L'armée de Lou est maintefois indiquée par le seul terme 師 «l'armée» (V. III an. 8 § 1 et 3, 30, 2, etc.

d) Venir à la cour 來朝 veut dire «à la cour de Lou» (III 27. 7), 來 seul même a aussi le même sens (III 27. 4; 31. 4 IV).

e) 築鄆 «(on) entoura Mei de murs», sans plus, indique un acte du gouvernement de Lou. III 28. 5; 29, 5 (城防); 32. 1 et 3.

f) 會 «avoir une entrevue avec» se met sans sujet quand il s'agit du prince de Lou. Exemple:

V. 29. — 會王人 vent dire: «le Kong de Lou eut une entrevue avec un officier du Roi de Tcheou».

De même V. 31. 1. 取濟西田 (Les troupes de Lou) prennent les campagnes de Tsi-si.

VIII. 6. 3. 取鄆 «prendre Tchuen» — ibid. 2. 立武宮 «élever un temple à Wu» c'est-à-dire qu'à Lou on éleva; que l'armée de Lou prit, etc.

子 seul désigne le fils du Kong de Lou. II. 6. 5. VI. 18. 6. etc.

Ces faits, et beaucoup d'autres tout semblables, démontrent clairement et sûrement que nous avons affaire uniquement à un tabelion enfermé dans son office et non à ce que V. Hugo eût appelé «un homme mondial», à Kong-tze, le réformateur de la Chine.

g) Le Tchün-tsiu fourmille de passages qui s'expliquent si leur auteur est un scribe déposant dans un coffret des jetons d'éphémérides, mais nullement si on les attribue à un auteur qui veut écrire un livre historique pour servir de leçon à ses contemporains et à la postérité.

Ces passages sont de deux espèces. Ce sont:

1°. Ceux qui ne contiennent que des mentions du genre de celles-ci.

An. X. Printemps 3^e mois.

Été 4^e, 5^e mois. — (III. 22. 4; VII. 17. 3).

Automne 7^e mois. (III. 20. 3; VII. 1. 7).

Hiver 10^e mois.

C'est-à-dire des blancs dans les éphémérides.

2^o. Ceux qui se composent d'un ou deux mots. Exemple:

An. X. Mois X. Sauterelles (V. 15. 7).

Famine. (VIII. 15. 10).

Vers. (I. 5. 6).

Grande pluie (III. 24. 7).

Beaucoup de daims (III. 17. 4).

Le seul l. VII, 7 a ces quatre paragraphes *remarquables*.

Été; 4^e mois.

Automne. 8^e mois.

Sauterelles.

Hiver. 10^e mois.

etc., etc., etc.

Que l'on veuille bien comparer cette manière d'écrire en dehors de toute loi littéraire et le langage diffus de Kong-tze lorsqu'il parle d'un fait historique quelconque, et l'on ne pourra contester que les lois les plus élémentaires de la critique hexégétique ne permettent pas de lui attribuer un ouvrage écrit d'une semblable manière.

B.) Nous constatons dans le Tchün-tsiu des expressions étrangères au parler de Kong-tze. Nous pourrions nous étendre assez longuement sur ce point; mais nous ne voulons fatiguer ni nos lecteurs, ni les doctes et bienveillants directeurs du T'oung-pao. Nous nous bornerons donc à quelques observations.

1. Kong-tze n'emploie pas le mot 如 dans le sens d'«aller» comme il se trouve très fréquemment dans le Tchün-tsiu. Exemple:

III. 15. 2. 夫人如齊 la duchesse alla à Tsi.

III. 24. 3. 公如齊 le prince alla à Tsi etc., etc.

2. Le mot 人 *jin*, homme, est employé dans le Tchün-tsiu d'une manière propre à ce livre. Précédé d'un nom de pays, il désigne tantôt le peuple entier, tantôt quelques individus, tantôt l'armée du pays, tantôt un corps de troupes, tantôt encore un ministre ou un haut dignitaire. 王人 *Wang-jin* est un ministre du souverain de Tcheou; 行人 *hing-jin* est un ambassadeur. Toutes locutions propres à notre livre. Kong-tze dans ce dernier sens emploie le mot 使.

Citons encore comme propre au Tchün-tsiu:

3. 孫 *sun* dans le sens de «fuir» par euphémisme.

4. 暨 *kè* signifiant «et» X. 7. 1. etc.

5. 既 seul, à la fin d'une phrase, signifiant «complètement».

6. 𡗗 *pi* donner; 考 *kao* dans le sens d'achever, compléter p. 成.

至 *tchi* revenir de; 薨 mourir, réservé aux seuls princes de Lou, 卒 pour les autres, tandis que Kong-tze emploie le premier terme pour tout souverain. Voir Lün-Yü. XIV. 43. 2.

Nous arrêterons ici cette liste que nous eussions pu grossir, car nous n'y attachons qu'une importance secondaire. Ce n'est qu'une probabilité de plus, et non une preuve certaine.

Mais ce qui le sera, pensons-nous, aux yeux de tout homme non prévenu, c'est la conduite de Kong-tze comparée à la manière d'écrire de l'auteur du Tchün-tsiu. Car autant l'un fut prompt et hardi à flétrir le crime, autant l'autre est craintif et hésitant à lui donner même une marque de désapprobation. Qu'on en juge.

1. Un sujet du duc de Tsi avait assassiné son prince. Kong-tze aussitôt se prépare, va précipitamment à la cour dénoncer le coupable au prince Gai et le supplier de punir le meurtrier. Le duc le renvoie à ses ministres; Kong-tze va répéter la même scène auprès de ces derniers (Lün-Yü XIV. 22).

L'auteur du Tchün-tsiu ayant à relater vingt-trois régicides se contente d'écrire froidement sur ces tablettes: Un tel assassina son prince; le peuple de X assassina son souverain.

2. Le prince Ling de Wei avait une conduite désordonnée; Kong-tze le blâme avec une véhémence qui fait dire à l'un des grands de Lou, Ki-kang ¹⁾: Mais s'il en est ainsi, comment n'a-t-il pas perdu son trône?

Ailleurs le Maître flétrit ouvertement le chef de Tang, Tsang Wu-tchong, et le prince Wen de Tsin (XIV. 15. 16). Il cherche à arrêter le chef de la grande famille Ki qui se préparait à sacrifier au mont Tai. Il n'hésite pas à proclamer les tribus sauvages supérieures à la Chine de son temps par leur état politique III. 5. 6; comme à réprimander de leurs usurpations les plus puissants de l'état de Lou III. 1. 2.

Il n'hésite jamais à contredire les princes qui lui demandent conseil, ni à exprimer hautement son appréciation chaquefois que l'occasion s'en présente (V. III. 21, XII. 11, XIII. 16. 18 etc.). Si vous n'étiez pas cupide, dit-il, au tout puissant Ki-kang, il n'y aurait point de brigands au pays de Lou (XII. 18). Or le Tchün-tsiu, prétend-on, cèle la vérité quand il compromet des grands ou des hommes en honneur.

Peut-on croire que ce Mentor des Grands et des Rois, qui ne leur ménageait point la vérité et les rémontrances, se serait réduit volontairement à ce rôle d'enregistreur de notes sommaires qui conviendraient mieux à nos calendriers à effeuiller qu'à des annales d'un grand pays? C'est d'autant plus étonnant que bon nombre de ces faits ainsi dissimulés sont flétris hautement par Kong-tze dans le Lün-yü.

Les autres cas de *concealment*, comme dit Legge, sont tous ceux où la mort violente des souverains n'est pas relatée où l'auteur se contente de dire «Le prince X mourut».

Mais qu'on veuille bien nous dire quel motif aurait pu avoir

1) Le chef d'une des trois grandes familles qui dominaient Lou et auxquelles le duc Gai renvoyait Kong-tze comme il est dit ci-dessus.

l'auteur du Tchün-tsiu pour ménager, par exemple, un prince paricide, fils d'un souverain de Lou mort depuis deux cents ans. Et comme ces attentats ne sont jamais rappelés dans nos annales, ne doit-on pas simplement en conclure que le style de ces éphémérides ne comportait que la mention des faits toute nue sans aucun détail, et que l'historiographe n'a fait que suivre les règles établies pour ce genre de notes. Cela est d'autant plus évident, que ce silence ne couvre pas seulement les fautes des souverains de Lou, où ces annales étaient rédigées, mais celles de tous les princes des états étrangers et la plupart rivaux ou hostiles.

Qu'on nous explique enfin pourquoi Kong-tze, ou tout autre Mémorialiste de Lou, aurait craint de consigner dans leurs annales la mort violente de princes étrangers ou de chefs nationaux oubliés depuis longtemps, et n'aurait point eu peur d'y inscrire la mention de forfaits commis de son temps par des ministres puissants, vivant encore au moment où il stigmatisait leurs crimes, comme il le fait pour Tchün-ki de Tsi, assassin de son prince (XII. 6. 8) et les gens de Sie, auteurs d'un semblable attentat XI. 13. 8.

Est-il vraisemblable qu'un philosophe, qu'un moraliste toujours avide de leçons à donner aux chefs, comme aux inférieurs, habitué à un langage constamment prolixe, se serait tout à coup astreint à mentionner les crimes, à ses yeux, les plus détestables sans un mot de blâme, sans aucune appréciation même, et à renfermer sa pensée dans le cadre étroit de locutions telles que :

sauterelles

vers

pluie

tonnerre

X tua son prince

et ce courageux précepteur des rois, qui leur disait la vérité en face, aurait eu peur non pas seulement de blâmer, mais de rappeler

même les fantes de princes morts depuis des siècles, de souverains qui avaient régné en dehors de son pays natal, et qui ne pouvaient lui inspirer ni respect ni crainte. Il faut en convenir, si pareille appréciation paraît acceptable, il n'y a plus de règle de critique au monde.

Notons encore que le Tchün-tsiu suit le calendrier des Tcheous, tandis que Kong-tze était resté fidèle à celui des Yins.

Conclusion.

Pour écarter toutes ces invraisemblances, il n'y a qu'un seul moyen, bien simple du reste: reconnaître que le Tchün-tsiu n'est pas l'oeuvre de Kong-tze, ni d'un seul et même auteur quel qu'il soit, mais d'une suite d'historiographes officiels, procédant selon les règles de la coutume de leur temps et, chacun, selon ses idées propres. Le Tchün-tsiu de Kong-tze n'est point celui-ci. Les lettrés de Han se sont trompés involontairement, ou bien ont trompé leurs contemporains pour donner de la valeur à leur oeuvre. Cette solution, si simple, résout tous les doutes. Toute autre se heurte contre des objections insolubles. Ce n'est point en Chine seulement, n'est-ce pas, que l'on a attribué à des auteurs célèbres la paternité d'oeuvres dont ils n'avaient jamais conçu l'idée?

Or l'erreur commise en ce qui concerne les annales de Lou, est certainement une des plus palpables et des plus certaines.

On ne peut, ce me semble, se refuser à la reconnaître.

Je conclus donc, résumant en quelques mots tout ce que je viens d'exposer:

L'opinion qui attribue à Kong-tze la composition du *Tchün-tsiu* ne repose sur aucun fondement sérieux. Elle ne repose que sur ce beau raisonnement: Kong-tze a écrit un Tchün-tsiu. Or il y en a un dans le livre de Tso, donc ce dernier est celui de Kong-tze.

— Elle est contraire au témoignage des autorités les plus sûres, telles que celles de Ma-tuan-lin, de Meng-tze et de Kong-tze lui-même; du moins le langage de ces deux derniers rend cette supposition impossible.

— Elle est inadmissible en présence du caractère et des procédés bien connus de Kong-tze.

— Elle se heurte à des difficultés philologiques qui la rendent absolument inadmissible.

L'opinion contraire résout toutes les difficultés et ôte toute cause aux étonnements. Elle s'impose par tous les motifs possibles.

Il n'y a donc pour soutenir l'*authorship* de Kong-tze quant au Tchün-tsiu que l'opinion répandue en Chine et qui le lui attribue presque universellement. Mais cette opinion est fondée exclusivement sur le dire des trois personnages qui présentèrent successivement aux empereurs de la dynastie Han, les trois commentaires dont nous avons parlé plus haut (Voir p. 279). Mais, comme nous l'avons vu, ces commentaires eux-mêmes déniaient cette conduite du Sage en termes exprès ou d'une manière implicite. L'erreur du reste s'explique bien aisément. Les patrons de ces trois ouvrages sauvés de la destruction sachant que Kong-tze avait composé un Tchün-tsiu, crurent assez naturellement, ou aimèrent à faire croire, qu'ils avaient découvert l'oeuvre si importante du Grand Maître, flattant ainsi en même temps l'amour propre des souverains auxquels ils présentaient leur découverte. Et chacun se plut à se ranger à leur avis. On sait d'ailleurs, que les lettrés des Hans n'étaient pas très scrupuleux en fait de *forgeries*. On a dit encore, il est vrai, que l'attention donnée au Tchün-tsiu par les trois commentateurs prouve qu'ils le considéraient comme l'oeuvre de Kong-tze. Mais on comprend aisément que si l'on devait adjuger à quelque grand homme, et à l'un ou l'autre des plus célèbres, toute oeuvre qui a été, en

Chine, l'objet de deux ou trois commentaires, il y en a peu qui n'émanerait d'une source très élevée. En outre, comme on l'a vu, les commentateurs eux-mêmes se sont chargés de démontrer que ce n'était point là leur pensée ni leur but.

Enfin Tso-kiu-ming lui-même, le disciple du grand homme, témoigne assez peu de respect pour son maître. Il en parle sans jamais le louer; s'il cite ses paroles ce n'est que rarement, car presque toujours il invoque comme preuve, non point le témoignage de Kong-tze, mais les pensées, les jugements de l'homme supérieur, du Kiun-tze, laissant ainsi dans l'ombre celui qu'il aurait eu prétendument en si grande estime.

Enfin on ne comprend pas pourquoi on cherche si loin l'explication du silence si fréquent du Tchün-tsiu alors que les commentateurs en donnent partout la raison bien simple, en ces termes:

Tout ce qui n'était pas annoncé *officiellement* à Lou, n'était pas consigné dans les annales. Si l'on y annonçait la mort sans spécifier sa cause, un meurtre, on n'inscrivait que cette mort sans aucune autre mention.

Le voilà ce secret merveilleux.

Preuve de plus que le Tchün-tsiu n'est point l'œuvre du Philosophe qui voulait par sa publication faire trembler les méchants et les despotes.

N o t e.

Comme nous l'avons rappelé en terminant, des commentateurs chinois et le célèbre Kong-yang à leur tête, affirment que le Tchün-tsiu cache la vérité pour ménager les princes, les grands et la parenté.

Cela se peut, et semble même probable. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer qu'en plusieurs endroits,

où l'auteur de ces notes historiques ne dit point tout ce qu'il aurait du dire, c'est plutôt pour châtier les coupables que pour les amnistier, ou pour un motif inconnu étranger à la faiblesse que l'on suppose chez l'annaliste. Quelques exemples feront toucher la chose du doigt. Au L. V. an. 1 Le Tchün-tsiu ne porte pas que le Kong Hi avait été obligé de fuir ses états. «Cacher la méchanceté de l'état était de règle» dit Tso-kiu-ming

Il est possible que ce fut ainsi règle; en ce cas l'historiographe n'est pas en faute. Toutefois le dire du commentateur est passablement infirmé par ce fait que ce même historiographe relate ailleurs «que le peuple, les gens du pays X, ont tué leur prince».

Comment et pourquoi notre auteur n'a-t-il osé parler d'une révolte alors qu'il ne craint pas de rappeler un régicide? Il faut avouer que c'est fort à croire.

Le second fait est plus étonnant encore.

Kong-tze (?) est coupable de réticence, de connivence, parce qu'il ne traite jamais les princes de Tchu et de Wu que de Tze ou prince de 4^e ordre, alors qu'ils avaient assumé celui de Wang ou roi, et que de plus pour éviter de mentionner ce titre, il néglige d'enregistrer la notice de leur enterrement.

On ne voit pas que ce silence, bien loin d'être un acte de faiblesse, est au contraire un trait de courage. Notre auteur ose persister à flétrir l'usurpation en taisant constamment la dignité usurpée, et se résignant même plutôt à laisser une lacune dans son oeuvre que de conniver avec des usurpateurs, des violateurs de lois sacrées.

MÉLANGES.

Notes sur les principales fourrures qu'on trouve actuellement à Péking et à Tien-tsin

PAR

M. le Docteur ERNEST MARTIN,

Ancien médecin de la Légation de France à Péking.

紫貂 *Tsen-tiao.*

C'est le nom de la Martre Zibeline de couleur brune: on trouve l'animal dans les régions situées à l'Est de la Mongolie; c'est pendant la saison d'hiver qu'on en fait la chasse: durant l'été elle se réfugie dans les montagnes du Chao-li-too.

Les dépouilles sont portées à Péking: le marché a lieu principalement au mois de Décembre. Les plus belles fourrures viennent du Palais Impérial: elles sont achetées à un prix élevé; le taux courant est de 5 à 6 piastres, quelquefois il atteint 7 et 8 piastres, elles sont vendues entières: les plus longues mesurent jusqu'à 70 et 75 centimètres de long.

Les mandarins de 1^{er}, 2^e et 3^e rang ont seuls le droit de les porter: avoir sa chaise tapissée d'oreilles de martre, est du plus haut luxe et il n'y a guère que les Princes du Sang qui en font cet étalage d'ailleurs fort coûteux. — Il existe une espèce de martre

à poils longs, d'un jaune sale et peu soyeux: elle est peu estimée et n'atteint qu'un prix minime. On vend, dans le commerce, des martres brunes qui ne sont autres que cette espèce inférieure qui a été soumise à des procédés de teinture artificielle reconnaissables à ce que le grattement sur un morceau de papier blanc le macule et aussi à ce que l'inspection attentive du point d'insertion des poils laisse voir la coloration jaune que l'agent tinctorial n'a pas atteint.

黑貂 *Hei-tiao* (Martre noire).

La martre noire a la même provenance que la précédente. — Elle est moins estimée et se vend de 4 à 5 piastres.

海龍 *Hai-loung* (Dragon de mer. — Loutre).

Malgré son nom, cet animal ne se rencontre pas dans la mer: il vit dans les rivières du nord au voisinage de la Corée.

Il devient de plus en plus rare. Sa fourrure est vendue en morceaux de forme rectangulaire et dont la plus grande longueur varie de un pied à un pied et demi: chaque morceau est de 4 à 5 piastres, mais ce prix chaque année tend à s'élever. La fourrure arrive en toute saison à Péking: il y en a fort peu au Palais où elle est peu estimée; les Chinois s'en servent principalement pour collets et poignets à leurs vêtements.

海留 *Hai-leou* (Loutre).

Cet animal, ainsi que le Dragon de mer, est une espèce zoologique qui se rapproche beaucoup de ce dernier. Il fréquente les mêmes rivières et est un objet de commerce très lucratif pour les Coréens.

L'animal est plus petit que le dragon de mer: aussi les morceaux ont-ils des dimensions un peu moindres: les poils sont plus longs, moins soyeux, et plus foncés; le prix de cette fourrure n'est

pas sensiblement différent de celui de la loutre Hai-loung: elle sert aux mêmes usages.

水駱駝 *Choué-loo-touo* (Chameau d'Eau).

Cet animal, comme les précédents, fréquente les cours d'eau voisins de la Corée: il devient de plus en plus rare: cependant comme il est moins estimé que les précédents, le prix des morceaux est de 2 à 3 piastres; ces morceaux sont rectangulaires et ont à peu près les mêmes dimensions que ceux du hai-leou.

Cette fourrure est apportée à Péking principalement vers le mois de Novembre et ne se vend guère au Palais; elle est presque toute prise par les marchands de la ville.

黑羊 *Hei-yang* (astrakan noir, agneau noir).

Le mouton noir se trouve dans les montagnes du nord de la Mongolie; il y est en très grande quantité, surtout dans le voisinage de la ville de Suen-hoa-fou.

La peau se vend par morceaux d'une longueur d'environ deux pieds et demi à trois pieds: le plus souvent ils sont cousus ensemble de manière à être vendus en vêtements tout taillés où il en entre environ cinq. — Le prix du vêtement est de 15 à 20 piastres.

La fourrure est apportée l'hiver à Péking.

草上霜 *Tsao-chang-chouang* (astrakan gris, agneau gris).

Le *Tsao-chang-chouang* est une peau d'agneau que l'on tue du 25^{ème} au trentième jour après la naissance. Elle se caractérise par un pelage se présentant sous la forme de petites touffes d'un gris cendré plus ou moins brillant suivant que la préparation de la peau a été plus ou moins réussie. On fait avec cette fourrure des vêtements complets dans lesquels il entre de 18 à 20 morceaux.

小白羊 *Chao-pih-yang* (Astrakan blanc).

Cette fourrure est très commune et fort peu estimée des Chinois; elle a les mêmes usages que la précédente.

灰鼠 *Koui-tchou* (petit gris: vaire).

Cet animal a le même habitat que la Martre Zibeline; c'est-à-dire qu'on la rencontre dans les montagnes de l'est de la Mongolie.

La fourrure sert de vêtements aux femmes; il faut environ trente peaux pour un de ces vêtements dont le prix est de 15 à 16 piastres.

Elle vient à Péking au mois de Novembre.

草狐狸 *Tsao-'hou-li*.

C'est le renard ordinaire. Il habite les régions les plus septentrionales des montagnes mongoliques.

On vend l'animal tout entier, son prix est de 10 piastres.

Les marchands l'apportent à Péking au mois d'octobre.

La fourrure est achetée au Palais, car elle est assez estimée.

白狐 *Paé-'hou*.

Le renard blanc est un animal qui se trouve dans l'est des montagnes de la Mongolie. Il est plus rare et par conséquent plus cher que le précédent. Son prix, comme vêtement complet, atteint jusqu'à vingt piastres. Il y en a au Palais.

(Le Renard bleu n'existe pas à Péking. Il se trouve en Sibérie.)

Aux environs de Tien-tsin on chasse le renard commun dont la peau n'est pas estimée.

銀鼠 *In-chou*.

L'In-chou est l'hermine dont l'habitat est le sommet des montagnes de la Mongolie. L'animal est vendu en entier pour le prix d'une piastre, les dames d'un rang élevé s'en servent beaucoup.

金鼠 *Kin-chou.*

Espèce de rat dont la fourrure à bords irisés est fort jolie et très appréciée. Son prix atteint jusqu'à 4 et 5 piastres.

On trouve encore à Péking et à Tien-tsin beaucoup d'autres fourrures et des peaux pour tapis telles que celle du tigre et de la panthère; nous nous sommes bornés à l'énumération des plus usitées.

Quant à la préparation ordinaire des peaux et fourrures, les procédés sont les suivants: on les expose à l'air et au vent pendant trois jours, puis on les plonge dans un bain saturé de salpêtre où elles restent durant dix jours. Alors on les sort pour les faire sécher encore 3 jours et les immerger dix autres jours dans un bain semblable au premier; après quoi on les sèche et on les brosse avec soin; les plus précieuses sont lavées enfin dans du lait.

Ce mode de préparation suffit aux fourrures lorsqu'elles restent en Chine; l'air généralement sec et les coffres de Camphre où elles sont enfermées l'été, assurent leur conservation et on voit à Péking des vêtements qui remontent à plusieurs générations; mais ces mêmes fourrures transportées en Europe ont besoin d'être soumises à une nouvelle préparation, sous peine de s'épiler au bout de quelques années.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le «Globe» N° 19 contient un article du professeur Wilhelm Grube de Berlin: «Die Chinesische Volksreligion und ihre Beeinflussung durch den Buddhismus» (La religion populaire de la Chine et l'influence qu'elle a subie par le Bouddhisme).

Le «Globe» N° 24 donne un aperçu de l'exploration de **Grum-Grschimailos** dans le *Turfan* où ce voyageur est resté un mois et demi (Oct. à Nov. 1889) communiqué par M. C. Hahn de Tiflis.

Le Prof. A. Bastian a lu dans l'Aula du musée royal d'ethnologie à Berlin un mémoire sur le Bouddhisme comme système religieux-philosophique. (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung).

M. le docteur **F. Hirth**, un de nos premiers collaborateurs, a publié dans les «Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien» (N° 4. Nov.—Dec. 1892), une courte notice sur les sauvages de l'île de Formose (Aufzeichnungen über die Wilden Formosas) d'après le *Tai-ouan-fou-tchi*.

ASIE CENTRALE.

Sir Edward a déclaré que les négociations avec la Russie au sujet du Pamir sont conduites amicalement et mèneront probablement à une solution satisfaisante de la question. Le gouvernement russe a déclaré positivement qu'il n'enverra pas d'expédition au Pamir pendant la durée des négociations.

GRANDE BRETAGNE.

Le grand dictionnaire Chinois et Anglais de M. Herbert A. Giles, Consul de la Grande Bretagne à Ningpo, vient de paraître chez Bernard Quaritch à Londres. Dès que nous en aurons reçu l'envoi, nous en donnerons un compte-rendu détaillé dans le *Toung-pao*.

Mr. Daigoro Goh, Chancellor of the Imp. Jap. Consulate-General in London has read before the 8th meeting of the Japan Society a very interesting paper on «The Family relations in Japan».

Sir Henry Howorth, M. P., auteur de *A History of the Mongols, etc.*, a été élu le 1er juin 1893, membre de la Société royale de Londres, F. R. S.

A la réunion annuelle de la *Royal Asiatic Society of Great Britain*, le mardi 9 mai 1893, sur la proposition de Sir Thomas Francis Wade, le professeur Henri Cordier a été élu l'un des trente honorary members de la Société en remplacement de M. Ernest Renan.

CHINE.

Une incendie terrible à Kham-Li près de Canton, a détruit un théâtre avec les bâtiments avoisinants, pendant laquelle 2000 personnes ont péri. Une bande de bandits a profité de la consternation pour entrer dans le pavillon destiné aux femmes et enfants et y a enlevé 30 à 40 jeunes filles.

Nous trouvons dans le *Temps* du mardi 14 mars 1893, des renseignements intéressants sur l'état du Yun-nan et sur un attentat dont le P. Vial, bien connu par ses travaux sur la langue des Lo-lo, a été l'objet :

«La mission du P. Vial, à Lou-Mei-I (Yunnan), a été, dans les derniers mois de l'année 1892, attaquée par des bandits dont le vol a été, du reste, l'unique mobile. Mais, comme il essayait de repousser les misérables qui dévalisaient son église, le P. Vial a été littéralement criblé de quatorze coups de couteau, dont l'un dans la région du cœur qui a mis pendant plusieurs semaines ses jours en danger; il a eu aussi le tendon de la main droite coupé et restera vraisemblablement estropié pour le reste de ses jours.

«Le P. Vial, qui est en Chine depuis une dizaine d'années, s'y est voué à une tâche particulièrement intéressante: l'évangélisation des populations Lolo qui peuplent encore une très grande partie du Yunnan et occupaient autrefois, avant l'arrivée des Chinois, des portions importantes de la Chine méridionale. Il avait sollicité très longtemps de son évêque la faveur d'être employé à cette œuvre dont il attendait les plus grands résultats. Ayant obtenu le poste d'avant-garde qu'il ambitionnait, le P. Vial se mit courageusement au travail. Il se fixa à Lou-Mei-I, apprit la langue des Lolo et ne tarda pas à créer dans la région plusieurs chrétientés assez importantes. Même ceux des indigènes qui restaient rebelles à sa prédication étaient séduits par le parfum de douceur et d'honnêteté que dégageait l'enseignement et l'exemple du missionnaire, et jamais apôtre de l'Evangile ne fut plus populaire que ne l'était le P. Vial dans sa mission de Lou-Mei-I. Aussi ses assaillants ne sont-ils pas des indigènes, des Lolo, mais bien des rôdeurs chinois étrangers à la région.

«Le P. Vial vient de se rendre à Hong-Kong, au sanatorium des missions étrangères, où il va chercher les soins réclamés par son état. Le vaillant missionnaire s'était attaché à des études extrêmement importantes sur la langue et la littérature des Lolo, et la science lui doit déjà, dans ce domaine, une publication intéressante.

«Grâce aux efforts de M. Rocher, notre consul à Mong-Tse, deux des misérables que ont attenté aux jours du P. Vial ont déjà été arrêtés, un troisième doit être actuellement sous les verrous, et tous payeront vraisemblablement de leur tête la sauvage agression dont ils se sont rendus coupables.

«Le Yunnan a été l'année dernière particulièrement agité. Les populations indigènes, principalement les Lolo, fort douces d'ordinaire, ont été poussées à bout par les mandarins chinois subalternes dont les exactions étaient devenues insupportables. Dans certains cas, on a eu l'audace de demander au malheureux contribuable dix fois plus que les chiffres des rôles officiels.

«Les premiers désordres ont eu lieu à Meng-Ting. La rebellion gagna ensuite la région de Pien-An fou, puis Teng-Yue, vers la frontière birmane, Toung-Tchoun, dans le nord, et enfin Kai-Hoa fou, du côté du Tonkin.

«Partout, malgré la culpabilité avérée des fonctionnaires chinois, les chefs de ces braves populations ont payé de leur tête le crime d'avoir défendu contre des mandarins sans scrupules les droits de leurs administrés. On compte que plus de deux cents exécutions ont eu lieu. Aujourd'hui, tout est calme, sauf à Kai-Hoa, où règne encore une certaine effervescence.

«De ce côté, les Chinois font quelques efforts pour arriver à supprimer les rôdeurs, anciens soldats de Lu-Vinh-Phuoc ou réguliers débandés qui, suivant les circonstances, passent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de la frontière sino-tonkinoise. Le vice-roi du Yunnan, après avoir déplacé le général qui commandait à Song-Fong (Lao-Kaï chinois) vient, sur la demande de M. Rocher, de donner des instructions sévères, pour que tous ceux de ces malandrins qui seront pris soient immédiatement passés par les armes. Ordre est même donné de détruire leurs familles, lorsqu'ils en ont. Le même haut fonctionnaire vient également de prohiber la vente des armes dans toute la région frontière et tout individu, marchand ou autre, qui en aura dans sa possession, sera emprisonné et les armes seront saisies.

«Ces mesures ne peuvent manquer d'aider aux efforts qui sont faits de notre côté pour la pacification de la frontière du Tonkin. Mais il ne faut pas compter venir à bout de la piraterie aussi longtemps qu'on n'en aura pas détruit la principale cause: le monopole de la fameuse ferme de l'opium avec sa conséquence naturelle, la contrebande. Faut-il donc rappeler que l'argent que nous procure la ferme, nous le dépensons — et fort au delà — en expéditions contre les pirates; que le monopole mécontente gravement la population indigène; qu'il paralyse complètement notre commerce avec le Yunnan, qui pro

duit annuellement pour 30 millions d'opium, lequel, si le commerce était libre, prendrait la route du Tonkin au lieu de passer par le Yang-Tse, par Canton ou d'être introduit en contrebande sur notre frontière? On évaluerait bien difficilement le total de ce que nous a déjà coûté le fâcheux monopole de la ferme. Il serait vraiment grand temps de chercher à arrêter les frais.

«Malgré les entraves ainsi mises à son développement, le trafic par le fleuve Rouge suit d'année en année une progression lente mais continue. Les recettes de la douane chinoise de Mong-Tse ont dépassé en 1892 de 75,000 francs celles de l'année précédente. Le jour où serait supprimé le monopole de la ferme, on verrait avec étonnement quel commerce considérable se ferait par Lao-Kai et Mong-Tse.»

Des nouvelles nous sont parvenues de *Shanghai* d'une terrible inondation dans deux districts de la province de Chantoung. Plusieurs centaines de villages ont été détruites et grand nombre d'habitants ont péri. Depuis la dernière vingtaine d'années, une inondation aussi désastreuse n'a pas eu lieu, d'autant qu'on ne craignait rien dans cette saison à cause du peu de hauteur de l'eau dans les rivières.

M. le Professeur Fried. Hirth vient d'être transféré comme Commissaire des Douanes de I-tchang à Tchoung-King.

Le correspondant du *Standard* à Shanghai mande à ce journal, que Miss Taylor, de la mission anglaise, partie de Darjeeling (Indes anglaises) il y a dix mois et accompagnée d'un seul serviteur indigène, vient d'arriver à Tchoung-King (province de Se-Tchouan, Chine occidentale) après avoir traversé tout le Tibet.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la Reine d'Angleterre, Sir Robert Hart, K. C. M. G., inspecteur général des Douanes Chinoises, vient d'être créé Baronet.

ÉTATS UNIS.

Le «Standard» du 17 Mai apprend de New-York que la Haute cour de Justice a décidé que la loi d'expulsion des Chinois non-inscrits est de force, et que Li Hung-Chang menace d'expulsion tous les Américains de la Chine comme mesure de représailles. Dans les cercles navals, on parle de la possibilité d'une guerre.

Cependant le gouvernement des E. U. ne mettra pas en exécution la loi d'expulsion avant la rentrée du Congrès, pour la bonne raison que les fonds manquent. L'expulsion des cent-mille Chinois coûterait cinq millions de dollars, et le trésor n'a que 10,000 dollars pour l'exécution du bill Geary. Pour cette raison le gouvernement attendra si l'Empereur de la Chine persiste dans sa

menace d'expulser les Américains de la Chine, qui dépend de la décision du tribunal suprême de Peking. Les autorités à San Francisco ont fait une liste provisoire de 1000 sujets mal famés du quartier chinois, qui seraient d'abord expulsés. Le vapeur «*Empress of China*» est parti de Vancouver avec 400 Chinois à qui le séjour dans les Etats-Unis avait été interdit. Voyez notre Chronique du dernier numéro, p. 224.

FORMOSE.

Le «*Ausland*» N° 21 contient un article de M. Alwin Oppel de Brême sur l'île de Formose: «*Formosas wirtschaftliche Verhältnisse*». L'exploitation des produits naturels de cette belle île, qui consistent principalement en Thé, Sucre, Riz, Agar-Agar, Chanvre, Houilles, Soufre, Glands-de-terre, Fustets, Bois, Papier-de-riz, Sel, etc., serait bien plus considérable, si les moyens de transport étaient meilleurs. Mais les chemins de fer projetés ne sont que partiellement terminés. La ligne *Taipeifu-Kilung* est en construction, et celle de *Taipeifu* à *Suitengho* est déjà en exploitation. Des lignes télégraphiques unissent depuis 1887 *Takao* et *Anping-Taiwanfu*. Un cable sousmarin unit *Anping* et les *Pescadores* ainsi que *Hobe* et *Foutcheou* dans la province de Foukien en Chine. Entre *Anping* et *Takao* et *Taipeifu* et *Tamsui* se trouve une ligne téléphonique. Quant à l'Opium, on y préfère celui de la Perse et de la Turquie, de sorte que l'importation de l'Opium de l'Inde est tombée, entre 1881 et 1889, de 355,463 piculs à 286,194 piculs.

Les Shirting et cotonnades européens sont supplantés par les fabricats chinois, qui sont, il est vrai, un peu plus chers, mais de qualité supérieure et plus solide; tandis que le T-cloth de l'Angleterre y trouve un concurrent dangereux dans les cotons du Japon, qui ne tardera pas à faire disparaître le premier du marché. L'Allemagne seule fait un trafic lucratif avec des couvertures de laine et du lait condensé.

On le voit, les Chinois supplantent partout, ainsi qu'en Amérique, l'Européen, parce qu'ils fabriquent de bonnes marchandises et sont honnêtes. Faisons comme eux, et nous pourrons très bien leur faire concurrence. C'est le bousillage et la supercherie du fabricant et industriel européen qui occasionnent le discrédit dont jouissent les articles de commerce et d'importation en Amérique et en Orient. Imitons donc les Chinois et les Japonais.

FRANCE.

Le docteur E. Maurel, médecin en chef de marine, a publié dans les *Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* (1893, IV, 4 p. 459—535) un intéressant article sur l'Anthropologie des divers peuples vivant actuellement au Cambodge. Il y distingue principalement trois races: une race noire primitive, une race aryanne, les Khmers, et une race mongole, jaune.

Notre co-directeur, M. le Professeur H. Cordier, vient de publier à Chartres, chez M. Durand, une bibliographie des ouvrages relatifs à l'île de Formose de 59 pages 4°. L'ouvrage contient e. a. une reproduction du frontispice de la première édition hollandaise de la Formose négligée, d'après la taille douce par *Avele*.

Le même auteur vient de faire paraître le 1er Fascicule du Supplément à son bel ouvrage *Bibliotheca Sinica*, comprenant 144 pages en 288 colonnes.

A la première Assemblée Générale de 1893 de la Société de Géographie, présidée le 21 Avril par le Dr. Hamy, de l'Institut, sur le rapport de M. Henri Cordier, la Médaille d'argent (Prix *Alphonse de Montherot*) a été décernée à M. A. A. Fauvel pour ses travaux sur la province chinoise de *Chan-loung*. M. Fauvel, autrefois attaché aux Douanes chinoises, est aujourd'hui inspecteur des Messageries Maritimes.

CHAIRE DE CHINOIS.

Les candidats à la chaire de *langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues*, vacante au Collège de France, par suite du décès du Marquis d'Hervey-Saint-Denys, étaient, sauf erreur, MM. Edouard **Chavannes**, attaché libre à la Légation de France à Péking, traducteur des *Sacrifices Fong et Chan* et du *Calendrier des Yn* et auteur d'un ouvrage sur la *Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*; l'abbé Paul **Perny**, ancien provicaire apostolique au Kouey-tcheou, auteur d'un Dictionnaire et d'une grammaire de la langue chinoise; **Philastre**, ancien Administrateur des affaires indigènes en Cochinchine, traducteur des *Codes annamites* et de l'*Y-King*; Léon de **Rosny**, professeur de japonais à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, dont la liste des travaux occuperait plusieurs pages; Léon **Rousset**, ancien professeur à l'Arsenal de Fou-tcheou, ancien secrétaire de la légation chinoise à Madrid, à l'époque de Tchen-Lan-ping, aujourd'hui chargé du bureau de publicité de la Maison Hachette, auteur d'un livre de voyages intitulé *A travers la Chine*; Ed. **Specht**, membre du Conseil de la Société Asiatique, auteur de traductions insérées dans le *Journal Asiatique*; Emmanuel **Tronquois**, japonisant. M. **Terrien de Lacouperie**, de Londres, s'était désisté.

Le maintien de la chaire étant décidé, le Dimanche 12 Mars 1893, à la réunion des professeurs au Collège de France, sous la présidence de M. Gaston Boissier, M. **Chavannes** a été présenté en première ligne et M. **Specht** en deuxième ligne. Dans la séance du 29 Mars de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, sous la présidence de M. Sénart, M. **Chavannes** a été présenté en première ligne par 29 voix contre 4 données à M. **Specht**; en deuxième ligne, M. **Specht** par 29 voix contre 1 bulletin blanc et trois bulletins nuls.

Enfin on lit dans le *Journal Officiel de la République française* du Dimanche 30 Avril 1893.

Par décrets en date du 29 Avril 1893, rendus sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes :

M. Chavannes (Emmanuel-Edouard), agrégé de philosophie, attaché à la légation de France à Péking, est nommé professeur de la chaire de langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues au Collège de France, en remplacement de M. d'Hervey de Saint-Denys, décédé.

M. Edouard Chavannes est le quatrième titulaire de la chaire créée par Abel-Rémusat, depuis occupée par Stanislas Julien et le Marquis d'Hervey-Saint-Denys.

JAPON.

Le Bulletin de la Société anthropologique de Tōkyō (**東京人類學會雜誌**), N° 85 du 28 Avril, contient e. a. la suite des signes numériques des îles Lieou-Kieou par M. Tachiro; un rapport du professeur S. Tsuboi sur les excavations à Nishigahara; un article sur les objets en pierre trouvés à Shimosa par Mr. Yamazuki; une note sur les sept tertres à coquilles près de Tōkyō par Mr. K. Inouye; une sur des objets anciens trouvés à Shinano par Mr. H. Takano, et une sur une factorie de têtes de flèche en pierre par M. M. Inuzuka.

Une terrible éruption du volcan *Bandaisan* a dévasté une région considérable du pays et a occasionné une misère extrême.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

M. W. P. Groeneveldt, conseiller des Indes et ancien interprète Chinois au service des Indes Orientales Néerlandaises, vient d'être nommé Vice-Président du Conseil des Indes Néerlandaises. C'est, après celle du Gouverneur-Général, qui est *jure* Président de ce Conseil, la plus haute charge civile aux Indes Néerlandaises.

M. S. H. Schaank, dont nous avons revu ici-même son *Histoire des Kongsî* à Montrado, vient d'être promu au grade de Contrôleur 1^{re} Classe.

RUSSIE.

Comme on le sait l'Académie impériale des sciences à Saint Pétersbourg publie, sous la direction du Dr. Leopold von Schrenck avec le concours de plusieurs autres savants, les résultats des voyages et explorations dans le pays arrosé par l'Amour sous le titre allemand de «*Reisen und Forschungen im Amurlande in den Jahren 1854—1856*». Le Dr. Wilhelm Grube, professeur extraordinaire à l'Université de Berlin, nous a donné la première livraison des résultats linguisti-

ques de ces voyages, contenant un Vocabulaire Gilyak avec des remarques grammaticales.

SIAM.

L'ambassadeur du Siam a reçu le télégramme suivant de Bangkok:

Le bruit court qu'il y a eu le 3 Mai une rencontre dans le voisinage de Me-Kong. Une expédition Franco-Annamite avait attaqué une tribu des Laos, mais avait été repoussée avec perte de plusieurs officiers français et beaucoup de soldats annamites. Le capitaine Thoreux, commandant de la colonne française fut fait prisonnier de guerre par les Laos qui cependant le traitent civilement. Les pertes des Laos sont minimales. On craint d'autres conflits parce que des troupes envoyées par de Lanessan avancent.

Le Times du 20 Mai apprend de Rangoon qu'il régnait une grande agitation parmi les Européens en Indo-Chine. Les Français auraient proposé de bloquer Bangkok. Les Chinois menacent d'une révolte, et les Anglais demandent un convoi de vaisseaux-de-guerre pour les protéger. Les Chinois à Bangkok s'assemblent en masse. Le 14 Avril le Grand Conseil tint une séance. Trois membres, parmi lesquels il y avait des Belges, ont exigé impérativement que la guerre serait déclarée à la France.

L'Angleterre ne reste pas spectatrice passive du conflit entre la France et le Siam. L'empire britannique ainsi que les Indes Anglaises ont intérêt à ce que le Siam reste indépendant. L'état politique du Siam est parfaitement réglé par un gouvernement éclairé, de sorte qu'il n'y a aucune raison pour une intervention étrangère; et si le gouvernement du Siam est plus favorable pour les Anglais que pour les Français et donne la préférence aux employés et marchands anglais, il agit dans les limites de son droit irrécusable. L'Angleterre n'y songe pas de se soumettre le Siam sous aucune forme, mais exige que la France laisse cet «Afghanistan» entre les états Français et Anglais inattaqué.

Paris, 4 Juin. Un télégramme nous annonce que les Siamois ont évacué le poste à Cuni-Mou, et que les troupes françaises occupent les postes fortifiés de *Stung-treng* et *Khong*. D'après les dernières nouvelles que le Ministère des Colonies a reçues le 9 Juin, tous les postes avancés ont été évacués par les Siamois, et le capitaine Thoreux, qui avait été fait prisonnier de guerre, a été mis en liberté.

Une solution pacifique est donc probable.

SUISSE.

M. le Dr. **Renward Brandstetter** vient de publier à Lucerne un mémoire sur l'amour de la nature dans l'ancienne littérature malaie. (*Der Natursinn in den älteren Litteraturwerken der Malaier*).

NÉCROLOGIE.

CHARLES RUDY.

M. Rudy, qui était citoyen américain, d'origine suisse, avait fondé à Paris, rue Royale, un institut polyglotte pour l'enseignement pratique des langues vivantes. En 1874, il avait publié dans le *Ban zai sau* de Turretini, à Genève, *A new Method of learning to read, write and speak a language by H. G. Ollendorff, Ph. Dr., adopted to the Chinese Mandarin Language*. M. Rudy a été enlevé en quelques jours par une congestion pulmonaire. H. C.

CHARLES VARAT.

M. Charles Louis Varat est mort le 22 avril 1893 en son domicile, Boulevard de la Madeleine 17, Paris, dans sa 51^{ème} année. M. Varat avait fait différents voyages dans le nord de la Russie et visité la Corée qu'il avait traversée de Tche-moul-pu à Séoul, et de Séoul à Fou-san. Dans diverses conférences à la Société de Géographie et au Congrès des Sociétés savantes, il avait faite connaître quelques uns des résultats de ses explorations dont l'ensemble devait former un grand volume qui allait paraître chez les Hachette. M. Varat a eu seulement le temps de nous donner dans le *Tour du Monde* (Mai et Juin 1892) un récit de son voyage en Corée. Il avait rapporté de nombreuses collections exposées provisoirement au Trocadéro en 1889; ces collections installées depuis au Musée Guimet, étaient visibles depuis le 11 avril. On attribue à la fatigue de l'organisation de son musée, la grande faiblesse qui a permis à une congestion pulmonaire d'enlever en quelques jours un homme duquel une robuste constitution semblait présager encore de nombreuses années d'activité. D'un caractère ouvert et enjoué, M. Varat ne laisse que des amis. H. C.

BULLETIN CRITIQUE.

De Kongsî's van Montrado. Bijdrage tot de geschiedenis en de kennis van het wezen der Chineesche vereenigingen op de westkust van Borneo. *Met eene schetskaart,* door S. H. SCHAANK, Controleur bij het binnenlandsch bestuur (Tijds. voor Ind. Taal-, Land- en Volkenkunde, Deel XXXV. Batavia, Albrecht & Rusche, 1893, pp. 105.

Il y a quelques années que le Dr. J. J. M. de Groot a publié l'histoire de la Kongsî *Lan-fong* dans sa brochure «Het Kongsîwezen van Borneo», et dont nous avons donné un compte-rendu détaillé dans la Revue coloniale internationale de 1885 sous le titre «Les Kongsî chinoises à Borneo». M. SCHAANK qui avait employé son congé en Europe pour apprendre sous ma

direction le Chinois, et qui avait fait en deux ans des progrès satisfaisants dans l'étude de cette langue, s'est efforcé, lorsqu'il était placé, après l'expiration de son congé, comme contrôleur à *Bengkajang*, dans la partie occidentale de Borneo, à rassembler tout ce qu'il pouvait trouver de documents et de traditions sur les fameuses Kongsî chinoises, sous lesquelles Borneo a été si florissant, tandis que l'île est devenue improductive depuis l'abolition de ces Kongsî par le gouvernement de l'Inde et la domination directe du gouvernement néerlandais, comme M. de Groot l'a démontré par la statistique. Exemple à prendre en considération par les gouvernements de la France et de l'Amérique. Les Chinois se connaissent mieux en colonisation et

exploitation que les Blancs.

M. SCHAANK nous dit dans sa préface que la mémoire des Chinois par rapport à ces Kongsî est admirable; qu'il reçut souvent la relation des faits avec indication précise du mois et du jour quand ils avaient eu lieu, et que ces faits étaient exactement confirmés plusieurs années plus tard par des indications obtenues d'autres personnes de sorte qu'elles méritent certes une grande confiance. Comme les contemporains de l'époque des Kongsî s'éteignent peu-à-peu, M. SCHAANK a bien fait de faire le protocole de leurs déclarations. Il rend hommage au vieux professeur Veth, qui a donné un aperçu assez juste de ces Kongsî dans son ouvrage sur Borneo avec des données très insuffisantes et incorrectes, et reproduit de cet ouvrage l'histoire plus ancienne des Kongsî à Montrado jusqu'à 1770. Dans le § 1 l'auteur décrit les Kongsî de *Montrado*; dans le § 2 l'histoire de la Kongsî de *Boedoek*. Le second chapitre est divisé en 7 paragraphes, dont le premier traite du développement primitif des Kongsî;

le second des 14 *Fo-sjoen* (和順十四公司) et du *Thang* (廳) ou la chambre des députés des 14 *fosjoen*. Paragraphe 3 traite des 14 Kongsî, formant le *Fo-choun* (和順十四公司). Les § 4 et 5 traitent des chefs inférieurs, des notables, de la force armée et de la justice; tandis que le § 6 traite de la nature des Kongsî et de l'admission de nouveaux-venus. Le § 7 traite de la société secrète formée en 1854 à l'occasion de l'abolition des Kongsî par le gouvernement Néerlandais, ainsi que des associations secrètes locales. Le troisième chapitre traite des finances et impôts, des dépenses (§ 2), de la monnaie et des poids de l'or (§ 3). Le quatrième chapitre enfin nous donne un aperçu des lignes de démarcation des différentes Kongsî.

L'appendice A contient un aperçu tabellaire des Kongsî dans le pays de Sambas, et l'appendice B une table généalogique des souverains du pays de Sambas d'après des sources malaises.

La carte qui accompagne l'ouvrage donne les limites des différentes Kongsî.

M. SCHAAANK a eu la bonne idée d'ajouter partout les caractères chinois représentés dans d'autres ouvrages par une transcription plus ou moins défectueuse. Ces caractères sont absolument indispensables dans chaque ouvrage qui traite des Chinois ou des Indochinois; les noms devenant méconnaissables dans une transcription en lettres latines. Comment en effet reconnaître dans les transcriptions *Lo pat foen*, *Kioe foen theoe*, *Sam thiao keoe* ou *Man fo*, les car. chinois 老八分、九分頭、三條溝 ou 滿和?

On trouve à Borneo des *Hakka* (客家) des *Hoklo* (福老 ou 學老) ainsi que des Chinois du Foukien. Or comme chacun de ces trois races prononce les caractères chinois d'une façon différente, on pourra avoir trois transcriptions du même nom selon quel l'Européen qui l'a noté l'a appris de la bouche d'un Hakka, Hoklo ou Chinois d'Emoui. *Hakka* est Cantonnais; *hoklo* (福老) est dialecte d'Emoui, mais *hoklo* (學老) dialecte de Canton; car il prononcerait les caractères 福老 *fouk lo*, et sous *fouk-lo* on

ne pourrait plus reconnaître *hok-lo*, ni *Hakka* dans la prononciation *Kheh ke* des Chinois d'Emoui. C'est faute d'avoir ajouté les caractères chinois des noms de lieux et de personnes dans leurs relations, que nous avons des peines infinies à comprendre les auteurs anciens depuis Marco Polo jusqu'aux pères Jésuites du dernier siècle. Dans un livre d'histoire naturelle, la plus méchante gravure vaut toujours mieux que la meilleure description. Dans un ouvrage sur la Chine, les plus horribles caractères chinois sont toujours préférables à la transcription la plus consciencieuse.

G. S.

Variétés sinologiques N°. 1. — *L'île de Tsong-ming à l'embouchure du Yang-tse-kiang*. Par le P. HENRI HAVRET, S. J. Chang-hai. Imprimerie de la Mission catholique à l'orphelinat de T'ou-sé-wei. 1892, in-8, pp. 59 + 1 f. n. c. + 1 f. n. c. p. l'index.

Le Père HENRI HAVRET, en Chinois 夏鳴雷, né le 15 nov. 1848, entré dans la Compagnie de

Jésus le 19 avril 1872, est arrivé en Chine le 10 décembre 1874; il était missionnaire à Ou-hou 蕪湖 lors des émeutes de mai 1891. Cf. *T'oung Pao*, Janvier 1892, pp. 447 et seq. Auparavant il avait été missionnaire dans le même pays que notre ami, le P. A. Pfister, 海門, Hai-men. Cf. *Ibid.*, pp. 460 et seq. Il était donc admirablement placé pour décrire la contrée et rectifier quelques erreurs d'Elisée Reclus. Nous copions ce simple résumé, qui donne une idée exacte du pays:

« L'île de *Tsong-ming* (崇明) ou plus exactement *Dzong-ming*, appelée aussi autrefois *Kiang-che* (江吉) remonte au commencement du 8^e siècle (705).

« Les premiers habitants furent des pêcheurs et des faucheurs de roseaux, émigrés volontaires du continent, dont l'histoire nous a conservé les noms. Bientôt ils furent rejoints par d'autres familles également libres, originaires des environs de Nan-king (南京).

« Des Japonais firent, à partir du 14^e siècle, plusieurs descentes à *Tsong-ming*, mais si quelques-uns d'entre eux y trouvèrent un tom-

beau, nul, que l'on sache, n'y laissa de postérité.

« *Tsong-ming*, avec une surface d'environ 720 kilom. carrés, nourrit plus d'un million d'habitants. La densité extrême de la population jointe à la médiocrité de ses terres, réduit cette île à une profonde misère.

« *Tsong-ming* fut d'abord rattachée à plusieurs centres administratifs du continent, mais depuis l'an 1293, date de son érection en district séparé, l'île a été régie jusqu'à nos jours, par une série ininterrompue de 216 sous-préfets, dont 33 pour les cinquante premières années de ce siècle. L'impôt de *Tsong-ming* ne s'élève pas annuellement à plus de 15 centimes par tête.

« Les insulaires dont la grossièreté et la simplicité sont proverbiales auprès des habitants de la terre ferme, doivent une partie de leurs malheurs à l'incurie des mandarins qui les abandonnent à eux-mêmes. Cependant, c'est encore dans les lieux les plus éloignés de l'action et de la surveillance des mandarins, que les attentats parfois barbares contre les personnes

et les propriétés deviennent les plus audacieux. (*Chroniques chinoises de l'île.*)

« C'est la race de *Tsong-ming* qui peuple les nouvelles terres formées à l'embouchure du *Kiang*; c'est ainsi notamment qu'elle a colonisé et qu'elle occupe à l'exclusion de toute autre, la péninsule de *Hai-men* (海門) deux fois plus vaste que la mère patrie et dont l'ancienne île de *Hi-tai-cha*, réunie elle-même depuis près d'un siècle au continent, ne forme qu'une insignifiante partie.

« Dans cette région, ils se trouvent vers le nord-ouest en contact avec des populations aborigènes, dont les qualités, aussi bien que les vices, indiquent une civilisation plus avancée que celle de leurs voisins ».

H. C.

Latrines of the East, by EDWARD S. MORSE.

Sous ce titre M. MORSE a publié un article de 16 pages qui avait paru d'abord dans le *American Architect* du 18 Mars 1893. La brochure contient des détails très

curieux sur le système des latrines, tant en Europe, qu'en Orient. Le résultat des recherches de M. MORSE n'est pas flatteur pour nous, et il paraît que la balance de malpropreté sous ce rapport penche plutôt vers l'Europe que vers l'Orient.

Tous les animaux sauvages sont très propres et enterrent ou cachent leurs excréments. Le cochon seul et l'animal bipède se délectent à les accumuler et à infecter non seulement leur gîte, mais même ses environs. Si M. MORSE avait vu le cloaque infect à pieds d'Adam en fonte, servant de lieu d'aisance dans un des restaurants les plus recherchés et distingués dans les Champs Elysées à Paris, fréquenté même par des dames, il n'aurait pas eu besoin d'aller chercher la malpropreté dégoûtante sous ce rapport chez les paysans de la Russie. Il est surprenant que la police en France n'ait depuis longtemps défendu ces horribles espèces de lieux d'aisance pernicieuses pour la santé publique.

G. S.

CORRESPONDANCE.

Messrs Hoffmann and Serrurier's Japanese Dictionary.

In the December number 1892 of the *T'oung-pao* (p. 424) I have given a criticism of Mr. Serrurier's Japanese Dictionary, which seems to have highly provoked the wrath of the author, who has answered to it in an English and in no less than three dutch pamphlets, accusing me of ignorance and other disreputable qualities. Partly in answer to these pamphlets I published in the last number of this Journal a study "Desultory Notes on Japanese Lexicography" of which I sent, among others, also a copy to the well-known Japanologue W. G. ASTON. I was favored by this illustrious savant with two long letters about the subject, and he kindly permitted me to make any public use of them I found fit.

It is a great satisfaction to me, who do not pretend to be a Japanologue of profession, to be supported in my opinion by so eminent a scholar as Mr. Aston is, and it is in vindication of the opinion I have expressed about Mr. Serrurier's Jap. Dict. and Jap. lexicographers in general that I now publish Mr. Aston's letters, which will show that my condemnation of Mr. Serrurier's work was not unjustified.

Woodlands.

Seaton, Devon.

May 19 1893.

Dear Sir,

I beg to thank you very sincerely for the copy of your Remarks on Japanese lexicography which Mr. Diósy has just sent on to me. There is unfortunately far too little communication on subjects of this kind between scholars here and on the continent of Europe. I hope you will pardon me if I send you in return some remarks on your paper, written *currente calamo*.

I have not seen your critique on Mr. Serrurier's dictionary, but I have seen the work itself, and his reply to your strictures. It is a very defective work and I can well imagine that you found much reason to condemn it. I have thought of writing a notice of it myself some of these days.

You open up a branch of Japanese lexicography which has not been very much attended to by either Japanese or European scholars. Dr. Hepburn, I fancy, was not much of a Chinese scholar and entrusted the insertion of the Chinese characters to his Japanese assistants. Very many of them are admittedly mere blunders even from a Japanese point of view. But there are many others, wrong from an etymological point of view, but which have been so thoroughly accepted in Japan, that a writer of a dictionary is bound to give them under penalty of being unintelligible if he does not. If the word 門番 *momban* is the only form used by Japanese authors, a lexicographer must give it this spelling or no one will know what is meant. If he knows that etymologically it ought to be 門班, well and good, and the fact should not be omitted in a really good dictionary. But we are very far from that in Japan yet, and the luxury of a work which will give good etymologies is still in the far future".

[The letter then enters upon a discussion of some points of detail in which the writer differs from me, and concludes with the following lines]:

"I find my remarks deal mostly with points in which I differ from you, but I should be sorry to leave the impression that I do not heartily agree with very much that you have said, and I am sure your paper deserves the serious attention of future Japanese lexicographers.

Again thanking you for your courtesy in sending me your pamphlet

I remain

Dear Sir

Yours very faithfully

W. G. ASTON.

[Having replied to Mr. Aston's highly instructive letter, I asked his permission to publish an abstract of it in order to defend myself against the attacks made upon my critique by Mr. Serrurier, to which Mr. Aston kindly replied by the following lines which, coming from such an eminent authority, certainly deserve to be entirely published in this Journal].

Woodlands

Seaton. Devon.

June 6. 1893.

Dear Professor Schlegel,

I was absent from home when your friendly letter of the 24th May arrived, or I should have replied to it sooner.

I have no objection to your publishing any extracts from my letters which you may think fit. But as I have said that the Hoffmann-Serrurier Dictionary is defective, it may be well that I should give some of my reasons for thinking so.

The list of authorities consulted presents some very striking lacunae.

In the one which is prefixed to the First Volume, no work of the classical period (A.D. 900 to A.D. 1300) of Japanese literature is mentioned. An English translation of one work of this period is mentioned in the List given with the third volume, viz. Mr. Dickins' translation of the *Take tori Monogatari*. Think of a Latin lexicographer who made no use of Virgil, Caesar, Tacitus, Horace, Livy, Cicero or Juvenal! Yet the *Manyōshū*, the *Genji Monogatari*, the *Ise Monogatari*, the *Tsure-dzure-gusa*, the *Tosa Nikki* and the *Akebono Shō* may fairly be taken to correspond as classics with the above named Latin works.

There is no mention of any of the numerous and valuable grammatical treatises produced in Japan by native scholars during the last and present centuries. Indeed Dr. Hoffmann's Grammar shows clearly that he was ignorant of these works or of the results of a study of them contained in the writings of European scholars.

The invaluable Transactions of the British and German Asiatic Societies of Japan appear (with one small objection) to have been unconsulted by Messrs Hoffmann and Serrurier.

Hardly any reference is made to the voluminous novel, newspaper and other popular literature of the present day, which have been made good use of by Messrs Hepburn and Gubbins.

The transliteration of Japanese with Roman character which has been adopted will not commend itself to English readers. I shall only point out, however, that the sound represented in English by *v* does not exist in the Japanese language, and is acquired with difficulty by Japanese students of English.

It would have been better if the colloquial forms had been excluded from this dictionary. They take up room, and are of no value to the student who has mastered the rudiments of Japanese grammar. And there is nothing to show which forms are written and which colloquial.

The introduction of such phrases as *asa no* 'of hemp' as distinct words from *asa* 'hemp' etc., is a redundancy for which there is no excuse. It is really the same as if in a Latin Dictionary we found *Columbae*, genitive case of *Columba*, as a separate entry. The same remark applies to such combinations as *akaki karasu* 'a red crow' and many others. Nor is there any greater advantage in giving the causative, negative and other forms of verb separately than there would be in giving the passive voice of a Greek or Latin verb as an independent item.

Most of the synonyms serve no useful purpose. And what is the use of inserting words with the honorific prefix *o* as *o me* 'honorable eyes'?

The same word is sometimes repeated twice over, for what object I have

not been able to ascertain. E. g. *Boku*, *batsi*. All this swells the size of the dictionary enormously without any corresponding advantage.

These defects of method are however not incompatible with the production of a useful Dictionary. A student will pardon much in favour of a work which will give him plenty of words, defined correctly. Messrs Hoffmann and Serrurier's Dictionary contains a fair number of new words and definitions though the student of the classical language and of the modern popular literature will still note a multitude of omissions. But in accuracy it is sadly wanting. In this respect it falls far behind, not only that of Gubbins, which is almost completely free from errors, but Hepburn, who is by no means immaculate. I shall quote a few examples.

Aben 'Opium'. *Ahen* is the proper form of this word. This is one of the numerous mistakes which could not have been made by any one who had studied in Japan. An error in such a common word shows how impossible it is for any one writing in Europe without the aid of Japanese assistants to compete with men who like Hepburn and Gubbins have spent the best part of their lives in the study of Japanese in the country itself.

Amo. The definition of this word is defective. *Ame* is nearly always made from millet. It is a substance of the same nature as our Malt-Extract and the sweet principle it contains is that of Malt not of Molasses. The derivation from *ama-mesi* is absurd, and *mesi* is 'boiled rice', not 'porridge'. *Ame* from *amaki* 'sweet' is the modified root of the adjective. It may be compared with *fuke* from *fukaki*, *ake* from *akaki*, etc.

Asagawo. The single word 'convolvulus', which is not given, would have been more useful to the student than the long definition of this word.

Asa no nusa. In their long dissertation on this word, Messrs Hoffmann and Serrurier have managed completely to mislead the student in respect to an interesting point of Japanese archaeology.

The first sentence of their definition is correct, with the exception of the word 'twig'. Hemp-twigs are not offered to the *Kami*. Probably the authors misunderstood the phrase *asa no tachiye no awo nigite* which occurs in the 語彙, one of the authorities quoted in their list. *Asa no tachiye*, if it stood alone, might be taken to mean hemp-standing-branch, but the addition of the words *awo-nigite* shows that *asa* does not qualify *tachiye* but *awo-nigite*, the meaning of the whole phrase being "hempen green (i. e. unbleached) soft cloth (hung on) an upright branch" according to the well known practice of ancient times in Japan. The branch was of the sacred *Sakaki*-tree (*Cleyera japonica*). In later times hemp-fibre was substituted for the more expensive woven fabrics, and the modern *Gohei*, which are pieces of white paper twined round a wand of *Sakaki*, also represent the original pieces of cloth, and have nothing to do with the male and female powers of nature, or the dragon

winding itself round a sword. In fact the whole passage in which *nusa* are referred to an Indian origin is unsupported by evidence. The *nusa* were known in Japan ages before the introduction of Buddhism to that country.

The chinese character 帛, which occurs in their own definition, might have warned Messrs Hoffmann and Serrurier that it was hempen cloth and not hempen twigs that were here in question.

Nigite is not a synonym of *asa no nusa*. There were two qualities of hempen cloth offered to the *Kami*, one soft, called *nigite* or *nigitaye*, the other coarse, called *arate* or *arataye*. The *asa no nusa* of course included both kinds. If Messrs Hoffmann and Serrurier had understood the true meaning of *nigite* they would not have fallen into this error.

Hepburn is not satisfactory on the subject of *nusa* and *gohei*, but Satow, in his papers on Ancient Japanese Rituals in the Transactions of the Asiatic Society of Japan ¹⁾, has given much interesting information about them. I shall quote one sentence. "The *nusa*, consisting of a white wand with hemp-fibre hanging from its upper end, the symbol of the primitive offerings of greater value".

Okonaii does not mean "to walk on" although this is one of the meanings of the chinese character 行 by which this verb is written.

O-kata 御方 does not mean You! It is a polite substitute for *hito* 'man' in conversation. *Ano okata* means 'that gentleman'.

O-koto is not another form of *O-kata*. It differs from it both in meaning and derivation.

O kami san. The definition here given is very unlucky. This word is the general term for 'Missus' in the centre and East of Japan, except with the upper ten thousand, and it is precisely in the Nagasaki dialect that it is replaced by another word viz. *O katsi san*. What would be said of a lexicographer who made a similar mistake in respect to the French *madame*, the English *ma'am* or the German *Frau*?

Omokadzi. Here the compilers have again been unfortunate. *Omokadzi* is not starboard but larboard, or rather port, as we now say in England. The very passage given as an illustration shows this clearly. It is as follows — 'If you wish to go to the right, you use the *omo kadzi*: (*omo-helm*); if you wish to go to the left, you use the *tori kadzi*: (*tori-helm*). The authors seem to have had some glimmering notion that they must be wrong, for they go on to say: '*Omo-* and *Tori-kadzi* are taken also for synonyms of larboard and starboard? Imagine a country where the same word meant both starboard and larboard!

1) These Transactions are in the library of the Ethnographical Museum of which Mr. Serrurier is director and in that of the Royal Institute for the Philology, Geography and Ethnography of Netherl.-India in the Hague. Note of the editor.

Omomuki means 'purport', 'gist'. 'Treatment', 'Adventure', 'Tendency' are all wide of the mark. The first two of these renderings are apparently given under a misapprehension of the meaning of the passage quoted as an example. 'What had befallen them' is good enough as a free translation, but the real meaning of *sono omomuki* here is 'to that effect'. *Hon no omomuki* is not the 'subject' of a book, but the 'gist' of a book. This error is copied from Hepburn. This is a very common word which really ought to present no difficulty.

Ori: artfully folded paper bags to put sweetmeats in; *ori* are not paperbags, artfully folded or otherwise, but boxes made of very thin boards of wood bent like our band-boxes for hats or the French cartons.

Bekkako. Hepburn is not very correct in his definition of this word, and Messrs Hoffmann and Serrurier alter him for the worse. It is a poetical word usually applied to stars and is very funny when used in connection with the Japanese equivalent of the *pied-de-nez*. 'Wink' is probably meant, but wink is not correct either.

Bekkatō (the final vowel is properly long) is primarily an onomatopoeic word for the crowing of a cock, like the English cock-a-doodle-doo or the German Kikeriki. It is used combined with the gesture of pressing down the lower eyelid with the forefinger, as Hepburn correctly states, derisively with the meaning 'No you dont!' or 'Do you see any green in the white of my eye'?

I have not examined a tenth part of the definitions given in these three volumes, nor have I noted by any means all the errors I have observed. Except in the case of *Asa no nusa*, they all occur in quite common words, and you may notice that I have not encroached on your province of words of Chinese derivation.

On the whole I think it is a pity that the publication of this work should be continued, and that Mr. Serrurier's time and talents should be practically thrown away. No industry and ability can perform the impossible task of writing a good Japanese dictionary away from Japan and without Japanese aid. For similar reasons Mr. de Rosny's studies at Paris have produced no results of much value.

I hope I do not presume too much on your interest in this subject by sending you this lengthy epistle. Might I ask you to favour me with a copy of anything which you may publish in connection with it or with Japanese philology generally. I read a little Dutch.

Believe me

Dear Professor Schlegel

Yours very faithfully

W. G. ASTON.

PROBLÈMES GÉOGRAPHIQUES.

LES PEUPLES ÉTRANGERS CHEZ LES HISTORIENS CHINOIS.



IV.

SIAO-JIN KOUO.

小人國

Le Pays des Petits Hommes.

Nous aurions dû traiter d'abord du pays *Ta Han*, mentionné par les historiens et géographes chinois à la suite des *Wen-chin*, ou Hommes tatoués, qui demeuraient à plus de 5000 *li* de distance à l'est de ce dernier peuple; mais avant de remonter si haut, nous allons parler d'abord du pays des petits hommes des mers de l'est, pas encore identifié par les géographes chinois, et, à plus forte raison, par nos géographes. Nous choisissons expressément la traduction littérale de leur nom chinois, au lieu de celle de *nains* ou *pygmées*, parce que les Chinois distinguent ces petits êtres, demeurant ailleurs, par des noms spéciaux.

La seule notice que nous possédions sur les petits hommes du Nord-est se trouve dans le «*Chan-haï-king*», et elle est fort courte. Ce livre dit: «*Au delà de la mer orientale, dans la grande solitude, se trouve le Pays des Petits Hommes, nommés les hommes Tsing,*

«c'est-à-dire chétifs, délicats». Le commentaire ajoute: «On lit «dans le *Chi-han-chin-wou*: «A l'extrême nord-est on trouve des «hommes hauts de neuf pouces, dont on pourrait presque dire que «ce sont ces petits hommes. Au lieu de 靖 *tsing*, quelques-uns «écrivent 𡵓 *tsing*, caractère homophone»¹⁾).

Les annales chinoises ne mentionnent pas ces petits hommes de l'extrême nord-est, et nous pourrions par conséquent renvoyer ces nains au royaume des fables, si les recherches intéressantes sur une race très petite, qui a habité primitivement toutes les isles du Japon, le pays des Aïnos, et les Kouriles jusqu'au Kamtchatka, n'avaient établi avec une presque certitude l'existence de cette race d'hommes. Ce peuple était non-seulement petit, mais vivait dans des excavations de la terre, en vrais troglodytes. Monsieur S. MILNE les a longuement décrits dans les Transactions de la Société asiatique du Japon, sous leur nom Aïno *Koro pok guru*²⁾. Selon son opinion, les Aïnos qui formaient autrefois la population primitive du Japon, auraient été refoulés peu à peu vers le Nord; ceux-ci, à leur tour, poussaient devant eux l'ancienne population du Yézo et des Kouriles, et ceux qui n'étaient pas exterminés par eux, disparurent dans la direction du Kamtchatka. «Dans quelques parties du Japon, dit-il, entre autres dans le Yézo méridional, nous trouvons des preuves distinctes de trois populations successives, — la population primitive, troglodyte, la seconde population, les Aïnos, et la nouvelle ou les Japonais. De cette population primitive l'on

1) 東海之外、大荒之中、有小人國、名靖人。
[注]詩含神霧曰。東北極有人長九寸。殆謂此小人也。靖或作𡵓、音同。Vide 山海經、大荒東經, Chap. XIV.

2) Notes on the Koro pok guru or Pit-dwellers of Yezo and the Kurile islands. By S. Milne. Transactions of the Asiatic Society of Japan, Vol. X, Part. II, pp. 187 et suivantes. Read Jan. 12th, 1883.

ne trouve plus d'autres traces que leurs anciennes demeures, ou plutôt les excavations dans lesquelles leurs demeures avaient été placées. Pour résoudre qui étaient les inventeurs de ces excavations, nous devons, continue-t-il, remonter vers le Nord, jusqu'à ce que nous soyons arrivés parmi les habitants actuels des *Kouriles*. En 1878, quand je visitai les Kouriles septentrionaux, je vis dans l'île de *Shumshu* ¹⁾ un petit groupe de ce peuple, comptant, femmes, hommes et enfants, seulement 22 personnes. Les hommes étaient de petite taille, avaient des têtes rondes, et une barbe touffue et courte. Aucun d'eux que je vis, n'avait la longue barbe qui caractérise tant d'Aïnos du Yézo méridional. Ils s'appelaient eux-mêmes *Kurilsky Aïno*, parlaient un langage à eux, et aussi du Russe. Leur habit, quoique fait de peaux, avait la forme de l'habit européen. Le vêtement supérieur, fait comme une chemise, est fait de peaux d'oiseaux (plongeon marin) ²⁾, les plumes tournées en dedans, et bordé de fourrure de phoques.

«Quant aux vêtements inférieurs, ils semblaient avoir été dépendants de navires de passage, — quelques-uns des hommes étalant une paire de pantalons européens, et un ou deux avaient aussi une chemise. Les pieds et jambes jusqu'aux genoux étaient revêtus de mocassins faits de peau du *lion marin*. Leur nourriture consistait principalement en quelques baies, des œufs et la chair d'oiseaux de mer, de phoques et autre viande. La loutre de mer est le mets le plus recherché. Mr. Snow me racontait que l'homme le plus vieux parmi la peuplade à *Matua* ³⁾ lui avait dit qu'il venait de *Saghalien*. Il y a aujourd'hui 50 à 60 individus en tout,

1) Près la pointe Sud-est du Kamtchatka, au Nord de la grande île de *Poromôshiro*. Sur les cartes japonaises elle est nommée *Koushigoun kotan* クシユンコタン.

2) STELLER (Voyage au Kamtchatka, p. 21) remarque que les *Kouchi* ou Aïnos de l'île *Konnachir*, la quatrième des Kouriles, ne portaient pas de pantalons, mais seulement un long habit fait de peaux d'oiseaux marins.

3) Autre île dans les Kouriles méridionales, entre *Shimôshir* et *Tchirin kotan*.

23 hommes et 28 femmes. Si ces individus, avec ceux que j'ai vus à *Shumshu*, forment la totalité des habitants primitifs des îles Kouriles, ils ne comptent pas plus que 100 âmes.

« Or, le point principal auquel j'appelle l'attention; par rapport à ce peuple, est qu'ils bâtissent des maisons en creusant des excavations dans la terre, qui sont ensuite recouvertes de gazons, et que ces excavations ont une ressemblance frappante avec les creux (pits) que nous trouvons plus au Sud. Cette coutume de faire une demeure d'une excavation dans la terre, appartient, à ce que je crois, à certaines peuplades du Kamtchatka et du Saghalien (l. c. p. 190—192). En tenant compte du fait, dit M. Milne plus loin (p. 193), que les *Kurilsky* modernes demeurent dans des creux, et que dans les pays voisins du Kamtchatka d'un côté, et dans Saghalien de l'autre côté, de coutumes pareilles existent encore, et en observant qu'en voyageant du sud au nord, les creux deviennent plus nombreux et sont mieux conservés, nous pouvons en déduire avec une presque certitude, que les représentants modernes des anciens habitants de creux (*pit-dwellers*) se trouvent parmi les *Kurilsky* ou leurs voisins dans Kamtchatka ».

Ces observations de M. Milne sont confirmées par les autorités japonaises. Dans la belle carte du pays des Aïnos, dont nous avons déjà fait mention ci-devant ¹⁾, on lit sous l'île de *Rashau* ²⁾ (ヲレヨウ) la notice 夷人穴居ス獵虎エリ « Les Barbares demeurent dans des creux, et font la chasse aux loutres de mer ».

Ces habitants de creux ou d'excavations furent nommés par les Aïnos *Koro pok guru* c'est-à-dire hommes (*guru*) occupant (*koro*) des excavations (*pok*). Ils disent que ces *Koro-pok guru* vivaient dans des huttes coniques bâties au dessus de trous creusés dans la terre. Ils connaissaient l'art de la poterie. *Ils étaient de petite taille*

1) T. P. Vol. III, p. 504, note 1.

2) *Rashau* se trouve au sud de l'île *Matua*, entre cette dernière île et celle d'*Usashiri*.

et les Aïnos disent qu'ils les ont exterminés (l. c. p. 194). Plusieurs personnes, dit-il encore, à qui je parlais de l'origine de ces excavations, me disaient que c'étaient les habitations des *koshito* ou *kobito*, noms qu'ils traduisent par *nains* ou *petits hommes*. D'autres me disaient que *koshito* serait une corruption de *koshito*, dérivé du nom aïno de ce peuple (l. c. p. 195).

M. J. BATCHELOR ¹⁾ nous dit également que la race Aïno était venue en contact avec une peuplade de Nains, qui demeuraient dans des huttes ressemblant à des antres, bâties au dessus de *depressions rondes*, creusées dans la terre. Les huttes étaient d'abord recouvertes d'écorce d'arbre, et là dessus on pilait de la terre. Ils s'habillaient de peaux d'animaux. Les Japonais parlent de cette race sous le nom de «Ko-hito» ou «Ko-bito», Petits hommes, nains, mais les Aïnos les nomment *koro pok guru*, «Hommes possédant des dépressions». On dit que les Aïnos ont exterminé cette race (l. c. p. 208—209).

M. CHAMBERLAIN rapporte une même tradition sur les habitants primitifs du Yézo, dans laquelle il traduit le mot *koro* dans *koro-pok-guru* par feuille de bardane, puisqu'ils se seraient cachés sous ces feuilles pendant la guerre d'extermination que les Aïnos leur firent ²⁾; mais nous trouvons l'explication de M. Milne bien plus plausible.

1) Notes on the Aïnu. Transactions of the Asiatic society of Japan, X, II, p. 208.

2) Avant le temps des Aïnos, Yézo était habité par une race de nains, que quelques-uns disent avoir eu une hauteur de deux à trois pieds, d'autres d'un pouce. Quand une aversee venait, ou un ennemi s'approchait, ils se cachaient sous les grandes feuilles d'une bardane (*Koro*), pour quelle raison on les appelait *Koro-pok guru*, c'est-à-dire «hommes sous les Bardanes». Quand ils furent exterminés par les massues de bois des Aïnos, ils levèrent leurs yeux vers le ciel, et apostrophèrent en pleurant les Dieux avec les mots: «Pourquoi nous fîtes-vous si petite?» — Quelques Aïnos parlent également d'une race appelée *Kimun-ainow*, c'est-à-dire «Hommes des Montagnes», dont quelques-uns sont dits avoir encore erré dans les forêts de *Teshio* du temps de la mémoire des hommes. On dit qu'ils étaient beaucoup plus velus que les Aïnos ordinaires, et qu'ils étaient des ogres. — *Vide* B. H. Chamberlain, dans les Mémoires de l'Université impériale du Japon, N^o. 1, pag. 18. Tokyo, 1887.

Enfin M. EDWARD S. MORSE a démontré dans plusieurs publications, pendant les années 1877—1880, l'existence d'une race pré-Aïno au Japon ¹⁾.

Nous avons des preuves chinoises pour l'existence de cette petite race qui demeurait dans des excavations dans la terre, pendant les époques historiques. Sous la dynastie des Han postérieurs, troisième siècle de notre ère, on entendait parler pour la première fois en Chine des *Tcheou Hou* ou «Aborigènes des Iles». Ce pays se trouvait situé à l'Ouest du pays de *Mahan* (partie occidentale de la Corée) dans la mer. Ces hommes étaient *petits* et avaient la tête chauve; ils s'habillaient de peaux; avaient bien des habits supérieurs, mais ne revêtirent point les parties inférieures de leurs corps. Ils élevaient des bœufs et des cochons, et allaient sur leurs barques faire le commerce avec le pays des *Han* (la Corée).

Selon les Notices sur les barbares orientaux dans les annales de la dynastie de *Wei* (221 à 265 de notre ère), les *Tcheou Hou* demeuraient dans une grande île dans la mer, à l'ouest du *Mahan*. La population était *extrêmement petite de taille*, et ils parlaient un langage différent de celui parlé à *Han*. Ils avaient tous des têtes chauves comme les *Sien-pi* ²⁾, s'habillaient seulement de peaux, et élevaient des bœufs et des cochons. Ils ont des habits pour la partie supérieure du corps, mais pas pour la partie inférieure; de sorte qu'ils vont quasi nus. Ils viennent et vont dans leurs barques faire le commerce dans le *Han* (Corée) ³⁾. Il n'y a aucun doute que

1) «*Nature*» de Londres 1877; — «*Popular Science monthly*», Jan. 1879; — *Tokio Times* 1878; — «*Publications Tokio University*» 1879; — «*American Naturalist*», Sept. 1880. — (Voyez le no. du 9 Sept. 1892 de «*Sciences*», publié à New-York.)

2) *Toungouses de la Tatarie orientale*.

3) 州胡以後漢時聞於中國。按東夷傳、馬韓之西、海島上、有州胡國。其人短小、髡頭、

nous n'ayons affaire ici à une race autochtone, différente des Coréens de ce temps; car déjà du temps des *Tcheou*, au 12^e siècle avant notre ère, la Corée avait été civilisée, du moins en partie, par les Chinois. Nous relevons ici deux faits: que ces *Toungouses* de mer étaient *très petits*, et qu'ils habillaient seulement la partie supérieure de leurs corps, exactement comme les *Toungouses* de mer, habitant les îles Kouriles, selon le témoignage de Mess^{rs}. Milne et Steller, cités ci-dessus. Quant aux îles où ils demeuraient, elles pourraient bien être les îles au sud-ouest de la Corée, désignées dans nos cartes modernes sous le nom de « Archipel de la Corée ».

Cette même race *toungouse* habitait également les îles au Sud-est de la Corée. Dans la 1^e année de la période *Loung-soh* (661 de notre ère) on fait mention des *Tanlo* ou *Tanra*, dont le roi, *Jouritoro*, envoya un ambassadeur en Chine. Selon ses communications, son pays était situé au Sud de la ville de *Wou-tcheou* dans une île. Que son peuple était simple et ignorant; qu'ils s'habillaient de peaux de cochon; demeuraient pendant l'été dans des tentes de peaux, et pendant l'hiver dans des *maisons creusées dans la terre*. Que le pays produisait des céréales; qu'ils ne faisaient pas usage de bœufs pour labourer les champs, mais qu'ils remuaient seulement la terre avec une fourche en fer ¹⁾).

衣韋。衣有上、無下。好養牛豕。乘船往來貨市韓中。

按魏志、東夷傳、州胡在馬韓之西、海中大島上。其人差短小。言語不與韓同。皆髡頭如鮮卑。但衣韋。好養牛及豬。其衣有上無下。略如裸勢。乘船往來、市買韓中。 *Vide* 古今圖書集成。邊裔典, Chap. 41.

¹⁾ 龍朔初有僑羅者。其王儒李都羅遣使入朝。國居新羅武州南島上。俗朴陋。衣豕皮。夏

Une ambassade pareille était envoyée dans les années *Lin-tih* (664–665 de notre ère)¹⁾; et les communications avec la Chine ne cessèrent qu'en 1321 de notre ère. Sous les Mongoux, le nom s'écrivit 耽羅 *Tan lo* au lieu de 儋羅 *Tan lo*²⁾. Selon ces indications, l'île de *Tanra* ne peut être que l'île nommée *Quelpaert* dans nos cartes modernes, entre la pointe S. E. de la Corée et la grande île japonaise de *Kiusiu*. Cette île était d'abord sous la dépendance de l'état *Peh-thai*, ensuite sous celle de l'état *Sinra* et, sous les *Yuen*, au 13^e siècle, sous celle du royaume de la Corée. Elle est actuellement sous la dépendance du Japon, qui avait déjà fait une invasion au *Tanra* en 1272, en avait chassé le roi, et s'était emparé de sa capitale³⁾. Cette invasion par les Japonais d'un pays qui avait toujours régulièrement payé son tribut à la Chine, était même une des causes de l'expédition malencontreuse de *Houpilai khan* contre le Japon en 1281.

Comme nous l'avons vu ci-dessus, le trait caractéristique des «Petits Hommes», population primitive du Japon, des îles Kouriles et de l'archipel de la Corée, était la manière de se construire des habitations souterraines. Dans l'antiquité cette curieuse habitude n'était pas seulement restreinte à ces îles; on la retrouvait également en Corée et ailleurs sur le continent. Les *Mahan* (en Corée) dit *Ma Toan-lin*, d'après les annales des Han postérieurs, demeurent dans des bourgades éparses, et n'ont pas de villes fortifiées;

居草屋。冬窟室。地產五穀。耕不知用牛、以鐵齒杷土。*Vide* 邊裔典, Chap. 41, selon les Annales du Kamchatka 流鬼傳.

1) 麟德中曾長來朝. *Ibid.* l. c.

2) *Ibid.* l. c.

3) *Vide* 元史世祖本紀. 耽羅傳, *apud* 邊裔典, Chap. 41.

ils font des *maisons en terre* (coniformes) comme des *tertres funéraires* dont l'entrée est placée dans la partie supérieure ¹⁾. Lorsqu'en 514 de notre ère, le Chamane *Mih-hou-tsze* vint de *Kao-kiou-li* dans le district de *Yih-chen*, nommé actuellement *Chen-chan-fou*, et introduisit le Bouddhisme en Sinra (Corée), un homme du district de *Yih-chen* nommé *Maoli*, bâtit pour lui une maison dans une excavation, pour l'y loger ²⁾. Les *Woukieh*, ou *Boukit*, nommés plus tard *Moh-hoh*, ou *Boahkat*, dans la partie septentrionale de la Corée ³⁾, pilaient de la terre comme une digue, dans laquelle ils creusaient une caverne pour y demeurer. L'ouverture était dans la partie supérieure, et on y entraît et sortait par une échelle ⁴⁾. Les *Mohkoh* de l'Amour n'avaient ni maisons ni cabanes, mais selon la nature du sol ils creusaient un trou dans la terre, qu'ils recouvraient avec des poutres sur lesquelles ils entassaient de la terre, exacte-

1) 馬韓人邑落雜居。亦無城郭。作土室、形如冢。開戶在上。Vide 文獻通考, Chap. 324. — 後漢東夷列傳。— 邊裔典, Chap. 31.

2) 按朝鮮史略天監十三年新羅始行佛法。初訥祇王時、沙門墨胡子自高句麗至一善郡、即今善山府。郡人毛禮作窟室以居之。Vide 邊裔典, Chap. 28. Article Sinra sous les *Liang*.

3) Les *Mohkoh* de l'Amour sont aussi nommés *Yihleou*. Sous les premiers *Wei* ils s'appelaient *Woukieh*. Ils sont éloignés de 6000 li au N. E. de la capitale. A l'Est ils touchent à la mer; à l'Ouest ils touchent aux pays des Turcs; au Sud à la Corée et au Nord au *Chiâ-wei*. 黑水靺鞨亦曰挹婁。元魏時曰勿吉。直京師東北六千里。東瀕海。西屬突厥。南高麗。北室韋。Vide 新唐書, 列傳, Chap. 219. 靺鞨東至於海。西接突厥。南界高麗。北鄰室韋。Vide 舊唐書, Chap. 199, B.

4) 勿吉築土如堤。鑿穴以居。開口向上、以梯出入。Vide 文獻通考, Chap. 326. Cette échelle s'appelle en langue Aïno: *Nikara* «Notched post for a ladder», Summers, Aïno-English vocabulary.

ment comme un *tertre funéraire* ¹⁾. Enfin les habitants du *Lieou-kouï*, ou du Kamtchatka méridional, creusaient la terre à plusieurs pieds de profondeur, et y fichaient obliquement des deux côtes des pieux, pour en construire de cette façon une demeure ²⁾. La même coutume existait chez les *Oulohheou* ou *Oulouhoan*, une autre peuplade de la Tatarie ³⁾, et nous l'avons déjà retrouvée dans les îles Kouriles, dans le soi-disant «Pays des femmes», où l'on pilait également de la terre en forme d'une enceinte circulaire, dont l'entrée était comme un antre ⁴⁾. Quand Steller fit son voyage au Kamtchatka, la même coutume y existait encore. Les *Itûlmen* creusent la terre à trois ou cinq pieds de profondeur, et forment de la terre excavée un rempart autour de ce trou, haut de 2 pieds. Ils revêtent les flancs de ce rempart de pièces d'écorce ou de bâtons de saule, longs de 5 à 6 pieds, fichés en terre, de sorte que les extrémités supérieures soient à hauteur égale.

Entre ces bâtons et la terre, ils fourrent de la paille sèche. A l'alentour ils laissent un banc de terre d'environ un pied de largeur sur lequel ils posent de grandes poutres, qui sont supportées à l'extérieur par des pieux fichés en terre pour éviter un affaissement. Après ils élèvent quatre poteaux fourchus, aussi hauts qu'ils désirent que l'appartement soit à l'intérieur. Sur ces poteaux ils placent quatre poutres en carré, sur lesquelles les solives sont

1) 黑水靺鞨居無室廬。負山水坎地。梁木其上。覆以土、如丘冢然。Vide 新唐書列傳, Chap. 219.

2) 掘地數尺深。兩邊斜豎木構爲屋。Vide 文獻通考, Chap. 347.

3) 烏洛侯、亦曰烏羅渾國人冬則穿地爲室, Ibid. Chap. 347.

4) 築土爲牆、其形圓。其戶如竇。Vide 南史、列傳, Chap. 79. — *T'oung-pao* III, p. 497.

placées; entre ces solives ils placent des tiges plus minces, recouvertes transversalement par de petites pièces de bois très serrées. Le tout est alors recouvert d'une couche de paille de six pouces d'épaisseur, couverte à son tour du restant de la terre excavée, qu'ils foulent fermement des pieds. Dans le centre de la maison se trouve le foyer, entre quatre poteaux, dont deux forment l'entrée, qui sert en même temps comme cheminée; de sorte que, si quelqu'un veut entrer, il doit passer par la porte-cheminée, ce qui se fait au moyen d'une échelle ou d'un tronc d'arbre coché. Ces maisons se nomment *Kisutch* ou *Timoustchitch* ¹⁾.

Nous trouvons donc une race tOUNGOUSE de *petite stature*, vivant dans des *maisons souterraines* et occupant les rives de la mer du Japon depuis l'Amour, les îles de la Mer jaune, celles de la mer du Japon, les îles Kouriles, jusqu'au Kamtchatka. Le nom de 小人 est même littéralement conservé chez les *Koriaques*, qui demeurent au nord du Kamtchatka, et en partie aussi en Kamtchatka même. Ils se nomment eux-mêmes *Tchautchowa* ce qui veut dire «Petits hommes». Tous les Itûlmen, dit Steller, sont de *petite stature* ²⁾. Cette petite race a été exterminée en grande partie par les Aïnos, race forte et barbue, mais qui, à son tour, a été, sinon exterminée, du moins repoussée vers le Nord, par les Japonais ³⁾. Dans un siècle peut-être les Aïnos auront disparu à leur tour, ou auront été tellement *japonisés* que toute trace de leurs coutumes et habitudes primitives aura disparu ⁴⁾, comme la race naine qui les précéda a disparu également, ou a été englobée par d'autres races.

1) Steller, Beschreibung von dem Lande Kamtschatka, pp. 212—214.

2) *Ibid.*, pp. 8 et 298.

3) Milne, Notes on the pit-dwellers of Yezo, p. 198. Transactions Asiat. Soc. of Japan, Vol. X, n. — Chamberlain, Aino Studies, p. 74. Memoirs of the Imperial University of Japan, N^o. 1, 1887.

4) *Ibid.* l. c. 74—75.

V.

大 漢 國

TA-HAN KOUO.

Le Pays de Tahan (de l'Est).

Nous savons fort peu de chose de ce *Tahan* oriental, qu'il faut bien distinguer du *Tahan* au milieu de la Sibérie, dont nous avons déjà traité dans notre article sur *Fou-sang*. Le *Nan-chi* dit seulement: «Le Pays de *Tahan* est situé à plus de cinq-mille *li* à l'est du Pays des Tatoués; le peuple n'a pas d'armes et ne fait pas la guerre. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que ceux du Pays des Tatoués, mais ils parlent une langue différente» ¹⁾. C'est fort peu, comme on le voit, mais pourtant quelque chose. Car, comme nous espérons avoir démontré que le Pays des Tatoués se trouvait correspondre à l'île d'*Ouroup* des Kouriles, le pays *Tahan* doit être le *Kamtchatka*, comme du reste De Guignes l'avait déjà supposé ²⁾. C'était une race paisible qui ne faisait pas la guerre, traits également caractéristiques des Kamtchadales; leur langue était différente, ce qui est encore vrai, car le Koriaque est différent de la langue des Aïnos parlée aux Kouriles. Mais tout cela est conjecture, surtout puisque nous ne savons pas si le nom du pays *Tahan* doit être pris phonétiquement, ou bien qu'il faut le traduire par «Grande Chine» ou «Grands individus» comme quelques-uns l'ont fait. Je pencherais plutôt pour la traduction «Grand fleuve» par

¹⁾ 大漢國在文身國東五千餘里。無兵戈、不攻戰。風俗並與文身國同、而言語異。Vide 南史, Chap. 79. — 文獻通考, Chap. 327.

²⁾ Op. cit. p. 507 et 511.

rapport au nom du grand fleuve d'après lequel les Cosaques russes ont nommé Kamtchatka ¹⁾.

Mais quoiqu'il en soit, le dernier pays était bien connu aux Chinois sous son sobriquet méprisant de

LIEOU-KOÛ KOUO

流 鬼 國

Pays des Diables dissolus ²⁾.

Ce sobriquet a été probablement donné par les Chinois aux Kamtchadales à cause de leur caractère libidineux. De même, ils ont nommé les *Tchouktchi*, qui demeurent au Nord du Kamtchatka, des *Yaktcha*, du nom d'une classe de Démons, emprunté par les Brahmanes aux Indiens aborigènes. Le mot est traduit par les Chinois comme signifiant «Ceux qui blessent» (傷) c'est-à-dire des Cannibales, ou par «Courageux et fort» (勇健).

Ce dernier nom est en effet donné par les *Itûlmen* de Kamtchatka à leurs ennemis mortels, les *Tchouktchi*; ils les appellent dans leur langue *Tāninēgou* «Hommes forts» à cause de leur haute taille et leur force ³⁾. Voyons maintenant ce que disent les historiens chinois de ce pays:

«*Lieou-kouï* se trouve au nord de la mer du nord ⁴⁾. Au nord il touche au pays des *Yaktcha* ⁵⁾; les trois autres côtes touchent à

1) Steller, op. cit. p. 2. Une troisième hypothèse serait que *Takou* n'est que la traduction littérale du nom de la grande île au Sud de Kamtchatka *Poro mōchir*, ce qui veut dire en langue aïno Grand (*poro* = Chin. 大) pays ou île (*mōchir* = Chin. 漢). Les Koriaques nomment Kamtchatka seulement «Le grand pays». Steller, l. c. p. 240.

2) 流 *liou* pour *foung-liou* 風流. Un «coureur de femmes» est nommé en Chinois *sik kouï* 色鬼 «diable des femmes» ou 色中餓鬼 *sik tchoung ngo kouï*, «un diable affamé entre les femmes».

3) Steller, Description de Kamtchatka, p. 9.

4) La mer *Ochotsk*.

5) *Tchouktchi*.

l'océan. Au Sud il est éloigné des *Mohsiéh Mohkoh* de 15 jours de voile. Il n'y a pas de villes fortifiées. Le peuple vit dispersé sur les îles de la mer. Ils creusent la terre à plusieurs pieds de profondeur, et y fichent obliquement des deux côtés des pieux et construisent ainsi leurs maisons. Le peuple s'habille de peaux; mais ils s'habillent également d'une étoffe de poil de chien mêlé avec du chanvre. Les femmes portent en hiver des peaux de cochon ou de daims; l'été elles portent des peaux de poisson. La façon est la même que celle (des habits) des *Liao*. Il y a beaucoup de bas-fonds et de marais; et ils font leur gagnepain de poissons salés. Le climat y est excessivement froid, et le givre et la neige tombent de bonne-heure. Après que la gelée est venue, ils font des planchettes larges de 6 pouces et longues de 7 pieds, auxquelles ils attachent des liens, et avec lesquelles ils marchent sur la glace et y poursuivent les bêtes courantes. Le peuple possède beaucoup de chiens; et il peut mettre sur pied plus de dix-mille guerriers. Le peuple n'a pas de cérémonies de respect, et ne connaît pas l'institution de magistrats. Ils sont également ignorants de la succession des saisons. Quand des voleurs d'autre part entrent dans leur territoire, ils s'appellent mutuellement. Leurs arcs sont longs de 4 pieds, et leurs flèches sont comme celles de la Chine.

Les pointes des flèches sont faites en os ou en silex.

En fait de musique ils ont le chant et la danse.

Ils placent leurs morts sur un grand arbre, et les pleurent pendant trois ans; ils ne portent pas autrement de deuil. Les *Mohkoh* vont par mer en ce pays, et y font un commerce lucratif. Sur cela, leur chef *Ming-foung* envoya son fils *Khoyeyûtchi* qui arriva avec trois interprètes offrir son tribut à la cour (de Chine) dans la 14^e année de la période *Tching-koan* (640 de notre ère). Quant ils arrivèrent à *Mohkoh* ils ne savaient pas monter à cheval et en dégringolaient tout de suite. Leurs chefs et anciens rappor-

taient qu'à un mois de journée de leur pays, au nord, se trouvaient des *Yaktcha* ¹⁾; que ceux-ci avaient des dents de sanglier qu'ils avançaient pour mordre les gens, de sorte que personne n'osait passer leurs frontières, et qu'on n'avait aucun rapport avec eux ²⁾».

La relation dans les nouveaux livres de la dynastie des *Thang* est un peu différente.

«*Lieou-kouei* est éloigné 15000 li de la capitale (*Si-ngan-fou*) et est directement au Nord-est du pays des *Mobkoh*, au Nord de la mer du nord; de trois côtés il est baigné par la mer, mais on n'en sait pas les frontières vers le Nord. Le peuple habite dispersé

1) Il est clair que ce ne sont pas les ambassadeurs Kamtchadales qui ont donné le nom indien de *Yaktcha* aux *Tchouktchi* du Nord. Les Chinois ont tout simplement traduit le nom Koriaque de ce peuple *Tāminžou* «Les hommes forts».

2) 流鬼在北海之北。北至夜叉國。餘三面皆抵大海。南去莫設靺鞨、船行十五日。無城郭。依海島散居。掘地數尺深。兩邊斜豎木構爲屋。人皆皮服。又狗毛雜麻爲布而衣之。婦人冬衣豕鹿皮。夏衣魚皮。制與獠同。多沮澤。有鹽魚之利。地氣冱寒。早霜雪。每堅冰之後、以木廣六寸、長七尺、施系其上、以踐層冰。逐及奔獸。俗多狗。勝兵萬餘。人無相敬之禮、官察之法。不識四時節序。有他盜入境、乃相呼召。弓長四尺餘。箭與中國同。以骨石爲鏃。樂有歌舞。死解封樹。哭之三年。無餘服制。靺鞨有乘海至其國。貨易陳國家之盛業。於是其君長孟犂、遣其子可也余志。大唐貞觀十四年、三譯而來朝貢。初至靺鞨。不解乘馬上、卽顛墜。其長老人傳言。其國北一月行、有夜叉。人皆豕牙、翹出噉人。莫有涉其界。未嘗通聘。Vide 文獻通考, Chap. 347. 杜氏通典, apud 邊裔典, Chap. 184.

sur des îlots; il y a beaucoup de bas-fonds et de marais, et on y fait son gagne-pain en salant des poissons. Le froid y commence de bonne heure, et il y tombe beaucoup de givre et de neige.

Sur des planchettes larges de 6 pouces et longues de 7 pieds auxquelles sont attachés des liens, ils marchent sur la glace et y poursuivent des bêtes courantes. Il y a beaucoup de chiens dans ce pays. Ils font des fourrures de peaux. Le peuple porte les cheveux pendants. Leur grain ressemble à la fétuque (ivraie), mais est plus petit. Ils n'ont ni légumes, ni fruits, ou autres céréales. Ils peuvent mettre sur pied dix-mille hommes. Au Sud ils sont voisins des *Mohsieh Mohkoh*. Quand on navigue pendant 15 jours vers le Sud-est, on y arrive. Dans la 14^e année de la période *Tching-koan* (640 de notre ère) leur roi envoya son fils *Khoyeyïmou* (*Kayaumok*) avec des peaux de martre zibeline et avec trois interprètes à la cour. On lui conféra le titre d'«Inspecteur général de la cavalerie» et le renvoya¹⁾.

La position géographique du Kamtchatka est parfaitement définie: le pays est baigné de trois côtés par la mer et touche seulement au Nord au pays des *Tchouktchi*. Un coup-d'oeil sur la carte suffit pour constater ce fait. Il est distant de 15 jours de

1) 流鬼去京師萬五千里。直黑水靺鞨東北、北海之北。三面皆阻海。其北莫知所窮。人依嶼散居。多沮澤。有魚鹽之利。地蚤寒、多霜雪。以木廣六寸長七尺系其上、以踐冰、逐走獸。土多狗。以皮爲裘。俗被髮。粟似莠而小。無蔬蓏宅穀。勝兵萬人。南與莫曳靺鞨鄰。東南航海十五日行乃至。貞觀十四年、其王遣子可也余莫貂皮更三譯來朝。授騎都尉遣之。 *Vide* 新唐書, Chap. 219, fin. 流鬼本傳, *apud* 邊裔典, Chap. 134.

voile du pays des *Mohkoh*, c'est-à-dire des Toungouses vivant sud de l'Amour près la mer; ce qui s'accorde avec la distance réelle.

Nous allons maintenant comparer les récits des historiens Chinois avec la description que le célèbre *STELLER* ¹⁾ en a donnée le dernier siècle.

Nous avons déjà donné dans notre article précédent la description d'une maison d'hiver kamtchadale, et nous avons vu qu'elle était absolument semblable à celle décrite par les historiens chinois. Selon ces historiens, les Kamtchadales portaient des vêtements faits de peaux, ainsi que d'une étoffe faite de poils de chien et d'une espèce de chanvre.

Steller dit (l. c. p. 304 et suiv.) que les vêtements des Kamtchadales sont faits de peaux de chiens marins ou de rennes; et anciennement aussi de peaux de renard, de castor et de zibeline. Les *Kuklankes* ²⁾ sont faites généralement de peaux de chien, qui sont spécialement estimées; et de peaux de renne qu'ils se procurent par les Koriaques. L'espèce de chanvre, dont parlent les historiens chinois, est une herbe très molle, nommée *Eheu* ³⁾ dont ils s'enveloppaient autrefois les pieds en guise de chaussettes ou de bas. Cependant, du temps de Steller, ils portaient déjà des pantalons de toute espèce de draps: *Wipoika*, Coton, Calaminque, Kithaik et Soie.

Steller ne décrit pas leurs raquettes (*tigou*) pour marcher sur la neige ⁴⁾, probablement parce que cette mode de locomotion est universelle dans la Sibérie; cependant, Middendorff ⁵⁾ décrit ces ra-

1) Steller, Beschreibung von dem Lande Kamtschatka, etc. Frankfort et Leipsic, Georg Fleischer, 1774.

2) Habit supérieur.

3) Gramen cyperoides, dont l'herbe *elaw*, qui leur sert de toile et de bas, est fabriquée (Steller, l. c. p. 31 et 318).

4) Steller, Supplément, Dict. Koriaque, p. 67. Steller les mentionne comme employées par les Kamtchadales pour poursuivre les zibelines (op. cit. p. 121).

5) Siberische Reise IV, 2, pp. 1349—1351; 1378.

quettes en usage chez les Toungouses d'une façon très claire et dit, exactement comme les historiens chinois, qu'ils poursuivent sur ces raquettes les animaux jusqu'à perdre l'haleine. Ce que les historiens disent des bas-fonds et marais à Kamtchatka est confirmé par Steller. En voyage, dit-il, on a continuellement les pieds humides à cause de la quantité de marais (l. c. p. 368). Je ne crois pas, dit-il ailleurs, qu'il y ait ailleurs sur la terre des brumes aussi fortes et continuelles qu'à Kamtchatka pendant l'été (l. c. p. 65). Ce que ces historiens disent encore des Kamtchadales qu'ils n'avaient pas l'institution de magistrats est également confirmé par Steller. Les chefs de village n'exerçaient leur autorité que par assentiment commun; ils n'avaient ni le droit de punition, ni de vie; on leur accordait seulement le droit de réprimander par des paroles les mauvais sujets. En cas de meurtre ils se faisaient eux-mêmes juges du meurtrier.

Les voleurs eurent la main brûlée jusqu'à ce que leurs doigts fussent crochus, de sorte qu'on pouvait les reconnaître partout (Steller, op. cit. p. 355—356). Quand ils se querellaient, ils ne se disaient que des injures, sans jamais en venir aux mains (*ibid.* p. 357). Ils ne connaissent pas les saisons. L'année ne compte que 6 mois, c'est-à-dire qu'ils nomment l'hiver une année et l'été également. Cette dernière année commence en Mai, l'hiver en Novembre. L'époque d'une nouvelle lune à l'autre est censée être un mois, et ces mois sont nommés d'après les animaux ou plantes propres à eux. Ils n'ont pas de semaines ou autres divisions des jours (*ibid.* pp. 359—361). Tout cela est conforme aux observations des historiens chinois.

Ils aiment le chant et la danse. Steller était enchanté du chant des femmes, dont les modulations ne seraient pas facilement imitées même par un Italien. Ils n'ont cependant pas d'autre instrument de musique qu'un chalumeau, nommé *Chalamai*, que Strahlenberg

comparaît au nom allemand du chalumeau *Schalmey* (pron. chal-mai). Steller donne plusieurs de leurs airs (op. cit. pp. 333—338). Il décrit longuement leurs danses continues et frénétiques (pp. 339—340).

Le peuple de Kamtchatka, disent les historiens chinois, tient beaucoup de chiens. Le fait est confirmé par Steller (l. c. 132). Personne, dit-il, ne peut y vivre sans chiens, aussi peu qu'on pourrait vivre ailleurs sans bétail ou chevaux. Ce sont les meilleurs chiens de toute la Sibérie, extrêmement forts et infatigables. Quand ils ne peuvent plus servir pour les traîneaux, on les tue et on fait de leurs peaux les plus beaux habits (l. c. 137).

Leurs armes, dit Steller, consistaient autrefois en arcs et en flèches garnies au bout de pointes en cristal, en os ou en pierre, ainsi que des lances faites d'os. En outre ils employaient des massues en bois ou quelquefois ils employaient en guise de massue le *Membrum genitale* du morse (op. cit. pp. 235—236). Mais ils se battaient rarement en mêlée, et préféraient surprendre leurs ennemis la nuit, quand, cependant, ils se contentaient de les piller, sans les massacrer.

Steller ne dit rien de leurs cérémonies mortuaires, et mentionne seulement incidemment qu'ils avaient l'habitude de jeter des malades dangereux dans la maison aux chiens, pour ne pas être obligés de bâtir une nouvelle maison comme leur superstition leur enjoint de faire, quand quelqu'un est mort dans cette demeure (op. cit. pp. 271, 354); coutume répandue chez toutes les nations toungouses et aïnos. Mais MIDDENDORFF ¹⁾ dit expressément que les Toungouses du Nord placent leurs défunts dans un cercueil de bois qu'ils forcent entre les troncs de deux arbres très rapprochés, à hauteur d'homme au dessus du sol; exactement comme on le lit dans les historiens

1) *Siberische Reise* IV, 2, p. 1482.

chinois. Les Kamtchadales avaient donc bien dégénéré du temps que Steller les visita.

La nourriture des Kamtchadales consiste presque exclusivement de poissons, et spécialement de poissons de mer, qu'ils vont pêcher à l'alentour des îlots qui avoisinent le pays, ou qui remontent les fleuves et ruisseaux du pays au printemps ¹⁾).

Pour la provision d'hiver, les poissons sont séchés ou conservés (?) dans des excavations de terre, et couverts de cendres; ils s'aigrissent là dedans, et cette pourriture, révoltante pour un Européen, est considérée par les Itîlmens comme une grande délicatesse ²⁾).

Le pays est extrêmement pauvre en légumes et céréales. Les plantes succulentes qui ont beaucoup d'humeurs, poussent des feuilles et des tiges très grandes comme p. e. les choux, les pois et la salade. Mais le chou et la laitue ne forment jamais de pommes. Les pois poussent plusieurs brasses en hauteur et sont, jusqu'à la fin de l'automne, constamment verts et en floraison; ils portent une petite quantité de *petits pois* ³⁾). Ce sont probablement les petites fèves dont parlent les historiens chinois.

Le climat du Kamtchatka, ainsi que la nature du sol, ne permettent point la culture des céréales. Les Russes ont essayé autrefois d'y semer de l'orge. Elle arrivait, il est vrai, mais avec des épis sans *aristas*, très grande et tout à fait lisses ⁴⁾).

Steller dit qu'on ne sait rien de l'état politique du Kamtchatka avant l'arrivée des Russes ⁵⁾).

1) Steller, op. cit. p. 141.

2) Steller, op. cit. p. 168 et suiv.

3) Steller, op. cit. p. 53. K. VON DITMAR parle plusieurs fois de ces pois, qu'il nomme *Pisum maritimum*, qui couvrent la côte, les collines et tout le pays comme des carreaux de pois régulièrement cultivés. (Reisen und Aufenthalt in Kamtschatka. St. Petersburg, 1890, pp. 130, 289 et passim.

4) Steller, op. cit. p. 53.

5) *Ibid.* p. 221.

Du reste, le pays n'a été découvert qu'accidentellement par les Russes en 1689, et c'est seulement en 1697 que des Cosaques ont bâti un fort *Ostroch* près la rivière de Kamtschatka ¹⁾. L'ambassade Kamtchadale en l'an 640 de notre ère en Chine, a été la première et la dernière. L'espèce de roi que les Kamtchadales ont eu autrefois était nommé *Ærëm*, du moins ils nomment le czar russe *Koatch Ærëm*, «Seigneur du Soleil» ²⁾; mais ce roi ne paraît pas avoir eu une autorité permanente, et n'était, au fait, qu'un général d'armée, sans aucun pouvoir en matières civiles. Aucun des noms kamtchadales que citent Steller (l. c. p. 353) et Ditmar (op. cit. p. 585) ne ressemble au nom du prince ambassadeur de Kamtschatka *Khoyeytitchi* ou *Khoyeyûmou*, ni au nom de son père *Mingfoung*.

VI.

TA-JIN KOUO ou TCHANG-JIN KOUO.

大人國 ou 長人國

Le Pays des Hommes Grands ou Longs.

Le *Chan-hai-king* place le Pays des Grands Hommes au nord de la colline *Tcha*, *Fah* ou *Hoa*, et au sud de la colline verte ou du pays des collines vertes *Thsing-kieou* qui, selon ses propriétés astrologiques, doit avoir été situé quelque part en Corée. Ceci s'accorde avec ce que *Ma Toan-lin* dit du pays des Hommes Longs qui serait situé à l'est du pays de *Sinra*, également situé dans la Corée.

Nous allons d'abord mettre sous les yeux du lecteur les textes chinois sur lesquels nous baserons notre enquête.

1) Von Siebold, *Voyage de Vries*, p. 52.

2) Steller, op. cit. p. 355.

On lit donc, dans le IX^e Chapitre du Chan-hai-king, la notice: «Le pays des hommes grands se trouve au nord de la colline *Tcha*; les hommes sont de grande stature, de sorte qu'ils sont obligés de s'asseoir, quand ils creusent leurs canots» ¹⁾.

Dans le Chap. XIV du même livre on lit: «Au delà de la mer orientale, dans la grande solitude, est une montagne nommée *Ta-yen* (anc. pron. *Tagan*), où le soleil et la lune se lèvent. Il y a une montagne (nommée) *Pho-kouh* (La vallée aux vagues); et il y a là le Pays des Hommes Grands» ²⁾.

Le Commentaire ajoute: «Pendant la seconde année de la période *Young-kia* des *Tsin* (308 de notre ère), une grue vint se percher sur l'étang aux oiseaux *Gaou*, dans le village *Kan*, au sud du district *Chi-ngan*; un homme du peuple, nommé *Tcheou Hou-tchang*, la prit, et la trouva percée d'une flèche à pointe de fer, longue de six pieds et demi. Calculé d'après cette flèche, celui qui l'avait tirée dut avoir eu une longueur de 15 à 16 pieds. Un autre auteur dit que quelques Japonais, ayant été chassés par une tempête au delà du grand océan, rencontrèrent un pays dont les habitants avaient tous une longueur de plus de dix pieds, et qui ressemblaient aux *Toungouses*. Qu'ils étaient une autre tribu que celle des longs *Theih* ³⁾, et que cette flèche venait probablement de ce pays» ⁴⁾.

1) 大人國在瑳丘北。爲人大、坐而削船。Commentaire: 坐而削船言其大也。Vide 山海經。海外東經。

2) 東海之外、大荒之中、有山名曰大言。日月所出。有波谷山者、有大人之國。Vide 山海經。Kinen XIV, 大荒東經。

3) Peuple problématique et fabuleux, haut de plusieurs brasses, mentionné dans le commentaire de *Kuh-liang* 穀梁傳。

4) 晉永嘉二年有鰲鳥集于始安縣南、甘里

Le *Chan-hai-king* (l. c.) continue: «On y trouve le marché des grands hommes, nommé la Halle des grands hommes»; et le commentaire ajoute: «C'est le nom d'une montagne dont la forme ressemble à une halle. Les grands hommes s'y rassemblent quelquefois pour y tenir un marché; cela ressemble au marché des grands hommes dont il est fait mention dans le XII^e Chapitre du *Chan-hai-king* sous les mots: «Le marché des grands hommes est situé en mer».

«Il y a là, continue le texte du *Chan-hai-king*, un grand homme accroupi sur la montagne, ayant les deux bras étendus». *Tchoang-tsze* dit qu'il est assis là pour la délibération. L'ancien texte portait *oreille* au lieu de *bras*, mais on l'a émendé d'après la grande encyclopédie *Thai-phing Yü-lan*¹⁾.

L'encyclopédie chinoise connue sous le nom de «Encyclopédie des trois royaumes» dit: «Les habitants du pays des grands hommes ont 30 à 40 pieds de longueur».

«Jadis des hommes de *Ming-tcheou* (le *Ningpo* moderne) rencontrèrent en voyage une tempête, de sorte qu'ils ne savaient plus

之驚陂中。民周虎張得之、木矢貫之鐵鏃。其長六尺有半、以箭計之。其射者人身應長一丈五六尺也。

又。平(ou華)州別駕高會語云。倭國人嘗行遭風吹度大海外、見一國。人皆長丈餘。形狀(侶=似)胡。蓋是長翟別種。箭殆將從此國來也。

1) 有大人之市、名曰大人之堂(亦山名、形狀如堂室耳。大人時集會其上、作市肆也。沅曰。此似釋海內北經大人之市也。大人之市在海中)。有一大人踐其上。張其兩臂(踐或作俊。皆古蹲字。莊子曰。踐於會稽也。沅曰。臂舊作耳。今据太平御覽改正似強也)。

où le navire se trouvait. Quand la tempête s'était un peu apaisée, ils se trouvèrent sous le vent d'une île, où ils abordèrent pour couper du bois de chauffage. Tout d'un coup un grand homme, qui courait comme s'il volait, se précipita sur eux. Les hommes de *Ming-tcheou* se hâtèrent de regagner leur navire, poursuivis par ce géant. Les hommes du navire tirèrent sur lui avec une arbalète, quand il se retira¹⁾. Les annales de *Sinra*, copiées par *Mu Toan-lin*, sont plus explicites, et disent que le Pays des Grands Hommes était situé Est de *Sinra* (en Corée); qu'ils avaient une hauteur de 30 pieds, des dents comme des scies, des griffes comme des crochets, et étaient entièrement couverts de poils noirs; qu'ils ne mangeaient pas de mets préparés au feu, mais qu'ils dévoraient des animaux (crus) ou bien des hommes qu'ils avaient faits prisonniers. Qu'ils avaient des femmes pour préparer leurs vêtements. Que leur pays formait une chaîne continue de montagnes de plusieurs dizaines de *li*, dont les gorges²⁾ étaient défendues par des barrières en fer, nommées «Les portes de barrière», et que le (roi de) *Sinra* y stationnait continuellement une garde de plusieurs milliers d'arbalétriers pour les surveiller³⁾.

1) 長人國人長三四丈。昔明州人泛海、值大風、不知舟所。稍息乃在島下、登岸伐薪。忽一長人、其行如飛。明州人急走至船。長人追之。舟人用弩射之而退。Vide 三才圖會。長人國。

2) d'Hervey-Saint-Denys traduit: «leur pays est fermé par de grandes chaînes de montagnes très profondes, entre lesquelles coule un fleuve rapide» (Ethnographie etc. p. 412).

3) 長人國在新羅之東。人類長三丈。鋸牙、鉤爪。黑毛覆身。不火食、噬禽獸。或搏人以食。得婦人以治衣服。其國連山數十里。有峽、固以鐵闔、號關門。新羅常屯弩士數千守之。Vide 邊裔典, Chap. 28, Article *Sinra* sous les *Thang*; 文獻通考, Chap. 827, où se trouvent des fautes d'impression.

Selon les *Annales du Sinra*, les habitants de ce pays étaient les descendants des *Pien-han*, et occupaient le pays nommé *Loh-lang* ¹⁾ sous la dynastie des *Han*, pays qui avait une largeur de mille *li* en travers, et de trois-mille *li* en longueur. A l'est il est limitrophe des «Grands Hommes», au sud-est du *Japon*, à l'ouest du *Peh-thai* (en Corée), au sud il est baigné par la mer, et au nord il touche à *Kao-li* (également en Corée) ²⁾.

Selon cette indication très précise le Pays des Grands Hommes ne peut être que les îles *Oki* (隠伎) consistant des trois petites îles *Nichi no sima* (西島), *Naka no sima* (中島) et *Oki no sima* au Sud, situées environ en Lat. bor. 36° 11' et en Long. 132° 58', est de la Corée (*Sinra*) sur la côte du Japon.

Quant aux bateaux creusés, nous ferons remarquer que les *Aïnos* font encore aujourd'hui leurs canots pour le trafic des rivières de troncs d'arbres creusés. Ils emploient pour ce but une espèce de *Katalpa*, arbre très gros qui atteint une hauteur d'à peu près 50 pieds et qui a un bois très léger ³⁾.

Du reste, toutes les peuplades du pays de l'Amour supérieur font usage de ces espèces de bateaux. Chez les *Olitcha* et *Golde* supérieurs, on emploie à cet effet les troncs du *Salix praecox* ⁴⁾.

1) *Loh-lang* était situé dans la Corée; la mer entre la côte du Tche-kiang et le Japon, ainsi que la mer jaune, portent le nom de *Loh-lang-hai* 樂浪海 «Mer de Loh-lang». Porter Smith, *Vocabulary of proper names, etc.* p. 29. Shanghai, Presbyterian Mission Press, 1870.

2) 按新羅傳。新羅弁韓苗裔也。居漢樂浪。^{a)} 地橫千里、縱三千里。東距長人。東南日本。西百濟。南瀕海。北高麗。Vide 邊裔典, Chap. 28, Article 新羅 *Sinra*, sous la dynastie des Thang (唐).

a) Variante 居漢時樂浪之地. *Ibid.* sous la dynastie des Soui.

3) Von Siebold, *Nippon Archiv* VIII, 213. — Reis van G. M. Vries, p. 113.

4) L. von Schrenck, *Reisen im Amurlande*, III, II, pp. 507 et 511.

VII.

KIUN-TSZE KOUO.

君子國

Le Pays des Gentilshommes.

Hoai-nan-tsze donne dans le quatrième chapitre de son ouvrage une nomenclature de 36 pays d'outre-mer, divisés en trois groupes: les pays du N.O. au S.O.; ceux du S.O. au S.E. et ceux du S.E. au N.E.

«Du Sud-est au Nord-est, dit-il, nous avons le Pays des Hommes grands, le Pays des Gentilshommes, le Peuple à dents noires, le Peuple à cuisses noires, le Peuple velu, le Peuple alerte» ¹⁾.

La même suite est observée par les auteurs du *Pien-i-tien* ²⁾. Le *Chan-hai-king* place au Nord du Pays des «Hommes grands», le «Pays des Gentilshommes», le «Pays des Collines vertes», le «Peuple à dents noires» ou à «Chevelure noire», les *Yü-sze-tsieh*, qui étaient noirs, le Pays des «Hommes aux cuisses noires», le Pays des «Hommes velus», et le «Peuple *Lo* (alerte) ou *Kiao*» ³⁾.

Nous allons maintenant examiner ces peuples plus en détail, et placer d'abord sous les yeux du lecteur tout ce que les historiens et les auteurs chinois en disent.

«A l'Est, dit *Hoai-nan-tsze*, on trouve le *Pays des Gentilshommes*. [L'orient est sous la domination de la planète Jupiter, et c'est pour cela qu'on y trouve le pays des gentilshommes]. Ses habitants por-

1) 自東南至東北方有大人國、君子國、黑齒民、元股民、毛民、勞民。Vide 淮南子.

2) *Toung-pao*, Vol. III, p. 103.

3) *Toung-pao*, Vol. III, p. 108—109; 山海經, Chapitres 9 et 14.

tent le bonnet et l'épée; se nourrissent de la chair des animaux et mènent deux tigres rayés¹⁾.

Le *Chan-hai-king* dit: « Dans le *Pays des Gentilshommes* on porte des bonnets et l'épée; mange de la chair des animaux, et on y mène deux grands tigres. Ses habitants sont complaisants et ne se querellent point. Il y croît une plante à fleurs odoriférantes, qui naît le matin et meurt le soir²⁾. Dans le 9^e Chapitre il répète cette notice, mais au lieu des deux grands tigres il nomme un tigre et une panthère ou un léopard³⁾. Cette habitude d'avoir des tigres apprivoisés est également mentionnée dans les annales du Japon. (Voyez Florenz, le *Nihongi*, Vol. III, p. 27).

Le *Poh-wouh-tchi* dit: « Les habitants du Pays des gentilshommes portent un bonnet et l'épée et mènent deux tigres. Le peuple s'y habille de vêtements faits de la soie sauvage; ils aiment la politesse et la complaisance et ne se querellent pas; le pays a une étendue de mille *li*; il y a beaucoup de plantes à fleurs odoriférantes. Le peuple y souffre beaucoup des vents, et pour cette raison ne se multiplie pas beaucoup (n'a pas une progéniture florissante). Il aime la complaisance, et c'est pour cela qu'on le nomme le *Pays des Gentilshommes* »⁴⁾.

1) 東方有君子之國 [東方木德仁、故有君子之國]。其人衣冠帶劍、食獸、使二文虎也。

Vide 淮南子, Chap. IV.

2) 君子國衣冠帶劍、食獸、使二大虎在旁。其人好讓、不爭。有薰華草、朝生、夕死。 *Vide* 山海經, Chap. IX.

3) 大荒之中有君子之國。其人衣冠帶劍 [注。亦使虎豹、好謙讓]。 *Ibid.* Chap. XIV.

4) 君子國人衣冠帶劍。使兩虎。民衣野絲。好禮讓、不爭。土千里。多薰華之草。民多疾

En effet, dans la gravure fantaisiste qu'en donne le *Pien-i-tien*, l'on voit un homme de ce pays se promenant entre deux tigres apprivoisés ¹⁾.

Ma Toan-lin ne fait aucune mention de ce pays, dont, du reste, la position géographique était jusqu'ici indéterminée. Les données sont en effet pauvres; au fait nous ne savons autre chose que ce pays doit se trouver au nord de celui des *Ta-jin* ou Hommes Grands, c'est-à-dire de l'île *Oki* sur la côte sud-est de la Corée ²⁾, et au sud du «Pays des Collines vertes». Ce dernier pays n'a pas encore été indentifié jusqu'ici, mais il doit se trouver dans la presqu'île de Corée; car ce nom est aussi donné à β ξ et cinq autres étoiles dans la constellation de l'Hydre; et l'astrologie chinoise dit que cet astérisme préside au pays des trois *Han* à l'Orient ³⁾. Or le pays des trois *Han* représente les royaumes anciens de *Ma Han* (馬韓), ou *Chin Han* (辰韓), dans la Corée occidentale, et de *Pien chin* ou *Pien Han* (弁辰 ou 弁韓) dans la Corée orientale. Le nom de «Collines vertes» lui a été probablement donné pour la même raison pour laquelle ce même nom a été donné par les Chinois à une île dans la mer du Sud, décrite par *Toung-fang Soh*, et dont le nom principal était celui de «Île longue». *Toung-fang Soh* dit qu'il y a beaucoup de grands arbres dans cette île, que l'île entière ne consiste en effet que de forêts, et qu'elle est nommée pour cette raison «La colline verte» ⁴⁾. Du reste, la

風氣、故人不蕃息。好讓。故爲君子國。Vide 博物志, Chap. II.

1) 古今圖書集成. 邊裔典, Chap. 42.

2) Voyez *Toung-pao*, Vol. IV, p. 347.

3) 青邱主東方三韓之國。Vide 星經 et mon «Uranographie chinoise», pp. 484—485.

4) 長洲一名青丘。在南海辰巳之地。... 上大樹... 一洲之上專是林木。故一名青丘。Vide 十洲記.

Corée est nommée déjà *Ts'ing tcheou* (青州) «le District vert» dans le «Tribut de *Yü*», un des livres du *Chou-king*, deux mille ans avant notre ère; ¹⁾ et les Annales de *Lü-chi* disent que *Yü* poussa à l'Orient jusqu'à la «Vallée des oiseaux» dans le pays des «Collines vertes.» ²⁾

Nous savons donc maintenant à peu près la position géographique du pays des Gentilshommes, dont nous allons expliquer le nom. Préalablement nous ferons remarquer que le terme chinois 君子 *Kiun-tsze* est l'équivalent exact des mots français *Gentilhomme* et anglais *Gentleman*, quoique les Anglais se refusent à cette traduction et traduisent littéralement «The Princely Man», un mot qui ne dit rien. Un *Kiun-tsze* est en Chine un homme lettré, éduqué, bien élevé, à sentiments nobles et désintéressés, ayant des vues larges — enfin, en un mot, ce que nous entendons sous le nom de Gentilhomme. Il est vrai que les Anglais ne peuvent se figurer qu'un homme pauvre puisse être un «Gentleman»; chez eux un gentleman doit avoir du bien. Or ce nom de *Kiun-tsze*, ou Gentilhomme, est donné dans l'histoire à deux reprises au peuple de *Sinra*, un royaume situé autrefois dans le Sud-est de la Corée.

Nous lisons dans les Annales du *Sinra* que le roi *Hing-kouang* (興光), étant décédé en 737 de notre ère, il fut remplacé par son fils *Tching-k'ing*. L'empereur de la Chine envoya *Hing-cheou*, avec le vice-président de la Cour des Cérémonies, pour aller porter ses condoléances à ce prince. Dans son audience de départ, l'Empereur dit à *Hing-cheou*: «Le *Sinra* est surnommé le PAYS DES GENTILSHOMMES» ³⁾.

1) Legge, *Shoo-king* I, p. 102—103.

2) 呂氏春秋云。禹東至鳥谷、青邱之鄉。 *Vide* 山海經, Chap. IX.

3) D'Hervy-Saint-Denys traduit (*Ethnographie des Peuples étrangers*, etc. Vol. I, p. 215) *Kiun-tsze* *Kouo* par «le royaume des Sages»; mais un Sage est en chinois un *Ching-jin* (聖人) ou un *Hien-jin* (賢人).

On y connaît le livre des Odes et le *Chouking* et on y tient les savants en estime. Veillez donc sur votre conduite en y allant, et observez les rites prescrits par nos livres classiques, afin qu'ils sachent ce que c'est que la magnificence d'un grand empire (comme le nôtre) ¹⁾.

La même chose est racontée dans les «Historiens du Tchao-sien» (Corée). On y lit: «L'Empereur *Yuen-tsoung*, de la dynastie des *Thang*, envoya (en 738) le Grand Introduteur *Hing cheou* pour aller porter ses condoléances au (prince à l'occasion de la mort du) roi; mais d'abord l'empereur dit à *Hing cheou*: «Le *Sinra* est surnommé le **Pays des Gentilshommes**, où l'on a une connaissance du *Chouking* et des historiens. Vous devez donc observer les rites de nos classiques, afin qu'ils voient la magnificence de la doctrine des lettrés d'un grand empire» ²⁾.

Voilà, ce nous semble, assez pour justifier le nom que les anciens géographes chinois avaient donné au pays de *Sinra*.

Le *Chan-hai-king* et les autres auteurs disent que les habitants du Pays des Gentilshommes sont accompagnés par deux tigres apprivoisés ou par un tigre et une panthère apprivoisés. Ces deux animaux sauvages sont en effet propres à la Corée. Von Siebold dit qu'on y trouve des cerfs, des lièvres, des renards, des loups et des chacals, le **Tigre royal** et une espèce de **Panthère** (*Felis Irbis* de Pallas). Il est curieux, ajoute-t-il, de trouver le tigre et

1) 開元二十五年帝命邢璣以鴻臚少卿弔祭(興光)子承慶襲王。詔璣曰。新羅號君子國。知詩書。以卿惇儒。故持節往。宜演經誼。使知大國之盛。Vide 新羅本傳, apud 古今圖書集成, Chapitre 28 du *Pien-i-tien*, article *Sinra*. Comparez *Ma Toan-lin*, Chap. 326, art. *Sinra*.

2) 唐元宗遣贊善大夫邢璣弔祭前王、初帝。謂璣曰。新羅號爲君子國。頗知書記。宜演經義。使知大國儒教之盛。Vide 朝鮮史略, apud *Pien-i-tien*, Chapitre 28, article *Sinra*.

la panthère sous la latitude de la Corée, et même dans le Nord glacial, en si grand nombre, que leurs peaux forment un article d'exportation. J'avais l'occasion d'en voir plusieurs exemplaires, ainsi qu'un exemplaire de la panthère apportée vivante au Japon ¹⁾. Il n'est du reste guère probable que les Coréens de ce temps tenaient des tigres et des panthères comme des animaux domestiques. Toutefois il est un fait avéré qui là où les bêtes sauvages ne sont pas poursuivies par l'homme, elles se montrent bien plus apprivoisées que là où on leur fait une guerre acharnée. Les Chinois racontent du moins la même chose des habitants du pays de *Mouh-kit*, avant la dynastie des *Soui* le nom des *Niu-tchin*, ou *Djurtchen*, au Nord de la Corée. *Ma Toan-lin* nous dit qu'il y a dans les montagnes beaucoup d'ours, de panthères et de loups, qui ne font du mal à personne; et que les hommes non plus n'oseraient les tuer ²⁾.

Quant au caractère doux des Coréens, les historiens chinois disent: Leur caractère est pliant et humain, et ils éprouvent de la grande répugnance à tuer. Ils ne dépècent point les animaux. S'ils veulent manger du mouton ou du porc dans leurs festins, ils enveloppent l'animal (tué) dans de l'abrotone et le rôtissent ensuite. Ils n'ont point de supplices cruels; seulement les rebelles et ceux qui ont insulté leurs parents sont décapités; les autres (criminels) sont seulement punis par la bastonnade sur leurs flancs ³⁾.

1) Nippon Archiv. VII, p. 19. Nachrichten über Koorai. En Coréen le tigre s'appelle *Pōm* ou *Nalpi*, et la Panthère, ou le Léopard, *P'hyō pōm* (Medhurst, Comparative vocabulary of the Chinese, Korean and Japanese language, fol. 78, verso).

2) 山上有熊羆豹狼。皆不害人。人亦不敢殺也。 *Vide* 文獻通考, Chap. 326, Article 勿吉 *Mouh-kih*.

3) 性柔仁、惡殺。不屠宰。飲食羊豕、則包以蒿而燔之。刑無慘酷之科。唯惡逆及罵父母者斬。餘皆杖肋。 *Vide* 文獻通考, Chap. 325, Article 高句麗, fol. 26 verso.

Quant aux *bonnets* dont parlent les géographes chinois, l'on peut lire dans les historiens chinois que c'était une spécialité des Coréens ainsi que la *ceinture*. «Le roi», disent les livres de la dynastie des Thangs, porte des vêtements multicolores, mais son *bonnet* est fait de soie blanche; sa *ceinture* de cuir est ornée d'une agrafe en or. Les grands officiers portent un *bonnet* de soie bleue, et les officiers du rang suivant un de soie rouge, dans lequel ils piquent deux plumes d'oiseau; ils ont droit aux agrafes d'or et d'argent mêlés; leurs habits ont de grandes manches et leurs pantalons ont une large ouverture. Ils le fixent avec une *ceinture* en cuir blanc. Ils portent des souliers en cuir jaune.

Le peuple commun habille de toile grossière et porte un casque en cuir¹⁾.

Ma Toan-lin décrit le *bonnet* turban²⁾, à fond ouvert par arrière, le *bonnet* à oreillettes, nommé *Tche-foung* ou «Coupe-vent», qui ressemblait à un casque³⁾, le *bonnet* *Soukou* des notables, fait généralement de soie pourpre, avec des ornements d'or et d'argent⁴⁾. Le *Poh-wouh-tchi*, cité ci-dessus, dit que les habitants du Pays des Gentilshommes s'habillaient de soie du ver-à-soie sauvage; et, en effet, *Ma Toan-lin* dit qu'on trouvait peu de vers-à-soie en Corée,

1) 王服五采、以白羅製冠。革帶皆金釧。大臣青羅冠、次絳羅、珥兩鳥羽。金銀雜釧。衫笏袞、袴大口。白革帶、黃革履。庶人衣褐、戴弁。Vide 唐書、列傳, Chap. 220; — 舊唐書、列傳, Chap. 199A.

2) 冠幘.

3) 折風形如弁。Vide 文獻通考, Chap. 325, Article Kao-kiu-li, fol. 2 verso, fol. 6 verso.

4) 貴者其冠曰蘇骨。多用紫羅爲之、飾以金銀。Ibid. l. c.

de sorte qu'une pièce de soie y valait dix onces d'argent, et qu'on s'y habillait généralement de vêtements de chanvre ¹⁾).

Les Annales de la Corée disent également que les indigènes de *Fou-yü* s'habillaient de toile, de soie et de peaux; que les champs arables y sont maigres et stériles, de sorte que la culture des vers-à-soie et de la terre ne suffisent point à leur entretien; ce qui fait que les habitants sont sobres dans leur nourriture ²⁾).

VIII.

PÊH-MIN KOUO.

白 民 國

Le Pays du Peuple blanc.

Le *Chan-hai-king* (Chap. XIV) place entre le Pays des Gentils-hommes et le Pays des hommes aux dents noires, un peuple blanc.

« Dans la grande solitude (de l'Est) », dit ce livre, « il y a une montagne nommée celle des « Astres lumineux », où le soleil et la lune se lèvent. On y trouve le pays du peuple blanc. L'empereur *Tsiun* (c'.-à-d. *Chun*, 2255—2205 avant notre ère) engendra l'empereur *Houng*, et celui-ci engendra le peuple blanc. Ce peuple a pour nom de famille celui de *Siao*; il se nourrit de millet, et a

¹⁾ 少絲蚕。匹縑直銀十兩。多衣麻苧。 *Ibid.* fol. 24 verso.

²⁾ 夫餘民衣布帛皮。土田薄瘠。蠶農不足以自供。故其人節飲食。 *Vide* 高句麗傳, apud *Pien-i-tien*, Chap. 14, fol. 23 recto.

apprivoisé quatre oiseaux, des tigres, des léopards, des ours et des ours arctiques¹⁾.

Ce peuple blanc est mentionné une seconde fois dans le *Chan-hai-king* dans le VII^e chapitre, parmi les pays de l'Ouest, dans le passage suivant: «Le Pays du Peuple blanc se trouve au nord du Poisson-dragon²⁾. Il a la peau blanche, et porte ses cheveux échelonnés. Il y a là (un animal nommé) *Ching-Hoang* qui ressemble à un renard, mais qui a des cornes sur le dos. Il atteint un âge de deux-mille ans.» Immédiatement après la mention de ce peuple, le *Chan-hai-king* mentionne le Pays de *Siao-chin* comme étant situé au nord du peuple blanc³⁾. Les différents commentateurs de ce livre n'ont pas manqué de faire la remarque que ce passage est déplacé dans ce chapitre.

Hoai-nan-tsze, disent-ils, place le peuple blanc à la suite du peuple *Siao-chin*⁴⁾. Or, selon tous les géographes chinois le pays de *Siao-chin* est le pays occupé plus tard par les *Mohkoh*, qui occupaient le pays au nord de la Corée, et distant de dix-mille *li* à l'est de la capitale⁵⁾. Le pays de *Siao-chin* était situé au nord du royaume de *Fou-yü* (dans la partie nord de la Corée), et sa partie

1) 大荒中有山名曰明星。日月所出。有白民之國。帝俊生帝鴻。帝鴻生白民。白民銷姓。黍食。使四鳥虎豹熊罷。

2) 龍魚陵 nom d'une montagne, aussi nommée 碓魚 ou 礪魚。

3) 白民之國在龍魚北。白身、被髮。有乘黃、其狀如狐、其背上有角。乘之壽二千歲。

4) 肅慎之國在白民北, *Ibid.* l. c.

5) 淮南子、墜形訓、有白民在肅慎之次, *Hoai-nan-tsze*, Chap. IV.

6) 靺鞨國古肅慎也。在京東萬里, *Vide* 史記正義。

orientale touchait à l'océan ¹⁾). La position géographique est donc bien déterminée, et il est évident qu'il y a confusion dans le *Chan-hai-king*.

Il y a quelques années, l'idée qu'un peuple blanc aurait habité dans l'antiquité cette partie de l'Asie eut paru absurde, ou du moins très risquée; mais cette idée ne l'est plus aujourd'hui, depuis qu'on a commencé à pencher de plus en plus pour l'opinion que les Aïnos du Yézo et de Karafto, doivent avoir été originairement une race blanche, voir même caucasique, chassée de l'Asie orientale, par voie de Corée, au Yézo, le Karafto et les Kouriles. Selon feu M. A. de Quatrefages, les Aïnos constituent une famille particulière dans le rameau Asiatico-américain, provenant d'une branche Allophyle qui sort du tronc blanc ou caucasique. Ce tronc porte encore trois autres branches: Finnique, Sémitique et Aryenne. En 1880, M. le Dr. I. Kopernicki de Cracovie, ayant mesuré sept crânes et un squelette d'Aïnos, déterrés à Sachalien et que lui avait envoyé M. le Dr. B. Dybowski, déclare qu'il n'y a aucune parenté entre ce peuple et aucun autre de l'Asie. Les Aïnos y forment un groupe tout-à-fait distinct sous le rapport ethnologique et cranio-logique. Originairement, cela a dû être une race pure, à tête longue, ne présentant aucune ressemblance, comme elle le fait aujourd'hui par quelques traits particuliers, avec la race Mongole. Actuellement elle est mélangée surtout dans l'île de Yesso. Dans ce mélange on découvre toujours deux particularités cardinales: le crâne allongé et les pommettes saillantes réunies avec un prognathisme léger. La première de ces particularités, la longueur du crâne, doit être innée aux Aïnos; tandis que les autres proviennent

1) 記云。肅慎氏其地在夫餘國北。東濱大海。 *Vide* 後漢書注, Commentaire des Livres des Han postérieurs.

2) Bulletin international de l'Académie des Sciences de Cracovie. Comptes rendus des séances de l'année 1891, Juillet, p. 238.

du type mongol. Notons encore en passant que parmi les anciens voyageurs le Capitaine JOHN SARIS, commandant du *Clove*, qui avait été au Japon en 1613, rapporte que, d'après une communication d'un Japonais à Yeddo qui avait séjourné à Yézo, les Aïnos étaient *blancs*, de bonne condition, mais couverts de poils comme des Singes (Purchas, his Pilgrimes, Collection de voyage de Samuel Purchas, London 1625).

Le célèbre explorateur des pays avoisinant l'Amour, le docteur LEOPOLD VON SCHRENCK, dont les recherches ont été publiées en 1891 par le gouvernement russe, a consacré un chapitre entier aux Aïnos. Il combat d'abord l'opinion émise par Vivien de Saint-Martin et autres que les Aïnos appartiendraient à la race dite océanienne ¹⁾ plus spécialement aux Papouas; ces derniers ayant des cheveux crépus, tandis que les Aïnos ont les cheveux lisses; que les Aïnos deviennent très vite chauves, tandis que les Papouas ne le deviennent point; que les cheveux des Aïnos sont ronds, tandis que ceux des Papouas sont aplatis, et que la couleur des cheveux des Aïnos est noire, brune ou brunâtre, tandis qu'elle est toujours noire chez les Papouas. ²⁾ Après une discussion fort étendue sur tout ce que les auteurs modernes ont observé sur le type et le teint des Aïnos, il arrive à la conclusion que ce peuple doit avoir apporté avec lui sa physionomie européenne, et que le type mongol qu'on observe maintenant dans quelques individus est dû à une mixtion avec des peuples mongoux. ³⁾

«Si on jette un coup-d'oeil général», continue-t-il, sur tout ce que nous avons allégué ci-dessus par rapport à la constitution physique, ainsi qu'à la langue des Aïnos, on ne peut guère s'éloigner de la conclusion qu'on ne peut pas les rattacher directement

1) L'année géographique, IX^e et X^e année (1870—1871), p. 93—97.

2) Reisen und Forschungen im Amur-Lande, III, I, p. 263.

3) *Ibid.*, p. 268.

à aucune des peuplades actuelles, mais qu'ils doivent pourtant être d'origine asiatique continentale et on ne pourra avoir aucune objection à les considérer comme un peuple paléo-asiatique, refoulé de bonne-heure par des peuplades mongoles du continent de l'Asie vers les îles situées sur sa côte orientale.

«En tenant compte du fait constaté que les Aïnos ont occupé le Nippon entier avant l'arrivée des Japonais, mais qu'ils ne se sont répandus que plus tard dans l'île de Sachalien et les Kouriles, on peut même reconnaître la route par laquelle ce peuple paléo-asiatique s'est rendu dans sa nouvelle patrie insulaire. Cette route ne peut pas avoir été celle de l'Amour, comme Von Siebold l'a cru, car par cette route, un autre peuple paléo-asiatique, les *Giliaks*, sont immigrés en Sachalien; mais la route que les Aïnos ont suivie pour arriver dans le Japon actuel doit avoir été celle passant par la *Corée* et les îles *Tsousima* au *Nippon*.

«Si donc des vestiges ou des reliques des Aïnos sont conservés quelque part dans le continent de l'Asie, soit dans la langue, soit dans la constitution physique des peuples actuels, on ne pourrait les trouver qu'en *Corée*, où les Aïnos ont dû forcément séjourner pendant un temps considérable, avant qu'ils prissent la mer.

«La remarque faite par Von Richthofen à la frontière Sinico-coréenne, qu'on trouve là deux types de Coréens, dont l'un, à juger d'après des portraits, ressemble aux Aïnos du Yézo, me paraît extrêmement remarquable. «Aurait-on affaire ici», dit-il, «avec une race primitive alliée à celle des Aïnos, qui aurait été chassée par les Coréens, qui y dominent actuellement?»

«Cette observation de Richthofen», conclut Von Schrenck, «me semble en effet une confirmation de mes vues sur l'origine et la migration des Aïnos comme un peuple paléo-asiatique émises ci-dessus» ¹⁾.

1) *Ibid.*, p. 275.

Lorsque nous étions occupés de l'identification de l'île de Fousang, nous n'avions pas encore vu l'ouvrage de l'explorateur de l'Amour, et nous étions arrivés, indépendamment, à la même conclusion que le Dr. Von Schrenck.

Nous avons trouvé que le nom de *Toui-lou* était appliqué en *Fousang*, c'.-à-d. en *Krafto*, comme en *Corée*, aux nobles du pays ¹⁾ et nous avons fait ressortir que *Krafto* a dû avoir été colonisé, sinon peuplé, par voie de *Corée* ²⁾. La condition posée ci-dessus par Von Schrenck est donc remplie; nous avons trouvé les vestiges du séjour des Aïnos en *Corée* dans la langue, et aussi dans le fait que les Aïnos ont continué à avoir des relations avec la *Corée*, e. a. en essayant d'y acclimater le ver-à-soie sauvage plus gros que celui de la *Corée* ³⁾. Certes, on devra être frappé du parfait accord entre les recherches de Von Schrenck et les miennes, qui tendent à démontrer que les Aïnos ont été chassés par voie de *Corée* dans les îles de l'archipel japonais, où ils ont à peu près exterminé la race naine qu'ils y trouvaient, comme nous l'avons démontré dans notre article sur le *Siao-jin kouo* (小人國) ⁴⁾.

Nous pouvons donc concluer à bon escient, que le peuple blanc des anciens géographes chinois est l'ancêtre des Aïnos actuels; peuple qui habitait au nord de la *Corée*, vers le 41^{ème} degré de latitude boréale et le 125^o degré de longitude orientale.

A ce sujet nous prêtons beaucoup d'importance à l'impression que les voyageurs modernes ont reçue des Aïnos. Miss Bird parle en plusieurs endroits de son ouvrage de la physionomie plutôt européenne qu'asiatique de ce peuple ⁵⁾, et un voyageur tout récent,

1) *T'oung-pao* III, p. 149 (p. 49 des tirages-à-part).

2) *Ibid.*, l. c. pp. 152 et 52.

3) *Ibid.*, pp. 125, 136, 160 (25, 36, 60).

4) *T'oung-pao*, Vol. IV, pp. 323.

5) *Unbeaten Tracks in Japan*, Vol. II, p. 9, 75, 135.

M. Ottfried Nippold ¹⁾, dit: «on admet aujourd'hui presque généralement que les Aïnos seraient des mongols. Mais leur extérieur ressemble bien plus à celui de la race caucasique. *Ils rappellent vivement les paysans russes* » ²⁾. Comparez aussi le bel ouvrage de notre ami Mac Ritchie, «The Ainos» ³⁾.

Nous devons laisser pour le moment irrésolue la question si ce peuple blanc était autochtone ou bien s'il était venu de l'Ouest, comme semble l'indiquer le *Chan-hai-king*, qui place le même peuple blanc également parmi les Peuples de l'Ouest. La probabilité n'est pas exclue qu'une branche de la race blanche de l'Ouest ait quitté son siège primitif pour se réfugier jusqu'aux bords de la mer orientale, d'où elle a encore été chassée par la race jaune et refoulée à la fin dans les îles de la mer orientale ⁴⁾.

Ce peuple blanc doit avoir été une race paisible, peu guerrière, conséquemment incapable de se défendre contre ses ennemis, et aimant mieux fuir devant eux en lieu plus sûr. Il l'a trouvé enfin au Yézo, à Krafu et dans les Kouriles; mais si on ne les garantit pas de leurs maîtres japonais, ils périront dans la lutte entre la civilisation mongole et la barbarie patriarcale d'un peuple chasseur et pêcheur. Quant à nous, il nous semble juste que l'homme blanc actuel de l'Europe fasse tout son possible pour conserver ce dernier restant d'une nombreuse race d'hommes blancs ayant occupé primitivement un territoire assez considérable de l'Asie orientale.

Les animaux mentionnés dans le *Chan-hai-king*, comme habitant

1) Wanderungen durch Japan. Jena, Fr. Mauke, 1893.

2) Nous soulignons.

3) Voyez *T'oung-pao* IV, p. 235.

4) Quelques Aïnos ont gardé une tradition qu'ils ont habité autrefois un pays très froid plein de neige et de glace, un pays dénué de végétation et d'oiseaux *Nitai sak, tchikap sak mockiri*. «Pourquoi», disent-ils, «aurions nous tant de poil sur le corps, si nous n'étions pas venus originairement d'un pays froid?» Voyez le nouvel ouvrage de M. Batchelor «The Ainu of Japan», p. 181.

- die Gati der Götter (天人 *tennin* = deva)
 » » » Menschen (人間 *ningen* = manushya)
 » » » Thiere (畜生 *chikushō* = tiryagyonī)
 » » » hungrigen Gespenster (餓鬼 *gaki* = preta)
 » » » Höllen (地獄 *jigoku* = naraka).

Sie alle hält der grosse Dämon 大鬼 des *Mu-jō* 無常 (= Sanskrit: *Anitya*) ¹⁾ = Unbeständigkeit in den Klauen. Denn nach buddhistischer Anschauung sind ja nicht nur Thiere, Menschen und Gespenster dem ehernen Gesetz der Unbeständigkeit: des Geborenwerdens, Lebens, Sterbens, Wiedergeborenwerdens u. s. f. unterworfen, sondern auch die Götter, mag nun ihr Leben Millionen von Erdjahren, wie in den Tushitāh-Himmeln, oder Billionen u. s. w., wie in den darüber liegenden Himmeln, dauern; wie andererseits ja auch die denkbar härtesten und längsten Strafen der Höllenwesen nicht ewig dauern, sondern schliesslich durch eine Wiedergeburt in höheren Höllenregionen oder anderen Existenzformen, je nach dem Karman, endigen oder vielmehr zu einem neuen Kreislauf überleiten.

Dies beständige Geborenwerden und Sterben ist am Rande des Rades dargestellt durch kleine, links und rechts von den Radspeichen befindliche, kelchartige Behälter, aus welchen menschliche Körper hervorkommen, bzw. darin verschwinden.

Diese Behälter tragen die Aufschriften 生 = Geborenwerden und 死 = Sterben. Bei dem Übergang von der Thier- zur Götterwelt ist in den Behältern statt eines Menschen ein Thier, vermuthlich ein Fuchs oder Tanuki, abgebildet.

Zwischen den Speichen des Rades befinden sich die Darstellun-

die Rede, indem die Asura's noch dazu gerechnet werden. Siehe EITEL s. v. „gāti“ [sic]. — Vergl. hierzu die aus dem Pali übersetzte Beschreibung der Pañcagātī bei L. FEER in: Annales du Musée Guimet V, p. 514—529.

1) Vgl. EITEL s. v. Trividya.

gen der obengenannten fünf Gati's oder Existenzformen. Die *Götterwelt* ist versinnbildlicht durch Wolken, Paläste und zwei in den Lüften schwebende Gottheiten (天人 Tennin = Devatâ). Da die eine derselben auf einer Rohrorgel (笙 shō) musiciert, so ist sie vielleicht richtiger als *Karyōbinga* (迦陵頻伽 = Sanskrit: *Kalaviṅka*) zu bezeichnen. — Die *Menschenwelt* ist in vier Bezirke geteilt, welche die Bezeichnungen 北品, 西品, 東品, 南品 tragen. Wahrscheinlich sollen dies die vier um den Berg Meru liegenden Continente sein, denn Aparagodâna (im Westen) ist durch einen Maun, eine Kuh (go) führend, versinnbildlicht. — Die *Prêta's* sind wie gewöhnlich als magere, dickbäuchige Gestalten dargestellt. Überall schlagen ihnen Flammen entgegen, sobald sie Speisen oder Wasser berühren¹⁾. — Die *Hölle* wird repräsentirt durch den an seinem Richtertisch thronenden Yemma (閻魔 = Sanskr. *Yama*) mit seinen Trabanten. Rote, blaue und braune Teufel führen ihm die armen Seelen vor. Links erblickt man den unheimlichen Höllenspiegel²⁾, der die im Leben begangenen Thaten des von einem Teufel herbeigezerrten armen Sünders zeigt. In dem Spiegel erblickt man einen Mann, der soeben einen andern Menschen aus einem Boot in das Wasser gestossen hat. — Zu der Darstellung der *Thierwelt* ist weiter nichts zu bemerken. — Die um das Weltenrad herum abgebildeten Figuren und Scenen, stellen nun allerdings, wie es bei BASTIAN heisst, »mit dem Menschenleben

1) Vgl. die Beschreibung von Maudgalyâyana's Besuch bei seiner verstorbenen, in der Preta-Welt weilenden Mutter: 食未入口化成火炭. »Die (von ihrem Sohn dargebotene) Speise war noch nicht eingegangen in ihren Mund, da verwandelte sie sich in feurige Kohlen«. So bei DE GROOT, in: *Annales du Musée Guimet*, XII, p. 415—416.

2) Der »Klare Glasspiegel«: 淨波梨鏡 jō ha-ri no kagami (HEPBURN, dict. 2d ed. 波梨 ha-ri steht doch wohl für 玻璃 ha-ri). — »Alle lasterhafte Handlungen des menschlichen Geschlechtes erscheinen vor ihm [Jemma] in ihrer hesslichsten Gestalt, und unter den abscheulichsten Umständen, welche vermittelt eines grossen Spiegels recht nach dem Leben vorgestellt werden, der *Sofarino Kagami* oder der Spiegel der Erkenntnisse heisset«. Kämpfer's Beschreibung des Japonischen Reiches, 1749, § 269.

verknüpfte Vorgänge" dar, sind aber genauer zu bezeichnen als die Repräsentationen der zwölf In-nen (因縁 = Sanskrit: *Nidāna*) = »der zwölf Ursachen des Daseins. Das fundamentale Dogma des buddhistischen Gedankenganges: die Verkettung von Ursache und Wirkung in dem ganzen Verlauf des Daseins durch zwölf Glieder hindurch, dessen Verständniss das Rätsel des Lebens löst, indem es die Nichtigkeit des Daseins offenbart und das Gemüth für das Nirvâṇa vorbereitet" ¹⁾.

Zunächst sind rechts unten die Leiden des Daseins durch charakteristische Scenen dargestellt:

惱 *nō* = Sanskrit: *daurmanasyopâyâçâḥ* = Qual und Verzweiflung. (Dargestellt durch einen Mann, der ein widerspänstiges Kameel zügelt.)

苦 *ku* = Sanskrit: *duḥkha* = Unglück, Schmerz. (Dargestellt durch zwei an einen Pfahl gebundene Verbrecher ²⁾, die von einem Mann gezüchtigt werden.)

悲 *hi* = Sanskrit: *parideva* = Wehklagen, Jammer. (Dargestellt durch zwei weinende Menschen.)

憂 *u* = Sanskrit: *çoka* = Kummer. (In ähnlicher Weise dargestellt.)

Gewöhnlich entspricht 悲 *karuṇa* und 惱 *krodha*. In diesem Zusammenhange dürften sie indess kaum anders als oben zu deuten sein. Vgl. dass 22^e Capitel des Lalitavistara.

Es folgen nun die zwölf Nidāna's:

1. 老病死 *rō-byō-shi* = Sanskrit: *jarāmaraṇa* = Alter (Krankheit) und Tod. (Dargestellt durch einen Greis, Kranke und einen Leichenzug) ³⁾.
2. 生 *shō* = Sanskrit: *jāti* = Geburt. (Dargestellt durch eine gebärende Frau.)

1) So bei ERTEL s. v. Nidana [sic.].

2) Wie die Cangue (枷 *kubigase*) am Halse des einen beweist.

3) Der Sarg ist an drei Stellen mit dem 卍 *man-ji* = svastika bezeichnet.

3. 有 *u* = Sanskrit: *bhava* = Dasein. (Dargestellt durch einen vierköpfigen, auf einem Lotosblatt stehenden Brahmâ ¹⁾, denn Brahmâ »ist der Vater aller lebenden Wesen“: 一切衆生之父 ²⁾).
4. 取 *su* = Sanskrit: *upādāna* = Fassen, Greifen nach Objekten um N^o. 5 zu befriedigen ³⁾, Wille zum Leben. (Dargestellt durch einen Mann, der in einem Topfe Wasser geschöpft hat.)
5. 愛 *ai* = Sanskrit: *tṛṣṇā* = Durst, das durch die Wahrnehmung, Empfindung N^o. 6 geweckte Verlangen ⁴⁾. (Dargestellt durch eine Frau, die zwei Kinder auf den Armen trägt).
6. 受 *ju* = Sanskrit: *vedanā* = Empfindung, Wahrnehmung durch die Sinne. (Dargestellt durch einen Mann und eine Frau sowie durch einen hinter einem Wandschirm mit gezogenem Schwert dastehenden Mann.)
7. 觸 *soku* = Sanskrit: *sparga* = Berührung. (Dargestellt durch einen Mann, der eine Frau an der Schulter berührt.)
8. 六處 *roku-so* = Sanskrit: *ṣaḍāyatana* = die sechs Sinne sc. die fünf Sinne und 意 = Sanskrit *manas*, das »Sensorium commune“ ⁵⁾. (Dargestellt durch einen Säugling.)
9. 名色 *myō-shiki* = Sanskrit: *nāmarūpa* = Name und Form. (Dargestellt durch einen Schiffer der ein Boot lenkt.)
10. 識 *shiki* = Sanskrit: *viñāna* = Bewusstsein, »das bei der Zeugung im Mutterleibe embryonisch beginnende Bewusstsein eines neuen Wesens“ ⁶⁾. (Dargestellt durch einen Affen.)
11. 行 *gyō* = Sanskrit (*saṃskārāḥ* oder) *Karman* = das moralische

1) Die Darstellung dieser Gottheit deckt sich vollkommen mit der im Butsu-zō dzu-i gegebenen.

2) Siehe EITEL a. v.

3) Siehe RHYE DAVIDS, Buddhism, 1890, p. 101.

4) EITEL übersetzt: »pure love“.

5) KOEPPEN, Religion des Buddha, 1857, p. 602.

6) *Ibid.*, p. 611.

Facit, die Bilanz zwischen Verdienst und Schuld eines Wesens, welche seine nächste Wiedergeburt bestimmt. (Dargestellt durch ein horizontales, um einen aufrechtstehenden Pfosten drehbares Rad.)

12. 無明 *mu-myō* = Sanskrit: *avidyā* = Unwissenheit, d. h. »der Grundirrtum, dass das Vergängliche für dauernd und das was in Wirklichkeit nicht ist, für wirklich gehalten wird, ... das Urblindwerk und das Urübel, die Endursache aller Dinge" ¹⁾. (Dargestellt durch einen grünen Teufel.)

Mehrere der Illustrationen stimmen anscheinend nicht zu dem darzustellenden Begriff, so z. B. 識, doch verdient dieser Punkt eine besondere Untersuchung, da auch auf einem tibetischen Samsāra-bild ²⁾ Ähnliches vorkommt. Um eine genügende Erklärung zu finden, wird man zunächst auf ältere chinesische und tibetische Vorlagen zurückzugehen haben. Einzelne Darstellungen erklären sich auch aus zu wörtlicher Auffassung des technischen Ausdrucks, so z. B. 愛. — In der Mitte des Samsāra thront ein Buddha mit goldenem Körper, goldenen Gewändern und goldenem Heiligenschein (光明 *Kwō-myō*) ³⁾. Vor ihm: ein Vogel, eine Schlange, ein Schwein, mit den Beischriften: 多貧, 多頓, 多疲, vielleicht = *moha*, *dosha* und *lobha*?

Über dem »grossen Dämon der Unbeständigkeit" schwebt eine weisse Kugel mit der Aufschrift:

涅槃圓淨 = die runde (vollkommene) Reinheit des *Nirvāṇa* ⁴⁾.

1) KOEPPEN, p. 613.

2) GEORGI, alphabetum tibetanum. Aus diesem Werk ist die Darstellung der Nidāna's übernommen, welche sich in FOUCAUX' Übersetzung des Lalitavistara (Annales du Musée Guimet, VI, p. 290) befindet, merkwürdigerweise aber als »le cercle de la transmigration" bezeichnet ist.

3) Oder go-kwō 御光 (so im Butan-zō dzu-i), 後光 (so bei HERBURN, 2d ed.).

4) Eine der Definitionen des Nirvāṇa bei EITEL lautet: 圓滿清淨 »absolutely complete moral purity".

Der bei BASTIAN gebrauchte Vergleich mit einer Wasserblase passt nicht, denn mit der Wasserblase wird nicht das Nirvâṇa, sondern der Anâtman verglichen ¹⁾).

Rechts und links von dieser weissen Kugel stehen in zwei Paaren die folgenden Worte:

能	於	降	汝
竭	此	伏	當
煩	法	生	求
惱	律	死	出
海	中	軍	離
當	常	如	於
盡	修	象	佛
苦	不	摧	教
邊	放	草	勤
際	逸	舍	修

Du solltest streben dich loszulösen ²⁾ und
In Buddha's Lehre dich zu vervollkommen,
Das Heer des Lebens und Todes zu unterwerfen,
Wie ein Elephant eine Grashütte umwirft!

1) ERTÉL, s. v. Trividya: „Anâtma 身如泡沫 bodily existence as unreal as a bubble“. — KOEPPEN, p. 170: „die wahrhafte Erkenntnis, dass der Leib der Wasserblase gleicht“.

2) 出離 ac. von den Leiden des Saṃsāra: 煩惱 *bon-nō* = kleṣa. Eine Definition des Nirvāṇa bei ERTÉL lautet: 出離煩惱 „escape from trouble and vexation i. e. freedom from passion, kleśanirvāṇa“. Weiter unten entspricht 煩惱海 dem jātisaṃsāra. „*Skṛi* *śi* [doch wohl: 生死?] *shutsu-ri suru* = to leave this world where men live and die, and to go to heaven; or no longer to concern one's self about the things of this world“. HEPBURN, dictionary s. v. *shutsu-ri* 出離. Ursprünglich (vgl. die p. 370 citierten Sanskritverse) ist das Verlassen des Hauses (出家 *shukko* = *nish-kramati*) seitens desjenigen gemeint, welcher den Beruf eines religiösen Bettlers (*parivrajaka*) ergriffen hat. S. a. DE GROOT, le code du Mahāyāna en Chine, 1893, p. 207.

Wenn man in den Vorschriften dieser Lehre
Sich beständig vervollkommnet und nicht nachlässt,
Kann man das Meer der Kummernisse und Qualen ausschöpfen und
Vermag die äussersten Leiden zu erschöpfen (überwinden)!

Diese Zeilen sind die Übersetzung der berühmten von BURNOUR
bekannt gemachten und übersetzten Verse:

ârabhadvam nishkrâmata yujyadvam Buddhaçâsane
dhunîta mrtyunaḥ sanyam naḍâgâram iva kuṇjaraḥ.
yo hyasmin dharmavinaye apramattaḥ carishyati
prahâya jâtisaṃsâram duḥkhasyântam karishyati ¹⁾).

1) BURNOUR, Lotus de la bonne loi, 1852, p. 529. B.'s Übersetzung: „Commencez, sortez (de la maison), appliquez-vous à la loi du Bouddha; renversez l'armée de la mort, comme un éléphant renverse une hutte de roseaux. Celui qui marchera sans distraction dans cette discipline de la loi, ayant échappé à la révolution des naissances, mettra un terme à la douleur”.

Nachtrag zu p. 365. Unter *Aparagodâna* giebt ERZL die verschiedenen chinesischen Transcriptionen dieses Wortes, lässt aber zufälligerweise die gewöhnlich von ihm hinzugefügte chinesische Paraphrase fort und sagt statt dessen: explained in Chinese texts as „the continent in the West (*apara*) where the people use cattle (*go*) in place of money (*dâna*)”. In einem Werke, betitelt 永代大雜書 萬曆大成 *Yei-tai dai zassho ban-reki dai-sei*, befindet sich eine Darstellung des Samera, auf welcher der westliche Continent genannt wird:

westliche Kuh - Geschenk - Insel
西 牛 賀 州
sai giu - ga shu
= *apara - go - dâna - dvîpa*.

VARIÉTÉS.

LISTE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES EN EXTRÊME-ORIENT.

PAR

HENRI LEDUC.

Indo-Chine Française.

SAIGON. — *Le Cochinchinois*. Journal Républicain. Organe des Intérêts Politiques, Commerciaux, Industriels et Agricoles de Cochinchine. Paraissant le Mardi. Fondé en 1888.

Le Courrier Saigonais. Organe des Intérêts Agricoles, Commerciaux et Industriels de l'Indo-Chine. Paraissant le Mardi. Fondé en 1892.

HANOI. — *L'Avenir du Tonkin*.

L'Indépendance Tonkinoise. Journal paraissant 3 fois par semaine.

大南同文日報 Journal en langue annamite, publié sous la Direction de la Résidence Supérieure. Fondé en 1891.

HAIPHONG. — *Le Courrier d'Haiphong* **海防捷報新聞** Journal bi-hebdomadaire.

Le Journal Annamite. Journal en langue annamite, paraissant une fois par semaine.

Le Réveil. Ce journal n'a pas encore paru, je crois, mais est annoncé dans les derniers journaux du Tonkin.

Hong-Kong.

Hong-Kong Daily Press, Journal du matin.

Chung ngoi San Po, Journal Chinois paraissant le matin.

China Overland Trade Report. Paraissant tous les 15 jours.

Hong-Kong Telegraph.

China Mail. Paraissant tous les soirs, sauf le Dimanche.

Overland China Mail. Journal hebdomadaire.

Chinese Mail. Journal quotidien.

China Review. Tous les deux mois.

O Extremo Oriente. Journal hebdomadaire.

O Hong-Kong Alegre. Journal hebdomadaire.

Government Gazette. Paraissant tous les Samedis.

Chine.

AMOY. — *Amoy Gazette and Shipping Report*. Journal paraissant tous les jours.

FOU-TCHEOU. — *Foochow Daily Echo*.

PEKING. — *Journal of the Peking Oriental Society*.

SHANGHAI. — *North China Daily News*.

North China Herald and Supreme Court and Consular Gazette. — Journal hebdomadaire.

Shanghai Mercury. — Journal du Soir.

Celestial Empire. — Journal hebdomadaire.

Shanghai Courier. — Journal du matin.

Temperance Union Weekly Newspaper 戒酒新聞紙 Journal hebdomadaire.

Le *Hou Pao* 滬報 Journal Chinois paraissant tous les jours.

Le *Shen Pao* 申報 Journal Chinois paraissant tous les jours.

Le 益聞錄 *I Ouen lou.* Journal Chinois publié par la mission des Jésuites à Sicawei.

The Chinese Recorder and Missionary Journal, Chinese Illustrated News, Child's Paper, Messenger, Review of the Times, Missionary Review, American Presbyterian Mission Press.

Dans le courant de l'année 1886, un journal français a paru à Shanghai, sous la direction de M. Salabelle.

TIENTSIN. — *Chinese Times.* Ce journal a paru de la fin de l'année 1886 au mois de mai 1891.

Le *Shih Pao* 時報 Journal Chinois paraissant tous les jours. Ce journal avait cessé de paraître en même temps que le «*Chinese Times*». Il est depuis quelques mois réédité dans les mêmes conditions.

Corée.

The Korean Repository. Address Publisher, Séoul, Korea.

Japon.

Revue Française du Japon 佛文雜誌 publiée sous le patronage de la Société de la Langue française.

Au Wa futsu Koritsu gakkō.
N° 16, 6^e rue, Tujimi-cho, Kojimachi ku. Tokyo.

KOBE. — *Hyogo News.*

YOKOHAMA. — *Japan Gazette, Japan Directory, Japan Herald, Japan Mail.*

Manille.

Annales de Agricultura. Revue paraissant tous les 15 jours.

Nueva Imprenta.

Mercantile Review.

El Comercio.

La Oceania Española. Journal quotidien.

La Opinion. Journal quotidien.

Revista Catolica de Filipinas. Paraissant une fois par semaine.

El jaro juridico.

El Siglo XIX.

Iloilo.

El Porvenir de Bisayas. Journal bi-hebdomadaire.

Bangkok.

Bangkok Times. Journal bi-hebdomadaire.

Siam Mercantile Gazette. Journal hebdomadaire.

Sarawak.

Sarawak Gazette.

Singapore.

Singapore Free Press & Mercantile Advertiser (Journal quotidien).

Straits Times. Journal quotidien.

Weekly Straits Times.

Lat Pan. Journal Chinois paraissant tous les jours.

Penang.

Pinang Gazette.

CHRONIQUE.

ANNAM.

L'Eclair, du dimanche 11 juin 1893, nous donne quelques renseignements intéressants sur l'ex-roi d'Annam, Ham-N'Ghi, interné en Algérie, en ce moment en visite à Paris :

L'ex-roi d'Annam, Ham-N'Ghi, fait son petit tour de France. De Paris, où il réside en ce moment, il se rendra à Vichy, puis au Mont-Dore, visitera ensuite Bordeaux, les Landes et les Pyrénées, pour revenir enfin en Algérie après une courte station à Cannes, Nice, Menton et Monaco.

Nous n'avons pas voulu laisser d'Alger le jeune prince partir sans charger notre correspondant d'aller lui demander ses impressions.

En son temps, Ham-N'Ghi nous donna, dans son pays, pas mal de fil à retordre. Batailleur audacieux, aventurier intrépide, il commandait aux bandes de brigands qui peuplent les montagnes de l'Annam. Il était partout et nulle part ; impossible de mettre la main dessus. Enfin, un jour, grâce à la trahison de l'un des siens, on put le ligotter, le ficeler comme un saucisson, l'envoyer à Saïgon et l'expédier en Algérie.

Il y arriva le 15 janvier 1889, avec un cuisinier, deux domestiques et un interprète annamite, également saucissonnés. Le tout débarqua en parfaite santé et fut interné provisoirement à l'hôtel de la Régence, au centre d'Alger.

Quelques semaines après, M. le baron de Vialar, commandant militaire attaché aux affaires indigènes du gouvernement général, louait, pour le roi et sa suite, une charmante villa, dite « villa des Pins ».

Elle est située dans un joli chemin couvert conduisant d'El-Biar à Mustapha-Supérieur, encadrée de pins maritimes, d'eucalyptus, d'orangers, de cédratiers, d'oliviers. La maison est modeste, mais les jardins qui l'entourent sont superbes, parfaitement entretenus, admirablement plantés d'arbustes odoriférants. C'est dans cette villa que descendit M. Jules Ferry lors de son voyage en Algérie pendant l'automne de 1889.

La veille du départ de Ham-N'Ghi, notre correspondant s'est donc rendu à

à cette villa pittoresque, par une très chaude après-midi, sous un ciel siroconneux très favorable aux sauterelles.

Tout d'abord, un jardinier espagnol déclare que le roi n'y est pas: — «Il n'y est jamais et ne reçoit personne.»

Nous insistons, nous tirons de notre poche une permission en règle du gouvernement général. L'Espagnol daigne faire appeler l'interprète, un petit bonhomme pain d'épice, favori de S. M., qui se confond en excuses et daigne nous introduire dans une petite salle toute garnie de plantes grasses et de mauvaises toiles algériennes.

L'interprète, après nous avoir donné un siège, sort de l'appartement.

Il revient bientôt, précédant Sa Majesté. Le «roy» est très pain d'épice, tout comme son interprète: il est grand — un mètre soixante-sept, nous dit-il, non sans une pointe d'orgueil — il a les traits beaucoup plus fins et les ongles beaucoup plus longs que son favori. Son costume consiste en une tunique de soie noire, une culotte de soie bleue, des bas de soie noire et des escarpins; sur la tête, il porte un turban blanc, bizarrement enroulé.

Sa Majesté s'assied sur un mignon tabouret et l'interview commence.

Ce n'est pas drôle d'interviewer un roi annamite, même quand celui-ci est pourvu d'un interprète. Lui a-t-on donné ordre de se taire ou lui déplaît-il de parler? Tout ce que je puis affirmer, c'est que Ham-N'Ghi n'est pas bavard et qu'il ne répond que par monosyllabes, parfois incompréhensibles.

Nous comprenons cependant que le «Roy» s'ennuie en Algérie et qu'il n'est pas du tout fâché d'aller se promener en France — aux frais des contribuables.

L'interprète, sur l'ordre de Ham-N'Ghi, nous donne quelques renseignements sur la vie du royal prisonnier.

Autrefois, du temps de M. Tirman, le prince passait la plus grande partie de ses journées dans un petit cabaret d'El-Biar, le «Café des Messageries».

Là, l'ancien roi des montagnes annamites jouait tout bêtement à la manille aux enchères (!) avec un ancien capitaine de chasseurs d'Afrique, un professeur du lycée de Ben-Aknoum, et un tonnelier de l'endroit.

Mais les journaux d'Alger — qui n'ont vraiment pas grand'chose à faire — blaguèrent le roitelet au sujet de sa manie de la manille, et le gouvernement général, pour couper court à tous les racontars d'un goût douteux, interdit au prisonnier le café d'El-Biar.

Ham-N'Ghi obéit, mais ce fut pour lui un crève-cœur. Et depuis ce temps, nous dit l'interprète, il a perdu toute gaieté.

Cependant, pour chasser les idées noires, le roi se mit à faire de la gymnastique. Il est même devenu très agile; un professeur du club gymnastique d'Alger vient, deux fois par semaine, lui donner des leçons et se déclare très satisfait de son élève.

Ham-N'Ghi est également de première force en vélocipédie; il fait de longues

courses, tellement longues parfois, que le gouvernement général l'a fait avertir de ne pas s'absenter d'El-Biar sans autorisation.

Enfin, le roi plastronne convenablement l'excellent capitaine Carnos, gratte agréablement de la guitare et badigeonne affreusement. Il nous présente une des toiles qu'il a finie le matin même. Nous croyons de notre devoir de complimenter Sa Majesté, mais en à *parte*....

Son âge? Il ne le sait pas lui-même. Il paraît environ trente ans; il est très vif, il a le regard mobile et l'air extraordinairement intelligent.

Ham-N'Ghi aime les Français, mais il conserve une vieille dent contre le gouvernement qui l'a détroné et déporté.

— Retourneriez-vous en Annam, si le gouvernement vous y autorisait? lui demandons-nous.

— Jamais, quoique là-bas j'aie laissé des êtres chers.

— Alors, pourquoi refuseriez-vous?

— Parce que «l'étranger» occupe mon pays. Je suis roi d'Annam; je ne serais jamais sujet français.

— Quelle est votre opinion sur les dernières affaires de Siam?

— Je les connais peu, mais je puis vous assurer que les Siamois, poussés par les Anglais, feront tout leur possible pour susciter des désagréments à la France. Les Siamois, comme les Chinois, ne sont que des «escarpes» (*sic*).

— Avez-vous souvent des nouvelles de votre pays?

— Seulement par les officiers qui en reviennent. Je les reçois toujours avec le plus grand plaisir....

Ham-N'Ghi touche du gouvernement français trente mille francs par an.

ASIE RUSSIE.

A la Séance de la Société de Géographie de Paris du Vendredi 19 Mai 1893, le général russe Venukoff signale à la Société l'exposition qui vient d'avoir lieu, au mois d'avril, à Saint-Petersbourg, comprenant les travaux exécutés en 1892 par les officiers de l'état-major, les topographes et les employés civils du ministère de la guerre.

Parmi ces travaux, mentionnons: 1^o une carte en relief d'une partie du Turkestan russe, faite par M. Baranoff et représentant le pays entre les méridiens de Samarkande et de Kachgar, notamment une partie de la province de Syr-Daria, avec Tachkend, le Ferghana et les Pamirs; 2^o une série de cartes représentant la Russie au point de vue de l'intendance militaire, savoir: la distribution des magasins d'approvisionnement, le rendement moyen du blé dans les diverses provinces, etc.; 3^o les travaux topographiques exécutés avec une grande précision en Tauride, dans le Caucase occidental, au Daghestan et dans la Transcaucasie, etc.

Le même correspondant annonce que, ce printemps, on a envoyé un corps de trente-cinq géodésiens et topographes, accompagnés de plusieurs escortes, pour étudier la région comprise entre la pointe occidentale du lac Baïkal et la jonction de l'Amour et de l'Ossouri. Cette étude, nécessitée par le passage du chemin de fer, consistera en un levé topographique d'une bande de terrain de 40 kilomètres de largeur et de 2,500 kilomètres de longueur, et cela souvent à travers des montagnes et des forêts, où il n'existe pas de sentier. Ce travail, tout considérable qu'il est, devra être terminé au commencement de l'automne 1893.

La *Gazette d'Iakoutsk* (Sibérie) décrit une coutume barbare des Tchouktchis qui semble devoir résister longtemps à tous les efforts de l'administration russe et des missionnaires orthodoxes.

Il s'agit du sacrifice des vieillards et des malades qui, privés de la joie de vivre, résolvent d'en finir avec l'existence terrestre, de rejoindre leurs parents morts et d'aller grossir le nombre des esprits bienfaisants.

Le Tchouktchi décidé à mourir prévient aussitôt ses parents, ses voisins et ses plus proches parents. La nouvelle se répand dans le cercle des amis, et bientôt tous se rendent chez lui pour le supplier de renoncer à son dessein. Prières, objurgations, plaintes et pleurs ne peuvent entamer la volonté du fanatique, qui fait valoir toutes ses raisons, parle de la vie future, des morts qui lui apparaissent dans son sommeil et même dans ses veilles, l'appelant à eux.

Les amis, le voyant dans ces dispositions, s'éloignent alors pour faire les préparatifs d'usage. Au bout de dix à quinze jours, ils reviennent à la hutte du Tchouktchi, chargés des vêtements mortuaires blancs et des armes qui lui serviront dans l'autre monde à combattre les mauvais esprits et à chasser le renne.

Après la toilette, le Tchouktchi se retire dans un angle de la hutte. Son plus proche parent se place à ses côtés, tenant à la main l'instrument du sacrifice, le couteau, la pique ou la corde.

Si le Tchouktchi a choisi le couteau, deux de ses amis le maintiennent sous les bras et par les poings, et, au signal qu'il donne lui-même, l'immolateur lui plonge l'arme dans la poitrine.

S'il doit mourir par la pique, deux de ses amis maintiennent l'arme en arrêt, et deux autres le jettent sur la pointe.

Pour la strangulation, on passe la corde autour du cou, et les sacrificateurs tirent à eux en sens contraire jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Les assistants s'approchent alors du cadavre, se rougissent le visage et les mains de son sang et le portent sur un traîneau attelé de rennes qui le transporte au lieu des funérailles.

Arrivés à destination, les Tchouktchis égorgent les rennes, dépouillent le mort de ses vêtements, les mettent en pièces, placent le cadavre sur un bûcher.

Pendant toute la durée de l'incinération, les assistants adressent leurs prières au bienheureux et le supplient de veiller sur eux et sur les leurs.

Ces horribles pratiques, ajoute la *Gazette d'Iakoutsk*, se font aujourd'hui avec la même ponctualité que dans les temps anciens. Les Ioukatchis, les Lamoutes et les Russes, conviés à ces sacrifices, y participent souvent, bien qu'il n'y ait pas d'exemple qu'un des leurs ait pris le même chemin pour se rendre dans l'autre monde.

BELGIQUE.

Les Mémoires de l'Académie de Bruxelles contiennent un travail de notre collaborateur, **W. Bang-Kaup**, sur les langues ouraloaltaïques et l'importance de leur étude pour les langues indogermaniques. Nous en parlerons ailleurs.

BIRMANIE.

Nous lisons dans le *Temps* du 5 Avril 1893 :

«Le *North-China Daily News* nous apporte quelques informations sur les négociations actuellement engagées à Londres entre la Chine et l'Angleterre, en vue de la délimitation de la frontière sino-birmane.

Si nous en croyons l'important journal de Shang-hai, dont les renseignements ont tout l'air de provenir d'une source officielle, la Chine essaierait en ce moment de faire revivre ses anciennes prétentions de 1886, qui ne tendraient à rien moins qu'à l'absorption de tout le pays shan ou laotien situé à l'est de la Salouen.

Ces exigences avaient, du reste, été, en 1886, admises par lord Rosebery qui accordait en outre au marquis Tseng la libre navigation de l'Iraouaddy pour les navires chinois, à charge seulement pour la Chine d'ouvrir au commerce britannique un port au nord de Bhamo, entre les rivières Taping et Bolé.

Mais l'ambitieux marquis ne s'était pas tenu satisfait de ces concessions, si importantes qu'elles fussent. Mal lui en prit; car, tandis que les négociations traînaient en longueur à Londres, le chargé d'affaires britannique à Pékin, M. O'Connor, aujourd'hui ministre, traitait directement avec le Tsoung-li-Yamen et ses pourparlers aboutissaient à la convention du 24 juillet 1886.

L'article 1^{er} de cette convention est ainsi rédigé :

«La Birmanie ayant accoutumé d'envoyer des missions décennales pour offrir des objets empruntés à la production locale, l'Angleterre concède que l'autorité suprême en Birmanie continuera à envoyer les missions décennales habituelles, les membres des missions devant être de race birmane.»

L'article 2 stipule ce qui suit :

«La Chine concède que, dans toutes les matières quelles qu'elles soient touchant à l'autorité et à la domination que l'Angleterre exerce actuellement en Birmanie, l'Angleterre sera libre de faire tout ce qu'elle jugera propre et convenable».

On le voit : si l'article 1^{er} admet, en somme, que la Birmanie continuera à reconnaître la suzeraineté du Fils du Ciel, l'article 2 stipule que cette suzeraineté sera purement imaginaire et illusoire.

Plus pratique que les ministres du Tsoung-li-Yamen, le marquis Tseng, dans ses négociations avec lord Rosebery, n'avait pas insisté sur la question de suzeraineté ; mais il avait, en revanche, réussi à obtenir pour son pays de larges avantages territoriaux, commerciaux et politiques. Tout cela fut abandonné, à cette époque, pour cette puérile satisfaction de la reconnaissance par l'Angleterre d'une vassalité imaginaire.

Le fait est remarquable, en ce qu'il met bien en lumière les curieuses préoccupations qui dominent le gouvernement de Pékin, préoccupations qui ont trop souvent pour résultat de l'aveugler sur ses intérêts réels et de lui faire sacrifier pour de vaines satisfactions d'amour-propre de sérieux avantages matériels et le souci de son véritable prestige.

Aujourd'hui, la Chine voudrait revenir au projet Tseng de 1886 ; mais il n'est pas probable que l'Angleterre, qui vient déjà de faire au Tsoung-li-Yamen une très grande concession dans l'affaire de l'audience impériale, soit disposée, à moins des plus sérieuses compensations, à céder aux vœux des négociateurs chinois.

Quoi qu'il en soit, la France qui a le droit et le devoir de surveiller d'un œil jaloux tout ce qui se passe en Indo-Chine, et pour laquelle la rive gauche du Mékong ne saurait être évidemment qu'un *minimum de prétentions*, ne peut rester indifférente aux négociations actuellement pendantes entre la Chine et l'Angleterre, et nous voulons croire que le quai d'Orsay donne à ces négociations toute l'attention qu'elles méritent».

M. Lorgeou, Chancelier du Consulat de France à Bangkok, est nommé Consul à Rangoon.

CHINE.

Nous lisons dans le *Journal des Débats* :

«Dans le courant de l'année dernière, le gouvernement chinois avait demandé à sir Robert Hart, directeur général des douanes maritimes, de préparer un travail sur l'établissement d'un service postal pour la transmission des correspondances et des petits colis, à destination des différentes provinces de Chine et de tous les pays du monde.

Ce travail a été récemment soumis au Tsong-li-Yamen qui, après examen, l'a fait parvenir au Trône avec un rapport favorable.

L'empereur vient de charger sir Robert Hart de l'organisation complète de ce service, qui formera une nouvelle branche de l'administration déjà si importante des douanes.

Cette décision a été accueillie avec grande faveur, car elle répond à un besoin très urgent du commerce.

Il n'existe pas, en effet, en Chine, de service postal relevant du gouvernement.

Les dépêches officielles sont portées par des courriers spéciaux dépendant du ministère de la guerre.

Ces courriers sont à cheval et ne parcourent pas plus de 20 à 25 lieues par jour, sauf dans les cas urgents où ils peuvent franchir jusqu'à 60 lieues en vingt-quatre heures.

Un ami du général Tcheng-Ki-Tong adresse à son sujet les renseignements suivants au *Gaulois*:

Tcheng-Ki-Tong est réhabilité. C'est un fait déjà ancien. Il a repris son grade de Tsong-Ping, général de brigade. C'est tout. A ce titre, qui lui confère le bouton de corail de second rang, ne s'ajoutent nul cordon, nulle plaque d'officier de la Légion d'honneur en Chine. Quant au bouton de cristal, il n'est porté que par les petits mandarins de rien du tout, les « mandarinots » comme on les appelle là-bas, et il en pleut.

Depuis plus d'un an, mon ami pressentait qu'il devait rentrer en grâce.

Sa confiance était extrême et dans une lettre qu'il m'adressait de Tien-Tsin à Chang-Hai, il terminait par ces mots: « J'espère qu'il y a des juges à Pékin. »

Quant à sa captivité, elle fut plus fictive que réelle. Prisonnier sur parole, il restait interné dans sa propre maison de Fou-Tcheou, ayant pour compagnes de captivité sa femme et sa nièce.

En novembre 1891, il était appelé à Tien-Tsin par ordre du vice-roi Li-Hong-Tchang, qui l'installait dans une des chambres de l'Amirauté sise sur le territoire de la concession française.

Sans être au secret, Tcheng-Ki-Tong n'avait pas sa pleine liberté. Il ne lui était point permis de communiquer avec les Européens de Tien-Tsin. Mais on ne tarda pas à tempérer cette rigueur. D'autre part, le prisonnier, par persuasion, correspondait avec ses amis. Les nombreuses correspondances que je reçus de lui sont la preuve de ce que j'atteste.

Une de ces dernières est intéressante parce qu'elle établit le grade qui lui fut enlevé et l'équivalence européenne qu'il représentait. C'est ce grade qu'essayait de réduire son ancien chef, le ministre plénipotentiaire de Chine à Paris et à Londres, S. E. Sieh, et que vient de lui rendre un décret impérial:

« Ma précédente lettre à vous adressée ayant déjà relevé tous les points des ignobles accusations contenues dans l'article de l'interprète Ou-Tsong-Line, je n'ai pas à y revenir. Je ne veux aujourd'hui, vous faire remarquer qu'une seule chose, la question de mon titre.

« En 1884, j'ai été promu par décret impérial au titre de Tsong-Ping (général de brigade) et j'ai reçu une dépêche officielle de S. Exc. Hsü, notre ministre actuel à Berlin, me donnant copie de ce décret.

« Dans la hiérarchie militaire de mon pays, il n'y a qu'un titre au-dessus de celui de Tsong-Ping. Comment établir alors son équivalence? Général de brigade ou lieutenant-colonel! Je prie les sinologues de résoudre.

« Nous ne sommes pas organisés comme la Suisse pour n'avoir que les colonels comme plus haut grade dans l'armée.

« Il y a deux ans, un protégé de M. Sieh, M. de S. . . . , ayant obtenu de notre gouvernement le titre de Tsong-Ping, une lettre du ministre français des affaires étrangères lui a annoncé qu'il était promu au grade de général de brigade par Sa Majesté l'empereur de Chine.

« En me diminuant de deux grades, le ministre Sieh diminue également la valeur de notre armée: nos généraux de brigade n'égalent que les lieutenants-colonels européens.

« Je me demande ce que peut bien valoir un ministre plénipotentiaire chinois, en faisant la même diminution.

« Dans tous les cas, général de brigade ou lieutenant-colonel, je prie Son Excellence d'avoir égard pour un soldat qui n'a pas acheté son grade comme son ancien chef.

« Celui-ci n'a qu'une excuse: il est aveuglé par sa haine. Mais j'en suis désolé pour lui et pour mon pays. — Bien cordialement à vous.

» TCHENG-KI-TONG. »

Un nouveau placard du Hou-Nan.

On se rappelle qu'il fut fortement question, l'année dernière, après les désordres dont la vallée du Yang-Tse avait été le théâtre, et qui avaient été en partie provoqués par les placards antieuropéens issus du Hou-Nan, de faire une démonstration collective des puissances et de demander l'ouverture au commerce européen du port de Yo-Tcheou, sur le lac TOUNG-TING. Le projet causa d'abord un effroi salutaire dans le public chinois, surtout dans la province du Hou-Nan, qui se vante d'avoir repoussé, jusqu'ici, toute « invasion des barbares ». Mais les menaces des puissances s'étant trouvées vaines, les Chinois ne manquèrent pas d'attribuer leur abstention à la crainte, et de se vanter très haut d'avoir mis en fuite, une fois de plus, les « diables étrangers ».

Le curieux placard suivant, affiché sur les murs de Tchang-Cha, capitale

du Hou-Nan, donne un échantillon des fables ridicules qui circulent dans le public et qui y trouvent — est-il besoin de le dire? — la plus entière créance:

«On vient de recevoir ici, dit l'auteur du placard, des nouvelles des canonnières construites dans le Hou-Pei, pour la protection des maisons de commerce étrangères. Les bateaux construits l'an dernier n'étaient pas des bateaux automatiques (c'est-à-dire à vapeur). Cette année, on en a construit quarante nouveaux, munis de roues et marchant par eux-mêmes. Plusieurs centaines d'hommes robustes avaient été engagés pour les monter et parer à toutes les éventualités. Brusquement, le ciel s'obscurcit, et l'on put contempler une monstrueuse apparition qui ressemblait à un îlot au milieu des flots. Tous les hommes furent grandement alarmés; ils coururent à leurs canons et firent feu. L'apparition, voyant le feu des canons, fit un bond violent. Les vagues se soulevèrent jusqu'au ciel et tous les navires furent détruits. Le Ciel manifeste ainsi sa volonté de ne pas endurer les diables (c'est-à-dire les étrangers).»

Moralité dédiée aux diplomates européens en Chine: Ne protégez jamais de menaces si vous n'êtes pas parfaitement décidés à les mettre à exécution, car on n'oubliera pas vos menaces et on ne vous saura jamais gré de votre modération qu'on attribuera à la crainte ou à l'impuissance!...

Nous lisons dans le *Temps*, du 25 mai 1893:

M. de Brandt, ministre d'Allemagne en Chine et, depuis de longues années, doyen du corps diplomatique de Pékin, vient de quitter son poste et va prendre sa retraite. Il a été reçu par l'empereur de Chine en audience de congé, au Tcheng-Kouang-Tien, la salle en dehors du palais où avait déjà été reçu M. O'Connor, ministre britannique. L'audience s'est passée sans incident.

A son passage à Tien-Tsin, l'ancien doyen a été fêté par la colonie allemande de cette ville dans un banquet, auquel assistait aussi le vice-roi Li-Hung-Tchang, qui, par l'intermédiaire de son interprète, M. Lo-Feng-Lo, a porté dans les termes suivants la santé de M. Brandt:

«Excellence, Messieurs,

«J'ai été très heureux d'accepter l'invitation des résidents allemands de Tien-Tsin et d'assister au banquet qu'ils offrent à un diplomate qui, dans le cours de sa longue et laborieuse carrière dans ce coin du monde, s'est acquis les plus justes titres à cette manifestation exceptionnelle, de la part non seulement de ceux pour lesquels il a travaillé, mais aussi de ceux avec qui il a eu à traiter. Je vous félicite, messieurs, du sentiment qui a inspiré la préparation de cette solennité, destinée à marquer combien vous appréciez l'admirable manière dont S. E. M. de Brandt a représenté l'empire allemand et défendu les intérêts de ses nationaux au Japon et en Chine. C'est là la signification de cette réunion, à la veille du départ de Son Excellence pour sa patrie, et je

crois de mon devoir d'exprimer ici les sentiments qui animent le gouvernement chinois et ceux que j'éprouve personnellement en cette mémorable circonstance.

M. de Brandt a été accrédité auprès de la cour de Pékin, pendant dix-huit ans, et a fait beaucoup durant cette période pour maintenir les bonnes relations entre les deux grands empires. C'est, en effet, à sa diplomatie, à son tact, à sa droiture qu'est principalement due la parfaite harmonie existant aujourd'hui entre la Chine et l'Allemagne. Ayant eu de fréquentes négociations à conduire avec Son Excellence, je ne serais pas véridique si je disais qu'elles se sont toujours poursuivies dans un calme parfait; mais je puis affirmer que, les orages nés du choc d'intérêts opposés une fois calmés, nous nous retrouvions toujours amis, grâce à la grande somme de droiture et de bon sens que M. de Brandt apportait dans les débats.

En outre, Son Excellence a donné, en plus d'une occasion, à la Chine des conseils précieux et par là rendu à ce pays d'importants services, qui ne seront pas oubliés. Personnellement, j'ai été en tout temps heureux de me rencontrer avec Son Excellence, parce que son esprit étincelant et sa prompte répartie ont toujours été pour moi une source d'intérêt et d'instruction.

Tout en espérant que le départ de M. de Brandt ne marquera aucun changement dans la ligne de conduite qu'il a tracée avec tant de succès, je ne puis pourtant envisager ce départ sans regrets, parce que je le considère comme une perte à la fois pour l'Allemagne et pour la Chine. Quoi qu'il en soit, j'espère que la carrière de M. de Brandt n'est pas définitivement close et qu'il sera encore appelé à faire profiter son pays du fruit de son expérience et à donner à la Chine des preuves nouvelles d'intérêt et d'amitié, si éloigné qu'il soit du théâtre sur lequel il a joué un rôle si prépondérant durant l'une des plus grandes époques de l'histoire et de la gloire de l'Allemagne.

Comme je ne puis raisonnablement m'attendre à avoir encore la bonne fortune de me rencontrer avec Son Excellence, comme beaucoup d'entre vous peuvent espérer le faire, je suis particulièrement ému par cette manifestation, et c'est avec ferveur que je lui souhaite, en lui disant adieu, une provision de vie, de travail, d'honneurs et de félicité. Vous comprendrez, j'en suis sûr, et vous partagerez (par des motifs différents peut-être) les sentiments qui m'animent en portant ce toast d'adieu à M. de Brandt, et je vous demande de vous y associer.

A ce toast; accueilli par des acclamations répétées, M. de Brandt a répondu par un éloge bien senti du vice-roi, dont il a porté à son tour la santé.

D'autre part nous apprenons que M. von Brandt a épousé Miss Heard, à Séoul, Corée, le 15 avril 1893; il a été reçu en audience le 16 par le roi de Corée.

La ligne télégraphique qui doit joindre la Chine à la Kachgarie a été poussée l'année dernière de Lan-tcheou, capitale du Kan-sou, à Tourfan; elle va être continuée, à l'ouest d'une part jusqu'à Kachgar, au nord de l'autre jusqu'à Ouroumtsi. On pense que la ligne sera terminée en février 1894.

Nous regrettons vivement d'apprendre que par suite du mauvais état de sa santé, le R. P. Heude, S. J., de la mission du Kiang-nan, bien connu par ses remarquables recherches sur la faune de la Chine, vient d'être obligé de prendre un repos forcé aux îles Philippines.

FRANCE.

Nous apprenons que Sieh Ta-jen, ministre de Chine à Paris et à Londres, arrivant à la fin de l'exercice de ses fonctions, sera remplacé à l'automne par Hou Youen-mei, chargé des fonctions de trésorier de la province du Kouang-si.

Dans la séance de l'Académie des Sciences du 12 Juin, M. Duchartre analyse une note de M. Dournet-Adamson sur le *Polygonum Sakhalinense* envisagé au point de vue de l'alimentation du bétail. Cette polygonée vivace, originaire de l'île Sakhaline (île russe située entre la mer d'Okhotsk et la mer du Japon), a été introduite dans les jardins à titre ornemental. M. Dournet-Adamson la cultive depuis longtemps dans son parc, à Baleine (Allier); mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'il en a reconnu les grands avantages comme plante fourragère. Chaque pied de cette plante, obtenu en mettant en terre un bout de racine, occupe rapidement une surface de 1 mètre carré; dès la première année, le *Polygonum* donne deux coupes de fourrage et trois à partir de la troisième. Le poids de la récolte par mètre carré varie de 20 à 40 kilogr. Si, conclut M. Dournet-Adamson, chaque domaine eût possédé cette année un hectare de terrain consacré à ce *Polygonum*, la disette de fourrage vert y serait passée inaperçue pendant la période effroyablement sèche que nous venons de traverser.

Le prix «Stanislas Julien» a été accordé cette année à M. A. Terrien de Lacouperie pour son ouvrage «Catalogue of Chinese Coins in the British Museum».

SIAM.

La *Politique coloniale* publie, le 11 Juin 1893, les renseignements suivants sur la composition des forces militaires dont disposerait le Siam en cas d'un conflit armé:

D'après les états officiels, l'armée siamoise comprendrait:

1°. La garde royale, consistant en 1 escadron de cavalerie, 2 bataillons d'infanterie, 1 compagnie de sapeurs artificiers.

2°. La garde du palais: 2 bataillons d'infanterie.

3°. Le corps des éléphants royaux.

4°. L'infanterie royale: 3 bataillons à 4 compagnies.

5°. 1 escadron de cavalerie, 1 brigade d'artillerie.

6°. La marine royale, forte d'environ 2,000 hommes, à bord des yachts et des canonnières du roi.

Le chef de l'armée est le prince Devang-Wonsee, frère du roi (de père et de mère).

L'état-major comprend 1 lieutenant-général, 1 général de brigade, 1 colonel, chef d'état-major, et 10 officiers.

La garde est commandée par un général de brigade.

L'escadron compte 180 chevaux australiens en mauvais état, dont 100 au plus valides pour fournir une escorte.

L'artillerie royale se compose de petits canons de bronze, trainés par un cheval et espacés de place en place à chaque sortie du roi.

Un Européen, M. Beresford sert de professeur d'équitation.

Le corps des éléphants royaux comprend 5 éléphants gris, monnaie de l'antique éléphant blanc, parfaitement dressés pour la guerre et qui servent à porter le roi et les princes dans les grandes cérémonies.

Le chiffre officiel des effectifs est de 10,000 hommes; mais, en dehors de la capitale, qui a une garnison d'environ 2,500 à 3,000 hommes, c'est tout au plus si quelques compagnies sont disséminées du côté de Luang-Prabang et du Mékong. Elles n'ont que de vieux fusils.

L'approvisionnement d'armes comprenait, avant les derniers envois faits de Vienne, 10,000 fusils Mannlicher, de petit calibre, avec un chargeur de 6 cartouches.

L'artillerie se compose de quelques batteries de vieux canons de campagne qu'on n'a jamais tirés.

En fait de fortifications, il existe deux batteries à Packnam, à l'entrée du Ménam; les prétendues murailles de Petriew, de Pekin et de Siemreap ne sont que des murs de terre.

Le chef de la marine est le commodore de Richelieu.

Les yachts et les canonnières sont commandés par des officiers anglais ou étrangers. La flotte, toutefois, n'a jamais pu prendre la haute mer.

C'est, cependant, ce que les forces militaires du Siam présentent de plus sérieux, ou de moins misérable.

NÉCROLOGIE.

TCHONG-HEOU.

Ce personnage portait en chinois les noms de **Wing-yen Tchong-heou**, **完顏崇厚**, ce qui indique suffisamment qu'il était un descendant de la Dynastie des Kin **金** ou Niu-Tchen **女真**. Il était né en 1824 et mourut au mois d'Avril 1893. Il avait 69 ans.

A l'âge de 22 ans, il avait acquis ses grades littéraires, grâce à une excellente éducation transmise par plusieurs générations d'hommes d'État que comptait sa famille. En 1848, il fut nommé magistrat à Kie-tcheou, dans la province du Kan-Sou **塔州甘肅**, où il acquit la sympathie de ses administrés par sa bienveillance et son intégrité. Nommé Tao-tai **清河道** de la province de Tchéli, en 1854, il fut plus tard adjoint au prince mongol Sang-kolin-tsing **僧格林沁**, pour combattre l'insurrection des Tai-Ping, qui avait en 1857 poussé une pointe dans le nord de la Chine.

Pendant les deux expéditions anglo-françaises en 1858 et 1860, Tchong-heou se trouvait à côté du prince mongol sus-dit, en qualité de Commissaire Impérial et Vice-roi du Pé Tchéli par interim. Il prit une part très active aux négociations du Traité de 1860. Devenu conseiller intime du Prince Kong, il fut nommé Commissaire Impérial des trois ports maritimes du Nord de la Chine, avec résidence à Tientsin. C'est à cette résidence qu'il avait été chargé de signer huit traités avec les puissances qui étaient venues à la suite de la France et de l'Angleterre.

Après le massacre de Tientsin, il fut accrédité en France en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire pour porter les excuses du Gouvernement Impérial au Gouvernement de la République. Rentré à Péking en 1872, il était nommé Ministre du Tsong-li-yamen, en conservant le poste de Vice-Président du Ministère de la Guerre qu'il avait occupé déjà. Après la mort de son frère **崇實**, il fut nommé, à sa place, maréchal tartare de la Mandchourie, où il resta en fonctions jusqu'en 1879, époque à laquelle il était accrédité en Russie en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour demander la restitution de Kouldja. Il avait alors le titre de Maréchal du Palais et Président de la haute Cour des Censeurs.

A son retour en Chine, il fut accusé (par Tso Tsong-tang et Li Hung-tchang) d'avoir cédé une partie du Kouldja à la Russie. Les amis, et surtout Tchang Tchi-tong, 張之洞, aujourd'hui gouverneur-général des Deux-Hou, de ces deux personnages s'étant également prononcés contre lui, il fut condamné à mort par le tribunal suprême de Péking. La sentence a été rapportée quelques mois après, par suite d'une intervention de tous les Gouvernements européens. Il fut remis en liberté.

En 1886, le trésor impérial ayant reçu des contributions considérables de la part de Tchong-Heou, l'Empereur lui a rendu la plupart de ses titres honorifiques et lui a permis d'aller à la Cour à l'occasion de grandes fêtes. Depuis sa retraite, il avait vécu loin du monde, habitant pendant huit mois de l'année, un temple qu'il avait fait construire à ses frais près de Péking.

TCHING-TCHANG.

NOTES AND QUERIES.

KONG-TZE ET LE CHOU-KING.

4. On m'a présenté l'observation suivante comme ayant quelque valeur dans la discussion de ce point de philologie chinoise.

Kong-tze n'était-il pas assez savant, assez habile et rusé pour imiter parfaitement le style antique sans en dévier d'un trait?

Cette observation ne nous semble pas bien sérieuse.

1. C'est, en effet, une hypothèse d'une possibilité métaphysique, mais ne s'appuyant sur aucun fait, sur aucun indice quelconque; elle est en outre contraire à tous les faits, car généralement les interpolations se reconnaissent parce que leurs auteurs se trahissent par leur style, leurs idées, quelque erreur d'un genre quelconque. Là où il n'y a par la moindre trace de l'intervention d'une main étrangère, on ne peut raisonnablement la supposer.

Autrement on tomberait dans l'arbitraire le plus absolu et l'on pourrait supposer des interpolations partout; déclarer tel tout ce qui déplaît. Ce ne serait plus de la science.

2. Cette observation aurait de la valeur s'il existait quelque motif de croire que Kong-tze a mis du sien dans notre texte, quelque preuve digne d'une attention sérieuse, et que l'on voudrait renverser en invoquant l'uniformité absolue du style.

En ce cas cette uniformité deviendrait une objection contre ces preuves, ces indices probants, et l'on pourrait l'écarter par cette hypothèse. Mais ici le cas est tout opposé. Il n'existe aucun motif

sérieux de croire à des interpolations de la main du Philosophe, tout au contraire concourt à démontrer qu'il n'en est nullement coupable. En ce cas l'uniformité du style est une preuve de plus ajoutée aux autres, et pour l'ébranler il faudrait quelque chose de palpable et pas seulement une hypothèse en l'air que rien ne justifie et qui a contre elle l'expérience générale de la philologie.

Passe encore si c'était le seul argument; mais il y en a tant d'autres comme on l'a vu, que si celui-ci disparaissait, la thèse n'en resterait pas moins debout toute entière. Ici donc il confirme les autres et n'est nullement ébranlé par l'hypothèse susdite.

C. DE HARLEZ.

G. W. COOKE.

5. Le *Times* avait envoyé comme correspondant en Chine, lors de la première mission de Lord Elgin, G. W. Cooke, qui a réuni ses articles en un volume: «China: being «The Times» special Correspondance from China in the years 1857—58».... London, Routledge, 1858, in-8. Cooke n'eut pas la fin tragique de Bowlby, correspondant du *Times* lors de la deuxième mission de Lord Elgin, l'une des victimes du guet-apens de T'oung-tcheou; il est enterré dans le vaste mais paisible cimetière de Kensal Green où nous avons lu sur sa pierre tombale:

GEORGE WINGROVE COOKE, M. A.

E SOCIETATE MEDII TEMPLI

.....

CLAUSIT

XVIII DIE JUNII — A.D. MDCCCLXV.

H. C.

CARACTÈRES TIBÉTAINS SUR DES FEUILLES D'ARBRE.

6. Au sujet des caractères que paraissent porter les feuilles de l'arbre de *Koun-boum* (cf. Henri d'Orléans, *T'oung-Pao*, IV, p. 121) notre collaborateur et ami, M. A. A. Fauvel a obtenu l'explication suivante de Mgr. Félix Biet, des Missions étrangères, vicaire apostolique du Tibet oriental, en ce moment à Paris :

«L'explication tant cherchée de l'existence de caractères tibétains sur les feuilles de l'arbre de la lamaserie de Koun-boum est bien simple et point n'est besoin de recourir au surnaturel; elle est même des plus humaines. Tous les procédés sont bons pour tirer de l'argent des pèlerins nombreux visitant la lamaserie. Si nécessité est mère de l'invention, l'amour du lucre chez les bonzes leur a suggéré le moyen suivant :

Pendant la nuit un lama armé d'une presse à main imprime sur chaque feuille de l'arbre les caractères de la fameuse formule *Om mané padmé om*, Gloire à Bouddha dans le Lotus. On frappe ces mêmes caractères sur l'écorce dont on vend les morceaux comme les feuilles. Ceci explique que l'arbre vu par Huc a disparu comme disparaîtront ceux vus par Rockhill et le Prince Henri. Mais les malins bonzes remplacent une si bonne vache à lait et perpétuent l'espèce qui est, comme on voit, loin d'être un phénomène naturel et encore moins surnaturel.

Quelle est maintenant l'autorité sur laquelle Monseigneur Biet s'appuie pour cette assertion? Rien moins qu'un lama de la lamaserie même de Koun-boum qui, allant en pèlerinage à Lhassa, tomba malade à Ta-chien-lou, fut recueilli par l'évêque, entre les mains duquel il abjura après sa guérison pour se faire catholique».

A. A. FAUVEL.

FOO-SANG.

7. It is a pity English Sinologues do not, as the German, Russian, Dutch and Italian do, learn at least two of the principal continental languages; for in that case they would be able to read what is written by Sinologues on the continent, and avoid making all sorts of mistakes. Dr. J. Edkins (in the "Messenger") has evidently not read the long article on Foosang published by me in French in the *T'oung-pao* (May-number 1892) where I have established that Foosang was the island of Sachalien or Krafto. A. o. his identification of *Tailoo* is quite erroneous. *Tailoo* (or Tairo) does *not* mean "slave", as Dr. Edkins says, but it was the title of the first rank of nobility in Corea and Foosang; his identification of this word with the Japanese *Dorei* 'slave' is therefore totally wrong; besides, this word is not Japanese, but the transcription of the Chinese 奴隸. The old Japanese do not seem to have had slaves, as the long periphrase for that word: *Shiro-mono no gotoku kawarete boku to naru mono*, "one who has become a servant by having been bartered like merchandise", given by Hepburn, would indicate. In Corean a slave is called *Tsyōng nŏ*, which is = Chinese 從奴 *Chung nu* (slave). Foosang cannot be Japan, because Buddhism was only introduced into Japan in 552 A. D., whilst it was introduced already in 384 into *Corea* and in 458 into *Foosang* according to *Hwui-shen's* report, thus a century earlier than into Japan. The name of Foosang cannot therefore have been borrowed from Japan to apply it to Corea or Krafto, as in *Hwui-shen's* time no Buddhist missionary had reached Japan, which was only visited by them ninety four years later. If Dr. Edkins will carefully read my paper, he will see that none of the descriptions of Foosang fit Japan, but that they fit in all their details the island of Krafto. G. S.







LES TOMBEAUX DES MING PRÈS DE PEKING

PAR

CAMILLE IMBAULT—HUART.

(Avec trois photogrammes.)



Il n'est pas de touriste ou de *globe-trotteur* qui, accomplissant religieusement l'excursion traditionnelle à la Grande Muraille, n'ait été visiter les Tombeaux des Empereurs de la dynastie des Ming près de Tch'ang-p'ing-tchéou (昌平州), et ne se soit hâté, de retour dans sa patrie, d'en donner une description plus ou moins fantaisiste; car, dans leurs relations, ces amateurs sont généralement accoutumés de narrer plutôt ce qu'ils n'ont pas vu que ce qu'ils ont vu. Ayant été à même, dans une inspection que nous fîmes l'an passé de ce Cimetière impérial, de relever les nombreuses erreurs de ces voyageurs dont la devise devrait être la parole si connue «*A beau mentir qui vient de loin*», nous résolûmes de donner, nous aussi, un crayon, cette fois vrai et exact en tous points, de ces sépultures.

Disons dès l'abord que ces tombeaux ne sont ni au nombre de douze, ni au nombre de quatorze comme d'aucuns l'ont savamment écrit: il y en a treize en tout. Aussi les appelle-t-on en Chinois *che-san ling* (十三陵), les treize *ling* (tombes Impériales). Mais, répondra-t-on, l'histoire chinoise nous apprend que la dynastie des Ming, qui régna de 1368 à 1628, a eu seize souverains: que sont devenus les

trois dont les tombes ne sont pas à Peking? Voici cette explication qui a échappé à tous ceux qui, au coin de leur feu, ont écrit sur la Chine: Le fondateur de la dynastie, Houng-vou (洪武), qui établit à Nanking le siège du gouvernement, fut enterré sous les murs de cette ville: son tombeau y existe encore à cette heure. Le second empereur des Ming, Kien-ouen (建文), ne régna que quatre ans et fut détrôné par son oncle, prince de Yen: il mourut en prison et fut enterré comme un simple mortel. Le prince de Yen prit, en montant sur le trône, le titre de *Young-lô* (永樂) (*Joie éternelle*), et, la septième année de son règne, transporta la capitale de l'Empire à Péking: ce fut lui qui fut enterré le premier près de Tch'ang-p'ing-tchéou. Le cinquième, King-t'ai (景泰), usurpa le pouvoir lorsque le quatrième, son frère, fut fait prisonnier par les Tartares, et, encore qu'il ait rendu le trône à ce dernier au retour de sa captivité, il n'eut point l'honneur d'avoir une sépulture impériale.

Voici les noms des treize tombeaux et ceux des souverains dont les restes y sont déposés:

Tch'ang-ling 長陵	tombeau de Young-lô 永樂	mort en 1424.
Chien-ling 獻陵	» » Houng-chi 洪熙	» » 1425.
King-ling 景陵	» » Chuan-tô 宣德	» » 1435.
Yu-ling 裕陵	» » Tcheng-t'oung 正統	» » 1449.
Maô-ling 茂陵	» » Tch'eng-'houâ 成化	» » 1487.
T'ai-ling 泰陵	» » Houng-tche 弘治	» » 1505.
K'ang-ling 康陵	» » Tcheng-tô 正德	» » 1521.
Young-ling 永陵	» » Kia-ts'ing 嘉靖	» » 1566.
Tchaô-ling 昭陵	» » Loung-K'ing 隆慶	» » 1572.
Ting-ling 定陵	» » Ouan-li 萬歷	» » 1619.
K'ing-ling 慶陵	» » T'ai-tch'ang 泰昌	» » 1621.
Tô-ling 德陵	» » T'ien-k'i 天啟	» » 1627.
Sseu-ling 思陵	» » Tsoung-tcheng 崇禎	» » 1644.

Nous extrayons de notre carnet de voyage le récit suivant de notre visite aux *Che-san-ling*, en le complétant à l'aide des intéressantes et minutieuses descriptions données par le *Tch'ang-p'ing chan-choueï Ki* (昌平山水記) Traité de l'hydrographie et de l'orographie de l'arrondissement de Tch'ang-p'ing.

«Sortis de la ville de Tch'ang-p'ing-tcheou par la porte de l'ouest, nous arrivons, après six *li* de marche dans une route poudreuse encaissée entre deux murailles de terre jaune, devant le *Che-fang* (石坊) ou Arc-de-triomphe en pierre qui indique l'entrée du Cimetière des Ming. A cet endroit la route bifurque en deux ramifications qui, entourant l'éminence où s'élève ce monument, vont ensuite se rejoindre derrière pour se diriger de nouveau vers le nord. Ce superbe arc-de-triomphe se compose de six splendides monolithes dressés debout sur des piédestaux carrés à sculptures mythologiques, et réunis à leur extrémité par des pierres horizontales de façon à former cinq arches ou ouvertures. Chaque arche est couronnée d'un petit toit à la chinoise en tuiles jaunes vernissées, et les intervalles qui existent entre ces toits sont masqués en quelque sorte par des toits plus petits et moins élevés, chacun d'entre eux surplombant le monolithe ou la colonne qui forme le montant de l'arche.

«Un peu plus loin nous traversons un pont de pierre à trois arches et, deux *li* plus au nord, nous atteignons le *Tâ-houng-meun* (大紅門) ou grande porte rouge; cette porte est percée de trois ouvertures: une grande au centre flanquée de deux petites. De chaque côté se trouve une tablette de pierre ou stèle, sur laquelle est gravée l'inscription suivante: «Ici, les mandarins et autres gens sont invités à descendre de cheval, *Kouan-yuan jen-teng tche ts'eu chia mâ*» (官員人等至此下馬). Cette inscription rappelle celle des Mosquées qui enjoint aux fidèles de retirer leurs babouches avant que de fouler le sol sacré.

«A cette porte commence une belle route dallée qui date de la quinzième année du règne de Kia-ts'ing (1537). Cet empereur, étant venu visiter les *ling*, trouva que le chemin sablonneux n'était pas digne de ses ancêtres et ordonna qu'on y pavât des dalles. On donne à ces sortes de routes les noms de *chen-lou* (神路) et *chen-taó* (神道), route sainte, ou *Yu-taó* (御道), route impériale. Nous lisons dans le traité hydrographique et orographique de Tch'ang-p'ing-tchéou que «jadis, à partir de la Grande porte rouge et en s'avancant vers l'intérieur, on voyait des pins bleu foncé et des cyprès aussi azurés que les plumes du martin-pêcheur, et l'on ne pouvait s'imaginer combien de centaines de mille d'arbres se trouvaient là; mais, aujourd'hui, ils ont tous disparu».

«A un *li* du Tâ-houng-meun, nous voyons un pavillon carré flanqué, aux quatre coins, de quatre colonnes à dragons entrelacés: Au centre se dresse un *pei* (碑) ou stèle à tête de dragon reposant sur un piedestal en forme de tortue: la hauteur de cette tablette est environ de trois *tchang* ou toises au dire des Chinois, c'est-à-dire 9 mètres 75 centimètres. L'inscription se termine par ces mots: «le 17^e jour du 4^e mois de la première année Houng-chi (1425), un tel, fils animé de la pitié filiale, successeur au trône, a respectueusement écrit ceci». D'après le traité d'hydrographie que nous avons déjà cité, il conste que ce morceau littéraire, écrit par l'empereur Houng-chi en l'honneur de son père, fut gravé longtemps avant que la stèle ne fut mise en place: cette opération n'eut en effet lieu qu'en 1436, sous le règne de Chuan-tô, onze ans après la mort de Houng-chi. L'auteur chinois explique ce retard par le pontif suivant: «C'était, dit-il, parce qu'on prenait en considération les forces du peuple». Les gouverneurs chinois craignant de fatiguer leurs sujets! voilà qui est bien trouvé.

«Ce pavillon est en quelque sorte le point de départ de la curieuse avenue des Tombeaux des Ming, que l'on pourrait com-

parer, en petit, à celle de Thèbes. De chaque côté du *che-taó* sont échelonnées des figures grossièrement sculptées, grotesques parfois, mais taillées dans un seul bloc de granit: nous voyons successivement quatre lions, quatre unicornes, quatre chameaux, quatre éléphants, quatre *k'i-lin* (animal fantastique de la mythologie chinoise que l'on peut assimiler à la *chimère*) et quatre chevaux. Ces vingt-quatre figures d'animaux, précédées de deux colonnes à dragons qui semblent ouvrir le chemin, sont alternativement couchées et debout, c'est-à-dire qu'elles se succèdent dans l'ordre suivant: deux lions couchés, deux lions debout; deux unicornes couchés, deux unicornes debout, etc. etc. Viennent ensuite douze statues d'hommes, à savoir: quatre mandarins militaires, sabre au côté; quatre mandarins civils et quatre «fonctionnaires patriotes» comme disent les Chinois, avec le *jou-y* (如意) ou tablette traditionnelle à la main. Toutes ces statues ont deux fois environ la grandeur naturelle. L'ensemble en est très original. Cette avenue de statues date de 1436. Le tombeau de Houng-vou, à Nanking, était également précédé de telles figures; malheureusement la terrible rébellion des T'ai-p'ing en a mis bon nombre à bas: à cette heure, il en reste à peine quelques-unes debout.

«Cette avenue a deux li environ de longueur et aboutit, au nord, à une grande entrée appelée *Ling-sing-meun* (靈星門), Porte de l'Étoile Ling, ou vulgairement Porte des Dragons et des Phénix (*Loung-foung-meun* 龍鳳門). De cette porte on a une jolie vue sur tout le cimetière Impérial: les treize tombeaux apparaissent sur de petites éminences dispersées dans la plaine; ces hauteurs s'étalent en amphithéâtre en avant des Monts T'ien-chéou (天壽, Longevité ou Anniversaire céleste), premiers contreforts eux-mêmes de cette épaisse masse montagneuse qui ferme la partie septentrionale de la plaine de Peking et sur laquelle est assise la Grande Muraille. Disons en passant que ce nom de T'ien-chéou a été donné à toutes ces hau-

teurs par l'empereur Young-lô un jour que celui-ci était en partie de chasse avec toute sa cour: ce jour là, en effet, était l'anniversaire de sa naissance (*ouan-chéou* 萬壽) et les courtisans, les officiers du palais, les autorités des environs vinrent lui offrir à cette occasion leurs souhaits et leurs hommages: de là, le nom de *t'ien-chéou*, anniversaire *céleste*, c'est-à-dire *impérial*. L'empereur Young-lô trouva ce site si grandiose, si retiré, qu'il ordonna dès lors qu'on y transportât ses restes après sa mort et que son tombeau marquât désormais l'emplacement du cimetière dynastique des Ming.

«Après avoir passé sous le *Ling-sing-meun* nous traversons deux ponts de pierre, l'un de cinq, l'autre de sept arches, et, quatre li plus au nord, nous arrivons à la porte du *Tch'ang-ling* (長陵), *grand tombeau*, sépulture de l'empereur Young-lô. Ce *ling* est le plus beau et le plus grand des treize et sa construction diffère notablement des autres qui sont tous bâtis sur un plan identique. C'est pour cela que nous recommandons aux touristes de visiter le *Tch'ang-ling* et l'un des petits *ling* qui sont disséminés autour du premier comme autant de satellites. Le *Traité d'hydrographie* donne la description suivante de ce tombeau:

«Le *Tch'ang-ling* est au pied du pic central des monts *T'ien-chéou*; il a trois portes: une grande au centre et une petite à droite et à gauche. Une fois qu'on est entré on voit à droite le *chen-tch'ou* (神處) (Endroit où sont déposés les vêtements et objets ayant appartenu à l'empereur) et à gauche le *chen-k'ou* (神庫) (où on dépose les objets qu'on va brûler en l'honneur de l'empereur). Devant le premier est un pavillon où se trouve un *pei* (stèle), à tête de dragon et à piédestal figurant une tortue, sans inscription, qui regarde le sud. On franchit ensuite une entrée à trois portes sur laquelle on lit: *ling-en-meun* (陵恩門), Porte des bienfaits des Mânes Impériales. Derrière on trouve deux *chen-pô-lou*, brûle-présents, un de chaque côté. On a alors devant soi la salle de bonne augure qui est appelée *ling-en-*

« *tien* (稜恩殿), Salle des bienfaits des Mânes Impériales. Elle a un double toit. Au centre s'élèvent quatre colonnes ornées de nénuphars dorés appliqués sur de la laque rouge.

« L'escalier (qui y donne accès) se divise en trois parties: celle du milieu est le *chen-lou*. Elle est plane au milieu et bordée d'une balustrade. Des figures de dragons sont gravées sur la surface plane. Les deux parties à droite et à gauche sont des escaliers à trois rangées de balustrades; c'est par là que montent les cortèges. Les deux galeries, (qui sont de chaque côté de la salle) ont quinze *Kien* l'une ¹).

« Derrière la salle il y a une entrée à trois ouvertures; plus loin, un arc de triomphe de marbre blanc; puis un *che-t'ai* 祭臺, terrasse de marbre, sur laquelle se voient un brûle-parfums, deux vases à fleurs et deux chandeliers, le tout en pierre ».

« Par derrière cette terrasse on trouve un mur appelé *pa6-tch'eng* (寶城), mur précieux, qui entoure un monticule ou éminence sous laquelle, paraît-il, reposent les restes de l'empereur: il a deux *li* de circonférence et se relie à celui qui entoure les cours, portes monumentales et salles que nous avons traversées. Il est couronné d'un pavillon dénommé *Ming-léou* (明樓 ?) au premier étage duquel une montée glissante en pierres rocheuses permet d'atteindre. De là on plonge dans l'intérieur de ce mur crénelé, fortification qui semble imaginée pour retenir prisonnières les mânes du défunt souverain. Sur le monticule, des paysans sarclent des herbes: ce sont sans doute les gardiens des Mausolées dont l'habitation rustique est à quelque distance, au pied de la hauteur.

« A la description un peu sèche de l'auteur chinois ajoutons quelques détails plus précis: les divers portiques que l'on traverse forment les séparations de trois vastes cours ornées de colonnes sépulcrales et plantées de pins pékinois à écorce argentée; les cours s'élèvent en gradins l'une au-dessus de l'autre sur le coteau peu

abrupte de la colline. La grande salle a environ quarante mètres de long sur vingt de large: le double toit en est soutenu par quarante belles colonnes ou plutôt quarante magnifiques troncs d'arbres de trente pieds de haut: ces arbres géants, que les Chinois appellent *nan-mou* (楠木) et qui ont tous été apportés des provinces du sud par le grand canal Impérial, ont un *mètre cinquante de diamètre*. Au centre de cette splendide salle s'élève un petit autel orné de la tablette portant le nom dynastique de l'empereur défunt.

«Les douze autres tombeaux ne méritent pas une longue description: ils se composent tous d'une enceinte presque carrée, à trois portes (une grande et deux petites), une cour plantée de pins et hérissée de débris et de détritrus de toute nature, une salle rectangulaire vide et une qui ne renferme que la tablette de l'empereur, puis derrière l'enceinte crénelée, en briques grises, qui circonscrit le tumulus sous lequel doit se trouver le cercueil impérial.

«On dirait, à voir l'aspect solitaire et désolé de ce cimetière des Ming, que, depuis la mort du dernier empereur chinois, on l'a complètement délaissé et abandonné: il n'en est rien cependant. Les empereurs Tartares ont pris soin des tombes de ceux qu'ils avaient supplantés et c'est un *rite* pour eux, paraît-il, d'y aller deux fois par an, au printemps et à l'automne, faire des sacrifices aux Mânes des souverains défunts. Mais il est à croire qu'à cette heure, où l'Empereur n'a que quatorze ans, quelque haut fonctionnaire est d'ordinaire désigné pour accomplir ce devoir rituel.

«L'empereur K'ien-loung, qui était touriste consommé aussi bien que grand poète et habile capitaine, se rendant en 1785 à sa résidence d'été de *T'ang-chan* (湯山) (Montagne Chaude) et passant par Tch'ang-p'ing-tchéou, vint visiter les *Che-san-ling*: il les trouva dans un état si délabré qu'il ordonna aussitôt que l'on fit les réparations nécessaires et enjoignit aux mandarins chargés de la garde de ces Mausolées de veiller à l'avenir avec plus de soin à leur con-

servation: ces travaux durèrent trois années. Lorsqu'ils furent complètement terminés, K'ien-loung vint lui-même s'assurer si ses ordres avaient été pleinement exécutés et il promulgua à cette occasion un décret pour charger certains fonctionnaires de prendre dorénavant plus strict soin des tombes Impériales, et pour rendre ces mandarins responsables, en même temps, des déprédations et des dégradations qui pourraient avoir lieu.

«La belle Description de Péking et de ses environs, due à la collaboration de quarante savants et hauts fonctionnaires, qui a été publiée par ordre impérial sous le titre de *Ji-hia Kidou ouen k'aó* ²⁾ (欽定日下舊聞考), nous a conservé le texte de ce décret; nous en donnons ici la traduction intégrale;

Le Décret Impérial suivant a été promulgué en l'an cinquante-deux du règne de K'ien-loung (1788).

Comme les populations habitant près des Tombeaux des Ming avaient accoutumé de venir couper du bois, sur le bord des tombes même, il a déjà été promulgué, durant les années *Choun-tche* (1644—1662), un édit Impérial interdisant cette manière de faire, et augmentant, de plus, le nombre des gardiens chargés de surveiller les sépulcres. Mais, depuis plusieurs dizaines d'années, les autorités locales n'ont pas fait l'inspection avec tout le soin désirable, et il en est résulté que, dans beaucoup d'endroits, les constructions ont été endommagées et que les murailles ont penché. Lorsqu'il y a deux ans je suis venu faire des libations vers les tombes, j'ai pensé à ces vestiges des dynasties passées, et j'en ai eu le coeur déchiré. Aussi ai-je donné de l'argent et délégué un Inspecteur pour surveiller les travaux de réparation. A présent ces travaux sont terminés; les tombeaux se trouvant sur mon chemin j'ai constaté qu'ils brillaient du plus vif éclat et que les arbres étaient comme au temps jadis. Mais de peur qu'avec le temps les autorités

locales ne se relâchent dans leur surveillance, et que, de nouveau, on ne vienne inévitablement couper du bois, et que la pluie et le vent n'abiment les constructions et les murs, il faut, qu'à l'avenir, le vice-roi du Tche-li charge le taô-tai de Pâ-tch'ang (霸昌)¹⁾ de s'occuper spécialement de l'inspection (des tombeaux). J'ordonne en outre qu'au dixième mois, comme par le passé, le Ministre des Travaux Publics m'adresse un mémoire pour demander que je délègue un des fonctionnaires dudit Ministère à l'effet d'aller faire une inspection. Si les édifices, les murs ou les arbres sont endommagés, ce seront les dits tao-tai et délégués qui seront responsables. Afin de montrer ma pensée intime d'honorer les dynasties passées en protégeant les tombeaux des anciens empereurs, j'ordonne qu'on se conforme à ces ordres. Respectez ceci».

Depuis lors les tombeaux semblent avoir été quelque peu respectés et ils sont restés tels que K'ien-loung les vit en 1785; les arbres seuls paraissent avoir légèrement souffert: quelques troncs dépouillés, où l'on voit vive et récente la trace de la hache, montrent que la main vandale des habitans des villages voisins, peut-être même des gardiens du cimetière, n'est pas demeurée inactive⁴⁾.

Notes.

¹⁾ Dans le langage architectonique chinois, le mot *Kien* (間) (prononcé tchien à Péking), désigne une division de la charpente d'une pièce. On le rencontre à chaque instant dans les architectonographies chinoises.

²⁾ Nous avons glané dans ce splendide ouvrage, devenu très rare et que nous avons eu toutes les peines du monde à nous procurer à Péking, la plupart des renseignemens historiques mis en œuvre dans cette note. (Wylie, Notes on Chin. Lit., p. 36).

³⁾ Taô-tai du circuit de Pâ-tchéou (霸州) et de Tch'ang-p'ing-tchéou (昌平州).

⁴⁾ Ce serait un travail utile, encore qu'ingrat, que de relever et de corriger les erreurs qui pullulent dans les ouvrages publiés sur la Chine et les

Chinois par des personnes qui n'ont fait qu'y passer quelques semaines ou quelques mois. Tous ceux qui ont résidé huit jours à Shanghai sont pris, de retour en France, de la «*démangeaison*» de pondre un livre sur le céleste Empire, son état social et moral, sa politique, etc. Et certes ils n'en savent pas plus long sur toutes ces graves questions que celui qui n'a pas quitté Paris, car Shanghai n'est pas la Chine. Peu importe: il faut étonner le «*profanum vulgus*», faire imprimer son nom sur des couvertures multicolores, et souvent même remplir sa bourse aux dépens du public. Et ceux qui s'entendent quelque peu aux choses de la Chine trouvent extraordinaire qu'il y ait tant de préjugés ridicules ou d'idées fausses répandus sur ce pays! Comme description fantaisiste des Tombeaux des Ming signalons celle qui a été publiée par le *Tour du monde* (Tome X, 253^e livraison): le dessin reproduit à la page 301, entre plusieurs, et qui est censé représenter l'avenue des Tombeaux, a dû être exécuté par quelqu'un qui n'y a jamais mis les pieds.

(Comparez Vol. II du *T'oung-pao*, page 162.)

PROBLÈMES GÉOGRAPHIQUES.

LES PEUPLES ÉTRANGERS CHEZ LES HISTORIENS CHINOIS.

IX.

TS'ING-K'IEOU KOUO.

青 丘 國

Le Pays des Collines vertes.

Ce pays est mentionné de bonne-heure dans l'histoire Chinoise. Il portait pour la première fois le tribut à la Chine durant le règne du roi *Tching* de la dynastie des *Tcheou* (1115 à 1078 avant J. C.) à l'occasion du grand «Durbar» qu'il tint à *Tching-tcheou* (1111 a. J. C.).

Selon les Livres des *Tcheou* de *Kih-tchoung*, le tribut aurait consisté en une espèce de renard à neuf queues; et le *Ts'ing-k'ieou* serait le nom d'un pays Est de la mer ¹⁾.

Le *Chan-hai-king* dit: «Le pays des collines vertes se trouve au nord (de la vallée *Tchao-yang*). Ses renards ont quatre pattes

1) 成王年大會諸侯於成周。青丘入貢。按汲冢周書王會解青丘狐九尾。[注]青丘海東地。 Vide *Pien-i-tien*, Chap. 27

et neuf queues» ¹⁾. Le commentaire ajoute qu'on lit dans les *Annales de Lû-chi* que l'empereur *Yü* (2205 avant notre ère) poussa à l'Orient jusqu'à la « Vallée des oiseaux » dans le pays des « Collines vertes ». Que les habitants de ce pays mangeaient des céréales et s'habillaient de soie ²⁾. Quant aux renards à neuf queues, le « Livre de Bambou de *Kih-kiun* » dit que lorsque le marquis *Pih-tchiu* se rendit en expédition à la mer orientale, et arriva à *Wang-cheou*, qu'il y prit un renard à neuf queues ³⁾. Comme d'ordinaire, le *Chan-hai-king* reproduit la même notice dans son 14^e Chapitre ⁴⁾.

Comme nous l'avons vu dans l'article sur le « Pays des Gentilshommes », on doit chercher le Pays des Collines vertes dans la Corée, nommée depuis les temps les plus reculés le District vert ⁵⁾.

Quant au renard à neuf queues, cette fable peut être la conséquence d'une fausse interprétation du texte du Livre des Tcheou cité ci-dessus; car les caractères 解青丘狐九尾 peuvent être aussi bien traduits par: « Présentait neuf renards de *Ts'ing-k'ieou* ». Le caractère *Wei* 尾, queue, serait alors simplement une particule numérale ⁶⁾.

Du reste nous avons déjà essayé de donner une explication plausible de cet animal fabuleux, en 1868, dans les « Notes and

1) 青邱國在朝陽北。其狐四足九尾。Vide *山海經*. Chap. 9.

2) 呂氏春秋云。禹東至鳥谷、青邱之鄉。其人食五穀、衣絲帛。 *Ibid.* loc. cit

3) 汲郡竹書曰。栢杼子征於東海、及王壽、得一狐九尾。 *Ibid.* l. c.

4) 大荒中有青丘之國。有狐九尾。 *Ibid.* Chap. XIV.

5) 青州 *Ts'ing-tcheou*. Comp. Legge, Shoo-king, Vol. I, p. 102—103.

6) Un renard à 9 queues serait en Chinois 九尾狐 *Kiou-wei-hou*, et non *Hou-kion-wei* comme dans le texte.

Queries on China and Japan», Vol. 2, p. 68, que nous répéterons ici. On lit dans les «Chapitres sur les propriétés des augures» qu'il y a dans le Pays des Collines vertes un animal divin, appelé «Renard aux neuf étoiles»; de couleur rousse, ayant quatre pattes et neuf queues, et qui crie comme un petit enfant. Quand on en mange, on est préservé contre les miasmes délétères et les poisons ¹⁾).

Nous avons donné dans notre Uranographie chinoise (pag. 116) la raison pourquoi on avait donné à l'astérisme *Ki* (箕), des constellations orientales, le nom de «Renard». Or, cette constellation touche à celle nommée *Weï* (尾 = la Queue), répondant aux neuf étoiles de la queue du Scorpion de nos cartes. Or, comme en Occident le Sphinx égyptien n'est que la combinaison des constellations Vierge et Lion, qui se suivent dans la sphère, de même en Orient le «Renard à neuf queues» n'est que la combinaison des astérismes «Renard» et «Queue du dragon printanier à neuf étoiles».

Nous avons déjà vu que le *Renard* est un des animaux sauvages de la Corée, où on l'appelle *Yô-ou* ²⁾).

Toung-fang Soh place l'île des Collines vertes dans la mer du sud; mais il nous semble qu'il s'agit dans sa notice du surnom «Colline verte» donné à une autre île. Il dit de cette île: «La longue île» est surnommée «La Colline verte»; elle se trouve dans la mer du Sud, dans la région *Chin-sze* ³⁾). Le pays a 5000 *li* carrés, et est éloigné 250,000 *li* de la côte (*sic!*).

1) 九星狐者神獸也。其狀赤色、四足、九尾。出青丘之國、音如嬰兒。食者令人不逢妖邪之氣、及蠱毒之類。 *Fide* 瑞應編, *apud* Encyclopédie 格致鏡原, Chap. 88.

2) Nippon Archiv. VII, p. 19. — Medhurst, Comp. Vocab. of the Chinese, Korean and Japanese languages, p. 79, No. 6. — *Toung-pao*, IV, 352.

3) Les signes *Chin* et *Sze* désignent le Sud-est. Voyez mon dictionnaire Hollandais-Chinois, i. v. Windstreek, Vol. IV, p. 1209.

« On y trouve beaucoup de montagnes et de vallées et aussi beaucoup de grands arbres, parmi lesquels il y en a qui ont 2000 demi-coudées de circonférence. L'île entière est couverte de forêts, et c'est pour cette raison qu'on l'a nommée « La Colline verte ». On y trouve aussi l'herbe des génies, la médecine miraculeuse, la liqueur douce, des cristaux de quartz, enfin tout s'y trouve. Il y a aussi la montagne du vent qui vibre continuellement, ainsi que le palais Pourpre. Des génies et des fées se promènent dans cette terre » ¹⁾.

X.

HEH-TCHI KOUO.

黑齒國

Le Pays aux Dents noires.

Selon le *Chan-hai-king* (Chap. IX) le Pays des Dents noires se trouve au nord du Pays des Collines vertes. Les hommes y ont des dents noires; ils se nourrissent de riz et dévorent des serpents, dont ils ont un rouge et un vert à leurs côtés. D'autres disent qu'ils ont la tête (coiffure) ²⁾ noire et mangent du riz; qu'ils mèn-

¹⁾ 長洲、一名青丘、在南海辰巳之地。地方各五千里。去岸二十五萬里。上饒山川、及多大樹。樹乃有二千圍者。一洲之上專是林木。故一名青丘。又有仙草、靈藥、甘液、玉英、靡所不有。又有風山。山恒震聲。有紫府宮。天真、仙女、遊於此地。 *vide* 十洲記。

²⁾ L'ancien caractère pour 首 « tête » était 𠂔 que les Chinois ont peut-être confondu avec l'ancien caractère pour 齒 « dents » écrit 𪗇.

nent des serpents, dont un est rouge. Au delà on trouve une source chaude ¹⁾).

Dans son XIV^e Chapitre il est plus explicite: «Il y a le Pays des Dents noires. L'empereur Tsun (= 舜 Choun) avait des Dents noires. Ils se nomment Kiang, mangent du millet et mènent quatre oiseaux» ²⁾).

Le Panégyrique sur le Pays aux Dents noires, la femme du Faiseur de pluie, le Pays des cuisses noires et le Peuple alerte réunit ces différents pays en un groupe:

«Le Pays des montagnes de la vallée du soleil est surnommé Les Dents noires;

«La femme du Faiseur de pluie porte des serpents dans l'oreille;

«Les Cuisses noires mangent des goëlands;

«Le Peuple alerte a des orteils noirs» ³⁾).

Nous avons gagné par la détermination de la position géographique de *Fou-sang* un point de départ fixe. Or, selon le *Chan-hai-king*, le pays des Dents noires se trouve au nord des *Collines vertes* dans la Corée, et au sud du *Fou-sang* ou de l'île de Krafu: le Pays des sources chaudes, au dessus desquelles croît l'arbre *Fou-sang* ⁴⁾).

Le commentaire ajouté au *Chan-hai-king*, d'après les Mémoires des peuples étrangers orientaux, que le Pays aux Dents noires se

1) 黑齒國在青丘北、爲人黑齒。食稻啖蛇。一赤一青在其旁。一曰爲人黑首、食稻、使蛇。其一蛇赤。下有湯谷。

2) 有黑齒之國。帝俊生黑齒。姜姓。黍食。使四鳥。

3) 陽谷之山、國號黑齒。兩師之妾、以蛇掛耳。元股食鷗。勞民黑趾。Vide 黑齒國、兩師妾、元股國、勞民國讚。 *apud Pien-i-tien*, Chap. 27.

4) *Toung-pao*, Vol. III, p. 108 et 115. 扶桑....在黑齒北 *Chan-hai-king*, Chap. IX.

trouverait 4000 *li* à l'est du Japon, est parfaitement mal placé ici, et se rapporte à un tout autre pays, comme nous espérons le démontrer plus tard.

Car il y a plusieurs peuples qui se teignent les dents. Par exemple on prétend qu'un peuple à dents noires de l'Ouest serait venu porter en tribut des daims et des chevaux blancs au grand «Durbar» tenu par le roi *Tching* des *Tcheou* à *Tching-tcheou*, en 1111 av. J. C. ¹⁾.

Notons en passant que le peuple aux cuisses noires s'habillait de peaux de poisson ²⁾ et que le *Chan-hai-king* dit au 14^e Chapitre que ce pays était situé près la montagne *Tchaou-yaou*, d'où sortait la rivière *Tsang* ³⁾; tandis que le Peuple alerte (*Lo-min*), aussi nommé *Kiao-min*, est placé par lui au nord du peuple velu (du Yézo) et est dit avoir le visage, les mains et les pieds entièrement noirs ⁴⁾.

Nous avons donc affaire ici avec une race noire ou noirâtre, localisée entre la Corée et *Krafto*, où, si l'on veut, le pays arrosé par l'Amour, vis-à-vis cette île. Une race, qui portait des vêtements en peaux de poisson, se nourrissait de millet et de goélands ou autres oiseaux de mer, qui avait des cheveux noirs ou portait une coiffure noire, et dont les femmes se paraient de serpents.

1) 成王年大會諸侯於成周。黑齒入貢。按汲冢周書。王會解黑齒白鹿白馬。[注]黑齒西遠之夷也。貢白鹿白馬。 *Pien-i-tien*, Chap. 27.

2) 元股之國....其爲人衣魚。[注]以魚皮爲衣也。 *Chan-hai-king*, Chap. IX.

3) 有招搖山、融水出焉。有國曰元股。黍食。 *Ibid.*, Chap. IX et XIV.

4) 勞民國在毛民北。其爲人黑。或曰教民。爲人面目手足盡黑。 *Ibid.*, Chap. IX.

Selon la tradition historique, la presqu'île de Corée aurait été civilisée vers 1122 avant notre ère par *Ki-tsze*, premier ministre de la dynastie déchue de *Yn*, auquel le roi *Wou* de la dynastie des *Tcheou* aurait conféré la souveraineté. Plus tard la Corée fut envahie par le royaume de *Yen* (燕), fondé en l'an 1122 avant notre ère par *Chao-koung*, frère de *Wou-wang*, dans la province de *Pe Tchi-li* actuelle. Ce pays s'empara bientôt de la province de *Liao-toung* et ensuite de la Corée. On lit dans l'Abrégé de l'histoire des *Wei*: «Jadis, un descendant de *Ki-tsze*, Seigneur du *Tchao-sien* (la Corée), voyant que (la dynastie de) *Tcheou* tombait en décadence, et que le prince de *Yen* avait pris le titre de Roi, et voulut s'arrondir vers l'Est, ce Seigneur prit également le titre de Roi et voulut l'attaquer. Il en fut dissuadé par ses grands officiers. Plus tard cependant, le roi de *Yen* envoya son général *Thein-khai* attaquer ses frontières occidentales et lui prit plus de 2000 *li* de territoire, jusqu'à *Mouan-poan-on*. Depuis, le *Tchao-sien* devint faible» ¹⁾.

Or nous lisons dans le *Poh-wouh-tchi*, ouvrage datant du 3^e siècle, la notice suivante:

«*Ki-tsze* demeurait à *Tchao-sien* (la Corée). Un de ses descendants attaquait *Yen* du *Tchao-sien*; il périt dans la mer, et devint le maître spirituel du pays de *Sien*. Ses deux femmes étaient noires, et portaient dans leurs oreilles deux serpents verts. C'est celui qu'on a surnommé *Kao-mang*» ²⁾. Nous avons donc déjà

¹⁾ 魏畧曰。昔箕子之後、朝鮮侯、見周衰。燕自尊爲王、欲東畧地、朝鮮侯亦自稱爲王欲與兵。其大夫禮諫之、乃止。後燕遣將秦開攻其西方、取地二千餘里、至滿潘汗爲界。朝鮮遂弱。Vide 文獻通考, Chap. 324, fol. 7, recto.

²⁾ 箕子居朝鮮。其後伐燕之朝鮮、亡入海、

retrouvé une des particularités du Pays des Dents noires: les serpents portés par les femmes d'un des descendants des rois de la Corée.

Les *Yü-p'i* ¹⁾ modernes, qui habitent la partie de la Mandchourie sud du fleuve Amour, sur la côte de la mer du Japon, tirent leur nom «Peau-de-Poisson» de leurs vêtements en peau de poisson qu'ils portent; vêtements également portés par les *Orokkos* de l'île de Krafto. Toutes les races toungouses ont une couleur très foncée, en partie naturelle, en partie parce qu'elles sont hâlées par le soleil, et à cause de leur malpropreté ²⁾.

Pour le voyageur chinois, jaune et propre, cette couleur foncée devait le frapper comme noirâtre.

Enfin le pays extrême de l'Orient dans le *Chan-hai-king* est habité par le Peuple *Lo*, ou le Peuple alerte.

Le commentaire de *Hoai-nan-tsze* dit que ce peuple est sémilant, inquiet et inconstant ³⁾, toutes propriétés des Toungouses nomades, errants et vagabonds, ne se fixant nulle part, comme p. e. les *San-tan* qui vivent sur les deux rives de l'Amour, vis-à-vis l'île de Krafto.

爲鮮國師。兩妻黑色、珥兩青蛇。蓋勾芒也。Vide 博物志, Chap. 9. Comparez l'article Fou-sang, p. 109 (*T'oung-pao*, Vol. III).

1) 魚皮 = Peau-de-Poisson. The *Yü-p'i Tah-tsz'* (魚皮達子) the tribe of "Fish-skin Tartars", hunting upon the banks of the Ussuri-river, in the maritime province of Kirin. These with the *Kiching Tah-tsz'* and the *Ghailaks*, are practically independent of the Chinese government. F. P. Smith, *Vocabulary of Chinese proper names*, p. 66.

2) A. von Middendorf, *Reise in Siberien*, Band IV, Theil 2, S. 1416. Page 1530, on trouve une gravure d'un habit en peau-de-poisson et la description de sa préparation et confection. Steller (op. cit. p. 62) dit qu'au Kamtschatka le soleil a au printemps une telle force que les hommes deviennent aussi noirs que les Indiens.

3) 勞民躁擾不定。Vide 淮南子, Chap. IV.

XI.

HIOUEN-KOU KOUO.

元 股 國

Le Pays des Cuisses noires.

Selon le *Chan-hai-king*, ce pays était situé au nord du Fousang. La population est vêtue de peaux de poisson, et se nourrit de goëlands; le commentaire ajoute qu'ils sont noirs depuis les cuisses jusqu'aux pieds, que leurs vêtements sont faits de peau de poisson et qu'ils se nourrissent de l'oiseau aquatique nommé *Gaou*, ou le goëland ¹⁾. Dans le Chap. XIV du même livre, on lit: «Il y a là la montagne *Tchao-yao*, d'où sort la rivière *Tsang*; on y trouve le Pays des Cuisses noires (dont les jambes sont noires comme du vernis depuis la cuisse jusqu'en bas), où l'on se nourrit de millet» ²⁾.

Voilà tout ce qu'on trouve sur ce peuple, dont le *Pien-i-tien* donne une gravure.

La coutume de porter des vêtements en peau de poisson, spécialement de peau de saumon (*Salmo lagocephalus*), est générale chez tous les peuples de l'Amour et de l'Oussouri, chez les *Golde*, les *Oltcha*, etc. Ils ne disparaissent que nord de la bouche du *Soungari*, et sont remplacés alors par des vêtements en peaux de bêtes ³⁾.

¹⁾ 元 (= 玄) 股之國在其北。其爲人衣魚食鷗。
[注] 髀以下盡黑、故云。以魚皮爲衣也。鷗水鳥也。 *Fide* 山海經, Chap. IX.

²⁾ 有招搖山、融水出焉。有國曰元股 (自髀以下如漆)。黍食。

³⁾ Leopold von Schrenck, Reisen und Forschungen im Amur-Lande. St.-Petersbourg 1891, Vol. III, 2^e partie, p. 407.

On les trouve aussi chez les *Orokko*, ou nomades à rennes, dans la partie septentrionale de l'île de *Krafto* ¹⁾. La côte oriento-boréale du gouvernement de *Ghirin-oula*, sud de l'Amour, est encore habitée aujourd'hui par des tribus qui portent des vêtements en peau de poisson et que les Chinois nomment conséquemment *Yü-pi tah-tze* (魚皮達子) ou «Tatares à Peau-de-poisson».

Middendorff donne dans son grand ouvrage une gravure d'un pareil habit en usage chez la tribu *Nigidal* des *Toungouses-chinois* ²⁾ et Von Schrenck donne une description, dans son voyage dans les pays de l'Amour, des habits en peau de poisson portés par les *Giliakes* des bords de l'Amour et de l'île de *Sachalin* ³⁾.

Quant au nom de «Cuisses noires», donné par les anciens géographes chinois à ce peuple, il est évident qu'il s'agit ici des hautes bottes faites, soit de peau de phoques, soit de la peau de la loutre marine. Von Schrenck dit dans son ouvrage que ces hautes bottes ne manquent jamais chez les *Giliakes*; qu'elles montent jusqu'aux genoux, et recouvrent la partie inférieure du pantalon ⁴⁾.

Les bottes sont une invention spéciale des *Toungouses*, et la mode de les porter a été introduite en Chine en l'an 307 av. notre ère par le roi *Wou-ling* de *Tchao* (325—299 av. notre ère); il aimait tant le costume *toungouse*, qu'il le portait toujours ⁵⁾ et qu'il obligea même ses officiers à porter des *bottes noires* quand ils étaient habillés en robe ⁶⁾.

1) *Toung-pao*, II, p. 407.

2) Middendorff, *Reise in dem äussersten Norden und Osten Sibiriens*, Vol. IV, 2e partie, St.-Petersbourg 1875, p. 1530.

3) Leopold von Schrenck, *Reisen und Forschungen im Amur-Lande*, III, II, p. 358.

4) *Ibid.*, p. 387.

5) 靴者蓋古西胡服也。昔趙武靈王好胡服常服之。 *Fide* 中華古今注。 Cf. *Babylonian and Oriental Record*, Vol. VI, p. 184.

6) 靴本胡服。趙武靈王好之。制有司衣袍者、宜穿阜靴。 *Fide* 郭思畫論。

Le costume toungouse, ainsi que les bottes à longues tiges, étaient portés universellement dans le *Peh-thai* ¹⁾ au 3^e siècle.

Les anciens Chinois avant le roi *Ling-wang*, ne connaissaient pas les bottes. Nulle mention ne s'en trouve dans les livres classiques, et ce n'est que sous ce roi que les souliers *li* ont été changés pour les bottes *hia* qu'on porte jusqu'à ce jour ²⁾.

Comme on le sait, les officiers chinois ont continué à porter depuis de *longues bottes noires*, quoique les tiges soient faites maintenant de soie noire. La méprise dans laquelle l'ancien auteur du *Chan-hai-king* est tombé, de prendre les bottes noires des hommes à peau de poisson pour la couleur de leurs jambes, est donc fort naturelle, car il n'avait jamais vu en Chine pareille chaussure.

Nous avons traduit le nom chinois *Gaou* de l'oiseau aquatique dont se nourrissaient les « Cuisses noires », par Goëland, selon la définition des dictionnaires chinois; mais l'auteur du *Chan-hai-king* désigne probablement sous ce nom tous les oiseaux aquatiques.

Du reste, les Giliakes mangent toutes les espèces d'oiseaux qu'ils peuvent prendre, hormis la corneille (*Corvus corone*). A la côte occidentale de Sachalin, le Dr. Von Schrenck vit que les indigènes mangeaient des *Phaleris cristatella* (Pallas) dont ils s'emparaient très facilement, quand elles étaient gelées, sur les glaçons dans le voisinage des endroits ouverts de la mer. Ils mangeaient même la chair de la pygargue (*Haliastur albicilla*) ³⁾.

1) 北齊全用胡服長鞬靴。Vide 筆談。Le *Peh-thai* était un ancien état féodal dans la partie du *Chan-toung* actuel, Est de *T'ai-chan*.

2) 古有鳥、有履、有屨、而無靴。故靴字不見於經。至趙武靈王變屨爲靴、而至今服之。Vide 學齋佔畢。

3) Leopold von Schrenck, Reisen und Forschungen im Amur-Lande, III, II, p. 437.

XII.

LO-MIN KOUO ou KIAO-MIN KOUO.

勞民國 ou 教民國

Le Pays du peuple Lo ou du peuple Kiao.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de cette peuplade dans nos problèmes géographiques. Les notices en sont très pauvres. Le *Chan-hai-king* dit seulement que le Pays du peuple Lo, ou alerte, se trouvait au nord du peuple velu (c'est-à-dire des Aïnos): qu'ils étaient noirs et qu'on le nommait aussi le Pays du peuple *Kiao*. Qu'aucuns disent qu'ils vivent au nord du peuple velu, et qu'ils ont la physionomie, les mains et les pieds entièrement noirs ¹⁾.

Hoai-nan tze parle également de ce peuple ²⁾, et le commentaire du *Chan-hai-king* ajoute qu'il se nourrissait de fruits et de graines de plantes, et qu'on y trouvait un oiseau à deux têtes ³⁾.

D'après ces données insuffisantes, il est impossible de constater quel était ce peuple. Tout ce que nous pouvons en dire c'est que cette peuplade a dû habiter les rives de la Mer d'Ochotsk, au Nord de Krafo.

Mais toutes les peuplades que nous avons décrites appartiennent à un même groupe, et *Hoai-nan tze* dit expressément qu'on trouve du Sud-est jusqu'au Nord-est: le Pays des Hommes grands, celui des

¹⁾ 按山海經、海外東經、勞民國在其(即毛民國)北。其爲人黑。或曰教民國。一曰在毛民北。其爲人面目手足盡黑。

²⁾ Chap. IV, Comp. ci-dessus, p. 409

³⁾ 食果草實也。有一鳥兩頭。 *Chan-hai-king*, Chap. IX.

Gentilshommes, le peuple aux Dents noires, celui des Cuisses noires, celui du Peuple velu (les Aïnos) et celui du Peuple Lo ¹⁾.

¹⁾ 自東南至東北方有大人國、君子國、黑齒民、元股民、毛民、勞民。 *Vide* 淮南子, Chap. IV, fol. 10.

MÉLANGES.

A Chinese Receipt against Articular Rhumatism.

We have published in the first Volume of the *T'oung-pao* an English translation of Mr. Vorderman's Chinese treatment of Diptheritis, which treatment has been applied with great success by the said physician during nine years, and has proved to be superior to any of the European methods of treatment.

A remarkable case of a perfect cure of articular rhumatism by Chinese medicines came lately to our knowledge. The patient was a married lady in Batavia (now living in Holland). In April 1892 she was taken ill by a violent attack of articular rhumatism, suffering most excruciating pains, being scarcely able to move, and her fingers totally crooked. She had been during three months under the treatment of a European physician, without experiencing the least alleviation of her pains.

Being at last informed that there was a Chinese doctor in the place who treated most successfully such affections, she called in his help. After examination, he guaranteed the cure, but asked a rather high price for his services. At last, he went into a transaction of "no cure, no pay" which the said lady accepted. She was totally cured in *eleven days*, after the use of 2640 small homoeopathic pills taken in doses of twice 120 pills daily.

No recidive has since taken place, so that the cure may be considered as having been quite effective.

The original Chinese receipt was kindly placed at my disposal by one of her relatives, with the desire of having it translated, which I did. As I am personally acquainted with the lady and her relatives, and am perfectly sure of the case, I consider it my duty to publish the receipt. Perhaps some resident in China or India, given up by his European physician, may find relief for his sufferings by the Chinese treatment.

The receipt, written on red paper, was as follows:

茸片 月 秦艽 三 炒芍 三 牛七 半	茯苓 月 防風 三 清 三 花桂 三 麗參 五	當歸 月 細辛 三 靈仙 三 虎骨 二	獨活 三 川芎 三 黑 三 杜仲 三 蜜芪 三	續斷 二 老熟地 五	共爲末蜜丸梧五大早晚空服 每以五 三 塩湯下丸
---	--	---	--	--	---

Translation of the Chinese receipt in European dosimetrics.

茸片	<i>Jung-pien</i> , Hart-horn's-shavings (one <i>liang</i> =)	38.60 Gram
秦艽	<i>Thsin-kiao</i> ¹⁾ , <i>Acanthus</i> species? (3 <i>tsien</i> =)	11.58 ›
炊芎	<i>Ch'aou-chö</i> , roasted <i>Scirpus tuberosus</i> (3 <i>tsien</i> =)	11.58 ›
牟藤	<i>Niu-sih</i> ²⁾ , Hysop, <i>Achyranthes aspera</i> (1½ <i>tsien</i> =)	5.79 ›
荏蓉	<i>Tsung-yung</i> ³⁾ , <i>Aeginetia japonica</i> or <i>Orobanche ammophila</i> (one <i>liang</i> =)	38.60 ›
防風	<i>Fang-fung</i> , Carraway seeds, <i>Carum cari</i> (3 <i>tsien</i> =)	11.58 ›
清花桂	<i>Ts'ing-hoa-kwei</i> , <i>Cassia</i> (<i>Osyris</i>) (one <i>tsien</i> =)	3.86 ›
麗參	<i>Lai-san</i> , Corean ginseng (5 <i>tsien</i> =)	19.30 ›
當歸	<i>Tang-kui</i> , <i>Ligusticum chinense</i> ? (one <i>liang</i> =)	38.60 ›
	according to Tatarinov; <i>Ligusticum acutilobum</i> , according to Maximowicz or <i>Apium ternatum</i> of Von Siebold (Comp. Bretschneider's Botanicon sinicum, II, 25).	
細辛	<i>Si-sin</i> , <i>Asarum Sieboldi</i> (one <i>tsien</i> =)	3.86 ›
[葳]靈仙	<i>Wei-ling-sien</i> , <i>Veronica japonica</i> (3 <i>tsien</i> =)	11.58 ›
虎骨	<i>Hu-kuh</i> , jelly from tiger's bones (2 <i>tsien</i> =)	7.72 ›
獨活	<i>Tuh-hwö</i> , <i>Aralia edulis</i> . Synonymous with the 土當歸 <i>T'u-tang-kui</i> (3 <i>tsien</i> =)	11.58 ›

1) A plant found in *Thsin* in the province of Shansi. The plant whose roots are nerved and twisted together is considered the best; that is the reason of its name: *Kiao 芎* or *芎 = 糾*. The Chinese receipt has erroneously, like in the popular editions of the *Pun-tshao*, *芎* instead of *芎*; the *Pun-tshao* has even *秦芎* for *秦芎*. Giles says it is a species of *Acanthus*, whose roots are used against rheumatism.

2) In the Chinese receipt this ingredient is erroneously written with the phonetical characters *牛七*.

3) There are two sorts of *Tsung-yung*: the *Juh tsung-yung* (*肉荏蓉*) or *Aeginetia japonica*, and the *Tshao tsung-yung* (*草荏蓉*) or *Orobanche ammophila*. As Douglas, in his Amoy dictionary, only mentions the first sort, we suppose this is meant in the receipt.

- 川芎 *Chuan-k'ung* ¹⁾, root of the *Angelica refracta*?
of the prov. of Sz-chuan (Bretschneider, op. cit.
p. 235) (one *tsien* =) 3.86 Gram
- 黑杜仲 *Hih-t'u-chung*, black prickwood, *Evonymus*
japonicus (3 *tsien* =) 11.58 >
- 蜜芪 *Mih-k'i*, *Sophora tomentosa* (or according to Giles
Plarmica siberica) comfitted in honey (3 *tsien* =) 11.58 >
- 續斷 *Suh-toan* ²⁾, *Dipsacus japonicus* (in Peking), *D.*
acer (in Hupeh) (2 *tsien* =) 7.72 >
- 老熟地[黃] *Lao-shuh-ti-(hwang)*, old mellow earth-
yellow. *Rehmannia glutinosa* (dried in the sun
and mixed with honey) (5 *tsien* =) 19.30 >

To be crushed and mixed with honey and to roll five large (pills) of it, to be taken in the morning and the evening, each time with 19.30 gram of brine, upon the empty stomach.

As the patient took a dislike to brine, she took the prescribed dose of pills in coffee, with the same effect.

The reduction of Chinese weight to European weight is made according to the Government's Almanach of Netherlands-India ³⁾, in which

The 兩	is =	0,038601 Kilogram	or	38,60 Gram.
> 錢	is =	0,003860	>	> 3,86 >
> 分	is =	0,0003860	>	> 0,386 >
> 厘	is =	0,000038	>	> 0,038 >

1) In Amoy the *kui*, *kiong*, *chiok* and *ti*, i. e. the 當歸, the 川芎, the 白芍 and the 熟地 are called the 四物 or four (principal) things. They are the *Ligusticum acutilobum*, the *Angelica refracta*, the white peony and the *Rehmannia glutinosa*. (Vide Douglas, Amoy-dictionary.)

2) Comp. Mémoires c. l. Chinois par les Jésuites de Peking, IX, 166; Bretschneider, op. cit., p. 72.

3) See *T'oung-pao*, Vol. I, p. 180.

The receipt is exactly made up according to the prescriptions of the *Pun-thsao*.

Hart-horn serves to warm the blood of the kidneys (煖腎血).

Acanthus is to disperse humidity (散濕).

Scirpus tuberosus serves to contract (收斂).

Hysop serves to increase moisture (滋水).

Aeginetia, *Rehmannia*, *Dipsacus* and *Evonymus* serve to warm the kidneys (溫腎).

Carraway, *Aralia*, *Angelica refracta*, *Veronica japonica* and Tiger-bone jelly serve to disperse rheumatism (驅風).

Cassia serves to increase the temperature (補火).

Ginseng is for warming the inside (溫中) and to increase the energy of the lungs (補肺氣).

Ligusticum serves to fortify the blood of the heart (補心血).

Asarum serves to disperse the cold out of the kidneys (散腎寒).

Sophora tomentosa serves to increase the energy of the lungs (補肺氣).

G. SCHLEGEL.

Serment d'Amitié Chinois

PAR

HENRI BOREL.

Ceux qui ont étudié les mœurs des Chinois savent que l'amitié appartient aux cinq *Lün* (倫)¹⁾ ou rapports humains, qui lient les hommes étroitement entre-eux. Ces cinq *Lün* sont plus pratiqués en Chine qu'aucun culte de Dieu dans n'importe quel autre pays. C'est comme une religion vivante de vivants entre-eux.

Comme je demeure actuellement en Chine, j'ai saisi la rare occasion d'étudier les mœurs des Chinois tels qu'elles sont; et mieux qu'aucun livre n'aurait pu m'instruire, ce sont les Chinois vivants qui m'instruisent par leur seule existence autour de moi. Un de ces jours un Chinois de mes connaissances me fit voir un document assez intéressant, le billet que des amis s'entre-donnent quand ils font serment d'amitié éternelle, de par lequel ils deviennent des frères pour la vie jusqu'à la mort. Ce serment écrit est plus important que n'en serait un en Europe, car les Chinois vénèrent les caractères écrits comme des choses saintes. Il est assez connu qu'ils ramassent des papiers dans la rue (pour prévenir le sacrilège d'un passant en les foulant aux pieds) pour les brûler ensuite et en faire du feu, qui est chose sainte et qui monte jusqu'aux Esprits. C'est comme le Verbe qu'ils vénèrent dans leurs caractères.

1) Les cinq *Lün* connus: mari et femme, père et fils, prince et sujet, ami et ami, frère aîné et frère cadet, 夫婦, 父子, 君臣, 朋友, 兄弟.

Je pense qu'il est intéressant de traduire et d'examiner de plus près ce billet d'amitié, et de le communiquer aux lecteurs du *T'oung-Pao* qui n'ont peut-être jamais vu un pareil serment écrit.

Voici le billet tel qu'il est. Il vient de la ville d'Emouï, dans la province de *Foh-Kien*, et les amis sont des Chinois vivant actuellement.

Traduction.

Nous pensons que l'Univers est originairement une place de l'Amour accumulé. Or, l'Amour vint de ce que les *Gi* ²⁾ étaient d'accord. Nous restons dans et honorons le Bosquet des Amis. Des Amis, ce sont des hommes qui sont liés étroitement avec d'autres hommes. Nous voulons cultiver l'excellence de *Koán* et de *Paó* ³⁾. Nos cœurs conservent le lien de *Louí* et de *Tin* ⁴⁾. Nous demeurons

2) *Gi* 義, mot essentiellement chinois, comme le sont 道, 孝, etc., qu'on fait mieux de ne pas traduire, parce qu'ils sont absolument intraduisibles. *Gi*, c'est tout ce qui appartient aux devoirs de ces amis entre-eux, c'.-à-d. qu'ils doivent-être loyaux, sincères, polis, qu'ils doivent avoir de la foi, etc. etc.

3) Pour des détails voir le 東周列國. *Koán Tióng* 管仲 était pauvre, *Paó Siok Gá* 鮑叔牙 était riche, mais le dernier consentit à faire le commerce ensemble avec son ami pauvre. *Koán* trompait son ami en prenant pour soi-même plus des intérêts gagnés qu'il n'en donnait à son ami, mais *Paó* ne le prit pas en mauvaise part, parce qu'il souffrait de voir son ami plus pauvre que lui. Comme ils étaient très habiles, les amis prospéraient à tel point que *Koán* devint ministre avec le haut rang de 宰相 dans le royaume de *Tsé*, et *Paó* acquit le même haut rang après la mort de *Koán* (et de son successeur).

4) *Louí* et *Tin* sont deux amis célèbres de l'antiquité. On disait d'eux qu'ils étaient unis comme la colle et le vernis qu'on aurait mêlés. *Louí*, étant offert un haut rang par le 制史 mandarin, voulait le céder à *Tin*. Comme le mandarin n'y consentit pas, *Louí* fit semblant d'être fou, dénoua ses cheveux, et se sauva, sans obéir au commandement (de nomination).

Voyez le 增補幼學故事群芳, ou Recueil d'histoires, de légendes, et d'informations, un livre en 4 volumes, en usage dans les écoles chinoises. On y trouve, vol. 2, chapitre 朋友, quelques détails sur *Louí* et *Tin*: (Texte:) 膠漆相投陳重之與雷. — (Et dans le commentaire) 以膠投漆中、

dans le même village, nous suivons la même profession. Nous sommes déjà liés depuis longtemps, et ce n'est pas en outre depuis un jour que nous nous connaissons. Mais craignant que le temps n'en interrompe la continuation, et que notre amitié ne se relâche à la longue, nous ouvrons nos cœurs et nous prêtons un serment de sang pour informer respectueusement les Esprits ⁵⁾. Notre commerce et liaison seront éternels comme (le sont) le métal et la roche; et nous ne serons pas moins intimes que les *Hun* et les *Ti* ⁶⁾.

Ton père sera mon père et nous nous informerons après leur somme ⁷⁾ quand nous montons dans leur chambre à coucher. Tes

其堅莫解。雷義舉茂才、讓于陳。制不聽、遂佯犯被髮走、不聽命。 etc., etc.

5) Les Esprits 神. Il y aurait des volumes à écrire sur ces *Sin*. Originellement les *Sin* sont les Esprits délivrés du corps, appartenant aux sages et aux saints. Nous croyons que les *Sin* invoqués par ces amis sont les cinq suivants: *Bân Ts'iong Kong* 文昌公, *Koan Tz Yá* 關帝爺, *K'oe Sing Kong* 魁星公, *Tsa Hì Kong* 朱熹公 et *Lü T'ung Pin* 呂洞賓. Ce sont les *Sin* les plus vénérés, les plus adorés par les étudiants.

6) *Hun* 壺 et *Ti* 篴 sont des symboles de fraternité. Il doit exister une harmonie entre frères comme l'harmonie de la musique du *Hun*, accompagné par le *Ti*. Le *Hun* est un instrument fait de porcelaine, ayant la forme d'un oeuf, à six ou huit ouvertures. Il rend un ton sifflant. Le *Ti* est un instrument de bambou, comme une flûte. Le ton ressemble à celui d'un enfant qui pleure (Wells Williams).

Dans le recueil 幼學 (voir Note 4) on lit, que quand le frère aîné joue du *Hun* et le cadet du *Ti*, on dit que leurs sons et leurs cœurs se répondent. — (Vol. 2) 伯壺仲篴謂聲氣之相應. — Dans le *Sì King* 詩經, tome troisième de mon édition chinoise, on trouve (Texte) 伯氏吹壺 (commentaire 以倡之); (Texte:) 仲氏 (comm. 卽) (Texte:) 吹篴 (comm. 以和之. 親愛之極也).

7) Chaque matin les enfants doivent s'informer si leurs parents ont bien dormi, et chaque soir ils doivent s'informer après leur santé et leur souhaiter un bon sommeil. Voyez le *Lé Ki* 禮記, tome premier, chapitre 文王世子第八. — On y lit que le roi *Bân Ông*, du temps qu'il était prince héritier, rendait visite trois fois par jour à *Ông Kuì*, son père. Au premier chant du coq il mettait ses habits, allait devant

enfants seront les miens: ils me suivront quand je marche, et ils entoureront mes genoux à tour de rôle.

Nous saluerons respectueusement nos Mères et nos Belles-sœurs ⁸⁾ aux jours de fête, et nous les féliciterons respectueusement selon l'étiquette ⁹⁾. Nous inviterons (mutuellement) nos frères cadets et nos frères aînés ¹⁰⁾ et nous boirons et aurons un banquet. Nous ne nous montrerons pas irrévérents. Des amis doivent suivre leurs cœurs, et il vaut mieux s'entre-aider que de se faire des reproches (se persuader mutuellement à faire le bien). S'exhorter à avoir du *Tō* ¹¹⁾ et s'appliquer entièrement vaut mieux que d'aller à l'encontre l'un de l'autre.

la chambre à coucher (de ses parents) et demandait aux valets de chambre actuellement en service: «(Le roi mon père) a-t-il du repos aujourd'hui? Comment en est-il?» Les valets disaient: «Il a le repos». — *Bân Ông* avait alors de la joie. — A midi *Bân Ông* faisait de même; le soir il faisait de même» 文王之爲世子、朝於王季、日三。雞初鳴、而衣服至於寢門外、問內豎之御者、曰。今日安否。何如。內豎曰。安。文王乃喜。及日中文至亦如之。及暮又至亦如之。 — Ici le *Lé Ki* parle de demander trois fois après le somme, mais dans le tome premier on parle du soir et du matin, deux fois seulement: 凡爲人子之禮冬溫而夏清、昏定而晨省, c'.-à-d. En général, l'étiquette prescrit aux enfants qu'en hiver (ils doivent procurer) de la chaleur (à leurs parents), en été ils doivent les rafraîchir; le soir ils doivent faire leur lit, le matin ils doivent s'informer avec soin (après leur santé).

8) *Sé* 嫂, ce sont les femmes des frères aînés. Colloquial: «*Sé*».

9) *Lé* 禮, mot intraduisible, signifiant tout ce qui concerne les cérémonies, les rites, la bienséance. — Voyez le *Lé Ki*, Vol. I, où on lit en outre que sans le *Lé* le *Tō*, la Vertu, la Pitié, et le *Gī* ne sont pas parfaits (道德仁義非禮不成).

10) Mieux vaudrait aînés et frères cadets, mais le texte dit 弟昆. Nous n'avons pas changé le billet original, pour faire voir que les Chinois eux-mêmes font des fautes de style. Aussi le titre 議譜 n'est pas juste, comme 議 doit être 誼.

11) *Tō* 道, intraduisible, comme tant d'autres mots essentiellement chinois. Aller plus loin mènerait à un examen de tous les livres comme le 中庸, le 道德經, et un grand nombre de livres bouddhistes où le mot mystique *Tō* se trouve dans de différentes significations. Dans le sens de la lettre des amis, la définition vague «une bonne vie, une bonne conduite» suffit.

Quand les circonstances de notre vie ne seront plus les mêmes, celui qui est honoré n'oubliera pas celui de basse condition. Quand même il y aurait (entre-eux) la distance et la séparation des nuages et de la boue, on ne courra pas pour cela vers de nouveaux (amis). Nous partagerons nos prédilections et nos antipathies. Nous ne serons pas jaloux l'un de l'autre, mais nous nous aimerons toujours. Dans le chagrin et le malheur nous sympathiserons. Nos noms de famille seront différents, mais il n'y aura pas de différence entre nos cœurs. Nous n'attendrons pas jusqu'à ce que nous ayons lu le texte *Tong Te* ¹²⁾, pour obéir à la loi de fraternité des chars et des chapeaux de paille ¹³⁾. Dorénavant nous observerons respectueusement ces paroles (susdites). Celui qui oubliera et enfreindra la loi de fraternité

Le Ciel et la Terre le condamneront et le chatieront;
Les Esprits et les Bouddhas le verront et le jugeront.

12) Voyez le *Sí King* 詩經 (troisième volume de mon édition chinoise: 棠棣之華 (comm. 其) 鄂 (comm. 然外見者、豈) 不韡韡 (comm. 而光明乎是凡華所莫能及也) c'.à-d. — Les fleurs du *Tong Te* en poussant, est-ce qu'elles ne sont pas splendides? [et brillantes? C'est pourquoi toutes les autres fleurs ne les valent pas (ne peuvent pas les atteindre)]. L'arbre *Tong Te* est le *Corchorus Pyriformis* (Williams), et ses fleurs sont si pleines de lumière et de couleurs, si belles, qu'elles sont devenues les symboles des amis et des frères.

13) 車, le carrosse des riches, 笠 le chapeau de paille que mettent les pauvres pour les abriter du soleil et de la pluie. On lit dans le recueil 幼學 (Voir Note 4) 昔有丹雞白犬之壇 « Dans l'ancienneté il y avait le temple du coq rouge et du chien blanc ». Le commentaire en dit plus long: 五代時三人爲朋、築壇。以丹雞白犬歃血而盟曰。卿乘車、我戴笠。他日相逢、下車泣 etc. C'.à-d.: Du temps des cinq dynasties (梁 *Liáng*, 庸 *Tóng*, 晉 *Tsin*, 漢 *Hàn* et 周 *Tsin*) il y avait trois hommes qui étaient des amis et érigaient un temple; ils faisaient, avec le sang piqué d'un coq rouge et d'un chien blanc, le serment suivant: « Si vous êtes monté sur votre char et que moi je porte le chapeau de paille, si nous nous rencontrons un jour, vous descendrez de votre char, pour pleurer ». Note de l'éditeur. La citation dans le 幼學 n'est pas exacte: le dernier caractère n'est pas 泣 « pleurer », mais 揖 « saluer ». Le frère riche doit saluer son frère pauvre. Voyez mon *Hung-league*, p. 2.

Les noms de famille et noms propres, ainsi que les années, les mois, les jours et les heures de naissance des personnes unies sont distinctement notés à gauche.

Le premier c'est *Ngô*, au nom de lait *Ts'iong S'ing*, avec le titre *Iêm T'iet*, et le nom de fraternité *Su K'ing* ¹⁴).

Il est né ¹⁵) en l'an *Sut Sin* ¹⁶), de l'époque *Tóng T'i*, le deuxième mois, le dix-huitième jour, à l'heure *Ts'i* (11 Mars 1868).

Le deuxième, c'est *T'ing*, au nom de lait *Ko Hui*, avec le titre

14) Comme on le voit, il est usage d'ajouter aux nombreux différents noms, assez connus, également un nom de fraternité.

15) Nous avons traduit « il est né », mais la traduction littérale de 呈祥 serait « (sa) félicité poussait ».

16) L'an *Sut Sin* correspond à la septième année du règne de *Tóng T'i* (1862—1874). L'heure *Ts'i* est la sixième heure. Les Chinois ne divisent pas le jour et la nuit en 24 heures comme nous, mais en douze *S'i* 時. — Les 12 *T'i tsi* 地支 combinés avec les 10 *T'ien Kan* 天干 donnent les soixante noms d'années qui reviennent tous les soixante ans. Lorsqu'on compte p. e. de l'an 甲子 jusqu'à l'an 癸酉 on aura comme onzième nom d'année 甲戌, comme douzième 乙亥, comme treizième 丙子, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive de nouveau à 甲子 ce qui arrivera soixante années après la fois précédente.

<i>T'i Tsi.</i>		<i>T'ien Kan.</i>	
1 <i>Ts'i</i> 子		甲 <i>Kap</i>	1
2 <i>T'iu</i> 丑		乙 <i>It</i>	2
3 <i>În</i> 寅		丙 <i>Ping</i>	3
4 <i>Baó</i> 卯		丁 <i>Ting</i>	4
5 <i>S'in</i> 辰		戊 <i>Bu</i>	5
6 <i>Ts'i</i> 巳		己 <i>Ki</i>	6
7 <i>Ngó</i> 午		庚 <i>King</i>	7
8 <i>B'i</i> 未		辛 <i>Sin</i>	8
9 <i>Sin</i> 申		壬 <i>Da'im</i>	9
10 <i>Iú</i> 酉		癸 <i>Kwé</i>	10
11 <i>Sut</i> 戌		甲 <i>Kap</i>	1
12 <i>Hai</i> 亥		乙 <i>It</i>	2

Iao Hông, et le nom de fraternité *Sa Siông*. Il naquit pendant l'époque *Tông Tĩ*, l'an *Sut Sín*, le douzième mois, le vingt-cinquième jour, à l'heure *Ngó* (6 Février 1869).

Le troisième, c'est *Ang*, au nom de lait *Liên Ting*, avec le titre *T'ing Hàn*, et le nom de fraternité *Sa Giók*¹⁷⁾. Il naquit pendant l'époque *Tông Tĩ*, l'an *Kí Tsĩ*, le troisième mois, le dixième jour, à l'heure *Bĩ* (21 Avril 1869).

Le quatrième, c'est *Lân*, au nom de lait *P'ik Kong*, avec le titre *Tsé Ting*, et le nom de fraternité *Sa Kiaó*. Il naquit pendant l'époque *Tông Tĩ*, l'an *Kí Tsĩ*, le neuvième mois, le treizième jour, à l'heure *Ngó* (17 Octobre 1869).

L'an *Ting-Haĩ* de l'époque *Kong-Su*, le premier mois, le deuxième jour (13 Février 1888), nous avons juré ensemble.

Ngó Ts'iong-Sing l'a gardé et mis en sûreté¹⁸⁾.

17) Comme on le voit, les noms de fraternité sont bien choisis. Ainsi le premier se nomme 似馨, «comme du parfum», le deuxième 似松, «comme le pin» (symbole de longue vie et de la fidélité), le troisième 似玉, «comme la pierre précieuse» et le quatrième 似喬, «comme le superbe».

18) Nous avons ici le billet de *Ngó Ts'iong-Sing*. — C'est grâce à son amabilité que j'ai eu l'occasion d'envoyer ce papier intéressant pour la publication à Mr. le professeur Schlegel, dont j'ai eu le bonheur d'être l'élève. — Chacun des amis garde une copie de cet écrit.

VARIÉTÉS.

Dans le *Temps*, du 4 Avril 1893, nous trouvons dans une lettre de décembre de son correspondant de Tokio, d'intéressants renseignements sur l'enseignement et la magistrature dans l'Empire du Soleil Levant :

Dans l'immense parc d'Uyeno, le quartier latin de la capitale, de grands jardins très bien dessinés et au milieu, intelligemment disséminés, de magnifiques bâtiments, vastes, bien éclairés, admirablement aménagés : Ecoles de droit, de médecine, de pharmacie, d'architecture, des beaux-arts, des arts industriels, Facultés des lettres, des sciences. Toute cette installation matérielle est remarquable. Salles de cours, amphithéâtres, laboratoires, bibliothèques, collections scientifiques et industrielles, ateliers sont irréprochables. A ce point de vue le Japon moderne peut être fier d'avoir fait mieux que copier ses modèles occidentaux.

A visiter aussi les écoles normales de garçons et de filles. Celle-ci est particulièrement intéressante avec ses classes de chant, de couture, de broderie, d'histoire naturelle et de gymnastique. Dans cette dernière classe, un amusant spectacle m'attendait. Une quinzaine de jeunes filles de quatorze à seize ans, vêtues à l'européenne, jupons courts et souliers plats, sont alignées en rangs d'oignons, tournant le dos à la porte d'entrée et juste en face d'une plateforme sur laquelle un Japonais, leur professeur, se livre à des exercices d'assouplissement qu'elles imitent scrupuleusement. Un piano, tenu par une sous-maîtresse, cadence ces mouvements sur un petit air drolet qui ferait très bien danser des ours. « Une, deux,

pliez les jarrets; trois, quatre, marquez le pas! » A peine ai-je dépassé le seuil, que le professeur, tout en continuant sa démonstration, esquisse à mon intention une profonde révérence. Sans se retourner, les élèves font de même, me saluant ainsi... à l'envers.

L'école primaire et la salle d'asile auraient la médaille d'honneur dans une exposition scolaire. Ces petites Japonaises, hautes comme une botte, sont gentilles au possible; chacune a son pupitre séparé, sa petite écritoire garnie de pinceaux, son tout petit banc; une école de poupées comiquement coiffées, aux mines impayables.

Mais, revenons à l'Université, section des beaux-arts. Je remarque que les professeurs prennent soin, dans leur enseignement, de ne pas trop s'écarter des traditions artistiques de l'ancien temps. Et ils ont grandement raison. Il serait même à désirer qu'ils fussent plus exclusifs. Leurs principes sont tout différents des nôtres; ils ne voient pas, ils ne sentent pas, ils ne s'expriment pas comme nous; leurs essais dans un genre qui n'est pas le leur n'ont été jusqu'à présent que des imitations, imparfaites toujours et souvent ridicules.

L'atelier de sculpture sur bois est curieux. Les élèves travaillent d'après nature; ils ont devant eux sur de petits billots, des poissons, des oiseaux dont avec un souci minutieux de l'exactitude ils observent et reproduisent les moindres détails.

Je voudrais m'attarder ici, mais le très aimable japonais qui me conduit est impatient de me montrer le chef-d'œuvre de l'école, destiné à l'Exposition de Chicago, le triomphe de l'art

symbolique modernisé. Aïe! quelle dés-agréable surprise! Voilà ma journée absolument gâtée!

Une déesse de grandeur surnaturelle qu'un audacieux artiste a voulu défiger de sa pose hiératique! Son ciseau novateur a tailladé en pleine matière, sans respect de la tradition sacrée, et du majestueux peplum aux plis raides, il s'en faut de bien peu qu'il n'ait fait (ô profanation!) un peignoir ajusté! On affuble de nos modes les idoles elles-mêmes! C'est la fin de tout. Ajoutez qu'elle est difforme, cette pauvre déesse: pas de cou, le flan gauche évidé, le dos rond et des pieds de moujik; elle aura des yeux d'émail, un collier et un diadème d'or fin. La statue est démontable en trois morceaux, la tête, le corps, les pieds. Les Japonais appellent cela de la sculpture; c'est de la menuiserie.

Les sections littéraires et scientifiques sont allemandes et anglaises, allemandes surtout. Peut-être quelques-uns de nos savants ont-ils une place dans la bibliothèque universitaire. Si oui, elle est bien petite, car je n'ai pu la trouver.

Sur quinze professeurs étrangers, douze viennent de l'autre côté du Rhin et trois de la Grande-Bretagne. Voilà la proportion. Pas un Français. Pas un, je me trompe et mon erreur est impardonnable. La chaire de littérature française (cours facultatif et très peu suivi) est occupée par un congréganiste qui parle de nos lettres comme le père Loriquet enseignait notre histoire. Pour lui, les encyclopédistes et leur continuateur, Ernest Renan, n'ont jamais existé. Est-ce aussi l'avis de notre représentation diplomatique dont cette nomination fut l'ouvrage?

Le professeur japonais, à quelque Faculté qu'il appartienne, n'est certes pas le premier venu. Il enregistre avec une rare fidélité tout ce qu'il entend et répète de même. Le phonographe Edison ne le vaut pas. L'homme étant un être perfectible, j'imagine qu'il n'en restera pas là. De quelque chose, sans doute, il deviendra quelqu'un. Je m'explique: il est observateur, appliqué, doué d'une excellente mémoire.

Ce qu'il voit, ce qu'il touche l'intéresse; il n'est pas un détail qui lui

échappe. Ses remarques sont parfois surprenantes et procèdent d'un esprit remarquablement attentionné. Voulez-vous me permettre une comparaison si baroque qu'elle soit? Regardez jouer un jeune chat. La boule de papier suspendue à un fil qu'on agite devant lui, le préoccupe exclusivement; il en suit les moindres mouvements, il la guette, la saisit, l'abandonne pour la reprendre aussitôt comme s'il s'agissait d'une proie. Mais observez que, très attentif à l'effet, il n'en distingue pas la cause; il ne voit que le jouet et pas la main qui le fait mouvoir.

Un jour viendra — prochain, je le souhaite et l'espère — où, dans le domaine scientifique, les Japonais ne s'en tiendront pas à l'effet et remonteront à la cause. Pour le moment, ils ne voient encore que la boule de papier.

Dans une rue de Tokio, un jeune Japonais, mis avec une certaine recherche, vous toise en passant d'un regard insolent. Vous l'entendez murmurer des injures à l'adresse des étrangers. Il n'y a pas d'erreur possible; c'est un étudiant. Plus tard, vous le rencontrez à Paris, sur le boulevard ou dans un salon: il est aimable, poli, souriant. Ses sentiments n'ont pas changé; mais avec l'âge il a appris que la dissimulation est le commencement de la sagesse... internationale. Et puis il est chez nous sur le pied d'égalité. S'il y a une différence, elle est toute à son avantage, car, presque toujours, vous le prenez pour un prince; tandis qu'au Japon l'étranger bénéficie d'un régime d'exception imposé par la force et maintenu par la crainte. La jeunesse des écoles est-elle pire que celle de l'atelier ou de la campagne? Non; mais elle apprend l'histoire de son pays et la nôtre, elle compare et sa conclusion est que nous représentons un état de choses dont s'indigne son patriotisme.

Cette analyse faite d'un sentiment respectable, si inintelligente qu'en soit la manifestation, je suis plus à l'aise pour apprécier l'étudiant japonais. Plus curieux que studieux, fureteur plus que chercheur, il fait en peu de temps des progrès rapides. Mais le souffle lui manque bientôt et aussi le désir d'approfondir. Ce que je sais le mieux,

disait un érudit, c'est que je ne sais rien. Voilà un aveu que ne fera jamais un étudiant japonais. Il acquiert avec une étonnante promptitude cette insupportable suffisance du demi-savant. Esprit superficiel, il se persuade aisément qu'il n'a plus grand'chose à apprendre et que ce quelque chose est parfaitement insignifiant. Volontiers après deux ans d'études, il s'écrierait avec dédain : C'est ça la science !

Avec 30 francs par mois, un étudiant, fils de famille, se loge et se nourrit. S'il dispose d'une somme égale comme argent de poche, il peut ne se rien refuser et imiter le jeune gandin des romans de Paul de Kock qui, à Paris, roulait carrosse, portait une robe de chambre à ramages et une calotte grecque, s'offrait le luxe inouï de deux bains par semaine et entretenait une danseuse, le tout pour 6,000 fr. par an.

Un étranger arrive au Japon, il visite le palais de justice : le prétoire est superbe, les magistrats ont de belles toges, voici les plaideurs, les avocats... Il en conclut que ce pays est pourvu d'institutions juridiques. Quelle erreur ! Ce qu'il voit est un décor ; rien de plus. Et le décor enlevé, que reste-t-il ? Le droit coutumier avec ses lacunes, ses incohérences, ses iniquités même, une vieille société encore attachée à la routine, à ses préjugés et que l'esprit de notre civilisation a simplement effleurée.

Cette affirmation rencontre, je le sais, beaucoup d'incrédulés sincères ou intéressés. De ces derniers je ne m'occupe pas. Les autres font le tour du monde en moins de quatre-vingts jours. Un coup d'œil par-ci, une appréciation saisie au vol par-là et ils sont archifixés. Le Japon ? Connu. Un pays complètement européenisé.

Déguisé en Européen, voulez-vous dire, et ne pouvant faire illusion qu'à distance. De près le Japonais est un Asiatique, défilant de nos idées et de nos sentiments, réfractaire à notre conception des droits et des obligations individuels.

Exemple : Depuis dix ans un juriste français travaille à mettre les coutumes locales en harmonie avec les principes généraux de notre droit civil. Il y parvient. Notre savant compatriote est comblé d'éloges mérités ; on ordonne

l'impression de son ouvrage... Enfin le Japon a un Code ! crient à tous les échos nos diplomates. Eh bien, pas du tout, le Japon n'a pas de Code et, qui plus est, toute réflexion faite, ne veut pas en avoir.

Pourquoi ? tout simplement parce qu'il s'aperçoit que l'adoption de la nouvelle législation entraîne les conséquences suivantes :

L'établissement d'une loi uniforme pour tout l'empire.

La validité du mariage considérée comme un acte sérieux et non plus comme une cohabitation momentanée de l'homme et de la femme.

L'organisation régulière de la famille.

La protection des mineurs.

La détermination des bases du droit privé.

La liberté des conventions, etc., etc.

Or, au Japon, de tout cela presque rien n'existe et c'est une œuvre révolutionnaire que cette législation basée sur des principes universels de raison, de justice et d'utilité. Apporter la méthode, la lumière, la moralité, la protection des faibles, la sauvegarde des intérêts généraux et particuliers où il n'y a que confusion, ténèbres et oppression ; substituer le règne de la loi au régime du bon plaisir et de la fantaisie masculine, c'est vouloir saper dans ses fondements le vieil édifice social qui abrite tant d'iniquités séculaires et dont on s'est borné jusqu'à ce jour, et seulement pour la galerie étrangère, à récréper la façade. Oh ! tant qu'il s'est agi de modifications superficielles et d'ordre purement matériel, propres à donner le change aux curieux de l'Occident sur le degré réel de la civilisation du Japon, aucune objection n'a été formulée. Bien au contraire.

Mais lorsqu'il faut passer du mot à la chose, lorsque le temps est venu des réformes morales, sérieuses et profondes, sans l'accomplissement desquelles un pays reste en arrière, un cri de protestation s'élève du rang des privilégiés : « La nation, déclarent-ils, ne doit pas être prise pour un sujet passif d'expérimentation législative. »

Vous n'ignorez pas cependant, leur fait-on remarquer, que l'absence de lois positives, civiles et commerciales est le gros obstacle à la revision des traités.

Vous ne voulez donc plus servir les

intérêts de votre pays en préparant, avec le rétablissement de son autonomie, celui de sa dignité et de son indépendance vis-à-vis de l'étranger?

Pardon. Ils ne demandent pas mieux, mais n'ayant pas encore rencontré de résistance, ils ne désespèrent pas d'assujettir les étrangers à leurs coutumes. C'est sans doute dans ce sens qu'ils entendent la révision.

Des usages surannés, spéciaux à chaque province et souvent contradictoires, rarement appliqués, presque toujours inapplicables, voilà l'arsenal législatif de l'empire du Soleil-Levant!

On voit maintenant ce que peut être le magistrat japonais. Suivant qu'il revient de France, d'Allemagne ou d'Angleterre, il est imbu de telle ou telle doctrine dont il prétend assurer la suprématie; il étudie, apprécie et juge, dans des espèces identiques, avec une méthode et un esprit absolument différents.

Il est dans la situation d'un homme lâché, les yeux bandés, dans un labyrinthe; il hésite, trébuche, butte, tombe et se casse les jambes.

On dit que chez nous, la justice est boiteuse. Elle est cul-de-jatte, au Japon.

THE CHINA MISSIONARIES.

We think it worth the while to reprint from *the Times* the following letter of Mr. A. MICHIE. We quite agree that the riots in China are directed against the *Missionaries* and not against the *Europeans*. We have "Missionary riots", but no "Merchants riots" in China.

TO THE EDITOR OF THE TIMES.

"Sir, — When I looked at the signatures successively of Professor Douglas and Mr. H. N. Lay to letters purporting to be replies to the one you courteously published for me on August 26, I congratulated myself that the discussion of the missionary question had at last fallen into good hands. I was proportionately disappointed in finding in them no answer to my remarks on the matter actually at issue. Neither the neatly capsuled blank cartridge of the one correspondent nor the canister shot of the other hits anything practical. Mr. Lay's letter, in fact, is little else than an energetic defense of the slipshod manner in which the Christian clause was "shoved in" to the Chinese Treaty, for which he perhaps feels some personal responsibility. Mr. Lay throws the blame on other nations, and says we could have done as well without a toleration article at all, as we could then have taken advantage of the American and other treaties by sheltering ourselves

under that refuge for destitute diplomacy, "the most-favoured-nation" clause. That would indeed have been an ideal position for Great Britain to occupy in concluding a treaty after a successful war! Curious to say, however, it is only in this indirect manner that Protestant missionaries claim the right of owning property in the interior of China, the French treaty being the only one which lends the least colour to such a claim.

Mr. Lay labours to prove that religious toleration was never imposed on the Chinese by force; and if he means that a literal loaded pistol was not pointed by Lord Elgin at the left ear of the Chinese Commissioner while Mr. Lay himself held his right hand and traced the signature, then, of course, I agree with him. But if he means to deny that not only the toleration, but every other, clause of all our treaties up to 1860 was exacted by force, then ten columns of *The Times* would not suffice to discuss the difference between Mr. Lay and myself. An anonymous critic, somewhat ineptly, quotes against me the *dictum* of Sir Rutherford Alcock that our relations with China "rest on a solid substratum of force", and I am content to place that succinct statement of the case against Mr. Lay's more laboured contention in the opposite sense.

And not only was the protection of Christianity under the existing régime secured originally by force, but force in

its naked form has been constantly appealed to by, or on behalf of, the missionaries, and has actually been used on certain occasions, with excellent effect, as, for example, against the great Viceroy of Nankin — Tsêng Kwo-fan — in 1868.

Mr. Douglas also formulates the same appeal quite concisely in his letter. But to demand from the peaceful precincts of the British Museum the condign punishment, say, of a Chinese Viceroy, would not commend itself as a promising scheme from the point of view of practical politics.

In their advocacy of the strict fulfilment of treaties I am at one with Mr. Lay and Mr. Douglas.

Only on this question, if I may presume to say so, they seem to begin where I left off 20 years ago. Wherever I have had the opportunity, whether in connexion with Chambers of Commerce or in the Press or in other ways, I have stood up for the sanctity of engagements, no matter for the circumstances under which they may have been entered into. And it is not irrelevant to the present discussion to allude to the fact that in the year of, and following, the great Tientsin massacre (1870) I did my endeavour to reach the conscience of the Government on this very question of vindicating the treaties as they affected missionary work. But with what result? An interesting experience, nothing more. My political friends happened to be Liberals, and not one of them dared to breathe a word that might embarrass the Government, for if there was one thing more wicked than a murderous mob it was a Tory, and if there was one interest more sacred than the Ark of the Covenant it was "our party," in other words, our seats. Mr. Gladstone was then engaged on the final settlement with Ireland, as he is now, and as he will be 20 years hence, if nature is sufficiently elastic. The House of Lords was not so impervious to the claims of justice, and it found leisure to take up the question of the missionary massacres. Lord Carnarvon exposed the situation in a lucid and manly speech, Lord Salisbury followed with a few pithy and penetrating sentences, every word of both speeches having been amply justified by subsequent events. They

were replied to in a string of rippling platitudes by Lord Granville, which, though devoid of substance, received the applause of the House, as well as a special compliment from Lord Grey. The meaning of the whole thing was not to be mistaken, and it has been confirmed by the experience of the 20 years which have since elapsed, that the British Government would never coerce the Chinese into observance of the treaties, at least not of the religious article. Lord Salisbury's Government made a statesmanlike effort to get into a proper attitude towards China, after the riots of May, 1891, but success depended on the concert of the Great Powers, which failed when brought to the test, the first seceder from the concert being the United States. From that time the Powers have not attempted to face the problem in the spirit of enforcing on the Chinese Government respect for treaties.

Now it may be orthodox and all that to go on beating the hollow drum of the treaty rights of missions, but for my own part I should hold it waste of strength to flog the dead horse of British coercion. More to the purpose, it seems to me, is it to consider what other means may be left of ameliorating the situation of the missionaries; what the missionaries themselves might do to avoid the deplorable conflicts which stain their operations, for, no matter where the weight of blame may rest, the regular recurrence of missionary riots is no less damaging to the progress of Christianity than to our whole intercourse with China; and what workable *bonâ-fide* understanding, as distinguished from conventional despatches and proclamations, can be come to with the Chinese Government.

M. Lay quotes textually from the phrases used by Chinese Envoys and in Government circulars. &c., as if they were Holy Writ. I should like to put it to him whether, with his experience of the world, he seriously holds such *dicta* to be conclusive evidence that the facts were just so?

As to Mr. Lay's statement that the riots are directed against the missionaries as foreigners and not as missionaries, it is truly a "big assumption". Time was, indeed, when I held the

same opinion, which, however, I candidly confess has since yielded to the cumulative force of contrary evidence. I should be glad to have from Mr. Lay, or my critic in the *Observer*, or from any one else holding their views, some satisfying explanation of how it happens that, if "missionaries carry on their work under the same sanctions and by the same rights as merchants," we never hear of "merchant riots" or of official incitements to massacre them.

I am sorry that Mr. Lay, who, if any one, could supply the information, has not told us why such elaborate regulations — in the framing of which he bore the principal part — were thought necessary to interpret the Chinese treaty to merchants while nothing of the sort was provided for the guidance of the more dangerous class. It is perhaps a big assumption, but I suppose the truth of the matter to be that neither the Chinese nor the foreign negotiators knew exactly what they were doing and did not foresee the consequences of the unregulated irruption of Christian missionaries into China. If that be not the explanation, then the negligence of the British Plenipotentiary was criminal, and, whether criminal or not, it certainly is calling for revenge. It is not so much the fortuitous character of the missionary clause in the English treaty so clearly exposed by Mr. Lay, but the entire absence of any machinery for giving safe effect to it that is largely answerable for the trouble.

There is no difference that I can see between Mr. Lay and myself on mat-

ters of fact, but I am glad of the opportunity he has given me of correcting myself on one point which had been brought to my notice before the appearance of his letter in connexion with the massacre of the two Swedish missionaries. They had not built a house of foreign construction, as I said. My authority was a China newspaper, which contained also a reply defending the deceased missionaries from charges of inexperience and so forth, but passing in silence over the matter of the house. Consequently there was a reasonable presumption that the facts, as originally stated, were true. I am, of course, sorry to have given extended currency to an unjust reflection on the poor fellows who have been brutally murdered, but my argument stands unaffected by this correction.

I hardly think I need to pursue Mr. Lay any further, but if he has a mind to pursue me, I would suggest his examining my little book "Missionaries in China," where my views are given with more fulness than in these letters, and to which I have been waiting two years for a reply.

I shall also be pleased to send him, if he will favour me with his address, a sequel to the above, not published in this country, entitled "China and Christianity," and should be glad if he would execute the *ling chi* process on both, if only a little fresh light might thereby be shed on one of the most dangerous problems of the day.

I am, yours faithfully,

September 3.

A. MICHIE."

LA POLICE DES ÉPIDÉMIES EN CHINE.

(Extrait du *Temps*, 26 mai 189.)

Si un ethnographe s'avisait jamais de classer les races humaines en propres et malpropres, il ne serait probablement pas tenté de ranger les Chinois dans la première catégorie, tandis qu'il placerait tout en tête leurs voisins, les Japonais, qui sont sans conteste, le peuple le plus propre de la terre.

On est assurément en doit de se

demander quel peut être, avec l'indifférence profonde du peuple chinois envers tout ce qui touche à la propreté, à l'hygiène, au confort, — quel peut être, en Chine, le rôle de la police sanitaire, notamment en temps d'épidémie. On se tromperait, cependant, si l'on croyait que ce rôle est nul et que les représentants de l'autorité se

bornent à assister en témoins inactifs aux progrès du fléau, adressant tout au plus quelques prières au Ciel, pour le conjurer d'en arrêter la marche.

Un correspondant occasionnel du *North China Daily News*, missionnaire protestant à Tchoung-King (province du Sse-Tchouen), a eu l'occasion, durant l'épidémie cholérique qui a sévi dernièrement dans cette ville, de suivre de près l'action des autorités et de voir quelles étaient les mesures sanitaires employées pour combattre les ravages du choléra. Il fournit sur ce point des détails fort intéressants.

Le correspondant du journal de Shanghai constate que les autorités se préoccupèrent dès le début d'arrêter la marche de l'épidémie. Dans ce but, des proclamations furent adressées aux habitants de Tchoung-King pour leur faire les recommandations suivantes : nettoyer avec soin les rigoles et surveiller l'écoulement des eaux ménagères ; fumer les maisons d'habitation afin d'en chasser les mauvaises odeurs ; ne pas laisser traîner les débris de la cuisine, etc. En même temps, on conseillait à la population de surveiller sévèrement son alimentation, et l'on annonçait des distributions gratuites de remèdes par les divers *yamen* (bureaux officiels) et les sociétés de bienfaisance. Les personnes se sentant malades étaient engagées à se faire soigner sans perdre de temps. Enfin, sur divers points de la ville, on établissait des dépôts de cercueil, et des agents spéciaux étaient chargés de ramasser les pauvres diables morts sur la voie publique et de les faire enterrer sans retard.

L'auteur de la correspondance que nous résumons eut l'occasion, un jour, d'assister à un spectacle qui ne pouvait manquer d'impressionner désagréablement ses nerfs et son cerveau d'Européen : dans un cercueil découvert, au coin d'une rue, un malheureux était couché, remuant désespérément ses bras et ses jambes, dans les affres de l'agonie. Le pauvre diable avait-il conscience de l'endroit où il se trouvait ? Cela est peu probable, et il y était mieux à coup sûr, pour mourir dans une paix relative, que beaucoup d'au-

tres, couchés simplement dans la boue de la rue, exposés aux heurts des bêtes et des passants.

Voici, à titre de curiosité, quelques-uns des remèdes, préventifs ou curatifs, recommandés par les placards officiels :

Pour désinfecter les habitations, brûler un mélange de rhubarbe en poudre et de *Ts'ang-chou* 蒼朮 (*Atractylodes lancea*).

Comme préventif contre la contagion, on recommande des pilules composées comme suit :

Tan-chen 丹參 (*Salvia multi-orhiza* ou *bippinnata*) 60 grammes ;

Houng-teou 紅荳 (*Abrus precatorius*) 30 grammes ;

Houng-hoang 雄黃 (réalgar ou oxyde d'arsenic sulfuré rouge) 15 grammes ;

Mélanger avec du miel et diviser en pilules, dont on prendra cinq, le matin, à jeun.

Si l'on se trouve mis en contact avec un cholérique, on recommande d'avaler, aussitôt qu'on le pourra, de l'ail cru, que l'on arrosera d'un peu d'eau-de-vie de riz infusée de réalgar. A défaut d'ail, envelopper un peu de réalgar dans du coton et en boucher une de ses narines, la gauche pour un homme, la droite pour une femme. On évitera ainsi la contagion.

On conservera pure sa provision d'eau si l'on a soin de laisser flotter dans les récipients deux branches d'*acorus calamus*.

Et, comme le médecin a ses sceptiques, aussi bien en Chine qu'en Europe, certains déclarent que tous ces remèdes sont sans action et que le vrai moyen d'arrêter la contagion est de rendre au Ciel et à la Terre les hommages qui leur sont dus ; de respecter les dieux et les génies ; d'exercer scrupuleusement la piété filiale ; d'éviter avec soin les pensées et les actions impures. Tous ces préceptes sont assurément bons à suivre, même en temps d'épidémie ; mais quelques soins hygiéniques ont bien aussi leur utilité.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le «*Zukunft*» a publié dans son n^o. 43, 22 Juillet 1893, un article très-intéressant sur la Sibérie par M. le Professeur Dr. **Wilhelm Joest** de Berlin. Le journal amusant «*Ulk*» du 1 Septembre (N^o. 35, p. 7) remarque au sujet de ce livre que l'auteur fait enfanter le célèbre **Stanley** à Wales par un père inconnu, ce que le «*Ulk*» prétend devoir avoir été un «laborieux accouchement». Nous avons cru jusqu'ici, dit-il, que les mères enfantaient les enfants et non les pères.

On trouve dans «*Das Ausland*», journal hebdomadaire publié à Stuttgart par Siegmund Günther (1893, n^o. 40), un article fort intéressant, non signé, sur l'extraterritorialité des nations étrangères au Japon (*Die Extraterritorialität der fremden Nationen in Japan*). L'auteur y démontre que les Chinois finiront par en chasser les employés européens, puisqu'ils sont plus sobres, plus honnêtes comme commerçants, et plus actifs. Le Japon a peur de la concurrence chinoise, mais n'ose pas s'y opposer par crainte de son trop puissant voisin. Or, s'il ouvre le Japon entièrement aux étrangers européens, il ne pourra plus refuser ce même bénéfice aux Chinois. Ceci met les Japonais dans un dilemme très-désagréable et explique ses tergiversations.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Le dernier fils de l'illustre Dr. Robert Morrison, **George Staunton Morrison**, est mort à l'âge de 63 ans à Nice, le 20 Août 1893; il avait jadis été consul d'Angleterre à Nagasaki.

The Foreign Office Report for 1892 contains some notes on the Manufacture of Paper by the natives of Corea (Cf. Journal Anthropological Institute of Gr. Brit. & Irel., August 1893, p. 93).

Longmans and Comp. in London have published the very interesting work of **M. E. F. Knight**, «Where three Empires meet». A narrative of recent travel in Kashmir, Western Thibet, Gilgit and the adjoining countries.

CHINE.

Le *Journal Officiel de la République française*, du Vendredi 6 Octobre 1893, publie le décret suivant :

« Par décret du Président de la République, en date du 3 octobre 1893, rendu sur la proposition du ministre des affaires étrangères, M. Gérard (Auguste), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française au Brésil, est nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française en Chine, en remplacement de M. Lemaire, appelé à d'autres fonctions ».

- Deux missionnaires Suédois, Mess. O. F. Wickholm et A. D. Johanssen, ont été massacrés le 1^{er} Juillet à *Soung-pou*, à peu près 100 milles nord-est de *Hankow*, par les Chinois. Nous reviendrons plus longuement sur ce triste événement.

Nous avons déjà parlé (*T'oung-Pao*, Oct. 1893, p. 378) du rapport de Sir Robert Hart sur l'organisation d'un nouveau service postal en Chine. Voici quelques renseignements nouveaux, tirés du *North-China Herald* :

« Dans la capitale de chaque province sera installé un fonctionnaire européen chargé de la surveillance des services postaux par eau et par terre; c'est un Européen également qui, dans les villes préfectorales, remplira les fonctions de chef des postes, mais avec l'assistance de secrétaires chinois: enfin dans les chefs-lieux de districts, de même que dans les villes commerçantes de quelque importance, les employés seront exclusivement chinois. Cette partie du système concerne seulement l'intérieur de la Chine et les ports fermés; son exécution suppose la collaboration d'environ 200 Européens.

Quant aux ports ouverts, le service sera fait par un plus grand nombre d'Européens — 400 probablement — dont la plupart seront détachés du service des douanes maritimes.

Autant que possible, aux nouveaux bureaux de poste seront adjoints des bureaux de télégraphe; le service des courriers à pied et à cheval sera placé sous la direction des Européens; il sera surtout employé, comme auparavant, pour le transport des dépêches impériales adressées aux autorités provinciales, et de la correspondance officielle des différents yamens.

Les agences postales privées, qui sont légion en Chine, seront fermées par ordre du gouvernement; mais leurs employés, déjà au courant du service, entreront dans la nouvelle administration.

Pendant la première année, ces réorganisations ne seront effectuées que dans les ports ouverts, les grandes villes côtières et les stations riveraines du Yangtsé. Il faudra six ou sept ans pour que le système entier puisse être appliqué dans tout l'empire ».

C'est une nouvelle carrière ouverte aux jeunes gens qui ne trouvent plus de places dans le service si recherché et si encombré des Imperial Maritime Customs.

Le 20 Juillet, les passagers Atchinois à bord du vapeur *Rajah Kongsee Atjee* des Indes Orientales néerlandaises, faisant le service entre Penang et la côte orientale d'Atchin, ont attaqué l'équipage. Ils massacraient le capitaine Anglais, ainsi que le premier officier et 22 hommes de l'équipage, probablement des asiatiques. Ils blessaient également 15 autres personnes des passagers et de l'équipage. Deux ingénieurs européens ont survécu au massacre. Après, les Atchinois ont quitté le bâtiment dans les chaloupes et se sont dirigés vers *Edie* sur la côte d'Atchin, amenant avec eux plusieurs prisonniers. Le vapeur est après tombé entre les mains des Hollandais, qui ont pris soin des blessés.

(25 Juillet). La populace de *Gen-kia-wan* près de la ville de *Mien-yang* (滬陽州, département de *Han-yang-fou*, partie nord de la prov. de *Hou-peh*) a détruit une vieille chapelle catholique. Le prêtre européen a pu échapper dans une ville du voisinage. Heureusement on n'a pas eu à déplorer la perte de vies, mais plusieurs maisons indigènes ont eu leur part dans la destruction.

Despatches from Ch'ing-chow in Kwang-tung report the presence of immense floods brought by the freshets from the neighbouring hills, inundating the major part of that department. Over ten thousand lives have been lost (20 July).

The great cottonfabric of the viceroy Li Hung-chang at Shanghai has been destroyed by fire. The damages are taxed at 500,000 q.

M. Camille Imbault-Huart, Consul de France à Canton, vient de publier (1892, in-4) chez Noronha à Hongkong, une seconde édition de son *Manuel pratique de la langue chinoise parlée* dont la première parut en 1885.

FRANCE.

The London and China Express, du 21 juillet 1891, annonce la préparation d'une bibliographie japonaise (1859—1893) par Mr. **F. von Wenckstern**, Hon. Assistant Librarian, Japan Society. Cette bibliographie, qui doit comprendre tous les ouvrages écrits sur le Japon en langues étrangères, sera divisée en vingt-deux sections. On se rappellera qu'à la fin de sa *Bibliotheca Sinica*, M. Henri Cordier écrivait en juillet 1885: «Nous croyons nécessaire d'annoncer aussi que nos travaux sur la bibliographie de l'Asie Orientale doivent comprendre également une *Bibliotheca Indo-Sinica* qui sera mise sous presse à la fin de l'année courante et une *Bibliotheca Japonica*; celle-ci ne sera publiée d'ailleurs que si l'un de nos jeunes et actifs confrères ne donnait lui-

même un semblable travail depuis longtemps en projet d'exécution». Le jeune et actif confrère n'ayant pas donné signe de vie depuis cette époque, des publications bibliographiques étant annoncées d'autre part, M. Henri Cordier mettra à l'impression sa *Bibliotheca Japonica* dès la fin de la publication du supplément de la *Bibliotheca Sinica* dont le premier fascicule a paru il y a quelques mois; le second fascicule paraîtra en novembre et le troisième et dernier au commencement de l'année prochaine.

Les *Returns of Trade Reports for the year 1892* viennent de paraître à Shang-hai. Le premier appendice renferme un index to *Annual Trade Reports, 1864—92*, qui rendra les plus grands services.

M. Emmanuel-Edouard Chavannes, de Peking, nommé Professeur au Collège de France, est rentré par voie canadienne, pour prendre possession de ses fonctions nouvelles l'hiver prochain.

M. Maurice Courant, actuellement en congé, est nommé interprète à Tokio. Nous nous en félicitons, car il lui sera possible dans ce nouveau poste de diriger personnellement l'impression de sa bibliographie coréenne.

Le numéro de mars—avril 1893 de la *Revue de l'Histoire des Religions* renferme un article, fort courtois d'ailleurs, de M. Albert Réville, professeur au Collège de France, sur l'ouvrage de M. C. de Harlez, *Les Religions de la Chine*.

A l'unanimité des membres composant la commission, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a — pour l'année 1893 — accordé le prix Stanislas Julien à M. le Prof. Terrien de Lacouperie, de Londres, pour son *Catalogue of Chinese Coins from the VIIth Cent. B. C., to A. D. 621*. — cf. G. Schlegel, *T'oung-Pao*, mars 1893; et H. Cordier, *Revue Critique*, 17—24 juillet 1893.

M. B. A. Eekhout a publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie* un article sur la race soundanaise, ses rapports avec les Hollandais et le pays qu'elle habite, sous le titre de «Ouest de Java».

S. A. le Prince Henri d'Orléans vient de réunir dans une plaquette (Paris, Calmann Lévy, 1893) les articles sur le Père Huc et ses critiques qu'il avait donnés dans la *Revue française* et dans le *T'oung-Pao*. — Le Prince a terminé le récit de son dernier voyage qui paraîtra à la fin d'octobre.

Le *Tour du Monde* contient la description pittoresque de Saïgon par M. Pierre Barreton, ainsi que le N°. 10 des «Nouvelles Géographiques».

PAYS-BAS.

Nous apprenons avec plaisir que la Bibliothèque de l'Université de Leide vient d'acheter à la vente de Mess. E. J. Brill, la collection complète des 24 Historiens de la Chine, que M. le Professeur J. J. M. de Groot avait envoyée de la Chine, où il l'avait lui-même collectionnée, à Mess. Brill.

Le «*Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap*» contient e. a. la description ethnographique des îles *Key*, par M. C. M. Pleyte Wzn., Conservateur au Musée ethnographique du jardin zoologique «*Natura Artis Magistra*» à Amsterdam.

RUSSIE.

M. Ch. Waeber, ministre de Russie à Séoul, vient (oct. 1893) de faire paraître à l'établissement géographique de A. Ilyin à St. Pétersbourg une superbe carte en quatre feuilles du nord-est de la Chine en double édition anglaise et russe. Le texte comprenant une liste alphabétique des noms qui se trouvent sur la carte avec les caractères chinois, une introduction et des notices historiques et géographiques, paraîtra pour l'édition russe dans quelques mois, pour l'édition anglaise après le retour de M. Waeber de l'Extrême orient. M. Waeber, qui part dans une quinzaine de jours, a encore une masse de travaux géographiques qui ne pourront être publiés qu'à son retour en Europe dans quatre ou cinq ans. On se rappellera que M. C. Waeber avait déjà donné une excellente carte en russe de la province de *Tché-ly*, à St. Pétersbourg, en 1871.

SIAM.

On télégraphie de Singapore, 6 Oct. 1893 :

«Par suite des acquisitions territoriales de la France au Siam et de l'incertitude qui existe à l'égard du règlement de la frontière qui pourrait amener des complications ultérieures, le projet anglais visant à l'établissement du chemin de fer de Khorat à Mongkhai sur le Mékong a été abandonné».

Les affaires de Siam ont été, comme nous l'espérions, réglées d'une manière pacifique et le traité suivant a été signé à Bang-kok, le dimanche 1^{er} octobre par M. Le Myre de Villers et les autres plénipotentiaires :

Traité.

«Article premier. — Le gouvernement siamois renonce à toute prétention sur l'ensemble des territoires de la rive gauche du Mékong et sur les îles du fleuve.

Art. 2. — Le gouvernement siamois s'interdit d'entretenir ou de faire circuler des embarcations ou bâtiments armés sur les eaux du grand lac du Mékong et de leurs affluents situés dans les territoires visés à l'article suivant.

Art. 3. — Le gouvernement siamois ne construira aucun poste fortifié ou établissement militaire dans les provinces de Battambang et de Siem-Real et dans un rayon de vingt-cinq kilomètres sur la rive droite du Mékong.

Art. 4. — Dans les zones visées par l'article 3, la police sera exercée selon l'usage par les autorités locales avec les contingents strictement nécessaires. Il n'y sera entretenu aucune force armée régulière ou irrégulière.

Art. 5. — Le gouvernement siamois s'engage à ouvrir, dans le délai de six mois, des négociations avec le gouvernement français en vue du règlement du régime douanier et commercial des territoires visés à l'article 3 et de la révision du traité de 1856. Jusqu'à la conclusion de cet accord, il ne sera pas établi de droit de douane dans la zone visée à l'article 3. La réciprocité continuera à être accordée par le gouvernement français aux produits de ladite zone.

Art. 6. — Le développement de la navigation du Mékong pouvant rendre nécessaires sur la rive droite certains travaux ou l'établissement de relais de batelleries et de dépôts de bois et de charbon, le gouvernement siamois s'engage à donner, sur la demande du gouvernement français, toutes les facilités nécessaires à cet effet.

Art. 7. — Les citoyens, sujets ou ressortissants français pourront librement circuler, commercer dans les territoires visés à l'art. 3, munis d'une passe délivrée par les autorités françaises. La réciprocité sera accordée aux habitants desdites zones.

Art. 8. — Le gouvernement français se réserve d'établir des consulats où il le jugera convenable dans l'intérêt de ses citoyens, sujets ou ressortissants, et notamment à Korat et à Muang-Nam. Le gouvernement siamois concédera les terrains nécessaires pour l'installation desdits consulats.

Art. 9. — En cas de difficulté, le texte français fera seul foi.

Art. 10. — Le présent traité devra être ratifié dans un délai de quatre mois, à partir du jour de la signature.

Convention.

Les postes militaires siamois établis sur la rive gauche du Mékong et dans les îles du fleuve devront être évacués dans le délai d'un mois à dater de la signature de la présente convention. Ceux situés dans les provinces d'Angkor et de Battambang et sur la rive droite du fleuve, dans un rayon de 25 kilomètres, devront être évacués à la même époque et les fortifications rasées.

Les auteurs des attentats de Tong Xiang Khan et de Kammon seront jugés par les autorités siamoises. Un représentant de la France assistera au jugement et veillera à l'exécution des peines prononcées. Le gouvernement français se réserve le droit d'apprécier si les condamnations sont suffisantes et, le cas échéant, de réclamer un jugement devant un tribunal mixte dont il fixera la composition.

Le gouvernement siamois devra remettre à la disposition du ministre de France

à Bangkok ou des autorités françaises de la frontière tous les sujets français, annamites, cambodgiens, laotiens de la rive gauche détenus à un titre quelconque; il ne mettra aucun obstacle au retour sur la rive gauche des anciens habitants de cette région.

Le Bang Bien de Tong Xiong Khan et sa suite seront amenés par un délégué du ministre des affaires étrangères à la légation de France, ainsi que les armes et le pavillon français saisis par les autorités siamoises.

Le gouvernement français continuera à occuper Chantaboun jusqu'à l'exécution des stipulations de la présente convention et notamment jusqu'à la complète et pacifique évacuation des postes siamois établis tant sur la rive gauche du Mékong et dans les îles du fleuve, que dans les provinces de Battambang et de Siem Reap et dans un rayon de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékong.

Le consul des Pays-Bas à Bangkok, le chevalier **Keun de Hoogerwoerd**, s'est, paraît-il, extrêmement bien comporté à l'égard des Français qui y demeurèrent, pendant le conflit entre le Siam et la France. Du moins nous lisons dans le *Bangkok Times* du 5 Septembre :

« Depuis l'époque que les sujets Néerlandais, aussi bien que les sujets Français, ont trouvé protection sous le pavillon Néerlandais, le chevalier **Keun de Hoogerwoerd** a rempli ses doubles devoirs de Consul Néerlandais et de Consul temporaire Français d'une manière admirable. Pendant le jour, on pouvait le trouver généralement à la légation Française, et il sacrifiait son repos de nuit à recevoir et à expédier des dépêches relatives à l'état politique. Il a certainement droit à une grande reconnaissance de la part de la communauté Européenne à Bangkok ».

SUISSE.

Le « Bulletin de la Société Neuchateloise de Géographie » qui est rempli entièrement de nouvelles sur le pays à la Mode (l'Afrique) contient exceptionnellement deux articles relatifs à la Chine de la main du Rev. **Ch. Piton**, ancien missionnaire protestant en Chine, l'un intitulé : « Une visite au Pays des Hakka, dans la province de Canton » et l'autre « Les ensevelissements de personnes vivantes et le « Loes » dans le Nord de la Chine ».

TONG-KING.

M. Coqui, directeur des douanes, avait entrepris, en novembre dernier, un voyage sur les frontières du Tonkin et de la Chine, à l'effet d'installer des postes de douane protégés par des blockhaus. Plusieurs avaient été édifiés par ses soins, notamment à Pa-Koï et à Pac-Si, dans le cercle de Mon-Kay. D'accord avec M. de Lanessan, M. Coqui poursuit en ce moment l'application de

cette mesure, qui produit un effet moral très heureux sur les populations du pays et de la région chinoise et qui a pour effet d'établir une surveillance active sur les passages les plus importants et sur les centres chinois du Quang-Tong et du Quang-Si.

Le directeur des douanes est parti, le 20 avril, de Phu-Lang-Thuong, se rendant à Lang-Son et Cao-Bang, pour procéder à l'installation de deux nouveaux postes sur la frontière, à Song-Ban-Giang et à Song-Ki-Kong. Il était accompagné de matelots et de douaniers provenant pour la plupart de bandes chinoises qui ont fait leur soumission.

NÉCROLOGIE.

COENRAAD LEEMANS.

M. le Dr. **C. Leemans**, ancien directeur du Musée d'Antiquités des Pays-Bas à Leide, commandeur du Lion Néerlandais et membre correspondant de l'Institut de France, vient de mourir le 14 Octobre, dans son domicile à Leide.

M. Leemans était né le 28 Avril 1809, à Zalt-Bommel (Gueldre); il étudiait en 1821 d'abord la théologie, ensuite les lettres classiques, à l'université de Leide, où il devint l'élève du célèbre égyptologue **C. Reuvens**. Avec lui s'éteint un des derniers égyptologues de la phalange distinguée inaugurée par Champollion. En 1829, il avait visité Paris; patriote ardent, il prit une part active, comme engagé volontaire, à la lutte contre la Belgique. M. Leemans s'était retiré du service en Juillet 1891 et avait été remplacé par M. W. Pleyte. A la dernière heure, pour ainsi dire, l'Institut de France avait choisi le 23 Décembre 1891, M. Leemans comme correspondant étranger, trop tard pour que le vieillard put apprécier cette haute distinction.

Les Académies ne comprendront-elles donc jamais qu'il faut accorder ces distinctions aux savants en pleine vigueur, et non aux moribonds? L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres n'a-t-elle pas nommé l'illustre Colonel **Yule** membre correspondant à son lit de mort, en Décembre 1889? Ce ne sont pas les décrépits et les mourants qui peuvent faire avancer la science, mais les forts, les vigoureux, en pleine possession de toutes leurs facultés intellectuelles.

G. S.

EUGÈNE JOUBERT.

La commission d'exploration du Me-kong, présidée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, constituée le 1^{er} juin 1866, comprenait le médecin auxiliaire de 2^e classe, **Eugène Joubert**, géologue; la botanique était représentée par le Dr. Clovis Thorel.

Au cours de ce mémorable voyage, le chef de l'expédition mourut à Tong-tchouen, le 12 mars 1868; au retour en France, le jeune Louis de Carné, attaché au ministère des Affaires étrangères, s'éteignait d'épuisement, à la fin

de 1870; enfin, le second de Doudart de Lagrée, Francis Garnier succombait glorieusement sous les murs de Ha-noï le 21 décembre 1873.

Nous apprenons (sept. 1893) la mort du docteur Joubert à Bagnoles-de-l'Orne, où il était médecin inspecteur de l'établissement thermal. Les seuls survivants de l'exploration dirigée successivement par Lagrée et Garnier sont aujourd'hui, — nous parlons de l'état-major: le lieutenant de vaisseau Louis Delaporte, et le Dr. Thorel.

Le docteur Lucien Eugène Joubert était né le 26 janvier 1832 à Primacette (Isère); il était donc compatriote de son chef, Doudart de Lagrée, né également dans l'Isère à St. Vincent de Mercuze, le 31 mars 1823.

Chirurgien auxiliaire de 3^e classe de la Marine le 25 mars 1854, puis de 2^e classe le 1^{er} janvier 1866, Joubert donna sa démission le 18 août 1869, à son retour de l'Extrême-Orient. Toutefois il servit pendant la durée de la guerre de 1870—1871. Nommé par la Marine, Chevalier de la Légion d'honneur le 15 mars 1860, il fut promu officier par la Guerre en déc. 1871. Il a donné la géologie et la minéralogie dans le Vol. II du *Voyage* publié en 1873 par Francis Garnier.

H. C.

BULLETIN CRITIQUE.

The Night of the Gods, an Inquiry into cosmic and cosmogonic Mythology and Symbolism, by JOHN O'NEILL. Vol. I, London, Bernard Quaritch, 582 pages.

It is more than a century and a half ago that the celebrated Dupuis published his "*Origine de tous les cultes, ou religion universelle*", based upon the principles of cosmogony and astrology. This work, which roused at its publication a real storm of indignation in the Christian world, was placed in Rome upon the Index, and has been ever since so much decried that it is well nigh forgotten, and is now unknown to the present generation. It was of no use that later authors of repute vindicated for all religions human handiwork;

that even Emil Zittel, vicar of Karlsruhe, showed in his book "*Die Entstehung der Bibel*" (Origin of the Bible) that this book *too* was the handiwork of man ——— the defenders of revelation stuck to their theory and maintained that the idea of a superior power was self-existent and self-born, and not the result of cosmic and cosmogonic observations, so natural however to man in his primitive, untutored and wild state. They forgot that, in basing their theories upon the doctrines of a race, which, during its long contact with the Egyptians (themselves at that time already a hypercivilised nation) had been imbued with their opinions upon divinity, that race was very far off already from the state of savagery during which the powers

of nature alone were the Gods adored and sacrificed to.

We leave the theory of revelation to the Jews and Mohammedans, and have only to do here with the religious, non-revealed ideas of primitive man — with "The Night of the Gods" as Mr. O'Neill very appropriately has called his interesting work. When primitive man had reached a stage of culture, when the supply of daily wants had become a matter of routine, and when he therefore had some time left for philosophical considerations, he had remarked one positive and undeniable fact: Every thing in the world changed and varied, rose and declined, was born and perished.

Nothing seemed stable or fixed, and all nature appeared to be just as vagrant and as much jostled about as he was himself in his nomadic state. The only stable, fixed, one unmoving point in the whole range of his surroundings was the **Polestar**. It was always in the same place, and the whole starry heavens rotated around this fixed point.

They very soon found how useful this fixed point was for directing their wanderings in the immense, boundless steppes or deserts; and, among others, the Western Mongols called the Polestar the Pivot of Heaven ¹).

But the polestar was not only the one fixed and immovable point in Heaven — it was also the highest, and the whole host of stars seemed to be beneath him, swayed by his mighty twirl. A reminiscence of this is found in the book of Job (XXII : 12) quoted by Mr. O'Neill (p. 485):

Is not Ēlôah in the Height of the
Heaven?

Doth he not see beneath him the
Head of the Stars?

It is easy to see how the admiration of this immutable point in Heaven, this trustworthy guide in the lonesome wildernesses, this axis which seemed to make the whole Heaven revolve, would change to adoration or awe, and make of the Polestar an animated force, the Swayer of the Universe, and even

1) *Uranographia mongolica* (Fundgruben des Orients, III, p. 181).

the highest, most supreme God; for all the lesser divinities, the Sun, Moon, Planets and Stars, were whirled round this immovable axis. The old Chinese therefore called it 太一 or 太乙 *Tai-yih*, the "Arch-First" or the "Great One", and placed in it the Northern Prince maintaining the grand equilibrium of the Universe. (De Groot, *Fêtes d'Emoui*, I, 77, 80). This prince promulgated the Laws of the *silent wheels* of the Heaven's Palace, a symbol coming naturally to a nomadic race, transporting its chattels upon *wheeled* cars, which *wheels* equally revolved around a fixed axis. Once a God placed in the northern polestar, having might and power to make the Universe revolve, it was necessary to give him human attributes, and especially *eyes* to overlook the complicated machinery. Consequently we find the notion of the

"Eye of Heaven" (天目) not only with the Chinese, but with nearly all ancient nations, as the author has ably demonstrated in § 5 of the *Polar Myths* (pp. 464—484). And once the polestar was animated as a Divinity, all-seeing and Judge of the world, it was, of course, worshipped and sacrificed to; and this in China since the remotest antiquity ¹⁾.

The mass of testimony collected by the author goes far to prove that the system of the migrationists who, perforce, only can admit *one* centre of civilisation, whence all knowledge was "colporté" through the world, is unadmittable (p. 12), and that, in general, the same phenomena must have identically struck several nations, and resulted necessarily, in similar deductions. To a certain point we quite agree with the author, especially upon the subject of the present "Inquiry";

1) We note here with satisfaction what the author says about this question on page 514 of his work: "The present polestar belongs of course to relatively quite modern times; and the names of many other Chinese constellations still preserve a record, *not easily set aside*"), of the existence of an astronomical nomenclature when the Pole was in Cygnus, say 18,500 years ago, and in Draco, some 5000 years ago". It will perhaps be remembered that we defended this question some 20 years ago in our "*Uranographie Chinoise*".

*) The *Italics* are ours.

but whenever the priority of a name is historically and astronomically established, we cannot do otherwise than believe in a migration, when we meet with this same name in a later period among other races. Such is the case, for instance, with the names of the constellations, which wandered from East to West, and whose astronomic-historical invention is to be attributed to the pre-Chinese races, as we have established in our "Uranographie Chinoise".

Leaving aside these speculations, we find the author treating in this volume especially of the Axis Myths, which he connects with the Spear, Pike or Pal, next with the God Picus, the divine names in *Pal-*, as *Pallas*, *Palatium*, *Palato*, *Palatua*, *Palla*, *Palladium* etc.; the Rod and Rhabdomancy, the Fleur-de-Lis at the Axis point, the Trident, the $\Delta\phi\nu$ and $\Lambda\rho\pi\eta$ of Kronos; as also with the divine names in *Harp-* and *Dor-*.

The magnetic power of the Northpole, which was discovered

at an early period by the Chinese, has given rise, according to the author, to the worship of natural magnets and Meteorites. On pag. 129 the old legends of the Loadstone Mountain are exhaustively treated of, whilst on pp. 96—106 the author elucidates the difference between the old Chinese magnetic cars and the mariner's compass. According to the latest researches of captain A. Schück¹⁾, it is now decided that the Arabs received the mariner's compass from Europe, and not the Europeans from the Arabs. Now, as even the most sceptical of critics admits that the knowledge of the magnetised needle dates in China at least from the first centuries of our era, whilst no literary record of the use of the mariner's compass in Europe goes farther back than the end of the 12th century (Inquiry, pag. 104), we must needs admit that Europe got its knowledge directly from China, and that it travelled back hence to the Arabs.

Under the same heading the Oedipus myths, the cardinal points,

1) M. O'Neill does not seem to have seen this article, published in the *Ausland* Nos. 4—10. (Comp. *Toung-pao* 111, p. 187.)

the numbers 8, 16 and 12, as also the "four living creatures", are exhaustively treated of.

The last mentioned chapter is very important, as it shows that the origin of these four living creatures (or rather beasts) which we find repeated in Ezekiel, Daniel, the Revelations and with the Egyptians, is purely astronomical; and the author distinctly states (p. 187) that the Chinese form "seems to him to be the simplest authentic form of the imputation of animal and human forms and names to divisions of the skies".

Referring to Rev. Dr. E. C. King's astronomical conjecture about the four beasts: "The Chaldeans paid special regard to 4 points in the circle, viz. the equinoxes and the tropics. These 4 points gave rise to the 4 Chaioth or Living Creatures which Ezekiel adopted from Babylonia", Mr. O'Neill remarks that "this conjecture as to the astronomical positions may not be irreconcilable with the indubitable archaic facts set forth scientifically in Chinese treatises, as above explained".

On p. 189 seq., the author shows how the axis of Heaven was symbolically represented by a Pillar, sustaining the earth, a myth widely spread in China and Japan, in Egypt, among the Tlinkeet Indians on the N.W. coast of America, in the legend of the Talmudic Pillar joining the upper and the lower paradises, etc., etc. The legend of a king trying to swarm up this pillar into heaven, but finding it so smooth that he slipped down again, is described in the *Shin-sên t'ung-kên* (神仙通鑑), a Taoist work published in 1640, and is widely spread. Our own Jack and the Bean-stalk story, as also our Mâts de Cocagne or greasy poles are connected by the author with this legend (p. 191). To the same conception are due the Egyptian Obelisks (p. 198) and the Indian *Stambhas* or free-standing pillars (p. 204) and Minars (p. 206—208).

Chapter 16 deals with the divine names in *Lat-*, which the author connects with the Indian *lât*, a stone-pillar, the Greek *lāaz*, *lās* and the Latin *Latium*, *Latinus*

(p. 209, cf. also pp. 48, 119 and 386); and the saying of Apollodoros: ὄθεν καὶ λαοὶ μεταφορικῶς ὠνομάσθησαν ἀπὸ τοῦ λαῶς, ὁ λίθος, confirms the author in his supposition that λαός means people because of λαῶς being a stone-god, and as the natural explanation why the stones thrown by Deukalion and Purra overhead, after the deluge, were turned into men and women (p. 119). If at least the legend has not a bad play of words upon λαός and λαῶς as its origin. At all events, the greek and latin λατόμος latomus "a stone-cutter" go far to prove for the etymology of stone in all divine names in Lat-.

The next chapter treats of the egyptian Tā of Ptah, and other one-legged divinities in Chinese, Welsh, Greek, Indian and Russian mythology, all which the author connects with the "Universe-Axis" (p. 216), to which he also refers the Tee and Umbrella (p. 220 seq.) viz: the T-shaped construction upon the central summit of the dome of Buddhist topes, as also the three superposed and projecting roofs of the temple of T'ien or Heaven at

Peking, and the superposed state-umbrellas in India, China and Siam (pp. 220—223).

Once having made a God of the North-pole axis, it was natural to give him a palace to live in, which palace, of course, could only, with a nomadic race, consist of a central pole overhung by a canopy — a tent — changed in later times into a palace built upon the top of a pillar, the origin of the earlier form having been formerly fully elucidated in my *Uranographie Chinoise*, and from the facts adduced therein the author has made very striking conclusions (pp. 226—227).

As the *T'ai-kih* 太極 of the Chinese produced the dual principles *Yin* and *Yang*, or female and male, we find the pillar very soon doubled into a male and female pole. Mr. O'Neill ably treats of this form in the 20th Chapter of his work, beginning with the Japanese *Ame no mi-Hashira* and *Kuni no mi-Hashira*, "the divine Pillar of the Heaven" and "the divine Pillar of the Earth", and pursuing the

appearance of these dual pillars in the history of western nations to the freemason's Jachin and Boaz pillars. The author seems to have remained unacquainted with the fact that I had already, in 1866, identified these pillars with the Chinese male and female principle *Yin* and *Yang* ¹).

These two pillars, placed side by side, would form a natural gateway, and gave probably rise to the Greek *Δόρυ*, the Egyptian and Chinese Gates of Heaven; the 天門開 *T'ien bun k'ai* or "Opening of the Gates of Heaven" being celebrated to the present day in Amoy on the 6th of the 6th month. Mr. O'Neill connects with this symbol the Egyptian Pylons (p. 251), Indian Torans, and (Celtic?) Dolmens. He also classes among this category, the Chinese *Pai-lu* (牌樓) and *Pai-fang* (牌坊), called in Amoy *chiah-hng* (石坊) or stone gateways, and most ridiculously dubbed Triumphal Arches

(*Arcs de triomphe*) in European books of travel in China.

The transition from the one-pillar, the obelisk, to the old round towers of Ireland and the modern spires and minarets of Christian and Mohammedan churches is easy to see, both faiths considering a tower *indispensable* (p. 263). We remark that many a persecution of Christians in China arises from their stubborn sticking to a spire upon their churches, which spire may cast a nefast shade upon the *feng-shui* or luck of a place, and is, besides, contrary to the laws of the country, forbidding any private building to be higher than the government buildings ²).

It is indeed noteworthy that the Chinese Government has allowed the famous round and smooth tower in Canton, the 光塔 *Kwong-tap* or "Smooth Tope", said to have been built by a brother of Mohammed, to remain intact. This minaret is a two-storied circular

1) The Hung-league or Heaven-Earth-League, Introduction p. XIII. Batavia, Lange & Co

2) Chinese penal Code §§ 77 and 175. This brings us back to the nomadic times, when the tentpole of the common man could never be higher than that of the chief of the Horde.

tower, of some 120 feet in height, gradually diminishing in diameter upwards, the upper story being also of considerably smaller diameter than the lower ¹⁾).

Standing pillars, symbolising the Axis of Heaven, were probably first made from the trunks of trees, and it is therefore not strange that the tree plays such a remarkable part in the primitive worship. Sacred trees are to be found everywhere; and in China one of the most prominent objects in the Tatar ritual is a huge trunk of a tree carried in procession ²⁾. Mr. O'Neill connects with this tree the different Bean-stalk legends, those of the Ainu, the Babylonian or Akkadian tree, the Maypole, the Irminsul, the Rowantree and the Christmastree, and even the Trees of Liberty of the great French revolution.

The second part of Mr. O'Neill's

work treats of the Polar Myths: the Navel of the Earth, the Rock of Ages, the God Terminus and the Arcana.

Chap. 4 treats extensively of the worship of the North, still observed to the present day in China, as also of the ancient temples of the Augurs.

The volume closes with two chapters on the Eye of Heaven and Polestarworship, of which we have spoken already in the beginning of this article.

A second Volume is promised by the author, and we look for it with vivid expectation.

Many a reader will be startled by the bold conceptions of Mr. O'Neill, and will perhaps pass a sweeping judgment upon his theory, as the public is wont to do whenever a new and startling fact is brought before its eyes. That there may be failures and errors in his work, the author candidly avows, and we cannot do better than quote his

1) The Treaty Ports of China and Japan, p. 166, Hongkong, 1867.

2) Ch. de Harlez, *La religion nationale des Tartares orientaux, Mandchous et Mongols*, etc. Bruxelles, 1887. — Notice sur ce livre par G. Schlegel, *Internationales Archiv für Ethnographie*, Vol. I, p. 203—206, June 1888.

own words in the Preface: "I shall feel very grateful to every one who has the patience to go through this Book in a critical and enquiring frame of mind, especially if he will be so good as to communicate to me (either privately or publicly) the errors and difficulties which must infallibly be detected. The more searching and unsparing the criticisms are, the better will they be for the final result of the *Inquiry* which is their object" (p. 27).

As we had the pleasure of reading the proof-sheets of this work, whilst it was passing through the press (see p. 28), we had occasion to study the work most attentively, and though perhaps we could find fault with some of the minor details, we agree in principle with the theory advocated by the author, and can, in good faith, recommend his highly interesting work to the serious attention of the man of science in general.

Having myself worked upon similar bases in my history of the Chinese secret societies and in my *Uranographie Chinoise*, I am per-

haps allowed to be a competent judge with respect to the immense lore brought to bear upon the subject by Mr. O'Neill, whose book will prove to be a new startingpoint in the investigation of religious myths. G. S.

Bibliotheca Sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire Chinois, par HENRI CORDIER, Professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes et à l'École libre des sciences politiques. Supplément. Fascicule I^{er}. Paris, Ernest Leroux, 1893. — *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Ile Formose*, par HENRI CORDIER, Chartres, Imprimerie Durand, 1893.

Tous les savants, et particulièrement les sinologues, reconnaissent le mérite que M. Cordier s'est acquis par ses travaux sur la bibliographie chinoise. Sa *Bibliotheca Sinica* est un «standardwork», et, malgré les lacunes inévitables dans un ouvrage pareil, lacunes en général très minimes et peu importantes¹⁾, ce magnifique ouvrage,

1) Personne, hors celles qui se sont occupées de faire un dictionnaire bibliographique,

le fruit de recherches ardentes et minutieuses, est consulté avec la plus grande satisfaction par tous ceux qui, voulant écrire sur un sujet chinois quelconque, veulent savoir quels auteurs ont déjà traité du même sujet, et connaître la bibliographie relative à ce sujet. Une consultation pareille épargne aux auteurs beaucoup de recherches, souvent infructueuses, et la peine d'entamer un sujet quelconque, qui a déjà été auparavant épuisé ou abordé.

Si l'on consulte la longue liste de travaux sur la Chine, parus de 1886 à 1891, compilée par M. Cordier, et publiée dans le 3^e Volume du *T'oung-pao*, on comprendra aisément qu'il était devenu absolument nécessaire de faire un Supplément aux premiers Volumes de la *Bibliotheca Sinica* du même auteur, terminés en juillet 1885. Le premier fascicule de ce Supplément

est maintenant devant nous, et est travaillé de la même manière consciencieuse que les deux premiers volumes. Il contient en 287 colonnes les Ouvrages généraux, la Géographie, l'Ethnographie, le Climat et la Météorologie, l'Histoire naturelle, la Population, le Gouvernement, la Jurisprudence, l'Histoire et la Religion, supplant, soit des éditions oubliées ou restées inconnues lors de la publication de l'ouvrage principal, soit les nouvelles publications, parues depuis 1885. Dans la section de la Géographie nous notons tout spécialement la longue liste des cartes et des livres publiés par l'Amirauté anglaise, ainsi que les nouveaux ouvrages sur le Tongking qui prouvent que les Français ne sont pas restés en arrière à fouiller leur belle Colonie sous tous les rapports. Les Pères Jésuites à Zikawei, près Shanghai, ont également publié

ne peut se faire une idée de l'effrayant travail de recherche auquel l'auteur doit se livrer. Surtout, comme dans le cas présent, si les ouvrages ne paraissent pas seulement en Europe, mais en Chine, au Japon et aux Indes. Ce travail pourrait être beaucoup allégé et devenir plus complet, si les auteurs ou les éditeurs voulaient bien envoyer une copie de toutes leurs publications au savant qui s'occupe de travaux bibliographiques. Malheureusement ce n'est pas le cas, et cela force ce savant à un travail de recherche très pénible.

Nous signalons ce fait pour éclairer la religion des éditeurs et des auteurs qui, certes, ont intérêt à ce que leurs ouvrages trouvent une place dans une pareille bibliographie.

leurs observations météorologiques et magnétiques faites à leur observatoire.

Nous attendons avec empressement la publication des fascicules suivants. Par erreur du compositeur, nous avons trouvé Colonne 1548 阜 pour 草 et Col. 1609 大乎 au lieu de 太平.

Le second ouvrage nommé en

tête de cet article, a été placé en tête de l'ouvrage de M. Camille Imbault-Huart «L'Ile Formose». C'est un catalogue très complet de tout ce qui a été écrit et publié sur l'île de Formose. Nous espérons sous peu contribuer sur cette île de nouveaux renseignements, puisés aux sources chinoises, dans nos Problèmes géographiques. G. S.

CORRESPONDANCE.

Un de nos amis nous écrit de Thai-Binh, le 30 Août 1893 :

« Le Tonkin est loin de ressembler au noir tableau fait par certains politiciens et journalistes. Le climat du Delta est assez sain et ce qui est très-agréable ici, c'est qu'à l'été succède un véritable hiver. Je n'ai jamais été malade. Ces mois derniers, on n'a pas souffert de la chaleur et les nuits ont toujours été bonnes.

« Fin octobre, novembre et décembre, la température est excellente et peut être comparée à celle de Nice, à la même époque. En janvier et février, la plupart du temps il est indispensable de faire du feu dans les appartements. J'ai vu descendre le thermomètre à $+ 2^{\circ}$; sur le bord de la mer, on a eu 0° et il a gelé dans les montagnes ; mais il est vrai aussi que cette année l'hiver a été exceptionnellement rigoureux.

« On a très bon appétit dans cette saison et cela se trouve bien parce que les légumes de toutes sortes, comme en France, sont alors en abondance dans nos jardins, durant 7 mois environ.

« Le Tonkin est un pays riche et fertile où le *nhà-quê* paie facilement l'impôt comme j'ai pu le constater pendant les deux mois que j'ai été percepteur. Certains villages de la province de *Thai-Binh* paient jusqu'à 3 et 4 mille piastres par an et l'impôt annuel de cette province est de 300 mille piastres.

« Le total des recettes pour le Tonkin seulement sera cette année de 4,200,000 piastres environ, dont 2,170,000 pour l'impôt annamite : foncier, personnel et rachat des corvées (soit une plus-value pour ce dernier de 300 mille piastres en 2 ans.

« Les recettes augmenteront encore dans des proportions très considérables lorsque le cadastre par village sera fait. On aura alors un moyen de contrôle, tandis que maintenant il faut se fier, pour l'établissement des rôles, aux renseignements fournis par les maires et notables qui ne savent pas toujours dire la vérité. Mais ce qui est surtout à désirer, c'est que le *nhà-quê* perde de cette grande naïveté et de cette crainte étonnante qu'il a des autorités de son pays et même de la valetaille du dernier des mandarins ; ce jour là il est

probable qu'il ne se laissera pas aussi facilement gruger par les maires, notables, chefs et sous-chefs de canton, mandarins et par les nombreux employés et domestiques de ces derniers, vrais parasites sachant très bien se procurer auprès des habitants des villages la solde qu'oublient de leur donner leurs maîtres. Le malheureux *nhâ-quê* arrive de la sorte à payer bien des fois le montant de l'impôt qui nous est versé.

«La piraterie a presque totalement disparu du Delta; il reste bien quelques petites bandes de pillards, mais elles sont si harcelées qu'elles ne peuvent faire grand mal et disparaîtront prochainement. Dans les 2 provinces que je connais le mieux et qui sont les plus peuplées: *Nam-Dinh* et *Thai-Binh*, on peut se promener sans arme et sans danger dans n'importe quel village. Etant percepteur, en décembre, je suis allé un jour verser 150 mille francs au Trésor, à *Nam-Dinh*. Mes piastres étaient renfermées dans de petites caisses portées sur des pousse-pousse et je n'avais même pas songé à prendre un revolver. J'ai fait 25 kilom. et passé 2 bacs, dont celui du Fleuve Rouge, sans avoir la moindre crainte puisque mon prédécesseur s'était également toujours passé d'escorte et d'arme pour aller faire ses versements à *Nam-Dinh*.

«On court certainement plus de danger à se promener la nuit sur les Boulevards extérieurs de Paris ou dans quelques quartiers de Marseille que dans certaines provinces du Delta».

NOTES AND QUERIES.

THE CHARACTERS ON THE LEAVES AND BARK OF THE SACRED TREES AT THE LAMA TEMPLE AT KOUNBOUM ¹⁾.

8. These characters are most probably only produced by a certain woodworm, which makes cuttings in wood, or in the leaves of a manuscript, accidentally resembling a letter. The sanscrit name for a letter produced by this well-known insect is *Ghunākṣara* (from *Ghuṇa* "woodworm" and *akṣara* "letter". "By way of a *ghunākṣara*" is a proverbial locution for "by mere chance, very accidentally".

H. KERN.

We take the liberty to add to professor Kern's note upon this subject, the following remarks drawn from natural history, which nearly always gives the clue to such apparent marvels mentioned by simple, unscientific and unobservant travellers.

Insects whose ravages in leaves and bark of tree resemble writing-letters are by no means rare. We have them also in Europe. One of them, belonging to the genus *Bostrichus*, has even obtained on that account the specific name of *Bostrichus* or *Tomiscus typographus*, called in Dutch the *Letterzetter* (compositor). The larve of this beetle burrows, under the bark of fir-trees, grooves running into each other like a labyriuth and forming figures resemb-

¹⁾ See T'oung-pao, IV, pp. 115 and 389, note 6.

ling more or less writing-letters. The complete insect has a length of about one fourth or one third of an inch, is hairy and jet-black. As the larve of this insect is already metamorphosed in two months time to its perfect form, two breeds take place during the summer, and this small beetle appears in some years in such immense numbers, that in 1783, in the Hercynian forest alone, one million and a half of fir-trees were destroyed. Another species, *Bostr. (Scolytus) destructor*, black, with red antennæ and feet, lives especially under the bark of birchtrees, where each larve burrows separate grooves ¹⁾. In German this beetle is therefore called *Buchdrucker* (typographer, printer) ²⁾. The trick of cheating the credulous plebs with such pieces of bark or leaves must have been known too in India, for we find in Benfey's Sanscrit-English Dict., p. 2, i. v. *akshara*, that this word does not only mean "a letter", but also a syllable, and more especially the holy syllable *Om*. Now on the leaves of the trees at Kounboun the would be words *Om mane padmé hûm* are said to be seen. We think that this is the real explanation of the wonder, and that Mgr. Biet has been imposed upon by the converted Lama who told him that these words were printed upon the leaves by the Lamas.

G. SCHLEGEL.

A CHINESE COLONY IN EUROPE.

9. Professor W. JOEST of Berlin has discovered last year, to his great astonishment, a Chinese colony in the vicinity of Gibraltar.

"Passing over the small isthmus which separates British Gibraltar from the spanish continent, near the smuggler village *Lalinea*,

1) H. Schlegel, *Handleiding tot de beoefening der Dierkunde*, Vol. II, p. 271, Breda, 1858.

2) Schoedler, *Das Buch der Natur*, Vol II, p. 498

and turning to the right in an easterly direction, one sees two poor villages. The one to the left is exclusively inhabited by genoese fishermen, the other by Chinese and their descendants. As both the villages are equally dirty, the latter settlement has no special Chinese feature; but it struck me immediately, that its inhabitants, males and children, though speaking spanish and being dressed as spaniards, could, most certainly, not be Europeans.

Taking informations, I was apprized that these people were Chinese convicts, banished from Manilla to Ceuta, and had passed there their term of penal servitude; many of them also escaped there before their term had expired.

As the Spanish government, as less as the French in Cayenne, or the Russian in Siberia, furnishes to the convicts whose term has expired the means to go back to their native country, these people had preferred to found a new home upon the so much nearer spanish continent.

They cultivate, as they do everywhere in the world, fruits and vegetables, sell their produce in Gibraltar, and were quite contented with their lot. Last year their number was said to amount to 176 heads. More than a third part of them had married spanish girls — not quite daughters of *Hidalgos* —; and a number of slant-eyed andalusian-chinese children gave me the proof that these marriages were very happy, or at least not without a goodly progeniture, this highest boon for a Chinaman.

None of these people wore a cue, because, as they said, they were now Spaniards, and no longer *Sangleys* (生理 as the Chinese in the Philippines are called). Probably, however, their cue had been cut off by the Spanish authorities; as in all spanish-maroccan presidios the heads of all the convicts are clipped short twice a month. Why then should they let grow again a cue by their children?" (*Globus*, Vol. LXIV, N^o. 19, p. 312.)

10. **The Chinese steatite (soapstone) industry** is described at length in a new consular report from *Wen-chow* in the province of *Che-kiang*. The steatite mines lie 67 kilometer inland, and are reached within a day upward of the *Takhi*. The mines belong to about 20 or 30 families, which either work them themselves or have them worked by miners. Straight shafts, lined with boards, and sometimes longer than a kilometer, are driven into the soft mass. The dug-up steatite is soft, but hardens very quickly when exposed to the air. It is generally sold for about 7 pence the pound at the mine. Picked specimens are much dearer, especially when their color is good. This color is red, red-sprinkled, black, dark or light blue, gray, white, or wax-color. Those pieces which look like ice or white jade are the most precious.

At present about 2000 people are occupied with the soapstone industry, and they gain much money by selling their wares to the strangers in *Wen-chow*.

They make for them Landscapes, Flowervases, Plates, Cups, Teacups and Pagodas very different in artistic finish and in the color of the material.

They sell from a few pence to two pound a piece. For themselves the Chinese make other objects: Seals, Pencilstands, square, round and hexagonal Flowervases, Boxes for vermilion, Incense-vases, Lamps, Idols, as the Star of long life, the eight Genii, the Goddess of Mercy (Kwan-yin), Lions, Monkeys; etc., or also flat pieces engraved with the characters for Luck, Posterity, Longevity and such like. (*Globus*, Vol. LXIV, N^o. 19, p. 316.)

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

	Auteur.	Page.
Abaque , Recherches sur l'origine de l' — Chinois et sur sa dérivation des anciennes fiches à calcul.	A. Vissière.	96
Amitié , Serment d' — Chinois	H. Borel.	420
Aïnos , The —	D. Mac Ritchie.	235
Aston , Letters of Mr. W. G. — to Professor Schlegel on the Japanese Dictionary of Mess ^{rs} Hoffmann and Serrurier	W. G. Aston.	317
l'Audience impériale à Peking		219

B.

Borel (H.), Serment d'Amitié Chinois . . .	420
---	-----

C.

Calendar , European and Chinese — for the year 1894	G. Schlegel.	
China , The — Missionaries	Mitchie.	430
Chine , La Police des Épidémies en — . Temps.		432
Chinese and Mediaeval Gilds	Wells Williams.	99
Chinese English	G. Schlegel.	240
Chinese , A — Colony in Europe	Prof. Joest.	458

	Auteur.	Page.
Chinese , The — Steatite (Soapstone) industry	Globus.	460
Chinese , Catalogue of — Coins	T. de Lacouperie.	102
Chinois , La Condition politique des — aux Indes Néerlandaises	J. J. Meijer.	1 , 137
Chinois , Les — à Boston	G. Schlegel.	241
Chronique : Allemagne et Autriche, Annam, Asie centrale, Belgique, Birmanie, Grande Bretagne et Irlande, Chine, Corée, Espagne, États Unis, Finlande, Formose, France, Japon, Pays-Bas et Colonies Néerlandaises, Russie, Siam, Suisse, Tong-king		83 , 221 , 303 , 373 , 434
Cooke (G. W.)	H. Cordier.	388
Cordier (H.), Situation de Ho-lin en Tartarie (avec une Carte)		33
—— G. W. Cooke		388
—— d'Hervey-Saint-Denys, Six Nouvelles nouvelles (Bulletin critique).		233
—— Bibliotheca Sinica. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Ile Formose (Bulletin critique)		452
—— Albert François Scherzer (Nécrologie).		95
—— Eugène Joubert (Nécrologie).		442
—— Ch. Célestin Landes (Nécrologie).		231
—— Charles Varat (Nécrologie).		311
—— Charles Rudy (Nécrologie).		311
Corean , Doubts about the — writing. . .	T. de Lacouperie.	84

D.

Dumoutier (G. Lallouant-), Routes commier- ciales de la province de Yun-nan		83
---	--	--------------------

E.

	Auteur.	Page.
Epidémies, La Police des — en Chine	Temps.	432

F.

Fauvel (A. A.), Caractères tibétains sur des feuilles d'arbre.		389
Florenz (Karl), Nihongi oder Japanische Annalen		101
Foo-sang	G. Schlegel.	390
Fourrures, Notes sur les principales — qu'on trouve actuellement à Péking et à Tien-tsin	Ernest Martin.	298

G.

Groeneveldt, Einige Anmerkungen zu —'s: »Notes on the Malay Archipelago and Ma- lacca".	F. W. K. Müller.	81
--	------------------	--------------------

H.

Harlez (C. de), Le Style de Kong-Fou-Tze		243
Harlez (C. de), Kong-tze et le Chou-king.		387
Havet (H.), Variétés sinologiques N^o. 1, L'île de Tsong-ming à l'embouchure du Yang- tse-kiang		314
d'Hervey-Saint-Denys, Six Nouvelles nou- velles	H. Cordier.	233
Ho-lin, Situation de — en Tartarie (avec <i>une Carte</i>).	H. Cordier.	33
Huc, A propos du père — (av. une planche) Prince Henri d'Orléans.		115

L

	Auteur.	Page.
Imbault-Huart (C.), Les Tombeaux des Ming près de Peking (<i>avec trois photo- grammes</i>)		391
Index alphabétique		461

J.

Japan , The — Society, London		242
Japanese , Desultory Notes on — Lexico- graphy	G. Schlegel.	174
Japanese , Letters to Professor Schlegel on the — Dictionary of Mess ^{rs} Hoffmann and Serrurier	W. G. Aston.	317
Japon , L'enseignement et la magistrature au —		427
Joubert (Eugène) (Nécrologie)	H. Cordier.	442

K.

Kong-Fou-Tze , Le Style de —	C. de Harlez.	243
Kongsi , De —'s van Montrado	S. H. Schaank.	312
Kong-tze et le Chou-king.	C. de Harlez.	387
Koteou , Le — en Russie.	G. Schlegel.	114
Kounboum , The characters on the leaves and bark of the sacred trees at the Lama Temple at —	G. Schlegel.	457

L.

Lacouperie (Terrien de), Doubts about the Corean writing.		84
Lamaïresse (I. E.), Le Prem Sagar . . .		238
Landes (Ch. Célestin), (Nécrologie) . . .	H. Cordier.	231

	Auteur.	Page
Leduc (Henri), Liste des publications périodiques en extrême-orient		371
Leemans (Coenraad), (Nécrologie).	G. Schlegel.	442

M.

Martin (Ernest), Notes sur les principales fourrures qu'on trouve actuellement à Péking et à Tien-tsin		298
Meijer (J. J.), La Condition politique des Chinois aux Indes Néerlandaises.		1 , 137
Missionaries , The China —		430
Morse (E. S.), Latrines of the East		316
Müller (F. W. K.), Einige Anmerkungen zu Groeneveldt's: »Notes on the Malay Archipelago and Malacca".		81
Müller (F. W. K.), Bemerkungen zu einem japanischen Samsâra-Bild , ...		363

N.

Ngan-nan ki yeou 安南紀遊, Relation d'un voyage au Tonkin par le lettré chinois <i>P'an Ting-kouei</i>	A. Vissière.	96
Nihongi oder Japanische Annalen.	Karl Florenz.	101

O.

O'Neill (John), The Night of the Gods		444
d'Orléans (Prince Henri), A propos du père Huc (<i>avec une planche</i>).		115

P.

Peking , L'audience impériale à —		219
Périodiques , Liste des publications — en extrême-orient	Henry Leduc.	371

	Auteur.	Page.
Problèmes Géographiques. IV. Siao-jin Kouo, V. Ta-han Kouo, VI. Ta-jin Kouo ou Tchang-jin Kouo, VII. Kiun-tsze Kouo, VIII. Péh-min Kouo	G. Schlegel.	323
IX. Ts'ing-k'ieou Kouo, X. Heh-tchi Kouo, XI. Hiouen-kou Kouo, XII. Lo-min Kouo ou Kiao-min Kouo	G. Schlegel.	402
R.		
Rhumatism, A Chinese Receipt against articular —	G. Schlegel.	415
Ritchie (D. Mac), The Aïnos.	-	235
Rudy (Charles), (Nécrologie)	H. Cordier.	311
S.		
Samsâra-Bild, Bemerkungen zu einem japanischen —	F. W. K. Müller.	363
Schaank (S. H.), De Kongsî's van Montrado (Bulletin critique)	G. Schlegel.	312
Scherzer (Albert François), (Nécrologie) .	H. Cordier.	95
Schlegel (G.), Problèmes Géographiques. IV. Siao-jin Kouo, V. Ta-han Kouo, VI. Ta-jin Kouo ou Tchang-jin Kouo, VII. Kiun-tsze Kouo, VIII. Péh-min Kouo.		323
IX. Ts'ing-k'ieou Kouo, X. Heh-tchi Kouo, XI. Hiouen-kou Kouo, XII. Lo-min Kouo ou Kiao-min Kouo		402
— Foo-sang		390
— The characters on the leaves and bark of the sacred trees at the Lama Temple at Kounboum		457

	Auteur.	Page.
Schlegel (G.) , Desultory Notes on Japanese Lexicography		174
—— Le Koteou en Russie		114
—— Chinese English		240
—— Les Chinois à Boston		241
—— John O'Neill, The Night of the Gods (Bulletin critique)		444
—— H. Cordier , Bibliotheca Sinica. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Île Formose (Bulletin critique).		452
—— A Chinese Receipt against articular Rheumatism		415
—— Coenraad Leemans (Nécrologie)		442
—— L. E. Lamairesse , Le Prem Sagar (Bulletin critique)		238
—— A Chinese Colony in Europe.		458
—— Terrien de Lacouperie, Catalogue of Chinese Coins (Bulletin critique)		102
—— E. S. Morse, Latrines of the East (Bulletin critique)		316
—— The Chinese Steatite (Soapstone) industry.		460

T.

Tchong-heou (Nécrologie)	Tching-tchang.	385
Tibétains , Caractères — sur des feuilles d'arbre	A. A. Fauvel.	389
Tombeaux , Les — des Ming près de Peking (avec trois photogrammes)	C. Imbault-Huart.	391
Tong-king (Lettres du) (avec un croquis)		105
Tonkin (Lettre du)		455

	Auteur.	Page.
Tonkin , Relation d'un voyage au —, par le lettré chinois <i>P'an Ting-kouei</i> . . .	A. Vissière.	96
Tsong-ming , Variétés sinologiques N ^o . 1, L'île de — à l'embouchure du Yang-tse-kiang	H. Havet.	314

V.

Varat (Charles), (Nécrologie)	H. Cordier.	311
Vissière (A.), Recherches sur l'origine de l'Abaque Chinois et sur sa dérivation des anciennes fiches à calcul. — 安南紀遊 <i>Ngan-nan ki yeou</i> , Relation d'un voyage au Tonkin, par le lettré chinois <i>P'an</i> <i>Ting-kouei</i>		96

W.

Wells Williams , Chinese and Mediaeval Gilds		99
--	--	----

Y.

Yun-nan , Routes commerciales de la province de —	G. Lallemant-Dumoutier.	83
---	-------------------------	----

DAR.

IXth & Xth MOONS.	NOV.	Xth & XIth MOONS.	DEC.	XIth & XIIth MOONS.
3	1 Th	4	1 S	5
4	2 F	5	2 Sun	6
5	3 S	6	3 M	7
6	4 Sun	7	4 Tu	8
7	5 M	8	5 W	9
8	6 Tu	9	6 Th	10
9	7 W	10	7 F	11
10	8 Th	11	8 S	12
11	9 F	12	9 Sun	13

通 報

T'oung pao

ARCHIVES

POUR SERVIR À

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, DES LANGUES, DE LA GÉOGRAPHIE ET
DE L'ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE ORIENTALE

(CHINE, JAPON, CORÉE, INDO-CHINE, ASIE
CENTRALE et MALAISIE).

RÉDIGÉES PAR MM.

GUSTAVE SCHLEGEL

Professeur de Chinois à l'Université de Leide

ET

HENRI CORDIER

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes et à l'Ecole libre des
Sciences politiques à Paris.

Vol. V.



LEIDE, E. J. BRILL 1894.

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

	Pages
GEORGES PHILLIPS, Some Fuh-kien Bridges (<i>with two illustrations</i>) . . .	1
C. DE HARLEZ, Le Tcheou-li et le Shan-hai-king . . .	11, 107
G. MASPERO, Tableau chronologique des Souverains de l'Annam . . .	43
C. M. PLEYTE W ² N, L'origine mythique du bâton magique en usage chez les Bataks . . .	123
G. SCHLEGEL, Problèmes Géographiques. XIII. Ni-li Kouo; XIV. Pei-ming Kouo; XV. Youh-I Kouo; XVI. Han-ming Kouo; XVII. Wou-ming Kouo . . .	179
O. FRANKFURTER, Ein Siamesischer Eulenspiegel . . .	234
O. FRANKE, Eine neue Buddhistische Propaganda . . .	299
C. IMBAULT-HUART, Le Bétel . . .	311
B. A. J. VAN WETTUM, A pair of Chinese marriage contracts . . .	371

Mélanges.

G. SCHLEGEL, The Chinese Bean-curd and Soy and the Soya-bread of Mr. Lecerf.	135
— — Scientific Confectionary	147
FÉLIX RÉGAMEY, Un assassin politique	260
F. W. K. MÜLLER, Ein Brief in Pa-yi-Schrift	329
W. GRUBE, Note préliminaire sur la langue et l'écriture <i>Jou-tchen</i> (<i>avec planche</i>)	334
F. HIRTH, Ueber den Schiffsverkehr von Kinsay zu Marco Polo's Zeit . . .	386
— — Der Ausdruck So-fu	390
— — Das weisse Rhinoceros	392
O. FRANKFURTER, Die böse Sieben	393

Variétés.

— Chinese postal service.	63
— Congrès international des Orientalistes à Genève, par H. Cordier et G. Schlegel	65
JULIETTE ADAM, Anecdotes politiques japonaises et chinoises.	272
H. CORDIER, X ^e Congrès International des Orientalistes	341
KAO-TI, La Mort d'un Rebelle (<i>Nouvelle</i>)	398
— Supplice de Tso Ving-Liu	399

Chronique.

Allemagne et Autriche, Amérique, Annam, Asie centrale, Grande Bretagne, Chine, Espagne, États-unis, France, Indo-Chine, Italie, Japon, Pays-Bas et Colonies Néerlandaises, Russie, Siam, Suède, Suisse.	67, 152, 275, 351, 401.
---	----------------------------

Nécrologie.

Hans, Georg Conon von der Gabelentz.	75
Sir Alexander Cunningham	78
David, August Brauns	78
Gustav von Kreitner	79
Serge Georgievsky	162
Alexander Theodor von Middendorf	163
Brenier de Montmorand	163

	Pages
Peter Leopold von Schrenck	285
Philippe, Edouard Foucaux	286
Paul, Ambroise Bigandet	287
Brian-Houghton Hodgson	287
V. E. Mejov	287
Dutreuil de Rhins	356
L. G. G. Aubaret	359
Comte de Kergaradec	359
Terrien de Lacouperie	360
William Dwight Whitney	441
Solomon Caesar Malan	411
Timoléon Raimondi	412

Bulletin critique.

Henri Ph. d'Orléans, Autour du Tonkin	80
Transactions and proceedings of the Japan Society, London.	85
P. G. von Moellendorff, A manchu grammar, with analysed texts	87
Wegener und Himly, Nord-Tibet und Lob-Nur-Gebiet in der Darstellung des <i>Ta-thsing I-thung Yü-thu</i>	89
A. Grünwedel, Buddhistische Kunst in Indien	92
Philastre, le Yi-king ou le Livre des Changements de la dynastie des Tcheou	93
Carl Arendt, Einführung in die Nord-Chinesische Umgangssprache	164
G. Appert, Ancien Japon	169
Vilh. Thomsen, Déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisseï	171
Carl Munzinger, Die Psychologie der Japanischen Sprache	289
Lodovico Nocentini, La scoperta dell' America, attribuita ai Cinesi	291
P. G. von Möllendorff, Erwiderung	361
H. Nissen, Der Verkehr zwischen China und dem Römischen Reiche	365
Nāng, Siamesische Schattenspielfiguren im Kgl. Museum für Völkerkunde zu Berlin, beschrieben von Dr. F. W. K. Müller. Mit 12 Tafeln. Sep. Abdruck von Suppl. zu Band VII des Int. Archivs für Ethnogr.	413
Nihongi oder Japanische Annalen übersetzt und erklärt von Dr. Karl Florenz. Dritter Teil, Buch 25—26.	414
Réponse à M. A. M. von Möllendorff par C. de Harlez	416
Antwort an Herrn A. M. von Möllendorff von W. Bang.	418

Bibliographie.

H. Cordier, Les Études chinoises (1891—1894)	420
--	-----

Correspondance.

Le Congrès de Genève	175
--------------------------------	-----

Notes and Queries.

1. Climat de l'île Sachalien	99
2. A Chinaman's opinion on revealed religion	100
3. Chinese servants in America	100
4. Les Collections de l'extrême Orient au Musée Guimet.	101
5. Pustule maligne transmise par des peaux de chèvre venant de Chine	176
6. A Chinese Governor-general in difficulties	178
7. Chinese name of Narwhal	369
8. Characters on leaves and bark of Trees	459
9. A learned Japanese lady.	460
Errata.	106, 369, 461
Index alphabétique	462
European and Chinese Calendar for the year 1895.	

SOME FUH-KIEN BRIDGES

BY

GEORGE PHILLIPS.

(With two illustrations.)



The highways of the Province of Fuh-kien in China can in no way compare with the highways of Europe, for in many places they are not much better than goat-paths, with here and there a tolerably well-kept stretch of road, maintained at the expense of some public spirited individual.

These roads at the best are generally not more than four to five feet wide, and are made only for pedestrians, as there are no wheeled vehicles in this part of China. This Province is in the interior intersected in every direction by numerous streams and rivers, and on the sea-coast there are many inlets running far into the land; most of which are crossed by bridges which were as famous in mediæval times as they are in our day.

Some of these bridges may be classed among the most noteworthy and remarkable public works in the Empire and, thrown as they are across large arms of the sea, they would do credit to European engineering; while the immense slabs of granite used to connect the buttresses and to form the road-way, strike one with wonder and astonishment, as to how they ever got placed in position. That famous traveller Marco Polo speaks in great praise

of the bridges of *Kien-Ning fu* ¹⁾), the first city he reached in Fuh-kien. "This city", says he, "contains three very handsome bridges upwards of a hundred paces in length and eight paces in width".

Martini, speaking of the place some four centuries later, mentions only two bridges, one of which, he called CHO-KING, was so long that it had seventy-three shops upon it. At the present day these beautiful structures are destroyed, the ruins just showing above the water, and the river is simply crossed by a bridge of boats.

In our day, however, there are many others well deserving mention, and which strike one with wonder and admiration. I will describe some of them with which I am well acquainted, lying on the route from Foo-chow to Chang-chow.

The Big Bridge at Foo-chow, called by the Chinese "The bridge of ten-thousand ages" ²⁾), is one most known to Foreigners. At the site of the present bridge, the river was crossed in 1086 by a Bridge of Boats, and it was not till 1304, during the time of the Mongols, that a stone bridge with a stone railing was first commenced to be built by subscription, and was finished in 1322. From that time to 1589 it was frequently repaired, and in that year was furnished with a new stone railing; in 1810 it was greatly damaged by a freshet and duly repaired, and it was restored again in 1827. I am told it underwent reparation in 1876. The said bridge is over 1700 feet in length and is about 12 or 13 feet wide. It has about 40 buttresses built at unequal distances from each other. These buttresses, to better resist the current, are of hewn granite, and are shaped like a wedge both above and below. It has 36 openings through which boats are able to pass. These openings are at low water not more than 18 to 20 feet high. Enormous slabs of granite, some nearly three feet thick and forty-

¹⁾ 建甯府.

²⁾ 萬壽橋.

five feet long, are placed from buttress to buttress, and upon these are set other slabs of granite. It had till very recently some shops upon it, but these were removed by order of the authorities. There is a smaller bridge about a fourth of the size of the other built in a similar manner, which connects Chung-Chow with the southern bank on which most of the Foreign bongs are situated. About four miles further up the river there is another stone bridge called the Hung-Shan-Kiao ³⁾, which was built much later on, somewhere about 1476. Prior to this, a stone bridge was already in existence; but, owing to the narrowness of its openings, it was continually being broken, and the authorities thought it best to pull it down and use the material in building a new bridge with wider openings.

This bridge is built exactly in the same way as the Foochow Big Bridge, but it has one or two stone sleepers which, viewed from a boat, appear to exceed in length and thickness those used upon the other bridge. It has 28 openings. Two of these openings are now crossed by large baulks of timber, the stone sleepers and parapet being broken in many places. Mention is made of this Foo-chow Big Bridge in European Books as early as 1577 by Mendoza, wherein it is described by the Augustine Fathers as "great and verie fair", and the river over which it crosses is said to be "so deepe that great shippes come up to the same, but their masts stooping down to pass under the bridge".

In 1578 it is described by the Franciscan Fathers as "a wonderful great bridge". Mention is also made of it in Cramer's versification of Balthazar Bort's exploits in China, 1662-1666, but there is nothing remarkable in this poem, which simply gives the number of its arches and buttresses ⁴⁾.

3) 洪山橋.

4) The description of the Foo-chow Bridge is taken from the local Chinese Histories, Doolittle's "Social life of the Chinese", "Historie of China", Hakluyt edition, and Cramer's "Bort's Voyage".

Onwards from Foochow to Chin-chew one comes to the Loyang bridge ⁵⁾ which may very rightly be described as one of the wonders of China.

This Bridge, called also the "Wan-gan Bridge" ⁶⁾, lies about 6 miles from Chin-chew. It was constructed in 1023 over an arm of the sea, it is over 3600 Chinese feet in length and fifteen feet in breadth. The openings between the buttresses 47 in number are not arched; but, like the other Fuh-kien bridges, flat. There are generally five stone sleepers placed close along side each other, which, lying on the buttresses, form the roadway. These slabs are about 3 feet or more long. There is a stone railing on either side of the bridge let into stone posts upon which are carved lions, pagodas and other objects which add greatly to the beauty of the bridge. On one or two of these Pagodas are to be seen 4 Sanscrit Characters, of which I give a copy, which, through the kindness of Professor H. Kern of Leiden, have been translated to mean ह्रीः *hriḥ*, erroneously for श्रीः *śrīḥ*: Ashamed, bashful, ह्रूं *hūm*: Mystical syllable; जः *jaḥ*: Victorious, a name for Viṣṇu and Īwa; पं *pam* or यं *yam*?

The bridge is built of slabs of dark blue granite cunningly morticed into each other without lime or iron to keep them together. It is wonderful how it has stood so many years without falling. There are some four or five guard-houses on it. The legend connected with its building is curious and interesting. It is related that a Ferry-boat full of passengers, when crossing over this place, was overtaken by a storm in the middle of the river, and every one gave themselves up for lost, when a voice crying above the storm was heard to say: "The magnate *Ch'ai* being aboard, let not the boat sink". Whereupon the storm immediately abated and all

⁵⁾ 洛陽橋.

⁶⁾ 萬安橋.

got safely to land. On getting ashore they inquired one of another who was named *Ch'ai*, when a woman with child said her name was *Ch'ai*, and she made a vow that if she was delivered of a boy he should build a bridge across the river.

In due course she had a son who, through diligent and careful study, attained high literary rank and was called to the capital. While there, he was reminded of his mother's vow, and knowing that if he remained at court, the thing could never be done, he hit upon a plan of getting himself appointed to the government of his native district which, on ordinary occasions, was not allowed. So one day observing the Emperor about to go abroad, he previously rubbed some honey on the stump of a tree in order to tempt the ants to swarm there, contriving it so that the ants should form lines to imitate certain characters; these characters thus curiously formed, sounded as follows: "*Chai-twan, Chai-twan, pun foo tso kuan*"⁷⁾ i. e. "*Chai-twan, Chai-twan, be thou an officer in thy native district*". This sentence was no sooner out of the Emperor's mouth when *Chai* pretended to take it for a positive order and fell down at his Majesty's feet thanking him for his appointment. The Emperor, not liking to retract his words, because the son of Heaven never speaks in vain, confirmed the decree, and he was accordingly appointed to the office. Upon his arrival at *Chwan-Chew*, his native district, he spared neither expense nor labour to execute the task assigned him; but he made very little progress at first, and the three years of his officiate were likely to close before the work could be completed. The principal difficulty was to carry the bridge across the deepest part of the stream, and no hope could be entertained of success, unless the tide retired remarkably low and the bed of the river was left unusually dry.

7) 蔡斷蔡斷本府作官。

In order to obtain this, he thought it best to apply to the dragon-king of the deep, and, with this intention, he drew up a letter to the Chinese Neptune, but was at a loss how to send it. In this perplexity he cried out one day in the midst of his hall "*Shui jen hia té hai*" ⁸⁾ "who is there that can descend into the sea?"

Upon uttering these words, a servant, whose name was *Hia té hai* ⁹⁾, thinking himself called, promptly answered, "Here", and the Magistrate, taking his answer for an assent, insisted upon his going. The poor man finding there was no resource, took the letter in his bosom, and went to sleep close by the sea when it was quite low water; thinking that when the tide rose the sea would cover him and he could then deliver his message. On awaking in the morning, however, he found himself still in the same place, and the letter in his bosom changed for another in a yellow envelope which he immediately took to his master. On opening this letter, only one character was found written on it viz *Ts'u* ¹⁰⁾. For some time he was at a loss to know what to make of this communication; but on analyzing the character, he found it composed of four others which ran thus: *Nien yi jih yiu* ¹¹⁾ which translated means "the 21st day in the evening", at which time he imagined the water would be nearly dry. Accordingly he prepared materials and workmen against the appointed period, when the water was indeed unusually low; and having laid the foundations of the central buttresses, before the water rose again, he was enabled to proceed with the work without interruption.

Four million Taels of silver, equal to about one and a half million pounds sterling, are said to have been expended on this stupendous work ¹²⁾.

8) 誰人下得海.

9) 下得海.

10) 醋.

11) 廿一日酉.

12) The above legend is abridged from Medhurst's Hok-kien dictionary.

The earliest European mention of this bridge is to be found in the travels of certain Augustine Fathers who left Manila for China in 1577.

"The next day (say these Fathers) on our journey towards Foo-chow, after leaving the city of Chin-chew, we passed a great river over which there was a stone bridge of such incredible size the largest we had ever seen, that we stood amazed at it. We stayed on it a long time wishing to measure it from one side to the other as we considered it among the most noteworthy wonders of China. We found it was a mile and thirty paces long, there was not a stone in it that did not measure 17 feet in length and many even 20 feet, they were 8 in width.

"It seemed impossible that they could have been taken there by human hands so much the more so as the country round was quite level with not a mountain near". Martini, who crossed this bridge a hundred years later, says that each stone on the bridge was 18 of his paces in length. "Twice have I seen this bridge" says he, "and I was always struck with its grandeur".

The next bridge deserving mention is that at Chin-chew, called the Shun-chih bridge¹³), on account of its vicinity to the Shun-chih temple. It is however better known as the new bridge. This bridge, or the one on its site, is I believe the one crossed by Marco Polo on his way to Zaitun and to which I think he refers when he says: "Upon leaving the city of Kan-giu and crossing the river to proceed in a south-easterly direction, you travel during five days through a well inhabited country, passing towns, castles and substantial dwellings, plentifully supplied with all kinds of provisions. The road lies over hills, across plains, and through woods, in

¹³) 順治橋.

which are found many of those shrubs from whence the camphor is procured".

Be this the bridge or not by which Marco Polo crossed the river to Zaitun, it is a most important structure as the road across it is the highway to the cities of Chang-chow and Chao-chow-foo and so on to Canton. It was built in the 4th year of *Kia-ting* (1190) by the Prefect *Chao Ying-lung*. It is 1500 feet in length with a stone railing on either side for the protection of passengers. There are Pagodas here and there upon the piers and two stone figures at the head. Previous to the bridge being built, the river was crossed by a bridge of boats. The bridge having fallen into disrepair at the end of the Mongol dynasty, was thoroughly repaired in Chih-ching's reign (1341) and was again extensively repaired in 1472 and also at various intervals up to the present day.

The stone figures placed at the head of this bridge and on other bridges in Fuh-kien are, it is said, so placed to guard and watch over them; some of these stone figures, represented as clad in mail and holding their swords downwards like the figures of the old Plantagenet warriors¹⁴), are centuries old. Marignolli alludes to them when speaking of Kin-sai (Hang-chow). He says: "When authors tell of its ten-thousand noble bridges of stone adorned with sculptures and statues of armed princes it passes the belief of one who has not yet been there, and yet peradventure these authors tell no lie".

From Chin-chew to Chang-chow there are two roads: one leading via *Ya-ying* and the other via *Siao-ying* and through *Anhai*. I will take the *Anhai* route as one has to cross, by it, over a lengthy causeway built over an arm of the sea; it is a good mile in length, but it is quite unprotected on either side. It has a guard-house in the centre. It is said to have been built in 1135; it has

14) See annexed drawing.

three-hundred and sixty-two openings, and is over eight thousand Chinese feet in length; on the bridge are two colossal stone figures by the side of which there are some large slabs of granite, one of which, dating from 1639, relates to the raising of subscriptions for the repair of the bridge by no less a personage than *Chen-chih lung* ¹⁵⁾, Koxinga's father, who at that time was a Major-General in the Chinese army. He was a native of *Shih-tsing* ¹⁶⁾ a small fishing village not far from *Anhai*.

In that village is the Ancestral Hall of the family, and in it I saw a portrait of Koxinga dressed as a literary graduate. Onwards from *Anhai* to *Chang-chow* there is the bridge of *Tong-oa* or *Tung-an* ¹⁷⁾, built in 1094; it is about a 1000 feet long and has 18 openings. This Bridge is mentioned in Mendoza's history and is described as one "all of mason's work and the stones verie well wrought and of a mightie bygnesse"; the embassy measured some of them and found them "twentie and two and twentie foote long and five brode, and seemed unto them that it was a thing impossible to be layde there by mans handes. Of this bignesse, yea and bigger, they did see layde uppon manie other bridges in the discourse of their voyage going between *Changchow* to *Chinchow* and *Ancheo*".

There are two more bridges deserving mention. 1st The Tiger Ferry Bridge ¹⁸⁾, called also the *Kiang-Tung* Bridge ¹⁹⁾, and by Foreigners the Polam Bridge.

This Bridge is one of the most wonderful along the whole route from *Foo-chow* to *Chang-chow*, immense slabs of granite being used in its construction. The bridge is about 2000 feet in length, and

¹⁵⁾ 鄭芝龍.

¹⁸⁾ 虎渡橋.

¹⁶⁾ 石井.

¹⁹⁾ 江東橋.

¹⁷⁾ 同安.

some of the stones placed upon the buttresses to form the roadway, are estimated by the Chinese as being 80 feet long. I myself measured some of the slabs and they were over 70 feet long, and by rough measurement they were found to be four and a half feet broad and six feet thick. The building of the bridge dates back to 1208. The Chinese say it has no parallel in the world and that it was built in a single night by four Angels. It is about 20 to 25 feet above the water. On arriving at Chang-chow, there is a bridge over the river which with the shops upon it looks very picturesque. It was built at the end of the twelfth or at the beginning of the thirteenth century; it is about 900 feet long and about 22 feet wide and has 28 openings. It frequently requires repairs; it suffered greatly at the time of the occupation of the city by the Taiping rebels in 1864 and '65. After they had left the neighbourhood, it was thoroughly repaired by one *Tek-suy* (德水), an Amoy merchant.

This bridge is the highway to the Canton Province from Chang-chow.

Such are some of the Bridges between Foo-chow and Chang-chow which appear to have been built between the 11th and 12th centuries, during which period great activity and public spirit was displayed both by the officials and the people in the construction of roads and bridges, which activity I am sorry to say has not continued to our day if one may judge by the number of ruined and broken bridges that are to be met with in many parts of the Province.



Ancient stone figure on Shan-shih Bridge.



Ancient Buddhist monument on Lo-yang Bridge.

LE TCHEOU-LI ET LE SHAN-HAI-KING.

LEUR ORIGINE ET VALEUR HISTORIQUE

PAR

C. DE HARLEZ.



AVANT PROPOS.

Les livres canoniques de la Chine qui ont survécu à la persécution du trop fameux Shi-Hoang-ti sont en général d'une authenticité incontestable. Il en est ainsi spécialement du *Shi-king*, des *Livres confucéens* et de *Meng-tze*, du *Tchün-tsiu* et du *Tso-tchuen*, comme de l'*Erh-ya*, de l'*I-li* et relativement du *Yi-king* et du *Tao-te-king*.

L'authenticité du *Shu-king*, si pas sa complète crédibilité, a été démontrée au *Babylonian and Oriental Record* de Février et Mars 1891 et dans le *T'oung-pao*, Juillet 1893.

Une étude publiée dans les actes du IX^e Congrès des Orientalistes (Londres 1892) démontrera que le *Li-ki* a été compilé par diverses mains, pendant les trois derniers siècles de l'ère ancienne.

Restent le *Tcheou-li* (周禮), ou Cérémonial des Tcheou, tenu généralement pour authentique, et le *Shan-hai-king* (山海經), auquel plusieurs attribuent une origine très ancienne et officielle.

Convaincu par une étude sérieuse que cette appréciation n'est

1) C'est-à-dire « Livre canonique des monts et des mers », description des monts, des fleuves et des lacs de la Chine, de leurs productions, leurs habitants et leurs divinités.

point conforme à la réalité, je crois devoir achever ma tâche en mettant sous les yeux de mes lecteurs les motifs qui m'éloignent de cette opinion. — Nous commencerons notre examen pas le plus important de ces deux ouvrages.

I. LE TCHEOU-LI.

Le *Tcheou-li* ou «Cérémonial des Tcheou» est, comme chacun le sait, l'exposé complet des fonctions établies sous la monarchie des Tcheou, exposé comprenant non seulement les titres et les attributions des différents magistrats de tous les degrés, mais les détails mêmes de tout ce qui concerne l'exercice de leurs charges.

C'est, on le conçoit aisément, un des ouvrages les plus importants qui existent tant pour l'histoire de la Chine en particulier, que pour celle de la civilisation en général. Jamais peuple n'a fait de sa vie propre une peinture aussi complète, aussi fidèle en apparence, que le peuple *aux cheveux noirs* dans le livre fameux qui fait l'objet de cette étude.

Aussi l'on comprendra sans peine, de quelle importance est, à ce point de vue si étendu, la question de l'authenticité du Tcheou-li, ou plutôt, comme on disait anciennement avec plus d'exactitude, du *Tcheou-kuân* (周官), c'est-à-dire du «livre des Fonctionnaires de Tcheou».

La solution en a d'autant plus de conséquences sérieuses que l'on puise souvent, dans ce Manuel, tous les renseignements qui doivent nous faire connaître non seulement la constitution civile, mais la religion des Chinois en son état ancien et même primitif. Les hagiographes placent les textes du cérémonial à côté de ceux du *Shu-king*, comme étant de valeur égale à ces derniers. Il est donc essentiel d'en connaître exactement la nature.

Mais cette question d'authenticité se présente sous deux aspects divers qu'il est nécessaire de ne point confondre, sous peine des plus fatales méprises, et que nous distinguerons en formulant ces deux propositions interrogatives:

1°. Le *Tcheou-kuân* (ou *Tcheou-li*) a-t-il été réellement, à une époque quelconque, soit même aux derniers temps, le livre officiel des souverains *Tcheou*, ou n'est-il qu'une forgery faite sous les *Han* par un ou plusieurs lettrés, soit d'après leurs souvenirs, soit, plus ou moins, de pure imagination.

2°. Si le *Tcheou-li* a été réellement, à une époque quelconque, le code officiel de la monarchie des *Tcheou*, peut-on lui attribuer une haute antiquité et en faire remonter la composition au célèbre premier ministre *Tcheou-Kong* qui gouverna la Chine après son frère, à titre de régent et de tuteur du jeune roi, fils de *Wou-Wang*, et auxquels les historiens chinois attribuent l'organisation régulière du gouvernement?

Nous laisserons la première question de côté pour le moment, pour nous attacher à la seconde, plus facile à résoudre et plus importante au point de vue historique. La solution de la première sortira d'elle-même de notre examen. Pour y répondre d'une manière aussi satisfaisante que possible, nous devons examiner les arguments tant externes qu'internes dont on peut se prévaloir dans les deux sens, c'est-à-dire les témoignages des auteurs chinois et le contenu du livre.

A. Les premiers ne peuvent fournir matière à une longue discussion. Les auteurs chinois qui se sont occupés de l'origine de notre livre, se divisent en deux classes aussi nombreuses l'une que l'autre, dit *Ma-Tuan-lin*; les premiers rejettent l'authenticité du cérémonial; les autres l'admettent, et parmi ceux-ci un certain nombre regarde *Tcheou-kong* comme l'auteur de l'ouvrage entier, tandis que le reste se contente d'affirmer, comme *Ma-Tuan-lin*, que les règles du code

des Tcheou sont le produit du travail des anciennes dynasties, soit, comme *Tchou-hi*, que ce code est l'œuvre d'un sage, et mérite toute l'attention des hommes d'état, à condition qu'on ait soin de l'épurer des interpolations qui le tachent.

Ainsi l'opinion qui attribue la paternité du *Tcheou-kuân* au prince de Tcheou n'a pour elle qu'un nombre de partisans assez restreint, et de ce nombre il n'en est pas un dont l'âge dépasse le dernier siècle avant notre ère.

En outre, pour qui connaît les habitudes chinoises, elle ne peut être d'un grand poids. En effet, les *Fils de Han*, comme tous les peuples orientaux, se plaisent à donner une origine illustre à tous les livres qu'ils tiennent en honneur. Il leur faut absolument que leur auteur ait été quelqu'empereur des temps antiques, *Hoang-ti*, *Yü* ou tout autre, ou quelque prince célèbre, spécialement celui qui est connu sous le nom de *Tcheou-kong*.

En outre, c'est une manie chez eux que d'attribuer une institution toute développée et le Manuel qui en contient les règles à celui qui en a posé les bases. Ainsi la géographie fabuleuse qui porte le titre de *Shan-hai-king*, «le livre canonique des mers et des montagnes», doit être l'œuvre de *Yü*, parce que cet empereur nous est représenté au *Shu-king* comme dressant un tableau géographique de son empire. Il n'y a entre ces deux travaux aucun trait de ressemblance; mais cela ne gêne en rien les critiques chinois; ils proclament sans hésitation que le *Shan-hai-king* est l'œuvre du successeur de *Shun*. De la même manière, *Tcheou-kong*, le premier régulateur des fonctions multiples de la cour chinoise, doit avoir rédigé en entier le code qui régissait les magistrats aux derniers temps de sa dynastie. Mais nous traiterons ce point en détails à la fin de cette étude.

B. Mal soutenus par les témoignages des Lettrés, les droits de *Tcheou-kong* à la paternité du *Tcheou-kuân* disparaissent complè-

tement aux yeux de tout qui fait un examen attentif du contenu de ce livre et le compare avec les autres monuments littéraires existant à l'époque qu'on assigne à sa rédaction.

Un examen comparatif de ces textes, mené jusqu'au bout, serait une œuvre des plus longues et des plus difficiles, dont la lecture fatiguerait certainement nos lecteurs. Heureusement il n'est pas nécessaire de le pousser jusque là. Quelques considérations, détachées les unes des autres, nous permettrons de remplir suffisamment notre tâche.

Les voici présentées, sans lien entre elles, et aussi brièvement que possible.

Premièrement, et c'est l'observation fondamentale, le *Shu*, en deux de ses chapitres, nous donne la liste des principales magistratures établies par *Tcheou-kong*. C'est au L. V. Ch. XIX et XX.

Au Ch. XIX, § 7-10, le *Shu* énumère les *Jin-jin* (任人), les *Tchun-jin* (準人) et les *Mu* (牧), noms qui semblent désigner les fonctionnaires dirigeants, les juges criminels, les intendants des villes ou préfets.

puis les *Hu-pen-jin* (虎賁人), gardes impériaux ou gardiens des armes du souverain.

les *Tcho-y* (綴衣), gardiens des garderobes royales.

les *Tseu-ma* (趣馬), chargés des chevaux du souverain.

les *Siao-yin* (小尹), chefs, surveillants des fonctionnaires inférieurs.

les *Hi-po* (左右攜僕) de droite et de gauche, gardiens des ustensiles divers.

les surveillants et les garde-magasins (百司庶府).

les *Tai-* et *Siao-tu-pe* (大小都伯), les gouverneurs de grandes et petites villes.

les *Y-jin* (藝人) (ou gens d'art), astrologues, mathématiciens, artistes.

les *Piao-tchin* (表臣) et leurs surveillants, fonctionnaires en dehors de la capitale.

le *Tai-sze* (太史) ou grand historiographe astrologue.

les *Yin-pe* (尹伯) ou chefs surintendants des différents offices.

Le *Sze-ma* (司馬), le *Sze-tu* (司徒), et le *Sze-kong* (司空) ministres des armes, de l'instruction et des travaux, ainsi que le *Tchong-tsai*, ministre dirigeant, le *Tsong-pe*, chef des cérémonies, et le *Sze-keu*, ministre de la justice. Enfin les *Ya-lu* (亞旅) ou officiers secondaires de ces divers ministères.

Le Chapitre XX, 5. 6 nous apprend en outre qu'il y avait à cette époque trois *Kong* (公) à savoir le *Tai-she* (太師) grand instructeur, le *Tai-fu* (太傅) grand adjudant, et le *Tai-pao* (太保) grand protecteur, plus trois *Ku* (孤) ou lieutenants des trois précédents.

Tous les six étaient attachés à la personne du monarque, sans qu'on puisse dire exactement quelles étaient leurs charges, qui semblent être d'une ordre purement moral; ils étaient destinés à avertir, instruire le souverain.

En tout vingt-sept magistratures. Or de ce nombre il y en a 18, c'est-à-dire les deux tiers, qui ne figurent point au *Tcheou-li*¹⁾, outre que le *Tchong-tsai* porte dans ce livre le titre de *Ta-tsai*.

En revanche, il en est une foule dont le code des Tcheou énumère les attributions et qui ne sont aucunement mentionnés au *Shu-king*. Une si grande différence et un développement aussi considérable n'a pu être certainement que l'œuvre de plusieurs siècles.

2°. Le *Tsong-pe* (宗伯), correspond bien au *Ta-tsong-pe* du *Tcheou-li*; mais dans ce livre la charge qui lui incombe est partagée entre le Grand et le Petit *Tsong-pe* (*Ta* et *Siao*), ce qui indique déjà une époque plus récente. Mais ce sont surtout les

1) Les *Mu* et les *Ku* y figurent bien, mais l'auteur ne sait quelle fonction leur donner.

termes employés pour déterminer ces fonctions qui impliquent cette différence de date.

Le *Shu* porte simplement: «Le *Tsong-pe* est chargé (de la direction) des cérémonies de l'empire, régit (ce qui concerne) les esprits et les hommes (*Shen-jin* 神 人) et établit l'harmonie entre le haut et le bas 上 下 (le ciel et la terre, par l'observation des rites, les cérémonies du culte etc.)».

Ce sont là les idées chinoises les plus pures, et les termes dont on se servirait encore aujourd'hui comme il y a 30 siècles.

Mais au *Tcheou-li* le langage est tout différent, comme on le voit au L. XVIII *init.*

Les fonctions du *Ta-tsong-pe* consistent: à diriger l'institution, le maintien des rites de l'empire concernant les esprits *Shen* célestes, les *Kuei* humains et les *Khi* de la terre 示, pour aider le souverain à maintenir et garder ses états et ses principautés.

Par les rites de joie on fait ce qui est du service des *Kuei*, des Esprits et des *Khi*.

Par le sacrifice et les prières offerts en pureté on rend hommage au Souverain maître du ciel lumineux.

Par l'holocauste du bûcher on rend hommage au soleil, à la lune, aux planètes et constellations.

Par la combustion des fagots entassés régulièrement, on honore le régent du centre du ciel et celui du destin, le maître du vent et celui de la pluie.

Il semble inutile de faire remarquer toute la distance qui sépare les idées exprimées par ces deux textes. Il sera bon toutefois d'en dire quelques mots pour que sa portée n'échappe à personne.

a) Le *Shu-king*, les règlements authentiques de *Tcheou-kong*, ne connaissent que les *Shen* (神) et l'homme, *Jin* (人).

Le *Tcheou-li* ajoute non seulement les *Kuei* humains ce qui est

conforme au texte du *Shu* V, § 6 *Shen-kuei*, mais encore *Ti-khi* (地示), les Khi de la terre. Or cette expression, comme l'idée qu'elle exprime, est non seulement étrangère aux conceptions, au langage des *King*, des anciens livres, mais elle est absolument unique. Ce caractère *Khi* (répété deux fois) n'a jamais été pris ailleurs dans ce sens, comme on peut s'en assurer en consultant les dictionnaires chinois indigènes. On pourrait soutenir, il est vrai, que 示 est écrit par négligence au lieu de 祇 *Khi*. Cela se pourrait à la rigueur, mais en tout cas la série *shen*, *jin*, *khi* est contraire aux usages des premiers *Tcheou*. D'ailleurs ces deux termes 祇 et 示 du *Tcheou-li* ne désignent pas les mêmes esprits. Ceci est peu de chose sans doute; mais cela constitue aussi l'objection la plus faible, quoiqu'elle ne soit pas sans valeur.

b) Au paragraphe suivant, l'auteur du *Tcheou-li* attribue au soleil, le sacrifice *Tchai* (柴) que le *Shu-king* nous donne comme réservé à *Shang-ti*. V. II. 1. § 8 et V. 3. § 3.

c) Il introduit ici le culte du soleil et des astres, absolument inconnu aux temps de *Tcheou-kong* et de ses successeurs. Quant au soleil, on le voit apparaître au *Tso-tchuen* en l'an 541, comme culte étranger à l'empire, pratiqué par les *Fang-shi* et d'une manière tout autre qu'il n'est dit ici. C'est dans cette phrase répétée au *Li-ki*, où *Tze-tchan*, l'un des introducteurs de l'astrologie dans l'état de *Tsin*, nous apprend d'abord que les régents du Scorpion et d'Orion sont les deux fils de l'empereur *Kao-sin*, que *Shang-ti* y a exilés pour les punir de leurs querelles continuelles; que l'esprit du feu est *Tai-tai* (臺駘) fils de *Tchuen-hu* (顓頊) — puis que l'on ne sacrifie au soleil et à la lune qu'en cas de gelée ou de neige.

Ainsi au milieu du 6^e siècle on n'avait encore rien établi de semblable à ce que prétend le rédacteur du Cérémonial; bien plus les désignations dont il se sert, *Fong-she* (風師), *Yü-she* (雨師)

maîtres du vent et de la pluie, apparaissent pour la première fois dans ce passage du *Tcheou-li*. Le *Sse-tchong* (司中), ou Régent du Milieu, ne semble cité que dans ce seul passage. Au moins le *Pei-wen-yun-fu* n'en connaît pas d'autre, à part un chant des *Tsi* du nord ¹⁾ où ces mots figurent on ne peut dire à quel titre. Or ces princes sont de 800 ans postérieurs aux *Tcheou*.

Il est donc évident que nos compilateurs ont non seulement ajouté, mais inventé, et n'ont pu écrire peu de temps même après le siècle de *Tcheou-kong*.

Mais peut-on les accuser de semblable altération? a-t-on des faits incontestables qui nous y autorisent? Oui, sans aucun doute, comme l'on va en juger.

d) Le *Tcheou-li* parle plusieurs fois du culte des *Wu-Ti* (五帝) ou Cinq Ti; (Voir entr'autres L. IX *Ta-sse-tou*, vers la fin). Or nous savons positivement que ce culte, introduit par les *Ts'in*, qui l'avaient reçu du dehors, ne fut admis parmi les cérémonies impériales que sous les *Han*. C'est ce que nous apprend le grand historien *Sse-ma-tsien* dans son traité appelé *Fong-shan-shu* et que confirment tous les historiens et critiques chinois ultérieurs ²⁾. Le culte des 5 Ti a été introduit par les *Han*. La nature de ces personnages suffirait du reste à le faire présumer avec certitude. Ce ne sont en effet que les régents des cinq premières planètes connues, avec les couleurs et les vertus des éléments qui leur étaient attribuées.

Ainsi nous trouvons enfilée dans le chapelet des fonctions décrites méthodiquement au *Tcheou-li*, et parfois dans des phrases incidentes, la mention d'une institution qui ne prit naissance que sous les *Han*. Et cela se présente plus de dix fois.

Qu'on veuille bien retenir ce fait; il nous servira encore comme base d'argumentation dans la suite de cette étude.

1) Qui régnèrent de 550—577 après J. C.

2) Nous savons par *Sse-ma-tsien* (*Fong-shan-shu*) que leur culte fut introduit au III^e siècle.

e) Ce n'est point tout: les exercices de Shamanisme décrits aux L. XXII Ch. *Ta-sze-yo* nous reportent à une époque bien éloignée des premiers *Tcheou*. Considérons ce fait avec l'attention qu'il mérite.

Ce chapitre vraiment extraordinaire nous apprend comment par des variations de mélodie on peut évoquer les êtres à plumes ou à peau nue, à écailles, à poils ou à coquilles ou les êtres à figures (?), et par leur moyen faire venir à soi les esprits des lacs et rivières, des montagnes et forêts, des collines, des plaines, du sol ou du ciel.

Le paragraphe suivant nous initie au moyen de faire descendre du ciel les *Shen*, ou de faire sortir de terre les *Khi*, ou atteindre par la pensée les *Kouei* humains et leur offrir à tous nos hommages.

Cela se fait au moyen du jeu de certains instruments, du chant et de certaines danses appropriées à chaque classe d'esprits.

On ne pourrait le nier, c'est de la Shamanerie dans sa plus grande efflorescence.

Je demanderai maintenant à tous les sinologues, s'il en est un seul qui ait jamais rencontré dans les Annales de la Chine un fait qui permette de croire que de semblables exercices aient jamais pu trouver place dans un recueil officiel de l'empire chinois, si même ils ont découvert quelque chose qui y ressemble avant les *T'ien*? Tous répondront d'une voix unanime qu'ils n'en ont jamais découvert la moindre trace.

Ce qu'ils diront c'est que l'empereur *Tchao-hao* est resté flétri dans l'histoire pour avoir toléré les évocations des esprits, que *Shun* à châtié les *Miao* parcequ'ils les pratiquaient également, qu'au sixième siècle l'astrologie l'introduisit en Chine et qu'elle fut propagée par certains hommes comme on le voit au *Tso-tchuen*, mais qu'alors même le Shamanisme ne se montre point encore; qu'il faut en venir enfin au III^e et II^e siècles, aux *Shi-Hoang-ti*, aux *Han-Wu-ti* et autres princes crédules de l'espèce, pour voir, non point des évocations méthodiques et réglées d'esprits de tout genre, mais de pré-

tendues apparitions d'un esprit particulier, soutenues par l'un ou l'autre imposteur dont les subterfuges sont généralement découverts. Je laisse à mes lecteurs à tirer les conclusions de ce fait sur lequel je devrai revenir plus tard.

4) Cette observation concerne, non plus seulement un passage plus ou moins étendu du *Tcheou-li*, mais le cérémonial tout entier. Tout l'ensemble des magistratures y est divisé en six classes désignées comme magistratures du Ciel, de la Terre, du Printemps, de l'Été, de l'Automne et de l'Hiver. Or ce mode de division est purement et simplement de fantaisie. Le *Pei-wen-yun-fu*, sous ces divers titres: *Tien-kuân* (天官), *Ti-kuân* (地官), *Tchun-kuân* (春官) etc., n'a que le *Tcheou-li* pour source à indiquer.

Bien plus, le *Li-ki*, au L. I sect. II P. 3 *initio*, nous apprend que le fils du ciel a des *Tien-kuân*, point d'autres; et ces *Tien-kuân* sont le *Ta-tsai*, ministre-président des fonctionnaires civils, le *Ta-tsong*, chef des cérémonies, le *Ta-sze*, grand annaliste, le *Ta-tcho*, grand prieur, le *Ta-shi*, chef de la justice et le *Ta-pu*, grand augure¹⁾.

Or de ces six ministres, le *Ta-tsai* seul appartient aux *Tien-kuân* du *Tcheou-li*. Le *Ta-tsong*, le *Ta-sze*, le *Ta-tcho* et le *Ta-pu* appartiennent au ministère de la Terre; et le *Ta-shi* n'existe pas dans notre code; il y est remplacé par le *Sse-shi*²⁾, magistrat inférieur de la classe de l'Automne.

En revanche, le même livre du *Li-ki* donne à l'empereur 5 *Kuân*: le *Sse-tou*, le *Sse-ma*, le *Sse-kong*, le *Sse-shi* et le *Sse-keou* (司寇); tandis que dans le *Tcheou-li* les premiers, deuxième, troisième et cinquième sont les chefs de quatre des cinq ministères, et que le *Sse-shi* fait double emploi avec le *Ta-sse-shi*.

Bien plus, le *Li-ki* continue en donnant la liste des 6 direc-

1) 大宰、大宗、大史、大祝、大士、大卜。

2) 司士。

teurs des magasins impériaux, ou trésoriers du souverain: ce sont les *Sse* des terres, des bois, des eaux, des prés, des ustentiles et des objets précieux: *Sse-tu* (司土), *Sse-mu* (司木), *Sse-shui* (司水), *Sse-tsao* (司草), *Sse-khi* (司器) et *Sse-ho* (司貨). Or de ces six fonctionnaires, il n'y en a pas un seul qui figure au *Tcheou-li*. Ce livre nous donne à la place, un *Neï-fu* (內夫) qui garde les objets offerts en tribut, un *Waï-fu* (外夫) qui s'occupe des dépenses du palais pour les habillements, les cérémonies etc., et un *Yü-fu* (玉夫) qui conserve les trésors particuliers du souverain.

Il ne connaît pas davantage le titre de *pe* attribué, selon le *Li-ki*, au chefs de chacun des cinq *Kuân*.

Cependant, les auteurs du Mémorial des Rites ont aussi la prétention de décrire le gouvernement des *Tcheou*; et de plus l'existence réelle des cinq ministères ou *Kuân* nous est attestée par *Liu-shi* qui avait vu certainement les derniers des *Tcheou* puisqu'il mourut dix-huit ans après leur chute et fut ministre du troisième des empereurs *Ts'in*. En outre, *Tcheou-kong* lui-même et le prince de *Shao* portèrent ce titre, qui était donc bien usité sous la troisième dynastie.

Force nous est donc de donner tort au *Tcheou-li*. D'autant plus que les *Koue-yü* parlent aussi de fonctionnaires du Printemps; mais ce sont ceux qui président à l'agriculture ¹⁾.

Si le *Tcheou-li* est en désaccord avec le *Li-ki*, il ne l'est pas moins avec l'*I-li* qui appartient certainement à la dynastie des *Tcheou*.

Nous n'argumenterons pas *a Silentio*, quoiqu'un silence aussi complet sur la plupart des fonctions expliquées au *Tcheou-li*, ne puisse être purement accidentel; mais nous constaterons que l'*I-li* mentionne un grand nombre de magistratures qui n'ont pas de place dans l'autre cérémonial.

Telles sont, par exemple, celle du *Sse-she* (司射) ou directeur

1) Voir Part I *Tcheou-yü*, Histoire de *Sinen-Wang*.

des tirs, du *Yo-tcheng* (樂正) ou directeur de musique (Voir L. V. *passim*), les *Fu-sze* (府司) ou préposés des magasins, les *pin* (賓) ou préposés aux réceptions, les *Siao-tchin-sze* (小臣司) et *Siao-tchin-tcheng* (小臣正) chef des *Siao-tchin* ou assistants du Grand Majordome, le *Kuan-jin* préposé aux ornements des palais, etc. etc.

D'autre part, si l'on met en présence les rites des audiences impériales, telles que les décrit d'acte en acte le chapitre X de l'*Ili*, aux cérémonies indiquées dans les livres du *Tcheou-li* qui se rapportent à cette circonstance, on constatera, du premier coup d'œil, ou que l'auteur du cérémonial des *Tcheou* s'est amusé à multiplier les prescriptions de l'étiquette, ou bien que le *Tcheou-li* est de beaucoup postérieur à l'*I-li*; c'est-à-dire ne peut guère être plus ancien que les derniers temps de la dynastie dont il porte le nom. Mais ceci même est peu probable. Il est difficile en effet de croire que les faibles descendants de *Wu-wang*, qui possédaient à peine encore une ombre d'autorité sur les grands vassaux de l'empire, eussent pu les obliger à se soumettre à ces formalités multipliées, à l'apport de présents d'une grande richesse, etc. etc.

Ainsi, d'après l'*Ili*, tout se borne au don d'une pièce de soie et de 4 chevaux. Au *Tcheou-li*, au contraire, ces présents se composent d'objets précieux et jusqu'à des bancs et des vases de jade. (Voir le Livre II, *Ta-tsai*, vers la fin). Même chose en ce qui concerne les dons portés au temple ancestral de l'empereur; l'*Ili* n'indique qu'une seule pièce de soie.

Suivant l'*Ili*, le *Tu-hing-jin* ne vient au devant des princes visiteurs que jusqu'à l'extrémité de la capitale; au *Tcheou-li* nous le voyons aller jusqu'à la frontière. Le *Siao-hing-jin* n'est point mentionné au premier de ces livres, qui n'a point non plus aucune de ces différences nombreuses que le second établit entre les princes des divers rangs. Enfin tous les détails des cérémonies diffèrent

d'un livre à l'autre comme on peut s'en assurer en comparant le livre VIII de l'*Ili* avec le XXXVIII^e du *Tcheou-li* dans les deux traductions. On dirait qu'il s'agit de deux pays tout différents.

Voir aussi le commencement du Livre XXXIX, rites du *Sse-i* (司義), ou Chef du Cérémonial.

5. Le chapitre de la divination va mettre encore le *Tcheou-li* en opposition avec les Annales authentiques des *Tcheou*, telles que nous les présente le *Shu-king*.

D'abord, dans le Livre des Annales, au temps de *Tcheou-kong*, nous ne voyons que deux genres de devins, intitulés *Pu-jin* (卜人) et *Shi-jin* (筮人); les premiers consultant le sort par l'écaille brûlée d'une tortue, les autres, par la combinaison des branches de la plante sacrée *Shi*, d'après une méthode consacrée par les rites. L'écaille de Tortue indique la réponse du sort par la disposition des lignes que la brûlure y forme et y laisse, et selon que l'écaille représente des nuages, ou qu'elle reste de couleur soit claire, soit sombre et unie, soit qu'elle ait des lignes parallèles ou entre-croisées. Delà on tire deux genres d'horoscope: l'un de bonheur, l'autre de malheur ¹⁾. La plante *Shi* donne deux genres de signes seulement, l'un heureux, l'autre défavorable.

Le résultat donné doit être interprété par trois de ces *Pu-jin* et *Shi-jin*.

Si les explications de deux d'entre eux concordent entre elles, on les regarde comme exprimant la volonté du ciel ²⁾.

Voilà le système simple et clair des premiers *Tcheou*. Portons maintenant nos regards sur leur prétendu *Mémorial administratif*.

Là nous trouvons de nombreux officiers chargés de ces opérations, et celles-ci compliquées à l'excès, mais, malheureusement, pas un mot qui concorde avec le texte primitif.

1) Litt. bonheur, joie, et repentir, regret

2) Voir le *Shu-king*, V. 4, § 20—24.

Ces officiers sont le *Ta-pu* (大卜), Grand Augure, le *Pu-shi* ou *Pu-jin* (卜士, 卜人), Maître de Divination, les *Tchen-jin* (占人), qui interprètent les lignes et la forme des baguettes, le *Shi-jin* (筮人) préposé à la plante *shi* et désignant les interprètes; puis les *Kuei-jin* (龜人) gardiens des tortues sacrées, et les *Tchu-shi* (萐氏) préposé au bois servant à brûler les écailles.

Les opérations augurales sont trop longues pour être rapportées ici. Notons seulement ses points essentiels.

a) Les marques sur le dos de l'écaille se font par les fissures que la chaleur y détermine; ces fissures sont de trois genres et ont cent-vingt formes donnant douze-cents réponses.

Les lignes augurales sont observées selon les méthodes indiquées dans le trois livres *Lien-shan*, *Kuei-tsiang* et *Tchen-yi* (ou *Yi-king*) etc. etc.

Est-il besoin de le dire? Pour en arriver du système du *Shu* à celui de notre Cérémonial il a fallu de longs siècles de développement, il a fallu aussi que les livres dont il est ici parlé aient été composés. Le *Shu-king* n'en connaît rien.

7. Mais il y a plus fort que cela. A côté du système d'auguration originaire chez les Chinois, le *Tcheou-li* nous en révèle un autre qui n'est plus du simple horoscope, mais de la sorcellerie, et celle-ci s'y montre développée dans toute sa perfection.

Nous y voyons en effet, après les prêtres ou invocateurs, ou prieurs, tout un corps de sorciers (巫) mâles et femelles, sous l'autorité d'un chef qui en a la haute direction et la conduite. Les sorciers (ou *Nán-wu* 男巫) invoquent et font descendre les esprits; au printemps ils chassent les maladies épidémiques. Aux visites de condoléance, ils marchent devant l'empereur avec les prieurs. Les sorcières jouent le même rôle devant l'impératrice, font les cérémonies conjuratoires, appellent la pluie, etc.

Leur chef (*sse-wu* 司巫) les réunit et les dirige dans les

prières, les chants et les danses, en temps de sécheresse ou de calamité publique. Il assiste aux sacrifices et y prend une part importante. (Voir ces trois articles à la fin du L. XXV).

Il n'y a pas à en douter, voilà un corps de sorciers bien constitué, jouant un rôle officiel, occupant une place parmi les officiers impériaux, composé de septante personnages en titre et d'un nombre illimité de membres ordinaires. Que devons-nous en croire?

Qu'il y ait eu des sorciers dans les pays chinois depuis une haute antiquité, cela nous est attesté par les livres authentiques. *Kong-tze* les mentionne une fois dans les Entretiens, et *Meng-tze* également dans son livre fameux (Voir M. II. 1. VII. 1. L. Y. XIII. 22). Le mot *Wu* paraît également au *Shu-king*, mais il ne semble pas qu'il ait le même sens, car voici comment il y est expliqué:

« Danser fréquemment dans son palais et y chanter en buvant copieusement ce sont des mœurs de *Wu* ».

Le *Shuo-wen*, au mot *Wu*, comme le *Kue-yü*, au livre de *Tchou*, les définit « les gens qui en dansant font descendre les esprits, (*Shuo-wen*); ceux qui par la concentration, le calme, et l'illumination intérieure font descendre les esprits (*Kue-yü*) ».

Quoiqu'il en soit, les *Wu* ont toujours été méprisés en Chine comme le témoigne les termes dans lesquels leur nom figure; mais certainement, jamais, avant les *Ts'in*, ils n'ont formé un corps officiel digne de figurer au Mémorial des fonctions de la cour, et surtout de figurer devant les Majestés Souveraines. Aucun des anciens livres chinois ne laisse soupçonner leur organisation officielle ou leur emploi. Le *Tso-tchuen*, qui met si souvent en scène les devins, les astrologues, ne contient pas le mot *Wu* lui-même¹⁾. Bien des calamités publiques s'y trouvent relatées; jamais un *Wu* n'y paraît appelé à concourir à la conjurer. Le *Li-ki* est également muet à

1) A part un passage où il s'agit de brûler un de ces misérables.

cet égard. Bien plus, nous y voyons les princes vouloir brûler un sorcier pour faire cesser la sécheresse ¹).

Parce que nous avons vu précédemment des conjurations d'esprits, il est évident que ces *Wu* appartenaient primitivement aux races pré-chinoises. Le dictionnaire de K'ang-hi n'a que le *Tcheou-li* à invoquer comme texte parlant de leurs fonctions publiques.

Sze-ma-Tsien, dans son traité du grand sacrifice Fong-shan, nous les montre en action sous les *Ts'ie*, mais point comme corps officiel. C'est ainsi que nous y lisons: Les *Wu* de *Tsin* sacrifient aux cinq *Ti*, au prince de l'Est qui réside au sein des nuages, au *She-ming* etc.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Après le chapitre des sorciers, en vient un consacré aux interprètes des songes. C'est un corps composé d'un chef, appelé *Tchen-mong* (占夢), de deux assistants: *Tchong-shi*, ou fonctionnaires de l'ordre moyen, de deux annalistes secrétaires: *Sze* et de quatre employés subalternes: *Tu*.

D'après notre livre la fonction du «grand interprète des songes» *Tchen-mong*, et de ses divers acolytes était double. Ils avaient d'abord à étudier les principes de l'interprétation des songes, puis à rendre réponse aux consultants; à ce dernier point de vue ils avaient une mission privée et une autre publique. En vertu de celle-ci ils devaient, à la fin de l'hiver, se rendre auprès de l'empereur pour s'informer des songes que S. M. aurait pu avoir pendant l'année. Puis, les ayant étudiés, ils revenaient expliquer au souverain les présages heureux. L'empereur devait les recevoir en s'inclinant profondément, témoignant ainsi de son respect pour les bienveillants avertissements du Ciel.

C'est ainsi du moins que Biot explique la chose. Je crois plutôt qu'il allait annoncer au souverain les rêves heureux des magistrats. Le texte porte en effet: «Il va à l'audience royale, pour

1) Cp. *Li-ki* (暴巫), L. II, Sect. II. 3, § 29. Au *Tcheou-li*, pour le même effet, on a recours à leurs prières!

les songes, il présente les songes heureux». Il est vrai que les commentaires expliquent: «Il demande les songes du roi», mais aussi: «il présente les songes heureux des magistrats (獻臣之吉夢). Puis il pose des bourgeons dans les quatre directions pour chasser les mauvais esprits; après quoi commencent les cérémonies de purification pour chasser les effluves pestilentiels».

Voilà certes une constitution bien réglée avec des fonctions nettement déterminées. Malheureusement on en cherche en vain une trace quelconque dans les Annales antérieures aux *Ts'in*. Au *Tso-tchuen* même on constate tout le contraire. Quand un souverain a des songes, ce n'est pas à un *Tchen-mong* qu'il s'adresse, mais au Grand annaliste astrologue *Ta-sze* (大史) ou à quelque malin célèbre tel que le fameux *Tze-tchan*. Nulle part l'interprète spécial ne montre sa figure.

Bien plus, les règles données par le *Tcheou-li* pour l'interprétation des rêves, n'y sont point appliquées; ce sont d'autres qu'on y suit.

Donnons deux ou trois exemples pour convaincre nos lecteurs.

Tai-sze, l'épouse reine de *Wen-wang*, eut un songe, dit le *Tcheou-shou*. Elle vit un dattier poussant dans la cour du palais des *Shang*, etc. Eveillée, elle alla avertir son époux qui, pour interpréter le songe, jeta les baguettes dans le *Ming-tang*.

Yi-zho étudiait la conduite des chars; il rêva un jour qu'il en avait reçu les principes du Ciel. Il courut faire interpréter son rêve par un maître d'école et apprit que ce qu'il avait rêvé était bien les règles désirées. (Ceci est du *Tchun-tsiou* de *Liu-shi*.)

Selon le *Sse-ki*, *Wen-kong* de *Tsi* vit en songe un grand serpent jaune. Il demanda au *Ta-sze* ce que cela signifiait. Même genre de rêve au *Tso-tchuen*. (Voir mon étude sur Le Rêve chez les Chinois.) Nulle part ne se montrent les interprètes du Rituel.

Il est donc bien à craindre que les auteurs du *Tcheou-li* nous aient donné ici une fois de plus une création de leur façon.

Ajoutons que le *Tchen-mong* n'a point de place au *Pei-wen yun-fou*, ni dans son supplément.

8. Un autre passage non moins significatif est celui où sont indiqués les nombres des crimes punis de chacun des cinq supplices. Voici ce texte très intéressant :

Le *Sse-hing* (司刑) est chargé du règlement des cinq supplices. Il y a pour chacun d'eux :

Pour la marque, cinq-cent délits.

Pour l'amputation du nez, cinq-cent délits.

Pour la castration, cinq-cent délits et crimes.

Pour l'amputation des pieds, cinq-cent délits.

Pour la peine du mort, cinq-cent délits.

Juste cinq-cent pour chacun.

L'auteur du livre de droit criminel (*Liu-hing*) du *Shu-king*, comprenait mieux sa tâche, et bien que poignant dans les chiffres, il attribue à chaque catégorie de châtiment un nombre d'autant plus grand de délits à punir, que la rigueur du châtiment diminue. Ici tout est parfaitement égal.

Et l'on pourrait croire que c'est là un livre sérieux, un code impérial fait pour un peuple intelligent ! Cela me serait bien difficile. Passons. D'autres passages semblent faits pour provoquer une douce gaité. Peut-on envisager autrement une constitution de fonction de la nature de celles-ci ?

Les *Shan-shi* (山師), Maîtres des montagnes, s'occupent des noms des montagnes et forêts, distinguent les animaux qui s'y trouvent, leur utilité et nuisance. Ils les distribuent entre les divers états de l'empire et font arriver leurs productions précieuses.

Tchuen-shi (川師), Maîtres des cours d'eau. Mêmes fonctions quant aux fleuves et lacs, marais etc.

Yuen-sse (遠師), Maîtres des plaines. S'occupent des noms des terres des quatre régions et distinguent ceux des plaines, collines etc.

Voilà des gens singulièrement occupés et dont on n'a jamais entendu parler avant comme après la découverte du précieux mémorial.

Plus importants encore sont les *Kuang-jin* (匡人) chargés à la fois de la mission publique de publier les règlements et statuts obligeant les princes et leurs officiers, et de la charge secrète de surveiller leurs intrigues et de faire en sorte que dès qu'un ordre impérial est entendu, personne n'ose y résister.

Ces derniers ont lourde besogne, mais que dire de l'officier appelé *Tchu-shi* (贅氏) chargé avec quatre suivants d'expulser les vers par des paroles conjuratoires, ou du *T'i-tso-shi* (蓍蓍氏) qui, avec ses deux sêdes, doit jeter par terre les nids des oiseaux de mauvaise augure, ou encore du *Tsien-shi* (翦氏), destructeur officiel des teignes. S'ils devaient faire cela dans tout l'empire, ils avaient rude besogne.

Et des fonctions de ce genre se comptent par cent. Il faut avouer que ces rois *tcheou* pensaient à tout, et avaient constitué une administration qui n'aura plus jamais sa pareille en ce monde. Ce qui est mieux encore, c'est que le batteur de nids écrit sur des tablettes les noms des jours de la décade, des heures du jour, des 12 lunes, des douze années et des 28 astérismes et les suspend au-dessus des nids pour avertir les oiseaux de malheur des jours néfastes et de la présence funeste pour eux de la planète Jupiter. Et ce seraient les rois *Tcheou* si sensés et si sages qui auraient créé de pareilles fonctions. Vraiment le *Tcheou-li* est une terre de surprises! Ce premier examen est déjà bien significatif.

9. Si de là nous passons aux *Kue-yü* (ou Discours d'États), monument historique du 11^e siècle avant notre ère, nous le trouverons encore fréquemment en contradiction avec le *Tcheou-li*. Nous ne pouvons pas faire de ces deux ouvrages une étude comparative complète, mais quelques exemples puisés à différents endroits feront suffisamment connaître ces divergences.

a) Au L. I, ou «discours de l'état de Tcheou», § 1, il est question de la division du territoire de l'empire comme aux LL. XXIX, Art. *Ta-Sse-ma* et XXXIII, Art. *Tchi-fang-shi* du *Tcheou-li*; mais les différences d'indications sont des plus profondes.

D'après le dernier livre, l'empire eut été divisé en 9 séries de carrés parfaits: au centre était le carré impérial, ayant mille *li* de côté. Tout autour de ce carré s'étendaient successivement, à des distances répétées de cinq cent *li*, d'autres carrés parfaits, territoires dépendants, principautés vassales, qui portent à chaque série des noms différents: les *Heu-fu* (侯服) touchant le domaine souverain, puis successivement, des *Tien-fu* (甸服), des *Nan-fu* (男服), des *Tsui-fu* (采服) et des *Wai-fu* (衛服). Après cela les *Man-fu* (蠻服), des indigènes alliés, les *I-fu* (夷服), des indigènes amis, les *Tchin-fu* (鎮服) territoires occupés militairement et les *Tan-fu* ou de limite extrême. Mais dans ces division, les *Kong*, les *Heou*, les *Pe*, les *Tze* et les *Nan*, ou princes vassaux des divers degrés, reçoivent des portions de territoire en rapport avec leurs rangs respectifs. Ainsi les *Kong* ont cinq-cent *li* en carré; les *Heou*, quatre-cent; les *Pe*, trois-cent; les *Tze*, deux-cent et les *Nan*, cent. Le tout comme un damier d'une régularité parfaite. Et l'auteur ajoute:

«Celui qui sait cela, connaît complètement la constitution du monde subcéleste.» Est-il besoin de le dire? Tout cela est de la pure fantasmagorie. Jamais aucun empire sublunaire n'a connu quoique ce soit de semblable, et la Chine moins qu'aucun autre. L'impossibilité matérielle même saute aux yeux de tous. Si maintenant nous ouvrons les *Kue-yü* à l'endroit indiqué, nous y trouverons, à propos des états feudataires, les termes *Heou-wei*, puis la mention des *Man*, des *Ti* et des *Jong*, mais dans quel sens? Le voici:

«Les anciens rois réglaient ainsi les affaires de leurs états particuliers, (et en dehors des leurs étaient celles des princes vassaux *Heu* et jusqu'à leurs limites *Wei*), puis les visites qu'ils venaient faire à la

cour». Ainsi le *Kue-yu* ne mentionne que *Heou* et *Wei*, et ces mots signifient «limites des princes vassaux». Après quoi notre texte ajoute: (Ils réglaient) les redevances des *I* et des *Man* amis, des *Jongs* et des *Ti* aux pays sauvages... c'est tout. Nous voilà certainement dans un monde bien différent.

Mais pour rendre la contradiction plus claire encore, nous ajouterons la phrase suivante: les redevances du domaine impérial s'appellent *tsi* (祭), celle des princes, *tze* (祀), celle des visiteurs étrangers *hiang* (享), celles des alliés *kong* (貢), et les dernières *wang* (王). Les princes se divisent seulement en *Kong*, *Heou*, *Pe*, *Tze* et *Nan*.

Il est donc évident qu'il n'y avait que cinq classes de territoires: le territoire impérial, puis ceux des princes vassaux, des étrangers tributaires, des *I-Man* alliés et des *Jong-Ti* indépendants. Tout le reste est de pure invention et d'une invention ridicule ¹⁾.

1) Il est facile de se rendre compte de l'origine de cette fable. Les compilateurs du *Tcheou-li* ont modelé leur division de l'empire sur celle que l'on trouve au 2e chapitre du *Fû-kong*. Or, là aussi, nous n'avons affaire qu'à un tableau de fantaisie, d'autant plus apocryphe qu'il contredit la première partie, la partie sérieuse de ce tableau ethnogéographique. C'est évidemment une interpolation qui attribue en outre à l'empereur *Fû* des travaux herculéens dont les autres textes authentiques tels que ce *Tchuk-shu* ne parlent point ou qu'ils excluent formellement. Elle est en outre contredite par les chap. XIX et XX du L. V. indiquant les hauts officiers et princes-vassaux de *Tcheou*, comme par le tableau qu'en trace *Meng-tse*, contemporain de cette dynastie.

Ce tableau du *Tcheou-li* a en outre pour source les expressions mal comprises de *heu-tien nan-wei* qui se rencontrent au *Shu-king* et qui, évidemment, ne signifient pas (les chefs des) *heu*, des *tien*, des *nan* et des *wei*. Par la comparaison des expressions *heu-tien*, *nan-wei*, *pang-pe* on voit que *heu-tien* et *nan-wei* forment deux composés comme *pang-pe*.

A. IV. 4. 1. *Tien-fu*, *heu-fu* signifie le domaine impérial et celui des princes. *Heu-tien* veut dire domaine des princes. *Nan-wei* celui des *Nan* ou les pays frontières comme on le voit au *Kue-yü*, ou autre chose semblable.

A. IV. 4. 1. Cela équivaut à 群后. — A. V. 3. 3. Ce n'est plus *Heu, tien, nan, wei* 侯甸男衛, mais *Pang, tien, heu, wei* 邦甸, etc. — A. V. 9. 1. Changement nouveau: nous avons *Heu, tien, nan, pang, tsai* (采), *wei*.

A. V. X. 13. Nouvelle transformation, les *Heu* etc. sont rangés parmi les officiers de *Yin*. Vous tous officiers 臣 de *Yin*: *Heu, tien, nan, wei*, grand annaliste, annaliste du

D'ailleurs le *Shu-King* nous atteste qu'il n'y avait que cinq espèces de fief (L. V. 3 § 1).

Enfin si l'on veut bien comparer le L. XXXVIII du *Tcheou-li*, *Ta-hing-jin*, avec le L. XXIX *Ta-ssé-ma*, on verra que ses auteurs se contredisent eux-mêmes. Au L. XXXVIII en effet l'empire n'est plus divisé en *Ki* — mais en *Fou* et ces *Fou* sont appelés *Heou, tien, nan, tsai, wei, yao* puis vient le *Fan-kue*; au delà, rien de plus.

10. Un autre passage du *Kue-yu* est plus significatif encore. Au 6^e Chapitre du Livre II des *Tcheou-yu*, un ministre du souverain chinois rappelle en détails comment un envoyé du suzerain doit être reçu et par qui; quels fonctionnaires doivent concourir à son service. Or la plupart de ceux que nous y voyons cités ont d'autres noms ou d'autres fonctions que ceux et celles dont il est fait mention au *Tcheou-li*.

Nous y trouvons par exemple:

1. Un *Men-yin* (門尹), préposé aux portes du palais, chargé de leur entretien, absent du *Tcheou-li* qui mentionne un *Sse-Men* (司門), dont la charge est toute autre et qui veille à la sécurité des portes des villes.

2. Un *Kuán-yin* (關尹), chef des barrières, annonçant les hôtes à la cour, introuvable au *Tcheou-li* si ce n'est comme *Sse-Kuán*, préposé aux douanes.

3. Un *Sse-li* (司里), chef de localité qui fournit le logement.

4. Un *Hing-li* (行理) ou *Li-sze* (理史) qui remplace le *Siao hing-jin* de notre rituel.

5. Un *Shen-fou*, distinct du *Shen-tsai*, et qui dirige les cérémonies du labourage.

palais, ministre de la guerre (*Sse-ma*) etc. etc. N'est-ce point que *ken-tien* sont les préposés des domaines des princes d'ordre supérieur et les *Nan-wei* les gardes des princes inférieurs, ou de tous les princes? C'est la seule explication plausible.

6. Un *Ling* (伶), chef de musique, représentant le *Sse-yo* (司樂).

7. Un *Ho-she* (火師), «chef du feu», chargé de l'éclairage du palais.

8. Un *Shui-she* (水師), préposé à tous les objets de lavage.

9. Un *Yu-jin* (虞人), fournissant les matériaux de sacrifice, fonction que le *Tcheou-li* ne leur assigne pas, etc., etc.

On objecterait en vain qu'il s'agit, non de la cour royale, mais d'une cour princière, car on voit par le reste que les secondes étaient entièrement modelées sur les premières; ainsi chaque prince avait ses cinq ou six grands ministères *Sse-tou*, *Sse-kong*, *Sse-keou*, etc., ses *Tsong-pe*, ses *Tcho* ou prieurs et le reste.

11. Un peu plus loin, à l'article qui concerne *Liu-wang*, nous trouvons quelques noms de fonctionnaires, mais on se sent dans une autre atmosphère qu'au *Tcheou-li*. Nous y voyons distingués parmi les musiciens les *seou* (瞍) qui ont une pupille et ceux qui n'en ont point *mong* (矇), comme ayant des attributions différentes; les officiers du palais sous le nom de *Kin-tchin* (近臣), les cent *Kong* (*Pe-kong*) comme gens habiles à servir les grands ou le souverain, le *Sze*, ou annaliste, sans distinction de *Ta* ou de *Siao* (supérieur ou inférieur), les *Sse-fu*, instructeurs, sous le titre de *K'i-gai* (耆艾), tous titres dont il n'est pas fait mention au *Tcheou-li*. Par contre le *Ta-shi* est chef de la musique dans ce livre et grand annaliste dans le *Tso-tchuen*.

12. Plus loin encore, au récit de *Siuen-wang* nous voyons le ministre de l'agriculture désigné par le terme *Tsi*, l'historiographe (*Sze*) à la tête des *Yang-tchin* (陽臣), fonctionnaires du *Yang*, le *Sse-kong*, commandant aux *Nung-ta-fu* (農大夫) (*ta fu* de l'agriculture), plus les *Yü-jin* (鬱人), préposés aux plantes aromatiques et les *Hi-jin* (犧人) des victimes sacrificielles, préparant leurs objets propres, les *Nung-tcheng*, ou préposés à l'agriculture, le *Shen-tsai* (膳宰), grand intendant des vivres, le *Ta-sze-tching*,

chef des établissements d'instruction ¹⁾ et d'autres encore comme le *Ta-yo-tcheng* (大樂正) grand directeur de la musique.

En outre, au chapitre du *Ta-sze* ou Grand Annaliste, le *Tcheou-li* ne mentionne aucunement la fête de l'inauguration de l'agriculture dans laquelle ce magistrat joue un grand rôle, et ne semble pas même connaître cette importante cérémonie.

Nous pourrions donner bien des exemples encore de ces erreurs ou de ces omissions, mais ce que je viens de dire suffira je pense pour l'élucidation de ce point. Poursuivons notre examen.

13. On a vu au § 10 que dans le Cérémonial des *Tcheou*, la distribution géographique des principautés est une œuvre de fantaisie dont le ridicule n'a pu même échapper aux yeux de son auteur. Ce n'est pas le seul endroit où son imagination s'est donné libre carrière. En voici encore un cas où le rédacteur de notre livre nous donne l'idéal pour la réalité. C'est au L. XXXIII Art, *Tchi-fang-shi* ou Directeur des Régions, *fin*. Voici comment il nous peint l'administration de l'empire. «Tous les États, grands ou petits, ont des rapports, des devoirs mutuels; le roi établit leurs chefs; il règle leurs services, à chacun suivant ce qu'il peut faire, et leurs redevances selon ce que chacun possède de biens.

Le souverain nomme des *Mú* (牧), ou chefs de plusieurs royaumes, et des *Pe* (伯) qui commandent à la moitié ou au quart de l'empire (L. XVIII. § 33, 34).

Le *Ta-tsai*, ou grand administrateur de l'empire, établit les *Mú*, constitue leurs inspecteurs, crée leurs trois grands ministres, distribue les charges ordinaires et établit leurs subalternes et leurs assistants (II *Ta-tsai*).

Que de remarques à faire sur ces quelques lignes! Que sont ces *pé* qui ne sont par les *pé* ordinaires ou princes du 3^e degré, et ces

1) Cp. *Li-ki*, L. VI. 1. § 7. 8. *Ta-sun* 大詢, *Ta-fu* ministériel, etc.

Mu de différentes espèces? quelles sont leurs fonctions? L'auteur ne nous en dit rien, et les savants compilateurs du dictionnaire de *K'ang-hi* n'ont trouvé à citer que ce seul passage en ce qui les concerne. Et ce pouvoir absolu sur les principautés attribué au grand administrateur impérial, quand l'a-t-il jamais exercé?

On prétend, il est vrai, quant aux *Pe*, que *Wu-wang* avait partagé la haute administration de l'empire entre *Tcheou-kong*, son fils, et le prince *Shao*, l'un de ses fidèles. Mais nous ne voyons pas qu'ils aient porté ce titre, ni que celui-ci ait jamais existé. On a soutenu sa réalité, il est vrai, mais sans aucun motif et même contre des raisons plausibles et, ce me semble, irréfutables.

Ainsi l'on veut en voir un dans ce *Ssi-pe* (西伯), ou *Pe* de l'ouest, qui menace l'empire des *Shang* d'après le *Shu-king* IV. 10. § 1. Or ce *Ssi-pe* est, de l'aveu de tous, *Wen-wang* ou *Wou-wang*, qui n'avaient certainement pas été investis du pouvoir sur les états vassaux du l'ouest. *Ssi-pe* signifie évidemment «Le Chef qui est à l'ouest». C'est une explication analogue à celle du *Shi* V: «*Shang-ti* a regardé à l'ouest pour trouver le sauveur de son peuple». De même et mieux encore, le *Shin-pe* ou «Pe de Shin», qu'on dit aussi un *Pe* de la grande espèce, ne l'est aucunement, puisqu'au *Shi-king* III. 30. 5 § 2 nous voyons *Shao-pe* établir sa capitale et toutes les institutions de son état; mais nulle part nous n'apercevons pour lui d'autre mission dans le sud que d'être le modèle de cet état du Sud¹⁾. *Wang ming Shin-pe shih shi nān-pang*. «Par le moyen de nos gens de *Shiai*, ajoute le roi, faites en sorte de montrer votre habileté, vos bons services».

On dira peut-être que ce passage, où il est question des *Pe* supérieurs, se rapporte précisément à l'époque de *Wou-wang* et de *Tcheou-kong*. Malheureusement pour cet échappatoire, le paragraphe

1) Ou bien de rendre cet état du sud le modèle des autres 王命申伯式是南邦.

suisant nous apprend que le *Ta-tsai* préside aux préparatifs du sacrifice aux 5 *Ti*, qui ne fut établi qu'à la fin du III^e siècle. Enfin ce qui se trouve entre ces deux passages et nous peint le *Ta-tsai* réglant toutes choses dans les Etats princiers, est évidemment de la fable pure.

Le *Ta-tsai* donnant leurs réglemens, leurs lois aux plus grands royaumes (*pang*), cela dépasse les forces de notre crédulité.

Notons enfin que jamais *Tcheou-kong* n'est décoré de ce titre de *Pe* dont on veut lui faire honneur et, qu'en tout cas, il n'a pu mentionner cette fonction, comme institution permanente.

La vérité est que ce mot *Pe* était pris en deux sens très différens. Par l'un il désignait un chef quelconque, par l'autre il était le titre des princes vassaux de 3^e classe. Le mot français prince, avec sa signification variable, peut donner une idée de l'emploi du terme *pe* en Chinois; aussi les dictionnaires chinois rendent *pe* en premier lieu par *Tchang* (長), supérieur, chef, au *Shu-king* V. xxix 13. *Pe-siang* (伯相) signifient évidemment les princes et les ministres et nullement «le Chef sémi-suzerain (de l'ouest)». Le prince auquel est accordé une certaine autorité sur les autres est appelé non point *Pe*, mais *Heou-pe*, Chef des princes, comme on le voit au *Tso-chuen* pour le prince de *Ts'in* et autres encore. Le *T'ong-tien* explique ce double terme comme équivalent à *Pang-shéou*, gardien du royaume¹⁾, sorte de connétable.

14. Le *Tcheou-li* semble vraiment jouer de malheur, car il se trouve en contradiction avec presque tous les documents authentiques de l'époque qu'il prétend représenter. Il en est même ainsi si on le compare aux renseignements que nous donne *Meng-tze* en plusieurs endroits et notamment au Chap. II de son livre V, Part. II, § 3 et 11.

Après avoir dit que les Mémoires des *Tcheou*, envoyés aux princes par le Suzerain, ont été détruits partout et qu'il n'a pu

1) 邦守.

en recueillir que les souvenirs traditionnels relativement aux éléments de la constitution, de l'empire, le philosophe énumère les degrés des hiérarchies féodales et administratives: le *roi*, le *kong*, le *heou*, le *pe*, le *tze* et le *nan* pour la première; le prince-souverain, le ministre, les *Ta-fou* et les *Shi* des trois degrés pour la seconde, puis il passe à l'étendue des terres assignées à chacun d'eux et aux émoluments attribués à chaque dignité.

Or dans la première partie, dans ces linéaments les plus grossiers, connus des gens du peuple même, nous voyons déjà deux divergences notables. *Meng-tze* ne connaît pas de *Ta-fou* de deuxième rang et met sur le même pied les *Tze* et les *Nan*, à l'inverse du *Tcheou-li*.

Quant à la seconde partie, voici le tableau de ces circonscriptions; on verra d'un coup-d'oeil ce qui en est:

	Meng-tze	Tcheou-li
Territoire des Kong	— 100 li en carré	— Kong — 500 li en carré
Heou	— id. »	— Heou — 400 »
Pe	— 70 »	— Pe — 300 »
Tze	— 50 »	— Tze — 200 »
Nan	— id. »	— Nan — 100 »
King (Ministre)	— 100 »	0 0
Ta fou	— 70 »	0 0
Shi 1 ^{er} cl.	— 50 »	0 0

Les taux des émoluments ne diffèrent pas moins.

Croirait-on que M. Biot a jugé que le dire de *Meng-tze* est « en général conforme au *Tcheou-li* » ?

Je serais du reste bien étonné qu'un homme sans prévention qui examinerait dans leurs détails ces prescriptions si minutieuses de ce livre, pourrait les prendre au sérieux. Cette réglementation à outrance, ces proportions méthodiques toujours observées, font très bonne figure dans une combinaison purement théorique d'un homme d'étude, mais ne peuvent guère avoir figuré dans un code destiné à régir un peuple.

Pour mon humble part, je ne saurais considérer comme disposition législative celle par exemple qui fixe à la moitié du produit

de ses terres la quantité servant à la nourriture d'un *Kong*; au tiers celle d'un *Heou* et d'un *Pe*; au quart celle d'un *Tze* et d'un *Nan*. D'autant plus que les deux derniers, étant placés sur le même pied, d'après le témoignage de *Meng-tze*, il en résulterait de la disposition dont il s'agit que le *Tze* aurait 50 li en carré pour sa nourriture et le *Nan* seulement vingt-cinq, ou encore douze et demie d'après le système de *Meng-tze*.

15. Lorsqu'en 170 A. C. l'empereur *Wen-ti* voulut faire faire une sorte de résumé des lois des anciens empereurs, décision qui aboutit à la composition du *Wang-tchi* ou «Lois des rois», inséré depuis au *Li-ki* comme troisième chapitre, les lettrés chargés de la besogne puisèrent leurs renseignements dans tous les documents qui existaient alors: le *Shu-king*, le *Tso-tchuen*, les livres confucéens, *Meng-tze* et dans les souvenirs traditionnels qu'ils purent recueillir. Il en résulta un ensemble de dispositions qui contredisent à chaque paragraphe pour ainsi dire les données du *Tcheou-li*. Il en est ainsi de l'organisation des royaumes, des états feudataires, de leur étendue, de leurs revenus, des offices impériaux etc., etc.

Au chapitre du *Sse-hoei* ou «Chef des Comptes», le *Tcheou-li* attribue à ce fonctionnaire inférieur la charge de réviser les comptes de l'administration dans tous les royaumes de l'empire. Il n'est pas nécessaire de dire que cette prétention est absolument insoutenable. Aussi le *Wang-tchi*, malgré le désir de son royal inspirateur d'abaisser les anciens grands-vassaux, se garde bien d'attribuer au *Sse-hoei* un pouvoir en dehors du domaine impérial. Bien plus encore, d'après le *Tcheou-li*, à la suite de cette vérification des comptes le souverain destituerait les princes ou leurs ministres qui seraient convaincus de mauvaise gestion. Le *Wang-tchi* ne dit rien de semblable; il conclut le point par ces simples mots: ainsi on réglait les dépenses de l'état¹⁾.

1) *Koue yong*. Legge traduit «les états», mais cela serait *Pang-koue yong*.

Ce dernier livre ne reconnaît pas non plus le *Siao-sze*, ou sous-annaliste, qu'introduit par symétrie l'auteur du *Tcheou-li*, mais dont les autres livres ne parlent pas davantage: il attribue au grand annaliste seul les fonctions soi-disant réservées à son lieutenant.

Il donne également un démenti à cette bizarre division de l'empire que nous avons vue plus haut, et reconnaît la vraie position des tribus barbares. Cette opposition se manifeste d'un bout à l'autre du *Wang-tchi*.

On dira peut-être que le *Tcheou-li* n'avait point été retrouvé et étudié. Cela se peut, mais les compilateurs du L. III du *Li-ki* avaient recherché tous les souvenirs de l'antiquité et comme ce qu'ils ont consigné dans leur compilation est partout raisonnable et vrai ou grandement probable, il serait très étonnant que la réalité fut dans ce livre plein de bizarreries qui vit la lumière un beau jour, on ne sait comment, ni comment il fut composé. Il ne l'est pas moins qu'il n'eut pas été découvert à ce moment, puisque le décret de proscription était aboli depuis plus de vingt ans, et que beaucoup d'autres livres avaient reparus au jour. On soupçonnerait qu'on n'avait pas encore eu le temps de le fabriquer.

Nous avons vu du reste qu'il n'est pas moins en désaccord avec l'*I-li*; et nous aurions pu apporter cent preuves de ce désaccord. Citons seulement encore le *Shen-fou* au lieu du *Shen-tsai* et ses attributions, le *Sze-ma-tchang* qu'on y cherche vainement, ou même le *Sse-kong* du palais et plusieurs autres officiers impériaux.

16. Que de remarques ne pourrions-nous pas encore ajouter à ce qui précède. Qu'est-ce que c'est par exemple que cet exposé ethnographique ¹⁾ qui nous apprend qu'au Sud-Est et à l'occident de l'empire la population compte cinq hommes pour deux femmes, tandis qu'au Nord-Est elle est d'un homme pour trois femmes;

1) *Tcheou-li*, Chap. XXXIII, Art. *Tchi-fang-shi*, circa fin.

dans l'intérieur du *Ho*, elle revient à cinq hommes pour trois femmes, pour varier d'un homme à une, deux ou trois femmes ¹⁾ dans les autres parties de l'empire.

J'avoue n'avoir pas une foi assez robuste pour croire de pareilles assertions et beaucoup, je le pense, partageront mon avis. Ce ne peut être là un document officiel. Ou remarquera en outre, dans l'énumération des produits des diverses provinces, des renseignements inconciliables avec les données du *Yü-kong*.

Ainsi le *Tcheou-li* n'assigne au *T'sing-tcheou* que des juncs et des poissons, tandis que, selon le *Yü-kong*, il produit du chanvre, de l'étain, des sapins et des pierreries d'une beauté merveilleuse. Nous trouvons de même pour le *Yen-tcheou*, d'un côté des juncs et du poisson encore une fois, et de l'autre, du vernis et de la soie; pour le *Yen-tcheou*, l'un nous indique le poisson et le sel; l'autre, vernis, chanvre, et toiles fines. Au nord le *Tcheou-li* attribue principalement la soie. Biot s'en étonne, et il a parfaitement raison; son tort est de n'en avoir rien conclu. Certes la civilisation et le commerce d'un pays peut changer en mille ans si tant est que le *Yü-kong* date d'une haute antiquité. Mais qu'elle se transforme aussi complètement sur des immenses étendues de territoire et dans un sens anticivilisateur, alors que la civilisation progresse certainement, c'est ce qui passe toute croyance.

17. Les partisans de l'authenticité du Cérémonial des *Tcheou* feront bien aussi de comparer le chapitre des cinq genres de châtiments avec ce qui en est dit au *Shu-king*, dans les livres confucéens, au *Kue-yü* et ailleurs; ils seront suffisamment édifiés. Que diront-ils aussi de cette pierre veinée *Kia-shi* (嘉石), sur laquelle on assied les prisonniers pour leur inspirer des sentiments de vertu, de moralité et les rendre parfaits? Une étude approfondie du *Tcheou-li* y ferait voir de bien singulières choses.

1) Ou deux hommes pour trois femmes Voir L XXXIII, *Tchi-fang-shi*.

18. Citons pour terminer ce passage ethno-géographique qui vaut tout un poème.

Le *Sse-tou* est chargé de faire les comptes des divers domaines et pour cela de distinguer les différents êtres vivants qui s'y trouvent. Il y a 5 espèces de terre ainsi favorisées de la présence des êtres doués de vie.

1. *Monts et forêts*; leurs animaux ont des poils, leurs êtres vivants sont immobiles, leurs plantes sont de couleur noire; *leur population humaine est poilue et carrée.*

2. *Cours d'eau, lacs et marais*; leurs animaux ont des écailles, les plantes sont grasses, *les hommes sont noirs.*

3. *Collines et côtés*; les animaux sont ailés, les plantes charnues, *les hommes sont ronds et grands.*

4. *Plaines et rives*; les animaux ont de grandes coquilles, leurs plantes ont des noyaux; *les hommes y sont d'une peau brillante, longs et minces.*

5. *Plateaux et marécages*; les animaux sont nus, les plantes à buissons, *les hommes d'une chair florissante et trappus* ¹⁾.

Et ce serait là l'œuvre d'un sage, de rois occupant sagement le trône d'un grand empire! Que l'on n'oublie point surtout que des traits semblables fourmillent au *Tcheou-li* et que l'on en juge.

De l'examen que nous venons de terminer, l'antiquité et l'authenticité du *Tcheou-li* sont sorties passablement improbables.

Mais n'y a-t-il pas des arguments extérieurs qui combattent assez puissamment en leur faveur pour permettre de passer outre ces difficultés. C'est ce qu'il nous reste à rechercher encore; je ne pense pas toutefois qu'ils pourront lui rendre la solidité perdue.

Voyons d'abord comment notre texte est venu au jour.

1) Voir *Tcheou-li*, L. IX, *circa initium*.

暑編南越史記歷朝年紀

Lư'ợc biên Nam-việt sử-ký lịch triều niên-ký.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES SOUVERAINS DE L'ANNAM

PAR

GEORGES MASPERO,

Élève de l'École Coloniale et de l'École des Langues Orientales Vivantes.

I.

大南國號通考

Đại nam Quốc hiệu Thông Khảo

Examen général des noms du pays d'Annam.

Le pays Annamite s'appelait autrefois *Giao-chi*¹⁾ (交趾 ou 交趾), d'où le nom de *Giao-nam* (交南), Midi de Giao, ou

1) Le nom de *Giao-chi*: (交趾 ou 交趾), désigne une peuplade fort ancienne qui a formé, en se développant, l'élément le plus important, ou pour mieux dire fondamental de la nation annamite, telle que nous la trouvons constituée de nos jours. L'interprétation de ces deux caractères a donné lieu à de nombreuses controverses. Pris séparément, on peut donner au premier, *Giao* (交), le sens de: confondre, mélanger, unir, rapprocher, croiser, et au second, *chi*, celui d'orteil, si on le lit 趾, ou de: limites d'un Terrain, pays, si on l'écrit au contraire 止. Mais lorsqu'il s'agit de traduire l'expression qu'ils forment par leur réunion, on se trouve en présence d'opinions très diverses. Le P. Legrand de la Liraye (Notes Historiques), Mr. Aubaret (dans une note annexée à sa traduction du *Giao-chi* *thống chí*), enfin Mr. l'abbé Launay (Histoire Ancienne et moderne de l'Annam) prétendent que ces caractères, ainsi accouplés, signifient «doigts écartés»

Giao-châu (交州), Région de Giao. A cause de sa situation méridionale, on le nommait aussi *Viêm-bang* (炎邦), Royaume du feu, de la chaleur. Les caractères *Việt-thu'ông* (越裳) ne servaient à désigner qu'une partie seulement du pays de *Viêm-bang*. Plus tard, le roi *Hùng-vu'ông* (雄王) donna au pays de Giao le nom de *Văn-lang* (文郎), changé par *An-du'ông-vu'ông* (安陽王), de la dynastie de *Thục* (蜀), en celui de *Au-lạc* (甌貉). *Võ-đế* (武帝), de la dynastie des *Triệu* (趙), l'appelle *Nam-riết* (南越); et le roi *Nam-đế* (南帝), de la dynastie des *Lý*

parce que, disent-ils, dans la race annamite, le gros orteil, par suite d'une anomalie anatomique, se trouve notablement éloigné des autres doigts. D'autres prétendent qu'il faut traduire par les mots «orteils croisés», parceque le gros doigt du pied, chez les *Giao chi*, étant largement écarté, les deux orteils se croisaient, lorsqu'ils se tenaient debout, en rapprochant leurs deux pieds l'un contre l'autre. Mr. A. Des Michels (Quelques observations au sujet du sens des mots Chinois *Giao-chi*, nom des ancêtres du peuple annamite; mémoire lu devant l'académie des inscriptions et belles-lettres) lit ces deux caractères «Point où les zones frontières des deux pays se joignent», «Territoire limitrophe», «Limite communes». Enfin, un de nos professeurs de l'École coloniale nous les a traduits par les mots de Pays des «Herbes séparées». Mr. le Dr. Hocquard, dans la relation de sa campagne au Tonkin, rapporte une anecdote qui tendrait à prouver que ce dernier sens serait conforme à la tradition populaire Annamite. L'armée du général Nègueir, que suivait le Dr. Hocquard en qualité de major, arrivée à la porte de *Cư'a-ai*, sur la frontière de la Chine et du Tonkin: «Quel complot trament les coolies? Pendant que j'examine les bâtiments, ils ont les yeux fixés sur les collines qui les relient de chaque côté, formant comme une sorte de barrière naturelle; ils causent avec animation et se montrent du doigt leurs sommets; auraient-ils aperçu quelque chose de suspect; non, les voilà qui sortent, prennent le petit chemin conduisant en haut de la montagne, près de l'un des forts qui flanquent la porte (de *Cư'a-ai*), à droite et à gauche du défilé. Arrivés là, ils se penchent, examinent le sol, arrachent des touffes d'herbes, et redescendent en gesticulant vivement. Très intrigué, je fais venir l'interprète. A peine les a-t-il interrogés qu'il part d'un grand éclat de rire. Il me donne ensuite l'explication que voici: certaines parties de la frontière sont connues des Annamites sous le nom de *Giáp-dái*, ce qui veut dire «crinière divisée» ou bien encore *Phân-mao-co-chê*, «herbe qui bifurque». Il y a en effet, une légende qui prétend qu'à la vraie limite du Tonkin et de la Chine, l'herbe doit se bifurquer dans deux directions distinctes, au Nord pour la Chine, au Sud pour le Tonkin. Nos coolies ont voulu profiter de la circonstance pour vérifier le fait sur place.» Une campagne au Tonkin, par le Dr. Hocquard, médecin major de 1ère classe. Ch. XIX, pp. 398.

antérieures, *Tiên-lý* (前李), le dénomme *Vàng-xuân* (萬春). Enfin, le roi *Đinh-Tiên-hoàng* (丁先皇), de la dynastie des *Đinh* (丁), le désigne sous le nom de *Đại-cù-việt* (大瞿越).

Les Annales Chinoises, au contraire, jusqu'à cette époque, mentionnent toujours ce pays sous la désignation de *Giao-châu* (交州), Province de Giao.

Mais l'empereur chinois *Cao-tó* (高祖), (nom de règne: *Vô-thứ* 武德), de la dynastie des *Du'ông* (唐), en la cinquième année de son règne, change ce nom de *Giao-châu* en celui de *An-nam-dô-hồ-phủ* (安南都護府), Résidence Générale du Midi Pacifié, lorsqu'il l'eût réduit à l'état de province chinoise. Un de ses successeurs, de la même dynastie, l'empereur *Túc-tông* (肅宗) (nom de règne: *Chí-thứ* 至德), en la troisième année de son gouvernement, change ce nom en celui de *Tr'ân-nam* (鎮南), Marché du Sud. L'empereur *Đại-tông* (代宗), de la même dynastie (nom de règne: *Đại-lịch* 大曆), l'an trois de son règne, l'appelle *An-nam* (安南), Midi Pacifié, nom sous lequel on le désigne encore de nos jours.

En ce qui concerne les rois Annamites, *Lý-Thánh-Tông* (李聖宗), de la dynastie des *Lý* (李), appelle son royaume *Đại-việt* (大越). L'empereur *Minh-Mạng* (明命), de la dynastie actuelle des *Nguyễn* (阮), change ce nom en celui de *Đại-nam-quốc* (大南國), le Grand Royaume du Sud.

Remarque très importante: A l'époque du roi *Anh-Tông* (英宗), de la dynastie des *Lý* (李), l'empereur Chinois, de la dynastie de *Tống* (宋), change le nom de la province de *Giao-chi*, et lui donne celui de *An-nam-quốc* (安南國), Royaume d'Annam. C'est la première fois que les empereurs de Chine reconnaissent à l'Annam la qualité de Royaume. Avant cette époque, ils persistaient à lui donner le nom de province.

Actuellement on peut diviser comme suit le pays d'Annam:

I. Le Tông-king (東京), Capitale-de-l'Est.

Nom officiel: *Bắc-ký* (北圻), Région-du-Nord.Capitale: *Hà-nội* (河內), Sur-le-Fleuve.ou *Thăng-long* (昇龍), Dragon-volant.(nom populaire) *Kê-chợ* (Caicho) (仇助).

II. L'Annam (安南) {

De *Huê* (穢) à *Ninh-bình* (寧平):*Tả-Trực-Ký* (左直圻), la Région gauche.De *Huê* (穢) au *Bình-Thuận* (平順):*Hữu-Trực-Ký* (右直圻), la Région droite.Capitale actuelle: *Huê* (穢), [nom populaire.]Noms officiels et historiques: *Thuận-Hoà* (順化); *Quảng-Đức* (廣德).Nom actuel officiel: *Thiên-Thiên-phủ* (承天府).III. La Cochinchine: *Nam-Ký* (南圻), Région-du-Sud.Capitale: *Già-Định* (嘉定), nom officiel.*Sài-gòn* (柴棍), nom populaire.

II.

Liste Chronologique des Souverains de l'Annam.

I. Temps fabuleux et semi historiques.

Dynastie des Hồng-Bàng, 2874 à 276 av. J. C.

鴻龐氏¹⁾

I. *Kinh-du'ô'ng-vu'ô'ng* (涇陽王), contemporain de l'empereur chinois *Fou-hý* (伏羲), invente l'écriture et fait les premières lois sociales. Son nom privé est *Lộc-Tục* (祿續).

1) Le caractère 氏 *Thị* signifie: Famille, dynastie.

II. *Lạc-long-quân* (貉龍君), fils du précédent. Nom privé *Sùng-lam* (崇纘).

III. *Hùng-vu'ông* (雄王), fils aîné du précédent.

IV. *Hậu-vu'ông* (後王), nom générique des dix-neuf derniers rois de la famille de *Hồng-bàng*.

II. Domination des rois de Thục.

蜀氏

An-du'ông-vu'ông (安陽王), premier roi de la famille de Thục (*Thục-thị* 蜀氏), s'empare du pays de *Văn-lang* (文郎) et le nomme *Au-lạc* (甌貉).

III. Dynastie des Triệu.

趙氏

I. *Vô-Đế* (武帝) (207 av. J. C.), général Chinois connu d'abord sous le nom de *Triệu-Đà* (趙佗), profite de la chute de la dynastie Chinoise des *Tsin* (秦) (*Tấn* en Sinico-Annamite), et de l'avènement des *Hán* (漢) pour se proclamer roi indépendant des pays de *Au-lạc* (甌貉), *Lâm-ấp* (林邑), *Tu'ông-quân* (象郡), etc., qu'il réunit sous le nom de *Nam-việt* (南越).

II. *Văn-vu'ông* (文王), (136 av. J. C.), nom privé *Trọng-Hoàng* (仲始), fils du précédent.

III. *Minh-vu'ông* (明王), (124 av. J. C.), nom privé *Anh-Tế* (嬰齊), fils du précédent.

IV. *Âi-vu'ông* (哀王), (113 av. J. C.), nom privé *Hu'ng* (興), fils du précédent.

V. *Vệ-du'ông-vu'ông* (衛陽王) ou *Thuật-du'ông-vu'ông* (術陽王), (111 av. J. C.), nom privé *Kiến-Đức* (建德), est mis sur le trône par *Lữ-gia* (呂嘉). Un an après, il tombe entre les mains du général Chinois *Lô-bac-Đức* (路博德), et le royaume de *Nam-việt* devient une province de l'empire du Milieu.

IV. Gouvernement Chinois.

屬 中 國

Thuộc Trung Qu'óc.

Etablie dès le III^e siècle avant Jésus-Christ, la suzeraineté de la Chine sur le pays d'Annam a duré jusqu'en l'année 980 de l'ère chrétienne, mais non sans trouble et sans avoir vu souvent des chefs de rébellion se proclamer rois et tenir plus ou moins longtemps le pouvoir. On cite parmi eux :

I. *Tru'ng-Trắc* (徵側), (36 après J. C.), règne connu sous les titres *Nhu'-vu'ông* (女王) et *Tru'ng-vu'ông* (徵王)¹⁾. Elle avait une sœur nommée *Tru'ng-nhi* (徵式).

II. *Lý-bôn* (李贇), (541 ap. J. C.), se fait roi indépendant sous le chiffre *Thiên-đức* (天德). Titre dynastique: *Lý-nam-đế* (李南帝). Il est renversé, en l'année 547, par un membre de la famille des *Triệu*, qui se substitue à lui sous le titre: *Triệu-việt* (趙越)²⁾.

III. *Lý-phật-tử* (李佛子), parent et héritier de *Lý-nam-đế*, reprend le pays d'Annam en 570 et règne jusqu'en 603.

1) Les Annamites qui connaissent notre histoire de France, voient en cette reine *Tru'ng-Trắc* la «Jeanne d'Arc» de la nation Annamite. La vie de cette femme patriote a en effet quelque analogie avec celle de la Pucelle d'Orléans. Voyant le peuple Annamite opprimé par les Chinois qui avaient envahi le pays de *Giao*, et s'y étaient établis en maître, elle lève l'étendard de la révolte, attaque le *Thái-Thú* (太守) (gouverneur), *Tô-Định* (蘇定), le chasse et prend le titre de reine. Mais, après plusieurs années de lutte, elle est battue par *Mã-vệ* (馬援), général chinois, commandant l'armée des *Hán* (漢). Sa sœur *Tru'ng-nhi* et elle sont mises à mort. Les Annamites, admirant leur courage et leurs malheurs, leur élèvent un Temple, qui existe encore, au Tonkin, près de *Hà-nội*.

2) *Thiên-đức* (天德) est obligé de se réfugier au Laos (en Sinico-Annamite *Vang-Tu'ông* (萬象), le pays des «10,000 éléphants»), où il fonde le royaume de *Đào-lan* (桃郎).

IV. *Ngô-quyền* (吳權), en 939, fonde un royaume indépendant et prend le titre: *Tiên-ngô-vu'ô'ng* (前吳王).

V. *Du'ô'ng-Tam-ca* (楊三哥), en 945, s'empare du pouvoir, et prend le titre *Bình-vu'ô'ng* (平王).

VI. *Xu'ô'ng-ngáp* (昌炭) et *Xu'ô'ng-văn* (昌文), fils de *Ngô-quyền*, renversent l'usurpateur et règnent ensemble sous le titre collectif: *Hậu-ngô-vu'ô'ng* (後吳王), jusqu'en 965.

VII. *Tiên-sách* (前册), fils de *Xu'ô'ng-ngáp*, succède au trône en 966. Les gouverneurs de province, ou mieux les chefs feudataires, lui refusent l'obéissance et se déclarent indépendants. Il se trouve réduit à la simple condition d'un préfet, *quán* (君); aussi l'histoire l'appelle-t-elle: *Ngô-sú'-quân* (吳使君).

VIII. En 998, *Đinh-bộ-lãnh* (丁部領) reconstitue, à son profit, l'autorité royale, et donne au royaume le nom de *Đại-cù-việt* (大瞿越). Chiffre de règne: *Thái-bình* (太平). Titre dynastique: *Đinh-Tiên-hoàng* (丁先皇).

IX. *Ph'ế'-đ'ế'* (廢帝), en 980, succède à son père *Đinh-Tiên-hoàng*, mais il est dépossédé avant même d'avoir pu inaugurer un chiffre de règne.

V. *Dynasties Annamites.*

南 國 皇 帝

*Nam Qu'ốc hoàng Đế.*Dynastie des *Lê* antérieurs.前 黎 氏 *Tiền-lê-thị*¹⁾.

Date de l'avènement	Nom privé <i>Húy</i> 諱	Chiffre de Règne <i>Kỷ-nguyên</i> 紀元	Titre Dynastique <i>Tôn-hiệu</i> 尊號
981 ²⁾	<i>Lê-hoàn</i> 黎桓	<i>Thiên-phu'ốc</i> 天福 <i>Hu'ng-th'ố'ng</i> 興統 <i>Ư'ng-thiên</i> 應天	<i>Dại-hành</i> 大行
1006	<i>Long-việt</i> 龍鉞		<i>Trung-Tông</i> 中宗 ³⁾
1006	<i>Long-Đinh</i> 龍鋌	<i>Kiến-thoại</i> 景瑞	<i>Ngọa-Triều</i> 臥朝

Dynastie des *Lý*.李 氏 *Lý-thị*.

1010	<i>Lý-công-nan</i> ⁴⁾ 李公蘊	<i>Thuận-thiên</i> 順天	<i>Thái-tổ</i> 太祖
1028	<i>Phật-ma</i> 佛瑪	<i>Thiên-thành</i> 天成 <i>Thống-thoại</i> 通瑞 <i>Càn-phù-hũ'u-đạo</i> 乾符有道 <i>Minh-đạo</i> 明道 <i>Thiên-cảm-thánh-vô</i> 天感聖武 ⁵⁾ <i>Sùng-hù'ng-đại-bử'u</i> 崇興大寶	<i>Thái-Tông</i> 太宗

1) Le nom de la dynastie des *Lê* peut s'écrire 黎 ou 梨 ou 黎.

2) De l'ère chrétienne.

3) *Trung-Tông* (中宗) fut assassiné deux jours après son avènement par son frère *Long-Đinh* (龍鋌).4) Ou *Hao-lý* (後李).5) Ou *Đai-cảm-thánh-vô* (大感聖武).

Date de l'avènement	Nom privé Húy 諱	Chiffre de Règne Ký-nguyên 紀元	Titre Dynastique Tón-hiệu 尊號
1055	Nhự't-Tón 日尊	<i>Long-thoại-thái-bình</i> 龍瑞太平 <i>Chu'ó'ng-thánh-gia-khánh</i> 彰聖嘉慶 ¹⁾ <i>Long-chu'ó'ng-thiên-trị</i> 龍彰天嗣 <i>Thiên-huó'ng-bu'ú-tu'ó'ng</i> 天貺寶象 <i>Thần-vô</i> 神武	Thánh-Tóng 聖宗
1073	Càn-đức 乾德	<i>Thái-ninh</i> 太寧 ²⁾ <i>Anh-vô-chiêu-thăng</i> 英武昭勝 <i>Quāng-hu'ú</i> 廣祐 <i>Hội-phù</i> 會符 <i>Long-phù</i> 龍符 <i>Hội-tu'ò'ng-đại-khánh</i> 會祥大慶 <i>Thiên-phù-dê-vô</i> 天符睿武 <i>Thiên-phù-khánh-thọ</i> 天符慶壽	Nhò'n-Tóng 仁宗 ³⁾
1128	Du'ó'ng-hoán 陽煥	<i>Thiên-thuận</i> 天順 <i>Thiên-chu'ó'ng-bu'ú-tu'ú</i> 天彰寶嗣 <i>Thiệu-minh</i> 紹明 <i>Đại-định</i> 大定	Thần-Tóng 神宗
1139	Thiên-Tộ 天祚	<i>Chánh-long-bu'ú-ú'ng</i> 政龍寶應 <i>Thiên-cảm-chí-bu'ú</i> 天感至寶 <i>Cảm-thiên-chí-ú'ng</i> 感天至應 <i>Trình-phù</i> 貞符	Anh-Tóng 英宗
1176	Long-cán 龍乾	<i>Thiên-tu'-gia-thoại</i> 天資嘉瑞 <i>Thiên-gia-bu'ú-hu'ú</i> 天嘉寶祐 <i>Tri-bình-long-ú'ng</i> 治平龍應	Cao-Tóng 高宗

1) Ou *Chu'ó'ng-long-gia-khánh* (彰龍嘉慶).

2) 寧 peut encore s'écrire 寧.

3) On attribue également à *Nhò'n-Tóng* les chiffres suivants, qui ne sont sans doute que des variantes des deux chiffres ci-contre: *Đại-ninh* (大寧), *Quang-bu'ú* (光寶).

Date de l'avènement	Nom privé <i>Húy</i> 諱	Chiffre de Règne <i>Kỷ-nguyên</i> 紀元	Titre Dynastique <i>Tôn-hiệu</i> 尊號
1212	<i>Sam</i> 昂	<i>Kiến-gia</i> 建嘉 <i>Thiên-chu' ó'ng-hu' u-đạo</i> 天章有道	<i>Huệ-Tông</i> 惠宗
1225	<i>Chiêu</i> ¹⁾ 昭	<i>Lý-chiêu-hoàng</i> 李昭皇	<i>Chiêu-thành-công-chúa</i> 昭聖公王

Dynastie des *Trần*.陳氏 *Trần-thị*.

1126	<i>Trần-cánh</i> 陳 昷	<i>Thiếu-trung</i> 建中 <i>Thiên-ứng-chánh-bình</i> 天應政平 ¹⁾ <i>Ngũ-on-phong</i> 元豐	<i>Thái-Tông</i> 太宗
1259	<i>Khoán</i> 晁	<i>Thiệu-long</i> 紹隆 <i>Bửu-phù</i> 寶符	<i>Thánh-Tông</i> 聖宗
1279	<i>Khâm</i> 昫	<i>Thiệu-bửu</i> 紹寶 <i>Trọng-hưng</i> 重興 ²⁾	<i>Nhơn-Tông</i> 仁宗
1293	<i>Thuyên</i> 烜	<i>Hưng-long</i> 興隆	<i>Anh-Tông</i> 英宗
1315	<i>Mạng</i> 命	<i>Đại-khánh</i> 太慶 <i>Khai-thở'í</i> 開泰	<i>Minh-Tông</i> 明宗 ⁴⁾
1331	<i>Vũ'ng</i> 旺	<i>Khai-hu' u</i> 開祐	<i>Hiển-Tông</i> 憲宗
1342	<i>Cáo</i> 皞	<i>Thiệu-phong</i> 紹豐 <i>Đại-trị</i> 大治	<i>Dũ-Tông</i> 裕宗
1369	<i>Nhự't-lễ</i> 日禮		

1) Le roi *Sam*, n'ayant pas eu de fils, abdique en faveur de sa fille cadette *Chiêu*, qui occupa le trône sous le nom de *Lý-chiêu-hoàng*. Elle s'éprit bientôt du jeune *Trần-cánh*, un de ses pages, neveu de *Trần-thu-dó*, premier ministre, l'épousa, et lui céda le trône. *Trần-cánh*, premier empereur de la dynastie des *Trần*, n'obtenant point d'enfant de *Chiêu*, la répudia, et la céda, comme récompense, à un serviteur du roi, le mandarin *Lê-phụ-trần*.

2) Ou *Thiên-ứng-chánh-trị* (天應政治).

3) Ou *Trung-hưng* (中興).

4) Ou *Minh-đế* (明帝).

Date de l'avènement	Nom privé <i>Húy</i> 諱	Chiffre de règne <i>Kỷ-nguyên</i> 紀元	Titre Dynastique <i>Tôn-hiệu</i> 尊號
1370	<i>Phủ</i> 順	<i>Thiệu-khánh</i> 紹慶	<i>Nhệ-Tông</i> 藝宗
1374	<i>Cạnh</i> 瞰	<i>Long-khánh</i> 隆慶	<i>Duyệt-Tông</i> 睿宗
1378	<i>Kiến</i> 覲	<i>Xu'ông-phù</i> 昌符	<i>Phế-đế</i> 廢帝
1391	<i>Ngung</i> 顒	<i>Quang-thới</i> 光泰	<i>Chuận-Tông</i> 順宗
1399	<i>An</i> 安	<i>Kiến-tân</i> 建新	<i>Thiếu-đế</i> 少帝

Usurpation des *Hồ*.

1402	<i>Hồ-quí-ly</i> 胡季犛	<i>Thánh-ngũ'ôn</i> 聖元	
1403	<i>Hồ-hán-thu'ông</i> 胡漢蒼	<i>Thiệu-thành</i> 紹成	
		<i>Khai-đại</i> 開大 ¹⁾	

Retour de la Dynastie des *Trần*.

陳氏

1407	<i>Ngôi</i> 頤	<i>Hu'ng-khánh</i> 興慶	<i>Giản-Định-đế</i> 簡定帝
1409	<i>Quý-khoáng</i> 季擴	<i>Trùng-quang</i> 重光	<i>Trung-Quang-đế</i> 重光帝
1426 ²⁾	<i>Tung</i> 縱 ³⁾	<i>Thiên-khánh</i> 天慶	
1427	<i>Kiểu</i> ou <i>Cao</i> 蒿 ⁴⁾		

Dynastie des *Lê* postérieurs.後⁵⁾ 黎氏

1428	<i>Lê-lợi</i> 黎利	<i>Thuán-thiên</i> 順天	<i>Thái-Tổ</i> 太祖
1434	<i>Nguyễn-long</i> 元龍	<i>Thiệu-bình</i> 紹平 <i>Đại-bu'ư</i> 大寶	<i>Thái-Tông</i> 太宗

1) Ou *Khai-thới* (開泰).

2) De 1414 à 1427, l'Annam retombe sous l'autorité des gouverneurs Chinois.

En 1417, *Lê-lợi* (黎利) se met à la tête des mécontents.En 1420, un prétendant, nommé *Lê-ngã* (黎我), se proclame empereur. Mais il disparaît aussitôt sans laisser de trace dans l'histoire.3) Fait roi par *Lê-lợi*; les historiographes ne le comptent pas au nombre des souverains légitimes.

4) Même observation que pour le précédent.

5) 後 *hau* signifie «postérieur».

Date de l'avènement	Nom privé	Chiffre de règne	Titre Dynastique
	Húy 諱	Kỷ-nguyên 紀元	Tôn-hiệu 尊號
1443	Bang-kì 邦基	{ Thái-hoà 太和 Diên-ninh 延寧	{ Nhơn-Tông 仁宗
1460	Nghi-dân 宜民	Thiên-hưng 天興 ¹⁾	
1461	Tư-Thành 思誠	{ Quang-thuận 光順 Hồng-đức 洪德	{ Thánh-Tông 聖宗
1498	Tăng ou Huy 鎰	Kiến-thống 景統	Hiên-Tông 憲宗
1505	Đàm 潭	Thái-bình 太平 ²⁾	Túc-Tông 肅宗
1506	Tuân 溶	Thoại-kánh ³⁾ 瑞慶	Oai-mục-đế 威穆帝
1510	Vĩnh 滢	Hồng-thuận ⁴⁾ 洪順	Tư-ông-dục-đế 襄翼帝
1516	Trần-cáo 陳曷	Thiên-ứng 天應 ⁵⁾	
1516	Quang-trị 光治	⁶⁾	
1518	Ỡ 椅	Quang-thiệu 光紹	Chiêu-Tông 昭宗
1518	Cung 恭	Tuyên-hoà 詮和 ⁷⁾	
1518	Du 樞	⁸⁾	
1523	Thung 椿	Thống-nguyên 統元	Cung-hoàng-đế 恭皇帝

Usurpation des Mạc (莫) ⁹⁾.

1528	Mạc-Đăng-Dong 莫登庸	Minh-đức 明德	
1530	Mạc-Đăng-Dinh 莫登瀛	Đại-chánh 大政	

1) Assassin de Nhơn-Tông. N'a gardé le pouvoir que 8 mois et n'a pas reçu de titre dynastique.

2) Ou Thái-Trinh (泰貞).

3) Ou Đoan-Khánh (端慶).

4) Ou Hồng-đức (洪德).

5) Prétendant, n'a pas reçu de titre dynastique.

6) Même observation.

7) Même observation.

8) Même observation.

9) Lê-chiến-tông (黎昭宗) avait reconquis son royaume sur le rebelle Trần-cho'ân et était rentré à Hà-nội, grâce à son général Mạc-đăng-dong, en général chef des armées de terre et de mer. Celui-ci s'empare du pouvoir et s'établit à Hà-nội. Lê-chiến-tông réussit

Retour de la dynastie des *Lé*.

黎 氏

Date de l'avènement	Nom privé <i>Húy</i> 諱	Chiffre de Règne <i>Ky-nguyên</i> 紀元	Titre Dynastique <i>Tôn-hiễn</i> 尊號
1533	<i>Vinh</i> 詠	<i>Ngũ'ô'n-hoà</i> 元和	<i>Trang-Tông</i> 莊宗
1541	<i>Mạc-phu'ớ'c-hải</i> 莫福海	<i>Quảng-hoà</i> 廣和	
1547	<i>Mạc-phu'ớ'c-nguyên</i> ¹⁾ 莫福源	<i>Vĩnh-định</i> 永定	
		<i>Kiếngh-lịch</i> 景歷	<i>Trung-Tông</i> 中宗
		<i>Quang-bu'ú</i> 光寶	
1549	<i>Huyên</i> 暄	<i>Thuân-bình</i> 順平	
1557	<i>Duy-Ban</i> 維邦	<i>Thiên-hựu</i> 天祐	<i>Anh-Tông</i> 英宗
		<i>Chánh-trị</i> 正治	
		<i>Hồng-phu'ớ'c</i> 洪福	
1561	<i>Mạc-mậu-hiệp</i> 莫茂洽	<i>Thuân-phu'ớ'c</i> 淳福	
1566		<i>Sùng-khu'ớ'ng</i> 崇康	
1572		<i>Diên-thành</i> ²⁾ 延成	
1573	<i>Duy-Đàm</i> 維潭	<i>Gia-thới</i> 嘉泰	<i>Thế-Tông</i> 世宗
		<i>Quang-hu'ng</i> 光興	
1579	<i>Mạc-mậu-hiệp</i> ³⁾ 莫茂洽	<i>Đoan-thới</i> 端泰	
1581		<i>Hu'ng-trị</i> 興治	
1584		<i>Hồng-minh</i> 洪寧	
1592	<i>Mạc-Tuyên</i> 莫宣	<i>Võ-an</i> 武安 ⁴⁾	
1592	<i>Mạc-kính-chi</i> 莫敬止 ⁴⁾		

d'abord à se sauver, mais fut bientôt pris; quelque temps après, *Mạc-dăng-dong* le fit assassiner. *Lê-cùng-hoàng* le remplaça sur le trône. A partir de cette époque, la puissance est partagée parallèlement entre les *Lé* et les *Mạc* usurpateurs.

1) Prétendant de la famille des *Mạc* sans titre dynastique.

2) Ou *Quảng-thành* (廣成).

3) Prétendant de la famille des *Mạc*, sans titre dynastique.

4) Idem.

Date de l'avènement	Nom privé Húy 諱	Chiffre de Règne Ky-nguyên 紀元	Titre Dynastique Tôn-hiệu 尊號
1598	<i>Mạc-kinh-cung</i> 莫敬恭	<i>Càn-thố'ng</i> 乾統 ¹⁾	
1598	<i>Mạc-kinh-dung</i> 莫敬庸 ²⁾		
1600	<i>Duy-tân</i> 維新	<i>Thận-đứ'c</i> 慎德 <i>Ho-đinh</i> 弘定	<i>Kinh-Tổng</i> 敬宗
1605	<i>Mạc-khánh-vu'ơ'ng</i> 莫慶王 ³⁾		
1617	<i>Mạc-kinh-khoan</i> 莫敬寬 ⁴⁾		
1629	<i>Duy-ki</i> 維祺	<i>Vĩnh-tộ</i> 永祚 <i>Đứ'c-long</i> 德隆 <i>Du'ơ'ng-hoà</i> 陽和	<i>Thần-Tổng</i> 神宗
1643	<i>Duy-hự'u</i> 維祐	<i>Phu'ơ'c-thố'i</i> 福泰 <i>Khánh-đứ'c</i> 慶德	<i>Cho'n-Tổng</i> 真宗
1649	Retour de <i>Duy-ki</i> 維祺	<i>Thanh-đứ'c</i> 盛德 <i>Vĩnh-thọ</i> 永壽 <i>Vạn-khánh</i> 萬慶	<i>Thần-Tổng</i> 神宗
1663	<i>Duy-Vô</i> 維禰	<i>Kiến'g-trị</i> 景治	<i>Huyề'n-Tổng</i> 立宗
1666	<i>Mạc-Kinh-tự'</i> 莫敬字 ⁵⁾		
1673	<i>Duy-hội</i> 維禰	<i>Du'ơ'ng-đứ'c</i> 陽德 <i>Đứ'c-ngu'ơ'n</i> 德元	<i>Gia-Tổng</i> 嘉宗
1676	<i>Duy-hiệp</i> 維洽	<i>Vĩnh-trị</i> 永治 <i>Chánh-hoà</i> 正和	<i>Hì-Tổng</i> 熙宗
1706	<i>Duy-đứ'c'ng</i> 維禰	<i>Vĩnh-thạnh</i> 永盛	<i>Dũ-Tổng</i> 裕宗
1721		<i>Bảo-thố'i</i> 保泰	
1729	<i>Duy-phu'ồ'ng</i> 維祊	<i>Vĩnh-khánh</i> 永慶	<i>Vĩnh-khánh-đế'</i> 永慶帝
1732	<i>Duy-tu'ồ'ng</i> 維祥	<i>Long-đứ'c</i> 龍德	<i>Thuầ'n-Tổng</i> 純宗
1736	<i>Duy-thìn</i> 維祔	<i>Vĩnh-hự'u</i> 永祐	<i>Ỡ-Tổng</i> 懿宗
1740	<i>Duy-đào</i> 維桃	<i>Kiến'g-hu'ng</i> 景興	<i>Hiển-Tổng</i> 顯宗

1) Prétendant de la famille des *Mạc*, sans titre dynastique.

2) Idem.

3) Idem.

4) Idem.

5) Idem.

Date de l'avènement	Nom privé <i>Húy</i> 諱	Chiffre de règne <i>Kỳ-nguyên</i> 紀元	Titre dynastique <i>Tôn-hiệu</i> 尊號
1777	<i>Nguyễn-văn-nhạc</i> 阮文岳	<i>Thái-đức</i> 太德 ¹⁾	
1786	<i>Duy-kỳ</i> 維祁	<i>Chiêu-thống</i> 昭統	<i>Chiêu-thống-ng-đế</i> 昭統帝
Temps des <i>Tây-sơn</i> 西山.			
1777	<i>Nguyễn-văn-nhạc</i> 阮文岳	<i>Thái-đức</i> 泰德 ²⁾	
1787	<i>Nguyễn-văn-huệ</i> 阮文惠	<i>Quang-trung</i> 光中 ³⁾	
1782	<i>Nguyễn-đăng-tiến</i> 阮登績	<i>Kiến-thành</i> 景盛 ⁴⁾	
1800		<i>Bửu-hưng</i> 寶興	
Dynastie des <i>Nguyễn</i> .			
阮氏 <i>Nguyễn-thị</i> .			
1801	<i>Nguyễn-phu'ôc-anh</i> 阮福暎	<i>Gia-long</i> 嘉隆 ⁵⁾	<i>Thế-tổ-cao-hoàng-đế</i> 世祖 高皇帝
1821	<i>Đàm</i> 担 ⁶⁾	<i>Minh-mạng</i> 明命	<i>Thánh-tổ-nhơn-hoàng-đế</i> 聖 祖仁皇帝
1841	<i>Thì</i> 時	<i>Thiệu-trị</i> 紹治	<i>Hiển-tổ-chu'ông-hoàng-đế</i> 憲祖章皇帝

1) *Nguyễn-văn-nhạc* (阮文岳), chef des rebelles *Tây-sơn*. Il fut un instant maître de tout l'empire d'Annam, du Tonkin et de la Basse Cochinchine, et obligea *Chiêu-thống*, successeur de *Hiển-tống*, à s'enfuir à Péking où il mourut. Mais *Gia-Long*, neveu de *Huế-vu'ông*, Chua de *Huế*, dépossédé par *Văn-phúc*, parvint à battre les *Tây-sơn*, grâce à l'aide que lui apporte Mgr. Pigneau de Behaisses. Il se rend maître de tout l'empire, et c'est ainsi que les Chua de *Huế* remplacent la famille des *Lê*.

Tây-sơn (西山), montagnes de l'ouest; les rebelles avaient pris ce nom parce qu'ils venaient des Montagnes de l'ouest.

2) Usurpateur, comme tel n'a jamais eu de titre dynastique.

3) Idem.

4) Idem.

5) En 1791, n'ayant encore que la dignité de Chua, il avait déjà pris le chiffre de règne *Gia-hưng* (嘉興). *Gia-hưng* dans ses relations avec les puissances étrangères, et pour ses propres sujets, prend le titre pompeux de *Dai-nam-quốc-hoàng-đế* (大南國皇帝) que ses successeurs ont conservé.

6) Ou *Dỡm* (担).

Date de l'avènement	Nom privé <i>Húy</i> 諱	Chiffre de règne <i>Kỷ-nguyên</i> 紀元	Titre dynastique <i>Tôn-hiệu</i> 尊號
1847	<i>Nhâm</i> 任 ¹⁾	<i>Tự-Đức</i> 嗣 ²⁾ 德	
1883		<i>Hiệp-Hòa</i> 協和 ³⁾	
1883		<i>Kiến-phước</i> 建福 ⁴⁾	
1884		<i>Hàm-nghi</i> 咸宜 ⁵⁾	
1885		<i>Đồng-khánh</i> 同慶	
1889		<i>Thành-Thái</i> 成泰	
Les <i>Trịnh</i> (鄭) ⁶⁾ .			
1545	<i>Trịnh-Kiểm</i> 鄭檢		<i>Minh-khu'o'ng-vú'o'ng</i> 明康王
1570	<i>Trịnh-Tòng</i> 鄭松		<i>Bình-an-vú'o'ng</i> 平安王

1) En 1857, l'exécution de M. Diaz, évêque espagnol au Tonkin, amène la France et l'Espagne à se mettre d'accord pour obtenir réparation des violences commises contre leurs nationaux et contre les chrétiens de l'Annam. En août 1858 une expédition franco-espagnole s'établit au sud de la rade de Tourane. Mais la maladie exerçant de grands ravages parmi les troupes, l'amiral Rigault de Genouilly, commandant en chef de cette expédition, se porte devant Saigon dont il s'empare, en Février 1859. En 1862 nous étions maîtres des trois provinces de *Bien-Hoa*, *Gia-Dinh* et *Dinh-Tuong*. En 1867, l'amiral de la Grandière occupe les 3 provinces occidentales de *Vinh-Loá*, *Châu-doc* et *Hà-tiên*.

2) Son titre dynastique lui a été attribué solennellement l'année dernière, mais je n'ai pas pu me le procurer.

3) Le 19 Mai 1883 le commandant Rivière tombe devant *Hà-nô'i*, assassiné par les bandes chinoises. La cour de *Huế* n'en devient que plus insolente, et notre représentant, menacé, quitte cette ville. Le gouvernement français décide alors l'expédition du Tonkin. Sur ces entrefaites, l'empereur *Tự-Đức* meurt. Il est remplacé le 12 Juillet 1883, par son frère *Hiệp-Hòa*.

Je n'ai pu me procurer les noms privés des 5 derniers rois. Cela n'a d'ailleurs que peu d'importance. Les caractères qui les composent ne doivent cependant plus être employés. Un lettré qui, par mégarde, les écrirait de son pinceau, serait cassé. On n'a pas encore attribué de titre dynastique à ces empereurs.

4) *Hiệp-Hòa* est remplacé par un enfant, *Kiến-phước*, neveu de *Tự-Đức*. Le régent *Nguyễn-Văn-Thư'ng*, notre principal ennemi, exerce le pouvoir.

5) *Kiến-phước* meurt; le régent proclame à sa place son frère *Ung-lich*, sous le nom de *Hàm nghi*. Le gouvernement français le fait prisonnier après l'attentat de *Huế* et le déporte en Algérie où il vit encore; puis il le remplace sur le trône par son frère *Đồng-Khánh*, qui fut un ami sincère de la France. Malheureusement il mourut très jeune. Son successeur, le roi actuel, est le jeune prince *Thành-Thái*, proclamé le 31 Janvier 1889.

6) En 1545, deux familles régnaient au Tong-king, celle des *Lê*, et celle des *Mạc*

Date de l'avènement	Nom privé <i>Huy</i> 諱	Chiffre de règne <i>Ky-nguyên</i> 紀元	Titre dynastique <i>Tôn-tsiêu</i> 尊號
1620	<i>Trịnh-Trang</i> 鄭 樞		<i>Thanh-đô-vu'ông</i> 成都王
1645	<i>Trịnh-Thạc</i> 鄭 柞		<i>Tây-định-vu'ông</i> 西定王
1683	<i>Trịnh-Căn</i> 鄭 根		<i>Định-nam-vu'ông</i> 定南王
1708	<i>Trịnh-Cảng</i> 鄭 綱		<i>An-đô-vu'ông</i> 安都王
1738	<i>Trịnh-Xang</i> 鄭 杠		<i>Oai-vu'ông</i> 威王
1739	<i>Trịnh-Dinh</i> 鄭 楹		<i>Minh-vu'ông</i> 明王
1765	<i>Trịnh-Sum</i> 鄭 森		<i>Tĩnh-đô-vu'ông</i> 靜都王
1781	<i>Trịnh-cán</i> 鄭 杵		
1781	<i>Trịnh-Giai</i> 鄭 楷 ¹⁾		

Les *Nguyễn* (阮) ²⁾.

1600	<i>Nguyễn-hoàng</i> 阮 潢		<i>Tiên-vu'ông</i> 先王
1614	<i>Nguyễn-phu'ô'c-nguyên</i> 阮 福源		<i>Sai-vu'ông</i> 仕王

usurpateurs. Elles se faisaient continuellement la guerre avec des alternatives de succès et de revers. *Lê-trung-tong* avait comme général *Nguyễn cảm*, qui battit souvent les *Mac*, mais fut empoisonné par eux. *Trang-Tong* nomma alors maréchal commandant des armées de terre et de mer *Trinh-kiêm*, gendre de ce même *Nguyễn-cảm*. Ce général, très énergique, prit bientôt un grand empire sur le roi et surtout sur son successeur *Lê-Trung-Tong*. Bientôt, les *Trinh* eurent le pouvoir effectif entre les mains; ils reléguèrent les *Lê* au second plan et régnèrent à leur place. Cependant ils eurent toujours soin de conserver à côté d'eux la famille des *Lê* qui occupait toujours le trône et jouissait de toutes ses prérogatives royales. Mais les *Trinh*, puissants maires du palais, ne leur permettaient de s'immiscer en rien dans le gouvernement du royaume. Cette famille, qui prit le pouvoir de 1641 à 1785, est considérée, par les empereurs actuels, comme usurpatrice.

1) *Trinh-cán* est détrôné par *Trinh-Giai*. Celui-ci, battu par *Nguyễn-văn-Huệ*, le frère de *Nguyễn-văn-nhạc*, se donne la mort, et le Tonkin tombe aux mains des *Tây-sơn*.

2) *Nguyễn-cảm*, général de *Lê-Trung-Tong*, avait laissé plusieurs fils en bas âge. *Trinh-kiêm*, leur beau-frère, autorisa l'un d'eux, *Nguyễn-hoàng*, à aller s'établir dans les provinces de Huê et de Tourane. Là, *Nguyễn-hoàng*, fondateur de la dynastie actuelle, s'établit en maître et se rendit bientôt indépendant. De sorte que la Cochinchine, soumise toute entière à la domination nominale des *Lê*, régnant à *Hà-nội*, était de fait divisée en deux parties, le Tonkin où commandaient les *Trinh*, et la Cochinchine proprement dite (Annam actuel) où les *Nguyễn* gouvernaient en maîtres. A l'avènement de *Gia-Long*, ces deux parties

Date de l'avènement	Nom privé <i>Húy</i> 諱	Chiffre de règne <i>Ký-nguyen</i> 紀元	Titre dynastique <i>Tôn-tsiêu</i> 尊號
1685	<i>Nguyễn-phu'ố'c-lan</i> 阮福潸		<i>Thu'ợ'ng-vu'ơ'ng</i> 上王
1649	<i>Nguyễn-phu'ố'c-tân</i> 阮福添		<i>Hiên-vu'ơ'ng</i> 賢王
1686	<i>Nguyễn-phu'ố'c-thố'i</i> 阮福泰		<i>Ngãi-vu'ơ'ng</i> 義王
1692	<i>Nguyễn-phu'ố'c-diêu</i> 阮福調		<i>Minh-vu'ơ'ng</i> 明王
1724	<i>Nguyễn-phu'ố'c-chí</i> 阮福注		<i>Ninh-vu'ơ'ng</i> 寧王
1737	<i>Nguyễn-phu'ố'c-thuần</i> 阮福淳		<i>Võ-vu'ơ'ng</i> 武王
1765	<i>Nguyễn-phu'ố'c</i> ¹⁾ 阮福		<i>Định-vu'ơ'ng</i> 定王
			<i>Huệ-vu'ơ'ng</i> 惠王

furent réunies et soumises à un seul souverain; il y eut ainsi changement de dynastie.

Le siège de la capitale fut transporté de *Hà-nội* à *Huế*.

1) Je n'ai pu trouver le nom complet

APPENDICE.

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES AYANT TRAIT A L'HISTOIRE
INTÉRIEURE DE L'ANNAM.

I. Ouvrages écrits en langue Française.

I. Cours d'Histoire Annamite à l'usage des Écoles de la Basse Cochinchine par P. J. B. *Tru'o'ng-Vinh-ký*. Saïgon, 1875.

II. Notes Historiques sur la nation Annamite par le P. Legrand de la Liraye. 1866.

III. Histoire Ancienne et moderne de l'Annam, Tongking et Cochinchine. Depuis l'an 2700 avant l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Par M. l'Abbé Adr. Launay, des Missions Étrangères. Paris, 1884.

IV. L'Annam ou Tong-King et la Cochinchine au point de vue historique et philologique. Par le Marquis d'Hervey St. Denis.

V. Le Pays d'Annam. Étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites. Par E. Luro, Inspecteur des Affaires Indigènes en Cochinchine. Paris, Leroux, 1878.

VI. La Question du Tong-King, par P. Deschanel, rédacteur au Journal des Débats. L'Annam et les Annamites. Histoire, institutions, mœurs. Origine et développement de la question du Tong-King. Politique de la France, de l'Angleterre et de la Chine. Le Protectorat Français. Paris, 1883.

VII. Notes pour servir à la recherche et au classement des monnaies et médailles de l'Annam et de la Cochinchine Française, par J. Silvestre. Saïgon, 1883.

VIII. Les Annales Impériales de l'Annam 欽定越史通鑑綱目. Traduites en entier pour la 1^{ère} fois du Texte Chinois, par A. des Michels, Professeur à l'École Spéciale des Langues Orientales Vivantes. Paris, 1889.

II. Ouvrages écrits en langue Annamite.

I. 大越史記 (*Đại việt sử ký*) « Histoire du Grand Viêt », éditée en langue Chinoise sous le règne de *Gia-Tông* (嘉宗) de la dynastie des *Lê* (黎), qui régna de 1672 à 1675; comprend 5 volumes de l'histoire dite *Ngoại-ký* (外記) et 19 volumes de l'histoire *Bản-ký*.

II. 欽定越史通鑑綱目 (*Khâm định Việt sử thông giám cương mục*) « Esquisse générale de l'histoire universelle du Viêt, arrêté par ordre impérial, composée par une commission réunie sur les ordres de *Tự-Đức*, et annotée par lui.

III. 大南國史記演歌 (*Đại nam qu'ốc sử ký Diễn ca*), « Annales en vers du Grand royaume du Sud », composées par *Lê-ngô-cát*, sous *Tự-Đức*.

IV. 大南越國朝史記 (*Đại nam việt qu'ốc Triều sử ký*) « Histoire des Dynasties Nationales de l'Annam », composée récemment sous la direction de la Société des Missions étrangères.

V. *Tóm lại về sự tích các đời vua nước Annam*. « Histoire abrégée des Dynasties Annamites » par P. J. B. *Tru'ông-Vĩnh-Ký*.

VARIÉTÉS.



CHINESE POSTAL SERVICE.

The *North China Herald* of Shanghai publishes an important statement respecting the creation of an Imperial postal service in China. It was elaborated by Sir Robert Hart, and his scheme has now been approved. From his memorial last spring to the Throne it appears that he intends to place a foreign postal superintendent of the land and water services at the capital city of each province, and an ordinary European post-master in each prefectural city, assisted, of course, principally at the beginning by English-educated Chinese clerks on the staff; while the district cities, as well as the more important unwallèd market towns, will be in charge of trained Chinese only. This concerns inland and non-treaty ports only; and the whole, not counting the Chinese in the department, will scarcely include 200 foreigners. With regard to the treaty ports the service will be managed by a larger number of foreigners, mostly detached from the maritime customs, numbering, say, 400 men, so that the total number of Europeans to be connected with the new postal service will not come up to 600 men of all ranks. The new post offices, where practicable, will be joined with the telegraph offices, and the usual courier service (mounted and on foot) which has hitherto only carried Government despatches throughout the length and breadth of the land, will also be introduced into the new scheme, and be specially used as heretofore — but under European superintendence — to carry memorials to the Throne from high provincial authorities, and the official correspondence of the various *yaméns*.

Here the system of "franking" will be exchanged for that of the *yamén* seal of the official sender. As to the private Chinese postal agencies, whose name is legion, and who have a large guild in Shanghai, they will be closed by Government, but their staffs will be allowed to join the new Government services, which will, therefore, have a band of experienced men — experienced as far as the localities and addresses are concerned — at disposal, while opposition will be disarmed. It is not intended during the first year or so to go beyond the treaty ports, the sea-coast towns, and cities along the Yangtse. Thence it will be gradually extended inland until, within the space of six or seven years at most, it is expected that there will be no town or large-sized village in the Empire without its post-office. Especially will the new Government postal service be a boon to the poorer classes of Chinese. A glance at the usual scale of prices for letters will explain this. From Pekin to Shanghai a letter costs 10 to 65 cents; Pekin to Canton, 20 to 25 cents; Pekin to Yunnan, 50 cents, and so on. The "wine money", or postage fee, is variable according to the ignorance of the recipient, and the usual fee of 10 to 15 cents in its elasticity sometimes mounts up to 40 to 45 cents. There is a similar state of chaos and uncertainty in the delivery of parcels, and there can be little doubt that, founded upon a liberal basis and under the able foreign direction and working which Sir Robert Hart may be trusted to recommend, an Imperial postal service will confer very considerable benefits upon the country.

The above-mentioned details on the projected Imperial post office system in China lend special interest to a recent report of the United States Consul at Foochow on the existing methods of sending letters in that country. Private enterprise has for many years rendered communication easy between the people in all parts of the empire. This is conducted through what are called "letter shops". No stamps are used, but the "chop", or seal, of the keeper of the shop is always placed upon the envelope. Imperial edicts and other official despatches are carried by couriers, who travel in cases of emergency 200 or 250 miles a day. In districts where horses are used each station-master is required to keep on hand from ten to 20 horses or donkeys, and the local official is held responsible for all delays that occur. These official couriers are not allowed to convey private letters. At the treaty ports "letter shops" are used by the natives only; but in the interior or places not reached by the foreign postal arrangements they are employed by foreigners as well. The latter speak well of the system for its security, but it is not all that could be desired in regard to quickness of delivery. It somewhat resembles the American express system, as it transmits parcels of moderate size and weight. It is said to possess two decided advantages—insurance against loss and monthly settlement of accounts. All letters and parcels to be sent may be registered and insured. When given in at a "letter shop" the contents of an envelope are displayed before it is sealed and stamped with the "chop" of the shop. Charges for transmission of valuables are made on a percentage of declared value, and, as with letters, these differ according to the distance to be carried. A receipt is given, and the shopkeeper then becomes responsible either for its safe delivery with unbroken seal at its destination or for its return to the sender. Owing to the competition that exists in large cities and thickly-populated districts, this is necessary if the shopkeeper hopes to retain his customers. In some parts of the Empire about two thirds of the expense of transmission is paid by the

sender, the remainder being collected from the receiver; thus the shop is secured against entire loss from transient customers. The other feature, much appreciated by native merchants, is that of keeping an open account with the shop. Charges are entered against regular customers, and settlements are made monthly. In case of loss it is seldom necessary to call in the aid of courts, the force of competition being sufficient to insure reasonable settlement. There are said to be nearly 200 letter shops in Shanghai, though in many remote villages there are none. The *employés* of the several shops go from house to house seeking customers. In the northern provinces, where horses are plentiful and roads more suitable, the letter-carriers commonly use horses or donkeys, which are supplied at stations about ten miles apart. Each messenger carries from 70lb. to 80lb. of mail matter and travels about five miles an hour. When he arrives at a station, a few minutes only are allowed to change horses, and he is off again till the end of his route is reached, when the bag is given to a fresh man, who starts at once, no matter what may be the hour of the day or night and regardless of wind, rain, heat, or cold, until he, too, has completed his service and handed the parcel to a third messenger, and thus it reaches its destination. For short distances and in all the central and southern parts of China the messenger travels on foot at a rapid pace. This service would be liable to highway robbery, but the robber bands of each district collect blackmail, and for the sums paid them regularly they not only do not molest the messengers themselves, but agree to keep others from doing so. There are two kinds of stamps known among dealers as Chinese stamps. The first was introduced by Sir Robert Hart and is used only in the Customs service. The other is a local Shanghai stamp used by a company carrying letters about the city of Shanghai and to outposts where there are foreign Consuls, chiefly on the Yangtze river and to the ports of Ningpo and Foochow in the south, Chefoo, Tientsin, and Peking in the north. These two systems are entirely in the hands of foreigners.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES DE GENÈVE.

On se rappelle qu'à la suite du huitième Congrès international des Orientalistes, tenu en 1889 à Stockholm et à Christiania, aucune ville n'avait été désignée pour les assises de la prochaine réunion. Conformément aux statuts du Congrès fondateur de Paris, Londres fut choisi par les membres du comité de permanence nommé à l'origine. Par suite, le neuvième Congrès des Orientalistes a été tenu à Londres en 1891. Des difficultés de personnes, plutôt que de science, s'étant élevées, un schisme se produisit et un autre congrès d'orientalistes se réunit dans la même ville l'année suivante, en 1892. Tout le monde avait par conséquent satisfaction et il était nécessaire dans l'intérêt supérieur de la science qu'un terrain commun de conciliation fut trouvé. Le choix de Genève était tout indiqué. On sait quel a été le succès du Congrès de Leyde : les petites villes permettent les rencontres plus fréquentes entre savants, partant des échanges plus nombreux d'idées, à la suite desquels des relations d'amitié se nouent souvent. Un dixième Congrès avait été annoncé à Lisbonne, mais quoique quelques brochures isolées aient paru avec cette indication, le Congrès n'ayant *de facto* pas eu lieu, il ne peut être énuméré dans la série régulière. Le Congrès de Genève est donc bien le dixième Congrès des Orientalistes. Les questions de personnes et de règlements, sujets à des modifications suivant les époques et les milieux, sont secondaires quand il s'agit des progrès de nos études ; il était donc important dans la circonstance d'écarter toute espèce de discussion irritante d'origine : un accord tacite semblait s'être établi pour que dans la ville de Genève tout le passé fut oublié. Les organisateurs de cette nouvelle réunion ont commis la regrettable erreur dans la circulaire que nous reproduisons ci-dessous, de chercher leurs pouvoirs — au lieu de les laisser dans le vague indispensable à la pacification des

esprits — dans le congrès de Londres de Septembre 1892 ; c'est perpétuer de la sorte un schisme que personne n'a le désir de voir se prolonger ; et la très grande sympathie que nous avons pour les organisateurs du Congrès de Genève nous fait un devoir de protester contre leur circulaire et de les prévenir d'un danger qu'ils auraient pu parfaitement éviter.

H. CORDIER.
G. SCHLEGEL.

X^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES
SESSION DE GENÈVE.

M.

Nous avons l'honneur de vous informer que, conformément à la décision qui a été prise à Londres, en septembre 1892, le Congrès international des Orientalistes tiendra sa X^e session à Genève, du 3 au 12 septembre 1894.

Cette session sera présidée par M. le professeur Édouard Naville.

Nous venons donc vous inviter à prendre part à ce Congrès, qui, nous l'espérons, réunira en grand nombre, à leurs confrères suisses, les savants étrangers qui sont, de l'Orient et de ses langues, l'objet de leurs travaux.

Le Comité d'organisation a décidé que le Congrès de Genève comprendrait les sections suivantes :

- I. Inde et langues aryennes.
- II. Langues sémitiques.
- III. Langues musulmanes (arabe, turc, persan, etc.).
- IV. Egypte et langues africaines.
- V. Extrême Orient.
- VI. Grèce et Orient (Grèce archaïque, Asie-Mineure, Hellénisme, Byzance).
- VII. Géographie et Ethnographie orientales.

Toutefois, si le nombre et la nature des travaux annoncés rendent cette mesure nécessaire, le Comité facilitera volontiers

la formation de sous-sections, par exemple d'une sous-section pour les Langues aryennes et d'une autre pour l'Assyriologie.

Une prochaine circulaire fournira divers renseignements complémentaires et fera, en particulier, connaître le prix de la carte de membre.

Nous vous serions très obligés, M., de nous faire savoir dès maintenant si vous voulez bien accorder au Congrès de Genève l'appui de votre sympathique adhésion et si vous avez l'intention de présenter quelque mémoire à l'une des sections indiquées plus haut.

Veuillez, M., agréer l'assurance de notre considération très distinguée.

Le Comité d'organisation du
Xe Congrès international des Orientalistes.

Genève, Janvier 1894.

Comité d'organisation :

Président : M. Édouard Naville, Professeur à l'Université de Genève.

Vice-Président : M. Antoine J. Baumgartner, Professeur à l'École de Théologie de Genève.

Secrétaires : MM. Ferdinand de Saussure, Professeur à l'Université. Paul Oltramare, Professeur-Suppléant à l'Université.

Trésorier : M. Émile Odier, Banquier, de la maison Lombard, Odier et C^{ie}.

MM. Alfred Boissier, Dr. en Phil., membre de la Société asiatique de Paris; Jacques Ehni, Dr. en Phil., membre de la Société orientale d'Allemagne; Léopold Favre, membre de la Société asiatique de Paris; Lucien Gautier, Professeur à la Faculté libre de théologie de Lausanne; Édouard Montet, Professeur à l'Université; Jules Nicole, Professeur à l'Université; François Turretini, membre de la Société asiatique de Paris; Max van Berchem, Privat-docent à l'Université; Joseph Wertheimer, Grand-Rabbin, Professeur à l'Université.

Délégués des Sociétés savantes et Corps scientifiques genevois.

MM. le Professor Gustave Julliard, Recteur et Délégué de l'Université; le Professeur Eugène Ritter, Doyen de la Faculté des Lettres, Vice-Président et Délégué de l'Institut national genevois;

Arthur de Claparède, Président et Délégué de la Société de Géographie; le Professeur Antoine J. Baumgartner, Délégué de l'École de Théologie; Louis Dufour-Vernes, Archiviste de l'État de Genève, Président et Délégué de la Société d'Histoire et d'Archéologie.

Comité général suisse :

MM. Godefroy de Blonay, membre de la Société asiatique de Paris; Félix Bovet, Professeur honoraire de l'École de théologie de Genève, à Neuchâtel; Bernhard Duhm, Professeur à l'Université de Bâle; Hubert Grimme, Professeur à l'Université de Fribourg en Suisse; Moritz Heidenheim, ancien Chapelain de l'Église anglicane, à Zurich; Jean-Jacques Hess, Professeur à l'Université de Fribourg en Suisse; Gustave Jéquier, à Neuchâtel; Adolf Kægi, Professeur à l'Université de Zurich; E. Kurz, Privat-docent à l'Université de Berne; Karl Marti, Privat-docent à l'Université de Bâle; Franz Misteli, Professeur à l'Université de Bâle; Henri Moser, explorateur en Asie centrale, à Schaffhouse; Eduard Mueller-Hess, Professeur à l'Université de Berne; Samuel Oettli, Professeur à l'Université de Berne; Conrad d'Orelli, Professeur à l'Université de Bâle; Alexandre Perrotchet, Professeur à l'Académie de Neuchâtel; Charles Piton, ancien Missionnaire en Chine, à Neuchâtel; Charles Rieu, du British Museum, Londres; Rudolf Ruetschi, Professeur honoraire de l'Université de Berne; Victor Ryssel, Professeur à l'Université de Zurich; Heinrich Schweizer-Sidler, Professeur à l'Université de Zurich; Albert Socin, Professeur à l'Université de Leipzig; Jean Spiro, Privat-docent à l'Université de Lausanne; Wilhelm Streitberg, Professeur à l'Université de Fribourg en Suisse; Rudolf Thurneysen, Professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau; Henri Vuilleumier, Professeur à l'Université de Lausanne; Jakob Wackernagel, Professeur à l'Université de Bâle.

Les adhésions et indications de travaux doivent être adressées à l'un de MM. les Secrétaires:

M. le Professeur P. Oltramare, 32, Chemin du Nant, Servette, Genève.

M. le Professeur F. de Saussure, Malagny près Versoix, Genève.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Notre collaborateur le Dr. FR. KÜHNERT, de retour à Vienne de son voyage en Chine, vient de publier quelques remarques sur les *Cheng* (聲) dans la langue chinoise, principalement dans le dialecte de Nanking. (Einige Bemerkungen über die Shēng im Chinesischen und den Nanking-Dialect).

M. Kühnert a été nommé Privat-docent à l'université de Vienne.

Depuis le 1 Janvier, les deux journaux ethnographiques allemands *Globus* et *Ausland* ont été réunis et paraissent sous le titre de «Globus» ayant le Dr. Richard Andree comme rédacteur.

Le 1^{er} numéro contient un article du Dr. Friedrich Müller à Vienne intitulé «Ethnologie und Weltgeschichte» dans lequel l'auteur exprime une idée que nous prêchons depuis trente ans. C'est qu'on se fait en Europe une fausse idée de ce que c'est que la «Weltgeschichte» (l'Histoire Universelle):

«Nous devons entendre sous l'histoire universelle autre chose que ce que la plupart des célébrités de métier entendent par ce mot, qu'ils considèrent comme consistant en l'histoire des différentes guerres et traités de paix, des Diètes et des Conciles, des subterfuges diplomatiques et des commérages politiques, et surtout des tables généalogiques des différentes familles régnantes de l'Europe, et qui considèrent comme de la blague tout ce qui sort de ce cadre et ce qui concerne le peuple même».

Pour prouver sa thèse il fait une comparaison entre l'Europe et la Chine et conseille aux Sociologues et Socialistes d'étudier l'histoire du peuple chinois, avec ses institutions et ses mœurs immuables depuis plus de deux-mille ans, comparées avec les changements continuels en Europe qui nous tourmentent sous forme de révolutions et de tentatives anarchistes sans jamais avancer d'un seul pas.

On peut, continue l'auteur, présenter comme modèle à tous les peuples sans exception l'activité, la persévérance, la frugalité et l'équanimité des Chinois.

Aux Chinois appartient l'antiquité la plus reculée, — à eux appartiendra également l'avenir le plus éloigné! Un pareil peuple ne peut jamais périr.

Le «Globus» N^o. 5 reproduit un vieil article du Dr. MICHAELIS sur les peines criminelles au Japon, publié dans le IV^e Volume des 'Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Volkerkunde Ostasiens in Tokio', par le Dr. Z., qui n'occupe pas moins de six grandes pages. Vraiment les éditeurs pourraient nous donner un régal plus frais, depuis que les deux journaux *Globus* et *Ausland* ont été fondus ensemble, que des vieilleries surannées, abandonnées même au Japon. Il n'y a qu'à plonger à pleines mains pour avoir des articles qui ont plus d'actualité.

On y trouve également un article de M. le professeur F. BLUMENTRITT, sur les usages religieux des indigènes du Tonkin, extrait de la relation du prêtre dominicain et missionnaire espagnol P. FRAY WENCESLAO FERNANDEZ, paru dans le 13^e Volume de la «Correo Sino-anamita», publiée à Manila, probablement en 1890—1891, auquel notre remarque précédente ne s'applique point, parce que les publications en langue espagnole ne sont pas universellement répandues et comprises.

Au Séminaire oriental à Berlin une chaire de Russe a été créée.

ANNAM.

M. H. SEIDEL de Berlin vient de publier dans le 2^e No. du *Globus* (Janvier 1894) une Notice de son exploration du Donai supérieur.

ASIE CENTRALE.

ST. GEORG LITLEDALÉ vient de retourner en Angleterre de son voyage dans l'Asie centrale. En Mai 1893 il se trouva à *Kurla* (Turkestan chinois) d'où il suivit le fleuve *Tarim* jusqu'au *Lob-noor*, et, côtoyant le côté nord du *Altyn-Dagh*, il y tua quatre chameaux sauvages.

A cause d'une trahison dans son camp, il dut se diriger sur *Saitou*, où le mandarin chinois lui causa beaucoup d'embarras. Malgré cela il arriva jusqu'à la chaîne Humboldt de Prschewalsky, et trouvait que les cartes à cet endroit étaient très incomplètes; e. a. la «Ritterkette» inscrite sur la carte n'existe point du tout.

En revanche, on trouve une chaîne parallèle, avec deux sommets de plus de 6000 mètres de hauteur, au sud des montagnes Humboldt. Ayant passé par plusieurs défilés, il attint le lac *Buchain*, d'où il retourna par le *Koko-noor*, *Sining* et *Lan-tcheou-fou* à *Péking*, où il arriva fin Septembre 1893 (*Géogr. Journal*, Déc. 1893).

Le géologue russe W. A. OBRUTSCHEV a entrepris dans les premiers mois de l'an 1893 un voyage vers l'occident par la province de *Chan-si* (Chine) au pays des *Ordous*, pendant lequel il a fait beaucoup d'observations géologiques qui complètent celles faites par Von Richthofen.

Il en a fait communication dans une lettre à M. J. W. MUSCHKETOV.

GRANDE BRETAGNE.

Koung Tchao-youen (龔照瑗), ancien Tao-tai de Tché-fou et de Chang-hai et Fan-tai du Sze-tchoan, a été nommé ambassadeur de la Chine à Paris et à Londres. Il partira en Fév. ou Mars pour sa nouvelle destination. Comme *Li Hung-tchang* (李鴻章), il est originaire du Ngan-houei (安徽).

CHINE.

Le gouvernement Chinois a payé une indemnité de 40,000 dollars aux familles des deux missionnaires Suédois massacrés en Juillet 1893 à Soung-pou (Voir *T'oung-pao*, 1893, p. 435).

Les principaux criminels de l'attaque contre la mission catholique française dans le nord du Hou-peh ont été décapités, et d'autres bannis pour la vie.

Les travaux pour le chemin de fer de l'Asie centrale sont terminés jusqu'à l'Amour qui sera traversé par un pont d'une longueur de 1 $\frac{3}{8}$ milles anglaises. Depuis *Vladivostock* 24 milles de chemin de fer sont terminés.

A l'instar des villes de Shanghai et de Hankow, la ville de *Tchi-fou*, au golfe de *Pe Tchely*, a reçu des timbres-poste pour le service local.

Le timbre représente dans l'écusson le Phare de Tchi-fou; à droite et à gauche, aux coins supérieurs, on lit les caractères 烟臺 *Yen-tai* (selon Porter Smith écrit 烟達), le nom chinois de la ville, que les Européens ont nommée à tort *Tchi-fou* 芝罘, qui est le nom d'un autre port dans le même golfe que *Yen-tai*. La valeur est indiquée au bord inférieur en Anglais. La marque du papier porte également l'empreinte 烟 *Yen* du nom de la ville.

Les timbres sont d'un demi cent (vert), d'un cent (rose pâle), de deux cents (bleu), de cinq cents (rouge-jaunâtre) et de dix cents (brun).

Le timbre-poste de Hankou de 2 cents a subi une petite altération. Le côté gauche porta 漢口書信館 *Han-k'au Chou-sin-koan*. Pour rendre le timbre uniforme aux autres timbres on a retranché le second membre du nom de la ville 口 *k'au*, de sorte que la légende est maintenant 漢書信館 *Han Chou-sin koan* «Bureau de Poste de Han». La couleur est violette.

Pour le service local on a introduit à Shanghai des enveloppes de lettres timbrées (brun) ainsi que des bandes timbrées de 280 × 100 mm. (rouge-jaunâtre) et des cartes postales à un cent (de dollar) de 140 × 90 mm. carton bleu-verdâtre.

The Russians buy great quantities of teashrubs in China, with the view of cultivating the teaplant in the mountainous regions of S.E. Russia. They have engaged for this several Chinese teaplanterers.

Messrs Kelly and Walsh have published "A Manual of Chinese Quotations", being a translation of the *Ch'eng yü-k'ao* (成語考) by J. H. STEWART LOCKHART, and Book II of the Chinese Novel *Hung Lou Meng* or "The Dream of the Red Chamber", translated by HENRY BENCRAFT JOLY of H. B. M.'s Consular Service.

On mande de Peking à la *Gazette de Francfort* que l'empereur de Chine, dont on vient de fêter le 21^e anniversaire de naissance, a entrepris, aujourd'hui qu'il possède à fond la langue anglaise, l'étude du français. Deux professeurs de nationalité française ont été attachés à sa personne.

FRANCE.

Le nouveau professeur au Collège de France, M. EDOUARD CHAVANNES, a fait une brillante leçon d'ouverture le 5 Décembre 1893, en traitant du rôle social de la littérature chinoise. Elle a paru dans la *Revue Bleue* du 16 Décembre 1893.

Deux fascicules, l'un relatif à l'Archéologie et l'Histoire, l'autre à la Linguistique et la Littérature de l'Indo-Chine, vont paraître incessamment et nous donneront les premiers résultats de la mission Pavie en Indo-Chine, dont la carte seule avait paru jusqu'ici.

Notre collaborateur, M. Pierre Lefèvre-Pontalis, est parti de Marseille par la malle du 7 Janvier pour rejoindre M. Pavie, dont il sera le commissaire-adjoint à Luang Prabang pour la délimitation de la frontière entre la Chine, la Grande Bretagne et la France; Mr. J. G. Scott, Consul anglais à Bangkok, est l'un des commissaires anglais.

La nouvelle du prochain départ de S. A. le Prince Henri d'Orléans pour un voyage dans la presqu'île indo-chinoise, annoncée par plusieurs journaux, sans être fausse, est, croyons-nous, prématurée.

M. Henri Moser, le voyageur bien connu dans l'Asie centrale, va donner prochainement un ouvrage important à la Société d'Editions scientifiques (Paris) sur *l'Irrigation dans l'Asie centrale*. C'est le fruit d'une grande expérience pratique et de longues études.

M. Edouard Blanc a donné dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} Décembre 1893 un article extrêmement remarquable sur la *Question du Pamir*.

Le second fascicule du Supplément de la *Bibliotheca Sinica* de M. Henri Cordier a paru à Paris à la fin de Décembre 1893. Le troisième et dernier fascicule sera publié cette année en Mai ou en Juin.

M. Gérard, le nouveau ministre de France en Chine, en remplacement de M. Lemaire, est en route pour rejoindre son poste, où il arrivera probablement au mois d'Avril. M. Arnold Vissière, dont nous avons loué le travail sur le *soan-pan*, sera le premier interprète de la Légation.

Le premier numéro de 1894 de la *Revue d'Histoire diplomatique* renferme un *Historique abrégé des relations de la Grande Bretagne avec la Birmanie* par M. Henri Cordier.

Sur l'initiative de M. Emile Molinier, le nouveau conservateur des objets d'art, une salle japonaise a été ouverte au Musée du Louvre à côté de celle qui contient les pastels du XVIII^e siècle.

Voici la liste de quelques-uns des dons qui ont été faits à la nouvelle collection qui bien certainement ne tardera pas à s'enrichir considérablement.

De M. Hugues Kraft, deux grands paravents de l'école de Tosa au seizième siècle. Destinés à perpétuer le souvenir de la grande fête populaire qu'ils représentent, donnée à Nagaya à la fin du seizième siècle, ils sont exécutés à la gouache comme des miniatures. De plus, un merveilleux *foukousa*, une ronde de buveurs de Saké, où les jeux de la lumière dans les soies changeantes amènent des effets de dégradés qui font de cet objet un tableau charmant. M. Brenot a offert trois bronzes, dont un est un objet admirable. C'est un bronze rituel archaïque de la Chine (M. Cernuschi en a un similaire qu'il range parmi ses plus anciens bronzes), vraisemblablement antérieur à l'introduction du bouddhisme en Chine (premier siècle de l'ère chrétienne). Ce sont deux grands vases à forme tubulaire, reliés par un oiseau mythique aux ailes déployées qui se dresse sur la tête d'un monstre supportant le tout sur son dos puissant. M. Brenot a ajouté un brûle-parfum de bronze en forme de coffret et une jolie statuette de Sennin du dix-septième siècle. De M. Boulloche, résident en Annam, une tasse de porcelaine siamoise.

M. le Président de la République a reçu le 7 Novembre 1893, en audience publique M. Sané Arasuke, qui lui a remis les lettres de S. M. l'empereur du Japon l'accréditant en qualité de son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le gouvernement de la République française. Il a été conduit au palais de l'Elysée avec le cérémonial accoutumé.

Nous détachons le passage suivant du discours prononcé par M. Emile Sénart, président, à la séance publique annuelle à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui a eu lieu le 24 Novembre 1893: « Le prix Stanislas Julien a été attribué à M. Terrien de Lacouperie, professeur à Londres, pour son catalogue des monnaies chinoises du British Museum, qui vont du septième siècle avant J.-C. jusqu'à l'an 621 de notre ère. Vous êtes heureux de rappeler du même coup toute une série d'ingénieux travaux relatifs à l'histoire et aux antiquités

de la Chine, où l'auteur, embrassant les horizons les plus étendus, a patiemment recherché tous les liens qui peuvent rattacher les civilisations de l'Extrême-Orient à celles de l'Asie antérieure et de l'Inde».

Par décrets en date du 6 janvier 1894, rendus sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes :

M. Boyer (Paul), agrégé de grammaire, est nommé professeur de la chaire de langue russe à l'école des langues orientales vivantes.

M. Bonet (Jean-Pierre-Joseph), ex-interprète principal de la marine, est nommé professeur de la chaire de langue annamite à la même école.

MM. Boyer et Bonet étaient déjà chargés de cours à l'École des Langues orientales; ils remplacent MM. Dozon, décédé, et Abel Des Michels, démissionnaire.

Le *Figaro* du 21 Janvier 1894 annonce qu'une « mission française est en route pour remonter le grand fleuve chinois le Yang-tze, visiter les provinces occidentales de la Chine, ouvertes récemment aux Européens, puis gagner les sources du Mékong, aux confins du Thibet, et redescendre vers le Tonkin par Laokaï et Hanoï; le but poursuivi est de rechercher les moyens d'amener les produits de la Chine jusqu'à cette dernière ville.

Le chef de cette mission est M. Haas, notre consul à Hankéou, qui a une parfaite connaissance du pays qu'il va parcourir, ayant résidé plusieurs années en Chine; il est accompagné de M. Henri Berger (fils d'un grand industriel de Rouen) qui, lui-même, est chargé d'une mission du ministère du commerce».

INDO-CHINE.

Le bureau de Khong est ouvert depuis le mois de Novembre dernier au service postal et télégraphique.

JAPON.

Le 51^e fascicule des «Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens» (Tokio, Juin 1892) contient un article du Freiherr Von der Goltz, sur la Magie, la Sorcellerie, le Spiritisme et le Chamanisme en Chine, illustré de 13 planches contenant 44 figures. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas consulté les notices que nous avons publiées sur ce sujet dans notre Uranographie Chinoise et notre grand dictionnaire Néerlandais-Chinois. Cela lui aurait épargné beaucoup de peine et l'aurait sauvé de plusieurs erreurs.

G. S.

En conséquence des pluies violentes, le district entier de Yokohama, au Japon, a été inondé. Plus de 200 maisons ont été détruites et on a à regretter une perte de plus de cent victimes.

A *Fukataka* un affaissement de terre a eu lieu qui a enseveli à-peu-près 50 personnes.

Un des membres de la légation allemande, et le chapelain de la légation anglaise ont été assaillis dans les rues, l'un par un Japonais ivre, l'autre par deux autres Japonais. Les assaillants ayant été sévèrement punis par le gouvernement japonais, les deux ambassadeurs se sont déclarés satisfaits.

Le peintre japoniste, Félix Régamey, vient d'être l'objet d'une distinction peu banale. Sa Majesté Mutsu-Hito, empereur du Japon, lui a fait expédier, dans une petite boîte de laque aux armes impériales, la croix d'officier du *Trésor sacré*.

M. Mita Morimasa, professeur à l'Ecole des Nobles du Japon, vient d'être nommé professeur de français du prince impérial du Japon. Jamais, jusqu'à ce jour, un empereur du Japon n'a connu de langues étrangères; il est donc particulièrement intéressant de noter que l'on commence par l'étude du français. M. Mita Morimasa a été interprète des missions militaires françaises au Japon et possède une connaissance approfondie de notre langue.

PAYS-BAS.

Nous apprenons avec satisfaction que le gouvernement français a nommé M. le Consul-général des Pays-Bas à Bangkok, le chevalier KEUN VAN HOOGERWOERD, officier de la légion d'honneur en reconnaissance des soins excellents qu'il a eus pour les intérêts des Français à Bangkok pendant le conflit de la France et le Siam, comme consul temporaire français. (Voir *T'oung-pao*, III, p. 440.)

Pour mêmes services, la légion d'honneur a été également conférée à M. H. W. SOUMON, lieutenant de vaisseau 1^{re} Classe, Commandant du vapeur de guerre Néerlandais «Sumbawa».

Nous avons eu la visite de S. A. I. le prince JORIHITO KOMATSU, fils du prince AKIHITO KOMATSU, frère de l'Empereur du Japon.

Son Altesse, qui est arrivée le 29 Novembre 1893 à la Haye, et qui y a pris logement dans l'«Hôtel des Indes», était accompagné de M. Saburolei Oku, vice-président de la chambre de commerce de Tōkiō et de Nagasaki, de son secrétaire particulier et de deux valets-de-chambre.

On a adjoint au prince, qui fait un voyage spécial en Europe pour visiter les établissements maritimes, l'adjudant de S. E. le Ministre de la Marine, le lieutenant de vaisseau 1^{re} Classe, M. VAN DER STAAL.

M. TAKAHIRA, ministre-résident du Japon à la Haye a offert un grand banquet au Prince dans la légation, où étaient invités e. a. les ministres de la Guerre et de la Marine.

Après avoir visité les établissements maritimes à Amsterdam, Willemsoord, IJmuiden et le Helder, il est retourné à la Haye pour offrir ses hommages à la Reine-régente et à la jeune Reine des Pays-Bas, qui lui offrirent un grand diner. Après le diner S. A. s'est rendu au palais de la Chambre des Députés, où Elle a assisté pendant une demi-heure au débat général du budget de l'état.

La grande croix du Lion Néerlandais a été présentée personnellement par un des adjudants de la Reine au Prince; tandis que le maréchal de la cour, adjoint à S. A., a été nommé Commandeur de l'ordre d'Orange-Nassau.

Le prince est agé de 26 ans et a reçu son éducation en France et en Angleterre, ayant séjourné dans chacun de ces pays pendant cinq ans. Après il a fait pendant deux ans service comme lieutenant à bord d'un navire de guerre japonais.

De la Haye le Prince s'est rendu à Berlin, escorté à la gare par les ministres des Affaires étrangères, de la Marine et des Colonies, du Vice-amiral De Casembroot, du Maire de la Haye, du député Van Kerkwijk, du maréchal de la cour de Sa Majesté, du Ministre Résident du Japon, ainsi que des membres de la légation, auxquels S. A. a témoigné sa satisfaction et sa gratitude pour la réception hospitalière qui lui a été fait aux Pays-Bas et surtout à la résidence.

M. W. J. OUDENDIJK est chargé *ad interim* des fonctions de secrétaire-interprète de la légation Néerlandaise à Péking.

SIAM.

Par décret du Président de la République, rendu le 10 Novembre 1893, sur proposition du ministre des affaires étrangères, et conformément à l'avis du conseil de l'ordre en date du 6 novembre, a été nommé chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur: M. Schmitt, missionnaire à Pétrou (Siam): services exceptionnels rendus au cours des négociations du traité conclu, le 1^{er} octobre 1893, entre la France et le Siam.

SUISSE.

M. le Professeur EDOUARD NAVILLE, de Genève, vient d'être nommé membre correspondant de l'Institut de France en remplacement du Dr. C. LEEMANS de Leide, décédé le 14 Octobre 1893.

NÉCROLOGIE.

HANS, GEORG CONON VON DER GABELENTZ.

Der diesmalige feuchte, nebelige und kalte Winter hat, wie gewöhnlich, wieder eine Anzahl Menschen vorzeitig weggerafft, und darunter hervorragende Orientalisten wie General A. Cunningham (28 November), Dr. W. H. Smith, Komiogi Saburo, Secretär der japanischen Gesandtschaft in Paris, Dr. Carl Gotthilf Büttner, Lehrer der Suaheli-Sprache am Seminar für orientalische Sprachen in Berlin (45 Jahr, 14 December), D. A. Brauns (2 December), Gustav von Kreitner (21 November) u.s.w.

Leider überfiel der Tod auch einen unserer bedeutendsten Sinologen, deren Reihen schon so wie so nicht zahlreich sind, vorzeitig im Alter von 53 Jahren — unseren Collegen und Freund Professor GEORG VON DER GABELENTZ, in der Nacht vom 10 zum 11 December 1893.

Den 16^{ten} März 1840 zu *Poschwitz* bei *Altenburg* (Herzogthum Sachsen-Altenburg), als zweiter Sohn des hochberühmten Sprachforschers und Staatsmannes HANS CONON VON DER GABELENTZ, geboren, fand er als Knabe schon die Geistesrichtung im Vaterhaus.

Im 15^{ten} Jahre kam er auf das Gymnasium zu Altenburg, wo er bis zum neunzehnten Jahre verblieb, und bereits während dieser Zeit in seinen Mussestunden linguistische Studien, zuerst Holländisch, dann Italiänisch, auch Neuseeländisch und schliesslich Chinesisch, trieb.

Mit 17 Jahren machte er Studien über indochinesische Sprachvergleichung, stellte sogar Lautgesetze über diese monosyllabischen Sprachen auf und fasste dann das Ergebniss in einer Arbeit zusammen, die im Archiv des Altenburger Gymnasiums niedergelegt ist.

Nicht ganz seinem Wunsche gemäss, studirte er auf Verlangen seines Vaters von 1859—63 in Jena und Leipzig Staats- und Rechtswissenschaften. Auch hier benutzte er seine Mussestunden um seine Sprachkenntnisse zu erweitern. Er lernte Sanscrit, Zend, und legte sich zumal mit Eifer auf das Studium der Chinesischen, Japanischen, Mandschu u. m. a. Sprachen. Nach vollendeten academischen Studien war von der Gabelentz in verschiedenen Orten: Leissnig, Dresden u.s.w. als juristischer Beamte thätig, ein, wie er mir oft versichert

hat, ihm ganz unbehaglicher Beruf. 1871—1872 war er Decernent bei der Strassburger Präfectur, und seit 1873 Assessor beim Bezirksgericht in Dresden.

Nebenbei setzte er seine linguistischen Studien fort, und ward in 1876, auf Grund seiner Promotionsschrift, die Uebersetzung des 太極圖 *Thai-kih thu* (Dresden 1876), zum Doctor der Philosophie promovirt.

In 1878 ward er zum Professor der ostasiatischen Sprachen an der Universität zu Leipzig ernannt und im Jahre 1889 als Nachfolger des verstorbenen Professors Wilhelm Schott nach Berlin berufen. Mehr rein linguistischen und grammatikalischen Studien geneigt, publicirte er in 1881 seinen »Beitrag zur Geschichte der chinesischen Grammatiken« (Zeits. d. D. M. G. XXXII), seine »Beiträge zur chinesischen Grammatik. — Die Sprache des Čuang-tsi« (Abh. d. Phil. Hist. Cl. d. Kön. Sächsischen Ges. d. Wissenschaften, Band X, 1888) und »Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse«, 1891. Im Jahre 1881 veröffentlichte er seine grosse »Chinesische Grammatik« (Leipzig, T. O. Weigel), und zwei Jahre später seine »Anfangsgründe der chinesischen Grammatik mit Uebungstücken«, beides sehr gute Arbeiten für solche welche gezwungen sind Chinesisch aus Grammatiken und Wörterbüchern zu erlernen. In seinen letzten Lebensjahren beschäftigte er sich damit, den Nachweis der Verwandtschaft des Baskischen mit den Berbersprachen zu liefern welche Dr. A. C. Graf von der Schulenburg, Neffe und Schüler von von der Gabelentz, dessen Freundlichkeit wir den grössten Theil des Obenstehenden verdanken, baldmöglichst veröffentlichen wird.

Ende August des vorigen Jahres besuchte ich meinen Freund auf seinem Rittersitz in Poschwitz bei Altenburg, und traf ihn ganz frisch und munter, glücklich im Kreise seiner Angehörigen. Er lud mich zu Tische ein, und wir sprachen nach dem Mittagessen auf seinem Studirzimmer über vieles, auch über seine letzten Baskischen und Indochinesischen Studien. Zum Thee heizten wir noch eine Pulle Japanischen *Saké*, und ich verliess ihn in vollkommener Gesundheit. Kaum dachte ich damals, dass ich ihn nie wiedersehen würde; und zu meinem Schrecken erfuhr ich schon den 14^{ten} December aus den deutschen Zeitungen seinen, in der Nacht vom 10 zum 11 December erfolgten Tod.

Eine Rippenfellentzündung die auch die Nieren, und schliesslich die Lungen ergriff, entartete in Lungengangrän, zu der sich eine eiterige Pleuritis gesellte, welche eine Operation (Rippenresection) nöthig machte, die mannhaft, ohne Narkose, ertragen wurde, aber sein Leben nicht mehr retten konnte.

Die Trauerfeier fand den 13^{ten} December des Nachmittags im Sterbehause, Kleiststrasse N^o. 15, statt. Der Senat der Universität war durch den Rector Prof. Weinhold vertreten, für die Akademie der Wissenschaften erschien der ständige Sekretär Prof. Auwers, für das philologische Seminar Prof. Bahlen, für das romanische Seminar Prof. Zupitza. Von Docenten des Seminars für orientalische Sprachen, fanden sich die beiden Chinesen *Hsüeh Shen* und *Au Fung-tschü* ein, die prächtige Kränze am Sarg niederlegten.

Die Feier ward auch vom Staatssecretär Dr. *Herzog* beigewohnt, und der Akademische Gesangverein hatte eine Deputation mit der Fahne entsandt, wie auch einige Vertreter der Studentenschaft erschienen waren.

Mitglieder des Opernchores sangen, und Diakonus *Thaer* aus Charlottenburg hielt die Trauerrede. Auf vierspännigem Leichenwagen wurde der Sarg sodann nach dem Anhalter Bahnhofe gebracht, um nach *Poschwitz*, dem im Altenburgischen gelegenen Rittergute des Entschlafenen, überführt zu werden, wo die Beisetzung in der Familiengruft am 15^{ten} December des Nachmittags 2 1/2 Uhr statt fand.

Wenn auch VON DER GABELENTZ die zur genauen Kenntniss der chinesischen Sprache so unentbehrlich nöthige praktische Kenntniss der Sprache abging, so war er doch einer der ausgezeichnetsten Kenner der Finessen der chinesischen Grammatik.

Er verstand es aus dem vorhandenen, schon übersetzten Material wichtige grammatische Folgerungen zu ziehen, und seine Chinesische Grammatik wird noch lange als Lehrbuch gute Dienste leisten.

Wo es sich aber jetzt darum handelt ihm einen würdigen Nachfolger an der Universität zu geben, so sei man darauf bedacht einen sowohl praktisch als wissenschaftlich gebildeten Sinologen zu wählen. Die Sinologie ist doch als Quelle asiatischen Wissens gleichbedeutend mit den Semitischen und Indischen Disciplinen, und ist als solche einzig und allein zu betreiben, wenn je brauchbare Resultate erzielt werden sollen.

Dann aber kann sie die Wissenschaft der Zukunft werden. Die Arbeiten der Sinologen während des letzten Jahrzehnt haben gezeigt von welchem unberechenbaren Nutzen die Erforschung der literarischen Denkmäler Chinas ist für Erläuterung der Geschichte, Geographie und Völkerkunde; nicht allein Ost-Asiens, sondern auch von West-Asien und von altgriechischen und altrömischen Staaten. Während Frankreich, England und Holland das chinesische Sprachstudium für so wichtig halten dass in jedem dieser Länder einer oder mehrere Professoren der chinesischen Sprache an den Universitäten angestellt sind, findet man in Deutschland und Oesterreich die Sinologie nur als ein Appendix der vergleichenden Sprachwissenschaft vertreten. Dagegen findet sich dort an jeder, selbst der kleinsten Universität, ein Docent oder Professor des Arabischen, des Hebräischen und des Sanskrit.

Deutschland, und ebenso Oesterreich, sollten mindestens zwei bis drei Lehrstühle für Chinesisch besitzen, wenn sie nicht hinter Frankreich, England, Holland und selbst Italien zurückstehen wollen.

Wenn es die Aufgabe der Universitas literarum ist, einem Forschungskreis, wie ihn die Geschichte der asiatischen Völker als Theil der Geschichte der Menschheit bildet, jede wichtige Quelle durch Heranziehung geeigneter Kräfte zu erschliessen, so würde durch Errichtung von Lehrstühlen für die Kenntniss

der chinesischen Literatur, Kultur und Kunst eine Lücke ausgefüllt werden, die an so bewährten Pflegestätten der asiatischen Studien, wie es die Universitäten deutscher Zunge sind, in Anbetracht der Fortschritte anderer Länder, unerklärlich erscheinen muss. Mit der dadurch zu gebenden Anregung werden sich bald Kräfte zur Bearbeitung dieser unerschöpflichen Fundgrube asiatischen Wissens finden. Der grösste Feind des Erfolges bei der sinologischen Forschung ist aber die Zersplitterung; und, unseres Erachtens nach, soll die Sinologie an der Universität Berlin's nicht allein vertreten sein von einem praktischen Fachmanne, wie am Orientalischen Seminar, sondern auch an der Universität von einen sowohl praktisch wie wissenschaftlich gebildeten Gelehrten, dessen Aufgabe es sein wird aus dem reichen Material das uns die chinesische Literatur bietet, zu schöpfen und dies für die Gesamtwissenschaft nutzbar zu machen. Auf solche Weise wird man dem verewigten VON DER GA-BELENZ das würdigste Denkmal stiften, welches er selbst würde gewünscht haben.

8 Januar 1894.

G. SCHLEGEL.

Sir ALEXANDER CUNNINGHAM.

Nous regrettons d'avoir à annoncer la mort du célèbre major-général anglais Sir ALEXANDER CUNNINGHAM, décédé le 28 Novembre 1893 dans son domicile à South-Kensington. Né dans John-street, Westminster, le 23 Janvier 1814, il entra en 1834 comme officier du Génie dans l'armée indienne où il servit jusqu'en 1861 quand il fut nommé Directeur du Indian Survey créé en 1860 par Lord Canning, sur sa demande. Dans son ouvrage «Ancient Geography of India», publié en 1871, il réunit toutes ses publications séparées. G. S.

DAVID AUGUST BRAUNS.

L'ancien professeur à l'université de Tokio, au Japon, vient de mourir le 2 Décembre 1893 à Gandersheim. M. DAVID AUGUST BRAUNS était né à Brunswick en 1827, étudiait les sciences naturelles à Göttingue et publiait de 1864 à 1874 son grand ouvrage sur le Jura moyen dans la partie nord-ouest de l'Allemagne.

Appelé à remplir à Tokio la chaire des sciences naturelles, il y étudiait pendant plusieurs années la géologie, la zoologie et l'ethnographie du Japon, et y publiait entre-autres, dans les «Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Naturkunde Ostasiens» (Vol. 3, p. 440), ses Notices sur la formation jurassique au Japon. Ses ouvrages plus importants sont: Geologie der Umgebung von Tokio (1881), Diluviale Säugethiere Japans (1882), Ueber die Verbreitung japanischer Säugethiere (1884—1886), Ueber den japanischen Nörz, den Raben,

die Fischotter (1881—1884), Japanische Skizzen, et Japanische Märchen und Sagen (Leipsick 1885).

En 1883 BRAUNS retourna en Allemagne, et fut nommé en 1886 professeur extraordinaire à Halle.

Déjà souffrant depuis plusieurs années, il s'était retiré à *Gandersheim*, où la mort l'a ravi à la science.

G. S.

GUSTAV VON KREITNER.

Nous avons à rapporter le décès du Consul-général autrichien GUSTAV VON KREITNER, le 21 Novembre dernier, un homme qui s'était acquis de grands mérites par son exploration de l'Asie centrale lors de l'expédition du comte Széchenyi. Né le 2 Août 1843 à *Odrau*, dans la Silésie autrichienne, il entra en 1866 dans le service militaire où il se distingua comme topographe. C'est pour cette raison que le comte B. Széchenyi l'engagea en 1877 comme topographe pour son expédition dans l'Asie centrale, qu'il poussa jusqu'aux frontières du Thibet, et d'où il retourna en 1880 avec un très riche butin scientifique. Ce voyage a été décrit par VON KREITNER dans son bel ouvrage « *Im fernen Osten* » (en Extrême Orient), (Vienne 1881). En 1883 il fut nommé Consul d'Autriche à Shanghai, et en 1884 dans la même qualité à Yokohama.

G. S.

BULLETIN CRITIQUE.

Autour du Tonkin par HENRI PH. D'ORLÉANS; illustrations et cartes d'après les photographies et documents de l'auteur. Paris, Calmann Lévy, 1894.

L'occupation de l'Indo-Chine par la France est due à l'instigation de l'abbé Huc, qui demandait la protection de son pays contre les persécutions subies en Cochin-Chine par les Chrétiens.

L'empereur Napoléon III ordonna conséquemment à l'amiral Rigault de Genouilly, en 1858, de diriger ses forces de la Chine à la Cochin-Chine.

Il l'envahit, s'empara de Saigon, et à la suite des expéditions des amiraux Charner, Paga et Bonnard, trois des provinces de la Basse Cochin-Chine furent cédées à la France. Par le traité de Saigon, en 1862, le droit de navigation sur la

grande rivière du Cambodge était accordé à la France et elle occupait temporairement la citadelle de Vinh-luong.

En 1867 l'Amiral de la Grandière, gouverneur du pays, s'empara des trois autres provinces de la Basse Cochin-Chine. Le Cambodge fut mis sous le protectorat de la France en 1863, et en 1867 le Siam reconnaissait ce protectorat sous condition que la France ne prendrait jamais possession du Cambodge, que les provinces de Battambang et Angkor resteraient dans la possession du Siam et que la frontière entre le Cambodge et les deux provinces sus-mentionnées seraient définies par une commission Franco-siamoise, ce qui eut lieu en 1868.

En 1866, des explorateurs français remontèrent le fleuve du Cambodge sur la frontière du Yunnan, et, plus tard, M. Dupuis rapportait

que la rivière rouge (le Song-koi) était navigable.

En 1873, M. Garnier fut envoyé à Hanoi avec pleins pouvoirs et quelques troupes, et, ayant assiégé la citadelle, il déclarait le protectorat de la France sur le Tonkin.

En 1874, les forts occupés par les Français au Tonkin furent évacués, mais la rivière rouge fut ouverte au commerce français. Cependant, une nouvelle guerre éclata en 1882 entre les Français et le Tonkin qui finit en 1885 par la cession de Langson à la France par la Chine, de sorte que le Tonkin devint partie de l'empire français.

L'Annam fut ensuite attaqué, la capitale Hué prise, la suzeraineté de la Chine fut abolie, et le pays soumis à la protection française. En 1884, malgré le traité avec le Siam, conclu en 1867, le Cambodge, tout en conservant son roi, fut rattaché plus intimement à la France, et enfin en 1893, le Siam fut contraint de renoncer à tout le territoire de la rive gauche du Mekong.

Voilà donc en 35 années un magnifique pays gagné à la France,

un pays ouvert à toutes les entreprises possibles et qui ne demande que des capitaux pour enrichir, non-seulement ceux qui les ont risqués, mais également l'état et la mère-patrie. Les Français ont-ils profité de cette chance magnifique? voilà la question que le Prince d'Orléans examine dans la dernière partie de sa description pittoresque du Tonkin et qu'il appelle à juste titre la «pilule» dans sa préface. La réponse à cette question n'est pas favorable, et quelque patriote que le Prince d'Orléans soit, il n'hésite pas à reprocher à ses compatriotes leur peu d'esprit d'entreprise: «Pourquoi, dit-il, p. 574, nos capitaux sont-ils aussi timorés? Pourquoi mettons-nous des centaines de millions dans des entreprises telles que le Panama, prônées par des financiers véreux ou des politiciens malhonnêtes, et rien chez nous?» et plus loin (p. 579) il lance au commerce français l'avis dur mais véridique:

«Commerçans, souvenez-vous que tandis que l'importation française au Tonkin n'est que de douze

millions de francs, pour douze millions d'habitants, les importations directes de l'Angleterre en Birmanie étaient déjà de soixante et onze millions de francs en 1884, pour quatre millions quatre cent trente-quatre mille habitants, qu'en l'année 1891—1892, le commerce extérieur de la Birmanie a été de deux cent cinquante millions de roupies, soit quatre cent vingt-cinq millions de francs.

«Ce sont des chiffres.

«Souvenez-vous que le Tonkin est plus riche, trois fois plus peuplé et mieux situé que la Birmanie.

«Souvenez-vous que le Tonkin produit du coton, renferme des millions de tonnes de charbon, est relié par la voie la plus courte et la meilleure à la Chine», et il conclut avec les mots:

«Soyez Asiatiques, voilà l'avenir».

Il est vrai, la France a à concourir avec l'esprit d'entreprise Anglais, Allemand et Chinois.

Ces derniers risquent leurs capitaux et leurs personnes, mais avec quel résultat?

Les Allemands en rapportent

en moyenne dix à quinze pour cent de dividende. Une maison anglaise a même donné jusqu'à 30% (p. 29). «Que nous manque-t-il, dit le Prince, pour faire de même? Un peu de hardiesse. Nos armateurs et nos capitalistes font une réponse invariable à ceux qui leur proposent d'essayer une affaire dans ces parages: 'C'est bien loin', disent ils».

Mais il y a dans le Tonkin, comme du reste dans toutes les colonies françaises, un obstacle formidable au développement du commerce et de l'industrie. C'est l'esprit chicanier du Gouvernement français, imposant dans ses colonies ses restrictions, formalités, exigences de douane et autres mesures surannées, auxquelles elle tient plus qu'aucune autre nation.

Dans la Grande Bretagne même Madame Red Tape exerce une tyrannie aussi insupportable qu'en France; mais elle a compris que *red tape* n'allait pas dans les colonies. Leurs ports y sont libres. Après le départ des Anglais de Java, où le même système règne que dans les colonies françaises,

ils ont créé Singapore *port franc*. La conséquence a été que tout le commerce de transit s'est accumulé à Singapore, tandis que si *Rhio* avait été *port franc*, c'est là que le Trade-emporium se serait fixé, la situation géographique de *Rhio* étant bien supérieure à celle de Singapore.

Lorsqu'à la fin le gouvernement néerlandais l'a fait port franc, il était trop tard. Singapore avait attiré le commerce, et *Rhio* est resté nul et sans importance. Hongkong avait également été créé *port franc*, et il l'est resté comme Singapore. Saïgon prospérerait aussi longtemps que le commerce était libre. Elle a été minée depuis que les droits protecteurs y ont été levés. « Une colonie, dit le Prince (p. 31), ressemble un peu à un enfant; sa mère, la métropole, doit le soigner, l'élever, le protéger, jusqu'à ce que, devenu grand et fort, il puisse à son tour la récompenser des soins reçus. Nous, trop pressés de profiter de l'enfant, nous avons voulu que, à peine né, il produisit quelque chose. Nous n'étions pas depuis deux ans

maîtres du Tonkin que nous l'entourions d'une grande muraille de tarifs douaniers; pour satisfaire quelques marchands de France, nous arrêtons le développement commercial de la colonie sans songer que dans une colonie naissante il faut le plus de facilité, le plus de liberté possibles; que plus il entrera de produits et plus il en sortira, mieux ce sera ».

C'est l'opinion de toutes les personnes éclairées, et dans le dernier Numéro du « Tour du Monde », (30 Déc. 1893, p. 430 B), le voyageur *Claine* exprime la même opinion, et fait le même reproche:

Sur sa demande à plusieurs Corses qu'il rencontrait au Cercle français pourquoi, au lieu d'être venus dans une île espagnole (Porto-rico), ils n'étaient pas plutôt allés en des possessions françaises, la réponse courte et invariable était: « On ne va pas s'établir dans les colonies françaises ». Ce qui équivaut à dire que les exigences mêmes de l'administration espagnole sont préférables à la bienveillance tutélaire pratiquée dans les colonies françaises.

Passons outre!

La description graphique du voyage fait par le Prince fait preuve d'un grand don d'observation assez rare dans de jeunes gens. Ses observations sont quelquefois très frappantes, comme p. e. celle à la page 8 où le voyageur remarque qu'il reconnaîtrait, les yeux bandés, à l'aide de l'odorat seul, s'il se trouvait à Aden, Colombo ou Canton.

Le fait est parfaitement vrai: Lorsque j'étudiais à Emoui le Chinois, j'étais presque suffoqué par l'horrible odeur d'ail que mon tuteur Chinois exhalait, et lorsque je lui en fis la remarque, il répondit laconiquement: «Vous autres étrangers, vous puez bien le bouc». Comme le mouton joue un rôle proéminent dans la cuisine anglaise en Chine, cette nourriture donne, pour l'odorat du Chinois, l'odeur du mouton aux effluves de la chair européenne.

Pendant mon long séjour à Java, j'aurais pu reconnaître, à l'odorat seul, la présence d'un voleur caché dans ma chambre à coucher; et, malgré leur gentillesse,

les femmes javanaises et malaises m'ont toujours répugné à cause de cette senteur, qui se compose de propalamine et d'acide butireux, mal effacée par le parfum des fleurs de Tchampaka et de Melati qu'elles portent dans leur chevelure.

Pour un touriste la description d'un bateau-fleur à Canton est remarquablement exacte, comme on peut s'en assurer en la comparant avec la description que j'en ai faite dans la première livraison du Vol. VII des «Archives internationales d'Ethnographie» publiées à Leide.

A la page 194 le Prince nous communique une historiette très-intéressante, que l'interprète de M. Vacle, Ki, lui racontait:

«Deux crabes étaient mariés; tandis que la femelle change de carapace, le mâle se tient à l'entrée du trou qu'il garde; à son tour, il doit rentrer pour changer; la femelle sort alors, appelle un autre mâle, et «fait des bêtises avec lui». Un pêcheur ayant remarqué ce fait, le rapporte au roi; celui-ci veut savoir s'il en est de même dans l'humanité et si les hommes valent

mieux que les femmes. Il publie donc un édit par lequel il promet une forte récompense à celui qui tuera sa femme; un mari accepte, mais ému de pitié il n'ose accomplir le meurtre et se livre soi-même au roi qui le fait emprisonner. Un nouvel édit est rendu en faveur des femmes contre les hommes; une épouse s'engage, et, malgré la douleur de son mari, le décapite et en porte la tête à la cour. Le roi reconnaissant par ce fait que les femmes sont plus mauvaises que les hommes, fait décapiter la meurtrière et récompense largement le prisonnier».

Remarquons à ce sujet que le Crabe royal (*Limulus longispina*), appelé en Chinois 蟹 *hao*, nage toujours avec sa femelle, qui porte le mâle sur le dos, de sorte que les pêcheurs en pêchent toujours deux à la fois. La femelle est considérée par les Chinois comme une femme adultère, de sorte qu'une «petite-maison», où la femme adultère rencontre son galant, est nommée par eux *Hao-ting* (蟹鼎) «Pot aux crabes».

Mais nous devons renoncer à

citer plus, pour ne pas priver le public de la lecture du livre même, que nous recommandons tant à l'homme de cabinet et d'étude qui veut se former une idée de cette belle possession française, qu'à l'homme politique qui goûtera peut-être peu les durs avis de l'auteur, mais qui se verra pourtant forcé de donner toute l'attention qu'ils méritent à ces avis dictés par l'amour de la patrie et de la vérité.

Quant à l'exécution typographique du volume, nous regrettons que l'éditeur n'ait choisi un meilleur papier et n'ait mis plus de soin à la reproduction des photographies de l'auteur. Elle est tout simplement affreuse et indigne de l'officine de M. Calmann Lévy.

G. SCHLEGEL.

Transactions and proceedings of the Japan Society, London. Volume I, London, Kegan Paul, Trench, Trübner and Co. Limited, 1893.

After a good deal of delays the first volume of the transactions of the young Japan Society of Lon-

don has appeared in a garb worthy of the spirit which dictated in 1891 the formation of the society.

The volume begins with the Inaugural Address by the President, H. E. Viscount KAWASÉ, His Imperial Japanese Majesty's Envoy extraordinary and Minister plenipotentiary, whose portrait is reproduced opposite the title-page.

Next follows an article by T. SHIDACHI on self-defence by sleight of body (*Ju-Jitsu*), one on "The uses of Bamboo in Japan" by CHARLES HOLME, one on "Some Japanese Industrial Art Workers (Crape printers)" by Mrs. ERNEST HART and one on "The naturalistic Art of Japan" by W. GOWLAND, all these articles being profusely illustrated by fine photograms and woodcuts.

We do not know why the editors have not mentioned in the table of Contents the very interesting "Genealogy of the Miochin family, armourers, swordsmiths and artists in iron (XIIth to XVIIIth century) by Mr. E. GILBERTSON, which paper, having been received too late to be read at a meeting in

the first Session, was nevertheless resolved by the Council to be taken as read. This paper was originally composed by Mr. G. KOWAKI and only arranged for publication by Mr. Gilbertson. It is illustrated by 13 plates, representing some seventeen Japanese helmets.

The rest of the volume is taken up by the "Proceedings".

As is known by those who attended the 9th Congress of Orientalists held in London in 1891, the Japanese and Chinese lectures excited by far the greatest interest among the members, so even that a special Japanese and Chinese soirée was organized in which professor de Rosny and myself conducted a Japanese and Chinese "causerie".

In consequence of the awakened interest, Mr. ARTHUR DIOÏY presented a scheme, which he had prepared several years ago, for the establishment in London of a Society for the encouragement of Japanese studies. This proposal, seconded by Mr. DAIGORO GOH, chancellor of the Imperial Japanese Consulate-General in London, was

unanimously adopted, an organizing council was formed, and in a very short time a respectable number of members joined the young society, amounting on 31st December of last year to 365. Up to April 30th 1893 the list of members increased to 430, of which 13 are honorary, 361 ordinary and 56 corresponding members.

We congratulate the young society with her flourishing growth and wish her cordially a 長壽 (long life).
G. S.

A Manchu Grammar, with analysed texts, by P. G. VON MOELLENDORF, Shanghai, American Presbyterian Press, 1892.

„There is as yet no grammar of the Manchu language in English“, sagt der Verfasser zu Beginn seiner Einleitung; und dieser Grund mag das Erscheinen einer neuen Mandschu Grammatik in gewisser Hinsicht rechtfertigen, denn der Kreis, für den das Buch wohl zunächst bestimmt ist, dürfte kaum in der Lage sein, die früheren deutschen, italienischen und fran-

zösischen Grammatiken, unter denen de Harlez' *Manuel* unbestritten den ersten Rang einnimmt, mit grossem Erfolge zu benutzen.

Wenn jedoch der Verfasser sodann fortfährt: „the general interest taken in every language will, of course, be also extended to Manchu“, so giebt es, meiner Ansicht nach, denn doch ganz andere Mittel, das Interesse am Mandschu zu wecken, als gerade die Veröffentlichung einer Elementar-Grammatik; denn Grammatiken haben wir gerade ebensoviele, als es Forscher gegeben, die sich mehr oder minder eingehend mit dem Mandschu beschäftigt haben d. h. — sechs oder sieben.

Und dass das vorliegende Werk eine Grammatik allerelementarster Natur ist, wird man mir gerne glauben, wenn ich sage, dass der Verfasser die ganze Grammatik auf dreizehn und die Syntax auf einer halben Seite abmacht. Was bei einem so summarischen Verfahren herauskommen kann und dass überhaupt nichts Neues, persönlich Erforschtes geboten werden kann, leuchtet ein. Es müssen eben

derartige „Grammatiken“ sein, scheint mir, die das Studium der altaischen Sprachen bei den Linguisten und besonders den Indogermanisten — sagen wir: in berechtigten Misskredit gebracht haben und immer wieder bringen.

Was heisst es z.B., wird sich ein Indogermanist mit vollem Rechte fragen, wenn der Verfasser bei Besprechung der Pluralbildung sagt: „a final *u* (not being part of the root) is dropped (*hafan-hafasu*); but *han*, emperor, *hansa*“. Ein Grund — und er wird dem Verfasser doch bekannt sein — wird nicht angegeben. Weiter wird die Bildung des Praesens u. a. Formen rein schematisch dargestellt: „1. The stem is *ara* which at the same time serves as the Imperative: *ara* write! 2. By adding *mbi* we obtain the Present Tense: *ara - mbi* I write (there being no distinction of persons, this stands for I, thou, he, we, you, they write)“. Dass sehr häufig, und in zweifelhaften Fällen geradezu immer, die Personalpronomina *bi* „ich“, *si* „du“ resp. ein Nomen zum Ausdruck der Personalbeziehungen des Verbs ge-

braucht werden, hätte doch wenigstens an dieser Stelle erwähnt werden müssen. Dabei wird auch nicht daran gedacht, die etymologische Erklärung von *mbi* zu geben, trotzdem wenigstens *bi*, seinem etymologischen Werthe nach, schon ebenso lange erkannt ist, als man sich mit dem Mandschu in Europa beschäftigt. Dasselbe gilt von den Formen auf *mbihe*, *mbime*, *mbiji*, *mbumbi* etc., sowie von denjenigen auf *habi*, *habihe* etc. und ganz besonders von den unregelmässigen Bildungen auf *mpi*, *ngka* etc. und im Allgemeinen von den meisten rein äusserlich angegebenen Verbalformen.

Das Ganze kann auf einen Linguisten nur denselben Eindruck machen, als wenn ihm etwa gesagt würde, das lat. Praet. Conj. *amarem* wäre durch Anfügung von *m* vom Infinit. gebildet u. s. w. Practische Regeln haben ja gewiss auch ihr Gutes, aber man darf derartige Angaben doch nicht zuweit treiben, zumal in einer Grammatik, die bestimmt ist, ein allgemeineres Interesse wach zu rufen; denn sie werfen, wie schon gesagt, ein

ungünstiges Licht auf unsere Studien.

Was uns fehlt — und dies ist das einzige und beste Mittel andere Forscher für unser Sprachgebiet zu interessiren — das sind auf linguistischem Gebiete etymologische und phonetische Studien und auf philologischem: Arbeiten wie Moellendorfs eigener, werthvoller *Essay on Manchu Literature* (Journ. China Branch R. A. S. vol. 24. 1889 — 90, pp. 1 — 45) resp. Übersetzungen (cf. ebenda. vol. 23. p. 285 tab.).

Richtig dürfte höchst wahrscheinlich die Angabe sein, *ö* sei vielmehr wie *u* auszusprechen; von bleibendem Werthe sind 1. die Tabelle der unregelmässigen Verba auf Seite 11 und 2., und ganz besonders die analysirten Texte mit wörtlicher und dann freierer Übersetzung. Nur durch ganz gründliches Studium derartig vorbereiteter Texte und durch eigene Praeparation anderer Abschnitte kann sich der Anfänger über die Schwierigkeiten der Mandschu Syntax hinweghelfen.

W. BANG.

Nord-Tibet und Lob-Nur-Gebiet in der Darstellung des Ta-Thsing I-thung Yü thu, unter Mitwirkung des Herrn KARL HIMLY in Wiesbaden, herausgegeben von Dr. GEORG WEGENER (Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin, Band XXVIII, 1893.

C'est avec le plus vif intérêt que nous avons pris connaissance de cet article de Messieurs WEGENER et HIMLY, ainsi que de la belle carte qui l'accompagne, et qui était d'abord destinée à illustrer, dans le mémoire publié à l'occasion de la fête jubilaire de VON RICHTHOFEN, l'article du Dr. Wegener: «Die Entschleierung der unbekanntesten Teile von Tibet und die tibetische Centralkette».

L'Atlas Chinois d'après lequel cette carte a été construite, a servi non seulement aux voyages de Von Richthofen, mais également, avec l'assistance de M. Himly, pour son Atlas dans son grand ouvrage «China»; c'est-à-dire qu'elle est très exacte.

La cartographie en Chine est très ancienne et elle devait être

toujours en vogue par la simple raison qu'autant qu'un peuple élargit ses frontières et sa puissance, d'autant il aura envie de savoir la situation et délinéation exacte de ses possessions. C'est absolument comme avec les catalogues de livres. Celui qui n'en possède que quelques centaines, n'en fait pas de catalogue; mais bien celui qui en possède des milliers. Sans sa carte (c'est-à-dire son catalogue) il ne trouve plus le chemin dans sa bibliothèque, aussi peu qu'une armée expéditionnaire pourrait trouver sa route sans une bonne carte.

Chaque fois que la Chine a eu une nouvelle expansion politique, la cartographie refleurissait. Par exemple sous les deux dynasties de *Han* dont la puissance s'étendait pendant le 2^e siècle avant et les deux siècles après notre ère, jusque au delà du plateau du Pamir vers l'Ouest; ensuite sous la dynastie des *Tang*, du 7^e jusqu'au 12^e siècle; sous le grand empire Mongol et finalement sous la dynastie des *Ming* et des *Thsing*.

Vraiment si on compare les cartes de fantaisie des anciens

Greco et Romains avec les cartes relevées sur place par les Chinois, on est obligé de reconnaître encore une fois sur ce point, comme sur tant d'autres, la supériorité de la race jaune sur la race blanche. Ce n'est que hier que le professeur *PENCK* a proposé de cartographier tous les pays de la terre uniformément sur l'échelle de 1 : 1,000,000, et depuis bien longtemps les Chinois ont construit une carte pareille de la plus grande des cinq parties du monde, avec une partie considérable de l'Europe.

Les derniers et plus importants ouvrages de cartographie en Chine ont été composés sous les auspices de l'Empereur *Khanghi*, contemporain de Louis XIV, par les pères Jésuites qui se trouvaient à cette époque à sa cour. Pendant dix années consécutives ils arrangèrent le matériel existant, faisant de nouvelles déterminations à l'aide d'observations astronomiques et la triangulation et publièrent en 1718 la carte de l'empire entier, un des travaux les plus importants en matière de cartographie.

La carte est tellement exacte,

dit M. Wegener, qu'on doit toujours considérer avec la plus grande méfiance les déviations modernes. Par exemple les observations astronomiques de l'expédition *Széchenyi* ont prouvé que les positions des Jésuites dans la province de Kansou étaient bien plus exactes que les déviations de Prshewalski.

La carte qui accompagne le mémoire sus-mentionné est basée sur le grand Atlas Chinois publié en 1863 à *Wou-tchang-fou*, la capitale de la province de *Hou-peh*. Elle est construite sur l'échelle de 1 : 1,000,000 et comprend toute l'Asie jusqu'à l'extrême Sud et l'Europe jusqu'à la mer Egée et la Baltique; elle est imprimée en 32 feuilles, et comme elle comprend le 10° jusqu'au 80° Nord, elle occuperait en entier une hauteur de 7,8 M. et une largeur de 11,1 M. Nous devons renoncer à reproduire la description exacte que M. Wegener a fait de ces cartes, et nous devons renvoyer le lecteur à son mémoire. Ce qui rend la carte de l'auteur spécialement intéressante et utile, c'est que la transcription des noms mongols, manchoux,

tibétains, tangoutes et turques est donnée en lettres européennes et non en caractères chinois. Pour faciliter au lecteur les recherches dans les livres géographiques chinois, M. Himly a ajouté une table (en 29 pages) à l'ouvrage contenant les noms de lieux sur la carte en transcription latine, ceux en transcription chinoise et autant que possible l'explication du nom indigène.

Ceux qui savent combien il est difficile de reconstruire le véritable nom d'un lieu transcrit en caractères chinois, apprécieront ce travail de patience et de perspicacité. Il est seulement dommage que les caractères chinois n'aient pas été ajoutés aux transcriptions chinoises, ce qui aurait pu être fait très facilement, l'imprimerie de l'université de Berlin possédant une belle fonte de types chinois. Si les éditeurs avaient fait cela, la valeur du Mémoire aurait été au moins doublée.

Nous devons remarquer encore que la partie du Tibet est entièrement due aux Chinois, les Jésuites n'y ayant jamais mis le pied; et

M. Wegener remarque avec emphase (p. 209) que tout le brillant travail d'exploration des Européens dans ce territoire ne serait pas en état, même aujourd'hui, de nous fournir un tableau aussi bien organisé et, comme il est prouvé, relativement aussi exact que nous le donne la carte chinoise.

Les géographes ont donc tout lieu de remercier Mess^{rs}. Wegener et Himly de leur beau travail.

G. S.

Buddistische Kunst in Indien, von Professor ALBERT GRÜNWEDEL (Handbücher der Königlichen Museen zu Berlin. Museum für Völkerkunde), mit 76 Abbildungen. Berlin, W. Spemann 1893. Preis 1 Mark 25 Pfennig.

Ce petit ouvrage contient en 170 pages un coup d'oeil fort intéressant sur l'art bouddhique aux Indes qui n'est pas aussi ancien que l'on a cru jusqu'ici, aucun monument important ne remontant plus haut que le 3^e siècle avant notre ère (p. 2). Jusqu'au 13^e et 14^e siècle de notre ère on

travaillait en grand style en pierre; ensuite le bois et la terre glaise remplacent la pierre. Plus tard on coulait en métaux et, vers la fin, l'art dégénérait en une main-d'œuvre mesquine. Par rapport à l'immense étendue du pays, les monuments sont rares, la plupart ayant été détruits par le fanatisme ou par la barbarie. Ils n'ont été conservés que dans les contrées dévastées et désolées, et par conséquent oubliées.

Cette pauvreté rend la démonstration d'un développement graduel très difficile.

Dans les monuments du temps du roi Açoka, l'influence du style persan se fait surtout sentir (p. 16). Cette thèse est développée plus amplement pages 29 et 72.

Plus tard l'influence grecque commence à se faire sentir dans la sculpture bouddhique par suite de la création du grand empire Graeco-Bactrien. Elle s'est développée surtout depuis le commencement de notre ère jusqu'au 4^e siècle (p. 79).

Déjà, en 1871, le Dr. Leitner avait attiré dans le *Indian Public Opinion* du 11 Février l'attention

des savants sur ces sculptures, qu'il a nommées *Graeco-buddhistic sculptures*, et il revient sur la question dans le dernier Numéro du « *Imperial Asiatic Quarterly Review* », Janvier 1894, p. 186. Nous avons vu à *Woking* la belle collection de ces sculptures rapportées par le Dr. Leitner des Indes.

Cependant nous conseillons aux auteurs qui écrivent sur ce sujet d'aller étudier dans le Musée ducal de Brunswick la belle série de sculptures grecques depuis les temps les plus reculés jusqu'aux époques modernes. Ils y verront avec étonnement que les plus anciennes statues des Grecs sont aussi laides, malgracieuses et stylisées que celles faites par les Egyptiens et les Hindous, et que ce n'est que peu à peu que les formes deviennent plus idéalisées et naturelles. Est-ce une évolution opérée chez les Grecs mêmes et ont-ils introduit leur amélioration dans la sculpture aux Indes? ou est-ce que le contraire a eu lieu? Quelques statues grecques anciennes à Brunswick rappellent à s'y méprendre des Bouddhas hindous. A nos yeux la priorité de

l'ennoblissement dans la sculpture grecque et bouddhique est encore une question ouverte.

Il est du moins étonnant que les statues et représentations de Bouddha en Chine, au Japon, au Siam et au Thibet présentent invariablement le type indien et jamais le type grec. (Comp. les figures 56, 59, 60, 62, 64).

G. S.

Le *Yi-King* ou le livre des Changements de la dynastie des Tcheou, traduit pour la première fois du Chinois en Français, par P. L. F. PHILASTRE. (Annales du Musée Guimet, tomes VIII et XXII).

M. Philastre ayant terminé sa traduction du *Yi-king*, il est temps d'en présenter une analyse et une appréciation, car l'interprétation de ce livre fameux intéresse non-seulement les sinologues, mais tous ceux qui s'occupent des Annales de l'esprit humain, de l'Histoire de la civilisation.

On sait d'un côté en quel honneur les lettrés chinois tiennent le *Yi-king* qui contient, à les en

croire, les principes de toutes les sciences jusqu'à celle de l'électricité et, de l'autre, combien cette réputation est peu justifiée par le contenu d'un ouvrage que ses exégètes européens les plus savants, tels que Legge et Lacouperie considèrent comme un tissu de nonsens et cela non sans de justes motifs. Pour qu'on le comprenne bien, rappelons en peu de mots de quoi se compose notre livre. Il est formé de 64 chapitres dont chacun porte en tête un caractère chinois, à côté d'un signe symbolique dont, à ce qu'on prétend, il serait le nom dépourvu desens; puis il énonce une sentence générale suivie de 6 ou 7 autres alignées sans relation entre elles. S'il faut en croire l'opinion reçue aujourd'hui, ces six sentences donneraient ce qu'indiquent les diverses lignes dont se composent les caractères symboliques ou *Koua*. Ceux-ci, en effet, sont formés de six lignes droites, les unes pleines, Ex. —, les autres coupées par le milieu — —. Voici un modèle de ce genre d'interprétation. Le Ch. XVI contient l'hexagramme ou *Koua*

≡ ≡ Yu.

Ces lignes représentent:

la 1^e: une joie s'étalant; mauvais signe.

la 2^e: fermeté comme celle de la pierre.

ligne 3: quelqu'un regardant en haut avec satisfaction.

ligne 4: quelqu'un obtenant grand succès par la puissance.

ligne 5: quelqu'un affligé d'un mal chronique dont on ne meurt pas.

ligne 6: un esprit sombre attaché au plaisir. S'il se corrige complètement, sera sans regret ou suite fâcheuse.

Il n'est pas besoin de dire que les six lignes du *Koua* n'ont jamais pu représenter de pareilles choses, d'autant plus que, comme il n'y en a que deux espèces, les pleines — et les coupées — — et qu'il y a 64 fois six sentences, soit trois cent quatre vingt quatre en tout, chacun de ces deux genres de lignes devrait représenter ni plus ni plus moins que cent nonante deux idées ou tableaux différents. L'absurdité de cette exégèse, dont gémissait le Dr. Legge, est chose qui ne se discute pas.

Mais il y a un autre mode d'interprétation des figures dont le texte du *Yi-king* ne dit point le moindre mot. Les hexagrammes sont composés de deux trigrammes dont chacun représente un objet particulier, les montagnes, les eaux, le soleil, le vent, le tonnerre, les eaux célestes, le ciel et la terre, et de plus les qualités de ces objets. De la position relative de ces divers éléments dans les figures hexagrammatiques on tire des conceptions philosophiques et des pronostics en rapport avec les diverses natures de ces objets.

Le *Yi-king* lui-même n'en dit rien, comme nous l'avons remarqué, mais les commentaires modernes se répandent en explications plus abstruses, plus bizarres, plus tirées aux cheveux les unes que les autres pour déduire de la composition de ces *Koua* les conséquences les plus variées comme aussi les plus dépourvues de bon sens.

Notons encore que le texte canonique du *Yi-king* comprend, outre sa partie fondamentale, sept commentaires généraux ou partiels dont l'un, appelé *Hi-sze* ou « expli-

cation des sens », est un long exposé de principes philosophiques attribué de nos jours à *Kong-tze* lui-même; mais dont il suffit de lire quelques lignes pour constater que le grand moraliste chinois n'a jamais rien écrit ou pensé de semblable. Jamais il n'y eut en lui la moindre étoffe d'un métaphysicien, et l'on est très étonné que M. Philastre puisse croire encore à cette tradition surannée.

Le livre du savant orientaliste se compose de la traduction du texte du *Yi* et de ses appendices canoniques puis de longs extraits des commentaires de *Tcheng-tze*, de *Tchou-hi* et de quelques autres philosophes de l'école du XI^e siècle p. C. Quelle est la valeur de cet ouvrage?

Pour répondre à cette question, nous devons nous placer à deux points de vue différents. Comme œuvre de sinologisme nous n'avons que des éloges à lui donner. Son auteur connaît bien le sens des mots chinois et traduit les philosophes d'une manière généralement exacte.

Mais si nous envisageons la chose au point de vue de l'interpré-

tation du *Yi-king*, notre appréciation différera du tout au tout.

Après avoir parcouru ces deux énormes volumes, s'il en a le courage, le lecteur aura l'idée la plus inexacte, la plus fausse du livre dont l'explication en fait l'objet principal. La raison de ce fait est bien simple. Dans la traduction du texte, M. Philastre ne nous présente que des lambeaux de phrases isolés qui n'ont aucun sens précis. Les commentaires dont il nous donne une bonne version sont faits non point sur le texte du *Yi* et pour l'expliquer, mais à côté de ce texte et pour fournir à leurs auteurs l'occasion de développer leurs conceptions philosophiques, de divaguer à propos du *Yi-king*. En outre, le texte si court du *Yi* est perdu là-dedans comme quelques feuilles dans une forêt, il y disparaît presque entièrement.

Une simple réflexion suffira pour démontrer que tous ces commentaires sont en dehors de la

question. C'est qu'ils sont tous basés sur la théorie du *Yin* et du *Yang*, des deux principes «actif, spontané» et «passif, réactif». Or, à l'époque où le *Yi-king* fut composé et de longs siècles après, ce système philosophique était entièrement ignoré. En outre l'école de *Tcheng-tze* datant du XII^e siècle, a inauguré un système d'interprétation sans racine dans le passé.

On a dit que les Chinois avaient perdu le sens du *Yi-king*. Ce sont les divagations des disciples du *Sing-li* qui ont donné lieu à cette croyance. Il n'en est rien. Nous voyons par le *Lün-yü* et le *Tso-tchuen* que les Chinois le comprenaient encore très bien jusqu'au IV^e siècle avant notre ère ¹⁾. Les Appendices 6 et 7 du texte canonique ²⁾ le démontrent également pour une époque plus récente. Enfin le commentaire perpétuel dont j'ai donné de nombreux extraits à la suite de ma traduction ³⁾ nous assurent qu'au siècle dernier même

1) Voir mon étude: *Le Yi-king au Tchou-tsin et au Tso-tchuen*. Journal Asiatique, 1898. I. p. 193 ss.

2) Voir mon livre: *Le Yi-king*, texte primitif traduit et commenté. Paris, Leroux. 1888, pp. 130—136.

3) Ibid., pp. 137—149.

la vraie intelligence de ce livre s'était conservée intacte.

Les interprètes européens ont été égarés par les divagations de l'école du XII^e siècle p. C.; ils ont perdu de vue un fait bien simple qui n'aurait point autrement échappé à leur vue. C'est que chaque chapitre a un titre, que ce titre est contenu dans le mot chinois mis en tête du chapitre à côté de l'hexagramme, et que le reste de la section est un développement de l'idée ou des idées exprimées par le mot titre. C'est la constatation de ce fait qui m'a conduit au système d'interprétation que j'ai adopté, système entièrement conforme à ce que nous apprennent les anciennes Annales de la Chine et les explications sérieuses des exégètes modernes.

On se demande même comment on n'a pas aperçu plus tôt que pour donner le vrai sens du *Yi-king* il fallait tout simplement le traduire comme le premier livre venu.

Je ne prétends certainement pas qu'on ne puisse traduire certaines phrases autrement que je l'ai fait; loin delà; j'en trouve moi-même beaucoup qui sont suscepti-

bles d'interprétations différentes, vu que ce sont pour la plupart des extraits, des citations, de proverbes ou d'ouvrages didactiques. Mais cela ne change rien au système en lui-même.

M. Philastre dans sa postface critique mon interprétation, tout en avouant qu'il ne la connaît pas, mais il prévoit qu'elle ne tiendra pas compte des sens mystiques. C'est précisément ce qui en fait le mérite et amoindrit la valeur de l'œuvre du critique. Ce mysticisme est une œuvre très tardive et toute extérieure qui dénature l'original.

D'ailleurs Legge lui-même reconnaît en plusieurs endroits que certains chapitres sont le développement d'une idée, et cette idée est en réalité celle qu'exprime le mot-en-tête auquel on n'attribue qu'une valeur de son, de nom-propre. Prenons comme exemple le *Koua IX*, et traduisons selon le sens évident des mots.

比 *Pi*: union, association, harmonie.

L'accord est chose heureuse. Accord c'est assistance; le petit se conformant (au grand). Si la paix

n'en provient pas, si le grand et le petit ne s'accordent pas, il en résultera de grands maux; la vraie doctrine qui s'y rattache périra.

1. S'unir à l'homme honnête, droit est sans regret. Il est comme un vase plein (de bonnes choses); jusqu'à la fin il arrivera de nouveaux avantages.

2. L'union du cœur est chose vertueuse et heureuse.

3. L'union avec un homme méchant est un mal.

4. L'union avec l'extérieur, vertueuse, est une source de bonheur.

5. (Exemple d') Union des cœurs brillamment louable. Le roi (dans ses chasses) fait trois battues et laisse échapper le gibier sans que le peuple donne le signal (pour qu'on accoure s'en saisir). (Il s'unit à la pensée de pitié du prince).

6. Une association sans chef (pour la diriger) est chose funeste.

N'est il pas évident que le texte n'est qu'un développement de l'idée

exprimée par le titre, une collection de phrases explicatives qui s'y rapportent?

Enfin le *Hi-tze*, les commentaires de *Tchou-hi*, etc., ne se rapportent que très rarement au sens de ces sentences.

C'est faute d'avoir reconnu cela que M. Philastre a manqué totalement son but. Son livre restera néanmoins comme une collection curieuse des élucubrations philosophiques des *penseurs* chinois modernes et gardera un intérêt historique.

J'avais demandé à la direction des Annales du Musée Guimet quelques pages non point pour critiquer M. Philastre, mais uniquement pour expliquer mon système qui est celui des Lettrés chinois sérieux, et à ma grande surprise j'ai essuyé un refus réitéré. J'attendais mieux de l'esprit scientifique et de l'amour de la vérité des directeurs de ces Annales justement renommées.

C. DE HARLEZ.

NOTES AND QUERIES.

CLIMAT DE L'ÎLE SACHALIEN.

1. Le N^o. 7 du Vol. XX des «*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde*» à Berlin (1893) contient un article sur le voyage du professeur A. KRASSNOW de *Charkow* dans l'île de *Sachalien*.

Il parle en général de la température basse du climat dans les parties montagneuses de l'île. Mais les vallées des rivières, dit-il, forment le plus grand contraste avec les formations décrites ci-dessus. Plus elles sont protégées contre le vent, plus la végétation y devient riche, montrant des affinités méridionales.

Les buissons y atteignent une hauteur de trois brasses et les herbes des prairies cachent un cavalier jusqu'à la tête. On y trouve également une vigne sauvage (*Vitis Thunbergi*) tout près des formations *tundera*. On trouve même dans les parties forestières de l'île des formes de plante subtropiques comme les *Arundinaria*, les *Hydrangea* et des espèces d'*Evonymus* toujours verdoyants.

Nous rappellerons à cette occasion que le célèbre pèlerin bouddhiste *Hoeï-chin* parle également de ces vignes (voir mon *Fou-sang*, p. 123 et 134) que nous avons supposées (à bon droit, à ce qu'il paraît) comme devant croître également au Sachalien. Von Siebold avait déjà trouvé des vignes (*Vitis jezoënsis*) à Yézo. Cette vigne se nomme dans la langue des Aïnos *Boungura* ou *Poungara* (*Fou-sang*, p. 134, Note 3).

G. S.

A CHINAMAN'S OPINION ON REVEALED RELIGION.

2. A Chinese mandarin in London being asked by Dr. Leitner whether he considered the "Texts of Tàoism" important, replied: "not important, only religious"; and when further pressed to explain why, if unimportant, they had been translated, he explained: "because the missionaries must have *some religion from which to convert the Chinese*". Dr. Leitner adds to this: "The objection, therefore, of China to Christianity is not that it is a hostile faith, but that it is a faith at all in what it considers to be "the unknowable". . . . "If, therefore, the followers of Christ had mainly emphasized His moral teaching, the Chinese would have gladly placed Him alongside of Confucius and Buddha, leaving it to the masses to make a Deity of him as in the case of Buddha; but when our missionaries put forward the new system, as one of Belief rather than practice, they invited the superciliousness of the philosopher and the indignation of the officials against foreign intruders in the peaceful flow of Chinese life". (Imperial Asiatic Quarterly Review, Jan. 1894, p. 148.)

CHINESE SERVANTS IN AMERICA.

3. A dutch-american lady has published in the "Leidsch Dagblad" (a Leiden local paper) of 20 November 1893 a long article about her experience in America of Irish, Dutch, Negro and American servantgirls, which seem to be the most impudent of all servants in the world, and far surpass in insolence and exigencies the European ones. "On my passage through New-York", she says a. o., "I met a lady from California whom I told of my tribulations.

She said to me that she had always been very well served by Chinese domestics, to whom nothing appeared too much. They cooked, washed, were kind to the children, and all this for very mediocre wages. This lady went back to Germany; she praised the german servantgirls very much, but to her view the chinese were the very prime of domestics. Many an American lady, she concludes, will regret that the Chinese, who work so good and cheep as domestics, are to be driven out of America".

LES COLLECTIONS DE L'EXTRÊME ORIENT AU MUSÉE GUIMET.

4. L'exposition des voyages scientifiques dans l'Extrême Orient, qu'on inaugure aujourd'hui au musée Guimet, comprend un grand nombre de collections recueillies par MM. Aymonier, Saint-Pol-Lias, Bonvalot, Henri d'Orléans, Ujfalvy, Ernest Chantre, A. Capus, Pépin, Dumoutier, de Morgan, de Groot et Charles Varat. Plusieurs ont figuré déjà, soit à l'Exposition universelle de 1889, soit dans des musées particuliers où elles ont attiré l'attention. Nous ne nous occuperons que des collections nouvelles qui procureront au public des surprises aussi instructives qu'agréables.

Collection de M. Aymonier.

Objets provenant des ruines d'Angkor. Les murs de la salle sont décorés de bas-reliefs en plâtre reproduisant les grandes galeries du temple d'Angkor. Au centre se dresse une maquette en plâtre (réduction au $\frac{1}{10}$) représentant la porte et le pont de la ville. Le pont qui étonne par sa masse est bordé, de chaque côté, en place de garde-fous, par une enfilade de divinités bhramaniques tenant, sur leurs genoux, le serpent à sept têtes.

Le reste de la salle est occupé par des statues en pierre d'un art primitif et par des stèles dont les inscriptions ont été traduites par MM. Bergaigne et Barth. Ces statues et ces stèles ont été retrouvées par M. Aymonier dans les ruines mêmes du temple d'Angkor.

Collection de M. de Saint-Pol-Lias.

Objets rapportés du Tonkin, de l'Annam, de la Cochinchine et du Cambodge. — A signaler un autel des ancêtres avec ses dieux lares, un costume de femme tonkinoise, une chemise, un costume de deuil tout blanc, des chaufferettes, des instruments de musique décorés de la chauve-souris qui porte bonheur, des services de table, des pots et des pipes à opium, et surtout quelques belles céramiques de Cholon, des vases ornés «des deux dragons qui se disputent la pierre précieuse.»

Collection de M. De Groot.

Objets du culte populaire d'Amoy. — Au fond de la salle réservée à cette collection remarquable, se déploie une immense armoire, en bois peint, laqué et couvert de dorures, qui représente le sanctuaire d'un temple chinois. C'est, nous dit-on, la copie du sanctuaire du temple du Soleil, à Amoy. Au centre sont assis le dieu Soleil (Pó-Sing-taï-te) et son épouse, la déesse de la Mer (Má-tsó-pô). A gauche, — place d'honneur chez les Chinois, — le dieu de la terre et des richesses (Thó-ti-Kong). A droite, l'adjutant militaire des dieux (Toā-thia^{ng}-iâ).

Devant le sanctuaire sont dressés deux autels couverts de brûle-parfums, de chandeliers, de vases à fleurs, de gongs et de clochettes en cuivre, de grelots en bois avec leurs bâtons garnis d'étoffe, de blocs divinatoires et de baguettes marquées de signes cabalistiques auxquels correspondent, inscrites sur les tables du culte, toutes les époques de la destinée. Sur l'un de ces autels figurent

les sceaux du Dieu Soleil, sur l'autre le râtelier d'armes de l'armée du Ciel, dont l'état-major, composé de trente-six généraux, dorés et chamarrés, est commandé par le brave général No-Tcha.

A côté des autels, sont répartis les principaux objets qui figurent dans les processions: les bannières où sont inscrits les fragments des livres sacrés, les masses des ordonnateurs, — les deux parasols qui abritent la chaise à porteur du dieu, — et dont l'un, avec ses broderies à fil d'or, sur un fond de soie au rose délicat, est un ravissant spécimen de l'art chinois; enfin les deux chaises à porteur du dieu, l'une destinée aux petites cérémonies, l'autre réservée aux parades et aux grandes fêtes. Celle-ci est décorée de trente-sept petits mannequins dorés: les trente-sept généraux de l'armée du Soleil.

La série des objets du culte est complétée par un meuble d'un intérêt particulièrement piquant: c'est un fauteuil garni de petits paquets de pointes effilées disposées avec art sur le siège, sur les bras et dans le dos, où l'on attache les possédés; il paraît que le mauvais esprit ne résiste pas à ce traitement. Ajoutons d'ailleurs que le patient n'en souffre pas, car on prend soin de le rembourrer d'une façon suffisante pour que les pointes n'atteignent pas la peau.

Notons au passage une quantité de petits dieux divers, dieux des temples, dieux lares, des marionnettes destinées à jouer les Mystères et qui représentent des juges, des démons, des suppliciés, etc., etc.; des instruments de musique: luths, cymbales, tambours, trombones à coulisse, flûte de Pan à dix-sept tuyaux.

Arrêtons-nous un instant devant les autels domestiques — où, sous l'œil bienveillant des trois dieux du foyer, le Chinois dispose les tables à offrande et les tablettes des aïeux, — et quand nous nous serons prosternés devant les temples des trois Bouddhas et de leurs dix-huit apôtres, il ne nous manquera plus que la foi pour être initiés aux cultes des Chinois d'Amoy.

Collection coréenne de M. Charles Varat.

Cette collection est unique en Europe. Chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique, M. Charles Varat est le premier qui ait traversé la Corée du Nord-Est au Sud-Ouest. Cette priorité et des recherches minutieuses dans tous les villages où il a passé lui ont permis de constituer un musée ethnographique du plus haut intérêt qui mérite à tous les points de vue d'attirer l'attention des savants et des artistes.

Nous nous contenterons, pour diriger les recherches du public, d'indiquer ici rapidement les objets qui le composent, en regrettant de ne pouvoir en faire une description plus complète.

La collection est divisée par section :

Littérature et gravure. — Cartes autographes, cartes reproduites, planches, bois, manuscrits datant de trois à quatre cents ans, échantillons de papiers de Corée.

Agriculture. — Dessins.

Métiers. — Balances, poids, outils, etc,

Cuivres. — Plats, assiettes, pots de toutes sortes.

Cultes. — Grande vitrine consacrée au culte de Bouddha. — Trois statues avec leurs « intérieurs » : manuscrits datant de 2 à 300 ans, boîtes de cuivre, cheveux. — Deux vitrines des cultes funéraires : crânes, cheveux, passeports funéraires, stèles, costumes des funérailles; — catafalque orné de coqs, de fleurs et de fruits. Culte familial; meuble où l'on conserve les tablettes des morts; service et libations.

Costumes. — Vêtements de riches, vêtements de pauvres, d'hiver et d'été. Mannequins de femme, d'un orphelin de dix ans; vêtements et parures de la femme et de l'enfant. Jeux et masques satyriques. Parapluie de mandarin. Traineau.

Armes. — Dagues, casse-tête, armures, costumes de soldat de 1674.

Meubles. — Drapeau coréen, lits, armoires, chaises, tabourets, etc., paravents, papier, aquarelles.

Instruments de musique. — Luths, cymbales, tambours.

Royauté. — Une grande salle est réservée à la royauté. Au centre se tient le «premier ministre de Gauche», assis sur un tapis; devant lui des danseuses exécutent la danse des poignards. Au-dessus d'eux plane le Phénix, symbole de la royauté. Tout autour de la salle sont disposés des meubles précieux avec incrustations de nacre, des peintures remontant aux 15^e et 16^e siècles, un panneau à fond de soie rouge représentant le jugement bouddhiste, — des carrés d'étoffe décoratifs où sont figurés des gardiens du temple et des Bouddhas.

Un examen attentif de ces différents objets prouve que, dans leur art et dans leur industrie, les Coréens ont su résister à l'influence sans cesse menaçante des Chinois et des Japonais et se maintenir indépendants.

Telle est, dans son ensemble, l'intéressante exposition ethnographique du musée Guimet. Le public y trouvera l'occasion de s'instruire et de faire, à peu de frais, et sans grand danger, un voyage des plus agréables dans l'Extrême Orient.

Journal des Débats.

ERRATUM.

Vol. IV p. 402 au lieu de: «Livres de Tcheou de *Kih-tchoung*»
lisez: «Livres de Tcheou exhumés d'une tombe (*Kih-tchoung Tcheou
chou*)», le nom que portait le *Yih Tcheou chou* (逸周書) durant
les dynasties des *Soui* et des *Tang*, quand on prétendait que ce
livre aurait été trouvé dans la tombe des princes de *Wei*. (Comp.
Wylie, Notes on Chinese literature, p. 23).

LE TCHEOU-LI ET LE SHAN-HAI-KING. LEUR ORIGINE ET VALEUR HISTORIQUE

PAR

C. DE HARLEZ.



(Continué de la page 42.)

« Les *Tcheou*, nous disent les commentateurs chinois, avaient composé un code des fonctions, un cérémonial dont ils avaient envoyé des exemplaires aux principaux d'entre les grands vassaux. C'était *Tcheou-kong* qui avait déterminé et fixé les rites. Mais à partir de *Yeou-wang* (781 A. C.) les rites s'altérèrent, le trouble et la confusion commencèrent à y régner. Pendant 10 générations ce ne furent que luttes continuelles. Les Princes substituèrent leur convenance aux rites des anciens. Il en fut ainsi jusqu'à *Kong-tze* qui voulut restaurer les règles antiques et les remettre en vigueur. Mais les temps ne s'y prêtaient plus. Aussi le commentaire *Tchou* de l'*I-li* dit: les siècles suivants tombèrent dans la décadence et la grossièreté. La violence perfide prévalut de plus en plus. Les livres des rites disparurent peu à peu. Après la mort de *Kong-tze*, le désordre et l'oubli des règles prévalurent. Surtout après la dispersion de ses disciples immédiats, les principes de justice et d'équité furent rejetés et violés, les livres des sages furent dispersés et mis en pièces. La dynastie de *Ts'in* surtout les eut en haine et détruisit leurs textes par le feu. Mais avant elle déjà, les princes foulèrent

aux pieds les lois et firent périr les monuments écrits qui contenaient ces règles détestées.

« Je n'ai pu apprendre, dit *Meng-tze*, les détails (de l'organisation gouvernementale des *Tcheou*); les princes les haïssaient comme nuisibles pour eux. Tous ont fait périr les mémoires qui les contenaient. J'en ai appris seulement les principes généraux ». Suit une énumération des principales dignités, des portions de territoire et des revenus affectés à chaque degré, tant dans le domaine impérial, que dans les principautés vassales. Or, entre ces principes généraux, que personne ne pouvait ignorer, et les données du *Tcheou-li*, il y a des différences notables, comme on l'a vu précédemment. Il ne restait donc plus guère d'exemplaires de ces Mémoires ou des livres de la cour impériale elle-même. Il est même plus probable qu'aucun prince n'en avait conservé quoique ce soit. Or ce fut aux rituels des *Tcheou* que *Shi-hoang-ti* en voulait par dessus tout et qu'il s'efforça le plus ardemment de détruire jusqu'au souvenir; parce qu'ils constataient les droits des princes vassaux dont le despote voulait anéantir la puissance.

Lorsque la dynastie de l'usurpateur eut péri sous les coups des *Han* vengeurs des anciens souverains, les lettres respirèrent, et après quelque 25 ans de proscription, le décret de destruction fut levé. Les livres condamnés purent reparaitre.

Un musicien du nom de *Wen* prétendit avoir conservé un exemplaire du cérémonial des *Tcheou*, et vint le présenter au prince *Hiuen* de *Ho-kien*, zélé à réparer les désastres de la littérature nationale. *Hiuen* fit don de ce livre à l'empereur qui le fit déposer dans sa bibliothèque où il resta plus de cent ans ignoré, enseveli.

L'an 8 A. C. le général *Wang-mang* usurpa le trône, dont il fit tomber le dernier des *Han* occidentaux. L'empire fut alors désolé par des guerres meurtrières. Un homme de la campagne, nommé

Tou-tze-tchun, conserva seul un exemplaire du *Tcheou-kuân*. En 49 A. C. quelques savants des montagnes du midi purent lire ce texte et s'appliquèrent à l'interpréter.

Cet exemplaire revint sans doute à la Bibliothèque impériale; car vers l'an 20 *Liu-hiang*, chargé d'examiner ses trésors, commença un catalogue qui fut terminé par son fils *Liu-hin*, et dans lequel nous trouvons décrit le livre du *Tcheou-kuân* tel que nous le possédons aujourd'hui.

Liu-hin le produisit, dit *Tcheng-hiuen*, mais ce livre fut accueilli avec mépris, on le considéra comme une forgerie des Lettrés. *Liu-hin* seul tint pour *Tcheou-kong*. Cp. *Ma-Tuan-lin*, K. 180, f° 13 v°. C'est seulement sous *Ming-ti*, 58 à 76 P. C., 200 ans après la découverte, qu'on se mit à le lire.

Voilà certes de tristes conditions pour prétendre à l'authenticité.

Depuis lors ce livre fut l'objet de différents commentaires, et son enseignement s'étendit et se perpétua.

Ce sommaire historique est le résumé de tout ce que les commentateurs chinois ont écrit sur le *Tcheou-li*. Il est extrait en partie de l'Introduction que M. Biot a consacrée à prouver l'authenticité de ce livre, de *Ma-Tuan-lin*, et des Préfaces des Commentaires de *Ku-kong-yen*, *Tcheng-kong-tcheng*, du *Tcheu-li-chu-su* etc.

Quelles conclusions devons-nous en tirer?

Est-ce d'abord que, d'après les savants chinois, le *Tcheou-li* est l'œuvre de *Tcheou-kong*? Evidemment non. Car ces lettrés disent expressément: c'est *Tcheou-kong* qui a réglé les rites et constitué le gouvernement, la distinction des Supérieurs et des Inférieurs. Ses institutions forment un chapitre du *Shu-king*. Or nous avons vu ce que sont les Institutions du *Shu-king*. Le langage des historiens chinois veut simplement dire que *Tcheou-kong* établit les bases des règles gouvernementales, posa les principes qui, développés

successivement, formèrent le cérémonial des empereurs *Tchéou*. Il n'a pas une portée plus étendue.

M. Biot, il est vrai, arguait d'une observation astronomique qui se trouve au L. II du *Tcheou-li* et qui donne la date de 1100 A. C. Je ne suis pas en état de contester ce calcul; mais fut-il vrai, que prouverait-il? rien si ce n'est qu'il y a dans notre livre un passage où se trouve conservé un souvenir traditionnel, mais qui ne prouve pas plus, quant à la date du livre, que la mention d'un fait historique au milieu d'un roman.

Au témoignage si explicite de *Meng-tze*, M. Biot ne sait opposer qu'un doute. Qui sait si *Meng-tze* a tout vu, tout connu?

Mais ce qui rend surtout l'authenticité du *Tcheou-li* suspecte, c'est le fait de sa découverte tel qu'il nous est attesté. Comment ce simple musicien possédait-il un cérémonial impérial qui ne devait se trouver que près des cours souveraines? Qui peut témoigner de son *ingénuité*? Chose plus étrange! ce précieux code reste 120 ans ignoré, méprisé; puis tout à coup il reparait dans les mains d'un homme de la campagne, et le voilà reçu comme le texte authentique des réglemens impériaux du passé. Bien plus, tel qu'il revoit le jour, il est accusé d'avoir été remanié, interpolé par la main de *Liu-hin*, le satellite de l'usurpateur *Wang-mang*.

On ne sera donc point étonné qu'une bonne moitié des savants chinois, comme dit *Ma-Tuan-lin*, l'ait stigmatisé et rejeté comme apocryphe. Et quand on lit les raisons qui ont fait pencher de grands esprits, tels que le célèbre Encyclopédiste et le philosophe *Tchou-hi*, vers l'opinion contraire, on ne peut s'empêcher de s'étonner de leur faiblesse.

Ce livre, dit *Tchou-hi*, est tout au moins un document rédigé par un sage au temps où prospérait la famille des *Tchéou*. Son ensemble est régulier; on ne peut admettre qu'il ne soit l'œuvre d'un homme de haute sagesse.

Nous avons vu quelques-uns des traits de cette merveilleuse sagesse! Mais d'ailleurs, est ce que cela prouve son origine officielle? Evidemment non. *Ma-Tuan-lin* n'est pas plus fort. Il convient d'abord que la plupart ont rejeté notre cérémonial à cause du nombre exubérant de fonctions que son auteur prétend avoir existé. «Ces détails sont en effet d'une minutie fatigante», ajoute-t-il; j'ai examiné longtemps la chose et, conclut-il, je ne la trouve pas surprenante; pour chaque genre de service il doit y avoir un office». — Même des officiers impériaux pour tuer les punaises! et plus loin: «Les savants des temps actuels ont présumé que c'était un livre apocryphe composé par *Liu-hin* et que les principes d'administration qu'il renferme ne sont pas susceptibles d'application pratique. Je pense que cette opinion est inexacte».

Et comment le grand écrivain prouve-t-il cette thèse? en aucune manière; il continue par une amplification oratoire et c'est tout ¹⁾.

M. Biot s'appuie, il est vrai sur l'autorité des commentateurs, mais nous avons vu comment ces doctes personnages expliquent gravement les choses les plus impossibles, telles que la division de l'empire en carrés parfaits, le culte des cinq *Ti* au temps des anciens *Tcheou*, et le reste. Comment croire d'ailleurs des commentateurs venus si longtemps après, et qui ne pouvaient pas avoir la moindre connaissance de ce qu'ils avançaient?

Je m'arrête; si je ne me trompe, la lumière est faite maintenant. Le *Tcheou-li* n'est point une œuvre antique, remontant aux commencement de la dynastie des *Tcheou*. Il est en outre rempli de passages qui ne peuvent y avoir été introduits que sous les *Han*, ou qui sont d'une fausseté incontestable.

Mais cela veut-il dire qu'il est absolument faux, en toutes ses parties. Nous ne le pensons pas. Il ne faut pas éviter un extrême

1) J'ai cité la traduction même de M. Biot pour qu'on ne suspecte pas la mienne. Voir *Ma-Tuan-lin*, L. 180, f° 13 à la fin et 181, f° 1—14.

pour tomber dans l'autre. Bon nombre des fonctions mentionnées dans le *Tcheou-li*, et les devoirs et prérogatives qui leur sont assignés, ont réellement existé, en partie, telles que ce livre les décrit, ou peu s'en faut. Nous pouvons citer sans hésitation, le *Ta-tsai*, le *Ta-ssse*, le *Sse-tou*, le *Tsong-pa*, etc., etc. comme appartenant à cette catégorie. Le *Tcheou-li* est donc un de ces livres où la vérité se mêle au mensonge, et ce mensonge se présente sous deux formes : fausseté absolue, comme au chapitre de la division du territoire, et fausseté relative, c'est-à-dire attribution d'un fait réel à une époque, ou à une institution auxquelles il est étranger. Dans cette dernière classe rentrent par exemple, le culte des 5 *Ti* et des astres, qui ne date que des *Ts'in*, les fonctions et pratiques des sorciers, qui ne faisaient certainement pas partie du fonctionnarisme impérial.

Cette dernière circonstance nous met sur la trace de l'origine du *Tcheou-li*. Son compilateur appartenait à une époque où l'on ne savait plus que ce culte, comme ces pratiques de sorcellerie, ne pouvaient être attribués à la dynastie des *Tcheou*. C'était d'un autre côté un lettré qui avait une grande connaissance des temps antérieurs et peut-être, à son service, des documents privés qui l'ont aidé à composer son ouvrage. D'autre part, c'était un homme à système comme les *Wen-tze*, les *Han-fei-tze* et autres philosophes de cette époque, prétendant savoir tout et tout expliquer, voulant en tout et partout des formules, des dispositions complètes et comblant par des fruits d'imagination les lacunes de leur savoir. On ne peut, ajouterons-nous, supposer raisonnablement que les souverains auraient envoyé à leurs vassaux, pour les obliger à les respecter, des réglemens où se trouvent des dispositions fausses et absurdes, comme le partage du territoire que nous avons expliqué plus haut, et qui auraient attiré sur eux le ridicule; comme aussi ces moyens stupides de faire descendre les esprits, pratique toujours condamnée par le pouvoir central, et autre choses du même genre.

D'autre part, si notre *Tcheou-li* a été vraiment le mémorial des fonctions de la dynastie *Tcheou*, on comprend difficilement que *Shi-hoang-ti* se soit spécialement acharné contre lui, car il exalte tellement le pouvoir royal et met celui des grands feudataires tellement sous sa dépendance, que *Shi*, le monarque autocrate, aurait du plutôt en voir propager la connaissance.

Nous avons vu plus haut comment le cérémonial met les royaumes, leurs ministres et magistrats, comme leurs biens sous la dépendance, non pas seulement du suzerain, mais même sous celle de son premier ministre, le *Ta-tsai*. Au commencement de chaque partie, il rappelle le pouvoir discrétionnaire de l'empereur qui crée les états, en détermine toutes les parties, toutes les dignités, forme les capitales et délimite les campagnes, établit leurs magistratures et distingue les fonctions pour qu'ils soient comme l'axe du monde. Ailleurs il menace les vassaux négligents ou insoumis de châtiments sévères. Nulle part nous ne voyons qu'il leur confie des droits redoutables pour le pouvoir central. C'était au contraire favoriser les vues du despote que de rappeler leur existence dépendante. Il est donc bien difficile de croire que ce soit là le livre poursuivi avec acharnement par le destructeur des principautés.

Notre conclusion sera conséquemment, que le *Tcheou-li* est un de ces livres que l'on ne peut consulter et citer qu'avec une grande prudence et après vérification de sa véracité. Beaucoup de choses y sont vraies, mais beaucoup aussi y sont fausses et imaginaires, ou bien ont été insérées subrepticement dans un texte préexistant de manière à faire attribuer au code administratif des *Tcheou* ce qui était absolument étranger aux idées et aux règlements de ses auteurs. Il en est spécialement ainsi de tout ce qui regarde le Shamanisme, le culte des astres, des 5 *Ti* et le reste, qui est entré dans le domaine public par les *Tsin* ou les *Han*, après la chute des *Tcheou*.

On ne peut sérieusement et sincèrement invoquer ces passages comme témoignant du culte des Chinois.

Que dirait-on, du reste, d'un code administratif des tribus Franques présenté à Hugue Capet par un joueur de clarinette, déposé aux archives royales, puis perdu et retrouvé, 120 après, chez un cultivateur de province, code dont le contenu serait en contradiction fréquente avec l'histoire et le bon sens? Tel est cependant le cas de notre cérémonial *tcheou*. C'est assez dire, n'est-ce pas, qu'on ne peut user du *Tcheou-li* qu'avec grande réserve et prudence, et ne s'appuyer sur ses données que quand il est certain qu'elles ne sont contraires, ni aux textes authentiques, ni aux faits connus, ni enfin au simple sens commun.

Nous venons de signaler un certain nombre de cas où l'on doit absolument récuser son autorité. Combien n'aurions-nous pas pu en ajouter encore? On voit quelles précautions s'imposent à celui qui veut user de son témoignage.

Pour notre part, nous serions très tentés de nous ranger à l'avis des lettrés contemporains de sa découverte définitive, et de considérer le manuscrit du musicien *Wen* et de son successeur l'heureux campagnard comme un *Figmentum Litteratorum* que *Liu-hin* seul tenait en honneur comme l'œuvre de *Tcheou-kong*¹⁾.

II. LE SHAN-HAI-KING.

Le *Shan-hai-king*, ou «Canon des monts et des mers», est un petit livre de géographie assez bizarre qui a la prétention de décrire l'empire chinois, sa topographie, ses habitants, sa faune, sa flore et le reste. Son origine première est entièrement inconnue; on ne le

¹⁾ 略。爲羣儒排斥。歆獨以爲周公。

voit point cité avant le II^e siècle av. notre ère. Néanmoins certains commentateurs chinois lui attribuent une très haute antiquité, et quelques sinologues européens ont cru devoir admettre leurs affirmations comme vérité. Il en fut ainsi spécialement du savant et regretté A. Wylie qui les donne comme certaines dans ses «Notes on Chinese Literature».

Ces auteurs vont plus loin encore, et n'hésitent pas à en assigner la paternité à l'empereur *Yü*, qui régna au 23^e siècle de l'ère ancienne et organisa l'administration de son empire sur des bases géographiques, comme on le voit au *Shu-king*, P. II. L. 3. chap. *Yü-kong*.

La tradition rapporte en outre que ce grand prince fit fondre 9 vases d'airain et graver sur leurs flancs courbes la carte des 9 provinces qui divisaient la Chine sous son règne. Le *Shan-hai-king* ne serait que le texte écrit de ces inscriptions. Un sinologue en a conclu que les Chinois de ce temps étaient idolâtres et adoraient les esprits dont il est parlé dans cette ancienne géographie.

Mais cette origine du *Shan-hai-king* est entièrement inadmissible. La question ne peut même être posée que pour la première partie, traitant des monts et des fleuves; car, pour le reste, il n'y a aucun doute possible quant à sa provenance. L'avis unanime des commentateurs en assure l'origine plus récente.

En ce qui concerne la première partie, il n'est pas moins certain qu'on ne peut raisonnablement l'attribuer à l'empereur *Yü*¹⁾.

Voici les raisons qui le démontrent et qu'il semble même superflu de faire valoir.

1. *Yü*, comme l'atteste de *Shu-king*, avait partagé son empire en 9 provinces. Les 9 vases de la tradition correspondaient, un à un, à ces divisions administratives. Or le *Shan-hai-king* ne contient pas même la moindre allusion à ce mode de partage, son auteur sem-

1) Notons que le *Yü-kong* est composé de deux parties: l'une historique, l'autre fantaisiste et contredisant la première. Celle-ci même semble moins ancienne que l'empereur *Yü*.

ble en ignorer l'existence. Pour lui il n'y a que cinq sections du sol: le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest et le Centre. En outre les fameux vases de *Yü* étaient aussi au nombre de neuf; un pour chaque *tcheou*; ils ne correspondaient donc pas davantage à notre texte. D'ailleurs pour porter simplement les indications des monts et des fleuves que nous lisons dans le *King*, il aurait fallu des vases d'une taille gigantesque que *Yü* m'était certainement pas en état de faire couler.

2. Entre le système du «Livre des Monts» et celui du *Yü-kong*, il n'y a pas le moindre trait de ressemblance. *Yü* commence sa description par le N.E. et continue par l'Est, le Sud et le centre pour terminer à l'Ouest.

Le *Shan-hai-king* part du Sud pour aller de là à l'Ouest, puis au Nord, et à l'Est pour finir au Centre.

3. Les montagnes que les deux livres énumèrent ne sont pas du tout les mêmes. Nous examinerons spécialement celles des trois premières circonscriptions pour ne pas nous étendre au delà des justes bornes. Voici quels sont les résultats de cette comparaison.

Les Montagnes du Nord, de l'Est et du Sud sont au nombre de 173 d'après le *Shan-hai-king*; il y en a 40 au Sud, 87 au Nord et 46 à l'Est.

Des quarante premières il n'y en a pas une seule qui se retrouve soit dans la carte de *Yü*, soit même dans le *Shu-king* entier.

Des cent trente trois autres, il y en a jusqu'à quatre, deux au Nord et deux à l'Est, qui portent des noms figurant au *Shu-king*. Mais il est bien peu probable que ces noms s'appliquent aux mêmes points géographiques.

Ainsi le *Kie-shi* (Mont 84° du Nord) se trouve, d'après le *Shu*, au bord de la mer à l'embouchure du *Ho* (Voir III, 1; p. I. II), tandis que le *Shan-hai-king* en fait sortir la rivière *Shing* qui coule vers l'est pour se jeter dans le même fleuve; le second *Kie-shi* doit donc être beaucoup plus à l'est que le premier.

Le *Wang-wo* figure à la fois comme 40^e montagne du Nord et comme localité parcourue par *Yü*. Mais cette dernière se trouvait au *Ho-nan* et les monts du nord de notre livre s'élevaient certainement toutes au delà du fleuve jaune.

Parmi les montagnes de l'Est il en est deux portant le nom, l'une de *Tai-yo*, l'autre de *Tai* (*Tai-shan*). Ces identités partielles ne permettent pas d'identifier les hauteurs qui portaient ces appellations analogues. On doit s'en abstenir bien plus encore quand on remarque que les lieux assignés à ces montagnes ne sont pas les mêmes. Ainsi le *Tai-shan* doit être au S.E. et le *Tai-yo* très proche du *Ho*.

4. Ce que nous disons des montagnes s'applique également aux rivières. Le *Shan-hai-king* en énumère au moins une centaine dans les régions du Sud et du Nord; or de ce grand nombre il n'en est pas deux dont le nom se retrouve au *Shu-king*.

5. Le livre des Monts cite en premier lieu une montagne qui s'élève auprès du *Kokonor* (*Si-hai* 西海). Il est bien peu probable que les connaissances géographiques des Chinois en l'an 2200 s'étendissent jusque là.

Il en est de même de la mer de *Pou-hai* en Mandchourie citée comme baignant la trentième montagne. L'empire de *Yü* ne s'étendait pas sans doute jusqu'à ces deux extrémités. Ce n'est d'ailleurs qu'à une époque tardive que les domaines impériaux ont pu comprendre tous les pays décrits par notre géographie.

6. La comparaison de ce livre avec le chapitre géographique du *Shu* démontre que ces deux documents ne peuvent provenir d'une même source. Le *Yü-kong*, ce chapitre du *Shu-king* dont on veut faire le principe du *Shan-hai-king*, est une oeuvre entièrement sérieuse, ne parlant que de choses réelles et naturelles, qu'il s'agisse des hommes, des animaux ou des produits du sol. Le *Shan-hai-king*, au contraire, est presque tout de pure fantaisie; ce n'y sont qu'êtres bizarres, monstrueux, contre nature. Tantôt ce sont des canards à trois

pattes et tête d'homme, qui disent leurs noms, (I, 29); tantôt des truites à poils de porc, des hiboux à figure d'hommes, des hommes à soie de porc qui dorment tout d'hiver; des chèvres à neuf queues avec les yeux sur le dos, etc., etc. Les divinités dont il y est question sont représentées sous des figures analogues.

Personne, sans doute, ne fera l'injure au sage *Yü* de le croire l'auteur de ces insanités. Je dois faire remarquer en outre que des conceptions de ce genre qui fourmillent dans notre géographie ne se trouvent dans aucun livre chinois certainement ancien. La poésie populaire même n'en laisse point soupçonner la conception; il faut arriver aux *Tao-she* pour en découvrir des traces.

7. Ce n'est pas seulement avec le *Yü-kong* que le *Shan-hai-king* est en complet désaccord; il ne l'est pas moins avec le dictionnaire *El-ya* qui date des derniers temps des *Tchéou* et devrait tout au moins confirmer ces renseignements. Or il n'est pas un seul mot au chapitre de la terre et des collines de ce précieux vocabulaire qui cadre avec les données de notre fantaisiste géographe.

Quant aux montagnes, l'opposition n'est pas seulement négative; le dernier paragraphe du chapitre qui les concerne énumère les 5 monts sacrés, et de ce petit groupe il y en quatre qui ne se trouvent pas chez notre auteur, à savoir: le *Hoa-shan*, le *Heng-shan*, le *Hang-shan* et le *Song-shan*. Bien plus, le cinquième, le *Tai-shan* lui-même, ne correspond pas quant à l'emplacement avec son homonyme du *Shan-hai-king*.

8. Les montagnes décrites dans ce dernier livre ont si peu d'existence réelle que les commentateurs les plus anciens ne sont parvenus à en identifier presque aucune. Des quarante du nord, par exemple, il n'y en a que quatre ou cinq qui aient été retrouvées dans les cartes historiques.

Cependant les lettrés chinois n'ont pas épargné leurs peines pour arriver à un meilleur résultat.

Ils ont étudié les positions de chacune d'elle de très près. Ainsi par exemple, ils ont constaté que le *Yü-shan* (la 14^e) a le même nom que le *Yü-shan* du *Tso-khi-hien*, mais que la position n'est pas la même; que le mont *Tcheng* porte un nom très rapproché de celui de *Tchang*, mais que les distances indiquées ne sont pas applicables à celui-ci. Ils font même des tours de force pour arriver à un si petit nombre de constatations. Ainsi ils retrouvent le *K'i* sur la carte en changeant le caractère *Khi* 箕 avec *Ki* 基. Aussi les préfaces de l'édition des vingt-deux *Tze* ont-ils pu dire que «les montagnes du livre du Nord sont presque toutes en dehors des frontières de l'empire, que la plupart de celles de l'Est ne sont pas identifiables et qu'un bon nombre de celles du Sud étaient encore au pays des barbares à l'époque des *Han*».

Or le *Shan-hai-king* suppose tout le contraire.

On ne s'étonnera donc pas de ce qu'en dit la préface du *Shan-hai-king Kuang-tchu*, publié sous *K'ang-hi*, laquelle porte ces paroles:

«Le *Shan-hai-king* parut pour la première fois dans les Mémoires des *Han* (*Shan-hai-king tchu kièn Han tchi*) ¹⁾. *Liu-yiu* l'a révisé et divisé en 18 *pien*. C'est ce que *Pe-yi*, le ministre de *Yü*, avait commencé, préparé, et qui fut, par après, développé et publié (*Khi heu yeu piao tchi*). Ce fut le livre authentique des *Ts'in* jusqu'à *Kuo-po* de *Tsin*, qui en fit une édition en 23 *pien*. Notre livre date donc évidemment de l'époque des *Han*».

C'est, en effet, à cette époque de rénovation littéraire et de fabrication audacieuse qu'un livre semblable a pu voir le jour. Car il serait impossible de trouver une époque quelconque à laquelle on put attribuer ce fatras sans pareil. Dire qu'on ne peut reconnaître ces montagnes parce que tous les noms ont été changés, c'est un expédient héroïque auquel on ne contredit point parce qu'il ne peut

¹⁾ 山海經初見漢志.

être soutenu sérieusement. Il faudrait au moins établir cette supposition sur un solide fondement; c'est ce qu'on n'a point encore fait aujourd'hui. D'ailleurs, comme toutes les distances de montagne à montagne sont indiquées sans aucune exception, on devrait tout au moins, en appliquant ces mesures au terrain, retrouver un certain nombre de ces points si bien déterminés de cette manière. On ne l'a point fait.

Si l'authenticité du *Shan-hai-king* est des plus suspectes au point de vue géographique, en ce qui concerne sa Mythologie aucun doute n'est possible. Outre les animaux et hommes à formes impossibles dont on a vu plus haut des exemples, nous y voyons défilér des esprits comme des oiseaux à tête d'homme par exemple; des dragons à tête d'oiseau, des griffons à tête d'homme etc., etc., tous prétendument honorés d'un culte dont notre livre indique les rites soi-disant officiels. Or il serait absolument impossible de trouver nulle part dans aucun livre, dans aucun monument de la Chine quelque chose qui ressemble de près ou de loin à des conceptions de ce genre. C'est purement et simplement inventé. Et si les peuples barbares avaient des idoles de ce genre, on ne peut en trouver nulle part la moindre trace. Toutes les hypothèses peuvent se faire, mais quand elles n'ont aucun fondement, elles se nient aussi gratuitement qu'elles ont été posées.

On ne s'étonnera donc point quand nous dirons que les commentateurs chinois protestent contre l'introduction de ce merveilleux stupide qui provient, disent-ils, de l'inintelligence des exégètes ignorants de la valeur des termes. Ainsi s'expriment les éditeurs de *K'ang-hi*.

Sous les *Tsin* déjà, comme l'atteste le commentateur *Kuo-yo*, bon nombre de lettrés rejetaient le *Shan-hai-king*, à cause de ses folies mythologiques; et *Pi-yuen*, savant distingué des siècles passés, doutait que ce livre fut, à l'origine, maculé de ces taches.

A cet égard le témoignage de *Sze-ma Tsien* est des plus explicites: «l'énumération des monts et fleuves remarquables, c'est ce que le *Shu-king* fait à peu près. C'est là le mémoire originaire de *Yü*. Quant à ce que le *Shan-hai-king* dit d'extraordinaire, de merveilleux, je ne voudrais pas en parler. Ce ne sont point *Yü* et *Yi* qui ont écrit cela. On ne peut douter qu'on doive le regarder comme un ancien ouvrage des premiers *Ts'in* (i wei Sien Ts'in ku shu wu : 以爲先秦古書勿疑). On ne peut en désigner l'auteur».

En réalité les Chinois ne savent citer personne qui ait concouru à sa composition antérieurement à *Liu-hiang*, qui vivait à la fin du dernier siècle de l'ère ancienne.

Du reste les lettrés chinois eux-mêmes ne nous laissent aucun doute sur l'origine récente du *Shan-hai-king*.

Voici ce que dit expressément la préface du *Er-shi-er-tze*.

Le *Shan-hai-king* prit naissance (𠂔) par *Yü* et *Yi*; il se développa par les *Tcheou* et les *Ts'in*. Sa doctrine se répandit par les *Han* et fut éclaircie (*ming*) par les *Tsin*. Celui qui en eut la science est *Li-tao-yuen* des *Wei* du Nord (V—VI S. P.C.).

Ce que *Yü* et *Yi* opérèrent, fut de déterminer les monts et les fleuves célèbres, de fixer leurs situations respectives, de donner des limites aux cours des eaux et à leur étendue, de spécifier les végétaux et les animaux qui appartiennent à chacun d'eux. Tout ce qu'ils ont fait se voit dans le *Yü-kong* du *Shu-king*.

On ne peut dire plus clairement que *Yü* n'a pas fait autre chose, qu'il a commencé en principe une géographie des terres chinoises, que cette œuvre a été développée sous les *Tcheou* et les *Ts'in*, mais que c'est seulement au temps de la dynastie *Han* (II^e siècle A. C. et ss.) qu'elle a formé un corps de doctrine; encore ne s'en est-on occupé que sous les *Tsin* (265—420 P. C.) et le premier qui en eut connaissance complète fut un lettré du VI^e siècle de notre ère.

Il n'est pas besoin de faire remarquer que ce développement sous les *Tcheou* est une supposition gratuite que rien ne justifie, et qu'en définitive le *Shan-hai-king* apparut au plus tôt sous les *Tsin*, au III^e siècle de notre ère.

C'est ce qu'assure du reste la préface du *Shan-hai-king kuang tchu* en ces termes: Ce livre a paru pour la première fois dans les Mémoires des *Han* (*tchū kién Han tchi* 初見漢志). *Liu Yü* l'a révisé et arrêté en 18 *pien*. C'est ce que *Pe-yi* avait préparé et qui fut après lui développé et publié: *Khi heu yeu piao tchi* (是伯益所撰. 其後尤表指). Ce fut le livre des premiers *Ts'in* jusqu'à *Kuo-po* de *Tsin*, qui en fit une édition de 23 *pien*. *Tchang-hoei Yao* de *Liang* en a fait les tableaux, etc., etc.

En présence des faits que nous venons d'exposer et des témoignages qu'on vient de lire, il ne nous reste donc qu'à conclure en ces mots: Le *Shan-hai-king* que nous possédons date de l'époque des *Han*, ou tout au plus des *Ts'in*, et de son existence antérieure on ne peut dire quoique ce soit. En tout cas c'est à cette époque qu'il a reçu la rédaction actuelle et que les esprits à formes bizarres y ont été introduits.

Au point de vue scientifique ce livre n'a point de valeur; impossible d'y retrouver une géographie réelle. Et si l'on veut savoir quels ont pu en être les auteurs, on n'a qu'à se rappeler le rôle joué par les *Fang-shi*, introducteurs de divinités de toutes sortes, que nous peint *Sze-ma Tsién* dans son *Fong-shan-shu*. La question est du reste résolue par les préfaciers du *Kuang-tchu* qui affirment ceci carrément: «Le *Shan-hai-king* appartient aux géomanciens, c'est leur texte propre».

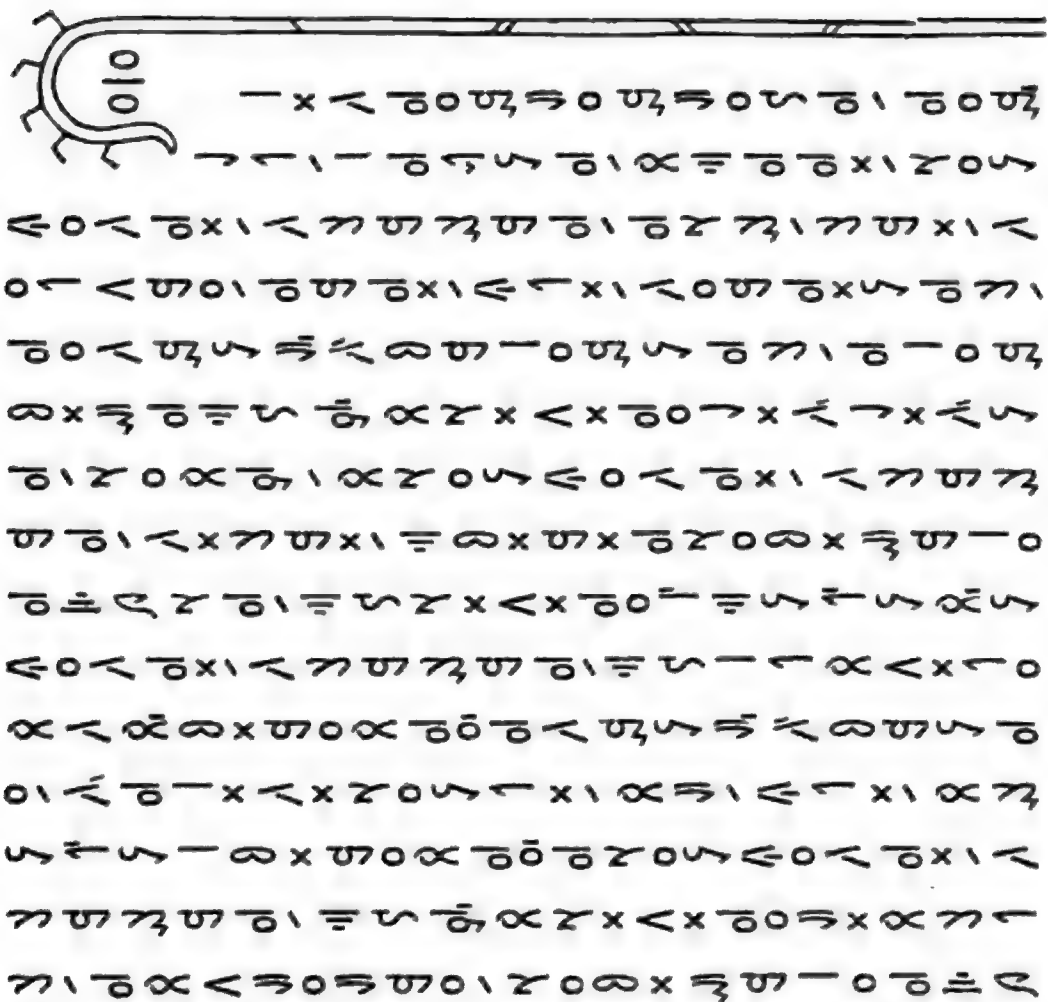
Ceci tranche la question; il serait difficile d'y voir autre chose.

en usage chez les Bataks

PAR

C. M. PLEYTE W^{ZN}.

Conservateur du Musée Ethnographique de la Soc. Royale
de Zoölogie "NATURA ARTIS MAGISTRA", à Amsterdam.



Instruction pour le touri-tourijan ¹⁾ du bâton magique
SI ADJI DONDA HATA HOUTAN ²⁾
dont la tête touche le ciel et les pieds sont sur la terre.

PAR

C. M. PLEYTE, Wzn.

Datou ³⁾ *Arang débata* avait sept fils et sept filles, qui croissaient comme des comcombres, surtout *Si adji donda hata houtan* et sa soeur *Si borou tapi nouwasan*. Un jour le père dit à *Si adji donda hata houtan*: «Mon garçon, tu devrais acheter une femme» ⁴⁾. Mais *Si adji donda hata houtan* répondit: «Mon père, je n'en ai pas la moindre envie? Alors *datou Arang débata* rendit visite à *Si borou tapi nouwasan*, et lui demanda si elle voulait se marier avec *datou Omboun detalusan*, qui était venu la voir pour se marier avec elle». Elle répliqua: «mon père je ne le fais pas; *Si adji donda hata houtan* doit donner l'exemple». Alors le père s'adressa à *datou Si pitou timpous* et lui dit: «Eh bien, toi, marie toi». Mais celui-ci aussi répondit: «Mon père, mon frère aîné doit le faire le premier». «Eh bien! prends femme toi *datou Reroung porminahan*», reprit *Arang débata*. «Mais mon père», répondit le fils, «souviens-toi donc de l'adage qui dit qu'il en est des hommes sur la terre comme du *tagouk* ⁵⁾; il faut que le *tagouk* soit plein avant que ce soit le tour de l'*anggil* ⁶⁾. De même un cadet ne doit pas acheter de femme avant que son aîné en ait une». «Allons! *datou Pormanouk holing*, va toi acheter une femme», dit alors

1) Touri-tourijan, récit que se chante.

2) Prince bâton redouté.

3) Datou = prêtre.

4) Se marier.

5) Tonnelet en bambou, destiné au vin de palmier.

6) Tonnelet supplémentaire, auquel on n'a recours que lorsque le *tagouk* est plein.

Arang débata; mais son fils répondit: «Comment est il possible, mon père, de me demander une chose pareille, tandis que mes frères aînés ne sont pas encore mariés?». Le père donc reprit: «Fais-le alors toi *datou Pangpang diaboungan!*» mais le fils lui dit: «Non, mon père, je ne le ferai pas avant que mes aînés n'y soient allés». «Eh bien! *datou Polloun ni bégou*, ne veux tu pas aller acheter une femme?» «Je n'y songe pas, mon père, j'attends mes cinq frères». «Toi donc au moins vas-y! *Si adjî pakkabahaba*», dit *Arang débata* en désespoir de cause. «Mon père, s'écria le jeune homme, quelle injustice est la tienne. J'irai porter plainte à mon tuteur *datou Sorsor di bale*, *datou indang si seang* et je me rends sur le champ à son village dans la contrée de *Loumban tou djambour ni tano tou pantil*». Il partit donc pour aller trouver son oncle.

Puis *Si adjî donda hata houtan* reprit la parole et dit: «Qu'allons-nous faire, mon cadet *Si pitou timpous?*» Celui-ci répliqua: «Mais, *Si adjî donda hata houtan*, comment le saurais je? Toi-même, tellement plus âgé que moi, es embarrassé». «Eh bien donc! reprit *Si adjî donda hata houtan*, allons apprêter un champ». «Oui, dit à son tour *Si borou sopak panalouwan*, c'est ce qu'il nous faut faire; allons travailler la terre du *Sombaon* ¹⁾ *Timbang barani*, *si timbang na djagar*, *si-pudji na denggan*, *si sinsal na roa*. C'est ce que l'on décida, après quoi tous rentrèrent chez eux. Quand ils furent revenus à la maison, *Arang débata* demanda: «Eh bien! *Si adjî donda hata houtan*, que pensez-vous faire maintenant, toi, tes frères et tes soeurs?» «Voilà, père, nous allons retourner le champ du *Sombaon Timbang barani*». «Très bien, mes enfants; mais ayez grand soin de ne rien dire d'inconvenant, car c'est un *Sombaon* très irritable».

Le lendemain ils se préparèrent et prirent avec eux des haches et des couteaux. Quand ils furent arrivés au champ *Si borou*

1) *Sombaon* = celui à qui honneur est dû = un esprit.

sopak panalouwan voulut se reposer un moment, mais quand elle s'assit, sa jaquette s'ouvrit et découvrit ses seins. «Ma soeur, s'écria *Si adji donda hata houtan*, ferme donc ta jaquette». «Allons mon frère, dit-elle, fais-le». «Que demandes-tu là, ma soeur, à quoi penses-tu?» «Ah! *Si adji donda hata houtan*, voudrais-tu exaucer le voeu de mon coeur? Je désire bien fort avoir un enfant, mais je n'ai point de mari. C'est pourquoi, *Si adji donda hata houtan*, embrasse moi». Il jeta ses bras autour d'elle et ils restèrent eulacés l'un sur l'autre.

Sur ces entrefaites survint *Si pitou timpous*, qui voyant *Si adji donda hata houtan* tenir sa soeur dans ses bras, l'embrassa aussi et se joignit à eux. Après cela *Si borou tapi nouwasan* accourut à son tour et elle aussi se mêla avec eux et de même firent les uns après les autres *datou* (*Si*) *Rerung porminahan*, *datou pormanouk holing* ¹⁾ et *datou Pangpang diabungan*. En cet instant accourut le serpent *Dari manorous*; il s'attacha premièrement par sa morsure à *Si adji donda hata houtan*, puis ensuite aux autres. Enfin se montra aussi le serpent *Houpar mangalélé*, qui les enlaça tous, de sorte qu'êtres humains et serpents étaient étroitement liés ensemble. C'est ainsi qu'ils moururent, tous tués en même temps et de la même manière par le *Sombaon Timbang barani*. C'est ainsi qu'a été formé le puissant bâton magique †).

En attendant le soir était tombé et *Arang débata* se dit à lui même: «Où s'attardent donc *Si borou sopak panalouwan* et *Si pitou timpous*? où *Si adji donda hata houtan* est-il donc allé?» «Allons, j'irai trouver le *Sombaon*».

Quand il fut arrivé au champ, il ne vit personne et pensa: «Peut-être se sont-ils endormis. Il faut que je les appelle». Et il cria: «Holà, mon garçon, *Si adji donda hata houtan*, où êtes-vous?» Et on lui répondit: «Nous sommes ici, mon père». «Venez donc,

1) ,*Datou Polloun ni bégu*'.

et nous retournerons ensemble à la maison». «Père, nous ne pouvons pas retourner à la maison». «Hélas! *Si adji donda hata houtan*, s'il en est ainsi; dis moi au moins où vous êtes». «Ah! mon père, retourne plutôt à la maison; quand même tu le saurais, nous ne pourrions pas t'accompagner». *Arang débata* s'en retourna, et il tomba d'abord une larme, puis une seconde, puis elles tombèrent comme les fruits *bomban* et enfin comme les gouttes qui jaillissent de la pierre au bord de la rivière. Revenu chez lui, *Arang débata* se jeta à terre et de douleur se tordit nuit et jour sur le sol.

Après cela il s'écoula des mois et il s'écoula des années. *Ranggapuri matoutoung* ¹⁾ apparut, et il régna une grande sécheresse pendant longtemps.

Observations.

1. Lire: *songon tagouk ni pola do halak di hadjolmaon aon sali djolo tagouk do i sijan asa tou anggil na djolma na mangolou aon etc.*

2. Ce *touri-tourijan* est écrit sur un morceau de bambou, avec quatre noeuds, long de 2,09 M. Ce bambou a été offert au Musée ethnographique de la Société royale de Zoologie «*Natura Artis Magistra*» par M. le docteur H. N. van der Tuuk, qui se trouve actuellement à Bouleleng, île de Bali.

†) Le bâton magique est un bâton en bois, long d'environ deux mètres, orné de figurines amoncelées, représentant des êtres humains et des serpents. La tradition y voit toute une famille métamorphosée en bâton en châtiment d'un inceste. Les Bataks commandent à la pluie au moyen de ce bâton, et l'emploient en outre dans de nombreuses pratiques magiques.

1) Esprit qui cause la sécheresse.

MÉLANGES.

The Chinese Bean-curd and Soy and the Soya-bread of Mr. Lecerf.

Of late these Chinese preparations have again attracted the notice of Europeans. The *Temps* in France published last november a note upon the subject after an article in the *Avenir de Diego-Suarez* of 2 March 1893, and Dr. Vorderman, of the civil medical service in Java and Madura, whose name is not unknown to our readers (See *T'oung-pao*, I, 173, 297, 349), has lately published a notice upon the same subject in his "Analecta op Bromatologisch Gebied" ¹⁾. We will add to these notices what is written about the subject by the Chinese themselves.

I.

Tao-fu 豆腐 Bean-curd.

According to the "Collected Omissions of *Sieh-choh*" nothing had been ever heard of the confection of bean-curd before or after the period of the three dynasties of antiquity (B. C. 2205—250), and

1) Geneeskundig Tijdschrift van Nederl. Indië (Medical Journal of Netherl. India), Vol. XXXIII, fasc. 3.

it was only mentioned for the first time in the work of *Liu-ngan*, king of Hoai-nan of the Han (second century before our era) ¹⁾.

The *Tao-fu* or Bean-curd was also called "Leguminous milk", and was prepared by boiling curds or milk from beans ²⁾.

It is further related that when *Shi-tsih* was governor of *Ts'ing-yang* (Lat. 30° 45', Long. 115° 26') he, in order to purify himself and to rouse the population, did not permit himself the use of meat, but bought every day in the market several pieces of bean-curd, so that the townpeople called these curds "The little slaughtered sheep" ³⁾.

The bean of which this curd is prepared is known in science by the name of *Soja hispida*, and has been imported in the form of a meat-sauce from Japan to Europe under its Japanese name of *Shō-yu*, the corrupted Japanese pronunciation of the Chinese characters 醬油 *tsiang yu* or "relish-oil" which this sauce bears in some parts of China, and which has been further corrupted by the Dutch into *Soja*, by which name (also written *soya* and *soy*) it became known all over Europe.

We will return to this by and by.

According to Dr. Vorderman (l. c. p. 354) the soy-beans are distinguished in light-colored (cream-color, straw-yellow, light ochre-yellow and amber-yellow), brown and black. The first two sorts are roundish, the last either roundish or oblong, as they come from the one or the other variety of the plant. Accordingly, the

1) 荳腐之術三代前後未聞。此物至漢淮南王安始傳其術于世。 *Vide* 漸綽拾遺, *apud* Enc. 格致鐘原, Cap. 24. Cf. Mayers, Chinese Readers Manual, N°. 412.

2) 菽乳荳腐也。煮荳爲乳。 *Vide* 庶物異名疏。

3) 時戢爲青陽丞、潔己勤民、肉味不給。日市荳腐數箇。邑人呼荳腐爲小宰羊。 *Ibid.*, l. c.

plant with roundish seeds is called *Soja hispida*, *tumida* and that with oblong seeds *Soja hispida*, *platycarpa*, amounting, with the differences in color, to four varieties:

1. *Soja hispida*, *tumida* β *pallida*.
2. " " " β *atrospuma*.
3. " " " β *castanea*.
4. " " , *platycarpa* β *melanosperma*.

N°. 2 and 4 are black and serve especially for the fabrication of Soy or Ketchup, whilst N°. 1 (pale-yellow) and N°. 3 (brown) are used for other culinary purposes.

Since the Vienna exhibition of 1873, when several samples of Chinese, Japanese and Indian soybeans were exhibited, their great nutritive proprieties and richness of azote and fat have been shown by chemical analysis, and the culture of this plant has been largely introduced into Europe, especially in Hungary. According to König's Analysis, in his work "Die menschlichen Nahrungs und Genussmittel, 2^d Ed. Vol. II, p. 372", the following percentage has been obtained.

Name.	Water %	Azotic substances %	Fat %	Azotic free extractive substances %	Woody Fibres %	Ashes %	Desiccated substance	
							Azote %	Fat %
Yellow round Soybeans from China.....	7.96	31.26	16.21	34.59	4.57	5.23	5.43	17.61
Brown round Soybeans from China.....	7.46	33.26	17.45	31.78	5.31	4.02	5.75	13.85
Black round Soybeans	9.90	31.20	18.10	31.80	4.20	4.80	5.54	20.09
Black oblong Soybeans	12.88	35.00	13.60	29.92	4.40	4.20	6.43	15.61

Dr. Vorderman says that he has not been able to detect amyllum in the Soybeans of Java, China and Annam in applying the reaction of jodium upon the section of the bean. The texture

of the cotyledons consists principally of oblong, radiating parenchyme-cells, about five times longer than broad.

II.

Tao-kan 荳乾 Preserved Bean-curd.

The Chinese make of the Soy-beans two preparations, one called in Java *Tao-hu* (荳腐) and the other *Tao-koā* (荳乾). They both consist of leguminous cheese, obtained from the light-brown beans, principally those obtained from Annam. But at present many Chinese in Batavia prefer the so much cheaper *kadelé putih* grown in the *Preanger* and the *Ommelanden* (circumjacent territory of Batavia).

These lightcolored beans are macerated during five hours in rainwater, when they swell up to about twice or thrice their original size. After having been cleansed from accidental dirt or admixtures, they are ground in a stone handmill, very much resembling that in which Europeans ground colors. One Chinese turns the mill, whilst the other throws the macerated beans, still in their husk, with a little water into the mill, so that the stuff runs as a white, thin mass, by a small gutter, into a tub prepared for its reception. This mass is then heated upon the fire in a large iron open cauldron, until it reaches the boiling-point. The froth is skimmed, and the fluid strained, after boiling, through a cotton cloth, in which a white, doughy residu remains, having a peculiar oily smell, and which serves as food for ducks and fowl.

The filtrated fluid, which has a milkwhite color, is mixed, whilst it is being cooled, with a certain proportion of common Madura-salt or with a little calcined gypsum.

This gypsum is imported from China in the form of large lumps of radiated gypsum. As it is specially used for preparing the leguminous cheese of the soybeans, it is called by traders in Batavia by the Malay-Chinese hybrid word *Batu-tao* i. e. "bean-stone".

The salt (or, as in China, the chloride of magnesium) and gypsum change the juice, by precipitation of the legumine, into a white, gelatineous mass, which, when sufficiently cooled, obtains a certain consistency, allowing it to be cut into flat square pieces. This can, however, not be done for after two hours after the precipitation. These squares are then laid upon plantain-leaves protected by a white cotton cloth against dust, and hawked about in the streets.

They have an unpleasant raw bean-flavor, but when mixed with other victuals, this taste is lost. It is used as well in the preparation of Chinese victuals, as in that of the so-called Indian rice-dish.

In order to preserve the *tao-fu* for continuous use, it is made to *tao-koq* (or dried beans) by the following method.

The *tao-fu*, cut into flat squares, is plunged into a decoctum of *Curcuma longa*, which colours it intense yellow. These yellow cakes are then wrapped up in white square pieces of cotton, laid between boards and exposed to a certain pressure. Generally they are at the same time stamped with Chinese characters.

By this pressure a good deal of water is lost, but the cakes can be preserved much longer.

Dr. Vorderman says that both *tao-fu* and *tao-koq* can be successfully used in the nourishment of feeble children, which refuse to take eggs.

Taō-koq is also imported from China, but these cakes are much larger than those prepared in Java, and are always stamped with Chinese characters.

III.

Tao-yu 荳油 Soy-oil.

But the Soy-bean does not only serve for the preparation of beancurd, but also for the renowned condiment and sauce known as *Soya*, not only in the far east, but also over all Europe and America. It is known by the name of *Shi* (豉) which is explained in the *Yih-ya* as being a homonyme of the word *Shi* (嗜) "taste" and was so called by the people of *Thsi* because it is a combination of the five tastes ¹).

In the dictionary *Shwo-wen* (about A. D. 100) the condiment is described as "Salt-mixed dark pulse". Bretschneider (*Botanicon Sinicum*, II, 165, Shanghai 1892) says he cannot understand what the character 幽 (dark) is intended to mean.

If he had looked up for the word in our Dutch-Chinese dictionary published in 1884, i. v. *Soja*, he would have found its explication given according to the *Tan-yuen-luh*, written by *Yang-shin*, one of the most prominent scholars of the Ming-dynasty (Wylie, Notes, p. 130), who says: "*Shi* is properly a bean; it is mixed with salt and *darkly* shut up into jars and pots, wherein it is fermented; this is why it is called "dark pulse" ²). In fact this is the way the *Soya* is made. The beans are first boiled soft, mixed with an equal quantity of wheat or barley, and left to ferment; a portion of salt, and three times as much water as beans,

¹) 豉嗜也。五味調和須之而成。乃可甘嗜也。故齊人謂豉聲如嗜也。 *Vide* 逸雅, *apud* Encyclopedia 格致鏡原, Chap. 23.

²) 說文解豉字云。配鹽幽菽也。蓋豉本豆也。以鹽配之幽閉于甕盎中所成。故曰幽菽。 *Vide* 丹鉛錄, *Ibid.* Chap. 23.

are afterwards put in, and the whole compound left for two or three months, when the liquid is pressed and strained ¹⁾).

As we have said above, the mass is fermented in large stone covered jars, and any-one who has visited Canton will have, if not seen, at least smelled the disagreeable stench emanating from the large jars with fermenting Soy in the Soymakers-lane.

The Chinese say that the character *Shi* (豉) does not occur in the nine classics, but that in the commentary of the "Great bitter, the salt and the sour of the Nine discussions of Sung-yuh", the "Great bitter" is explained as being the *Shi* or Soy; and that in the Chapter on Aliments in the Annals is spoken of a thousand measures of salted soybeans (*shi*); whilst, according to the History of Aliments of the former Han-dynasty, soy was sold in (the capital) Chang-ngan by a certain *Fan Shau-ung*, who was on that account called the Soy-*Fan* ²⁾).

In the Elegies of Thsoo (Wylie, Notes, 181), 4th Century B. C., is equally spoken of the Great bitter, the salt, the sour, the pungent and the sweet, where, according to the commentary, the great bitter is the Soy, the pungent are Pepper and Ginger and the sweet Sugar and Honey; and that it means that the juice of the Soybean was mixed with Pepper and Ginger, and that the salt and sour was mixed with Sugar and Honey, so that the pungent and sweet flavor was produced ³⁾).

1) Comp. J. J. Hoffmann, Bereiding van de Japansche Soya. Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië, V, 192.

2) 九經中無豉字。至宋玉九辨大苦醎酸注。大苦豉也。又史記貨殖傳。鹽豉千荅。前漢食貨志、長安、樊少翁、賣豉、號豉樊是也。Vide 學齋佔畢。

3) 大苦醎酸辛甘行些[註]大苦豉也。辛謂椒薑也。甘謂飴蜜也。言取豉汁調和以椒薑、

In the book "Antiquities of Wu-lin" (Wylie, Notes, p. 45), written during the southern Sung-dynasty (13th century), we find mentioned among the victuals in the market: birdsnests(?), gingered soy (*shi*) and honied and gingered soybeans ¹⁾.

This is the native soy; but the *Poh-wuh chi* (Wylie, Notes, p. 153), published in the latter part of the 3^d century, says that Soy is also prepared in foreign countries. The beans are steeped in bitter wine and afterwards dried very hard; they are then boiled in sesam-oil and again dried, which process is thrice repeated. Afterwards the mass is mixed with a proportional quantity of powdered pepper. This species of Soy is called in China *Khang-pih* (Man-strengthening) because it pushes down the humours and composes them ²⁾.

Bretschneider thinks that though the character *Shi* does not occur in the Classics, Soy was very probably known in olden times under the name of *Tsiang* (醬) which occurs in the *Li-ki*, the *Chow-li* a. o. The common name for Soy in Peking, he says, is *Tsiang-yu* (醬油) or *Tsiang* oil. This name, imported into Japan, but pronounced there *Shō-yu*, from which our word Soya has been corrupted, was first imported by the Dutch from Japan to Europe.

But this supposition is not supported by Chinese authorities, who describe the *Tsiang* as a salted condiment or sauce made from all sorts of meat, fishes, fruits, etc., but never from beans.

According to the *Fan-tsze-ki-jen* the *Tsiang* was introduced from

醃酸和以飴蜜、則辛甘之味皆發而行也。 *Vide* 楚詞。

1) 市食有窩絲、薑豉、蜜薑豉。 *Vide* 武林舊事。

2) 外國有豉法。以苦酒浸豆、暴令極燥、以蔴油蒸。蒸訖、復暴。三過乃止。然後細擣椒屑、隨多少合之。中國謂之康伯。能下氣調和者也。 *Vide* 博物志。

Toung-hai, the modern *Huai-ngan fu*. The first quality cost 200 pieces a pound; the middling sort one hundred, and the inferior quality thirty ¹⁾. This condiment was so expensive that we read in the *Annals* that a thousand jars of briny *tsiang* were put upon a par with a state of a thousand carriages ²⁾.

In the *Ping-tsih* (丙則) are mentioned Briny *Tsiang* of stewed chicken (雉醢醬), Briny *Tsiang* of stewed fishroe ³⁾ (魚卵醬), of stewed turtles (鼈醬), of hashed fish mixed with mustard (魚膾芥醬) ³⁾, and of the fat of the elk (麋腥醢醬).

In old *Nan-yueh* people ate *Tsiang* made of the *Kow*-fruit, a kind of mulberry according to some, but the betelpepper according to others ⁴⁾.

A condiment was also made of the peony roots (芍藥醬) of the elmseeds (榆莢醬) which was called *Mut* (醎), of bitter squash (匏醬) and of the bottle-gourd (葫蘆醬).

In like wise a sauce was made of the *Yu-tsih* fish (鯀鯽之醬), and even of salted bees (醢蜂醬), crabs (蟹醬), shrimps (蝦醬), or rather lobsters (龍蝦醬), and ant-eggs (蟻子醬). But not a single writer speaks of *tsiang* made of beans, and more particularly of the soyabean.

1) 醬出東海。上價斤二百、中百、下三十。Vide 范子計然, *apud* *Encycl.* 格致鏡原, Chap. 23.

2) 通邑大都醢醬千甔比千乘之家。Vide 史記.

3) With reference to this condiment, we may mention the 鮭汁 *Ké-tsiap*, brine of pickled fish or shell-fish, prepared in Fuhkian (*Douglas*, *Dict. of the Amoy dialect*), and which is most surely the origin of the word *Ketchup*, another name for soy. It has nothing to do with the Malay, though the malay word *Ketjap* "to taste" has a family-air.

4) 南粵食枸醬。劉德曰。枸樹如桑。師古曰。劉說非也。枸與蒟同。 *Ibid.* l. c.

IV.

The Soyabread of Mr. Lecerf.

The high nutritive properties of the Soybean have induced the Europeans to introduce its culture into Europe, and since some years a kind of bread has been baked of it for the use of the sufferers of Diabetes or sugar-consumption.

After the exposition in Vienna in 1873, attention was drawn upon the Soya by Mr. Haberland and Count Cettems, and in April 1888, Mr. Lecerf, a Paris chemist, called the attention of the Société de Médecine upon the services which this leguminose could render to sufferers of diabetes and obesity. It is known that with obese people it are the amylaceous substances which are changed into fat by the digestive functions. The sufferers of obesity are able to absorb all fat substances without seeing their "embon-point" augment; for, as has been shown by Eberstein, fat substances are never assimilated, but they are decomposed in order to serve the functions of respiration and to supply the human body with heat.

Mr. Lecerf's proposal met with success, and professor Dujardin-Beaumetz, having firstly tried the bread invented by Mr. Lecerf in the hospital Cochin, offered, in the sitting of 19 May 1888 of the Académie de Médecine, samples of the **Soya-bread Lecerf** fabricated without any admixture of foreign flours, and proposed to substitute it for the gluten-bread in the alimentation of diabetics.

Later on, Doctor Blondel published a very interesting study of the Soya, and showed the nearly complete absence of amylum in its tissues.

We let follow here a comparative table of the chemical composition of Soya compared to that of wheat and lean beef ac-

cording to the analysis of Messr. Boussingault, Lehmann and Pellet.

	Wheat Boussingault	Soya Pellet	Lean beef Lehmann
Amylum and sugar	66.90	3.21	"
Azotic substances..	14.60	27.75	22.74
Fat substances....	1.20	16.60	2.30
Phosphoric acids...	0.58	1.55	0.66
Cellulose.....	1.50	11.65	"
Different organic substances.....	"	25.58	"
Water.....	14.00	10.16	74.00
Salts.....	1.22	3.50	0.30
	100.00	100.00	100.00

These ciphers show the superiority of Soya above all known alimentary substances.

Before the introduction of the soya-flour into the therapeutic treatment, the ordinary bread and even the gluten-bread were a serious obstacle in the diet followed by sufferers of diabetes, and this on account of the amylum which they contain: ordinary bread containing 60% of amylum and gluten-bread 15%; whilst Soya-bread only contains an insignificant percentage (3%) of amylum; and, as it also contains a small quantity of bi-carbonate of soda, dispenses the patients of drinking Vichy or Karlsbad waters.

Strange to say, however, the fabric for Soya-bread established by Mr. Lecerf had to shut up on account of the limited sale of its produce. He sold his patent to Messieurs Peitz & C°, druggists and chemists in Paris (98 Place Beauvau), who have also placed a depot of their bread in the "Grande Pharmacie hygiénique Desvilles", 24 Rue Etienne-Marcel, and who sell this bread at the price of 50 centimes (5 pence).

Holland was the first country which followed in the wake, and Mr. G. C. F. KÖHLER in Amsterdam (29 Weesperstraat) fabricates even a superior kind of Soya-bread, containing less oil than the Paris bread, and therefore more palatable than the latter, for 40 cents (= 8 pence). But his breads are more than double the size of the Paris ones, and, consequently, relatively cheaper.

To the great shame, however, of Germany, Austria and Great-Britain, this highly beneficial and nutritive bread seems to be totally unknown and ignored in these respective countries. In London no baker, druggist or chemist had ever heard of it, and I could only get a kind of *échaudé de gluten* fabricated in Paris, and tasting like old dry sponge; and this in a town, where are some five-thousand of sufferers of diabetes!!

It may be (and we will even charitably suppose so) that this lamentable fact is only due to ignorance; and therefore we bring anew the subject before the scientific public in the hope that our recommendation of this highly beneficial invention may rouse the attention of the medical men and practitioners in Great Britain, Germany and especially Italy, in which latter country Diabetes is perhaps more frequent than in any other country of Europe on account of the nearly exclusive farinaceous alimentation of the lower classes; so even, that Professor CANTANI has established a special clinic for the treatment of diabetic sufferers in Naples. It seems to us IMPERATIVE that in each larger town of Europe and America special bakeries for the fabrication of Soya-bread and Soya-flour be established. We can recommend it by an own experience of five years to all sufferers of Diabetes and Obesity as a most wholesome and welcome article of food.

G. SCHLEGEL.

Scientific Confectionary

BY

G. SCHLEGEL.



When the Chinese government established in Peking a school for instructing Chinese in western sciences, and had called as professors of these sciences many eminent western scholars, the latter were put before a great difficulty in wishing to initiate chinese students to the sciences of western physics and chemistry. Most of the said professors, being already men of a certain age, stood, besides, before the immense labour of acquiring one of the most difficult languages in the world, and which to acquire thoroughly, they were already too much advanced in years. Now as a Chinaman himself requires a lifetime of study before he has completely mastered his own language, it is evident that the most intelligent foreigner, even when specially endowed with the gift of learning foreign languages, will not be capable of learning in a couple of years this language so thoroughly that he will be able to convey to a Chinese mind his western conceptions of science, and especially of natural sciences, a branch to which Chinamen have in general paid very little attention.

Now as Chemistry in Europe is the offspring of middle-aged Alchemy, the alchemistic jargon was bodily introduced into the chemical nomenclature, and our science was drowned in a flood of bad greek and latin names, which have made, and still make, it to an occult science for all who have not specially studied its vocabulary.

Nevertheless this jargon was translated literally into Chinese, either writing the elements of the words full out, or by combining monstrous combinations of Chinese characters as has been done *e. g.* by the Rev. W. Lobscheid. In the "Chinese Recorder and Missionary Journal" of February last, the Rev. G. A. Stuart, M.D. has published, under the title of "Chemical Nomenclature" another article upon the subject, as a forerunner of a comprehensive work on chemistry in Chinese he is preparing.

He begins to state that "all the scientific terms at present "in use in China" have been adopted by, or through, the influence of Westerners. To give to China a faulty scientific nomenclature, or to perpetuate the faults of Western terms by slavishly "translating or transliterating them, will surely be nothing to the credit of Western educators". He then continues to lay down rules for a better system, and winds up with a few examples how our chemical compounds should be rendered in Chinese, which we give hereunder with the literal translation of the Chinese characters employed.

輕綠酸 (light (not heavy) green acid)	Hydrochloric Acid	HCl
弱綠酸 (weak green acid)	Hypochlorous Acid	HClO
下綠酸 (inferior green acid)	Chlorous Acid	HClO
上綠酸 (superior green acid)	Chloric Acid	HClO^3
強綠酸 (strong green acid)	Perchloric Acid	HClO^4
火煉酸 (fire-refined acid)	Pyrophosphoric Acid	$\text{H}^4 \text{P}^2 \text{O}^7$
單綠汞 (single green mercury)	Mercurous Chloride	HgCl
雙綠汞 (double green mercury)	Mercuric Chloride	HgCl^2
單綠鐵 (single green iron)	Ferrous Chloride	FeCl^2
雙綠鐵 (double green iron)	Ferric Chloride	$\text{Fe}^3 \text{Cl}^6$

1) We must demur to this; no genuine Chinaman understands them. Perhaps only the students at the foreign college (同文館) in Peking.

上綠鈇 ¹⁾	(superior green ashes)	Potassium Chlorate	$KClO^3$
弱綠鈇 ¹⁾	(weak green ashes)	Potassium Hypochlorite	$KClO$
強錳 ²⁾ 鈇	(strong <i>Mang</i> ashes)	Potassium Permanganate	$KMnO^4$
下硫鋪 ³⁾	(inferior Sulphur boiler)	Sodium Sulphite	Na^2SO^3
綠鋪	(green boiler)	Sodium Chloride	$NaCl$

Now, with all deference due to the Rev. Dr. Stuart, we must say that his scheme is no improvement. No Chinese literate, when not specially trained, will understand the characters 雙綠鐵 otherwise than as "Double green iron" or "Twice green iron", and they will never bring before his mind that they are to design ferric chloride.

The fault of all this lies in our own nomenclature. Let us take for example the word *Chlor*, because the examples given by Mr. Stuart are all chlorous or chloric combinations. This substance is a gas, only found combined with natrium, and which is called by chemists *Chlornatrium*, but by the laity "Kitchensalt". This gas, having a light yellowish green hue, was named *Chlor* by the older chemists from the Greek *χλωρος*, green, pale yellow or pale — a ridiculous, insignificant name, but which we must let pass, as it has obtained citizenship with us.

But this is no reason why we should introduce this name into Chinese, and then even by a wrong character. For the char. 綠 *luh* does not mean in Chinese light green or yellowish green, but, on

1) This is a forged character, utterly unauthorised, for expressing metallic (金) ashes (灰), which no Chinaman will understand as to mean the metallic base of potash.

2) Again a forged character for transliterating the word *Mangan*.

3) This is a most unlucky forgery. The character is of course intended to represent the char. 鹵 (197 Radical) meaning *salt*; but wishing to distinguish this salt from the *soda* obtained by burning seaweeds, the radical 金 has been added. Unluckily, however, this character exists in Chinese with the signification of an *iron pan or boiler*, or the *wooden handle of a knife* (鋪釜也。以木爲刀柄). This makes the whole term ludicrous.

the contrary, **very dark green** in opposition to 青 *ts'ing*, which means light green or light blue, as the colour of young grass or of the sky. The colour of Chlorine would be termed in Chinese 青 黃 色 *hwui*, defined by 青 黃 色 greenish yellow colour.

But we would even reject this translation because *colour* is no definition of *substance*.

In the "Dictionnaire technique de l'Arsenal de Foutcheou" *Chlor* is rendered by 鹹 强 水, "briny strong water (or acid)", an even more objectionable translation. Chloride of lime is translated there by 灰 綠 "Green of lime" or "Lime-green".

Now all this is ridiculous. Why stick to the colour (*χλωρος*) of the gas which conveys not the least meaning of its chemical essence?

If the term has to be translated, 鹽 精 *yen-tsing* or 鹽 氣 *yen-khi* "Essence (or gas) of salt" would be a much more intelligible term¹⁾. Every educated Chinaman would at once understand that some or other subtle or etherial quality in common salt was meant; whilst the term 綠 *luh* "Green" does not convey to him the least idea of a gaseous body. Every trial to convey in this way our science of chemistry to the Chinese mind is, and will remain, clumsy bungling.

If it is only our aim to make a certain corps-d'élite of chinese students to adepts in chemistry, it is far better to teach them *first* a european language, and afterwards teach them *our* chemistry with all its apparatus of technical expressions and chemical alphabet.

If, on the contrary, our aim is to *leaven* the Chinese people with a more scientific spirit than theirs, we must bring first down *our* science to *their* level, making it so easy and intelligible that a schoolboy can understand it.

1) Even 鹽 薰 could be used, as the Chinese call the combustible gas of charcoal 煤 薰.

But away then with the mystic jargon into which our forefathers, the adepts in occult sciences, have shrouded it. No translated nomenclature based mostly upon outward appearances or qualities (*bromium* from βρωμος, "stinking"; *jodium* from ιοειδής, "violet")¹⁾, or borrowed from other languages (as *kali*, *al kali* from the Arab) etc., but simple, equivalent, genuine chinese definitions.

But these are only to be got by a hard study of native works on alchemy and therapeutics. If these are laid aside with western supercilious contempt as unworthy of the attention of an M. D., the latter cannot reasonably expect that he will ever be able to make his own science palatable to the Chinese student.

In my opinion all these essays, however well meant, are signal failures, and can only tend to make us and our science ridiculous in the eyes of the Chinese people.

1) Badly translated by 淡藍氣 "dilute indigo vapour"

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le célèbre ethnographe A. BASTIAN, à Berlin, vient de publier le 3^e no. de ses *Controversen in der Ethnologie* (Berlin, Librairie Weidmann, 1894), contenant ses réflexions sur le Fétichisme. Nous en recommandons la lecture, mais nous avertissons le lecteur que ce n'est pas une lecture facile. L'immense érudition de M. Bastian lui fait oublier que tout le monde n'est pas capable de maîtriser les matériaux abondants que l'auteur apporte à sa démonstration.

Un peu plus de système et d'ordre dans la discussion des matières serait fort désirable, surtout pour les savants étrangers qui ne sont pas si pétris dans les finesses du style allemand.

Nous notons du même auteur un article publié dans *Petermann's Mittheilungen* (Fas. 8, 1893) *Ueber Methoden in der Ethnologie*.

Petermann's Mittheilungen III contient un mémoire sur l'île de *Sachalin* par M. FR. IMMANUEL, accompagné d'une carte de cette île curieuse; curieuse surtout puisque les habitants *Aïno*, qui ne commettaient jamais de crimes, voient peupler aujourd'hui leur pays par plus de dix-mille criminels russes déportés. Et voilà ce que nous autres appelons apporter aux pauvres sauvages les bienfaits de notre culture!

AMÉRIQUE.

Nous trouvons dans le «Official Catalogue of exhibits of the World's Columbian exposition», Department M., un long et intéressant article de la main de M. STEWART CULIN dans la Section des anciennes religions, Jeux et Folk-lore, contenant la description des *Puzzles* chinois et occidentaux, des jeux d'enfants, du jeu de Mérelles, du jeu d'échecs et du jeu de Dames, du Loto et des Loteries chinoises, des jeux de dés, du domino et des cartes à jouer chinoises et autres, ainsi que du *Tric-trac*, du jeu de l'Oie, connu en Chine sous le nom de «Jeu de la promotion des mandarins», etc, etc. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas ajouté à son article les caractères chinois, les noms chinois étant parfaitement méconnaissables sous leur travestissement de transcription, qui ne nous permet pas de rétablir la vraie prononciation, surtout s'il y a en

sus des fautes typographiques, comme p. e. *Chug fa* (p. 85) et *Fu ju tung hai, shou pin ar shan* (福如東海、壽比南山) où *pin ar* doit représenter *pi nan* (p. 90). Comme la copie que nous possédons est la «Revised edition», on aurait pu facilement faire disparaître ces erreurs typographiques. Elles n'auraient pas tant d'importance si on avait ajouté les caractères chinois aux transcriptions.

G. S.

CHINE.

Nous venons de recevoir le «Decennial Report» de Chin-kiang (1882—1891) publié par ordre des Chinese Customs (Douane impériale chinoise) par M. FRIEDRICH HIRTH, Commissaire des Douanes.

Vraiment nos Bureaux de Douane en Europe pourraient prendre ceux de la Chine comme modèle, car le Rapport de *Chinkiang* ne contient pas seulement une aride statistique de commerce, mais des notes hautement instructives sur l'histoire, la géologie, l'orographie, la population de *Chinkiang*, ainsi que des Notes de M. Edkins sur les examens littéraires, une table des espèces de bateaux engagés dans le commerce, une des Gouverneurs-généraux des «Deux Kiang» pendant les années 1882—1891, ainsi qu'une notice extrêmement intéressante sur la reproduction photo-lithographique d'ouvrages chinois rares, dont nous ne mentionnerons ici que le 圖書集成 en 1620 volumes, une encyclopédie hors ligne, les célèbres dictionnaires 佩文府 *Pei-ouen-fou* et *K'ang-hi tsze-tien*, les 24 Historiens, la nouvelle édition du 東華錄 *Toung-hoa lou* complété jusqu'à la fin du règne de l'empereur *Hien-fung*, le 經世文 *King chi-ouen*, collection de documents contemporains, etc., etc.

Si l'on comparait les rapports scientifiques des Douanes chinoises aux médiocres rapports financiers et fiscaux de l'Europe, nous devrions rougir de honte.

Chungking, 11 February 1894.

A French expedition under the leadership of M. Haas, formerly French Consul at Hankow, has left I-chang for this port a few weeks ago. It is understood that its commercial members will settle down at Chungking, to which port M. Haas has been accredited as French Consul, and that the number of Foreign firms already established in the Far West of China will be increased by a French house. Some members of the expedition, which is accompanied by four ladies, are expected to continue their journey to the confines of Tibet and the Southwestern provinces.

Le gouvernement de Washington vient de conclure un traité avec la Chine, dans lequel il est stipulé que les Chinois aux États-unis seront — selon la loi — enregistrés et photographiés, et que les Américains en Chine seront soumis aux mêmes formalités.

Ceci n'est pas du tout injuste, et il est naturel qu'un empire contenant 410 millions d'habitants, et dont la civilisation est plus vieille que celle d'aucun autre peuple en Europe, ne veuille pas laisser traiter ses sujets en esclaves par un peuple qui a de hautes prétentions en Chine. Mais la mesure de représailles exigée par la Chine, rencontrera certainement de l'opposition dans le Congrès. En cas de rejet du traité, la Chine interdira aux Américains le séjour en Chine et résiliera le traité de commerce.

Libre alors aux États-Unis de déclarer la guerre à la Chine, s'ils l'osent.

FRANCE.

Notre co-directeur, M. le Professeur HENRI CORDIER, vient de publier chez E. Leroux, libraire de la Société d'Histoire diplomatique, un *Historique abrégé des Relations de la Grande-Bretagne avec la Birmanie*, étude très intéressante pour ceux qui veulent se mettre au fait comment les nations européennes et chrétiennes s'y prennent pour englober les pays de l'Orient. Quand on lit comment l'Angleterre a englouti les Indes et la Birmanie, les Portugais Malacca, les Hollandais l'empire de Java et les Français le Siam, on finit par donner raison à la Chine d'avoir été sur ses gardes contre les hommes de l'Occident qui, en faisant semblant de ne rien demander que la liberté de commerce, finissent par prendre le pays entier. L'Angleterre réclame partout à hauts cris sa devise *Free trade*, mais dans son propre pays elle fait payer à l'étranger des droits du cigare qu'il fume et de la bouteille d'eau de cologne pour se rafraîchir en cas de mal de mer. Drôle d'idée de liberté de commerce ça !

Le Bulletin de la Société de Géographie, 3^e Trimestre 1893, contient e. a. un compte-rendu étendu de M. le Baron G. DE CONTENSON sur le projet pour remédier aux inondations dans le nord de la Chine par les ingénieurs hollandais J. G. W. FIJNJE VAN SALVERDA, le capitaine P. G. VAN SCHERMBECK, du corps royal du génie, et de M. VISSER.

La Société de Géographie a décerné, dans sa séance du 16 Février, la médaille d'or (prix Auguste Legerot) au Prince HENRI D'ORLÉANS, pour son voyage scientifique au Tonkin et dans le Haut-Laos, ainsi que le *Prix Jomard* à M. CAMILLE IMBAULT-HUART pour son livre sur l'île Formose.

«Le Tour du Monde» contient la relation d'un voyage de Pékin à Paris par M. CHARLES VAPERAU, voyage que sa femme a courageusement partagé.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Dans les séances du 9 et du 16 février 1894 :

M. Henri Cordier communique un mémoire sur «l'Extrême-Orient dans l'atlas catalan de Charles V, roi de France». Ce beau monument de la cartographie

du moyen âge, conservé dans la galerie Mazarine de la Bibliothèque nationale à Paris, avait déjà été étudié par Buchon et Tastu, mais ces commentateurs avaient fait des études insuffisantes sur l'Asie orientale. M. Cordier, reprenant l'œuvre de ses devanciers, fait ressortir l'importance de la relation de Marco Polo, qui est la source principale à laquelle a puisé la cartographie, et il montre, par des exemples tirés de l'identification de villes, entre autres Khan-baliq (Peking), Quinsai (Hang-tcheou) et Sincalan (Canton), que cet atlas de 1375 marque l'apogée de nos connaissances sur l'Asie orientale au quatorzième siècle, lorsque des transformations politiques ou commerciales allaient momentanément interrompre presque entièrement les communications avec la Chine par terre et par mer.

Dans les séances de Mars, M. Boutarel lit un mémoire de M. Romanet du Caillaud intitulé : *Essai sur les origines du christianisme au Tonkin et dans les autres pays annamites*. L'auteur démontre d'abord que le nom de Cochinchine, qui, au dix-septième siècle, fut abandonné pour celui de Tonkin, désignait, dans le principe, tous les pays annamites. Ceux-ci, en effet, étaient appelés Giao-tchi par les indigènes; les Chinois prononçaient Cao-tchi, et les Malais Cotchy, d'où vient Cochinchine. Par la suite, ce nom fut exclusivement appliqué aux provinces conquises sur le Champa; aujourd'hui, il ne désigne plus que notre colonie des bouches du Mékong.

Au seizième siècle, l'empire d'Annam fut troublé par les compétitions de la dynastie Mac et de la dynastie Lê. Celle-ci appela des missionnaires chrétiens; en même temps, le Tonkin des Macs était visité par les franciscains des Philippines; mais ces premières missions n'eurent que des résultats restreints.

C'est seulement en 1590, à l'arrivée de Pedro Ordoñez de Cevallos en Cochinchine que les conversions se multiplièrent. La princesse de Champa reçut le baptême et fonda le couvent de l'Immaculée-Conception, dont elle devint abbesse. Ordoñez continua sa mission sur les côtes annamites et y compta les conversions en grand nombre; puis il regagna, en Amérique, son ancien diocèse de Santa-Fé-de-Bogota. Ses succès furent continués, pendant quelque temps, en Cochinchine, par des missionnaires espagnols et portugais, mais les croyances locales ne tardèrent pas à étouffer ces premiers germes du christianisme. En 1627, le P. de Rhodes, de l'ordre des jésuites, ne trouva plus un seul chrétien au Tonkin. La princesse de Champa était morte depuis quelques années, et les indigènes ayant reçu le baptême avaient aussi disparu sans transmettre la foi chrétienne à leurs successeurs.

Société de Géographie.

Séance du 5 janvier 1894:

M. l'abbé Guesdon, ancien missionnaire apostolique, lit un mémoire intitulé *Souvenirs de quinze années au Cambodge* dans lequel il étudie:

Aspect général du pays — Richesses naturelles — Flore, faune — Les habitants — Tribus sauvages — Habitations — Mœurs et coutumes — L'influence française au Cambodge.

Séance du 2 février 1894 :

Au nom de l'auteur, M. Henri Cordier fait hommage d'une nouvelle partie des Problèmes géographiques sur les peuples étrangers chez les historiens chinois par le Dr. Gustavo Schlegel, professeur de Chinois à l'Université de Leyde. On se rappelle que cette série extrêmement importante avait commencé par une dissertation sur le pays de Fou-Sang, que le Dr. Schlegel prouve d'une façon définitive ne pouvoir être identifié avec l'Amérique, mais que l'on doit chercher à l'est de la Chine, au nord du Japon, et très probablement dans l'île de Sakhalin ou Craïto. Le nouveau fascicule renferme les problèmes IX à XII, c'est-à-dire le Pays des Collines vertes (*Ts'ing K'ieou Kouo*) ; le Pays aux Dents noires (*Heh-tchi Kouo*) ; le Pays des Cuisses noires (*Hiouen-Kou Kouo*) ; le Pays du peuple Lo ou du peuple Kiao (*Lo-min Kouo* ou *Kiao-min Kouo*). La solution de ces problèmes — pour laquelle le Dr. Schlegel ajoute à sa grande science sinologique de profondes connaissances en histoire naturelle, puisées dans les leçons de son illustre père, — fait rentrer dans le domaine de la géographie historique pure des descriptions de pays, qui insuffisamment étudiés, étaient placés parmi les contrées fabuleuses des vieilles cosmographies chinoises. Cf. *Revue Critique*, 17—24 juillet 1893.

Les gens atteints de la lèpre sont, paraît-il, très nombreux dans l'Extrême-Orient, notamment dans l'archipel Indien. M. Meyners d'Estrey annonce qu'un docteur hollandais, M. Albrecht, de Buitenzorg, vient de découvrir un traitement de cette maladie, traitement très efficace et basé sur les théories de M. Pasteur. Aussi serait-il question de fonder un institut thérapeutique à Java ; un médecin hollandais doit se rendre à ce sujet à Paris pour conférer avec notre savant compatriote.

Séance du 16 février 1894 :

M. Henri Cordier offre de la part de l'auteur un important et intéressant volume : *Irrigation en Asie centrale*, par M. Henri Moser, l'auteur bien connu de l'ouvrage sur l'Asie centrale.

Dans ce nouveau travail, mettant à profit son long séjour et ses nombreux voyages en Turkestan, ainsi qu'une expérience acquise par une active collaboration aux projets économiques des généraux Kauffmann, Tcherniaïev et Annenkov, M. Moser nous donne le résultat de ses observations et de ses recherches. Il étudie successivement le sol et le climat de l'Asie centrale et l'irrigation dans l'antiquité ; puis, après avoir parlé de l'irrigation actuelle dans l'Asie centrale en général, il l'étudie en particulier dans la province de Zerafchane et dans l'émirat de Boukhara ; enfin, il recherche quel peut être l'avenir de l'irri-

gation. La question de l'eau est un problème de vie ou de mort aussi bien pour l'Asie centrale que pour le désert africain. Dans la conférence si intéressante sur les lacs, que faisait ici M. Delebecque, il y a une quinzaine de jours, le savant ingénieur nous parlait de la mort de ces grands réservoirs d'eau. Il est une des formes de cette mort qu'il avait oubliée: c'est l'irrigation. On se rappelle que le prince Henri d'Orléans eut toutes les peines du monde à trouver le Lob-nor; pour les besoins de l'irrigation, les riverains du Tarim et des rivières qui le forment en avaient tiré une telle quantité d'eau que le lac célèbre était presque réduit à néant.

M. Cordier ajoute qu'il ne saurait trop recommander un livre dans lequel M. Henri Moser se montre à la fois historien, ingénieur et économiste. Le Président remercie M. Henri Cordier de la présentation de l'intéressant ouvrage de M. Moser, à qui des remerciements seront adressés par la Société.

La ménagerie du Muséum à Paris vient de recevoir de M. Pavie, consul général de France à Bangkok, un lot important d'animaux exotiques divers.

Parmi eux: deux *nycticèbes* ou singes de nuit des plus curieux, deux ours des cocotiers, un macaque, un *kétupa*, espèce de grand-duc assez rare provenant de Java, enfin plusieurs carnassiers de petite taille. dont quatre *man-goustes*, trois *genettes*, cinq *paradoxures*.

Académie des sciences morales et politiques.

Séance du 31 Mars.

M. Gréard présente à l'Académie un ouvrage de M. L.-E. Bertin, directeur des constructions navales, intitulé *les Grandes guerres civiles au Japon (1156—1392)*, et précédé d'une introduction sur l'histoire ancienne et les légendes locales.

Après avoir expliqué dans son introduction les légendes de l'histoire ancienne et retracé l'histoire des guerres civiles du douzième au quatorzième siècle, l'auteur montre, dans un épilogue, quels progrès le Japon a accomplis de lui-même dans l'ordre matériel. Sa conclusion est que le Japon est au niveau des pays d'Europe les plus avancés pour son réseau télégraphique, ses paquebots et ses chemins de fer. La vapeur et l'électricité y ont multiplié leurs applications au point de devancer, à certains égards, beaucoup de nos villes. La rapidité de ces innovations peut nous surprendre, mais il paraît que les Japonais s'étonnent encore davantage de la lenteur du progrès dans les pays soumis à l'action directe des puissances européennes.

Le Bulletin de Géographie historique et descriptive, n^o. 3, 1893, contient un mémoire considérable de M. le Docteur Pierre Mirande, Médecin de 2^e classe des Colonies, sur *les Grottes de Pung. Notes pour servir à la géographie du Tonkin (Région des Ba-bé)*. Les hasards du service ayant conduit M. Pierre Mirande dans la région des lacs Bac-Bé, l'un des points les moins connus de la

partie montagneuse du Tonkin, il a eu l'occasion d'y étudier et d'y photographier ces grottes fort curieuses, merveille naturelle dont on chercherait en vain la mention dans les géographies.

Depuis 1888, où les premières colonnes françaises ont reconnu le pays, c'est à peine si une soixantaine d'officiers ou de colons ont passé par là.

M. Mirande avait fait le 1^{er} décembre 1893 une conférence sur le même sujet à la Société de Géographie de Paris.

La vente de la Bibliothèque chinoise de feu M. le Marquis d'Hervey-Saint-Denys, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, a eu lieu à l'Hôtel des Commissaires-Priseurs, rue Drouot, les Lundi 19 et Mardi 20 Mars 1894. Elle n'a guère produit plus de 5,200 francs.

M. le Dr. Ern. Martin vient de donner dans la *Revue Rose* du 24 mars 1894 une conférence sur *la Couvade en Chine*.

M. Emmanuel Tronquois s'est embarqué à Marseille le dimanche 18 mars 1894 sur le paquebot des Messageries «*Natal*» pour se rendre au Japon où il doit poursuivre ses intéressantes études.

Nous lisons dans le *Journal Officiel de la République française* du 1^{er} avril 1894, que par arrêté du 30 mars 1894, est nommé officier d'académie :

TANNANT (Charles), attaché à l'administration des douanes chinoises, à Pékin. — A enrichi nos musées nationaux d'importantes collections d'histoire naturelle.

Société des Américanistes de Paris.

La Société des Américanistes de Paris a pour objet l'étude historique et scientifique du Continent américain et de ses habitants depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours. Constituée le 22 décembre 1893, elle a élu son bureau le mercredi 21 mars 1894 : M. le Docteur E. T. Hamy, de l'Institut, a été nommé Président. Dans cette dernière séance, M. Henri Cordier a lu un mémoire intitulé : *Etat actuel de la question du Fou-sang* dans lequel il adopte les conclusions du Dr. G. Schlegel. Cf. *T'oung-Pao*, III, N^o. 2, 1892.

Société Académique indo-chinoise de France.

Dans la séance du 28 février 1894 :

M. le Marquis DE CROIZIER, Président, soumet à la Société les résolutions suivantes :

« Le Mémoire de M. le Baron TEXTOR DE RAVISI, intitulé : *Le Centenaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes, et les services que l'Établissement a rendus aux sciences géographiques*, est approuvé par la Société ».

« M. le Baron Textor de Ravisi, Vice-Président, est délégué par la Société pour lire et soutenir son mémoire au 32^e Congrès des Délégués des Sociétés Savantes, à la Sorbonne (27 au 31 mars 1894) ».

Le Bureau offrira le concours de la Société aux Comités d'organisation des fêtes du double Centenaire (1895) du Collège de France et de l'École spéciale des langues orientales vivantes ».

« Le Bureau soumettra ultérieurement à la Société les réponses qui auront été faites à ses ouvertures pour les deux dits Comités organisateurs ».

La Société adopte, à l'unanimité des voix, les propositions ci-dessus de son Président.

Le Secrétaire général,

ACHILLE GREVERATH.

Dans la séance du vendredi 30 mars 1894 :

M. le Baron TEXTOR DE RAVISI traite *des congrès nationaux et internationaux des orientalistes* et M. l'Abbé GUESDON, ancien missionnaire apostolique, parle sur *les habitants de l'Indo-Chine orientale : Annamites, Chinois, Cambodgiens, Siamois et tribus sauvages Leur vie, leur avenir.*

ITALIE.

Nous recevons la première livraison d'un nouveau Journal trimestriel publié par MM. les Professeurs du Royal Institut Oriental à Naples sous le titre de *L'Oriente*.

Ce numéro contient un article *Les anciens récits sur la Chine*, par L. NOCENTINI; *Le mariage des enfants aux Indes*, par M. C. TAGLIABUE; un article sur quelques points du Bâbisme, une secte religieuse qui s'est propagée en cinq ans, depuis 1847 à 1852, dans toute la Perse, par M. L. BONELLI; un sur les Enigmes en Tigray ou Tigrîna, un dialecte copte, par M. F. GALLINA; une légende grecque « La Tour de pierre » par M. C. TRIANTAFILLES. Ensuite des notices philologiques et littéraires, archéologiques, commerciales, politiques, géographiques, et des Notices variées, parmi lesquelles nous trouvons une Note sur les Examens chinois.

Le prix du Journal est de 10 Lires pour l'Italie et de 12 Lires pour l'étranger, et il est imprimé à Rome à l'Imprimerie de l'Académie royale de Vincenzo Salviucci. Chaque livraison contiendra à peu près 48 pages, et le Journal donnera un compte rendu de chaque ouvrage qui lui sera envoyé.

JAPON.

Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice du Japon ont fêté, le dix Mars, le 25^e anniversaire de leur mariage. Cet événement a été célébré dans tout l'empire avec un grand enthousiasme. Surtout à Tōkiō les festivités ont eu lieu

sur une grande échelle. Sur l'ordre de l'Empereur, une médaille commémorative de cet événement a été frappée.

C'est la première fois qu'un anniversaire de cette sorte ait été fêté au Japon. Elle marque un progrès dans l'importation d'usages occidentaux.

En un an et demi le Parlement a été dissous trois fois, et les élections excitent de plus en plus les passions.

Selon une correspondance de Yokohama à l'Indépendance Belge, le mouvement électoral a donné lieu à des conflits sanglants, occasionnant la mort et les blessures de plusieurs personnes. En outre, on avait découvert une conspiration contre la vie de l'Empereur. Les conjurés voulaient placer une mine de poudre sous le palais impérial afin de le faire sauter quand l'empereur, le prince héritier et les ministres s'y trouvaient. Environ mille personnes, impliquées dans l'attentat, ont été faites prisonnières.

Les élections générales sont terminées avec une victoire complète des libéraux, de sorte que ce parti pourra disposer d'une majorité de 120 voix dans la chambre.

Ce résultat est d'une haute importance pour l'Europe, puisque la chambre devait être dissoute à cause de l'opposition des Japonais conservateurs contre le gouvernement, qui octroyait, selon leur opinion, trop d'avantages aux étrangers, surtout pour le commerce.

Comme le parti avancé, qui veut favoriser le commerce avec les étrangers, a gagné la victoire, il n'est plus à craindre que le gouvernement soit contraint à retourner à la vieille politique d'exclusion.

Cette crainte était occasionnée par une proposition de la chambre des communes de maintenir strictement les traités étrangers, ce qui équivaldrait, selon quelques uns, à l'expulsion de tous les étrangers.

Un journaliste japonais, M. TOKUTOMI, a écrit à ce sujet une lettre au rédacteur du « Westminster Review » dans laquelle il expose la question. L'expulsion des étrangers, dit-il, est un rêve d'il y a 30 ans. Aucun japonais sensé ne la désire maintenant, et, du reste, cette expulsion rendrait des traités superflus.

Le projet devait servir seulement pour montrer l'urgence d'une révision des traités, par laquelle le séjour des étrangers serait facilité.

Mais les ministres donnaient à dessein une fausse représentation de l'affaire afin de noircir l'opposition pour les élections prochaines.

La chambre des communes désire également un gouvernement responsable envers le peuple, tandis que tous les ministères depuis 1890 maintinrent qu'il était seulement responsable envers l'Empereur. Lorsque le ministre actuel Ito vint en fonction en Août 1892, il déclarait vouloir former un ministère « transcendantal », un ministère idéal et, par conséquent, impossible, qui n'aurait pas à compter avec une majorité parlementaire.

Mais même le ministre-président « transcendantal » a dû s'assurer une majorité. Un des ministres, attaqué dernièrement dans les Chambres, a dû résigner. Selon le correspondant la démocratie gagnera la victoire à la longue.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

D'après une communication particulière au « *Nieuws van den Dag* », la ville de Sourabaya à Java sera, dans le cours de cette année, en possession d'un aqueduc d'eau potable. Deux Chinois, propriétaires du domaine particulier de *Ketabang*, situé en partie dans la banlieue de la ville, ont découvert, à six mètres de profondeur, une source abondante fournissant, d'après un examen technique et chimique de personnes compétentes, une eau potable excellente.

MM. Albrecht et Rusche à Batavia viennent de publier la traduction malaise du roman chinois 白蛇記 (traduit par feu St. Julien en français sous le titre « Les deux couleuvres fées ») sous le titre de *Boekoe tjerita doeloe kala di benoewa negri Tjina, di tjerita-in Khouw Han Boen, antara «2 Siloeman Biang oeler* [les deux couleuvres femelles surnaturelles] *ja-itoe Ouw tjoa dan Petjoea* [烏蛇 couleuvre noire et 白蛇 couleuvre blanche].

SUÈDE.

Un télégramme du 4 Avril du consul-général suédois à *Shanghai* transmet la nouvelle que la station des missionnaires norvégiens à *Y-ling* (夷陵) prov. de *Hou-Kouang*, a été détruite par les Chinois. Les missionnaires ont pu échapper. On n'a pas encore des détails plus précis.

SUISSE.

M. FRANÇOIS TURRETTINI vient de publier dans le *Ban-zai-sau* la version mandchoue du commentaire du *San-ze-king* (三字經) ou « Recueil des Phrases de trois mots », avec notes et variantes.

NÉCROLOGIE.

SERGE GEORGIEVSKY.

M. SERGE MIKAILOVITCH GEORGIEVSKY, professeur extraordinaire de langue mandchoue à la Faculté orientale de l'Université impériale de St. Pétersbourg, est mort prématurément l'année dernière (1893) à Metz. Malgré la désignation de son cours, le prof. Georgievsky s'est particulièrement occupé de la langue chinoise. Voici la liste des ouvrages de ce regretté savant:

Первый периодъ китайской исторіи (до императора Цинъши-хуанъ-ди). Спб. лит. по способу М. Алисова, печ. А. Григорьева, 1885, in-8, pp. 322. (Première période de l'histoire chinoise jusqu'à l'empereur Tsin Chi Hoang-ti).

Древнѣйшія монеты китайцевъ. (Записки.... Русскаго Археологическаго общества... В. Р. Розена., I, IV, St. Pétersbourg, 1887, pp. 253/272, 10 pl. + pp. 309/310). (Les anciennes monnaies chinoises).

О Корневомъ Составѣ китайскаго языка, въ связи съ вопросомъ о происхожденіи китайцевъ — St. Pétersbourg, 1888, grand in-8. — Анализъ иероглифической письменности китайцевъ, какъ отражающей въ себѣ исторію жизни древняго китайскаго народа. — St.-Pétersbourg, 1888, in-8. (Analyse des radicaux de la langue chinoise par rapport à la question de l'origine des Chinois). — (Analyse des hiéroglyphes chinois comme représentant l'histoire des anciens Chinois).

Принципы жизни Китая. — St.-Pétersbourg, 1888, in-8. (Principes de la vie de la Chine).

Важность изученія Китая. — St.-Pétersbourg, 1890, in-8. (L'importance de l'étude de la Chine).

Un des élèves de M. Georgievsky, M. Dimitri Pozdniev, qui lui a consacré une notice nécrologique dans le no. de janvier 1894 du *Journal of the R. Asiatic Society*, cite encore: «Le Comte J. Tolstoi» et les «Principes de la vie de Chine». — «Les croyances mythologiques des Chinois». St.-Pétersbourg, 1892.

H. C.

ALEXANDER THEODOR VON MIDDENDORFF.

La mort a emporté le 28 janvier dernier ce célèbre voyageur russe bien connu par ses beaux voyages dans la Sibérie boréale et orientale et les belles et grandes collections géographiques, botaniques et zoologiques qu'il y a faites et qui ont été décrites dans son grand travail « Voyage dans l'extrême nord et orient de la Sibérie » (St.-Petersbourg 1848. à 1875) en quatre volumes. Middendorff était né le 18 Août 1815 à St.-Petersbourg, avait étudié en 1832 la médecine à Dorpat; ensuite l'histoire naturelle à Berlin, Erlangen, Vienne et Breslau et fut nommé en 1839 professeur-adjoint pour la zoologie à l'université de Kiev.

En 1833 il accompagna Karl, Ernst von Baer dans son voyage à la Mer blanche et la Laponie, et en 1835 il fit, sur l'ordre de l'Académie des sciences de St.-Petersbourg, son grand voyage dans la Sibérie.

En 1860 il se retira de la vie publique à *Hellenorm*, une propriété dans la Livonie, où il s'occupa d'études agricoles et où la mort l'a ravi à la science à l'âge de 79 ans. Le célèbre savant était membre de l'Académie des sciences de St.-Petersbourg et membre honoraire de la Société de Géographie à Berlin. La Société Géographique de Londres lui avait accordé sa grande médaille d'or. Mais il n'avait pas besoin de ces distinctions; des hommes comme lui, comme von Schrenck et comme Radde, portent leur propre auréole avec eux.

G. S.

BRENIER DE MONTMORAND.

Le Vicomte BRENIER DE MONTMORAND, ancien ministre plénipotentiaire de première classe en Chine, officier de la Légion d'honneur, est mort le 16 février 1894 à Saint-Marcellin (Isère) son pays natal.

M. Brenier de Montmorand, né en 1813, était fils du général Antoine-François Brenier qui s'engagea à seize ans, prit part aux guerres de la Révolution, fut général de brigade à vingt-sept ans, général de division à Lille en 1814, puis à Grenoble, et enfin choisi comme vice-roi de Corse. Le général eut deux fils: l'aîné fut tué au siège d'Anvers, le deuxième est celui qui vient de mourir.

En 1848, le gouvernement nomma M. Brenier de Montmorand, commissaire général. On l'envoya ensuite à San-Remo, puis à Séville où sa conduite pendant une épidémie de choléra fut remarquée. Il est successivement nommé consul à Shanghai, ministre plénipotentiaire de 2^e classe au Chili, consul général en Egypte en 1870. En 1876, il est nommé de 1^{re} classe à Pékin où il reste jusqu'en 1880, époque à laquelle il prend définitivement sa retraite.

H. C.

BULLETIN CRITIQUE.

Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen in Berlin, Band XII, 1. *Einführung in die nordchinesische Umgangssprache*, von Prof. CARL ARENDT, Lehrer des Chinesischen am Seminar. Stuttgart und Berlin, W. Spemann, 1894.

Ich würde diesen Theil der Arbeit von Professor Arendt unbesprochen gelassen haben, da ich mich nicht erdreiste mich als Kenner der nordchinesischen Umgangssprache auszugeben. Der Verfasser hat aber in seinem Vorwort noch einmal meinen Namen genannt, und mit besonderer Wollust hervorgehoben dass: *Herr Gustav Schlegel in der ihm eigenen, scharfen und autoritativen Weise ein geradezu vernichtendes Urtheil über*

mein (Prof. Arendt's) Handbuch gefällt hat.

Ich will das Epitheton *scharf*, das Prof. Arendt auf meine Kritik anwendet, gern gelten lassen. Wir haben in Holland ein Sprichwort: „Zachte chirurgijns maken stinkende wonden“ was auf Deutsch heisst „Sanfte Chirurgen verursachen riechende Wunden“.

Ich bin nun leider kein sanfter Chirurg, und wo ich eine wissenschaftliche Beule antreffe, nehme ich mein schärfstes „Bistouri“, mache in der Beule ein Paar tüchtige Kreuzschnitte, presse den Krankheitsstoff aus, und der Patient kann dann nachher ein Wundpflasterchen auflegen und ——— heilen.

Zarte Nachsicht gebrauche ich bloss bescheidenen Anfängern gegenüber, weil ihre Fehler und

Verirrungen für die Wissenschaft gefahrlos sind; aber die Fehler und Verirrungen von Gelehrten, die durch ihre Stellung in der Gesellschaft als Autorität gelten, dürfen nicht dieser Nachsicht begegnen, zumal wenn jene, wie Prof. Arendt, sich selbst das Lob spenden, dass sie weit erhaben sind über Männer wie Wade und Edkins, und ihr eignes Buch als einen „Fortschritt“ gegen jene dieser bezeichnen (Vorwort S. xi—xiii). Auch ist man davon überzeugt, so sollte man warten bis andere dieses sagen, aber es nicht von sich selbst rühmen.

Der geehrte Herr Verfasser erhebt ferner Einwendung gegen meinen Ausspruch über das nutzlose der Grammatik beim Studium der chinesischen Sprache in meiner Broschüre „La Stèle funéraire du Téghin Giogh“, und setzt zu meinen Worten „dass der Nestor der Sinologen, James Legge, nie eine chinesische Grammatik geschrieben habe“ die Bemerkung: *welch' merkwürdiges Argument!*

Als ich die Stèle schrieb, war es mir noch unbekannt wie Legge

über diese Frage dachte; und erst nachdem mein Aufsatz gedruckt war, und ich diesem vorzüglichen Kenner der chinesischen Sprache einen Abdruck davon geschickt hatte, erhielt ich von ihm einen Brief (12 December 1892), worin er mir dankte und wörtlich schrieb:

„I am much interested by what you say of your having learned Chinese yourself in the first place, and then taught it successfully for many years without using a Grammar. So it was with myself from the time that I began to learn Chinese in 1837 or 38, and when I came to the Chinese chair here in Oxford, I thought it better to carry on the instruction of my students without using any grammar“.

Wo also der, von der ganzen Welt anerkannte grösste Sinologe die Grammatik für das Studium der chinesischen Sprache überflüssig findet, können die *Dii minores* es ebenfalls ganz ruhig dabei bewenden lassen.

Die deutschen Gelehrten, und zumal die klassisch gebildeten, sind

aber so mit der Grammatik verwachsen, dass sie sich eine Sprache ohne Grammatik gar nicht denken können, und absolut in jeder Sprache conjugiren und decliniren wollen.

Nicht genug, wie Heine¹⁾ sagt, dass die armen Deutschen mit Einquartierung, Militärpflichten, Kopfsteuern und tausenderlei Abgaben geplagt sind, sie haben sich oben-
drein den Adelung aufgesackt und quälen einander mit dem Accusativ und Dativ.

Sie sind unglücklich, wenn sie ihr *mensa, mensae* oder *τύπτω, τύπτεις* nicht überall verwenden können.

Selbst wenn sie eine neue Sprache, wie das *Volapük*, machen, wobei sie die schönste Gelegenheit hatten, die *nur für rhetorische Zwecke nützliche Grammatik* zu be-
seitigen, haben sie es nicht unter-
lassen können auch da eine Gram-
matik einzuführen, während doch
das Chinesische und das sogenannte
Nieder-Maläische ²⁾ sich aus-
zeichnet *ohne Grammatik* durch-

schlagen und dennoch nicht min-
der deutlich und verständlich sind.

Ich pflichte aus diesem Grunde
eben Herrn Arendt bei wenn er
sagt, dass „wir uns über diese
Frage nie verständigen werden“
(Vorwort, S. VIII).

Dieses erhellt ja aus dem was
der geehrte Verfasser auf der näm-
lichen Seite sagt:

„dass es gerade die Aufgabe
„des Dolmetschers sei *die chinesi-
sche Sprache zu zwingen*, einem
„europäischen Gedankengange
„Ausdruck zu geben“.

Aber letzteres ist ja geradezu
unmöglich wenn der Dolmetscher
nicht erst *den chinesischen Gedan-
kengang* zu seinem eigenen gemacht
hat. Sonst macht er Schnitzer wie
noch dieser Tage ein bekannter
deutscher Autor, der französisch
schreiben will, sie gemacht hat.
Ich citiere textuell:

„Il se demand mainte-
nant, quelle phénomène de
retour est à considerer com-
me une révolution ou période
révolutive accomplie et à

1) Ideen, das Buch le Grand, Kapitel VII.

2) Und auch das heutige Englische das fast gar keine Grammatik mehr besitzt.

quoi cette période a à se rapporter?" ¹⁾).

Ganz Deutsch gedacht und wörtlich übertragen! etwa: „Es fragt sich jetzt welche Rückkehrerscheinung als ein Umlauf oder eine vollbrachte Umlaufsperiode muss betrachtet werden, und worauf diese Periode sich zu beziehen hat“. Der Verfasser hat hier jedenfalls *die französische Sprache gezwungen einem deutschen Gedankengange Ausdruck zu geben*, gerade wie dies Herr Arendt verlangt. So aber würde ein Franzose es doch nicht ausgedrückt haben; und leider haben wir keine von Europäern verfertigte Übersetzungen in das Chinesische gesehen die nicht ebenso fehlerhaft waren als die oben citierte Deutsch-Französische.

Man kann als Fremder ebenso wenig correct ins Französische übersetzen, wenn man nicht erst *den französischen Gedankengang zu seinem eigenen gemacht hat*, als dass

man dies bei einer Übersetzung ins Chinesische thun kann ²⁾).

Dass die Dolmetscher-Elèven aber mit der, Seite x des Vorwortes, beschriebenen Lehrmethode in Peking unmöglich je idiomatisch Chinesisch sprechen lernen können, kann ein Jeder einsehen; und da Herr Arendt überdies noch hinzufügt „dass dabei von Lectüre chinesischer Schriftsteller nur selten die Rede ist, da die Lehrjahre in Peking gewöhnlich um sind wenn der Schüler so weit ist dass er daran denken könnte, und dann seine ganze Zeit in Anspruch genommen wird von seinen amtlichen Obliegenheiten bei einem Consulat oder bei der Gesandtschaft“ so ist es selbstverständlich dass sie auch die Schrift- oder Büchersprache nie gehörig erlernen können. Das System taugt eben nichts. Die Holländischen Dolmetscher-Elèven studiren, nach einem vergleichenden

1) August Tischner, *Le système solaire se mouvant*, Leipzig 1894, S. 10.

2) Wir empfehlen Herrn Arendt die Lectüre der Vorrede unseres Niederl.-Chinesisch. Wörterbuches, S. 12—20; sowie einen in „Notes and Queries on China and Japan“, Jahrgang 1870, publicirten Artikel „Of translation from and into Chinese“, welche ihn belehren werden wie man ins Chinesische zu übersetzen hat.

Zulassungsexamen, ausschliesslich während 3 bis 4 Jahren Chinesisch unter Aufsicht des Professors der chinesischen Sprache in Leiden. Danach werden sie noch auf zwei weitere Jahre nach China geschickt, wo sie sich ebenfalls, ohne jegliche sonstige amtliche Arbeit, dem praktischen Studium der chinesischen Sprache widmen können, sodass sie erst nach 5 bis 6 jährigem Studium als wirkliche Dolmetscher in Indien angestellt werden. Auf jede andere Weise, wird (einzelne Sprachgenien ausgenommen) kein einziger Dolmetscher-Elève jemals richtig und idiomatisch Chinesisch lernen können.

Angenommen nun auch dass Prof. Arendt's Handbuch ausgezeichnet sei, was ich nicht bezweifle, so kommt es mir doch viel zu breitspurig vor, und ich bedauere seine armen Studenten die das enggedruckte 591 Seiten starke Lehrbuch der nordchinesischen Umgangssprache auswendig lernen müssen.

Wenn man, wie Herr Arendt, diese Sprache selbst geläufig spricht, und, wie er, zwei geborene,

tüchtige Chinesen als Hilfslehrer zur Verfügung hat, kann er seinen Schülern doch auf weit einfachere, bequemere und schnellere Weise die Sprache beibringen, als mit immerhin unbeholfenen gedruckten Lehrbüchern.

Lernen doch in China die Kinder der Missionare innerhalb einer erstaunlich kurzen Zeit, *ohne Grammatik*, ausgezeichnet Chinesisch sprechen. Wie oft habe ich in China die kleinen Bengel nicht darum beneidet!

Das ist ja aber eben der Fehler der Dolmetscher-Elèves, dass sie sich mit ihrem 先生 (Chin. Lehrer) in einer Stube aufschliessen, und Wade's (resp. Arendt's) Handbuch mit ihm durchstudiren, anstatt ins Freie zu gehen und mit einer beliebigen Bäuerin, einem Strassenarbeiter, oder ein Paar Kindern, ein Gespräch an zu knüpfen, sich nach der Gesundheit ihrer Säue und Kinder, nach ihren Familienverhältnissen, oder dem Zustand ihrer Reisfelder zu erkundigen, u. s. w., wodurch sie idiomatisches Chinesisch lernen würden.

So habe ich es gemacht; und das meiste Chinesisch habe ich gelernt während ich mit der Flinte unter dem Arm in Feld und Wald mit meinem Jägerburschen herumstreifte und Vögel für das naturhistorische Museum in Leiden schoss.

Wenn ich nun hiermit beschliesse dass das Lehrbuch des Hrn. Arendt vollständig nach dem Vorbild eines Deutsch-lateinischen oder Deutsch-französischen Lesebuchs geschustert ist, so wird der Leser auch begreifen dass ich, nach meiner Anschauungsweise das Chinesische zu treiben, demselben mein Gutachten nicht ertheilen kann, wie gut es an und für sich auch sein möge. G. S.

Ancien Japon par G. APPERT, professeur à la faculté de droit de Tôkio, avec la collaboration de Mr. H. KINOSHITA, bibliothécaire en chef de l'Université impériale du Japon. Tôkiô 1888.

Si ce n'est qu'aujourd'hui que nous faisons mention de cet opuscule fort utile, c'est que ce n'est que par un pur hasard que nous

avons eu connaissance de son existence. Sur notre demande, cependant, l'auteur a bien voulu m'en envoyer gracieusement un exemplaire, pour me mettre en état d'en prendre connaissance.

Le titre de l'ouvrage n'indique que vaguement son contenu. Après une indication sur la lecture et la vérification des dates japonaises, les auteurs nous donnent une liste alphabétique des Empereurs et des Shoguns, ainsi qu'une liste des *Nengo*, ou noms d'époques japonaises, selon la méthode de transcription de la société actuellement défunte du *Roma-ji kai* (Société de transcription en lettres romaines-latines).

Ces listes étaient indispensables pour l'usage des indications historiques suivantes contenant la Chronologie du Japon depuis l'an 667 avant notre ère jusqu'à nos jours, avec des notices sur les faits principaux arrivés pendant cette époque.

Ensuite les auteurs nous donnent, pp. 61 et suiv., une Liste des Daimyô ou grand nobles, rangés dans l'ordre alphabétique des fa-

milles, indication de leur origine et fortune et leur résidence. Cette liste est suivie, p. 81, par la liste alphabétique des châteaux des Daimyō en 1867.

Ce qui est le plus intéressant dans le livre ce sont les gravures de 307 Armoiries des Daimyō, imprimées en rouge (pp. 91—131) avec une table explicative qui permet de trouver à quelle famille les *Mon* appartiennent lorsqu'on connaît le numéro correspondant dans la gravure.

Suit une liste des peintres japonais, classés par écoles, ainsi qu'un Dictionnaire des institutions, des coutumes et des personnages célèbres de l'ancien Japon, extrêmement pratique, précédé d'un petit vocabulaire des caractères chinois employés par les Japonais pour désigner les pays, montagnes, fleuves, provinces etc. de leur pays. Comme la prononciation ou la lecture de ces caractères chinois en japonais diffèrent immensément de la lecture orthodoxe en Chine, ce vocabulaire est d'un précieux secours pour les Sinologues qui ne sont pas en même temps Japoni-

sans. Qui pourrait reconnaître p. e. *Sei rō* «une maison publique» dans la prononciation des car. chinois 青樓 *Ts'ing-leou* «l'Étage vert», ou retrouver le mot *Hashi* «pont» dans le car. chinois 橋?

Cela rappelle l'Allemand qui écrit *Pferd* (cheval), mais dit *Ross* (rosse) ou *Gaul* (haridelle). La demi-science des Japonais se plaît dans ce style de mauvais goût, qui ne se retrouve chez nous que dans le style de conversation mi-français mi-tudesque des familles aristocratiques allemandes, ou des parvenus juifs.

N'est-ce pas le célèbre poète allemand HEINE qui a remarqué (*Reisebilder*, Chap. VII, p. 135): «Parbleu, Madame! je suis bien fort en Français! je ne comprends pas seulement le *Patois*, mais même le français-de-gouvernante aristocratique. Encore dernièrement, dans une société aristocratique, je compris presque la moitié d'un discours entre deux comtesses, dont chacune comptait soixante quatre ans, et autant d'ancêtres. Oui, j'entendis une fois dans le Café royal à Berlin discourir Monsieur Hans

Michel Martens en français et je compris chaque mot quoiqu'ils fussent dénués d'esprit».

Les Japonais me font également toujours de la peine quand je dois lire leurs élucubrations littéraires, entrelardées de phrases chinoises «à la japonaise».

Mais justement à cause de cette idiosyncrasie des Japonais, le petit livre de M. Appert sera d'un secours éminent, pas seulement pour les sinologues, mais aussi pour les savants qui veulent étudier l'ancien Japon sans connaître, ni le Japonais, ni le Chinois.

Pour les artistes, entre-autres, le grand tableau des signatures des peintres Japonais est d'un secours inappréciable, puisqu'il met les amateurs à même de trouver le nom du peintre d'une peinture japonaise signée d'une façon si bizarre.

Pour l'historien et le géographe la Carte du Japon sous la féodalité, qui accompagne l'opuscule, les mettra à même de retrouver les états féodaux du moyen-âge japonais.

Somme tout, il est dommage que cette publication ne soit pas

plus répandue. Ceux qui voudraient l'avoir doivent s'adresser à Mr. Leroux (28 Rue Bonaparte) à Paris, qui en a le dépôt. . . G. S.

Déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi. Notice préliminaire par VILH. THOMSEN. Extrait du bulletin de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark, 1893. Copenhague, Bianco Luno, 1894.

Nos lecteurs se rappelleront la découverte de ces inscriptions que nous avons annoncée ici-même (T. P. II, 125, III, 529) et dont les textes chinois ont déjà été traduits et publiés par MM. Devéria, feu von der Gabelentz et moi-même. Comme il était à présumer, le déchiffrement du texte écrit en un alphabet inconnu ne pouvait pas très longtemps résister à l'intelligence et aux recherches des savants, dès qu'on avait appris par le texte chinois, qui contient plusieurs mots turcs, que la langue de cet alphabet dût être une langue turque. Cependant ce déchiffrement a résisté assez longtemps

aux efforts des savants, jusqu'à ce qu'il réussit, par un trait de génie, au savant Danois VILH. THOMSEN, qui nous déroule en un petit mémoire de 15 pages le système qu'il a suivi pour obtenir la solution du problème. Abandonnant les systèmes suivis par d'autres savants, de chercher des similitudes de cet alphabet inconnu avec les alphabets grecs et de l'Asie mineure, qui n'ont pas abouti à un résultat quelconque, M. Thomsen a commencé par les mots et noms turques qui devaient se trouver naturellement dans ces inscriptions selon le témoignage des inscriptions chinoises.

Il réussit bientôt à retrouver le mot *tāŋri* (*tengri*) qui signifie *Ciel* et *Dieu* dans toutes les langues turques, ainsi que le mot *Költig(i)n* qui devait répondre au *K'iueh-ti-k'in* ou Prince K'iueh de l'inscription chinoise, qu'on avait lu jusqu'ici *Kōk-tiŋin* « Le prince bleu ». En admettant cette leçon, nous ne pouvons cependant pas nous accorder avec M. Thomsen quand il dit (p. 296—12) que: « la langue chinoise ne possédant pas *l* à la

fin des syllabes, on y a simplement omis ce son, comme dans *pi-kia*, ou, comme l'écrit M. Schlegel, *pit-kia* », mot qui répond au turc *bilgā* « sage ».

Dans les transcriptions chinoises *l* final est toujours représenté par un *t*, comme p. e. dans le nom de la ville de *Khamil*, transcrit 哈密, prononcé anciennement *Hap-bit*. Ainsi les Chinois à Java transcrivent le nom de la province de *Tegal* par 直噶 *Ti-kat*; le mot malais *pangil* (appeler) est prononcé par eux *pang-git*, le mot *mahal* (cher) *ma-hat* etc.

Ainsi *bilgā* devait devenir *pit-kā* (苾伽) ou, comme ils sont prononcés jusqu'à ce jour en ancien dialecte d'Emon, *bit-kā*. Il est à présumer que ces caractères étaient prononcés de cette façon au temps de l'inscription en question, et ils sont alors la prononciation la plus rapprochée du mot turc *bilgā*.

Si nous avons choisi pour le nom du prince turque en question la forme *Giogh*, au lieu de la forme *Kōk*, c'est que le caractère chinois *k'iueh* (關) était aussi prononcé

Giok (Stèle funéraire, p. 9) et que la forme *Giogh* me semblait donc préférable à celle de *Kök*; mais si la lecture *Köl* de M. Thomsen est exacte, il faut qu'elle réponde en Chinois à une forme *Köt*. Or, en effet, la prononciation habituelle du caractère *k'ueh* en dialecte de Canton est *Hüt* (pour ancien *K'üt*). En dialecte d'Emoui il est prononcé jusqu'à ce jour *k'out*, et les anciens sons étaient, selon Wells Williams, *k'it* et *k'et*. Le caractère *k'üt* (𪛗) est donc l'exact équivalent de la syllabe *kül* en turc.

Dans toutes les transcriptions chinoises anciennes il faut toujours prendre pour base l'ancienne prononciation des caractères chinois, et non la prononciation actuelle. Ainsi *pi-kia* ne pourra jamais avoir été écrit par un Chinois pour *bilqā* (en élidant l'*l*; mais forcément il a dû transcrire *pit-kā*).

C'est faute d'avoir eu égard à cette loi de transcription que les définitions du célèbre sinologue Stanislas Julien, dans sa « Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits » etc., sont si bizarres. E. a. il explique le caractère

畢 *pih* comme représentant la syllabe *pi* dans *kapila*, *pilindavatsa*. Or le caractère *pih* était prononcé anciennement *pit* (comme encore aujourd'hui dans le dialecte d'Emoui) et représentait la syllabe *pil*; car la loi chinoise de transcription exige que chaque syllabe d'un mot étranger finisse par la consonne avec laquelle la syllabe suivante commence.

Ainsi le nom sanscrit *Kapótana* est transcrit en Chinois 劫布坦那, *kiē-pou-tan-na* selon la prononciation moderne, mais selon l'ancienne prononciation *kiap-pótan-na*, la 1^e syllabe finissant en *p* puisque la 2^e commence par *p*; et la 3^e syllabe finissant en *n* puisque la 4^e commence par un *n*. De même le nom Skt. de la constellation du Scorpion *kapphiṇa* est transcrit en Chinois 劫賓那, selon l'anc. pron. *kiap-pin-na*. Le nom de fleur *Tchampaka* est transcrit 瞻蔔加 ou 瞻博加, selon l'anc. pron. *tsiam-pok-ka* où *pok* a un *k* final puisque *ka* a un *k* initial. Ceci explique pourquoi e. a. le mot bisyllabique sanscrit *Padma* est rendu en transcription chinoise

par trois caractères 鉢 特 忙, anc. pron. *pat-tik-mang*, les Chinois ayant introduit un caractère 特 *tik*, commençant avec *t*, afin de bien faire sentir que le car. précédent 鉢 *pat* devait être prononcé avec un *t* final. Mais nous nous écartons trop de notre sujet, et en félicitant M. Thomsen de son heureuse découverte, nous espérons

bientôt recevoir la traduction intégrale de ces curieuses inscriptions oubliées — et pourtant si merveilleusement conservées — pendant tant de siècles.

Certes M. Thomsen s'est acquis un mérite impérissable par la manière géniale dont il a déchiffré cette écriture énigmatique.

G. S.

CORRESPONDANCE.



Nous recevons la circulaire suivante de la part de M. le Dr. G. W. Leitner, délégué général de la commission permanente du Congrès des orientalistes international statutaire.

D'après la teneur de cette circulaire et le refus de S. M. la Reine d'Angleterre de reconnaître le Congrès tenu sous la présidence de M. Max Müller en 1892 comme légal, il est clair que le Congrès qu'on tiendra cette année-ci à Genève ne peut pas dériver son mandat du Congrès de Londres de 1892. Nous voulons bien (afin de mettre fin au schisme) reconnaître au Congrès de Genève le titre de X^e Congrès, mais, ainsi que nous l'avons marqué dans le dernier numéro du *T'oung-Pao*, c'est à la condition « d'écarter toute espèce de discussion irritante d'origine » et que « les organisateurs de la nouvelle réunion... [au lieu] de chercher leurs pouvoirs dans le congrès de Londres de 1892, les laissent dans le vague indispensable à la pacification des esprits ».

La Rédaction.

ORIENTAL INSTITUTE.

WORKING, 12th March 1894.

Dear Sir and honoured Colleague,

I have the honour to inform you that Her Majesty the Queen-Empress has declined to accept the Transactions, that had been formally submitted to Her, of the so-called Ninth International Congress of Orientalists held in London in September 1892 under the presidency of Prof. Max Müller, because the said Congress had resumed the title "Ninth" after its promoters had conveyed the assurance to Her Majesty, through the then Secretary of State for India (Lord Cross), of having abandoned it, in accordance with the request of the office-holders of the Statutory Ninth International Congress of Orientalists that had been held in London during the previous year (1891).

I remain, dear Sir and honoured Colleague,

Yours faithfully

G. W. LEITNER,

General Secretary of the Statutory Ninth International Congress of Orientalists (London 1891) and Delegate-General of the Permanent Committees of the 1st, 9th and 10th Statutory International Congresses of Orientalists.



NOTES AND QUERIES.

5. *Pustule maligne transmise par des peaux de chèvre venant de Chine.* -- Il y a quelque temps déjà que M. Chauveau a signalé plusieurs cas de charbon qui se sont manifestés en 1891 dans l'arrondissement de Morlaix, et qui ont été attribués à l'importation de peaux sèches venant de Chine.

Cette nocuité des peaux de Chine vient encore d'être démontrée par l'observation d'un malade qui est entré dernièrement dans le service de M. le professeur Proust pour une pustule maligne siégeant au milieu du front, à la lisière du cuir chevelu. Cet homme avait pour profession de trier des peaux venant de Chine pour les mettre en ballots et les revendre à des fabricants de reliure.

Or, au milieu de ces peaux, on a trouvé des insectes vivants et des larves qui, inoculés par M. Landowski à un cobaye, ont occasionné sa mort en trente-huit heures; la sérosité recueillie au niveau du point d'inoculation et le sang de la rate renfermaient un grand nombre de bactériidies charbonneuses. D'autre part, M. Mégnin a examiné quelques larves vivantes recueillies sur des peaux de chèvre et a reconnu qu'elles appartenaient au *dermestes vulpinus*.

Enfin, l'inoculation faite à des cobayes par M. Nocard, de ces larves, de leurs coques et de leurs excréments, a déterminé chez ces animaux des lésions caractéristiques du charbon.

Ainsi il n'est pas douteux que, parmi les peaux de chèvre travaillées à Paris, il en est qui proviennent de chèvres mortes du charbon. Les larves du *dermestes vulpinus* se nourrissent de débris cellulaires ou de l'hypoderme des peaux desséchées; celles qui vivent

sur les peaux charbonneuses ingèrent des spores qui traversent tout leur tube digestif, immuables dans leur vitalité et leur virulence; c'est ainsi qu'on peut les retrouver dans les excréments de ces larves.

Pour remédier à ce danger, il convient d'inviter les patrons des ateliers où l'on bat et où l'on trie les peaux venant de Chine à fournir aux ouvriers un masque, des gants en caoutchouc et des pinces pour préserver la face, les avant-bras et les mains. Il serait défendu aux ouvriers de porter sur l'épaule les peaux pourvues de poils; ils devraient se servir de brouettes.

Une ventilation énergique avec aspiration des poussières dans une chambre de chauffe où elles seront brûlées devra exister au moment du triage et du battage des peaux. Des soins de propreté seront exigés des ouvriers: lavage de la figure et des mains avec une solution antiseptique, changement de costume au sortir de l'atelier. Des affiches apposées dans l'intérieur de l'usine devront appeler l'attention des ouvriers sur le danger des boutons ou des érosions de la peau. Une surveillance très attentive devra être exercée sur les ouvriers par une personne compétente, de façon que tout bouton, toute érosion de la peau pouvant devenir dangereux soient immédiatement traités. Cette industrie pouvant causer des accidents mortels, elle doit être surveillée et figurer sur la liste des établissements classés.

Enfin, il y a lieu de prendre des mesures de police sanitaire dans les pays d'origine, de façon à supprimer sur les peaux de Chine les germes charbonneux, les mouches et tout ce qui peut être dangereux. Si ces mesures n'étaient pas exécutées, il y aurait lieu de fermer nos frontières à l'importation des peaux de chèvre venant de la Chine.

[Extrait de la séance du 9 Janvier 1894 de l'Académie de Médecine à Paris.]

6. We extract the following from a letter of one of our correspondents in Amoy:

This year the Tsung-tuh (Governor-general) came to pay his triennial visit to Amoy. He is obliged to visit every three years the seven departemental capitals of his province and besides the town of Amoy, as the seat of an Admiral. He generally remains four days in each place. In the first two days he inspects the city (巡城), holds open court for complaints against the local authorities (放告) and offers incense (拈香). The 3^d day is destined for the review of the troops (閱操) and the 4th for examination of the mandarins (考官). But, to the great surprise of the population, he arrived and departed this year in the same day. What was the reason? His Excellency had been accused by a lower mandarin of squeezing, and aware that he could fall every day in disgrace, he wished to receive before this occurrence the large sums allowed to him by the Emperor for his expenses which are presented to him by all the mandarins of the places he visits in the form of presents to buy tea (*sàng i boé té* 送伊買茶) as people say here.

And we heard indeed sometime afterwards that he was summoned to Peking in order to justify himself before the Board of punishments.

PROBLÈMES GÉOGRAPHIQUES.

LES PEUPLES ÉTRANGERS CHEZ LES HISTORIENS CHINOIS.

XIII.

NI-LI KOUO.

泥 離 國

Le Pays de Ni-li.

Il n'est pas de pays problématique dans les annales chinoises, qui ait subi plus d'explications que ce fameux pays de *Nili*. D'abord, feu PAUTHIER, dans sa *Description de la Chine*, p. 85, l'a identifié avec l'Égypte, croyant que le nom de *Nili* se rapportait au *Nil*; une hypothèse que STANISLAS JULIEN ¹⁾ a victorieusement terrassée. Il n'est pas nécessaire de reproduire ici ses arguments, puisqu'ils sautent aux yeux de tous. Cependant l'essai d'identification de St. JULIEN n'est pas plus heureux. Il a voulu y voir le nom de la ville de *Nála* (泥 梨), près de *Magadha*, dans l'Inde centrale, bâtie par le roi AÇÔKA, et visitée par le célèbre pèlerin chinois *Fa-hiën* (Chapitre XXVII, *fin*); ville identifié par V. St. MAR-

1) Simple exposé d'un fait honorable odieusement dénaturé dans un libelle récent de M. Pauthier. — De quelques inventions archéologiques de M. Pauthier, pp. 203—210. Paris, B. Duprat, Décembre 1842.

TIN, p. 383, avec la ville de *Nāla*, mentionnée dans les annales Singhalaises, située au S.E. des portes de *Pāṭalipoutra* ¹⁾).

Mais, comme le remarque fort bien M. le professeur TERRIEN DE LACOUPERIE ²⁾), cette identification est impossible, la ville de *Nāla* n'ayant été fondée par Açôka que huit siècles après l'évènement rapporté dans le texte chinois, et le nom de cette ville étant transcrit différemment en Chinois: 泥梨 au lieu de 泥離.

Cependant l'identification du pays de *Nili* (lu par lui *Néré* ou *Norai*) avec *Mogaung*, habité primitivement par les *Noras*, proposée par notre savant ami ³⁾, n'est pas plus heureuse que les autres. Tous ces savants ayant failli de s'apercevoir que ce pays est mentionné deux fois dans le *Chih-i-ki* (拾遺記) et est dit distinctement se trouver à l'extrême Orient de la Chine.

La première ambassade de ce pays de *Nili* est mentionnée dans ce livre à la date de l'an 1113 avant notre ère, et la seconde à la date de l'an 193 avant notre ère, sous le règne de l'empereur *Houeï*, des premiers *Han*, où il est positivement dit que le pays de *Nili* se trouvait à l'extrême Orient, au delà de *Fousang*, que nous avons prouvé être l'île de *Sachalin* ou *Krafto*.

Cette dernière notice n'a jamais été remarquée ni traduite par les sinologues, autant que nous sachions.

Nous remarquons, en outre, que le pays de *Nili* est placé dans le *Pien-i-tien* parmi les «Pays à l'Orient pas encore vérifiés» ⁴⁾.

1) S. Beal, *Travels of Fah-hian*, p. 109.

2) *Babylonian and Oriental Record*, Avril 1889, p. 108, note 195.

3) Loc. cit. p. 108 et note 201, p. 110. *Norai* était situé sur la rive gauche de l'Irawaddi, donc au S.O. de la Chine. Le *Nili* des Chinois est situé au N.E. de la Chine.

4) 東方未詳諸國. Chapitre 42. Par les caractères 未詳 l'auteur veut dire que les Chinois ne connaissent ces pays que par oui-dire, sans nier leur existence d'ailleurs. Par exemple le même *Pien-i-tien* nomme dans son 108^e chapitre, parmi les pays pas encore vérifiés du Sud 南方未詳諸國, tous les pays de l'Europe, comme l'Italie (意大里亞 *Italia*), Naples (納波里 *Napoli*), les

Plaçons d'abord sous les yeux du lecteur les deux notices de ce pays mentionnées dans le *Chih-i-ki* ¹⁾ et le *Pien-i-tien*, avec les variantes (entre crochets) que les deux textes présentent:

«Trois ans après que le roi *Tching* fut monté sur le trône (en l'an 1113 avant notre ère), le pays de *Nili* vint présenter ses hommages à la cour. Les ambassadeurs dirent ²⁾ que depuis qu'ils avaient quitté leur pays, ils avaient dû constamment marcher par des brouillards, et alors ils entendaient les orages gronder au dessous d'eux; tantôt ils avaient dû patauger par des chenaux souterrains, et alors ils entendaient le bruit des torrents par dessus leurs têtes; [enfin ils avaient dû traverser une grande eau]. Qu'ils avaient observé le soleil et la lune pour savoir la direction des pays étrangers, et qu'ils comptaient (les alternatives) du froid et de la chaleur pour connaître (déterminer) l'année et les mois.

» En examinant l'époque du jour de l'an ³⁾ de ce pays, on trouvait que l'ordre et la succession (des mois ou saisons) étaient d'accord avec ceux de la Chine.

Sicules (西齊里亞 *Sicilia*), Corsica (哥而西加), etc.; et dans son 139^e chapitre, parmi les pays pas encore vérifiés du Nord (北方未祥諸國), l'Amérique du Nord (北亞墨利加), la Russie (莫斯哥未亞 *Moscovia*), etc.; pays évidemment décrits d'après des géographies européennes. Mais comme les Chinois n'y sont point allés, ces pays sont pour eux 未祥 *wei siang* « pas encore vérifiés sur lieu ».

1) Le *Chih-i-ki* (拾遺記), ou « Recueil de choses omises », a été compilé par un certain *Wang-kia* (王嘉), avec le titre de *Tsze-nien* (子年), natif de la ville de *Ngan-yang*, dans la province de *Loung-si* (隴西安陽人), qui vivait pendant la dynastie des *Tsin*, vers le quatrième siècle de notre ère, en 19 Livres, comprenant 220 chapitres. Le Ms. original ayant été en partie détruit, un certain *Siao-khi* (蕭綺) l'a republié en dix Livres.

2) Le texte du *Li-tai-ki-ssé-nien-piao* contient, suivant la traduction de St. Julien, la remarque entre crochets que « le pays offre de hautes montagnes qui s'élèvent jusqu'au ciel » (op. cit. p. 204).

3) 正朔 *new year's day* (Williams).

«Le roi les reçut avec les cérémonies prescrites pour (la réception) des hôtes étrangers» ¹⁾).

Le lecteur qui compare ma traduction avec celle faite par St. JULIEN y trouvera des divergences notables. Le texte depuis le caractère 自 jusqu'au caractère 月 relate exclusivement ce que les ambassadeurs de Nili racontaient. Ils décrivent là dedans comment ils avaient fait leur voyage, et comment ils s'étaient pris pour arriver en Chine.

St. JULIEN n'a pas fait attention à l'antithèse de 常從雲裏而行 «ils marchaient constamment par des brouillards» (non par des nuages) et de 或入潛穴 «tantôt ils pataugaient par des chenaux (ou tunnels naturels) souterrains» ²⁾, et il traduit le dernier passage par: «Quelquefois les habitants entrent (c'est-à-dire se retirent) dans de profondes cavernes». St. JULIEN, croyant que Nili se rapportait à l'Inde bouddhique, a cru qu'il s'agissait ici de la coutume religieuse de se retirer dans des antres pour y faire une retraite de quelques mois; tandis qu'il s'agit ici seulement des vicissitudes du pays, ou des pays, que les ambassadeurs durent traverser pour se rendre en Chine; par monts (nuages et brouillards),

1) 成王卽政三年、有泥離之國來朝。其人稱。自發其國、常從雲裏而行。聞雷霆之聲在下。或入潛穴、又聞波瀾之聲在上。[或泛巨水]。視日月以知方國所向。計寒暑以知年月。考國之正朔、則序曆與中國相符。王接以外賓之禮也。 *Vide* 拾遺記、泥離國, Kiv. II et *Pien-i-tien*, Kiv. 42 東方未詳諸國, "Les pays à l'Orient pas encore vérifiés."

2) 潛 veut dire marcher dans l'eau: 潛涉水也。行水中。 Par le caractère *Hious* il faut entendre ici les lits naturels des torrents. *Hoai Nan-tse* dit: L'eau demeure dans des chenaux souterrains, de même comme le peuple occupe des maisons 水居窟穴。人民有室 (*Vide* 淮南子、原道訓).

par gorges où les torrents se précipitaient, et par une grande eau; c'est-à-dire par la mer.

Nous verrons dans la suite que tel est le vrai sens du texte. La traduction de ST. JULIEN: «Ils observent le soleil et la lune pour connaître la direction ou la position des royaumes étrangers» (p. 204), ainsi que l'observation D (p. 207), sont inexactes. Quel besoin les habitants de *Nili* avaient-ils de savoir chez eux la situation d'autres pays? Mais lorsqu'ils voulaient se rendre en Chine, située pour eux [comme nous le verrons tantôt] vers le Sud-Ouest, ils durent, à défaut de boussole, se diriger par l'observation de la position du soleil et de la lune pour trouver leur chemin. Ici la traduction de PAUTHIER vaut mieux que celle de ST. JULIEN.

La mention de la seconde ambassade de *Nili* en Chine se trouve au cinquième livre du *Chih-i-ki*, et y est relatée de la façon suivante:

«Pendant la deuxième année (du règne) de l'Empereur *Hiao-houei*, des *Han* antérieurs (193 avant notre ère), on disait que l'empire entier était comme des charretées de livres marchant de pair dans l'ornière littéraire ¹⁾. L'empire jouissait d'une paix profonde, et les boucliers et les lances restaient en repos. De différentes régions des pays les plus éloignés l'on vint derechef porter du tribut.

1) Cette phrase signifie que la littérature fleurissait sous son règne. Quand on veut faire l'éloge d'un profond savant, on dit qu'il est riche de cinq charretées de livres 譽通儒曰富五車. *Vide* 留青新集, Chap. 30, fol. 1, verso.

L'expression 一車書 «une charretée de livres» est mentionnée dans les livres des *Tsin*, où il est dit que l'Empereur envoya une charretée de livres à un certain *Hoang-fu Mi* (A.D. 215—282, Cf. Mayers, Chinese Reader's Manual, N°. 216). Le philosophe *Tchoang-tszé* (莊子 330 avant notre ère) racontait qu'un certain *Houei-chi* (惠施) possédait cinq charretées de livres, et le fameux poète *Tou-fou* (杜甫) fit le distiche suivant: «La Richesse et l'honneur peuvent être obtenus par l'assiduité au travail; les garçons doivent étudier cinq charretées de livres» (富貴必從勤苦得. 男兒須讀五車書). *Vide* 廣事類賦, Chap. XII; 事類統編, Chap. 47, fol. 1 verso, 9 recto.

«A cette époque un prêtre taoïste, du nom de famille *Han* et du surnom de *Tch'i*, un descendant de *Han-tchoung*, vint par mer et disait qu'il était un envoyé du Prince divin de la Mer, et qu'ayant entendu que la terre était imbue de saintes vertus, il s'était joyeusement soumis et venait (conséquemment) à la cour.

«A cette époque aussi un (certain) royaume de *Nili*, situé à l'extrême Orient, au delà de *Fou-sang*, vint également présenter ses hommages.

«Les gens de ce pays étaient hauts de quatre pieds. Ils portaient deux cornes ressemblant aux cocons du ver-à-soie, et des dents sortaient de leurs lèvres. Depuis leurs têtins jusqu'en bas ils avaient un poil subtil dont ils étaient entièrement couverts. Ils demeuraient dans de profondes cavernes et leur âge n'était pas supputable. L'empereur dit: Le nécromancien *Han-tch'i* connaît les langues de tous les pays. Il lui ordonna donc de demander à ces gens quel âge ils avaient, et combien d'évènements ils avaient vus se passer dans le courant des âges.

«Ils répondirent: «Les cinq évolutions se succèdent, on naît et meurt alternativement, comme la poussière qui vole ou comme une fine pluie. L'existence et la destruction ne peuvent être calculées».

«Il leur demanda alors ce qu'ils savaient de *Niu-koua* ¹⁾ et des époques antérieures à elle. Ils répondirent:

«Elle avait le corps d'un serpent jusqu'en haut; les huit (sortes de) vents étaient égalisées et les quatre saisons se suivaient en succession régulière; n'était-ce pas (un temps) heureux! quand on embrassait une existence éthérée?» (ou: n'embrassait-on pas, majestueusement et joyeusement, une existence éthérée?).

1) Souveraine mythique, dit avoir vécu en 2738 avant notre ère. *Mayers Chinese Reader's Manual*, N°. 521.

« Il leur demanda encore d'après *Soui-jin* ¹⁾ et les époques avant lui. Ils répondirent: « Depuis l'époque de la production du feu par la vrille-à-feu et l'usage de la viande cuite (lit. la transformation de la viande crue par le feu) les pères sont devenus agés et aimants et les fils ont eu une longue vie et étaient pieux. A partir de l'empereur *Hiên* ²⁾ [à partir de *Hi* ³⁾ et de *Hiên*] on devint inconstant et se détruisait l'un l'autre; on devint volage, extravagant, blagueur et vain. Les Rites furent débauchés et la musique devint discordieuse. Les vertus séculaires devinrent fades et fausses, et les mœurs pures tombèrent en décadence ».

« Quand *Tch'i* eut rapporté ce qu'il venait d'entendre à l'empereur, Sa Majesté dit: « Songez donc comme cela est obscur et profond! Ce n'est qu'avec ceux qui ont une intelligence pénétrante et une perception profonde qu'on puisse causer de ces événements reculés (de ces principes). » *Tch'i* se retira alors, et l'on ne sut point où il s'était rendu. L'empereur ordonna alors à tous les nécromanciens de bâtir un Autel des Génies au nord de la ville de *Tchang-ngan*, auquel il donna le nom de « Halle de Sacrifice à *Han* » (*Sze Han Koan*). Le vulgaire en disait qu'on priait au Dieu qui règne sur le froid (*sze han tchi chin*) au Nord de la ville, suivant le dire du commentaire des Chroniques du Printemps et de l'Automne, « afin de sacrifier au Directeur du Froid (*sze han*). » C'est une confusion des mots homophones (*han*, le nom du nécromancien, et *han*, froid); car certainement c'était la « Halle de Sacrifice à *Han* ». ⁴⁾

1) *Soui-jin* est l'inventeur du Feu, un empereur fabuleux (Mayers, Op. cit. p. 365).

2) *Hiên-youen* (軒轅), empereur fabuleux de la 9^e époque (Mayers, Op. cit. p. 365).

3) *Fu-hi* (伏羲), 8^e empereur de la 9^e époque (Mayers, Op. et loc. cit.).

4) Comp. à ce sujet le *Tao-tchuen*, 4^e année du Duc Tch'aou. Legge, Chinese Classics, p. 592 et 596.

«A la fin de la deuxième année, l'empereur fit venir une centaine de filles du palais, qu'il leur (c'est-à-dire aux ambassadeurs de *Nili*) donna avec dix mille pièces de soie figurée, et fit reconduire sur dix vaisseaux pontés les ambassadeurs de *Nili*. En outre il proclama une amnistie générale dans l'Empire» ¹⁾.

Avant de continuer notre exposition nous allons relever les faits

1) 前漢孝惠帝二年、四方咸稱車書同文軌。天下太平、干戈偃息。遠國殊鄉重譯來貢。時有道士、姓韓、名稚、則韓終之嗣〔裔〕也、越海而來。云是東海神〔君之〕使。聞聖德洽乎區宇、故悅服而來庭。時有東極、出扶桑之外、有泥離之國、〔亦〕來朝。其人長四尺。兩角如璽、牙出如〔于〕唇。自乳已來〔以下〕有〔垂〕靈毛自蔽。居于深穴。其壽不可測也。帝云。方士韓稚解絕國人言。令問人壽幾何、經見幾代之事。答曰。五運相承、迭生迭死、如飛塵細雨。存歿不可論筭。問女媧以前可聞乎。對曰。跼身已〔以〕上、八風均、四時序、不以威〔爲〕悅、攬乎精運。又問燧人以前。答曰。自鑽火變腥以來、父老而慈。子壽而孝。自軒皇〔羲軒〕以往、屑屑焉以相誅滅。浮靡囂動〔薄〕、淫于禮、亂于樂、世德澆訛、淳風墜矣。稚〔具〕以答聞於帝。帝曰。悠哉杳昧。非通神達理者。難可語乎斯遠〔道〕矣。稚於斯而退、莫知其所之。帝使諸方士立仙壇于長安城北、名曰祠韓館。俗云司寒之神、祀于城陰。按春秋傳曰。以享司寒。其音相亂也。定是祠韓館。至二年詔宮女百人、文錦萬疋、樓船十艘、以送泥離之使。大赦天下。 *Ibid.* Kiv. V; *Pien-i-tien*, Ch.

saillants de cette notice. Le pays de *Nili* était brumeux et très accidenté, et était situé à l'extrême Orient, au delà de *Fousang* ou de *Sachalin*. Les saisons y étaient déterminées par les alternatives de chaleur et de froid. Les habitants de ce pays avaient une hauteur de quatre pieds, portaient deux cornes grosses comme, ou de la forme d'un cocon du ver-à-soie et leurs dents sortaient de leurs lèvres; ils étaient couverts depuis la poitrine jusqu'en bas d'un poil subtil qui les couvrait entièrement; et ils demeuraient dans de profonde cavernes et atteignèrent une très longue vie.

Nous pouvons éliminer de ce récit toute la longue conversation sur les anciens temps de la Chine avec le prêtre *Han-tch'i* ¹⁾. Si même, ce que nous doutons, *Han-tch'i* a su la langue du pays de *Nili* ²⁾, il est certain que les ambassadeurs ne savaient rien de l'ancienne histoire de la Chine, et les réponses qu'il prétendait être données par ces ambassadeurs, étaient au fait celles faites

1) Il est curieux de rapprocher ce récit avec celui fait sur les anciennes légendes dans le *Tao-tchouen*, 8^e année du duc *Wan* (Legge, Ch'un-tsew, p. 283).

2) Il est vrai que ce *Han-tch'i* était venu par mer (越海而來), mais le texte ne dit pas par quelle mer. Était-il également allé visiter le Kamtchatka, et avait-il peut-être provoqué la mission de *Nili*? En ce cas il pourrait avoir quelque notion de la langue des *Tchouktchi*. La chose n'est pas impossible. Steller dit qu'il y a une si grande ressemblance entre les trois dialectes parlés par les Koriakues à rennes, les Koriakues sédentaires et les *Tchouktchi*, qu'ils peuvent s'entendre aisément.

La mention du « Dieu de la Mer », par qui *Han-tch'i* prétendait avoir été envoyé, semblerait confirmer notre hypothèse. Ce Dieu s'appelle chez les Kamtchadales *Mitg* et est représenté sous la forme d'un poisson (Krachenennikow, Histoire et Description du Kamtchatka, I, 99). Il serait extrêmement intéressant de faire des recherches sur les *Fang-sze* (方士) ou Nécromanciens en Chine. Comme les moines bouddhistes qui parcouraient le monde entier pour prêcher la loi de Bouddha, ces *Fang-sze* faisaient des voyages très lointains pour rechercher l'Elixir de vie. Ils apprenaient tous les tours de jonglerie des Chamanes de la Sibérie, des magiciens de la Polynésie et des jongleurs de l'Inde, à l'aide desquels ils imposaient aux souverains de la Chine et à la populace. Tout charlatans qu'ils étaient, ils ont dû faire des observations ethnographiques et géographiques de la plus haute importance sur des peuplades éloignées, peut-être aujourd'hui éteintes ou civilisées. Rejeter leurs récits comme des fables est faire preuve d'ignorance; car il y a toujours un grain de vérité dans leurs récits ampoulés.

par *Han-tch'i* même. Cependant il a su captiver par son astuce l'empereur de la Chine à tel point qu'il érigea un temple pour son culte, et qu'il considéra les ambassadeurs de *Nili* comme tellement extraordinaires qu'il les fit reconduire en leur pays par mer sur dix vaisseaux pontés, avec un harem complet de filles chinoises et une énorme quantité de pièces de soie. En outre il proclama une amnestie générale en honneur de cette ambassade.

Il résulte des deux récits que les ambassadeurs étaient venus par terre et par mer en Chine; et que, la situation de leur patrie étant déterminée être à l'Orient de l'île de Sachalin, l'Empereur les y fit reconduire par la route de mer, dans une flotte de dix vaisseaux.

Tout cela est pratique et sobre comme le sont en général les anciens récits chinois, dès qu'en les a dépouillés des accessoires fantaisistes ou fabuleux.

Essayons-donc de déterminer ce que c'était que ce pays de *Nili*.

Nous avons pour cela un indice précieux dans une particularité physique des Niliens: **Leurs dents sortaient de leurs lèvres.** Or nous avons vu, dans notre Problème V (*T'oung-pao* IV, p. 337), que les ambassadeurs de *Lieou-kouï*, c'est-à-dire du Kamtchatka, racontaient qu'à un mois de journée de leur pays, au Nord, se trouvait le peuple des *Yaktcha*; que ce peuple avait des *dents de sanglier* qu'ils avançaient pour mordre les gens, de sorte que personne n'osait passer leurs frontières, et qu'on n'avait aucun rapport avec eux ¹⁾. Nous avons vu aussi que ces *Yaktcha* étaient le même

1) Les Tchouktchi ont été de tous temps renommés à cause de leur amour de la liberté et de leur valeur.

Le Hollandaia Bentinck dit dans une note à « l'Histoire généalogique des Tartares », p. 110, que les Tzuktzchi, les Tzchalatzki et les Olutorski sont les races les plus féroces du Nord de l'Asie. Sur la carte de Lotteri (1766) on lit: *Tyuktzchi natio ferocissima et bellicosa Russorum inimica qui capti se invicem interficiunt*. Et en 1777 Georgii disait encore dans sa Description de toutes les nations de l'empire de Russie, Vol. II, p. 350: « Ils sont plus sauvages, plus grossiers, plus indomptables, plus larrons, plus faux et plus

peuple que celui des *Tchouktchi*, que les *Itûlmen* nommaient *Tāninēyou* «Hommes forts», terme que les Chinois ont traduit par le mot indien *Yaktcha*, du nom d'une classe de Démons (*T'oung-pao* IV, pp. 335 et 337, note 1).

Nous croyons donc que ce pays de *Nili* n'est autre que celui des *Tchouktchi*, au nord-est du Kamtchatka, habité à cette époque par une race de petite stature qui se nommait elle-même *Tchautchowa* ¹⁾ ce qui veut dire «Petits hommes» (*T'oung-pao* IV, p. 333). Or, selon le récit Chinois, les ambassadeurs de *Nili* n'avaient que quatre pieds chinois de hauteur, c'est-à-dire qu'ils étaient de petite stature. Quant aux «dents qui sortaient des lèvres» elles se rapportent à la coutume d'insérer aux deux coins des lèvres supérieures une pièce d'os, coutume commune à ces peuples, ce qui leur a fait donner par les Russes le nom de *Zoubatki* ²⁾ (Steller, Kamtschatka,

vindicatifs que les Koriaks nomades. Vingt Tchouktchi font fuir 50 Koriaks» (Nordenskiöld, *Die Umseglung Asiens und Europas auf der Vega*, II, 78).

Mais quand on les laisse en liberté, c'est le peuple le plus doux du monde, selon le témoignage de tous les auteurs modernes.

1) Ce nom de *Tchautchowa* est devenu par corruption des Russes *Tchuktchi* ou *Tchuktchen*, nom que les Koriaks se donnaient eux-mêmes, ce qui prouve que ces deux peuples ont formé autrefois une nation (Steller, op. cit., p. 8 à la note). Nordenskiöld dit expressément que les indigènes reconnaissent les noms de *Tchuktchi* et de *Tchautchou* comme les leurs (*Die Umseglung Asiens und Europas auf der Vega*, Deutsche autorisierte Ausgabe, I, 391).

2) *Zoubatki* est le pluriel de *Zoubátka*, le nom du Loup marin (*Anarrhichus lupus*) un grand poisson qui atteint la longueur de 6 à 7 pieds et qui est pourvu de grandes dents coniques. Il est très vorace, peut vivre longtemps hors de l'eau, et se défend en mordant. On le trouve surtout sur les côtes du Groenland et de l'Islande. On sèche ou sale sa chair. De sa peau on fait du cuir ou de la colle, et de son fiel on fait du savon (H. Schlegel, *Handleiding tot de beoefening der Dierkunde*, Vol. II, p. 141, Breda 1858).

Les terribles dents de ce poisson, comptant cinq rangées dans la mâchoire supérieure et trois dans la mâchoire inférieure, le font craindre des pêcheurs, qui le tuent immédiatement et n'osent pas le porter vivant à terre. C'est ce poisson qui fournit le cuir dit «chagrin» (Pöppig, *Naturgeschichte*, Vol. IV, p. 112 et 109, fig. 2425). La racine du mot *Zoubátki* est *Zoub* «dent», dont dérive *Zoubátýj*, «ayant de grosses dents», de quel mot dérive celui de *Zoubátka*, «le loup marin», selon l'explication de mon collègue le professeur H. Kern.

p. 241 à la note). Les Kamtchadales et les Chinois auront pris ces os pour des dents naturelles.

Il est vrai que les Tchouktchi d'aujourd'hui ne portent plus ces singuliers ornements ¹⁾; mais les naturels des îles qui se trouvent aux environs du Cap *Tchoukotsk*, et qui ont communication avec les *Tchouktchi*, regardent aussi comme un ornement de se mettre des os au visage. Après un combat que *Pawlutski* livra aux *Tchouktchi*, on trouva, parmi les morts, plusieurs de ces insulaires qui avaient deux petites dents de chevaux marins placées sous leur nez, dans des trous faits exprès ²⁾.

Les deux îles opposées au Tchukotskoi Noss, à la pointe N.E. du pays des Tchouktchi, sont habitées par un peuple que les Tchouktchi nomment *Achjuchaliaet* et *Peckeli*. Ils portent des *dents entées* qui percent à travers leurs joues, habitent dans des lieux fortifiés et se vêtent de peaux de canards ³⁾.

En 1711 le cosaque Pierre Iliin sin-Popov rapporta qu'on vit vis-à-vis des deux côtés du Noss, dans la mer, tant dans celle du *Kolyma*, que dans celle d'*Anadir*, une île que les *Tchouktchi* appellent la grande terre, ajoutant que ses habitants portent de grandes dents à travers leurs joues percées. Ces gens parlaient une autre langue que les Tchouktchi et menaient un genre de vie différent. Les Tchouktchi sont en guerre avec eux depuis un temps immémorial. Popov vit dix de ces hommes dentus qui étaient prisonniers chez les *Tchouktchi*, et il remarqua que ces dents entées qu'ils portaient étaient des morceaux taillés de dents de chevaux marins ⁴⁾.

Déjà en 1648 Deschnev avait remarqué au N.E. ces deux îles

1) KRACHENENINNIKOW, Hist. et Desc. du Kamtchatka, I, 405—406.

2) *Ibid.*, p. 406.

3) Müller, Voyages et Découvertes faits par les Russes (traduction française par Dumas), I, p. 67.

4) *Ibid.*, p. 75.

sur lesquelles il vit des hommes de la nation des *Tchouktchi*, remarquables par des dents de chevaux marins qui passent à travers leurs lèvres percées ¹⁾).

Il nous semble curieux de faire mention ici de la description que donne «*La Géographie universelle*», composée par Ferdinand Verbiest, fin du 17^e siècle, de cette coutume dans sa description de l'Amérique du Nord: «Quand ils ont pris un grand ennemi, ils coupent environ deux pouces de ses os; puis ils font un trou dans leurs joues et y plantent ces os, qui sortent d'environ un pouce, afin de faire preuve de leur courage. Ceux qui ont enté jusqu'à trois os, sont respectés et craints par tout le monde» ²⁾).

Que cette race a autrefois occupé le pays entier habité maintenant par les *Tchouktchi* est établi par une curieuse légende racontée par les *Tchouktchi* mêmes et que nous reproduisons ici:

«Dans le pays des *Tchouktchi* il y a, en dehors du *Kolyma*, deux rivières jumelles *Anyui*, qui coulent parallèles l'une de l'autre séparées par un large mur de roches, jusqu'à ce qu'elles s'unissent écumantes à une brusque crevasse de ce mur, pour couler ensuite unies vers l'océan. Or les *Tchouktchi* racontent que dans l'antiquité les deux frères *Anyui* avaient séparément poursuivi leur course sans se soucier l'un de l'autre.

«En ces temps vivait un grand Chamane nommé *Bouksan-Olgyn*, dont le génie tutélaire *Emergljatch*, était tout-puissant et menaçait toutes les divinités animales des autres Chamanes. Dernière le mur

1) *Ibid.*, p. 13. Il est évident que ces peuples ont adopté cette singulière coutume afin de ressembler à un morse; en effet la tête d'un morse avec ses deux dents dans la lèvre inférieure ressemble curieusement à la figure de ces insulaires.

2) 若獲大仇、削其骨二寸許。鑿頤作孔、以骨栽入、露寸許於外。用表其功。頤有樹三骨者、人咸敬畏。Vide 坤輿圖說, apud *Pien-i-tien*, Chap. 130. 北亞墨利加 (Amérique du Nord).

qui séparait les deux frères vivait un vieillard qui avait une très belle fille, que le Chamane avait vue et exigée en mariage. Malheureusement ce Chamane était vieux et laid, et il était surtout défiguré par de *grandes défenses*, *longues d'une aune*, qui sortaient de sa bouche, de sorte que la jeune fille en avait peur. Cependant son vieux père n'avait pas le courage de refuser directement le prétendant; mais il lui dit: Je veux bien te donner ma fille; mais c'est ma fille unique. Tu l'emmèneras très loin et la montagne est si escarpée, de sorte que je ne pourrai jamais rendre visite à ma fille. Or, si tu veux percer un canal entre les deux Anyui, je pourrai venir chez toi en bateau, et en ce cas je te donnerai ma fille. Le Chamane acquiesça à cette proposition et ordonna à un mammoth souterrain de faire ce travail, qui fut accompli dans une seule nuit. Mais à peine les deux rivières s'étaient-elles unies qu'elles s'emparèrent du Chamane et l'ensevelirent sous leurs flots. Le lendemain, quand la jeune fille jetait ses filets de son bateau, un coup de vent le renversa, et les flots portèrent son corps vers l'endroit où le Chamane avait péri.

« On y creusa une tombe et y enterra la jeune fille.

« Depuis ce temps les jeunes filles Tchouktchi qui passent cet endroit en bateau, sèment du thé ou du tabac sur le tertre funéraire, de peur d'être emportées comme épouses par le Chamane enterré dessous » ¹⁾.

N'avons-nous pas dans cette curieuse légende une réminiscence de la lutte entre la population primitive ornée de dents entées dans la lèvre et la peuplade *Tchouktchi* envahissante?

A cause de cette singulière coutume, les habitants de ce pays

1) Franz von Adlerberg: Aus dem Lande der Kangienisen. Unter Benutzung der Veröffentlichungen von J. W. Schklowski in den Jahrbüchern der russischen geographischen Gesellschaft, Sektion Moskau (Der Zeitgeist, Beiblatt zum Berliner Tageblatt, Montag 5 März 1894, N°. 10).

(c'est-à-dire les Cosaques, car le mot est russe) appellent ces insulaires *Zoubati*, c'est-à-dire *hommes à grandes dents* ¹⁾). Mais ces insulaires sont également des *Tchouktchi*, car, comme le dit expressément M. KRACHENENINNIKOW, les *Tchouktchi* n'habitent pas seulement les contrées du côté du Nord, depuis l'Anadir, et toute la partie que l'on appelle le cap *Tchoukotsk*, mais encore les isles situées aux environs de ce cap ²⁾).

Steller dit expressément (p. 252, N^o. 5) que les habitants de la côte occidentale de l'Amérique s'ornaient le visage avec des os de poisson, *absolument comme les Tchouktchi*.

Le même fait est constaté par Gmelin ³⁾, qui dit que les *Tchouktchi* placent de petites dents de la vache marine (*Phoca dentibus caninis exsertis*) dans les joues pour se donner un air terrible dans la guerre, afin d'intimider l'ennemi.

Selon les légendes des *Tchouktchi*, ils n'auraient pas toujours habité ce pays, mais il était occupé autrefois par une autre race nommée *Onkilon* ou *Namollo*, race qu'on trouvait encore, il y a deux siècles, sur la côte entière du Tchouktchen, du Cap. Chelagskoj jusqu'au détroit de Bering. On les appelle encore de ces jours *Ankali* ⁴⁾). Cette race, visitée par FRIEDRICH VON LÜTKE, est alliée à la race des Esquimaux de la côte américaine du détroit de Bering ⁵⁾. MÜLLER, qui a extrait des Archives de Yakoutsck la relation de voyage de *Deschnev*, dit que vis-à-vis de l'isthme formé par le fleuve *Tchoukkotskaia* se trouvent deux îles habitées par une race de souche *Tchouktchi*, qui ont les lèvres percées ⁶⁾. Les *Tchouktchi* actuels

1) Krachenenninnikow, op. et loc. cit. p. 406.

2) Krachenenninnikow, op. cit., I, p. 193—194.

3) Reise durch Siberien, Vol. III, p. 165, 169; Vol. II, p. 645. Ten months among the tents of the Tuskis, by Lieut. W. H. Hooper, R. N. London, John Murray, 1853, p. 36.

4) Nordenskiöld, op. cit., I, 402, 403, 407.

5) *Ibid.*, II, p. 81.

6) Sammlung russischer Geschichte, Petersburg 1758, apud Nordenskiöld, op. cit., II, 159.

encore une autre raison pour leur donner ce nom. Le *Yeou-yang tsah-tsou*, ouvrage datant du 8^e siècle ¹⁾, dit qu'on trouve dans les pays de *Soutou* et de *Chihni* la ville des *Yaktcha*, habitée anciennement par des diables sauvages, dont les creux subsistent encore aujourd'hui ²⁾. Or nous avons vu que les Tchouktchi, comme les Koriaques et Kamtchadales, demeurent dans des huttes ou tentes à moitié enfoncées dans des creux excavés dans la terre.

Nous n'avons pas pu identifier jusqu'ici le pays de *Soutou*, mais sur le pays de *Chihni* on trouve une note intéressante dans *Ma Toan-lin* (Cap. 337, fol. 24). Le nom de ce pays est aussi écrit *Chikini* (屍棄尼) et *Sihni* (瑟匿); il se trouvait à 300 li sud du col du *Karakorum* et était sous la juridiction de *Houmi* (護蜜), ou *Tamasthiti*, une ancienne province de *Tukhâra*, dont les habitants furent renommés pour la férocité de leur mœurs (Eitel, Skrt.-Chin. Dict., p. 140 s). Au N.O. ils touchaient au pays de *Kumi* (俱蜜). D'abord ils étaient sous la dépendance de *K'oukan* (苦汗 Khokand), mais plus tard ils sont allés vivre séparément dans les vallées des montagnes, où ils s'amusaient à piller les voyageurs et marchands. Le peuple demeurerait dans des creux (俗窟室).

Quant à la longue vie de ces peuples, Steller en parle à plusieurs reprises (op. cit. 301, 302 *passim*). Plusieurs atteignent un âge de 70 à 80 ans et meurent en pleine vigueur, ayant toutes leurs dents, ne grisonnant jamais avant leur 60^e année, et encore leurs cheveux ne devenant jamais entièrement blancs. Ce fait peut expliquer la notion chinoise qu'ils arrivaient à un âge incalculable.

Hooper (op. cit. p. 200) dit qu'il ne doute pas que les Tchouktchi

1) Voyez *T'oung-pao*, Vol. III, p. 128, note 1.

2) 蘇都識匿國有夜叉城。城舊有野叉。其窟見在。 *Vide* 酉陽雜俎。

n'atteignent une vie très longue, et que *cent ans* ne serait pas une limite trop étendue qu'on pourrait leur assigner. (I have no doubt that they reach an advanced period of life, and that a hundred years would not be too extended a limit to assign them). Cochrane ¹⁾ dit également que les Tchouktchi vivent très longtemps.

Ceci corrobore l'argument de *Hoai Nan-tze* que la température froide fait arriver les hommes à une longue vie ²⁾. Les voyageurs modernes confirment ce fait. Wrangel ³⁾ rencontra aux rives du Kolyma en Sibérie un Yakoute âgé de 82 ans qui faisait encore de longues courses à cheval avec des jeunes gens, conduisait le bétail à la prairie et le reconduisait aux étables; et ce Yakoute se plaignait cependant de la dégénération de la population actuelle, dont aucun membre n'atteignait plus l'âge de *cent ans* et plus, comme du temps de son père.

Quant à la division de l'année, elle est calculée chez les Tchouktchi et les Itülmens selon les alternatives du froid et du chaud. L'année est conséquemment divisée en deux époques, chaque une de 6 mois: les mois étant lunaires, c'est-à-dire comptant d'une nouvelle lune à l'autre. L'été commence en Mai, l'hiver en Novembre, les mois étant désignés d'après les événements naturels qui arrivent pendant leur durée ⁴⁾. Les Chinois avaient donc raison de dire que leur calendrier était d'accord avec le leur.

La plupart ne sait pas compter au delà de 40, ce qu'ils font au moyen des doigts de leurs mains et de leurs pieds. Quand on les force à compter plus, ils baissent les mains comme signe que la chose est incalculable, ou bien ils montrent avec leurs mains leurs cheveux ⁵⁾.

1) Voyage à pied par le royaume Russe et la Sibérie, Vol. II, p. 95, de la traduction hollandaise.

2) 寒氣多壽。Vide 淮南子, Chap. IV.

3) Reise längs der Nordküste von Siberien, I, 349.

4) Steller, op. cit., p. 359—361; Voyage du Commodore Billings dans le Nord de la Russie-asiatique, Vol. II, p. 108.

5) Steller, p. 361; 40 probablement pour 30.

Les auteurs qui ont écrit sur les Tchouktchi ne disent rien sur cette question. Nordenskiöld (op. cit. I, 391 et 410) dit seulement que quelques gamins savaient compter *en Anglais* jusqu'à dix.

Les ambassadeurs auront fait ces signes quand les Chinois leur ont demandé leur âge, et les derniers y ont compris que leur âge était *incalculable*, tandis que ces braves ambassadeurs n'ont voulu indiquer qu'ils ne pouvaient pas l'indiquer précisément ¹⁾.

Quant aux deux *cornes* en forme de cocon que ces ambassadeurs portaient, elles se rapportent à la coiffure des femmes *Tchouktchi*. Le lieutenant Hooper dit (op. cit., p. 225): «les cheveux des femmes sont coupés sur leur front à la hauteur des sourcils; arrière elles les laissent croître longs et ils sont réunis en deux «queues de rat», qui, étant très épaisses, et solidement liées avec des rassades de cuir raide, saillaient des deux côtes comme des *bouts de cable* auxquels elles ressemblent en effet.» Chacun prend son point de comparaison d'après ce qui lui est le plus familier. Le marin Hooper y voit un «bout de cable», le sériculteur chinois y reconnaît des «cocons de ver-à-soie» ²⁾.

Quant à l'habitude des *Tchouktchi* de demeurer dans des maisons souterraines, mentionnées dans le deuxième récit chinois, elle est bien connue. KRACHENENINNIKOW, dans sa description du Kamtchatka, (I, 201) dit que les Jourtes d'hiver des *Tchouktchi* sont aussi incommodes que celles des Koriaques, à cause de la fumée; et qu'on les fait dans la terre, de la même manière qu'au Kamtchatka;

1) *Ils ignorent leur âge*, dit Krachenenninikow. Rien n'est plus risible que de les voir compter au delà de 10; quand ils en sont au dernier des doigts de leurs mains, ils les joignent pour signifier dix; puis ils continuent par ceux du pied; et si le nombre passe 20, ne sachant plus où ils en sont, ils s'écrient, comme en extase, *Matcha*, où prendre le reste? (Krachenenninikow, op. cit., I, 25).

2) Il paraît donc qu'il y avait des femmes dans l'ambassade, que les Chinois ont confondues avec les hommes. La même chose est arrivée au Lieut. Hooper et ses compagnons (Op. cit., p. 15). Ils prirent des hommes pour des femmes. Comp. aussi Petitot, Vocab. Français-Esquimaux, p. XXIX.

mais, dit-il, elles sont incomparablement plus spacieuses, puisque plusieurs familles y demeurent (Comp. *T'oung-pao* IV, p. 322 pour les détails de construction de ces demeures souterraines). Hooper (op. cit., p. 49) en fait la même description, et se plaint de la chaleur étouffante de 100° Fahrenheit qui règne dans ces jourtes.

La description que les ambassadeurs de *Nili* faisaient de leur terrible voyage est exacte. Il n'y a pas de pays plus brumeux, plus accidenté que le pays des *Tchouktchi*. Après avoir marché du Nord vers le S.O. ils se seront embarqués dans le golfe de *Penchinska* ou *Pengina*, près de *Sangonotska Nos*, et, longeant la côte du golfe et passant par le détroit entre l'île de Sachalin et la Mandchourie, ils auront débarqué peut-être en Corée et se seront rendus de là par terre à la Chine. Cette grande flaque d'eau que nous appelons la mer d'*Ochotsk*, est probablement le 巨水 «la grande eau» de notre texte.

Or nous avons vu précédemment (*T'oung-pao*, IV, 336 et 338) que les *Mohkoh* de la Mandchourie se rendaient, pendant le 7^e siècle, régulièrement en quinze jours, par mer, de leur pays au Kamtchatka, avec lequel ils entretenaient un commerce régulier.

Rien de plus naturel donc que les envoyés *Tchouktchi* se soient embarqués sur un de ces navires de commerce *Mohkoh* qui faisaient régulièrement le trajet du Kamtchatka à l'Amour.

Les Russes n'ont fait ce voyage pour la première fois qu'en Juin 1716, quand on bâtit, sur l'ordre de Pierre le Grand, un bateau armé de marins suédois captifs, les Russes eux-mêmes étant de trop mauvais marins. Après avoir longé la côte vers le N.E., les vents contraires poussaient ce navire directement par la mer d'*Ochotsk* au Kamtchatka ¹⁾.

La route maritime était tracée tout naturellement, et lorsque,

1) Nordenskiöld, op. cit., II, 170.

en 1730, *Schestakov* entreprit son expédition contre les Tchouktchi, il s'embarqua à la côte de la Tatarie, traversa la mer d'Ochotsk jusqu'au golfe de Pentchina, et marcha de là au pays des Tchouktchi ¹).

Quant au nom de *Nili* nous devons renoncer pour le moment à l'expliquer. Les peuples sauvages n'ont généralement pas de noms nationaux. Ils se nomment tout simplement «hommes» et s'ils ont un nom, c'est un sobriquet que leur ont donné leurs voisins.

Si nous oserions hasarder une conjecture ce serait la suivante: En 1649 *Deschnev* remonta l'Anadir jusqu'à ce qu'il vint en contact avec des gens qui se nommaient *Anaulis* et qui payèrent alors le premier tribut de l'Anadir. Comme ils n'étaient pas fort nombreux, et cependant revêches, ils ont été exterminés en peu de temps ²).

Si nous éliminons la lettre *s* du pluriel, nous retiendrons pour le singulier le nom *Anauli*, et en supprimant la lettre *A* (probablement un préfixe) nous aurons le mot *Nauli* pour le nom de ce peuple.

Or comme le caractère chinois 泥 *Ni* est employé par les Chinois (e. a. par *Fa-hiën*) pour représenter la syllabe *Ná* dans le nom de la ville de *Nála*, il se pourrait que le nom de *Nauli* des anciens habitants du pays des Tchouktchi fut celui exprimé par les caractères chinois 泥離 *Nili*. Nous rappellerons que le car. 泥 *ni* est encore aujourd'hui prononcé *naï* dans le dialecte de Canton. Cependant nous ne donnons cela que comme conjecture, et elle n'est du reste que d'une importance secondaire, les autres données étant suffisantes pour déterminer la position géographique de ce pays; position qui corrobore notre identification de Fousang avec le Krafto et fait écrouler de fond en comble la conjecture de M. Nocentini et autres que Fousang serait le Japon. A l'Est du Japon il n'y a que les îles du Pacifique, où la coutume d'enter des dents dans la

1) Nordenskiöld, op. cit., II, 77.

2) Müller, Voyages et découvertes faits par les Russes, I, 15.

lèvre n'existe point; tandis que le pays de *Nili*, c'est-à-dire des *Tchouktchi*, se trouvait situé à l'Est de Fousang ou Krafto.

Si notre identification est juste, il en résulte une preuve concluante pour l'origine asiatique des Esquimaux de l'Amérique. Ce peuple de petite stature a occupé d'abord le pays entier habité aujourd'hui par les *Tchouktchi* qui, selon la tradition rapportée plus haut, page 193, les ont chassés de leur pays et les ont refoulés sur les bords de la mer, les îles du détroit de Bering et l'Amérique ainsi que les îles Aléyoutes; car c'est seulement dans ces parages qu'on trouve cette coutume si étrange d'enter des morceaux de dent dans les lèvres.

Ces *Tchouktchi* ou, comme l'écrit le lieutenant Hooper, *Touski*, sont peut-être une tribu d'Ostiaks ¹⁾, qui s'appellent eux-mêmes *Tchoutichis*, nom presque identique avec ceux des *Tchouktchis* et des *Tchoukatchis* qui sont de race esquimaude ²⁾. Les *Tchouktchis* ne sont venus que relativement récemment dans ce coin de l'Asie; car avant que les Cosaques du Lena eurent soumis l'estuaire du Kolyma, les *Tchouktchi* habitaient les rives de ce fleuve, comme il paraît par les noms Grand et Petit Tchoukotche de deux fleuves qui tombent dans l'embouchure occidentale du Kolyma ³⁾.

Le fait de deux ambassades à la cour de la Chine, au 12^e et au 2^e siècle avant notre ère, d'un peuple aussi lointain, prouve bien que déjà à cette époque reculée, la puissance chinoise s'était étendue jusqu'à l'extrémité de l'Asie, probablement par les colonies chinoises en Corée; et il est un argument sérieux contre ceux qui, comme c'est la mode aujourd'hui, dénigrent l'antiquité du peuple chinois de toutes les manières possibles.

1) Selon Storch (op. cit., I, 150) le nom d'Ostiak serait dérivé de *OuscAtiak*, «Etranger ou Barbares», sobriquet donné par les Tatares à tous les peuples de la Sibérie.

2) Petitot, Vocab. Français-Esquimau, p. XXVII, Note 1.

3) Voyage de Wrangel, Vol. II, p. 218.

Qu'est donc la renommée exclusivement militaire des anciens royaumes de l'Asie occidentale en comparaison avec la renommée de sagesse et de bon ordre social que la Chine a su obtenir en tous temps chez ses voisins les plus éloignés? Chaque page de l'Histoire des peuples de l'Asie occidentale prouve la parole de Jesus Christ: «Tous ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée». Pas un seul de ces puissants empires n'existe aujourd'hui. Ils ont péri dans le sang et le feu. La Chine seule, qui n'a jamais pris l'épée que pour se défendre contre ses agresseurs, mais a propagé sa civilisation par voie de douceur et de persuasion, a traversé toutes les péripéties des âges et a su se conserver intègre jusqu'à ce jour. Une précieuse leçon pour nos princes guerroyeurs et batailleurs dont la devise est: «Dieu est toujours pour les plus grosses armées».

XIV.

PEÏ-MING KOUO.

背 明 國

Le Pays des Antihéliens.

Dans la 1^e année de l'époque *Ti-tsieh* de l'Empereur *Siouen* ¹⁾ (69 av. notre ère), le pays des **Antihéliens**, à l'est du *Loh-lang* ²⁾, vinrent porter en tribut des produits de leur pays. Ils disaient que leur pays se trouvait à l'orient de *Fousang*, et qu'on y voyait le

1) De la première dynastie de *Han*.

2) *Loh-lang* *hai* (樂浪海) is the name of the sea between Chekiang and Japan. This name was also applied to the yellow sea after the name of Corea. (Porter Smith, *Vocabulary of Chinese proper names*, p. 29).

Loh-lang est également le nom d'un état tributaire sous les *Han* en Corée: le *Phyöng-gang* ou *Phyöng-anto* actuel.

soleil se lever à l'Occident. Que leur pays était sombre et toujours obscur; qu'on pouvait cependant y cultiver les céréales. Que son nom était *Joung-tik*, et qu'il avait une superficie de 3000 *li* (1000 kilomètres). Que toutes les céréales y étaient bonnes, et que quand on en mangeait, on ne mourrait que d'une manière extrinsèque ¹⁾. On y trouve (1) le **Riz de dix jours**, qui est mûr dix jours après qu'on l'a semé. On y trouve (2) le **Riz de „Retourne corps”**, dont on dit que ceux qui en mangent renaissent après être morts, et obtiennent une longue vie quand ils sont morts prématurément. On y trouve (3) le **Riz clair et pur**; ceux qui en mangent voient leur années prolongées. Quand on mange un grain du (4) **Riz „Purificateur des entrailles”** on n'a plus faim pendant plusieurs années. On y trouve (5) le **Millet à tige de jade**, dont les tiges sont longues et faibles, de sorte qu'elles tremblotent toujours quoiqu'il ne fasse point de vent. Quand on en mange, la moëlle est augmentée.

On y trouve (6) le **Millet à crête de phénix**, qui ressemble à la crête du phénix; ceux qui en mangent deviennent très forts. On y trouve (7) le **Millet du dragon nageant**, dont les tiges et les feuilles s'entortillent. Il ressemble au *Yu-loung*. On y trouve (8) le **Millet de graisse de K'ïoung**, qui est blanc comme l'argent; quand on mange de ces deux sortes de grain, les os deviennent légers. Il y a aussi (9) le **Pois rampant et clair**, dont les tiges sont faibles et s'entortillent d'eux-mêmes; il y a (10) la **Fève porte-épée**, dont la

1) Les expressions chinoises 先天 *sien t'ien* et 後天 *heou t'ien* sont très difficiles à rendre. Giles traduit le premier terme par «bodily constitution», l'état naturel, et la seconde par «artificial» et cite la phrase 弓鞋大小後天也 «the size of compressed feet is an artificial result». *Heou t'ien* 後天而死 signifierait donc «mourir d'une manière artificielle (pas naturelle)». Le sens serait alors qu'on ne mourrait point en se nourrissant de ces graines, si un accident venu du dehors ne mettait un terme à la vie. C'est pour cela que nous avons traduit cette phrase par «d'une manière extrinsèque».

cosse ressemble à un homme qui porte une épée, et qui croit de travers. Il y a (11) la **Fève qui penche et se détache**, dont on dit que quand cette fève est exposée au soleil, elle laisse pencher ses feuilles qui couvrent alors la terre. Ceux qui en mangent ne vieillissent point et ne deviennent pas malades. Il y a (12) le **Froment qui prolonge le germe**, qui prolonge l'âge et augmente le souffle vital. Il y a (13) le **Froment de conciliation**, qui rafraîchit les six organes intérieurs. Il y a (14) le **Froment qui rend le cœur léger**; ceux qui en mangent ont le corps léger. Il y a (15) le **Froment généreux**, dont on fait un levain avec lequel on distille du vin; quand on s'en est enivré, on reste ivre pendant des mois, et quand on en mange, on peut rester nu pendant l'hiver le plus froid.

Il y a (16) le **Froment qui contient la rosée**, dans les épis duquel on trouve une espèce de rosée qui est douce comme du sucre.

Il y a (17) le **Chanvre pourpre qui sombre**, dont la semence ne surnage point: Il y a (18) le **Chanvre glacé des nues**, dont la semence est froide et luisante, et dont on peut faire de l'huile pour les cheveux.

Il y a (19) le **Chanvre lumineux**; ceux qui en mangent n'ont pas besoin de prendre une torche avec eux quand ils marchent la nuit; c'est le Sésame ¹⁾; quand on en mange, la vie est prolongée, et on devient extraordinairement vieux.

Au Nord du pays il y a (20) une plante appelée l'**Herbe de l'arc-en-ciel**, dont les tiges ont dix pieds de long, et dont les feuilles sont comme une roue de voiture, et la racine (ou bulbe) grosse comme un moyeu; ses fleurs ont la couleur de l'arc-en-ciel matinal. Anciennement, quand le Duc *Hoan* de *Thsi* avait battu

1) 苧藤 = 胡麻 *Sesamum orientale*, Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, p. 206.

les *Joung* des montagnes, on en avait offert la semence, qu'on plantait dans la cour du palais; en disant que c'était le signe heureux d'un dominateur.

Il y a (21) l'**Herbe qui luit la nuit** qui ressemble la nuit à une rangée de torches, mais qui ne luit pas pendant le jour, et s'éteint de soi-même.

Il y a (22) l'**Aster rouge**, qu'on nomme «l'Essence du soleil»; dont une tige s'étend en rampant jusqu'à plusieurs arpents; son goût est doux, et ceux qui en mangent ne ressentent ni faim ni soif jusqu'à leur mort.

Il y a (23) le **Jonc ardent** qui atteint une hauteur de 50 pieds; en le brûlant il tourne en cendre, mais quand on l'arrose d'eau il redevient jonc; on le nomme le *Jonc divin*.

Il y a (24) «l'herbe **Lotus jaune**», qui est comme du feu quand le soleil luit dessus. Elle est tenace comme de l'or. Ceux qui en mangent ne sentent pas la chaleur quand ils sont brûlés.

Il y a (25) l'**Herbe aux Songes**, dont les feuilles sont comme l'Acore, et la tige comme l'Achillée: on la cueille pour jeter le sort pour le bonheur et le malheur, ce qui ne manque pas une fois en dix-mille.

Il y a (26) aussi l'**Herbe qui ouït de loin**; ceux qui en mangent auront l'oreille fine; elle est odoriférante comme la Casse, et ses tiges sont comme celles du Chloranthe.

La plupart des plantes que ce pays offrit n'avaient pas de fruits, et les feuilles étaient fanées et jaunies. Il fut (conséquemment) ordonné de les jeter toutes ¹⁾.

¹⁾ 宣帝地節元年、樂浪之東、有背明之國、來貢其方物。言其鄉在扶桑之東。見日出于西方、其國昏昏常闇、宜種百穀。名曰融澤。方三千里。五穀皆良。食之、後天而死。有泱

Le nom *Pei-ming*, que nous avons traduit par **Antihélien**, signifie littéralement «Ceux qui tournent le dos à la lumière», et signifie tout simplement que le pays où ce peuple demeurait était

日之稻。種之十旬而熟。有翻形稻。言食者死而更生、天而有壽。有明清稻。食者延年也。清腸稻、食一粒、歷年不饑。有瑤枝粟。其枝長而弱。無風常搖。食之益髓。有鳳冠粟、似鳳鳥之冠。食者多力。有游龍粟、枝葉屈曲、似游龍也。有瓊膏粟、白如銀。食此二粟、令人骨輕。有繞明豆。其莖弱、自相縈纏。有挾劍豆。其莢形似人挾劍、橫斜而生。有傾離豆。言其豆見日、則葉垂、覆地。食者不老、不疾。有延精麥。延壽、益氣。有昆和麥。調暢六腑。有輕心麥。食者體輕。有醇和麥。爲麴以釀酒、一醉累月。食之凌冬可袒。有含露麥。穢中有露。味甘如飴。有紫沉蕨。其實不浮。有雲冰麻、實冷而有光。宜爲油澤。有通明麻。食者夜行不持燭。是苕勝也。食之延壽、後天而老。其北有草名虹草。枝長一丈。葉如車輪。根大如轂。花似朝虹之色。昔齊桓公伐山戎國。人獻其種。乃植于庭。云霸者之瑞也。有宵明草。夜視如列燭。晝則無光、自消滅也。有紫菊、謂之日精。一莖一蔓延及數畝。味甘。食者至死不飢渴。有焦茅、高五丈。燃之成灰。以水灌之、復成茅也。謂之靈茅。有黃渠草。映日如火。其堅韌若金。食者焚身不熱。有夢草。葉如蒲、莖如著。採之以占吉凶。萬不遺一。又有聞遐草。服者耳聰。香如桂。莖如蘭。其國獻之多不生實。葉多萎黃。詔並除焉。*Vide* 古今圖書集成。邊裔典, Chap. 42. — 拾遺記, Chap. VI, fol. 2.

situé si loin vers l'Orient, que l'Orient était devenu pour eux l'Occident. En effet, ce qui pour l'Asie orientale est l'extrême Orient, p. e. la côte de l'Amérique en face du détroit de Bering, est pour les habitants de l'Amérique l'extrême Occident; et dans tous nos livres de géographie modernes la côte de l'Amérique baignée par le Pacifique est nommée «la côte occidentale» puisqu'elle est à l'occident par rapport à l'Europe. Mais pour les habitants de l'Asie orientale ce sera «la côte orientale».

C'est en ce sens qu'il faut prendre le passage où il est dit que le peuple dont il est question voyait le soleil se lever à l'Occident.

Au vrai ils avaient le dos tourné à l'Occident *dans leur pays*, mais en venant en Chine ils avaient le soleil derrière eux et lui tournaient le dos; pour eux la Chine n'était pas l'Orient, mais l'Occident ¹⁾.

Cela n'implique point que nous plaçons ce pays dans l'Amérique. Loin de là! Le passage en question implique seulement que le pays des Antihéliens était situé tellement loin dans l'Orient qu'il commençait à devenir Occident, par une tournure de phrase semblable à celle «qu'il était devenu tellement *tard* dans une fête qu'il commençait à être *tôt* (*matin*)». On sait que les Japonais avaient pour la même raison nommé leur pays: *Nippon* (日本) «Origine du soleil», ou «Source du Soleil» à cause de la proximité supposée du lieu où le soleil se lève ²⁾.

1) La même remarque a été faite par M. Petitot dans l'Introduction de son Vocabulaire Français-Esquimaux, p. XXIV à la note: «L'Occident, par rapport aux Esquimaux, est ce que nous appelons en Europe l'extrême Orient; et l'Orient, pour eux, est notre Europe occidentale». Il ajoute: «Ceci mérite à peine cette note». Mais elle le mérite bien puisque les Sinologues se sont si souvent moqués de ces pauvres «Antihéliens» qui faisaient le soleil se lever à l'Occident, faute de s'être mis, comme M. Petitot et moi, à la place de ces peuples et de juger selon leur position géographique.

2) 惡倭名更號日本。使者自言國近日所出以爲名。 *Ma Toan-lin*, chap. 324, fol. 24 recto.

Tout dépend de la localité où l'on est soi-même placé ou du premier méridien qu'on choisit. Pour nous autres Européens la Chine est l'extrême Orient — le «far East»; mais pour les Chinois, qui prennent leur premier méridien à Peking, l'Europe est l'extrême Occident (西洋) — le «far West». Pour nous Européens l'Amérique est le «Far West», mais pour les Chinois elle est le «Far East».

Il faut chercher ce pays à l'Orient de Fousang, c'.-à-d. de Sachalien, et même assez haut au nord, puisque les ambassadeurs disaient que leur pays était sombre et toujours obscur (其國昏昏常闇). Or, tous les voyageurs parlent des brumes continuels qui règnent dequies le Kamschatka, le pays des Koriakes et des Tchouktchi jusqu'au détroit de Bering. Cette supposition est confirmée par la mention d'une espèce de graine qui mûrissait en dix jours. On sait que dans tous les pays boréaux l'été succède toujours subitement à l'hiver, et que les récoltes peuvent se faire pendant le court espace de temps que dure l'été dans ces latitudes. Dans les régions polaires, à une latitude de 70°, l'orge (*Hordeum vulgare*) est récoltée déjà 90 jours après qu'elle a été semée. Au Kamtchatka on ne peut semer qu'en Mi-juin, et il faut que la récolte soit faite avant la fin d'Août. Plus on remonte au Nord, plus la végétation y est hâtive. La croissance de la flore dans ces contrées polaires (le pays des Tchouktchi) est incroyablement rapide, dit *Schklowski*. Le matin toutes les branches et les rameaux sont encore nus, et le soir du même jour l'atmosphère est parfumée de la saveur aromatique des aiguilles résineuses des mélèzes, et le lendemain matin de bonne heure on voit les arbres revêtus d'un tendre feuillage. La même chose a lieu pour la croissance de l'herbe. Dans les 24 heures l'herbe a poussé de la terre ¹⁾.

1) Franz von Adlerberg: Aus dem Lande der Kängienisen; unter Benutzung der Veröffentlichungen von J. W. Schklowski in den Jahrbüchern der russischen geographischen Gesellschaft, Sektion Moskau (Der Zeitgeist, Beiblatt zum Berliner Tageblatt, Montag 5 März 1894, N°. 10).

Dès que la neige commence à fondre, dit Gmelin (Voyage en Sibérie, III, 374) la chaleur et l'humidité pénètrent la terre et donnent aux racines et semences des plantes la propriété de pousser très vite, de sorte que cela fait plaisir à voir. Plusieurs plantes sont en pleine floraison en Mars et au commencement d'Avril, et la semence est mûre dans le même mois d'Avril. Dans sa *Flora sibirica* (I, 54) il dit de *l'Allium saxatile*: «florens Julio et semina exeunte mense Augusto maturans».

Les ambassadeurs de ce pays n'ont apporté en tribut que des céréales; malheureusement, comme la fin de l'article le mentionne, pour la plupart sans fruits et les feuilles fanées et jaunies. Les botanistes chinois n'en ont pu déterminer que quelques-unes dont nous parlerons tantôt.

Laissant de côté les effets miraculeux que la nourriture de ces céréales sont dits avoir sur la longue vie de l'homme, nous voyons qu'elles consistaient en 8 espèces représentées par 26 spécimens: du **Riz** (稻, probablement plutôt de l'orge); du **Millet** (粟 *Setaria*); des **Fèves** (豆); du **Froment** (麥); du **Chanvre** (麻); des **Herbes** (草); une espèce d'**Aster** (菊) et une espèce de **Jonc** (茅).

La particularité mentionnée au N°. 5 d'une espèce de millet dont les tiges étaient longues et faibles, et tremblotantes même quand il n'y avait pas de vent, nous ramène encore aux pays boréaux.

Steller dit (op. cit. p. 51) qu'à cause de l'humidité pendant l'été à Kamtchatka, la semence des céréales pousse immédiatement de très hautes tiges, mais qui ne portent que des épis vides. Les pois y poussent des tiges hautes de plusieurs brasses. M. KRACHENINNIKOW dit qu'il avait semé, à plusieurs reprises, à *Bolchaia Reka*, de l'orge qui faisait plaisir à voir par sa hauteur, son abondance, et la grandeur des tiges et des épis: la tige s'élevant plus haut qu'une archine et demie, et les épis étant plus

longs qu'un quart d'archine. Malheureusement, au commencement d'Août, la gelée les fit périr ¹⁾).

Plus au Nord, cependant, l'avoine, le seigle, l'orge croissent merveilleusement. Les domestiques du couvent de Yakoutsk sèment 7 à 8 poudes d'orge, et font une récolte si abondante, qu'ils ont non-seulement assez de farine et de gruau pour leur nourriture, mais même pour en fournir aux habitants des environs en cas de nécessité ²⁾).

La première plante que les Chinois ont pu identifier dans cette liste est le N°. 7 nommée «Le Mil du Dragon nageant» (游龍粟), qui ressemblait au *Yu-loung* chinois. Or le *Yu-loung* ou Dragon nageant est le nom qui est donné dans le Livre des Odes au Polygone. On lui a donné ce nom parce que ses tiges et feuilles s'entortillent en serpentant. Il est nommé encore 馬蓼 *Ma-liao*. C'est une grande plante atteignant une hauteur de dix pieds et qui croît dans des marais ³⁾).

Le N°. 8, nommé «Millet de graisse du K'ioung» (瓊膏粟), est probablement le *Triticum radice perenni, spiculis binis lanuginosis* décrit par GMELIN (Sib. tom. I. pag. 119. Tab. XXV). M. Kracheninnikow (op. cit. II, 83) dit qu'on le trouve le long des côtes du Kamtchatka; que cette plante est haute et blanchâtre, et ressemble au froment. Cette plante croît aussi dans les terrains sablonneux aux environs de *Strelinaïa Mouiza*, la maison de campagne des Souverains de la Russie, située au dessous de St. Pétersbourg.

Quant aux pois mentionnés sous le N°. 9, nous savons par Steller (p. 13) que les tiges des pois au Kamtchatka atteignent une longueur de plusieurs brasses.

1) Description du Kamtchatka, I, 10.

2) Kracheninnikow, op. cit., I, 6.

3) Bretschneider, Botanicon sinicum N°. 426, p. 243. Selon Gmelin le *Polygonum distorta* croît à Ochotak et au Kamtchatka (Flora Sibirica, III, 42).

La fève N°. 13, dont la cosse ressemble à un homme assis portant une épée, n'est probablement que le haricot rose qui porte sur le tranchant de la fève une petite figure noire ressemblant à un mannequin.

Le froment généreux (醇和麥), mentionné sous le N°. 15, dont on fait un levain avec lequel on distille un vin qui enivre pendant un mois, et qui quand on le mange échauffe le corps à tel point qu'on peut rester nu, nous semble être le fameux *Kath*, ou la berce ursine, *Sphondilium foliolis pinnatifidis*, dont on fabrique au Kamtchatka une eau-de-vie si forte, que ceux qui en boivent restent privés de tout sentiment. Steller avait remarqué que des gens, dont l'ivresse causée par cette eau-de-vie paraissait d'abord s'être dissipée, en buvant un verre d'eau froide, retombaient bientôt après dans une si grande ivresse qu'ils ne pouvaient se tenir debout. On peut lire chez Steller (p. 84—86) et Krachenennikow (Tom. II, p. 67—73) comment cette eau-de-vie est distillée de cette herbe.

Selon Steller (p. 87) on distille de même à *Tobolskoï* une eau-de-vie de la Borche russe (la berce ursine) et cette même plante croît aussi en Amérique, où on en fait le même usage qu'au Kamtchatka.

Le froment N°. 16, dans les épis duquel on trouve un suc doux comme du sucre, me semble être la *Chlamda* (*Ulmaria fructibus hispida*) décrite par Steller.

La tige de cette plante est creuse et remplie de suc comme l'Angélique. Les Russes et les Kamtchadales mangent les jeunes tiges de cette plante pendant le printemps ¹⁾.

Le N° 18 est probablement le *Kamenni poporadnik* dont Steller (p. 364) dit que les femmes Kamtchadales mâchent les feuilles, et en frottent leur cheveux avec leur salive pour les rendre parfumés.

1) Krachenennikow, op. cit., II, 77—79.

Le Chanvre lumineux (通明麻, N°. 19) serait selon les Chinois le Sésame, nommé par les Chinois *Hou-ma*, c'est-à-dire Le Chanvre toungouse ¹⁾. Les lecteurs des Mille-et-une nuits se rappelleront les propriétés miraculeuses attribuées à cette plante et à son nom ²⁾.

L'Herbe de l'arc-en-ciel, mentionnée sous le N°. 20, apportée par les Ambassadeurs de *Pei-ming*, est dite par les Chinois être la même plante que le Duc *Hoan* de *Thsi* (684—644 avant notre ère) aurait rapportée de son expédition contre les *Chan-Joung* ou *Joung* des montagnes ³⁾.

La plante n'a pas été identifiée par Bretschneider.

Pallas (*Neue nordische Beiträge*, IV, page 124 et suivantes) parle d'une plante curieuse observée dans plusieurs îles du groupe des Kouriles, qu'il décrit en ces mots: «On y a remarqué une plante spéciale qui atteint une hauteur supérieure à celle d'un homme, pousse des tiges épaisses et creuses, sur le sommet desquelles se trouve une feuille ronde et large comme un chapeau, sous laquelle on peut se cacher quand il pleut. Cette plante a été remarquée dans les îles Matua, Rashau, Ushe-shiri, Ketoï etc. Nous avons vu antérieurement que cette plante croissait aussi à Yézo, et que les nains primitifs exterminés par les Aïnos, se cachaient sous les grandes feuilles de cette plante quand il pleuvait. (*T'oung-pao*, IV, p. 327).

M. Chamberlain la nomme une espèce de Bardane; mais von

1) Le Mot *Toungouse* est dérivé du Chinois 東胡 *toung-hou*, «les Basanés de l'Orient», le nom collectif donné par les Chinois aux peuples qui habitent la Sibérie orientale.

2) Histoire d'Ali Baba et des 40 voleurs. Que *Sesame*, le mot magique qui ouvrait l'autre des voleurs, est le nom de la plante, est prouvé parce que Cassim, qui avait oublié le mot, dit: «Orge, ouvre toi» (1001 nuits traduits par Galland, Vol. IX, p. 199).

3) Ils demeurèrent dans le dép. actuel de *Young-phing* (永平) au N.E. de la prov. de *Pe Tchely*. L'expédition est décrite dans tous ses détails dans le 21^e chap. du 列國志: elle eût lieu en 664 avant J. C. (Legge, *Chinese Classics*, V, 1, p. 119)

Siebold dit que c'est une espèce de Pas-d'âne, qu'il a nommée *Tussilago gigantea*. Le médecin *Owlagawa Yoan*, à Yédo, lui présenta un jour une de ces feuilles qui avait un mètre en diamètre. Dans la province de *Dewa*, près *Akida*, ces feuilles deviennent encore plus grandes, et le peintre japonais *Hokusai* a fait un dessin dans lequel on voit quelques paysans se réfugier contre la pluie sous ces feuilles ¹⁾.

L'Aster rouge, mentionné sous le N°. 22, me paraît être la *Sarana* (*Lilium flore atro rubente*) décrite par Gmelin, p. 41. M. Krachenennikow (II, 67) dit que la bulbe cuite au four est si nourrissante, que si l'on pouvait en manger tous les jours, on ne s'apercevrait presque pas qu'on manque de pain.

La plante mentionnée sous le N°. 21 me semble être une espèce de *Dictamne*, dont on a souvent observé les riches fleurs rouges reluire pendant les belles nuits d'été ²⁾.

Le Jonc ardent (N°. 23) pourrait bien être le *Ferula gigantea*, qui atteint en quelques semaines une hauteur de quatorze pieds et qui forme des jungles impénétrables ³⁾.

L'Herbe aux Songes (N°. 24) me paraît être l'*Achillea Sibirica*. On sait qu'en Chine les tiges du 葶 chi, ou *Ptarmica Sibirica*, sont également employées dans la divination ⁴⁾.

Nous devons laisser inexplicées les Herbes mentionnées sous les nos. 24 et 26.

Nous devons renoncer aussi à identifier le nom de ce pays *Joung-tik*; les noms de peuplades en Sibérie ayant changé si souvent, et notre connaissance historique et géographique ne datant guère que du 17^e siècle. Nous savons seulement que ce pays devait

1) Nippon Archiv, Reise von Nagasaki nach Jedo, p. 63.

2) Schoedler, Das Buch der Natur, Botanik, p. 292. Gmelin, Flora Sibirica, IV, 177, mentionne le *Dictamnus albus* comme croissant en Sibérie.

3) C. H. Eden, Frozen Asia, p. 114.

4) Bretschneider, Botanicon sinicum, II, p. 246, N°. 428.

se trouver dans l'extrémité orientale de la Sibérie, à l'orient de *Fousang*, qui ne peut donc être autre chose que l'île de *Krafto*, et jamais le Japon, comme quelques-uns le veulent maintenant.

Les îles du Pacifique, les seuls pays qui se trouvent à l'orient du Japon, ne sont pas «sombres et toujours obscurs» comme notre récit le dit du Pays des Antihéliens.

XV.

YOUH-I KOUO.

鬱夷國

Le Pays des Barbares puants.

La Notice sur ce pays dans le *Chi-i-ki* est extrêmement insuffisante: «A l'orient de la montagne *P'ung-lai* est le pays des «Barbares puants. Il y règne de temps à autre des brumes couleur «d'or (ou luisantes). Tous les réclus disent qu'elles flottent continuellement dessus ce pays en tombant et montant. On croit voir des «bâtiments sur les montagnes, dont les portes et fenêtres sont «constamment ouverts dans la direction de la lumière. Mais quand «les brumes sont dispersées, les portes donnent toutes sur le Nord»¹⁾.

La seule particularité mentionnée de ce pays dans le même livre, est qu'on en retirait une colle extrêmement tenace avec laquelle on

1) 蓬萊山東有鬱夷國。時有金霧。諸仙說此上常浮轉低昂。有如山上架樓室。常向明以開戶牖。及霧滅歇、戶皆向北。 *Vide* 拾遺記, Chap. X, fol. 2.

pouvait recoller cent fois la courbure ¹⁾ des arcs et des arbalètes quand elle s'était cassée. Par la courbure il faut entendre la pièce de renforcement collée contre les bras de l'arc même, nommé 角 *Corne* et 隈 *Courbure*, comme on le voit dans le dessin d'un arc chinois donné par Biot dans sa traduction du Tcheou-li. Dans cette gravure il y a par erreur 隅 au lieu de 隈 et le mot est faussement traduit par *abîme*. Page 584 l'auteur la nomme correctement *Wei* et ajoute: «Cette partie est nécessairement courbe. Puisqu'elle est naturellement courbe, on demande qu'elle ait de la solidité».

Cette colle était également employée par les grandes dames

1) Nous traduisons ici le caractère 弦 par *courbure* et non par *corde*, comme le font généralement les dictionnaires, et cela pour la simple raison qu'une corde d'un arc n'aurait pas valu la peine de raccommodage. La corde était considérée par les Chinois comme si peu importante que p. e. le *Tcheou-li*, qui contient un article fort étendu sur la fabrication des arcs, n'en fait à peine mention (Biot, le *Tcheou-li*, II, p. 609). On employait des cordes de soie, de chanvre, de rotin, etc., cordes qu'on ne pourrait pas recoller par aucun moyen (格致鏡原, Chap. 42, art. 弓弦, cordes d'arc). En second lieu le car. 弦 signifie comme verbe «courber», et nous lisons par conséquent dans le 太白陰經 (Wylie, p. 73) que *Pao-ti*, l'empereur fabuleux, 2852 avant notre ère, courbait (*hien*) du bois pour faire des arcs (庖羲弦木爲弓). Ce même caractère est employé pour désigner le «croissant» de la lune (弦半月之名也, *Vide* 釋名). Enfin le dict. *Chouo-uen*, dans sa description des arcs, dit que la tension et le relâchement se nomment la courbure de l'arc (張弛弓弦也). Mais comme la corde sert à courber l'arc, on lui a donné le nom de *courbeuse* (弦) «celle qui courbe». On l'écrit alors généralement avec le radical *Soie* (絃) au lieu du radical *Arc* (弦).

Dans les «Mémoires des dix îles» (Wylie, 153) on fait également mention d'une colle forte pour arcs nommée «Colle pour rapiécer la courbure» (續絃膠), aussi nommée «Argile pour joindre des métaux» (連金泥). On pouvait rapiécer avec cette colle les courbures cassées des arcs et des arbalètes; et le métal des sabres ou des épées brisés pouvait également être recollé avec cette colle. Quand on les fit forcer par un homme vigoureux, ils se cassaient en d'autres endroits, mais l'endroit collé ne se cassait jamais plus. (此膠能續弓弩已斷之弦。刀劍斷折之金、更以膠連續之。使力士掣之、他處乃斷、所續之際終無斷也. *Vide* 十州記. N^o. 9, fol. 4 verso.

pour bander et lisser leurs cheveux, et c'est justement à l'occasion de l'emploi de cette colle par la favorite de *Soun-kiouen* que le *Chih-i-ki* mentionne le Pays des Barbares puants comme son lieu de provenance.

Voici le récit tel qu'il est relaté dans ce livre:

« Dame *Tchao* du Seigneur de *Ou* ¹⁾ était la sœur cadette du premier ministre *Tah*. Elle excellait dans la peinture et était incomparablement habile. Entre autres elle savait tresser entre ses doigts, avec des fils de soie colorés, des pièces d'étoffes représentant des dragons et des serpents dans des nuages, dont les plus grandes étaient d'un pied, et les plus petites d'un pouce carré. On disait dans le palais que c'était le Non plus ultra du tissage. Un jour que *Kiouen* s'était retiré dans le palais de *Tchao-yang*, fatigué de la chaleur, il souleva le rideau de soie pourpre, quand sa dame dit: « Ceci n'est pas assez cher! » *Kiouen* pressant sa dame d'énoncer plus clairement son intention, elle répondit: « Je vais me casser la tête pour trouver une idée de faire descendre le rideau de soie, afin que le vent frais puisse entrer, et qu'il n'y ait point d'obstacle pour regarder au dehors, et aussi afin que notre entourage se sente léger et frais comme s'il était monté sur des zéphirs ». *Kiouen* approuva son idée; et sa dame divisa ses cheveux, et les banda avec de la Colle divine ²⁾. La Colle divine était un

1) *Kiouen* est *Soun-kiouen* 孫權 le fondateur de la dynastie de *Wei* après la défaite de *Ts'ao-t's'ao*. En 221 le fils de ce dernier, auquel il s'était soumis, lui accorda le titre de 吳主 ou 吳王 « Seigneur ou Roi de Ou »; en 229 il s'empara du trône et prit le titre de 吳大帝 Grand Empereur de *Ou* (Mayers, Chinese Reader's Manual, N° 632, p. 194).

2) Nous préférons cette leçon au lieu de traduire « elle fendit (un de) ses cheveux qu'elle rejoignit avec de la Colle divine » comme la phrase 拊 (= 析) 髮以神膠續之 semble indiquer au premier abord. Il faut prendre 拊 ici dans le sens de 分拊 *diviser, partager* en tresses, et 續 dans celui de *bander*. On sait, qu'encore

produit du pays de *Youh-i*; quand on collait avec elle la corde (courbure?) cassée d'un arc ou d'une arbalète, elle pouvait se rompre cent fois et être recollée cent fois. Ensuite elle se mit à tisser un tissu de gaze qui était achevé après plusieurs mois et dont elle tailla un rideau. Quand on y regardait de dehors ou de dedans, c'était léger comme une fumée qui flottait légèrement, et l'intérieur de la chambre restait frais. A cette époque *Kiouen* était constamment à l'armée; mais il prit ce rideau partout avec lui et en fit sa tente de campagne. Quand on le déroulait, il avait plusieurs dizaines de pieds de largeur et de longueur, mais roulé on pouvait le placer dans un oreiller. Les gens du temps le nommaient le «Nec plus ultra de soie» ¹⁾.

Cette colle ne peut être autre chose que de la colle-de-poisson, nommée Colle à bouche, et qu'on fabrique encore aujourd'hui

aujourd'hui, les dames chinoises mouillent leurs cheveux avec une lotion résineuse chaude, afin de pouvoir bander et fixer les deux ailes de papillon qu'elles forment de leurs cheveux (Wells Williams, Middle Kingdom, II, 34).

Le passage paraît déplacé ici.

1) 吳主趙夫人丞相達之妹、善畫巧妙無雙。能于指間以采絲織雲霞龍蛇之錦。大則盈尺。小則方寸。宮中謂之機絕。權居昭陽宮、倦暑。乃褰紫綃之帷。夫人曰。此不足貴也。權使夫人指其意思焉、荅曰。妾欲窮慮盡思、能使下綃帷、而清風自入、視外無有蔽礙。列侍者飄然自涼。若馭風而行也。權稱善。夫人乃拊髮以神膠續之。神膠出鬱夷國。接弓弩之斷弦。百斷百續也。乃織爲羅縠、累月而成。裁之爲幔。內外視之、飄飄如煙氣輕動、而房內自涼。時權常在軍旅。每以此幔自隨、以爲征幕。舒之、則廣縱數丈。卷之、則可內于枕中。時人謂之絲絕。 *Vide* 拾遺記, Chap. VIII, fol. 2.

de la graisse d'un poisson dans les eaux du fleuve *Liao*, dans la Mandchourie ¹⁾).

Généralement la colle-de-poisson est faite de la vessie de poisson, surtout celle de l'esturgeon. Mais au Kamtchatka les femmes font de la colle avec des peaux de poissons séchés, et surtout avec celles de la Baleine. Elles enveloppent ces peaux dans de l'écorce de bouleau, et les laissent quelque temps sous la cendre chaude. Cette colle, dit Krachenennikow (op. cit., I, 56), est aussi bonne que la meilleure de Russie.

Le métier de cuire de la colle est assez dégoûtant et sale et répand à l'alentour des vapeurs jaunes et puantes, qui se communiquent aussi à ceux qui la préparent. Le nom de Barbares puants, donné aux indigènes qui faisaient cette colle, est donc assez significatif.

Avec le peu de données que nous fournissent les historiens chinois il est impossible de préciser le lieu d'habitation de ces insulaires. Nous apprenons seulement que la colle qu'ils fabriquaient était importée en Chine et employée à divers usages au 3^e siècle de notre ère.

A l'Ouest de ce pays, les historiens chinois ont placé celui de *Han-ming*, dont nous avons pu fixer plus précisément l'emplacement.

Nous allons donc en traiter dans le numéro prochain.

1) 呵膠出從遼水魚白。Vide 詞林海錯。

XVI.

HAN-MING KOUO.

含 明 國

Le Pays Plein-de-lumière.

On lit encore dans le *Chih-i-ki*:

«A l'est de la montagne *P'ung-lai* se trouve le «Pays des barbares puants», et à l'ouest de ce dernier pays, se trouve le «Pays Plein-de-lumière», où l'on coud des plumes d'oiseaux pour en faire des vêtements, et où l'on recueille la rosée et en boit le jour entier. Quand ils montent les hauteurs pour chercher de l'eau, ils font des gradins d'or, d'argent, d'anneaux bleus, de cristal de roche et de pierres *Tsao* flamboyantes.

«On y trouve des sources glacées et des sources chaudes; ceux qui en boivent arrivent à mille ans d'âge.

«Il y a aussi une grande conque, nommée **Marche-nu**, qui porte sa coquille sur le dos, mais marche à découvert; quand il fait froid, elle se retire dans sa coquille. Les œufs qu'elle pond, attachés aux pierres, sont moux; mais quand on les enlève, ils deviennent durs. Quand des princes éclairés sont nés dans ce monde, ils flottent sur le bord de la mer.

«Il y a aussi une espèce de **Jonc rouge**, dont on peut tresser des nattes, qui sont chaudes et flexibles comme un édredon.

«Il y a également un oiseau nommé **Cygne-ole**, qui a le colorit du Cygne, mais la forme de l'aigle chauve. Il n'a pas d'entrailles dans le ventre, et les tuyaux de ses ailes naissent (directement) de ses os; il n'a ni peau, ni chair. Le mâle et la femelle s'accouplent en se regardant furtivement.

«Au sud il y a un oiseau nommé le **Canard mandarin**, qui a la forme d'une oie sauvage, et qui voltige dans les nues; il ne juche que sur de hautes gorges de montagne, sans que ses pieds touchent la terre. Il couve dans les cavités des rochers. En dix-mille ans ils copulent une fois, et alors les jeunes sont nés. Après mille ans ils prennent une plume dans le bec et apprennent à voler, quand ils s'assemblent en volées d'une dizaine de millions. Ils déploient les plus longues de leurs plumes et montent jusqu'à une hauteur de dix-mille *li* (milles).

«Durant le règne d'un saint prince, ils entrent les plaines de son royaume.

«On y rencontre aussi le **Bambou flottant**, dont les feuilles sont vertes, la tige pourprée et les fruits aussi grands que des perles; des **Phénix verts** juchent dessus.

«En bas on trouve un **Gravier** fin comme de la farine; quand les zéphirs s'élèvent, les tiges des feuilles se frisent et font tourbillonner ce sable fin comme une nuée. Des génies s'assemblent alors pour contempler ce spectacle et s'en réjouir.

«Les feuilles de ce bambou agitées par le vent font un bruit semblable à celui de cloches et de pierres musicales» ¹⁾.

1) 蓬萊山東有鬱夷國。其西有含明之國。綴鳥毛以爲衣。承露而飲終天。登高取水。亦以金銀、蒼環、水精、火藻爲階。有冰水、沸水。飲者千歲。有大螺名裸步。負其殼露行。冷則復入其殼。生卵著石則軟。取之則堅。明王出世、則浮於海際焉。有葭紅色、可編爲席、溫柔如麕毳焉。有鳥名鴻鵠、色似鴻、形如禿鶩、腹內無腸。羽翮附骨而生。無皮肉也。雄雌相眄、則生產。南有鳥名鴛鴦、形似鴈。徘徊雲間。棲息高岫、足不踐地。生於石穴中。

Nous n'avons pas besoin de chercher longtemps où ce pays était situé: une seule particularité suffit: **Les habitants y portaient des habits faits de peaux d'oiseaux.** Or, excepté l'Amérique et les îles Aléouttes, qui sont hors de question, il n'y a qu'un seul peuple dans le monde ancien, surtout dans la partie orientale de l'Asie où ce peuple est dit demeurer, qui fasse usage de pareils vêtements: et ce peuple sont les habitants des îles nommées *Kouriles* dans nos cartes; une chaîne d'îles détachées qui relient le Nord du Japon avec le Sud de la presqu'île de Kamtchatka, et qui est habitée en partie par des Aïnos et en partie par une population primitive semblable à celle qui occupe le Kamtchatka.

La quatrième île des Kouriles, dit Steller, a une dense population de *Kouchi*, qui marchent sans pantalons, dans de **longues robes cousues de peaux-d'oiseau** ¹⁾.

L'oiseau de la peau duquel ces robes sont cousues est la *Procellaria glacialis*, nommée *Gloupichi* par les Cosaques. Ils ont à peu près la grosseur des Hirondelles de rivière. Ces oiseaux fréquentent les Isles (Kouriles) remplies de rochers, et se tiennent dans les endroits fort escarpés et inaccessibles. Les Cosaques leur ont donné ce nom, qui signifie stupide, parce qu'ils vont se poser souvent sur les vaisseaux qu'ils rencontrent.

Les insulaires de la quatrième et cinquième île des Kouriles

萬歲一交、則生鷗。千歲銜毛學飛。以千萬爲羣。推其毛長者。高翥萬里。聖君之世、來入國郊。有浮筠之簌。葉青、莖紫、子大如珠。有青鸞集其上。下有沙礫細如粉。柔風至、葉條翻起、拂細沙如雲霧。仙者來觀而戲焉。吹風竹葉聲如鐘磬之音。 *Vide* 拾遺記, Chap. X, fol. 2 et 3. Art. 蓬萊山; *Pien-i-tien*, Chap. 42.

1) Steller, p. 21 à la note et p. 23. Krachenennikow, I, p. 226.

prennent beaucoup de ces oiseaux, qu'ils font sécher au soleil. Ils en expriment la graisse en pressant la peau, et s'en servent comme huile pour s'éclairer. De leurs peaux ils cousent des habits, des bonnets et des Kuklankes (robes), qui constituent le vêtement ordinaire de ces insulaires éloignés.

Steller ajoute qu'il a vu de ces oiseaux en si énormes quantités aux environs de l'Amérique et aux îles inhabitées du détroit, qu'ils occupent des rochers entiers en mer, et qu'il y en a de telle grosseur qu'ils ne le cèdent point à celle des plus gros aigles ou oies ¹⁾).

Nous avons vu déjà précédemment ²⁾ que M. Milne avait trouvé que les habitants de l'île *Shumshu* ³⁾ portaient encore en 1878 de pareilles chemises faites de la peau du plongeon marin, les plumes tournées en dedans et bordées de fourrure de phoques ⁴⁾).

L'eau potable n'existe pas dans l'île de *Kunashir*. Steller (p. 23 à la note) dit qu'on n'y trouve qu'une méchante eau, fangueuse et jaunâtre. Les habitants montaient donc probablement sur les montagnes pour recueillir l'eau de pluie dans les creux des rochers, comme le mentionne notre récit chinois. Ce même manque d'eau potable dans les Kouriles a été observé par les voyageurs russes *Tchernoi*, *Antipin* et *Otcheredin*, e. a. dans les îles *Ikarma* ou *Egarmá*, *Mussir* ou *Egakto* et *Tchirpoi*, où l'on ne trouve que des flaques d'eau de pluie ⁵⁾).

Nous avouons ne pas trop bien comprendre la notice de ces gradins (階) faits de substances précieuses pour monter les montagnes afin d'aller recueillir l'eau. Les richesses minérales des Kou-

1) Steller, p. 185. — Krachenennikow, II, 267.

2) *Toung-pao*, Vol. IV, p. 325.

3) Au Nord de l'île *Poromoshiro*. Les Japonais la nomment *Koushigoun Kotan*.

4) Les Groenlandais font également des habits d'hiver de la peau du plongeon marin (*Colymbus glacialis*). Pöppig, *Illustrierte Naturgeschichte*, II, 250.

5) Pallas, *Neue nordische Beiträge*, IV, p. 116 et suivantes.

riles n'ont pas encore été explorées, les colons russes aimant mieux faire le commerce facile et lucratif des fourrures que de cultiver la terre et travailler des mines ¹⁾. Nous devons donc attendre encore si vraiment ces îles renferment de l'or, de l'argent, du cristal et ces fameuses pierres *Tsao* flamboyantes. A ce dernier sujet nous devons remarquer que le caractère 藻 *tsao* se trouve dans notre texte pour le caractère 藻 *tsao*. C'est, selon le *Chouo-wen*, une espèce d'ornement en pierres précieuses comme les tiges de la lentille d'eau (*Ruppia rostellata*, *Valisneria* ou *Myriophyllum*, l'espèce n'étant pas bien déterminée ²⁾). Le *Chouo-wen* cite comme autorité un passage des Livres de *Yu*: Flammes de *Tsao* et les graines de riz du (vêtement appelé) *Fun* ³⁾.

Tout ce groupe des Kouriles est ou a été volcanique, et l'on y trouve des sources sulfureuses. Une d'elle, qui se trouve dans l'île d'*Usheshiri*, est célèbre par une superstition des Kouriles, qui lui attribuent la propriété de pouvoir juger des cas judiciaires douteux ⁴⁾. On y vient même de la seconde île. On en trouve aussi à *Ikarma* et *Shimushir*.

La grande conque mentionnée dans le récit chinois n'a pas été observée ou notée par les voyageurs russes. Il se peut cependant que ce soit le *Chiton Stelleri* qu'on a trouvé au Kamtchatka, qui atteint une grosseur d'un demi-pied. Quelques-uns des limaçons, comme p. e. les *Natica*, pondent leurs œufs en monceaux qui, quand la bave qui les enveloppe est durcie, ressemblent tant soit peu à quelques espèces de polypes corneux ⁵⁾.

1) On a trouvé à *Shumshu* des mines argentifères. *Ibid.*, p. 110.

2) Bretschneider, *Botanicon sinicum*, N°. 401.

3) 藻又通作藻。說文玉飾如水藻之文。引虞書曰。藻火粉米。 *Vide* K'ang-hi, i. v. — Legge, *Shooking* p. 80.

4) *Neue nord. Beiträge*, IV, p. 127.

5) H. Schlegel, *Manuel de Zoologie*, II, p. 416, 403.

Le *Jonc rouge* dont parle notre auteur est évidemment l'Herbe molle ou l'ortie, qui croît dans les Kouriles et dont les femmes font des rets et des nattes.

L'oiseau nommé par les Chinois *Cygne-oie* est probablement l'alque (*Alca torda* et *arctica*) qui se trouve en masse dans ces îles e. a. à *Onnekotan*, *Shirinky*, *Ikarma*, *Tchirinkotan* et *Usheshiri*. Comme l'on sait, les ailes des alques sont si peu développées qu'ils ne peuvent pas s'en servir pour voler, ce qui a donné probablement aux Chinois, qui n'avaient jamais pu observer dans leur propre pays ces curieux oiseaux, l'idée que les tuyaux de leurs ailes naissaient de leurs os.

L'oiseau nommé par les Chinois, par une réminiscence de la patrie, *Canard mandarin* (*Anas galericulata*) est probablement l'*Anas spectabilis* qu'on a observé aux Kouriles.

Quant au *bambou flottant*, les voyageurs russes ont trouvé dans les îles de Ketoi et d'Urup une espèce de jonc articulé qui cependant ne devient pas très gros.

Nous ne pouvons pas identifier les oiseaux nommés dans le récit phénix verts.

Quant au gravier fin comme de la farine et tourbillonnant, ce ne peut être que de la cendre volcanique. Les voyageurs russes mentionnent e. a. sur l'île de *Kharamamukotan* un volcan éteint, dont le pied et le sommet sont couverts de *sable blanc*¹⁾. Le voyageur russe *Schelechof* raconte dans son voyage d'Ochotsk en Amérique, qu'il vit sud-est de l'île de *Koyak* une terre d'où s'élevaient des colonnes comme de fumée.

Vers une heure de l'après midi il fit directement voile vers la côte où il avait vu la fumée; mais en nous rapprochant, dit-il,

1) Pallas, Neue nordische Beiträge, V, p. 121.

nous vîmes que c'était seulement du *sable tourbillonné par un vent très fort* ¹⁾.

Tout cela rentre dans le cadre du possible, et nous pensons donc que nous pouvons identifier le pays *Han-ming* avec l'île *Shumshu* ou quelque autre île des Kouriles, la mention des robes faites de peaux d'oiseaux, ainsi que les autres détails, nous y autorisant suffisamment.

XVII.

WOU-MING KOUO.

吳 明 國

Le Pays de Wou-ming.

On trouve dans les «Mélanges de Tou-yang», écrits par *Sou-goh* (蘇 鶚) dans la dernière moitié du neuvième siècle de notre ère, et contenant spécialement des notices sur les objets rares et précieux portés en Chine, de 763 à 872, par les ambassades des pays étrangers, la notice suivante sur le pays de *Wou-ming*:

«Dans la 8^{ième} année de l'époque *Tching-youen* (793 de notre ère) le pays de *Wou-ming* porta en tribut un «Chaudron toujours ardent» et du «Miel des Abeilles-phénix». [Les ambassadeurs] «disaient que leur pays était situé à plusieurs dizaines de mille de «li de distance de la mer orientale ²⁾; qu'on passait les pays de «*Yih-leou*, de *Ak-tsou* ³⁾, etc. Que leur pays était propre à la cul-

1) Pallas, *Neue nordische Beiträge*, V, p. 223.

2) On peut lire aussi «de *Toung-hai*» au lieu de la mer orientale. *Toung-hai* était sous les Han et les Tang le nom de la ville actuelle *Yen-tching*, dans la province de Chantoung.

3) Au Nord de la Corée, probablement sud de l'Amour. Cf. *Toung-pao*, III, p. 106 note 4.

«ture des cinq espèces de céréales, et qu'on y trouvait aussi
«beaucoup de bijoux précieux. Que ses habitants cultivaient les
«rites et la musique, ainsi que les vertus humaines, et ne se mê-
«laient point de vol et de rapine. Que les hommes y arrivèrent
«jusqu'à deux-cent ans d'âge, et que le peuple y honorait les
«arts occultes des génies, de sorte qu'on y trouvait chaque année
«quelques-uns qui montaient aux nuages et chevauchaient des grues.
«Ayant constamment observé un halo jaune, grand comme une
«roue, ils s'étaient doutés qu'il y eut en Chine un monarque qui
«régnait par la vertu de la terre, et avaient conséquemment voulu
«venir lui rendre hommage».

Ce chaudron éternellement ardent pouvait contenir trois boisseaux; il était luisant comme du jaspé et de couleur pourpre unie ¹⁾. Chaque fois quand on voulait préparer les repas, ils étaient cuits instantanément sans qu'on eût besoin de mettre le chaudron au feu.

Ils (les mets) étaient bien plus suaves et purs que les (mets) ordinaires, et quand on en mangeait longtemps, on retournait de la vieillesse à la jeunesse, et on ne devenait jamais malade.

Quant au **Miel des Abeilles-phénix**, ils disaient «que le
«bourdonnement de ces abeilles était comme (celui des) phénix; et
«qu'elles étaient revêtues de toutes les couleurs. Que les plus grosses
«pesaient jusque plus de dix livres; qu'ils faisaient leurs nids dans
«de profonds précipices et contre les parois de montagnes escarpées,
«et que les plus gros de ces nids couvraient une superficie de deux
«à trois arpents. Que, quand les habitants du pays venaient recueil-
«lir le miel, ils n'en prenaient que deux ou trois pintes; car,
«si on en prenait plus, des rafales et des orages omineux écla-
«taient. Si on était par hasard piqué par une de ces abeilles, la

1) C'était probablement du porphyre que l'on trouve en Sibérie, e. a. à *Tchikoi* et *Okka*.

«piqûre s'enflait; mais la plaie guérissait en y appliquant la racine
«de l'acore des roches. La couleur de ce miel était verte et ils le
«conservaient dans des pots de jade blanc, qui étaient extérieure-
«ment et intérieurement transparents comme du cristal vert ¹⁾.
«Quand on en mangeait longtemps, on pouvait atteindre à une
«longue vie; le teint devenait fleuri comme celui d'un jeune homme,
«les cheveux blancs devenaient avec le temps noirs, et toutes les
«méchantes maladies, comme les infections enracinées, la cécité et
«la paralysie, étaient toutes guéries par lui ²⁾).

Le *Poh-wouh-tchi*, un ouvrage datant du 3^e siècle, dit à ce sujet: «Dans tous les endroits écartés des districts montagneux des

1) C'est évidemment la néphrite verte. On en a trouvé des ustensiles dans la presqu'île de *Tchouktchen*, ainsi que dans les tombeaux près *Tolma*, à 60 verstes de *Irkutsk* (Nordenskiöld, *Voyage de la Vega*, II, 230).

2) 貞元八年吳明國貢常燃鼎、鸞蜂蜜。云。其國去東海數萬里。經挹婁、沃沮等國。其土宜五穀。珍玉尤多。禮樂人義、無剽却。人壽二百歲。俗尚神仙術、而一歲之內乘雲控鶴者、往往有之。常望有黃氣如車、蓋知中國有土德王。遂願入貢。焉常燃鼎量容三斗。光潔類玉。其色純紫。每修飲饌、不熾火而俄頃自熟。香潔異于常等。久食之令人反老爲少。百疾不生。鸞蜂蜜云、其蜂之聲有如鸞鳳、而身被五彩。大者可重十餘斤。爲窠于深巖峻嶺間。大者占地二三畝。國人採其蜜、不過三二合。如過度、則有風雷之異。若悞螫人、則生瘡。以石上菖蒲根敷之則愈。其蜜色碧、常貯之于白玉碗。表裏瑩徹如碧琉璃。久食之令人長壽、顏如童子。髮白者應時而黑。及沉痾、眇跛、諸僻惡之病、無不療焉。
Vide 杜陽雜編、吳明國, apud *Pien-i-tien*, Chap. 42.

pays éloignés on trouve de la cire d'abeilles. Les endroits où cette cire d'abeilles se trouve attachée sont tous des précipices à pic ou des parois de rochers qu'on ne peut pas atteindre en grimpant. Ceux qui veulent la récolter se font descendre du sommet de la montagne dans une corbeille et l'obtiennent de cette façon. Les abeilles s'enfuient alors sans revenir. Les débris de leurs nids, ainsi que la cire qui est attachée aux rochers, sont alors becquetés par de petits oiseaux, de plus petite taille qu'un moineau, qui arrivent en essaims d'un millier. Vers l'hiver tout est mangé et la place est comme polie et lavée. Quand le printemps vient, les abeilles reviennent toutes à cet endroit lavé et y font derechef leurs nids. Chaque année il en est comme cela, et il n'y a pas de confusion, car chaque individu (chasseur d'abeilles) se tient à son endroit originel qui s'appelle «la limite de la cire».

«L'oiseau en question est nommé le passereau divin, et l'on ne peut jamais s'en emparer» ¹⁾.

Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce petit oiseau notre guépier (*Merops apiaster*) qui occupe e. a. tout le nord de l'Asie et a été observé jusqu'à Tobolsk en Sibérie.

1) 諸遠方山郡僻處出蜜蠟。蜜蠟所著皆絕巖石壁。非攀援[緣]所及。採者[唯]於山頂以籃輿自懸下、乃得之。蜂遂去不還。餘窠及蠟著石者、有鳥形小於雀、羣飛千數來啄之。比冬都盡、其處皆如磨洗。至春蜂皆還洗處、結窠如故。年年如此。初無錯亂者。人亦各佔其平處。謂之蠟塞。鳥爲之靈雀。捕之終不得。Fido 格致鏡原。Chap. 96, fol. 9 verso; 事類統編, Chap. 93, fol. 9 verso; 廣事類賦, Chap. 30, fol. 6 recto qui tous citent le 博物志 comme autorité. Je n'ai pourtant pas pu trouver ce passage dans la copie que je possède de cet ouvrage.

Il peut avaler sans danger les dards des abeilles, des guêpes et des taons qui tuent généralement les autres petits oiseaux. Il fait des dégâts considérables dans les ruches d'abeilles, et est conséquemment mal vu des apiculteurs dans l'Europe méridionale. Ce fait est déjà mentionné par Aristote, et Virgile met en garde les apiculteurs contre les lézards, les hirondelles et les guépriers, comme des ennemis dangereux ¹⁾.

Le guéprier est très joli: le dos est de couleur brun-jaunâtre, l'occiput et la nuque sont brun-marron; le ventre est vert-de-mer, la gorge jaune-d'oeuf, bordé en bas de noir; le front est vert-bleuâtre, et blanc à la racine du bec; tandis que les deux plumes moyennes de la queue sont allongées. Il a donc, comme le phénix fabuleux de la Chine, les cinq couleurs.

La couleur du miel des roches est verte. L'auteur de la « Discussion générale d'histoire naturelle » dit: « Il y a trois espèces d'abeilles; la première espèce fait ses ruches dans les arbres des forêts; la seconde espèce fait ses ruches dans les habitations humaines; ces abeilles sont très petites et leur miel jaune est riche et délicieux (c'est l'*Apis mellifera*); la troisième espèce est noire comme le taon; elle fait ses cellules contre les parois de rochers en des endroits escarpés que le pied de l'homme ne peut atteindre. Son miel est nommé le Miel de roche, ou bien le Miel des précipices. Les gens l'enlèvent au moyen de longues perches, tout au plus jusqu'à trois ou quatre pikols. Son goût est acidulé, sa couleur est vert-foncé et il surpasse toutes les autres espèces de miel.

« L'espèce d'abeille qui demeure dans des creux est la plus grande.

1) Dans le pays des Bashkires, le plus grand ennemi des abeilles est la pie noire (*Picus martius*). Gemälde des Russischen Reiches von Heinrich Storch, Vol. II, p. 465.

On l'appelle aussi l'Abeille velue, et elle peut piquer les gens avec son dard ¹⁾.

«L'abeille noire est aussi nommée par le peuple l'Abeille-courge; elle fait également du miel et c'est l'espèce dont les «Elégies du Thsou» disent: «Des fourmis rouges (grosses) comme des éléphants; des abeilles noires (grosses) comme des courges» ²⁾.

«C'est pour cette raison qu'elle porte encore les noms d'Abeille melon-royal et d'Abeille-courge noire» ³⁾.

Dans le *Yen-fan-lou*, un livre publié en 1175 par *Tching Tatchang* (程大昌), on lit que le miel des roches est le miel distillé par des abeilles, qui suspendent leurs nids à des précipices escarpés de sorte que les hommes ne peuvent y grimper. Mais les malins entre les hommes attendent jusqu'à ce que le miel se soit formé dans les nids, et puis ils attachent un baril à une longue perche de façon de pouvoir y atteindre. Ensuite ils percent les nids avec cette perche, de sorte que le miel coule du nid percé dans le baril. C'est ce qu'on nomme le «Miel des précipices» ⁴⁾.

1) 蜜蜂三種。一種在林木上作房。一種在人家作窠。其蜂甚小微、黃蜜皆濃美。一種黑色似蜚、作房巖崖高峻之處、非人跡可到。其蜜名石蜜、又名崖蜜。人以長竿刺出。多者至三四石。味醖、色綠。比他蜜尤勝。蜂穴居者最大。一名蛄蠆。尾能螫人。 *Vide* 格物總論, *apud* Encycl. 格致鏡原, Chap. 96, Art. Abeilles, fol. 10 verso.

2) 方言曰。其大而有蜜謂之壺蜂。即今黑蜂。蓋亦釀蜜。楚辭所謂赤蟻若象、玄蜂若壺者也。 *Vide* 埤雅. *Ibid.*, loc. cit.

3) 胡蠆黑色。一名壺蠆、一名瓠瓢蠆、一名玄瓠蠆。皆因形命名。 *Vide* Dict. 正字通。

4) 崖蜜者蜂之釀蜜。即峻崖懸窠其窠。使

Le Miel des roches a toujours eu en Chine la réputation de prolonger la vie, et l'auteur du *Pun-ts'ao King* ¹⁾ dit expressément que l'usage du miel des roches fait que l'on ne ressent plus la faim, que les yeux en deviennent clairs, et qu'il prolonge la vie ²⁾.

Nous savons que les abeilles à miel se trouvent dans toute la Sibérie jusqu'au 55° degré Nord. Les Bachkires ont des ruches d'abeilles régulières et les Kirghizes déterrent le miel des abeilles terrestres qui ne rapporte pas mal dans leurs steppes ³⁾.

Erman rencontra près de *Tomsk* plusieurs traîneaux sur lesquels des charretiers du gouvernement de *Tomsk* transportaient de longs barils pleins de miel à *Tara* ⁴⁾. Il ne nous dit pas, cependant, de quelle provenance ce miel était; et il est surprenant qu'aucun des voyageurs explorateurs de la Sibérie ne parle de ce «Miel des roches» que les auteurs chinois décrivent si minutieusement.

Cela tient-il de ce que ces explorateurs traversent trop rapidement le pays, de sorte qu'ils n'ont pas le loisir nécessaire pour faire des observations sur l'habitat des bêtes et plantes qu'ils collectionnent? On doit le supposer, car ces rochers couverts de nids d'abeilles ne pourraient pas échapper à un voyageur attentif.

人不可攀取也。而人之用智者伺其窠蜜成熟、用長竿繫木桶、度可相及。則以竿刺窠。窠破、蜜注桶中。是名崖蜜也。 *Vide* 演繁露, *apud* Encycl. 格致鏡原, Chap. 23, fol. 11 recto.

1) Wylie, Notes on Chinese Literature, p. 81.

2) 崖蜜令人食之不飢、明目、延年。 *Vide* 本草經. *Ibid.* loc. cit. Comp. aussi un article de feu M. Cibot dans les Mém. concernant les Chinois, Tom. XI, p. 376.

3) Anton von Etzel und Hermann Wagner, Reisen in den Steppen und Hochgebirgen Sibiriens, Vol. VII, p. 52.

4) Erman, Voyage en Sibérie, dans Fr. Heinzelmann «Die Weltkundes», Vol. XVI, p. 227.

Nous signalons ces abeilles de roche aux voyageurs futurs de la Sibérie. Elles se trouveront probablement sur le versant boréal des montagnes d'Ochotsk. BILLINGS (op. cit., I, 73) dit que derrière ces montagnes les arbres croissent bien, et qu'on y voit de riantes prairies. Or là où il y a des prairies, il y a aussi des fleurs dont les abeilles peuvent faire du miel.

Quant à la couleur verte de ce miel des roches, nous rappellerons que les Français à Madagascar nomment le miel de l'abeille de cette île — l'*Apis unicolor* — également **Miel vert** ¹⁾.

Le Miracle du «Chaudron toujours ardent», peut être très facilement expliqué, et nos jongleurs représentent maintes fois ce même miracle. Si l'on met une once d'huile de gayac dans un vase, et qu'on verse dessus également et peu-à-peu une once et demie de nître ou de très-bonne eau-forte citrine, après une fermentation considérable, accompagnée de bruit et d'épaisse fumée, on verra s'élever à un pied au-dessus du vase une masse légère, spongieuse et luisante. On peut obtenir un effet semblable en mettant une once d'huile de girofle dans un vase, et en y versant doucement une once et demie d'eau-forte citrine, ou de bon esprit de nître ²⁾.

Autrefois on employait aussi en Europe un mélange d'acide sulfurique et d'eau qui faisait monter la température jusqu'à 150 degrés et par lequel on pouvait faire bouillir de l'eau ³⁾.

Une pâte faite de 4 livres d'huile-de-lin, 1 livre de pétrole et 8 livres de chaux vive, arrosée d'eau, s'enflammera instantanément ⁴⁾.

1) H. Schlegel, Handleiding tot de beoefening der Dierkunde, II, 231.

2) Nouvelles Récréations physiques et mathématiques par M. Guyot, Paris 1770, Tome IV, p. 103, XXXIV^e Récréation.

3) Selon une communication de mon collègue M. le Professeur A. P. N. Franchimont, de Laide.

4) Natuurlijk Toverboek, Amsterdam 1793, Vol. 5—6, p. 96.

Les ambassadeurs de *Wou-ming* déclaraient que leur pays était propre à la culture des cinq céréales, et était riche en pierres précieuses; que leur peuple était civilisé et ne se mêlait point de vol ni de rapine.

Nous trouvons dans les environs de leur pays un peuple qui offre des points de ressemblance avec celui de *Wou-ming*. C'est le peuple connu dans l'histoire chinoise sous le nom de *Teou-moh-leou*, ou, selon l'ancienne prononciation, *Tobolou*. On a entendu parler pour la première fois en Chine de cette peuplade sous la dynastie des *Wei* du Nord (dynastie des Toba, 386—582). Ce pays était situé à mille *li* chinois (330 kilomètres) au Nord de celui des *Wouh-kieh* ou *Boukit* sur la rive gauche de l'Amour, et à 6000 *li* (2000 kilomètres) de distance de *Lo* (*Lo-yang*, à l'Ouest de la ville de *Ho-nan-fou* actuelle, Lat. 34° 43' 15", Long. 110° 07' 40"). C'était l'ancien *Fou-yü* boréal, et il était situé à l'est du pays des *Chih-wei* et touchait la mer (d'Ochotsk) à l'Est. Sa superficie était de 2000 *li* carrés. La population était sédentaire et avait des maisons et des greniers. Il y avait beaucoup de montagnes et de larges marais dans le pays; c'était la plus haute plaine de toutes les régions des barbares de l'Orient. La terre y était propre à la cultivation des cinq céréales, mais ne produisait point de fruits. La population était de haute stature, robuste et vaillante. Elle était sérieuse et fidèle, et ni brigand, ni pillard ¹⁾.

1) 豆莫婁魏時聞於中國。豆莫婁國在勿吉國北千里。去洛六千里。舊北扶餘也。在失韋之東、東至於海。方二千里。其人士著、有宮室倉庫。多山陵廣澤。於東夷之域最爲平敞。地宜五穀。不生五果。其人長大。性彊勇。謹厚不寇抄。Vide 北魏豆莫婁傳, apud *Pien-i-tien*, Chap. 41, fol. 8, verso. — *Ma Tsan-tsin*, Chap. 326, fol. 1, recto.

Ces qualités si exceptionnelles chez les peuplades de la Sibérie, qui sont en général nomades, voleurs et brigands ¹⁾, peuvent nous donner un indice sur le pays de *Wou-ming*, ou, selon l'ancienne prononciation, *Gobing*, dont le nom ne figure nulle part ailleurs dans les historiens et géographes chinois.

BILLINGS (Tom. II, p. 227) dit que la côte qui borde l'Amour et la mer d'Ochotsk a un sol très-fécond et un climat doux et salubre, et que ses habitants, ainsi que ceux de la Corée et des îles voisines, ne sont pas trop nombreux, mais se distinguent par leur hospitalité et par la *bonté de leur naturel*.

La mention des pierres précieuses nous ramène également à la Sibérie orientale. MÜLLER ²⁾ dit que toute la Sibérie orientale est riche en pierres précieuses; l'on y trouve entre-autres le magnifique lapis lazuli, l'onix de l'Ourak, du jaspe, etc. ³⁾.

Justement dans le pays de *Mohkoh*, l'ancien pays des *Niutchi*, on trouvait une pierre précieuse à laquelle les Chinois donnaient le nom même de *Mohkoh* (靺鞨). On en avait de rouges et de violettes. Elles étaient transparentes comme si elles étaient évidées, mais étaient en vérité pesantes et dures ⁴⁾.

Somme tout, quoique nous ne puissions déterminer exactement la position géographique du Pays de Wou-ming, il doit cependant avoir été situé au nord-est de l'Amour et sur les bords du golfe d'Ochotsk.

G. SCHLEGEL.

1) E. a. les *YiA-leou* qui étaient de vrais pirates. Voyez *Toung-pao*, III, p. 498, et 500, note 1.

2) *Unter Tungusen und Jakuten*, p. 273.

3) Billings, *op. cit.*, I, 61.

4) 靺鞨瑩徹若空、而實堅重。Vide 格致鏡原, Chap. 33, fol. 5 verso.

EIN SIAMESISCHER EULENSPIEGEL.

DIE ERLEBNISSE DES SRI THANONXAI

MITGETEILT UND MIT ANMERKUNGEN VERSEHEN

VON

Dr. PHIL. OSCAR FRANKFURTER.

Qui ante nos nostra dixerunt.

Eines der beliebtesten und weitverbreitesten volksbücher unter den Siamesen ist der Sri Thanonxai. Es enthält eine sammlung von schwänken und erzählungen, die gerade wie bei uns auf die person des Till Eulenspiegel, auf die person des Sri Thanonxai concentrirt wurden. Wann das buch geschrieben ist oder auch nur wann es in seine jetzige form gebracht ist, vermögen wir nicht anzugeben; doch scheint es in seiner jetzigen form die letzte recension von schwänken und erzählungen zu sein, die im ganzen Siam verbreitet waren. So wissen wir von Laosianischen versionen, deren schauplatz in die alte hauptstadt Chieng-Rai verlegt ist.

Es handelt sich bei Sri Thanonxai gerade wie bei Eulenspiegel um das wissentliche missverstehen gegebener aufträge, indem er das wörtlich nimmt und ausführt, was nur dem sinne nach gemeint ist. Wir finden dann eine anzahl sagen an seinen namen geknüpft, denen wir in unseren eigenen volkserzählungen begegnen.

Indem wir somit eine kurze analyse dieser schwänke geben, bemerken wir noch, dass wir im wesentlichen einer gedruckten

version gefolgt sind. Wir glauben mit der veröffentlichung vor allen dingen unseren 'folkloristen' einen dienst zu leisten, indem wir ihre aufmerksamkeit auf ein land lenken, in welchem sie für ihre forschungen eine reiche ernte finden können. Wir glauben ferner durch die bemerkungen und erklärungen die wir hinzufügen, aufschluss über das historisch gewordene Siam zu geben und so dazu beizutragen die mannigfachen erzählungen von 'erdenbummlern', zu berichtigen, die nach einem aufenthalt von nur wenigen tagen oder wochen sich berufen fühlen das gesetz festzustellen.

Der Thanonxai ist seit dem jahre 1230 der Chulasakraj (1868) wiederholt gedruckt und zwar nach einem Siamesischen manuscript in 8 abteilungen, deren keine jedoch ein für sich abgeschlossenes ganzes bildet da, wie in allen siamesischen büchern, nur die länge in betracht gezogen, die auf die oblongen seiten, in die jedes siamesische buch zerfällt, geschrieben werden kann.

Es ist in einfachen versen, man möchte fast sagen knittelversen, geschrieben und zeichnet sich wie alle siamesische poesie durch eine ziemliche wortfülle aus, indem nämlich, dem versmaas zu liebe, wörter die denselben sinn haben, mit einer leichten vokalveränderung wiederholt werden, oder aber Siamesisch und Pali gegeben werden. Diese tautologie macht somit eine übersetzung schwer möglich.

Nach der gewöhnlichen einleitung, in welcher wegen fehlern um verzeihung gebeten wird, wird uns erzählt dass in der alten stadt Sri Ayudhya ein mächtiger herrscher war, von dem andere länder abhängig waren. Er war umgeben von einer menge volk, von ministern, weisen und ratgebern und die schönsten frauen waren an seinem hofe. Die stadt war mit wällen umgeben und in den strassen waren unzählige häuser. In dieser stadt nun lebte ein ehapaar, das sich ein kind wünschte; und es geschah, dass die frau einen traum hatte, indem sie glaubte auf dem berge Meru spazieren zu gehen.

Der traum
und seine lö-
sung.

Der weg war beschwerlich und sie streckt ihre hand nach hilfe aus und der mond leitet sie auf den berg. Sie weckt ihren mann, und man entscheidet sich im tempel nach der deutung des traumes zu fragen. Nun geschah es aber, dass der abt des tempels abwesend war und so trug Hera, das ist der name der frau, ihren traum einem klosterschüler (*nen*, geschrieben *ner* für *samanera*) vor. Er erklärt ihr dass sie einen sohn gebären werde, der sich durch schönheit auszeichnen würde und der dazu bestimmt sei des Königs narr (*tälök Hluang*) zu worden. Nachdem sie den tempel verlassen hat, kehrt der abt zurück und der schüler erzählt ihm was geschehen ist und wie er den traum gedeutet. Darob ärger und erstaunen des abtes, denn der traum sollte bedeuten, das Hera einen schönen knaben gebären würde, der einst ein reich beherrschen würde. Der traum ist einmal gedeutet und, ob richtig oder falsch, das schicksal muss seinen lauf nehmen, und so wurde denn nach zehn monden im jahre des affen und im vierten monat, an einem donnerstag, ein kind geboren 'Sri Thanonxai' ¹⁾ (Sri Danañjaya).

1) Der Siamesische kalender war bis vor 4 jahren, wo ein officielles solarjahr, dessen beginn auf den 1 April verlegt, und von der gründung Bangkoks als hauptstadt gerechnet wurde (A. D. 1781), lunar-solar, d. h. die monate waren mond-monate; und um das sonnenjahr mit dem mondjahr in übereinstimmung zu bringen, wurden in 19 jahren 7 schaltmonate eingeführt. Als sera war im allgemeinen gebrauch die Chulasakraj, deren beginn von D. Cassini richtig auf den 21 März 638 A. D. gesetzt wird (vgl. La Loubère: *Royaume de Siam, Règles de l'Astronomie*, vol. II, p. 142 und Marsden: *Chronology of the Hindoos*, *Philosophical Transactions*, vol. 80 p. 576). Wir finden ausserdem die Mahasakraj entsprechend der Salivahana-tera der Hindu, deren beginn in 78 A. Ch. fällt. Im religiösen gebrauch ist die Buddha-tera, deren beginn bekanntlich 543 A. Ch. gesetzt wird. In einem cyclus von 60 jahren kehren die zwölf tiernamen nach denen die einzelnen jahre benannt werden, 5 mal wider, und von kindern die im jahre des 'affen' geboren werden behauptet man das sie mit mutterwitz zur welt kommen.

Wie weit das bei Thanonxai zutrifft müssen unsere leser selbst beurteilen. Auch sonst spielt der name des jahres im aberglauben des volkes eine gewisse rolle, und es wird zum beispiel eine heirat zwischen kindern, die im jahre des tigers und der ziege geboren sind für nicht von guter vorbedeutung gehalten. Donnerstag (Siam. Van Phrahat i. e. Vrhapati) ist der tag der von den wochentagen den gelehrten geweiht ist und wir finden dass noch heutzutage schulen und andere erziehlische institute gern an einem Donnerstag eröffnet werden.

Die constellation bei der geburt des knaben war auch solche ^{Geburt des Thanonxai.} wie sie nur bei der geburt eines Königs vorkommt. Das kind wächst auf und nach jahren bekommt es einen bruder und es wird natürlich zum wärter dieses kindes gemacht. Nun macht sich zum ersten mal die natur unseres helden geltend. Die mutter verteilt kuchen gleichmässig unter die beiden, während doch Thanonxai als der ältere den löwenanteil haben sollte. Doch das geht noch; als aber eine kuchenverkäuferin dem jüngeren mehr giebt als dem älteren, fasst er den entschluss sich zu rächen, und wie ihn diese idee verfolgt werden wir später sehen.

Eines tages nun gehen vater und mutter wieder fort um ihren ^{Thanonxai und sein bruder.} lebensunterhalt zu gewinnen und die mutter sagt dem Thanonxai er solle den bruder ordentlich warten, ihn *reinigen von aussen und innen*, so dass er frei von flecken sei. Diesen auftrag nun fasst er wörtlich auf indem er dem bruder den bauch aufschneidet und ihn gereinigt zu bette legt. Die aeltern kommen nach hause; ihr jammer ist gross und Thanonxai wird aus dem hause vertrieben. Er nimmt zuflucht im tempel, wo er dem abt erzählt wie er vater ^{Thanonxai im kloster.} und mutter verloren und keine verwandte hätte. Noch heutigen tages liegt in den händen der buddhistischen geistlichkeit grössentheils die erziehung, und so findet man unter dem volke wenige analphabeten. Der abt nimmt sich des knaben an und lehrt ihn Siamesisch und Pali und sorgt auch dass die haarschneide-ceremonie an ihm geschieht ¹⁾.

1) In dem leben des siamesischen kindes spielen die haarschneide-ceremonien, die aus brahmanischen bräuchen übernommen sind, eine grosse rolle. Die haare mit denen das kind auf die welt kommt, werden im ersten lebensmonat unter ceremonien entfernt. Das wird *tat phom fai* genannt, die feuer-haare schneiden, nach dem in Annam und Siam herrschenden gebrauch, wonach die wöchnerin nach der geburt einige tage lang, seltener wochen, am offenen feuer liegt. — Dann folgt im 9, 11, 13 oder 15 jahr das entfernen des haarknotens, den das kind in der mitte des kopfes trägt, durch brahmanische priester. Bei der königlichen familie heisst diese ceremonie *sókän*, während sie beim volke *kón chük*, das schneiden des haarknotens, genannt wird.

Er belohnt den Priester damit dass er sich ungezogenheiten mit seiner nichte erlaubt, der er für kurze zeit als lehrer gegeben ist ¹⁾).

Thanonxai muss jetzt das kloster verlassen und kehrt zu den aeltern zurück; er erzählt ihnen wie schlecht es ihm gegangen und lässt sich von ihnen als sklave verkaufen ¹⁾).

1) Es mag hier erwähnt werden dass eigentliche nonnenklöster in Siam nicht existiren. Es gibt nonnen die in den äussern tempelhallen leben, andere die an den wöchentlichen buddhistischen feiertagen die von dem Buddha festgestellten gebote befolgen.

2) Sklaverei in alten zeiten kann und darf in Siam nicht mit negersklaverei verwechselt oder auf die gleiche stufe gestellt werden. Abgesehen von der sklaverei der kriegsgefangenen in früheren zeiten, die einfach einen platz zur ansiedlung bekamen, wo sie unter ihren eignen gesetzen, unter einem vom könig bestellten oberhaupt, lebten, kann sklaverei beschrieben werden als ein dienstverhältnis bei welchem der lohn im voraus bezahlt ist und für welchen dann der betreffende persönliche dienste zu leisten hat. Es ist ein geldgeschäft mit persönlicher sicherheit. Die zinsen werden durch die geleistete arbeit repräsentiert; das capital muss stets zurückgezahlt werden. Das verhältnis kann jederzeit gelöst werden durch zahlung des capitals und der herr muss das ihm angebotene capital zu jeder zeit annehmen. Der sklave besitzt nach altem gesetz volles recht gegen den herrn, und er wird infolge persönlicher misshandlung des herrn frei.

Es ist bekannt dass nach einem gesetz, das vom jetzigem Könige erlassen wurde, alle kinder die im jahre Marong (Chulasakraj 1230, A. D. 1868), dem jahre des regierungsantritts geboren sind, mit erreichtem 21 jahre frei werden, ob sie als sklaven geboren sind oder ob sie als sklaven verkauft wurden. Zu diesem zwecke ist das alte gesetz, das den wert eines menschen, hier also eines in sklaverei geborenen, bei zu leistendem wehrgeld bestimmt, so verändert worden dass der wert des Kindes beträgt:

für kinder männlichen geschlechts:		für kinder weiblichen geschlechts:
im 1, 2, 3 monat	tical 6	tical 4
4, 5, 6 "	" 8	" 6
7, 8, 9 "	" 10	" 8
10, 11 "	" 12	" 10
1, 2 jahr	" 16	" 12
3, 4 "	" 20	" 16
5, 6 "	" 24	" 20
7, 8 "	" 32	" 28
9, 10, 11 "	" 38	" 34
12, 13, 14 "	" 30	" 23
15, 16, 17 "	" 12	" 12
18, 19, 20 "	" 4	" 2
21 "	nil.	nil.

Die gerichte erkennen keine forderungen, die aus einem persönlichen schuldverhältnis sich herleiten an, falls sie während der regierung des jetzigen Königs geschlossen und

Er will aber als sklave zu der alten kuchenverkäuferin und so beklagt er sich bei seinen æltern über harte arbeit. Sie entrichten den preis seinem altem herrn und willfahren seinem wunsche. Das einzige abenteuer was er bei ihr besteht ist dass er die ihm zum verkauf gegebenen kuchen verschenkt, und nachher behauptet, er hätte sie an jungfer Mi, grossmutter Mon ¹⁾ und andere mehr verkauft,

Thanonrai
bei der ku-
chenverkäu-
ferin.

höher sind als die oben angegebenen raten. Zur vergleichung geben wir hier die alten sätze, die im übrigen noch geltung haben.

Für personen männlichen geschlechts:

vom	1—3	monat	tical	6
.	4—6	.	.	8
.	7—9	.	.	10
.	10—11	.	.	12
.	1—2	jahr	.	16
.	3—4	.	.	20
.	5—6	.	.	24
.	7—8	.	.	32
.	9—15	.	.	44
.	16—20	.	.	48
.	21—25	.	.	52
.	26—40	.	.	56
.	41—55	.	.	40
.	56—60	.	.	32
.	61—65	.	.	24
.	66—70	.	.	16
.	71—75	.	.	12
.	76—80	.	.	10
.	81—85	.	.	8
.	86—90	.	.	6
.	91—100	.	.	4

Für personen weiblichen geschlechts:

vom	1—3	monat	tical	4
.	4—6	.	.	6
.	7—9	.	.	8
.	10—11	.	.	10
.	1—2	jahr	.	12
.	3—4	.	.	16
.	5—6	.	.	20
.	7—8	.	.	28
.	9—10	.	.	32
.	11—15	.	.	36
.	16—20	.	.	40
.	21—30	.	.	48
.	31—35	.	.	44
.	36—40	.	.	40
.	41—45	.	.	36
.	46—50	.	.	32
.	51—55	.	.	28
.	56—60	.	.	24
.	61—65	.	.	16
.	66—70	.	.	12
.	71—75	.	.	10
.	76—80	.	.	8
.	81—85	.	.	6
.	86—90	.	.	4
.	91—100	.	.	3

Die ganze frage bedarf zur aufklärung einer längeren abhandlung. Wir beschränken uns hier darauf die grundrisse zu geben.

1) Die siamesische gewohnheit kennt im grossen und ganzen nur rufnamen und keine familiennamen. Der adel ist beamtenadel und als solcher nicht erblich. Der gegebene titel wechselt mit jeder neuen, vom könig gegebenen würde. Selbst die mit *wong* (i. e. *vamsa*) 'geschlecht' zusammengesetzten namen sind keine familiennamen im stricten sinne des wortes, da wir z. b. in verschiedenen regierungen den namen *Suriyawong* (sonnengeschlecht) den höchsten regierungsbeamten zuerkannt finden.

Thanonxai
im persönli-
chem dienst
des edelman-
nes.

die alle morgen zahlen würden, da sie alle die alte dame kannten.

Da sich Thanonxai also nicht zum kaufmann zu eignen scheint, übergibt ihn die alte dame ihrem sohn, der eine regierungsstellung bekleidet, als diener. — Diesem folgt er als solcher in die audienz zum könig, indem er ihm die betelbüchse nachträgt. In dieser eigenschaft gelingt es ihm seinen herrn durch das absichtliche missverstehen gegebener befehle lächerlich zu machen und schaden zuzufügen; so wenn ihm gesagt wird dass er, was er fallen liesse, auch wieder aufnehmen müsse, und er in folge dessen den betel, den er auf die strasse hat fallen lassen, wieder aufnimmt und ihn dem herrn mit allen unreinlichkeiten der strasse in gegenwart der andern beamten giebt. Ferner wenn ihm von der frau gesagt wird er solle doch den herrn, der bei der audienz ist, zum essen rufen und er ihm zuschreit: 'Meister kommt nach hause, die Meisterin lässt euch rufen, die reissuppe ist fertig'. Der herr sagt ihm dann, er müsse, wenn er ihm etwas zu sagen habe, ihm das leise zuflüstern. Als Thanonxai darauf eines tages aus rache feuer im hause des herrn anlegt und ihm die frau befiehlt den herrn rasch zurückzuholen, flüstert er ihm ins ohr 'feuer'. Das haus steht in vollen flammen als andere den herrn auf die gefahr aufmerksam machen. Er fragt jetzt den Thanonxai nach dem »heerd (ursprung) des feuers" und dieser bringt ihm dann fest zusammengebunden einen kleinen thönernen kochofen. — Der herr hat sein alles verloren und will sich auf den ackerbau verlegen. In der regenzeit werden die büffel des nachts über auf einen hochgelegenen trocknen platz gebracht, und so wird ihm eines tages von seinem herrn aufgetragen die tiere hoch anzubinden. Er versteht das so, dass er den tieren eine schlinge um den hals wirft und sie auf einen baum zieht, worin er jedenfalls kraft zeigt.

Nach dieser heldentat wird Thanonxai wieder an die alte kuchenverkäuferin zurückgegeben mit dem auftrag sie zu pflegen, ihr

medicin zu geben und sie zu kneten, ein in Siam seit lange bestehendes mittel. Die medicin ist nicht bestimmt, so gibt er der alten dame arsenik, knetet sie darauf und rühmt sich, Dr. Eisenbart gleich, wie der dame jetzt wohl sei.

Wir kommen jetzt an die eigentliche geschichte des Thanonxai. Dem Hluang Nai bleibt nichts anderes übrig als die person des Thanonxai dem könig zum geschenk zu machen ¹⁾).

An dem hofe des königs findet er sofort gunst und dieser selbst gibt ihm geld, und es wird uns sogar berichtet dass er ihm einen titel gibt; doch ist das ein versehen des compilers wie wir später sehen werden. — Thanonxai erscheint regelmässig zur audienz; doch Das goldhaus als ihn die lust anwandelt etwas von der stadt zu sehen und er seine pflicht vernachlässigt, denkt er wie er seine abwesenheit entschuldigen kann. Er schickt also seine leute aus um ihm goldregenbäume ²⁾ aus dem wald zu holen, und mit diesen baut er ein haus. Thanonxai erscheint wieder bei hofe und der könig fragt ihn nach dem grunde seiner abwesenheit. Die antwort ist, dass er mit dem ihm von könig gegebenen gelde ein goldhaus gebaut hätte. 'Wohlan' sagt der könig, 'so wollen wir es besichtigen'. Der könig mit seinem ganzen hofstaat erscheint vor dem hause und wie er den an ihm verübten betrug merkt, befiehlt er seinem gefolge das haus zu verunreinigen. Wie das ausgeführt wurde, entzieht sich der wiedergabe; ebenso wie sich Thanonxai rächte und wie der könig zugeben muss, dass sein gefolge über die befehle hinausgegangen ist, obwohl, wie hier und aller orten, das derb komische gelächter erregt.

1) Es mag hier die sitte erwähnt werden dass die beamten ihre kinder dem könig zum persönlichen dienst geben. Dadurch werden sie in den regierungsdienst eingeführt, den sie als *Mahatleks* (pagen) im persönlichen dienst des königs und unter seinen augen anfangen um nach und nach in die höheren regierungstellen aufzurücken. Diese gewohnheit schliesst natürlich nicht aus, dass die regierungsbeamten aus anderen kreisen erwählt werden.

2) Siamesisch *thong lang*, *Erythrinia indica*. *Thong* = gold.

Thanonxai
und der abt.

Sein nächstes abenteuer besteht Thanonxai mit dem abt eines klostere. Er geht, nachdem er vom trinken etwas angeheitert ist, mit seinen freunden spazieren und kommt vor den tempelhof. Da geschieht es dass der abt ein manuscript fallen lässt, welches Thanonxai behülflich ist ihm wieder zu geben. Er kommt jetzt zur audienz und entschuldigt seine abwesenheit damit, dass er dem abt mit seinen manuscripten behülflich gewesen sei. Das scheint doch dem könig bedenklich und er schickt die lictoren nach den abt. Wie der des königs befehle hört, wird er vor ärger 'feuerrot' und das wird dem könig berichtet. Thanonxai stellt sich an der tür des palastes mit einer schüssel wasser auf, und als Seine Heiligkeit kommt, bespritzt er ihn von oben bis unten. Darüber befragt, giebt Thanonxai zur antwort, dass er um die sicherheit des palastes und der stadt besorgt gewesen wäre, da ja doch nicht erlaubt sei feuer in den palast zu bringen und Seine Heiligkeit feurig ärgerlich sei.

Thanonxai
bittet um einen platz.

Unser freund wünscht jetzt einen platz vom könig, und um sein begehren möglichst klein erscheinen zu lassen, bittet er um nur so viel land als eine katze zum sterben brauche. Sein begehren wird bewilligt und er nimmt jetzt eine katze, bindet sie an einen strick, hetzt und prügelt sie bis das tier stirbt. Er hat den platz so umzäunt, hat nicht mehr genommen wie eine katze zum sterben braucht. Er vertreibt jetzt die friedlichen bewohner indem er des königs befehl vorschützt, und es wird uns des weiteren mitgeteilt wieviel unglück er damit angerichtet.

Das geschenk
an den könig.

Er kommt jetzt täglich zur audienz, doch beklagt sich der könig bei ihm, dass er ihm noch nie ein geschenk gemacht hätte um seine ehrerbietung zu zeigen, wie das doch die andern höflinge tun. Er verspricht das nachzuholen und dem könig etwas zu bringen, was vor ihm noch keinem könig angeboten sei, doch bittet er sich als gunst aus dass der könig sein geschenk allein öffne. Den nächsten tag bringt Thanonxai dem könig einen neuen leeren topf zum

geschenk, von dem der könig beim öffnen findet dass er nicht gerade nach 'rosenöl und moschus duftet'. — Der könig befiehlt solch nutzlosen tagedieb zu ergreifen und zu töten. Dieser befehl gefällt natürlich allen und es wird berichtet wie Siamesen, Laosianen, Malaien aus Lahkhon, Birmanen, Peguaner und Chinesen ihn beschimpfen und diese schimpfwörter werden, wie unter allen völkern mehr oder minder üblich, von dem verwantschaftsverhältnis zu seiner mutter hergeleitet.

Es sieht schlimm mit Thanonxai aus, und ihm bleibt nur eine hoffnung: nach altem gesetz kann derjenige, der einmal den händen des henkers entronnen ist, nicht getötet werden. — Thanonxai wird, in der üblichen weise, gefesselt den henkern übergeben. Er weiss sie zu überreden dass das leben kurz sei, dass es besser sei so lange man lebe das leben leicht zu nehmen, und unter dem einfluss von spirituososen und salzspeisen lösen sie ihm die fesseln. Die trunkenheit der henker benutzt er um zu entinnen und er kommt zurück an des königs hof wo er in gnaden aufgenommen wird.

Wir finden ihn dann auf einer landpartie mit dem könig. Der könig sagt ihm er wolle anerkennen dass er ein geschickter mensch sei, wenn er bewirken könne dass der könig ins wasser ginge. So erwidert ihm denn Thanonxai: 'Wenn Majestät einmal im wasser sind, kann ich bewirken dass Majestät herauskommen'. Der könig geht ins wasser und ruft Thanonxai zu jetzt solle er ihm doch befehlen herauszukommen. 'Nein, Majestät, das ist wider die abrede und wäre gegen die befehle, denn ich habe bereits bewirkt dass Majestät ins wasser gingen'.

Sein nächstes wortgefecht hat er mit dem könig, als dieser die höflinge, vom schiffe auf einen baum zeigend, fragt ob das nicht eine palme sei. Die höflinge stimmen natürlich zu, nicht Thanonxai, und als sie sich dem baum nähern und der könig Thanonxai fragt ob er jetzt zugebe dass es eine palme sei, antwortet dieser: 'gewiss

Thanonxai
und die hen-
ker.

Thanonxai's
befehle an
den könig.

Der palm-
baum.

es ist eine palme, aber worauf Majestät vom schiffe aus zeigten, war nur der gipfel der palme, die palme selbst war unterhalb.

Die wette. Bei allen diesen wortklaubereien und abenteuern bleibt aber Thanonxai arm und es kann nicht ausbleiben, dass er mit seiner frau zank hat, die ihm vorwirft, dass er nur zum essen nach hause komme und sonst nur in der stadt umherlungere. Des streitens müde, sagt er ihr sie möge nur dauerhaftes zeug kaufen um daraus geldbeutel zu nähen. Das macht sie nur ärgerlich, doch wie es einer guten frau geziemt, führt sie den befehl dennoch aus. Den nächsten tag erscheint nun Thanonxai mit seinen leuten, die je einen leeren geldbeutel tragen, in der audienz. Minister und höflinge sind versammelt, alle in ehrfurchtsvoller stellung den könig erwartend. Da setzt sich Thanonxai mit untergeschlagenen beinen (eine sitzweise die höheren gegenüber nicht als geziemend betrachtet wird) unter sie, und ruft ihnen zu dass ihre unterhaltung über regierungsgeschäfte nichts wert sei, dass sie damit nur ihre zeit verlören. — Ärgerlich wird ihm erwidert ob er vielleicht goldne gefässe hätte, (d. h. die den höchsten würdenträgern vom könige verliehenen amtszeichen, aus einer goldnen beteldose, goldnem theetopf, goldner wasserflasche etc. bestehend) und was er denn überhaupt von regierungsgeschäften verstünde? Er erwidert: wir wissen alles was ihr über regierungsgeschäfte denken könnt. Das macht die beamten natürlich noch ärgerlicher, und sie bieten ihm eine wette an, in der gewissheit dass, wie er immer ihre gedanken über die regierung erraten würde, sie leugnen würden dass sie solche gehabt hätten; denn sagen sie 'kann man rinnendes wasser aufhalten'? Thanonxai ändert jetzt seine stellung und nimmt eine armensündermiene an: 'Wenn ihr denn wollt, so mag es sein', und darauf wird ihm als wette für jeden von ihm gesetzten *salung* ($\frac{1}{4}$ tical) ein tical angeboten. Der könig kommt in die audienz und Thanonxai stellt ihm seinen fall vor und bittet ihn um einen vorschuss um den edelleuten zu zeigen dass er auch

geld habe. Die bitte wird bewilligt und jetzt bittet Thanonxai den könig die versammlung zu fragen 'ob sie die gewettet hätten nicht alle im gutem glauben, ohne an eine verschwörung zu denken, in allen regierungssachen handelten und dass ihre geheimsten gedanken das wohl des königs und staates seien'. Das geben natürlich die edelleute zu und es wird uns nun berichtet wie sie, nachdem sie den preis der wette entrichtet haben, nach hause kommen und wie ihre frauen ihnen vorwürfe über ihren leichtsinn machen. In Thanonxai's hause aber herrscht eitel freude.

Der ruhm der alten stadt an gelehrsamkeit war in fremde lande gedrungen, und es erscheint eines tages am hofe ein priester aus Ceylon, der mit denen von Siam über religiöse dinge disputieren will. Der besuch des gelehrten erregt keine grosse freude am hofe, ob, weil die priester glaubten dem Ceylonesen nicht gewachsen zu sein, oder aber weil auch sie schon die wahrheit erkannt hatten, dass disputationen über religion, gerade wie über politik, zu keinen resultaten führen, wollen wir nicht untersuchen. Genug, Thanonxai bietet sich an zu helfen um dem könig das gefühl zu ersparen, dass er als mächtigster herrscher nicht auch der gelehrteste sei. Er bietet sogar sein leben zum pfande, sollte er im wortturnier überwunden werden. Nach langem widerstreben bekommt er vom könig die nötige erlaubnis und er schickt darauf seine leute in den wald um dort goldregen zu schneiden (wie oben *thong lang*), die er dann, in form von palmbblättermanuscripten mit tüchern unwickelt, am tage der disputation vor sich hinlegen lässt. Am festgesetzten tage erscheint dann der priester von Ceylon, und wie er sich dem platz, an dem die disputation stattfinden soll, nähert, erhebt er einen finger; sogleich erhebt Thanonxai die fünf finger der hand, schliesst die hand und erhebt wieder einen finger. Der gelehrte von Ceylon wird über die schnelle mit der der siamesische gelehrte räthsel lösen kann erstaunt, und sagt sich dass er geschlagen würde, wenn es erst

Die disputation mit dem gelehrten aus Ceylon.

an das erklären der Palitexte gehe, und so entschliesst er sich dann umzukehren. Inzwischen wird Thanonxai von den pagen gefragt worüber er denn mit dem priester aus Ceylon disputiert hätte und er erwidert, dass auf die frage ob es viele salzfische in Siam gebe und wieviel für einen fuang verkauft würden, er geantwortet hätte fünf grosse für einen fuang.

Mit dieser antwort begeben sich die pagen zum könig, wo alsbald auch Thanonxai zur audienz erscheint. Auf des königs directe frage erwidert Thanonxai dass der gelehrte aus Ceylon einen finger erhoben hätte um zu fragen wie viele Buddhas als stifter der einen religion existiert hätten. Die antwort darauf ist dass er eine hand erhoben hätte um zu zeigen dass 5 Bodhisat wären, von denen vier bereits das Nirvāna erreicht, der fünfte aber, Mettēyyo, der noch kommen würde, jetzt im Tusita-himmel sei. — Da ein grosser widerspruch gleich geheimnisvoll für weise wie für toren ist, wollen auch wir nicht unternehmen ihn zu lösen.

Das feinste
gewebe.

Es kommt aber zu jener zeit ein französisches ¹⁾ kauffahrteischiff nach Siam das ausser andern waaren auch tuch bringt, von dem behauptet wird dass es auf erden seines gleichen nicht habe, so fein sei das gewebe und der glanz. Sie bieten eine wette an dass ein solches tuch in Siam nicht zu finden sei, und, als preis der wette, ihr schiff. Die wette wird von Thanonxai angenommen, und da er wie gewöhnlich kein geld hat, borgt er sich solches vom könig. Wetten werden gemacht, und am festgesetzten tage bringen die Europäer, die wohl nur dem reime zu liebe Franzosen genannt werden, das tuch sorgfältig in einen kasten gepackt. Zu gleicher zeit kommt Thanonxai mit seinen sklaven. Die kaufleute nehmen ihr tuch aus der sorgfältig verpackten kiste und zeigen ein tuch das durch

1) Die erwähnung eines französischen kauffahrteischiffes könnte darauf hinweisen dass die compilation im 17^{ten} jahrhundert stattfand, wo bekanntlich ein reger verkehr zwischen Frankreich und Siam angebahnt werden sollte, der ja nicht von langer dauer war.

die feinheit des gewebes und den glanz die bewunderung aller erregt. Jetzt lässt sich Thanonxai seine kiste bringen, indem er die kaufleute schilt dass ihr tuch nur ein wischtuch sei, man könne ja falten sehen, seines sei von der sonne selbst gewebt, so fein sei das gewebe und der glanz. Er tut jetzt seine hand in die kiste und nimmt sie leer wieder heraus, indem er die hand hin und her bewegt. Da es sich um feinheit, glanz und durchsichtigkeit des gewebes handelt, ist die wette schwer zu entscheiden, und sie wird für ungültig erklärt.

Dasselbe geschieht bei einer andern gelegenheit wo dieselben kaufleute, die sich in ihrem stolze gekränkt fühlen, einen Der sprechende vogel. sprechen- den vogel nach Siam bringen, von dem sie behaupten niemand sei ihm über, im ganzen lande gebe es keinen solchen. Sie bieten wieder eine wette an die angenommen wird. Thanonxai schickt jetzt seine leute aus um einen pelikan zu fangen. Diesen sperrt er in einen käfig und enthält ihm sein gewöhnliches futter. Er lässt dann seine sklaven im wald einen, der art der Franzosen gleichen vogel fangen, den er dem pelikan zur speise vorsetzt. Der pelikan gewöhnt sich so an fleischspeise, und als am festgesetzten tage die Franzosen mit ihren vogel kommen, und er zu sprechen anfängt und, wie uns berichtet wird, über den kahlköpfigen pelikan schimpft, lässt Thanonxai den käfig öffnen. Das resultat bleibt nicht aus. Der pelikan stürzt sich auf den vogel der Franzosen, friest ihn, und ist ihm so über. — Nach diesen erfahrungen entschliessen sich die Franzosen nicht zurück zu kommen.

Eines tages befindet sich der könig mit seinem hofstaate am Die eier. ufer eines sees, und um zu sehen wie Thanonxai sich aus einer verlegenheit zieht, gibt der könig jedem von seinem gefolge ein ei, befiehlt ihnen damit zu tauchen und vorzugeben, dass sie das ei aus dem wasser brächten. Jetzt wird Thanonxai gerufen und der könig sagt ihm er müsse jetzt mit den andern vom gefolge ins

wasser und müsse ihm dasselbe bringen was die edelleute brächten, sonst würde er gezüchtigt.

Sie tauchen jetzt alle unter und jeder bringt, indem er '*Kadak*' (der ruf der eierlegenden henne) ruft, ein ei. Thanonxai taucht jetzt auch, und ruft aus dem wasser kommend '*Kadok*' (der ruf des hahns). Der könig fragt ihn wo das ei sei, und er erwidert wie er denn als hahn eier legen könnte, und ein hahn müsse doch bei so viel hennen sein.

Der vermeintliche könig.

Wir kommen jetzt in dem leben des Thanonxai zu einer in der volksliteratur weit verbreiteten erzählung. Sie wird in unserer version damit eingeleitet, dass der könig den gemeinplatz ausspricht, dass wir uns nie auf die stetigkeit des menschlichen lebens verlassen können, dass wir inmitten des lebens im tode seien. Darauf erwidert Thanonxai der könig könne befehle geben, dass jemand getötet werden solle, und wenn seine zeit noch nicht gekommen, so würde er am leben bleiben. Der könig über die widerrede erzürnt, sagt ihm er solle bald die wahrheit erfahren und befiehlt einen eiserne käfig herbeizuschaffen, Thanonxai hineinzusperren und ihn an der meeresküste dort auszusetzen, wo die flut sie mit wasser bedeckt. Thanonxai scheint betroffen von dem befehle des königs, und stellt ihm vor dass, obwohl er dem könig gedient, obwohl der könig ihn erhalten habe, er doch nie ein geschenk vom könig als zeichen seiner würde erhalten habe, bittet dass ihm so kurz vor seinem tode ein ehrengeschenk gemacht werde. Der könig um ihn zu verspotten lässt ihm die königlichen insignien bringen ¹⁾ und jetzt wird Thanonxai in den käfig gesetzt, die königlichen insignien darüber befestigt und der käfig, dem befehl des königs gemäss, am meeresstrand ausgesetzt. Thanonxai hat

1) Diese, aus altindischer zeit übernommen, sind das vierschneidige schwert, der weisse schirm mit neunfachem dach, die krone, die schnabelschuhe und der fächer. Siam. geschrieben *Kharga*, gesprochen *Khan* (Skt. *Khadga*), *Svetzal* (Skt. *Çveta Ch'attra*), *Unhit* (Skt. *Ushnisha*), *Pathuk* (Skt. *Pāduka*), *Vaṣavijani* (Skt. *Vāla vijana*).

alle hoffnung aufgeben, als er zu seinem glück eine chinesische junke aus Canton erscheinen sieht. Sie erblicken den käfig mit den königlichen insignien darüber, und jetzt ruft Thanonxai aus: 'ich will es nicht, ich will es nicht'. Die junke wirft anker, die insassen lassen ein boot ab um zu sehen was es ist, und jetzt erklärt ihnen Thanonxai dass der könig jemanden wünsche der die regierung übernehme; er selbst hätte keine lust dazu, obwohl er gerade auserwählt sei, darüber sei der könig ärgerlich geworden und hätte ihn aussetzen lassen bis er sich eines besseren besinne, oder bis jemand gefunden sei, der die krone übernehmen wolle, und sobald der seine bereitwilligkeit zeige, würde der käfig geöffnet. Der künftige herrscher könne Chinese oder Siamese sein, die königlichen insignien seien für ihn bereit.

Nach einigem hin- und herreden wer der könig sein solle, wird entschieden dass der meister der junke in den käfig steigen solle und dass dem Thanonxai zur belohnung die junke mit all ihrem zubehör zufallen solle. Der zukünftige könig ruft jetzt aus: 'ich will es, ich will es', aber niemand hört ihn, die flut kommt und er wird durch das eindringen des wassers getötet.

Thanonxai aber kehrt in die hauptstadt zurück und den nächsten morgen bringen die wächter dem könige nachricht, dass sie anstatt des Thanonxai einen Chinesen im käfig gefunden hätten. Bald darauf erscheint Thanonxai selbst vor dem könig, und da er ihm reiche geschenke aus der chinesischen junke bringt, wird er in gnaden aufgenommen. Der könig beglückwünscht ihn und, nach uraltem muster, dem könig folgend, die höflinge.

Jetzt bietet sich für Thanonxai eine gute gelegenheit fremde länder zu sehen, und nachdem er die in der junke befindlichen güter verkauft, dafür andere eingeladen, fährt er mit dem schiffe nach China. Es werden ihm dort wundergeschichten berichtet von dem kaiser von China, der ein hundsgesicht habe, dass es jedem bei to-

Thanonxai
in China.

desstrafe verboten sei den kaiser von angesicht zu angesicht zu sehen, dass deshalb die mandarinen alle in der audienz eine maske vor dem gesicht tragen müssten. Hier finden wir denn jenen alten brauch dass, um die herrlichkeit des herrschers mehr hervorzuheben, er sich seinem volke nicht von angesicht zu angesicht zeigen darf, damit das volk die herrlichkeit der Majestät die es regiert nur ahnen darf und so um so mehr fürchtet. Eines der letzten überbleibsel hiervon haben wir wohl noch in der europäisch-chinesischen audienz-frage. — Thanonxai reizt diese nachricht, und er entschliesst sich an des kaisers hof zu ziehen. Der kaiser, in dessen reich selten ein Siamese kam, während doch von den siamesischen königen die Chinesen als kauffleute beschäftigt wurden, wünscht die bekanntschaft des Thanonxai zu machen. Die audienz findet statt; die edelleute sind alle mit masken versehen versammelt, ein dolmetscher wird geholt und die erste frage die an Thanonxai gestellt wird ist ob es elephanten mit vier stosszähnen in Siam gäbe. Gewiss, sagt er, zwei die haben vier stosszähne; und so glaubt wohl der kaiser die fabeln früherer erdbummler bestätigt. Mindestens bezieht sich die nächste frage auf die grösse der gemüse, und er berichtet dann von den gewächsen in Siam und auch von dem *phak bung* (Wasser-winde). Der kaiser befiehlt dass diese gebracht werden sollen, und als er sieht dass der *phak bung* ein schlinggewächs ist, meint er Thanonxai solle ihm doch zeigen, wie es gegessen würde. Nun wird in Siam zum gebrauch im *curry* das kraut in kleine stücke geschnitten. Das hätte aber Thanonxai nicht gepasst, denn er hätte seinen zweck nicht erreicht zum kaiser aufzublicken. So hebt er denn die pflanze auf, erhebt sein gesicht und lässt die pflanze langsam in den mund hineingleiten. Er hat das hundegesicht des kaisers gesehen und darauf steht der tod. Thanonxai fragt auf welche weise das ausgeführt werden würde, und man sagt ihm, man würde ihn in ein von ameisen bewohntes haus stecken, von denen er im lauf einer nacht aufgegessen würde. Ehe er dort hingeführt wird, kauft er

sich auf dem weg zum gefängnis zuckerrohr, und das resultat ist natürlich, dass die ameisen sich an das zuckerrohr machen, ihn aber in ruhe lassen. — Er wird dann mit zwei andern verbrechern in ein eiskaltes haus gesperrt um dort zu erfrieren. Doch Thanonxai hat wohl auch gehört dass bewegung erwärmt, und so fängt er an seine beiden mitgefangenen zu ärgern; die erwidern mit schlägen, und so geht eine lustige prügelei los bei der sich alle warm erhalten und am leben bleiben. — Als dies nochmals dem kaiser berichtet wird, hält er es doch für angemessener den Thanonxai frei zu lassen und er erlaubt ihm das land mit seinem, mit waaren beladenen schiffe zu verlassen. Er kommt nach Siam zurück, wo seine ankunft dem könig feierlich angezeigt wird, der ihn dann auch gleich zur audienz befiehlt. Der könig, oder sagen wir lieber unser compiler, muss vergessen haben, was vorhergegangen ist, denn er berichtet wie der könig sich nochmals die abenteuer des Thanonxai erzählen lässt und ihm den titel eines '*Khun*' giebt mit einem würdegrad von 300 rai als unterstaatssecretär für processe ¹⁾).

1) Um die ironie, die darin liegt zu verstehen, müssen wir uns erinnern dass jeder Siamese einen würdegrad, berechnet nach dem landläufigen ackermass, dem *rai* (gleich 20 □ *soa*, 1 *soa* = 1,98 m.) besitzt, nach dem in fällen von unrecht das wehrgeld berechnet wird. Er fängt mit dem sklaven und bettler an, die als unselbständig einen würdegrad von 5 *rai* haben, dann steigt er bis zu 10 für des königs sklaven, und der gewöhnliche freie mann hat 25 *rai*, d. h. wohl so viel an feld als er mit eigener kraft bearbeiten kann, denn nach je 25 *rai* wurden bis vor wenigen jahren die grundpapiere für ackerland ausgestellt, und nach je 25 *rai* wurden auch die steuern darauf entrichtet. Die würdegrade steigen dann für die im niederen regierungsdienst stehenden; und für des königs pagon ist der würdegrad 300. Dieses würde ihnen noch nicht erlauben vor gericht anders als persönlich zu erscheinen. Diese 300 würdegrade bekommt Thanonxai als unterstaatssecretär für processe, während der würdegrad der sonst den unterstaatssecretären zugeteilt ist, 1000 *rai* ist. Erst mit 400 *rai* kann sich der beamte vor gericht vertreten lassen, und da die frau die hälfte der würdegrade ihres mannes hat, kann diese erst, wann der mann 800 würdegrade hat, einen vertreter bestellen. Es steigen dann die würdegrade für die beamtenhierarchie an bis zu 10000 *rai*, während für die prinzen des königlichen hauses und, in den wenigen fällen wo der titel eines *Somdet Chao Phya* zuerkannt wurde, diese noch höher steigen. Diese verteilung geht bis auf die zeit des königs *Boroma Trai Lokanat*, c^a A. D. 1434, zurück. 10000 grade haben die beiden minister die nach altem recht an der spitze

In seiner neuen würde als unterstaatssecretär für processe, glaubt unser freund seine dankbarkeit nicht besser bezeugen zu können als mit fremdem geld einen tempel zu bauen. Er bekommt leicht des königs erlaubnis und schickt seine leute aus ihm einen platz auszuwählen. Diese kommen zurück und erzählen, dass sie einen platz gefunden hätten, dessen berühmtheit darin besteht, dass dort ein mangobaum wüchse, von dem der abt nicht erlauben wollte dass auch nur eine einzige frucht gepflückt würde.

der civil und militärverwaltung stehen, nämlich der *Chao Phya Chakkri* für die civilverwaltung, dem zugleich die verwaltung der nördlichen provinzen untersteht, und der *Chao Phya Aggamahasenabodi* für die militärverwaltung, mit jurisdiction über die südlichen provinzen. Unter ihnen stehen alle übrigen beamten, und in den vom könig bewilligten audienzen erscheinen die civilbeamten zur rechten des königs, die militärbeamten zur linken hand. Der *Chao Phya Chakkri* und der *Chao Phya Aggamahasenabodi* (auch *Kralahom* genannt, wie der *Chakkri-Mahatthai*) werden als die augen des staates betrachtet, der könig selbst als die seele des staates, und die darauf folgenden minister, die collectiv den namen *Chatustambh* 'die vier stützen' führen, werden als körper und füsse des staates bezeichnet. Diese sind für den schatz *Chao Phya Sri Dharmarāj*, für den palast *Chao Phya Dharmādhikaran*, für die gerichtspflege *Chao Phya Yomaraj* (*Yāmarāja*), für den ackerbau *Chao Phya Pholdeb* (*Baladeva*). Es folgen jetzt die anführer der land- und seetruppen *Phya Siharaja Dejojay* und *Phya Siharajriddhikrai*, die als die hände des staates betrachtet werden. Alle diese haben einen würdegrad von 10000 *rai*. Es folgen dann nach altem recht die 6 *moutri* (Skt. *mantrin*, die mandarinen der Portugiesen), nämlich: *Phya Bejrasvijay*, der befehlshaber der palastgarde; *Phya Rajsubhavadi*, civilstandsregistrator; *Phya Rajbhakdi Khlang Mahasombatti*, der schatzmeister; *Phya Phra Sedet*, das weltliche oberhaupt aller priester im reich; *Phya Sri Bhuprija*, das haupt der königlichen schreiber; *Phya Udaydharma*, der bewahrer der königlichen abzeichen und schätze. Ihnen kommt ein würdegrad von 5000 *rai* zu, mit ausnahme des *Phya Phra Sedet*, dem seiner stellung zufolge 10000 zuerkannt worden. — Man hat versucht die verschiedenen titel *Somdet Chao Phya*, *Chao Phya* etc. mit herzog, fürst, markgraf, graf, baron, ritter widerzugeben. Es ist ganz richtig, dass diese siamesischen titel der würde entsprechen würden die der adlige in Europa durch die geburt einnehmen würde. In Siam sind aber die bezeichnungen nichts weiter als die bezeichnung einer regierungstellung, und in den meisten fällen ist die bekleidete stellung in dem titel ausgedrückt. Es würde, falls überhaupt eine übersetzung versucht wurde, besser sein, die uns aus der beamtenhierarchie geläufigen titel zu benutzen. — Es mag hier schliesslich erwähnt werden, dass nach einer proclamation, die in April 1892 erlassen wurde, alle staatsminister gleichen rang haben, dass also unsere oben gegebene erklärung nur noch historischen wert beanspruchen kann. Diese proclamation wurde um so notwendiger, als der gesteigerte verkehr mit den europäischen mächten grössere forderungen an die verwaltungen stellte.

Das war also das hindernis dort den tempel zu erbauen, und einer der freunde wettet mit Thanonxai dass der abt ihm keine erlaubnis geben würde auch nur eine frucht zu nehmen. Die wette wird angenommen unter der bedingung dass er dem Thanonxai 10 jahre dienen soll wenn er sie verliert, während ihm Thanonxai nur eine kleine summe geldes zu zahlen hat. Thanonxai geht jetzt zum abt, dem er den ganzen bauplan vorlegt, wie hier der glockenturm errichtet werden soll, hier die hütten für die priester u. s. w. und sagt dass er damit anfangen würde den mangobaum zu fällen. Der abt bittet um nachsicht bis zur vollen reifezeit der mango's, bietet ihm die mango's selber an und der meister der list, wie Thanonxai genannt wird, hat seinen wunsch erreicht und die wette gewonnen. Der tempel wird gebaut und Thanonxai in seiner berechnung hat recht gehabt, wenn er mit der wurst nach dem schinken warf. Seine frömmigkeit wird gelobt, der könig selbst kommt zur einweihung und von allen seiten fliessen ihm geschenke zu.

Inzwischen aber bereitet sich unglück für Siam vor. Der könig ^{Der faust-} von Malakka, unter dessen botmässigkeit 150 länder stehen, will auch ^{kämpfer.} Siam unter seine botmässigkeit bringen. Er hält einen rat ab und es werden erst 50 der besten faustkämpfer, die jeder 3 meter hoch sind, erwählt, die unter einander für die anführerschaft zu kämpfen haben. Ein schiff wird ausgerüstet und sie fahren nach Ayuthya. Es wird uns unter den herrlichkeiten der alten stadt nicht berichtet dass ein heer existiert hätte, und im einzelkampf wären sie sicher unterlegen. So verbreitet sich schrecken in der hauptstadt als das schiff ankommt und der anführer sein begehren mitteilt. Der könig schickt daher zu seinem diplomaten Thanonxai und giebt ihm freie hand das unglück abzuwenden. Wie Thanonxai mit dem anführer der Malakker zusammentrifft, erzählt er diesem dass der faustkämpfer augenblicklich nicht zum kampf aufgelegt sei, da seine frau einer geburt entgegensiehe, er bäte also um einige tage auf-

schub. Thanonxai sucht dann einen kahlköpfigen zahnlosen menschen aus, den er in eine grosse wiege legt und den er als das neugeborne kind des faustkämpfers ausgiebt. Das kind wird von zwei wohl ausgebildeten alten frauen als wärterinnen bewacht. Da kommen eines tages die herren aus Malakka und sehen die 4 meter lange wiege mit dem kinde, wie es in tüchern eingeschlagen ist, wie ihm das essen eingepäppelt wird, wie anstatt es zu baden, es mit einer spritze bespritzt wird, wie es dabei schreit, wie es die finger in den mund steckt, alles nach art der kinder.

Sie fragen jetzt wessen kind das sei, eines *Yaksha's* oder *Asura's* (die beiden aus indischer mythologie bekannten ungeheuer).

Thanonxai erzählt ihnen dann dass es das vor drei tagen geborne kind des ersten faustkämpfers des königs sei, der so stark wäre dass er mit seiner hand feuer aus dem berge schlagen, mit dem er ganze wälder verbrennen könnte und so gross sei wie ein *Yaksha*. Er gibt ihnen anheim ob sie nicht lieber zurückkehren wollten ehe der faustkämpfer geheilt sei. Hier scheint es dass wir ein überbleibsel der *couvade* haben von dem sonst freilich im eigentlichen Siam keine spur vorkommt. — Die Malakker folgen dem rate des Thanonxai und Ayuthya ist der gefahr entronnen unter die botmässigkeit von Malakka zu kommen.

Der wind als
angeklagter.

Thanonxai wird vom könig reichlich belohnt, und er mit seinen freunden versucht jetzt reis ausserhalb der jahreszeit zu pflanzen. Das resultat bleibt nicht aus, d. h. die reissaat wird durch den wind in das wasser verweht. Thanonxai klagt jetzt im gerichtshof den wind an, und man erwidert ihm wo der denn sei. Man gibt ihm aber doch eine edictalladung für die person des windes. Thanonxai kommt auf seinen spaziergängen an das haus einer reichen alten kranken dame, die er nach ihren leiden fragt und die ihm erwidert es seien die bösen winde ¹⁾

1) Der ausdruck *Lom* wird auch für alle plötzlich auftretenden und wiederkehrenden krankheiten gebraucht.

die besitz von ihr genommen. Thanonxai kommt jetzt mit seiner edictalladung, indem er sich hocherfreut darüber zeigte, dass er endlich den übeltäter gefunden der ihm den reis weggenommen. Die dame protestiert, fügt sich aber in ihr schicksal, gibt den häschern zu essen, bezahlt die kosten für die vorladung, für ihren vertreter, für den gefangenwärter, für die bücher in die das verfahren eingetragen wird, für die bürgen und den bürgen der bürgen. Im gerichtshofe wird die anklage verlesen dass die freunde des Thanonxai, als deren anwalt er erscheint, reis gesäet und dass der wind die saat verweht hätte. Die alte dame erwidert dass sie nichts davon wüsste. Die zweite frage ist ob sie nicht zu Thanonxai in gegenwart eines clienten gesagt dass die winde in ihrem besitz sein. Das gibt sie zu, doch hätte sie nicht die winde hingeführt um die reissaat wegzuwehen. Um aber dem process aus den weg zu gehen bezahlt sie den reis und die übrigen gerichtskosten, und Thanonxai lebt jetzt wieder herrlich und in freuden.

Sein begehren aber steht nach höheren dingen und er möchte wie andere vor ihm und nach ihm eine reise auf staatskosten machen und wählt sich zu diesem zweck die südlichen provinzen aus. Thanonxai kommt wieder in die audienz und giebt vor auf einer tafel zu schreiben. Der könig fragt ihn was er da schreibe, 'Ja Majestät! ich versuche zu schreiben, aber ich kann nicht einmal die paar worte: 'Thanonxai regiert die südlichen provinzen' schreiben ^{Thanonxai in Xaya.} 1)'. Der

1) Das wort *kin*, essen, was hier benutzt wird, hat zu vielfachen missverständnissen anlass gegeben, die namentlich von leuten die einen gewissen groll gegen die regierung zu haben glauben und von den mehrfach erwähnten erdbummeln benutzt wurde, um die furchtbar selbstische triebfeder der regierung gegen das volk zu kennzeichnen. Vielleicht dient das folgende als erklärung. Vom könig wird das wort *säv'oi rajombat* gebraucht, *Säv'oi* ist von Skt. *sev*, folgen, üben, dann weiter genieessen, *sombat* ist Skt. *sampatti*, erfolg, ruhm, schatz, so das also die übersetzung nichts weiter ist als des königs ruhm üben. *Säv'oi* wird ferner gebraucht vom essen des königs, und da das entsprechende wort für den gemeinen mann *kin*, essen, ist, so wurde schliesslich von den vom könig eingesetzten gouverneuren gesagt *kin muang*, sie regieren die stadt. Die ausdrucksweise kommt mehr und mehr ausser gebrauch.

könig befiehlt Thanonxai ihm die tafel zu geben und schreibt jetzt selbst 'Thanonxai regiert die südlichen provinzen ¹⁾).

Er begiebt sich sofort mit dieser tafel zu den schreibern und bit-
tet sie die befehle des königs auszuführen. Sie sind natürlich etwas
erstaunt, aber da sind des königs worte, und da ihnen Thanonxai
mit des königs unwillen droht, wird der officiële brief (*thong tra*)
an die gouverneure und provinzial-behörden ausgeteilt, ihnen die
befehle des königs mitteilend nach welchen Thanonxai general-gou-
verneur wird und ihm vollmacht in den provinzen gegeben wird
zu tun was er will. Nachdem ihm dieser brief eingehändigt ist, macht
sich Thanonxai an einem sonnabend, d. h. an einem tage an dem
seereisen angetreten werden, wie freitag ein guter tag für landrei-
sen ist, und am 15^{ten} des wachsenden monats, wiederum ein guter
tag, nach seinen provinzen auf. Er nimmt prunkkleider, gewehre,
kanonen, siamesische und fremde schwerter mit sich, auch ein com-
pass fehlt nicht, und schon nach sieben tagen kommt er in Xaya
an. Seine freunde schickt er sofort zu den provinzial-behörden um
seine ankunft zu melden, und sich zu beklagen dass ihn niemand
einholt. Die bewohner von Xaya sind natürlich über die aukunft
des neuen general-gouverneurs höchlich erstaunt, doch sie machen
gute miene zum bösen spiel, holen Thanonxai mit booten ab, er-
richten ein haus zu seinem empfang und zu ehren des officiellen
schreibens, dem gehörige ehre nicht erwiesen ward, zahlen ihm die
hohen provinzial-behörden, Chinesische kauffleute, je 20 ticals, an-

1) Die sämtlichen provinzen werden nach altem gebrauch unter die drei ministerien
des *Kralahom*, *Mahatthai* und *Krom tha* als general-gouverneure verteilt und zwar so dass
die südwestlichen dem *Kralahom* unterstellt sind, die nördlichen dem *Mahatthai* und die
östlichen an der meeresküste, durch die der auswärtige handel betrieben wird, dem *Krom
tha*, d. h. der über die häfen gesetzten verwaltung. Der officiële titel dieses letzteren war
bis vor kurzem *Pàra Khlang*, woraus die Portugiesen, und ihnen folgend andere, *Bercalon*
machten. Der jedesmalige inhaber des amtes hatte den officiellen titel *Chao Phya Sri
Dharmarāj*.

dere Chinesen und Malayer 6 ticals, und selbst die ackerbauer müssen je 8 ticals zahlen ¹⁾).

Ausserdem wurden ihm naturallieferungen gemacht, so dass er mit dem resultat zufrieden sein konnte. Aber der officiële brief giebt ihm recht steuern zu erheben, und so erhebt er steuern auf alle hausräte des gemeinen mannes, und dass solche steuer ihm viel einbringt lässt sich denken. Aber auch auf reis wird nach altem recht eine steuer erhoben, und dass man reis auf land pflanzt ist nur vorurteil. So befiehlt er zwei tonnen reishülsen ins wasser zu werfen und erhebt dann von den vorüberfahrenden schiffen steuer. Das letzte ist selbst der misera contribuens plebs zu viel, und es werden leute nach Ayuthya geschickt wo man von dem thun des Thanonxai nichts wusste. Er wird zurückberufen nachdem er die letzten tage benutzt hat um alle ausstehenden steuern einzutreiben. Da er nach dem befehle des königs gehandelt, wird er nicht bestraft.

Aber sein stern ist im sinken begriffen: ein nachfolger ist ihm Der kloster-
schüler. erstanden und das geschah so. Thanonxai will, wie es seine gewohnheit ist, auf die andere seite des flusses übergesetzt werden um dort im tempelgarten schach und saka (das jeu Siamois der Franzosen, unter andern von Larousse beschrieben) zu spielen. Er ruft einen klosterschüler an er solle mit seinem boote heranrudern, heisst ihn aber nicht anzulegen. Er muss sich dann verbessern und ihn bitten anzulegen. Thanonxai steigt in das boot und auf die frage des klosterschülers wo er anlegen solle, antwortet er wo er wolle. Das versteht er denn so dass er Thanonxai mitten in ein bambusgestrüpp absetzt, von wo aus er seinen weg allein zurückfinden kann. Für den tag war es aus mit dem spiel. Der klosterschüler aber fühlt keine

1) Der geldwert eines ticals richtet sich natürlich nach dem jemaligen silberkurs: es werden nach einer proclamation des letzten königs 5 ticals gleich 3 mexicanischen dollars angesetzt. Wir finden im 17 jahrhundert den wert eines tical gleich $1\frac{1}{2}$ gulden holländischer währung; 1856 wurde als equivalent eines pfund sterling 8 ticals angenommen.

lust im kloster zu bleiben, als grund angehend dass er auch abends essen müsse, und er nicht, wie es das klostergesetz vorschreibt, nachmittag hungern möchte.

Er verlässt das kloster und wird vom könig zum schreiber gemacht. Nun geschah es aber dass Thanonxai sich von einem alten Ehepaar 400 ticals geliehen hatte, die er versprochen hatte in der zeit von zwei monden zurückzuzahlen. Er wurde häufig an die schuld erinnert, aber die ausrede war immer, es seien noch keine zwei monde. Der fall kommt vor den könig, der befehl giebt ihn zu untersuchen, und unserem klosterschüler, in der eigenschaft eines regierungsbeamten, wird der fall zur entscheidung vorgelegt. Die erste frage die an Thanonxai gestellt wird, ist was er unter monden verstanden hätte, calender-monde oder monde am firmamente. Thanonxai erwidert monde am firmament. Nach altem rechte werden kläger und beklagte zusammen bewacht, und inzwischen lässt der richter in mitten des wassers ein gerichtshaus errichten. Es ist mondschein als der fall zur verhandlung kommt, und Thanonxai wird nochmals gefragt wann er das geld zurückzahlen wolle, nach calender-monden oder monden am firmament. Thanonxai antwortet nochmals nach monden am firmament, d. h. also *ad calendas graecas*. 'Sehr wohl' meint der richter 'was ist das dort oben'? Thanonxai muss zugeben es ist der mond, und der richter dann auf das wasser zeigend, fragt ihn was ist das? 'auch der mond' ist die antwort. Nun wohl, so ist die zeit von zwei monden da, und Thanonxai, zum ersten male im leben besiegt, muss zahlen. Unser klosterschüler aber erhält den titel eines *Phra Guru Mahosot*, richter des höchsten gerichtshofes.

Der tod des
Thanonxai.

Thanonxai wird jetzt von tag zu tag schwächer und er ist auf den tod gefasst. Da besucht der könig nochmals seinen alten hofnarren, wohl um von ihm worte der weisheit und tugend zu hören. Er wird enttäuscht, denn als inbegriff aller weltweisheit teilt ihm der sterbende lachende Philosoph mit: — 'Wenn du *pla hmo* (kletterfische)

räucherst, sieh zu dass sie dem feuer nicht zu nahe kommen und sie auf beiden seiten gleichmässig heiss werden. Dann bilden sie mit pfeffersauze gegessen ein excellentes gericht'. Der könig verlässt ihn, und droht dass noch im tode sein leichnam beschimpft werden solle. Diesem letzten schimpf entgeht Thanonxai indem er seiner frau befiehlt zum verbrennungsholz nur holz vom seifenbaum zu nehmen.

MÉLANGES.

Un assassin politique.

Lorsque *Hong Tjyong-ou* pénétra pour la première fois dans mon atelier, il n'était que depuis quelques jours à Paris et ne savait pas un mot de français. Un Japonais nous servit d'interprète; après avoir échangé quelques banalités, la conversation tourna et je crois que les deux jaunes se mirent à parler politique. Je vis alors le Coréen, dont sans doute la corde sensible avait été touchée, se dresser de toute sa hauteur, les traits contractés, les yeux étincelants, superbe, et pendant quelques secondes, à côté du Japonais délicat et mièvre, il me sembla que sa tête touchait au plafond. Je fus pris à son aspect d'une sorte de terreur secrète, où se mêlait un peu de l'admiration que m'avait inspiré un tigre royal rencontré jadis à Singapour: Le monstre venait d'être capturé et, malgré les barreaux de la cage étroite où on l'avait poussé, pantelant, frémissant, ramassé sur lui-même et la gueule entrouverte, il répandait encore l'effroi autour de lui.

A dater de ce jour, *Hong Tjyong-ou* fut mon commensal et pendant des mois le même toit nous abrita.

Le scepticisme de mes amis coloniaux a, plus d'une fois, reproché à ma naïveté d'avoir pu croire un instant qu'un tel homme, dont j'avais deviné le caractère et les hautes aspirations, pourrait être un jour utile à mon pays.

La note suivante que, après renseignements pris, j'avais rédigée dans le but d'intéresser à son sort certains personnages haut placés dans le gouvernement, me servira de justification.

5 Février 1891.

Hong Tjyong-ou — né à Séoul (Corée) en 1854 — marié; une fille. Seul fils d'un lettré (noble de la classe des *Sa-jo*) vient de passer deux ans au Japon où il s'est mis en rapport avec les hommes politiques; l'un d'eux, M. *Itanake*, ancien ministre, que son libéralisme trop accentué tient éloigné du pouvoir, lui a donné une lettre de recommandation pour M. Clémenceau. *Hong Tjyong-ou* est arrivé à Paris le 24 Décembre 1890, muni en outre d'une lettre d'un missionnaire pour M. Mutel, évêque de Corée, qui venait de quitter la France lorsqu'il s'est présenté rue du Bac. Les pères de Chine n'ont pas compris un mot du discours du Coréen; seul M. *Mugabure*, missionnaire du Japon Septentrional, a pu s'entendre avec lui.

N'ayant pas de place chez eux, les Pères l'ont envoyé rue de Turenne, à la maison de famille des anciens élèves de St. Nicolas, où il a été logé provisoirement dans une mansarde.

Son passeport pour l'Europe — obtenu à grand peine, paraît-il — est ainsi conçu:

«Le ministre des affaires étrangères du gouvernement Coréen délivre le présent certificat d'identité à *Hong Tjyong-ou*, natif du Séoul, qui va faire ses études de droit en Grande France, et prie les agents de ce pays de surveiller sa conduite, afin qu'il ne se rende coupable d'aucune faute et puisse mener à bien ses études.

«De l'année du Sanglier, le...

Signé: KIN,

Ministre des affaires étrangères».

Hong Tjyong-ou a soif de s'instruire; très ambitieux, il aspire à se pénétrer de la civilisation européenne afin d'en faire profiter son pays. Curieux, surtout, de politique française, il veut dans quelques années retourner en Corée pour se mettre à la tête d'un mouvement analogue à celui qui a amené l'état actuel du Japon.

Il compte pour l'aider dans cette entreprise sur ses jeunes compatriotes, assez rares, qui se sont depuis peu répandus en Russie et dans les États-Unis, dont le programme est contenu dans ces deux propositions:

I. La Corée rendue complètement indépendante de la Chine, du Japon et de la Russie, qui l'enserrent.

II. Abolition des barrières qui isolent la Corée du monde entier.

Hong Tjyong-ou a l'Angleterre en horreur. Ce n'est sans doute pas seulement parce que cette puissance retient depuis deux ans à Hongkong, de connivence avec la Chine, l'ambassadeur que la Corée a désigné pour la représenter en Europe — moins favorisé en cela que l'Amérique qui a vu arriver à Washington le premier diplomate Coréen en 1889, M. *Boukoutério*, ami de *Hong Tjyong-ou*.

Les Chinois qui s'étaient opposés violemment et vainement à son départ, ne purent l'arrêter en route, comme son collègue d'Europe — les Japonais n'ayant pas voulu se mêler de l'affaire et le Pacifique manquant d'escales britanniques —. Ce fut sans plus de succès qu'ils tentèrent d'empêcher que le Coréen soit reçu officiellement par le président des États-Unis.

Cette réception fut l'occasion d'un gros incident diplomatique. M. *Boukoutério*, ayant rang de ministre, dut passer avant l'envoyé Chinois qui n'était que chargé d'affaires.

A Pékin on poussa des cris de paon, et si l'on se contenta du rappel de l'envoyé Coréen, c'est qu'on ne put obtenir sa tête malgré toute l'insistance qu'on mit à la demander.

Hong Tjyong-ou est un homme instruit, énergique; il semble animé des sentiments les plus généreux et est sans doute appelé à jouer un rôle important dans les affaires de son pays.

Quelques personnes, dans un but patriotique et désintéressé, ont pris à leur charge l'entretien du premier Coréen venu en France. Ils pensent que leur protégé saura reconnaître les bienfaits d'un pays qu'il aime et qu'on veut lui faire aimer davantage.

Le meurtre dont *Hong Tjyong-ou* vient de se rendre coupable, malgré sa noirceur, est-il fait pour donner tort à mon optimisme? J'en doute. Ce n'est pas seulement en Europe que certains crimes politiques sont absous.

Avant d'en parler, je veux retracer quelques uns des épisodes qui marquèrent la campagne entreprise à Paris en faveur de cet oriental extraordinaire, à laquelle prit une part très active le directeur d'une de nos premières revues littéraires qui, modestement, demande à ne pas être nommé.

Le *Figaro* lui consacre un de ses «Au jour le jour», faisant appel aux âmes charitables et nobles que tous les patriotismes émeuvent;

«Il appartient au parti libéral, le *Kat-hua to* ¹⁾, et est opposé par conséquent au parti rétrograde, *Kou-sai to* ²⁾, qui combat l'introduction en Corée des coutumes européennes»; mais il est sans moyens d'existence, et l'article finit ainsi:

«Qui veut un Coréen?»

Le *Monde Illustré* publie son portrait; il en est remercié par une lettre que voici:

«Respectueux salut d'en bas

Le son parfumé de votre nom respecté est arrivé jusqu'à moi.

¹⁾ 改化道.

²⁾ 古制道.

Cependant je n'ai pu encore vous voir, ni vous parler.
 Ma crainte est grande, grande, grande.
 Vous avez publié l'ombre de vérité de mon humble personne;
 Vous avez touché mon cœur.
 Je voudrais voir votre visage; vous dire merci, mieux que
 je ne puis le faire en écrivant.

A HUBERT, personnage distingué
 L'homme de Tcho-sen [Corée]
 HONG-JONG-OU
 Respectueux salut d'en bas».

Son aventure est contée dans plusieurs autres journaux, ce qui, d'ailleurs, ne fait pas avancer ses affaires d'un pas.

Pour passer le temps, je lui fais faire connaissance avec le monde officiel: réceptions ministérielles, bal à l'hôtel de ville etc.... partout son costume singulier attire l'attention, mais rien de plus; et rien ne le vexe davantage que lorsqu'on le prend pour un Chinois. Je l'emmène voir M. Renan, au collège de France, qui nous reçoit d'une façon plus que charmante. «Il ne faut pas décourager les gens» mais il ne peut rien, ne connaît personne; cependant, si l'on voyait M. Un tel: «J'ai là tous ses ouvrages», dit-il en montrant la vaste bibliothèque à laquelle son fauteuil est adossé, «c'est un orientaliste vraiment bien distingué, il pourrait sans doute donner un bon avis, être d'un grand secours....» Quelques phrases encore sur ce ton et, suivant une pente déclinante insensible, M. Renan en arrive à convenir avec moi que M. Un tel, et rien du tout, c'est la même chose, et l'entretien s'achève sur ces mots: «Courage, courage!».

Hong Tjyong-ou, qui sait qu'il s'est trouvé en présence d'un grand homme, a retenu son dernier mot et, à peine la porte fermée, il me demande, anxieux: «Courage, courage, qu'est-ce que c'est?» Cette

séance est restée pour moi un des plus joyeux souvenirs de la campagne.

L'entrevue avec M. Cogordan, dans son cabinet du quai d'Orsay, a un tout autre caractère.

Hong Tjyong-ou, en abordant notre ministre, reconnaît en lui l'homme qu'il a vu arriver à la cour de son roi à Séoul, pour signer le premier traité conclu entre la France et la Corée. Cette signature avait donné lieu à une cérémonie à laquelle il assistait en qualité de secrétaire et, sous mes yeux, je le vois se jeter aux pieds de M. Cogordan et lui baiser les mains, avec une émotion non feinte. Un instant il s'était cru sauvé.

Peu de temps après j'apprenais, de l'homme d'état, qui est aujourd'hui notre ministre des affaires étrangères, que pour des raisons de hautes convenances politiques, la France devait ignorer complètement la Corée, les Coréens et tout ce qui les concernait.

Inutile, par conséquent, d'importuner davantage M. Cogordan. *Hong Tjyong-ou* n'a jamais compris pourquoi il n'a pas été admis une seconde fois en sa présence.

La «Réunion des Voyageurs» est composée de gens fort distingués, dinant ensemble de temps en temps, pour s'entretenir des choses qui les intéressent et donner un souvenir aux explorateurs dont les travaux et les découvertes honorent le pays.

Hong Tjyong-ou ne pouvait manquer de leur être présenté. Le 9 Mai 1891, au dessert, il paye son écot d'un petit discours en Coréen, dont voici la traduction:

«Je suis très touché de l'honneur qui m'est fait ce soir, grâce à mon ami Régamey, et plus heureux que je ne saurais dire. Il y a parmi vous de grands voyageurs, qui ont dû beaucoup observer et qui, par conséquent, doivent être de grands savants.

«Vous n'ignorez pas que la fondation de notre royaume remonte à plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Ce fut le chaos

d'abord, mais bientôt un prince venu de la Chine, nommé *Ki-ja* ¹⁾, établit un ordre de choses qui dura mille ans. Ensuite le royaume fut divisé en trois provinces nommées Corée, Pā-tchi et Sin-la. La troisième dynastie *Wan-gou* refit l'unité trois siècles plus tard et, il y a 499 ans, fut fondée la quatrième dynastie, celle des *Li-di*, qui règne encore sur *Tchio-Sin* ²⁾, véritable nom du territoire connu sous le nom de Corée, lequel n'est que le nom d'une des trois provinces qui le composent.

« Profitant de l'honneur qui m'est fait de parler devant vous, je voudrais dire ici ma pensée et serais heureux de la voir comprise. A l'heure actuelle, je crois qu'il y a quelques petites choses à reprendre dans le gouvernement de mon pays; j'espère qu'auprès de vous je trouverai quelques bons conseils dont il pourrait tirer parti. C'est pour cela que j'ai quitté mon pays il y a trois ans pour voyager et m'instruire dans les pays civilisés; il y a trois ans aussi que nous entretenons des relations officielles avec la France.

« Cependant tous mes compatriotes ignorent ce qui se passe dans le monde, et il en est peu qui soient avertis des dangers qui nous menacent.

« La situation de mon pays est très périlleuse — entourée de puissants voisins — et je crois qu'il n'y a de salut pour nous que dans l'adoption de la civilisation européenne. Le séjour prolongé que j'ai fait au Japon, dont j'ai étudié attentivement l'état politique, est venu confirmer cette croyance.

« Je regrette de ne pouvoir m'expliquer en Français; je suis arrivé en France en décembre dernier; vous m'excuserez de ne pas pouvoir posséder votre langue; je travaille beaucoup, pas encore

1) 箕子 Vicomte de Ki se réfugia en 1122 av. J. Chr. en Corée que *Wou-wang*, roi de Tchou, lui avait donnée en apanage. Voir *Toung-pao*, Vol. IV, p. 408.

2) 朝鮮.

[Note de l'éditeur.]

autant que je voudrais, cependant. J'espère, Messieurs, que vous ne me refuserez pas votre concours et je vous remercie de votre excellent accueil».

Une collecte, à laquelle prend part très généreusement le prince d'Orléans qui se trouve parmi les convives, termine la soirée et laisse dans l'esprit de l'orateur exotique un aimable souvenir.

Il y a dans l'esprit de *Hong Tjyong-ou* un mélange bizarre d'indépendance — qu'attestent ses paroles — et de servilité enfantine. C'est ainsi qu'en prenant maintes précautions, il me communique deux photographies, l'une du roi son maître, l'autre du grand-père du roi. L'usage, qu'il se garde bien d'enfreindre, défend absolument de prononcer les noms de ces hauts personnages, de sorte qu'il m'est impossible d'en mettre un sous ces images. Il me recommande bien de n'en faire part à personne; je ne les lui rends pas, cependant, sans en avoir fait des croquis assez exacts. Ce sont ces croquis qui sont reproduits ici.

Hong Tjyong-ou est maintenant assez bien en cour pour n'avoir rien à redouter de l'indiscrétion que je commets en les publiant.

Hong Tjyong-ou est ensuite attaché au musée Guimet; on l'emploie à la traduction de textes coréens, chinois et japonais — cela l'aide à vivre pendant quelque temps — puis il fournit les éléments d'un roman Coréen «Printemps parfumé», traduction de M. J. H. Rosny, qui «apprécie, au cours de ce travail, l'intelligente bonté de son collaborateur».

Vers cette époque nous nous perdons un peu de vue; nous ne nous retrouvons guère que peu de temps avant son départ, lorsqu'il s'agit de faire les fonds pour aider à son rapatriement. En cette circonstance, l'active et inépuisable bonté du directeur de la Revue qu'il ne m'est pas permis de nommer, trouve une nouvelle occasion de se manifester.

22 Juillet 1893.

Bons souhaits de départ du garçon d'hôtel de *Hong Tjyong-ou*:

«J'ai eu assez de mal avec ce coco là! Il y a cinq mois que je le sers; il ne m'a jamais donné un sou. Des clients comme ceux-là, malheur!»

Hong Tjyong-ou s'arrêtera au Japon avant de rentrer chez lui. En bas, sur le seuil de l'hôtel Serpente, il donne ses instructions pour faire suivre sa correspondance: «A la légation de France de Tokio», et la patronne lui dit: «Sans rancune!»

Rancune de quoi?

Sur le trottoir, il sort de son porte-monnaie une pièce de cinq francs qu'il donne au garçon, silencieux.

Les colis sont installés dans la voiture; il ne paraît pas autrement surpris que je n'y monte pas avec lui. Maintenant il peut bien se conduire tout seul. Nous allons nous séparer. Poignée de mains. Je lui dis: «à bientôt»; il me répond: «à bientôt». C'est tout. O les jaunes, l'esprit toujours tendu en une perpétuelle suspicion!

Je lui ai demandé: «Qu'avez-vous trouvé de mieux en France?»

— En arrivant à Marseille, les chevaux. Ils m'ont paru bien grands.

— Et de moins bien?

— L'égoïsme.

Cela sans qu'il songe à faire la moindre restriction en faveur de ceux qui l'ont fait vivre pendant plus de deux années.

Il emporte un porte-mine à plume d'or, mon dernier cadeau. La voiture a tourné le coin de la rue. *Hong Tjyong-ou*, la cigarette aux lèvres, droit dans sa longue robe grise, ne s'est même pas retourné.

Je ne doute pas qu'il fasse parler de lui un jour, mais quant à recevoir directement de ses nouvelles, je n'y compte guère.



*
*
*

Six mois après, à l'occasion du jour de l'an, je reçois une carte de visite avec ces mots:

«Hôtel de Ni-si-moura-kobé.

Mon très cher ami,

«Je vous adresser quelques mots. J'ai, en arrivant au Japon, j'ai été attrapé une maladie depuis longtemps que je suis au lit; c'est pourquoi je vous ne écris jusqu'à présent et je ne suis pas encore retour de mon pays. J'ai eu reçu les lettres de mon père et mes amis, qu'il m'a dit quelque histoire qui m'étonne beaucoup.

«Cher ami, voici hélas! ma pauvre femme, elle a été morte du mois de mai, je suis très ennuyé pour cela, je reste encore quelques mois ici. J'ai finir cette lettre, mon cher ami, souhaite bonne année.

Votre ami dévoué».

J'ai eu tort de douter et je donnerais beaucoup pour écrire le Coréen aussi mal que mon ami écrit le français. Il signe maintenant «Hong Djyong-ou». A son arrivée en France, son nom était ainsi orthographié: *Hong Jeong-ou*. Je continue à l'écrire *Hong Jong-ou*.

Au mois d'avril de cette année, *Hong Tjyong-ou* n'est plus au Japon; il n'est pas encore en Corée; il est en Chine, à Shanghaï, où il a décidé un de ses compatriotes, *Kim-ok-kuin*, ennemi du roi, à l'accompagner, avec le sinistre projet de le supprimer; et c'est à coups de revolver qu'il a accompli son crime sans courir aucun risque.

Au Japon il n'en n'eût pas été quitte à bon marché; en Chine il était sûr de l'impunité. Les Japonais ne voyaient pas d'un

mauvais œil le conspirateur qui s'était réfugié chez eux et ils lui servaient une pension — tandis que les Chinois étaient aux ordres du roi de Corée.

Dernières nouvelles.

On lit dans le «China Telegraph» du 21 Mai (Edition de Londres):

«M. *Shū*, consul Coréen à Tien-tsin, est arrivé le 16 avril à Shangaï, et, le jour même, s'est rendu, avec son interprète, en chaise à porteurs officielle de couleur verte, auprès du juge *Houang*. L'objet de sa visite était que les restes de *Kim-ok-kuin* lui soient livrés en même temps que la personne de son meurtrier *Hong Tjyong-ou*, pour être transportés à Séoul.

«Après de longs pourparlers, le juge et le *Tao-Tai* s'étant mis d'accord, l'autorisation demandée était accordée et ordre donné à un bâtiment chinois, le *Wei-ching*, de mettre à la voile pour *Tchemoulpo* le lendemain matin; en même temps le corps de l'assassiné était transporté à bord et l'assassin y était amené en chaise à porteurs, suivi d'une escorte armée».

Du même journal.

«Une dépêche officielle reçue à Shangaï nous apprend que le corps de *Kim-ok-kuin*, a été, à son arrivée à Séoul, coupé en huit morceaux, qui, avant d'être expédiés séparément dans les capitales des huit provinces du royaume, ont été exposés publiquement, le thorax gisant dans la poussière au pied du gibet et les membres cloués au dessus.

«Chaque morceau a été envoyé ensuite sous escorte à sa destination, en manière d'avertissement aux futurs rebelles à l'autorité du roi».

Une autre dépêche dit que le jour de l'exécution posthume, le roi a donné un grand banquet aux ministres étrangers, comme pour célébrer d'une façon détournée l'évènement du jour.

On ne sait pas encore en quoi consistera la récompense qui sera accordée au meurtrier de *Kim-ok-kuin*!!

Il va bien, mon ami *Hong Tjyong-ou*!

FÉLIX RÉGAMEY.

Note de l'Editeur.

Nous avons pris la liberté de corriger l'orthographe du nom du personnage en question selon l'orthographe orthodoxe coréenne. Voir «The Chinese Recorder and Missionary Journal» du mois d'Avril, p. 204.

VARIÉTÉS.

ANECDOTES POLITIQUES JAPONAISES ET CHINOISES

PAR

JULIETTE ADAM ¹⁾.

On ne me ferait pas tenir ce pari : qu'il y a parmi mes lecteurs une seule personne s'intéressant à la nomination du nouveau ministre de Chine en France ; mais je parierais volontiers que tous peuvent prendre plaisir à connaître son histoire.

Kung-Chao-Yuan est originaire de la province de Nan-King et compatriote de ce grand Li-Hung-Chang, avec lequel le commandant Fournier, aujourd'hui amiral, conclut le célèbre traité de Tien-Tsin. Li-Hung-Chang est, après le fils du Ciel, après l'empereur, l'homme le plus puissant du Céleste-Empire. Or, sans l'aide de la famille du nouveau ministre de Chine en France, sa fortune eût peut-être sombré aux premières heures. On verra, par la suite de ce récit, la preuve de mon dire.

Notre Kung-Chao-Yuan appartenait à une famille qu'on avait cru longtemps fortunée et qui, tout à coup, s'était trouvée dans la plus grande gêne. Aussi notre héros avait-il été forcé d'entrer comme garçon de recettes surnuméraire chez le *comprador* de la maison Sassoon à Tien-Tsin. Il occupa ensuite, dit-on, un poste très infime, celui de contre-

maître à l'arsenal de Kianguan près de Shanghai.

Sa mère le fit appeler à son lit de mort, ainsi que ses autres enfants, et leur confessa qu'elle avait prêté 200,000 taëls, c'est-à-dire environ un million de francs, à Li-Hung-Chang, et cela en jurant, pour ne pas porter atteinte au crédit du grand homme d'Etat, le secret de ce prêt jusqu'à sa mort.

— Ne réclamez pas cette somme au vice-roi, dit la mourante à ses enfants ; mais faites-lui remettre, aussitôt ma mort, cette lettre par laquelle je le prie de vous protéger.

Kung fut, après la mort de sa mère, et la lettre remise à Li-Hung-Chang, bombardé *taotai* de Chefoo en juin 1886. Avant même d'être installé, il se vit nommé *taotai* de Shanghai, en juillet de la même année. Or, le *taotai* doit, en entrant en fonction, payer une somme fort élevée, qui, pour le poste de Shanghai, s'élève, par une coïncidence curieuse, à 200,000 taëls. On devine que ce fut Li-Hung-Chang qui les versa. Kung-Chao-Yuan n'a passé aucun examen ; il a acheté en bel argent comptant, tous ses grades et degrés. Ses rapports avec

1) Nous avons annoncé dans le *Toung-Pao*, V, mars 1894, p. 69, l'arrivée de Koung Tchao-yuen qui est du Ngan-houei et non du Kiang-sou. Nous respectons l'orthographe chinoise de l'écrivain !

les étrangers ont toujours été très bons. Assez libéral, il ne s'est jamais laissé dominer par son entourage. Il s'est occupé de beaucoup d'affaires, et toujours avec une grande probité : achats de propriétés, établissement de filatures et de machines à égrener le coton.

Nommé *grand juge* de la province de Chi-Kiang, en février 1890, et *grand trésorier* de la province de Szechuen en juillet 1891 — l'un des postes les plus lucratifs de la Chine — il s'attendait à devenir gouverneur d'une province, lorsque, sur une liste de trois candidats à la place de *ministre en France et en Angleterre*, l'empereur choisit son nom, quoiqu'il ne fût que le second présenté sur la liste. Or, sait-on pourquoi le Fils du Ciel écarta Yu-Tei ? Parce que sa nomination avait été annoncée d'avance dans les journaux ! Que de gens, à ce compte, resteraient chez nous sur le carreau.

Kung devait aller par voie de terre du Szechuen à Pékin pour sa réception et son audience de départ. Arrivé le 5 septembre à deux cents milles environ à l'ouest d'Ichang, il se décida à prendre la voie fluviale et à s'arrêter à Shanghai, désireux de recevoir quelques amis et de disserter avec eux sur les récompenses accordées à ceux dont les familles suivent la voie droite de la générosité et de la parole donnée.

Au Japon, l'une des plaisanteries faciles et qui trouvent toujours le même écho, est de se moquer des Coréens. La Corée appartient à la Chine, mais on sait qu'elle est baignée à l'Est par la mer du Japon, et que son roi est à peu près indépendant, quant à l'administration intérieure de ses Etats. Les Japonais, très fiers de leur civilisation moderne, intriguent beaucoup en Corée et se font donner toutes sortes de concessions qu'ils paient avec des présents de différente nature, s'ingéniant à en trouver de nouveaux et de stupéfiants, pour ceux qu'ils considèrent comme des sauvages.

Le dernier chef d'une mission japonaise avait remarqué que le roi de Corée avait un goût très vif pour les parfums. Il lui offrit une douzaine de petits flacons d'eau de Cologne, élégamment empaquetés et enrubannés.

Le lendemain, le roi ne lui parlant pas du présent, le Japonais lui en demanda des nouvelles.

— Je ne me sers, lui répondit le roi avec dédain, que des parfums qui sont dans de grandes bouteilles. C'est bon pour les petites gens d'avoir de si petits flacons.

Le Japonais eut beau expliquer au roi que les odeurs les plus recherchées sont enfermées dans de plus en plus petites bouteilles, le souverain de Corée ne voulut rien entendre ; alors le Japonais demanda un litre d'eau et y versa l'un des petits flacons ; le roi ayant flairé le litre, s'en montra alors satisfait.

— Il m'en faut, dit-il, une de ces bouteilles par jour ; moins, ce n'est pas la peine de se parfumer.

L'anecdote a fait le tour de la presse japonaise et tout bon Japonais s'est diverti de l'imbécillité coréenne.

Mais il y a bêtise et bêtise. Que dire de celle des Japonais dont le rêve est de soustraire la Corée à l'influence chinoise, et qui envoient leur premier ministre à Tien-Tsin conclure une entente avec le puissant Li-Hung-Chang, entente qui leur interdit toute visée sur la Corée ?

Au moment des derniers différends à propos des questions de pêcheries entre la Corée et le Japon, au lieu d'essayer un règlement avec de bons taels sonnans et quelques litres d'eau de Cologne, les Japonais, si fiers de leur malice, ont fait intervenir la Chine.

Le différend a été réglé sur l'heure, naturellement ; la Corée paiera une indemnité au Japon, mais la somme sera prêtée par la Chine, et le monarque coréen sera, par le gouvernement japonais lui-même, livré à l'influence définitive de la politique chinoise.

Et bien plus, dût l'amour-propre démesurée des Japonais en souffrir, je ne vois pas grande différence entre la bêtise coréenne et la bêtise japonaise.

Après l'expérience de la *bonté* des canons anglais Armstrong, qui devaient à Pakuan rendre infranchissable la barre du Meinam et qui n'ont pu tirer un obus, est-ce que les Japonais n'ont pas continué à commander leurs canons aux maisons anglaises ? Celles-ci, il est vrai, savent adroitement intéresser, par leur eau de Cologne, à elles, les ministres japonais.

Le plus étonnant c'est que Armstrong a dernièrement *fait inventer* par un officier japonais un soi-disant nouveau canon et lui a donné le nom du soi-disant inventeur-artilleur. En flattant l'orgueil japonais, Armstrong s'est moqué des

Japonais avec autant de raisons que les Japonais se sont moqués du monarque de Séoul.

Si les Japonais veulent passer, aux yeux des Européens, pour beaucoup plus intelligents et moins faciles à berner que les Coréens, ils feront bien de contrôler avec soin les livraisons des maisons anglaises qui leur fournissent des armes.

N'ont-ils pas vu la perfide Albion pousser les Siamois à la résistance juste assez pour leur faire acheter les stocks de vieux fusils emmagasinés à Singapoore et abandonner ensuite leurs frères jaunes sans autre défense que les fameux canons Armstrong de Pakuan ?

[*Le Journal*, mardi 30 janvier 1894.]

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Nous trouvons dans la *Deutsche Rundschau* de 1892, un article du professeur KARL VON DEN STEINEN intitulé «Zur amerikanischen Jubelfeier». C'est un des plus médiocres mémoires qui ait paru à l'occasion du jubilé de la découverte de l'Amérique. L'auteur y cite e. a. la relation de *Hoei-chin* (p. 33) qu'il considère encore comme un des devanciers du découvreur de l'Amérique. Evidemment l'article *Fou-sang*, publié dans le no. de Mai 1892 du *T'oung-pao*, dans lequel il est démontré que Fousang n'est pas l'Amérique, et que *Hoei-chin* n'y a jamais mis le pied, est resté inconnu au savant professeur allemand.

L'ancien Ministre allemand à la cour de Peking, M. VON BRANDT, qui s'était marié avant son départ de la Chine avec Mlle. HEARD à Séoul, en Corée, le 15 Avril 1893 ¹⁾, s'est établi à Wiesbaden avec sa jeune femme. Peu de temps après son installation il reçut une lettre de menaces dans laquelle on lui intimait l'ordre de payer 1000 marcs au porteur, le menaçant en cas de non-paiement de faire sauter sa maison par la dynamite. La lettre était signée : « Quatre hommes dans la misère ». Le second jour, une autre lettre arriva menaçant que Madame von Brandt serait ravie de force, si on ne déposait pas immédiatement mille marcs à un endroit désigné, et qui était signée : « Quatre hommes sachant tenir parole ». M. von Brandt remit les deux lettres à la police qui découvrit l'auteur dans la personne du marchand AUGUST NILL de *Runkel*, l'amoureux d'une bonne de M. von Brandt, âgé de 21 ans. Mené devant le tribunal, il s'excusa en disant qu'il avait tramé le complot avec trois autres amis dans une auberge, et que le devoir de l'exécuter lui était dévolu par le sort. Cependant il refusa de nommer ses amis, et le tribunal le condamna à neuf mois de prison. (*Berliner Tageblatt* du 2 Juin, 1894).

La peine est un peu dure pour ce farceur !

1) Voir *T'oung-pao*, Vol. IV, p. 382.

ESPAGNE.

M. W. E. RETANA vient de publier à Madrid un manuscrit extrêmement intéressant sur l'état des îles Philippines d'après les voyages faits par l'augustin Fr. Joaquín Martínez de Zúñiga, sous le titre de « Estadismo de las Islas Filipinas ». L'auteur confirme le mélange de sang chinois dans les populations indigènes du nord des Philippines, qui ne peut être dû qu'à des colonisations chinoises longtemps avant la conquista espagnole.

FRANCE.

Son Altesse le Prince Henri d'Orléans, à la suite de ses voyages dans l'Indo-Chine, a fait don de la plus grande partie de ses collections à des établissements de l'État, et en particulier au Muséum d'Histoire naturelle. Mais le Prince Henri d'Orléans a bien voulu remettre, le 9 Mars 1893, à la Bibliothèque de l'École spéciale des Langues orientales vivantes de Paris, sept manuscrits qu'il avait achetés au cours de ses explorations : ces manuscrits, dont quelques-uns provenaient d'une pagode de Luang-Prabang, étaient presque tous d'origine *thai* et écrits sur des feuilles de latanier ; deux d'entre eux étaient sur papier, l'un d'eux était un manuscrit *yao* transcrit en chinois. On a pu consulter sur les langues de l'intérieur de l'Indo-Chine le mémoire de M. Pierre Lefèvre-Pontalis : *Etude sur quelques alphabets et vocabulaires Thais*, inséré dans le *T'oung-Pao*, en mars 1892. Déjà, après le voyage de M. Pavie et de ses compagnons, les collections de l'École des Langues Orientales s'étaient enrichies par suite de dons et d'acquisitions, de onze manuscrits *lolo*, *yao*, etc. Le Prince Henri d'Orléans vient de faire don au même établissement de trois manuscrits « muong » de la Rivière noire, sur papier. La grande Ecole de la rue de Lille dont on fêtera le Centenaire l'année prochaine, offre donc aujourd'hui le fonds le plus riche pour ceux qui s'occupent de l'étude comparée des langues de la presqu'île indo-chinoise.

Le Prince Henri d'Orléans s'est embarqué à Marseille le 3 Juin dernier pour reprendre le cours de ses explorations. Après un séjour de quelques semaines à Madagascar, et à Tamatave en particulier, il ira visiter le Cambodge et l'Annam.

On lit dans le *Journal Officiel de la République française*, du vendredi 20 avril 1894 :

« Par décrets en date du 19 avril 1894, rendus sur la proposition du président du conseil, ministre des affaires étrangères, ont été nommés :

Délégué de la République française à la commission européenne du Danube, M. SIENKIEWICZ (JOSEPH-ADAM), ministre plénipotentiaire de 1^{re} classe, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française près S. M. l'empereur du Japon.

Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française près S. M. l'empereur du Japon, M. HARMAND (FRANÇOIS-JULES), ministre plénipotentiaire de 2^e classe en mission».

M. HARMAND est bien connu par le rôle important qu'il a joué dans les affaires de l'Extrême-Orient.

Société d'ethnographie.

Nous lisons sous la signature de M. D. Marceron les communications suivantes faites dans la séance du 5 février 1894 :

Le hara-kiri. — M. Aristide Guibert, membre correspondant à Tôkyau, adresse à la Société la traduction d'un document relatif au supplice du hara-kiri. Ce supplice, qui consiste à se donner soi-même la mort en s'ouvrant le ventre, très en usage dans l'ancien Japon, est entouré de cérémonies dont tous les points ont été rigoureusement fixés par la législation et par les usages des insulaires de l'Extrême-Orient. Dans l'antiquité, ce lugubre suicide s'accomplissait dans un temple; aux époques modernes, il s'est fait la nuit, dans un palais ou dans le jardin du dai-myau ou seigneur féodal à la garde duquel le condamné avait été remis. Le lieu de l'exécution était décoré avec soin, d'après les règlements spéciaux, et la victime se donnait la mort en présence de témoins, sur deux nattes recouvertes de soie blanche. Lorsqu'un homme d'armes, en voyage, recevait sans s'y attendre l'ordre de s'ouvrir le ventre, le hara-kiri avait lieu dans un temple. Les témoins étaient des censeurs publics auxquels le seigneur de l'endroit devait offrir du thé et des gâteaux qui toutefois ne pouvaient être consommés que lorsque tout était fini. Le condamné était tenu de changer plusieurs fois de costume pour témoigner de son respect pour l'ordre qui lui était envoyé de quitter ce monde. Si celui-ci n'était pas un personnage d'un haut rang, on ne lui laissait pas le temps de s'enlever les entrailles, et on lui coupait la tête au moment où il saisissait le petit sabre destiné à l'ouverture de son ventre. Le mémoire traduit par M. A. Guibert fournit une foule de détails curieux sur toutes les périodes de l'exécution.

Les Koue-yu. — Mgr. C. de Harlez, membre libre à Louvain, adresse la traduction de plusieurs fragments de l'antique ouvrage chinois intitulé *Koue-yu* ou Discours des Etats. C'est un document historique d'une authenticité incontestée et qu'on attribue généralement au fameux Tso Kieou-ming, disciple de Confucius. M. de Harlez ne croit pas que cette attribution soit bien fondée.

Les *Koue-yu* ne sont pas, comme l'ont prétendu les orientalistes européens qui en ont parlé, une réunion de documents historiques, mais bien un recueil de discours gouvernementaux mis par écrit par les « historiens de la Droite » et publiés par un lettré du quatrième siècle de l'ère ancienne. Le livre est réparti en sections qui répondent aux Etats où ces discours ont été prononcés.

La traduction du savant orientaliste belge apporte à la science une foule de renseignements précieux sur une époque que nous ne connaissions jusqu'à présent que d'une façon fort imparfaite.

Le prêtre japonais Toki, qui a célébré au Musée Guimet, il y a quelques mois, la messe bouddhiste, est parti dimanche 1^{er} Avril par le *Melbourne*, retournant au Japon. Il a assisté à une représentation de l'*Africaine*, au Grand-Théâtre. M. Guimet se trouve en ce moment à Marseille, surveillant les répétitions de son opéra *Tai-Tsoug*. Il s'est entretenu avec Toki, qui est enchanté de son séjour en France. Ce prêtre, qui occupe une haute charge au Japon, déclare que le bouddhisme gagne beaucoup de terrain à Paris et que le terrain est tout préparé pour la venue du quatrième Bouddha qui doit convertir l'Occident au bouddhisme. L'empressement qu'on a mis à assister à l'office bouddhique lui paraît de bon augure. Les temps sont proches!!!

FRANCE ET SIAM.

Nous extrayons de la partie officielle du *Journal Officiel de la République française*, les documents suivants:

No. du samedi 3 février 1894:

LOI portant approbation du traité conclu, le 3 octobre 1893, entre le gouvernement de la République française et le gouvernement de S. M. le roi de Siam.

Le Sénat et la Chambre des députés ont adopté,

Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit:

Article unique. — Le Président de la République est autorisé à ratifier et, s'il y a lieu, à faire exécuter le traité conclu, le 3 octobre 1893, entre le gouvernement de la République française et le gouvernement de S. M. le roi de Siam.

Une copie authentique de cet acte sera annexé à la présente loi ¹⁾.

La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'Etat.

Fait à Paris, le 2 février 1894.

CARNOT.

Par le Président de la République:

*Le président du conseil,
ministre des affaires étrangères,
CASIMIR-PERIER.*

1) Le texte du traité sera publié au *Journal officiel* après l'échange des ratifications.

No. du dimanche 11 février 1894:

Le Président de la République française,

Sur la proposition du président du conseil, ministre des affaires étrangères,

Décète:

Art. 1^{er}. — Le Sénat et la Chambre des députés ayant adopté le traité conclu à Bangkok, le 3 octobre 1893, entre la France et le Siam, et les ratifications de cet acte ayant été échangées à Paris, le 3 février 1894, ledit traité dont la teneur suit recevra sa pleine et entière exécution:

TRAITÉ.

M. le Président de la République française et S. M. le roi de Siam, voulant mettre un terme aux contestations survenues, dans ces derniers temps, entre les deux Etats et consolider les relations d'amitié qui existent depuis des siècles entre la France et le Siam, ont nommé pour leurs plénipotentiaires:

M. le Président de la République française, M. Charles-Marie Le Myre de Vilers, grand officier de la Légion d'honneur et de l'Eléphant blanc, ministre plénipotentiaire de 1^{re} classe, député,

Et S. M. le roi de Siam, S. A. R. le prince Devawongse Varoprakar, chevalier de l'ordre de Maha Chakriri, grand officier de la Légion d'honneur, etc., ministre des affaires étrangères;

Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs et les avoir reconnus en due et bonne forme, sont convenus des articles suivants:

Art. 1^{er}. — Le gouvernement siamois renonce à toute prétention sur l'ensemble des territoires de la rive gauche du Mékong et sur les îles du fleuve.

Art. 2. — Le gouvernement siamois s'interdit d'entretenir ou de faire circuler des embarcations ou des bâtiments armés sur les eaux du Grand-Lac, du Mékong et de leurs affluents situés dans les limites visées à l'article suivant.

Art. 3. — Le gouvernement siamois ne construira aucun poste fortifié ou établissement militaire dans les provinces de Battambang et de Siam-Reap et dans un rayon de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékong.

Art. 4. — Dans les zones visées par l'article 3, la police sera exercée, selon l'usage, par les autorités locales avec les contingents strictement nécessaires. Il n'y sera entretenu aucune force armée régulière ou irrégulière.

Art. 5. — Le gouvernement siamois s'engage à ouvrir dans un délai de six mois des négociations avec le gouvernement français, en vue du règlement du régime douanier et commercial des territoires visés à l'article 3, et de la révision du traité de 1856. Jusqu'à la conclusion de cet accord, il ne sera pas établi de droits de douane dans la zone visée à l'article 3. La réciprocité continuera à être accordée par le gouvernement français aux produits de ladite zone.

Art. 6. — Le développement de la navigation du Mékong pouvant rendre nécessaires sur la rive droite certains travaux ou l'établissement de relais de batellerie et de dépôts de bois et de charbon, le gouvernement siamois s'engage à donner, sur la demande du gouvernement français, toutes les facilités nécessaires à cet effet.

Art. 7. — Les citoyens, sujets ou ressortissants français pourront librement circuler et commercer dans les territoires visés à l'article 3, munis d'une passe délivrée par les autorités françaises. La réciprocité sera accordée aux habitants desdites zones.

Art. 8. — Le gouvernement français se réserve d'établir des consuls où il le jugera convenable dans l'intérêt de ses ressortissants, et notamment à Korat et à Muang Van.

Art. 9. — En cas de difficultés d'interprétation, le texte français fera seul foi.

Art. 10. — Le présent traité devra être ratifié dans un délai de quatre mois à partir du jour de la signature.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs susnommés ont signé le présent traité en duplicata et y ont apposé leurs cachets.

Fait au palais de Vallabha, à Bangkok, le 3 octobre 1893.

Signé: LE MYRE DE VILERS.

Signé: DEVAWONGSE VAROPRAKAR.

ANNEXE.

Les plénipotentiaires ont arrêté dans la présente convention les différentes mesures et les dispositions qu'entraîne l'exécution du traité de paix signé en ce jour et de l'ultimatum accepté le 5 août dernier.

Art. 1^{er}. — Les derniers postes militaires siamois de la rive gauche du Mékong devront être évacués dans le délai maximum d'un mois à partir du 5 septembre.

Art. 2. — Toutes les fortifications de la zone visée à l'article 3 du traité en date de ce jour devront être rasées.

Art. 3. — Les auteurs des attentats de Tong-Xiong-Kam et de Kammoun seront jugés par les autorités siamoises; un représentant de la France assistera au jugement et veillera à l'exécution des peines prononcées. Le gouvernement français se réserve le droit d'apprécier si les condamnations sont suffisantes, et, le cas échéant, de réclamer un nouveau jugement devant un tribunal mixte dont il fixera la composition.

Art. 4. — Le gouvernement siamois devra remettre à la disposition du ministre de France à Bangkok ou aux autorités françaises de la frontière tous les sujets français, annamites, laotiens de la rive gauche et les Cambodgiens détenus à un titre quelconque. Il ne mettra aucun obstacle au retour sur la rive gauche des anciens habitants de cette région.

Art. 5. — Le Bam Bien de Tong-Xieng-Kam et sa suite seront amenés par un délégué du ministre des affaires étrangères à la légation de France, ainsi que les armes et le pavillon français saisis par les autorités siamoises.

Art. 6. — Le gouvernement français continuera à occuper Chantaboon jusqu'à l'exécution des stipulations de la présente convention, et notamment jusqu'à complète évacuation et pacification tant de la rive gauche que des zones visées à l'article 3 du traité en date de ce jour.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente convention et y ont apposé leurs cachets.

Fait double au palais de Vallabha, à Bangkok, le 3 octobre 1893.

Signé: LE MYRE DE VILERS.

Signé: DEVAWONGSE VAROPRAKAR.

Art. 2. — Le président du conseil, ministre des affaires étrangères, est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 5 février 1894.

CARNOT.

Par le Président de la République:

*Le président du conseil,
ministre des affaires étrangères,*

CASIMIR-PERIER.

Cf. *T'oung-Pao*, IV, 5, Déc. 1893, p. 438, où nous n'avons donné que le texte non officiel.

INDO-CHINE.

On lit dans le *Journal* du 10 mars 1894:

Marseille, 9 mars.

Le courrier d'Indo-Chine qui vient d'arriver, m'apporte une curieuse lettre d'un de nos correspondants, qui me communique des très émouvants renseignements inattendus et terrifiants sur les mœurs de peuplades sauvages qui existent encore en Annam. Le surnom symbolique qu'on leur donne justifie l'épouvante qu'elles sèment: on les appelle les *Tai-Bi* (hommes-foie).

L'étymologie semble bizarre et pourrait dérouter bien des linguistes; nulle part elle n'est pourtant plus juste. Cette dénomination leur a été appliquée par les populations voisines, qui les relèguent au rang des tigres. Les *Tai-Bi* sont nomades; ils vivent par petits groupes de douze à quinze personnes; ils ne sortent jamais de la forêt, à moins qu'ils n'aient une victime à capturer: à peine séjournent-ils un jour ou deux dans le même coin, qu'ils choisissent de préférence parmi les plus abruptes et les plus embroussaillés; ils vivent de plantes et de fruits sauvages. On les dit d'une agilité extrême, comme les

singes, leurs petits frères. Ils vivent complètement nus; leurs coutumes sont sanglantes, étranges, inhumaines. Les Taï-Bi paient chaque année un impôt, qui rappelle les scènes anthropophagiques de la Nouvelle-Bretagne: un fiel humain grillé.

Pour ne pas dépeupler leur tribu, qui s'amoindrit de jour en jour, ils tendent des embuscades aux Nha-Qués des environs s'approchant des routes peu fréquentées ou des terrains cultivés. Au pied des montagnes boisées, ils attendent patiemment qu'un isolé s'aventure dans quelques-uns des petits sentiers qui courent sous les arbres: aussitôt ils le terrassent, le bâillonnent, le ligotent et l'emportent dans un fourré.

Alors, la cérémonie commence, car il y a comme une sorte de rite attaché à cette immolation: on emplit de chaux vive la bouche du prisonnier, puis on l'étend sur la terre au milieu d'un cercle de branches mortes et d'herbes sèches qu'on fait flamber. Dès que le brasier est éteint, le plus vigoureux de la troupe s'approche du supplicié. Avec son grand coutelas il lui fait une large et profonde entaille dans le dos et fouille dans les entrailles pour en arracher le fiel, et le cadavre reste là, pendant qu'enchantés de leur aubaine, les Thaï-Bi dansent leur infernale ronde de joie et se perdent dans la forêt, emportant précieusement les tristes dépouilles qu'ils ont fumées. Ils recherchent surtout les femmes sur le point d'être mères, car ils attribuent à leur fiel des propriétés miraculeuses; puis ils se servent aussi de l'enfant, qu'ils font sécher, et dont les sorciers chinois sont amateurs pour préparer certains maléfices.

Ces temps derniers, quelques enlèvements ont semé la terreur chez les Muongs, à Oué-Hy, à Oué-Ben et à Oué-Tchoulouon, province de Vinh. Les pauvres habitants sont terrorisés; le corps d'un des leurs a été retrouvé dans un état presque complet de carbonisation, avec cette entaille béante dans le dos qui avait permis au sacrificateur sauvage d'extirper le fiel du captif.

GASPARD GALY.

JAPON.

Le professeur MORI a publié dans la revue hebdomadaire japonaise *Shigarami Zoshi* une traduction du célèbre roman de Goethe «*Werther's Leiden*» sous le titre de *Werther no Kanashimi* (Les douleurs de Werther). Cette traduction a excité le plus vif intérêt dans les cercles littéraires du Japon, et la vente de la revue a été extraordinaire. Ceci n'est, du reste, pas étonnant, car les amants japonais se suicident bien plus légèrement que les amants occidentaux; à tel point que le gouvernement japonais s'est vu obligé de décréter une clause pénale contre les Désespérés amoureux.

A l'occasion du 25^e anniversaire du mariage du Mikado, le 9 Mars 1894, le gouvernement japonais a émis deux timbres-postes commémoratifs, un de la valeur de 2 *Sen* (rose) dont on a émis 14,300,000, et un de 5 *Sen* (bleu)

dont on n'a émis que 700,000. Les timbres ont une largeur de 3,20 ctm. et une hauteur de 2,20 ctm. Ils portent au centre les armes du Mikado, une fleur de chrysanthème de seize feuilles, flanquées de deux dragons avec la légende anglaise **Imperial Wedding 25 anniversary**, et la légende chinoise (devenue presque illisible sur l'exemplaire que nous possédons par l'encre du timbre postal) **大聘? 式十五年祝賀?** «Félicitation du 25^e anniversaire du grand Mariage».

En haut se trouve une bande avec la légende chinoise **大日本帝國郵便** «Timbre-poste du grand empire impérial du Japon», répétée en bas en Anglais **Imperial Japanese Post**. La valeur **貳錢** et 2 Sⁿ (ou 5 Sⁿ) est également placée en bas du timbre-poste.

L'émission entière a déjà été achetée par des accapareurs, qui en feront avec le temps une affaire lucrative. (*Illustrirtes Briefmarken Journal*, N^o. 9, p. 136 et N^o. 11, p. 174).

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le Bulletin de Mars du Musée Colonial à Harlem contient une traduction hollandaise faite par M. H. Veen d'une traduction française de mémoires japonais originaux sur la culture du Bambou au Japon, par M. LÉON VAN DE POLDER, chargé d'affaires de la légation Néerlandaise à Tōkiō et envoyée à la direction du dit Musée. Le mémoire est accompagné de plusieurs gravures de différentes espèces de bambou, faites d'après des gravures japonaises originales.

Sous le titre de «*Nederlandsch Koloniaal Centraalblad*» (Journal central colonial néerlandais) Messieurs Brill viennent de faire paraître un nouveau journal qui contiendra une revue mensuelle de la littérature des colonies Néerlandaises orientales et occidentales, spécialement de celle relative aux sciences ethnologiques, biologiques et géologiques. Le journal est rédigé par M. C. M. PLEYTE WZN. à Amsterdam en collaboration avec M. le Dr. J. G. BOERLAGE, sous-directeur de l'Herbier royal de Leide, Mess. les professeurs G. A. F. MOLENGRAAFF et MAX WEBER à Amsterdam et M. le professeur A. WICHMANN à Utrecht.

Le premier se charge de la revue des ouvrages de botanique, le troisième de celle des ouvrages de zoologie, et le dernier de celle des ouvrages de géologie. Le prix du journal est très modique: franc de port fl. 2.75, soit six francs.

Le 1^{er} no. contient e. a. une revue de l'ouvrage de M. F. W. K. MÜLLER sur la collection Battak de M. G. MEISSNER; une de la Note relative à la culture du riz dans la résidence de Tapanoeli par M. A. L. VAN HASSELT; un rapport sur l'état du Jardin botanique à Buitenzorg (Java), etc., etc.

Le Journal est rédigé en Hollandais, ce qui rebutera peut-être les étrangers. Mais il est juste qu'une nation qui a tant fait pour l'exploration de ses colo-

nies et qui est en effet la fondatrice des sciences ethnographiques, publie les résultats de ses explorateurs dans sa langue nationale. Les savants étrangers qui doivent prendre note de ces recherches, se verront donc placés dans la nécessité d'apprendre cette langue.

Mr. F. G. KRAMP, Map-curator of the Royal Dutch Geogr. Soc., at Amsterdam, has published a paper «Japan or Java?» as an answer to Mr. George Collingbridge's article on «The early cartography of Japan», in which he refutes the latter's opinion that the *Zipangu* of Marco Polo should be Java and not Japan.

Le Prix «Stanislas Julien» a été partagé le 22 Juin entre M. CHAVANNES, professeur de Chinois à l'Institut de France, et M. DE GROOT, professeur d'Ethnographie à l'Université de Leide.

RUSSIE.

Monsieur le Docteur EMIL BRETSCHNEIDER, ancien médecin de la légation de Russie à Peking, aujourd'hui à St.-Petersbourg, prépare une suite à son *Botanicon Sinicum*. Il a presque fini un grand ouvrage sur les explorations botaniques de la Chine qui sera mis sous presse dans quelques mois, avec une carte de la Chine, sur laquelle seront tracés tous les itinéraires indiqués dans le texte.

NÉCROLOGIE.

PETER LEOPOLD VON SCHRENCK.

La mort vient encore une fois arracher à la science un des célèbres explorateurs que le gouvernement russe avait envoyés pour étendre ses connaissances de ses possessions en Asie.

VON SCHRENCK, qui s'est rendu justement célèbre par ses explorations du pays de l'Amour, est né le 24 Avril (6 Mai) 1826 dans la propriété de *Chotenj* dans le Gouvernement de *Charkov*.

Devenu orphelin à l'âge de 12 ans, on le plaça à l'école de Moscou qu'il quitta à l'âge de 16 ans.

De 1842 à 44, il étudia au Gymnase de Dorpat, puis se rendit à l'Université de Bonn en 1848 où il prit en 1850 le degré de Mag. Philos. Dans cette même année il se rendit à Berlin où il entra en relation avec Karl Ritter et Leopold von Buch.

Deux ans plus tard il fut promu au degré de Docteur en Philosophie à l'université de Königsberg.

En 1853 il fut envoyé par l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg au pays de l'Amour pour explorer cette région, d'où il revint le 6 Janvier 1857 pour coordonner les matériaux scientifiques de son voyage. Son ouvrage, publié sous le titre de « *Reisen und Forschungen im Amurlande* » (Voyages et explorations dans le pays de l'Amour), fut publié en 5 volumes, dont 2 traitent de la Zoologie et 3 de l'Ethnographie de l'Amour.

Le 1^{er} Fascicule de cet ouvrage parût en 1881 et le dernier en 1891.

Il fut nommé en 1862 Adjoint de l'Académie pour la Zoologie, et en 1864 Membre de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg.

On lui conféra en 1873 le titre de Conseiller d'état effectif avec le prédicat d'Excellence, et en 1888 celui de Conseiller secret.

Sa mort sera regrettée pour tous les savants qui ont eu occasion à étudier son ouvrage et d'admirer son grand talent d'observation.

G. S.

FOUCAUX.

PHILIPPE EDOUARD FOUCAUX, né à Angers le 15 Septembre 1811, est mort dans son domicile à Paris, rue Perronet, le 19 Mai 1894. Chargé d'un cours de tibétain à la Bibliothèque Royale en 1842, puis suppléant au Collège de France, d'Eugène Burnouf qui lui avait enseigné le sanscrit, il remplaça, définitivement son maître comme professeur titulaire en 1862. M. FOUCAUX a publié un grand nombre d'ouvrages dont nous indiquons les principaux :

- Specimen du Gya-Tcher-Rol Pa (Lalitavistara). Partie du chapitre VII, contenant la naissance de Çakya-Muni. Texte tibétain, traduit en français et accompagné de notes. Paris, B. Duprat, 1841, in-8, pp. 27 et texte tibétain
- Rgya-Tch'er-Rol Pa ou Développement des Jeux contenant l'histoire du Bouddha Çakya Mouni, traduit sur la Version tibétaine du Bkah Hgyour, et revu sur l'original sanskrit (Lalitavistâra). Première partie: Texte tibétain, Paris, Imp. Roy., MDCCCXLVII, in-4. — Deuxième partie: Traduction française, Paris, Imp. Roy., MDCCCXLVIII, in-4.
- Parabole de l'Enfant égaré, formant le chapitre IV du Lotus de la Bonne Loi, publiée pour la première fois en sanscrit et en tibétain, lithographiée à la manière des livres du Tibet, et accompagnée d'une traduction française d'après la version tibétaine du Kanjour. Paris, B. Duprat, 1854, in-8.
- Le Sage et le Fou. Extrait du Kan-jour, revu sur l'édition originale, et accompagné d'un glossaire. Paris, 1842, in-8, pp. 74 s. l. préf.
- Le Trésor des Belles Paroles. Choix de Sentences composées en tibétain par le Lama Saskya Pandita, suivies d'une élégie tirée du Kanjour, traduites pour la première fois en français. Paris, B. Duprat, 1858, in-8, pp. 46 et texte tibétain.
- La Guirlande précieuse des demandes et des réponses publiée en sanscrit et en tibétain, et traduite pour la première fois en français. Paris, 1867, in-8.
- Discours prononcé le 31 Janvier 1842 à l'ouverture du cours de langue et de littérature tibétaine près la bibliothèque royale. br. in-8, pp. 15.
- Grammaire de la langue tibétaine. Paris, Imprimerie impériale, 1858, in-8.

H. CORDIER.

BIGANDET.

PAUL-AMBROISE BIGANDET, de la Société des Missions Etrangères de Paris, évêque titulaire de Ramatha, vicaire apostolique de la Birmanie méridionale, né à Malans, diocèse de Besançon, en 1813, est mort à Rangoun le 19 Mars 1894. BIGANDET était arrivé en Birmanie dès 1837, et il avait acquis par son long séjour dans le pays une influence et une connaissance de la langue qui ne peut être comparée qu'à celle du missionnaire protestant américain, Adoniram Judson. Mgr. BIGANDET a publié : *The Life or Legend of Gaudama, the Buddha of the Burmese* qui, imprimé d'abord à Rangoun, le fut de nouveau dans Trübner's *Oriental Series*. Cet ouvrage a été traduit en français par le lieutenant de vaisseau Victor Gauvain, avec une introduction par M. Ph.-Ed. Foucaux, Paris, Leroux, 1878, grand in-8. Il jouit d'une légitime réputation. H. C.

HODGSON.

BRIAN-HOUGHTON HODGSON, né le 1^{er} février 1800 à Lower-Beech, est mort le 23 mai 1894, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Cet illustre orientaliste anglais était le plus ancien correspondant étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à laquelle il avait été appelé en 1850. Il était également membre de la Société Royale de Londres. Ses travaux sur la littérature de l'Inde, et en particulier sur celle du Nepaul et du Tibet, lui ont conquis une renommée universelle; tandis que ses recherches sur le Bouddhisme en ont fait presque le créateur des études relatives à cette religion. HODGSON ne négligeait pas d'ailleurs l'ethnographie des pays qu'il avait visités, et il a réparti la plus grande partie de ses collections précieuses entre les Bibliothèques et les Musées de son pays ainsi que ceux du Continent. Nous citerons entre autres ouvrages de HODGSON : *Essays on the languages, literature and religion of Nepal and Tibet* (1874) et *Miscellaneous Essays relating to Indian subjects* (1880), dans lesquels sont réunis un grand nombre d'articles épars dans divers Recueils. H. C.

V. E. MEJOV.

Ce célèbre bibliographe russe vient de mourir à St. Pétersbourg (Juin 1894). Nous avons eu le plaisir de le voir à Paris l'année dernière et rien ne pouvait faire prévoir sa fin prématurée. C'était un homme aussi modeste que savant; il était non seulement bibliographe, mais aussi un musicien de talent : *Souvenirs d'Alad'ino*, rêverie et l'*Ouverture de l'Ane d'Or* d'Apulée, *Pensée Musicale* pour le piano, *Feuillet d'Album* ont paru à Paris en 1893. Mais c'est par ses innombrables travaux bibliographiques et en particulier sur le Turkestan

russe et la Sibérie que MEJOV est connu. Il avait entrepris une grande bibliographie de l'Asie sous le titre de :

— Библиографія Азіи. — Указатель книгъ и статей объ Азіи на русскомъ языкѣ и однихъ только книгъ на иностранныхъ языкахъ, касающихся отношеній России къ азіатскимъ государствамъ. Составилъ В. И. Межовъ. С.-Петербургъ. 1891. — Т. II, 1892. — 3 vol. in-8.

Les deux fascicules qui ont paru contiennent :

— L'Orient en général. La Chine, la Mandchourie, la Mongolie, la Djeoungarie, la Corée, le Thibet, le Japon, l'Inde, la Perse, le Bélouchistan, la Turquie, l'Arabie, l'Afghanistan, l'Asie centrale.

Un troisième et dernier fascicule est sous presse.

H. C.

BULLETIN CRITIQUE.

Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens in Tokio. Bd. 6, Heft 53, Februar 1894. *Die Psychologie der japanischen Sprache*, von CARL MUNZINGER.

Wir begrüßen mit Freude diesen vortrefflichen Aufsatz des Herrn Professor C. Munzinger über die Psychologie der japanischen Sprache. Mit um so mehr Freude als wir daraus ersehen, dass wir nicht die Einzigen sind, die den Standpunkt den der Verfasser einnimmt als den einzig richtigen ansehen, und den wir noch neulich, gelegentlich der Besprechung des Handbuches der nordchinesischen Umgangssprache von Prof. C. Arendt, ausführlich erörtert haben (*T'oung-*

pao, V, S. 164—169). Es freut uns auch dass der Verfasser ein so günstiges Urtheil fällt über Professor Lange's Lehrbuch der japanischen Umgangssprache, das aber, wie Professor Munzinger ganz richtig behauptet, noch einer Ergänzung fähig und bedürftig ist, in sofern dass, wie er bemerkt:

- »Die rein grammatische Methode
- »sogar leicht von dem Verständnis,
- »dem Geist der Sprache, hinweg-
- »führt, eine Gefahr, die um so
- »näher liegt, je individuell ver-
- »schiedener gegenüber der eigenen
- »Sprache dieser Geist ist. Aber
- »mehr als mit allen indogermanischen, ist das für uns bei der
- »japanischen ¹⁾ Sprache der Fall.
- »Hier gilt es darum besondere
- »Vorsicht, welche, wie mich dünkt,

1) Und auch, und noch mehr, der Chinesischen. G. S.

»bisher nicht von allen japanischen Grammatikern geübt wurde, und von keinen vielleicht in »genügendem Maasse" (S. 105a).

Nach Hervorhebung von Chamberlain's Handbook of Colloquial Japanese und Aston's Japanese spoken language, von denen Verf. besonders preist dass »diese Übersetzungen die eigenthümliche Ausdrucksform des japanischen Gedankens für jeden verständlich zur Darstellung bringen", fügt er hinzu: »Sie mahnen den einsichtigen Studierenden daran *seine eigene Sprache erst nach japanischer Denkweise umzugestalten, ehe er übersetzt*" (S. 105b) ¹⁾.

Vollkommen denselben Grundsatz haben wir in unserer Übersetzung der »Stèle Funéraire ²⁾ du Teghin Giogh", sowie in unserer Besprechung der chin. Grammatik von Prof. Arendt (*T'oung-pao*, V, S. 166) betont.

Der Verfasser beschliesst seinen zweiten Paragraphen mit fol-

genden Worten, die wir gerne unterschreiben:

»Nicht von der Grammatik einer europäischen Sprache haben wir auszugehen, sondern von der Psychologie des japanischen Geistes" (S. 106).

»Hier geborene Kinder europäischer Eltern", sagt der Verfasser weiter (S. 127), »lernen das Japanische eher und leichter als ihre Muttersprache; auch in Europa geborene und vor dem zehnten Jahr nach Japan gekommene Kinder eignen sich das Japanische »fabelhaft rasch und correct an »und bedienen sich mit Vorliebe »einer Sprache, welche ihren Eltern »als der Inbegriff alles Schwierigen »erscheint".

Nach des Verfassers Urtheil ist der Grund in dem Umstand zu suchen, dass die japanische ³⁾ Ausdrucksweise dem kindlichen Geist homogen ist und dem Fassungsvermögen und der Anschauungsweise eines Kindes weit mehr ent-

1) Wir cursiviren. G. S.

2) In demselben Heft der vorliegenden Zeitschrift, Seite 143, steht wohl aus Versehen *La stèle française (!) du Teghin Giogh*.

3) Und auch die Chinesische.

spricht als unsere zur Mannesreife entwickelten Sprachen.

Vollkommen wahr! aber unsere Kinder sprechen ihre eigene europäische Muttersprache noch ganz wie die ungrammatischen Völker es thun, und müssen erst durch harten Schulzwang gezwungen werden ihre natürliche Ausdrucksweise gegen die künstlerisch grammatikalische einzutauschen.

Wenn wir Europäer aber Chinesisch, Japanisch, Malayisch oder dergleichen Sprachen erlernen wollen, müssen wir es eben anfangen wie unsere Kinder dies thun: einfach *nach*-sprechen und *nach*-denken, ohne Rücksicht auf grammatikalische Klügeleien und Grübeleien.

G. S.

LODOVICO NOCENTINI, *La scoperta dell' America, attribuita ai Cinesi* (Extrait des Actes du 1^{er} congrès géographique italien à Gènes en 1892).

Quand nous avons détruit à

jamais l'hypothèse de M. de Guignes que le fameux pays de *Fousang* était l'Amérique, et démontré que ce pays devait être l'île de Krafto, nous nous attendions à des attaques de la part des savants et demi-savants, à qui il était désagréable d'avoir à reconnaître qu'ils avaient crû tout bonnement pendant plus d'un siècle et demi que les Chinois avaient découvert l'Amérique longtemps avant Christophe Colomb. Mais le nimbe mystérieux qui entourait le Fousang obscurcit encore toujours leurs esprits, et voilà qu'ils réclament pour ce pays, soit la Corée (la ville de *Fusan*), comme M. H. J. ALLEN ¹⁾, soit le Japon, comme M. J. EDKINS, dans le «*Messenger*» ²⁾, et M. NOCENTINI dans la brochure de 12 pages mentionnée ci-haut, et dans laquelle il identifie le Fousang avec le Japon à sa propre satisfaction, disant que la question est tellement facile et évidente qu'il ne comprend pas comment on puisse l'avoir rendue

1) Proc. of the R. G. S. of London for August 1892, p. 570. Nous avons réfuté cet article dans le *T'oung-pao*, Vol. III, p. 447.

2) Voir *T'oung-pao*, IV, p. 390, où nous avons également fait évanouir cette hypothèse.

difficile et obscure ¹⁾. Il commence par affirmer qu'il faut traduire les mots *Ta Han Kouo* par la Chine, c'est-à-dire, du pays (*kouo*) de la Grande (*ta*) dynastie de *Han*. Or cette dynastie finit en l'an 220 de notre ère, tandis que le Chamane *Hoeï-chin* revint du *Fousang* en l'an 499, sous la dynastie des *Thsi*, ou près de 3 siècles après l'extinction de la dynastie de *Han* ²⁾. Mais M. NOCENTINI passe les caractères chinois qui suivent dans le récit de *Hoeï-chin*: *ti tsai Tchoung-kouo tchi tounq* (地在中國之東) «le pays est situé à l'Est du Royaume du milieu» c'est-à-dire de la Chine ³⁾. Le prêtre *Hoeï-chin* distingue donc très nettement le royaume ou pays de *Ta-han* et celui de *Tchoung-kouo* (la Chine), tandis que M. NOCENTINI lui fait dire une sottise. Que dirait-

on d'un écrivain français qui écrirait: «La Russie se trouve à cent lieues de la *Gaule*, et ce pays est situé à l'Orient de la *France*»?

La distance de 20,000 *li* est, selon l'auteur, seulement hyperbolique, pour désigner une grande distance (p. 5). Nos lecteurs savent que nous-mêmes nous n'avons pas tenu beaucoup de compte de cette distance, et que nos preuves pour l'identification du *Fou-sang* avec l'île de *Krafto* ne reposent nullement sur cette distance.

Il est vrai que les Japonais ont adopté le nom de *Fou-sang*, par eux prononcé *Fousō*, comme désignation poétique de leur pays; mais ils ont appris l'existence du *Fou-sang* seulement par les écrivains chinois longtemps après. Nulle mention ne se trouve de ce nom dans les Annales Japonaises avant que les

1) «La identificazione del Fusang col Giappone si presenta così facile ed evidente da non comprendere come siasi potuto renderla difficile ed oscura» (p. 12). Si la question était vraiment si facile, pourquoi donc M. Nocentini ne l'a-t-il pas démontrée plus tôt et avant nous?

2) Nous remarquons que l'épithète *ta* (grand) n'est plus usitée dès qu'une dynastie est tombée du trône en Chine. On parle encore de *Han-jin* «hommes de *Han*», et les Chinois à Java nomment leur pays *Tang-chan* (唐山) «Montagnes de (la dynastie de) *Tang*»; mais ils ne diront jamais *Ta Tang-chan* «les montagnes du Grand *Tang*».

3) La phrase entière est: *Fou-sang* se trouve à plus de 20,000 *li* à l'Est du pays de *Ta-han*, et le pays est situé à l'Est de la *Chine*.

Japonais fussent venus en contact avec les Chinois.

M. NOCENTINI prétend encore que les mots 無兵甲 ne doivent pas être traduits, comme nous l'avons fait, par «qu'ils n'avaient ni armes, ni cuirasses», mais qu'ils doivent être traduits par «n'avaient point de cuirasses» (*non avere corazze*), et s'en rapporte à la définition du P. Couvreur dans son Dictionnaire chinois-français. Le fait est que le P. Couvreur a mal compris la définition dans les dict. chinois de Morrison et de Medhurst où 兵甲 *ping-kiah* est traduit par «armour», mais que Wells Williams traduit plus exactement par «military equipments». *Armour* en Anglais veut dire l'armure entière d'un soldat, c'est-à-dire ses armes offensives et défensives, et pas exclusivement la cuirasse, mot que Billequin, dans son Dictionnaire français-chinois, rend par 甲 *kiah*, 鐵甲 *tieh-kiah* et 甲冑 *kiah-tchao* ce qui signifie proprement cuirasse (*kiah*) et heaume (*tchao*).

L'erreur vient peut-être aussi de ce que le P. Couvreur n'a pas fait attention à une définition du dict. de Khang-hi. Comme les sinologues le savent, la première signification de *kiah* est une cosse-de-plante ¹⁾. Puis Khang-hi dit: *Kiah* signifie aussi *ping-kiah*, l'armure militaire, et cite le *Yih-king* où il est dit que *Li* est le symbole de la cuirasse et du casque ²⁾.

Mais *ping* signifie toujours les armes offensives, comme les 長兵 longues armes (lances etc.), les 短兵 armes courtes (sabres, épées); 兵仗, 械兵, 兵戈 sont toutes des armes offensives, mais jamais défensives, qui sont nommées 盛甲、戰甲、甲冑、鎗甲、鎧曹、甲鎧 etc., mais pas 兵甲 *ping-kiah*. Le Rituel des Tcheou dit: Il prépare les *Chih-khi* (設其飾器), que le commentaire explique par «armes défensives et offensives» comme p.e. les épées et les cuirasses *ping-kiah* (飾器兵甲之屬也 (c)). En voilà assez pour prouver que

1) Voir mes *Sinico-Aryaka*, p. 59.

2) 又兵甲 [易說卦] 離爲甲冑, Khang-hi, i. v. *Kiah*.

3) Voir mon Dict. Néerlandais-Chinois i. v. *Verdedigingswapen* (armes offensives); le

cette expression n'est pas un composé pour « cuirasse », mais désigne deux choses: les *ping*, ou armes offensives, et les *kiah*, ou armes défensives.

Dans la description du pays de *Ta-han* (*T'oung-pao*, IV, 334) il est également dit que le peuple n'a pas d'armes 無兵戈 *wou ping ko*, littéralement point de sabres (*ping*) et de lances (*ko*). M. NOCENTINI a donc tort de vouloir traduire *ping kiah* par « cuirasse seulement ».

Du reste nous ne saisissons pas son but; car s'il veut prouver par son interprétation que les Japonais n'avaient pas de cuirasses, il se trompe singulièrement, les auteurs chinois disant positivement qu'ils en avaient ¹⁾. Mais, ajoute l'auteur: quoique si bien armés, ils (les Japonais) ne faisaient point la guerre ²⁾. Quelle différence y a-t-il entre le 征戰 *tching-tsien* de ce passage

et le 攻戰 *kong-tsien*, « attaquer et combattre », du récit de *Hoeï-chin*? nous ne comprenons pas sur quelle autorité M. NOCENTINI veut rendre cette expression par « non si esercitava alla guerra » — qu'ils n'étaient pas exercés à la guerre.

M. NOCENTINI ne veut pas non plus admettre que les caractères 以夫桑皮爲紙 veuillent dire: « qu'ils faisaient du papier de l'écorce de l'arbre Fou-sang » et veut les traduire par « ils tiennent (emploient) comme papier l'écorce du Fousang » (*tengono per carta la scorza del Fusang*), parce que la légende dit qu'un Coréen introduisit seulement en 610 la fabrication du papier et de l'encre au Japon.

Mais ceci ne s'accorde pas avec ce qui précède, que les habitants du Fou-sang tissaient des étoffes de l'écorce de cet arbre pour en faire

Dict. de *K'ang-hi* i. v. 飾; le 周禮精華, où le commentaire dit 飾器甲兵之屬 « Les *Chih-khi* sont les cuirasses et les armes ». Medhurst traduit 飾器 également par « offensive and defensive weapons ».

1) 漆皮爲甲 « ils fabriquent des cuirasses avec du cuir recouvert de vernis ».

Pien-i-tien, Chap. 33: 隋書; Hervey, op. cit., p. 77—78.

2) 雖有兵、無征戰, *Ibid.*

des vêtements, et qu'on en faisait aussi une espèce de soie 績其皮爲布以爲衣、亦以爲綿 où *i wei* est deux fois répété dans le sens de «faire avec» (*con . . . fare*). Selon M. Nocentini il faudrait encore traduire ici *i-wei* par «tenere per», «considerar come» et nous aurions l'absurde interprétation qu'ils tissaient l'écorce de la broussonetia pour en faire des étoffes qu'ils considéraient comme des habits et aussi comme de la soie. Au lieu de *i-wei*, on trouve aussi *young-tsoh* (*con fare*): 蔡倫用樹皮及敝布魚網作紙, *Ts'ai-lun* fit du papier de l'écorce des arbres, de vieilles loques et de (vieux) filets. On trouve aussi *i-tsoh* (*con fare*): 北人以桑皮作紙, les hommes du Nord font du papier de l'écorce du mûrier (absolument comme les habitants du Fou-sang).

Dans le *Chih-i-ki* (拾遺記, Chap. IX, fol. 7, verso) on lit: 南人以海苔爲紙 *Nan jin* : *hai-t'ai wei tchi*, «les peuples méridionaux font (*wei*) du papier de (i) la mousse marine», absolument comme dit *Hoei-chin* des Aïno: 以

夫桑皮爲紙 : *Fou-sang p'i wei tchi*, «ils font (*wei*) du papier de (i) l'écorce de l'arbre Fousang». M. Nocentini traduirait-il encore: *La gente meridionale tiene per carta il muschio marino*, au lieu de *colla muschio marino fa la carta?!!* Je voudrais bien voir l'artiste en état d'écrire sur de la mousse marine!

Comparez aussi mon Fousang, p. 133, notes 3 et 4, où *i-wei* signifie «pour en faire», et non pas «considérer comme».

Quand *i-wei* signifie «considérer comme», l'expression n'est généralement pas séparée: 不以爲恥 *pou i-wei tchi*, il ne le tient point pour une disgrâce; 民以爲大 *min i-wei ta*, le peuple le considère comme grand (Prémare); 不以爲泰 on ne regarde pas cela comme excessif (St. Julien, Syntaxe I, 86). Dans la description chinoise de Java on lit: 與犬同寢食、不以爲穢 «ils couchent et mangent avec les chiens, et ne considèrent cela pas (*pou i-wei*) comme sale (瀛涯勝覽).

Si M. Nocentini veut ouvrir la

Monographie de St. Julien, dans sa Syntaxe nouvelle de la langue Chinoise (I, 113), sur les car. 以爲 *i-weï*, il y lira textuellement: «Le mot *wei* 爲 se présente tantôt précédé de 以 *i* et forme l'expression *i-weï* que l'on traduit par juger, trouver, regarder comme; . . . tantôt séparé de 以 *i* par un ou plusieurs mots qu'on intercale entre ces deux signes. Dans ces deux cas, la signification habituelle (prendre pour, regarder comme, juger) est toute-à-fait insuffisante, comme on va le voir par les exemples suivants»¹). Si *Hoeï-chin* avait voulu dire ce que M. Nocentini lui suppose, il aurait écrit: 剝夫桑皮以爲紙 «ils enlèvent (*poh*) l'écorce du *Fou-sang* et s'en servent comme (*i wei*) papier». A l'époque de *Tsin-chi Hoang-ti* (2^e siècle av. notre ère) vivaient deux maniaques de savants nommés *Tchang-i* et *Sou-tsin*, qui mendiaient leur pain sur les grandes routes et enlevaient l'écorce des arbres qu'ils reliaient comme (*pien i-weï*) des portefeuilles,

afin d'y déposer les bons livres du monde 張儀蘇秦二人 每假食於路。剝樹皮編以爲書帙、以盛天下良書 (拾遺記, Chap. IV, fol. 7 verso). Un autre auteur chinois dit: 採紫貝以爲貨 «ils pêchent des cauris dont ils se servent (*i-weï*) comme monnaie».

On lit dans les livres de *Han* qu'un certain berger, nommé *Lou Wen-siu*, cueilla dans les marais des feuilles d'acore qu'il découpa pour en faire (*i-weï*) des tablettes qu'il reliait et s'en servit pour écrire dessus 路溫舒牧羊、取澤中蒲、截以爲牒、編用寫書 (Vide Encyclopédie *Kih-tchi-king-yuen*, Chap. 68, fol. 19 verso).

Ce n'est pas de cette façon qu'il faut agir. Je traduis toujours mes textes candidement, et c'est de la traduction que je déduis mes conclusions, sans jamais en forcer le sens pour servir d'appui à une théorie préconçue.

Si M. Nocentini veut prouver

1 Comp. aussi la Grammaire chinoise de G. von der Gabelentz, § 790--796.

que le Fousang est le Japon, il doit employer d'autres moyens. Mais sa tentative me paraît tout-à-fait impossible.

Il lui faudrait prouver qu'on trouve au Japon un grand cerf à énormes cornes, qui n'y a jamais existé, mais qui est le renne qu'on trouve à Krafto. Il lui faudrait prouver encore que les Japonais dûrent servir leur beau-père futur pendant un certain temps, coutume qui est répandue dans toute la Sibérie jusque chez les *Tchouktchi*, près du détroit de Bering ¹⁾. Or nous apprenons des historiens chinois que les anciens Japonais étaient polygames, ce qui exclut du premier abord la servitude du beau-fils. Il lui faudrait prouver encore l'existence de la hutte provisoire à côté de la maison du beau-père où le gendre futur devait demeurer pendant l'époque de sa servitude. Il lui faudrait détruire le témoignage direct, mentionné dans notre Fousang (p. 128) que l'île de

Fousang est le pays des « Longues Barbes », c'est-à-dire des Aïno, et une foule d'autres preuves encore que nous avons avancées.

Mais il suffit d'un seul fait pour faire écrouler de fond en comble la théorie de M. Nocentini. Il se trouve dans la chanson d'adieu à un prêtre bouddhiste retournant au Japon par un certain *Saïngôtcha(?)* ²⁾ qui commence avec les strophes suivantes :

碧 海 蓬 萊 外、
扶 桑 日 本 東。
居 然 成 絕 域、
久 矣 染 華 風。

« Au delà des îles *P'ung-lai*, dans la mer azurée,

« Le *Fousang* et le Japon se trouvent à l'Orient;

« Fièrement ils forment les régions ultimes,

« Et depuis longtemps, je pense, ils sont imbus de la civilisation chinoise ».

1) Henry Lansdell, «Through Siberia», Vol. II, p. 643.

2) 僧妙聲送僧歸日本。Vide *Pien-i-tien*, Chapitre 40, Article 日本部藝文二之三。

Comme on le voit, l'auteur distingue nettement le Fousang du Japon.

Wang Yih-yun (王翼雲), le commentateur des « Poésies de l'époque des Thang », dit dans son commentaire sur la Chanson d'Adieu de *Wang-wei* (王維)¹⁾ à *Tchao-kien* (晁監), à l'occasion de son retour au Japon: « *Fousang* est le pays où le soleil se lève. Les feuilles de cet arbre ressemblent à celles du mûrier, mais leurs troncs ont une racine commune et s'appuient l'un sur l'autre; c'est pour cela qu'on les appelle *Fousang* (les mûriers qui se soutiennent). Le Japon est proche de lui (du Fousang)²⁾ ».

On le voit encore: distinction nette entre le Fou-sang et le Japon, quoiqu'ils soient dits être proches l'un de l'autre; ce qui est vrai, l'île de *Krafto* n'étant séparée du *Yézo* et

du Japon que par un bras de mer.

Enfin nous renvoyons aux nos. XIII et XIV de nos « Problèmes » (pp. 184 et 201) dans cette livraison même, où nous voyons que le Pays de Nili, que nous avons prouvé être le pays des Tchouktchi, ainsi que le Pays des Antihéliens, sont situés à l'Est de *Fousang*, qui ne peut donc pas être le Japon, à l'Est duquel on ne trouve pas de peuple qui se perce les joues pour y enter des dents.

Nous avisons les savants de ne pas juger prématurément nos mémoires sur les pays problématiques chez les géographes chinois. Ces mémoires ne sont pas des travaux isolés, mais des membres détachés d'un ouvrage considérable, membres qui se relient géographiquement et ethnographiquement entre-eux, et se renforcent l'un l'autre.

G. S.

1) Poète célèbre de la dynastie de Thang, A.D. 699—759.

2) 扶桑日所出處。樹葉如桑而同根相倚。故名扶桑。倭國近之。Vide 唐時合解, Chap. 12, fol. 12 recto, commentaire sur le vers 鄉樹扶桑外。主人孤島中。

« Votre village natif se trouve au delà du Fousang,

« Et vous mon maître demeurez dans les îles solitaires ».

Selon le même commentaire, les îles solitaires sont le Japon.

EINE NEUE BUDDHISTISCHE PROPAGANDA

VON

O. FRANKE.



In der letzten Woche des Jahres 1893 fand in Shanghai ein Ereigniss statt, das nur einigen wenigen Personen im grossen China bekannt geworden ist, das aber, so ergebnisslos es auch voraussichtlich für die Folgezeit bleiben wird, doch als Thatsache an sich schon ein genügendes kulturhistorisches Interesse besitzt, um nicht gänzlich unbemerkt gelassen zu werden. Es handelt sich um nichts geringeres, als um einen von Indien aus unternommenen Versuch, den chinesischen Buddhismus wieder wie in den Tagen seiner Glanzzeit in lebendige Berührung mit dem Lande seiner Herkunft zu bringen.

Vor einigen Jahren wurde von Ceylonesischen Buddhisten in Calcutta die sogenannte Mahâbodhi-Society gegründet, deren Hauptziel die Wiederherstellung des Buddhismus in Indien ist, und die vielleicht in Beziehungen zu dem durch seine buddhistischen Reformbestrebungen bekannt gewordenen Obersten Olcott steht. Der General-Secretair dieser Gesellschaft, der den altberühmten Namen Dharmapâla führt, war als Vertreter des südlichen Buddhismus auf dem Religionscongress in Chicago, besuchte dann auf seiner Rückreise mehrere buddhistische Kultusstätten in Japan und landete im December in

Shanghai, wo ich seine Bekanntschaft machte. Der Zweck seiner Mission wird sich unten aus seinen eigenen Worten ergeben. Obwohl ich nach den Erfahrungen, die ich in buddhistischen Klöstern gemacht, Dharmapâla's Bestrebungen, soweit sie China betrafen, für vollständig aussichtslos hielt, war ich doch gern bereit, ihm auf seine Bitte als Dolmetscher behilflich zu sein. Am 28. December begaben wir uns, zusammen mit dem englischen Missionar Timothy Richard, einem ausgezeichneten Kenner des chinesischen Buddhismus, nach dem etwa 10 Klm. von Shanghai entfernten Kloster Lung-hua-ssi, wo Dharmapâla eine grosse Feierlichkeit zu veranstalten gedachte. Obwohl er bereits einige Tage vorher mit dem bekannten Sinologen Dr. Edkins die Mönche aufgesucht und Tag und Stunde seiner Wiederkehr festgesetzt hatte, war doch, allerdings weder zu Herrn Richard's noch zu meiner Überraschung, nicht das geringste vorbereitet, und wir wurden genau in derselben halb nachlässigen, halb neugierigen Weise empfangen, wie gewöhnliche Reisende, wenn sie ein Kloster betreten, in dem der Europäer nicht mehr unbekannt ist. Allmählich sammelte sich eine Schaar von Priestern, Dienern und Landbewohnern aus der Nachbarschaft, einschliesslich Frauen und Kinder, um uns und belagerte den Tisch in einem Hinterzimmer des Tempels, wo wir uns niedergelassen hatten. Dharmapâla liess nunmehr eine etwa 3 Fuss hohe steinerne Buddhafigur aus Buddhagayâ, die 1800 Jahre alt sein sollte, und die er auf seinen Reisen mit sich führte, aus der Kiste packen und aufstellen; die Statue wurde mit gierigem Interesse betrachtet, aber die Situation blieb so profan wie vorher. Nachdem sich ein Priester vom Tien-tai-shan und ein anderer vom O-mei-shan, offenbar die intelligentesten von allen, zu uns gesetzt, verlas Dharmapâla die nachfolgende Adresse in English, während ich die chinesische Übersetzung davon folgen liess:

»I, Dharmapâla, Representative of the Southern Buddhists, and General Secretary of the Mahâ-Bodhi-Society, in their name greet you, Beloved Brothers.

»You know that the birthplace of the religion of the Tathâgata Çâkya Muni is India, and from thence Buddhism spread to the outlying countries. From the time of the Buddha's Nirvâṇa at Kusinârâ, two thousand four hundred and thirty seven years have elapsed, and to-day there are nearly four hundred and seventy five millions of people who acknowledge the Buddha as their Teacher. A thousand years ago almost the whole of Asia was under the benign sway of the gentle teachings of this great Teacher.

»About seven hundred years ago Buddhism was totally destroyed in India by the Mahommedan conquerors; and as long as they were in power, Buddhism had no place in the land. Thousands of priests were killed, temples and sacred books destroyed, and those who escaped from these persecutions fled into the mountain countries of Nepal and Tibet and also to China.

»The sacred places associated with the divine Teacher viz. Kâpilavastu, Buddhagayâ, Benares, Kusinârâ, Râjagiri, Nâlanda, Vesâlî and Çrâvastî were all destroyed by the bloodthirsty Mahommedans.

»Buddhagayâ is thrice sacred to the Buddhists, for there stands the sacred Bodhi Tree, under whose shade the ascetic Prince sat in meditation, when the supreme light of Truth dawned on his purified mind, and he became the all-knowing Buddha. This sacred site is now in a sadly neglected state. No Buddhist priest, or layman is there to take care of the Tree and the Temple.

»In the year 1891, January 21, I visited this sacred site along with a Japanese Buddhist priest of the Shingon-su Sect, and then I witnessed the painful spectacle of an outcast (Çandâla) woman sweeping the sacred ground under the tree, the very spot, where the Tathâgata sat, by her own dirty broom. No greater desecration

of this sacred place could be made than to see it under the guardianship of a class of people known in India as the »vilest of the vile"; no Brahman would allow a chaṇḍāla to come near his sacred person. When there were Buddhist Kings in India, the place was guarded with great veneration, kings, queens, princes and nobles all taking part in the great celebrations. The brooms that were used to sweep the sacred ground, were made of royal hair.

»Now there is no Buddhism in India, and my object in coming to this great country is to inform my Chinese co-religionists of this fact and to ask their support and sympathy for the rehabilitation of this religion. India gave you her religion and now I appeal to you to help her in her hour of need.

»The Christians, Mohammedans and Hindus (Brahmans) have their respective sacred places in Jerusalem, Mecca, and Puri under their guardianship; but to our sorrow I find that the Buddhists have entirely forgotten their holy land.

»The Blessed Buddha addressing Ānanda soon before his final passing away, said: »Ānanda, there are four places, which my Bhikkhus, Bhikkhunis, Upāsakas and Upāsikās should visit, and these places are, where the Tathāgata was born, where he attained anuttara saṃyak saṃbōdhi, where he preached the Dharma Chakra, where he attained Nirvāṇa. A visit to these places will bring joy into their minds, and after their death they will be born in heaven".

»To restore these sacred sites, to station Bhikkhus from all Buddhist countries in these places, to train them as Buddhist missionaries to preach Buddhism to the people of India, to translate again from Chinese the Buddhist Scriptures into the Indian languages, is our object, and to carry out this great scheme, we have formed a great Buddhist Society, called the Mahā-Bodhi-Society, on an international basis. All the Buddhist countries, viz. Japan, Siam, Burma, Tibet, Ceylon, Chittagong and Arakan have joined

us in our work, and now I make this appeal to the Buddhists of China, whose illustrious predecessors, the great Fa-Hien, Hiouen-Tsang and I-tsing have shed a lustre by their heroic devotion to Buddha and by their pilgrimages to the sacred land — the land of the Buddhas".

Dass diese Rede, deren chinesischer Text nach der Verlesung überreicht wurde, einen sonderlichen Eindruck hervorbrachte, habe ich nicht bemerkt, indessen wurde sie mit grösstem Interesse angehört und sogleich discutirt. Dharmapâla's Absicht war, die Übersetzung drucken und durch die Klöster über alle Provinzen verbreiten zu lassen. Die Mönche stimmten dem zu, und versprachen sogleich mit der Drucklegung auf ihre Kosten zu beginnen. Dann wurden besonders zwei Punkte des näheren erörtert, nämlich die Art und Weise, wie chinesische Buddhisten nach Indien gelangen, dort aufgenommen werden sollten u.s.w., und das Verhältniss, in welchem die indische Regierung zu der Angelegenheit stände. Im weiteren Verlauf der Unterhaltung überreichte Dharmapâla noch auf einem kleinen silbernen Tablet ein Blatt von dem Bodhi-Baum in Buddhagayâ und etwas Sand von der heiligen Stätte. Die Priester nahmen die Geschenke dankend entgegen und baten dann, ihnen die kostbaren Reliquien zu zeigen, von denen Dharmapâla bei seinem ersten Besuch gesprochen. Diesem Verlangen wurde gewillfahrt, nachdem wir uns dazu in die grosse Halle des Triratna begeben hatten. Die Reliquien bestanden in zwei Knöchelchen, von denen eines angeblich dem Çâkyamuni selbst, das andere einem Arhat angehört haben sollte. Die für solche »Kostbarkeiten" sehr empfänglichen Chinesen drängten sich gierig nach dem heiligen Anblick, aber in einer Art, wie sie ehrfurchtsloser und profaner nicht gedacht werden kann. Ein wüstes Drängen und Stossen hub an, bei welchem sich Priester und Laien in gleicher Weise betheiligten;

man redete, schrie, lachte und riss sich um die subtilen Gegenstände, und nur mit Mühe konnten wir die letzteren wieder aus dem Knäuel herausretten. Bald darauf traten wir, ungeleitet und in derselben formlosen Weise entlassen, wie wir empfangen waren, den Heimweg an.

Dharmapâla mag bitterlich enttäuscht gewesen sein in seinen Erwartungen, und dies Gefühl muss sich am folgenden Tage noch vertieft haben, als zwei Priester von Lung-hua-ssï nach der Stadt kamen und baten, sie von ihrem voreilig gegebenen Versprechen betreffs Drucklegung der Adresse entbinden zu wollen: sie seien nach längerer Berathung zu der Überzeugung gekommen, dass ihnen ein solcher Schritt Ungelegenheiten bringen würde, und wollten daher zunächst den Aufruf der Mahâbodhi-Society mündlich durch die Provinzen verbreiten lassen. Das war eine in chinesischer Form gegebene Absage des buddhistischen Chinas an die Hülfe suchenden indischen Glaubensgenossen. So unverständlich nun dies Resultat den letzteren vielleicht erscheinen mag, für jemanden, der die Dinge im heutigen China einigermaßen aufmerksam beobachtet hat, kann es kaum etwas überraschendes haben. Der Ausdruck »Gesellschaft" (im chines. *hui*) hat gerade in der neueren Zeit in China zumeist einen düsteren, unheimlichen Klang angenommen, vor dem der ehrliche Mann schauernd sein Ohr verschliesst. Unwillkürlich verbindet er damit den Begriff der politischen, geheimen, staatsgefährlichen Verbindung, und eine solche wird von dem chinesischen Beamtenthum erbarmungslos zertreten und vernichtet wie ein giftiges Gewürm, wo immer man nur Spuren davon zu finden vermuthet. Arthur H. Smith sagt in seinem geistvollen Buche »Chinese Characteristics" mit Bezug auf diesen krankhaften Argwohn der chinesischen Behörden: »A district magistrate will pounce down upon the anual gathering of a temperance society such as the well known Tsai-li, which merely forbids

opium, wine and tobacco, and turn over their anticipated feast to the voracious „wolves and tigers“ of his yamén, not because it is proved that the designs of the Tsai-li Society are treasonable, but because it has been officially assumed long since that they must be so. All secret societies are treasonable, and this among the rest. This generalized suspicion settles the whole question, and whenever occasion arises, the government interposes, seizes the leaders, banishes or exterminates them, and thus for the moment allays its suspicions“. Durch diese Zustände aber, wie sie heute mehr als je bestehen, ist das chinesische Volk in einem Grade politisch verschüchtert worden, dass der Gedanke einer Verbindung mit einer ausländischen Gesellschaft als eine maasslose Verwegenheit erscheinen würde. Und an dieser frostigen Furcht ist auch Dharmapâla's warmer Aufruf erstarrt. Die Frage des Priesters in Lung-hua-ssï nach dem Verhältniss der indischen Regierung zu der Mahâbodhi-Society war bezeichnend genug für seine innersten Gedanken. Ganz abgesehen von der bildungslosen Masse der buddhistischen Mönche, würde auch kein einsichtiger Priester oder Abt den Muth haben, für die, wenn auch noch so sympathischen Ziele einer, in seinen Augen politisch scheinenden, Gesellschaft im Auslande einzutreten, denn er weiss nur zu gut, dass er den Argwohn der Beamten, die schon mit wenig freundlichen Blicken die buddhistische Kirche überwachen, unfehlbar erregen würde und damit unabsehbare Folgen nicht nur für sich, sondern für sein ganzes Kloster herbeiführen könnte. Diese Erwägungen werden zweifelsohne von den Priestern in Lang-hua-ssï nach unserem Weggange ausgetauscht sein und sie zu dem Entschlusse veranlasst haben, am nächsten Tage sich von Dharmapâla's Bestrebungen auf ihre Weise loszusagen. Ich will damit nicht behaupten, dass nicht allgemeine Indifferenz und Rückgang der Kenntniss der heiligen Litteratur auch ihr Theil zu dem Resultat mit beigetragen haben, indessen wurden uns die

erstgenannten Bedenken besonders bestätigt von einem kenntnisreichen chinesischen Buddhisten aus Nanking, Herrn Yang, dem Vorsteher der bekannten Druckerei und Verkaufsanstalt für buddhistische Schriften *K'o-ching-ch'u* (刻經處), der besonders nach Shanghai gekommen war, um Dharmapâla zu sehen. Er hielt es für ausgeschlossen, dass chinesische Buddhisten nach Indien gingen, empfahl vielmehr, Inder nach China zu senden, damit sie dort die Sprache studirten und dann mit Hülfe einheimischer Priester die heiligen Schriften, soweit die Gesellschaft es wünsche, in ihre Muttersprache übersetzten.

Was übrigens diesen letzteren Punkt anlangt, so weiss ich in der That nicht, welche Schriften der chinesischen Mahâyâna-Schule der südliche Buddhismus in die indischen Sprachen zu übersetzen — rückübersetzen wird man in recht wenigen Fällen sagen dürfen — beabsichtigen könnte. In Ceylon vor allem finden wir das schlichte »Wort der Sthavira«, der alten buddhistischen Presbyter, hier haben wir die Grundlehren des reinen Buddhismus zu suchen, wie sie in den heiligen Pâli-Texten niedergelegt sind; der Wust von späterer Litteratur, mit dem die nördliche Mahâyâna-Schule China überschwemmt hat, hat mit jenem indischen Buddhismus nicht viel mehr als den Namen gemein; die Originale seiner Schriften, soweit solche überhaupt vorhanden gewesen, haben ihren Ursprung in Nepal und Tibet, sehr selten nur in Südindien gehabt. Wenn allerdings die Mahâbodhi-Society nicht nur eine Resurrection, sondern auch zugleich eine Reformation des Buddhismus anstrebt, um ihn den Massen als Religion schmackhafter zu machen, so wird sie in China Schriftwerke genug finden, die ihren Zwecken dienen. Dass aber ein solcher Doppelzweck in der That besteht, schien mir aus gewissen Äusserungen Dharmapâla's hervorzugehen, besonders auch aus seinen Bemerkungen über die Auffassung der Mahâyâna-Schule vom Nirvâna, über ihre Lehre von der Sukhavatî, dem mystischen

Paradies mit all seinen Herrlichkeiten etc., Dinge, die er für sehr beachtenswerth und schön erklärte. Als religiöse Agitationsmittel mögen sie ja auch ganz zweckmässig sein, aber buddhistisch sind sie nicht mehr.

Historisch betrachtet, ist Dharmapâla's Mission von entschiedenem Interesse. Seit mehr als 300 Jahren ist er der erste »Priester des Westens'', der als Agitator das Mittelreich wieder besucht hat, und bis zu seinem letzten Vorgänger als Vertreter des südlichen, oder jedenfalls des nicht-mahâyânistischen Buddhismus werden wir um fast das dreifache dieser Zeit zurückgehen müssen. Die letzten Angaben über buddhistische Priester, die, mit Sanskrit- (oder Pâli-) Werken, Reliquien etc. von dem »westlichen Indien'' (wohl die Gegend des heutigen Oudh), vielleicht auch von Ceylon nach China kamen, finden sich im 490. Kapitel der Sung-Annalen (宋史). Danach langten in den Jahren 996, 1024, 1027 und 1036 Gruppen bis zu neun Priestern in China an, wurden am Kaiserhofe empfangen und überreichten Palmblatt-Manuscripte, Buddha-Statuen, Glocken etc. als Zeichen ihrer Huldigung. An Namen werden dabei genannt *Bhadraruchi*, *Dharmaçrî*, *Bhadrayaças* ¹⁾ u. a. Dass diese Sendboten vom Süden, jedenfalls aber aus dem eigentlichen Indien kamen, scheint schon daraus hervorzugehen, dass sie zu Schiffe reisten. Wenn seit jener Zeit die buddhistische Verbindung Indiens mit China aufgehört hat, so erklärt sich dies unschwer dadurch, dass im Anfang des 11. Jahrhunderts die Eroberung Nord-Indiens durch die Muhamedaner stattfand, und dass bereits vorher die Anhänger Buddhas durch das wieder erstarkende Brahmanenthum mehr und mehr nach den gebirgigen Grenzländern im Norden

1) So wenigstens glaube ich die chinesischen Namen im Text: 愛賢, 法吉祥 und 善稱 übersetzen zu sollen. Aber was ist 智信護 (Sung-shih, Cap. 490, fol. 4*)?

zurückgedrängt wurden. Die Schaaren von Wanderpriestern mit zahlreichen titelstolzen Praelaten, die wir während der Yuan-Dynastie und der ersten Hälfte der Ming-Dynastie in Peking finden, waren sämmtlich Anhänger der nepalesischen und tibetanischen Kirche. Sie genossen die Gunst der buddhistenfreundlichen Mongolenkaiser in reichem Maasse, und in den Annalen der Yuan (元史) bilden diese »Priester vom Westen« ein stark hervortretendes Moment bei den Vorgängen am Hofe. Hochklingende Titel wurden ihnen von den Kaisern verliehen, grosse Summen Geldes zur Erbauung von Tempeln zugewandt, und in goldnen Lettern schrieb man auf Allerhöchsten Befehl die heiligen Bücher nieder. Kein Ereigniss von glücklicher oder unglücklicher Bedeutung fand statt, bei dem nicht die »westlichen Priester« durch ihre Gebete den Dank bezeugen, oder den bösen Einfluss abwenden mussten. Unter solchen Umständen scheint es besonders bezeichnend für die Art zu sein, wie die Gastfreundschaft seitens der fremden Priester ausgenutzt wurde, wenn man sich im Jahre 1311 dazu genöthigt sah, keinem tibetanischen Priester mehr den Eintritt in die Hauptstadt zu gestatten, wofern er nicht eine kaiserliche Order nebst amtlichem Geleitschein, oder ein Diplom seines heimischen Fürsten aufzuweisen hatte ¹⁾. Der Fall der Yuan-Dynastie entzog dem Buddhismus die Gunst des Hofes nicht, und während der ersten Hälfte der Ming finden wir noch zahlreiche tibetanische Priester in Peking, die durch hohe Titel (wie Kuo-shih »Lehrer des Reichs« u. a.) und ehrende Beinamen ausgezeichnet wurden. Im Anfang des sechszehnten Jahrhunderts aber begann der Stern des Westens zu erbleichen, und zwar hauptsächlich in Folge der erstarkenden Strahlen des einheimischen Gelehrtenthums. Confucianer wie Taoisten be-

1) Yuan-shih, Cap. 24, fol. 5^a: 命西番僧非奉聖書驛券及無西蕃宣慰司文牒者勿輒至京師.

trachteten die fremden Eindringlinge mit ihren excentrischen Geschichten und unsittlichen Bildern mit wachsender Abneigung und wussten schliesslich auch den Kaiserhof in ihrem Sinne zu beeinflussen. Die folgende Stelle aus den Ming-Annalen bildet das Finale für die Geschichte des westlichen Buddhismus in China: »Als Shih-tsung zur Regierung kam (1522), nahm man abermals (schon unter Ying-tsung — 1436—49 — waren 690 Priester ausgewiesen worden) eine Sichtung der fremden Priester vor, und die Unterthanen der Dharmarâjas (d. h. die Priester) wurden sämtlich ausgetrieben. Später, als Shih-tsung der Taoisten-Lehre huldigte, wurde Buddha noch mehr heruntergedrückt, und seit jener Zeit sind nur noch wenige fremde Priester nach China gekommen" ¹⁾. Die buddhistischen Beziehungen des Mittelreichs zum Westen hatten damit ihr Ende erreicht. Während der gegenwärtigen Dynastie haben allerdings vielfach hohe buddhistische Würdenträger von Tibet den kaiserlichen Hof besucht, und in dem grossen Lama-Kloster *Yung-ho-kung* in Peking residirt bis auf den heutigen Tag ein tibetanischer *Hutukhtu*, aber man muss dabei bedenken, dass sich die lamaistische Hierarchie in Tibet zu einem weltlichen Macht-factor entwickelt hat, der für die Mandschu-Kaiser in ihrer Stellung zu dem tibetanischen und mongolischen Buddhismus von ausschlaggebender Bedeutung geworden ist. Diese Beziehungen sind also rein politischer Natur und haben mit dem religiösen Verhältniss früherer Jahrhunderte nichts gemein. Der Lamaismus als Religion hat den verlorenen Boden in Peking nicht wiedererobern können.

Auf diesem historischen Hintergrunde nimmt sich Dharmapâla's

1) Ming-shih, Cap. 331, fol. 9^a: 世宗立復汰番僧法王以下悉被斥。後世宗崇道教益黜浮屠。自是番僧鮮至中國者。

Besuch vom December 1893, wie gesagt, entschieden interessant aus, aber aussichtsvoller erscheint er auch so nicht. Gleich seinen Vorgängern vor tausend Jahren, kommt der Priester Çâkyamuni mit Buddha-Statue und Reliquien zu seinen chinesischen Glaubensgenossen, wenn auch nicht, wie jene, durch die unwirthlichen Hochgebirge Central-Asiens wandernd, oder auf zerbrechlicher Barke den Stürmen der südlichen Meere trotzend, sondern, den veränderten Zeitverhältnissen Rechnung tragend, als Cajûts-Passagier auf einem eleganten Postdampfer. Die Zustände im Innern Chinas, wenn er daselbst gereist wäre, würde er vielleicht wenig verschieden, jedenfalls nicht besser gefunden haben, als sie zur Glanzzeit des Buddhismus während der Ch'in- und Sung-Dynastie waren; zwei Dinge aber traf Dharmapâla im 19. Jahrhundert nicht mehr an, die einem Kumârajîva, einem Bodhidharma und anderen indischen Weisen in China ihre Erfolge verschafften, das ist die Gunst der Fürsten und den religiösen Eifer der Gebildeten. Während jene die höchsten Ehren am kaiserlichen Hofe genossen und von einem grossen Kreise von Litteraten bei ihren Arbeiten unterstützt wurden, kam und ging Dharmapâla unbemerkt und unbeachtet; ein Haufe theils ungebildeter, theils indifferenter Mönche starrte ihn als Curiosum an, und seinen Bitten und Bestrebungen gegenüber verhielt man sich abweisend, weil man den Zorn einer ohnehin schon misstrauischen Regierung fürchtete. Aber es ist nichts Neues oder Unerwartetes, was uns diese Thatsachen zeigen: der Buddhismus in China hat seine Rolle ausgespielt, er führt nur noch ein unerfreuliches, mechanisches Dasein und hat nicht mehr Lebenskraft genug, um davon nach aussen abgeben zu können.

Shanghai, im Januar 1894.

LE BÉTEL

(*Piper Bette* L. — *P. Mela miri* L. — *Chavica Bette* Miq.
— etc. Cf. H. BAILLON, *Traité de Botanique médicale phanéro-*
gamique, Paris 1884, pp. 781—782.)

PAR

CAMILLE IMBAULT-HUART.

I. Noms chinois du Bétel.

1°. 蒟 Kiu ou 蒟子 Kiu-tseu.

Le caractère 蒟, d'après le *K'ang-chi-tseu-tien* ou Dictionnaire de K'ang-chi, qui cite comme autorités les dictionnaires *T'ang-yun*, *Tsi-yun* et *Yun-houei*, se prononce Kiu. Dans la province du Kouang-toung on le prononce loo ou laô. On l'écrit souvent, dans cette province, de la manière suivante: 蒟. Le *T'ang penn-ts'ao*, ou la *Materia medica* de la dynastie des T'ang ¹⁾, dit également que 蒟 Kiu se prononce Kiu ²⁾.

Le 廣志 *Kouang-tche* (dynastie des Leang) ³⁾ donne 蒟子 *Kiu-tseu* ⁴⁾.

1) Sur lequel cf. E. Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society, 1881, New Series, Vol. XVI, Part I, Article III, p. 44, N°. 11.

2) Cité par le *Penn-ts'ao-kang-mou* de Li Che-tchen, sur lequel cf. Bretschneider, op. cit. p. 54, N°. 42.

3) Sur lequel cf. Bretschneider, op. cit. p. 164, N°. 376.

4) Cité par le *Penn-ts'ao-kang-mou*, livre XIV, 芳草 *Fang-ts'ao*, plantes odoriférantes, 56, article 蒟醬 *Kiu tsiang* ou Bétel.

2°. 菹醬 *Kiu-tsiang*.

Nom donné par le *Penn-ts'ao-kang-mou* ¹⁾ et le *Nan-fang-ts'ao-mou-tchouang* ²⁾. Le *tsiang* est, comme l'on sait, une sauce ou soya faite avec de la farine de haricot mêlée à du sel et fermentée. Au temps de la dynastie des Han on faisait du *tsiang* ou sauce avec les fruits du *kiu* ou bétel ³⁾. D'après le *Nan-fang-ts'ao-mou-tchouang* ⁴⁾ on donne au bétel le nom de *Kiu-tsiang* parce qu'il a la propriété de faciliter la digestion.

3°. 華芡 *Pi-po*; 土華芡 *T'ou-pi-po*.

Le *Nan-fang-ts'ao-mou-tchouang* dit: «Le *Kiu-tsiang* c'est le *Pi-po*. Le bétel qui croit dans les pays étrangers est grand et violet: on l'appelle *Pi-po*. Celui qui pousse dans le *P'an-yu* (environs de l'actuelle ville de Canton) est petit et vert: on l'appelle *Kiu*» ⁵⁾.

Ce nom *Pi-po* est évidemment la transcription d'un mot étranger. Nous lisons dans le *Kouang-toung-t'oung-tche*, description de la province de Canton ⁶⁾, livre 94, produits: «Le *Pi-po* croit dans le pays de 摩伽陀 *Mo-kia-t'o* (Magadha) ⁷⁾, où on l'appelle 華撥 *Pi-po*. Dans le pays de 拂林 *Fou-lin* (empire Byzantin) on l'appelle 阿梨訶馳 *A-li-ho-t'o*» ⁸⁾.

D'après le *Penn-ts'ao-kang-mou*, il faudrait faire une distinction importante entre le *Kiu-tseu* et le *Pi-po*: «Le *Kiu-tseu* est une

1) Cf. p. 1, note 4.

2) Sur cet ouvrage, le plus ancien traité botanique, cf. Bretschneider, *op. cit.* p. 38.

3) Annales des Han, *Han-chou*, passage cité par le *K'ang-chi-tsen-tien*, sub voce *Kia*.

4) Livre I, article *Kiu-tsiang*, Bétel.

5) Livre I, article *Kiu-tsiang*, Bétel.

6) Sur lequel cf. Bretschneider, *op. cit.* p. 91.

7) Nom écrit aussi 摩揭陀 *Mo-kie-to* et 摩竭提 *Mo-kie-t'i*. Magadha, royaume de l'Inde centrale. Cf. Doolittle, *Vocabulary*, tome II, p. 451.

8) Ce passage se trouve dans le *Si-yang-tsa-ki* cité par le *Penn-ts'ao-kang-mou*, livre XIV, article *Pi-po*.

plante grimpante; le *Pi-po* est une plante ordinaire. Ils sont de la même espèce, mais ce n'est pas la même plante. Cependant, les fleurs, les fruits, la saveur, les usages (emplois) sont identiques».

Le nom *T'ou-pi-po*, ou *Pi-po* indigène, est donné par le *Che-leao-penn-ts'ao* de Meng-chen, époque des Tang ¹⁾.

Il est à remarquer que le *Penn-ts'ao-kang-mou* consacre un article spécial au *Pi-po* ²⁾. D'après lui c'est un nom étranger qui a été transcrit de plusieurs manières: il cite les transcriptions suivantes: 畢勃 *Pi-po*; 逼撥 *Pi-po*; 畢蔴 *Pi-po*; 畢撥 *Pi-po*; 畢芡 *Pi-po*. La description qu'il donne de cette plante a beaucoup d'analogie avec celle du *Kiu-tseu*.

4°. 扶留 *Fou-léou*; 浮留 *Feoù-léou*; 扶櫛 *Fou-leï*; 萋葉; 蒟葉 *Lao-ye*; 扶惡 *Fou-ngo*; 土萋藤 *T'ou-lao-t'eng*.

Ces différents noms s'appliquent aux feuilles du bétel. Les trois premiers, *fou-leoù*, *feoù-léou* et *fou-leï*, ainsi que les deux derniers, *fou-ngo* et *t'ou-lao-t'eng*, sont donnés par le *Penn-ts'ao-kang-mou*. Dans le *Kouang-toung*, les feuilles sont appelées 萋葉 *Laó-gé* (*Lao-ip*) et 蒟葉 *Lao-yé* (les Cantonnaires prononcent 蒟 *Laó* au lieu de *Kiu*, qui est la prononciation savante et littéraire. (cf. supra, 1°.) ³⁾).

Le *T'oung-tche* ⁴⁾, cité par le *K'ang-chi-tseu-tien*, dit que «le *Kiu-tsiang* (bétel) s'appelle aussi 浮留 *féou-léou*».

D'après le *Kiao-tcheou-ki* ⁵⁾ il y a trois espèces de 扶留 *fou-léou*: 1°. le 穫留 *tsi-léou*, à racines parfumées; 2°. le 扶留 *fou-*

1) Sur lequel cf. Bretschneider, *op. cit.* p. 45, n°. 12.

2) Livre XIV.

3) *List of chinese Medicines*, publication de la douane impériale chinoise, III. Miscellaneous Series. N°. 17, p. 459.

4) Sur lequel cf. Bretschneider, *op. cit.* p. 206, n°. 999.

5) Sur lequel cf. Bretschneider, *op. cit.* p. 159, n°. 306^a.

léou: sa liane a un goût âcre; 3°. le 南扶留 *nan-fou-léou* ou *fou-léou* du sud: ses feuilles sont vert foncé, au goût âcre.

Le *Penn-ts'ao-kang-mou* déclare qu'on ignore le nom de ces noms *fou-léou*, *feou-léou* et *fou-leï*. Selon cet ouvrage, le caractère 蕒 *lu*, *loo* ou *laô* qu'on emploie en parlant du *Kiu-tsiang* est une erreur pour le caractère 留 *léou*.

5°. 蕒 *laô*; 蕒葉 *laô-yé*.

蕒 *laô*, the *Sirih* (*piper betle* L.), leaf eaten with betel-nut. (Dictionnaire chinois-anglais de Giles).

蕒葉 *laô-yé*, feuilles de bétel ¹⁾.

2. Le Bétel est-il originaire de la Chine?

Les textes chinois consultés ne sont pas concluants à cet egard. L'ancien dictionnaire 說文 *Cho-ouen*, qui date de la fin du premier siècle de notre ère ²⁾, dit que «le *Kiu* est un fruit»; et les Annales de la dynastie des Han ³⁾ ne sont guère plus explicites. Le passage de cet ouvrage qui a rapport au bétel est ainsi conçu: «l'arbre *Kiu* (bétel) est comme le mûrier: on prend son fruit pour en faire du *tsiang* (sauce)».

D'après le *Kouang-toung-t'oung-tché*, description de la province de Canton, il pousse dans le pays de Magadha (Inde) et, dans le pays de *Fou-lin* (Empire byzantin), on l'appelle *A-li-ho-t'o*. Il y aurait lieu de rechercher si ce nom n'est pas la transcription chinoise d'un mot grec, arabe ou ture.

Divers auteurs, cités par le *Penn-ts'ao-kang-mou*, signalent les pays suivants comme produisant le bétel:

1) *List of chinese Medicines*. Cf. *supra*, p. 459.

2) Sur lequel cf. Bretschneider, *op. cit.* p. 190, N°. 763, et Wylie, *Notes on chinese literature*, p. 8.

3) Cf. Wylie, *op. cit.* p. 14.

交州 *Kiao-tcheou* comprenant (sous la dynastie des T'ang) les provinces actuelles du Kouang-toung, du Kouang-si, l'Annam ¹⁾.

愛州 *Ai-tcheou*, l'Annam ¹⁾.

巴蜀 *Pa-chou*, l'ancien Sseu-tch'ouan.

番禺 *P'an-yu*, région comprenant les environs de la ville actuelle de Canton.

嶺南 *Ling-nan*, pays au sud des monts *Mei-ling* (province de Canton), comprenant les provinces modernes du Kouang-toung et du Kouang-si.

黔中 *K'ien-tchoung*, province du Kouei-tchéou. *Li Che-tchen*, auteur du *Penn-ts'ao-kang-mou*, dit que, de son temps, on en trouvait dans les deux Kouang, au Yun-nan et dans plusieurs arrondissements de la partie méridionale du Sseu-tch'ouan.

D'après le *Kouang-tchéou-ki* ²⁾ il pousse dans le pays de *Po-sseu* (la Perse).

L'ancien ouvrage *Nan-fang-ts'ao-mou-tchouang* dit: «les habitants du **交趾** *Kiao-tche* (*Giao-chi*, Cochinchine) et du **九真** *Kieû-tchen* (ancienne division administrative chinoise comprenant l'Annam et le Cambodge) en plantent beaucoup qui poussent comme des plantes grimpantes». Nous lisons dans le même traité: «il croît dans le *P'an-yu* (environs de la ville actuelle de Canton)».

3. Description de la plante ³⁾.

Le *Kiu-tsiang* est une plante grimpante; elle grimpe sur les arbres; ses feuilles ressemblent à celles du **王瓜** *Ouang-koua*,

1) Bretschneider, *The study and value of chinese botanical works*, dans le *Chinese Recorder*, 1871, p. 248, à la note.

2) Bretschneider, *Botanicon*, p. 164, N° 377.

3) D'après les auteurs cités par le *Penn-ts'ao-kang-mou*, l'*Encyclopedie Yuen-kieu-loi-lan* (livre 404, classe des fruits, 6) et le *K'ang-chi-tsen-tien*.

Thliadiantha dubia, Bge, mais plus grandes; les fruits sont pareils à ceux du mûrier, mais l'écorce est noire, la pulpe blanche. Ils ont plusieurs pouces de long. Ils sont âcres comme le gingembre, mais parfumés. Sa tige a la grosseur des bâtonnets (dont on se sert pour manger). La tige et les feuilles ont un goût âcre, elles n'ont pas de poison.

4. Emploi ¹⁾).

On mange sa feuille avec le *pin-lang* (noix d'arec); on mange ses fruits avec du sel et du miel.

Les habitants des pays cités plus haut mâchent la noix d'arec avec les feuilles du bétel et un peu de chaux d'écaille d'huitre. Ils disent que cette préparation chasse les influences malarieuses ainsi que les humeurs mauvaises de l'estomac; aussi y a-t-il un proverbe ainsi conçu: «la noix d'arec et le bétel peuvent faire oublier la tristesse».

Les habitants du *Sseu-tch'ouan* font de la levûre de vin (mère de vin) avec les feuilles du bétel.

5. Préparation pour la médecine ²⁾).

Après avoir cueilli le fruit, on râcle la peau (écorce) grossière supérieure avec un couteau et on pile fin: pour 5 maces (le mace est la dixième partie du *léang* ou once) on emploie 5 onces de jus naturel de gingembre vert, on mêle le tout, on fait étuver un jour entier: on s'en sert après avoir fait sécher au soleil.

1) Traduit du *Penn-ts'ao-kang-mon*.

2) Traduit du *Penn-ts'ao-kang-mon*.

6. Propriétés médicales ¹⁾.

Chasse les humeurs, réchauffe l'intérieur du corps, dissout le phlegme; bon pour les maux de ventre causés par les vers et le froid, pour la dyssenterie; fait digérer les aliments; dissipe les humeurs mauvaises de l'estomac, chasse les influences malarieuses.

7. Ordonnance ²⁾.

Pour les maux de dents: Une demi once de *Kiu-tsiang* et d'*Asarum Sieboldii*; cinq cosses de *Gleditschia sinensis*, Lam. On ôte les graines de celles-ci, par chaque trou on introduit un peu de soude, puis on fait rôtir, on moule en poudre, puis on mêle le tout rapidement. Cela fait saliver.

LA NOIX D'AREC.

(Fruit de l'*Areca Catechu*, L. ou Pinang, arec à la noix de bétel (H. BAILLON, *Traité de Botanique médicale phanérogamique*, Paris, 1884, p. 1412).

1. Nom chinois de l'*Areca Catechu*.

1°. 檳榔 *pin-lang* (en Cantonais *pan-long*).

Ce nom est évidemment d'origine étrangère: c'est la transcription phonétique du malais *pinang* ³⁾.

Certains auteurs chinois prétendent cependant que ce serait un

1) Traduit du *Penn-ts'ao-kang-mou*.

2) Traduit du *Penn-ts'ao-kang-mou*.

3) Cf. Bretschneider, *The study and value of chinese botanical works*, pp. 247—249.

nom chinois et que les deux caractères que le figurent (賓 *pin*, 'visiteur', et 郎 *lang*, 'monsieur', auxquels on a ajouté le radical 木 *mou*, arbre) ont été choisis pour désigner l'arbre parce que les habitants du pays de 林邑 *Lin-y* (Cochinchine) ont l'habitude d'en offrir la noix aux visiteurs dès que ceux-ci entrent chez eux ¹⁾.

D'autres auteurs expliquent que *pin* désigne les fruits de l'aréquier qui sont pointus et longs, avec des raies violettes, tandis que *lang* s'applique aux fruits ronds et courts. Mais le *Penn-ts'ao-kang-mou* trouve cette explication trop forcée.

Notons qu'on écrit aussi 板榔 *pin-lang*.

2°. 賓門 *pin-meun* ou 檳門 *pin-meun*.

Nom cité par le *Penn-ts'ao-kang-mou*. D'après le *Nan-fang-ts'ao-mou-tchouang*, la noix d'arec s'appelle aussi 賓門藥餞 *pin-meun-yao-tsien*.

3°. 仁頻 *jen-ping*.

Nom connu seulement des lettrés: c'est peut-être une corruption du nom javanais *Jambi* ²⁾.

4°. 大肚子 *ta-fou-tseu*, fruit à gros ventre.

雞心檳榔 *ki-sin-pin-lang*, *pin-lang* cœur-de-poule.

豬檳榔 *tchou-pin-lang*, *pin-lang* cochon.

山檳榔 *chan-pin-lang*, *pin-lang* de montagne.

納子 *na-tseu* ou 檳榔孫 *pin-lang-soun*, *pin-lang* petit-fils.

Ces noms, donnés par le *Penn-ts'ao-kang-mou*, désignent diverses espèces de *pin-lang* ³⁾.

5°. 檳榔子 *pin-lang-tseu*.

Nom de la noix d'arec: d'après un auteur cité par le *Penn-*

1) *Penn-ts'ao-kang-mou*, qui cite à ce propos l'ancien traité *Nan-fang-ts'ao-mou-tchouang*.

2) Watters, *Essays on the Chinese language*, p. 348.

3) Voir à ce sujet Bretschneider, *Study*, etc. p. 247.

ts'ao-kang-mou, au Fou-kien on l'appelle 橄欖子 *Kan-lan-tseu* (*Kan-lan* est d'ordinaire le nom de l'olive chinoise).

6°. 洗瘴丹 *si-tchang-tan*, pilule qui lave la malaria.

Autre nom de la noix d'arec qui vient de la croyance que le *pin-lang* est un remède efficace contre les influences malariennes.

2. Pays où l'on trouve l'Aréquier.

Sur cette question, cf. Bretschneider, *Study*, etc. p. 248.

3. Description de l'arbre.

Bretschneider, *Study*, etc. p. 247, a donné la description de l'Aréquier d'après les auteurs cités par le *Penn-ts'ao-kang-mou*.

Voici quelques détails extraits de l'encyclopédie *Yuen-kien-lei-han*, livre 397, classe des drogues, 2, qui cite plusieurs passages d'anciens ouvrages:

«Le tronc ressemble à celui du bambou. Il est droit et n'a pas de branches. Il a 6 à 7 *tchang* (le *tchang* vaut 10 pieds) de haut. A l'extrémité supérieure, à des distances de 5 à 6 pieds, il se gonfle comme du bois noueux (qui a des nœuds): delà partout des feuilles qui sont comme des épis de Millet. Ces feuilles sont pareilles à celles de la canne-à-sucre: elles s'étalent au loin: quand il y a du vent, elles s'agitent et l'on dirait des éventails qui balayent le ciel. Sous les feuilles sont appendus plusieurs spathes renfermant plusieurs dizaines de fruits. Les fruits ressemblent aux conques ou coquilles marines. Ils sont gros comme des pêches ou des prunes: en dessous, pour les protéger, ils sont garnis d'épines. On peut les manger. L'écorce de l'arbre ressemble à celle du

Ts'ing-t'oung (sorte de *Paulownia*). L'arbre fleurit au 3^e mois, les fruits sont mûrs au 4^e ou 5^e mois (d'autres disent au 11^e mois, cela dépend évidemment des localités). On les compare aussi à des œufs de poule. En résumé l'arbre présente peu de différence avec le *Kouang-lang* ou *Caryota ochlandra* (Hana) et le *Yé-tseu* ou cocotier¹.

Le *Kouang-toung-t'oung-tche*, ou Description de la province de Canton, dit en outre: «le fruit consiste en une cosse ou gousse au milieu de laquelle se trouve une pulpe qui est toute blanche».

4. Emploi.

On mange le fruit cru avec du bétel (feuille) et un peu de chaux faite avec des écailles d'huitre. On emploie aussi la chaux faite avec des tuiles de maisons. On mâche le tout et on expectore de la salive rouge ¹).

On mange également le fruit cuit. On pèle d'abord l'écorce, on fait ensuite bouillir la pulpe. Quand elle est cuite à point, elle est ferme et dure comme des jujubes secs ²).

La première manière de manger le *pin-lang* noircit les dents à la longue: aussi dit-on que les gens du sud (les méridionaux) ont la coutume de se tatouer (peindre) les dents en noir ³).

5. Propriétés médicales.

Le *pin-lang* fait digérer les grains, fait expectorer, chasse les miasmes, tue les vers, guérit les gonflements du ventre, les ulcères,

1) *Penn-ts'an-kang-mou*.

2) Passage du *Y-sou-tche* (Bretschneider, *Botanicon*, N^{os} 236—237) cité par l'Encyclopedie *Fuen-kien-lei-lan*, line 397.

3) *Fun-nan-ki*, Mélanges sur le Yun-nan: cf. Bretschneider, *Botanicon*, p. 215, N^o 1137.

les digestions difficiles, chasse de l'estomac les humeurs, etc.; c'est un préservatif contre les miasmes malarieux ¹⁾).

Les habitants du *Ling-nam* ²⁾ remplacent le thé par le *pin-lang* en vue de se préserver contre les miasmes. Le *pin-lang* a quatre propriétés: 1°. il peut enivrer: en effet, si l'on en mange pendant longtemps, les joues deviennent rouges comme si on avait bu du vin. Un vers du célèbre poète Sou Tong-po ³⁾ fait allusion à cette propriété; 2°. il est un remède contre l'ivresse. Après avoir bu, si l'on en mâche, il augmente le souffle, fait descendre le phlegme; 3°. si l'on a faim, il peut rassasier; 4°. si l'on est rassasié, il peut donner de l'appétit: En effet, si on en mange à jeun, on a alors beaucoup de souffle comme si on était rassasié; si on le mange après avoir bien mangé, alors les mets et les boissons se digèrent facilement.

6. Quelques ordonnances extraites du Penn-ts'ao-kang-mou.

Contre le pus qui sort de l'oreille: souffler dans l'oreille du *pin-lang* réduit en poudre.

Contre les vers intestinaux: réduire en poudre quatorze noix d'arec: réduire à moitié deux boisseaux d'eau dans lesquels on aura mis la poudre; ajouter un boisseau d'écorces de noix d'arec et mêler le tout: après avoir pris sept doses, tous les vers sont expulsés. S'ils ne le sont pas tous, il faut recommencer à prendre cette drogue jusqu'à ce qu'ils le soient.

Autre ordonnance pour ceux qui ont des vers depuis longtemps sans aller mieux: On prend une demi once de noix d'arec qu'on

1) *Penn-ts'ao-kang-mou*.

2) Provinces actuelles du Kouang-toung et du Kouang-si.

3) 1036—1101 de notre ère. Cf. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, p. 190, N°. 623.

réduit en pâte par la cuisson: on prend deux dixièmes d'once de cette pâte qu'on fait frire avec des oignons et du miel, puis on mêle le tout. Chaque dose: un dixième d'once.

Reins gonflés et douloureux: noix d'arec réduite en poudre; dose: un dixième d'once dans du vin.

Difficulté d'uriner et d'aller à la selle: noix d'arec en poudre mêlée à du miel liquide. Dose: deux dixièmes d'once.

Ulcères sur la tête des petits enfants: détremper des noix d'arec dans de l'eau, faire sécher au soleil, en prendre la farine, mêler avec de l'huile et faire emplâtre sur les ulcères.

COUTUMES ET USAGES

se rapportant au masticatoire composé de noix d'arec,
feuille de bétel et chaux.

Le nom de *pin-lang*, aréquier ou noix d'arec, est donné à la préparation composée de noix d'arec, feuille de bétel et chaux, qui sert de masticatoire. Ainsi l'expression *tch'e pin-lang*, manger du *pin-lang*, qu'on emploie souvent dans la province de Canton, ne signifie pas seulement «manger de la noix d'arec», mais aussi «manger le masticatoire composé de noix d'arec, feuille de bétel et chaux».

1. Extraits d'ouvrages chinois.

Extrait du *Soung-chou*, Annales des Song: ¹⁾

«La famille de *Léou Mou-tche* était pauvre: quand il était jeune

1) Cf. Bretschneider, *Botanicon*, p. 194, N°. 820; Wylie, *Notes*, p. 15.

il n'était pas difficile pour le choix des vins et de la nourriture. Un jour, il invita le frère de sa femme et mangea du *pin-lang* : — «le *pin-lang*, dit ce dernier en le plaisantant, fait digérer la nourriture. Comme vous mourez toujours de faim, qu'est-il besoin de faire ainsi (d'en manger)?» Dans la suite, *Léou Mou-tche* devint magistrat de *Tan-yang*. Le frère de sa femme alla l'y voir. *Léou Mou-tche* ordonna au cuisinier de placer un boisseau de *pin-lang* dans un plat d'or et le lui montra avec orgueil.

Extrait du *Kiedu-tchen-man-leao-ki*, Mélanges sur le *Kiedu-tchen* (Cambodge).

Au *Kiedu-tchen* (Cambodge), quand on veut se marier, on se rend chez la jeune fille avec un paquet de noix d'arec. Si la jeune fille en mange, c'est qu'elle vous accepte pour mari.

Extrait du *Nan-fang-ts'ao-mou-tchouang* ¹⁾, livre 2.

Les gens du pays de *Lin-y* (Cochinchine) estiment beaucoup le *pin-lang*. On doit l'offrir tout d'abord aux visiteurs. Si on ne le fait pas, ce peut être une cause d'inimitié.

Extrait du *Kouang-si-t'oung-tche*, description de la province du *Kouang-si* ²⁾, livre 87, Mœurs et usages.

Les habitants des pays situés au dessous du *Fou-kien*, c'est-à-dire des provinces du *Kouang-toung*, du *Kouang-si* et du *Sseu-tch'ouan*, mangent tous du *pin-lang*. Quand un visiteur arrive, on n'apporte pas le thé, mais les rites exigent qu'on offre le *pin-lang*. Voici comment on l'emploie : on coupe la noix d'arec en deux, puis on met sur une feuille de bétel la vingtquatrième partie d'une once environ de chaux de coquillages delayée dans un peu d'eau : on

1) Cf. Bretschneider, *Botanicon*, p. 38.

2) Cf. Bretschneider, *op. cit.* p. 91.

enveloppe la noix avec la feuille de bétel et on mâche le tout. On rejette d'abord une bouchée de salive rouge, puis on avale le reste du jus. Le visage devient alors légèrement rosé; aussi trouve-t-on dans les poètes l'expression «s'enivrer de *pin-lang*».

Là où il n'y a pas de chaux de coquillages, on se sert seulement de chaux ordinaire. Là où il n'y a pas de bétel, on se sert seulement de feuille de *lu-t'ing* (sorte d'*Artemisia*).

A *Kouang-tchéou* (Canton) on ajoute en outre des clous de girofle, des fleurs d'*olea* fragrans, du cachou et autres parfums: on appelle cela «*pin-lang* aux parfums».

C'est principalement à *Kouang-tchéou* (Canton) que l'usage de mâcher le *pin-lang* est répandu. Tous les habitants, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes et femmes, depuis le matin jusqu'au soir, préfèrent ne pas manger et mâchent du *pin-lang*. Les gens riches le mettent sur un petit plateau d'argent; les pauvres, sur un petit plateau d'étain. Pendant le jour, ils en prennent dans le plateau qui est à leur portée et en mâchent continuellement; la nuit, ils placent le plateau à côté de leur oreiller et ils en mâchent quand ils s'éveillent. Chaque jour, ils dépensent environ pour cent sapèques de *pin-lang*. On dit pour se moquer des gens du *Kouang-toung* et du *Kouang-si*: «sur les routes, les bouches des voyageurs ressemblent à celles des moutons». Cela veut dire qu'ils mastiquent ou mâchent le *pin-lang* pendant tout le jour.

Tous les gens que l'on rencontre ont les dents noires et les lèvres rouges. Si plusieurs personnes se réunissent, le sol est alors tout rouge (plein de salive rouge): en vérité, c'est dégoûtant. En voyage, les gens des classes supérieures portent constamment avec eux une petite boîte ayant la forme d'un lingot d'argent, dont le milieu est divisé en trois compartiments: l'un contient le bétel; l'autre, la chaux de coquillages; le troisième, le *pin-lang* ou noix d'arec.

Si l'on demande aux gens pourquoi ils mangent ainsi du *pin-lang*, ils répondent que c'est pour chasser les miasmes malarieux, faire descendre les humeurs mauvaises, faire digérer les aliments. Quand on est accoutumé à en manger, on ne peut rester un seul instant sans en manger. Si on ne le fait pas, la bouche et la langue ne sentent plus le goût (des aliments); l'haleine devient fétide. Un médecin, avec qui l'on discutait ces raisons, a dit: «Le *pin-lang* a la propriété de faire descendre les humeurs et de les annihiler: les poumons sont le réservoir du souffle; ils sont situés au dessus du diaphragme comme un parasol officiel (*houa-kai*) afin de couvrir les mauvaises odeurs du ventre. Si l'on a mangé du *pin-lang* pendant longtemps, alors les poumons sont contractés et ne peuvent plus couvrir les mauvaises odeurs du ventre; aussi celles-ci remontent dans la mâchoire (bouche). On mange constamment du *pin-lang* pour faire descendre ces odeurs. Il n'a réellement pas d'effet sur les maladies malarieuses. Dans ces contrées, il y a un grand nombre de maladies malarieuses: ce n'est pas parce qu'on ne mange pas de *pin-lang*.

Un auteur du temps des Ming, cité par le même ouvrage, livre 88, Mœurs et coutumes, dit:

Au *Ling-nam*, on aime manger le *pin-lang*. Quand un visiteur arrive, on ne sert pas le thé, mais on fait apporter du *pin-lang*. C'est le plus estimé de tous les présents de fiançailles. Les gens des classes supérieures, les lettrés, ne cessent pas d'en mâcher quand, bien habillés, ils vont voir leurs supérieurs ou les mandarins. J'ai vu qu'il est dit dans les poésies de *Sou Toun-po*: «Un flux rouge monte à mes joues, je suis ivre de *pin-lang*». En outre, on dit vulgairement: «Les gens des pays étrangers vomissent du sang par la bouche». A ce propos, des doutes s'étaient élevés dans mon esprit. Lorsque j'arrivais pour la première fois dans ce pays, je vis des gens manger du *pin-lang* et le trouver très agréable. J'essayai d'en

mâcher une bouchée. Longtemps après, j'eus chaud aux oreilles, mon visage devint rouge, j'eus le vertige, la vue trouble et faillis tomber à la renverse, j'eus passablement de peine à me remettre. Par la suite, je n'en mangeai plus de nouveau. Je sus alors que le *pin-lang* avait la propriété d'enivrer. J'ai vu aussi des gens qui, après avoir mâché longtemps le *pin-lang*, rejetaient une salive très rouge: c'est ce qui explique l'expression «vomir du sang par la bouche».

Extrait du même ouvrage, livre 87.

La plupart des habitants du *Ling-hai* (les deux Kouang?) mangent du *pin-lang*; celui-ci fait descendre les humeurs, digérer les alimens, dissoudre la salive. De même, les gens du nord prennent du Koumiss (esprit distillé du lait de jument), qui sert de sudorifique et guérit plusieurs maladies pestilentiellles.

Extraits du même ouvrage, livre 87, *passim*.

Les présents de fiançailles consistent en *pin-lang*, cochons, vin.

A un visiteur on offre le *pin-lang*.

Lors des mariages, des félicitations pour un heureux évènement ou des condoléances pour un décès, les rites exigent qu'on offre du *pin-lang*.

Extraits du *Kouang-toung-t'oung-tche*, livre 92, Mœurs et coutumes, *passim*.

Le 14^e jour du 7^e mois, lors de la fête *Yu-lan-p'enn-houei* (fête des morts), on s'offre mutuellement des *long-an* (petits fruits analogues aux *li-tchi*) et du *pin-lang*...

Pour les mariages, on offre du *pin-lang*, des feuilles de bétel, du thé, des fruits, etc...

On estime beaucoup le *pin-lang*, qui est considéré comme un

li-kouó, un fruit qu'on donne en cadeau. Au moment de le manger, on le coupe en petits morceaux, qu'on enveloppe d'une feuille de bétel, sur laquelle on met un peu de chaux de coquillages.

2. Renseignements recueillis de la bouche de Cantonnaires.

Généralement, on ne mange pas du *pin-lang* lorsqu'on est en deuil parce qu'il rougit les lèvres (le rouge est, comme l'on sait, la couleur de la joie, du bonheur, etc.).

Un proverbe dit: «on éprouve le vertige quand on mange du *pin-lang* à jeun....»

A la fin d'un repas dans un restaurant, le garçon apporte avec le thé final une petite assiette sur laquelle se trouvent des *pin-lang*: qu'on y touche ou non, c'est sur cette assiette qu'il est d'usage de déposer le pourboire des garçons.

Lorsqu'un Cantonnaire a eu une querelle avec un autre, s'il reconnaît que les torts sont de son côté, il n'a qu'à offrir un *pin-lang* et tout est oublié, effacé. Tous deux redeviennent amis comme auparavant. C'est un moyen tacite de faire des excuses.

Entre Cantonnaires, c'est une politesse d'offrir au visiteur, en même temps que la tasse de thé classique, un *pin-lang*. Si, au moment où le visiteur prend congé, l'hôte remarque qu'il n'y a point touché, il insiste pour qu'il en mange un peu. Ce serait une impolitesse que de refuser.

Au dehors, ce sont seulement les gens du peuple surtout qui mangent des *pin-lang*: ceux des classes un peu élevées en mangent seulement chez eux. Dehors, ils grignotent souvent des noix d'arec sèches.

Lorsqu'un mari cherche à divorcer, il invite son père et ses parents mâles à se réunir dans la salle des ancêtres de la famille

ou du clan à l'effet d'entendre et d'apprécier les accusations qu'il peut avoir à porter contre sa femme, et la première chose qu'il fait est d'offrir respectueusement un *pin-lang* à chacun.

Quand un prisonnier va être exécuté, ses amis ou le geôlier lui offrent des gâteaux, du porc, du vin, mais plus généralement un *pin-lang*. Ce *pin-lang* produit l'effet d'un narcotique. Le criminel, après l'avoir mangé, paraît plus ou moins hébété. C'est ce qui a fait écrire par des auteurs étrangers qu'on enivre les criminels avec du vin ou de l'opium avant l'exécution.

Consulter sur le *Betel-nut*, nom donné par les Anglais au mastigatoire, entr'autres travaux :

The study and Value of Chinese botanical Works, by E. Bretschneider, dans *The Chinese Recorder and Missionary Journal*, février 1871, Vol. III, N°. 9, pp. 247—249; 264—265.

Manuel du Négociant français en Chine, par De Montigny. Paris, 1846, pp. 224—226.

Sur l'Areca :

Contributions towards the Materia Medica and Natural History of China, by Porter Smith, Londres, Shanghai, 1871, p. 21.

Dans le « *Chinese Repository* » il y a, je crois, un article sur le *Betel-nut*, de S. Wells Williams. — En général, pour la Bibliographie, consulter la *Bibliotheca Sinica* de H. Cordier.

MÉLANGES.



Ein Brief in Pa-yi-Schrift

(*T'oung-Pao* III, p. 61)

ÜBERSETZT VON

F. W. K. MÜLLER.



Gleichzeitig mit dem ersten Teile meiner Arbeit über die Vokabularien der Pa-yi und Pah-poh veröffentlichte Herr Lefèvre-Pontalis im *T'oung-Pao* III ein Thai-Vokabular sowie mehrere Alphabete und Schriftproben. Unter den letzteren befindet sich, l. c. p. 61, die Abbildung einer Seite aus der *Pariser* Handschrift des *Hua-i-yi-yü*. Da dieser Text von Hrn. L.-P. ohne Erklärung und Übertragung gelassen ist, so gebe ich hiermit eine Transcription und Übersetzung des qu. Textes. Die Transcription, welche sich mit Hülfe des von mir mitgetheilten Alphabetes leicht herstellen lässt, lautet:

Mīng *ḥe* *mīng* *khīng* *ḥyaw* *ḥī* *ḥyaw* *tau* *mun* *kā* *ḥuw* *thañ*
hang *tī* *ḥī* *tau* *phū* *thañ* *hyā* *tī* *fang* *tú* *ḥī* *thañ* *hang* *tī* *kwan*
lī *sañ* *nañ* *mūng* *khay* *ḥe* *yā* *mun* *kī* *sī* *yin* *syān* *ḥok* *o* *nú* *puy*
kwan *lī* *tī* *fang* *yin* *min* *pan* *nap* *ḥai* *fak* *syang* *kung* *kin* *pan* *tik*
kau *yā* *pik* *sang* *uw* *ḥī* *thú* *kin* *sī* *twan* *khun* *ḥok* *wi* *uw* *pa*.

Für die Aussprache sind noch einige Modificationen nötig, wie ein Vergleich mit der Orthographie der Shan in Birma lehrt.

Demnach ist *ɛyaw* wie *ɕio*, *uw* wie *ō*, *taw* wie *tāo*, *khay* wie *khāi*, *puy* wie *pūi*, der Auslaut *añ* wohl wie *iān* zu sprechen.

Bisher hat sich Niemand verleiten lassen, diesen Text, dessen Anfang wirklich *Tai* ist, mit Hülfe der vorhandenen Tai-Thai-Wörterbücher zu übersetzen. Er würde auch arg in die Brüche geraten sein, denn der Text ist nichts Anderes denn *Chinesisch in Pa-yi-Schrift*. Durch Combination mehrerer ähnlicher Texte der Berliner Hdschr. lässt sich der folgende rekonstruieren:

猛車 [= 雲南] ¹⁾ 孟 [鎮康] 州知州刀門憂奏

Mīng che mīng khring ɕio ɕi ɕio tau mun kā ɕō

天 皇帝知道普 天下地方都是天 皇帝
thiān hang tī ɕi tāo phū thiān hyā tī fang tú ɕhī thiān hang tī

管 理先 年 蒙 開設衙門給賜印信着 我
kwan lī siān niān mūng khāi ɕhe yā mun kī sī yin syan ɕok ɔ

奴 婢 管 理地 方 人 民 辦 納 差 發 進 貢 今
nú pūi kwan lī tī fang yin min pan nap ɕhai fak syang kung kin

辦 得 交 牙 白 象 二 隻 土 錦 四 段 孔 雀 尾 二 把
pan tīk kau yā pīk sang ɔ ɕi thú kin sī twan khum ɕok wi ɔ pa.

Übersetzung:

Tau Mun Kā, der Districtschef von *Müōng khring* in *Yünnan*, berichtet ehrfurchtsvoll Sr. Majestät dem Kaiser: Alle Gegenden der Welt stehen unter der Herrschaft des Kaisers. In früheren Jahren wurde uns ein Tribunal errichtet und wir wurden mit Amtssiegeln (vom Kaiser) beschenkt. Ich Sklave erhielt den Befehl, das Volk dieser Gegend zu regieren und für die Lieferung von Tribut zu sorgen. (Demgemäss) liefere ich jetzt zwei weisse Elephanten mit sich kreuzenden Stosszähnen ²⁾, vier Stück einheimischer Seidenstoffe und zwei Bündel Pfauenschweife.

1) Cfr. *Toang-pao* III, p. 17.

2) Das ist wohl mit 交牙 gemeint. Es ist das offenbar eine grosse Seltenheit. Auf

Wenn man aus dieser Probe auf die anderen Texte der Pariser Hdschr. schliessen darf, so wären dieselben so gut wie wertlos, da sie eben kein Pa-yi, sondern nur Chinesisch in fremdem Gewande darböten.

Aber auch die Berliner Hdschr. ist nicht tadellos. So ermangelt hier gleich der erste Pa-yi-Text einer chinesischen Übersetzung. Wie der Pa-yi-Text lehrt, muss die fehlende chinesische Übersetzung mit dem oben mitgeteilten rekonstruirten chinesischen Text identisch gewesen sein. Ferner ist in dem Pah-poh-Teile, p. 15, ein Versehen vorgekommen, denn der dort stehende, hier mitgeteilte, chinesische Text hat einen anderen Inhalt als der dazu gefügte Pah-poh-Text.

Der chinesische Text hat folgd. Wortlaut:

便	天										天						
益	皇	貢	水	十	宣	管	婢	管	信	皇	宣	八					
	帝	望	等	匹	慰	事	父	理	冠	帝	慰	百					
	可		物	犀	職	奴	親	地	帶	知	使	大					
	憐		差	角	事	婢	年	方	與	道	刀	甸					
	見		頭	九	如	係	老	人	我	比	藍	軍					
	准		目	枝	今	是	病	民	奴	先	那	民					
	襲		板	象	備	親	故	辦	婢	永	男	宣					
	祖		來	牙	辦	男	了	納	祖	樂	刀	慰					
	父		等	九	象	應	因	差	父	年	愛	使					
	宣		赴	枝	二	該	此	貢	刀	間	孟	司					
	慰		京	古	隻	承	無	今	藍	蒙	奏	已					
	職		進	刺	馬	襲	人	奴	那	降		故					
	事									印							

einem neuerdings von Hrn. Ehlers dem Berliner Museum für Völkerkunde geschenkten, in Manipur (Assam) gemalten Bilde ist der Râja von Manipur abgebildet, welcher auf einem Elephanten sitzt, dessen Stoßzähne sich kreuzen.

Übersetzung:

Tao Ngai Meng, der Sohn des verstorbenen Pacificirungs-Commissars ¹⁾ *Tao Lan Na* von dem Pacificirungs-Amt für civile und militärische Angelegenheiten in *Tchĩěng mǎi* [*Xieng mǎi* = Zimme], berichtet ehrfurchtsvoll an Se. Majestät den Kaiser:

Früher, während der Regierungsperiode *Yung-loh* [1403–1424], wurden uns Amtssiegel, Mützen und Gürtel verliehen. Mein Grossvater *Tao Lan Na* wurde damit betraut, das Volk dieser Gegend zu regieren und für die Lieferung von Tribut zu sorgen. Jetzt ist mein Vater alt geworden, erkrankt und gestorben. Deswegen haben wir niemand um die Verwaltung zu führen. Es wäre nun passend, dass ich, sein Sohn, das Pacificirungs-Amt als Erbe übernehme. Ich liefere jetzt (als Tribut): zwei Elephanten, zehn Pferde, neun Rhinoceros-Hörner, neun Elephanten-Zähne, Kulah-Wasser (= ?) und dergleichen. Ich schicke den Häuptling *Pan-Lai* und die übrigen hin zur Hauptstadt um den Tribut zu überbringen und hoffe Se. Majestät werde gnädigst gestatten, dass ich die Verwaltung des Pacificirungs-Amtes von meinen Vorfahren erblich übernehme. So wird es vorteilhaft sein.

Der dazu gehörige *Pah-poh-Text* dagegen beginnt:

*Miōng chyāng mǎi tā tyān kwín
míng syān hīw sī sī chài mā nāy
miōng phan kón khǎ nāy nò lām sī
wan thạng lǎy khǐn nángsī thai wài
tào lum fā thǐ rǔ. Khǎ khǎ ao khóng
fāk mā sin kung. etc. ²⁾*

Das Pacificationsamt für civile und militärische Angelegenheiten von *Tchĩěng mǎi* schickt her ³⁾. Die Fürsten *Phan kón khǎ* und *Nò Lām Sī Wan* überreichen ein Begrüssungsschreiben in Thai(sprache) an den Kaiser, welcher weiss: ⁴⁾ Wir Sklaven bringen Erzeugnisse unserer Gegend als Tribut. u.s.w. ⁵⁾

1) Eine Art Häuptling unter chinesischer Oberhoheit. Vgl. Mayers, Chinese govern-

Ich muss mich für dieses Mal mit dieser Probe begnügen, gedenke aber demnächst ausführlicher über die bilinguen Texte im *Hua-i-yi-yü* zu berichten.

ment, p. 42. — „Officers of the Office of Pacification“, vgl. Groeneveldt, Notes on the Malay Archipelago, p. 22. — „Au commencement de la dynastie des Ming... la contrée au sud de la province du Yunn-nan était divisée en six *chuann ouei ssou* [宣慰司], en voici les noms: *Tch'oli* [vgl. T'oung-Pao 3, p. 21 = *Tchiëng-rung*], *Mou-pang*, *Meng-yang*, *Mienn*, *Lao-tchoua*, *Ta-kou-la*, etc.“ Imbault-Huart in: Journal Asiatique 1878, p. 142.

2) Da die Tonbezeichnung im Pah-poh sehr mangelhaft ist, so sind die unvollkommenen und falschen Tonbezeichnungen des Originals von mir auf Grund des Siamesischen hier verbessert mitgeteilt.

3) Der Anfang des Satzes ist nicht *Thai*-, sondern chinesische Construction. — *Ta-tyän* bis *si* ist = 大甸 bis 司 im obigen Brief.

4) So wörtlich. Da die Pah-poh-Texte mit den chinesischen sonst genau übereinstimmen, so wollte der Schreiber offenbar sagen: „sie geben dem Kaiser zu wissen“, „sie thuen ihm kund“. Durch zu wörtliche Anlehnung an chinesische Constructionen (wie 告訴我知道; 報西門慶知道) entstand der obige Sinn.

5) *Không-fāk* im Siamesischen bedeutet: „dépôt, chose confiée“ zufolge Pallegoix. Im Pah-poh-Vokabular des *Hua-i-yi-yü* p. 67^b wird *Không-fāk* mit 方物 = Erzeugnisse einer Gegend, Landesproducte übersetzt. Vgl. Schlegel, Nederlandsch-Chineesch Woordenboek s. vv. Geschenk und Product. — *Sin-kung* = 進貢.

Note préliminaire sur la langue et l'écriture Jou-tchen

PAR

W. GRUBE ¹⁾.

Messieurs,

La communication que j'ai l'honneur de vous adresser concerne une question discutée depuis longtemps et par des savants de premier ordre — il suffit de mentionner les excellents travaux de MM. Abel-Rémusat, Wylie, de Harlez, Devéria, Terrien de Lacouperie, qui se sont occupés du même sujet. Pourtant il n'était pas possible jusqu'à ce jour, faute de documents authentiques, d'arriver à des résultats satisfaisants. Heureusement une découverte des dernières années nous a mis en état, sinon de résoudre le problème, au moins de l'élucider en partie.

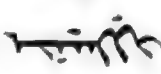
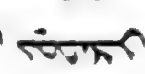
Je suppose connue la notice que Mr. Hirth a publiée dans le 22^e volume du «*Journal of the Asiatic Society, North China Branch*» sur le manuscrit intitulé *Hoa-i i-yu*, qu'il a eu la chance d'acquérir en Chine, seul exemplaire complet de cet important ouvrage, c'est-à-dire contenant la partie jusqu'ici inconnue qui traite de la langue *jou-tchen*. Ce trésor unique en son genre fait partie en ce moment de la collection des manuscrits orientaux dans la Bibliothèque Royale de Berlin.

Quant à la partie sur la langue *jou-tchen* du dit manuscrit, je

1) Luc dans la section V du X^e Congrès international des orientalistes à Genève.

viens d'en déchiffrer l'écriture et d'en analyser le vocabulaire et les textes au point de vue grammatical et lexicologique; aussi me suis-je proposé de publier le plus tôt possible les résultats de mes recherches. Ainsi je me borne en ce moment de vous en donner un court résumé.

C'est à Mr. Devéria que nous devons d'avoir reconnu pour la première fois et d'une manière incontestable le caractère de l'écriture *jou-tchen*. Or, l'inscription sur la stèle de *Yen-tai* qu'il a publiée dans le premier volume de la *Revue de l'Extrême Orient*, est en effet écrite en caractères *jou-tchen*. Ce sont ceux de notre manuscrit. Mr. Terrien de Lacouperie s'est déjà donné la peine de réfuter l'opinion assez étrange, prononcée par Mr. Hirth, que les caractères *jou-tchen* du manuscrit qu'il a découvert seraient identiques avec ceux de l'inscription de *Kiu-yung kuan* publiée par Mr. Wylie. Ainsi je passe là-dessus, car en effet il paraît, que Mr. Hirth n'a jamais vu l'inscription dont il parle.

L'analyse du vocabulaire *jou-tchen*, suivie d'une transcription chinoise, très insuffisante naturellement, prouve que l'écriture *jou-tchen* se compose d'une part de caractères figuratifs, de l'autre de caractères phonétiques, ou bien syllabiques. Les signes figuratifs sont en minorité, c'est-à-dire au nombre de 25. Il n'y en a que deux qui soient purement chinois: 日 *i-neng-ki*, le jour, et 月 *pi-a*, la lune, correspondant à  *inenggi* et  *biya* en mandchou, dont le point mis au côté droit ne sert probablement que pour les distinguer des équivalents chinois. Le reste des caractères figuratifs représente en général une forme légèrement modifiée des prototypes chinois, comme p. ex. 克 *a-houn*, frère aîné = 兄, 弟 *teou-ou*, frère cadet = 弟, 夏  représentant le thème *tchou-wa* du mot *tchou-wa-o-lin*, l'été = 夏, correspondant aux équivalents mandchoux  *ahôn*,  *deo*,  *juwari*.

Quant aux caractères syllabiques, j'en ai constaté environ 750, dont environ 500 sont monosyllabiques, 230 dissyllabiques et 20 trissyllabiques. Il y a même un caractère qui représente un mot formé de quatre syllabes: *ou-ye-wen-tchou*, 90, correspondant à  *uyunju* en mandchou. Cependant, il n'y a aucun doute que le nombre actuel des caractères dont se compose l'écriture *jou-tchen* surpasse celui que nous offre notre manuscrit, car l'inscription sur la stèle de *Yen-tai* offre une quantité de caractères dont le déchiffrement reste impossible pour le moment. C'est pour cette raison, que Mr. Terrien de Lacouperie s'est trompé en supposant, qu'après la publication de notre manuscrit, il serait possible de déchiffrer l'inscription.

Le vocabulaire contenant environ 80 mots nous met en état d'élucider la langue au point de vue lexicologique. Pour ce qui concerne la structure grammaticale, nous en sommes réduits aux textes. Ceux-ci embrassent vingt pièces fort courtes et ne varient guère en matière, étant sans exception des pétitions adressées à l'empereur. Aussi ne sont-ils que des traductions du Chinois. Malheureusement l'auteur lui-même était probablement Chinois ou bien *Jou-tchen* devenu chinois, qui ne connaissait point la langue dont il se servait, car il s'est contenté d'une traduction servile des originaux chinois, de sorte que les textes ne représentent qu'une juxtaposition de vocables *jou-tchen* d'après les règles de la syntaxe chinoise.

Je prends la liberté, messieurs, de vous présenter un photogramme d'un des textes chinois-joutchen, qui servira bien d'illustration de ce que je viens de dire. Le contenu en est assez simple; c'est la pétition suivante d'un certain *Lo-lo-houo*, fils de *Man-ta*, *Tchi-hoei t'oung-tchi* du district de *Fa-yin-ho* de *Hai-si*: «Je (littéralement: l'esclave) prie humblement de vouloir bien me transmettre

[illegible]

海西法因河衛都指揮同知滿
答男羅羅合謹
奏
奴婢祖在邊方出力有年正德
十五年十月初十日得了職事
命奴婢男羅羅合襲職奏得
聖皇帝知道

à titre héréditaire les fonctions que mon grand-père a exercées à la frontière, où il a usé ses forces pendant de longues années, et qu'il a reçues le 10^e jour de la 10^e lune de la 15^e année de la période *Tcheng-te*. Pétition reçue, dont Sa Majesté a pris connaissance».

La traduction *jou-tchen* se lit de la manière suivante:

Hai-si Fa-yin-houo-wei-tu tchi-hoei-t'oung-tchi Man-ta tchoui-yi Lo-lo-houo tche-tchi-mei.

Tchao-la-li a-ha-ai ma-fa pie-fou-me tche-tch'e me-eul-ko-i t'ou-t'i-mei hou-soun pie-o a-nie Tchen-te t'o-pou-houan a-nie tchoua pi-a yi-tch'e tchoua yi-neng-ki pa-ha-pie... (les deux signes qui suivent ne sont pas mentionnés dans le vocabulaire; ils correspondent à la particule chinoise 了 *liao*) *o-tche-hei wei-le-po fou-li-k'i a-ha-ai tchoui-yi Lo-lo-huo chi-la-lou o-tche-hei tchao-la-li pa-ha-pie.*

A-tch'i-pou-lou han-an-ni sa-hi.

A l'exception des mots *tchao-la-li* = 奏, *pie-o* = 多, *me-eul-ko-i* = 方, *fou-li-k'i* = 命, et *a-tch'i-pou-lou* = 聖, tout le reste s'explique facilement à l'aide du Mandchou. Quant aux formes grammaticales, nous trouvons dans ce texte le génitif *a-ha-ai*, correspondant au mandchou 阿哈 ai, l'accusatif *wei-le-po*, correspondant à 威爾 be, la forme prédicative *pa-ha-pie*, qui correspond à 巴哈 bi, enfin le gérondif *t'ou-t'i-mei*, correspondant à 透他 tui et *pie-fou-me*, correspondant à 皮夫 pi. Mais toutes ces formes sont employées sans aucune règle. La locution 出力 est traduite par les mots *t'ou-t'i-mei hou-soun*; *t'ou-t'i-mei* correspond au verbe intransitif 透 tui, tandis que le verbe 出 est employé ici dans le sens causatif: l'équivalent mandchou de 出力 serait 透他透他 hōsun be tucibume. Or, je ne doute guère, que la langue *jou-tchen*

n'ait possédé une forme causative aussi bien que le mandchou. Mais ce qui est caractéristique au plus haut degré pour la manière dont l'auteur a abusé de la langue *jou-tchen*, c'est que dans les phrases *t'ou-t'i-mei hou-soun* et *pie-fou-me tche-tch'e me-eul-ko-i*, le verbe précède l'objet, d'après les règles de la syntaxe chinoise, diamétralement opposées à celles de la langue mandchoue. De pareils tours de force grammaticaux auraient été impossibles pour quiconque connaît les éléments de la grammaire mandchoue. Le manque presque complet de formes grammaticales ne prouve que l'ignorance de l'auteur, car le peu que nous savons de la morphologie du *jou-tchen* suffit bien pour en faire voir l'analogie avec celle de la langue mandchoue. En effet, ce serait enfoncer des portes ouvertes que de vouloir démontrer l'affinité entre les langues *jou-tchen* et mandchoue.

En ce qui concerne la publication que je me suis proposée, elle embrassera : 1° la publication intégrale du manuscrit, contenant le vocabulaire et les textes ; 2° une liste complète des caractères *jou-tchen* arrangés d'après le nombre des traits dont ils se composent ; 3° une liste des mêmes caractères arrangés d'après l'ordre alphabétique ; 4° la transcription du vocabulaire d'après l'ordre alphabétique, accompagnée des équivalents mandchoux ; enfin la transcription et la traduction des textes, suivies d'observations grammaticales.

En concluant ces quelques observations, j'ai recours, messieurs, à votre indulgence quant à la manière fort insuffisante dont je me suis servi d'une langue que je suis loin de posséder.

VARIÉTÉS.

X^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES.

Il faut nous empresser de dire quel a été le succès sans égal de cette réunion de Genève. Sans parler du nombre considérable des membres présents, il est permis de faire la remarque que jamais on n'a vu aussi peu d'amateurs dans une réunion scientifique. De schisme, il n'a pas été question, et si il y a eu des dissidents, leur nom n'a pas été prononcé et l'on ne s'est pas aperçu de leur absence.

Le président effectif du Congrès était l'égyptologue bien connu, M. le Professeur Edouard NAVILLE; les présidents d'honneur étaient MM. le Colonel FREY, président de la Confédération suisse, et le conseiller national RICHARD, président du Conseil d'État de la République et Canton de Genève. Les vice-présidents d'honneur et patrons du Congrès étaient LL. MM. le Roi Oscar II de Suède et de Norvège, et le Roi Charles I^{er} de Roumanie, Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduc Rénier d'Autriche et Son Altesse le Prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha. Les Secrétaires: MM. Paul Oltramare et Ferdinand de Saussure, ont eu une lourde tâche ainsi que les membres du comité de réception, MM. Max et Victor Van Berchem et le Colonel William Huber, présidés par M. Léopold FAVRE.

Dans ce Congrès, qui a duré du 3 au 12 Septembre, les sections ont constitué leur bureau de la manière suivante:

Section I. (*Inde*). Président: Lord REAY; Vice-prés.: MM. le Prof. Albrecht Weber, (Berlin) et le Conseiller aulique G. Bühler, (Vienne); Sec.: MM. Louis Finot, (Paris), G. de Blonay, (Grandson)

et le Prof. A. V. W. Jackson (New-York). — Section I. *bis* (*Linguistique et Langues aryennes*), Prés.: le com. GRAZIADIO ASCOLI, (Italie); Vice-Prés.: MM. Michel Bréal, Membre de l'Institut (France) et le Dr. Johannes Schmidt, (Berlin); Sec.: MM. Louis Duvau (Paris) et le Prof. Dr. J. Wackernagel (Bâle). — Section II. (*Langues sémitiques*), Prés.: M. le Prof. EMIL KAUTZSCH, (Halle a/S); Vice-Prés.: MM. Jules Oppert, Membre de l'Institut (France) et le Prof. C. P. Tiele (Leyde); Sec.: MM. les Prof. A. A. Bevan (Trinity College, Cambridge) et K. Marti (Bâle). — Section III. (*Langues Musulmanes*), Prés.: M. CHARLES SCHEFER, Membre de l'Institut, (France); Vice-Prés.: MM. le Prof. Dr. M. J. de Goeje (Leyde), le Dr. Ignace Goldziher (Buda-Pesth) et le Dr. Edouard Sachau (Berlin); Sec.: MM. les Prof. Gottheil (Columbia College, New York) et Jean Spiro (Lausanne). — Section IV. (*Egypte et Langues africaines*), Prés.: M. GASTON MASPERO, Membre de l'Institut, (France); Vice-Prés.: MM. Le Page Renouf (Londres) et le Prof. Dr. C. Lieblein (Christiania); Sec.: MM. le Dr. J. J. Hess (Fribourg) et Jéquier (Neuchâtel). — Section V. (*Extrême-Orient*) Prés.: M. le Prof. Dr. GUSTAVE SCHLEGEL (Leyde); Vice-Prés.: MM. les Prof. Henri Cordier (Paris) et Carlo Valenziani (Rome); Sec.: MM. les Prof. Wilhelm Grube (Berlin) et Edouard Chavannes (Paris). — Section VI. (*Grèce et Orient*) Prés.: M. le Prof. AUGUSTUS C. MERRIAM (New-York); Vice-Prés.: MM. G. Perrot, Membre de l'Institut (Paris) et Bikélas (Grèce); Sec.: M. le prof. De Crue (Genève). — Section VII. (*Géographie et Ethnographie*

orientales) Prés.: M. le Prof. ARMINIUS VÁMBÉRY (Buda-Pesth); Vice-Prés.: MM. le Prince Roland Bonaparte (Paris) et Arthur de Claparède, Président de la Société de Géographie (Genève); Sec.: M. H. Welter-Crot et Vice-Sec. M. Holban, consul de Roumanie (Genève).

•••

Naturellement, nous parlerons tout d'abord de la section qui nous intéresse d'une façon particulière, la section V, qui comprend l'*Extrême-Orient*. Nous espérions y voir Sir Thomas Wade; l'âge et le mauvais état de sa santé, n'ont pas permis au Rev. Dr. James Legge de quitter l'Angleterre.

Mardi, 4 Septembre, 3½ h. — Le Bureau de la section est constitué ainsi qu'il est dit ci-dessus par un vote unanime. — L'ordre du jour est arrêté définitivement jusqu'à la fin de la semaine.

La Société Japonaise de Londres, cette institution récente, mais vivace, est représentée au Congrès par un délégué, en la personne de son fondateur, M. Arthur Diósy, Vice-Président du Conseil de la Société, qui prend une part active aux travaux de la Section de l'*Extrême Orient*.

A la première séance de cette section, M. Arthur Diósy soulève la question de dresser une Concordance des noms géographiques coréens avec leurs équivalents en Chinois et en Japonais.

M. CHEVALIER, de Paris, fait observer les difficultés que rencontrerait la réalisation de ce projet, étant données la prononciation variable et l'orthographe du Coréen.

M. le Dr. GRAMATSKY, de Berlin, membre de la «Japan Society», lit un mémoire intéressant sur la transcription du Japonais en caractères romains, suivant le système de la *Romaji Kwai*, et s'oppose vigoureusement à une telle translittération, proposant une modification inventée par lui, des caractères *hirakana*, comme devant répondre probablement aux exigences des étudiants étrangers, qui n'auraient pas à s'occuper de la transcription du Japonais en caractères romains.

M. Diósy dit qu'il pense que cette question sera résolue un jour ou l'autre avec la rapidité qui caractérise les ré-

formes au nouveau Japon. Déjà se produisent des symptômes; les Japonais commencent à trouver que l'écriture chinoise est un fardeau, lourd à traîner, dans leur étude des sciences occidentales. On propose maintenant dans les milieux officiels au Japon de rendre obligatoire pour tous de signer les documents en caractères européens au lieu de se contenter de l'impression d'un simple sceau.

M. Diósy est tout à fait d'accord avec MM. les Professeurs Grube et Gramatsky (Berlin) qui prétendent que ceux qui étudient le Japonais doivent apprendre les textes dans les caractères dans lesquels ils sont écrits, mais que dans la pratique, il est nécessaire d'adopter le système de romanisation.

Mercredi, 5 Septembre. — Les mémoires envoyés par Mgr. de Harlez, de Louvain, M. Aristide Marre, de Paris, et M. Meijer, de Batavia, sont présentés pour être publiés dans les actes du Congrès.

M. Henri CHEVALIER, de Paris, fait deux communications: la première sur les *Cérémonies du 15^e jour du premier mois en Corée*.

1°. Consultation du sort au moyen du *Yué loen ts'e*. Le soir arrivé, on dresse dans le jardin un autel en face de la pleine Lune; on place le vase à eau entre deux flambeaux, en avant le brûle-parfum et 4 Bambous fendus dans la longueur, après avoir prié l'astre à genoux et fait 3 prosternations, on jette par dessus son épaule droite les 4 morceaux sur lesquels on a écrit les caractères: or, bois, eau, terre, on note les caractères visibles, puis on recommence par dessus son épaule gauche d'abord ensuite par dessus son épaule droite. On obtient ainsi 3 combinaisons des 4 éléments qui servent, en consultant le *Yué loen ts'e* (guide des mouvements de la lune), à connaître ce qui doit arriver dans l'année.

2°. Si l'on s'est servi dans les premiers jours de l'année du mode de consultation des étoiles décrit dans le traité coréen *Tjik seng haing nien Hpien nan*,

直星行年便覽 il faut en suivant les conseils de cet ouvrage faire, à la pleine Lune, afin de détourner les malheurs, une des cérémonies

relatives aux neuf étoiles dont dépend notre destin. Ces neuf étoiles sont : celles du soleil, de la lune, de l'eau, du bois, du feu, de la Terre, du métal, du dragon, de l'enseignement moral ?

La seconde sur une légende du *Taketori*, Roman Japonais du IX^e siècle, Traduction Française de G. YOSHIDA.

Un pauvre bûcheron trouve un jour dans un bambou une petite fille de 3 pouces de haut; il l'emmène chez lui et sa femme l'élève avec tendresse. Au bout de 3 mois, devenue grande et belle, elle reçoit le nom de *Kagouya* et sa présence amène l'aisance dans la chaumière. Cinq nobles ayant demandé sa main, *Kagouya* exige qu'ils lui apportent des choses merveilleuses qu'ils ne peuvent trouver. Aussi la jeune fille les refuse. Le Mikado devient amoureux de *Kagouya* et pendant 3 ans ils échangent des poésies. Cependant à chaque pleine lune *Kagouya* est plus triste et elle avoue à ses parents adoptifs que le soir du 15^e jour du 8^{ème} mois, les génies doivent venir la chercher pour la conduire dans la lune où elle est née et d'où elle a été exilée sur la terre pour une faute. En effet, malgré les larmes des malheureux bûcherons, malgré les troupes que le Mikado avait envoyées pour la défendre, les esprits arrivent, lui font revêtir une robe de plumes qui lui rend sa nature première, et lui donnent un pot d'élixir d'immortalité, qu'en partant elle laisse avec une poésie pour le Mikado. Celui-ci fit brûler la poésie et le pot d'élixir sur une montagne de *Sourga* où ils brûlent encore, montagne qui reçut le nom de *Fouzi Yama*, montagne de l'immortalité.

Au sujet de la première communication M. SCHLEGEL fait remarquer que ces cérémonies ont la plus grande ressemblance avec celles qui sont en usage en Chine. Quant à la seconde M. SCHLEGEL rappelle que le conte a déjà été traduit par M. Dickens dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*. M. VALENZANI fait observer que le professeur Anselmo SEVERINI a traduit ce récit il y a quinze ans dans les *Attes de la Società Royale de Florence*, sous le titre de : *La Fabia del Nonno Tagliabambu*, que le Dr. Lange l'a traduit en Allemand et enfin qu'on retrouve ce

même conte dans le livre de Mac Clatchie intitulé : *Ancient Japanese Plays translated*.

M. CHAVANNES fait une communication sur l'inscription de *Kiu yong koan* qu'il a étudiée en collaboration avec MM. SYLVAIN LEVI et WILHELM RADLOFF.

Cette inscription, quoique connue depuis longtemps des sinologues, n'a jamais été reproduite intégralement. Seule la partie inférieure de l'une des faces a été gravée dans le *Marco Polo* de Yule (2^e édition, T. I, p. 30), mais à une échelle beaucoup trop réduite. M. Chavannes a fait exécuter, pendant son séjour à Péking, des estampages complets des deux faces de l'inscription et les soumet au Congrès. M. Emile GUIMET et S. A. le prince Roland BONAPARTE veulent bien promettre de patronner la publication de ces estampages.

Les tentatives pour déchiffrer l'inscription se réduisent au fond à une seule, celle de M. WYLIE, dont les résultats se trouvent consignés dans un article du *Journal de la Royal Asiatic Society* (1870, vol. V, part. 1). M. Wylie a reconnu que la partie en gros caractères qui se trouve sur la face Est était la transcription en six langues de la dhâraṇī intitulée : Sarvadurgatipariṣodhanaṣṇisa dhâraṇī (Cf. Bunyiu Nanjio, nos 349, 350, 351). Il n'a pas donné l'explication de la partie en petits caractères. Quant à la face Ouest, il l'a presque entièrement passée sous silence, se bornant à signaler qu'à la fin du petit texte Chinois on lisait la mention que l'inscription avait été écrite par un religieux nommé Tè-tch'eng, la cinquième année tche tcheng, soit en 1345.

M. Chavannes a trouvé que la partie en grands caractères qui est gravée sur la face Ouest était la dhâraṇī intitulée : Samantamukhapraveçaraçmivimalaṣṇi-ṣaprabhâsarvatathâgatahṛdayasamavivrocana dhâraṇī (Cf. Bunyiu Nanjio, n° 790). En outre le texte Chinois en petits caractères qui se lit sur cette même face Ouest n'est qu'une rédaction abrégée du sūtra dans lequel est incorporée cette dhâraṇī; avec l'aide de ce sūtra, M. Chavannes a pu faire, malgré les lacunes, une traduction complète de ce texte Chinois. Ce texte ne donne malheureusement pas la clef des quatre autres inscriptions en petits caractères

qui n'ont rien de commun avec lui.

M. Sylvain LÉVI a étudié les inscriptions Tibétaines en petits caractères; il a reconnu que les deux inscriptions se faisaient suite; il en a donné une traduction intégrale qu'on peut considérer comme très satisfaisante. Le texte énumère les avantages promis par les livres saints aux personnes dévotes qui élèvent des édifices religieux.

En se fondant sur le travail de M. Lévi, M. Chavannes a fait un essai d'explication du petit texte Chinois très altéré de la face Est, et il a signalé un certain nombre d'identifications dans la partie en petits caractères *pa-se-pa*. Les traductions de MM. Lévi et Chavannes paraîtront très prochainement dans le *Journal Asiatique* sous la forme d'une note préliminaire.

M. l'académicien RADLOFF a bien voulu donner son précieux concours à MM. Lévi et Chavannes; il a étudié le texte *ouïgour* en petits caractères: quoique ce texte soit assez incorrect, la traduction que M. Radloff en a faite semble témoigner d'une certaine concordance avec les textes tibétain et mongol.

Vendredi, 7 Septembre. — M. le Prof. J. P. N. LAND, de Leyde, lit un travail sur la musique javanaise suivant les systèmes *Saléndro* et *Pélog*.

La musique javanaise, très imparfaitement connue tant qu'on n'en possédait pas des échantillons notés par des indigènes, a été l'objet de bien de préjugés et de dédains. A l'aide de données exactes fournies principalement par M. le docteur Groneiman, médecin de cour à Yogyakarta, M. Land en a pu faire une étude plus profonde, dont il a publié les résultats dans les travaux de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam (1890). Il paraît que cette musique a pour base les modestes essais des naturels de race malaio-polynésienne, mais qu'elle s'est successivement enrichie sous l'influence des Chinois de jadis et des musulmans, desquels elle tient deux gammes indépendantes l'une de l'autre, tandis qu'elle a remplacé les instruments primitifs en bambou par des corps sonores en bois, puis en métal, imités de l'Indochine. La domination indoue y a laissé des traces bien moins importantes. Ce qui nous intéresse avant tout est la pra-

tique du *gamelan*, orchestre composé d'éléments d'origine très diverse, puisque le *rebab* arabe s'y marie aux tambours et à la flûte des ancêtres aussi bien qu'aux bassins, cloches et plaques métalliques de l'Extrême Orient. Dans ces dernières années des musiciens de cour ont entrepris de fixer par écrit les airs traditionnels qui menaçaient de se perdre: et en leur donnant des conseils pour perfectionner leurs procédés, on a fini par obtenir quelques partitions assez détaillées, dont l'une a figuré à l'exposition musicale de Vienne en 1892. Désormais on peut aborder l'analyse des compositions instrumentales, dont la complexité parfois extrême échappait à l'oreille accoutumée à des constructions tonales d'une tout autre nature. On y distingue des principes arrêtés, appliqués avec beaucoup d'art et de réflexion. Bien que les airs ne reçoivent presque point de développement, il y a des raffinements d'exécution sentie, de timbre et surtout de rythme, dont on ne saurait qu'admirer la variété et les combinaisons multiformes. Aussi découvre-t-on dans ces morceaux un esprit de suite, une logique musicale là où on était loin de l'attendre. Mais les artistes de Java ont le désavantage de rester attachés à la seule mesure binaire et à leurs gammes mal réglées, qui ne se prêtent à aucune tentative d'harmonisation méthodique. Pour rivaliser à la fin avec leurs confrères d'Europe ils auraient dû abandonner certaines traditions nationales incompatibles avec les exigences d'un art appuyé par la science. Cependant dès que ces traditions leur laissent quelque liberté, ils font preuve d'un talent très réel, qui mérite l'attention du musicien savant et de l'ethnologue pensant.

Dans sa note lue au congrès et développée ensuite dans une conférence au Conservatoire de musique de Genève, M. Land a essayé, en donnant des détails et des exemples, de recommander son sujet à l'intérêt des connaisseurs.

M. GUIMET suggère l'idée que la musique javanaise a quelques rapports avec la musique japonaise et en particulier suivant le *Pélog*. M. DIOSY appuie cette opinion et prie l'orateur de faire les rapprochements intéressants que l'ouvrage de M. Pigott, sur les instru-

ments de musique japonais, ne pourrait manquer de lui suggérer.

Lecture est faite de la communication de M. WADDELL intitulée: *The Motive of the mystery Play of Tibet*. Une copie plus complète de ce travail sera remise au Congrès pour être imprimée.

M. LORGEOU, Consul de France, présente une étude intitulée: *Principes et règles de la versification siamoise*. Il a puisé les données techniques dans la grammaire indigène nommée: *Chindamani*. Celle-ci contient en effet les rudiments d'une prosodie, sous forme de diagrammes et d'exemples. Les vers siamois se divisent en deux grandes classes: les *khlong* et les *klon*. Ils ont, les uns et les autres, deux éléments communs: la mesure et les assonances. — La mesure s'établit par le nombre des syllabes sans distinction de longues et de brèves. — Les assonances sont de plusieurs sortes. D'abord la rime proprement dite, semblable à celle des langues européennes modernes, avec cette différence qu'elle ne porte pas exclusivement sur la dernière syllabe des vers. Ses deux membres peuvent être renfermés dans la mesure d'un même vers et même se suivre immédiatement.

Les autres assonances sont des rimes incomplètes; l'une consiste dans le retour d'un son vocal, sans tenir compte des consonnes avec lesquelles on l'articule; une autre dans l'emploi de syllabes commençant par la même consonne. Un troisième élément est particulier aux *khlong*; M. Lorgeou lui donne le nom d'*accent prosodique*. C'est le retour à certains pieds déterminés de syllabes affectées du ton fort ou emphatique et du ton circonflère. Telle était du moins la règle primitive; car elle a été altérée depuis, et les deux tons qui viennent d'être mentionnés sont quelquefois remplacés, dans l'usage actuel, par le ton grave. Les *khlong* sont caractérisés par leur arrangement en strophes ou plutôt en quatrains, car toutes les strophes sont de quatre vers renfermant un sens complet. Les vers sont essentiellement de sept syllabes, quoiqu'on puisse en surajouter, dans certain cas, deux et même trois autres.

On compte cinq espèces de *khlong*, ayant pour type celle qui est appelée

khlong suphap ou *strophe par excellence*. Une sixième espèce ne diffère point de celle-ci sous le rapport du rythme. Tout ce qu'elle a de particulier, c'est d'être en acrostiches.

Quant aux *klon*, on en distingue de 26 espèces. Elles sont caractérisées par le nombre des pieds ou syllabes, nombre qui varie de cinq à neuf, par la nature des rimes ou assonances, par le nombre et la place de ces mêmes rimes ou assonances.

On leur donne des noms assez bizarres, comme ceux-ci: le *Serpent qui avale sa queue*, l'*Oiseau qui déploie ses ailes*, le *Lotus qui s'épanouit*, etc. Ces noms ont rapport aux figures qu'on trouve avec un peu d'imagination dans les diagrammes composés de points et de rimes entrelacés, au moyen desquels on rend sensibles aux yeux les règles des *klon*, aussi bien que celles des *khlong*.

Une qualité commune à tous les vers siamois, c'est leur sonorité. Elle vient, premièrement de ce que toutes les syllabes sont accentuées; secondement du mélange des syllabes sourdes et des syllabes claires.

Les *khlong*, d'une structure plus serrée et plus régulière, conviennent à l'expression des préceptes moraux, des proverbes et des sentences. Les *klon*, plus capricieux et de formes plus variées, sont plus propres à l'expression des sentiments, la douleur, la pitié et surtout l'amour. C'est le langage des chansons et des complaintes. Ainsi, la poésie siamoise, qui se renferme ordinairement dans les sujets didactiques, et dans ceux que la passion inspire, trouve dans ces deux formes de versification toutes les ressources dont elle a besoin.

Les lecteurs du *T'oung Pao* savent déjà — puisque nous publions dans le numéro courant ses notes préliminaires — que M. le Prof. W. GRUBE, de Berlin, vient de déchiffrer l'écriture *Jou-tchen* d'après le manuscrit *Hoa-i i-yu*, découvert par le Dr. HIRTH et faisant partie, aujourd'hui, de la collection de manuscrits orientaux de la Bibliothèque Royale de Berlin. L'écriture *jou-tchen* est identique avec celle sur la stèle de *Yen-tai*, publiée par Mr. Déveria¹⁾ et

1) *Revue de l'Extrême-Orient*, dirigée par HENRI CORDIER.

ne présente aucune ressemblance avec celle de l'inscription de *Kiu-yung-kuan*. Elle se compose d'environ 775 caractères, dont 25 sont figuratifs, empruntés du Chinois, tandis que le reste représente des signes syllabiques (500 monosyllabiques, 230 dissyllab. et 20 trisyllab.). Cependant, le nombre actuel des caractères surpasse celui du manuscrit, car l'inscription de *Yen-tai* offre quantité de caractères inconnus. Le vocabulaire contient environ 870 mots, dont la ressemblance avec les équivalents mandchoux pour la plupart est facile à reconnaître. Les textes n'embrassent que 20 pièces assez courtes, qui ne sont que des traductions des originaux chinois. Malheureusement l'auteur était probablement un Chinois, ou bien d'origine *jou-tchen*, mais devenu chinois, car il s'est contenté d'une traduction servile des originaux chinois, de sorte que les textes ne représentent qu'une juxtaposition de vocables *jou-tchen* d'après les règles de la syntaxe chinoise, diamétralement opposées à celles de la langue mandchoue. L'orateur présente un photogramme d'un des textes, dont il donne l'analyse. Il se propose de publier les résultats de ses recherches dans une monographie.

M. ARTHUR VON ROSTHORN, des Douanes Impériales maritimes chinoises, donne, sous le titre de « *Eine chinesische Darstellung der grammatischen Kategorien* », la communication suivante :

La littérature grammaticale de la Chine est extrêmement restreinte. Elle est réduite à des ouvrages de deux sortes, c'est-à-dire à des aides pour le haut style, et à des travaux qui s'occupent des particules. Le *Lun wên ch'ien shuo*, dont le mémoire mentionné ci-dessus donne l'analyse, appartient à cette première classe d'ouvrages. Dans ce travail se trouve un essai pour distinguer la partie du discours, déterminer les catégories grammaticales et expliquer la construction de la phrase. Les mots sont divisés en « pleins » ou substantiels (*shih*) et en « vides » ou non-substantiels (*hsü*) division qui ressemble tout à fait à celle des anciens Grecs dans *ὀνόματα* et *ῥήματα*.

Les mots « vides » sont encore divisés en 4 groupes, c'est-à-dire (a) « fixes » ou intransitifs (*ai*), qui n'ont pas besoin

de termes complémentaires nommés Adjectiva i Verba intransitiva ; (b) « mobiles » ou transitifs (*huo*), qui sont suivis d'un sujet ou d'un terme complémentaire, appelés Verba transitiva, etc.; (c) mots d'un caractère formel ou interjectional (*k'ou-ch'i yü tsu*) comprenant des particules finales, particules négatives, etc.; et enfin (d) des particules pures (*K'ung-huo*), telles que des particules conjonctives et disjonctives.

Chaque phrase est une combinaison de plusieurs expressions. Le principal terme ou sujet psychologique de la phrase (*chu*) est toujours substantiel (qu'il soit concret ou abstrait); le reste de la phrase est son prédicat psychologique (*pin*). Si ce dernier appartient au groupe (a) la phrase contient deux termes (simples ou composés) et est appelée un simple jugement de premier ordre (*tan-tsêng ai-chü*); si le prédicat est du groupe (b), la phrase a naturellement trois termes au moins et est un simple jugement du second ordre (*shuang-tsêng ai-chü*). A l'aide de mots du groupe (c) un jugement mixte est formé (*tai-huo ai-chü*), et par l'addition de particules pures (groupe d), la phrase est étendue dans un jugement composé (*huo-chü*).

M. von Rosthorn conclut en disant que si nous pouvons voir dans cette esquisse une expression fidèle des vues naturelles du sujet (et il pense que nous pouvons le faire ainsi) nous devons la prendre en mûre considération, que nous l'approuvions ou non, et que nous devons plutôt chercher à découvrir le fond psychologique de ces conceptions singulières que d'essayer de leur appliquer nos propres rigides lois de logique.

M. le Dr. SCHLEGEL présente le *Dictionnaire chinois-français* par BAILLY en 5 vol. in-4, imprimé à Saigon en 1889.

Samedi, 8 septembre. — M. W. RADLOFF, de l'Académie des Sciences de St.-Petersbourg, donne un résumé de son expédition dans la Mongolie en 1891, au sud du lac Baïkal, au bord de l'Orkhon. Les trouvailles appartiennent à diverses périodes 1^{re} préhistorique, 2^e dynastie des Tou-Kiue, 3^e Ouïgours. On n'a trouvé qu'un seul monument ouïgour à Karabalghasoun, 4^e inscriptions sinico-mongoles près du monastère de l'Erdeni-

tchao. M. Klementz a continué ses découvertes. Il y a 12 inscriptions en écriture tou-kiue ou turques. Dans les tombeaux tures on a trouvé les statues en pierre bien connues sous le nom russe de *baby*. Sur trois inscriptions turques, une appartient à *Koul-tégin*, la deuxième à son frère, la troisième probablement au père de *Koul-tégin* (690 ap. J.-C.).

M. Radloff expose sa méthode de déchiffrement. L'écriture se lit de droite à gauche. L'établissement définitif de l'alphabet est dû à M. Thomsen à Copenhague. Les lettres turques se divisent en deux groupes selon la nature gutturale ou palatale des voyelles. Un troisième groupe est formé des voyelles qui se combinent avec toutes les consonnes. La langue est facile à comprendre, de sorte que M. Radloff a réussi à faire une traduction satisfaisante; il donne une analyse détaillée et fort intéressante de quelques inscriptions. Les régions comprises depuis le Jéniseï jusqu'à l'Orkhon étaient habitées par le peuple ture; aperçu des résultats historiques et ethnographiques fournis par l'étude des inscriptions.

M. le Prof. O. DONNER, de Helsingfors, dépose la première livraison du nouveau déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon par le Prof. VILH. THOMSEN dont le titre est:

— Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen, professeur de philologie comparée à l'Université de Copenhague. — (I. L'Alphabet. II. Transcription et traduction des textes.) — Helsingfors. Imprimerie de la Société de Littérature finnoise, 1894, br. in-8, pp. 54.

Suomalais-Ugrilainen Seuran Toimituksia V. — Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. V.

M. le Docteur G. HUTH, de l'Université de Berlin, lit un mémoire sur les inscriptions tibétaines et mongoles de *Tsaghan Baishing* trouvées en Mongolie septentrionale par l'expédition du Dr. Radloff en 1891. Il montre le rapprochement entre ces inscriptions et un ouvrage tibétain sur le *Bouddhisme en Mongolie*, édité et traduit par lui. Il démontre également que plusieurs détails importants sur les idées et les institutions du lamaïsme, ainsi que sur l'histoire et l'ethnologie des Mongols, la géographie de leur pays et les langues tibétaines et mongoles dérivent de ces inscriptions, mais que tous ces sujets doivent être illustrés avec

des détails pris dans d'autres sources. Parmi celles-ci, il accorde la plus grande importance au travail tibétain mentionné ci-dessus, à cause des renseignements nombreux et authentiques par lesquels il se distingue avantageusement des sources mongoles, particulièrement de l'historien mongol si célèbre Sanang Setsen.

De plus, le Dr. Huth fait quelques remarques sur l'antiquité de la version tibétaine du poème renommé *Meghadûta*, de Kalidâsa, qui doit être recherchée d'après les noms de ses traducteurs indiens et tibétains.

Lundi, 10 septembre. — M. le Prof. HENRI CORDIER présente au nom de l'auteur, M. le Dr. TERRIEN DE LACOUPERIE, le nouveau volume intitulé: *Western Origins of the early chinese civilization*. Sans examiner les théories de l'auteur, M. Cordier constate la quantité énorme de renseignements qui se trouvent dans cet ouvrage, qui est le résultat de quinze années de travail, et qui mérite l'attention de tous les érudits.

Devant une très nombreuse assistance, constatons-nous avec plaisir, presque uniquement composée de dames, M. le Dr. SCHLEGEL fait avec beaucoup de *humour*, une très intéressante conférence sur la position sociale de la femme en Chine, avec une profonde érudition qui n'exclut pas l'humour et l'entrain; il fait connaître à son auditoire, par une série de textes empruntés aux monuments de la littérature chinoise, les principales héroïnes de l'Extrême-Orient. Il montre que la situation des femmes en Chine n'a rien de servile, que plusieurs d'entre elles faisaient trembler leurs maris, qu'enfin on en trouve un grand nombre qui sont devenues célèbres par leurs talents. La femme bourgeoise en Chine est à peu près aussi heureuse que son égale en Europe: l'autorité dont elle peut avoir le plus à souffrir est celle de sa belle-mère, mais quand elle est devenue mère elle-même, elle jouit d'une grande considération.

M. HENRI CORDIER lit un mémoire intitulé: *La participation des Suisses dans les études relatives à l'extrême-orient*. Il ajoute: «Ceci n'est pas un mémoire savant que je désire lire: c'est un mot de remerciement que je veux adresser à

la Suisse en général et à la République et au Canton de Genève en particulier pour la noble hospitalité que nous y recevons aujourd'hui. Ce mémoire qui n'est tiré qu'à cent exemplaires non mis dans le commerce, est imprimé en ce moment chez W. Kundig et fils, à Genève et sera distribué dans le courant du mois d'octobre 1894.

M. ARTHUR DE CLAPARÈDE, Président de la Société de Géographie de Genève, adresse à M. Cordier des remerciements au nom des voyageurs et des savants suisses dont il a parlé.

Mardi 11 Septembre. — Sous le titre de: *Breve cenno di quattro ambasciate inviate a Roma negli ultimi anni del sedicesimo secolo da Gamo Ugisato, feudatario d'Aidzu nel Giappone*, le Prof. CARLO VALENZIANI, de Rome, fait une communication sur deux passages du recueil de notices biographiques *Nippon hyak' Kets'den* desquelles il demeure établi que le daimyo d'Aidzou, Gamau Oudji-Sato envoya secrètement quatre fois des ambassadeurs à Rome dans les dernières années du XVI^e siècle, fait qui jusqu'à présent, était ignoré en Europe.

..

Dans la Section VII (*Géographie et Ethnographie orientales*) nous notons les communications de M. le prince C. WIASEMSKY: 1^o Sur ses observations météorologiques faites durant un voyage exécuté à cheval à travers toute l'Asie, de la Mongolie au Tonkin, du Siam au Turkestan russe et de là en Perse et au Caucase. — 2^o Sur l'origine et les procédés de l'usage du thé chez les différents peuples de l'Asie. — Le Président, le Prof. A. Vámbéry, félicite le prince d'avoir su accomplir heureusement un voyage d'une si énorme étendue, et, quant au thé, rappelle des données historiques relatives à l'origine indienne de la plante et de l'emploi de ses feuilles, et cite, de sa propre expérience, différents modes de consommation chez quelques peuples de l'Asie.

M. DE CLAPARÈDE donne des détails sur la culture et les qualités du thé au Japon; et certaines autres questions relatives au même sujet sont encore touchées par MM. A. von Rosthorn, Thornton, Welter-Crot et le prince Wiasemsky, lui-même.

M. A. VON ROSTHORN lit un mémoire

extrêmement intéressant sur les *Tribus frontières du Tibet oriental* qui donne lieu à une importante discussion à laquelle prennent part entre autres les professeurs Arminius Vámbéry, président de la Section et Henri Cordier. M. Vámbéry fait remarquer qu'un grand nombre de détails relatifs à ces peuplades, particulièrement aux Chans, sont entièrement inédits et offrent en conséquence un grand intérêt. M. Cordier dit que la communication de M. von Rosthorn fait une fois de plus ressortir la véracité des récits de l'illustre voyageur vénitien Marco Polo.

M. HENRI CORDIER présente à la section, en épreuves photographiques, la primeur de deux cartes d'un atlas coréen chinois appartenant au Musée britannique. Cet atlas est composé de 13 cartes et date d'un moins un siècle et demi. Cet atlas sera d'ici peu l'objet d'un travail spécial de M. Cordier.

..

Dans les autres sections, nous dirons que deux conférences d'un caractère général ont été faites par MM. G. PÉROT et JACQUES DE MORGAN. A un point de vue spécial, nous ne retiendrons que les suivantes:

M. le Professeur JULES OPPERT a fait trois communications au Congrès de Genève, dont nous donnons quelques détails succincts.

I. Déjà en 1871, M. Oppert a trouvé que les deux cycles dont se servaient les Chaldéens, les Egyptiens et les Juifs, pour former leur chronologie fictive des temps mythiques, remontaient à une commune origine. Le premier de ce cycle est le cycle *sothiaque*, de *Sothis* nom de *Sirius*: il est de 1460, 4 X 365 ans, et indique la période après laquelle les dates d'une année vague de 365 jours, ont fait le tour des saisons, parce que l'année véritable est de 365 jours et un quart. Le second cycle est de 1805 ans (moins 6 jours, de 22,325 lunaisons, 24,227 mois draconitiques ou 659,270 jours, après lequel les éclipses reviennent dans le même ordre. Les Chaldéens avaient trouvé ce cycle par l'observation des éclipses pendant des milliers d'années. Le premier cycle finit en 139, sous le consulat d'Antonin le Pieux et

de C. Bruttius Praesens, le second en 712 avant J. C. — 711 des astronomes. La fin des cycles est donc : cycles sothiaques, 139, 1322 ap. J. C., 2782, 4242, 5702, 7162, 8622, 10082 et 11542 av. J. C. Les cycles lunaires finissant ou commençant sont : 712, 2517, 4322, 6127, 7932, 9737 et 11542 av. J. C.

Ces faits déjà exposés au congrès de Londres en 1874, ont été examinés depuis par M. Oppert. Les deux cycles, dont le premier n'est pas complètement exact au point de vue astronomique, ont pris naissance par l'observation d'un double phénomène, une éclipse totale pendant laquelle on a pu voir avec surprise le Sothis ou Sirius invisible jusqu'alors. Mais 13435 avant notre époque, 4,907,253 jours avant le 6 septembre 1894, un pareil phénomène ne pouvait avoir lieu sous le 26° de latitude boréale. C'est juste à cette latitude qu'est située l'île de *Tiloun*, le Tylos de Théophraste, l'île des Perles, Bahrein d'aujourd'hui, réputée dans l'antiquité pour la production du coton. C'est là que la légende place l'origine des cultes, le berceau de la science chaldéenne personnifiée par les monstres marins qui, venant du golfe Persique, donnaient aux peuples sauvages jusqu'alors, une instruction gratuite, obligatoire, mais non laïque. Cette île est désignée comme «île du coton» *Nitukki*, d'où, selon Hérodote et Strabon, venait aussi la civilisation phénicienne. C'est à l'île de Bahrein qu'on a observé, le jeudi, 29 avril Julien, 30 janvier grégorien de l'année 11542 av. J. C. — 11541 des astronomes — le phénomène dont on a compté les deux cycles fameux, et dont un reste s'est encore conservé dans nos calendriers quand ils donnent l'année de l'ère de Nabonassar.

II. M. Oppert a fait connaître quelques détails sur les études sur les textes arméniens, documents écrits dans une langue encore très obscure, et dont les érudits s'occupent depuis cinquante ans sans pouvoir interpréter les textes écrits en caractères cunéiformes. L'orateur constate que toutes les traductions, y comprise la sienne, ne sont que des hypothèses, plus au moins plausibles, mais que les phrases qui ne contiennent pas d'idéogrammes connus, ne

seront expliquées que lorsqu'on aura découvert des documents bilingues.

III. M. Oppert qui a inauguré, il y a trente ans, l'interprétation des textes juridiques, fait quelques remarques sur des points de droit, non encore expliqués dans ces inscriptions, qui comptent par milliers. Il insiste sur le caractère essentiellement technique de ces textes que plusieurs jeunes philologues abordent sans aucune connaissance du droit et sans avoir eu une éducation juridique. Ce n'est que par cette étude du droit qu'on est parvenu à débrouiller le sens souvent très simple et qui paraît très lucide à ces jeunes collaborateurs. Mais M. Oppert leur met sous les yeux la grande difficulté qu'il a eue pour trouver ces choses en apparence si simple, en ajoutant que ses fausses traductions à lui étaient heureusement imprimées pour convaincre ses disciples que la chose n'était pas aussi simple qu'ils se la figuraient.

M. le Docteur PFUNGST, de Francfort-sur-le-Mein, par des preuves tirées de la littérature pâli, montre qu'il n'a jamais existé aucune doctrine ésotérique à l'origine du Bouddhisme, quoique ce fait eût été allégué par les théosophistes de notre temps, qui le prennent comme base de leur «religion». M. le Dr. Pfungst, pour confirmer ses idées, cite à l'appui beaucoup d'autorités, telles que Max Müller, Rhys Davids, Kern, Fausbøll, Feer et d'autres. MM. les Prof. Kuhn, Weber, Leumann et Bühler parlent dans le même sens.

••

Nous avons dit jadis qu'il fallait laisser à ces congrès internationaux leur caractère spécial. Leyde a été marqué par son intimité universitaire, je dirais familiale; Stockholm par la splendeur de ses fêtes; Genève a été autre chose. L'aristocratie genevoise nous a montré son hospitalité; que ce soit sur la colline où s'est fait entendre la voix de Farel et de Calvin ou sur les rives du Léman, côtes genevoises et vaudoises ou savoyardes; à Malagny, Chougny, Crans, Cologny, ou à l'Hôtel de Ville, aux Bastions, à la rue des Granges ou à la Tertasse, nous avons trouvé chez ces grandes familles patriciennes qui m'ont rappelé celles de Nuremberg ou de

Venise, chez les Naville, les Boissier, les Van Berchem, les Turretini, les Huber, les Gautier, les Saussure, cette sincérité d'accueil qui va au coeur et cette urbanité qui d'ailleurs est le trait caractéristique de la Confédération helvétique.

Au revoir, Amis de Genève, à Paris en 1897, puisque c'est là où nous devons nous réunir la prochaine fois. Nous essaierons de faire autant, mais nous ne pourrons certes pas faire mieux que vous.

HENRI CORDIER.

CHRONIQUE.



ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

M. AUGUST BOLTZ vient de publier à Darmstadt (L. Brill) deux études mythologo-linguistiques: «Der Apollomythus» (le mythe d'Apollon) et «Die Engel und ihre Verehrer» (les Anges et leurs adorateurs).

A l'occasion du jubilé Winckelmann, le 9 Décembre 1893, M. H. NISSEN de Bonn a lu un mémoire sur les relations entre la Chine et l'empire romain (Voyez notre Bulletin critique).

M. le docteur M. HABERLANDT, adjoint custode de la collection ethnographique du Musée d'histoire naturelle, et privat-docent à l'Université impériale et royale de Vienne, décrit, dans le XXIV Volume des «Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien» (Nouvelle série, Vol. XIV, fasc. IV), quelques objets ethnographiques des naturels de la plaine *Kapsulan* dans l'île de Formose.

M. HEINRICH WINKLER vient de publier à Berlin (F. Dümmler) un petit mémoire intitulé «Japaner und Altaier», dans lequel il cherche à déterminer l'affinité entre ces deux races.

Fasc. I du «Ethnologisches Notizblatt» contient un article du professeur W. GRUBE: *Ueber eine chinesische Bildrolle*; un du professeur F. W. K. MÜLLER sur quelques acquisitions nouvelles des Indes postérieures, et un du professeur W. GRUBE sur un instrument en bronze servant de support aux énormes trombones mongoles, appelées *Üker-bürje*.

AMÉRIQUE.

The "Overland Monthly" of June 1894 contains an article by F. J. MASTERS: *Did a Chinaman discover America*, in which the now exploded theory of De Guignes that the Chinese did discover America in A.D. 499 is again brought forward. Evidently the author is unacquainted with Prof. Schlegel's conclusive article *Fou-sang* published in volume III of the *Toung-pao* (pp. 101—210),

wherein this theory has been thoroughly crushed, as Mr. Masters does not make any mention of it in his paper.

The Oriental Club of Philadelphia has published a series of Oriental Studies, being a selection of the papers read before this club from 1889—1894. We notice in them an article of Mr. STEWART CULIN on the *Literature of Chinese laborers* and one of Mr. BENJAMIN SMITH LYMAN on *The Change from Surd to Sonant in Japanese compounds*.

GRANDE BRETAGNE.

Le japonisant anglais bien connu W. G. ASTON vient de publier chez Harrison and Sons à Londres, un mémoire sur les Onomatopées japonais et l'Origine du langage.

Le no. de Juillet du «Imperial and Asiatic quarterly review» contient e. a. : «The ancient chinese books of divination» par Mgr. C. DE HARLEZ.

«Prjevalski's last journey» par CHARLES JOHNSTON, B. C. S.

«Ancestral worship in China and Family worth-ship in England» par le Major R. POORE.

CHINE.

Le «Journal of the Peking oriental Society», Vol. III, no. 3, contient un article du Dr. DUDGEON sur la population de la Chine, un du Dr. FORKE sur l'épicuréen *Yang-tchou* dans ses relations avec le panthéiste *Lieh-tsz*, ainsi que deux inscriptions chinoises obtenues au Japon et traduites par le Dr. MARTIN.

Sous la date du 17 Sept. on mande de Shanghai que la ville de *Tchoung-king* sur le Yang-tsze a été presque entièrement détruite par une formidable incendie qui a mis en cendres environ 2000 maisons et a coûté la vie à 30 personnes. La perte matérielle est évaluée à dix millions de tael.

Le 31 Août une incendie formidable a détruit une centaine de Bateaux-fleurs sur la rivière des Perles à Canton. Environ mille Chinois ont perdu la vie à cette occasion.

La véritable peste a régné à Canton et à Hongkong. Pendant les six premiers mois de cette année pas moins de 180,000 personnes ont succombé à la peste à Canton. Le chiffre de décès ordinaire à Canton est de mille personnes par mois.

A Hongkong environ 50 personnes par jour tombaient victimes de cette peste.

FRANCE.

Le général FAZY vient de publier chez Hachette & C^{ie} un livre intitulé «Annamites et Extrême-occidentaux» faisant suite à son ouvrage publié chez le même éditeur en 1892 «L'Annamite, mère des langues».

«Le Tour du Monde» du 29 Sept.—26 Oct. contient la suite du voyage de M. CHARLES VAPEREAU *De Pékin à Paris*.

Au Congrès des Sociétés Savantes, dans la section de géographie historique et descriptive,

M. le baron Textor de Ravisi lit un mémoire intitulé «Sur le Centenaire de l'école spéciale des langues orientales vivantes» en insistant sur les services que cet établissement a rendus aux sciences géographiques. Il énumère notamment les travaux sur la géographie de l'Orient musulman et de l'Extrême-Orient, dus aux professeurs de l'école, et montre l'intérêt qu'offre pour les études géographiques l'enseignement spécial qui y est donné dans deux chaires spéciales. Une notice sur la riche bibliothèque de l'établissement termine cette lecture.

M. de Ravisi émet le vœu que les sociétés savantes donnent à cet établissement, à propos de son Centenaire, qui tombera en 1895, des témoignages d'effective sympathie, et propose de tenir à cette occasion, à Paris, un nouveau congrès international des orientalistes.

Nous extrayons le passage suivant de la communication de M. le baron Textor de Ravisi :

«Si Langlès (1795) est le fondateur de l'École des langues orientales vivantes, son cinquième successeur, Charles Schefer (1867), en est bien certainement le second fondateur!

«Après plusieurs années de séjour en Orient, en qualité de drogman, il fut nommé professeur de Persan à l'École des Langues Orientales (1857) et, en 1867, il remplaçait Reinaud comme administrateur de l'École. Il consacra tous ses efforts à sa réorganisation.

«Le Décret de Novembre 1869 ramenait l'École à sa destination primitive, aussi prenait-elle immédiatement un grand développement. Les trois chaires primitives, qui étaient alors au nombre de neuf, sont aujourd'hui portées à celui de quinze. De l'espèce de campement où se faisaient les cours de l'École, elle s'était transportée dans les anciens bâtiments de l'École du génie maritime, et un hôtel somptueux a remplacé les vieilles constructions.

«L'activité de Charles Schefer n'avait pas l'École des Langues Orientales comme seul champ d'action. En 1877, il donnait sous le titre de *Iter Persicum* le récit du voyage de l'ambassadeur de Rodolphe II à la cour de Perse en 1602; en 1881, le *Journal d'Antoine Galland* pendant son séjour à Constantinople, puis un *mémoire inédit d'Ezéchiel Spanheim* et, tout récemment, un *Mémoire sur l'Ambassade de France à Constantinople* par M. le Marquis de Bonnac.

Enfin, en collaboration avec M. Henri Cordier, il créait un magnifique *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^{me} jusqu'à la fin du XVI^{me} siècle*, qui atteint aujourd'hui son treizième volume. Il y a donné lui-même le *Voyage de la Sainte Cylé de Hiérusalem*, les *Navigations de Jean Parmentier*, les *Voyages du frère Jean Thénau*, de *Monsieur d'Aramon*, de *Louis Varthema*, de *Denis Possot* et de *Bertrandon de la Brocquière*, etc.

«L'École ne possédait qu'un noyau de bibliothèque. Elle est, aujourd'hui, dans sa spécialité, la plus riche bibliothèque du monde. A la place de quelques textes ou de quelques publications isolés, une magnifique collection d'ouvrages a été entreprise.

«Commencée il y a vingt ans à peine, elle renferme, aujourd'hui, près de soixante mille volumes».

JAPON.

Volume VI des «*Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens in Tokio*», publié en Août 1894, contient un article très intéressant sur la vie et les souffrances du missionnaire romain JOAN BAPTISTA SIDOTTI qui se fit mettre à terre en 1708 sur l'île de *Yaco no sima*, et mourut en prison le 21 du 10^e mois de l'an 1715.

Le récit de son martyre a été écrit par le célèbre homme d'état japonais *Arai Hakuseki* dans son livre sur les Pays occidentaux (西洋紀聞 *Sei-yō ki-bun*) et traduit en Allemand par le Dr. L. LÖNHOLM.

Le 3^e Volume (Livre 25 et 26) de la traduction allemande du *Nihongi* par le Dr. KARL FLORENZ (Voir *T'oung-pao*, Vol. IV, p. 101) vient de paraître dans le Supplément du Vol. VI des «*Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens in Tokio*». Nous reviendrons sur cette publication.

Du même auteur vient de paraître chez M. C. F. Amelang à Leipzig un recueil de poésies japonaises traduites en Allemand sous le titre de «*Dichtergrüsse aus dem Osten*».

L'ouvrage est richement illustré de dessins japonais originaux et imprimé sur du papier-de-soie japonais en diverses nuances, provenant de l'officine de M. T. HASEGAWA à Tokio.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Vol. XXXVIII du «*Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde*», contient un mémoire «*Het Huwelijk en de wetgeving hierop in China*» (Le

mariage en Chine et la législation à ce sujet) par M. J. W. YOUNG, interprète pour la langue Chinoise à Samarang (Java). Batavia, Albrecht & Rusche 1894 (pp. 190).

M. F. G. KRAMP a publié dans le «Journal de la Société royale néerlandaise de Géographie» un mémoire sur la découverte de l'île de Sachalin (De Geschiedenis der ontdekking van het eiland Sachalin).

Mr. A. G. VORDERMAN, bien connu à nos lecteurs pour ses recherches sur les remèdes et la thérapeutique chinoises (Voir *T'oung-pao*, Vol. I), vient de publier dans le «Geneeskundig tijdschrift voor Ned.-Indië», Vol. XXXIV, fasc. 3, un nouveau mémoire sur les Remèdes Javanais.

The second volume of Professor J. J. M. DE GROOT's «The Religious System of China» has just left the press of Mr. Brill's printing office. It contains: Book I, Disposal of the Dead, Part III, The Grave (First half).

Vol. III will conclude the third (and last) Part of the First Book with an Index to the Book on the Disposal of the Dead. These 3 first volumes will be sold together as one single work.

We will refer again to this work in our «Bulletin critique».

Nous apprenons que le Gouvernement Néerlandais a chargé l'ancien ministre des Colonies, le baron VAN DEDEM, qui s'est embarqué pour un voyage aux Indes britanniques, de faire une enquête sur le traitement qu'on fait subir au Siam aux sujets néerlandais de nationalité chinoise.

M. le professeur G. SCHLEGEL a été nommé Membre correspondant de la «Société Finno-Ougrienne» à Helsingfors, Finlande.

RUSSIE.

Dans le N° V des «Mémoires de la Société Finno-Ougrienne» M. VILH. THOMSEN de Copenhague vient de publier la 1^{re} Livraison de sa transcription des textes des Inscriptions de l'Orkhon (Voir *T'oung-pao*, Vol. V, page 171—174).

Le N° VI du même recueil contient un gros mémoire sur les Antiquités de la Sibérie occidentale conservées dans les Musées de Tomsk, Tobolsk, Tumen, Ekaterinenbourg, Moscou et Helsingfors, publié par M. AXEL HEIKEL.

NÉCROLOGIE.

DUTREUIL DE RHINS ¹⁾.

S'il est permis de ranger parmi les Orientalistes tous ceux-là dont les travaux ont pour but de faire, de mieux en mieux, connaître non seulement l'Orient du passé, mais aussi l'Orient actuel, J. L. Dutreuil de Rhins, récemment assassiné sur les confins du Tibet où il accomplissait une mission, a largement droit à un hommage, à un souvenir des Orientalistes.

Comme capitaine au long cours, M. Dutreuil de Rhins avait visité à peu près toutes les mers, toutes les côtes du globe, quand il apprit que le gouvernement français, en 1876, devait céder à l'Annam, conformément au traité de 1874, un certain nombre de canonnières. Il obtint, non sans peine, d'être pourvu du commandement de l'une de ces canonnières, et c'est par là qu'il aborda les études auxquelles il s'est livré depuis lors avec autant de persévérance que d'ardeur.

Les commandants des embarcations envoyées au gouvernement annamite n'avaient pas une tâche aisée, car ils devaient avoir à leur bord, outre un équipage inexpérimenté, de petits mandarins soupçonneux, pleins de duplicité, toujours prêts à entraver, sous quelque prétexte, l'autorité du chef européen. M. Dutreuil de Rhins n'en conçut pas moins la résolution d'effectuer un levé de la rivière et des environs de Hué au sujet desquels la géographie ne possédait que des informations anciennes et insuffisantes. A force de labeur et d'adresse, il réussit à accomplir son œuvre: il rapporta en Europe un levé dont l'exactitude remarquable, étant donné les conditions dans lesquelles il avait été opéré, fut constatée par la suite, alors que les ingénieurs hydrographes de la marine purent à loisir reprendre les opérations et dresser une carte régulière.

Reconnaissant la valeur de l'œuvre, le Ministère de la Marine accorda à M. Dutreuil de Rhins la faveur réservée habituellement aux officiers de marine ou aux ingénieurs hydrographes, d'être attaché au Dépôt des cartes et plans

1) Lu à Genève, au Congrès des Orientalistes, le 3 sept. 1894, par M. Henri Cordier, délégué de la Société de Géographie de Paris.

de la Marine. Il put ainsi mettre au net tous les croquis, toutes les notes recueillis au cours de ses reconnaissances sur la côte de l'Indo-Chine, notamment aux abords de Hué.

A l'époque où se termina son travail, la géographie n'avait pas de carte d'ensemble à grand point de toute la presqu'île Indo-Chinoise; la Cochinchine seule avait fait l'objet de cartes bien étudiées. M. Dutreuil de Rhins, avec l'assentiment du Ministère de la Marine, se mit donc à l'œuvre pour combler cette lacune. Il réunit, discuta, coordonna tous les éléments dont on pouvait dès lors tirer parti pour une représentation de ces vastes territoires. Il eut le soin de ne faire figurer dans sa carte que les données les plus positives, et il faut dire que l'œuvre présentait de vastes lacunes que l'occupation française a comblées depuis lors.

Toutefois, telle qu'elle était, la grande carte en quatre feuilles de l'Indo-Chine par M. Dutreuil de Rhins, et la réduction qui en fut faite en deux feuilles, restèrent longtemps les documents les plus complets et les plus sûrs à consulter sur cette partie de l'Asie. Plusieurs éditions successives attestèrent l'utilité de ce vaste travail qui exigea de longs mois d'application.

Le séjour de M. Dutreuil de Rhins en Annam a fait le sujet d'une relation vivante, animée, pittoresque et qui renferme des appréciations dont les événements sont venus démontrer la justesse.

Au moment où la France se vit engagée dans les affaires du Tonkin, M. Dutreuil de Rhins n'hésita pas à intervenir auprès du gouvernement pour le solliciter à aborder la lutte avec des forces suffisantes, à ne pas se contenter d'envoyer, les unes après les autres, de petites expéditions insuffisantes pour l'étendue de la tâche.

En exécutant sa carte de l'Indo-Chine, il en avait étendu le cadre vers le nord-ouest fort au delà des limites utiles aux administrations françaises; il l'avait portée jusqu'au nord du Tibet, et cette partie de l'œuvre qui avait exigé beaucoup de labeur resta inédite malgré les efforts de l'auteur pour trouver un éditeur français disposé à entreprendre une publication dont la vente n'eut sans doute pas couvert les dépenses.

Renonçant donc à tout espoir de ce côté, M. Dutreuil de Rhins, dont l'esprit entreprenant s'accommodait mal d'une vie inactive, sollicita du journal *le Temps* d'être son envoyé au camp d'Arabi-Pacha dans la guerre qui s'est terminée par l'occupation anglaise en Egypte. Il ne réussit pas à atteindre le camp d'Arabi; fait prisonnier, menacé d'être massacré par la populace, puis incarcéré, il ne dut sa liberté qu'à l'arrivée de l'armée anglaise au Caire.

Il avait adressé au journal une volumineuse correspondance qui est malheureusement restée inédite, la rapidité des événements lui ayant enlevé son caractère d'actualité.

A l'époque où il rentrait en Europe, M. de Brazza se disposait à retourner

au Congo dans le but d'y consolider l'œuvre à laquelle il a voué sa vie. M. de Rhins fut chargé de l'accompagner pour rédiger, de concert avec M. de Brazza, l'historique des précédentes expéditions au Congo. Homme d'action par dessus tout, M. de Brazza n'a guère écrit que des fragments de la relation de ses voyages.

Pour des raisons dont l'exposé serait ici hors de propos, M. Dutreuil de Rhins n'a pu s'acquitter de son mandat d'historiographe, mais la géographie a inscrit à son actif le premier levé très détaillé du cours de l'Ogôoué par lequel a eu lieu naguères la pénétration française dans la vallée du Congo.

De retour à Paris, M. Dutreuil de Rhins a rempli avec un zèle que rien n'ébranla, avec une activité incessante, la tâche que lui avait confiée M. de Brazza de veiller, en France, aux intérêts de ce qu'on appelait alors «l'Ouest africain français». La mission de M. de Brazza, en raison de ses origines d'ordre scientifique, relevait alors du Ministère de l'Instruction publique. Les fonctionnaires de cette administration diraient tout ce que M. Dutreuil de Rhins a mis de chaleur persuasive, de ténacité à plaider auprès d'eux la cause dont il avait accepté d'être l'avocat, à solliciter l'appui du parlement et de l'opinion en faveur d'une entreprise dont l'avenir commençait à apparaître. M. Dutreuil de Rhins de son côté, aimait à témoigner des dispositions libérales et du constant appui que ses efforts avaient rencontrés auprès du Ministère de l'Instruction publique.

A partir du jour où «l'Ouest africain», devenu le «Congo français», entre dans le champ des préoccupations de la diplomatie, M. Dutreuil de Rhins fut relevé de ses fonctions temporaires. Retournant alors à cette Asie centrale qui l'avait naguères si profondément captivé, il entreprit, avec l'appui de la Société de Géographie de Paris, la refonte complète de la carte restée manuscrite sur laquelle étaient compris le Tibet, avec les têtes du *Brahmapoutra*, du *Yang-tsé-kiang* et des fleuves immenses qui arrosent l'Indo-Chine. De longs mois, activement employés, furent nécessaires pour étudier, comparer, mettre en œuvre, les documents de première main, pour en discuter la valeur, en interpréter les contradictions, en résoudre les points douteux, adapter entre elles les solutions les plus probables.

Les érudits savent ce que comporte de profond et attachant intérêt, mais aussi de difficultés et de peines, un travail de ce genre. Celui de M. de Rhins vint se résoudre en un texte étendu renfermant les conclusions adoptées. Un atlas composé de nombreuses planches (dont quelques unes sur un grand module), sorte de synthèse graphique des tracés divers entre lesquels l'auteur avait dû déterminer les données les plus probables à inscrire sur la carte, formait l'indispensable complément du texte.

Le Ministère de l'Instruction publique n'hésita pas à publier cette contribution à la Géographie de l'Asie centrale. M. Dutreuil de Rhins a été la victime

de son oeuvre, entraîné au désir ardent de visiter les contrées dont il avait minutieusement reconstitué la géographie.

En Juillet 1890, le Ministère lui accordait une mission, que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres soutenait par l'attribution du prix Garnier.

Quelques mois après, le voyageur, accompagné de M. Grenard, un jeune élève de l'École des langues orientales, abordait le terrain de son exploration. C'est à *Och*, dans le *Ferghanah*, que commencèrent les travaux, c'est à quelques kilomètres de *Sining*, dans le *Kansou*, que la mort dramatique du chef de la Mission les a arrêtés.

M. Dutreuil de Rhins s'était chargé de la partie géographique des travaux. Les difficultés du voyage lui ont imposé un itinéraire fort sinueux dont le détail ne saurait être présenté ici, mais qui a été relevé avec soin et appuyé sur d'assez nombreuses déterminations astronomiques. On sait que les résultats de ce voyage constitueront une contribution importante à la connaissance des contrées qui bordent le Tibet septentrional et oriental, c'est-à-dire d'une portion de l'Asie où de rares explorations ont laissé de nombreux problèmes à résoudre.

Ceux-là qui ont connu M. Dutreuil de Rhins, regretteront l'homme de grand cœur et de généreuses aspirations. La science perd en lui un adepte aussi fervent qu'il était désintéressé.

CH. MAUNOIN,

Secrétaire général de la Société de Géographie.

L. G. G. AUBARET.

LOUIS GABRIEL GALDÉRIC AUBARET, marin et orientaliste français, né à Montpellier le 27 Mai 1825, est mort à Poitiers au mois d'Août 1894. Nous n'avons à parler de ce haut fonctionnaire, qui a terminé sa carrière comme délégué de la Dette publique ottomane, que pour ses études faites sur l'Annam lorsqu'il fut envoyé dans ce pays comme inspecteur des affaires indigènes auprès des amiraux gouverneurs-généraux. Il traduisit en 1865 le *Code annamite*, retraduit depuis par Philastre, ainsi que l'Histoire de *Gia-dinh*, histoire de Saigon ou de la basse Cochinchine, et donna une *Grammaire annamite* en 1867.

H. C.

COMTE DE KERGARADec.

Le comte de Kergaradec, consul général de France à Moscou, est mort subitement le 2 Octobre à Berlin où il était de passage. Ancien élève de l'école navale, le comte de Kergaradec était parvenu rapidement au grade de capitaine

de frégate. Successivement chargé, en 1875, du consulat de France à Hanoï, administrateur principal des affaires indigènes, envoyé en mission à Hué, il était entré définitivement dans la carrière consulaire en 1883, comme consul de 1^{re} classe et commissaire du gouvernement à Bangkok, puis maintenu dans cette résidence comme consul général et chargé d'affaires. Appelé en 1891 au consulat général de France à Moscou, M. de Kergaradec avait su s'y faire apprécier, aussi bien des autorités locales que des nombreux Français que l'Exposition avait amenés dans cette ville. Le défunt, qui était un des agents les plus distingués du personnel consulaire, sera vivement regretté de ses chefs et de ses collègues. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1877.

TERRIEN DE LACOUPERIE.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort subite de notre collaborateur et ami, le Prof. ALBERT TERRIEN DE LACOUPERIE à l'âge de 49 ans, décédé le 11 Octobre en son domicile, 136 Bishop's road, Fulham, près Londres. M. TERRIEN DE LACOUPERIE était né à Ingouville (le Havre), le 23 Nov. 1845. Nous consacrerons dans notre prochain numéro un travail spécial à ce savant regretté.

G. S.

BULLETIN CRITIQUE.

Erwiderung. — In N°. 1, Mars 1894, S. 87—89 dieser Zeitschrift bespricht Herr W. BANG meine mandschuische Grammatik.

Ich hatte für die Veröffentlichung derselben den Grund angegeben, dass es bisher noch keine mandschuische Grammatik in englischer Sprache gegeben habe und nach Herrn Bang mag dies ihr Erscheinen »in gewisser Hinsicht rechtfertigen“. Warum aber nur in gewisser Hinsicht? Wer nur englisch kann (und deren kenne ich sehr, sehr viele), wird eben »die früheren deutschen, italiänischen und französischen Grammatiken... nicht benutzen können“.

Zu meiner Schande muss ich gestehen, dass ich keine mandschuische Grammatik in deutscher Sprache kenne. Die italiänische von

Hoffmann ist ein kleines Werkchen von 36 Seiten 8°, nach dem chinesischen *Tsch'ing-wen Tsch'i-meng* bearbeitet, in franz. Sprache giebt es drei: v. d. Gabelentz (1832), L. Adam (1873) und de Harlez (1884)¹⁾, aber ich kenne auch noch eine lateinische von Kaulen und eine russische von Sacharoff. Gabelentz ist unser aller Meister, über den Adam nicht hinausgeht, trotz sogen. wissenschaftlicher, in Wahrheit aber gesuchter, Eintheilung. Kaulen fängt sein liber primus mit den Worten an: *grammatica dicitur illa ars qua etc.* und füllt mit solchem Gewäsch 50 Seiten 8°; auch sind die Paradigmen in grosser mandschuischer Schrift gedruckt. Harlez' Grammatik ist gewiss gut, aber doch nicht so abschliessend, dass eine Übersetzung

1) Der geehrte Verfasser vergiesst die „Grammaire Tartare-Mantchou“ von Amiot, in den „Mémoires concernant les Chinois“, Vol. XIII, S. 39, 1787 abgedruckt. (Anm. der Red.)

derselben in's Englische einer neuen Grammatik vorzuziehen gewesen wäre.

Weil ich nun die ganze Grammatik auf 13 Seiten und die Syntax auf einer halben abmache, nennt Herr Bang mein Buch eine Grammatik allerelementarster Natur: »Was bei einem so summarischen Verfahren herauskommen kann, und das überhaupt nichts Neues, persönlich Erforschtes, geboten werden kann, leuchtet (wohl nur Herrn Bang) ein". »Es müssen aber, fährt er traurig fort, derartige »Grammatiken" sein, die das Studium der altaischen Sprachen bei den Linguisten in berechtigten Mißkredit gebracht haben". Es sollte mir wirklich leid thun, wenn das wahr wäre.

Was er gegen mich vorbringt ist:

1. Ich habe die ganze Grammatik auf 13 Seiten abgehandelt. Wenn ich dabei etwas für die Erlernung des Mandschuischen Wesentlichen ausgelassen hätte, wäre ich natürlich zu tadeln. Der Kürze wegen an sich doch gewiss nicht, eher das Gegentheil. Übrigens

vergisst Herr Bang hinzuzusetzen, dass mein Buch in Gross-Quart gedruckt ist und keinen Platz auf Kapitel-Überschriften u. dergl. verschwendet. Auch für die Literatur in mandschuischer Sprache konnte ich auf meinen *Essay* verweisen. Hätte ich in der Grammatik etwas Wesentliches ausgelassen, so würde es mein Kritiker wohl bemerkt haben. Er erwähnt aber nur:

2. Dass ich bei der Pluralbildung p. 4 angegeben habe, nicht zum Stamme gehöriges, finales *n* werde abgestossen, bei *han* nicht. Aber wie sollte es denn heissen? s. dasselbe bei de Harlez S. 33. Sollte ich etwa sagen, *han* sei ein Fremdwort? Ich weiss es nicht.

3. Dass ich die Etymologie der Endungen *mbi* etc. nicht gegeben, »trotzdem wenigstens *bi*, seinem etymologischen Werthe nach, schon ebensolange erkaunt ist, als man sich mit dem Mandschuischen in Europa beschäftigt"; das heisst doch so viel als dass der erste Mandschuforscher Rémusat scharfsinnig in *bi* das verba substantif gesehen hat. Das wird also jeder

andere Anfänger auch sehen. Hätte ich es gemacht wie Andere und etwa geschrieben *m + bi*, oder *jakade* (*jaka + de*), oder *emgi* (*emu + gi*), oder gar *muse* (*mi + si*), so hätte ich mir den Unwillen des Herrn Bang nicht zugezogen. Aber ich wollte gar keine Etymologien bringen, die dem Anfänger nichts nützen, selbst wenn sie richtig sind. Was nützt es wenn Adam p. 44 von *bimbi* sagt, es sei »formé par une réduplication“, und wenn er *beye* von *bi* ableitet? oder wenn er p. 100—127 ein »Supplément à la lexicologie“ bringt, dessen Nutzen (zuweilen selbst Sinn) wohl selbst Herrn Bang nicht klar sein dürfte; oder wenn de Harlez p. 3 sagt, »*hiyooŭun* piété filiale, de *hiao* avec suff. *ŭun*!“ Oder wenn derselbe p. 35 ein Wort *yaen-yung* anführt, was kein Mensch versteht. Oder wenn er S. 55 N°. 5 von den participes passés sagt: »d'autres, semblent provenir de thèmes écourtés, ont *ongka*, *ngke*, *ngko* (pour *naka*, etc.?)“, wo doch nur das Tungusische Hülfe bringt: *bambi bangka*, tung. *bāngi* faul, *sambi sangka*, » *saŋgar* Loch, Grube.

Ich wollte eine Grammatik schreiben, um Engländer zum Studium der mandschuischen Sprache anzuregen, und habe deshalb alles Unwesentliche ausgelassen, besonders Etymologien, die ganz ungewiss sind und für die mir der englische Leser gewiss nicht danken würde. Im Übrigen ist ja etymologisiren keine schwierige Kunst, aber solange die tungusischen Dialekte noch nicht genau untersucht sind, ist es auf dem Gebiet des Mandschuischen verfrüht und nichts als Rathen, und sollte noch unterbleiben, sonst kommen uns die Indogermanisten auf den Kopf, vor denen sich Herr Bang so zu fürchten scheint.

Scheiden wir aber alles Überflüssige aus, so könnte jede mandschuische Grammatik auf mein Mass von 13 Seiten Gross-Quart gebracht werden, und sind nicht alle Zusammenstellungen von Formen, die das Lexicon giebt, in der Grammatik überflüssig? z.B. die Tabellen der participes passés p. 54—55 bei de Harlez. Überflüssig ist auch Erdachtes, z.B. in ders. Gram. p. 5, dass Verträge mit fremden Nationen

in mandschuischer Sprache gemacht worden sind, während doch nur die ersten mit Russland so abgefasst wurden; p. 6 Übersetzungen in mandschuischer Sprache »en grand nombre"; der Plural »poètes", da doch nur *Kien-lung* dichtete, der denn auch keine mandschuische Metrik geschaffen hat.

»Neues, persönlich Erforschtes" habe ich bei einer so einfachen Sprache, wie der mandschuischen, nicht viel bringen können, aber in Kleinigkeiten habe ich doch einen Fortschritt gemacht:

So wenig ich über die Aussprache gebe, dies Wenige ist neu. Man vergleiche doch das bei de Harlez auf p. 15 und 16 Gesagte. »Richtig dürfte höchst wahrscheinlich die Angabe sein *ō* sei vielmehr *u* auszusprechen", sagt Herr Bang, sein »höchst wahrscheinlich" durch »dürfte" einschränkend. Aber dass es sicher so ist, kann er, wenn er den grossen *Wen-tschien* zur Hand hat, an vielen Beispielen wie 舜, 胡 u. a. m. selbst finden.

Meine Darstellung der Vokalharmonie ist neu und vollständig, soweit ich sie ohne Hinzuziehung

des Tungusischen geben konnte, s. dagegen de Harlez p. 47.

Das p. 3 über Lehnwörter Gesagte war Herrn Bang doch jedenfalls neu.

Meine Besprechung der Suffixe *i*, *be*, *de*, *ci* ist doch besser als die meiner Vorgänger und durchaus altaisch gehalten.

Neu ist die mandschuische Zeitangabe auf p. 7. Siehe ferner das auf p. 9 über das Suffix *le* Gesagte, bei de Harlez p. 51 genau so falsch wie bei Kaulen (s. Z. D. M. G. vol. XVIII, p. 203). Die Tabelle der unregelmässigen Zeitwörter hat Herr Bang selbst gelobt.

Die mandschuische Syntax ist an sich einfach genug. Die Hauptregeln habe ich gegeben, für das Übrige sind ja oben die *analysed texts* da, wie die Gespräche in Fleischer's persischer Grammatik. Was noch zu sammeln ist, sind dem Chinesischen entlehnte oder adaptirte Redewendungen wie *babi* = 有所, *serengge* = 也者 und Aehnliches.

Dies zur Erwiderung auf die unfreundliche und gar nicht mit Beweisen unterstützte Kritik. Ich

habe mich, seit ich den Hörsaal des grössten Indogermanisten, Prof. Dr. Pott, im Jahre 1869 verliess, stets mit linguistischen, besonders phonetischen Studien beschäftigt und mandchuisch und tungusisch fleissig getrieben. Ein vergleichendes Wörterbuch aller tungusischen Dialekte nach den europäischen Publicationen und nach eigenen Sammlungen liegt fertig in meinem Pult. Vielleicht kann Herr Bang mir zur Veröffentlichung desselben verhelfen und so sein gegen mich begangenes Unrecht wieder gut zu machen suchen.

P. G. VON MÖLLENDORFF.

Der Verkehr zwischen China und dem Römischen Reiche. Vortrag zur Winckelmannsfeier am 9. December 1893 in Bonn. Von H. NISSEN.

Es ist mit Freuden zu begrüessen, wenn Vertreter der klassischen Philologie sich des Gedankens bewusst werden, dass schon im Alterthum der Westen sich nicht ganz dem Einfluss des fernen Ostens entziehen konnte. Dieser Einfluss

war vermutlich nicht mit demjenigen zu vergleichen, den die nächstgelegenen Nachbarreiche aufeinander ausübten; dennoch war er vorhanden. Ihn an der Hand der seit einigen Jahrzehnten reichlicher fliessenden Quellen in aller Kürze nachzuweisen ist der Gegenstand dieses ebenso interessanten wie gelehrten Vortrags. Nach einer Einleitung, die in der Hervorhebung der wachsenden Wichtigkeit der chinesischen Rasse in der Gemeinschaft der civilisierten Völker gipfelt, bespricht der Vortrag folgende, mit eingehenden Quellenangaben unterstützten Punkte.

1. *Chinesische Funde im Westen.*

Die berühmten Rosellinischen Porzellanfläschchen erregten bei ihrer Entdeckung in einem uneröffneten Grabe der 18. ägyptischen Dynastie die grossartigsten Hoffnungen. »Leider ist der schöne Traum durch die unbarmherzige Kritik allmählich in sein Nichts aufgelöst worden. Die Sinologen erkannten in den Aufschriften Dichtersprüche des 11. und 12. Jahrhunderts, ja HIRTH schliesst aus der Arbeit, dass die Gefässe

erst nach 1820 gemacht sind, mithin wenige Jahre alt waren, als sie von den pfiffigen Arabern in die ägyptischen Grabkammern hineingeschmuggelt wurden".

2. *Römische Münzfunde im Osten.* Von diesen Funden hebt der Vortragende hervor: der Fund einer Anzahl Münzen in der Provinz Shansi vor 60 Jahren, bestehend in Stücken aus verschiedenen Regierungen von Tiberias bis Aurelian; ferner römische Münzfunde in Cochinchina, Calcutta, Ceylon und an der Westküste Vorderindiens.

3. *Wege nach China:* Land- und Seeweg.

4. *Seidenbau in China* und 5. *Einfuhr und Verbrauch der Seide.* Nach einer Besprechung der frühesten Erwähnungen der Seide auf dem Gebiete der westlichen Kultur, kommt der Vortragende auf die bekannte Seiden-industrie syrischer Märkte. »In den Städten Syriens, klein und gross, vor allem dem berühmten Tyros, sodann in Aegypten in dem rasch aufblühenden Alexandria, des grossen Königs zukunftsreicher Gründung, schlägt Weberei, Färberei, Stickerei, kurz

und gut was wir Modeindustrie nennen, ihren Sitz auf. Hier wird die feine weisse Seide Chinas verarbeitet".

»Bei einem Preis, der mindestens das fünfzigfache des heutigen betrug, dachten die Alten nicht daran, die fertigen chinesischen Zeuge zu tragen, vorausgesetzt, dass sie überhaupt ihrem Geschmack zugesagt hätten. Sondern entweder wurden Garne bezogen oder die fertigen Zeuge aufgetrennt, gefärbt und mit Leinen, Wolle, Baumwolle und anderen Stoffen neu verwebt".

Von Wichtigkeit ist die Bestätigung dieser Thatsache seitens der chinesischen Berichte des Alterthums, wie sie von Hirth (*China and the Roman Orient*) gesammelt und übersetzt sind. Hier hätte der Verfasser meine Untersuchung über das »Wasserschaf" der chinesischen Berichte zuziehen können, deren Resultate darauf hindeuten, dass Kameelwolle bei der Herstellung der halbseidenen Stoffe keine geringe Rolle gespielt haben kann. Unter den serischen Gewändern der Römer versteht der Vortragende leichte bunte Musseline und Gazen.

Dies sind vermuthlich dieselben Stoffe, die *Ma Tuan-lin* in seiner Schilderung von *Ta-tsin* erwähnt: »they always made profit by obtaining the thick plain silk stuffs of China, which they split in order to make foreign damast and purple-dyed mustered goods, and they entertained a lively trade with the foreign states of Parthia by sea" (Hirth). Angesichts dieser chinesischen Bestätigung des Auftrennens der Seidenstoffe durch die syrische Fabrikanten, auf die zuerst von Hirth aufmerksam gemacht wurde, sagt der Vortragende mit Recht: »es ist nicht recht ersichtlich, warum das Auftrennen von Blümner (der *Maximaltarif* des *Diocletian*, p. 162) und von *Oberst Yule* (*Cathay. Einl.* p. 154) in Zweifel gezogen wird".

6. *Erleichterung des Verkehrs.*

Die grossartige Ausdehnung der beiden Kulturgebiete, des römischen einerseits und des chinesischen andererseits, macht lebhaft Handelsbeziehungen selbstverständlich. Dennoch gab es keine directe Landverbindung, vielmehr hatten die Parthen die Vermittlung,

und vom Transit der chinesischen Waare erklecklichen Nutzen.

7. *Serika.* Wo *Serica* lag und wer die Serer waren, ist eines der interessantesten Probleme der Handelsgeschichte im Alterthum. Hier sehen wir die wichtigsten Ergebnisse der Forschungen, insofern sie aus den Quellen der klassischen Literatur hervorgehen. Eine sorgfältige Untersuchung vom Standpunkt der chinesischen Literatur dürfte über die zahlreichen dunkelen Punkte dieses Problems noch recht viel Licht verbreiten können.

8. *Der indische Handel.* 9. *China.*

Indien und China versorgten den römischen Markt mit Gegenständen des Luxus für Küche und Tafel, Kleidung und Toilette, und Rom musste mit Edelmetallen bezahlen. Doch haben, wie die Forschungen Hirth's zeigen, mit der Zunahme des Verkehrs die syrischen und ägyptischen Fabriken ihr Absatzgebiet im Osten ständig erweitert. Die chinesischen Quellen führen an 60 Einfuhrartikel aus dem römischen Reich auf, darunter 17 Arten Gewebe, gefärbte Stoffe, bunte

Teppiche, Glas in 10 verschiedenen Farben, Metalle, Juwelen, Gemmen, Bernstein- und Korallenschmuck, Drogen, u. s. w. Nicht übereinstimmen können wir mit der nach von Richthofen citierten Ansicht betreffend den Ursprung des Namens China. Von Richthofen sagt (China, S. 470): »Es ist fast von allen, welche darüber geschrieben haben, angenommen worden, dass die Chinesen mit *Ta-tsin* »Gross China" bezeichnen wollten, und darin wiederum hat man einen Beweis zu sehen geglaubt, dass die Chinesen ihr eigenes Reich *Tsin* nannten. Es liegt aber wohl auf der Hand, dass es einem so von sich eingenommenen Volk nicht in den Sinn kommen konnte, ein anderes als noch grösser anzuerkennen. Das Beiwort *Ta* (gross) wird jedem Volk gegeben, vor dessen Macht oder Cultur die Chinesen Achtung haben. Daher bezeichnen sie z.B. Russland, England und Frankreich als *Ta Ngo-kwo*, *Ta Ying-kwo* und *Ta Fa-kwo*. Die Herleitung des Namens *Tsin* für die Römer lässt sich noch nicht ergründen. Ist es schon aus dem ge-

nannten Grund unwahrscheinlich, dass die Chinesen sich selbst so bezeichneten, so ist auch ausserdem keinerlei Anhalt dafür vorhanden. Wohl haben sie sich nach den Dynastien genannt, auf die sie stolz sind. Vor der der *Tsin* aber haben sie stets nur Abscheu gehabt". Dagegen lässt sich einwenden, dass die Chinesen der Dynastie *Han* ihr Land dennoch *Tsin* nannten, wie aus der Stelle des *Hou-han-shu* hervorgeht, worin ein chinesischer Autor des Alterthums selbst die Ansicht ausspricht, der Name *Ta-tsin* komme daher, dass die Bewohner den Chinesen so ähnlich seien, was schon in der Visdelou'schen Übersetzung (*Monument du christianisme en Chine*) genügend zum Ausdruck kommt, worin es heisst: »les gens du pays sont tous de haute stature, etc., et en cela non différents des Chinois; c'est pourquoi ils ont acquis communément le nom de *Ta-tsin*, c'est-à-dire, de grande Chine" (d'Herbelot, *Bibl. Orient.*, Folio-Ausg. S. 1776, Supplément, S. 174). Dass aber die Chinesen selbst frühzeitig den Ausdruck *Tschina*, der ja

in buddhistischen Texten dem Gebildeten oft genug begegnet, um eine Erklärung zu rechtfertigen, von der so bitter gehassten Dynastie *Tsin* herleiteten, dafür bürgt uns als zuverlässiger Gewährsmann *Hsüan-chuang*, der erste Kenner buddhistischer Termini unter den Autoren des 7^{ten} Jahrhunderts. Von grossem Interesse ist das Problem der Lage der von Ptolemaeos und anderen erwähnten Stadt Katigara, dem Grenzpunkt des fernöstlichen Seehandels. Auch hier werden chinesische Aufzeichnungen zugezogen werden müssen. Von Richthofen denkt an Hanoi, während man gewöhnlich darunter Canton oder irgend eine Stadt des eigentlichen China [z.B. Chinkiang, mit Fragezeichen in einer älteren Auflage des Kiepert'schen Atlas antiquus] versteht. Hanoi ist jedenfalls derjenige Punkt, der sich noch am ersten mit der chinesischen Tradition vereinigen lässt. Nur müssen wir nicht vergessen, dass nach der letzteren, der Platz, wo die fremden Gesandten landeten,

jih-nan-kiao-wai (日南徼外), d. h. »ausserhalb der Grenze von Jih-nan zu suchen ist" (Hirth, op. cit., *passim*), während Hanoi im Herzen dieses Grenzlandes gelegen war. Der Vortragende hätte Ausführliches über diese Frage in Hirth, Chines. Studien, S. 19 ff. vorgefunden.

10. *Chinesische Berichte*. 11. *Das Mittelalter*. Den Schluss dieses für jeden Gebildeten höchst interessanten Vortrags bildet eine mehrere Seiten umfassende Wiedergabe der hauptsächlichsten Resultate der sinologischen Forschung nach Hirth, denen hin und da bestätigende Momente aus dem Gebiete der klassischen Literatur hinzugefügt werden. Dass gründliches Eindringen in die tiefsten Tiefen dieses geistigen Bergwerks sich der Mühe verlohnt, das beweist der vorliegende Vortrag, der einige der wichtigsten Resultate modernen Scharfsinns in lesbarer, auch dem Nicht-Fachmann zugänglicher, Form mit Erfolg zu vereinigen gesucht hat. G. S.

NOTES AND QUERIES.

7. Chinese name of Narwhal.

The 正字通 describes the Narwhal or sea-unicorn (*Monodon monoceros*) in these terms: 落斯馬長四丈許、居海底、罕出水面、皮堅、刺之不可入。額二角似鉤
“The *Lohszema* reaches a length of about forty feet; it lives at the bottom of the sea, and rarely comes upon the surface of the water. Its skin is hard, and not to be pierced. The two horns (teeth) upon its front are like rapiers”.

Of course the word *Lohszema* or *Loksuma* is not Chinese, but the transcription of some foreign name.

Can any of the readers of the *T'oung-pao* give me any information on the subject?
G. S.

ERRATUM.

Page 211, dernière ligne, pour 119 lisez 118.

A pair of Chinese marriage contracts

BY

B. A. J. VAN WETTUM,

Dutch Chinese student-interpreter.



In order to give a better idea of the real meaning of the documents I intend to translate, I think it best, first to give an epitome of the nuptial rites, as they are observed in Amoy.

I have seen myself a most interesting part of a chinese wedding, namely the bride wearing her wedding dress.

According to Chinese custom, some few days after the wedding, the newly married woman, still called "bride", receives visitors in her nuptial room. This is the only occasion, on which a Chinese woman is allowed to be visited by other men than her relatives.

Arrayed in her splendid garments, on her head wearing the ornamental crown, she stood like an idol. Quiet and with downcast eyes, she seemed not to notice the foreign guest.

On this occasion I have admired also many marriage presents, and have sat down in the richly decorated hall, drinking the ceremonial tea, and congratulating the father in law.

I have not been able to witness the other ceremonies, but I have heard a good deal about them, especially from my Amoy teacher.

The ceremonies, which constitute a regular marriage in China, are six in number.

Already in the Li-ki ¹⁾ we find the rites divided in six formalities, viz. 納采 "Choosing", 問名 "Asking the names", 納吉 "Securing the auspiciousness", 納徵 "Giving presents as a proof", 請期 "Appointing the date", and 親迎 "Personally going out to escort".

In course of time these ceremonies, though remaining the same in number, underwent some modifications in the different parts of China. So that we now have found the ceremonies of marriage, as followed by the well-to-do-people in Amoy, to consist of the following:

I. 問名 To ask the names.

The family of the young man ²⁾ sends a go-between to the family of the girl, with a card containing his name, surname and profession. If this family is willing, the father of the girl, through the agency of the same go-between, sends a card containing his daughter's name, surname and age.

After these preliminaries, both parties reciprocally take informations. The family of the man then sends the go-between with a card, containing his eight characters of nativity, (viz. two for year, month, day and hour). The other party invites a fortune-teller to take the horoscope of the couple, and see whether they agree; and when this is the case, sends back the eight characters of the couple.

This card is placed before the shrine of the idol, set up in the hall of the young man's house, and remains there for three days.

When, during this time, there occur no ill-omened events, the auspiciousness of the union is proved.

II. 訂盟 To make the promise.

The father of the young man now sends some small presents, prescribed by custom. Among these are a pair of armlets, a present to the girl, as a proof that the match is provisionally decided upon.

The family of the girl sends back some other customary presents.

III. 納采 To send the betrothal presents.

This is a day of festivity. The family of the bridegroom sends the betrothal presents, the engagement money (properly speaking the price of the girl), together with a pair of marriage-contracts. Of these, only that of the bridegroom is complete, while that of the bride still has to be written by the other party.

On receiving these presents, the family of the bride invites the go-between to an entertainment with all the female relatives. After a while they request her to take back in return some ceremonial presents, together with the marriage-contract of the bride.

IV. 納幣 To present silk.

The bridegroom's family sends some presents in silver, among which the ceremonial present, called 幣儀 i. e. "money to buy silk". The other party returns some ceremonial presents.

V. 請期 To ask for the date of the wedding.

The family of the bridegroom sends a complete wedding dress with a card requesting the bride to fix the day of the wedding.

(As for fixing the date, some days before the ceremony called 納采, fortune-tellers have already chosen the lucky days for the following ceremonies; and these dates are instantly made known to the family of the bride).

The ceremonies called 納采, 納幣 and 請期 are now carried out on the same day.

Only, with the presents, separate cards are sent, relating to the different ceremonies.

VI. 親迎 Personally to fetch the bride.

Though in Amoy it is no custom that the bridegroom personally should go to the house of the bride, the name of the ceremony has remained.

This day quite a procession is going from the bridegroom's house. It principally consists of the go-between, two younger brothers of the bridegroom, and four or six of his friends, all sitting in sedan-chairs; besides an ornamental bridal chair, and a chair destined for the matron who accompanies the bride to her future home.

When the procession has come back to the house of the bridegroom, he comes out, and now sees his bride for the first time. The friends who escorted the bride are invited to an entertainment. But the bridegroom instantly leads his bride into the room prepared for the new couple.

Three days after the consummation of the marriage, the bridegroom presents his bride to his deceased ancestors before whose tablets they go through a ceremonial worshipping, and makes her solemnly salute his parents.

On the day of the third ceremony, the bridegroom's family send the 婚書, which I translate by "marriage-contracts". The contents of this document are not at all similar to those of a European marriage-contract. Yet I have fixed upon this translation for it, because it is the most important one among the many documents and cards exchanged during a marriage and, especially, because it proves that the marriage is finally agreed upon.

The main part of both documents consists in lines of verse, chosen from the Shi-king, in praise of the family and father of the betrothed, and at last of the betrothed personally. Each line is taken from a different ode, but the composer chooses them so, that rhyme is conserved³⁾. Moreover the author, thorough literate as he is, has taken care that the phrases in prose in each column are of an even number. This is a most delicate distinction. Carelessness on this point might give the idea of "singleness", which, on the occasion of two persons uniting for life, would be a bad omen. This is another instance of the veneration Chinese feel for their written characters.

Translation of the first document.

乾 書⁴⁾

Marriage-contract of the bridegroom's family.

二 姓 合 婚⁵⁾

Two clans united by marriage.

忝姻弟蘇天錫薰沐頓首百拜

Your unworthy younger brother by this marriage, *Su Thien-sih*, having perfumed and bathed himself, knocks his forehead on the ground, and with high reverence,

書上

writes to

大儲封⁶⁾仁翁汪府尊姻翁老先生老大人執事

Your Excellency, of the high name *Jen* of the house *Wang*, his respected relative by marriage, the wealthy father of graduates, the venerable old master.

伏以

He respectfully notes that,

日 爲 改 歲 ⁷⁾
 文 定 厥 祥 ⁸⁾

Now that the year is drawing to a close,
 The ceremony of sending the betrothal presents has secured the
 auspiciousness of this marriage.

恭 惟

Reverently he considers

高 門

The high reputation of Your house.

允 文 允 武 ⁹⁾
 邦 家 之 光 ¹⁰⁾

Its members are equally able to fulfill the civil or military
 employments;

Yea, it is the glory of the State.

姻 翁 大 人

Reverently he thinks also of You, his honored relative by marriage,

其 德 不 爽 ¹¹⁾
 出 言 有 章 ¹²⁾

Of Your virtue untainted,

And Your speech so full of elegance.

猥 以 令 媛 鸞 官

配 及 豚 兒 錦 陽

He is ashamed, that Your fair daughter, of the high name *Iwan*,
 Should be united to his little dog, named *Kin-yang*.

親 迎 于 渭 ¹³⁾
 造 舟 爲 梁 ¹⁴⁾

In person he will call for her in Her mansion, near the river
Wei,

And will join many boats to a bridge.

辰 彼 碩 女 ¹⁵⁾
有 來 離 離 ¹⁶⁾

When at her proper time, this eminent lady
Has arrived, moving harmoniously,

令 儀 令 色 ¹⁷⁾
不 吳 不 揚 ¹⁸⁾

With her decorous behaviour and beautiful complexion,
Not boisterous and not loud-voiced,

宜 其 家 室 ¹⁹⁾
載 弄 之 璋 ²⁰⁾

She will bring harmony into the household,
And there will be playing with pieces of jade.

則 百 斯 男 ²¹⁾
終 焉 允 臧 ²²⁾

Yea, a hundred sons will be born to Her;
And everything will prosper to the end.

統 冀

He fervently hopes, that

尊 慈 俯 賜
懷 允 不 望 ²³⁾

Your honor, with kindness, will deign to grant him this favor,
Which he will cherish in his heart, and never forget.

時龍飛²⁴⁾歲次癸巳年臘月²⁵⁾穀旦²⁶⁾錫載頓
首拜書

During the reign of the present Emperor, the order of the year
being Kwei-sz', on the present lucky day of the sacrificial moon,
Sih knocks his forehead on the ground, and reverently writes this.

光 前 ²⁷⁾

That this union be the glory of Your forefathers.

Translation of the second document.

坤 書³³⁾

Marriage-contract of the bride's family.

百 年 偕 老³⁴⁾

During a hundred years they grow old together.

忝 姻 弟 汪 懷 仁 薰 沐 頓 首 百 拜

Your unworthy younger brother by this marriage, *Wang Hwai-Jen*, having perfumed and bathed himself, knocks his forehead on the ground, and with high reverence,

書 復

writes in answer to

大 德 望³⁵⁾ 錫 翁 蘇 府 尊 姻 翁 老 先 生 老 大 人 閣 下

Your Excellency, of the high name *Sih* of the house *Su*, his respected relative by marriage, the venerable old master, with the high reputation of virtue.

伏 以

He respectfully notes that,

歲 聿 其 莫³⁶⁾
承 筐 是 將³⁷⁾

Now that the year is approaching its end,

The baskets with betrothal-presents have respectfully been received.

寅 惟

He reverently considers

覃 府

Your illustrious house

文 武 是 憲 ³³⁾
萬 民 所 望 ³⁴⁾

Its civil and military attainments are a model to men;
All people look up to it as to their pattern,

姻 臺 大 人

Reverently he thinks also of You, his honored relative by marriage,

豈 弟 君 子 ³⁵⁾
惟 德 之 行 ³⁶⁾

The princely man, benevolent and equanimous,
Who only walks in the paths of virtue.

猥 以 令 郎 陽 官
采 及 小 女 鸞 者

He is grateful that Your honored son, of the high name *Yang*,
Has chosen his uneducated daughter, named *Lwan*.

天 作 之 合 ³⁷⁾
不 顯 其 光 ³⁸⁾

Heaven ordained this match,
How should not the ceremonies be resplendent!

求 我 庶 士 ³⁹⁾
穆 穆 皇 皇 ⁴⁰⁾

Among all the scholars, who have wooed his daughter,
Your son is excelling in respectfulness and praiseworthy qualities.

克 明 克 類 ⁴¹⁾
如 珪 如 璋 ⁴²⁾

He is able to discriminate equally right and wrong, good and perverse.
His virtue is pure like a scepter, undefiled like a jade-mace.

琴 瑟 在 御 ⁴³⁾
庶 幾 有 臧 ⁴⁴⁾

Like the harmony of the lute and lyre at their sides,
So will be their conjugal happiness;

施 于 孫 子⁴⁵⁾
長 發 其 祥⁴⁶⁾

Which extending to their offspring,
For a long time will be an omen of prosperity.

統 祈

He fervently beseeches

尊 慈 俞 允
申 錫 無 疆⁴⁷⁾

Your honor, with kindness to grant him this favor,
As You repeatedly have granted favors without end.

時 鳳 紀⁴⁸⁾ 歲 次 癸 巳 年 臘 月 穀 旦 仁 載 頓 首
拜 書

According to the Imperial calendar, the order of the year being Kwei-sz', on the present lucky day of the sacrificial moon, *Jen* knocks his forehead on the ground, and reverently writes this.

裕 後⁴⁹⁾

That this union may insure prosperity to Your descendants.

Amoy, Janury 1894.

Notes.

- 1) 禮記.第四十四篇。The commentary on this passage explains the order of arranging the ceremonies: 采擇在我而名氏在彼。故首以納采、而次以問名。此資人謀以達之也。次則宜貴鬼謀。故又次之以納吉。人謀鬼謀皆協。從然後又納幣以徵之。請日以期之。The choosing (of the bride) depends on us, but the names (of the bride) are theirs. Therefore, the ceremony called 納采 comes first, and that called 問名 second. These are actions depending on human calculations. After this the intention of the spirits must be honored. Therefore, the ceremony called 納吉 comes next. If the plans of man, and the intention of the spirits have been found to agree, then the ceremonies called 納徵 and 請期 can successively be performed, namely "presenting silk" to affirm the betrothal, and "appointing the date" in order to fix the wedding.
- 2) According to custom in Amoy, the 主婚 (contractor of a marriage) for bridegroom and bride, is their respective father. If he has died already, the marriage is arranged by the next male relative in the family hierarchy.
- 3) As will be seen, in both documents, the words ending each alternate line, belong to the rhyme "Yang" [陽], the seventh of the lower even tone [下平]. See their dictionary of rhymes, called 詩韻.
- 4) Printed on the cover in golden characters.

It stands for: 乾家婚書。乾 is the first of the eight diagrams, corresponding to Heaven and to the Male principle.

- 5) In the original printed in golden characters.
- 6) 朱子家禮.婚禮.[納采]:讀書父稱大儲封.
The father of a literate is styled 大儲封.
- 7) 詩經卷一之十五篇[七月]. Comm. 歲將改矣:
The year is going to change. (LEGGE, p. 230).
- 8) 詩經卷三之一篇[明明]. Comm. 文禮也.卜
得其吉以納幣之禮定其祥也: After having ob-
tained the lucky days by divination, the ceremony of giving
the betrothal presents fixes the auspiciousness. (LEGGE, p. 434).
- 9) 詩經卷四之二篇[思樂]. Comm. 文武兼備:
Having both civil and military abilities. (LEGGE, p. 618).
- 10) 詩經卷四之三篇[載芟]. Comm. 邦家所以光
也: Glory is shed upon the State thereby. (LEGGE, p. 603).
- 11) 詩經卷二之二篇[蓼彼]. Comm. 爽差也: 爽
means "error". (LEGGE, p. 274).
- 12) 詩經卷二之八篇[彼都]. Comm. 章文章也:
章 means "literary essay". (LEGGE, p. 409).
- 13) The same as note 7). See in the same ode the line 在渭
之浹 (on the banks of the river Wei), describing the place
of the princess' residence. (LEGGE, p. 434).
- 14) The same as note 7). Comm. 比舩於水.加板於上.
卽今之浮橋: To unite boats on the water, and put boards
across them. This we call now a floating-bridge. (LEGGE, p. 435).
In the document, this line refers to the providing of sedan-
chairs, to convey the bride to the bridegroom's house.
- 15) 詩經卷二之七篇[閭闔]. Comm. 辰及時.碩
大也: 辰 means "at the proper time", 碩 means "great".
(LEGGE, p. 392).
- 16) 詩經卷四之二篇[有來]. Comm. 離離和也:
離離 mean "harmonious". In the original, this line describes
many men, coming in full harmony. (LEGGE, p. 589).

- 17) 詩經卷三之三篇[天生]。Comm. 令善也：令 means "good". (LEGGÉ, p. 542).
- 18) The same as note 8). Comm. 不吳不揚肅也。不謹謹不大聲也：This phrase means "quiet, not talking noisely and not loud-voiced". (LEGGÉ, p. 619).
- 19) 詩經卷一之一篇[桃之]。Comm. 宜者和順之意也：宜 has the meaning of "harmonious and submissive". (LEGGÉ, p. 13).
- 20) 詩經卷二之四篇[秩秩]。Comm. 弄玩也。半圭曰璋。玩以璋者欲其比德也："弄 means "to play", 璋 is a piece of jade, shaped like a half scepter. They give this ornament to boys to play with, as an emblem of their virtues in later life". — Hence 弄璋 is an expression for "bearing sons". (LEGGÉ, p. 306).
- 21) 詩經卷三之一篇[思齊]。 (LEGGÉ, p. 446).
- 22) 詩經卷一之四篇[定之]。Comm. 至終而杲獲其善也：At the end, prosperity will certainly be obtained. (LEGGÉ, p. 82).
- 23) 詩經卷二之六篇[鼓鐘]。Comm. 懷思允信也：懷 means "to think about", 允 means "certainly". (LEGGÉ, p. 367).
- 24) 易經卷一[乾]。飛龍在天。利見大人。Comm. 以天德居天位。臣民利見之：The soaring dragon on the throne of Heaven bestows benefits on all the people.
- 25) In the 幼學 (卷之一、歲時) I read: 秦人歲終祭神。曰臘。故至今以十二月爲臘：The men of Ts'in, at the end of each year, sacrificed to the gods. This was called "winter-sacrifice". Therefore up to the present time the 12th month is called, "the sacrificial month".
- 26) In the same chapter of the 幼學 occurs the phrase: 穀日吉旦也。穀日 means "a lucky day".

See also: 詩經卷一之十二篇[東門]. In this ode occurs the line 穀旦于差. Comm. 穀善也: 穀 means "good". (LEGGE, p. 206).

- 27) See note 49).
- 28) Printed on the cover in golden characters. It stands for 坤家婚書. 坤 is the last of the eight diagrams, corresponding to Earth and to the Female principle.
- 29) In the original printed in golden characters.
- 30) 朱子家禮. 婚禮.[納采]: 無讀書稱大德望, for a man who is no scholar, the title is 大德望.
- 31) 詩經卷一之十篇[蟋蟀]. Comm. 歲忽已晚矣: Suddenly it is late in the year. (LEGGE, p. 174).
- 32) 詩經卷二之一篇[呦呦]. Comm. 承奉也. 筐所以盛幣帛者將行也: 承 means "to receive respectfully; 筐 are (the baskets) to contain the silk; 將 means "to perform". (LEGGE, p. 245).
- 33) 詩經卷三之三篇[崧高]. Comm. 才兼文武. 足以爲人取法也: Abilities both civil and military, which the people can take as an example. (LEGGE, p. 540).
- 34) The same as note 11). Comm. 瞻望而法倣: To look up to it and take it as an example. (LEGGE, p. 409).
- 35) 詩經卷三之一篇[瞻彼]. Comm. 豈和樂也. 弟平易也: 豈 means "in peace with men, and spreading joy"; 弟 means "even-minded". (LEGGE, p. 444).
- 36) The same as note 7). (LEGGE, p. 433).
- 37) id. Comm. 天默定其配: Heaven secretly decreed, that they should be made a pair. (LEGGE, p. 434).
- 38) id. Comm. 豈不顯達其禮之光輝乎: How should not the splendor of the ceremonies be manifested! (LEGGE, p. 435).
- 39) 詩經卷一之二篇[標有]. Comm. 求我之衆士: All the scholars who wooed me. (LEGGE, p. 30).

- 40) 詩經卷三之二篇[假樂]。Comm. 穆穆敬也。皇皇美也：穆穆 means "respectful"; 皇皇 means "admirable". (LEGGE, p. 284).
- 41) 詩經卷三之一篇[皇矣]。Comm. 克明能察是非也。克類能分善惡也：克明 means "able to judge right and wrong; 克類 means "able to discriminate good and evil". (LEGGE, p. 451).
- 42) 詩經卷三之二篇[有卷]。Comm. 德行純潔：A virtuous behaviour, perfectly pure. (LEGGE, p. 493).
- 43) 詩經卷一之七篇[女曰]。Comm. 如鼓琴瑟以相友。御侍也：Harmonious as the lute and lyre sounding together. 御 means "near to". (LEGGE, p. 135).
- 44) 詩經卷二之七篇[有頍]。Comm. 臧善也：臧 means "good". (LEGGE, p. 390).
- 45) The same as note 37). Comm. 延及于子孫：To transmit to sons and grandsons. (LEGGE, p. 452).
- 46) 詩經卷四之三篇[潛哲]。Comm. 長久也：長 means "for a long time". (LEGGE, p. 638).
- 47) 詩經卷四之三篇[嗟嗟]。Comm. 申重也。疆竟也：申 means "repeatedly"; 疆 means "to exhaust". (LEGGE, p. 634).
- 48) The expression 鳳紀 and its antithesis in the other document, 龍飛, have been chosen intentionally, because "Dragon" and "Phoenix" are emblems for bridegroom and bride.
- 49) In the 三字經 occurs this phrase: 光於前。垂於後。Comm. 光前人而裕後昆。To make one's ancestors illustrious, and set up an example to posterity.

MÉLANGES.



Ueber den Schiffsverkehr von Kinsay zu Marco Polo's Zeit

VON

FRIEDRICH HIRTH.



Unter den seltenen Büchern, die ich mit meiner nunmehr zweiten Sammlung chinesischer Druckwerke erworben habe, nachdem die erste in den Besitz der Königl. Bibliothek in Berlin übergegangen ist, befindet sich eine ausführliche Beschreibung der Stadt *Hang-chow*, von der Marco Polo uns unter dem Namen *Kinsay*¹⁾ eine lebhafte Schilderung hinterlassen hat. Dieselbe ist betitelt *Mêng-liang-lu*²⁾, enthält 20 Bücher und wurde, wie ich der Vorrede entnehme, im Jahre 1274, d. i. etwa ein Jahr vor der Ankunft des Polo am mongolischen Hofe, von *Wu Tzu-mu*³⁾ veröffentlicht, der selbst aus *Hang-chow* gebürtig war⁴⁾. Der Verfasser giebt uns eine Fülle von *Détail*, das besonders wegen des Umstandes, dass der Zeitunterschied zwischen der Entstehung seiner Aufzeichnungen

1) 京師 nach der Amoy-aussprache *King-sai* i. e. „die Hauptstadt“.

2) 夢梁錄.

3) 吳自牧.

4) S. den Katalog der kaiserl. Bibliothek in Peking, Kap. 70, p. 39.

und Marco Polo's Aufenthalt in *Kinsai* kaum 20 Jahre beträgt, für die Marco Polo-Forschung manchen werthvollen Aufschluss zu liefern verspricht. Unter Anderem findet sich auf S. 14 ff. des 12. Buches ein Bericht über die den Hafen von *Hang-chow* damals besuchenden Schiffe, dem ich die folgenden Thatsachen entnehme:

»Die Provinz *Chekiang* ist wichtig, nicht bloss durch ihre Fluss-Schiffahrt, sondern auch durch den Seeverkehr. Unter anderen laufen in den Hafen von *Hang-chow* See-Schiffe ein, deren grösste eine Tragfähigkeit von 5,000 *liao* ¹⁾ besitzen und die auf 500 bis 600 Passagiere eingerichtet sind. Schiffe zweiter Klasse halten nur 2,000 bis zu 1,000 *liao*, können jedoch immer noch 200 bis 300 Passagiere aufnehmen. Die kleineren Fahrzeuge, die unter dem Namen *Tsuan-fêng* ²⁾ (lit. »Windbohrer«) bekannt sind, sind mit 6 bis 8 Rudern versehen und tragen reichlich 100 Passagiere. Diese kleineren Böte werden hauptsächlich zur Fischerei verwendet. Schliesslich giebt es noch kleinere Fahrzeuge, *San-pan* ³⁾ genannt, von denen hier nicht die Rede sei. Was wir beschreiben wollen sind vielmehr die Schiffe unserer grossen Rheder, die den endlosen Ocean durchsegeln, jeder ordentlichen Gefahr trotzend, indem sie über die Schlupfwinkel der schrecklichsten Seeungeheuer hinwegfahren in der Finsterniss, bei Wind und Regen, unter keiner anderen Führung als der Richtung der Magnethadel, die dem aufmerksamen Schiffsmaat sagt, wohin er seine Junke lenken muss, und zwar ohne Fehl, denn man wisse, dass von ihm das Leben Aller, die sich an Bord befinden, abhängt. Dass dies der Fall ist (so sagt der Verfasser) haben mir die reisenden Kaufleute bei verschiedenen

1) 料.

2) 鑽風.

3) 三板, d. i. der noch heute so genannte *Sampan*, nach Giles „from the Malay *Sampan*“ *Far East Glossary* s. v. *Sampan*. Vgl. jedoch den Namen der kleineren Böte auf dem oberen *Yangtze*, die in Szechuen *Wu-pan*, 五板, genannt worden.

Gelegenheiten ausdrücklich versichert. Wer in diesen Schiffen nach fremden Ländern zu segeln beabsichtigt, der muss in *Ch'üan-chou* in See stechen ¹⁾. Von hier aus kommt man zunächst über das Meer von *Ch'i-chou* ²⁾, bei einer Tiefe von etwa 70 *chang* (ca. 130 Faden)".

Nach der Beschreibung der fabelhaften Gefahren, die den Reisenden in diesem Gewässer erwarten, belehrt uns der Verfasser darüber, dass »in der Nähe der Inseln das Meer seicht wird und dass, um nicht auf den Grund zu laufen, diese Schiffe es vorziehen auf offener See zu segeln, im Vertrauen auf die Magnetnadel". »Denn wenn hier ein Fehler gemacht wird, so findet die Mannschaft in den Leibern der Haifische ihr Grab. Ein altes, den Schiffen wohlbekanntes Sprichwort sagt: »wer hinaussegelt, der beachte die *Ch'i-chou* (Paracels), wer heimkehrt beachte den *K'an-lun* ³⁾ (Pulo Condor)", denn hier ist die See auch über 50 *chang* tief ⁴⁾. Es ist für den Kapitän eines solchen Schiffes von der grössten Wichtigkeit, dass er, so oft er sich auf hoher See befindet, regelmässig Sonnenaufgang und Sonnenuntergang beobachtet, um sich über das *Yin* und das *Yang* (d. i. das weibliche und männliche Prinzip, mit anderen Worten das *Fêng-shui*, die »Geomantik" der

1) Diese Stelle gehört, nebst einer beträchtlichen Anzahl weiterer Belege, zu den Gründen, weshalb ich den fleissigen und sonst dankenswerthen Bemühungen des Mr. George Phillips nicht folgen kann, der die von den arabischen Reisenden und Marco Polo so genannte Stadt *Zaitun* mit dem benachbarten *Chang-chou* identifiziert. Zwanzig Jahre nachdem die obige Stelle geschrieben wurde, schiffte sich Marco Polo in »Zaitun" ein, um die Reise »nach den fremden Ländern" unsres Gewährsmanns anzutreten, der uns versichert, dass man in *Ch'üan-chou*, nicht in *Chang-chou*, in See stechen muss. Die Blüthezeit des Hafens *Yüeh-chiang* (月港), Phillips' *Zaitun*, fällt in die Zeit der *Ming*. Unter den *Sung* und *Yüan* war jedenfalls *Ch'üan-chou* (alias *Sui-t'ung* 瑞桐) der Welthafen jener Küste.

2) 七洲洋, so benannt nach *Ch'i-chou* (= die Paracels Gruppe?).

3) 崑崙.

4) Weshalb gerade tiefe Stellen als gefährlich beschrieben sind, mag damit zusammenhängen, dass die damaligen Schiffsführer wohl, trotz der Magnetnadel, sehr vom Lothen abhängig waren.

Localität, wenn man diesen Ausdruck auf das Meer anwenden will) zu unterrichten. Um zu erfahren, was für Wind er zu erwarten hat, beobachte er die Wolkenbildung, und alles dies mit der grössten Genauigkeit. Sieht man das Meer in der Ferne auffallend aufschäumen, so bedeutet dies, dass der Wind aus dieser Richtung kommen wird. Starke Brandung deutet auf Südwind am folgenden Tage; Wetterleuchten auf eine Gewitterböe aus der betreffenden Richtung. Diese Zeichen sind untrüglich. Auf Nähe des Landes schliesst man von dem Aussehen des Seewassers, ob klar oder schlammig. Auf hoher See ist das Wasser dunkelblau ¹⁾ wie Indigo; in der Nähe der Küste grünlich blau, bis es ganz nah am Land schlammig und blass wird. An Stellen, wo Fische sich in grossen Schwärmen zeigen, sind sicher Felsenklippen, da sie auf diesen ihre Nahrung finden. Der 14. und der 28. Tag jedes Monats (d. h. die Vollmonds- und Neumondstage) sind Tage der ersten Klasse ²⁾. Wenn an einem solchen Tage eine unerwartete Wendung in Bezug auf Wind oder Regen eintritt, so deutet das auf einen Sturm innerhalb der nächsten zehn Tage. Beim Lothen beachte man das Aussehen der (am Loth haftenden) Erdbestandtheile, ob Sand oder Schlamm, um daraus Schlüsse auf den etwa an der Küste zu suchenden Ankerplatz zu ziehen. Die Kaufleute, die sich nur am Küstenhandel nach *Tai-chou*, *Wén-chou*, *Ch'üan-chou* oder *Foo-chow* betheiligen, kommen nicht über das Meer von *Ch'i-chou* und *K'un-lun*; wer jedoch die Reise über den fernen Ocean machen will, der segelt, vom Hafen von *Ch'üan-chou* ausgehend, durch die Strasse von *Tai-hsü* ³⁾ in das offene Meer zur Fahrt nach den fremden Ländern".

1) *Pi-hei* (碧黑).

2) *Ta-têng-jih* (大等日), „kritische Tage“ nach Falb; doch werfen diese, wie der folgende Satz zeigt, ihren Schatten auf die kommenden zehn Tage.

3) 岱嶼門.

Nach einigen Bemerkungen über den localen Verkehr, erwähnt der Verfasser, dass wegen Überfüllung des städtischen Hafens von *Hang-chow*, die grossen Seeschiffe nicht dort, sondern am Ufer des *Hang-chow* Flusses (vermuthlich unterhalb der Stadt) ihren Ankerplatz hatten.

Der Ausdruck So-fu.

Herr F. W. K. Müller in »Einige Anmerkungen zu Groeneveldt's Notes on the Malay Archipelago" (*T'oung-pao*, Vol. IV, p. 82) bespricht den Ausdruck *so-fu* (瑣服 oder 梭服), der von Groeneveldt (op. cit., p. 134) mit »quilts made of feathers" übersetzt wird. Da in der Liste von Tributartikeln, die von Malacca an den chinesischen Hof geschickt wurden, auch Kasuare genannt werden, so glaubt Herr Müller berechtigt zu sein, bei *so-fu* an die Molukken zu denken und zwar an einen Handelsartikel, der noch heute dort diesen Namen führt, nämlich die getrockneten Häute der Paradiesvögel, ternatanisch *sofu* genannt. Dies wäre ganz gut, wenn der Name nicht ein in der ethnographischen Litteratur häufig vorkommender wäre; ich selbst bin ihm unzählige Mal begegnet, und zwar auf einem Gebiet, wo an Paradiesvögel doch nicht gut zu denken ist, und in Gesellschaft von Ausdrücken, die wir nur auf Bekleidungsstoffe beziehen dürfen. Dies ist der Fall bei Gegenständen des centralasiatischen Handels zwischen den persischen Gebieten und China. Wie sollten z.B. Samarkand und Ispahan dazu kommen Paradiesvogelbälge ihren Löwen, Pferden, Damascenerklingen und Zeugstoffen als Hofgeschenke hinzuzufügen? Ispahan (*i-ssü-fu-han*, 亦思弗罕) und Samarkand (*sa-ma-êrh-han*, 撒馬兒罕) aber schickten im Jahre 1483: *tou-lo so-fu chu-wa*, 兜羅鎖幅諸物, d. h. »baumwollene und wollene Stoffe". Über den ersten

Ausdruck, *tou-lo*, der mit Sanskrit *tālo* zusammenhängend, erst Baumwolle, später Wollenstoff bedeutete, ist mehrfach geschrieben worden (Siehe meine Bemerkungen über »ni 呢 Broadcloth“ im *Journal of the China Branch of the R. A. S.*, Vol. XXI, p. 230). *So-fu* aber stehe ich nicht an, für eine Transscription des arabischen *suf*, »Wolle“ zu erklären ¹⁾. Das obige Citat findet sich im *Ming-shih*, Kap. 332, p. 21 der Palast-Ausg. von 1739; doch mag man nur in der ethnographischen Litteratur jener Periode, der ja auch die Groeneveldt'sche Stelle entstammt, nachlesen, um den Ausdruck häufig genug anzutreffen. Die Feststellung westasiatischer und indischer Gewebe-Namen gehört zu den interessantesten Problemen der chinesischen Litteratur; ich hoffe später ausführlicher darauf zurück zu kommen. Dankbar wäre ich jedem Kenner der mittelalterlichen Textilindustrie für die Erklärung des Namens *yüeh-no* (越諾布, cantonesisch *yüt-nok*), eines vielgenannten Stoffes der persischen Textilindustrie, der nach *Chao Ju-kua* nebst geschliffenen Glaswaaren, flüssigem Storax, Gold- und Silberwaaren, zu den hauptsächlichsten Erzeugnissen Bagdad's (*pai-ta*, 白達) gehörte; sonst auch in allen möglichen, auf westasiatische Länder bezüglichen Texten vom frühen Mittelalter an erwähnt wird. Wenn es sich nur um *no* 諾, cantonesisch *nok*, handelte, so wäre uns leicht geholfen, da »Nac“ thatsächlich ein von Marco Polo (Yule, Vol. II, pp. 65 u. 67) erwähntes Product der Bagdader Webereien ist. Was sollte jedoch in diesem Falle aus dem ersten Zeichen *yüeh* werden? Der Ausdruck ist so häufig, dass seine Etymologie, die sicher auf einen nicht-chinesischen Ausdruck zurückzuführen ist, ein möglichst bald zu lösendes Problem bildet. F. H.

1) Groeneveldt's Erklärung stammt vermuthlich aus einer chinesischen Scholie, wenn nicht mündlichen Erklärung, bei der die doppelte Bedeutung des Wortes *mao* (毛), das sowohl »Federn“ wie »Wolle“ bedeuten kann, den Irrthum veranlaßt hat.

Das Weisse Rhinoceros.

Vor einiger Zeit wurde in London ein im vorigen Jahre von Mr. R. T. Coryndon erlegtes weisses Rhinoceros (*Rhinoceros sinus*) gezeigt. Es handelt sich hier um eine Abart des afrikanischen Rhinoceros, von der es (»The Mail«, v. 10. April 1894) heisst: »The animal is now so rare, as to be practically extinct, which is not to be wondered at, if every one who sees a couple, insists on shooting them both«. Ich bin nicht in der Lage zu sagen, ob ein Gegenstück zu diesem Naturspiel, wenn es ein solches genannt werden darf, auch für die indischen Verwandten dieses Dickhäuters existiert. Jedenfalls finden sich in der chinesischen Litteratur mehrere Anspielungen in diesem Sinne. Das vermuthlich uralte, allerdings recht läppische Buch, worin Wahrheit und Dichtung in einer Weise vermengt sind, die es uns recht schwer macht, uns ernstlich damit zu beschäftigen, der *Shan-hai-ching*, enthält die Beschreibung eines Landes *Kin-ku* ¹⁾, von dem gesagt wird, dass seine Fauna viele *chu-lu* (Schweine und Rehe oder »Schweinrehe, d. h. Hirscheber oder Babirussa) und weisse Rhinocerosse enthält ²⁾. Sollte dieser Bemerkung ein Körnchen Wahrheit zu Grunde liegen, so wäre das Land in einer Gegend zu suchen, wo beide Thiere zu Hause sind. Im Jahre 84 n. Chr. wurden weisse Rhinocerosse von Annam als Tribut nach China geschickt. (*P'ei-wên-yün-fu*, Kap. 8, p. 88.)

F. H.

¹⁾ 琴鼓之山.

²⁾ 其獸多豕鹿多白犀.

Die böse Sieben

VON

O. FRANKFURTER.

Man hat verschiedentlich den ausdruck die »böse Sieben« für eine frau zu erklären gesucht, ohne dass es mir bekannt wäre, dass eine dieser erklärungen auf allgemeinen beifall hat rechnen können. Es dürfte so vielleicht entschuldigt werden, wenn aus dem fernen Osten ein neuer versuch gemacht wird. Es wird dabei gehofft dass selbst wenn das, was im nachfolgenden zur erklärungen vorgetragen wird, keine zustimmung findet, obwol es nur eine bestätigung von Professor Benfey's, im Pañchatantra ausgesprochenen hypothese, dass wir zur erklärungen für vieles in unserem volksleben in sagen und gebräuchen auf den Buddhismus zurückgreifen müssen, wäre, die vorgebrachten tatsachen von genügendem interesse sind um deren veröffentlichung zu rechtfertigen.

Das in Birma ganz und gäbe gesetz unterscheidet sieben arten von frauen, nemlich die frau wie eine mutter, wie eine schwester, wie ein freund, wie ein sklave, wie ein herr, wie ein feind und wie ein dieb. Das gesetz schreibt vor dass wenn es bewiesen ist dass eine frau, wie ein feind oder wie ein dieb an ihrem manne gehandelt hat, sie als solche bestraft werden sollte, und an einer anderen stelle, dass selbst wenn kinder der ehe entstammen, der

mann sich von einer frau, die wie ein herr, ein feind oder ein dieb gegen ihn gehandelt hat, scheiden lassen kann.

Es ist schon früher darauf hingewiesen, so namentlich von Forchhammer, dass, obwol das gesetz, wie es in den von Buddhisten bewohnten ländern Hinterindiens üblich ist, im grossen und ganzen auf brahmanischer grundlage beruht, und zwar auf den gesetzbüchern die unter dem namen des *Manu* gehen, doch die Buddhistischen schriftten einen merklichen einfluss auf die gesetzgebung der einzelnen länder ausgeübt haben. Es ist solcher einfluss nicht immer direct und namentlich nicht immer zeitlich nachweisbar, da die gesetzgeber, auf alter grundlage weiterbauend, ihre individuelle anschauung derselben aufzudrücken suchten, ohne dass es ihnen daran lag diese neue gesetzgebung mit ihrem namen zu verknüpfen.

So finden wir denn das, was bei dem einem volke, den Birmanen, in das gesetz übergegangen, bei einem andern volke, den Siamesen, in die volkslitteratur übergegangen ist. Dies geschah wol zuerst als rechtssprichwort, wie sich das auch sonst nachweisen lässt, so beispielshalber mit dem bekannten siamesischen sprichwort »beisst dich der hund, so beiss ihn nicht wieder'', das auf buddhistischer grundlage beruht, und das im birmanischen gesetz über mord als argument gegen die anwendung der *lex talionis* gebraucht wird.

Die Siamesische volkslitteratur unterscheidet ebenfalls sieben arten von frauen, doch werden von ihrer individualität keine rückschlüsse auf das, dem manne nach dem gesetzte zustehende, recht gemacht.

Wir finden, mit schlechten eigenschaften beginnend, die folgende reihe: eine frau wie ein mörder, wie ein dieb, wie ein meister, wie ein freund, wie eine jüngere schwester, wie eine ältere schwester, wie eine mutter. — Die Siamesischen namen für diese kategorien sind durchweg dem Pāli, aller wahrscheinlichkeit nach durch Cambodianische quellen, entlehnt, da wir auch sonst in der beschreibung

dieser sieben eine unverhältnismässig grosse anzahl wörter Cambodianischen ursprungs finden.

Die frau wie ein mörder »*vadhakā bhiriya*“ wird beschrieben wie eine die, einem henker gleich, dem leben ihres mannes nachstellt. Sie ist von niedriger herkunft; ehebrecherisch und wollüstig, erkennt und sucht sie nur nach fehleru und den schlechten seiten ihres eheherrn, den sie, wenn gelegenheit sich böte, selbst töten würde.

Die frau wie ein dieb »*cori satri*“ wird beschrieben als eine, die nicht auf das vermögen ihres mannes acht gibt, sondern es im spiel mit andern vertändelt, und ihn zum bettler macht. Sie ist lügnerisch und ohne furcht vor ihrem manne.

Die frau wie ein meister »*ayya bhiriya*“ sucht ihren eignen willen dem des mannes entgegenzusetzen; sie behandelt ihren mann als wenn sie der meister, er der sklave, sie der herr, er der knecht sei.

Die frau wie ein freund »*sakhi bhiriya*“ behandelt ihren mann als wenn er ihr freund wäre; von gehorchen kann nicht die rede sein, da sie eben nur das tut, was ein freund dem andern zu liebe tun würde, so lange es ihr passt.

Die frau wie eine jüngere schwester »*kanishtha bhiriya*“ sieht zu ihrem manne auf wie die jüngere schwester zum bruder; sie gehorcht ihm, sorgt für ihn und für seine ehre, sie ist geduldig.

Die frau wie eine ältere schwester »*jeshthaka bhiriya*“ sieht darauf wie sie sich frei von fehleru halten kann; bescheidenlich wartet sie ihrem manne auf; selbst in ihrem anzuge weiss sie das was anständig ist zu tragen und zu bewahren: wie eine ältere schwester einer jüngeren gegenüber, nimmt sie auf sich die ehre ihres mannes zu schützen: sie hält von ihm die sorge des täglichen lebens fern und sucht ihn dazu zu bestimmen, dass er nur das tut was gerechtigkeit erfordert.

Die frau wie eine mutter »*māta bhiriya*“: Wie eine mutter ihr

kind liebt, so liebt die frau wie eine mutter ihren eheherrn; sie weist ihn an das zu tun, was recht und gut ist; sie wird für ihn wirken und schaffen; ihn, wenn er krank ist, pflegen wie eine mutter nur ihren liebbling pflegen kann.

Nun wird in der Siamesischen poetischen version (*laksana mia chek sthan*), von der wir eben eine sinngetreue übersetzung gegeben, berichtet das sie wiederum dem *Satanipāta* des *Anguttaranikāya* entnommen sei. Wir finden so denn auch im *Sujāta sutta* eine aufzählung der sieben arten frauen und zwar als *vadhasamā* gleich einem mörder, *corusamā* gleich einem dieb, *ayyasamā* gleich einem meister, *mātusamā* gleich einer mutter, *bhaginīsamā* gleich einer schwester, *sakhīsamā* gleich einem freunde, *dāsīsamā* gleich einer sklavin.

Dieser selben auffassung von den sieben frauen begegnen wir in den bildlichen darstellungen in den vorhöfen der Siamesischen tempel. In diesen werden als gut betrachtet, die frau wie eine freundin, wie eine mutter, wie eine schwester und wie eine sklavin, während die poetische version als gut nur die frau wie eine mutter und wie eine ältere und jüngere schwester nennt, wo ja wol unter fremdem Cambodianischem einfluss die jüngere schwester für die sklavin substituiert ist. — Das Pali stimmt somit ferner überein mit der im Birmanischen gesetz gegebenen version, und so haben wir natürlich das *Sujāta sutta* als quelle des ganzen zu betrachten. In der Siamesischen version wird einfach die tatsache berichtet, das die sieben arten frauen existieren; im Birmanischen werden rückschlüsse auf das gesetz gemacht, während das *Sujāta sutta* als grundlage des ganzen, auf religiöser grundlage beruhend, die taten (*kamma*) begangen als frau wie eine mörderin, ein dieb, ein meister in der hölle weiter leben lässt, wo sie natürlich das in der hölle bereits

bestehende böse *kamma* vermehren; während die taten begangen als frau wie eine mutter, schwester, freundin, sklavin in den seligen gefilden des himmels das gute *kamma* vermehren. Es kann eben nicht häufig genug darauf aufmerksam gemacht werden, das von einem körperlichen fortleben im reinen Buddhismus nicht die rede sein kann, sondern nur von dem fortleben der taten.

VARIÉTÉS.

LA MORT D'UN REBELLE.

NOUVELLE.

Au mois d'avril 1854, les rebelles Taiping occupaient la ville chinoise de Chang-hai, tandis que les troupes impériales campaient dans la vaste plaine qui borde les concessions étrangères construites sur les rives du Houang-pou.

Insurgés et impérialistes étaient également à craindre des Européens; malgré les remontrances des consuls, les troupes régulières s'étant trop approchées des concessions, les étrangers, aidés des équipages sur rade, les attaquèrent vigoureusement (4 avril) et les forcèrent de reculer.

Un grand nombre de soldats chinois se mirent alors à battre la campagne, rançonner les villages et massacrer les rebelles qui tombaient entre leurs mains.

Le Code pénal chinois n'est pas indulgent aux traîtres; ils sont mis à mort d'une manière lente (*ling-tchi*) et douloureuse que l'on appelle aussi la coupure en dix-mille morceaux. L'exécuteur des hautes oeuvres peut même ajouter à l'horreur du supplice par des raffinements de cruauté et l'on ne s'en fait pas faute. Il est vrai qu'il a le pouvoir, par un coup adroitement porté, d'abrégier les souffrances du patient. C'est une question d'argent à débattre entre les parents de la victime et le tortionnaire.

Au commencement de juillet, j'appris qu'un chef rebelle avait été capturé près de Siu Kia-wei. Après un jugement sommaire, il avait été condamné à un supplice horrible, qu'il endurait, me

disait-on, dans la grande plaine à droite de la Route aux chevaux, qui conduit des établissements anglais à Siu Kia-wei.

Je fis part de cette nouvelle au Capitaine Foretop, commandant le croiseur de Sa Majesté britannique, le *Thunderstorm*, et John P. O'Hagan, riche négociant américain. D'un commun accord, nous résolûmes de mettre fin aux angoisses du misérable, et de déjouer, par une mort rapide, les calculs des bourreaux de l'infortuné Taiping.

En arrivant à la plaine, nous aperçûmes un tonneau, d'où s'échappaient des cris, ou plutôt des hurlements qui n'avaient rien d'humain. On voyait au-dessus une nuée de corbeaux, avant-coureurs de la mort, tourner en croissant.

Le spectacle qui nous attendait nous terrifia, en même temps qu'il nous remplît d'une profonde compassion.

Le rebelle était agenouillé dans le tonneau garni de clous; sa tête, violemment ramenée en arrière, avait été rattachée à ses pieds par les cheveux qu'il portait longs, suivant la mode des Taiping; les mains étaient liées sur la poitrine, de sorte que dans une position instable, quels que fussent ses mouvements, le pauvre diable était percé d'une multitude de pointes, et sa tête, levée vers le Ciel, recevait en plein les rayons d'un soleil, que seuls peuvent connaître ceux qui ont habité l'Extrême Orient en été. Par un raffinement de cruauté, les paupières avaient été cou-

pées; sur le visage marbré deux ruisseaux de sueur sanglante traçaient de chaque côté du nez leurs sillons irréguliers, qui venaient se confondre avec l'écume de la bouche meurtrie à coups de bambou.

Au bruit de nos chevaux, les hurlements s'étaient transformés en gémissements. Je m'avançai vers le malheureux :

— «Es-tu là depuis longtemps, lui demandai-je ?

— «Depuis hier, me répondit-il, et qui que tu sois, par pitié, enlève-moi la vie sans tarder.

Déjà la vermine était dans ses plaies, et l'infortuné se sentait à la fois mourir d'inanition, dévoré par la gangrène et devenir fou par l'ardeur du soleil.

— «Tu n'attends aucun secours ?

— «Mes frères bienfaisants et justes sont morts, et leur pavillon rouge a fui devant le faux Dragon du Nord.

— «As-tu quelque message à porter ?

— «Jamais je ne reverrai le pays des Trois Rivières. J'ai bu l'eau pure et claire et j'ai obéi au Ciel; mon corps appartient déjà à la Terre, je demande qu'à ne plus souffrir.

— «Et tu serais reconnaissant à celui qui abrégearait ton martyre ?

— «Que le Ciel et la Terre bénissent ses ascendants jusqu'à la vingtième génération !

— «Ecoute, ces deux Chrétiens sont venus pour faire cesser ton supplice.

— «Que le Seigneur du Ciel leur paie ma dette de reconnaissance».

Deux coups de revolver retentirent : les tortures du malheureux étaient finies.

Un instant après, alors que les corbeaux effarouchés par les détonations, s'enfuyaient au loin en criant, nous étions en selle tous les trois pour regagner la ville.

KAO-TI.

Le *Figaro* du 5 novembre 1894, sous la signature de Gabriel Randon, donne le récit dramatique suivant dont nous lui laissons la responsabilité :

Nous extrayons d'une correspondance particulière le récit suivant, qui nous éclaire sur les mœurs militaires chinoises et les châtements infligés aux soldats traîtres à leur drapeau et à leur patrie.

Oyez plutôt :

«Le capitaine Tso Ving-Liu, accusé «d'avoir été de connivence avec les Japonais en leur abandonnant un convoi «de ravitaillement qu'il était chargé d'escorter, accusé en outre d'espionnage «et d'avoir renseigné le général japonais Oyama sur les desseins de l'état-major chinois dont il faisait partie, «par surcroît convaincu de s'être enfui «à la bataille de Ya-lou, en abandonnant «ses troupes, a subi, le 12 septembre, «des supplices exceptionnels, destinés à

«donner un exemple salutaire à ceux «qui tenteraient de l'imiter.

«Sur la grande place du village de «Yo-Ké-Li, non loin de Moukden, où se «tient le quartier général de l'armée «chinoise, Tso Ving-Liu a été amené la «cangue au cou. Pour cette circonstance, «le trou par où la tête du condamné «passe avait été garni de petits clous «pointus qui, au moindre mouvement, «s'enfonçaient dans la chair du misérable.

«Devant le corps d'officiers, dont l'un «est Européen, un Allemand du nom de «Vogt, l'on a fait comparaître le capitaine Tso, et on lui a lu la sentence «qui le condamnait.

«La population du village entourait «la place au milieu de laquelle était «disposée une longue planche de bois «percée de trous qui tout à l'heure allait «servir. Les troupes, armées de reming-

« tons, de lances à étendards, formaient
« la haie.

« Deux bourreaux s'emparèrent du
« condamné et, après l'avoir brutalement
« débarrassé de sa cangue meurtrière,
« le couchèrent sur la planche où ils le
« lièrent à l'aide de cordes. Là, la planche
« fut remise debout et maintenue pres-
« que droite par un support en bois, de
« sorte qu'on eût dit une toile sur un
« chevalet.

« On commença par, avec un tisonnier
« rougi, lui brûler les paupières retour-
« nées; puis on lui cloua les oreilles à
« la planche, pour immobiliser la tête,
« qui remuait désespérément.

« Un des bourreaux lui ouvrit ensuite
« la bouche, s'empara de la langue du
« malheureux avec une pince et, lui ap-
« puyant son pied sur le ventre, d'un coup
« il la lui arracha longuement. Ce fut
« le tour des mains. On les lui enduisit
« de goudron et on y mit le feu. Les

« pieds furent traités de même manière.

« Un instant le supplice cessa et un
« héraut, au nom de l'Empereur, pro-
« clama la déchéance du capitaine Tao
« Ving-Liu de ses dignités de soldat et
« d'homme, et l'arrêt ajoutait « que Boud-
« dha était instamment supplié de ne pas
« le recevoir dans son sein ».

« Le pauvre diable était dans un état
« lamentable, cependant il respirait en-
« core; alors on lui brisa les dents à coups
« de ciseau à froid et de marteau, et le
« sang de sa bouche mutilée rejaillissait
« sous les coups de l'outil.

« Avec la pince qui avait servi à lui
« arracher la langue, on lui fit éclater
« le nez en serrant fortement. Enfin, pour
« comble d'horreurs, on apporta une se-
« ringue emplie d'huile bouillante et on
« lui donna un lavement. Ce fut le coup
« de grâce. Le capitaine traître expira,
« son corps était devenu une loque san-
« glante, que l'on jeta au charnier voisin. »

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

M. le Dr. FR. KÜHNERT, privatdocent à l'Université de Vienne, a publié dans la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* (Vol. VIII, p. 211) un petit mémoire sur quelques écueils dans la traduction du Chinois. (Ueber einige Klippen bei Uebersetzungen aus dem Chinesischen), dans lequel il relève les fautes commises par feu le Dr. Pfizmaier dans la traduction des titres des ouvrages chinois qui se trouvent dans la bibliothèque impériale de Vienne.

Le même auteur vient de nous envoyer une conférence qu'il a tenue dans la «Vereins-Versammlung der Oesterr.-Israel. Union», le 14 Avril 1894, publiée dans l'organe de cette Union, N°. 61, et dans laquelle il a essayé de dissiper quelques opinions erronnées communes sur la Chine et les Chinois.

BELGIQUE.

Sous le titre de «A Propos d'une Préface», M. A. GUELUY, du Séminaire des Missions Chine et Congo à Louvain, vient de publier dans le *Muséon* (Tom. XIII, Novembre 1894), un Aperçu critique sur le Bouddhisme en Chine au 7^e Siècle, avec une nouvelle traduction de la Préface du Voyage du pèlerin chinois *Hïuen-ts'ang*, dont le texte offre des difficultés techniques extrêmes qui ont même dérouté le célèbre Sinologue Stanislas Julien.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

M. D. Nutt vient de publier un des derniers ouvrages de notre savant collaborateur TERRIEN DE LACOUPERIE dont nous avons à déplorer la perte prématurée. Il est intitulé «Beginnings of Writing in Central and Eastern Asia, or Notes on 450 Embryo-writings and scripts».

Nous reviendrons sur cette importante publication qui contient une masse inappréciable de matériaux.

Mr. JAMES L. BOWES, H. I. M.'s hon. Consul for Japan at Liverpool, has published a Handbook to his Museum of Japanese Art Work, Streatlam Towers in Liverpool, the visiting of which is graciously permitted to all the Members of the "Japan Society, London". We beg to offer our sincere thanks for the enlightened liberality of Mr. Bowes, who, unlike so many other collectors, who keep their treasures to themselves, allows others to participate in them.

CHINE.

M. Patenôtre, late French Minister at Peking, to-day Ambassador at Washington, has been interviewed by an American Reporter and, according to the *Galvani Messenger* (28 Oct. 1894), he has given the following information regarding Li Hung-chang:

"At the time the Tientsin treaty of peace was signed", said the Ambassador, "I was brought in contact with Li Hung-Chang almost daily for six weeks, and while I had known him before, this close intercourse in negotiating so important a treaty gave me the opportunity of a somewhat personal acquaintance with him. He does not speak English, French, or any other language than his own, all intercourse with foreign officials being carried on through an interpreter. There appears to be a settled policy among Chinese diplomats and officials to adhere to their own language, so much so that a Chinese diplomat at Paris, who became proficient in making French *bons mots*, created something of a sensation and was afterwards recalled.

"Viceroy Li impressed me, however, as one of the very few Chinese officials who at heart desired to accept the modern ways of European countries, and if he had not been held back by the overwhelming sentiment of China against Western civilization, he would have modernized China long ago. As it is, he has introduced quite an European atmosphere into his private household. He has a French cook to serve him French dishes. Some of the dinners he gave me were what he termed 'double dinners', as there would be a Chinese dish and then a French one, thus alternating courses throughout the dinner.

"Li strikes one as a student and statesman rather than a warrior. His tendencies are those of a scholar, although his great authority as Viceroy of the metropolitan province of China, and special guardian of the Emperor have made him the head of the war-power. But he is not a genius of war as he is of statesmanship. He has sought to modernise the Chinese army and navy, and such strength as these arms of defense have are due to his introduction of foreign officers, including General Gordon, and his adoption of modern arms and ordnance. The artillery he has secured is fairly good, but compared with the equipments of European and American troops, which improve constantly, they are far out of date".

Mr. JOHN FRYER, LL. D., de l'Arsenal de Kiang-nan, Shang-haï, vient de publier un *Catalogue of Educational Books, Works of General Knowledge, Scientific and Technical Treatises, etc.*, traduits ou écrits par lui en Chinois. Ces livres écrits en wên-li forment cinq séries à l'usage des écoles.

Le Dr. A. O. FRANKE à Shang-haï a trouvé quelques feuilles d'un Ms. Sanscrit dans un couvent situé dans les déserts du T'ien-t'ai-chan dans le Tché-kiang, environ 125 milles anglaises au S.O. de Ning-po, et que M. Edkins y avait vu il y a 20 ans (*Academy*).

Sous le titre de *Un revenant*, M. Francis Chevassu, dans le *Journal* du mardi 13 Novembre 1894, publie un article dans lequel est insérée la curieuse lettre suivante de Tcheng Ki-tong :

«T'ien-Tsin.

Monsieur Francis Chevassu, rédacteur au JOURNAL, Paris.

Cher Monsieur,

Permettez, tout d'abord, à un disparu de l'Extrême-Orient de tendre, à travers les Océans, sa main à un confrère d'Extrême-Occident — c'est le cas où les extrêmes se touchent — pour lui dire combien il est charmé de lire sa chronique insérée dans le *Journal* le 25 juillet dernier. Car, pour être un disparu, je ne suis pas moins flatté de ne pas être un oublié. Aussi votre humoristique article réveille-t-il dans mon esprit une foule d'agréables souvenirs que je cherchais vainement à effacer de mon carnet de voyage. Je vous en remercie infiniment.

Ayant été de très bonne foi, vous ne trouveriez peut-être pas mauvais que je rectifie certains passages de votre écrit, en ce qui me concerne. Je serais bien désolé de vous contrarier.

Ce n'est pas grâce aux événements de la Corée que je suis réintégré dans mon grade. La Corée ne m'a pas fait décorer non plus. C'était après le paiement de mes dettes qu'on a mis sur mon dossier : acquitté. Ce n'était pas non plus le quartier Marbeuf qui m'avait perdu, c'était une autre place qu'il est aujourd'hui inutile de nommer. Ne croyez pas, je vous en prie, à l'histoire du Moulin-Rouge, par-dessus lequel je n'ai jamais jeté mon bonnet.

Pourquoi apprendrait-on avec émotion ma réintégration ? Féliciteriez-vous quelqu'un à qui l'huissier vient de donner la main levée sur une saisie ? Il n'y a vraiment pas de quoi. On apprendrait peut-être avec plaisir que j'existe encore, après avoir été guillotiné plusieurs fois par certains de vos confrères de la presse parisienne. La tête que j'ai sur mes épaules ne ressemble plus guère à celle d'un Européen atteint légèrement d'une maladie de foie, que vous venez de décrire : elle a seulement le teint mieux lavé qu'il ne l'était par vos interm-péries. Mais mes cils sont toujours là pour m'empêcher de voir la paille dans

les yeux des autres. Je vous demande pardon de ce petit détail, puisqu'il vous semble intéresser vos lecteurs.

Êtes-vous réellement convaincu qu'on peut transporter des rêves d'élection dans les pays mystérieux? Pour ma part, je ne le crois pas. Depuis que l'intérêt est devenu le grand mot de l'époque, et que le matérialisme remplace la poésie, il n'y a plus nulle part de mystère. Si cela continue, on n'entrera plus chez quelqu'un en saluant d'une inclinaison de tête correcte, mais à main armée. La civilisation moderne nous donnera assurément ce résultat définitif, et je doute que notre Extrême-Orient soit épargné.

Cette civilisation moderne, nos voisins les Japonais, je veux dire nos ennemis, s'en font les propagateurs. Les fils de *Madame Chrysanthème* veulent cueillir le laurier en convertissant les pauvres Coréens paisibles, et se contentant de peu, dans une presqu'île presque invisible sur la carte de M. Reclus.

Nous avons pitié de nos vassaux, que nous protégeons de tous nos efforts; mais nous regrettons bien vivement la perte de l'idéal particulier de M^{me} Judith Gautier; bientôt, pour décrire le cadre joli et précieux du Japon, Pierre Loti devra céder la plume à Emile Zola. Le Japon aura son *Assommoir*, bien qu'il n'y manque déjà plus des Nanas.

Voilà la métamorphose que les habitants du Soleil-Levant cherchent à opérer en Asie. S'ils réussissent, adieu la poésie, adieu le droit des gens, adieu la philosophie. Le vieil Orient tombera en enfance, nous retournerons à la barbarie. On fait déjà la guerre sans la moindre déclaration, on la fera continuellement sans aucune considération. «La force prime le droit».

Il y a cependant un point qui n'est pas à négliger: c'est la fable de tirer les marrons du feu. Je me souviens d'un proverbe chinois qui dit: «La sauterelle prend la cigale, et c'est le moineau qui en profite». C'est un tableau de la nature que tout le monde devrait avoir sous les yeux et qui est toujours vrai; mais la sauterelle, n'écoutant que son appétit instinctif, s'en soucie fort peu.

Si l'Europe nous réveille d'un joli songe, nous retomberons dans un cauchemar terrible. Ne préférez-vous pas les Belles au Bois dormant aux victimes de Jack l'Eventreur? J'aimerais mieux être empalé, conformément au désir du général Skobeleff, que de voir les êtres humains s'entre-dévorer en portant le drapeau menaçant de la civilisation.

Un autre chagrin que j'ai depuis mon retour d'Europe n'est pas moins amer: du côté de mes compatriotes, au lieu de me demander ce que font vos académiciens, ou ce que contient la belle littérature occidentale, les questions consistent à savoir qui fabrique les canons les plus puissants, qui invente la poudre sans fumée, quels fusils ont la priorité sur les autres. Je n'en veux pas à mes compatriotes, qui ne connaissent pas autre chose des puissances étrangères. Du côté des Européens, ils ne parlent que de la perte d'argent par suite de la baisse de la valeur de ce métal, comme s'il n'y avait pas autre chose que

des marchandises à importer et à exporter. Je ne puis vraiment résoudre ce problème dont je vous prie de trouver la solution.

J'eusse voulu causer verbalement avec vous, en dînant ensemble chez Bignon ou chez Meilhac, afin que ma tête pût seconder la conversation, comme vous l'avez remarqué autrefois dans un salon, lorsque j'étais en compagnie de M. Leconte de Lisle; mais étant séparé par une bagatelle de distance de dix-huit mille lieues, je suis obligé de me livrer de nouveau à une large information, en vous faisant toutes mes excuses les plus sincères.

Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

TCHENG KI-TONG.»

Trois wagons, contenant 27,000 KG. d'or de la Russie, destinés pour la Chine, ont été transportés à Londres, gardés par six Russes armés.

That the raid of the Japanese in China has not yet considerably shaken the credit of the latter country, is proved by the fact that already the 7th Nov. last the subscription for the Chinese loan has been closed. The whole loan has been taken in London with 1/2 percent agio.

FRANCE.

Mission Dutreuil de Rhins.

On se rappelle que la dépêche qui annonçait la mort de M. Dutreuil de Rhins était muette sur le sort de son compagnon, Fernand Grenard. Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs les renseignements suivants pris dans une lettre que ce dernier vient d'adresser à son père, M. Grenard, receveur des postes et télégraphes du Sénat, lettre datée de Si-Ning, 26 juillet 1894, et qui nous rassure sur le sort du compagnon du malheureux Dutreuil de Rhins:

Ainsi qu'on le sait, MM. de Rhins et Grenard partirent de Tchertchen en août 1893 et traversèrent les montagnes de neige inexplorées du Tibet septentrional jusqu'aux sources des grands fleuves de la Chine. « Nous avons fait là, dit M. Grenard, un travail que pas un forçat ne voudrait faire ». Cette exploration avait eu des résultats fort importants, entre autres la découverte des sources du Mékong et du Yang-tsé-Kiang ou fleuve Bleu. Ils arrivèrent sans encombre le 2 juin à Tou-Bouddha sur le Yang-tsé. Là ils eurent des difficultés avec les Tibétains dont le grand-lama ne voulut pas se montrer. Le 5 juin, au moment de leur départ, les voyageurs se virent tirer dessus par les habitants à travers les meurtrières des maisons. « La route, dit M. Grenard, passe en face du village sur le flanc de la montagne; à droite, une montagne à pic comme un mur; à gauche, en bas, le torrent; au delà et au-dessus, à 150 mètres de la route à peine, les maisons par les meurtrières desquelles passent les canons des fusils. Figure-toi, ajoute M. Grenard, que tu te promènes sur

le balcon de ton appartement, que les fenêtres de tes chambres sont murées et que quelques coquins te tirent dessus des fenêtres barricadées de la maison d'en face, cela te donnera une idée de notre situation ». M. de Rhins fut blessé au ventre, au-dessus de l'aîne gauche; M. Grenard s'empressa de lui donner les premiers soins sous la fusillade des Tibétains; mais il dut courir à la caravane qui était en avant pour y prendre différents objets, notamment un brancard. Les Tibétains, au nombre de plus de 200, s'élancèrent alors de tous côtés et, avant que la caravane eût pu se mettre en état de défense, lui enlevèrent ses fusils, pillèrent les bagages, dépouillèrent MM. de Rhins et Grenard de ce qu'ils avaient de précieux sur eux et, mettant la lance sur la poitrine de M. Grenard, l'obligèrent, lui et ses hommes, à descendre la vallée, refusant catégoriquement de leur laisser prendre le malheureux blessé, que l'ennemi, on le sait, jeta pieds et poings liés à la rivière le jour même. M. Grenard dut s'exécuter sous la fusillade des Tibétains et descendit lentement, songeant au parti à prendre.

M. Grenard remonta le Yang-tsé-Kiang, gagna Tabon-Goufa où étaient un gendarme chinois et des lamas qui l'accueillirent très bien; il en fut de même auprès des fonctionnaires chinois de Kierkoudo (ou Yekoundo) où il se rendit ensuite. Mais l'intervention de ces « pauvres gens » près des lamas de Tou-Bouddha fut inutile: les Tibétains se moquèrent d'eux. M. Grenard réussit bien par quelques promesses à mettre dans ses intérêts le chef lama du Dza-tchouka (ou chinga). Ce dernier, ayant vu ses menaces rester sans effet, se mettait en devoir d'aller piller Tou-Bouddha sous prétexte de faire respecter les ordres de S. M. l'empereur de Chine; mais M. Grenard, jugeant que le laisser faire eût été aventureux et peu digne du représentant d'un gouvernement régulier, informa le lama que la convention était rompue.

Ces négociations vaines et inutiles, entamées dans le but de rentrer en possession du corps de M. de Rhins et des valeurs et objets volés, durèrent jusqu'à la fin de juin. C'est alors seulement que M. Grenard se remit en route; il se dirigea à marches forcées vers Si-Ning, où il arriva le 15 juillet avec tous ses hommes, « tous faits comme des voleurs ou plutôt comme des volés. J'ai fait, dit M. Grenard, tout le relevé de la route de Kegudo à Si-Ning, qui n'a encore été suivie par aucun Européen ».

A Si-Ning, M. Grenard reçut un excellent accueil du commissaire impérial, qui mit à sa disposition tout ce qu'il lui fallait. Aussitôt informé, notre ministre à Pékin, M. Gérard, négociait pour obtenir une réparation du gouvernement chinois. Il exige la restitution des papiers et objets volés, une forte indemnité pécuniaire et la tête du lama de Tou-Bouddha.

Il résulte de la lettre de M. Grenard, que le crime a été commis, non à deux lieues de Si-ning, comme le disait la dépêche du gouvernement chinois du mois d'août dernier, mais à une centaine de lieues de cette ville.

D'autre part *le Temps*, du 11 novembre 1894, donne ces nouvelles plus récentes :

M. Grenard, le survivant de la mission Dutreuil de Rhins, écrit de Si-Ning, le 8 août 1894, une nouvelle lettre dont voici l'analyse :

M. Grenard attend à Si-Ning le retour du commissaire impérial chinois qui est allé à Lan-Tchéou prendre les ordres du vice-roi. Cependant les autorités de Si-Ning ont avisé officiellement M. Grenard, que le vice-roi avait décidé d'envoyer à Tou-Bouddha, où a eu lieu l'assassinat de M. Dutreuil de Rhins, un bataillon et un escadron suivis d'un préfet civil pour châtier les populations et amener à Si-Ning les principaux coupables.

C'est au préfet civil chargé de diriger cette expédition que M. Grenard doit donner des renseignements particuliers sur le rôle joué par le *déba* de Tou-Bouddha, qui n'est autre que le *tchakdzôt* (c'est-à-dire l'administrateur du temporel) du couvent, lequel est responsable de tout ce qui s'est passé.

Il reste établi que la distance de Tou-Bouddha à Si-Ning est de 600 kilomètres environ à vol d'oiseau, distance que M. Grenard a mis dix-sept jours à franchir avec ses hommes, du 29 juin au 15 juillet, par une route jusqu'ici inconnue dont il a fait le relevé.

La santé de M. Grenard a été un peu ébranlée par les fatigues du voyage long et périlleux qu'il a effectué à travers le Tibet septentrional. Mais les fonctionnaires chinois sont très aimables pour lui, sentant d'ailleurs que l'affaire de Tou-Bouddha n'est pas bonne pour leur gouvernement.

M. Grenard a trouvé à Si-Ning deux missionnaires anglais qui y sont arrivés deux jours après lui.

Notre collaborateur, M. le Dr. Ernest Martin a publié dans la *Revue Scientifique* du 17 novembre 1894, un article intéressant sur *la tuberculose dans la race jaune* dans lequel il dit : « nous croyons pouvoir présumer sinon affirmer que la tuberculose est sensiblement moins répandue en Chine que dans la plupart des autres contrées du globe ».

Par décret en date du 22 octobre dernier, rendu sur la proposition du ministre des affaires étrangères, ont été nommés :

Consul de France à Malte, M. Rocher (Emile), en remplacement de M. de Bouteiller, décédé.

Consul de France à Mongtse, M. Dejean de la Bâtie (Marie-Joseph-Maurice), en remplacement de M. Rocher.

Dans la séance de l'Académie des Sciences du 12 novembre 1894, M. Milne-Edwards présente, au nom de M. Jules Forest, une notice, *les Oiseaux dans la mode*. Le massacre des oiseaux au Japon, notamment dans le but de fournir d'oiseaux pour la mode les négociants du monde, est incroyable. On a livré en

Angleterre, à un seul marchand, jusqu'à 766,000 oiseaux, mouettes, tourterelles, hirondelles, chouettes. Au Japon, les élèves des écoles tuent les oiseaux pour soutenir le budget de l'école.

Les bas prix ont fini par diminuer cette tuerie. On commence à demander de préférence des plumes d'autruche. C'est en ce moment sur l'élevage de l'autruche que se fixe l'attention.

Le deuxième fascicule du Tome II, *Littérature et Linguistique* de la Mission PAVIE vient de paraître chez Ernest Leroux. Il renferme l'important *Dictionnaire laotien* du regretté M. Massie, qui composé à Luang-prabang pendant les années 1889 et 1890, comprend environ 1300 mots.

Notre collaborateur FÉLIX RÉGAMEY a raconté quelques souvenirs de ses voyages dans la *Revue bleue* (oct.—nov. 1893) sous le titre plaisant de *vingt-huit jours en Chine*. Il est trop ami du Japon pour ne pas être franchement hostile à la Chine qui, si elle mérite quelques unes des critiques qui lui sont adressées par un artiste observateur, vaut beaucoup mieux que ne le ferait supposer un tableau volontairement poussé au noir.

M. HENRI CORDIER va mettre à l'impression sa *Bibliotheca Japonica* et sa *Bibliotheca Indo-Japonica*, le troisième et dernier fascicule de la *Bibliotheca Sinica* devant paraître ce mois-ci. L'index des auteurs de ce dernier ouvrage sera mis sous presse dans le courant de l'année 1895.

INDO-CHINE.

Il résulte d'informations reçues du consul de France à Canton, que les importations de charbons de Hon-Gay, dans ce port chinois, se sont élevées, pendant l'année 1893, à 25,223 tonnes, valant 100,956 taels (504,751 francs). Le transport de ces charbons a été effectué exclusivement sous pavillon étranger. Parmi les navires qui ont effectué ce transport, le rapport du consul mentionne neuf bâtiments à vapeur, dont huit norvégiens et un anglais (jaugeant chacun, en moyenne, 1,200 tonneaux), consignés à une maison allemande de Canton, MM. Melchers et Cie. Sur l'ordre de M. Delcassé, ministre des colonies, cette information a été portée à la connaissance des compagnies françaises de navigation par les soins du service des renseignements commerciaux.

On a reçu d'excellentes nouvelles du prince HENRI D'ORLÉANS qui, arrivé à Saïgon dans la seconde quinzaine de septembre, a commencé son grand voyage d'excursions à travers l'Indo-Chine en compagnie de MM. Roux, de Grandmaison et Gaston Calmann-Lévy. Sa dernière lettre est datée de Saïgon, 26 septembre. Le prince, qui connaît déjà le pays et qui a eu de fréquents entretiens avec les fonctionnaires et les officiers de notre colonie, au dévouement desquels il rend

hommage, annonce qu'il a sur la politique à suivre là-bas « quelques tuyaux ». Le Prince Henri d'Orléans, qui venait de voyager pendant deux mois à travers Madagascar, de la côte orientale à la côte occidentale, a rédigé ses impressions sur cette grande île, à Mayotte, et les a fait paraître en brochure chez Calmann-Lévy (in-12, pp. 59) sous le titre de *A Madagascar*.

JAPON.

Le Japon a encore été une fois visité par un tremblement de terre dans les districts Sakata, Yamagato et Akami. 2500 maisons ont été détruites, 300 personnes tuées et 200 blessées.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le 2 Décembre, Monsieur le Dr. P. J. VETH, ancien professeur d'ethnographie à l'Université de Leide, depuis dix ans en retraite, et vivant à Arnhem, a célébré son 80^{ième} anniversaire.

M. VETH est né en 1814 à Dordrecht. De 1843 à 1864, il a enseigné les langues orientales et la philosophie à l'Athénée illustre d'Amsterdam; ensuite il a été de 1864 à 1876, professeur au Séminaire des études orientales à Leide, et ensuite professeur d'Ethnographie à l'Université de cette même ville.

Une commission, formée par M.M. les professeurs H. Kern, C. M. Kan, G. Schlegel, J. J. M. de Groot, C. B. Spruyt et de M.M. J. A. C. Timmerman, J. D. E. Schmeltz, Joh. F. Snelleman, A. P. M. van Oordt et F. de Stoppelaar, ont offert au savant vétéran un album magnifique, contenant des essais scientifiques et littéraires de ses amis et élèves, orné de plusieurs dessins ainsi que d'un portrait du professeur par son cousin Jan Veth. M.M. Kern, Kan et Schmeltz ont prononcé à cette occasion des discours pour féliciter M. Veth à l'occasion de cette fête vraiment scientifique.

Un magnifique portrait à l'huile, représentant le vieux savant assis devant son bureau, et donnant par la fenêtre une vue sur la ville d'Arnhem, également peint par M. Jan Veth, ainsi qu'une quantité de bouquets et une vieille Cloche à inscription, trouvée à Java, ont été également offerts à l'aimable vétéran qui travaille encore toujours avec une ardeur digne d'un jeune homme.

L'octogénaire savant et ancien professeur d'Ethnographie à l'Université de Leide P. J. VETH a publié une monographie très importante sur le Cheval chez les peuples de la Malaisie (*Het Paard onder de Volken van het Maleische ras*) qui a paru comme supplément au Vol. VII des Archives internationales d'Ethnographie. (Leiden E. J. Brill).

Sa Majesté la Reine-régente a reçu le 29 Novembre les lettres de rappel de M. Takahira comme ministre-résident de l'Empereur du Japon près la cour des Pays-Bas.

Il a été remplacé par M. *Shiro Akabané*, qui vient de présenter à S. M. ses lettres de créance comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Japon près la cour néerlandaise.

Il était accompagné par S. E. le ministre des affaires étrangères, M. Roëll, qui a présenté l'ambassadeur à S. M., ainsi que du secrétaire de la légation japonaise.

La Société des Arts et des Sciences à Batavia vient de publier le 1^e Volume de l'ouvrage du Capitaine d'Infanterie P. J. F. Louw traitant de la Guerre de Java en 1825—30. (*De Java-Oorlog van 1825—30*). Batavia, Imprimerie nationale et La Haye M. Nijhoff. Gr. 8° pp. XXXVIII et 666 avec pièces à l'appui et un Album contenant dix cartes et plans, obl. fol.

Le XII^e Volume de l'utile publication de Mr. J. A. VAN DER CHUIJ *Nederlandsch Indisch Plakaatboek*, 1795—1799 vient de paraître chez les mêmes éditeurs. Ce gros volume ne contient pas moins de 1155 pages, ainsi qu'un Index alphabétique très complet.

Krupp at Essen has received a telegram from China stating that Mr. A. Hekman, a Dutchman in the service of the Chinese Government as gunnery officer in order to instruct the Chinese in the management of the Krupp guns, has been promoted to the rank of Colonel, with the red button and peacockfeather.

Professor G. SCHLEGEL in Leiden has been elected as an Honorary Member of «The Japan Society» London at its meeting of 7 November. He is the 21st hon. Mem. among the 623 ordinary members which the Society now counts.

Monsieur A. E. MOLL, interprète pour la langue chinoise à Muntok (île de Banka) a été transféré à Padang, côte occidentale de Sumatra. Ont été nommés interprètes Chinois: Monsieur B. A. J. VAN WETTUM à Pontianak (Borneo). M. J. L. J. F. EZERMAN à Muntok, en remplacement de M. MOLL, et M. H. J. F. BOREL à Tandjong Riouw (Rhio et dépendances).

NÉCROLOGIE.

WILLIAM DWIGHT WHITNEY.

This well-known sanscrit scholar, of Yale College, died at New Haven, Connecticut, at the age of 67 years. Born in 1827 in Northampton, Massachusetts, he graduated in 1845 at Williams' College. Having first occupied the position of a clerk in a bank, he entered the University of Yale in 1849, and having studied afterwards in Berlin and Tubingen, was appointed in 1854, at the age of 27, professor of Sanscrit in Yale. As is well-known, he was one of the collaborators of the Sanscrit-dictionary published by Böthlingk and Roth.

G. S.

S. C. MALAN.

Le Rév. SOLOMON CAESAR MALAN, M. A., fils du Rév. Caesar Malan, de Genève, né en 1812, est mort dans les derniers jours de novembre dernier. Il étudia à St. Edmund Hall, Oxford, résida aux Indes de 1838 à 1839, et occupa diverses situations dans l'église d'Angleterre à son retour (Vicar of Broadwindsor, Dorset; Prebendary of Sarum). Il étudia diverses langues orientales, mais nous n'avons à signaler ici que ses travaux sinologiques: 三字經 *The Three-Fold San-Tsze-King* or the trilateral Classic of China, as issued I. by Wang Po-keou, II. by Protestant Missionaries in that country; and III. by the Rebel Chief, Tae-ping-Wang. Put into English, with Notes. London, 1856, in-12. — *A Letter to the Right Hon. the Earl of Shaftesbury...* on the Pantheistic and on the Buddhistic Tendency of the Chinese and of the Mongolian Versions of the Bible published by that Society... London, 1856, br. in-8. — Who is God in China, *Shin* or *Shang-te*? Remarks on the Etymology of אֱלֹהִים and of ΘΕΟΣ, and on the rendering of those terms into Chinese... Lond., [1855], in-8. — Malan a traduit du japonais *Misawo, the Japanese Girl*.

H. C.

RAIMONDI.

TIMOLÉON RAIMONDI, de la Congrégation des Missions étrangères de Milan, vicaire apostolique de Hongkong et évêque d'Acanthe, le 22 nov. 1874, est mort à la maison de la Mission, à Glenealy, le 27 sept. 1894. Il a publié plusieurs lettres dans les *Missions Catholiques*.

H. C.

BULLETIN CRITIQUE.

Nāng. Siamesische Schatten-
spielfiguren im Kgl. Museum für
Völkerkunde zu Berlin, beschrie-
ben von Dr. F. W. K. MÜLLER,
Mit 12 Tafeln. (Supplement zu
Band VII des Internationalen Ar-
chivs für Ethnographie. Leiden,
E. J. Brill, 1894).

Das Schattenspiel hat sich von
seinem Stammlande, China, aus
nach allen Seiten verbreitet. Öst-
lich nach Java, südlich nach Siam,
westlich nach der Türkei ¹⁾ und
weiter nach Europa, wo es zu den
beliebtesten Kinderbelustigungen
gehört und wo es noch heute
Chinesisches Schattenspiel heisst.
Es ward in China, während der

Regierung des Kaisers Wu der
Han-dynastie (140—86 v. Chr.),
von einem gewissen Schao-ung von
Ts'i (齊少翁) erfunden, um da-
mit das Schattenbild der Dame Li
(李夫人), eine der beliebtesten
Frauen des Kaisers, über deren
Tod S. M. sehr betrübt war, auf
oder hinter einem Leinwand-Vor-
hang zu projicieren. Es heisst im
Chinesischen ebenfalls Schatten-
spiel (影戲). Früher schnitt
man die Figuren nur aus weissem
Papier, später aber machte man
sie von Leder und färbte sie ²⁾.

Die Sammlung obengenannter
Schattenspielfiguren stammt aus
Ligor auf der Halbinsel Malâka,
aus Tongkah oder Salang, aus Tai-

1) Das Türkische Schattenspiel von Dr. F. VON LUSCHAN, Intern. Archiv. für Ethno-
graphie, Band II, 1889.

2) Siehe unsere Inaugural Dissertation *Chinesische Bräuche und Spiele in Europa*,
Breslau, R. Nischkowsky 1869, Seite 28—30, wo wir das Spiel beschrieben haben.

läng (bei Ligor) und aus Bangkok, und wurde zum Theil durch Herrn Capt. Joh. Weber, zum Theil durch Herrn Consul Lessler in Dresden, dem Museum übermittelt.

Natürlich hat sich in jedem Lande die Darstellung des Spieles, und die Figuren mit denen gespielt wird, den eigenthümlichen Volksbegriffen angeschmiegt, und so scheinen in Siam hauptsächlich Darstellungen aus dem Râmājana gewählt zu werden, während im Chinesischen Schattenspiel historische Begebenheiten, Spuckgeschichten u.s.w., und im türkischen Possen dargestellt werden. Da die Schattenfiguren selbst nicht sprechen können, muss das Spiel vom Darsteller erklärt werden, der sich dabei von den nöthigen Textbüchern bedient.

Einige Proben dieser Textbücher, nebst einem Versuch ihrer Übersetzung, werden hier von Herrn Müller gegeben, denen eine Erklärung der Tafeln folgt. Diese letzten selbst sind ausgezeichnet reproducirt und den Originalen, die ich selbst im Sommer 1893 in Berlin sah, sehr getreu. Die

Menschen- und Göttergestalten sind conventionell, dagegen die Thierfiguren (z.B. Elephant und Pferd auf Tafel II und X) getreu nach der Natur gezeichnet.

Wir wünschen dem Verfasser Glück mit seiner fleissigen und inhaltsreichen Arbeit, die um so zeitgemässer erscheint, als die uns schon seit Jahren durch Herrn Serrurier versprochene Beschreibung der Javanischen Schattenspiele, noch immer *ad calendas graecas* verschoben zu sein scheint.

G. SCHLEGEL.

Nihongi oder Japanische Annalen, übersetzt und erklärt von Dr. KARL FLORENZ. Dritter Teil, Buch 25—26. Geschichte Japans im 7. Jahrhundert. Tōkiō, Juli, 1894. (Vgl. *T'oung-pao* IV, S. 101).

In diesen zwei Büchern wird die Geschichte des Kaisers *Ame-yorozu-toyohi* (孝德 645—654) und der Kaiserin *Ame-toyo-takara-ikashihi-tarashi hima* (皇極 oder 齊明 655—661) behandelt.

Der Erstgenannte war ein grosser Beschützer des Buddhismus

und Verächter der nationalen *Shintō*-Lehre. Er pflog sehr viel und gerne Umgang mit Gelehrten. In Nachahmung der chinesischen Vorbilder, liess er in seinem Palasthofe eine Glocke und einen Briefkasten aufstellen, damit jeder seiner Unterthanen, der Klage zu führen hatte, entweder die Glocke ziehen oder seine Beschwerdeschrift in den Kasten werfen konnte, welche dann sofort S. M. selbst überhändigt wurde.

Im Jahre 646 schaffte er die von früheren Kaisern eingesetzten Volksgruppen der *Mikoshiro* ab, eine Massregel, die hauptsächlich dem Bauernstand zu Gute kam; machte Gesetze für die Hausregister, Rechnungslisten (Listen über Tribut und Frohndienst), Einteilung der Reisfelder und Rücknahme und Neuverleihung (von Land). Er schaffte demnach die alten Abgaben und Frohndienste ab, und führte statt dessen Abgaben auf die Reisfelder ein. Er fertigte Edikte gegen den Luxus bei Begräbnissen aus, und verbot aufs Neue dass sich lebendige Personen mit den Todten begraben

liessen: ein Verbot, dass schon früher durch Kaiser *Seinei* (480—484) erlassen war, woran man sich aber nicht gestört zu haben scheint. Ebenso schaffte er den *Harai*, oder die willkührliche Busse ab, die man, ganz wie im Mittelalter bei uns, in ganz unverschuldeten Fällen (wie z.B. bei Ertrunkenen, Leuten die ihren Reis am Wege kochten, oder auf der Reise plötzlich krank geworden und am Wege gestorben waren) den Anverwandten oder Begleitern auferlegte, u.s.w.

Der Kaiser starb den 24ⁿ November 654 im 59ⁿ Lebensjahre, worauf seine ältere Schwester, die schon vor ihm (von 642—644) regiert hatte, den Thron wieder bestieg. Unter ihrer Regierung verfertigte der Priester *Chiyu*, nach chinesischem Vorbilde, einen Kompass-Wagen (指南車 *shinan-sha*) und der Kronprinz eine Wasseruhr (漏刻 oder 更漏 *toki no kizami*).

Im November—December 660 brachte der *Sahei Kichi* aus Korea 100 chinesische Gefangene mit. Diese sollen den Grund gelegt haben zu der chinesischen Kolonie

in den beiden Distrikten *Fuha* und *Kata-agata* der Provinz *Mino* ansässig.

Am 25 Juni 661 brachte ein von China zurückkehrendes japanisches Schiff, das nach der Insel *Tan-lo* verschlagen war, den Prinzen *Ahaki* mit acht Gefährten nach Japan. Dies war das erste Mal dass Leute von *Tan-lo* an den Hof kamen.

Dr. Florenz sagt dass die Insel bei den Japanern *Tora* oder *Tomura* hiess; aber weder er noch die Japanischen Autoren haben die Insel identifiziert. *Tanlo* aber ist die Insel *Quelpaert*, zwischen der S.O. Spitze von Korea und der Jap. Insel *Kiu-siu*, wie wir in unseren »Problèmes géographiques" (*T'oung-pao* IV, 329—330) nachgewiesen haben. In 661 hatte der Kōig von *Quelpaert*, *Juritoro* (儒李都羅), ebenfalls eine Gesandtschaft nach China geschickt. In 1272 eroberte Japan diese Insel und verjagte dessen König. Es war um diese Beleidigung, einem chinesischen Vasallenfürsten angethan, zu rächen, dass der mongolische Kaiser *Hupilai-khan* seinen unglücklichen

Kriegszug gegen Japan in 1281 unternahm.

Das Kapitel schliesst mit dem Tode der Kaiserin, die am 24 August 661 (irrthümlich steht in der Übersetzung 761) im Palast *Asakura-no-miya* starb, und am darauffolgenden 3. December in *Asuka-kahura*, in der Provinz *Yamato*, begraben ward.

G. SCHLEGEL.

Réponse à M. A. M. von Möllendorff. (*T'oung-Pao*, Octobre, p. 361.)

Ce n'est pas sans surprise que j'ai vu comment M. von Möllendorff cherche à se venger sur moi des observations de M. Bang. Certes, si quelqu'un a droit de se plaindre, c'est bien moi qui n'étais pour rien dans la querelle. Si encore les critiques de M. von Möllendorff étaient justes!; mais nos lecteurs vont en juger.

Je ne connais pas la grammaire de M. von Möllendorff et je ne veux pas la lire pour y chercher matière à revanche; je remarquerai seulement que tout ce que cet auteur

omet est, à ses yeux, inutile; tout ce qu'il donne est très important!!

Pour ce qui me concerne, voici ce que j'ai à dire:

1. Si M. von Möllendorf ne comprend pas les termes chinois *yuén-yāng*, qu'il ouvre une grammaire élémentaire quelconque, il les trouvera parmi les exemples de doublets, avec le sens de «murs». C'est classique.

2. S'il se figure que le participe passé *sangka* «éloigné» puisse s'expliquer par le tongous *sanggar* «trou», il a des notions de linguistique bien spéciales; c'est comme s'il disait qu'en latin *mens* explique *mensus*. Qu'il veuille bien d'ailleurs expliquer son explication et nous dire comment cela se peut.

De plus, *sanggar* est le correspondant du mandchou *sangga* «trou» qui n'a aucun rapport avec *sangka* et qui prouve, en outre, que le tongous est ici parfaitement inutile. Et les autres participes de même forme, est ce aussi *sanggar* ou *banggi* qui les explique?

3. M. von Möllendorf affirme que *ô* doit se prononcer *u*; il le prouve par des transcriptions qui

donnent pour cette voyelle deux sons tout différents, 舜 et 胡. Il complique encore ces confusions en faisant de *hiyoos'un* — il faut du moins le croire — une simple transcription de 孝順 *hiao-shün*. Pour moi je crois plutôt au témoignage des Mandchous créateurs de leur alphabet, qui ont écrit *o* long et non *u*. Or, si les Chinois sont de détestables transpositeurs, les Mandchous ont fait leur alphabet avec critique et grand soin. En tout cas ce ne serait point neuf; car Zacharoff opinait déjà dans ce sens dans sa grammaire et son dictionnaire mandchou-russe, il y a 15 et 20 ans. Mais il ne m'a nullement persuadé.

Enfin, en ce qui concerne le suffixe *le*, ce qui est *genau falsch*, c'est l'opinion que M. von Möllendorf admet sur la foi de la Z. D. M. G. (XVIII, 203). Feu Georg von der Gabelentz avait voulu jadis m'opposer cette opinion de son père; mais comme j'en avais constaté l'erreur, je n'eus pas de peine à le convaincre. Mon honorable contradicteur n'en saurait-il rien? — Je m'arrêterai ici.

Je me borne à répondre aux attaques de M. von Möllendorff sans chercher ce que je pourrais reprocher à sa réplique. Je regrette même d'avoir dû augmenter ses chagrins. Mais, il doit bien en convenir, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. C. DE HARLEZ.

Antwort an Herrn A. M. von MÖLLENDORFF.

Der Ton, welchen Herr von Möllendorff in seiner »Erwiedrung« (T'oung-Pao, V, pp. 361 ff.) anzuschlagen beliebt, erscheint mir wenig geeignet, mich zu weiteren, ruhigen Auseinandersetzungen mit Herrn von Möllendorff einzuladen¹⁾. Um durch mein Schweigen jedoch nicht den Anschein zu erwecken, als sei ich mir durch die »Erwiedrung« eines gegen Herrn von Möllendorff begangenen Unrechts bewusst worden, so bemerke ich hier kurz, dass ich im Allgemeinen vollständig die Ansichten des ver-

ehrten Herausgebers, Herrn Prof. Schlegel's, theile und daher von vornherein der Über-Production an Grammatiken abweisend gegenüber stehe. Habe ich also schon principiell Zeit, Mühe und Geld, welche Herr von Möllendorff auf die Drucklegung seiner Grammatik verschwendete, bedauert, so wächst dieses Bedauern heute nur noch um so mehr, als Herr von Möllendorff uns verräth, dass ein vergl. Wörterbuch aller tungusischen Dialekte nach den europäischen Publicationen und nach eigenen Sammlungen fertig in seinem Pulte liegt und zur Veröffentlichung nur meiner (!) Hilfe zu bedürfen scheint.

Meine Hilfe, die — wie die Sachen nun einmal liegen — nur noch in einem verspäteten guten Rat bestehen kann, kommt leider *post festum*: Herr von Möllendorff hätte eben seine Grammatik ruhig im Pulte lassen, statt deren aber sein tungusisches Wörterbuch

1) Zur Sache bemerke ich nur, dass H. von Möllendorff mich persönlich weniger angreift, als Kaulen und de Harlez. Was ersteren anbelangt, so ist »Gewäsch« ein »etwas starker« Ausdruck gegenüber einem Landsmann, der sein Möglichstes gethan hat; Mgr. de Harlez wird sich selbst mit H. von Möllendorff auseinander setzen können.

veröffentlichen sollen. Im Übrigen kennt ja Herr von Möllendorff die europäischen Publicationen über das Tungusische; mit einigem guten Willen wird er aus deren	Druckort ersehn können, an welche Thüre er zu klopfen hat, ohne meine Verwendung in Anspruch nehmen zu müssen.
--	--

W. BANG.

BIBLIOGRAPHIE.

LES ÉTUDES CHINOISES (1891—1894)

PAR

HENRI CORDIER,

Professeur à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, Paris.

Lorsque nous commençâmes la publication du *T'oung-Pao*, il entraît dans notre plan de donner tous les ans une bibliographie des principaux ouvrages parus dans l'année: c'est ce que j'ai fait pour 1889 dans notre premier numéro. Plus tard, j'ai pensé, qu'au lieu de faire paraître une sèche énumération de titres, ainsi qu'il convient à un manuel de bibliographie, il serait plus agréable et aussi plus utile — par suite des remarques que je pourrais faire et des renseignements que je donnerais — d'écrire un aperçu de nos études en vue de nos Congrès d'Orientalistes, de ces assises scientifiques qui servent de points de repère dans l'histoire de nos travaux: c'est ce que j'ai entrepris au Congrès de Londres de 1891, pour la période 1886—1891. Le Congrès de Genève m'offre l'occasion opportune de renouveler cet essai — qui, je crois, a eu un certain succès —, et les encouragements venus de différents côtés m'ont décidé à continuer ma première expérience. Aussi bien avais-je devant moi un exemple bien fait pour me séduire: celui

de M. Jules Mohl dont je relisais le rapport sur le progrès des études orientales pendant l'année 1845. J'y trouvais en abondance des renseignements intéressants sur les livres parus cette même année sur la Chine, à propos de Biot, Piper, Schott, Neumann, Endlicher, Callery, Louis Rochet, renseignements que j'avais oubliés ou dont je n'avais pas eu connaissance, et je me suis dit qu'après tout, un successeur trouverait peut-être quelque chose à glaner dans nos pages quand un demi-siècle aura jauni les feuillets sur lesquels elles sont imprimées.

Les deux évènements saillants depuis le dernier Congrès sont la mort des professeurs de Chinois au Collège de France et à l'Université de Berlin et l'attribution de leurs chaires, d'une part, — et l'expédition de l'Orkhon et le déchiffrement de ses inscriptions de l'autre.

La mort a été particulièrement cruelle pour nos études depuis trois ans; si elle nous a enlevé un vétéran comme le Marquis d'HERVEY DE SAINT-DENYS, elle a impitoyablement fauché des hommes dans la force de l'âge comme GEORG VON DER GABELENTZ et TERRIEN DE LACOUPERIE.

Le Marquis MARIE JEAN LÉON d'HERVEY DE SAINT-DENYS est mort dans son hôtel, 9 Avenue Bosquet, le Jeudi 3 Novembre 1892. Quoique sa santé eût été fort chancelante l'hiver et même l'été précédents, rien ne faisait prévoir une fin aussi rapide, M. d'Hervey de Saint-Denys, ayant assisté à la séance de l'Académie des Inscriptions le Vendredi avant sa mort. C'était un homme extrêmement aimable, qui ne laisse pas d'ennemis derrière lui. Né à Paris en 1823, M. d'Hervey de Saint-Denys avait suivi de bonne heure le cours de chinois de Stanislas Julien; à la mort de son maître, il le remplaça d'abord comme suppléant au Collège de France, où

il fut nommé professeur titulaire par décret du 1^{er} Juin 1874. Enfin, le 8 Février 1878, il succédait à Boutaric à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Son premier ouvrage, publié en 1850, renfermait des recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois, d'après l'encyclopédie *Cheou-chi-tong-kao* 授時通考¹⁾, puis il acheva une traduction des dernières sections du *Tcheou-li* 周禮 que le regretté Edouard Biot avait laissée inachevée. Les expéditions anglo-françaises de 1858—1860 contre la Chine lui inspirèrent une brochure de circonstance²⁾, puis il donna son livre sur les poésies de l'époque des T'ang³⁾, avec une excellente introduction qui est de beaucoup son meilleur ouvrage (1862); en 1870, il donnait une traduction du poème *Li-sao*⁴⁾, supérieure à celle qu'avait donnée Pfizmaier⁵⁾; il ressuscitait une fois encore la théorie que le pays de Fousang est l'Amérique, théorie que le Dr. G. Schlegel a définitivement entermée récemment⁶⁾; des mémoires sur Formose⁷⁾ et sur l'ethnogra-

1) *Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois*, sur les végétaux, les animaux et les procédés agricoles que l'on pourrait introduire avec avantage dans l'Europe occidentale et le nord de l'Afrique, suivies d'une analyse de la grande encyclopédie *Cheou-chi-tong-kao*. Paris, 1850, in-8, pp. 262.

2) *La Chine devant l'Europe*. Paris, 1859, Grand in-8, pp. 172, avec carte.

3) *Poésies de l'époque des Thang* (VII^e, VIII^e et IX^e siècles de notre ère), traduites du chinois pour la première fois, avec une étude sur l'art poétique en Chine et des notes explicatives. Paris, 1862, in-8, pp. 406.

4) *Le Li-sao*, poème du III^e siècle avant notre ère, traduit du chinois, précédé d'une étude préliminaire et accompagné d'un commentaire perpétuel. Paris, 1870, 1 vol. in-8, pp. Lrv—66.

5) Le 離騷 de Pfizmaier a été publié à Vienne, 1852, in-fol.

6) Mémoire sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de *Fousang*, et sur quelques documents inédits pouvant servir à l'identifier. Extrait des Comptes-rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCLXXVI, br. in-8, pp. 17.

7) Mémoire sur l'île *Formose* et sur les îles *Licou-Kieou*, d'après un document chinois du VII^e siècle de notre ère; lu à l'Académie des Inscriptions en avril 1872. (*Journal Asiatique*, 1874, pp. 107—121; 1875, pp. 435—441).

phie de la Chine centrale ¹⁾ précédèrent ce que le Marquis considérait comme son oeuvre principale: la traduction de la grande encyclopédie 文獻通考 de *Ma Touan-lin* 馬端臨. La réputation de *Ma Touan-lin* est grande, à certains égards même trop grande, car il n'est en réalité que le continuateur, avec des modifications et des additions naturellement, puisqu'il vivait au XIII^e siècle, de l'auteur du *Toung-tien*, 通典, *Tou-yeou*, 杜佑, qui vivait au VIII^e siècle; la traduction du Marquis d'Hervey ne comprend qu'une portion de l'oeuvre de *Ma Touan-lin* et ce qui lui enlève la majeure partie de sa valeur, c'est l'absence presque totale de notes géographiques, historiques et philologiques: c'était d'ailleurs la partie difficile du travail ²⁾. La nomination du Marquis d'Hervey au Collège de France lui attira une violente attaque, véritable pamphlet, de la part de l'abbé Paul Perny, des Missions Etrangères, sous le pseudonyme de Léon Bertin ³⁾. M. d'Hervey y répondit victorieusement ⁴⁾; peu auparavant une défense maladroite de la traduction du *San-tseu-king* 三字經 de G. Pauthier contre celle de Stanislas Julien, l'amena à faire une défense heureuse de son

1) Mémoire sur l'ethnographie de la Chine centrale et méridionale, d'après un ensemble de documents inédits tirés des anciens écrivains chinois, lu à l'Ac. des inscriptions, 27 déc. 1872 et 10 janv. 1873.

2) Ethnographie des peuples étrangers à la Chine. Ouvrage composé au XIII^e siècle de notre ère. Ma-touan-lin traduit pour la première fois du chinois avec un commentaire perpétuel par le Marquis d'Hervey de Saint-Denis, de l'Institut de France. Genève, H. Georg, 1876—1883, 2 vol. in-4.

Cet ouvrage, qui a obtenu le prix Stanislas Julien à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1876, a paru en livraisons dans: *ATSUNE GUSA pour servir à la connaissance de l'Extrême Orient*. — Recueil publié par F. Turretini.

3) Le Charlatanisme littéraire dévoilé ou la vérité sur quelques professeurs de langues étrangères à Paris. Dédié à MM. les Professeurs du Collège de France... Versailles, 1874, in-8, pp. 23.

4) Examen des faits mensongers contenus dans un libelle publié sous le faux nom de Léon Bertin avec le jugement du tribunal correctionnel de Versailles du 30 septembre 1874, confirmé par Arrêts de la Cour de Paris des 16 décembre 1874 et 29 janvier suivant. Note adressée à MM. les Professeurs du Collège de France. Saint-Germain, 1875, br. in-8, pp. 48.

ancien maître ¹⁾). Il avait préparé pour son enseignement un recueil de textes faciles. Depuis lors, à part quelques mémoires fort courts ²⁾ le Marquis d'Hervey s'est surtout attaché à la traduction du Recueil bien connu de quarante contes, le *Kin Kou Ki Kouan* 今古奇觀. Il a donné la traduction, ou mieux, une paraphrase d'une douzaine de ces contes dont le Dr. Schlegel et moi avons eu l'occasion de parler ³⁾. Homme du monde, d'un esprit cultivé, allié à la famille de Noé, à laquelle appartenait le célèbre carica-

1) Deux Traductions du San-tseu king et de son Commentaire. Réponse à un article de la Revue Critique du 8 novembre 1873 par le Marquis d'Hervey de Saint-Denys, Chargé du Cours de Langue et Littérature chinoise au Collège de France. Extrait du Ban-zai-san. Genève, H. Georg, 1873, in-8, pp. 27.

— Rép. de M. Specht, *Revue Critique*, 21 février 1873.

— Réplique de M. d'Hervey de Saint-Denys, datée du 26 février 1874, à la lettre de M. Specht. (*Revue Critique*, 21 mars 1874).

2) L'Annam ou Tong-king et la Cochinchine, au point de vue historique et philologique, par M. le Marquis d'Hervey de Saint-Denys, membre de l'Institut. — Extrait des Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris. Imprimerie Nationale. — MDCCLXXXVI, br. in-8, pp. 12.

— Annam et Annamites. Note sur la valeur réelle de ces termes. Par Hervey de Saint-Denys, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. (*Ann. de l'Est. Orient.*, 1885—1886, VIII, pp. 205—210.)

— Mémoire sur les doctrines religieuses de Confucius et de l'Ecole des Lettrés, par le marquis d'Hervey-Saint-Denys. — Extrait des mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Tome XXXII, 2^e Partie. Paris. Imprimerie nationale. — MDCCLXXXVII, br. in-4, pp. 23.

— Discours prononcé à la séance publique annuelle des Cinq Académies le Jeudi 25 octobre 1888, comme Président.

3) Trois Nouvelles chinoises traduites pour la première fois par le Marquis d'Hervey-Saint-Denys, Membre de l'Institut. Paris, Ernest Leroux, 1885, in-18, pp. xvii-239.

Contient: Avertissement. — Nouvelles du *Kin kou ki kouan* traduites et publiées jusqu'à ce jour. — Les Alchimistes. — Comment le Ciel donne et reprend les richesses. — Mariage forcé.

Forme le Vol. XLV de la Bibliothèque Orientale Elzévirienne.

— La Tunique de Perles, un Serviteur méritant, et Tang le Kiaï-youen. Trois nouvelles chinoises traduites pour la première fois par le Marquis d'Hervey-Saint-Denys, Membre de l'Institut. Paris, E. Dentu, 1889, in-12, pp. viii-247.

Notice par G. Schlegel, *T'oung Pao*, I, No. 1, avril 1890, pp. 79—86.

— Six Nouvelles nouvelles traduites pour la première fois du Chinois par le Marquis d'Hervey-Saint-Denys, de l'Institut de France. . . . Paris, J. Maisonneuve, 1892, pet. in-8, pp. viii-333 + 1 f. n. c. p. l. tab.

Forme le Tome XXX de les Littératures populaires.

Notices par Henri Cordier, *T'oung Pao*, IV, mai 1893, pp. 233—235; et *Bul. géog. hist. desc.*, 1892, No. 4. pp. 430—2.

touriste Cham, dont il avait beaucoup de la fantaisie, d'une parfaite courtoisie, le Marquis d'Hervey, en dehors de ses travaux sinologiques, a laissé quelques autres écrits: *le Poil de la prairie*, traduit de Los Herreros (1847); *Insurrection de Naples en 1647, dite de Masaniello*, traduit du duc de Rivas (1849, 2 vol.); *Histoire du théâtre en Espagne* (1850); *De la Rareté et du prix des médailles romaines*, etc. (1850); *Un Roi* (1851); *Histoire de la Révolution dans les Deux-Siciles depuis 1793* (1856). Le Marquis d'Hervey appartenait à la génération un peu terne au point de vue scientifique qui sert de lien entre Stanislas Julien et l'école actuelle; aussi suis-je porté à croire, que sauf peut-être ses poésies des Tang, il restera bien peu de chose de ses ouvrages. Comme sinologue, M. d'Hervey de Saint-Denys a joué un rôle prépondérant dans la distribution du prix Stanislas Julien depuis sa création. On sait que ce prix a été décerné pour la première fois en 1875 au Rév. Dr. James Legge.

Je n'avais pas revu GEORG VON DER GABELENTZ depuis le Congrès des Orientalistes de Vienne (1886); le Dr. Dillmann m'avait fait part au Congrès de Stockholm en 1889, de son prochain transfert de Leipzig à Berlin: Gabelentz semblait être disparu de la circulation, il produisait peu, répondait rarement aux lettres; ses amis savaient que de grands chagrins personnels le torturaient, et si ces chagrins cessèrent un peu plus tard, il est probable qu'ils avaient semé les germes de la maladie qui, aggravée par un hiver rigoureux, emporta Gabelentz à Berlin dans la nuit du 10 au 11 Décembre 1893. Georg Conon von der GABELENTZ était le second fils du célèbre Hans Conon von der Gabelentz, l'éminent orientaliste, auteur de la *Grammaire mandchoue*, publiée en 1832; il est né le 16 Mars 1840 à Poschwitz, près d'Altenbourg. Après avoir étudié sous la direction de son père et au Gymnase de sa ville natale, il fut envoyé en 1859—63, à Iéna et à Leipzig

pour étudier son droit; les études qu'il faisait un peu contre son gré lui valurent cependant quelque réputation comme jurisconsulte; il occupa diverses fonctions judiciaires, tour à tour à Dresde, en Alsace, etc. Entre temps, il étudiait le hollandais, l'italien, le néo-zélandais, le chinois, le japonais, le mandchou, le sanscrit, le zend, etc., de manière à donner de fortes assises à ses études de philologie comparée. Son œuvre de début, la traduction du *T'ai Ki-tou* 太極圖, lui valut le titre de docteur en philosophie ¹⁾. En 1878, il était nommé à professer les langues de l'Asie orientale à l'Université de Leipzig; après la mort de Wilhelm Schott, Gabelentz était nommé à Berlin en 1889 pour occuper la chaire de littératures chinoise et japonaise à l'Université royale Frédéric-Guillaume; il faisait partie de l'Académie des Sciences.

La plus grande partie des ouvrages de Gabelentz sont relatifs à la grammaire chinoise. Après un aperçu historique ²⁾, il avait donné en 1881 sa grande grammaire ³⁾ qui fut suivie de plusieurs autres travaux similaires ⁴⁾, puis il avait étudié

1) *Thai-kih-thu*, des Tschu-tsi Tafel des Urprinzips mit Tschu-Hi's Commentare nach dem Hoh-pih-sing-li. Chinesisch mit Mandschuischer und Deutscher Übersetzung einleitung und anmerkungen herausgegeben von Georg von der Gabelentz. — Promotionschrift. Dresden, 1876, in-8. pp. VII—88.

2) *Beitrag zur Geschichte der chinesischen Grammatiken und zur Lehre von der grammatischen Behandlung der chinesischen Sprache*. Von Georg von der Gabelentz. (Separatabdruck aus der *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Bd. XXXII.) — Leipzig, Druck von G. Kreysing, br. in-8, [pp. 601 à 664].

— On a new Chinese Grammar by Professor Georg von der Gabelentz, Leipzig (*Abh. des V. Int. Orient. Cong.*, II, *Ostasiat. Sect.* pp. 81—6).

— Professor Gabelentz on a new Chinese Grammar. (*China Review*, XI, pp. 127—130).

3) *Chinesische Grammatik mit Ausschluss des niederen Stiles und der heutigen Umgangssprache* von Georg von der Gabelentz. Mit drei Schrifttafeln. Leipzig, T. O. Weigel, 1881, gr. in-8, pp. xxx-553.

Literarisches Centralblatt, 1882, pp. 119—120. — *Deutsche Literaturzeitung*, 1882, pp. 318—319. — *Academy*, 1882, pp. 159—160. — *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 2 avril 1882. — *Jour. N. C. B. R. As. Soc.*, XVII. 1^{er} F. Hirth. — *Zeitschr. d. D. Morgenl. Ges.*

4) *Anfangsgründe der Chinesischen Grammatik mit Übungstücken*, von Georg von der Gabelentz. Mit einer Schrifttafel. Leipzig, T. O. Weigel, 1883. In-8, pp. viii-150.

Notices: *China Review*, XIV, pp. 52—54. [Par. E F.] — *Literatur-Blatt für Orientalische Philologie*, Nov.-Dec. 1883, pp. 43—47, par le Dr. Max Uhle.

Confucius ¹⁾), ensuite le philosophe *Tchouang-tseu* 莊子 au point de vue grammatical ²⁾); je ne parle pas de sa collaboration à l'*Allgemeine Encyclopädie* de Hirsch et Grüber, ainsi que de ses mémoires sur l'Océanie, qui ne rentrent pas dans notre cadre.

Gabelentz fut avant tout un philologue; la sinologie fut la branche principale, mais seulement une branche de ses études; aussi n'y est-il pas arrivé au premier rang; sa traduction de l'inscription chinoise du premier monument de l'Orkhon lui attira une critique dure et méritée de Schlegel ³⁾. Mais, dans le domaine de la phé-

— Some additions to my chinese grammar, by Georg von der Gabelentz. (*Journ. C. B. R. A. S.*, XX, N. S., 1885, Art. X, pp. 227—234).

— Ueber Sprache und Schriftthum der Chinesen. Von Georg von der Gabelentz. — Separatabdruck aus „Unsere Zeit“, 1884. XI. (Leipzig, F. A. Brockhaus), br. in-8, pp. 24.

— Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse. Von Georg von der Gabelentz. Leipzig, Weigel, 1891, in-8, pp. xx—502.

— G. v. d. Gabelentz. — Zur Chinesischen Sprache und zur Allgemeinen Grammatik. *Internationale Zeitschrift für Allgemeine Sprach-Wissenschaft*, Vol. III, Part. I. Leipzig, 1886).

1) Confucius und seine Lehre. Von Georg von der Gabelentz, Prof. der ostasiatischen Sprachen an der Universität zu Leipzig. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1888, br. in-8, pp. 52. Front.

— Confucius and his Teaching. By Georg von der Gabelentz, professor of Eastern Asiatic Languages at the University of Leipzig. (*China Review*, XVII, N^o. 2, pp. 61—82).

2) Beiträge zur Chinesischen Grammatik. — Die Sprache des Cuang-tai von Georg von der Gabelentz. (*Abhand. d. Phil.-Hist. Cl. d. König. Sächsischen Ges. d. Wissen...* Bd. X. Leipzig, Hirzel, 1888, gr. in-8, pp. 579—638).

— The Style of Chuang-tai. By Georg von der Gabelentz, professor of Eastern Asiatic Languages at the University of Leipzig. (*China Review*, XVII, N^o. 5, 1889, pp. 292—298).

Trad. de *Beiträge z. Chinesischen Grammatik. Die Sprache des Cuang tai*.

— G. v. d. Gabelentz. — Der Räuber Techik, ein satirischer Abschnitt aus Tschuang-tai. (*Ber. Sächs. Ges. d. Wiss.*, 1889, I, pp. 55—69).

— Robber Techik, a satirical chapter from Tschuang-tai. By Georg von der Gabelentz. (*China Review*, XVIII, N^o. 6, pp. 365—373).

Trad. de l'allemand.

3) La Stèle funéraire du Téghin Giogh et ses Copistes et traducteurs chinois, russes et allemands par Gustave Schlegel, Professeur de Chinois à l'Université de Leide. — „Extrait du *Journal de la Société Finno-Ougrienne* de Helsingfors.” Leide. — E. J. Brill. 1892, br. in-8, pp. 57 et 1 pl.

logie, il a occupé une grande situation. Gabelentz était aussi remarquable par sa haute taille, que par son bégaiement; il était extrêmement bon et il avait l'exquise politesse de l'homme du monde; je l'avais connu pour la première fois en 1878, à Florence, et nos relations avaient toujours été empreintes depuis de la plus grande cordialité. Sa mort m'a causé le plus vif chagrin.

Nous avons eu la douloureuse surprise d'apprendre brusquement la mort de M. TERRIEN DE LACOUPERIE, qui a succombé à une fièvre typhoïde le 11 Octobre dernier, en son domicile, 136 Bishop's Road, Fulham, Londres: il n'était âgé que de quarante-neuf ans. Lorsque j'étais à Londres au mois de Juillet, Terrien mettait la dernière main à ce qu'il considérait comme son grand ouvrage: *Western Origin of the Early Chinese Civilisation*, prélude d'un plus considérable encore, qu'il devait faire paraître en plusieurs volumes, chez Mac Millan; il eut la joie de me faire voir, avant mon départ, son volume relié. Il terminait en même temps un volume sur les origines de l'écriture ¹⁾, dont j'ai vu les bonnes feuilles, et il préparait un manuel d'art chinois, qui depuis longtemps, lui avait été commandé par le South Kensington Museum, pour sa série de «Science and Art Handbooks». Depuis lors, il m'avait prié de présenter son ouvrage au Congrès des Orientalistes de Genève: tâche qui me fut agréable à remplir. A mon retour à Paris, la lettre dans laquelle je lui faisais part de l'accueil fait à son œuvre recevait comme réponse la nouvelle de la maladie et de la mort de mon regretté ami.

ALBERT TERRIEN DE LACOUPERIE est né à Ingouville (le Havre) le 23 Novembre 1845; entré de bonne heure dans l'industrie, la nature de ses goûts le devait rendre assez peu propre aux affaires.

1) *Beginnings of Writing in Central and Eastern Asia, or Notes on 450 Embryo-Writings and Scripts*. London, Nutt, 1894, in-8, pp. VI—208, & pl.

Aussi de terribles revers de fortune le forcèrent-ils à s'expatrier. Il n'alla jamais en Chine, quoiqu'en aient dit quelques-uns de ses biographes anglais: il se rendit à Londres. Là, il sut intéresser par ses idées originales des hommes tels que le Colonel Henry Yule, le Dr. Reinhold Rost, bibliothécaire de l'India Office, le Prof. Robert K. Douglas, et, grâce à leur influence, il obtint d'être chargé du Catalogue des Monnaies chinoises au British Museum, puis plus tard, il fut nommé professeur de philologie chinoise à l'University College; position précaire s'il en fut, car les inscriptions des élèves¹ étaient les seuls honoraires du professeur. Pendant quelque temps, M. Emile Guimet l'eut comme correspondant de son Musée à Londres; mais je puis dire que depuis une douzaine d'années que je connais Terrien de Lacouperie, sa vie n'a été qu'un long martyre; souvent le pain du lendemain n'était pas assuré et il fallait néanmoins essayer de faire contre mauvaise fortune sinon bon cœur, au moins bonne figure. Malgré sa grande taille et son apparence robuste, Terrien était d'une constitution faible, qui, lorsqu'elle eut été minée, devait le rendre une proie facile à la première grave maladie. Il est possible aussi que le quartier neuf et humide dans lequel il habitait, n'ait pas été étranger à cette fièvre typhoïde qui, en enlevant Terrien de Lacouperie, a laissé la plus dévouée des femmes dans le plus effroyable dénûment. Espérons que la pension que Terrien de Lacouperie, naturalisé Anglais, était sur le point d'obtenir de la Liste civile, sur la demande, je crois, de M. Max Müller, sera reversée à sa veuve.

La philologie avait été l'objet des premières études de Terrien de Lacouperie et il débuta, dès 1867, par un ouvrage de philologie générale¹), puis dans ce champ spécial, il restreignait ses études

1) Du langage. Essai sur la nature et l'étude des mots et des langues Par M. Alb. Terrien Poncelet. Membre des Sociétés Asiatique, d'Anthropologie, d'Ethnographie et de

aux langues de l'Extrême-Orient, et en particulier au Chinois; de là, un certain nombre de Mémoires sur la langue chinoise ancienne ¹). Les théories de Terrien ont été extrêmement discutées, et elles sont discutables; mais il a réussi à convertir à ses idées un certain nombre de savants distingués dont le plus convaincu me paraît être le Rév. C. J. Ball, d'Oxford ²). M. Raoul de la Grasserie

Linguistique de Paris; Secrétaire de la Société Havraise d'Études diverses, etc., etc. Précedé d'une introduction par M. Léon de Rosny, Professeur à la Bibliothèque Impériale, Secrétaire de la Société d'Ethnographie, Membre de la Commission Scientifique Internationale de l'Exposition de 1867, in-8, pp. xx + 6 ff. n. c. + pp. 243.

1) Chinese and Siamese. By A. Terrien de Lacouperie. (*Academy*, 11th August, 1883.)

— Indo-Chinese Philology. By A. Terrien de Lacouperie. (*Academy*, 24th Oct., 1885.)

— Comparative Ideology. By A. Terrien de Lacouperie. (*Academy*, 4th Sept., 1886)

— The Languages of China before the Chinese. Researches on the Languages spoken by the Pre-Chinese races of China proper previously to the Chinese occupation. By Terrien de Lacouperie, ... London: David Nutt, — 1887, in-8, pp. 148.

Notices: *Academy*, Oct. 22, 1887. — *Athenaeum*, Nov. 19, 1887.

— Les Langues de la Chine avant les Chinois — Recherches sur les langues des populations aborigènes et immigrantes, l'arrivée des Chinois, leur extension progressive dans la Chine propre et les sources de leur civilisation, par Terrien de Lacouperie, . . .

— Edition française avec introduction, additions et appendices. — Paris, Ernest Leroux, 1888, in-8, pp. ix-210.

Avait paru dans le *Muséon*, jusqu'à la p. 144.

— Le non-monosyllabisme du Chinois antique, l'écart entre les langues écrite et parlée d'aujourd'hui et l'histoire de la langue écrite par Terrien de Lacouperie Paris, Ernest Leroux, 1889, br. in-8, pp. 15.

Avait paru dans le *Muséon*.

— The Sino-Annamite Dialect. By T. de L. (Terrien de Lacouperie). (*Babylonian & Oriental Record*, Vol. V, N^o. 1, Jan. 1891.)

2) The New Accadian. By the Rev. C. J. Ball, M. A., Oxon., Chaplain of Lincoln's Inn; formerly Censor and Lecturer in King's College, London. Reprinted from the "Proceedings of the Society of Biblical Archaeology". (Part. I, Nov. 1889, pp. 1—38; Part II, Dec. 1889, pp. 39—66; Part. III, Feb. 1890, pp. 67—82; Part IV, March 1890, pp. 83—101; Part V, June 1890, pp. 101—127.)

— The First Three of the Five Autocrats. (Wu Ti) By the Rev. C. J. Ball, M. A. . . . (*Ibid.*, Nov. 1890), br. in-8, pp. 8.

— Ideograms common to Accadian and Chinese. By the Rev. C. J. Ball . . . (*Ibid.*, Dec. 1890), br. in-8, pp. 23. — Part II. (*Ibid.*, April 1891), br. in-8, pp. 15.

— The Accadian Affinities of Chinese. By the Rev. C. J. Ball (*Trans. Ninth Oriental Congress* 1892, Vol. II.)

a fait une étude spéciale des travaux philologiques de Terrien de Lacouperie ¹⁾).

L'écriture a été l'objet de recherches spéciales de la part de Terrien de Lacouperie; non-seulement l'écriture chinoise a attiré son attention, mais dès qu'une circonstance se présentait d'étudier quelque représentation graphique de la pensée, il la saisissait avec empressement, que les documents vinsent d'Asie centrale, ou des Lolos, du Tibet ou bien de la Corée ¹⁾).

D'ailleurs tout était sujet d'étude pour Terrien de Lacouperie;

1) *Études de grammaire comparée. — Des recherches récentes de la linguistique relatives aux langues de l'Extrême-Orient, principalement d'après les travaux de M. Terrien de Lacouperie, par M. Raoul de la Grasserie* (Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VII, 3^e fascicule) Paris. Imprimerie Nationale. — MDCGCCXI, br. in 8, pp. 31.

2) *On the History of the Archaic Chinese Writing and Texts.* (Extracted from "The Oldest Book of the Chinese and its Authors" in the *Journal of the Royal Asiatic Society*, Vol. XIV. Pt. IV, pp. 798—806.) By Terrien de Lacouperie, M. R. A. S. London, 1882, br. in-8, pp. 11.

— Did Cyrus introduce Writing into India? By Dr. Terrien de Lacouperie, Professor of Indo-Chinese Philology, (University College, London). London: Published at 51, Knowle Road, Brixton; and by D. Nutt, br. in-4.

Reprinted from the *Babylonian & Oriental Record*, Vol. I, No. 4.

— A New Writing from S. W. China. By A. Terrien de Lacouperie. (*Academy*, 9th Feb. 1887.)

— The Non-Chinese Writing of China and Central Asia. Abstract of a Lecture before the Philological Society, 6th March 1891, by Prof. Terrien de Lacouperie. (*T'oung Pao*, II, Avril 1891, pp. 89—90.)

— On a Lolo MS. written on Satin. By M. Terrien de Lacouperie. (*Journ. R. As. Soc.*, N. S., Vol. XIV, Art. X, January, 1882, pp. 119—123, avec 1 Pl.)

— Beginnings of Writing in and around Tibet. By Terrien de Lacouperie, M. R. A. S. Professor of Indo-Chinese Philology (University College, London). (*Journ. R. As. Soc.*, N. S., Vol. XVII, Art. XVII, July, 1895, pp. 415—432.)

— On the Korean, Aïno and Fusang Writings by Terrien de Lacouperie. (*T'oung Pao*, III, Dec. 1892, pp. 449—465.)

— Doubts about the Korean Writing. By Terrien de Lacouperie. (*T'oung Pao*, IV, mars 1893, p. 86.)

tantôt il traitait des hommes de pierre de la Corée ¹⁾; les manuscrits formosans rapportés par son ami E. Colborne Baber lui fournissaient la matière d'intéressants articles ²⁾; une de ses publications sur les Juifs en Chine ³⁾ lui donnait le prétexte d'une note qui n'a d'ailleurs pas grande valeur ⁴⁾; on sait que dans un verset d'Isaïe, XLIX, 12, il est question du pays de Sinim, et que quelques commentateurs ont cru y voir la Chine; Terrien de Lacouperie a pris part à cette discussion; mais en admettant même que Sinim n'est pas la Chine, sa thèse ne vaut absolument rien ⁵⁾; avant M. Vissière ⁶⁾, il avait donné un travail extrêmement intéressant sur le *souan-pan* ou abaque, machine à calculer en usage en Chine ⁷⁾. Enfin, il avait écrit quelques études de folk-lore, qui montraient une fois de plus la variété de ses recherches ⁸⁾.

1) *The Miryeks or Stone-men of Corea. With a plate. By Terrien de Lacouperie, ... Hertford: Stephen Austin & Sons. — 1887, br. in-8, pp. 7. (Reprinted from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, N. S., Vol. XIX, 1887.)*

Miryek = 石人.

2) *Formosa Notes on Mas., Languages and Races. (Including a note on nine Formosan Mas. By E. Colborne Baber, H. B. M. Chinese Secretary, Peking.) With three plates. By Terrien de Lacouperie . . . Hertford: Stephen Austin, 1887, br. in-8, pp. 82.*

Rep. from the Jour. R. As. Soc. Gt. Brit., N. S., Vol. XIX, 1887.

3) *Les Juifs en Chine par Henri Cordier, Professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes. Paris, Léopold Cerf, 1891, pet. in-8, pp. 14.*

4) *On the Entrance of the Jews into China during the first Century of our Era. By Terrien de Lacouperie. (Babylonian & Oriental Record, V, N° 6, June 1891, pp. 131—134.)*

5) *The Sinim of Isaiah not the Chinese by Terrien de Lacouperie, Ph. & Litt. D. Professor of Indo-Chinese Philology. (University College, London.) [Reprinted from N° 3 of the Babylonian Record, Jan. 7, 1887.] London: pièce in-4, 2 ff. n. ch.*

— *The Land of Sinim, not China. By Terrien de Lacouperie. (Babylonian & Oriental Record, I, N° 11, September, 1887, pp. 183—191.)*

6) *Recherches sur l'origine de l'Abaque chinois et sur sa dérivation des anciennes fiches à calcul par A. Vissière. — Extrait du Bulletin de Géographie, 1892. — Paris, Ernest Leroux, 1892, br. in-8, pp. 28.*

7) *The Old Numerals, the Counting-Rods and the Swan-pan in China. By Prof. A. Terrien de La Couperie, M. R. A. S. Reprinted from the Numismatic Chronicle, Vol. III, Third Series, Pages 297—340. — London: 1883, br. in-8, pp. 44.*

8) *The Negrito-Pygmyes of ancient China. By Terrien de Lacouperie. (Bab. & Oriental Record, V, N° 8, Aug. 1891, pp. 162—174.)*

Chargé par les Trustees du Musée Britannique de dresser le Catalogue des Monnaies chinoises conservées dans le Cabinet des Médailles de ce riche établissement, Terrien de Lacouperie préluait par de courts mémoires ¹⁾ à la rédaction de la grande œuvre qui lui était confiée. Le catalogue parut en 1892, après dix années de travail ²⁾; je ne puis que rappeler ce que j'écrivais alors dans la *Revue Critique* (17—24 Juillet 1893):

«Le titre représente d'une façon insuffisante l'étendue de l'ouvrage: ce n'est pas seulement un catalogue des monnaies chinoises du Musée Britannique, depuis le VII^e siècle avant notre ère jusqu'à 621 après J. C., époque de la création du *Kai-youen T'oung-Pao*, monnaie de cuivre de la dynastie des *T'ang*, dont l'usage s'est répandu non seulement dans l'Extrême-Orient, mais dans toute l'Asie centrale; c'est-à-dire depuis la troisième dynastie chinoise, les *Tcheou*, jusqu'à celle des *T'ang*, mais bien une histoire de la numismatique

— The Silk Goddess of China and her Legend. By Terrien de Lacouperie. (*Babylonian & Oriental Record*, Vol. IV, N^o. 12, Nov. 1890, pp. 270—290; V, N^o. 1, January 1891, pp. 5—10).

Tirage à part, br. in-8, pp. 28.

— Several tutelary Spirits of the silkworms in China: A Supplement to a Paper on the Silk Goddess of China and her Legend. By Terrien de Lacouperie. (*Babylonian & Oriental Record*, Vol. V, N^o. 4, April, 1891, pp. 89—96.)

1) The Silver Coinage of Tibet. By A. Terrien de Lacouperie . . . Reprinted from the *Numismatic Chronicle*, Third Series, Vol. I, pp. 340—353. London, Trübner, 1882. br. in-8, pp. 16, 1 pl.

— Paper-money of the ninth century and supposed leather coinage of China. By A. Terrien de Lacouperie, M. R. A. S. Reprinted from the *Numismatic Chronicle*. Vol. II, Third Series, Pages 334—341. London 1882, br. in-8, pp. 8.

— Coins and Medals. Their Place in History and Art by the Authors of the British Museum Official Catalogues edited by Stanley Lane-Poole. With numerous Illustrations. London: Elliot Stock . . . 1886, in-8, pp. x—286.

Chap. IX. China and Japan. By Prof. Terrien de Lacouperie. M. R. A. S., pp. 190—236.

2) Catalogue of Chinese Coins from the VIIth Cent. B. C., to A. D. 621 including the series in the British Museum. By Terrien de Lacouperie, Ph. D., Litt. D. (Lovan.). Edited by Reginald Stuart Poole, LL. D., Keeper of Coins and Medals, Correspondent of the Institute of France. London: Printed by Order of the Trustees . . . 1892, gr. in-8, pp. lxxi—443. Notice: *T'oung-Pao*, IV, p. 102 par G. Schlegel.

chinoise depuis les temps les plus anciens jusqu'au VII^e siècle de notre ère.

« La description proprement dite des monnaies occupe naturellement la plus grande partie du volume, et elle est accompagnée d'excellentes reproductions. Il y a là la difficulté matérielle de lire des caractères souvent illisibles et de les transcrire de leur forme ancienne dans leur forme actuelle; mais ce qui fait la véritable originalité de l'ouvrage, c'est l'introduction qui ne comprend pas moins de 69 pages et qui certainement est ce que l'on a écrit de plus étendu sur la matière. J'inviterai les spécialistes à étudier particulièrement: 1^o la triple chronologie comparée, pp. VIII et seq., des dates généralement adoptées, des dates données par les *Annales de bambou*, trouvées, dit-on, comme on le sait, en 284 ap. J. C., dans un tombeau des princes de *Wei*, dans la province du *Ho-nan* et enfin des dates rectifiées. On concevra l'importance de cette triple chronologie qui présente pour l'éclipse solaire de la cinquième année de *Tchoung-Kang*, troisième successeur de *Yu* le Grand, celles de 2155, 1948 et 1904; 2^o les dates approximatives des différentes formes de monnaies: monnaie en forme de couteaux; monnaie en forme de bêche, etc., p. XLIX, les unions monétaires, p. XLVIII, l'article *Tsih-Moh*, p. LXII, certains passages relatifs à la fabrication des monnaies, la métallurgie, p. XXII, etc. »

La publication de la traduction de l'*Y-King* par le Dr. Legge ¹⁾ puis, par M. Philastre ²⁾, a été la cause de grandes discussions

1) The Sacred Books of China. The Texts of Confucianism translated by James Legge. Part. II. The *Yi-king*. Oxford at the Clarendon Press, 1882, in-8, pp. xxi—448.

Forme le Vol. XVI des *Sacred Books of the East* . . . edited by F. Max Müller.

— Sacred Books of the East. (*Saturday Review*, June 30, 1883). *Y-king*. (Legge et Terrien de Lacouperie).

— The sacred books of China. Part. II. — The *Yi king*. Translated by J. Legge, D. D. By Thos. W. Kingsmill. (*China Review*, XI, pp. 86—92).

2) Tsheou Yi: Le *Yi*: King ou livre des changements de la dynastie des Tsheou traduit pour la première fois en français avec les Commentaires traditionnels complets de

entre les sinologues: le Rév. Joseph Edkins ¹⁾ de Chine et Mgr. C. de Harlez ²⁾, de Louvain, prenant une part très active dans la lutte; mais on peut dire que c'est Terrien de Lacouperie, qui avait commencé la lutte. A-t-il eu raison contre l'ancienne interprétation de cet obscur classique? après quelques essais préliminaires, il avait donné un premier volume; je ne sais si l'antique édifice s'est écroulé (le Dr. Legge est un vigoureux champion); mais en tous les cas, il n'a pas été reconstruit ³⁾.

T'shèng Tsé et de Tshouhi et des extraits des principaux commentateurs par P.-L.-F. Philastre. Première partie. (*Annales du Musée Guimet*, VIII, Paris, Ernest Leroux, 1885). — Deuxième partie. (*Ibid.*, XXIII, Paris, Ernest Leroux, 1893). 2 vol. in-4.

1) The Yi king of the Chinese, as a Book of Divination and Philosophy. By the Rev. Dr. Edkins, M. R. A. S. (*Journ. R. As. Soc.*, N. S. Vol. XVI, Art. XVII, July, 1884, pp. 360—380).

— The Yi king, with Notes on the 64 Kwa. By Dr. Edkins. (*China Review*, XII, pp. 77—88, 412—432).

— The Yi king and its appendices. By Joseph Edkins. (*China Review*, XIV, pp. 303—322).

2) Le texte originaire du Yih-king, sa nature et son interprétation, par M. C. de Harlez. (*Journ. Asiat.*, VIII^e sér., IX, Avr.-Mai-Juin 1887, pp. 424—456).

— Le texte originaire du Yih-king, sa nature et son interprétation, par M. C. de Harlez. — Extrait du Journal Asiatique. — Paris. Imprimerie Nationale. M DCCC LXXXVII, br. in-8, pp. 35.

— Le Yih-king. Texte primitif rétabli, traduit et commenté par Ch. de Harlez, Membre de l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, F. Hayez, 1889, in-4, pp. 154 + 1 f. n. o. p. l. table.

Ext. du t. XLVII des *Mém. de l'Ac. roy. des Sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*. — 1889.

— Le Yi-king. Sa nature et son interprétation. Par M. C. de Harlez. (*Journ. Asiat.*, VIII^e sér., XVII, Janv.-Févr. 1891, pp. 164—170).

— L'Yi-king Suo carattere originario e sua interpretazione. (C. de Harlez). (*Giornale della Società Asiatica italiana*, Vol. V, 1891, pp. 183—191).

— Le Yi-king au VII^e siècle avant J.-C. I. (Le Tchien-tsin et le Tso-tchuen.). — II. (Le Yi-king d'après le Lün-yü). Par C. de Harlez. (*Journ. Asiat.*, IX^e sér., I, Janv.-Fév. 1893, pp. 163—171).

3) The Yh-king. By A. Terrien de Lacouperie. (*Athenaeum*, 21st Jan., 9th and 30th Sept. 1882.)

— On the History of the Archaic Chinese Writing and Texts. (Extracted from "The Oldest Book of the Chinese and its Authors" in the Journal of the Royal Asiatic Society, Vol. XIV. Pt. IV, pp. 798—806.) By Terrien de Lacouperie, M. R. A. S. London: 1882, br. in-8, pp. 11.

Mais l'œuvre de la vie entière de Terrien eut pour objet de rattacher la civilisation de la Chine à celle de l'Asie antérieure et en particulier de la Chaldée et de l'Elam. Parmi ceux qui adoptèrent ses vues avec le plus de chaleur il faut compter Mr. St. Chad Boscawen ¹⁾. Afin de prouver sa thèse, il a accumulé faits sur faits dans une foule d'articles dont on trouvera la liste ci-contre qui ont paru pour la plupart dans le *Babylonian and Oriental Record* qu'il avait fondé en 1886 ²⁾. Ces articles avec quelques chapitres complémentaires et

— The Oldest Book of the Chinese (the Yh-king) and its Authors. By Terrien de Lacouperie, M. R. A. S. (*Journ. R. As. Soc. N. S.* Vol. XIV, Art. XXVI, October 1882, pp. 781—815) (*Ibid.*, Vol. XV, Art. IX, April 1883, pp. 237—239)

Errata: *Ibid.*, Vol. XV, October 1883, pp. 423—434.

— M. Terrien de Lacouperie as a Sinologist. By E. H. Parker. (*China Review*, XIII, pp. 301—305.)

— *The Oldest Book of the Chinese*, The Yh-king and its authors. By A. Terrien de Lacouperie. Vol. I. *History and Method*. London, D. Nutt, 1892, in-8, pp. xxviii-121.

Notice: *Bab. & Or. Record*, VI, May, 1893, pp. 263—264, rep. from the *London & China Telegraph*, by R. K. Douglas.

1) The Elamite Origin of Chinese Civilisation. (*Babylonian & Oriental Record*, Sept. 1893, p. 17). — Shennung and Sargon. (*Ibid.*, Aug. 1888, pp. 208—210).

2) Early History of the Chinese Civilisation. A Lecture by Terrien de Lacouperie, M. R. A. S., de la Société Asiatique de Paris, &c. &c. — With plate. — London: E. Waton, 1880, br. in-12, pp. 35.

"With the exception of the last few pages, the following paper appeared in the *Journal of the Society of Arts* for July 16th, 1880," (sous le titre de *China and the Chinese, their early history*, &c.)

— Babylonian and Old Chinese Measures. By A. Terrien de Lacouperie. (*Academy*, 10th Oct., 1885.)

— Babylonia and China. By Terrien de Lacouperie. (*The Academy*, Aug. 7, 1886. — N^o. 744, pp. 91—92.)

— The Shifting of the Cardinal Points, as an illustration of the Chaldaeo-Babylonian Culture, borrowed by the early Chinese. By A. Terrien de Lacouperie. (Abstr. *Academy*, 12th May 1888.)

— The Shifted cardinal points. From Elam to early China. By Terrien de Lacouperie. (*Babylonian and Oriental Record*, II, N^o. 2, Jan. 1888, pp. 25—32).

— Babylonia and China. I. Western origin of the early Chinese civilisation. By T. de Lacouperie. (*Ibid.*, I, N^o. 8, June, 1887, pp. 113—115.)

Tirage à part, pièce in-4, pp. 4, a. d.

— Origin from Babylonia and Elam of the early Chinese civilisation. A summary of the proofs. By Terrien de Lacouperie. (*Babylonian and Oriental Record*, III, N^o. 3, Feb., 1889, pp. 62—69; III, N^o. 4, March, 1889, pp. 73—91; III, N^o. 5, April 1889, pp.

un index venaient d'être réunis par lui en un volume ¹⁾ lorsque la

97—110; III, N^o. 6, May, 1889, pp. 129—141; III, N^o. 7, June, 1889, pp. 150—164; III, N^o. 8, July, 1889, pp. 185—192; III, N^o. 10, Sept. 1889, pp. 217—223)

Tirage à part in-8, pp. 27.

— From ancient Chaldea and Elam to early China: an historical loan of culture. By Terrien de Lacouperie. (*Ibid.*, V, N^o. 2, Feb., 1891, pp. 32—44; *ibid.*, N^o. 3, March, 1891, pp. 63—70; *ibid.*, N^o. 4, April, 1891, pp. 79—86.)

— Traditions of Babylonia in early Chinese documents. By Terrien de Lacouperie [From the *Academy*, Nov. 17, 1883] Pièce in-12.

— The Chinese Mythical king and the Babylonian canon. By Terrien de Lacouperie. [*The Academy*, 1883.] Pièce in-12.

— The old Babylonian Characters and their Chinese Derivates, by Dr. Terrien de Lacouperie Professor of Indo-Chinese Philology, University College, London London: The Babylonian and Oriental Record. David Nutt; Trübner & Co. — Paris, Ernest Leroux.

— March, 1888, br. in-8, pp. 27.

Ext. du *Bab. & Or. Rec.*, II, 4, pp. 73 et seq.

— The Old Babylonian Characters and their Chinese Derivates. By A. H. Sayce. (*Nature*, June 7, 1888. — *Bab. & Or. Record*, II, 9, pp. 218—220.)

— The fabulous fishmen of early Babylonia in Ancient Chinese Legends. By Prof Dr. Terrien de Lacouperie. — September, 1888. London: *Babylonian & Oriental Record*; D. Nutt. — Paris: Ernest Leroux, br. in-8, pp. 6.

— Wheat Carried from Mesopotamia to Early China By Prof Dr. Terrien de Lacouperie. July, 1888. London: *Babylonian & Oriental Record*; D. Nutt. — Paris: Ernest Leroux, br. in-8, pp. 9.

— Lettre d'Alph. de Candolle, *Ibid.*, Oct. 1888, p. 266.

— Chips of Babylonian and Chinese Palaeography. By Terrien de Lacouperie. (*Babylonian & Oriental Record*, II, N^o. 11, Oct. 1889, pp. 257—263.)

Tirage à part, br. in-8, pp. 7.

— The Deluge-Tradition and its remains in ancient China. By Terrien de Lacouperie. (*Babylonian & Oriental Record*, IV, N^o. 1, Dec., 1889, pp. 15—24; IV, N^o. 3, Feb., 1890, pp. 42—56; IV, N^o. 4, Mar., 1890, pp. 79—88; IV, N^o. 5, April, 1890, pp. 102—111.)

— The Tree of Life and the Calendar Plant of Babylonia & China. — By Prof. Dr. Terrien de Lacouperie. — June, 1889. — London: *Babylonian & Oriental Record*; David Nutt. — Paris: Ernest Leroux, br. in-8, pp. 11.

— The Calendar Plant of China, the Cosmic Tree and the Date-palm of Babylonia. By Terrien de Lacouperie. (*Babylonian & Oriental Record*, IV, N^o. 10, Sept. 1890, pp. 217—231, N^o. 11, Oct. 1890, pp. 246—251.)

Tirage à part, London, D. Nutt, 1890, br. in-8, pp. 22.

1) Western origin of the Early Chinese Civilisation from 2,300 B. C. to 200 A. D. Or, Chapters on the Elements derived from the old civilisations of West Asia in the formation of the ancient chinese culture. By Terrien de Lacouperie. London: Asher & Co., 1894, gr. in-8.

mort est venu le surprendre. Il est le résultat de quinze années de recherches et d'efforts incessants; il marque une véritable date dans les études chinoises et je crois utile de reproduire ici un extrait de l'Introduction, p. XIII:

«I candidly confess that when the present book was begun (writing and printing in 1889), I did not know what its conclusions would be. My object was simply (1) a résumé of a certain number of previous articles, monographs, and even books in which I had studied separate points of Chinese archaeology, whose western origin from the Chaldeo-Elamite civilisation had come out clearly to me and to many of my readers; and (2) a continuance of the enquiry into such other sources as had subsequently contributed to the formation of Chinese culture. But during the five years of continuous research which have elapsed since then, I have found gradually that a few of the western elements enumerated in the first lists (pp. 9—27) had been pushed up too early on insufficient grounds, while a large number of others had been overlooked.

— The Black Heads of Babylonia and Ancient China. (*Bab. & Orient. Record*, Nov. 1891, pp. 233—246). — Tapered Heads in Anterior Asia and Early China. (*Ibid.*, March 1893, pp. 193—196). — Centaurs and Hippocentaurs of Western and Eastern Asia. (*Ibid.*, Jan. 1893, pp. 167—168). — Earliest Horse-Riding in Western and Eastern Asia. (*Ibid.*, March 1893, pp. 199—202). — On the Buddha's hand Citron of China. (*Ibid.*, 1893, pp. 202—203). — The Pomegranate from Parthia to China, 116 B. C. (*Ibid.*, April 1893, pp. 239—240). — On Hemp from Central Asia to Ancient China, 1700 B. C. (*Ibid.*, May 1893, pp. 247—253). — On quinces from Media to Ancient China, 660 B. C. (*Ibid.*, June 1893, pp. 265—271). — On Ynkut precious stones from Oman to North China, 400 B. C. (*Ibid.*, June 1893, pp. 271—274). — Chaldaean and Egyptian trees on Chinese Sculptures of 147 A. D. (*Ibid.*, June 1893, pp. 283—287). — The Indian Jack fruit in China. (*Ibid.*, April 1894, pp. 169—172). — On Antique and sacred Bronze Drums of Non-China. (*Ibid.*, May 1894, pp. 193—204; June, p. 217).

— Première introduction de la civilisation occidentale en Chine (vers 2282 av. n. è.) d'après les légendes et les traditions. (*Muséon*, 1893, Vol. XII, pp. 36—58).

— The Loan of Chaldeo-Elamite Culture to Early China. London, Nutt, 1892, in-8, pp. 32.

These faults have been successively corrected by cross references as the work advanced towards its completion and specially in the chapter of Additions and Emendations (pp. 338—372). Pages 2—258 are reprinted from *The Babylonian and Oriental Record*, 1889—1894. The two most important disclosures in the interval have been the ascertained journey of Muh-wang in 986 B. C., and the arrival of Erythraean sea-traders on the coasts of China as early as the VIIth. century.

«One side only, limited to ancient times, of the history of Civilisation in China, is studied in the present work. The complete history forms a much larger one, on which I am now engaged.

«This volume has been written and produced in most unusual difficulties of a material nature, and requires every possible indulgence from the reader, who is invited to read first the pp. 313—327 before proceeding with any other part».

J'indique aussi ce que l'auteur marquait comme les résultats acquis, *l. c.*, p. 396:

«The conclusion of the present work is that some 370 items of civilisation have been introduced in China from Anterior Asia and also W. India during the twenty-five centuries covered by the investigations it contains or summarizes. About 2282 B. C. some 175 of these were imported by the Bak Sings themselves, including more than 160 derived from the Chaldeo-Elamite civilisation, such as it was at that time neither before nor afterwards. During the *Hia* and *Shang* dynasties only twenty-five appear to have been introduced from western and central Asia. The *Tchou* themselves introduced about twenty-five, mostly Baktrian and Khorasmian. The traders of the Erythraean Sea, who began to arrive on the Chinese coasts in the seventh century, introduced sixty-six items,

of Assyrian 12, Indo-Persian 7, Mazdæan 4, Indo-Assyrian 14, Indian 16, and mixed 13, sources successively, and in homogeneous groups, while 6 came direct inland from India, all before the Empire. During the four centuries of the *Ts'in* and *Han* dynasties about 70 items were introduced, viz.: 10 Greek, 24 from Parthia, 22 from India and Burma, and 16 by the traders of the Indian Ocean. All these elements of western culture, with a limited contribution of the Pre-Chinese, form with the own adaptation, progress, and evolution of China, the real bases of the Chinese civilisation».

J'ai déjà eu l'occasion (*Revue critique*, 17—24 juillet 1893) de dire de Terrien de Lacouperie qu'il était un travailleur ardent, aux idées ingénieuses, peut-être parfois paradoxales, — j'avoue que, lorsqu'il s'agit de relier l'Assyrie à la Chine, je suis entièrement incompétent — mais il ne reste pas moins un des chercheurs les plus originaux, sinon le plus original, de l'école sinologique actuelle, et il a cet immense mérite d'avoir remué une quantité d'idées nouvelles, et accumulé nombre de renseignements et de matériaux qui peuvent être consultés avec profit. La faiblesse de sa méthode est d'avoir essayé de ramener à une théorie préconçue tous les faits qu'il trouvait, au lieu de déduire logiquement de ses découvertes les conclusions qui s'imposaient naturellement. Mais sans accepter toutes ses hypothèses, il y a dans les documents qu'il a rassemblés, une moisson assez ample à faire — dans les idées qu'il a remuées ou émises, un choix assez grand de choses justes, pour que l'œuvre soit durable.

CHARLES RUDY a été enlevé en quelques jours (1893) par une congestion pulmonaire. Citoyen américain, d'origine suisse, il avait fondé à Paris, rue Royale, un institut polyglotte pour l'enseigne-

ment pratique des langues vivantes. En 1874, il avait publié dans le *Ban-zai-sau* de Turretini, à Genève, *A new Method of learning to read, write and speak a language by H. G. Ollendorff, Ph. Dr., adapted to the Chinese Mandarin Language.*

M. ANATOLE ADRIEN BILLEQUIN est mort à 56 ans en son domicile de la rue de Verneuil, 53, le 31 octobre 1894; il a succombé à une maladie de cœur qui le faisait souffrir depuis plusieurs semaines au moment où il se préparait à quitter Paris pour rejoindre son poste à Peking. Né à Paris, le 27 Août 1837, après avoir suivi les cours du Collège d'Harcourt (Lycée Saint-Louis), il entra en 1855 comme élève au laboratoire du célèbre chimiste Boussingault; six ans plus tard, il devenait (30 mai 1861) préparateur de Payen à l'École des Arts et Manufactures. En 1866, il accepta la chaire de chimie et d'histoire naturelle au nouveau *Toung-wen kouan* 同文館 Collège de Peking, en même temps que l'on distribuait les chaires d'astronomie, de français, d'anglais et de chinois au Baron Johannes von Gumpach, à M. E. Lépissier, au Rév. Walter Badham qui fut transféré à Canton, à MM. Kelsch et Ho Shen-yung. Il obtint le plus vif succès dans son enseignement, et mérita d'être choisi par le Principal du collège, le Dr. W. A. P. Martin, pour faire l'intérim de la direction, pendant le voyage que fit ce dernier en Europe en 1881. En 1877, Billequin envoya à la manufacture de Sèvres une série de mémoires sur les procédés céramiques des Chinois: l'émail blanc, le céladon, rouge et bleu flammé. Billequin traduisit d'abord en Chinois la Chimie de Wurtz, puis les codes français: Code pénal (Peking, 1879, 8 *peun*), Code de Commerce et Code forestier (Peking, s. d. [1879], 8 *peun*), Code d'instruction criminelle (Peking, 1879, 8 *peun*), Code civil (Peking, 1882, 22 *peun*). — Il avait donné auparavant (1874) une méthode pour étudier la chimie 化學指南 *Hoa-hio Tche-nan* (Peking, 1873,

10 *peun*), et des *Analyses chimiques des eaux de Pékin et ses environs*. Un grand dictionnaire Français-Chinois, fruit de nombreuses années de labeur assidu et d'expérience professionnelle, était venu enfin s'ajouter à la liste considérable des travaux de ce savant distingué ¹⁾. Correspondant de l'École des Langues Orientales (31 Juillet 1874) et du ministère de l'Instruction publique (1875), chevalier de la Légion d'honneur et Officier de l'Instruction publique (1881), mandarin de 4^e classe, Officier du Dragon d'Annam, Chevalier de l'Ordre du Cambodge, Billequin, qui allait repartir pour Peking en avril 1895, était le successeur indiqué du Dr. W. A. P. Martin. C'est un des Français qui ont fait le plus d'honneur à leur pays dans l'Extrême-Orient ²⁾.

Le nom de M. SERGE MIKAILOVITCH GEORGIEVSKY, professeur extraordinaire de langue mandchoue à la Faculté orientale de l'Université impériale de St. Pétersbourg, qui est mort prématuré-

1) Dictionnaire Français-Chinois contenant tous les mots d'un usage général dans la langue parlée et écrite, les termes techniques et consacrés relatifs: aux sciences, à la religion, à la diplomatie, au droit public et intern^l, à l'économie politique, au commerce, à l'industrie, etc. etc. Une synonymie très étendue des termes géographiques concernant les pays ayant eu à un degré quelconque, des relations avec la Chine. Un catalogue des noms des contrées et des villes les plus importantes des deux mondes avec exemples choisis dans les meilleurs auteurs et propres à fixer et faire connaître la valeur des caractères et leurs règles de position, la construction des phrases, les idiotismes, les proverbes, etc. etc., par A. Billequin, professeur de Chimie et d'Histoire naturelle au Collège Impérial de Péking; . . . Péking, Typographie du Pei-T'ang [et] Paris, E. Leroux, 1891, gr. in-4 à 2 col.

2) M. Billequin a laissé en manuscrit un certain nombre de travaux intéressants: 1) *Essai sur l'État des Sciences en Chine*, comprenant la géographie, la géologie, la minéralogie, la physique et la chimie, la pharmacie, la médecine, la chirurgie, l'art vétérinaire, la médecine légale, l'histoire naturelle. — 2) *Essai sur l'agriculture des Chinois*, comprenant Engrais — Main d'oeuvre — Impôts, etc., etc. — 3) *Essai sur la porcelaine de Corée* traduit du *Ting tche tchene Tao Lou*. — 4) Comptes-rendus sur certaines pièces du Théâtre chinois: *La Revenante*, *le Pavillon de la Pivoine*, *le Pavillon d'Occident*, *l'Épingle des fiançailles*, *le Ressentiment de To Ngo*, traduit par Bazin. — 5) *Le Roman des deux Phénix*, resté inachevé. — 6) Annexe au Dictionnaire Français-Chinois, (partie géographique, restée inachevée).

ment l'année dernière (1893) à Metz, clot ce nécrologe déjà si long des sinologues proprements dits¹⁾. Malgré la désignation de son cours, le prof. Georgievsky s'est particulièrement occupé de la langue chinoise.

A ces noms nous devons cependant ajouter ceux des savants qui ont cultivé la langue chinoise dans l'Annam, et là nous avons fait une perte irréparable en la personne de Landes.

CHARLES CÉLESTIN ANTONY LANDES est né le 29 Sept. 1850 à St. Laurent les Tours, canton de St. Céré (Lot); élève-stagiaire, 6 nov. 1874; administrateur de 3^e classe, 1^{er} juin 1876; de 2^e classe, 22 sept. 1878; maintenu à la 2^e classe, lors de la réorganisation, 1^{er} mai 1882; 1^{ère} classe, 1^{er} janv. 1886. Nommé Résident de 1^{ère} classe au Tongking, le 12 janv. 1892, il avait fait les fonctions de maire de Ha-noï; il était au moment où la mort l'a surpris, chef du cabinet du Gouverneur-Général. M. Landes fait partie du groupe

1) Первый периодъ китайской исторіи (до императора Цинъши-хуанъ-ди). Гпб. лит. по способу М. Алисова, печ. А. Григорьевна, 1885, in-8. pp. 322. (Première période de l'histoire chinoise jusqu'à l'empereur Ts'in Chi Hoang-ti).

Древнѣйшія монеты китайцевъ. (Записки... Русскаго Археологическаго общества... В. Р. Розена., I, IV, St. Pétersbourg, 1887, pp. 253—272, 10 pl. + pp. 309—310. (Les anciennes monnaies chinoises).

О Корневомъ Составѣ китайскаго языка, въ связи съ вопросомъ о происхожденіи китайцевъ — St. Pétersbourg, 1888, grand in-8. — Анализъ іероглифической письменности китайцевъ, какъ отражающей въ себѣ исторію жизни древняго китайскаго народа. — St.-Pétersbourg, 1888, in-8. (Analyse des radicaux de la langue chinoise par rapport à la question de l'origine des Chinois). — Analyse des hiéroglyphes chinois comme représentant l'histoire des anciens Chinois).

Принципы жизни Китая. — St.-Pétersbourg, 1898, in-8. (Principes de la vie de la Chine).

Важность изученія Китая. — St.-Pétersbourg, 1890, in-8. (L'importance de l'étude de la Chine).

Un des élèves de M. Georgievsky, M. Dimitri Pozdniev, qui lui a consacré une notice nécrologique dans le no. de janvier 1894 du *Journal of the R. Asiatic Society*, cite encore: «Le Comte J. Tolstoï» et les «Principes de la vie de Chine». — «Les croyances mythologiques des Chinois». St.-Pétersbourg, 1892.

intéressant d'agents, tels que Janneau, Philastre, Luro, Silvestre, Aymonier, qui ont consacré à des études scientifiques sérieuses le peu de temps que leur laissaient des affaires souvent délicates à conduire. Il était l'âme du recueil *Excursions et Reconnaissances* qui disparaît avec lui ¹⁾.

LOUIS GABRIEL GALDÉRIC AUBARET, marin et orientaliste français, né à Montpellier le 27 Mai 1825, est mort à Poitiers au mois d'Août 1894. Nous n'avons à parler de ce haut fonctionnaire, qui a terminé sa carrière comme délégué de la Dette publique ottomane, que pour ses études faites sur l'Annam lorsqu'il fut envoyé dans

1) Renseignements sur la prostitution et le commerce d'enfants à Cholon. (*Excursions et Reconnaissances*, 1880, II, pp. 145—146.)

— La commune annamite. (*Journal officiel de la Cochinchine*, 1880, pp. 446—451, 450—469; réimp. *Exc. et Rec.*, II, 1880, pp. 213—242.)

— Note sur les mœurs et les superstitions populaires des Annamites. (*Exc. et Rec.*, II, p. 447—464; III, pp. 137—148, 351—370; VI, pp. 267—279; tirage à part, Saigon, 1880, in-8, pp. 66.)

— Funérailles. (*Exc. et Rec.*, V, 1882, pp. 250—269; tirage à part, Paris, Leroux, in-8, pp. 22.)

— Mariage. (*Exc. et Rec.*, V, 1883; tirage à part, Paris, Leroux, in-8, pp. 16.)

— *Nhì do mai* — Les Pruniers fleuris. Poème tonquinois transcrit par M. Phan-dùc-hóa, Lettré de la municipalité de Cholon. Traduit et accompagné de notes par A. Landes, administrateur des affaires étrangères. Saigon, Imp. du Gouvernement, 1884, in-8, pp. 95, XII, 156. — Ext. des *Exc. et Rec.*, Nos. 17 et 18, 1884. — Cf. la traduction chinoise faite par Piry, de *Erh tou-mei*, 二度梅, Paris, 1880, 2 vol. in-12.

— Contes et légendes annamites. (*Exc. et Rec.*, VIII, pp. 297—314; IX, 131—153, 359—413; X, 39—91; XI, 108—160, 229—322.)

— *Tran Bô'*. — Comédie annamite transcrite par Phan-dùc-hóa, Lettré au Collège des Interprètes, traduite et annotée par A. Landes, administrateur des affaires indigènes. Saigon, Imp. coloniale, 1887, in-8, pp. 54 + 46 ff. chinois.

— Contes tjames. (*Exc. et Rec.*, XIII, 1887, pp. 51—131.)

— Note sur le *quoc ngu*. (Bul. Soc. Etudes Indo-Chinoises, Saigon, 1^{er} sem. 1886, pp. 5—22.)

Il y a quelques années, Landes m'avait adressé la bibliographie suivante, suite de celle de Barbié du Bocage, comme « contribution » à ma *Bibliotheca Indo-Sinica* en préparation :

— Bibliographie de l'Indo-Chine orientale depuis 1850 par A. Landes, Résident-Maire d'Hanoi, et A. Folliot, Professeur. Saigon, Rey & Curiol, 1889, br. in-8, pp. 87.

ce pays comme inspecteur des affaires indigènes auprès des amiraux gouverneurs-généraux ¹⁾).

Le comte de KERGARADÉC, consul général de France à Moscou, est mort subitement le 2 Octobre à Berlin où il était de passage. Ancien élève de l'école navale, le comte de Kergaradec était parvenu rapidement au grade de capitaine de frégate. Successivement chargé, en 1875, du consulat de France à Hanoï, administrateur principal des affaires indigènes, envoyé en mission à Hué, il était entré définitivement dans la carrière consulaire en 1883, comme consul de 1^{re} classe et commissaire du gouvernement à Bangkok, puis maintenu dans cette résidence comme consul général et chargé d'affaires. Appelé en 1891 au consulat général de France à Moscou, M. de Kergaradec avait su s'y faire apprécier, aussi bien des autorités locales que des nombreux Français que l'Exposition avait amenés dans cette ville. Le défunt, qui était un des agents les plus distingués du personnel consulaire, sera vivement regretté de ses chefs et de ses collègues. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1877 ²⁾).

1) Vocabulaire Français-Annamite et Annamite-Français, précédé d'un traité des particules annamites rédigé par les soins de M. G. Aubaret, lieutenant de vaisseau et imprimé par ordre de M. le vice-amiral Charner. Bangkok, Imp. de la Mission catholique, 1861, in-8.

— *Gia-dinh T'hang-Chi*. — Histoire et description de la basse Cochinchine (pays de Gia-Dinh), traduites pour la première fois, d'après le texte chinois original, par G. Aubaret, publiées par ordre de S. Exc. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies. Paris, imp. impér. 1863, gr. in-8.

— *Hoang-viet luật-lê*. Code Annamite. — Lois et règlements du royaume d'Annam, traduits du texte chinois original, par G. Aubaret, publiés par ordre de S. Exc. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies. Paris, impr. impér., 1865, 2 vol. gr. in-8.

Philastre a donné une nouvelle traduction de ce code.

2) Le commerce du Yun-nam par la voie du Fleuve Rouge. (*Exc. et Rec.*, I, 1880, pp. 349—360.)

— Rapport sur le commerce du port d'Hai-phong pendant l'année 1880. (*Exc. et Rec.*, III, pp. 261—276; tirage à part, Saigon, 1881, in-8, pp. 18.)

Nous avons encore à citer à des titres divers la mort du voyageur russe KARL VON DITMAR, 1892; de CHARLES LOUIS VARAT, voyageur en Corée († 22 avril 1893); de TCHONG-HEOU, ancien ambassadeur de Chine en Europe (né 1824, † avril 1893); de COENRAAD LIEKMANS, ancien directeur du Musée d'Antiquités des Pays-Bas à Leide (né 1809, † 14 oct. 1893); d'EUGÈNE JOUBERT, ancien compagnon de Francis Garnier dans l'expédition du Mé-Kong (1893); du général Sir ALEXANDER CUNNINGHAM (né 23 janv. 1814, † 28 novembre 1893); du Professeur DAVID AUGUST BRAUNS (2 déc. 1893); du voyageur autrichien GUSTAV VON KREITNER (21 nov. 1893); du voyageur et naturaliste russe ALEXANDER THEODOR VON MIDDEN-DORFF († 28 janv. 1894); de l'explorateur du fleuve Amour, PETER LEOPOLD VON SCHRENCK, né 24 avril / 6 Mai 1826, † 1894; de PHILIPPE EDOUARD FOUCAUX, professeur de sanscrit au Collège de France, né le 15 sept. 1811, † 19 mai 1894; de PAUL AMBROISE BIGANDET, vicaire apostolique de la Birmanie méridionale, né en 1813, † à Rangoun le 19 mars 1894; de l'orientaliste anglais BRIAN HOUGHTON HODGSON, né 1^{er} fév. 1800, † 23 mai 1894; du bibliographe russe MEJOV ¹⁾ † en 1894; de JULES LÉON DUTREUIL DE

— Deux lettres sur le Tonkin (*Congrès national des Sociétés françaises de géographie*, Lyon, 1881, pp. 44—49)

— Le commerce du port d'Hai-phong. (*Ibid.*, pp. 292—306.)

— Notes de voyages de Ha-noï à Bac-ninh et à Thai Nguyen. (*Exc. et Rec.*, IV, 1881, pp. 81—98.)

— Note sur les incrustations du Tonkin. (*Exc. et Rec.*, VI, 1881, pp. 280—286.)

— Rapport sur la reconnaissance du fleuve du Tonkin. Par de Kergaradec, Consul de France à Hanoï. (*Rev. maritime et coloniale*, 1877, Vol. 54, pp. 321—352; Vol. 55, pp. 20—42.)

1) Библиографія Азіи. — Указатель книгъ и статей объ Азіи на рускомъ языкѣ и однихъ только книгъ на иностранныхъ языкахъ, касающихся отношеній росіянъ къ азіатскимъ государствамъ. Составилъ Б. И. Межовъ. С. - Петербургъ. 1891. — Т. II, 1892. — 2 vol. in-8.

1. — L'Orient en général. La Chine, la Mandchourie, la Mongolie, la Djoungarie, la Corée, le Thibet, le Japon, l'Inde, la Perse, le Belouchistan, la Turquie, l'Arabie, l'Afghanistan, l'Anc. centrale.

RHINS ¹⁾, voyageur dans l'Asie centrale (né à Roche-Morlière, près St. Etienne, le 2 janv. 1846, assassiné dans le Kan-sou le 5 juin 1894.

CHINE et HONGKONG.

La **China Branch of the Royal Asiatic Society** continue avec un succès qui ne se ralentit pas la publication de son *Journal* ²⁾. Depuis notre dernier rapport, elle a publié un mémoire de premier ordre: le *Botanicon Sinicum* du Dr. E. BRETSCHNEIDER.

« Il ne s'agit pas, disais-je dans la *Revue critique* du 17—24 juillet 1893, comme le titre pourrait le faire supposer, d'un ouvrage de botanique pure. Ce n'est pas un livre comme les beaux travaux

1) L'Asie centrale (Thibet et régions limitrophes). — Texte et atlas par J.-L. Dutreuil de Rhina. — Ouvrage publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts (Comité des Travaux historiques et scientifiques, section de Géographie historique et descriptive). — Paris, Ernest Leroux, 1889, in-4, pp. xvi-620 et gr. atlas.

2) Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society 1890—91. New Series, Vol. XXV, N^o. 1. — Issued at Shanghai: February 1892, in-8, pp. 468.

Contents.

— BOTANICON SINICUM. Notes on Chinese Botany, from Native and Western Sources. By E. Bretschneider, M. D. pp. 1—468.

— 1890—91. New Series, Vol. XXV, N^o. 2. — Issued at Shanghai: January 1893, in-8, pp. 469 à 509.

Contents.

— Proceedings. pp. 469—500.

— List of Members. pp. 501—509.

— 1891—92. New Series, Vol. XXVI, N^o. 1. — Issued at Shanghai: December 1892, in-8, pp. 128.

Contents.

— 1. — The Fish-skin Tartars. By M. F. A. Fraser. pp. 1—43.

— 2. — A Comparative Table of the ancient Lunar Asterisms. By T. W. Kingsmill. pp. 44—79.

— 3. — Wei-ch'i. By Z. Volpicelli. pp. 80—107.

— 4. — Militant Spirit of the Buddhist Clergy in China. By J. J. M. de Groot. Ph. D. pp. 108—120.

— 5. — Notes and Queries. pp. 121—128.

— 1891—92. New Series, Vol. XXVI, N^o. 2. — Issued at Shanghai: December 1893, in-8, pp. 129 à 207.

Contents.

— Proceedings. pp. 129—236.

— List of Members. pp. 237—245.

— Classified Index to the articles printed in the Journal. pp. 246—297.

— 1891—92. New Series, Vol. XXVI, N^o. 3. — Issued at Shanghai: August 1894, in-8, pp. XVIII—281—ii.

— Catalogue of the Library of the China Branch of the Royal Asiatic Society (including the Library of Alex. Wylie, Esq.) systematically classed. — Third edition. — Shanghai: Printed by Kelly and Walsh Limited. — 1894. [Price \$ 3.00].

de M. A. Franchet, du Muséum d'Histoire naturelle, les *Plantae Davidianae* et *Plantae Delavayanae*, dans lesquels sont décrites les plantes récoltées dans l'Empire du Milieu par de laborieux missionnaires, tels que le savant lazariste l'abbé Armand David et l'abbé Delavay, de la Société des Missions étrangères de Paris. C'est en réalité la description des plantes qui se trouvent dans les Classiques chinois et spécialement dans le *Eul-ya*. Le *Eul-ya* est compté dans les Classiques chinois de second ordre, c'est-à-dire avec les *Se-chou*, les Rituels et le *Hiao King*. C'est un dictionnaire d'expressions employées dans les livres classiques et les ouvrages contemporains, et qui est attribué à Tse-hia, disciple de Confucius, né en 507 avant l'ère chrétienne. Un savant du III^e siècle de notre ère, Kouo-Po, lui a donné sa forme actuelle. Il y a donc dans le travail du Dr. Bretschneider non seulement intérêt pour le botaniste, mais aussi pour l'érudit. C'est une étude complémentaire aux Classiques chinois faite au point de vue botanique. Les Anglais, et en particulier les missionnaires protestants, sont très friands de ce genre de livres: je n'ai pas à rappeler ici les différentes Flores et Faunes de la Bible, publiées à différents intervalles: tous les exégètes les connaissent.

«Le Dr. Bretschneider ajoute à la science d'un médecin-botaniste la connaissance d'une langue qu'il a apprise à la légation de Russie à Péking avec les conseils de son ami — qui fut le nôtre aussi — le chef de la mission ecclésiastique, l'archimandrite Palladius. La première partie de son ouvrage, parue en 1882, donnait des renseignements sur la littérature chinoise, au point de vue médical et botanique, une histoire de la médecine et de la botanique au Japon, des renseignements sur la connaissance de la botanique chez les Coréens, les Mandchous, les Mongols et les Tibétains, ainsi que la détermination scientifique des plantes au point de vue chinois. Dans cette seconde partie, publiée, en février 1892, par la China

Branch of the Royal Asiatic Society à Chang-haï, le premier chapitre est consacré aux plantes de l'*Eul-ya* et le second aux plantes du *Chi-King*, du *Li-ki*, du *Chou-King* et du *Tcheou-li*, le tout accompagné de remarques du Dr. Ernst Faber dont on connaît les travaux sur Confucius et les philosophes Li-tseu, Tchouang-tseu, etc. Nous avons là les noms en chinois des plantes, avec les caractères et leur transcription latine. C'est de la plus haute importance. Nous retrouvons dans ce livre, auquel j'appliquerai volontiers l'épithète anglaise de *thorough*, les grandes qualités d'exactitude et d'érudition que le Dr. Bretschneider a apportées dans ses *Mediaeval Researches from Eastern Asiatic Sources*, et dans ses *Recherches archéologiques sur Péking*. Le Dr. Bretschneider nous avait déjà donné en 1881 les *Early European Researches into the Flora of China*. Le présent ouvrage aura un troisième volume, qui, m'écrit l'auteur, s'appellera: *Botanical Investigations into the Materia Medica of the Ancient Chinese*. Tout ceci représente une science et un travail énormes».

J'ai éprouvé, je dois l'avouer, une singulière émotion, en voyant paraître une troisième édition du Catalogue de la Bibliothèque de la Société Asiatique de Chang-haï. Elle m'a rappelé les jours lointains — c'était en 1870 — où je déménageais les livres de la Bibliothèque des Commercial Bank-Buildings dans la Nanking-Road pour les transférer dans le nouveau local de Gnaomen Road. Un terrain avait été donné gratuitement par le gouvernement britannique en 1868, derrière la prison consulaire anglaise; et c'est en mendiant, sou à sou, parmi les résidents étrangers, que Francis Blackwell Forbes et moi pûment réunir les 2,700 taëls qui permirent à Thomas W. Kingsmill de construire, sans réclamer d'honoraires, le bâtiment actuel ¹⁾. Je dressai immédiatement le catalogue

1) Cf. ma notice signée OLD MORTALITY dans *The North-China Herald*, Oct. 30, 1873.

raisonné qui parut en 1872. Une seconde édition moins somptueuse, parut en 1881; cette troisième édition est due à mon ancien collègue, aujourd'hui mon successeur comme bibliothécaire, Joseph Haas, Consul-général d'Autriche-Hongrie; je lui sais grand gré d'avoir conservé mon ancienne classification. La bibliothèque a beaucoup augmenté depuis mon époque: mon catalogue ne renfermait que 826 numéros, celui de Haas en a 1325, sans compter les cartes et les livres chinois: c'est encore trop peu et je me fais volontiers ici mon propre écho et celui de M. Haas en demandant que les dons soient plus nombreux. Il faut avoir vécu dans ces pays éloignés pour comprendre la nécessité d'une bonne bibliothèque européenne et pour avoir une idée de l'importance des services qu'elle peut rendre.

Parmi les autres collaborateurs, je citerai M. Z. Volpicelli, qui a fait une étude spéciale des jeux d'échecs chinois ¹⁾).

La **Société orientale de Peking** ²⁾, qui date de 1885, ne peut naturellement pas présenter les états de service de la Société Asiatique de Chang-haï, mais elle fait de très louables efforts, et son recueil gagne de plus en plus d'intérêt; son dernier numéro est même extrêmement intéressant.

1) Chinese Chess. By Z. Volpicelli. (*Jour. C. B. R. A. S.*, XXIII, N. S., N° 3, 1888, pp. 248—284.)

— Wei-ch'i. By Z. Volpicelli. (*Journ. C. B. R. A. S.*, XXVI, N. S., N° 1, 1891—92, pp. 80—107.)

2) *Journal of the Peking Oriental Society.* — Peking, Pei-t'ang Press.

Volume II. N° 4. 1889. — I. On the Poets of China, during the period of the contending States and of the Han Dynasty, by J. Edkins, D. D. — II. Diplomacy in Ancient China,

by Dr W. A. P. Martin. — III. The Origin of the Paper Currency (鈔 ch'ao) of China,

by Shioda Saburo. — IV. Specimens of Ancient Chinese Paper Money, by S. W. Bushell, M. D., pp. 301—316.

— N° 5. 1890. — I. On Li T'ai-po, with examples of his poetry, by J. Edkins, D. D. — II. Programme d'histoire de Chine, par L. Verhaeghe de Nayer, pp. 317—398.

Volume III. N° 1. 1890. Traité sur les Sacrifices Fong et Chan de Se-ma T'sien par Edouard Chavannes, pp. xxxi-95.

— N° 2. 1892. — I. Marco Polo in Cambaluc: a Comparison of foreign and native accounts by W. S. Ament. — II. Ancestral Worship in the Shu king by Rev. H. Blodget, D. D. — III. The Chinese Conquest of Songaria by Ch. Denby Jr.

— N° 3. 1893. — I. On the population of China by Dr Dudgeon. — Yang-chu the epicurean in his relation to Lieh-tse the pantheist by Dr A. Forke. — III. On two inscriptions obtained in Japan by Dr Martin.

La *China Review* en est à son 21^e volume; elle a donc dépassé en durée l'ancien et célèbre *Chinese Repository* de Bridgman et de Williams. M. E. H. PARKER, après un séjour en Birmanie, dont il nous a laissé le souvenir ¹⁾, continue avec de nombreux articles ²⁾ et avec un long Mémoire sur les tribus Turko-Scythes, son active collaboration, qui gagnerait peut-être en valeur et en intérêt si les travaux de ce savant étaient moins épars. Le Rév. Dr. Ernst Eitel est toujours sur la brèche, pour donner le fruit de sa grande expérience pendant son long séjour à Hongkong.

Je ne puis que répéter ce que j'ai dit jadis du *Chinese Recorder and Missionary Journal*: il est totalement dépourvu d'intérêt scientifique, et au point de vue même de l'histoire religieuse, il est rédigé avec la plus rare médiocrité. Je ne vois à signaler pendant cette période qu'un mémoire de M. Parker, qui n'a rien d'un missionnaire ³⁾. Un Index ⁴⁾ des vingt premiers volu-

1) *Burma with special Reference to her Relations with China* by Edward Harper Parker, H. M. Consul, Kiung-chow, officiating Adviser on Chinese Affairs in Burma. — Printed and published at the "Rangoon Gazette" Press. — 1893, in-12, pp. 3, 103.

— A Sketch of Burmese History, By E. H. Parker. (*China Review*, XXI, N^o. 1, pp. 40—53).

2) *Up the Yang-tse*. — By E. H. Parker. — (Reprinted from the 'China Review') — With Sketch Maps. Hongkong. Printed at the 'China Mail' Office. 1891, in-8, pp. 308-vi.

Contents: The Yang-tse Gorges and Rapids in Hu-peï. — The Rapids of the Upper Yang-tse. — A Journey in North Sz-Ch'uan. — Nan-Ch'uan and the Kung-t'an River — Up the Kia-ling River. The Great Salt Wells. — North Kwei Chou. — The Wilds of Hu-peh. — Sz Ch'uan Plants. — Index.

— Chinese Poetry. By E. H. Parker. (*China Review*, XIV, p. 226.)

— Rhymes. By E. H. Parker. (*China Review*, XV, p. 53.)

— Chinese Poetry. By E. H. Parker. (*China Review*, XV, pp. 239—240.)

— A Ballad. By E. H. Parker. (*China Review*, XV, p. 373.)

— Poems of the T'ang Dynasty. By E. H. Parker. (*China Review*, XVI, p. 40.)

— Chinese Poetry, By E. H. Parker. (*China Review*, XVI, p. 162.)

3) A Simplified Account of the Progenitors of the Manchus. (*Chinese Recorder*, Nov. 1893, p. 501.)

4) Index to the Chinese Recorder. Vols. I—XX. — 1867—1889. — By Henry Kingman. Shanghai: American Presbyterian Mission Press. 1893, in-8, 2 ff. préf. n. c. p. l. tit. et l. préf. + pp. 70.

mes de ce périodique a été rédigé par Henry Kingman, qui, quoiqu'il en dise dans sa préface, aurait pu, sans se donner beaucoup de mal, trouver les noms d'un grand nombre des auteurs qui se sont cachés sous des pseudonymes: dans tous les cas, il eût fort bien fait de donner la liste des différents rédacteurs en chef depuis le Rév. S. L. Baldwin, de Fou-tcheou.

On sait que les Jésuites possèdent deux missions en Chine: celle du *Kiang-nan*, qui relève de la province de France, et celle du Pe Tche-li S. E., qui dépend de la province de Champagne; l'une et l'autre rivalisent de zèle.

La mission du *Kiang-nan* a commencé une collection désignée sous le nom de *Variétés Sinologiques* qui promet de renouer, avec plus d'esprit scientifique, la tradition des fameux *Mémoires concernant les Chinois* du siècle dernier. Cinq numéros sont déjà publiés ¹⁾ et ils ont tous la plus grande valeur; un sixième numéro est sous presse; il contiendra *Tchou-hi, sa doctrine, son influence*, par le P. Stanislas Le Gall, S. J.

Signalons encore, dans cette même mission, une carte du *Tchoun-tsieou* par les P.P. Lorando (焦賓草) et Pé (潘谷聲) ¹⁾

1) VARIÉTÉS SINOLOGIQUES N°. 1. — *L'île de Tsong-ming à l'embouchure du Yang-tse-kiang*. — Par le P. Henri Havret, S. J. — Chang-hai, Imprimerie de la Mission catholique à l'orphelinat de T'ou-sè-wè. 1892, in-8, pp. 59 + 1 f. n. c. p. l'index [11 cartes et 7 grav. hors texte].

— — N°. 2. — *La Province de Ngan-hoei* (avec 2 cartes hors texte), par le P. Henri Havret, S. J. — Chang-hai. *Ibid.*, 1893, in-8, 4 ff. prél. n. c. + pp. 130 + 1 f. n. c. p. l. corrigenda.

— — N°. 3. — *Croix et Swastika en Chine*, par le P. Louis Gaillard, S. J. — Chang-hai. *Ibid.*, 1893, in-8, pp. III-282 [6g.].

— — N°. 4. — *Le Canal Impérial*. Etude historique et descriptive par le P. Domia Gandar, S. J. — Chang-hai. *Ibid.*, 1894, in-8, pp. II-78, 19 cartes ou plans.

— — N°. 5. — *Pratique des Examens civils en Chine*, par le P. Etienne Siu, S. J. — Chang-hai. *Ibid.*, 1894, in-8, pp. III-278, pl. grav. et 2 plans hors texte.

2) 春秋地理攷實圖.

et une carte générale de la Chine par le P. Stanislas Chevalier (1894) ¹⁾.

Le *Catalogus Patrum* du P. A. Pfister a été réimprimé ²⁾ et j'ai profité de cette nouvelle édition pour dire dans la *Revue Critique* du 17—24 Juillet 1893, ma façon de penser sur cette réimpression, et rendre justice au véritable auteur de l'œuvre dont le travail semblait être accaparé par quelqu'un qui n'y avait aucun droit.

«Le R. P. A. Sica signe la préface dans laquelle est loué le P. A. Pfister qui est pour moi le véritable auteur du *Catalogus*. Le P. Sica, de Naples, est arrivé en Chine dès 1846; il a été de septembre 1856 à décembre 1858, supérieur de la mission du Tché-ly et il a même donné un ouvrage intéressant *Annales Domus Zi-ka-wei* S. J., 1884; mais j'ai vu de mes propres yeux le P. Pfister travailler au *Catalogus* de 1873, base de celui-ci, et depuis cette époque c'est au modeste bibliothécaire de *Zi-Ka-wei* (le P. Pfister) que moi, et, je crois aussi, le P. Sommervogel, son ami, nous avons envoyé des notes; je ne comprends donc pas pourquoi on attribue généralement le travail au P. Sica qui ne me paraît avoir été, pour l'édition de 1873, qu'un simple collaborateur: *Un poco più di luce*. Le P. Pfister avait autographié à Changhaï, en 1878 (in-4, pp. 10), un *Catalogus Patrum Sinensium qui in Provincia Kiang-nan ab initio ad hoc usque tempus Evangelium propagarunt*, et il avait réuni, en sept volumes in-4°, les notes bibliographiques et biographiques de tous les jésuites à la Chine; ces notes sont, je pense, encore conservées rue de Sèvres et ont par suite échappé à la destruction de certains de ses papiers qu'il avait remis — étant sur le point de mourir — au P. Havret et qui furent brûlés lors

1) 皇朝直省地輿全圖.

2) *Catalogus Patrum ac Fratrum S. J. qui a morte S. Francisci Xaverii ad annum MDCCCXCII Evangelio Christo propagando in Sinis adlaboraverunt*. Chang-hai, ex typ. Miss. Cath., 1892, in-8, pp. 52—58, s. l. ff. lim.

de la destruction par les Chinois du grand établissement de Ou-hou, en mai 1891.

« Quel que soit l'auteur, ce catalogue a d'ailleurs la plus grande importance; il donne pour chaque missionnaire les dates de la naissance, de l'entrée dans la Compagnie, de l'arrivée dans la mission, de la profession, de la mort, enfin, quand il est connu, le lieu de la sépulture. Il serait à désirer que d'autres ordres, par exemple les Séminaires des Missions étrangères de Paris et de Milan et la congrégation de la Mission (Lazaristes) nous en donnassent autant. Le Catalogue de 1873 renfermait 648 noms de l'ancienne et de la nouvelle mission des Jésuites; le nouveau en contient 456 et 401 soit 857. Je ferai une critique générale au Catalogue: sous la colonne *patria*, au lieu d'indications générales *sinensis*, *lusitanus*, *italus*, *gallus*, etc., j'aurais aimé qu'on précisât la ville, comme on l'a fait pour quelques-uns, par exemple: 3. Ruggieri, Neapolitanus; 4. Pasio, Bononiensis; 5. Ricci, Maceratensis; 11. Cattaneo, Genuensis: sans parler des nouveaux missionnaires dont nous connaissons le berceau, il eut été facile de marquer le lieu de la naissance d'une manière plus précise: des trois Diaz, deux sont nés à Aspalham, et un à Castello Branco; Semedo (36) est de Nizza, Portugal; Furtado (41), de Fayal, Açores; Buglio (73), de Minco, Sicile; Fontaney (165), dioc. de Léon, est breton comme Visdelou (167), etc. — Les noms ne sont pas toujours exacts; Fouquet (237), le correspondant de Saint-Simon et du Cardinal Gualterio, signait toujours Foucquet; de même que Amiot n'écrivait jamais Amyot (388), voir sa correspondance à la Bibliothèque de l'Institut; Langlès et quelques autres adoptèrent cette orthographe fantaisiste. -- Et les prénoms: 263. *Jos. Fr.* Moyra de Maillac, signe en réalité *Jos. Mar. An.* de Moyria de Mailla (lire Maillac); etc. — Quelques erreurs de dates: Bouvet (163) est mort le 28 non le 29 juin 1730; Semedo (36) ne serail-il pas mort le 6 mai au lieu du 18 juillet 1658; faut-il

lire Goes (23), mort à Chao-tcheou, au lieu de Sou-tchéou, du Kan-sou? Koffler (84) est-il mort le 12 décembre 1651, ou le 12 décembre 1660? Je ne parle pas des erreurs d'impression; naturellement Fontaney (165) n'est pas mort en 1610 puisqu'il est né en 1643. Il y a des oublis: Prémare (228) n'est pas mort en 1735; il est mort à Macao, 17 septembre 1736, etc.; un P. Jean Girardin, «au pais de la Chine, l'an 1596». Cf. Obituaire général, S. J., Tournon, 1589—1619. — Ces remarques montrent avec quelle attention ce Catalogue a été parcouru par nous; il sera nécessaire que le réviseur du troisième tirage prenne dans la nouvelle édition du P. Sommervogel et dans nos propres publications quelques renseignements tirés d'archives autorisées».

Le P. Angelo Zottoli continue son grand dictionnaire, complément de son grand *Cursus litteraturae sinicae*, qui devait être publié jadis seulement en latin et en chinois, mais qui maintenant comprendra également les mots français.

La Mission du *Tche-li* est également très active;

Lorsque les missionnaires arrivèrent en Chine à la fin du XVI^e siècle, et surtout depuis que le père Ricci (mort en 1610) eût créé la mission de Péking, ils se servirent, pour étudier la langue chinoise, de dictionnaires, qui circulaient en manuscrits, dûs principalement, soit à des Dominicains, comme Francisco Diaz, soit à des Franciscains, comme le Frère Basile. Les grands dictionnaires restés manuscrits et dûs à des jésuites, comme les PP. Alexandre de la Charme et d'Incarville, ne furent rédigés qu'au XVIII^e siècle. Le frère Basile est généralement connu sous le nom de Frère Basile de Glemona; ce mineur observantin se nommait en réalité Basilio Brollo et était originaire de Gemona, dans le Frioul, où il naquit le 25 mars 1648. Il mourut en 1703 dans la province du Chen si, dont il était devenu vicaire apostolique.

Le dictionnaire du frère Basile, appelé *Han-tseu-si-y*, dont un grand nombre de copies existent en Chine et dans les bibliothèques d'Europe, est celui dont s'est servi De Guignes, le fils, pour publier, sans indiquer la source à laquelle il puisait, le grand dictionnaire qui parut à l'Imprimerie Nationale en 1813, sous la forme d'un énorme in-folio. Dès 1819, Klaproth critiqua amèrement la publication de De Guignes, et surtout l'absence du nom du frère Basile sur le titre du dictionnaire. Le travail était cependant assez méritoire pour qu'un franciscain réformé, le Frère Jérôme Mangier de Saint-Arsène, réimprimât à Hong-Kong, en 1853, le dictionnaire de 1813 sans le français. Cette édition devint rare, grâce à un incendie. Ce dictionnaire du Père Mangier, ou de De Guignes comme l'on voudra, fut publié, corrigé et augmenté sous forme de dictionnaire chinois-latin-français, par les Jésuites, à Ho-Kien-fou, en 1877.

Le nouveau dictionnaire chinois-français ¹⁾ du P. Couvreur est certainement une amélioration sur les dictionnaires par ordre de clefs, donnés jusqu'à présent. Non seulement, il donne la prononciation et la définition des caractères rangés sous les deux cent quatorze clefs, mais encore une quantité d'exemples tirés d'un grand nombre d'ouvrages et d'auteurs cités p. xi. Ces exemples sont tirés non seulement des livres classiques, des *King*, mais aussi des histoires dynastiques, et même des *King-pao*, que nous désignons généralement sous le nom de Gazette de Péking. Il y a donc là un travail tout à fait important, supérieur même dans son genre

1) Dictionnaire français-chinois contenant les expressions les plus usitées de la langue mandarine par le P. Séraphin Couvreur S. J., Missionnaire au Tcheu li S. E. — Ho kien fou, Imprimerie de la mission catholique. 1884, in-8 à 2 col., pp. xix-1007 + 2 ff. n. c.

— Dictionnaire Chinois-Français par le P. Séraphin Couvreur S. J. Ho kien fou, Imprimerie de la Mission Catholique, 1890, gr. in-4, pp. iv-1024-76 à 3 col.

Notice: A. A. Fauvel, dans les *Études religieuses*, 1891, 1.

— Dictionarium sinicum & latinum ex radicibus ordine dispositum, selectis variorum scriptorum sententiis firmatum ac illustratum, auctore P. S. Couvreur S. J. — Ho kien fou, ex missione catholica S. J. — 1892, in-8, à 2 col., pp. xiv-1200.

à l'ouvrage du même auteur, le dictionnaire français-chinois, paru à Ho-Kien-fou en 1884, et qui obtint le prix Stanislas Julien.

Ces dictionnaires, ainsi que le dictionnaire syllabique du P. Couvreur de 1890 et le guide de la conversation, français-anglais-chinois, du même auteur, publié dans la même ville en 1886, forment un bon ensemble pour l'étude de la langue chinoise parlée d'une part, et de la langue chinoise écrite de l'autre.

Grâce à des notes qui lui ont été envoyées par ses confrères, le P. Carrez, S. J., a pu dresser une carte très intéressante de la mission du Tche-li avec les plans de Tien-tsin, de Tchang-kia-tchouang, etc. ¹⁾.

Il rentre dans notre cadre de signaler l'existence éphémère du *Korean Repository* ¹⁾, qui était appelé à rendre de grands services. Espérons que sa disparition n'est que momentanée.

(A suivre.)

1) Carte de la Mission de la Compagnie de Jésus au Tcheu-ly, Sud-Est, Chine. Publiée par le Père Carrez de la Compagnie de Jésus, d'après les documents Chinois fournis par les Pères de la Mission. 1890, 2 feuilles.

Echelle: 1 : 400.000.

Ces deux feuilles renferment comme cartes accessoires: 1) Environs de la Mission — Province entière du Pe Tcheu-ly, Parties du Chan-toung au S.-E.; du Ho-nan au S. O.; du Chan-si, à l'O., de la Mongolie, au N., de la Mandchourie, au N. E. — 2) Plan de T'ien tsin. — 3) Résidence et village de Tchang-Kia-tchouang.

2) THE KOREAN REPOSITORY. — Vol. I, 1892, in-8, pp. vii-380.

Les pp. i-vii contiennent l'index.

— The Korean Repository. — Vol. I. N^o. 1. January 1892. Address Publisher, Seoul, Korea, br. in 8, pp. 36. — # 2.00 per vol.

Contient: 1. The Korean Alphabet, its origin, etc. (Prof. H. B. Hulbert) — 2. The Japanese Invasion. (Rev. G. Heber Jones.) — 3. To the Yaloo and beyond. (R. J. S. Gale) — 4. Notes on recent russian archaic Researches &c. (D. J. Macgowan M. D) — 5. 1891. Retrospect. (Editor.) — 6. Correspondence. [Opium in Korea. (Rev. A. S. Moffett. — The Purchase of a King.)] — 7. Notes and Queries. [Epochs deserving of Study. (J. Edkins L. L. D.)] — 8. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 2. February 1892. Address Publisher. Seoul, Korea, br. in-8, pp. 37 à 68.

Contient: 1. Korean Schools. (X) — 2. A Visit to a famous Mountain. (Rev. Daniel L. Gifford) — 3. To the Yaloo and beyond. (Rev. J. S. Gale.) — The Japanese Invasion. [II. Diplomatic Negotiations. (Rev. G. Heber Jones.)] — 4. The Opening of Korea; Admiral Shufeldt's Account of it. (Rev. H. G. Appenzeller.) — 5. Review. [English-Korean Dictionary (H. G. A.)] — 6. Editorial Notes. Contract for coining Money. — "Romanizing" Korean Words &c. &c. &c.] — 8. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 3. March 1892. Address Publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 69 à 100.

Contient: 1. The Korean Alphabet. (H. B. Hulbert.) — 2. To the Yaloo and beyond. (J. S. Gale.) — 3. Eventful days of 1892, and most critical days of the present century. (F. H. Mörrtel.) — 4. What shall we teach in our girls' schools? (L. C. Rothweiler.) — 5. Extracts from the Daily Gazette. — 6. Notes and Queries. — 7. Editorial Notes. — 8. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 4. April, 1892. Address Publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 100 à 132.

Contient: 1. Buddhism in Korean history and language. (Editor.) — 2. Discovery of an important Monument. (Z.) — 3. What is the Population of Korea? (A Symposium.) — 4. The Japanese invasion. [III. The invasion. (Rev. G. Heber Jones.) — 5. Loss of the *Idzumo-Maru*. — 6. Petroleum in Korea. (D. J. Macgowan Esq. M. D.) — 7. Curious Customs. — 8. Extracts from the Daily Gazette. — 9. Notes and Queries. — 10. Editorial Notes. — 11. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 5. May 1892. Address Publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 133 à 164.

Contient: 1. Korea: — a plea and a growl. (G.) — 2. The beginnings of Seoul. (H. G. Appenzeller.) — 3. The Japanese invasion. [IV. The royal flight] (Geo. Heber Jones) — 4. A Buddhist fanatic. — 5. Extracts from the Daily Gazette. — 6. Notes and Queries, &c. — 7. Editorial Notes. — 8. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 6. June 1892. Address Publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 165 à 196.

Contient: 1. Flying Comments. I. Andromeda. (Viator.) — 2. Ancestral worship as practiced in Korea. (Daniel L. Gifford.) — 3. Korea, — a plea and a growl. [Continued.] (G.) — 4. The Japanese invasion. [V. The fall of Pyöngyang] (Geo. Heber Jones.) — 5. Review of the trade of Korea for 1891. (F. H. Mörse.) — 6. Extracts from the Daily Gazette. — 7. Editorial Notes. — 8. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 7. July 1892. Address publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 197 à 236.

Contient: 1. The Persians in the Far East. (Rev. J. Edkins.) — 2. Korean Ports. (P. R. G. S.) — 3. Flying Comments. [II Korea-Formosa] (Viator) — 4. The Japanese invasion. [VI. China to the rescue] (Geo. Heber Jones.) — 5. The three female sovereigns of Korea. (Bertha S. Ohlinger.) — 6. Extracts from the Daily Gazette. — 7. Notes, Queries, &c. — 8. Editorial notes. — 9. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 8. August 1892. Address publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 237 à 268.

Contient: 1. A trip to the Mont Blanc of Korea. (H. Gould-Adams.) — 2. Flying comments [III. Witches Cauldron.] (Viator.) — 3. Kitchen mounds, &c. — 4. Extracts from the Daily Gazette. — 5. Notes and Queries. — 6. Editorial notes. — 7. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 9. September 1892. Address publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 269 à 292.

Contient: 1. A Visit to the Mont Blanc of Korea. (H. Gould-Adams.) — 2. Korea — a plea and a growl. [Continued. Population] (G.) — 3. Missions in Korea. (W. F. Mallalien) — 4. The true Pooasang (Dr. J. Edkins.) — 5. Extracts from the Daily Gazette. — 6. Editorial Notes. — 7. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 10. October 1892. Address publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 293 à 324.

Contient: 1. The Alphabet. [Panchul.] (Yi Ik Seup.) — 2. A visit to the Mont Blanc of Korea. (H. Gould-Adams.) — 3. The Japanese invasion. [VII. Conclusion] (Geo. Heber Jones.) — 4. Data on the population of Korea. (Conservative.) — 5. Extracts from the Daily Gazette. — 6. Notes and Queries. — 7. Editorial Notes. — 8. Record of Events.

— Vol. I. N^o. 11. November 1892. Address publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 325 à 352.

Contient: 1. Suggestions on travelling in Korea. (Samuel A. Moffett) — 2. Studies in Korean. [Korean Etymology.] (Geo. Heber Jones.) — 3. A map of the world. (Yi Ik Seup.) — 4. Korean proverbs, epithets and common sayings. [I. Proverbs derived from Buddhism] — 5. Review. — 6. Extracts from the Daily Gazette. — 7. Editorial Notes. — Record of Events.

— Vol. I. N^o. 12. December 1892. Address publisher, Seoul, Korea, br. in-8, pp. 353 à 380.

Contient: 1. The beginnings of medical work in Korea. — 2. Where is Fusang? — 3. The inventor of the En-Moun. (Jas. S. Gale.) — 4. En pan Chyel. — 5. A true story of Korea (H. N. Allen) — 6. Extracts from the Daily Gazette. — 7. Editorial Notes. — 8. Record of Events.

On lit dans le *Chinese Recorder*, XXIV, March 1893, p. 192:

"The Editor of the *Korean Repository* announces the suspension of that publication with its 12th issue. We heartily second the hope expressed by Mr. Ohlinger that it may be continued later on as a quarterly."

NOTES AND QUERIES.

8. Characters on leaves and bark of Trees (cf. *T'oung-pao*, Vol. IV, 1893, pp. 115, 389 and 457).

Grooves in leaves and bark of trees resembling letters are not only mentioned with reference to the sacred trees in *Kounboun*, but also in reference to trees in China itself. So we read in the "Red pearls of things and objets" (事物紺珠) that during the reign of *Chên-tsung* of the *Sung*-dynasty (A.D. 998—1022), a tree was cut down, whose veins looked like black varnish, continued from top to bottom, resembling in form Sanscrit letters.

In another tree the veins formed (chinese) characters:

Some showed the form of the 7 stars of the northern peck (*Ursa major*); others had the form of a Buddha-hand and another had the form of a snake. Another tree had marks resembling dragons, fishes, phenixes and cranes. Another again showed marks as if one had painted with ink clouds, peaks, men and animals, coats and bonnets. The pillars of the monastery *Tsung-sien* showed marks in the form of a Taoist priest, and the figure of the seven stars of the Great Bear ¹⁾).

¹⁾ 宋真宗時、斷木、文如點漆、貫徹上下。體若梵書。又木有文成字。一有北斗七星形。一有佛手形。一有蛇形。又木有文如龍魚鳳鶴狀。又木有文如墨畫雲氣、峯巒、人物、衣冠狀。又崇仙觀柱、有文爲道士形、及北斗七星象。 *Vide* 事物紺珠, *Apud* 格致鏡原, Chap. 64, fol. 3 recto.

During the reign of *Tai-tsung* of the *Tang*-dynasty (A.D. 763—779), a man of *Ching-tu-fu* (in *Sze-chuen*), named *Kwo-yuen*, got possession of an auspicious tree, marked with the characters *T'ien-hia t'ai-p'ing* (Universal peace in the Empire). He offered it to the Governor, who made the following report upon it to the throne: "The influence of extreme virtue first adorns plants and trees, and the charm of Universal peace forthwith forms writing. Prostrated I hope that it will be stored up in the Secret Cabinet and communicated and delivered to the office of the Historiographers" ¹⁾.

G. S.

9. A learned Japanese lady.

The career of Miss SONO TERU, a Japanese lady, has been very curious. She left Japan in 1885 for America, where she intended to accomplish herself for the strife for the social and intellectual improvement of the Japanese women.

By an accident she lost all the money she had taken with her — sufficient to live three years upon it — so that she was obliged to gain her livelihood as a domestic when landing in San-Francisco. However, she did not abandon her favorite scheme, and took a degree in English and French in 1890 at the University of Mameda. By the help of an influential countryman, she was enabled to go to Chicago and visit there a boarding-school. Not long afterwards she was appointed as a teacher of Japanese in New-York. She stayed there till 1891, when she began a voyage all over the United States and Europe, and returned after eight years of study to Japan.

¹⁾ 唐代宗時、成都府人郭遠獲瑞木、有文曰。天下太平。獻之宰臣、奏賀曰。至德之化、先賁草木。太平之符、遂行文字。伏望藏於秘閣、宣付史館。 *Vide* 西陽雜俎。 *Apud* 廣事類賦, Chap. 24, fol. 13 v.

Erratum.

Pag. 359, ligne 21 d'en haut, au lieu de MAUNOIN, lisez MAUNOIR.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

	Page.
America , Did a Chinaman discover —?	351
Ancestral worship in China	352
Anecdotes politiques, japonaises et chinoises	272
Annam , Tableau chronologique des Souverains de l'Annam .	43
Annam , peuplade sauvage nommée <i>Tai-Bi</i>	281
Annamites et Extrême-Occidentaux	353
Appert (G.), Ancien Japon	169
Arendt , Einführung in die nordchinesische Umgangssprache .	164
Assassin , Un — politique	260
Aubaret (L. G. C.), Nécrologie	359
Aymonier (Collection de M. — au Musée Guimet) . . .	101

B.

Bambou , Culture du — par Léon van de Polder	283
Bang (W.), Critique de P. G. von Moellendorff's Manchu grammar	87
—— Antwort an Herrn von Möllendorff	418
Bataks , l'Origine mythique du bâton magique en usage chez les —	123
Bâton magique, voyez <i>Pleyte</i> et <i>Bataks</i>	123
Bean-curd (The Chinese — and Soy and the Soyabread of Mr. Lecerf)	135

	Page.
Bétel, Le — par C. Imbault-Huart	311
Bibliographie chinoise, voyez Cordier.	<u>420</u>
Bibliotheca japonica, voyez Cordier	<u>408</u>
Bibliotheca Sinica par H. Cordier	<u>70</u>
Bigandet (Paul-Ambroise), (Nécrologie)	<u>287</u>
Birmanie, voyez Cordier	<u>154</u>
Borel (H. J. F.), Interprète à Tandjong Riouw.	<u>410</u>
Bower (James), Handbook Japanese Art	<u>402</u>
Brandt (von), Lettre de menace par August Nill	<u>275</u>
Brauns (David August), (Nécrologie)	<u>78</u>
Bretschneider (Emil), Botanicon sinicum	<u>284</u>
Bridges (some Fuh-kien —)	<u>1</u>
Buddhistisch (eine neue —e Propaganda), voyez Franke	<u>299</u>
Buddhistische Kunst in Indien	<u>92</u>

C.

Calendar (European-Chinese — for 1895), Fin du Volume.	
Characters on leaves and bark of Trees	<u>459</u>
Charbons, Importations de — de Hon-Gay à Canton	<u>408</u>
Chavannes (Edouard), Discours d'ouverture de cours	<u>70</u>
Chèvre, voyez Pustule	<u>176</u>
Chijs (Mr. J. A. van der), Nederlandsch-Indisch Plakaatboek.	<u>410</u>
China, Der Verkehr zwischen — und dem Römischen Reiche von H. Nissen	<u>365</u>
Chinaman (a —'s opinion on revealed religion)	<u>100</u>
Chine, Magie, Sorcellerie, Spiritisme et Chamanisme en —	<u>72</u>
Chinese postal service	<u>63</u>
Chinese servants in America	<u>100</u>
Chinese, Literature of — laborers.	<u>352</u>
Chinese, A pair of — marriage contracts	<u>371</u>
Chinesische Übersetzungen, voyez Kühnert	<u>401</u>

	Page.
Chinois, Opéra —	278
Chronique	67, 152, 275, 351, 401
Congrès international des Orientalistes.	65, 175, 341
Cordier (H.), Supplément à la Bibliotheca Sinica	70
—— Historique abrégé des relations de la Grande-Bretagne avec la Birmanie	154
—— X ^e Congrès International des Orientalistes.	341
—— Bibliotheca japonica, Indo-Japonica et Sinica	408
—— Bibliographie. Les Études Chinoises 1891—1894	420
Couleuvres (Les deux — fées) traduction malaie	161
Couvade en Chine	158
Cunningham (Sir Alexander). Nécrologie	78

D.

Dictionaries (Chinese)	153
Dutreuil de Rhins, Nécrologie	356
Dutreuil de Rhins (mort de)	405

E.

Emprunt chinois	405
Errata	104, 370, 461
Eulenspiegel, Ein Siamesischer —	234
Ezerman (J. L. J. F.), Interprète à Muntok	410

F.

Florenz (Dr. Karl), Dichtergrüsse aus dem Osten	354
—— Nihongi.	354, 414
Flowerboat, Burning of —s in Canton river	352
Formose, Objets ethnogr. des naturels de la plaine <i>Kapeulan</i> dans l'île de —	351
Foucaux (Phil. Edouard). Nécrologie	286

Franke (O.), Eine neue buddhistische Propaganda . . .	299
—— Ms. Sanscrit.	403
Frankfurter (Oscar), Ein Siamesischer Eulenspiegel . . .	234
—— Die böse Sieben	393
Fryer , Catalogue of educational works, etc.	403

G.

Gabelentz (Hans Georg Conon von der). Nécrologie . . .	75
Galy (Gaspard), voyez <i>Tai-Bi</i>	281
Games (Chinese) by M. Stewart Culin.	152
Georgievsky (Nécrologie de).	162
Governor-General , A Chinese — in difficulties . . .	178
Groot (de), Collection de M. — au Musée Guimet . . .	102
Groot (J. J. M. de), The religious System of China . . .	355
Grottes de Pung	157
Grube (W.), Note préliminaire sur la langue et l'écriture Jou-tchen	334
Grünwedel (Professor Albert), Buddhistische Kunst in Indien	92
Gueluy , A propos d'une préface	401
Guimet , Les Collections de l'Extrême Orient au Musée —	101
—— Opéra chinois	278

H.

Han-ming Kouo	218
Hara Kiri	277
Harlez (C. de), Le Tcheou-li et le Shan-hai-king . . .	11 , 107
—— Critique du <i>Yi-king</i> de M. P. L. F. Philastre . . .	93
—— Les Koue-yu.	277
—— The ancient chinese books of divination	352
—— Réponse à M. A. M. von Möllendorff	416
Hekman	410

	Page.
Himly (Karl), Nord-Tibet und Lob-Nur	89
Hirth (Friedrich), Über den Schiffverkehr von Kinsay zu Marco Polo's Zeit	386
—— Der Ausdruck So-fu	390
—— Das weisse Rhinoceros	392
Hodgson (Brian-Houghton). Nécrologie	287
Hong Tjyong-ou	260
Huwelijk in China, v. <i>Young</i>	354

I.

Imbault-Huart (C.), Le Bétel	311
Index alphabétique	462

J.

Japan Society (Transactions and proceedings of the — —, London	85
Japan Society , v. Schlegel	410
Japan or Java par F. G. Kramp.	284
Japaner und Altaier von Dr. H. Winkler	351
Japanese , Handbook — art	402
Japanese , The change from surd to sonant in — compounds	352
Japanese Onomatopées and Origin of Language	352
Japanese , A learned — lady.	460
Japon , Visite du frère de l'Empereur du — à la Haye.	73
Japon , Les grandes guerres civiles au —	157
Japon , 25 ^e anniversaire de l'empereur et de l'impératrice du —	159
Japon , Martyre de J. B. Sidotti	354
Japon , Massacre d'oiseaux au —	407
Japon , Lettres de Rappel de M. <i>Takahira</i> et nomination de M. <i>Shiro Akabané</i> comme Ministre plénipotentiaire à la Haye	409

Japon, Tremblement de terre au —	409
Japonaise, Salle — au Musée du Louvre	71
Java Oorlog v. Louw	410
Jou-tchen, Note préliminaire sur la langue et l'écriture — .	334
Juliette Adam, Anecdotes politiques japonaises et chinoises	272

K.

Kao-ti, La Mort d'un Rebelle.	398
Kapsulan de Formose	351
Kergaradec (Comte de)	359
Koue-yu (國語) par C. de Harlez	277
Koung Tchao-youen, ambassadeur de Chine à Paris et à Londres	69
Kramp (F. G.), Japan or Java	284
— v. Sachalin	355
Kreitner (Gustav von). Nécrologie	79
Kühnert (Dr. Fr.), Einige Bemerkungen über die Shēng im Chinesischen und dem Nanking-Dialect	67
— Über einige Klippen bei Übersetzungen aus dem Chine- sischen	401

L.

Laotien, Dictionnaire —	408
Leaves, Characters on — and bark of trees	459
Li Hung-chang	402
Louw, De Java Oorlog van 1825 — 30	410

M.

Madagascar par le prince Henri d'Orléans	409
Malan (S. C.), Nécrologie.	411

	Page.
Manchu Grammar (A — — with analysed texts by P. G. von Moellendorff). Bulletin critique	87
Marco Polo v. <i>Hirth</i>	386
Marriage , A pair of Chinese — contracts.	371
Martin , La Tuberculose dans la race jaune	407
Maspero (G.), Tableau chronologique des Souverains de l'An-nam	43
Masters (F. J.), v. <i>America</i>	351
Mejov (V. E.). Nécrologie.	287
Middendorff (Nécrologie de A. T. von)	163
Moll (M. A. E.)	410
Möllendorff , Erwiederung	361
—— v. Bang et Harlez	416, 418
Montmorand (Nécrologie de Brenier de)	163
Moser , l'Irrigation en Asie centrale	156
Müller (F. W. K.), Ein Brief in Pa-yi-Schrift.	329
—— Siamesische Schattenspiele	413
Munzinger (Carl), Die Psychologie der japanischen Sprache	289

N.

Narwhal , Chinese name of —	370
Nederlandsch Koloniaal Centraalblad	283
Nihongi , par le Dr. K. Florenz	414
Nihongi , 3 ^e Volume	354
Ni-li Kouo	179
Nocentini v. <i>Schlegel</i>	291
Notes and Queries	459

O.

Oiseaux , Les — dans la mode	407
Orientale , l'École spéciale des langues —s vivantes	353

l'Oriente (Journal publié par MM. les professeurs du Royal	
Institut Oriental à Naples	159
Orkhon voyez <i>Thomsen</i>	171, 355
Orléans (Prince Henri d'—), «Autour du Tonkin». Bulletin	
critique	80
—— Prince Henri d'—	408
Oudendijk (W. J.), Nommé secrétaire-interprète de la légation Néerlandaise à Peking	74

P.

Paard , Het — onder de volken van het maleische ras door	
P. J. Veth.	409
Pa-yi , Ein Brief in — Schrift von F. W. K. Müller	329
Peï-ming Kouo	201
Pest in Hongkong	352
Philastre , le Yi-king	93
Phillips (Georges), Some Fuh-kien bridges.	1
Plakaatboek v. Van der Chijs	410
Pleyte (C. M.), L'origine mythique du bâton magique en	
usage chez les Bataks	123
Polder (Léon van de), v. <i>Bambou</i>	283
Postal service (Chinese)	63
Pustule maligne transmise par des peaux de chèvre venant	
de Chine	176

R.

Raimondi (Timoléon). Nécrologie	412
Rebelle , La mort d'un —	398
Régamey (Félix), Un assassin politique	260
—— Vingt-huit jours en Chine	408
Religion (A Chinaman's opinion on revealed —)	100

	Page.
Religious System of China by J. J. M. de Groot . . .	355
Rhinoceros, Das weisse — von Fr. Hirth . . .	392

S.

Sachalien (Climat de l'île —)	99
Sachalin, De Geschiedenis der ontdekking van het eiland — door F. G. Kramp	355
Saint-Pol-Lias (Collection de M. — au Musée Guimet) .	102
Sanscrit, Ms. — trouvé en Chine.	403
San-ze-king v. Turrettini.	161
Schlegel (G.), Notice de «Autour du Tonkin» par le prince Henri d'Orléans	80
—— Transactions and proceedings of the Japan Society London	85
—— Notice de l'ouvrage de M.M. Wegener et Himly <i>Nord-</i> <i>Tibet und Lob-Nur-Gebiet in der Darstellung des Ta-Thsing</i> <i>I-thung Yü-thu</i>	89
—— Notice de l'ouvrage du professeur Albert Grünwedel <i>Buddhistische Kunst in Indien</i>	92
—— Climat de l'île Sachalien	99
—— The Chinese Bean-curd and Soy and the Soya-bread of Mr. Lecerf.	135
—— Scientific Confectionary	147
—— Critique de Arendt, <i>Einführung in die nordchinesische</i> <i>Umgangssprache</i>	164
—— Notice de <i>Ancien Japon</i> par G. Appert	169
—— Notice de Thomsen, <i>Déchiffrement des Inscriptions de</i> <i>l'Orkhon</i>	171
—— Problèmes géographiques. XIII. Ni-li Kouo; XIV. Peï- ming Kouo; XV. <i>Youh-I</i> Kouo; XVI. Han-ming Kouo; XVII. Wou-ming Kouo.	179
—— Critique de C. Munzinger, <i>Psychologie der Jap. Sprache</i>	289

Schlegel (G.) , Critique de L. Nocentini, La scoperta dell'	
America, attribuita ai Ciuesi	291
—— Nommé membre correspondant de la Société Finno-	
Ougrienne à Helsingfors	355
—— Besprechung von H. Nissen's Verkehr zwischen China	
und dem Römischen Reiche.	365
—— Chinese name of Narwhal	370
—— Membre honoraire de la Japan Society, London . . .	410
—— Siamesische Schattenspiele. Bulletin critique . . .	413
—— Revue du Nihongi du Dr. K. Florenz.	414
Schrenck (Peter Léopold von). Nécrologie	288
Scientific Confectionary by G. Schlegel	147
Servants (Chinese — in America).	100
Shan-hai-king (voyez <i>Tcheou-li</i>)	114
Siam , Traité de la France avec le —	278
Siamesische Schattenspiele	413
Siamesischer , Ein — Eulenspiegel, von O. Frankfurter .	234
Sibérie , Antiquités de la — occidentale	355
Sidotti (Joan Baptiste), missionnaire au Japon	354
Sieben , Die böse —, von O. Frankfurter	393
Si-yu-ki , Préface du -- voyez Gueluy	401
So-fu , Der Ausdruck — von Fr. Hirth	390
Soy , voyez <i>Bean-curd</i>	135
Soyabread , voyez <i>Bean-curd</i>	135
Stanislas Julien (Prix)	71, 284
Steinen (Karl von den), Zur amerikanischen Jubelfeier .	276
Supplce de <i>Tso Ving-Liu</i>	399

T.

Taï-Bi , Peuplade sauvage de l'Annam	281
Tcheng Ki-tong , Lettre de —	403

	Page.
Tcheou-li, Le — et le Shan-hai-king	11, 107
Terrien de Lacouperie	360
— Beginnings of writing	401
Thomsen (Vilh.), Déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi	171, 355
Timbre-poste de Tchi-fou	69
Timbre-poste japonais émis à l'occasion du 25^e anniversaire du mariage du Mikado	282
Topkin (Autour du)	80
Trombones mongoles	351
Tuberculose dans la race jaune	407
Turrettini (François), Version mandchoue du commentaire du <i>San-ze-king</i>	161

V.

Varat (Collection de M. — au Musée Guimet)	103
Veth, 80^{ième} anniversaire du professeur —	409
Vissière (Arnold).	71

W.

Wegener (Dr. Georg), voyez <i>Himly</i> et <i>Schlegel</i>	89
Werther no Kanashimi . Trad. jap. de <i>Werther's Leiden</i> de Goethe par le professeur <i>Mori</i>	282
Wettum (B. A. J. van), A pair of Chinese marriage contracts	371
— Nommé Interprète Chinois à Pontianak	410
Whitney (William Dwight). Nécrologie	411
Wou-ming Kouo	224
Writing, Beginnings of — by Terrien de Lacouperie	401

Y.

<u>Youh-I Kouo</u>	213
Young (J. W.), Het huwelijk en de wetgeving daarop in China	354

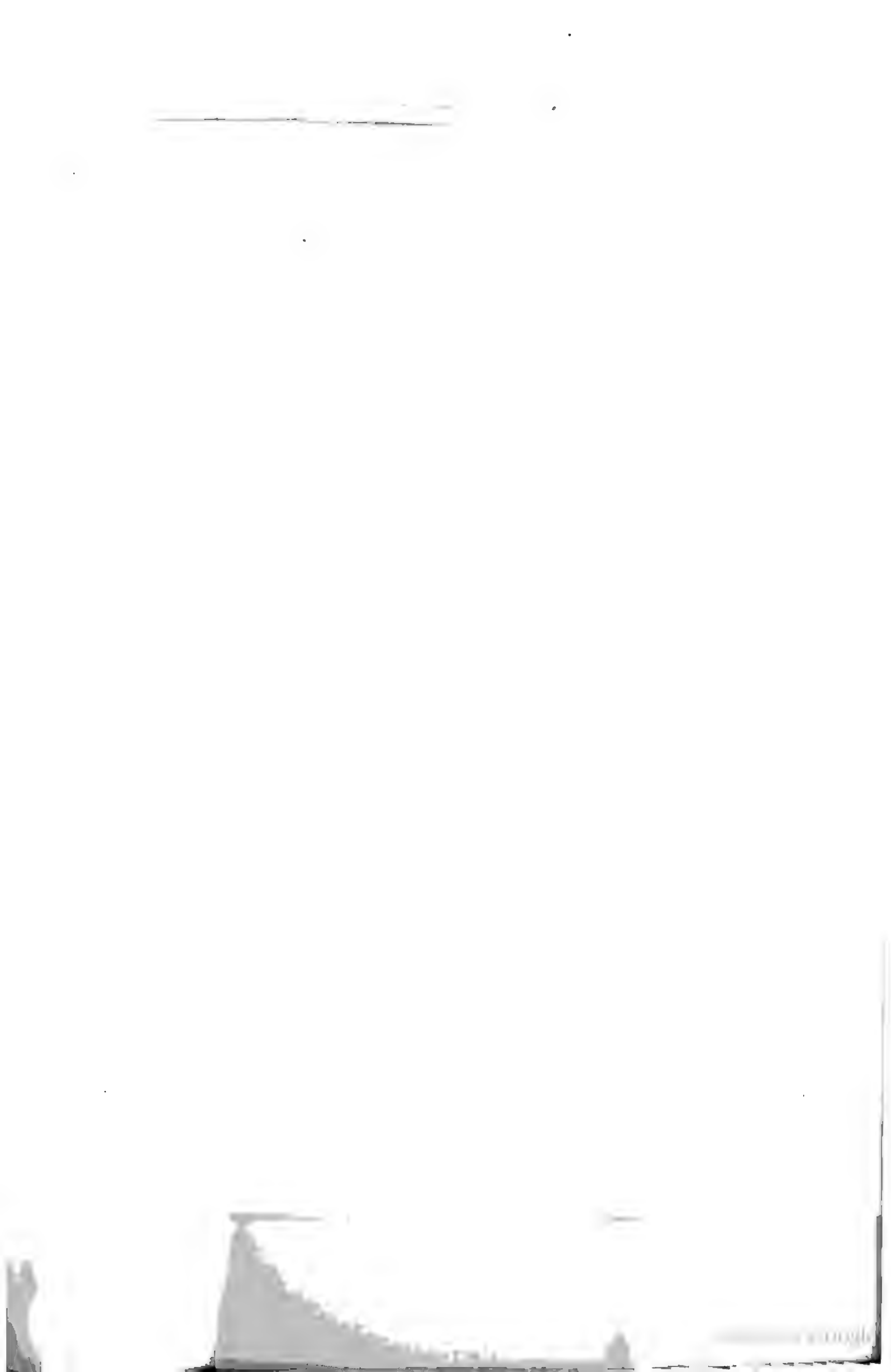
AR.

NOV.

IXth & Xth
MOONS.

DEC.

Xth & XIth
MOONS.





S U P P L É M E N T

AU VOLUME V

DU

„T'OUNG-PAO”.

DIE LÄNDER DES ISLÂM

NACH CHINESISCHEN QUELLEN

VON

Prof. Dr. FRIEDRICH HIRTH.

I.

LEIDEN, E. J. BRILL, 1894.

An unsere Leser.

Indem wir unsern Lesern als Supplement einen ersten Aufsatz über »Die Länder des Islam'' des verdienstlichen Sinologen Dr. FRIEDRICH HIRTH in Tschung-king (China) darbieten, weisen wir auf die Wichtigkeit dieser Publication, die besonders bei den Arabisten Interesse erregen dürfte.

Um Dr. HIRTH's Arbeit von vorne herein soweit möglich vollständig erscheinen zu lassen, haben wir diese dem bekannten Professor des Arabischen an der Universität zu Leiden, Dr. M. J. DE GÖRJE, rühmlichst bekannt als Herausgeber der Bibliotheca Geographorum Arabicorum, unterbreitet, der mit grösster Bereitwilligkeit die Arbeit Hirth's durchgesehen und uns seine Bemerkungen und Erläuterungen mitgetheilt hat, die wir, seiner Erlaubniss gemäss, am Schlusse derselben bringen.

Einige, heut noch dunkle und unaufgeklärte Stellen, sollen beim Erscheinen der spätern Aufsätze Dr. HIRTH's durch denselben Gelehrten noch soweit möglich beleuchtet oder erläutert werden.

Die Redaction des *T'oung-Pao*.

E I N L E I T U N G.



Es klingt geistreich und berührt den oberflächlichen Leser zunächst als eine tiefe Wahrheit, ist aber nichts weniger als zutreffend, wenn Rémusat ¹⁾ über den geographischen Gesichtskreis der Chinesen sagt: »rechercher quelles sont les nations qui leur ont été soumises, ce serait faire le tableau de leurs connaissances géographiques". Herr von Richthofen schliesst sich dieser Auffassung zwar an, drückt sich jedoch weit vorsichtiger aus, wenn er sagt: »Zu jeder Zeit sind es ihre wirkliche oder eingebildete Macht und die Sphäre ihres Handels, welche den Gesichtskreis begrenzen; nur die Religionsbeziehungen vermochten ihn in Indien zu erweitern".

Wenn wir dies als die Urtheile eines unserer ersten Sinologen einerseits und des Geographen China's par excellence andererseits hinnehmen müssen, was sollen wir von den Gelehrten erwarten, die unserer Wissenschaft als Fremde gegenüberstehen?

Wir sind gewohnt, die chinesische Litteratur als eine kaum ernst zu nehmende Quelle asiatischen Wissens hingestellt und nur

1) „Remarques sur l'extension de l'empire chinois", in *Rec. de l'Acad. des Inscr.*, VIII, 1827, p. 61. S. v. Richthofen, *China*, Bd. I, p. 538.

da herangezogen zu sehen, wo uns alle anderen Litteraturen im Stiche lassen, wie dies im Zeitalter des *Hsüan Chuang* in Bezug auf Indien der Fall ist; gar mancher urtheilt über die angebliche Verworrenheit chinesischer Berichte des Alterthums und Mittelalters ab, ohne sich auch nur die geringste Mühe zu geben, einen vernünftigen Sinn da herauszulesen, wo er bei einiger Geistesanstrengung zu finden ist. Man vergisst dabei, was man billiger Weise selbst den Chinesen schuldig ist, nämlich ihre Kenntniss und Auffassung der Ethnographie fremder Gebiete nicht mit unserer höheren modernen Bildung zu vergleichen, sondern sich in die Vergangenheit unseres eigenen Geisteslebens zu versetzen und nach dem Massstabe zu messen, den wir an die Litteraturen anderer Völker des Orients zu legen gewohnt sind.

Wir verdanken den Arabern ungemein wichtige Aufzeichnungen über den Orient des Mittelalters, arabische Reisende wetteifern mit Marco Polo, uns die ersten, aus dem Nebel des Alterthums hervortretenden Nachrichten über China zu geben. Wir sind freudig überrascht, wenn wir in diesen Berichten Momente entdecken, die sich mit unserer später auf directem Wege erworbenen intimen Kenntniss decken, und die Freude an solchen Entdeckungen ist doppelt berechtigt, wo es sich um zwei von einander so unabhängige, vollständig heterogene Kultursphären handelt, wie es die chinesische einerseits und die arabische oder die abendländische andererseits sind. Wenn ein chinesischer und ein arabischer Autor, oder ein chinesischer und ein lateinischer sich gegenseitig bestätigen, so bildet gerade die Heterogenität der Quellen ein richtiges Moment für ihre Zuverlässigkeit. Wenn wir gewisse Thatsachen von Cicero erwähnt und von Livius bestätigt finden, oder, um von verschiedenen Litteraturen zu reden, wenn sich Plinius und Strabo, oder griechische und arabische Geographen gegenseitig bestätigen, so ist der Verdacht nicht ausgeschlossen, dass der eine vom anderen

entlehnt oder dass ein früher Abschreiber das, was er von dem einen erfahren hatte, in den Text des anderen hinein interpolierte. Ein solcher Verdacht ist bei den chinesischen Quellen vollständig ausgeschlossen, und hierin scheint mir das Studium der chinesischen Litteratur, in gewissen Fragen, vor allen anderen des Orients einen grossen Vortheil zu bieten. Die klassischen Litteraturen des Abendlandes sind von denen Westasiens und Aegyptens im Alterthum und Mittelalter kaum genügend getrennt, um eine Beeinflussung in vielen Fällen als unmöglich erscheinen zu lassen. Wenn uns z. B. drei oder vier klassische Autoren versichern, dass die syrischen Fabrikanten chinesische Seidengewebe trennten, um sie in dünnere Stoffe zu verweben, so können alle diese Stellen auf eine einzige frühere zurückzuführen sein, und hier kann ein Irrthum vorliegen; wenn wir aber dieselbe Thatsache in einem chinesischen Autor bestätigt finden, wie es thatsächlich der Fall ist ¹⁾, so wiegt die Aussage eines Zeugen, von dem wir sicher bezweifeln dürfen, dass er je einen griechischen, römischen oder westasiatischen Text zu Gesicht bekommen hat, zehn Zeugnisse auf, die diesen fortwährend in einander überspielenden Litteraturkreisen entlehnt sind. Dies dürfte auch der Grund sein, weshalb wir uns doppelt freuen, wenn wir Einzelnes in den arabischen Reisenden, wie bei Marco Polo, an der Hand chinesischer Aufzeichnungen bestätigen können; und, wie gesagt, verdanken wir den Arabern viel Wichtiges über China und den hinterindischen Orient.

Trotzdem bin ich überzeugt, dass die Araber über China nicht besser unterrichtet waren als umgekehrt die Chinesen über die Reiche der Khalifen. Ob wir uns durch die frühen Reisenden Reinaud's ²⁾

1) S. Nissen, *Der Verkehr zwischen China und dem römischen Reiche*, Vortrag zur Winckelmannsfeier am 9 Dec. 1893. Bonn, 1894, p. 10, Anm. 25.

2) *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, Paris, 1845.

hindurcharbeiten oder Ibn Batuta auf seinen fernen Wanderungen begleiten, immer werden wir neben dem guten Korn, den zahlreichen treffenden Bemerkungen ¹⁾, auch recht viel Werthloses mit in den Kauf nehmen müssen. »In solchen Gaben'', sagt Peschel in Bezug auf die Vorzüge der arabischen Geographen, »müssen wir Entschädigung suchen für den Hang zum Wunderbaren und die ermüdenden Fabeln, welche bei Arabern so wenig fehlen wie bei den christlichen Autoren des Mittelalters''. Ich darf den letzteren die chinesischen hinzufügen, will aber zugleich bemerken, dass hier des Wunderbaren und der ermüdenden Fabeln kaum mehr zu finden als bei den arabischen und christlichen Zeitgenossen. Hier, sowohl wie bei den Arabern, will das gute Korn von der Spreu getrennt sein; dazu gehört guter Wille, Begeisterung, Sprachkenntniss und eine gewisse Portion Scharfsinn für das Sachliche. Ich lege besonderes Gewicht darauf, dass alle diese Eigenschaften in der einen Persönlichkeit, die sich der sicher nicht undankbaren Arbeit die chinesischen Quellen zur Kenntniss Westasiens zu erschliessen unterzieht, vereinigt sein müssen. Dass der blosse Scharfsinn, der Spürsinn im Erkennen des Thatsächlichen, ohne tiefe Sprachkenntniss werthlos, ja im höchsten Grade schädlich ist, dafür besitzen wir ein trauriges Beispiel an Pauthier, dessen Riesenfleiss und wahrhaft geniales Streben die chinesischen Studien um ein Menschenalter zurückgebracht haben, anstatt sie zu fördern. Wenn wir uns beim sinologischen Arbeiten vor etwas hüten müssen, so ist es das Überwuchern der Phantasie, die zwar dem Gelehrten so nothwendig ist, wie dem Arzt die Humanität, die aber Alles verdirbt, wenn sie nicht durch Logik im Zaum gehalten wird. Die allereinfachste Logik aber setzt für die Erschliessung jeder fremden Litteratur die denkbar grösste Routine in das Verständniss

1) Vgl. Peschel, *Geschichte der Erdkunde*, 2te Aufl. von S. Ruge, p. 158 ff. »Vorzüge der arabischen Geographen''.

ihrer Texte voraus; wer sich mit diesem Gedanken nicht abfinden will, der soll seine Hand aus dem Spiele lassen.

Die grosse Schaar der Halb-Sinologen, mit Pauthier an der Spitze, hat leider die Sinologie zu dem gemacht, was sie vielen zu sein scheint unter den orientalischen Studien, — *une quantité négligeable*. Nicht die Werthlosigkeit des zu bearbeitenden Materials hat uns dahin gebracht, sondern die Methode der Bearbeitung. Die Zukunft wird es zeigen, und muss es durch Resultate, nicht durch Redensarten beweisen, dass unsere Wissenschaft die untergeordnete Stellung, die ihr leider von vielen Seiten aufgedrungen wird, nicht verdient. Aus dieser Stellung wird sie nun und nimmermehr durch die sprach-philosophische und grammatische Richtung erhoben werden, die seit einem Menschenalter besonders in Deutschland gepflegt wird. Ich weiss, dass mir viele meiner geschätztesten Landsleute in diesem wunden Punkte widersprechen werden; es ist auch kaum möglich, jemand, der nicht selbst auf der Höhe der Situation steht, nachdem er in die innersten Tiefen einer so unerschöpflichen Litteratur, wie die chinesische es zweifellos ist, eingedrungen ist, klar zu machen, wie gross hier der Unterschied zwischen tiefem und oberflächlichem, wenn auch noch so sehr in die Breite gehendem Wissen ist. Ich kann mich daher nur an die geringe Minorität derjenigen wenden, denen die Sinologie ein nach dem Muster der klassischen Philologie zu betreibendes Studium gewesen ist, um auf volles Verständniss in diesem einen Punkte zu rechnen, der — ob von der Majorität verstanden, oder nicht — für uns so klar ist, *ut contra si quis sentiat, nil sentiat*. Nur dadurch, dass wir uns über die unvermeidliche Mittelmässigkeit derer erheben, die im Chinesischen nur eine Ergänzung ihrer polyglotten Studien erkennen und deshalb ewig in den Kinderschuhen des Fortschritts stecken bleiben, wird es uns gelingen, schliesslich auch der Sinologie zu ihrem Rechte zu verhelfen.

Freilich genügt auch die tiefste Sprachkenntniss an und für sich nicht, wo es sich um die Lösung geographischer Probleme handelt. Denn ein Problem bildet in vielen Fällen für das Verständniss der Texte schon die richtige Wiedergabe eines einzigen Namens, dessen Erkenntniss unumgänglich nöthig ist, wenn wir wissen wollen, wovon überhaupt die Rede ist. Wissen wir aber das nicht, so sind wir oft nicht in der Lage richtig zu übersetzen. Unsere ersten Kenner der Sprache wie der Litteratur sind viel öfter als die Welt dies glaubt in bedauernswerthe Übersetzungsfehler verfallen, weil sie es unterliessen noch während des Übersetzens sich vollständig darüber klar zu werden, worauf sich der Text in all seinen Einzelheiten bezieht. Die chinesische Sprache ist nicht vag und nebelhaft; es giebt für jeden Satz, den ein wirklich guter Autor schrieb, nur einen Sinn, und zwar den richtigen; aber man irrt gewaltig, wenn man glaubt, dieser eine, der richtige Sinn liege so klar am Tage als ob es sich um die Schilderung einer Römerschlacht im Livius handle. Theodor Mommsen schüttelte bedenklich den Kopf als ich ihm dies zu erklären versuchte, als wollte er sagen: »nun, wenn das wirklich so ist, dann danke ich für die ganze Geschichte". Aber sieht es denn in anderen orientalischen Litteraturen besser aus? Wenn wir bedeutende Resultate aus den semitischen und indischen Studien gezogen haben, wenn die Texte des westasiatischen und ägyptischen Alterthums zum grossen Theil in Vertrauen erregender Sicherheit erkannt worden sind, so wolle man nicht vergessen, wie viel Aufwand an Scharfsinn sowohl für das sprachliche Verständniss wie für die sachliche Erklärung nöthig war, um die vorhandenen Schwierigkeiten zu überwinden. Auch dort musste die Kenntniss der Thatsachen, wie sie sich aus dem vergleichenden Studium der benachbarten Kulturen ergibt, dem Sprachverständniss zu Hülfe kommen. So verdienstlich daher Arbeiten wie die von Rémusat und Julien über die Völker

Asiens nach chinesischen Quellen sind, so bezeichnen sie doch nur ein Anfangs-Studium in der Entwicklung der Sinologie und ihrer Methode. Was beiden fehlte, war das ernste Bestreben, das Übersetzte mit der Wirklichkeit zu vergleichen und auf diese Weise die Richtigkeit ihrer Arbeit zu controlieren. Keine Sprache bedarf dieser Controle mehr als die chinesische. Nicht den Autor controlierten wir dabei, sondern das richtige Verständniss unsererseits, das sich trotz aller Grammatiken ¹⁾ eben nicht so einfach und bedingungslos ergibt wie das eines lateinischen Textes. Was ich damit sagen will, und dass mir gleichzeitig nichts ferner liegt als die Arbeiten unserer grössten Sinologen zu bemängeln, werden diejenigen begreifen, die mir in den Ausführungen einer kleinen Monographie über die älteren chinesischen Porzellane ²⁾ gefolgt sind und sich der Mühe unterzogen haben, bei den verschiedenen Ausstellungen, die ich an Julien's Übersetzung zu machen hatte, den chinesischen Urtext zu vergleichen. Dass Julien im Vertrauen auf seine nicht immer unfehlbare grammatische Analyse nur übersetzte, ohne im Einzelnen zu identifizieren, hat ihn eines grossen Vortheils für das eigene Verständniss des Textes beraubt. Auch bei den Reisen des *Hsüan Chuang* wird die Ausserachtlassung dieses Vortheils durch die geistvolle Interpretation eines Vivien de Saint-Martin ³⁾

1) Ich sage „trotz aller Grammatiken“ und stelle mich damit durchaus nicht auf die Seite derer die jedes grammatische Studium im Chinesischen für überflüssig oder gar schädlich halten; ich möchte die Arbeiten Julien's und von der Gabelentz's um keinen Preis vermissen; aber ich muss doch zugeben, dass die sachlichen Schwierigkeiten im Chinesischen gegenüber den grammatischen überwiegen. Die grammatischen kann man schliesslich durch Routine unterstützt durch Sprachinstinkt überwinden, während die sachlichen intime Bekanntschaft mit dem Leben und den Anschauungen des Volkes voraussetzen, die man sich in Europa nur schwer erwirbt. Nur so lässt sich der Misserfolg erklären, den Schlegel genöthigt war in der von der Gabelentz'schen Übersetzung eines chinesischen Textes des Mittelalters zu verzeichnen. Vgl. Schlegel, *La stèle funéraire du Téglin Giogh*, etc.

2) *Ancient Porcelain: a Study in Chinese Mediaeval Industry and Trade*, Leipzig 1888.

3) „Mémoire analytique sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde“ als Anhang zum 3. Bande von Julien's *Voyages des pèlerins bouddhistes*.

nicht ersetzt. Ist die Übersetzung einmal abgeschlossen, so kommen ihr die Entdeckungen ihrer Interpreten nicht zu Gute. Dazu kommt, bei dieser Art Arbeitstheilung, der grosse Nachtheil, dass der Erklärer wiederum nicht im Stande ist, seine speculativen Ideen am Texte selbst zu prüfen: »wenn der Autor das und das gesagt hätte, so wäre das Bild vollkommen"; oft hat er es gesagt, nur nicht klar genug, um den Übersetzer, dem keine bestimmte Spur vorlag, das richtige Aequivalent finden zu lassen. Es ist daher von der grössten Wichtigkeit, dass in allen Fällen, wo es sich um ethnographische, technische oder philosophische, kurz um sachliche Schwierigkeiten handelt, Übersetzung und Erklärung möglichst in einer Hand vereinigt sind. Der Sinolog soll mehr als der Verfasser des Libretto sein, zu dem ein anderer die Noten setzt; unsre Zukunftsmusik sei aus einem Guss; erst wenn wir dies erreichen, werden wir Resultate erzeugen, die uns Ehre machen.

Die chinesischen Berichte über die Länder des Islam sind ebenso reichhaltig, sachlich und bei richtiger Behandlung verständlich wie die arabischen über China. Wenn wir auf Schwierigkeiten stossen, die auf den ersten Blick nicht zu lösen sind, so ist dies bei den arabischen Berichten, ich möchte fast sagen noch mehr der Fall als bei den chinesischen. Wie gering ist der Procentsatz des wirklich Erkannten gegenüber dem zweifellos Identificierten in Reinaud's Reisenden und bei den späteren Autoren wie Ibn Batuta! Ja selbst für Marco Polo bleibt, was China betrifft, trotz Yule, noch das Beste zu thun übrig. Die Schwierigkeiten, die für uns in chinesischen Texten durch die Transscription westlicher Namen entstehen, werden bei den arabischen und christlichen Autoren vollständig aufgewogen durch ungenaue Wiedergabe durch den Autor, die durch nachlässige Überlieferung des Textes oft in gänzliche Verstümmelung ausartet. Was Reinheit der Überlieferung betrifft, so

sind wir in der chinesischen Litteratur ungleich besser daran als in irgend einer westlichen. Während die Erhaltung eines Namens in seiner Urform, besonders eines chinesischen, der den Abschreibern Mühe machte, selbst bei Marco Polo selten ist, sodass wir genöthigt sind, zu allen Finessen der Textkritik unsere Zuflucht zu nehmen, um eine plausible Vermuthung aufzustellen, sind wir bei chinesischen Texten, die nicht älter als die Einführung der Buchdruckkunst sind, d. h. etwa vom 10. Jahrhundert an, ziemlich sicher, dass wir heute noch dasselbe lesen, was vor Jahrhunderten geschrieben wurde ¹⁾. Von dieser Seite also drohen uns kaum irgend welche Schwierigkeiten. Dagegen wurde es selbstverständlich dem chinesischen Ohr ebenso schwer fremde Silben in die gewohnten Laut-Kategorien zu zwingen, als es den Arabern und Christen war, die oft im Dialect gesprochenen chinesischen Namen zu erfassen. Glücklicher Weise jedoch lässt sich bei methodischem Vorgehen dieser Übelstand in chinesischen Texten leichter bekämpfen als umgekehrt die Verstümmelungen bei westlichen Autoren. Es lässt sich nämlich in zahllosen Fällen feststellen, dass bei aller scheinbaren Unregelmässigkeit, der Chinese nach bestimmten Gesetzen transscribiert hat. Es ist das unsterbliche Verdienst Julien's dies für die Umschreibungen der in der chinesisch-buddhistischen Litteratur so häufigen Sanskrit-Wörter nachgewiesen zu haben ²⁾. Was wir aus diesen Transscriptionen gelernt haben, kommt uns auch bei westasiatischen Namen zu Gute, die häufig genug nach Julien'schen Gesetzen analysiert werden können. Nur dürfen wir nicht vergessen, dass

1) Vgl. meine Bemerkungen über die Überlieferung chinesischer Texte in *China and the Roman Orient*, Introduction, p. 9.

2) S. Julien, *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres Chinois*, Paris, 1861. Das einzige, was ich an diesem Werke anzusetzen haben, ist der Umstand, dass für die chinesischen Aquivalente nicht der alte Laut oder aber der den alten Lauten nahe stehende Dialekt von Canton zu Grunde gelegt ist, sondern das moderne Mandarin. Wer Julien's Methode mit Erfolg benutzen will, muss daher den chinesischen Ausdruck in allen Fällen nach seinem alten Lautwerthe reconstruieren.

die des Sanskrit kundigen buddhistischen Mönche, die uns das Material zu dieser Umschreibungsmethode geliefert haben, das Transcribieren gewissermassen ex officio betrieben und anders ausgerüstet waren als der Hofschreiber, dem es oblag, gelegentlich den Bericht einer fremden Gesandtschaft zu Protokoll zu nehmen, oder ein Schriftsteller wie *Chao Ju-kua*, der seine Aufzeichnungen vermuthlich nach den mündlichen Berichten der mit ihm verkehrenden Araber, Perser oder Juden niederschrieb. Trotzdem gelingt es uns in recht vielen Fällen, bei aller scheinbaren Verstümmelung, die in chinesische Schriftzeichen umgesetzten Namen richtig zu lesen; und ich irre mich wohl kaum wenn ich annehme, dass der Procentsatz des Entzifferbaren in chinesischen Texten dem der wirklich greifbaren, über die blosse Vermuthung sich erhebenden, Identificationen in den arabischen und christlichen Autoren über China durchaus nicht nachsteht. Es ist aber nöthig, um sicher zu gehen, in allen Fällen methodisch zu verfahren, d. h. sich nicht auf ein Rathen zu beschränken, was mit diesem oder jenem Ausdruck wohl gemeint sein könnte, wie wir es bei Rémusat's ethnographischen Übersetzungen häufig finden, sondern aus dem Texte selbst und aus allen uns zugänglichen collateralen Hilfsmitteln das jeder einzelnen Stelle zu Grunde liegende Thatsächliche so bestimmt wie möglich nachzuweisen. Wir sollen uns mit anderen Worten nach Kräften über den Dilettantismus erheben, der, mit wenigen wohlbekannten Ausnahmen, in der Behandlung sinologischer Gegenstände Mode geworden, unsere Wissenschaft in den Augen der Nichtbetheiligten als eine erfolglose herabsetzt, und soweit es der noch junge Entwicklungszustand unseres Faches zulässt, von den schwer erkämpften Grundsätzen der deutschen klassisch-philologischen Methode fleissig Gebrauch machen. Auf keinen Fall sollen wir von einem ethnographischen Problem loslassen, bis wir uns vollständig darüber im Klaren sind, warum es sich handelt. Wo ein Zusammenarbeiten

zweier Fachleute geboten ist, wie etwa das eines Arabisten und eines Sinologen, da soll die speculative Thätigkeit des Übersetzers von der des Erklärers nicht ein zeitliches Nacheinander sein, vielmehr soll der Erklärer womöglich unter derselben Studierlampe die Übersetzung entstehen sehen um ihr Schritt für Schritt folgen zu können. Spätere Reconstructionen solcher Übersetzungen, die von Haus aus ohne Berücksichtigung des Sachlichen gewagt und deshalb verdorben wurden, haben nur geringen Werth, wenn sie von Fachleuten unternommen werden, die der Sprache nicht mächtig sind. Dies ist eine der Hauptquellen sinologischer Irrthümer, deren Berichtigung zu den Aufgaben unserer zukünftigen Arbeit gehören wird, einer Arbeit, die sich ebenso oft mit dem Wiederauftrennen falsch zugeschnittener alter Gewänder, wie mit der Herstellung neuer zu befassen haben wird.

Von allen Gebieten der chinesischen Litteratur ist keines so sehr geeignet das Interesse des europäischen Forschers in Anspruch zu nehmen wie das ethnographische. Auf diesem Gebiete ziehe ich wiederum das west-asiatische dem süd- und central-asiatischen deshalb vor, weil uns die erklärenden Quellen dort reichlicher fließen. Ich habe mir daher in der vorliegenden Arbeit die Aufgabe gestellt, die verschiedenen chinesischen Texte, die sich auf die Länder des Islam, — so nenne ich der Einfachheit halber das ganze Gebiet des Khalifenreichs zur Zeit seiner grössten Ausdehnung — beziehen, zu sammeln, zu übersetzen und zu erklären. Dazu gehörten die Texte des Alterthums über Syrien, Chaldaea und Parthien, die ich vor neun Jahren in englischer Sprache behandelt habe ¹⁾ und die einer deutschen, verbesserten Bearbeitung wohl werth sind; ferner die hochinteressanten und bisher nur zum Theil, meist flüchtig

1) *China and the Roman Orient*, etc. Leipzig, 1885.

behandelten Texte über des Reich der Sasaniden, und schliesslich die nicht unbedeutende Litteratur über die Völker der *Ta-shih* ¹⁾. Mit diesem Namen, der im Cantonesischen *Tai-shik* gelesen wird, bezeichneten die Chinesen seit dem Erscheinen Mahomeds die Länder des Islam, bis unter den Mongolen der Ausdruck *Hui-hui* ²⁾ an seine Stelle trat. Die Litteratur über die *Ta-shih* ist zum Theil von Bretschneider behandelt worden, doch ist auch hier so vieles nachzutragen, dass ein nochmaliges Beschreiten dieses interessanten Feldes keineswegs überflüssig erscheinen wird.

Aus dem einmal vorliegenden Material wird der mit den beiderseitigen Litteraturen vertraute Leser bald die Überzeugung gewinnen, dass die Chinesen des Alterthums und des Mittelalters über Westasien so gut unterrichtet waren wie irgend ein westasiatisches Volk über China. Es wird sich aber noch mehr ergeben, nämlich dass die chinesischen Aufzeichnungen, wenn auch hie und da an der Überschwänglichkeit orientalischer Schreibweise leidend, oft mit grosser Sorgfalt ausgearbeitet sind und es daher verdienen als Quellen zu unserer Kenntniss Westasiens nicht ganz vernachlässigt zu werden. Dies gilt ganz besonders von dem Autor, mit dessen Werk ich mich seit etwa zehn Jahren beschäftigt habe und den ich deshalb zuerst zum Worte kommen lasse, *Chao Ju-kua*. Ich will Alles das, was sich vom Standpunkte der höheren Kritik über *Chao Ju-kua* und sein ethnographisches Werk, das *Chu-fan-chih* ³⁾, sagen lässt, auf die mir jetzt in englischem Manuscript vorliegende Gesamtausgabe aufsparen, wenn es mir je vergönnt sein sollte, eine solche zu veröffentlichen. Ganz flüchtig sei nur bemerkt, dass der Autor ein Glied der kaiserlichen Familie war, die unter dem dynastischen Namen *Sung* (960 bis 1278) erst ganz China und

1) 大食.

2) 回回, „Mahomedaner“.

3) 趙汝适諸蕃志. Vgl. meine *Chinesische Studien*, Bd. I, *passim*.

später Südchina beherrschte, dass er als solches eine Stellung inne hatte, die (wie noch heute die Stelle der *Hoppo* von Canton) meist an ein Mitglied des kaiserlichen Haushalts vergeben wurde, nämlich die Stellung eines *Shih-pó* ¹⁾ in *Ch'üan-chou-fu*, einer Küstenstadt nördlich von Amoy, dem *Zaitun* der Araber und Marco Polo's; dass der *Shih-pó* als Zoll- und Hafendirector mehr als jeder andere Eingeborene mit den Kaufleuten Indiens, Arabiens, Persiens, u. s. w., die dort verkehrten, in Berührung kam, und dass *Chao Ju-kua* diese günstige Gelegenheit dazu benutzte, sich über das, was seine fremden Freunde von der Welt gesehen und gehört, belehren zu lassen, um es seinen Landsleuten in dem genannten Werke zugänglich zu machen. Der genaue Zeitpunkt der ersten Redaction dieses Werkes wird sich wohl nie feststellen lassen, da uns die wenigen Angaben, die wir chinesischerseits über die Persönlichkeit des Autors besitzen, darüber keinen Aufschluss geben. Doch besitzen wir in dem Werke selbst Fingerzeige, die zu der Vermuthung drängen, dass es sich um ein Erzeugniss aus dem Anfang des 13. Jahrhunderts handelt. Von dem als Litteraturquelle hochwichtigen beschreibenden Katalog des Bibliophilen *Ch'én Chén-sun* ²⁾ abgesehen, findet sich das *Chu-fan-chih* in der von Rémusat übersetzten Beschreibung von Cambodja erwähnt, die kurz nach dem Jahre 1297 entstand, dem *Chén-la-féng-t'u-chi* ³⁾. Rémusat ist dort

1) 市舶. Der volle Titel war *T'i-chü-shih-pó-su* (提舉市舶司). In dem Werke *Li-tai-chih-kuan-piao* (歷代職官表), das uns einen historischen Überblick über die Beamten-Titel zu allen Zeiten giebt, wird als Aequivalent des modernen China der Titel *Kuan-shui-chien-tu* (關稅監督) gegeben, was den vereinigten Functionen des heutigen „Superintendent“ und „Commissioner of Customs“ entspricht. Dies entspricht auch genau der Geschichte dieses Amtes, wie sie uns in der einschlägigen Litteratur dargestellt wird und die ich seiner Zeit, da sie mit der Geschichte des fremden Handels in China Hand in Hand geht, ausführlicher behandeln werde.

2) 陳振孫. Vgl. *Chines. Studien*, I, p. 30.

3) 眞臘風土記.

über den Titel des Buches gestolpert, ohne zu ahnen, worum es sich handelt, wenn er übersetzt »je remarque que, *dans les livres où l'on décrit les pays étrangers*, on donne à ce royaume une largeur de 7000 li" ¹⁾. Es ist dies eine der zahlreichen Stellen, die grammatisch scheinbar leicht und vollkommen richtig übersezt sind, die aber dennoch von einem noch etwas mehr Belesenen von Anfang an ganz anders aufgefasst werden. Nicht die Grammatik, aber die Routine, erzeugt durch vieljähriges »Lesen, Lesen, Lesen" ²⁾, hätte Rémusat lehren müssen, dass der Ausdruck, den er mit den Worten »*dans les livres où l'on décrit les pays étrangers*'' übersetzt, nothwendiger Weise ein Büchertitel sein musste. Die chinesische Sprache müsste ein trauriges Machwerk sein, wenn man über eine derartige Frage im Zweifel sein könnte. Keinem gebildeten Chinesen würde es einfallen, einen solchen Satz anders zu verstehen; wenn bei uns derartige Irrthümer vorkommen, wolle man dies nicht der Sprache zuschieben, sondern lediglich dem Umstand, dass wir, wenn auch vielleicht recht viel und recht vielerlei, doch noch nicht genug gelernt haben. Thatsächlich findet sich die besagte Stelle im *Chu-fan-chih* (Kap. 1, p. 4).

Seit jener Zeit muss das Werk des *Chao Ju-kua* eine bescheidene Existenz in den Bibliotheken der Liebhaber solcher Curiositäten geführt haben. Dem Chinesen der Dynastie *Sung* galten die Streitschriften über die einheimische philosophische Litteratur des Alterthums sehr viel mehr als solche Notizen über fremde Länder. Das *Chu-fan-chih* muss jedenfalls zu den seiner Zeit seltenen und zugleich für werthvoll gehaltenen Werken gehört haben, da es in die vom Kaiser *Yung-lo*, im Anfang des 15. Jahrhunderts veran-

1) Vgl. den chinesischen Text im *T'u-shu-chi-ch'êng* (8 : 101, *hsi-k'ao*, 2 p. 2 ff.:

按諸蕃志稱其地廣七千里) und Rémusat in *Novv. Mël. Asiat.* I, p. 100 ff.

2) G. Schlegel, *La Stèle du Tégkin Ghiogh*, s. 48.

staltete Riesen-Bibliothek, das *Yung-lo-ta-tien*, aufgenommen wurde. Mit dieser Sammlung lag der Text seit 1407, dem Publikum unzugänglich, gleichsam begraben, bis er im Jahre 1783 von *Li T'iao-yüan* ¹⁾ nebst anderen halbvergessenen Schätzen wieder aufgestöbert und sorgfältig herausgegeben wurde. *Li T'iao-yüan*, auch *Yü-ts'un* ²⁾ genannt, dessen Biographie sich im *Ssu-ch'uan-t'ung-chih* ³⁾ findet, war in *Lo-chiang-hsien*, in der Präfectur *Mien-chou* (Provinz Szechuen) geboren, zog mit seinem Vater, einem oft versetzten Beamten, von einer Stelle des Reichs zur anderen, genoss eine gute Erziehung und entpuppte sich bald als ein enragierter Bücherfreund. Er ist daher auch weniger als Verfasser seiner eigenen Werke bedeutend denn als Sammler und Wiederherausgeber früherer Erzeugnisse. Nachdem er im Jahre 1763 als *Chin-shih* promoviert, brachte ihn seine Carrière in ein hohes Amt in der Nähe von Peking, wo er als Mitglied der Akademie jede Gelegenheit fand, seinen der älteren vaterländischen Litteratur gewidmeten Wissensdurst zu befriedigen. Der Biograph erwähnt, dass man ihn, so lange er nicht geschäftlich beansprucht war, nirgends sehen konnte, ohne dass er ein Buch in der Hand hatte. Er schaffte sich eine Privat-bibliothek, die in ganz Szechuen nicht ihres Gleichen hatte. Hohe Mandarine, die ja bekanntlich nicht in ihrer Heimath dienen dürfen, nehmen selten ihre Bücherschätze mit nach den Provinzen, wo sie beamtet sind; bringen aber bei jeder Urlaubsreise, die sie nach der Heimath unternehmen, einen ausserhalb gesammelten Zuwachs für die oft durch Generationen vererbte Familien-Bibliothek mit. Eine solche Sammlung hatte sich *Li T'iao-yüan* unter dem Titel *Wan-chüan-lou* ⁴⁾, d. i. »die Kammer der zehntausend Bücher« angelegt. Hier schwelgte er, nachdem er sich von allen Ämtern zu-

1) 李調元.

2) 雨村.

3) 四川通志, Kap. 154, p. 45.

4) 萬卷樓.

rückgezogen hatte, in den geistigen Schätzen der Vergangenheit, genoss sein *otium cum dignitate*, und suchte durch Beispiel und Belehrung auf das jüngere Geschlecht zu wirken, welchem Einfluss noch heute die anerkannte Regsamkeit der Szechuenesen in litterarischen Dingen zugeschrieben wird. Er starb hochgeehrt auf seinem Tusculum *Tung-shan* in Szechuen, nach welchem er sich den »Greis von *Tung-shan*» ¹⁾ nannte, im Alter von 71 Jahren.

Li T'iao-yüan ist für uns der erste Herausgeber des *Chao Ju-kua* und er ist für unseren Text verantwortlich, insofern es sich um Identität mit dem Manuscript des *Yung-lo-ta-tien* handelt. Dass so viele werthvolle Werke hier eine unbekannte Existenz führen sollten, war ihm ein Dorn im Auge. Er unternahm daher die Zusammenstellung eines Sammelwerkes in 256 Büchern, das er im Jahre 1783 unter dem Titel *Han-hai* ²⁾ herausgab. Darin erschien unter anderen eine grosse Anzahl Werke früherer Dynastien, deren Texte er während seines Aufenthaltes in Peking aus dem *Yung-lo-ta-tien* sorgfältig abgeschrieben hatte, zu denen sich noch manches andere Werthvolle, bisher gar nicht oder nur wenig bekannte, sowie seine eigenen Schriften gesellten. Das Titelblatt des *Han-hai* enthält die Worte: *Wan-chüan-lou tsang-pan* ³⁾, d. h. die Holzblöcke, mit denen das Werk gedruckt ist, sind im *Wan-chüan-lou*, d. i. des Herausgebers Haus-bibliothek, aufbewahrt, — eine Bemerkung, wie sie sich ähnlich auf dem Titelblatte vieler chinesischer Bücher befindet, und die unserem »Druck und Verlag von X.» entspricht. Hier jedoch, wie in den meisten Fällen und besonders in den Blüthe-Epochen des chinesischen Buchhandels, haben wir es weniger mit Speculation zu thun als mit der Liebesarbeit eines Litteraturfreundes vom Schlage der *Manucci*. Die Geschichte der

1) *Tung-shan-lao-jén* (童山老人).

2) 函海.

3) 萬卷樓藏板.

berühmten Privatbibliotheken würde, wenn man sie schreiben wollte, nächst derjenigen der Palastindustrie der kaiserlichen Druckereien, den wichtigsten Theil einer Geschichte des chinesischen Buchhandels vornehmen Stils darstellen.

Dieses Sammelwerk nun, das im Jahre 1809 eine zweite, gemeinschaftlich mit des Herausgebers nicht weniger berühmtem Vetter *Li Ting-yüan* ¹⁾ unternommene, Auflage erlebte, der später noch eine dritte folgte, enthält den ersten gedruckten Text, der uns von dem Werke des *Chao Ju-kua* vorliegt.

Im Jahre 1805, noch ehe die zweite Auflage des *Han-hai* erschien, gab *Chang Hai-p'êng* ²⁾ in *Chao-wén* bei *Su-chou* ³⁾ ein grosses Sammelwerk in 200 Bänden heraus unter dem Namen *Hsiao-tsin-t'ao-yüan* ⁴⁾, das nebst zahlreichen anderen hochinteressanten Drucken, auch einen ferneren Abdruck des *Chu-fan-chih* enthält. Da bei dieser Ausgabe die Redaction des *Li Tiao-yüan* zu Grunde gelegt wurde, dürfen wir selbstverständlich keine Varianten erwarten. Was sich bei einem von mir unternommenen Vergleich des beiderseitigen Textes an kleinen Abweichungen ergeben hat, ist so gering, dass es kaum nöthig ist darauf zurückzukommen, besonders da der Sinn in keinem Falle verändert wird.

Von den genannten Sammelwerken abgesehen, ist mir keine weitere Ausgabe des *Chao Ju-kua* zu Gesicht gekommen. Pauthier ⁵⁾ hat das »*Tchou-fan-tchi*. [Biblioth. imp., nouv. fonds chinois, n°. 696,

1) 李鼎元. Promovierte 1778, und veröffentlichte, nachdem er im J. 1800 als Gesandtschaftssecretär an einer Mission nach den *Lu-chu* Inseln theilgenommen hatte, zwei Werke über dieses Land, worunter das bekannte *Shih-lin-ch'iu-chi* (使琉球記) von Wylie (*Notes*, p. 30) besprochen wurde.

2) 張海鵬.

3) Herr *Chang* wohnte in dieser (auch *Chang-shu-hsien* genannten) Stadt im sogenannten *Ch'in-ch'uan* (琴川, worüber *Tu-shu-chi-ch'êng*, 6: 683, *Hui-k'ao* 15, *ku-chih* 2, p. 4), wo laut Titel die Holzblöcke aufbewahrt wurden.

4) 學津討原.

5) *De l'authenticité de l'inscription Nestorienne*, p. 53, Anm. 1.

t. VI]'' vorgelegen, doch bin ich nicht in der Lage zu bestimmen, ob das Pariser Exemplar einem dieser beiden Sammelwerke angehört oder nicht. Nach Douglas' Katalog ¹⁾ befand sich seiner Zeit kein Exemplar sowohl der genannten Sammelwerke als auch des *Chu-fan-chih* in der Bibliothek des British Museum.

Das Werk des *Chao Ju-kua* besteht aus zwei Büchern, deren erstes uns im Stile der nachfolgenden Auszüge, ethnographische Skizzen sämtlicher im Anfang des 13. Jahrhunderts an dem fernöstlichen Seehandel beteiligten Völker (Staaten, oft wohl nur Handelsplätze) giebt. Je weiter von China entfernt, um so weniger ausführlich sind die einzelnen Länder geschildert. Viele dieser Schilderungen scheinen mir besonders deshalb wichtig zu sein, weil sie in dieser verhältnissmässig frühen Periode, Jahrhunderte vor dem Eintreffen der portugiesischen Seefahrer in jenen Gewässern, glaubwürdige Nachrichten über den Handel des Ostens geben. Zwar ist Einiges aus dem Texte des *Chu-fan-chih* in die offiziellen Reichsannalen, das nachlässig bearbeitete *Sung-chih* ²⁾ des Mongolen *Tokto* ³⁾, übergegangen, und zwar ohne Angabe der Quelle; doch behält der Urtext auch für diese Stellen seinen Werth, da wir uns eine ziemlich klare Vorstellung von seiner Entstehung machen können, was bei den Texten der Reichsannalen nicht immer der Fall ist. Ein grösser Theil von *Chao Ju-kua's* Berichten ist jedoch von den faulen Verfassern des *Sung-shih* nicht einmal ausgenutzt worden, vielleicht aus Misstrauen. Jeder Kenner der gleichzeitigen arabischen Verhältnisse aber wird zugeben müssen, dass in den nachstehenden Schilderungen doch recht viel Thatsächliches, mit geringer Mühe Erkennbares zu Grunde liegt. Nachdem sich *Chao Ju-kua* im ersten

1) *Catalogue of Chinese Printed Books, etc., in the Library of the British Museum.* London 1877.

2) 宋史.

3) 脫脫.

Buche über die Länder Hinterindiens, den Archipel mit den Philippinen, Japan, Korea, die *Lu-chu* Inseln, Ceylon, Indien und das Gebiet des Islam verbreitet hat, giebt er uns im zweiten Buche eine Waarenkunde, bestehend in einer kurzen, aber klaren, stets zur Sache redenden Monographie für die einzelnen Einfuhrartikel des Hafens von *Ch'üan-chou* (*Zaitun*), der als Schluss eine ausführliche Beschreibung der in jener Zeit in hoher Geistesblüthe stehenden ¹⁾ Insel *Hainan* hinzugefügt wird.

Ich wähle nun zunächst aus diesem Werke diejenigen Schilderungen aus, die sich auf die Länder des Islam beziehen und versuche, soweit es meine beschränkten Mittel gestatten, die zur Identification nöthigen Einzelheiten festzustellen. Der gelehrte Arabist möge diese, für das Verständniss des chinesischen Textes oft nothwendigen Anstrengungen nicht als ein Eindringen in ein Gebiet betrachten, in dem der Fremdling nichts zu suchen hat. Solange es mir versagt bleibt, meine eigenen Studien durch die Anregung des persönlichen Verkehrs mit Fachleuten der übrigen asiatischen Disciplinen zu ergänzen, muss wohl die Abgeschlossenheit und die Schwierigkeit alles Verkehrs mit der Gelehrtenwelt Europa's, die an dem Orte, wo ich diese Zeilen schreibe (*Chungking*, am oberen *Yangtze*, nur wenige hundert Meilen von der Grenze Tibet's), unvermeidlich ist, für manchen Irrthum in rebus Arabicis als Entschuldigung dienen. Weiss ich doch selbst zu gut, wie schwer es selbst für die scharfsinnigsten Fachleute anderer Gebiete ist das Chinesische ohne kleine Irrthümer auch nur anzustreifen, um nicht meinerseits von Misstrauen gegen mich selbst erfüllt zu sein, wo es gilt, sich auf unbekannten Pfaden zurecht zu finden. Ich betrachte die vorliegende Arbeit als Vorläufer für eine spätere zusammenfassende Bearbeitung

1) Wegen der zahlreichen hervorragenden Staatsmänner, die während der Dynastie *Sung* dahin verbannt wurden, worunter sich der berühmte Dichter *Su Tung-po* befand.

des chinesischen ethnographischen Wissens und werde mit Dank und Anerkennung jede Berichtigung und sonstige Winke zur Förderung des Gegenstandes mit Freuden entgegen nehmen.

Die nachfolgende Übersetzung setzt bei p. 23 des ersten Buches an und bildet von da ab bis zur Schilderung des Pharos von Alexandria die ununterbrochene Wiedergabe des Textes. Diesem Abschnitt folgt ein sechs Textseiten in Anspruch nehmendes Kapitel, überschrieben: »Verschiedene Länder am Meere" ¹⁾, dem ich das wenige darin enthaltene Mahomedanische auszugsweise entnehme.

TA-SHIH ²⁾ (Die Araber).

Die *Ta-shih* (Araber) finden sich westlich und nördlich von Chinchew und in sehr grosser Entfernung, so dass die fremden Schiffe es schwer finden die Reise dahin direkt zurückzulegen. Nachdem diese Schiffe Chinchew verlassen, kommen sie in über vierzig Tagen nach *Lan-li* ³⁾, wo sie Tauschhandel treiben. Im folgenden Jahre wird wiederum in See gestochen, doch selbst mit Benutzung des Monsunes nimmt die Reise volle sechzig Tage in Anspruch. Die

1) *Hai-shang tsa kuo* (海上雜國).

2) 大食, Cantonesisch: *tai-shik* = Tadjik. „C'est ainsi que les Mongols et les Turcs jaiens appelaient les Mahométans". (d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, I, p. 216 f.) Vgl. d'Ohsson's Anmerkung zu dieser Stelle, sowie Vambéry, *Uigurische Sprachmonumente* (Innspr. 1870), p. 234.

3) 藍里. Bretschneider (*Arabs*, p. 16), der eine Parallelstelle zu der obigen aus dem *Sung-shih* übersetzt, verfällt in einen eigenthümlichen Fehler, indem er die vier letzten Zeichen in 至藍里博易 (*chih lan-li po-i*) zu einem Namen *Lan-li-po-i* zusammensieht und auf die zwischen Kap Calymer und Ceylon gelegenen Inseln *Lendjebalon* bezieht, die von arabischen Reisenden (nach Reinaud I, p. 8) erwähnt werden. Der Zusatz *po-i*, 博易, „Tauschhandel treiben", ist jedoch bei *Chao Ja-kua* so häufig und steht so ausser allem Zweifel in dieser Bedeutung, dass an ein Zugehören zu dem vorangehenden Namen nicht zu denken ist. Vielmehr ist *Lan-li* identisch mit dem von *Chao Ja-kua* vorher beschriebenen *Lan-wu-li*, 藍無里, in Amoy: *lam-bu-li* = Lambri, Ramni, im Norden von Sumatra.

Erzeugnisse des Landes werden gewöhnlich nach *San-fo-ch'i*¹⁾ (Palembang) verschifft, wo sie des Weiteren an Händler verkauft werden, die sie nach China befördern. Dieses Land ist stark und kriegerisch. Sein Gebiet ist sehr gross und seine Bewohner zeichnen sich durch ihr vornehmes Auftreten vor allen anderen Fremden aus. Das Wetter ist dort oft kalt, ja Schnee fällt bis zu zwei und drei Fuss Tiefe, weshalb Filzdecken sehr geschätzt werden. Die Hauptstadt des Landes, *Mi-hsü-li*²⁾, nach anderen *Ma-lo-pa*³⁾ genannt,

1) 三佛齊. Vgl. Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago*, p. 62 ff. und p. 73, Anm. 1.

2) 蜜徐箇, Cantonesisch: *mat-tsu-li*, Amoy Dial.: *bit-su-li*.

3) 麻羅拔, Cant. *Ma-lo-pat*, Amoy: *Moa lo-paat*. Welche unter den zahlreichen Städten des Khalifenreiches von unserem chinesischen Gewährmann mit der „Hauptstadt“ gemeint ist, wird sich wohl kaum mit Bestimmtheit entscheiden lassen. Südchinesisches *Mitsuli* könnte dem arabischen *misr* im Sinne einer „grossen Stadt“ entsprechen (vgl. d'Herbelot, *Bibl. Orient.* s. v. *Mear*), wenn nicht der Stadt *Misr* (Cairo?) selbst; auch an *Mosul* könnte zu denken sein. Aus unserer Stelle geht nicht hervor, ob *Mi-hsü-li* und *Ma-lo-pa* verschiedene Namen derselben Stadt sind oder ob wir es mit zwei Städten zu thun haben. *Ma-lo-pa* würde sich zur Transcription verschiedener Namen eignen, so *Marabut*, *Malabar*, *Mirbat*. Von den verschiedenen mir bekannten Städten, denen man allenfalls die Ehre ein Centrum arabischer Civilisation und darum „Hauptstadt“ genannt zu werden gönnen könnte, wie Mekka, Medina und Bagdad, will keine zu dem passen, was uns *Chao Ja-kua* an verschiedenen Stellen seines Textes über *Ma-lo-pa* mittheilt. Wollten wir annehmen, dass der Araber, der unserem Autor die Frage nach der Hauptstadt beantwortete, zufällig aus der Stadt *Merbot* stammte und seiner Heimath die Ehre zuwies, die eigentlich keiner der Khalifenstädte bedingungslos zukam, so würden mancherlei Gründe für diese Annahme sprechen. In seiner Waarenkunde, die den zweiten Theil seines Werkes bildet, sagt der Verfasser über Weihrauch (*ju-hsiang* 乳香), dass diese Droge erzeugt wird in *Ma-lo-pa* (麻羅拔), *Shih-ho* (施曷, Amoy: *Si-hat*, = *Sihar*, *Scheher*) und *Nu-fa* (奴發, Canton. *No-fat*, = *Dhofar*). Hier stehe ich nicht an den Namen *Ma-lo-pa* mit *Merbot* zu erklären; denn „c'est de cette ville que se tire le meilleur encens de toute l'Arabie où l'arbre qui le porte est appelé *Lobdan*, et sa gomme *Kundur*“ (d'Herbelot, *Bibl. Or.*, p. 588). *Merbot*, *Scheher* und *Dhofar* sind gerade die Plätze an der Küste von *Hadramaut*, die sich mit dem Weihrauch-Handel befassten (Heyd, *Hist. du commerce du levant*, vol. II, p. 615). *Chao Ja-kua* giebt in einigen Fällen die Entfernung von dieser angeblichen Hauptstadt *Ma-lo-pa*; so bei *Ghazna* „120 Tage“, bei *Râm* („300 Tage überland“), bei *Mekka* („80 Tage überland in westlicher Richtung“), bei *Bagdad* („130 Tage überland). Die Entfernungen sowohl wie die Himmelsrichtung bei *Mekka* (westlich) und

bildet einen wichtigen Knotenpunkt für den Verkehr fremder Völker. Der König trägt einen Turban aus Seidenbrokat und fremdem Baumwollengewebe. Zweimal im Monat (lit. bei Neumond und Vollmond) bedeckt er sich mit einer Kopfbedeckung mit flacher Spitze, aus lauterem Gold und achteckig, und mit den kostbarsten Juwelen der Welt besetzt ¹⁾. Sein Gewand ist aus Seidenbrokat ²⁾ und wird mit einem Gürtel aus Nephrit befestigt. An seinen Füßen trägt er goldene Schuhe. In seiner Wohnstätte werden Karneol-Steine zu den Säulen verwendet, der Stein *Lū-kan* ³⁾ dient zur Herstellung der Mauern, Bergkrystall wird für die Ziegeln, *lū-shih* ⁴⁾ für die Backsteine, Speckstein ⁵⁾ für den Estrich verwendet. Vorhänge und Gobelins sind aus reich mit Mustern bedeckten Brokaten gefertigt, aus echtem Golddraht mit Seide von allen Farben gewoben. Des Königs Thron ist mit Perlen und Edelsteinen besetzt und die Thronstufen sind mit echtem Gold beschlagen. Gefässe und Geschirre aller Art sind bald aus Gold, bald aus Silber, und echte Perlen finden sich im Staats-Vorhang ⁶⁾ eingeknotet. Bei grossen Hof-Versammlungen sitzt der König hinter diesem Vorhang, zu beiden Seiten, ihn beschützend, umgeben ihn die Minister mit goldenem Panzer und Helm-bedeckt, und mit zweischneidigen Prunkschwer-

das Auslassen des Zusatzes „überland“ bei Ghazna sprechen sehr für Merbot. Bagdad und Mekka sind demnach sicher auszuschliessen, ebenso Mosul. Allenfalls könnte man an Medina mit dem Beinamen *Monawer*, „l'Illustre“ (d'Herbelot, s. v. Medinah) denken; dann würden jedoch die Entfernungen bedenklich verschoben, und Mekka liegt sicher nicht westlich, sondern südlich von Medina.

1) Nach v. Kremer, *Kultur. des Islam*, Bd. I, p. 389, „eine konische Mütze ohne Krempe (Kalansowah)“.

2) Über die Kostbarkeit der Brokatstoffe. S. *ibid.* I, p. 139.

3) 綠甘, in einer Scholie des Textes als ein Stein von krystallartiger Durchsichtigkeit beschrieben. *Lū-kan*, Cantonesisch: *luk-kom*. Sollte ein fremder Laut diesem Namen zu Grunde liegen?

4) 綠石, grüner Jaspis?

5) *Huo-shih* 活石.

6) Ich übersetze so wegen des folgenden Satzes; *lien* (簾) ist sonst in China eine halbdurchsichtige Portiäre aus lose zusammengeknüpften Bambusbändern; „a bamboo screen“.

tern bewaffnet. Seine sonstigen Beamten sind die Adjudanten, von denen jeder das Commando über 20,000 Mann Reiterei führt, mit sieben Fuss hohen Pferden, deren Hufe mit Eisen beschlagen sind. Seine Krieger sind tapfer und zeichnen sich in allen militärischen Übungen aus. Die Strassen sind über fünf *chang* breit. In der Mitte läuft ein Fahrweg, zwei *chang* breit und vier *ch'ih* tief (d. i. etwa 22 bei 5 Fuss, engl.), für den Gebrauch der Kameele, Pferde und Ochsen, die mit Waaren belastet einhergehen; und um den Verkehr für Passanten zu erleichtern, sind auf beiden Seiten Bürgersteige angelegt, die mit grünen und schwarzen Steinplatten von ausgesuchter Schönheit gepflastert sind. Die Wohnungen der Bevölkerung sind denen der Chinesen ähnlich, jedoch mit dem Unterschiede, dass hier dünne Steinplatten an Stelle der Ziegel verwendet werden. Die Nahrung besteht aus Reis und anderen Kornfrüchten; Hammelfleisch, mit feinem Weizenmehl gedämpft, wird für eine Delicatesse gehalten; der arme Mann jedoch lebt von Fisch, Gemüse und Früchten, und zieht die süßen Gerichte den sauren vor. Man macht hier Wein aus dem Saft der Trauben, doch wird auch *Ssü* = Wein ¹⁾ (*sarab*?) aus einer Abkochung von Zucker und

1) *Ssü-su-chiu* (思酥酒). Ich halte das erste Zeichen für einen Theil des arabischen Namens und fasse die Zeichen *su-chiu* in einen Gattungsnamen zusammen. *Su-chiu* wird der Wein vermuthlich deshalb genannt, weil es sich nicht um ein alkoholisches Getränk handelt. Das Zeichen *su* (酥) bezieht sich gewöhnlich auf ein Mischgetränk wie den Kumies und die indischen Palmweine. Im *Chiu-p'u* (酒譜), einem Werke des 11. Jahrhunderts über die damals den Chinesen bekannten Weinsorten (vgl. Wylie, S. 120), findet sich eine Stelle, wonach „Wein in Indien *su* (酥) genannt wird“. „Dies ist“, heisst es weiter, „ein Getränk, das die nördlichen Buddhisten *pan-jo-t'ang* (般若湯), d. h. Trank der Weisheit (*pan-jo* = *pradīṣa*), nennen und das in Wahrheit weiter nichts ist als ein Vorwand, die Strenge des buddhistischen Gesetzes zu umgehen, weshalb das Wort in den Glossaren nicht erwähnt wird“ (*P'ei-ssén-yün-fu*, Kap. 7B, p. 93). Ähnliche Getränke bildeten die Zuflucht durstiger Mahomedaner, seitdem Omar II, in einer berühmten Encyclica, seinem Volke eine Anzahl harmloser Gebräue empfohlen hatte, die den Wein ersetzen sollten und von denen einige als gewürzter Syrup beschrieben werden (vgl. Kremer, *op. cit.*, II, p. 204 ff.). Ein solches Getränk dürfte Chao Ju-kua's *Ssü*-Wein sein. *Ssü* mag eine Abkürzung für arabisches *sharab* oder *shorbet* sein. Ibn Batuta, der eben ein

Gewürzen bereitet; und aus einer Mischung von Honig mit Gewürzen bereitet man *Mei-ssü-ta-hua* ¹⁾ = Wein. Dieser Wein wirkt sehr erwärmend. Bei Zahlungen in Gold oder Silber gebrauchen sehr reiche Leute Scheffelmaasse anstatt der Gewichte. Die Märkte sind von einer lärmenden Menge belebt und sind voll von grossen Vorräthen an Gold und Silber, Damasten und Brokaten und dergleichen Waaren. Die Goldwerker sind wahrhafte Künstler. Der König sowohl wie die Beamten und das Volk verehren den Himmel als Gottheit; auch haben sie einen Buddha namens *Ma-hsia-wu* ²⁾ (Mahomet). Alle sieben Tage schneiden sie Haar und Nägel. Zu Neujahr wird während eines ganzen Monats unter Absingung von Gebeten gefastet. Das Gebet zum Himmel wird fünf mal des Tags verrichtet. Die Ackerbauer bearbeiten ihre Felder, ohne die Schrecken der Wasserfluth oder der Sommerdürre zu kennen; denn genug

Jahrhundert nach Chao Ju-kua schrieb, sagt: "... They bring cups of gold, silver and glass, filled with sugar-candy-water. They call this beverage *sherbet*". Das arabische Wort ist bekanntlich über Spanien in alle europäischen Sprachen übergegangen und heisst bei uns „Sirup“. Vgl. Yule, *Anglo-Indian Glossary*, p. 625.

1) 眉思打華酒. Cantonesisch: *mei-sz'-ta-wa*, ein mir gänzlich unverständlicher Ausdruck, der sehr wahrscheinlich auf ein arabisches oder persisches Wort zurückzuführen ist, etwa *mustafa*, „ausgewählt“. Vielleicht gelingt es Kennern der Alterthümer des Khalifenreichs den Ausdruck richtig zu lesen. Die Chinesen sagen uns trotz ihrer sich selbst auf fremde Weine erstreckenden Litteratur nichts darüber; wenigstens habe ich vergeblich das *Shêng-yin-pien* (勝飲編) durchgeblättert, ein Werk der gegenwärtigen Dynastie in 18 Büchern, das merkwürdiger Weise, von einem Verfasser herrührt, der selbst keinen Wein trank, aber die Gesellschaft wein-trinkender Menschen liebte. In diesem Werke werden die in der Litteratur berührten Weinsorten fremder Völker erklärt, aber von den Weinen der *Ta-shih* ist nicht die Rede. Nur als persisch (*po-ssü*, 波斯) wird ein Liqueur, *san-lo-chiang* (三勒漿) genannt, welcher Ausdruck (*san-lo*, Cant. *san lok*) an *sarmak* erinnert, das Getränk, das von Omar II an Stelle des gegohrenen Weines empfohlen wurde (vgl. v. Kremer, II, p. 204). Auffallend ist eine Stelle im *Sung-shih* (Kap. 490, p. 21), wo von *Mi-sha-hua-san-chiu* (密沙華三酒) die Rede ist. Sollten damit drei Getränke gemeint sein, etwa *mi* (密), das *bit'* oder *mady* = Meth; *sha* (沙) = *sharab*, und *hua* (華) = *Fokkâ*? (Vgl. v. Kremer, I. c.)

2) 麻霞勿, Cant. *Ma-ha-mat*.

Wasser zur Wässerung des Bodens wird durch einen Fluss geliefert, dessen Quellen unbekannt sind ¹⁾. Wenn in den Feldern nicht gearbeitet wird, steht der Flusspiegel auf gleicher Höhe mit den Ufern; mit dem Beginn der geschäftigen Zeit aber steigt er von Tag zu Tag. Es wird dann ein Beamter damit beauftragt, den Fluss zu beobachten und den höchsten Wasserstand abzuwarten, um fern und nah das Volk zum Versammeln (d. i. zur Feldarbeit) aufzufordern; es wird dann von Allen gepflügt und gesäet, und wenn vom Wasser genügend Gebrauch gemacht worden ist, tritt der Fluss auf seinen früheren Stand zurück ²⁾. In diesem Lande befindet sich ein über 20 *chang* (36 Faden) tiefer Ankerplatz ³⁾. Derselbe grenzt im Südosten an das Meer, und Zweigverbindungen (Canäle) gestatten den Verkehr nach allen Richtungen hin. Beide Ufer sind mit Wohnstätten besetzt, und es wird da alltäglich Markt abgehalten, wobei sich Schiffe und Lastwagen drängen, beladen mit endlosen Vorräthen an Hanf, Weizen, Hirse, Bohnen, Zucker, Mehl, Oel, Brennholz, Hühnern, Schafen, Gänsen und Enten,

1) 有溪澗之水、足以灌溉。其源不知從出。

Damit ist vermuthlich der Nil gemeint, wie der nächstfolgende Passus anzudeuten scheint.

2) Wenn auch das hier beschriebene Bewässerungssystem bei den Euphrat- und Tigrisländern nicht ausgeschlossen ist, so liegt es doch nahe, zunächst an Aegypten und den Nil zu denken, da der Berichterstatter des *Chao Ja-kua* vom Euphrat und Tigris schwerlich gesagt haben würde, dass ihre Quellen nicht bekannt seien. Dazu kommt die bekannte Einrichtung des auf der Insel Elephantine, nahe dem alten Syene, zur Bewachung des Wasserpiegels angestellten Beamten. Das diesem Zwecke dienende Gebäude hat sich bis auf unsere Tage erhalten und wurde im Jahre 1870 auf Befehl des Khedive Ismaël von seinen Astronomen Mahmud-Bey offengelegt und seiner alten Bestimmung zurückgegeben. (Vgl. Dümichen, *Gesch. des alten Aegyptens*, p. 33). Benjamin von Tudela (*Travels, etc.*, englisch von B. Gerrans, Lond. 1783, p. 151) beschreibt „The Marble Pillar which they prudently erected before a certain Island in the midst of the water, which arises twelve cubits above the surface. When the top of this is covered, they know that the waters have overflowed the country, etc. Its progress is daily attended to and measured by a man, who proclaims aloud in Zoan and Mizraim: „Give Glory to God, for the River is increased to such and such a height“.

3) *Ta-chiang* (大港), vielleicht „ein Fluthbecken“?

Fischen, Garnalen, Datteln ¹⁾, Weintrauben und anderen Früchten. Die Erzeugnisse des Landes bestehen aus Perlen, Elfenbein, Rhinoceroshörnern, Weihrauch, Ambra, Putschuck, Gewürznelken, Muskatnüssen, Benzoë, Aloë ²⁾, Myrrhen, Drachenblut, Asa foetida, Bibergeil, Borax, durchsichtigem und mattem Glas, *ch'é-chü* ³⁾ Korallen, Katzenaugen, der *Gardenia florida* ⁴⁾, Rosenwasser, Gallen ⁵⁾, gelbem Wachs, weichem, mit Gold durchwobenen Brokat, Zeugen aus Kameelwolle, Baumwollenzeugen und fremdem Atlas. Die fremden Kaufleute, die mit diesen Waaren Handel treiben, bringen sie als Tauschproducte nach *San-fo-ch'i* (Palembang) und *Fo-lo-an* ⁶⁾.

Die folgenden Länder gehören zu (den *Tashih*), nämlich ⁷⁾:

1. *Ma-lo-mo* ⁸⁾ (Mirbât?).
2. *Shih-ho* ⁹⁾ (Scheher).

1) *Tsao-ch'üan* (棗圈), lit. „Dattel-Ringe“ oder „runde Kuchen von Datteln“, vermuthlich Datteln im conservierten Zustand. Aus einer im *Ping-tzü-lei-pien* (Kap. 191, p. 7) citierten Stelle schliesse ich, dass, ausser Datteln, in Tungking auch Birnen und Pflaume in dieser Form zubereitet wurden.

2) *Lu-wei* (蘆薈), nach Watters, *Essays* p. 332, dem griechischen *aloë* mit Digamma entsprechend.

3) 砵磬 Nach Schlegel's Nederl. Chin. Woordenboek die Kammmuschel, *Pecten roseus*.

4) *Chih-tzü-hua* (梔子花).

5) *Mo-shih-tzü* (沒石子).

6) 佛羅安, von *Chao Ju-kua* vorher beschrieben, vermuthlich auf der Halbinsel Malacca, von der Insel Lingas in vier Tagen zu erreichen, jedoch auf dem Continent. Unser Autor rühmt den Buddha-Kultus dieser wahrscheinlich indischen Niederlassung. Die Gegend von Singapore mag der Lage dieses Hafens entsprechen.

7) Die Gründe, die mich zu den nachstehend in Parenthese beigefügten Identificationen veranlasst haben, sind zum Theil in dem enthalten, was der Autor an anderen Stellen von den betreffenden Ländern oder Städten sagt. Zum Verständniss der chinesischen Lautumschreibungen wolle man das hier häufig zur Geltung kommende Gesetz beachten, wonach westliches *r* durch finales *t* im Chinesischen, resp. in den südlichen Dialecten des Chinesischen, wiedergegeben wird. Vgl. meine Monographie „Chinese equivalents of the letter „R“ in foreign names“, in J. C. B. R. A. S., XXI, 1886, p. 214 ff.

8) 麻囉抹. S. oben S. 21.

9) 施曷, Amoy: *Sihal*, *Sihar*, Scheher.

3. *Nu-fa* ¹⁾ (Dhofar).
4. *Ya-ssü-pao-hsien* ²⁾ (Ispahan).
5. *Lo-shih-mei* ³⁾ (Chwarism).
6. *Mu-chü-lan* ⁴⁾ (Mokran).
7. *Chia-li-chi* ⁵⁾ (Kalhat).
8. *Pi-no-yeh* ⁶⁾ (Ifrykijja).
9. *I-lu* ⁷⁾ (Irâk).
10. *Pai-ta* ⁸⁾ (Bagdad).

1) 奴發, Cant. *No-fat*. Dass der Autor diese drei Städte, „Ma-lo-po“, Scheher und Dhofar, die Hauptstapelplätze für Weihrauch, an die Spitze seiner Aufzählung der arabischen Gebiete stellt, unterstützt augenscheinlich meine bei Besprechung der Hauptstadt ausgesprochene Vermuthung, dass unter „Ma-lo-po“ Merbot zu verstehen ist.

2) 啞四包閑, Amoy: *A-su-pao-han*.

3) 羅施美, Cant. *Lo-shi-mi*.

4) 木俱蘭, Cant. *Muk-kü-lan*.

5) 伽力吉, Cant. *Ka-lik-ka*. Kalhat bei Maskat, Marco Polo's Kalatu (Yule, II, S. 448).

6) 毗喏耶, Amoy: *Pi-lok-ga*. Der Initiale *f* ist in den Dialecten von Swatow, Amoy und Foochow nicht vorhanden (Williams, *Syll. Dict.*, Introd. p. XXIII). Um ihn bei Transcriptionen auszudrücken, muss ein anderer Initiale verwendet worden. Dies ist zwar bei chinesischen Silben *h*; gilt es aber initiales *f* in fremden Wörtern wiederzugeben, so nimmt der Amoy-Chinese seine Zuflucht zu *p*, z.B. im Pidgin-English von Amoy *pire* für *fire*, Feuer. Das Zeichen *pi* (毗) wurde nach dem *T'ang-yün* übrigens auch *fi* gelesen (S. *K'ang-hi*, Rad. 81: 5, 3). Das Zeichen *no* (喏) steht oft für *no* (諾), im Dialect von Amoy: *lok*. Die Basis, auf der wir diesen Namen lesen dürfen, ist daher *fi-lok-yeh*, und darin erkenne ich eine Verstümmelung des arabischen *ifrikyä*, d. h. Afrika, als den Namen der Provinz, die dem heutigen Tunis und Tripolis entspricht. Ich habe mich zu dieser Ansicht hauptsächlich deshalb entschlossen, weil im zweiten Theil unsres Textes *Pi-no-yeh* mit denselben Schriftzeichen als Hauptausfuhrland für Korallen genannt wird. Die Edelkoralle aber bildet den Gegenstand weltberühmter Industrie gerade in dieser Gegend; ja, die Küste von Tunis und Tripolis versorgte wahrscheinlich auf Umwegen nicht nur den indischen, sondern auch den chinesischen Markt. Kohl (*Die natürlichen Lockmittel des Völkerverkehrs*, p. 28, citiert bei Heyd, II, p. 610) nimmt an, dass zwei Drittel der an dieser Küste gefischten Korallen in Indien und Indo-China consumirt wurden, und Heyd bemerkt dazu: „il nous est facile de retracer la route suivie par ce produit depuis la Méditerranée jusqu'au sud de l'Asie“.

7) 伊祿, Amoy: *I-liok*.

8) 白達, Canton.: *Pak-tat*.

11. *Ssü-lien* ¹⁾ (Sarendsch?)
12. *Pai-lien* ²⁾ (Bahrein).
13. *Chi-chi* ³⁾ (Szohar in Omar?)
14. *Kan-mei* ⁴⁾ (Cambay?)
15. *Pu-hua-lo* ⁵⁾ (Buchara).
16. *Tséng-pa* ⁶⁾ (Zangbar, Zanzibar).
17. *Pi-pa-lo* ⁷⁾ (Berbera).
18. *Wu-pa* ⁸⁾ (?)
19. *Wéng-li* ⁹⁾ (Onore, Hunawar?)
20. *Chi-shih* ¹⁰⁾ (Kish).
21. *Ma-chia* ¹¹⁾ (Mekka).
22. *Pi-sü-lo* ¹²⁾ (Basra).
23. *Chi-tz'ü-ni* ¹³⁾ (Ghuzni, Ghazna).
24. *Wu-sü-li* ¹⁴⁾ (Masr, Aegypten).

1) 思蓮, Amoy: *Sü-lien*.

2) 白蓮, Amoy: *Pik-lien*.

3) 積吉, Canton.: *Tsik-kat*.

4) 甘眉, Amoy: *Kam-bi*.

5) 蒲花羅.

6) 層拔, Amoy: *tsing-poa*.

7) 弼琶羅, Amoy: *Pit-pa-lo*.

8) 勿拔, Canton.: *Mat-pat*, Amoy: *But-poa*. Dies könnte lautlich recht gut für Mirbāt stehen, wenn wir für diesen Namen nicht bereits *Ma-lo-mo* (S. oben) in Anspruch genommen hätten. Die später folgende Schilderung dieser Küstenstadt giebt nur geringen Anhalt zu ihrer Identification.

9) 甕箇, Amoy: *Ong-li*.

10) 記施, Amoy: *Ki-si*, die Insel Kish im persischen Meer.

11) 麻嘉, Amoy und Cant.: *Ma-ka*.

12) 弼斯羅, Amoy: *Pit-su-lo*.

13) 吉瓷尼, Amoy: *Kiet-tsu-mi*.

14) 勿斯隴, Cant.: *Mat-sz'ü*. Bei der schwankenden Schreibweise des Autors, dem es lediglich darauf ankommt, den Laut irgendwie zu erfassen, könnte dieser Name auch für *Mosul* stehen. Mosul sowohl wie Masr sind durch ähnliche Namen vertreten bei nur geringen Abweichungen in der Wahl der Schriftzeichen. S. unten.

Dieses Land (oder Volk) war ursprünglich ein Zweig der Perser. Während der Periode *Ta-ye-h* von der Dynastie *Sui* (605 bis 617 n. Chr.) lebte ein hochgesinnter, kluger Mann unter den Persern, der tief im Innern einer Höhle einen mit Inschrift bedeckten Stein fand, was er für ein günstiges Zeichen hielt. Er rief daher das Volk zusammen, setzte sich mit Gewalt in den Besitz der nöthigen Mittel und sammelte Anhänger, die allmählich an Zahl zunahmen, bis er in der Lage war, sich selbst als König einzusetzen, als welcher er die westlichen Gebiete von *Po-ssü*¹⁾ (Persien) innehielt. Nach der Periode *Yung-hui* von der Dynastie *Tang* (650 bis 656) kamen sie wiederholt zu unserem Hof, um Tribut darzubieten²⁾. Vor der Zeit ihres Königs *P'én-ni-mo-huan*³⁾ (*Beni Marwan*) nannte man sie »weissrückige *Ta-shih*“⁴⁾; nach *A-po-lo-pa*⁵⁾ (*Abu'l-Abbas*) nannte man sie »schwarzrückige *Ta-shih*“⁶⁾.

1) *Po-ssü* (波斯).

2) Vgl. Mayers, „Mahommedan Apostles in China“, in *China Review*, Vol. VI, p. 276.

3) 盆泥末換.

4) *Pai-i-ta-shih* (白衣大食).

5) 阿婆羅拔.

6) *Hoi-i-ta-shih* (黑衣大食). Die beiden Namen *Beni Marwan* und *Abu'l Abbas* wurden seiner Zeit von Bretschneider (*Arabs*, etc., p. 9) richtig identifiziert. Die vorliegende Stelle bezieht sich auf den Dynastienwechsel im Jahre 749, wodurch mit *Abu'l Abbas*, dem Gründer der Abbasiden-Dynastie, die Umayyaden mit *Marwan II* verdrängt wurden. Bretschneider bezieht die Ausdrücke »weissrückig“ und »schwarzrückig“ auf die geführten Kriegsflaggen, indem er sagt: „*Abu Muslim*, a general of the Abbassides, assembled in Khorassan all the adherents of the Abbassides. They carried a black flag (hence the black-coated *Ta-shih* of the Chinese). I know not whether they also wore black clothes“. In der That ist der chinesische Ausdruck, der von »Kleidern“, »Röcken“, nicht von »Flaggen“ spricht, vollkommen gerechtfertigt. Ich entnehme der Schilderung der von Bretschneider erwähnten Schlacht, wie sie sich bei Aug. Müller (*Der Islam*, Bd. I, p. 454) findet, dass der Wechsel in der Farbe sich auf die Uniformen erstreckte, und dass nicht nur die Flaggen seit den Dynastienwechsel weiss anstatt schwarz waren. Selbst der Khalif erschien bei feierlichen Gelegenheiten, wenn er von seiner Kanzel aus zum Volke sprach, in einem vollständig weissen, bis auf die Kniee reichendem Gewande (*dorrd'ah*), unter den Umayyaden, während die abbasidischen Khalifen dasselbe Gewand in schwarzer Farbe trugen. (v. Kremer, *Culturgesch. d. Orients*, I, p. 389).

Im Jahre 966 reiste der Bonze *Hsing-ch'in*¹⁾ nach den westlichen Ländern, bei welcher Gelegenheit ihr König mit einem (kaiserlichen) Schreiben bedacht wurde, um seine Sympathie zu erwecken. Im Jahre 968 schickten sie Gesandte mit Tribut an unseren Hof; 971 schickten sie Geschenke zugleich mit *Chan-ch'êng* (Cochinchina) und *Shé-p'o* (Java) an *Li Yü*²⁾ in *Kiang-nan*. Da dieser es nicht wagte, sie anzunehmen, unterbreiteten die Gesandten ihre Angelegenheit dem Hofe, worauf eine Kabinetsordre eintraf, laut welcher von jetzt ab Tributgeschenke nicht mehr darzubringen seien. Im Jahre 994 schickten sie Tribut durch den Hülfsgesandten *Li-a-wu*³⁾, der im Palaste *Ch'ung-chêng-tien*⁴⁾ bei einer Audienz erklärte, ihr Land grenze an *Ta-ts'in*⁵⁾ und erzeuge Elefantenzähne und Rhinoceroshörner. Als der Kaiser *T'ai-tsung* ihn fragte, wie das Rhinoceros und der Elefant gefangen wurden, antwortete er: »Um Elefanten zu fangen, locken wir sie mit Hülfe von abgerichteten Elefanten⁶⁾ so nahe heran, dass sie nur mit einem grossen Lasso eingefangen zu werden brauchen. Um ein Rhinoceros zu fangen, lassen wir einen Bogenschützen auf einen hohen Baum klettern, wo er dem Thiere auflauert, bis er es todtschiessen kann. Junge Thiere werden nicht geschossen, da man sie lebendig fangen kann". Dem Gesandten wurde eine Hofuniform mit Hut und Schärpe gewährt und ausserdem so viel Gold als die dargebrachten

1) 行勤.

2) 李煜, ein Rebelle, der damals von der Gegend um Nanking Besitz ergriffen hatte. (Vgl. Mayers, *Manual*, No 765)

3) 李亞勿.

4) 崇政殿.

5) Bretschneider (*Arabs*, p. 15) übersetzt eine ähnliche Stelle aus dem *Sung-shih* mit folgenden Worten: „He said that *Ta shih* is conterminous with the Kingdom of *Ta-ts'in*, which is under its control. The country here meant is probably Syria". Dass Araber im Jahre 994 sagen konnten, *Ta-ts'in* sei von ihnen abhängig, beweist sicher, dass wir es hier nicht mit Byzanz zu thun haben können, wenn es weiterer Beweise überhaupt noch bedarf.

6) *Hsiang-mei* (象媒), lit. Elefanten-Heirathvermittler, „elephant gobetweens", d. h. „decoy elephants".

Tributgeschenke werth waren ¹⁾). Im Jahre 986 kamen wiederum Gesandte der *Ta-shih* zugleich mit einer Gesandtschaft aus dem Lande *Pin-t'ung-lung* ²⁾). Im Jahre 1003 schickten sie eine Anzahl Manichäer ³⁾ mit Tribut von Perlen und der Bitte, ihnen keine Gegengeschenke zu machen ⁴⁾). Der Kaiser *Ch'ên-tsung* wollte sich ihren Wünschen nicht widersetzen; als aber die Gesandten ihre Heimreise antraten, wurden sie mit ganz aussergewöhnlichen Ehren entlassen. Im Jahre 1004 blieb die arabische Gesandtschaft zugleich mit den Gesandten von *San-fo-ch'i* (Palembang) und *P'u-kan* ⁵⁾ (Pagân in Birma) zurück, um das Laternenfest mitzufeiern, bei welcher Gelegenheit sie mit Geld und Wein nach Herzenslust traktiert wurden. 1007 begleiteten sie eine Gesandtschaft aus *Chan-ch'êng* (Cochinchina) und wurden bei dieser Gelegenheit mit ganz besonders guter Verpflegung bedacht; auch wurde ihnen gestattet, die buddhistischen und taoistischen Tempel, sowie die kaiserlichen Lustgärten, zu besuchen. Während der Perioden *Ta-chung* und *Hsiang-fu*

1) Aus dieser Stelle lässt sich recht deutlich ersehen, dass die sogenannten Tributgesandtschaften vom chinesischen Hof lediglich als eine Form des fremden Handels angesehen wurden, der bei den Chinesen bis zu verhältnissmässig später Zeit Monopol des Hofes war.

2) 賓瞳龍國, vorher geschildert als zu Cambodja gehörend, vermuthlich die Gegend von Pulo Condor.

3) *Ma-ni-têng* (麻尼等), oder, *Ma-ni* als Personennamen aufgefasst: Mani und Andere, Mani und Genossen. Vgl. über *Ma-ni*: Pauthier, *L'inscription syro-chinoise*, pp. 73, 76 u. 78 ff.; Bretschneider, *Arabs*, p. 15. Hier handelt es sich um eine etwas verschiedene Lesart bei der Erwähnung derselben Gesandtschaft im *Sung-shih*, Kap. 490, p. 18, wo sich als Name der oder des Gesandten die Zeichen *po-lo-ch'in-san-mo-ni-t'ing* (婆羅欽三摩尼等) finden. Bretschneider denkt dabei an die Samaniden; dennoch scheint uns auch hier nichts einfacher als die Übersetzung: „die drei Mani (Manichäer) *Po-lo-ch'in* und Genossen“ (*ting*).

4) Vermuthlich hatte der Khalif die Goldgeschenke, mit denen der chinesische Hof seinen Gesandten von 994 bezahlt hatte, übel empfunden.

5) 蒲甘, von *Chao Ju-kua* vorher beschrieben, ein Land mit hervorragend buddhistischem Kultus, wo jedoch auch ein echt chinesischer Tempel den Manen des Feldherrn *Chu-ko Liang* (Mayers, *Manual*, N^o. 88) gewidmet war.

(1008 bis 1017), als der Kaiser im Osten des Reiches beim Opfer abwesend war, äusserte der Missions-Chef *T'o-p'o-li* ¹⁾ den Wunsch seine Tributgeschenke auf dem *T'ai-shan* (dem heiligen Berge, wohin sich der Kaiser zum Opferdienst begeben hatte) persönlich überreichen zu dürfen und erhielt dazu die Erlaubniss. Als im Jahre 1011 der Kaiser zum Opferdienst in *F'en-yin* ²⁾ abwesend war, kam der Gesandte wieder und wurde vom Kaiser zu sich befohlen, um ihm Gesellschaft zu leisten. Nach einer alten Überlieferung erzählte man sich in Canton, dass ein Bewohner des Landes *Ta-shih*, namens *Wu-hsi-hu-lu-hua* ³⁾ (Mussa Khalifah?), dort ein Alter von 130 Jahren erreichte, doppelte Orlappen hatte und ein ausserordentlich imponierendes Äussere besass. Wie er selbst sagte, hatte ihn in weiter Ferne die Hochachtung vor der Civilisation des Kaiserlandes dazu bewogen, sich in einem See-Schiffe des Landes *Ku-lo* ⁴⁾ (Kalah auf der Halbinsel von Malakka?) auf die Reise nach China zu begeben. Der Kaiser beschenkte ihn mit einem brokatenen Gewand und einem silbernen Gürtel, dem er eine Rolle Seidenzeug hinzufügte. Während der beiden Regierungsperioden *Yüan-yu* (1086 bis 1094) und *K'ai-hsi* (1205 bis 1208) schickten die *Ta-shih* Gesandte mit Tribut. Ein fremder Kaufmann namens *Shih-na-wei* ⁵⁾ (Senaï?), ein *Ta-shih* von Geburt, liess sich in der Südvorstadt von *Ch'üan* (Chinchew) nieder. Schätze geringachtend und mildthätig, durchdrungen von dem Geiste seiner westlichen Heimath, baute er ein Beinhaus ⁶⁾ bei der südöstlichen Ecke der Vorstadt (oder; ausser-

1) 陲婆離.

2) 汾陰, S. Playfair, *Cities and Towns in China*, No. 3234 u. 7901.

3) 無西忽盧華, Cant.: *Mo-sai-fat-lo-wa*.

4) 古邏.

5) 施那幃, Amoy: *Si na üi*

6) 輕財樂施、有西土氣習、作叢塚於城外之東南隅、以掩胡賈之遺骸. Ich habe mich zu dieser Übersetzung

halb der Stadt in südöstlicher Richtung), den verlassenen Gebeinen fremder Kaufleute ein Obdach. Der Zoll-Inspector ¹⁾ *Lin Chih-ch'i* ²⁾ hat diese Thatsache verzeichnet.

MA-CHIA ³⁾ (Mekka).

Das Land *Ma-chia* (Mekka) wird erreicht, wenn man über 80 Tage westlich überland vom Lande *Ma-lo-pa* (Hauptstadt der *Ta-shih*, s. oben) reist. Dies ist der Ort, wo der Buddha *Ma-hsia-wu* ⁴⁾ (Mahomed) geboren wurde. Im Hause des Buddha (d. i. in der

„Beinhaus“ gegenüber „Grabstätte“, „Kirchhof“, nach einer langen Diskussion mit Herrn E. H. Fraser, z. Z. grossbritannischen Consul in Chungking, entschlossen. Derselbe beanstandete meine Wiedergabe von *i-kai* (遺骸) mit „remains“ und bestand auf der wörtlichen Übersetzung „the abandoned skeletons“ — of Foreign traders, indem er auf die in Fukien wohlbekannten „Potted Ancestors“ Bezug nahm, grosse irdene oder porzellanene Urnen, die mit den gesammelten Todtengebeinen angefüllt werden. Er nimmt an, dass der Araber *Shih-na-wei* nicht einen Kirchhof anlegte, sondern die in den (wahrscheinlich vernachlässigten) Grabstätten seiner vor ihm dort verstorbenen Landsleute gesammelten Gebeine auf dauernde Art unter Dach brachte, eventuell in Urnen aufstellte. Eine im *P'ei-wén-yün-fu*, Kap. 32, aus dem *Sung-shih* citierte Stelle scheint allerdings diese Auffassung zu unterstützen. Zu welcher Auffassung wir auch hinneigen mögen, so geht aus der Stelle zweifellos hervor, dass vor der Zeit des von *Chao Ju-kua* genannten Gewährsmannes *Lin Chih-ch'i* (1176) fremde Kaufleute in *Ch'uan-chou* begraben waren.

1) *Ti-po* (提舶), abgekürzt für *Ti-chü-shih-po* (提舉市舶), den Titel den auch unser Autor trug.

2) **林之奇**. Nach dem *Sung-shih* (Kap. 433, p. 10) war *Lin Chih-ch'i* aus Foochow gebürtig, promovierte als *Chin-shih* 1151, worauf eine wechselvolle Carrière ihn als Staats-Archivar nach der Hauptstadt gebracht hatte. Er hat jedoch wegen Kränklichkeit um einen Provinzialposten, worauf ihm als Mitglied des Kaiserlichen Haushaltes die Stellung eines Zoll-Inspectors in *Ch'uan-chou* übertragen wurde. Er starb im Jahre 1176 im Alter von 65 Jahren. *Lin Chih-ch'i* betheiligte sich an den damals die chinesische Welt bewegenden Controversen über die confucianische Kritik, schrieb Commentare zum *Ch'ün-ch'iu*, dem *Li-ki*, den Analecten, zu Mencius und zum Philosophen *Yang* (楊子); auch ein Werk *Tao-shan-chi-wén* (道山記聞), vermuthlich ein Reisewerk. Obgleich sich seine Ansichten über die Klassiker citiert finden, scheint doch keines der genannten Werke erhalten zu sein. Die Bemerkung über das „Beinhaus“ der Araber könnte dem erwähnten Reisewerk entnommen sein, wenn nicht *Chao Ju-kua*, als Nachfolger des *Lin Chih-ch'i*, aus seinen eigenen Amtsacten geschöpft hat.

3) **麻嘉**, Canton. *Ma-ka*.

4) **麻霞勿**, Canton. *Ma-ha-mat*.

Kaaba) besteht das Mauerwerk aus Nephritstein von allen Farben. Alljährlich, wenn der Todestag des Buddha gekommen ist, versammelt sich allhier das Volk aus allen Ländern der *Ta-shih*, um seine Ehrfurcht zu bezeugen, bei welcher Gelegenheit man in der Darbringung von Geschenken an Gold, Silber, Juwelen und Edelsteinen wetteifert; auch wird das Haus (die *Kaaba*) von Neuem mit Seidenbrokat bedeckt ¹⁾. Weiter hinten (d. i. in Medina?) befindet sich das Grab des Buddha. Dort erscheint bei Tag und bei Nacht beständig ein Glorienschein so hell, dass niemand in die Nähe kommen kann; wer vorbeigeht, schliesst die Augen. Wer in seiner Todesstunde seine Brust mit Erde reibt, die von diesem Grabe genommen ist, der — sagen sie — wird durch die Kraft des Buddha von Neuem geboren.

Tsêng-po ²⁾ (Zanzibar).

Das Land *Tsêng-po* (Zanzibar) liegt auf einer Insel im Süden von *Hu-ch'a-la* (Guzerat). Im Westen reicht es an die grossen Berge. Seine Bewohner sind *Ta-shih* von Abstammung und Mahomedaner. Sie kleiden sich in blaue, fremde Tücher und tragen rothe Lederschuhe. Ihre tägliche Nahrung besteht aus Reis, Mehl, Brod und Hammelfleisch. Es sind da viele Dörfer, bewaldete Hügel und terrassenförmige Felsen in Reihen ³⁾. Das Klima ist warm, und man kennt keine kalte Jahreszeit. Die Producte bestehen aus Elephantenzähnen, Gold, Ambra und gelbem Sandelholz. Alljährlich

1) 爭持金銀珍寶以施、仍用錦綺覆其居。

Das Wort *jéng* (仍) wird hier schwer zu rechtfertigen sein, wenn wir es nicht auf die alljährliche Erneuerung des Vorhangs über der *Kaaba* beziehen. Wenn die Übersetzung „von Neuem“ zu viel in den Text hineinzulegen scheint, der möge übersetzen: „sie beeilen sich in der Darbringung von Geschenken, u.s.w.; und bedecken überdies auch noch das Haus mit Brokat“.

2) 層拔, Cant. *tsang-pat*.

3) Übersetzung zweifelhaft.

schicken *Hu-ch'a-la* (Guzerat) und die Niederlassungen an der Seeküste der *Ta-shih* (Araber) Schiffe zum Tauschhandel nach diesem Lande mit weissem Tuch, Porzellan, Kupfer und rother Baumwolle als Tauschartikeln.

PI-PA-LO ¹⁾ (Berbera).

Das Land *Pi-pa-lo* (Berbera) enthält vier Städte (*chou*) ²⁾; die übrigen (Ortschaften) sind Dörfer, die an Macht und Gewaltthätigkeit miteinander wetteifern. Die Bewohner beten zum Himmel und nicht zu Buddha. Das Land erzeugt Kameele und Schafe, und das Volk nährt sich von Fleisch und Milch des Kameels und Backwerk. Sonstige Erzeugnisse sind Ambra, grosse Elefantenzähne und grosse Rhinoceroshörner. Von den Elefantenzähnen wiegen einige über 100 Kätty (= 133½ Pfund), und es giebt Rhinoceroshörner von über 10 Kätty (= 13½ Pfund). Das Land ist auch reich an Kostwurzel (*putchuck*), Storaxbalsam, Myrrhen ³⁾ und Schildpatt von

1) 弼琶羅, Cant.: *pat-pa-lo*, *paR-pa-Ra* = Berbera. Vgl. Chinesische Studien, Bd. I, p. 33.

2) *Chou* (州), Provinz oder Theil einer Provinz, oder auch dessen Hauptstadt; ich habe den Ausdruck hier durch „Stadt“ übersetzt wegen des sogleich folgenden Gegensatzes „Dörfer“, und auf Grund dieser Stelle auch an anderen Stellen des Textes dieser Übersetzung den Vorzug gegeben: *Yu ssü chou yü chieh ts'un-lo* (有四州餘皆村落). Über 村落 S. *P'ei-wén-yün-fu*, Kap. 99B, p. 112.

3) Die Erwähnung von Myrrhen als Product von Berbera ist im höchsten Grade charakteristisch und beweist, um wie viel besser, Dank seinen arabischen Freunden, der chinesische Autor vor etwa 650 Jahren über gewisse Dinge unterrichtet war als es unsere Geographen bis vor gar nicht so langer Zeit gewesen sind, als Daniel Hanbury die wirkliche Heimath dieser Droge nachwies. Hanbury sagt (*Science Papers*, p. 378) mit Bezug auf Myrrhen: „Though the substance itself has been known to mankind from the remotest period of history, and though it has been among the most precious articles of ancient commerce, the tree which affords it, is almost — perhaps altogether — unknown to botanists“. Die Entdeckung einer für den echten Myrrhenbaum gehaltenen Pflanze 300 Meilen nördlich von der Strasse von Bab-el Mandeb durch Ehrenberg (1820—26) wird von Hanbury nicht als ein Schlüssel zur Lösung dieses Problems angesehen. Dagegen verweist uns Hanbury (p. 380) auf die Untersuchungen des Mr. Vaughan, 1852 Hafen-Arzt in Aden, der darauf aufmerksam machte, dass Myrrhen in grossen Mengen von den Somali-Stämmen zwischen Zeila und Cap Gardafui gesammelt werden, auch aus Harrar, einer Handelsstadt

ausserordentlicher Dicke, wonach in anderen Ländern grosse Nachfrage herrscht. Das Land erzeugt ferner ein Geschöpf, das man den »Kameelstorch" ¹⁾ nennt. Es ist, von der Erde bis zum Kopf gemessen, sechs bis sieben chinesische Fuss hoch, hat Flügel, kann aber nicht hoch fliegen. Ferner ein Säugethier, genannt *Tsu-la* ²⁾; es gleicht einem Kameel an Gestalt, einem Ochsen an Grösse und ist von gelblicher Farbe; seine Vorderbeine sind fünf, die Hinterbeine nur drei chinesische Fuss hoch; der Kopf ist hoch und nach oben gerichtet; das Fell ist einen Zoll dick. Es ist da ferner eine Art Maulesel mit braunen, weissen und schwarzen gürtelartigen Streifen (das Zebra). Diese Säugethiere sind in den wilden Einöden der Gebirge zu Hause; sie bildeten früher Abarten des Kameels (?). Die Bewohner sind grosse Jagdfreunde und jagen diese Thiere mit vergifteten Pfeilen.

WU-PA ³⁾.

Das Land *Wu-pa* liegt an der Seeküste, und steht durch einen Überlandweg mit *Tu-shih* (den Arabern) in Verbindung. Der König

im Inneren, etwa 175 Meilen südwestlich von Zeila gebracht werden. „The drug arrives at the great fair of Berbera, and is brought up by the Banians of India for shipment to Aden and Bombay". Nach Hanbury kommen Myrrhen 1) aus der Gegend von Ghizan an der Ostküste des rothen Meeres; 2) von der Südküste Arabiens östlich von Aden; 3) von der Somali-Küste südlich und westlich von Cap Gardafui; und 4) aus der Gegend zwischen Tajura und Shoa. Die beiden zuletztgenannten Gebiete dürften ihren Hauptmarkt in Berbera finden. Schweinfurth's botanische Forschungen in diesen Gegenden liegen mir leider nicht vor, und ich weiss nicht, ob er Hanbury's Resultate bestätigen kann.

1) *Lo-l'o-hao* (駱駝鶴), zweifelsohne der Strauss wie Schlegel schon früher nachgewiesen hat, und der im Arabischen ebenfalls *Teir ad djamal*, und im Persischen *Oshtermorgh* heisst, was beides »Kameelvogel" bedeutet. Siehe G. Schlegel, *The Shui-yang or Watersheep*, in „Actes du Congrès international des Orientalistes tenu en 1889 à Stockholm et Christiania" Vol. II, Sect. IV, p. 21—22.

2) 徂蠟, Canton.: *ts'o-lap*, womit man Arab. *zarāfa* oder Pers. *zurūpa*, d. i. »Giraffe", vergleichen möge.

3) 勿拔, Cant.: *mat-pat*. Ich habe keinen bestimmten Anhalt bezüglich dieses Namens, ausser dass sich die kurze Schilderung zwischen der von Berbera und der angrenzenden Somali findet, was mit der dunklen Hautfarbe des Fürsten auf eine afrikanische

ist von dunkelbrauner Hautfarbe ¹⁾, trägt einen Turban und ist mit einer Jacke bekleidet. Er gehorcht der Religion und den Lebensregeln der *Ta-shih* (d. h. er ist Mahomedaner).

CHUNG-LI ²⁾ (das Land der Somali).

Die Bewohner des Landes *Chung-li* (Somali) gehen barhäuptig und barfuss, hüllen sich in baumwollene Tücher, wagen es aber nicht Jacken zu tragen, denn das Tragen von Jacke und Turban gehört zu den Privilegien der Minister und der Höflinge des Königs. Die Wohnung des letzteren besteht aus einem Backsteingebäude, das mit glasierten Ziegeln bedeckt ist, während das Volk in Hütten lebt, die, aus Palmblättern errichtet, mit Binsendächern bedeckt sind. Ihre tägliche Nahrung besteht aus Backwerk, Schaf- und Kameelmilch. Ochsen, Schafe und Kameele finden sich in Menge. Unter den Ländern der *Ta-shih* (Araber) ist dies das einzige, das den Weihrauch ³⁾ erzeugt. Unter den Bewohnern befinden sich viele Zauberer, die sich in Vögel, Säugethiere oder Wassergeschöpfe verwandeln und so das unwissende Volk in Schrecken setzen. Wenn sie bei ihren Handelsgeschäften mit einem der fremden Schiffe in Händel gerathen, so sprechen die Zauberer ihren Bann über das Schiff aus, in Folge dessen dasselbe weder vorwärts noch rückwärts sich bewegen kann; sie lassen dann das Schiff nicht eher frei als bis der Schlichtung

Niederlassung zu deuten scheint. Die Verbindung überland mit den *Ta-shih*-Gebieten braucht nicht gerade dagegen zu sprechen. Dass Bewohner und Bodenerzeugnisse denen von *Fung-man*, was ich nur mit *Oman* identifizieren kann, entsprechen sollen, würde allerdings sehr in Betracht zu ziehen sein. S. unten, unter *Fung-man*. Vgl. oben unter *Ta-shih*.

1) *Tzü-t'ang sé* (紫棠色), vielleicht von der Farbe des *Tzü-t'ang*, wenn damit eine Baumfrucht gemeint ist.

2) 中理. Vgl. *Chinesische Studien*, I, p. 35 f.

3) *Ju-hsiang* (乳香). Wenn *Chao Ju-kua* uns in seiner Monographie über diese Droge versichert, sie werde in *Ma-lo-pa* (Merbot), *Shih-ho* (Scheher) und *Nu-fa* (Dhofar) erzeugt, so dürfte er dort die Ausfuhrorte meinen. Hier handelt es sich wahrscheinlich um die wirkliche Produktion.

des Streites beigestimmt ist ¹⁾). Die Regierung hat dies streng verboten. Alljährlich lassen sich in zahllosen Mengen Flugvögel ²⁾ in den unbewohnten Strichen des Landes nieder. Mit Sonnenaufgang jedoch verschwinden sie plötzlich, ohne dass man auch nur ihren Schatten gewahr wird. Die Bewohner fangen sie mit Netzen, da sie ein äusserst schmackhaftes Gericht abgeben. Man sieht sie nur am Ende des Frühlings; sobald der Sommer anbricht, verschwinden sie, um sich im folgenden Jahre wieder einzustellen. Wenn einer der Bewohner stirbt und nach beendigter Einsargung begraben werden soll, machen nahe wie ferne Verwandte ihren Beileidsbesuch, wobei jeder, ein Schwert schwingend, hineingeht und den Leidtragenden nach der Todesursache fragt ³⁾). »Ward er von Menschenhand erschlagen“, rufen sie, »so wollen wir mit diesen Schwertern an dem Mörder Rache üben“. Antwortet der Leidtragende, dass er nicht von Menschenhand erschlagen, sondern durch Himmel's Beschluss sein Ende gefunden, so werfen sie ihre Schwerter weg und brechen in bittere Klagen aus. Alljährlich treiben regelmässig grosse Fischleichen gegen die Küste an. Dieselben sind bei einem Querdurchmesser von über zwei *Chang* (etwa 22 Fuss) über zehn *Chang* (etwa 110 Fuss) lang. Die Bewohner essen das Fleisch dieser Fische nicht und schneiden nur Gehirn, Mark und Augen aus, woraus sie Oel bereiten, und zwar in günstigen Fällen bis zu reichlich

1) *Chih yü chüan-chieh fang wei shih-fang* (知與勸解、方爲釋放).

Ich vermutho, dass statt des ersten Zeichens *chih* (知), das hier keinen Sinn geben würde, *ho* (和) zu lesen ist.

2) *Fei-ch'in* (飛禽), Zugvögel, Strichvögel? Es dürften damit die Wachteln gemeint sein, die im Winter über das mittelländische Meer fliegen, um in verschiedenen Gegenden Afrika's Aufenthalt zu nehmen. Vgl. Brehm's Thierleben (Leipzig 1879): Vögel, Bd. III, p. 104 f.

3) *Tan-wên* (噉問), »lauernd fragt“ (P). (Eigentlich »Kauend fragt“; wahrscheinlich aber eine Verwechslung mit dem gleichlautenden 探問 *tan wên*, »sich erkundigen nach“. Anmerkung von G. Schlegel).

300 *Téng* ¹⁾). Mit Kalk vermischt wird dieses Oel zum Kalfatern der Schiffe ²⁾) sonst auch als Lampenöl verwendet. Die ärmeren Klassen benutzen das Fischbein zu Dachrippen, das Rückgrat zu Thürflügeln, die ausgeschittenen Knochenwirbel desselben als Mörser. In diesem Lande ist ein Gebirge ³⁾), das die Grenze des Landes *Pi-pa-lo* (Berbera) bildet, 4,000 Li im Umfang; jedoch grösstentheils unbewohnt. Von diesem Gebirge kommt das Drachenblut ⁴⁾) und die Aloë ⁵⁾), und als Producte des Wassers Schildpatt und Ambra ⁶⁾). Man weiss nicht woher das Ambra kommt, denn es erscheint plötzlich, vom Winde gegen die Küste getrieben, in Stücken von drei oder fünf, bis zu zehn Kätty. Die Eingeborenen theilen sich so schnell wie möglich darin, da es sonst von den Schiffen, die auf offener See darauf stossen, aufgefischt wird.

YUNG-MAN ⁷⁾) (Oman).

Das Land *Yung-man* (Oman) gleicht sowohl was seine Bewohner als seine Bodenerzeugnisse betrifft dem Lande *Wu-pa* ⁸⁾). Der Herr des Landes trägt einen Turban, wickelt sich in leichte Seide, trägt keine Kleider und geht barfuss; seine Diener tragen keine Kopfbedeckung und gehen barfuss, aber wickeln sich in leichte Seide, so den Körper bedeckend. Sie leben von Weizenbrod, Hammelfleisch, Schafsmilch, Fisch und Gemüse. Das Land erzeugt Datteln

1) 燈, ein mir unbekanntes Gewicht oder Hohlmass. Der Ausdruck ist nicht chinesisch, doch bin ich ihm in buddhistischen Glossaren begegnet.

2) *Po-ch'uan* (舶船), grosse See-schiffe, womit bei *Chao Ju-kua* immer die am arabischen Handel beteiligten Fahrzeuge gemeint sind.

3) *Shan* (山), was auch „Insel“ und „Halbinsel“ bedeuten kann. Wegen der Grenze von Berbera dürfte die Übersetzung „Insel“ ausgeschlossen sein, doch könnte man recht gut an die Küste von Gardafui denken. Die Erwähnung von Ambra, eines notorischen See-Productes, als eines Erzeugnisses dieses *shan*, spricht für ein Küstenland.

4) *Hsüeh-chieh* (血竭).

5) *Lü-wai* (蘆薈).

6) *Long-hsien* (龍涎), lit. Drachen-Speichel.

7) 甕.

8) 勿拔. S. oben, S. 36.

in grosser Menge; an der Küste findet man Perlen und in den Bergen wird Pferdezucht in grossem Massstabe betrieben. Die anderen Länder die hierher Handel treiben, kaufen nur Pferde, Perlen und Datteln, die sie mit Gewürznelken, Kardamomen und Kampfer als Tauschartikel bezahlen.

CHI-SHIH ¹⁾ (die Insel Kish).

Das Land *Chi-shih* (Kish) liegt auf einer Felseninsel im Meere ²⁾ in Sicht (der Küste) von *Ta-shih*, die in einem halben Tage zu erreichen ist. Es gehören nur wenige Städte zu seinem Gebiete. Wenn der König sich öffentlich zeigt, so sitzt er zu Pferde unter einem schwarzen Baldachin, gefolgt von über 100 Mann seiner Dienerschaft. Die Bewohner sind weiss und rein und acht chinesische Fuss gröss. Sie tragen ihr Haar lose unter einem Turban, acht chinesische Fuss lang, von dem die andere Hälfte über den Nacken herabhängt. Ihre Kleidung besteht aus einer fremden Jacke und Überwurf aus leichter Seide oder Baumwolle mit Schuhen aus rothem Leder. Sie gebrauchen Gold- und Silbermünzen. Ihre Nahrung besteht aus Weizenbrod, Hammelfleisch, Fisch und Datteln; sie essen keinen Reis. Das Land erzeugt Perlen und vorzügliche Pferde ³⁾.

1) 記施, Cant.: *Ki shi*.

2) *Tsai hai-hsü chung* (在海嶼中).

3) Die Insel Kish lieferte allein 400 auserlesene Stuten, die den berühmtesten und edelsten Pferden des alten Persiens gleich standen. Jedes dieser Pferde wurde mit 220 Dukaten bezahlt, und die persische Schatzkammer trug die Unkosten, wenn eines dieser Thiere während des Transports zu Schaden kam. Unter Easubekr, dem Salghuren, der im Jahre 1226 den Thron bestieg, sollen alljährlich 10,000 Pferde von seinen Besitzungen nach Indien im Werthe von 2½ Millionen Goldstücken verschifft worden sein. Wassaf, der für diese Mittheilung verantwortlich zu sein scheint, fügt hiezu, dass die Inder diese Pferde anstatt des üblichen Gerstenfutters vierzig Tage lang mit Erbsen in Butter geröstet und Kuhmilch fütterten und sie dann schonungslos zu Grunde ritten, und dass in Folge dessen die Nachfrage nach Pferden das ganze Jahr hindurch gleich blieb. Hammer-Purgstall, *Gesch. der Ilchane*, II, p. 51 ff. Auch Marco Polo lässt sich über diesen Pferdehandel aus. (Vgl. Yule, II, pp. 324 u. 333).

PAI-TA ¹⁾ (Bagdad).

Das Land *Pai-ta* (Bagdad) ist der Sammelplatz für all die anderen Länder der *Ta-shih* ²⁾. Man erreicht es, indem man von *Ma-lo-po* (Merbot?) über Land etwa reichlich 130 Tagereisen reist, wobei man über fünfzig Städte ³⁾ berührt. Dieses Land ist ausserordentlich stark und gross, Fussvolk und Reiterei sammt Waffen und Rüstung sind von grosser Zahl. Der König ist ein unmittelbarer Nachkomme des Buddha *Ma-hsia-wu* ⁴⁾ (Mahomed), und der Thron ist durch 29 Generationen bis zur Jetztzeit vererbt worden, worüber sechs bis sieben hundert Jahre verflossen. Die anderen Länder der *Ta-shih* (Araber) mögen sich untereinander mit Militärmacht angreifen, doch wagt es keiner dieses Gebiet zu verletzen. Wenn der König ausgeht, so ist (über ihm) ein schwarzer Baldachin ⁵⁾ ausgespannt, dessen Handgriff von Gold ist, gekrönt von einem Löwen aus Nephrit, der auf dem Rücken einen grossen goldenen Mond trägt, scheinend wie ein Stern und weithin sichtbar. Regelmässige Strassen durchschneiden ihre Städte und Märkte, und die Wohnungen des Volkes sind vornehm und verschwende-

1) 白達, Cant. *pak-tat*.

2) *Ta-shih chu-kuo chih i tu-hui* (大食諸國之一都會).

3) *Chou* (州). S. oben S. 35, unter *Pi-pa-lo* (Berbera).

4) *Wang nai Fo Ma-hsia-wu chih-hsia tsü-sun* (王乃佛麻霞勿直下子孫). *Ma-hsia-wu*, im Cantonesischen = *Ma-ha-mat*.

5) *Tsao-kai* (皂蓋). Der schwarze Baldachin dürfte in folgender Stelle des Benjamin von Tudela seine Erklärung finden, die ich, da mir keine andere zur Hand ist, nach der englischen Übersetzung (*Travels, etc.*, transl. B. Gerrans, Lond. 1783, p. 97) citiere: „When he (der König von Bagdad) goes out, he rides on a mule, clad in his royal vestments, embroidered with gold and silver: on his head he wears a turban adorned with jewels of inestimable value, over which is bound a black napkin, or grave cloth, to show how much humility ought to be practised by the greatest men in this world, as if he should have said, „Ye see all this my pomp and glory, but when the angel of death shall come to demand the spoils of my mortality, clouds and thick darkness will absorb it“.

risch angelegt. Pretiosen und kostbare Atlasstoffe giebt es in Menge, dagegen wenig Reis, Fisch und Gemüse ¹⁾. Man isst Backwerk und Fleisch, und trinkt Kumiss ²⁾. Das Land erzeugt Gold und Silber, geschliffene Glaswaaren erster Qualität ³⁾, weisses *Yüeh-no*-Tuch ⁴⁾ und Storax-Balsam. Die Eingeborenen tragen gern Turbane und Gewänder aus gutem »Schneetuch« ⁵⁾ (schneeweissem Tuch). Alle sieben Tage schneiden sie Haar und Nägel, fünfmal täglich beten sie zum Himmel, und sie gehorchen der Religion und den Lebensregeln der *Ta-shih* (d. h. sie sind Mahomedaner). Da sie (d. h. ihre Könige) Nachkommen des Buddha (des Propheten) sind, so kommen die anderen Länder ihre Ehrfurcht zu bezeugen ⁶⁾.

1) *To pao-wu chên-tuan, shao mi yü tsai* (多寶物珍段少米魚菜).

Ich bin geneigt *Asiao* (小) für *shao* (少) zu lesen, da *Asiao-mi* (小米), d. i. »Hirse«, bereits in der allgemeinen Schilderung der *Ta-shih* erwähnt ist. Demnach würde die Stelle lauten: »Pretiosen, kostbare Atlasstoffe, Hirse, Fisch und Gemüse giebt es in Menge«. Vgl. v. Kromer, I, p. 290.

2) *Su-lo* (酥酪), gewöhnlich durch »Kumiss« übersetzt, in welcher Bedeutung der Ausdruck bei Schilderung centralasiatischer Nomadenvölker häufig vorkommt; hier jedoch vermuthlich die zahlreichen Mischgetränke bezeichnend, die dem Muselman die Stelle des Weines vertreten sollten. Vgl. oben S. 23, unter *Ta-shih*, Anm. über *Sü-su-chia*.

3) *Nien-hua-shang-téng-liu-li* (碾花上等琉璃). Bagdad war nächst Syrien der berühmteste Sitz dieser Industrie. S. v. Kromer, II, p. 281 ff.

4) 白越諾布. *pai-yüeh-no-pu*. Der Ausdruck findet sich häufig in Texten, die sich auf Westasien bis nach Samarkand hin beziehen; gewöhnlich nur in seiner einfachsten Form *yüeh-no*, Cant. *yüt-nok*. Linguistisch wäre dies als Transcription von *Cuttanee* (Yule, *Glossary*, p. 224) nicht unmöglich. Doch erwähnt Marco Polo (Yule, II, pp. 65 u. 67) einen *Nao* genannten Stoff gerade als Produkt von Bagdad. Für die zweite Silbe *no*, Cant. *nok*, können wir uns kein besseres Aequivalent denken. Was würde aber in diesem Falle mit *yüeh* anzufangen sein, das sich aus dem Chinesischen in keiner Weise erklären lässt und doch wohl einen Theil des Fremdwortes bildete?

5) *Hsüeh-pu* (雪布).

6) *I Fo chih tzü-sun ku chü-kuo k'uei ching yen* (以佛之子孫、故諸國歸敬焉). Benjamin (*l. c.*, p. 96) sagt mit Bezug auf den Khalifen von Bagdad: »Pilgrims from very distant countries, who are journeying to Mecca, strive to have access to him, and call aloud to him in his palace«.

PI-SSÜ-LO ¹⁾ (Basra).

Wenn der Herr des Landes *Pi-ssü-lo* (Basra) sich öffentlich zeigt, ist er von einem berittenen Gefolge von über tausend Mann begleitet, die vollständig in eisernem Harnisch stecken, während die Heerführer (oder Offiziere ²⁾ mit Ring-Panzern ³⁾ ausgestattet sind. Er empfängt seine Befehle von Bagdad. Das Volk lebt von Weizenbrod und Hammelfleisch. Ihr Kalender ist ziemlich richtig, was die kalte und heisse Jahreszeit anbetrifft; aber sie kennen (die Feiertage) Neumond und Vollmond nicht ⁴⁾. Das Land erzeugt Kameele, Schafe und Datteln ⁵⁾. Die Länder *Chi-shih* (Keish) und *Yang-man* (Oman) schicken alljährlich Handelsexpeditionen nach diesem Lande.

1) 弼斯羅. Cant. *pat-ss'-lo*.

2) *Chiang-kuan* (將官). Der hier angedeutete militärische Aufwand des Fürsten, der nicht König (*wang*, 王, „Khalif“), sondern einfach „Herr des Landes“ (*ti-chee*, 地主) genannt wird, ist dadurch zu erklären, dass Basra nebst Kufa zu den Grundvesten arabischer Heeresmacht gehörte. „Der Herr des Landes“, der seine Befehle von Bagdad erhielt, war vermuthlich der Gouverneur der Garnison, die einst 80,000 Mann zählte und mit ihren Familien eine Militärbevölkerung von 120,000 Köpfen bildete. (V. Kremer, I, p. 208.)

3) *Lien-huan-so-tszü-chia* (連環鎖子甲), Ringelhemden (*sardijdt*?). V. Kremer, II, p. 284.

4) *Tan wu shuo-wang* (但無朔望). *Shuo-wang* bedeutet hier den ersten und den fünfzehnten Tag des chinesischen Monats, d. h. die Tage des Neumonds und des Vollmonds, die in ganz China als Feiertage gelten und die nebst einer nicht geringen Zahl ausserordentlicher Feste, wie das Neujahr, Drachenfest, Herbatesanfang, u. s. w., dem Chinesen ungefähr ebenso viel Gelegenheit zum Ausruhen verschaffen wie uns die christlichen Sonn- und Festtage. Einem chinesischen Beobachter, der sich von einem Fremden Belehrung über den Kalender seiner Heimath erbat, musste das Nicht-feiern dieser chinesischen Mondfeste in erster Linie auffallen. Nur auf diese Weise lässt sich der obige Satz erklären.

5) Basra war der hauptsächlichste Ausfuhrplatz für Datteln, und Mas'ûdi (v. Kremer II, p. 282) beschreibt ein Volksfest, zu dem die Dattelernte und die Versendung der in grosse Körbe gepressten Frucht Veranlassung gab. Auch Marco Polo (Yule, I, p. 64) erwähnt „the great city of Basra, surrounded by woods, in which grow the best dates in the world“. Vgl. Yule's Anm., p. 66 f.

CHI-TZ'Ü-NI ¹⁾ (Ghazna).

Das Land *Chi-tz'ü-ni* (Ghazna) ist von *Ma-lo-pa* (Merbot?) aus in etwa 120 Tagereisen zu erreichen. Das Land liegt in nordwestlicher Richtung ²⁾ und ist ausserordentlich kalt, so dass der Schnee des Winters bis zum Frühling nicht schmilzt. Dieses Land ist von hohen Bergen umgeben und die Stadt ist aus dem (Felsen der) Berge gemeisselt. Sie ist über zwei hundert *Li* im Umfang und von Wasser umgeben. Sie besitzt über zweihundert Moscheen ³⁾. Die Beamten und das Volk gehen sämmtlich in die Moscheen, um zu beten, was man *chu-mi* ⁴⁾ (arab. *jum'ah*) nennt. Die Bevölkerung ist meistens reich und wohnt in Häusern, die fünf bis sieben Stockwerke hoch sind. Kameel- und Pferdezucht, werden eifrig betrieben. Die Nahrung besteht aus Backwerk, Fleisch, Kumiss ⁵⁾, kleinen Fischen und Reis; als ein trinkbares Nahrungsmittel dient ein Gemisch von Kuhmilch und Wasser. Die Arme des Königs reichen bis unter seine Kniee. Er besitzt hundert Schlachtrosse, jedes reichlich sechs chinesische Fuss hoch, auch einige Dutzend Maulthiere, ebenfalls drei (*sic*) Fuss hoch, die bei Ausflügen abwechselnd mit

1) 吉慈尼, Cant. *Kat-tz'-ni*, Ghazni, Ghazna.

2) Vom buddhistischen Standpunkt, wonach Indien das Centrum der nicht-chinesischen Welt war.

3) *Li-p'ai-t'ang* (禮拜堂), womit im heutigen China die christlichen Gotteshäuser bezeichnet werden.

4) 廚幪, nach anderer Schreibweise, wie eine Glosse unseres Textes besagt: 除幪, Cant. *ch'ü-mat*, was augenscheinlich eine Transcription des arabischen *jum'ah*, Freitag, des mahomedanischen Sabbath, ist. Der christliche Sabbath (Sonntag) wird bis auf den heutigen Tag in den zu Chinchew veröffentlichten Kalendern *mi* (密), Cant. *mat*, genannt (*Notes and Queries on China and Japan*, IV, pp. 38 u. 103), und man hat dieses Räthsel mit dem persischen *mitra*, „Sonne“ in Zusammenhang gebracht (Watters, *Essays*, p. 351, und Mayers, *Manual*, p. 358). Sollte hier nicht eine Verstümmelung des arabischen *jum'ah* vorliegen, da das *mat* unseres Textes und das des Kalenders von Chinchew der gleichen Laut-Kategorie angehören?

5) *Ju-lo* (乳酪).

den Pferden geritten werden. Der Bogen, mit dem er schiesst, besitzt die Kraft von mehreren Pikul ¹⁾, so dass reichlich fünf bis sieben nöthig sind, um ihn zu spannen. Sitzt er zu Pferde, so trägt er eine eiserne Keule, die reichlich fünfzig Kätty (66 Pfund engl.) wiegt. Die *Ta-shih* (Araber) und alle anderen Länder des westlichen Himmels ²⁾ fürchten ihn. Das Land erzeugt Gold, Silber, *Yüeh-no-Tuch*, Brokat mit Goldfaden durchwirkt, Kameelwoll-Atlas in allen Farben, geschliffene Glaswaaren, Storaxbalsam, Limonit ³⁾, und Bezoarsteine ⁴⁾.

1) *Shih* (石), lit. „Stein“, Gewicht von verschiedener Schwere, doch kaum weniger als der Pikul des Handels (= 133½ Pfund, engl.). Ein solcher Bogen würde wohl selbst Mahmud dem Grossen Ehre gemacht haben, wenn auch Bogen von mehreren *shih* in den Encyclopädien erwähnt worden. 240 Kätty ist etwa die höchste Leistung, von der man heutzutage sprechen hört, und dies ist um wenig mehr als zwei Shih.

2) *Hsi-t'ien chu-kuo* (西天諸國). Einen den Thatsachen recht gut entsprechenden Sinn erhalten wir, wenn wir für *chu* (諸) *chu* (竺) lesen, da *t'ien-chu* (天竺) = Indien, sodass die Übersetzung lauten würde: „Arabien und das westliche Indien“. Der Autor selbst könnte allerdings diese beiden Zeichen, die in den südlichen Dialekten zu verschiedenen Lautgruppen gehören, nicht gut verwechselt haben, wohl aber eine spätere corrigierende Hand.

3) *Wu-ming-i* (無名異). Hanbury, *Science Papers*, p. 223.

4) *Mo-so-shih* (摩娑石). Ich stütze meine Übersetzung mit Bezoar (persisch *pāzahr*) auf eine Stelle des dem 11. Jahrhundert entstammenden *Méng-chi-pi-tan* (Appendix, p. 46; vgl. Wylie, p. 131). Danach wurde dem chinesischen Hofe in den Jahren 1068 bis 1078, zugleich mit anderen Tributgeschenken aus Java, auch ein Stück Mo-so-Stein (摩娑石一塊) dargebracht. Es war so gross wie eine Dattel und gelbbraun. Um Aufschluss über diese Curiosität befragt, gaben die Gesandten zur Antwort, wenn es auch viele Arten gäbe, so müsse der echte Stein, in einer Brühe aus Gelbwurz gerieben, einen zinnoberrothen Saft erzeugen, n.s.w. Wie die Brühe aussah, ist wohl gleichgültig, wichtig ist nur die Schwierigkeit, mit der der echte Stein vom unechten zu unterscheiden war, und seine Eigenschaft, Gifte unschädlich zu machen, — was natürlich nur in der Einbildung des Besitzers möglich war. Im *Pén-ts'ao-kang-wu* (Kap. 10, p. 31) wird der Stein unter dem Namen *P'o-so-shih* (婆娑石) beschrieben, was dem persischen, resp. arabischen Laut noch näher kommt. Danach war es ein Stein, der bei den Fremden (*ku-jén*, 胡人) in ganz besonderem Ansehen stand; denn sie fassten ihn in Gold und trugen ihn als Ringschmuck. An einem solchen Ring pflegten sie mehreremale zu saugen, so oft sie eine Mahlzeit begonnen oder beendigten, um auf diese Weise etwaige Gifte unschädlich zu machen. Ein Stück, das nicht grösser als eine Fingerspitze war, wurde mit

WU-SSÜ-LI ¹⁾).

Das Land *Wu-ssü-li* ist reich an Felsengebirgen. Im Herbst fällt dort ein dichter Nebel, der sich unter den Strahlen der Sonne zu einer, Streuzucker ähnlichen Substanz verhärtet. Dieselbe wird gesammelt und bildet ein süßes wohlschmeckendes Genussmittel von reinigender und kühlender Wirkung; denn dies ist das echte Manna ²⁾. In den Gebirgen dieses Landes findet sich ein wild wachsender Baum ³⁾, der im ersten Jahre Eckern ⁴⁾ trägt, *p'u-lu* genannt; im folgenden Jahre wachsen Gallen (*mu-shih-tzü*) ⁵⁾. Das Land erzeugt Asbest-Tuch und Korallen.

2,000 Tael (pai chin, 百金 = Tls. 2,000, denn 二十兩爲一金, s.

Yen-fan-lu, 演繁露, Kap. 11, p. 13) bezahlt. Wegen seiner angeblichen giftfeindlichen Eigenschaften war der Bezoar bei den Arabern sehr beliebt. Harun al Rashid besaß eine grosse Anzahl Trinkbecher daraus (v. Kremer, II, p. 302). Vgl. Yale, *Anglo-Indian Glossary*, p. 68; u. d'Herbelot, s. v. Badzcher.

1) 勿斯離, Cant. *Mat-sz'-li*. Der Name könnte recht gut eine Transcription von *Maqr* (Aegypten) sein, was ich nur deshalb nicht berücksichtigt habe, weil wir dieses Land weiter unten unter dem Namen *Wu-ssü-li* (勿斯里) in genügend charakteristischer Weise beschrieben finden, um jeden Zweifel auszuschliessen. An Mosul, das sich linguistisch recht gut zur Identification hergeben würde, ist nicht zu denken, weil unter den Producten Korallen erwähnt sind; es müsste also schon deswegen ein Küstenland gemeint sein. Findet sich kein besserer Vorschlag, so möchte ich annehmen, dass schliesslich doch Aegypten gemeint ist, und dass der Autor, trotz der Aehnlichkeit der von ihm transcribierten Namen, geglaubt hat, es mit einem anderen Lande zu thun zu haben.

2) *Kan-lu* (甘露). Der Beschreibung nach das Manna der Bibel, worüber Flückiger, *Pharmacognosie* (3. Aufl.), p. 32, sowie Hanbury, „Historical Notes on Manna“ in *Science Papers*, p. 355 ff.

3) *T'ien-shéng-shu* (天生樹), lit. ein vom Himmel gezeugter Baum, im Gegensatz zur Kulturpflanze.

4) *Li* (栗), Kastanie, aber auch auf die Frucht der Eiche angewendet.

5) *P'u-lu* (蒲蘆), nach Watters, *Essays on the Chinese Language*, p. 349 = persisch *ballút*, worauf zuerst Bretschneider aufmerksam machte (*Notes and Queries on China and Japan*, Vol. IV, p. 55 ff.). *Mu-shih-tzü* (沒石子) wird auf persisches *mázú* und hindostanisches *májé* zurückgeführt. Porter Smith, *Contributions towards the Materia Medica etc. of China*, p. 100; Watters, *l. c.* Vgl. Flückiger, *op. cit.*, p. 263 ff. The *Mu-shih-tzü* „do not differ from the Galls of *Quercus infectoria*, Oliv., the common Aleppo galls of Europe“. Hanbury, *Science papers*, p. 367.

LU-MEI ¹⁾ (Rûm-Syrien).

Wenn man von *Ma-lo-po* (Mirbât?) in westlicher Richtung überland reichlich 300 Tagereisen wandert, so kommt man nach *Lu-mei* (Rûm), auch *Mei-lu-ku* ²⁾ genannt. Die Stadtmauer ist krumm und siebenfach ³⁾ und von grossen schwarzen glatten Steinfliesen erbaut. Die verschiedenen Mauern sind tausend Schritte von einander entfernt ⁴⁾. Die Stadt enthält über hundert Minarete ⁵⁾; unter diesen ist eines von einer Höhe von 80 *chang* (etwa 900 Fuss); man kann vier Pferde zugleich Zeit hinauftreiben ⁶⁾; und es enthält 360 Zimmer ⁷⁾. Die Bewohner tragen Turbane, die über den Nacken herabhängen, und Gewänder aus gefärbtem »Wollatlas«. Ihre Nahrung besteht aus Fleisch und Backwerk. Sie bedienen sich der goldenen und silbernen Münzen. Vierzigtausend Familien be-

1) 蘆眉.

2) 眉路骨, Cant. *Mi-lo-kwat*. Mulk? Mulhet? Ich habe durchaus keinen Anhalt für die Identification dieses Namens.

3) 其城屈曲七重. Die Stadt Damaskus hatte sieben Hauptstrassen, die nach den sieben Thoren führten. Hammer-Purgstall, *Gesch. der Ilchans*, II, p. 94.

4) *Ch'êng* (城), sowohl „Stadtmauer“ als auch „der von der Mauer umschlossene Raum“. Wir dürfen daher recht gut übersetzen: „Die verschiedenen (ummauerten) Stadttheile sind tausend Schritt von einander entfernt“. Zur Identifizierung von Damaskus ist zu beachten 1) die Siebentheilung der Stadt, 2) die Trennung der Stadttheile. Über letztere citiere ich als Gewährsmann v. Kremer (*Kulturgesch.*, I, p. 127 f.): „Eine weitere orientalische Eigenthümlichkeit (bez. Damaskus) ist wohl auch erst durch die Araber eingeführt worden. Es ist dies die Trennung der einzelnen Stadtviertel, ja selbst der grösseren einzelnen Strassen und der innerhalb derselben liegenden Häuser-inseln durch besondere Pforten“. „Jeder Stamm hatte sein besonderes Stadtviertel, sein Quartier, seine eigene Moschee, seinen Bazaar, sogar seinen eigenen Begräbnissplatz“. „Jedes solches Stadtviertel bildete eine kleine Stadt für sich“.

5) *Fan-ta* (番塔), lit. fremde Thürme.

6) Vgl. den „Eselsdom“ in Bagdad, „ein Gebäude mit halbkugelförmiger Kuppel, so genannt, weil man auf einem von aussen emporführenden Gange zu Esel hinaufreiten konnte“. v. Kremer, II, p. 64.

7) *Fang* (房).

schäftigen sich mit dem Weben des Seidenbrokats. Das Land erzeugt Byssus, *Yüeh-no*-Tuch mit (eingewebten, eingestickten? goldenen Schriftzeichen ¹⁾), Brokate, die abwechselnd aus Gold- und Seiden-(fäden) gewoben sind, Bezoarsteine ²⁾, Limonit, Rosenwasser, Alkanna, Storaxbalsam, Borax und geschliffene Glaswaren erster Qualität ³⁾. Man liebt es Kameele, Pferde und Hunde zu ziehen.

MU-LAN-P'I ⁴⁾ (Murabít, Spanien).

Das Land *Mu-lan-p'i* (Murabít) ist im Westen des Landes der *Ta-shih* (Araber). Es ist da ein grosses Meer und im Westen dieses Meeres sind wiederum zahllose Länder, aber *Mu-lan-p'i* ist das einzige Land, das von den grossen Schiffen der *Ta-shih* (Araber) besucht wird. Vom Lande *T'o-p'an-ti* ⁵⁾ der *Ta-shih* (Araber, d. i.

1) *Chin-tzü yüeh-no-pu* (金字越諾布). Über *Yüeh-no* vgl. oben S. 42, unter *Pai-ta* (Bagdad).

2) *Mo-so-shih* (摩娑石). S. oben S. 45, unter *Chi-ts'ü-ni* (Ghazna).

3) *Shang-t'eng-nien-hua-liu-li* (上等礪花琉璃). Vgl. oben S. 42, unter *Pai-ta* (Bagdad). „Das syrische Glas war berühmt, und auch in Bagdad ward die Glasfabrikation betrieben“. v. Kremer, II, p. 281, wo Ausführliches über diese Industrie zu finden ist.

4) 木蘭皮. Ich hege kein Bedenken, diesen Namen mit dem arabischen *Murabít* zu identifizieren, das, ursprünglich *marabút*, einen Heiligen, bedeutend, dem Ausdruck *el-murabítin* zu Grunde liegt, den die Spanier wiederum in ihr *Almoravides* verwandelt haben. Dies ist der Name der Dynastie, die vom Nordwesten Afrika's Besitz ergriffen hatte, dort von den Almohaden verdrängt wurde und sich schliesslich während des zwölften Jahrhunderts auf ihre spanischen Provinzen zurückziehen musste. (Vgl. A. Müller, *Der Islam*, II, p. 614, u. d'Herbelot, s. v. Morabetha). Mit den zahllosen Ländern im Westen des grossen, d. i. des mittelländischen Meeres, können nur die christlichen Länder Europa's gemeint sein, da alle anderen Gebiete an den Küsten des Meeres in den Händen der *Ta-shih* waren. Die Südküste von Spanien war als arabisches Gebiet von allen diesen Ländern das einzige, das mit dem übrigen Arabien in Verbindung stand.

5) 隋盤地. Indem ich diesen Namen mit dem arabischen *Damiat* identifiziere, muss ich daran erinnern, dass uns die Geschichte der Schifffahrt im Mittelländischen Meere kaum eine andere Wahl übrig lässt. Von den Häfen Syriens kann nicht die Rede sein. Die beiden einzigen Häfen, die als Ausgangspunkte für die Reise vom Osten nach dem äussersten Westen genannt werden, sind Alexandrien und Damiette. Damiette war sogar insbesondere der Hafen, von wo man sich nach Andalusien, d. i. unser *Mu-lan-p'i*, ein-

Damiat, Damiette) in See stechend, segelt man genau westlich über 100 Tage, um dieses Land zu erreichen ¹⁾. Ein einziges Schiff trägt mehrere tausend Mann, und an Bord findet man Wein- und Vorraths-Magazine sowie Webevorrichtungen. Was Grösse der Schiffe betrifft, so kommt nichts denen von *Mu-lan-p'i* gleich ²⁾. Die Erzeugnisse des Landes sind ganz ausserordentlich: Weizenkörner sind drei Zoll lang, Melonen sechs Fuss in Umfang, genug um 20 bis 30 Mann damit satt zu machen; Granatäpfel wiegen zwei Kätty, Citronen über 20 Kätty, eine Salat-Staude über zehn Kätty mit drei bis vier Fuss langen Blättern ³⁾. Reis und Weizen werden Jahre lang in Kellern aufbewahrt, ohne zu verderben. Zu den Erzeugnissen gehört ferner das fremde Schaf ⁴⁾, das verschiedene Fuss hoch ist und einen Schwanz von der Grösse eines Fächers besitzt. Im Frühling öffnet man ihm den Bauch, dem man mehrere Dutzend Kätty Fett entnimmt; der Schnitt wird sodann wieder

schiffte. Heyd (*Hist. du comm. du Levant*, II, p. 427) giebt dafür als Grund an, dass die Verproviantierung mit den Producten des Delta, namentlich Zucker, in Damiette leichter war als in Alexandrien. Im Dialect von Amoy *To-pw'a'-ti* ausgesprochen, dürfte der chinesische Name eine Verstümmelung des arabischen Damiat sein.

1) Dies ist sicher stark übertrieben, da nach Edrisi die in Ameria, Denia, Malaga und anderen Städten des arabischen Spaniens gebauten Schiffe 36 Tage brauchten, um die syrische Küste zu erreichen. Heyd, *op. cit.*, II, p. 724.

2) Vgl. Yule's Bemerkungen über die Kriegsgaleeren des Mittelalters in „*Marco Polo*“, Introduction, p. 29 ff. Über die Überlegenheit der Schiffsbaukunst in den spanischen Provinzen des Islam, siehe v. Kremer, I, p. 249 ff.

3) Dies ist eine von den seltenen Stellen unseres Autors, in denen augenscheinlich stark übertrieben wird. Das genaue Gegenstück dazu findet sich jedoch bei Marco Polo, wo dieser uns den Markt der Stadt Kinsay schildert. „Among the fruits there are in particular certain pears of enormous size, weighing as much as ten pounds a piece“ (Yule, II, p. 184). Der Unterschied ist nur, dass Messer Millionì uns erzählt, was er selbst gesehen haben will, während *Chao Ju-kua* mit gutem Gewissen sagen kann: *relata refero*. Das Anlügen scheint, wenigstens bei diesen Kleinigkeiten, unter den arabischen Reisenden Mode gewesen zu sein; auch Ibn Batuta gestattet sich dergleichen Freiheiten, wie der Bericht über den grossen chinesischen Hahn beweist den er in Kaulem gesehen und den er anfänglich für einen Strauss gehalten (Yule, *Cathay*, p. 479).

4) *Hu-yang* (胡羊).

zugenäht und das Thier lebt weiter. Wird jedoch das Fett nicht entfernt, so schwillt es auf und stirbt. Reist man (von *Mu-lan-p'i*) zweihundert Tagereisen über Land, so werden die Tage um sechs Stunden zu lang. Im Herbst erhebt sich plötzlich ein Westwind, der Menschen wie Thiere zwingt sogleich Wasser zu trinken, um ihr Leben zu retten; thun sie dies nicht schnell genug, so verdürsten sie.

WU-SSÜ-LI ¹⁾ (Maṣr, Aegypten).

Das Land *Wu-ssü-li* (Maṣr) steht unter der Botmässigkeit des Landes *Pai-ta* ²⁾ (Bagdad). Der König ist von heller Gesichtsfarbe, trägt Turban, Jacke und schwarze Stiefel. Zeigt er sich öffentlich, so sitzt er zu Pferde. Vor ihm her schreiten dreihundert Luxuspferde mit Sattel und Zaum reich mit Gold und Juwelen besetzt. Ferner zehn Tiger mit eisernen Strängen gebunden, bedient von hundert Wächtern und fünfzig Männern, die die eisernen Stränge halten; hundert Keulenträger und dreissig Falkner. Des Weiteren sind da, umgeben und beschützt von tausend Reisigen, dreihundert Leib-Sklaven ³⁾ mit Harnisch und Schwertern bewaffnet. Zwei Mann tragen die königlichen Waffen vor dem Könige her. Es folgen ihm hundert Paukenschläger zu Pferde. Der ganze Hofzug ist prächtig. Die Bewohner des Landes nähren sich von Backwerk und Fleisch; sie essen keinen Reis. In diesem Lande ist Dürre sehr häufig. Der Regierungsbezirke sind sechzehn, sie beschreiben einen Umfang von über sechzig Tagereisen. Wenn es hier regnete, so würden die Feldarbeiten (nicht nur nicht gefördert, sondern) im Gegentheil fortgeschwemmt und verdorben werden. Denn es ist

1) 勿斯里, Cant. *Mat-ss'-li*.

2) 白達. S. oben.

3) *Chia-nu* (親奴), vermuthlich ein Versuch das arabische *mamlūk*, d. i. „Kauf-Sklave“, „Leibeigen“, zu übersetzen. Es wäre interessant festzustellen, zu welcher Zeit diese prätorianische Kohorte zuerst am Hofe der Kjudiden erschien. Sie A. Müller, *op. cit.*, II, p. 166 f.

da ein Fluss von sehr klarem und süßem Wasser; man weiss nicht, wo dieser Fluss entspringt. Ist nun das Jahr trocken, so mögen die Flüsse aller anderen Länder fallen, nur dieser Fluss wird wie gewöhnlich die für die Landwirthschaft vollgenügende Wassermenge enthalten, und die Bauern bedienen sich seiner zur Wässerung. Dies ist die Regel Jahr aus, Jahr ein; denn Greise von 70 bis 80 Jahren erinnern sich nicht dass es je geregnet hat. Eine alte Überlieferung sagt: als ein Nachkomme in der dritten Generation der *Pu-lo-hung* ¹⁾ (Pharao) namens *Shih-su* ²⁾ von diesem Lande Besitz ergriffen hatte, fürchtete er, dass wegen Regenmangels, das Land unter Dürre zu leiden haben würde. Er wählte daher in der Nähe des Flusses den Grund und Boden aus, auf welchem er 360 Dörfer ³⁾ gründete. Diese mussten sämmtlich Weizen bauen, und für den Bedarf, den das gesammte Land das ganze Jahr hindurch von nöthen hatte musste jedes Dorf genug für einen Tag beisteuern, so dass die 360 Dörfer zusammen im Stande waren, den vollen Bedarf eines Jahres zusammenzubringen ⁴⁾. Es ist da ferner eine Stadt ⁵⁾ namens *Chieh-yeh* ⁶⁾ (Kahira, Cairo?) zu Seiten dieses Flus-

1) 蒲羅吽, Canton: *po-lo-hom* = Pharaon. (Das Zeichen 吽 = 吼 wird im Cantondialect nicht *hom* sondern *Hau* ausgesprochen was auch besser mit *Phara-o* stimmt. In der buddhistischen Litteratur wird freilich das Zeichen 吽 für *hūm* gebraucht in dem Ausruf: *Om maṃ padme-hūm*. Anm. von G. Schlegel).

2) 十宿, Canton: *shap-suk*. Ich will der Identification dieses Namens durch unsere Aegyptologen nicht vorgreifen.

3) *Hsiang-ts'un* (鄉村), Gaue?

4) Dass das Jahr nur 360, und nicht, wie auch den alten Aegyptern wohl bekannt war, 365 Tage enthielt, findet darin seine Erklärung, dass man in Rechnungen aus Bequemlichkeitsgründen das Jahr auf 360 Tage ansetzte, genau wie z. B. bei unserem Militär für die Löhnung der Mannschaften das Jahr nur zu 360 Tagen gerechnet wird. Mit einem angeblichen Urjahr von 360 Tagen, das manche Chronologen fingirt haben, hat das nichts zu thun: dasselbe hat nirgends existiert". Ed. Meyer, *Geschichte des alten Aegyptens*, p. 126, Anm.

5) *Chow* (州), Distrikt, Gau?

6) 惹野, Canton: *Hi-yé*, Amoy: *K'î-ya* oder *K'ä-ya* (Kahira?)

ses. Dort taucht aller zwei bis drei Jahre sicher ein Greis aus dem Wasser des Flusses hervor: sein Haupthaar ist schwarz und kurz, sein Bart ist glänzend weiss; er sitzt auf einem Felsen im Wasser, so dass nur die Hälfte seines Körpers sichtbar ist. Sieht man ihn so, mit den Händen Wasser schöpfend, sein Antlitz waschend und seine Nägel schneidend, so erkennt man daran den Wundermann, und das Volk nähert sich ihm, kniet vor ihm nieder und fragt: wird uns das heurige Jahr Glück oder Unglück bringen? Der Mann spricht nie, aber wenn er lacht, dann steht ein reiches Jahr bevor, und werden Krankheit und Seuchen das Volk verschonen; faltet er dagegen die Stirn, dann darf man sich sicher im nächsten Jahr, wenn nicht im heurigen, auf Hungersnoth und Pest gefasst machen. Der Greis bleibt recht lange sitzen, ehe er wieder untertaucht. In diesem Flusse giebt es Wasserkameele ¹⁾ und Wasserpferde ²⁾ (Hippopotamos), die ab und zu ans Ufer steigen, um Kräuter zu benagen, beim Anblick eines Menschen aber im Wasser untertauchen.

O-KÊN-T'Ō ³⁾ (Alexandria).

Das Land O-kên-t'ŏ (Alexandria) steht unter Wu-sŭ-li (Maſr, Aegypten). Es ist überliefert, dass in alten Zeiten ein fremder Mann ⁴⁾ Tſu-ko-ni ⁵⁾ (Dhûlkarnein) einen grossen Thurm an der

1) Shui-lo-t'ŏ (水駱駝).

2) Shui-ma (水馬).

3) 遏根陀, Canton: At-kan-t'ŏ, Amoy: At-kun-to, Verstümmelung von Iskanderiah, Alexandria. Die chinesische Transcription ist so unkenntlich, dass uns lediglich die Thatfachen zur Identification verhelfen müssen. Die Erwähnung des Pharos mit dem die feindlichen Flotten verrathenden Spiegel lässt darüber wohl kaum einen Zweifel übrig.

4) I-jen (異人), lit. ein ausserordentlicher Mann; der Ausdruck ist wohl auch meist durch „wunderbarer Mann“, wenn nicht „Zauberer“ zu übersetzen. Doch scheint mir hier „ein fremder Mann“ den Thatfachen am besten zu entsprechen.

5) 徂葛尼, Canton: Ts'ŏ-kot-ni, womit zunächst die Silben Ts'ŏkoRai gedeckt werden. Julien (*Méthode*, etc., p. 223) weist nach, dass 徂 tson (das zu derselben Lautgruppe gehört wie unser ts'u 徂) s'emploie quelquefois, par erreur, pour 咀 ts'. Ich möchte hinzufügen, nicht „par erreur“, weil vielen dieser Transcriptionen, die uns auf den ersten Blick willkürlich erscheinen, bei näherem Eingehen eine gewisse Legitimität zu Grunde liegt, da wir doch recht oft den alten Laut, und besonders dialektische Ab-

Meeresküste baute. Unter diesem Thurm befanden sich zwei Kellerräume von stärkstem Gefüge, von denen der eine als Vorrathskammer, der andere als Waffenniederlage diente. Der Thurm besass eine Höhe von 200 *chang* (2,200 Fuss) und man konnte vier Pferde nebeneinander bis zu zwei Drittel seiner Höhe hinauftreiben ¹⁾. Im Herzen des Thurmes entsprang eine grosse Quelle, die durch Kanäle mit dem grossen Fluss (dem Nil) in Verbindung gebracht war, um die in das Land einfallenden Heere anderer Völker abzuhalten; dann besetzte das ganze Volk den Thurm, um dem Feinde zu widerstehen. In seinem Ober- und Unterbau vermochte dieser Thurm 20,000 Mann zu beherbergen, die theils drinnen Wache hielten, theils zum Angriff ausrückten ²⁾. Auf der Spitze des Gebäudes befand sich ein ausserordentlich grosser Spiegel ³⁾, und wenn

weichungen des alten Lauts im Chinesischen nicht feststellen können. Dazu kommt noch, dass die Aussprache der zu identifizierenden westlichen Namen auf Grund dialektischer Eigenthümlichkeiten recht bedeutende Schwankungen zugelassen haben muss. Wir dürfen in vielen Fällen nicht nach dem Warum? fragen und müssen zufrieden sein, wenn wir Legitimität durch Analogie nachweisen können. So hiess noch im Anfang des 14. Jahrhunderts, in den Berichten über die Expeditionen des *Ch'êng Ho*, die Stadt Dhofar (Dhofar, Zafar) *Tsu-fa-érh* (祖法兒). S. *Ming-shih*, Kap. 826, p. 9. Steht aber *tsu* für *Dhol* in diesem Namen, so dürfen wir auch statt *tsu-koRni* Dholkorni lesen, ein Name, der dem arabischen *Dhûlkarnain*, womit im Orient Alexander der Grosse bezeichnet wurde, nahe genug steht, um meine Identification auch linguistisch zu begründen. (Über *Dhûlkarnain*, S. d'Herbelot s. v. Escander, und Yule, *Marco Polo*, I, p. 169).

1) Vgl. oben p. 47, unter *Lu-mei* (Rûm), wo von einem Minaret in Damaskus die Rede ist, und den „Ecladom“ in Bagdad.

2) Die 20,000 Mann, die in dieser Festung (denn eine solche muss es schon gewesen sein) untergebracht werden konnten, sind wohl kaum als eine Übertreibung anzusehen, wenn wir bedenken, dass nächst *Fostât*, *Alexandria* für den stärkst befestigten Platz der Araber in Aegypten galt. Als Haupthandelsplatz an der Küste war es den Angriffen der griechischen Flotten, die damals das mittelländische Meer beherrschten, ganz besonders ausgesetzt. 'AMR IUN 'ASY, der General des Khalifen Abu BAKR, liess den vierten Theil seiner Armee in Alexandrien und wechselte die Garnison alle sechs Monate, ein Viertel hielt die Küste besetzt, während die andere Hälfte beim Khalifen in *Fostât* stationiert war. Die Garnison von Alexandria war unter MUAWIJA von 12,000 auf 27,000 Mann erhöht worden. (v. Kremer, *Kulturgesch.* etc. I, p. 93).

3) *Ch'ing* (鏡) ursprünglich ein Metallspiegel, später, nach Einführung der Glas- und Krystallindustrie, auf dioptrische, wie katoptrische Instrumente angewendet.

sich etwa Kriegsschiffe eines anderen Landes in feindlicher Absicht näherten, so wurden sie im Spiegelbild vorher gesehen, worauf man einen Vertheidigungsplan vorbereiten konnte. Neuerdings hatte sich ein Ausländer unter der Dienerschaft im Thurm anwerben lassen und, nachdem er mehrere Jahre gedient, sich in das Vertrauen seiner Herren eingeschlichen, als er eines Tages plötzlich eine günstige Gelegenheit benutzte, den Spiegel zu rauben, in's Meer zu versenken und zu entkommen ¹⁾).

K'UN-LUN-TSÊNG-CHI ²⁾ (die Zeng von Africa).

Dieses Land liegt am Meere im Südwesten. Es steht mit einer grossen Insel in Verbindung. Es sind da stets grosse *P'êng*-Vögel ³⁾, die in ihrem Fluge die Sonne so verdecken, dass der Schatten einer Sonnenuhr verändert wird. Begegnet einer dieser Vögel einem wilden Kameel, so verschlingt er es. Aus einer seiner Flügelfedern, die man zufällig findet, kann man Fässer machen, wenn man den Kiel zerschneidet. Das Land erzeugt grosse Elephantenzähne und Rhinoceroshörner. Im Westen liegt eine Meeresinsel, wo es viele

1) Die Sage von dem Talisman, den Alexander der Grosse in Gestalt eines Spiegels der Stadt Alexandria mit dem von ihm erbauten Pharos, einem der sieben Weltwunder, hinterliess, war in der Welt des Islam während des Mittelalters so bekannt, dass uns ihre Weitererzählung durch arabische Reisende in *Zaitun* nicht wundern darf. (S. d'Herbelot, s. v. Menar) Benjamin von Tudela, der am Ende des 12. Jahrhunderts Alexandria besuchte, schliesst sich der arabischen Version der Sage an; doch wurde der Pharos nach Strabo und Plinius nicht von Alexander, sondern vom Architecten Sostratus unter Ptolemaeus Philadelphus gebaut. (S. Benjamin, etc. transl. Gerrans, p. 156, Anm.).

2) 崑崙層期. *K'un-lun* ist zunächst das so genannte Gebirge in Centralasien; häufig auch mit Pulo Condor an der Küste von Cambodja identisch, hier jedoch von beiden getrennt, wahrscheinlich ein die Ostküste von Africa betreffender Name, dessen Etymologie ich nicht zu bestimmen wage. Man könnte an *Kamrun*, das Mondgebirge im Inneren Africa's denken; doch fehlen mir alle weiteren Beweismittel, zunächst um festzustellen, ob dieser Name den Arabern genügend bekannt war, um ihn auf die Heimath der Negerclaven anzuwenden.

3) *P'êng* (鵬), ein mythischer Vogel, wie der Rokh. Vgl. Mayers, *Manual*, N°. 560.

wilde Menschen giebt, schwarz wie Lack und krausköpfig ¹⁾). Man lockt sie mit Leckerbissen heran und fängt sie ein, worauf sie als Sklaven an das Land *Ta-shih* (Arabien) weiter verkauft werden, wo hohe Preise dafür bezahlt werden. Sie werden als Thürhüter verwendet ²⁾). Man sagt, sie sorgen sich nicht um ihre Verwandten ³⁾).

CH'A-PI-SHA ⁴⁾ (Sebtah, Ceuta).

Die Stadt ist über tausend *Li* im Umfang. Der König trägt ein, mit goldenem Gürtel befestigtes Kriegergewand, eine goldene Krone und schwarze Stiefel; seine Gattin trägt Kleider, die mit Perlen besetzt sind. Das Land erzeugt Gold und Edelsteine in grosser Menge. Die Wohnungen des Volkes haben sieben Stockwerke, und jedes Stockwerk wird von einer Familie bewohnt. Dieses Land ist licht und hell, denn es ist der Ort, wo die Sonne bei ihrem Untergang verschwindet. Gegen Abend, bei Sonnenuntergang, vernimmt man ein Getöse, viel lauter als das Krachen des Donners; es werden dann tausend Musikanten an den Stadtthoren aufgestellt, die, auf Hörnern blasend, Tamtam und Pauken schlagend, ihren Lärm mit dem der (untergehenden) Sonne vermengen; denn, thäten sie dies nicht, so könnten schwangere Frauen mit ihrer Leibesfrucht das Sonnengetöse hören und sich zu Tode erschrecken ⁵⁾).

1) *Shen ju hei ch'i ch'iu-fa* (身如黑漆蚪髮).

2) *T'o i kuan-yao* (託以管鑰), lit. „man vertraut ihnen die Schlüssel an“, was auf alle möglichen häuslichen Dienste bezogen werden kann. Ich wähle die obige Übersetzung lediglich auf Grund einer Stelle im *Kuang-tung-hsin-yü* (廣東新語, Kap. 7, p. 15), wonach „reiche Familien schwarze Sklaven kauften, um sie als Thürhüter zu verwenden“ (諸巨室多買黑人以守戶).

3) Vgl. *Chinesische Studien*, Bd. I, p. 37, wo Einzelnes durch die obige Übersetzung zu berichtigen ist.

4) 茶彌沙.

5) Yule (*Marco Polo*, Introduction, p. 39) citiert RAMON DE MUNTANER, wenn er sagt: „The custom of saluting at sunset (probably by music) was in vogue on board the galleys of the 13th century“. Die Abendmusik der Chinesen ist wohl keinem Europäer entgangen,

SSŪ-CHIA-LI-YEH (Sikilia, Sicilien).

Dieses Land ist nahe den Grenzen von *Lu-mei* (Rûm, Syrien). Es ist eine Felseninsel des Meeres, tausend *Li* breit. Kleidung, Volksgebräuche und Landessprache sind dieselben wie bei *Lu-mei* (Rûm). In diesem Lande ist ein Berg mit einem Loch von grosser Tiefe, der das ganze Jahr hindurch Feuer ausspeit, das aus der Ferne gesehen am Morgen als Rauch, am Abend als Feuer erscheint, in der Nähe jedoch sich als eine wilde Flamme erweist. Wenn die Eingeborenen mit vereinten Kräften einen Felsblock von etwa 500 bis 1000 Kätty hinaufwälzen und in das Loch werfen, so erzeugt dies eine Explosion, wobei das Gestein in kleinen Stücken wie Bimsstein ausgeworfen wird. Alle fünf Jahre fliesst das dem Felsen entspringende Feuer fort bis an die Meeresküste und wieder zurück. Die Bäume der Wälder, die das Feuer berührt, versengen nicht, aber die Steine, denen es begegnet, werden zu Asche verbrannt.

MO-CHIEH-LA ¹⁾ (Maghrib).

Der König liest Tag für Tag den Koran und betet zu Allah ²⁾. Er trägt Turban, Jacke aus Wollatlas und rothe Lederschube. Reli-

der einige Zeit in diesem Lande zugebracht. Die Götzen werden hier dreimal des Tags mit Trommel-Concerten begrüsst, nämlich Morgens (*tsao-ku*, 朝鼓), Mittags (*chung-ku*, 中鼓) und Abends (*wan-ku*, 晚鼓). In den wohlhabenderen *Yamên* wird die einsame Trommel durch eine vollständige Musik-Kapelle ersetzt. Dies ist wahrscheinlich ein bereits im Mittelalter geübter Brauch, denn der Dichter *Su Tung-po* (1036 bis 1101 n. Chr.) singt: „Wenn des *Yamên*'s Amtsgeschäfte schliessen, wird die Abend-Trommel gerührt, (*ming wan-ku*) und der Gast wird dabeihalten und mit Apfelsinen tractiert“. (*P'ei-wên-yün-fa*, Kap. 317A, p. 85, s. v. 晚鼓).

1) 默伽獵, Canton.: *Mak-k'e-lap*. „El-Magrib, der Occident, ist im Gegensatze zu El-Maschrik, der Orient, im weiteren Sinne alles Land westlich von Aegypten, im engeren das eigentliche Westafrika vom Sáb bis an den Ocean. Das heutige Marokko heisst El-Magrib el-akaa, der äusserste Occident“. Aug. Müller, *Der Islam*, etc., I, p. 609, Anm. 2.

2) *Chu-ih sung-ching p'ai-t'ien* (逐日誦經拜天).

gion und Lebensvorschriften sind genau wie bei den *Ta-shih* (Arabern). Wenn der König sich öffentlich zeigt, sitzt er zu Pferde, und ein Band des Koran ¹⁾ wird auf dem Rücken eines Kameeles vor ihm hergetragen. Zu diesem Lande gehören über fünfhundert Städte mit Mauern und Märkten. Das Heer besteht aus einer Million Soldaten, die auf ihren Auszügen beritten sind. Das Volk nährt sich von Backwerk und Fleisch; man hat Weizen, aber keinen Reis; dagegen sind Ochsen, Schafe, Kameele und Früchte aller Art im Überfluss vorhanden. Das Meer ist dort 20 *chang* (etwa 40 Faden) tief und erzeugt Korallen ²⁾.

1) *Ta-shih-Fo-ching i han* (大食佛經一函). Über die Bigotterie des Almoraviden Alí in Maghrib, S. A. Müller, II, p. 638 ff.

2) Heyd, *Hist. du commerce du levant*, II, p. 609, sagt über Korallen: „Les plus abondantes et en même temps les meilleures étaient celles de *Mers-el-Kharez*, près de *Bône*; quelques autres moins renommées s'échelonnaient le long de la côte d'Afrique, comme par exemple celles de *Bône*, de *Ténez* et de *Ceuta*“.

BEMERKUNGEN

zu Professor Hirth's „Die Länder des Islam“

VON

Dr. M. J. DE GOEJE,

Professor des Arabischen an der Reichsuniversität zu Leiden.

Pg. 20, Note 3. Ich halte gleich Hirth *Lan-li* für *Lameri* (siehe v. d. Lith, *Merveilles de l'Inde*, pg. 234). *Lang-bálús* (Bretschneider's *Lendjebalon* ist ein Schreibfehler) weicht in der Form zu viel ab und ist überdem keine Hauptstation. Der zweite Theil dieses Namens bedeutet wahrscheinlich Insel.

Pg. 21. *San-fo-ch'i*. Vgl. v. d. Lith, pg. 247—253.

Note 2. *Mi-hsü-li* halte ich bestimmt für *Misr*, d. i. Aegypten oder die Hauptstadt. Hinter dem Buchstaben ص (ṣ), als Endbuchstaben einer Silbe, meint man stets einen kurzen Vocal *u* oder *i* zu hören; vgl. *Pi-ssü-lo* für *Basra*. Nur auf *Misr* trifft die folgende Beschreibung zu. Was *Ma-lo-pa* angeht (pg. 26 *Malomo* genannt), glaube ich dass Hirth dies mit Recht für *Mirbât* hält. Man muss dann aber die „80 Tage“ von pg. 33 für „stark übertrieben“ halten (vgl. pg. 49, Anm. 3). *Mirbât* ist eigentlich die Hafenstadt von *Tzafâr*.

Note 3. Dass *Nu-fa* (Cant. *No-fat*) *Tzafâr* bezeichnen soll, ist kaum zu erklären, scheint aber doch so zu sein, da es zugleich mit *Mirbât* und *Shihr* genannt wird als Weihrauch-

land. Der Arabische Buchstabe **ش** mit dem der Name beginnt wird öfters mit **س** verwechselt und dieser letzte klingt z.B. bei den Malaien als *dhl* oder sogar als *l*. Dieses *l* müsste dann ferner zu *n* geworden sein.

Pg. 23. Zwischen *Ssü* und *Sharáb* oder *Shorbat* (Sherbet) ist ein ziemlich starker Unterschied. Man möchte noch eher ans Türkische *sützjü* 1) süß, 2) Wein denken. Dieses kommt *su-chiu* schon näher. Das Europäische *sirup* ist aus *sharáb*, dagegen aber *sorbet* aus *shorbet* entstanden.

Pg. 24. Ich dachte zuerst dass das Persische *mei* = Wein im Worte steckte und die zwei ersten Silben *Mei-süs* (*süsan*) vorstellten, einen Wein oder ein Getränk aus Süssholz u.s.w. bereitet. Dann aber bleiben die zwei letzten Silben unaufgeklärt. Wahrscheinlicher ist das Persische *mestkâr* gemeint, »vinum inebrians generosum“. Dann muss *Mi-sha-kua* ebenfalls dasselbe sein. *San-chiu* würde vielleicht *shakkari* (zuckersüß) bezeichnen können. Die Conjectur *sarmak* von Hirth ist sicher falsch.

Pg. 25, Zeile 6 v. u. »an das Meer“. Hierunter ist wohl der Nil zu verstehen, der durch die Araber gewöhnlich *bahr-an-Nil* »das Meer Nil“ genannt wird.

Pg. 26. *Fo-la-an*. Kann dies *Baros* sein, das die Araber *Balûs* nennen? (v. d. Lith, pg. 263).

Pg. 27. Ich muss noch eben auf *Nu-fa* zurückkommen. Bretschneider, pg. 19 (siehe auch unten, pg. 53 Note), erklärt *Tzafâr* durch *Tzu-fa-rh* (Mediæval Trav. II, 305 *Dzu-fa-rh*). Kann die Silbe *Nu* nicht durch fehlerhaftes Lesen entstanden sein?

Nº. 7. *Kalhat*? Mann könnte auch an *Kalicut* denken.

Nº. 8. Über *Pi-no-yet* möchte ich mein Urtheil verzögern bis die Beschreibung kommt.

Pg. 28, N°. 11. Der Name *Zarendj* war damals wohl nicht mehr in Gebrauch sondern wurde durch *Sistân* (*Sidjistân*) ersetzt. Siehe z.B. *Mediæval Trav.* I, 290. Doch passt solche Stadt aus dem Innern hier schlecht. Wahrscheinlich ist *Shirâz* gemeint, bei Bretschneider I, 144, II, 128 *Shi-lo-tze* und *Sie-la-shi*. Dies steht hier an der richtigen Stelle.

N°. 13. *Chi-chi*. Da *ch* gewöhnlich *k* zurückgiebt, ist an *Szohar* nicht zu denken. Vielleicht ist *Kîz* oder *Kîdj*, die Hafenstadt von *Mokrán*, gemeint??

N°. 18. Auf *Wu-pa* komme ich später zurück.

N°. 20. Lies *Kîsh*. Die Chinesische Aussprache ist richtig.

Pg. 28, N°. 23 u. Pg. 44. Ich bezweifle ob Ghazna gemeint ist, meine aber dass wir an *Kazwîn* denken müssen. Vgl. Bretschneider II, 110 seq. Die Beschreibung passt viel besser auf diese Stadt. Hiermit wird Note 2 hinfällig. Im Beginn des 13 Jahrhunderts hatte der *Chowarizm-shah* auch ganz Medien in seiner Macht und wurde dieser in Bagdad wirklich sehr gefürchtet.

Pg. 30, Note 3. Bretschneider, pg. 14, nennt ihn *Pu-ya-to-li*.

Pg. 31, Note 3. Bretschneider liest *Po kin lo san mo ni*.

Pg. 32, Note 4. Die Frage ob *Ku-lo* das Arabische *Kalah* ist, hat v. d. Lith pg. 263 seq. besprochen. Ich hielt es erst für *Kâlû* = *Kûlam-Malai* an der Küste von Malabar. Bei Bretschneider aber werden II, 158 *Kuli* und *Kolam* neben einander genannt. Dieser hält *Kuli* für *Kalicut* (Arabs, pg. 10).

Pg. 34. Dies ist richtig. Jedes Jahr erhält die Kaaba einen neuen Teppich.

Pg. 36. *Wu-pa*. In Anbetracht der Cant. Leseart *mat-pat*, ist etwas dafür zu sagen darunter die dicht bei Zanzibar gelegene Insel

Tembatû oder *Tombat* zu verstehn (vgl. v. d. Lith, pg. 288). Pg. 39 spricht hierfür, da *Tombat*, sowie *Zanzibar*, von *Oman* aus bevölkert worden ist. Möglich ist es jedoch dass hier *Djuba* (Devic, Pays des Zendj, pg. 70), das *Juba* unsrer Karten, gemeint ist. Vgl. Bretschneider I, 145 *Dju-bo*.

Pg. 37. Ich zweifle stark daran ob der Name *Somali* im Anfang des 13 Jahrhunderts schon gebraucht wurde. Eher würde ich in *Chung-li* den alten Namen von *Zanzibar*: *Kanbaloh* (siehe v. d. Lith, pg. 288 seq.) lesen.

Note 3. Ist die Übersetzung vielleicht unrichtig, oder besser gesagt, der Text corrupt, so dass die wahre Leseart ist: »Ausser den Ländern der Araber, ist dies das einzige welches Weihrauch producirt"? Guillain bezeugt dass er in Ost-Afrika wächst (siehe Devic, Pays des Zendj, pg. 195). Cosmas spricht ebenfalls von Afrikanischem Weihrauch. Denn *Shihr* und Umgebung sind thatsächlich »Productionsorte".

Die Zauberer unter den Zendj sind berühmt; vgl. Devic, pg. 139, 157.

Pg. 39, Note 3. Wenn man »Insel" übersetzen darf, wird ohne Zweifel *Socotra* gemeint, von woher gerade Drachenblut und Aloë exportirt werden und wo ebenfalls viel Amber gesammelt wird (*Hamdânî*, ed. Müller, pg. 53 l. 4.; Devic, pg. 98.)

Pg. 41, Note 5. Hiermit ist wahrscheinlich der grosse Schirm, *as-Shamsa* (die Sonne) oder *as-Shamsiya* genannt, gemeint. Ich habe dafür viele Belege gegeben in meinem Glossarium zu *Ibn-al-Fakîh*. Eine Beschreibung findet man bei *Ma-krizî* in Kosegarten's Chrestomathie, pg. 121.

Pg. 42. Der Stoff *Yüeh-no-pu* ist wahrscheinlich die Leinwand von der besten Qualität, die *djannâbî* heisst, nach der Stadt *Djannâba* am Persischen Meer; siehe mein Glossar. Geogr.,

- pg. 209. Der Stoff den Marco Polo meint ist *nakhkh* und heisst bei Bretschneider, II, 124, *Nakhut*.
- Pg. 44. Das Canton. *Ch'ü-mat* ähnelt am meisten dem Arab. *djum'at* (verkürzt zu *mat*). Man hörte ebenso wie in *minâret* das *t*.
- Pg. 46. *Wu-sü-li* muss hier im Gegensatz zu pg. 50 sicherlich *Mosul* bedeuten. In Nord-Mesopotamien findet man *Manna* (siehe *La Nature*, 1890, janv. n°. 919, pg. 82 = *Album der Natuur*, 1891, Wetensch. Bijbl., pg. 28, Afl. 4.) und es wird von *Mosul* exportirt (*Mokaddasi*, pg. 145, l. 4). Nord-Syrien ist das Land der Galnüsse. Wenn das Chinesische Wort wirklich *Koralle* bedeutet, muss man voraussetzen, dass sie dort verkauft wurde, oder einen Irrtum des Autors annehmen. Asbest kommt aus *Badakhshân* (*Mokaddasi*, pg. 303).
- Pg. 47. *Lu-mei* ist sicher Rom, Arabisch *Rûmia*. *Damascus* ist nie so benannt. Die Siebentheiligkeit kann ebenso gut auf Rom hindeuten. Aber wahrscheinlich hat der Autor dasjenige verwechselt was ihm betreffs verschiedener Städte erzählt war. Der hohe *Minâret* mit dem emporführenden Umgang (vgl. *Marûdi* in *Bibl. Geogr.* VIII, pg. 48, l. 3) und 360 Zimmern scheint gewiss der *Pharus* von *Alexandrien* zu sein, wenn dieser auch auf Seite 53 wiederkehrt; vgl. *Ibn Khordâdbeh* in meiner Übersetzung, pg. 87 (beinahe wörtliche Übereinstimmung). Es ist aber auch möglich dass der Text von *Ibn Khordâdbeh* lückenhaft ist (da die Beschreibung mitten zwischen der von Rom steht), und dass die Beschreibung eines Gebäudes in Rom ausgefallen ist, mit dem dann der *Pharus* verglichen wurde. *Ibn Rosteh*, *Bibl. Geogr.* VII, pg. 128, erzählt, dass die grosse Kirche in Rom 360 Thüren hatte und in der Mitte einen hohen Thurm. Die Arabischen Autoren sagen dass zwischen den beiden Mauern von Rom ein 60 Ellen breiter Raum war.

Pg. 48. Die Erklärung des Namen *Mu-lan-p'i* ist ungemein scharfsinnig. Man muss aber *Murábit* (nicht *Murabít*) lesen. Die Bedeutung »Heiliger" dieses Wortes ist weit entfernt von der ursprünglichen. Eigentlich ist es derjenige der an den Grenzen Kriegsdienst verrichtet, welcher Dienst der Natur der Sache nach ein heiliger Kriegsdienst war. Aus diesen geistlichen Rittern hat sich in Nord-Afrika ein Priesterstand entwickelt und daher ist die Bedeutung des Wortes endlich »Heiliger" geworden.

Pg. 49, Note 1. Diese selbe Bemerkung gilt noch stärker von der Entfernung zwischen *Mirbât* und Mekka.

Note 4. Hier haben wir wieder den *agnus scythicus*. Ein Persischer Autor versetzt dies nach Irland. Vgl. G. Schlegel, »The Watersheep", Actes du 8^e Congrès international des Orientalistes, tenu en 1889 à Stockholm; Henry Lee, The vegetable lamb of Tartary.

Pg. 50, Note 2. Aegypten war mit Saladin's Tronbesteigung wieder zur Anerkennung der Souveränität des Khalifs von Bagdad zurückgekehrt.

Pg. 51, Note 2. *Shih-su*. Diess soll wohl der Koranische Name für den Herrn von Aegypten sein: '*Azîzo-Miçr* oder *al-'Azîzo* (der Mächtige von Aegypten). Hier wird Jozef gemeint und die Stiftung von *al-Faijâm* (Jâcût III, 935).

Note 1. Das Arabische Wort ist *Fir'aun*.

Pg. 53, Note 2. *Abu Bekr* ist hier ein Anachronismus. Die Eroberung von Aegypten fand erst unter '*Omar* statt.

Pg. 54, Z. 3. Dieses »neuerdings" ist köstlich. Für die Araber war es schon eine Erzählung aus alten Zeiten.

Pg. 54. *Kun-lun-Tsêng-chi* ist wahrscheinlich *Kilwa* (Jâcût) oder *Kolwa* (Ibn Batûta II, 192) der Zendj. Später *Quiloa* ausgesprochen (vgl. Devic, Pays des Zendj, pg. 81, 87).

Die Beschreibung der Riesenvögel und ihrer Schwungfedern stimmt genau überein mit *Merveilles de l'Inde*, pg. 98 ff. (vgl. Préface XIII).

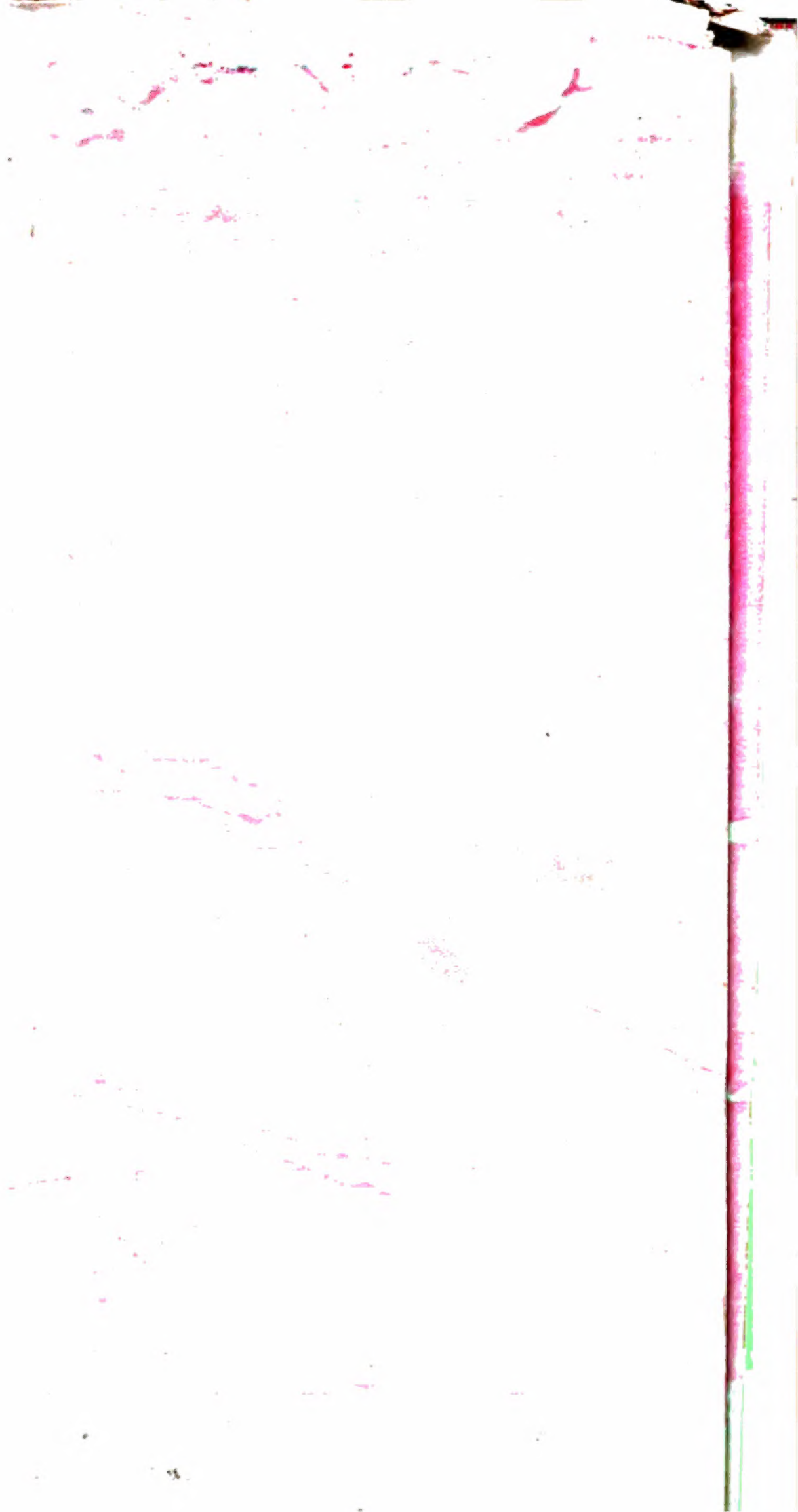
Pg. 55, Z. 2. »Man lockt sie" etc. Siehe *Edrisi* I, 58. Man könnte hier auch an grosse Affen denken, die in Jemen als Thürhüter gebraucht wurden.

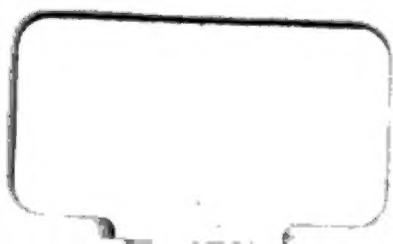
Pg. 55. *Sebta* ist sicher falsch (schon weil *ch* nicht aus *s* entstanden); gemeint ist die fabelhafte Stadt im äussersten Westen, die die Araber *Djabarso* nennen. Wenn man *Tadari. Annales*, I, pg. 68 vergleicht mit dem, was hier über den Lärm der untergehenden Sonne erzählt wird, ist kein Zweifel mehr möglich. Die Aussprache *Djabirso* und *Djaborso* kommt auch vor.

人
大
臺
端

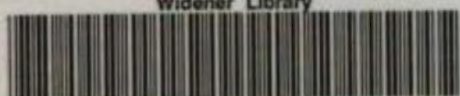
1920.5.8
H







Widener Library



3 2044 098 613 102